REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET DU

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE BI-MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

'ente et unième année — 1888

PARIS

Siège et Administration : 1, rue Chabanais, 1

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 32e édition, prix : 3 fr. 50 cent.
Edition allemande : Vienne (Autriche). — 2 volumes : 4 fr.— *Edition anglaise :* 7 fr. — *Italienne :* 4 fr. — *Espagnole :* 3 fr. 50 cent.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 22e édition, 3 fr. 50 cent.
Edition Espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50 cent., port payé. — *Anglaise :* 7 fr.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 22e édition, prix : 3 fr. 50 — *Edition anglaise* : 7 fr. — *Espagnole :* 3 fr. 50 cent.

Le Ciel et l'Enfer, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 14e édition, prix : 3 fr. 50 cent. — *Edition anglaise :* 7 fr. — *Espagnole :* 3 fr. 50 cent.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 10e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 24e édition, 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 16 pages, 15 cent.; vingt exemplaires, 2 fr ; par la poste, 2 fr. 50 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent.; vingt exemplaires, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS

Tibère. — L'Abbaye des Bénédictins. — Herculanum, en cinq vol., par l'Esprit *Rochester*. 15 fr.
Recherches sur les phénomènes spirites (William Crokes). 3 fr. 50 cent.
Les conférences spirites de l'année 1882 et **1883,** par F. Vallès. 3 fr.
Les quatre évangiles Roustaing, 3 vol., 10 fr. 50 cent.
Les grands mystères, par Eug. Nus, 3 fr.
Entretiens sur le spiritisme, par M. François Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, 1 fr. 50 cent.
La raison du spiritisme, 3 fr.
Essai sur le spiritisme, par Miss Anna Blackwell, 1 franc.
Choses de l'autre monde, par Eug. Nus. 3 fr 50 cent.
Le spiritualisme dans l'histoire, par Rossi de Giustinani, relié, 3 fr.
L'âme et ses manifestations à travers l'histoire, par E. Bonnemère, 3 fr. 50 cent.
Le Surnaturel, par François Vallés, 2 fr. 25 cent.
La femme et la philosophie spirite, 2 fr. 50 cent.
La thérapeutique magnétique et somnambulique, par Cahagnet, 5 francs.
Le secret d'Hermès, 3 francs.
Les vies successives et mystérieuses, 5 francs.
Etudes physiologiques et psychologiques, F. Vallès, 1 fr. 60 cent.
Causeries spirites, par Louise Jeanne, 2 fr. 50 cent.
Le Messie de Nazareth, par Louise Jeanne, 2 fr. 50 cent.
Victorien Sardou, académicien. 3 dessins médianimiques, 6 fr. 50. Très remarquables.
Têtes de Christ par le médium Fabre. 5 fr. grand modèle; 3 fr. moyen ; 1 fr. 50 portrait-carte.
Dictées reçues par le groupe Bizontin, 2 fortes brochures, 1 fr. 60 cent.
Le spiritisme devant la raison, 2 br. par Tournier, 2 francs.
Souvenirs du groupe Girondin, par Thibaud, 2 francs.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES, 1, rue Chabanais, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste à l'ordre M. P.-G. Leymarie, gérant de la librairie.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE — No 1 — 1er JANVIER 1887.

AVIS. — Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888 ; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

LECTEURS DEPUIS 31 ANS :

La Revue spirite commence la trente-unième année de son existence.

Depuis 1858 elle est sur la brèche et défend la cause avec la même ardeur.

Que sont devenues les prédictions fantaisistes qui saluèrent son apparition, la plupart malveillantes et méchantes ?

L'insensé qui signait ce périodique, disait-on, avait donc bien étudié ce que peut la sottise humaine pour s'aventurer de la sorte ?

Ou bien n'était-ce qu'un détraqué, un chercheur d'aventures, l'un de ces hommes qui lancent une idée pour chercher fortune, prêts à la modifier, à la rejeter si le résultat entrevu est fictif?

Ce fut un tolle général dans la presse, dans les chaires d'éloquence sacrée, dans celles du professorat.

Seul, Louis Jourdan, dans le journal *Le Siècle* qui alors était une autorité, fit une sage et judicieuse critique du livre des Esprits, de sa morale supérieure, de l'enseignement logique des idées qu'il exposait ; il approuvait la création d'une revue spirite pour défendre une doctrine en accord avec le bon sens et la raison.

Louis Jourdan était un écrivain de race, un philosophe sérieux, instruit, estimé, qui méprisait les banalités courantes et voulait que *Le Siècle* fut un journal respectable et respecté ; il fut juste dans ces appréciations.

Plus tard quelques journalistes influents devenus spirites, défendirent en toutes occasions ce qui leur paraissait être la vérité ; il le firent avec énergie et conviction.

Allan Kardec avait galvanisé ses créations ; ce qu'il croyait lui-même impossible en 1855 s'était réalisé, et avant sa mort, fin mars 1869, la doctrine qu'il avait présentée et défendue avec tant de vaillance, était connue et préconisée par des traductions en toutes langues.

Des revues belges, italiennes, espagnoles, allemandes, autrichiennes,

hollandaises, américaines, françaises, suivaient le courant et estimaient que le spiritisme devait être présenté comme la doctrine par excellence de solidarité entre les hommes et de responsabilité individuelle.

Nous sommes en 1888 et les éditions des livres fondamentaux ont dépassé la trentaine; plus de cent journaux représentent le mouvement spirite dans le monde.

Chaque année des revues se créent dans les centres où le spiritisme a pris racine.

Des brochures, des volumes, par centaines livrés à la publicité, enseignent l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences, les rapports entre les vivants et les morts.

Et la Revue spirite commence avec vaillance, avec jeunesse et ferme volonté le trente-unième anniversaire de sa naissance.

Nous en avons la certitude, elle aura longue et laborieuse vie; elle vise à la centième année.

La Revue deviendra vieille, et sera toujours jeune, voici pourquoi :

Allan Kardec lui a vivement et sagement recommandé d'être toujours en accord avec le mouvement scientifique moderne.

Il lui a dit de respecter toutes les opinions, d'étudier sans parti-pris tout ce qui se crée en philosophie, d'accepter ce qui est pratique, rationnel, nécessaire au mouvement en avant de notre cause.

Allan Kardec a pratiqué le pardon des injures, largement, et fui comme la peste les attaques personnelles.

Je me diminuerais, disait-il, je perdrais mon sang-froid, si j'attachais trop d'importance à ces bagatelles de la porte.

Il ajoutait : j'y perdrais le meilleur de mon temps, et la vie est chose importante et sacrée; les spirites, ne le seront réellement qu'au jour où, avec énergie, ils écarteront sans pitié la calomnie et les sots-propos.

Jusque-là, ils dépenseront leur existence en agitations futiles et stériles.

La Revue suit ces avis judicieux, c'est son élixir de longue vie.

Comme en 1855, 1858 et 1859, les représentants de feuilles spéciales qui défendent l'immortalité, s'évertuent à faire cette preuve que le spiritisme se meurt; eux seuls auraient le droit de vivre. *Ars longa, vita brevis.*

Il est regrettable que des philosophes, des chercheurs, perdent leur jeunesse et leur temps à de telles puérilités.

Ils ressuscitent les procédés de journalistes sans haleine, qui enterrent le spiritisme deux fois par semaine.

Un loyal adversaire sait instruire et non invectiver; toute leçon est bonne venant de qui sait la donner avec science et sagesse, et c'est justice que de l'accepter.

L'homme, étudiant éternel, piétine sur place s'il fuit la vérité. Le progrès est sa loi.

Pour progresser, il n'est point indispensable d'être anti-fraternel, de professer à coups d'adjectifs.

Frapper l'adversaire en se servant du ridicule, l'arme jésuitique, ce n'est point prouver, mais se diminuer en oubliant que le journal, la revue, le livre, sont l'*alma parens*.

Edifier, quelle belle et noble mission ; les sages de l'antiquité ne détruisaient pas, ils bâtissaient en se servant des matériaux anciens ; ils étaient des créateurs vénérables.

Allan Kardec les a imités, de concert avec d'autres chercheurs estimables qui méritent toute notre reconnaissance ; saluons ces hommes de bonne volonté, avec respect, avec la mémoire du cœur.

C'est le vœu bien sympathique que nous adressons à tous ceux qui s'occupent de spiritisme et d'immortalité.

Nous sommes à l'aurore du jour nouveau, à l'ère de rénovation laborieuse par le fait démontré ; l'hypnotisme, la suggestion, la transmission de pensées, le magnétisme mis largement en pratique, préparent la génération nouvelle à recevoir nos enseignements, sur le terrain de l'investigation suivie et avec l'esprit de justice immanente dans les choses.

La Revue spirite enregistre et enregistrera chaque découverte dans cet ordre d'idées, c'est sa raison d'être.

Au nom des rédacteurs, et des membres de la société que la Revue représente, souhaits fraternels et sympathiques à tous nos lecteurs, avec lesquels nous voulons être, constamment, en conformité de vues et de pensées.

P.-G. Leymarie.

L'ÉVOLUTION SPIRITUELLE

Il est démontré aujourd'hui, non seulement par la science, mais encore par la logique, que la série des êtres animés, depuis l'animal informe que l'on rencontre au premier degré de l'échelle, jusqu'à l'homme qui en occupe le sommet, constitue une sorte de filière par laquelle sont appelés à passer successivement tous les Esprits qui débutent sur notre globe dans la vie spirituelle.

Comment admettre alors que l'homme qui s'incarne parmi nous, après avoir parcouru toutes les phases de l'animalité, vient sur notre planète, sous prétexte d'expiation de fautes imaginaires, perdre tous ses acquis et recommencer une odyssée aussi longue que douloureuse.

Tous les faiseurs d'hypothèses sur les causes de la souffrance ne voient

que le fait matériel, sans chercher à en comprendre et déduire les conséquences ; ils ne peuvent, dans leurs étroites conceptions, admettre l'idée de *justice* sans lui donner comme corollaire le *châtiment*, et pour justifier leurs théories, ils forgent de toutes pièces les systèmes les plus incohérents et les plus invraisemblables.

Ainsi ils vous disent sérieusement et avec conviction (leurs guides le leur ont dit !) que la terre est un bagne peuplé de criminels et par conséquent de condamnés ; mais ils ne se sont jamais demandé quand et par qui avait été prononcée la sentence. Ils ne voient qu'une chose, la souffrance, et comme ils ferment les yeux pour n'en pas voir l'utilité et mieux la nécessité, ils concluent à la punition.

Eh bien, je veux les suivre sur ce terrain et pousser cette affirmation jusque dans ses dernières conséquences, pour en faire ressortir le peu de fondement et l'impossibilité.

D'abord est-il démontré qu'il n'y a pas des mondes plus inférieurs que le nôtre et s'il y en a, ce qui est probable, les Esprits qui les quittent pour venir sur notre terre ne trouvent-ils pas une notable amélioration à leur état et au lieu d'une punition, ne serait-ce pas plutôt une récompense ?

D'un autre côté peut-on considérer comme des criminels en état de punition ces Esprits dont les noms se transmettent d'âge en âge et que l'on cite comme le symbole et le modèle de toutes les vertus ?

Si, pour trouver une cause à la souffrance, on admet une chute, une faute grave, on est forcé de reconnaître qu'avant la chute l'Esprit était relativement parfait ; or s'il était parfait il ne pouvait pas faillir ; s'il n'était pas parfait, on se demande s'il était bien coupable pour avoir transgressé des lois que son ignorance actuelle ne lui permet pas de connaître. Sa non-culpabilité est tellement vraie dans l'ordre des choses logiques que la législation humaine, pour être en droit de réprimer les infractions aux lois sociales et civiles, a été obligée de recourir à une fiction en disant que *nul n'est censé ignorer la loi.*

Mais Dieu, justice suprême, Dieu qui a créé l'être pour une fin prévue et arrêtée dans sa sagesse infinie, qui l'a créé comme il a voulu qu'il fût, qui, pour des raisons qu'il ne nous est peut-être pas encore permis d'apprécier, l'a soumis aux différentes phases par lesquelles il est obligé de passer pour développer ses formes matérielles et préparer l'éclosion ultérieure du sens moral et le progrès intellectuel, Dieu, dis-je, a-t-il pu recourir à cet expédient tout humain et punir, dans l'être sorti de sa pensée créatrice, de prétendus écarts qui ne sont que la conséquence de sa nature et un des moyens voulus par le Créateur lui-même pour amener l'Esprit au but qu'il lui a fixé.

Ceux qui ne trouvent d'autre explication aux souffrances inhérentes

à notre globe qu'une déchéance antérieure motivant ces souffrances, exag-rent à plaisir le tableau des misères terrestres; et cependant bien petit est le nombre de ceux qui voient avec bonheur arriver le jour qui doit leur ouvrir les portes de ce bagne. Ces singuliers philanthropes semblent ignorer que nous touchons encore aux confins de l'animalité, dont nous avons conservé la plupart des goûts et des instincts pendant que notre corps matériel lui-même porte encore certains signes héréditaires qui ne peuvent nous laisser aucun doute sur notre récente origine et devraient nous rendre un peu moins vaniteux.

Si on prend tant de souci des souffrances de l'homme et si on admet qu'elles sont la punition de ses fautes, que dira-t-on des animaux qui souffrent, eux aussi, sans avoir pu transgresser sciemment les lois divines? Dieu aurait-il donc deux poids et deux mesures? Ou bien serait-ce un être arbitraire, se plaisant à créer des êtres sans assurer leur bien-être et paraissant même se faire un jeu de leurs souffrances? N'est-ce pas là le langage des athées matérialistes qui, ne pouvant justifier les souffrances des animaux, arrivent logiquement à la négation de toute puissance créatrice et directrice de l'univers?

Si donc les animaux, sans l'avoir mérité, sont soumis aux mêmes souffrances que les hommes, il faut en conclure, en invoquant la justice de Dieu, que, pas plus pour les hommes que pour les animaux, la souffrance ne peut être une punition; qu'elle est une condition inséparable de notre état d'infériorité et de la nature du monde que nous habitons; que notre mission sur cette terre est de l'améliorer, d'en rendre l'habitation de moins en moins pénible, avec la perspective de revenir dans une future existence jouir des progrès que nous aurons concouru à réaliser.

Laissons donc de côté cette croyance antique rapportée dans la Bible, la révolte et la chute des anges, passée ensuite dans le paganisme, sous la figure des Titans escaladant le ciel, recueillie enfin et adoptée par les religions modernes qui en ont fait sortir l'ennemi du genre humain, l'antagoniste de Dieu, le Diable en un mot, tant et si fructueusement exploité sous différents noms par les ministres de toutes les religions.

Remarquons en passant que cette hypothèse de révolte, de chute ou de violation des lois divines remonte à la plus haute antiquité terrestre, c'est-à-dire à une époque d'ignorance relative; elle ne s'est maintenue jusqu'à nous que par l'influence cléricale qui pesait si lourdement sur les intelligences et les consciences, l'humanité n'ayant pu encore s'affranchir complètement de toutes les erreurs et de toutes les fables dont on avait bercé son enfance.

Il appartenait au spiritisme de faire justice de toutes ces théories enfan-

tines, d'en faire ressortir l'absurdité et de rendre à Dieu le rôle qui convient à sa sagesse, à sa justice, à sa puissance.

Il appartenait au spiritisme d'enseigner et de prouver, par des faits indéniables aujourd'hui, que Dieu n'est et n'a été dans aucun temps ni juge ni bourreau; qu'il est au contraire plein de sollicitude et de paternelle prévoyance pour les êtres qu'il lui a plu de créer; qu'il les fait bénéficier toujours et à tous les moments de leur existence des bienfaits de son amour infini; qu'il serait contraire à son bonheur, toujours complet et inaltérable, qu'une seule de ses créatures pût pendant une seconde, souffrir sans nécessité.

Nous devons donc, ou nier cette puissance créatrice, en lui refusant la volonté ou le pouvoir de nous soustraire à la souffrance, ou reconnaître que la douleur est nécessaire à l'évolution de l'Esprit, au développement continu et progressif de ses facultés matérielles, intellectuelles et morales, selon qu'il traverse les phases de l'animalité ou de l'hominalité terrestre.

Nous sommes nécessairement amenés, en constatant l'unité de plan dans tous les actes de la création, à reconnaître que tout procède de l'infiniment petit et contient tous les germes nécessaires pour arriver à un complet développement ultérieur; qu'il en a été ainsi pour tout ce qui existe à la surface de notre globe, pour notre globe lui-même et pour tous ceux qui gravitent dans l'espace infini; qu'il n'en saurait, par conséquent, être autrement pour l'Esprit ou être intelligent, seul immortel, que nous devons considérer comme la principale œuvre divine, en vue de laquelle tout le reste a été conçu dans la sublime pensée créatrice.

Où trouver place dans cette grandiose conception pour les mesquines théories de punitions et de châtiments, tout aussi injustifiables que la punition de la prétendue faute d'Adam appliquée à l'humanité entière et qui conduisent nécessairement à la négation de Dieu, en lui enlevant son caractère de justice absolue et infinie.

Disons donc en terminant :

Non, la terre n'est pas un bagne,

Non, l'homme terrestre n'est pas un condamné,

Non, il n'est pas déchu d'un état de perfection, car l'Esprit ne peut arriver à la perfection, relative, bien entendu, qu'en se dépouillant peu à peu de l'ignorance, et ce uniquement au moyen de la souffrance, et de plus parce que, le progrès étant incessant, l'Esprit ne peut rétrograder.

La souffrance est donc l'éducatrice de l'Esprit, c'est par elle seule qu'il apprend à reconnaître qu'il fait fausse route; c'est par elle qu'il est ramené, sans violence, et par son libre-arbitre, dans la voie qu'il doit suivre pour accomplir ses destinées immortelles.

THIBAUD.

LA SORCIÈRE ET LES POSSÉDÉES DE CHATEAUNEUF

(1726-1729)

(Suite. *Voir Revue du* 15 *décembre* 1887.)

Pendant que les PP. Mirapelle et Dalbecchi faisaient leurs expériences à Châteauneuf, deux prêtres, envoyés à Laguet par le vicaire capitulaire de Nice, procédaient de leur côté à l'examen des sœurs Galléan. Voici l'attestation qu'à leur retour ils remirent au dit vicaire, en l'absence de l'évêque :

« Attestation. — Nous soussignés, attestons et faisons foi pleine et entière comme quoi les demoiselles Françoise et Marthe de Galléan sont restées plus d'un mois dans ce sanctuaire de la Très Sainte Vierge de Laguet pour s'y faire exorciser en cas qu'elles fussent obsédées du démon ; et nous, députés à cet effet par notre supérieur, déclarons, après preuves acquises, qu'on ne peut faire moins que de juger surnaturel l'état où elles se trouvent, attendu les faits suivants :

1°. — « Les dites demoiselles n'ont jamais manqué, tant l'une que l'autre et aussi une jeune bergère également obsédée et venue avec elles, de répondre aux questions et d'obéir aux ordres que nous leur avons adressés *en latin*, langue qui leur est tout à fait inconnue.

2°. — « De plus, elles ont pris des attitudes tellement forcées, qu'il serait impossible à toute créature humaine de prendre, étant dans un état naturel ; et en particulier, un jour la demoiselle Françoise-Marie, joignit si fortement les mains qu'elles paraissaient attachées, et ainsi jointes, elle les fit passer au dessus de sa tête et les porta jusque sur l'épine dorsale, ce qui naturellement ne pourrait se faire sans le déboîtement des épaules et des bras d'autant plus qu'elle les fit repasser de la même façon par dessus sa tête et les replaça dans leur première position, sans jamais les avoir disjointes.

3°. — « De plus, sur nos pressantes injonctions, elles ont deviné diverses choses arrivées ailleurs, en des lieux assez éloignés du couvent. Nous nous sommes enquis de ce qu'il en était et nous avons constaté que ce qu'elles avaient dit était parfaitement vrai.

4°. — « En outre il nous fut envoyé par le très Révérend seigneur Vicaire capitulaire un écrit en latin, fort obscur et ainsi conçu : *Protinus virulente perge ad delubrum illius mulieris cujus calcaneo subes, et cum ad valvas perveneris, curvatis procede poplitibus et ad omnes aras consiste ; incipies ab illà in quà exposita est icon abnepotis Heliud* (1). Ce texte fut traduit littéralement

(1) *Traduction*. Va tout de suite au temple de cette femme sous le talon de laquelle tu es, et lorsque tu seras parvenu aux battants de la porte, avance fléchissant les genoux et arrête-toi à tous les autels ; tu commenceras par celui sur lequel est exposée l'image

par une des jeunes filles. De ce fait peuvent rendre témoignage, le seigneur Dom Oliviero, le Père Bertô, moine cassinien réformé, le seigneur D. Jean-Baptiste Giudice, tous trois de Nice, qui étaient présents.

5°. — « En outre, la demoiselle Françoise-Marie, sur l'ordre de son exorciste, a deviné un écrit qu'il avait sur lui et a pu en dire le contenu, le genre de poésie et la langue.

6°. — « Le seigneur Peire de Châteauneuf (1) se trouvant à Laguet le jour de la fête de la Trinité, les dites demoiselles donnèrent en sa présence un très grand nombre de signes, celui-ci entre autres : il fut ordonné à l'un des esprits obsesseurs de se retirer et de laisser tranquille la patiente, au signal que viendrait à penser secrètement le seigneur Peire, et qui était tel : savoir, que la possédée frapperait légèrement la terre avec la main droite deux fois, ni plus ni moins : ce qui fut ponctuellement exécuté ; et au même instant la demoiselle resta tranquille et comme délivrée.

7°. — « Dans une autre occasion un prêtre, dom Martino, ordonna à l'esprit de Françoise-Marie d'exécuter la chose que cet ecclésiastique avait dans la pensée ; l'esprit obéit aussitôt et fit ce qui lui avait été mentalement prescrit : c'était de percer avec la main droite une partie d'un châssis en papier, au point et à l'angle déterminés.

« Et si nous rapportions ici tous les faits de transmission par la pensée, la liste en serait longue ; car lesdites demoiselles possédées ont toujours exécuté les ordres donnés mentalement par un grand nombre de personnes qui voulaient par elles-mêmes sortir de doute, et cela pendant vingt jours à trente épreuves chaque jour et même davantage. Nous signalerons cependant quelques cas particuliers, et dirons brièvement ce que virent le seigneur vicaire d'Èze, et le seigneur Joseph Boetto, de Nice. Le premier constata l'exécution de l'ordre mental donné à l'une des demoiselles, de prendre l'office de la Très Sainte Vierge, qui se trouvait sur une petite table dans une chambre voisine et de le lui apporter ouvert pour le lui faire baiser ; le second eut la pensée de lui faire prendre le bâton qu'il avait à la main et qu'avec ce bâton elle allât frapper neuf coups dans une petite cavité qui se trouvait au milieu du pavé ; et ce fut fait ainsi.

« Ce sont là toutes choses qu'elles n'auraient pu si fidèlement exécuter d'elles-mêmes, si elles n'eussent été possédées. On ne saurait prétendre qu'il n'y ait eu dans tous ces faits surprenants qu'un pur effet du hasard, car il ne s'agit pas d'une preuve unique, mais d'un très grand nombre, d'une

---

de l'arrière petit-fils d'Héliud. — *Nota.* Héliud ou Eliud fut le trisaïeul de saint Joseph, époux de la Sainte Vierge. (*Evangile* de saint Mathieu, ch. I, versets 15 et 16.)

(1) L'un des co-seigneurs de Châteauneuf.

quantité pour ainsi dire innombrable. S'il est donc démontré aujourd'hui que les faits rapportés ici ont été reconnus absolument vrais et indubitables, il y a lieu de juger et de fortement affirmer que les dites demoiselles sont réellement possédées : prétendre le contraire, ce serait nier l'évidence ou tout au moins porter un jugement fort téméraire. Aussi, ayant été requis de donner la présente attestation, nous le faisons.

« Je soussigné reconnais et déclare avoir été présent, lorsque ont été adressées mentalement des demandes aux sus dites demoiselles Galléan ainsi qu'à la jeune bergère, et aussi que j'ai moi-même donné mentalement un ordre auquel elles ont immédiatement obéi, à la date indiquée ci-dessus, c'est-à-dire lorsqu'elles étaient à Laguet. En foi de quoi, à Nice, le 10 mai 1727. Pierre Antoine Fighiera, vicaire d'Èze.

« Je, Joseph Boetto, atteste la vérité de ce que dessus quant à la prescription pensée par moi et ponctuellement exécutée en ma présence. Nice, le 15 mai 1727.

« Je, Pierre-Charles Bertô, cistercien, affirme tout ce que dessus pour tout ce que j'ai vu et dont j'ai été témoin *de visu* (ho visto e sono stato testimonio *de visu*). Nice, le 16 mai 1727.

« D. Jean-Baptiste Giudice, rends témoignage de tout ce que j'ai vu, principalement de la demande faite par le seigneur vicaire capitulaire et à laquelle il a été exactement satisfait, d'abord par la jeune bergère et ensuite par la demoiselle Françoise-Marie de Galléan ; cet ordre, j'en fais foi, a été exécuté par les deux jeunes filles (1) ».

La conclusion de cette pièce importante ne pouvait qu'affermir et propager la croyance aux obsessions ou possessions du diable. A notre époque de somnambulisme, d'hypnotisme, de magnétisme et de spiritisme, dans tous les faits analogues dont il est ici question, nous ne voyons que des phénomènes parfaitement naturels d'hallucination, de communication de la pensée, de suggestion, etc., et nous laissons bien tranquilles et entièrement libres de leurs pas et de leurs actes les personnes sur lesquelles nous avons fait nos expériences, nos études, nos observations, et elles ne s'en trouvent que mieux. Au premier quart du dernier siècle, on exorcisait les gens, hommes ou femmes que l'on croyait possédés de l'esprit infernal.

Dans la nuit du 30 juillet 1727, cinq mois après les expériences faites à Laguet, un détachement militaire vint arrêter deux des sœurs au village de l'Ariane, et le lendemain matin un autre détachement envoyé à Châteauneuf y arrêta pareillement les deux autres sœurs ; puis toutes quatre furent conduites par les archers aux prisons de Nice.

(1) *Scalerio*, t. III, Suppl., p. 132.

« C'est là un fait bien remarquable, s'écrie Scaliero (qui croyait aux possessions), que quatre demoiselles nubiles, d'une des plus illustres familles de la province, sans égard à leur condition, à leur âge, à leur sexe, sans qu'il y eût eu délit ni motif de suspicion, ni le moindre élément d'un doute aient été conduites ignominieusement dans les prisons publiques, pour aggraver et rendre pire leur déplorable infortune. » — Ces demoiselles étaient en effet de la famille même du chevalier de Malte Jérôme Galléan, dont nous avons raconté précédemment le glorieux fait d'armes.

En même temps trois prêtres furent arrêtés et renfermés au fort de Villefranche à la poursuite de l'autorité ecclésiastique, savoir : dom Steffanis, vicaire de Châteauneuf, dom Bottiero et l'abbé Clerici. Par compensation, on relâcha les jeunes filles et les femmes qui avaient été arrêtées auparavant à Châteauneuf.

Nul doute que toutes ces arrestations et mises en liberté eurent lieu par suite de graves révélations obtenues durant l'instruction de l'affaire Lucrèce Barnoina, affaire qui, depuis plus d'un an, occupait tous les esprits à Nice et à plus de cinquante lieues à la ronde, comme le prouvent divers écrits du temps, dont Scaliero nous a donné des extraits, et plus particulièrement une chanson populaire de cinquante et un couplets en niçard, qui, sous la forme d'un dialogue entre Asmodée et la prisonnière Lucrèce, est un résumé de toute cette curieuse affaire, jusqu'au moment où Lucrèce va comparaître devant le Sénat (1).

L'instruction avait pris un temps considérable, le juge dut recevoir les dépositions de quarante-huit témoins et Lucrèce subit plus de vingt-quatre interrogatoires dans le courant de l'année 1727. Enfin son procès traîna jusqu'au 17 mars 1728, date du jugement rendu par le Sénat de Nice, sur les conclusions du procureur fiscal (procureur du roi) tirées des remarquables considérants que voici :

« Rapport du Procureur fiscal (*Extrait*). — Il ne suffit pas d'être accusé d'un crime pour en être reconnu coupable : Lucrèce Barnoina serait assurément coupable de sortilège, si l'on tenait au dire des quarante-huit témoins ; mais ce ne sont là que des accusateurs, des plaignants : il n'y a pas de corps de délit. Il ressort des nombreuses pièces de la procédure que la malheureuse Lucrèce a été en butte aux vexations, aux persécutions du peuple de Châteauneuf, dupe d'une illusion par suite de la conduite imprudente du vicaire du lieu, Dom François de Steffanis, dont l'ignorance ne

(1) Cette chanson, donnée par Scaliero (p. 140) est ainsi intitulée : « Canson faccio da ieu Asmodeo dieu de l'infer sur Lucrezio Barnoino la mieu caro figlio diccio dallo domoisello Franseso Mario Galleano, apres la declarazion dau sieu envasament et un breve recourt ais Crestians sur la fin. »



saurait être ni plus profonde ni plus grossière; car il résulte de la procédure que, méconnaissant son caractère de prêtre et de pasteur, il s'est fait accusateur et juge de Lucrèce Barnoina; que, contrairement aux dispositions des saints canons et des règles de l'Église, il a permis que la demoiselle Françoise-Marie Galléan ait fait, pendant trois jours, au peuple assemblé dans l'église de Châteauneuf, où était exposé le Saint-Sacrement, des prédications dans lesquelles le prétendu démon Asmodée, parlant par la bouche des dites demoiselles Galléan, déclara que la Lucrèce Barnoina était sorcière et auteur de tous les malheurs arrivés depuis dix-huit ans aux habitants dudit lieu, ainsi que des fléaux qui avaient atteint les récoltes.

« D'autre part, l'avocat Pascheri, juge de Châteauneuf, qui a fait les premières informations contre la malheureuse détenue, a en outre contribué à maintenir l'illusion de ce peuple par l'aveugle facilité avec laquelle il a admis et cru fondées toutes les plaintes qui ont été portées contre cette femme, puisque, l'ayant trouvée arrêtée dans Châteauneuf par quelques particuliers, sans décret ni autorisation de justice, il la fit conduire dans les prisons du Sénat avant même d'avoir commencé l'information.

« L'accusation de sortilège n'en établit aucunement la preuve. La cause d'une telle accusation peut n'être rien autre qu'une grande inimitié, une haine implacable. D'ailleurs tous ceux qui ont porté l'accusation de sortilège et donné comme étant possédée du démon un grand nombre de personnes, étaient-ils des juges compétents en pareille matière? Quels sont enfin les motifs urgents qui obligeaient ledit juge de procéder sans retard contre cette pauvre femme comme sorcière? Sur quel indice probable a-t-il ordonné son arrestation? Nous n'en trouvons aucun, sinon la même légèreté que les accusateurs et les plaignants à porter hardiment des jugements téméraires; et nous avons toute raison de qualifier ainsi les actes de ce juge en cette affaire, puisque, d'une part, il est notoire au Sénat que le seul séjour dans les prisons où il a dû faire enfermer plusieurs personnes obsédées, a suffi pour les guérir et les délivrer de leurs prétendus démons, et que d'autre part, nous voyons que le juge ecclésiastique a fait incarcérer le vicaire de Châteauneuf et deux autres prêtres pour cause des dites prétendues possessions ou obsessions et de leurs funestes conséquences.

« Par toutes les raisons qui précèdent, je conclus pour une pleine et entière absolution en faveur de ladite Lucrèce Barnoina, et qu'il lui soit accordé d'avoir recours, pour dommages, intérêts et dépens, contre qui de droit; et en outre qu'il soit défendu à qui que ce soit de la désigner à l'avenir comme sorcière directement ou indirectement et de lui appliquer des noms équivalents, sous peine de cinq cents livres d'amende et autre plus

grave punition en cas de récidive. Et quant à l'avocat Pascheri, ci-devant juge de Châteauneuf, qu'il lui soit défendu pour toujours de procéder à des informations en matière de magie, sortilèges ou superstitions; et en outre qu'il soit suspendu de tout exercice de judicature pendant tout le temps et sous la peine que prescrira le Sénat. Nice, le 17 mars 1728. *Signé* Sautet. »

Le Sénat, faisant droit aux précédentes conclusions, déclara l'accusée Lucrèce Barnoina non coupable, ordonna sa mise en liberté et lui accorda le droit de recours contre ses accusateurs. Il infligea en outre une peine sévère à l'avocat Pascheri, lui interdisant pour un temps fort long toute fonction de magistrature.

Ce jugement où, à l'honneur du Sénat de Nice, éclate tant de raison et de bon sens, est d'autant plus remarquable, qu'il fut rendu douze ans seulement après la fameuse mission de 1716, durant laquelle s'était manifesté avec une ardeur excessive le fanatisme religieux de toute la population de Nice et des environs.

Mais il faut considérer que depuis plus d'un demi-siècle, Colbert, le grand ministre de Louis XIV, avait défendu aux tribunaux français d'admettre les cas de sorcellerie, et que dès avant 1728, la magistrature des Etats sardes, en général plus éclairée que celle du reste de l'Italie, ne pensait pas autrement que la magistrature française sur bien des points de la jurisprudence. (*A suivre*) A.-L. SARDOU.

PEUPLES ET RELIGIONS

(Suite. *Voir la Revue du 1er décembre* 1887.)

POST-SCRIPTUM : En combattant les principaux dogmes du catholicisme nous n'avons pas parlé de celui de la résurrection des corps, parcequ'il a été suffisamment réfuté par la chimie moderne qui nous démontre que les mêmes molécules ont pu entrer successivement dans la composition de plusieurs corps humains ; en conséquence il leur serait impossible d'être en même temps réunies dans ces différents corps à la résurrection générale. Du reste l'Eglise se réfute en partie elle-même, en disant que les âmes des justes, incarnées dans des corps difformes, ressusciteront dans des corps brillants et bien conformés. On ne voit pas le service qu'un corps matériel pourrait rendre à des esprits dégagés de la matière.

Nous avons à peine mentionné les macérations du corps humain si fortement prônées par l'Eglise ; on se demande en quoi elles peuvent être utiles à l'âme. Jésus-Christ, qui connaissait infiniment mieux que l'Eglise les besoins de l'âme, prône peu les macérations du corps ; toutes ses prescrip-

tions ont un but spiritualiste, car le corps obéit tout naturellement à l'esprit. Mais l'Eglise qui tenait avant tout à la soumission absolue de ses fidèles, n'a rien trouvé de mieux pour les assouplir parfaitement, que de les soumettre à un constant martyre; jeûnes, abstinences, cilice, flagellation, chasteté absolue, etc.; le corps brisé et l'esprit abruti par de continuelles souffrances si contraires à la nature humaine, perdent tout ressort, et se soumettent facilement à toutes les injonctions que l'Eglise leur impose. Ainsi les populations rurales du moyen-âge écrasées par tous les maux de cette sombre époque, en étaient arrivées au point de tout supporter par inertie et résignation, excellent moyen pour leur enlever toute idée de révolte et de progrès, car la lutte contre la souffrance est un puissant stimulant d'énergie et de progrès. Ainsi l'idéal de l'Eglise romaine a toujours été d'énerver le corps humain par un état permanent de souffrance et de terroriser l'âme par l'horrible perspective du feu de l'Enfer. Ces tortures morales et physiques sont bien éloignées de l'esprit et de la douceur évangéliques ; elles doivent provenir de l'intrusion dans le catholicisme primitif de certains rites de diverses religions cruelles et barbares de l'Asie.

Autant les dogmes de l'Eglise romaine sont compliqués, autant ceux de Jésus-Christ sont simples ; ils se résument en ceci : aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même.

Les longues prières sont des superfétations destinées à occuper les loisirs des nombreux contemplatifs de l'Eglise romaine ; dans ce but elle a utilisé à son profit les rites orientaux, qui ont altéré la simplicité et la pureté évangéliques. Ainsi dans l'Inde on trouve la Trinité, les tortures du corps, les prières interminables et le véritable esprit contemplatif.

POLITIQUE IDÉALE : Nous avons dit que les peuples catholiques romains étaient soumis à deux courants opposés, inconciliables, l'esprit libéral grec, et l'esprit despotique clérico-romain, dont la lutte incessante énerve les nations. Mais elle est surtout prononcée en France, parce qu'on y est plus mobile, passionné, frondeur et agressif qu'ailleurs ; cette lutte maintient dans la nation un fâcheux état fébrile, et y cause parfois de terribles cyclones politiques ; il en résulte une excessive instabilité dans le gouvernement français qui depuis un siècle passe alternativement de la monarchie à la démocratie et réciproquement. Lorsqu'une de ces deux formes de gouvernement occupe le pouvoir il se forme en même temps dans la nation et dans la presse une opposition d'un esprit tout contraire, qui entrave la marche du gouvernement établi et cherche à le renverser. Quelle que soit la couleur du parti de l'opposition, on est disposé à croire à ses belles promesses ; il a pour lui le mirage de l'inconnu. En France on aime ce qui est nouveau.

Ce parti attire et réunit les forces les plus actives de la nation, il grandit, se fortifie de plus en plus, et marche généralement bien d'accord, car l'entente est facile entre ceux qui attaquent, la marche étant la même pour tous les agresseurs. Il n'en est pas de même pour le gouvernement, surtout lorsqu'il est nouveau; il rencontre presque toujours des difficultés imprévues dans son fonctionnement; il ne peut pas tenir tous ses engagements; ses partisans ne s'entendent plus sur les différents moyens qui peuvent assurer sa marche; alors ses adversaires profitent de ses embarras, ne lui passent rien, le disséquent sans pitié, l'accusent injustement de la plupart des maux dont souffre la société. En France on attend toute direction du gouvernement, et celui-ci violemment attaqué, emploie ses forces à se défendre, mais cette lutte constante l'affaiblit, il perd de plus en plus l'initiative d'action, et finit par être renversé. Tel a été le sort de la plupart des gouvernements de France depuis un siècle

La France est en République depuis 1870. La majorité de la nation prouve qu'elle veut la démocratie par le choix de ses représentants à qui elle donne plein pouvoir politique, mais ceux-ci ne répondent pas à son attente, ils ne montrent ni l'accord ni la capacité nécessaire à l'exercice de leur mandat ; les affaires publiques et particulières vont de plus en plus mal, l'Etat s'obère d'une manière inquiétante, l'administration intérieure perd de plus en plus l'initiative d'action, et nos relations extérieures ne présentent aucune sécurité ; la République semble vivre au jour le jour, et les clérico-monarchistes escomptent hautement sa fin prochain. Ils affirment que leur régime peut seul rétablir l'ordre et les affaires en France. Ils ne voient pas que si la nation n'a pas su jusqu'à présent user de la liberté, elle n'en a pas moins un ardent désir de la posséder ; elle réagirait certainement avec violence contre tout régime qui chercherait à la comprimer. Il en résulterait une nouvelle révolution comme cela s'est vu jusqu'à présent. De leur côté les radicaux disent : Que la République se jette dans nos bras, alors elle marchera, car nous lui donnerons toutes les libertés nécessaires ; mais les libertés ne lui manquent pas, c'est l'art de s'en servir qui lui fait défaut; dans ces conditions, une plus grande somme de libertés lui serait plus nuisible qu'utile et amènerait une tension encore plus grande entre les partis extrêmes. Que peut-on augurer d'une situation aussi grave ? En examinant notre République on est frappé de l'excessive puissance de la Chambre des députés et de l'extrême faiblesse du Pouvoir exécutif qui craint toujours d'être renversé par un simple vote de la Chambre, comme cela est arrivé si souvent. Ce constant besoin de votes de confiance paralyse des ministres si peu stables, ils ne peuvent avoir aucun esprit de suite. Et cette Chambre mérite-t-elle bien l'omnipotence qu'on lui accorde ? pas précisément, elle

est composée de membres fort peu d'accord entre eux, et il est bien difficile de faire voter avec ensemble des députés qui, en fait d'opinion, varient de l'ultra-cléricalisme à l'extrême radicalisme avec toutes les nuances intermédiaires possibles et donc beaucoup n'ont ni plan ni conviction politique bien arrêtée ; cette assemblée est fluctuante et n'a pas une ligne de conduite suivie. Elle est en outre trop nombreuse, ce qui la prédispose à être tumultueuse, à mal étudier les questions, et à agir bien plus par entraînement que par mure réflexion.

Ensuite son mode d'élection est défectueux, le suffrage universel direct et le scrutin de liste favorisent bien plus l'intrigue que le mérite, car les électeurs sont appelés à nommer des représentants qu'ils ne connaissent pas. Un mode d'élection à deux degrés par arrondissement électoral représenterait mieux l'opinion des diverses localités, et permettrait de mieux connaitre les candidats. Mais ce mode d'élection, quoique plus sincère, suffirait-il pour rétablir l ordre dans les affaires ? C'est fort douteux, quand on voit le peu de succès de nos gouvernements représentatifs depuis un siècle, avec tous les modes possibles d'élection et qui ont tous abouti à une révolution. La Chambre des députés aidée de la presse a toujours démoli le pouvoir exécutif. Nous sommes de rudes argumentateurs, plus habiles à démolir qu'à édifier, la critique nous étant beaucoup plus facile que l'art. Nous tenons cela des Grecs et de l'éducation catholique ; les protestants plus pratiques argumentent moins.

Examinons les divers gouvernements qu'a eus la France : Le gouvernement féodal ou aristocratique est le plus antipathique au peuple français essentiellement égalitaire ; cherchant toujours à s'élever et à primer, il ne peut supporter des gens placés par privilège au-dessus de lui.

Les rapports constants, souvent hautains, blessants et capricieux des nobles avec les roturiers blessent vivement ceux-ci et les disposent à la haine contre ceux-là ; les seigneurs, ont jadis trop souvent, pressuré ou tyrannisé leurs vassaux. Ce genre de gouvernement présentant une forme patriarcale hiérarchique ne peut convenir qu'aux peuples barbares. Dès que la France fut arrivée à un certain degré de civilisation, elle rejeta la féodalité guerroyante et tracassière pour se jeter dans les bras de la monarchie qui lui offrait plus d'ordre, de sécurité et de calme. Sous la domination des rois de France la féodalité devint une valeureuse caste militaire; mais Louis XIV l'avilit en transformant la noblesse en courtisans destinés à décorer son despotisme ; pendant tout le XVIII[e] siècle cette noblesse fastueuse et dépensière vivant aux dépens de l'Etat acheva de se dépopulariser; l'hostilité croissante du peuple contre elle fut une des causes de la révolution française.

Pendant tout le moyen-âge, la France accepta facilement la théocratie ro-

maine beaucoup moins tyrannique et pressurante que la féodalité pour tout ce qui concerne le temporel ; mais vers le milieu du XVIIIe siècle, lorsque des philosophes éminents eurent éclairé la nation, celle-ci comprit que la caste sacerdotale nuisait au progrès intellectuel en comprimant la liberté de pensée ; depuis lors la guerre a été permanente entre les penseurs et les amis du progrès d'un côté, et les cléricaux unis aux conservateurs de l'autre. Comme le catholicisme est peu tyrannique au temporel, et qu'il ne l'est qu'au spirituel, beaucoup de gens (des femmes surtout) qui se préoccupent peu de la liberté de pensée lui restent attachés, par inertie, par habitude, et surtout, par influence d'entraînement,plutôt que par zèle religieux. La monarchie a été longtemps populaire en France qui a eu un véritable culte pour ses rois. Mais les dépenses ruineuses et les désordres de Louis XIV et de Louis XV enlevèrent à la royauté son ancien prestige ; l'ingérance pernicieuse du clergé dans la politique pendant ces deux longs règnes, la persécution contre les protestants qui en fut la conséquence, déterminèrent le grand mouvement philosophique et libéral du XVIIIe siècle qui a été la principale cause de la révolution française.

Depuis un siècle la France manifeste des goûts prononcés de liberté, elle s'est donné ou a accepté volontiers pendant cette période de temps plusieurs gouvernements libéraux ou représentatifs.

Mais, chose étonnante, elle s'en est successivement dégoûtée,et a fini par les renverser. Par contre elle s'est jetée dans les bras des deux Napoléons qui s'imposaient en dictateurs, elle les a soutenus jusqu'à ce qu'ils aient été renversés par des causes étrangères amenées par leurs propres fautes,et elle les a regrettés malgré les maux qu'ils lui ont faits. Pour expliquer cette étrange anomalie, il faut définir le caractère français résultant de trois causes : de l'esprit gaulois mobile et railleur, de l'esprit grec fin et sceptique; de l'intolérance haineuse des cléricaux pour ceux qui ne pensent pas comme eux. Il en résulte que le peuple français excessivement disposé à la critique en forme la base de ses relations de société, et celle-ci vit principalement de cancans, de malices, de gouailleries, etc.; les prêtres n'en sont pas du tout exempts dans leurs repas de corps, c'est un assaut de plaisanteries de toutes sortes; dans certains départements ils manifestent un goût prononcé pour le jeu, leur causerie est peu sérieuse, enfin rien n'annonce en eux la dignité de ministres des saints autels ; on dirait que, ne prenant pas au sérieux leurs prescriptions religieuses, semblables aux augures romains, ils ne peuvent se regarder sans rire.

Ainsi disposés à la critique, les Français sont sur leur terrain avec les gouvernements parlementaires forcés par leur nature d'accepter les discussions, c'est le règne des avocats ; députés, citoyens, et la presse, font

chorus pour attaquer l'Etat qui n'a qu'un rôle passif de défense contre ses nombreux adversaires, lesquels ont l'initiative et le choix de l'attaque et ne courent aucun risque. L'Etat qui a contre lui le caractère national se trouve dans une position très désavantageuse, use ses forces à se défendre et le gouvernement entravé dans sa marche, se déprécie de plus en plus et succombe. Ainsi les Français ont renversé depuis un siècle tous leurs gouvernements représentatifs, bons, légaux et honnêtes, par caprice ou goût de changement, sans raisons valables. Et ils ont maintenu les deux Napoléons malgré leur illégalité, leurs fautes et leur despotisme, parce qu'ils les craignaient.

Les Français font bien voir qu'ils ne sont que des enfants obéissant sans regimber devant des maîtres sévères et énergiques, bafouant les maîtres bons et faibles qui ne savent pas se faire craindre. Comme de tous temps les Français ont eu les instincts militaires,ils ont toujours respecté et estimé ce qui est fort et méprisé le manque d'énergie.

Cette manière d'agir indique qu'ils sont incapables de se donner un gouvernement durable, mais qu'ils obéissent aux gouvernements énergiques qui leur sont imposés ; ils devraient les laisser fonctionner avec une certaine indépendance, et ne pas les entraver par leurs discussions, tracasseries et attaques de toute sorte.

On pourra dire que les questions politiques ne sont pas du ressort du spiritisme, et qu'il doit se borner aux études psychiques et métaphysiques. Nous répondrons : Si, comme nous le croyons, le spiritisme est une vérité, il est appelé à devenir la religion et la philosophie de l'avenir ; en conséquence il doit étudier les questions philosophiques, religieuses, politiques, économiques et sociales. *Cette étude, absolument, a sa raison d'être.*

Lorsque Richelieu arriva au pouvoir, il trouva la France dans un déplorable état après un siècle de terribles guerres étrangères et civiles ; pour la relever, il vit qu'il fallait faire trois modifications importantes dans la politique de l'Etat : achever la destruction de la féodalité qui était une cause perpétuelle de guerres civiles et entravait la puissance royale devenue nécessaire pour unifier les diverses populations françaises ; abaisser la puissante maison d'Autriche qui menaçait l'indépendance de la France ; réduire à une simple secte religieuse le protestantisme qui voulait faire dans la France catholique un véritable état distinct, ce qui aurait amené une lutte perpétuelle entre les deux états.

JEU DANGEREUX

(*Mot d'Ordre* du 12 novembre 1887.)

Charcot est distancé ; le docteur à la mode c'est le docteur Luys. Il a découvert ce qu'il nomme l'octroi des médicaments à distance. Il assure que l'on pourrait empoisonner un sujet endormi rien qu'en approchant de son cou une fiole de poison. Et il croit le prouver. Sous l'influence du haschich non mangé, mais seulement approché d'eux, ses hypnotisés chantent la *Mascotte* ; et le naïf docteur triomphe. On pourrait lui faire remarquer que le haschich n'a point pour propriété de faire chanter la *Mascotte*. Mais le docteur Luys, dans son ignorance, se l'imagine et de là découle le phénomène qu'il produit.

Il ne s'aperçoit point, ce candide savant, qu'il fait tout uniment de l'hypnotisme ; qu'il suggère inconsciemment à ses sujets de faire telle ou telle chose qu'il a dans sa pensée, lui, et que ceux-ci obéissent servilement. Il ne s'aperçoit point que si un flacon de strychnine donne à distance des symptômes d'empoisonnement, c'est qu'il connaît, lui, les effets de la strychnine et que sa conviction se reflète dans l'esprit des sujets, de même que s'il évoquait une idée de froid, sans que rien la justifiât, ses sujets grelotteraient.

Les expériences du docteur Luys sont l'une des plus extraordinaires jongleries que la science officielle ait couverte de son pavillon. Ce médecin, de bonne foi, se trompe et nous trompe.

Puisqu'il croit que le médicament agit, en tant que médicament, il pourrait accepter le défi que nous lui portons, tout profane que nous sommes. *Nous le défions de produire les mêmes phénomènes avec des fioles de médicaments dont il ignorerait le contenu.*

Nous ne parlons avec tant d'assurance que parce que nous avons fait,dans un milieu de savants, la preuve répétée que le docteur Luys s'abuse et que jamais charlatan audacieux n'en imposa davantage aux badauds.

Notre ami et collaborateur *Un Parisien* félicite le docteur Luys d'avoir ouvert toutes grandes les portes de son cours. Y entre qui veut, comme dans un moulin. Evidemment, ces expérimentations au grand jour préviennent en faveur de l'expérimentateur, à la condition, toutefois, qu'on ne réfléchisse pas trop.

Est-ce que la science ainsi enseignée n'a pas quelque chose du cabotinage? Est-ce que des cours faits pour la galerie, ne seront point soupçonnés d'abuser de la réclame ? Est-ce que M. le docteur Luys ne serait pas infiniment plus désireux de servir M. le docteur Luys que la science ? Il est permis de le supposer.

Mais il y a une raison plus haute. Est-ce qu'il est bon de jouer au redoutable jeu de l'hypnotisme ? Est-ce que c'est à la Faculté d'encourager le premier venu à étudier ces affolants phénomènes ?

Autrefois, vivait un rabbin appelé Jéchielé, qui jouissait d'un très grand crédit. Le soir, à la porte de son logis, il plaçait une lampe mystérieuse, qui s'allumait brusquement, sans que jamais les passants pussent apercevoir l'allumeur. Intrigué, le populaire rôdait autour de l'habitation, mais l'huis restait clos aux profanes. Une nuit, pour avoir le mot de cette énigme, on assiégea en tumulte la maison du rabbin. Mais les téméraires indiscrets qui osèrent porter la main sur le marteau de la porte se sentirent étrangement secoués ; une force inconnue les maintenait en place et tordait leurs nerfs douloureusement.

Ceci n'est pas une parabole : c'est un fait. Le vieux savant mettait une persistance hautaine à dérober au vulgaire les secrets qu'il avait surpris et qu'il ne communiquait qu'à des hommes au cerveau éprouvé. Il allumait sa lampe, qui éclairait tout le monde, mais il fermait sa porte.

La kabbale le dit sien : c'est possible. Ses agissements étaient conformes à une doctrine qui avait pour règle absolue que certaines connaissances ne devaient tomber qu'au pouvoir des initiés seuls. Il y a, en effet, dans le domaine psychique, des vérités qui peuvent devenir dangereuses en la possession des méchants ou des sots. C'était sagesse de les leur cacher. Cette sagesse, M. le docteur Luys ne l'a pas. Il dit avoir la main pleine de vérités dangereuses : il l'ouvre. Il croit avoir trouvé le moyen d'empoisonner à distance : il démontre ce moyen à tout venant. Ce n'est point d'un trouveur égoïste, mais c'est d'un médecin bien imprudent.

Heureusement que le mal n'est pas si grand qu'il en a l'air et que le nourrisson de la Faculté se méprend sur l'influence du fluide magnétique. On n'a encore jamais empoisonné personne comme il l'enseigne et jamais on n'empoisonnera personne. Tout au plus, les jeunes filles suggestionnées avec un poison quelconque, donneront-elles, pour le plus grand plaisir des spectateurs de M. le docteur Luys, une imitation de Mlle Croizette dans le *Sphinx*.

On a beaucoup exagéré la nature des crimes que l'hypnotisme pourrait commettre. Ces phénomènes effrayants dont on s'occupe beaucoup trop ne se produisent que grâce à une passivité exceptionnelle et dans un milieu favorable.

Jamais sujet fut-il plus soumis à son magnétiseur que Lucile le fut à Donato ? Il faisait d'elle, à volonté, tout ce qu'il voulait. Entre ses mains, elle devenait une cire malléable à l'excès.

Un jour, Donato et Lucile se fâchent. Ils vont en justice. Ils se trouvent

face à face à la barre, comme sur le théâtre. Lucile est toujours aussi nerveuse, Donato aussi puissant. Mais Lucile a perdu sa passivité et le prétoire est un milieu qui ne se prête pas du tout à l'expérience. Lucile coiffe son ancien associé d'épithètes malsonnantes, elle le charge d'accusations graves. Jadis, il n'avait qu'un signe à faire pour la rendre muette. Ce signe, il est inutile qu'il le fasse désormais. Jadis, Lucile ne disait que ce qu'il voulait : aujourd'hui, Lucile dit ce qu'elle veut.

Donc, quoi qu'en disent les romanciers à imagination ; quoi qu'en dise M. Brouardel dans le rapport qu'il médite sur ce thème pour être lu à l'Académie, les crimes de la suggestion sont un mythe. Et M. Luys enseigne l'erreur.

Mais cependant ces spectacles sont fâcheux, très fâcheux. Ils passionnent des gens que cette passion égare. Au lieu d'être de simples manifestations naturelles inexpliquées quant à leur source, aux yeux d'esprits portés au merveilleux, ce sont d'affolants mystères. Et comme autrefois, sous l'influence du fluide, le spiritisme faisait tourner les tables, voici l'hypnotisme qui fait tourner les têtes...

Après le rapport du docteur Brouardel, que fera l'Académie ? Se déjugera-t-elle en interdisant à ses propres nourrissons de continuer les expériences publiques qu'elle vient d'autoriser ? Se bornera-t-elle à interdire aux magnétiseurs non patentés de donner des séances en ville ou à domicile? Cette dernière hypothèse est très possible. Mais il y a bien des chances pour que ce vœu ne se réalise point. Interdire à tout autre qu'au médecin l'usage du magnétisme, c'est une proposition qui équivaudrait, comme on l'a dit déjà, à celle d'interdire au ciel d'avoir des nuages les autres jours que le lundi.

Il est trop tard ; l'Académie nous a donné l'exemple et l'habitude de jouer avec notre système nerveux. C'est grand pitié et grand dommage. Le rabbin Jéchielé était beaucoup plus sage qui allumait sa lampe sur sa croisée pour que sa lumière guidât le passant, mais qui fermait aux profanes la porte ouvrant sur les sciences maudites.

(*A suivre.*) Amy.

A TRAVERS LES LIVRES, VICTOR HUGO SPIRITE

On sait que, sous ce titre : Propos de table de Victor Hugo, M. Richard Lesclide, secrétaire du grand poète, a publié un intéressant volume de souvenirs personnels. Dès son apparition, les Annales politiques et littéraires (n° du 2 août 1885) se sont empressées d'en détacher les chapitres suivants : L'Académie. — Victor Hugo et le Panthéon. — Victor Hugo et Lamennais. Victor Hugo spirite.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de détacher à notre tour cette dernière page pour eux.

VICTOR HUGO SPIRITE : Un soir Mme Victor Hugo pria notre fils Charles, qui passait pour avoir beaucoup de fluide, d'interroger avec elle une petite table d'acajou. Charles s'en défendit sous divers prétextes, s'excusa, et ma femme appela sa femme de chambre, une fille du pays. C'était une petite paysanne de douze ans environ, orpheline abandonnée, que nous avions recueillie, et qui était d'un naturel silencieux et farouche. Mme Victor Hugo la fit venir auprès du guéridon, pendant que je continuais à travailler à quelque distance.

La table était en humeur de causer ; ma femme encouragée par sa bonne volonté, me pria de lui poser une question,

— Demandez-lui d'abord si elle me répondra, dis-je.

— Oui, fit la table résolument.

— Eh bien, voici ma question : quelle est la fonction de l'homme sur la terre ?

Plusieurs amis étaient entrés.

— Pour une question, c'est une jolie question, dit l'un d'eux.

— Qu'en pense la table ? dit Charles ; la question lui convient-elle ?

— Oui, dit le meuble.

Et, se prenant à frémir, il frappa cinq coups, ce qui, par le numérotage convenu des lettres, représentait l'E. Puis quatre coups donnèrent un D, et cinq, un nouvel E.

Jusque-là, cela ne voulait pas dire grand'chose, EDE. On poursuivit ; le guéridon indiqua successivement les lettres I, O, R, A. Cela faisait EDEIORA, mot qui nous parut d'abord incompréhensible.

— Est-ce la réponse à la question ? demanda-t-on à la table.

— Oui.

— Mais ce n'est pas un mot français !

— Non.

— Est-ce un mot latin ?

— Non.

— Plusieurs mots latins ?

— Oui.

En effet, le mot se décomposait ainsi :

EDE I ORA

C'est-à-dire :

Mange, marche, prie.

On peut lire aujourd'hui ces mots gravés sur une des portes de Hauteville-House.

Le récit précédent, fait avec un art qui nous manque, produisait toujours un grand effet sur les auditeurs. On ne pouvait mettre en doute la véracité et la sincérité de Victor Hugo, qui n'aimait pas qu'on approfondît ce sujet. J'essayai un jour un commencement d'explication qui fut mal reçu. Un peu désorienté, je demandai :

— Eh bien, cher maître, que faut-il en penser?

— Ce que vous voudrez, répondit-il presque brusquement.

RICHARD LESCLIDE.

PHOTOGRAPHIE SIMULTANÉE DU MÉDIUM

ET DE LA FORME MATÉRIALISÉE A LA LUMIÈRE DU MAGNÉSIUM

EXPÉRIENCES DE M. AL. AKSAKOW, A LONDRES.

(Voir la *Revue Spirite* du 15 décembre 1887.)

A Londres, sauf les personnes que cela concernait, nul ne savait rien des photographies produites chez M. X. en séances privées ; la presse spiritualiste anglaise n'en a pas parlé, et pour cause.

Les séances terminées, eu égard à nos résultats remarquables, M. X. me dit de mentionner son nom, n'exigeant pas plus longtemps le silence ; certes l'adresse du maître de la maison était désirable pour compléter mon récit, mais je le remerciai d'un tel sacrifice et c'en est un dans l'état actuel de la question ; après mûre réflexion, songeant à W. Crookes et Russel Wallace qui ne purent faire partager leur conviction au public, je compris l'inutilité de la publication de noms et d'adresses ; personne n'ajouterait foi à notre récit et de plus les personnes nommées auraient à subir des ennuis, la raillerie, des questions de toutes sortes. Je pouvais dire, sans publier les noms, que j'avais la permission de les communiquer aux personnes que le sujet pouvait intéresser spécialement.

Les incrédules suspectent de fraude les médiums de profession matériellement intéressés ; il est évident que M. Eglinton ne pouvait seul accomplir ce qu'il eût fallu pour nous en imposer ; il lui eût fallu une entente secrète avec les membres du cercle et le négociant chez lequel l'appareil photographique fut acheté. Notre hôte, indépendant, occupe une position analogue à la mienne, et pour nous il ne peut y avoir de questions d'intérêts matériels, comme mobiles de fraude, ce qui eût été compliqué et facile à découvrir. Tout au plus peut-on supposer que m'étant engagé dans le spiritisme, je le défends quand même, en arrangeant les photographies avec Eglinton pour les publier.

Les convictions ne sont point l'effet du hasard, mais le résultat de toute une vie et d'une époque. La croyance aux phénomènes de la nature ne s'acquiert pas avec la raison et la logique, mais par la force de l'habitude, et par la force de cette habitude, le merveilleux cessera avec son cortège d'erreurs et d'hallucinations.

En entreprenant ces expériences, j'ai voulu répondre à un homme qui respecte le témoignage humain, qui reconnaît sa valeur, et incite ceux qui ont à cœur les phénomènes médianimiques à de telles expériences, le Dr Von Hartmann qui, dans le *Psychische Studien*, s'est exprimé ainsi :

« Une question du plus haut intérêt théorique, est de savoir si le médium peut exciter chez un autre l'hallucination d'une figure, produire une image réelle dans l'objectif de la chambre d'expérience commune à tous les expérimentateurs; projette-t-il en dehors de son propre organisme, la matière nécessaire à cette formation et en construit-il ensuite la forme ? Si la sphère d'action maximum du médium est une limite invincible, la preuve de la réalité objective du phénomène de la matérialisation, peut-elle être fournie par des productions matérielles durables, au delà de la sphère d'action du médium.

« Le phénomène de la matérialisation, ne se produisant pas au delà des limites de la sphère de l'action physique, l'épreuve photographique seule établirait-elle que dans le phénomène de la matérialisation, une surface a la puissance de réfléchir la lumière dans l'objectif. Les médiums ne présentant aucune sécurité, une photographie simultanée du médium et du fantôme doit être produite, pour que l'objectivité soit concédée aux apparitions perçues simplement par la vue des spectateurs. »

C'est ce que j'avais en vue ; cela fut atteint avec les conditions que le Dr Von Hartmann nous avait imposées ; lui-même, je pense, après mûre appréciation des conditions physiques et morales sous lesquelles les preuves photographiques requises ont été produites, les trouvera suffisantes pour la reconnaissance de la réalité objective de la matérialisation ; je cite encore les paroles suivantes du Dr Von Hartmann :

« Une condition indispensable à cette preuve photographique, c'est que, ni un photographe de profession, ni un médium, ne soient présents à la préparation de l'appareil, du châssis et des plaques avant qu'elles ne reçoivent le collodion ; aussi à toute manipulation. Jusqu'ici ces précautions n'ont pas été mentionnées dans le compte rendu des expériences et leur importance a été méconnue. Sans elles, un négatif sur lequel le médium et l'apparition se trouvent simultanément représentés, n'a pas de valeur démonstrative, et de même, les positifs obtenus à l'aide de tels négatifs. Le chercheur d'une honorabilité indiscutable, qui emportera avec lui ses

propres appareils pourra seul dans cet *experimentum crucis*, fournir une démonstration positive et rationnelle.

Ces conditions se rapportant à la photographie transcendante, celle où l'on photographie une matérialisation *invisible* pour les expérimentateurs, sont superflues pour la photographie d'une matérialisation visible pour tous les participants à la séance. Ils sont nombreux, les comptes rendus des séances des photographies transcendantes dans lesquelles le médium et l'apparition sont visibles simultanément; mais pour les photographies de la seconde espèce, mon compte rendu est le premier et le plus complet, avec reproduction de la photographie. A. Aksakow.

LE SPIRITISME A CHATEAUDUN

Monsieur : Depuis quelque temps, j'obtiens des communications très intéressantes à l'aide d'excellents médiums; les Esprits se communiquent, non plus à l'aide du guéridon, mais par coups frappés sur une table à quatre pieds, puis par l'écriture dont une ligne est écrite de gauche à droite, et la suivante de droite à gauche. Je ne puis résister au désir de vous relater ici une ou deux manifestations des plus caractéristiques.

1re MANIFESTATION : Le Dr B. se rend à l'extrémité d'une longue galerie munie de deux portières qui absorbent le bruit; il frappe doucement plusieurs coups en mesures déterminées, que lui seul connaît; aussitôt les mêmes coups, dans les mêmes mesures, sont reproduits sur la table; le docteur varie l'expérience et les coups sont exactement reproduits.

Une variante consiste à écrire une phrase inconnue des médiums, et aussitôt cette phrase est reproduite par coups frappés.

2e MANIFESTATION : Frappée comme la précédente et écrite à l'envers.

Dem. qui êtes vous?

Rép. T... !

Dem. Que voulez-vous?

Rép. Savoir si ma position durera toujours?

Dem. Quelle est cette position?

Rép. Elle est horrible! Je suis plongé dans d'épaisses ténèbres et cependant je vois mes victimes qui me poursuivent sans cesse; tout est sang et ténèbres autour de moi; je souffre horriblement. Croyez-vous que ce supplice durera toujours?

Rép. Nous ne pouvons vous le dire, il faut consulter un esprit supérieur.

Rép. Je n'ose, j'ai honte!

Dem. Vous êtes-vous repenti à l'heure de la mort?

Rép. Mal, la peur du supplice m'en a empêché.

Dem. Voulez-vous que nous priions pour vous ?

Rép. C'est inutile, il ne me sera jamais pardonné.

Note : Des prières ont été faites, en voici le résultat.

3e MANIFESTATION : Dem. Etes-vous toujours dans la même position ?

Rép. Toujours ! cependant je commence à espérer !

Dem. Est-ce l'effet de nos prières ?

Rép. C'est probable !

Dem. Connaissez-vous le crime de Pranzini ?

Rép. Oui il est coupable ; je le lui ai vu commettre !

Dem. Comment cela se fait-il, puisque vous dites être plongé dans les ténèbres ?

Rép. Nous autres criminels désincarnés, nous sommes tous pour ainsi dire avec les criminels de la terre (sic). C'est notre punition de voir les crimes qui se commettent.

Note : Cette dernière révélation nous prouverait qu'il existe entre les mauvais esprits une effluve fluidique (matière radiante) qui leur communique toutes les mauvaises actions qui se commettent, il doit en être de même, dans un autre sens, pour les bons esprits !

4e MANIFESTATION : Un esprit se manifeste :

Dem. Qui êtes-vous ?

Rép. Un esprit qui hait les militaires (il y avait présents, deux sous-officiers).

Dem. Pourquoi n'aimez-vous pas les militaires ?

Rép. Parce qu'ils m'ont fusillé !

Dem. Donnez-nous quelques détails ?

Rép. J'étais soldat en 1870, on m'a fusillé comme espion.

Dem. L'étiez-vous véritablement ?

Rép. Vous m'embêtez ! oh là la ! quelles têtes esbrouffantes et ébouriffantes ! ils m'embêtent avec leurs blagues ! ! !

Si vous croyez, monsieur, que ces communications soient dignes de la Revue, je vous les livre.

Le spiritisme fait d'énormes progrès dans ce pays-ci ; savants, médiums, etc., s'y donnent de tout cœur. Un docteur me disait dernièrement que tout médecin était spirite.

Recevez, monsieur et F. E. S., l'expression de mes meilleurs sentiments.

L. de Tarragon.

REVENANTS DE RAUBA CAPÈU

(Nice. *L'Eclaireur du littoral* du 8 décembre 1887.)

L'émotion causée par les faits inexplicables qui se passent à la maison Bovis est de plus en plus grande dans le quartier du Port. La nuit dernière plus de cinq cents personnes sont restées jusqu'à minuit sur la route. Chacun espérait dans son for intérieur ressentir quelque bonne petite émotion et apercevoir au loin dans les rochers du Château un fantôme enveloppé d'un blanc suaire, agitant vers le ciel ses bras décharnés. Rien de tel ne s'est produit, seulement de temps en temps on entendait le fracas d'une vitre qui se brisait ou d'une bouteille qui se fracassait sur le balcon de la maison, du côté du Château.

Durant toute la journée d'hier la foule était encore plus nombreuse que la veille : de tous les points de la ville on était venu voir *li fada.*

Les bruits les plus étranges couraient sur les événements fantastiques dont la maison était le théâtre ; les uns racontaient avec force détails que plusieurs jeunes gens ayant voulu pénétrer dans la maison hantée, des bougies à la main, avaient eu leurs bougies éteintes par un souffle glacial et avaient reçu des gifles dans l'obscurité ; d'autres assuraient que les esprits avaient cassé dans la nuit une glace et le marbre d'une commode dans l'appartement de M. G... ; on affirmait aussi que les esprits avaient écrit à la craie sur les carreaux : « Vous ne nous découvrirez pas. Venez nous chercher dans l'autre monde. » Enfin c'était à qui inventerait les histoires les plus invraisemblables.

Désireux de savoir à quoi nous en tenir de sérieux nous nous sommes renseignés au commissariat de police du 2me arrondissement et voici ce que nous avons appris : « C'est lundi soir que les vitres du 2me étage de la maison Bovis ont commencé à être cassées par des projectiles divers : pierres, bouteilles, flacons portant l'étiquette d'un pharmacien, etc.; en vain M. G... posta-t-il le lendemain des hommes dans les rochers du Château, en vain sa femme et sa fille surveillèrent-elles la rue, cachées derrière les fenêtres on ne put rien découvrir.

Les vitres continuèrent à être brisées : les projectiles n'étaient d'ailleurs pas lancés à la volée, ils n'arrivaient qu'un à un, et à peu près d'heure en heure au moment où on s'y attendait le moins. M. G... porta plainte à la police qui fouilla soigneusement les rochers du Château, la maison, et même la *Bauma de Calico*, mais ne put rien découvrir. Hier matin, le commissaire de police venait de visiter la maison et en était sorti après avoir fait hermétiquement fermer les volets pleins des fenê-

tres donnant sur le Château. Il se trouvait avec M. G... dans la rue, lorsque se produisit un fait encore plus mystérieux que les autres : une vitre fut brisée malgré le volet fermé. On ne pouvait évidemment l'avoir brisée que de l'intérieur de l'appartement dans lequel à ce moment ne se trouvaient que Mme et Mlle G... !

Et la foule de s'écrier aussitôt : « Plus de doute, ce sont les esprits. » Après ce dernier exploit de *li fada*, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle : c'est ce qu'ont fait Mme et Mlle G... qui sont partis hier soir pour la campagne. M. G... a également décidé d'abandonner son domicile pour quelque temps et divers locataires ont imité cet exemple. On ne peut pas lutter contre des revenants ! Il n'y a qu'une façon de le faire, disait hier une bonne femme agenouillée devant la maison et se signant avec ferveur : c'est de faire bénir l'appartement. Pour le moment, des agents de police surveillent les abords de la maison hantée autour de laquelle la foule stationne toujours.

En attendant l'explication de cette fantastique énigme, rappelons quelques histoires locales de revenants qui sont dans la mémoire de tous les Niçois : Il y a une quinzaine d'années les habitants de la rue Victor furent mis en émoi par des bruits étranges qui sortaient la nuit d'une maison inhabitée de ladite rue, appartenant à l'avocat X... Vers minuit les voisins étaient tout à coup désagréablement réveillés par un bruit de chaînes et de ferrailles partant de la maison inhabitée : on s'habillait à la hâte et on s'approchait en tremblant de la maison : le bruit de chaînes redoublait ; on enfonçait la porte et des hommes armés parcouraient les appartements, ils n'y trouvaient rien. A peine étaient-ils ressortis que le bruit reprenait avec une nouvelle violence. Ces bruits s'apaisèrent peu à peu et disparurent au bout de quelque temps sans qu'on eut rien pu découvrir.

NOTE DE LA REVUE : Cet ordre de phénomènes est usuel, pour ainsi dire, tellement il se renouvelle dans toutes les contrées du Globe ; si les hommes de science s'obstinent à ce sujet à continuer la conspiration du silence, les esprits ne discontinuent point de prouver qu'ils existent ; ils peuvent, pour le service de la vérité, émouvoir des populations entières lorsque les intéressés ferment les yeux et les oreilles, et se refusent au contrôle de ces très intéressantes manifestations.

DISCOURS PRONONCÉ A FRONTENAC

« La mort, cette épouvante des hommes, ne serait plus un sujet de terreur si l'on savait bien qu'elle nous ouvre des horizons inconnus, cachés à nos regards par notre enveloppe matérielle qui, si elle meurt, laisse notre esprit libre de recommencer de nouvelles existences ; l'esprit immortel ne peut se manifester sans un corps organisé.

En cherchant et méditant nous avons trouvé ce principe : la pluralité des existences de l'âme, ce qui nous fait vivre avant la naissance, et revivre après la mort, ce qui est la clé de problèmes réputés insolubles, tels que l'inégalité des conditions, la variété infinie des caractères et des aptitudes.

« Nous avons connu et nous connaîtrons successivement toutes les phases de la vie terrestre ; nous traverserons tous les milieux. Le temps et le travail, tels sont les éléments de nos progrès, et la réincarnation montre d'une manière éclatante la souveraine justice régnant sur tous les êtres. Tour à tour nous forgeons et nous brisons nous-mêmes nos chaînes, et les épreuves écrasantes dont souffrent certains d'entre nous sont les conséquences de leur conduite passée. Oui, le despote renaît esclave, l'oisif redevient mercenaire courbé sous une tâche ingrate, et celui qui a fait souffrir souffrira à son tour, et l'âme choisit elle-même le milieu dans lequel elle veut revivre. L'âme a le libre-arbitre.

« Il est inutile de chercher l'enfer dans des régions inconnues et lointaines ; il est dans les replis ignorés de notre âme, lorsqu'elle se complaît à faire le mal, et elle est libre de ne faire que le bien.

En conséquence, c'est nous qui créons nos peines éternelles, jusqu'au moment où nous entrons dans la véritable voie de l'amour et de la fraternité ; telle est la simple vérité.

Si d'autres vies ont précédé cette dernière existence, comment en avons-nous perdu le souvenir? qu'est-ce donc que notre passé et pourquoi l'avoir oublié, puisque, vu le présent, nous avons dû être haineux et injustes? et comment pouvons-nous supporter ce passé farouche?

« Le spiritisme critiqué avec tant de passion, dont les adeptes sont traités de fous dangereux, enseigne par le fait brutal que l'âme immortelle se loge dans un corps dont elle a besoin pour se manifester ; or il lui faut un cerveau à cet effet, et si le père et la mère créent le corps charnel, c'est l'âme qui choisit ce corps, lorsque le cerveau est prêt à la recevoir ; sans cerveau, point de manifestations.

« Du passé, l'âme élimine les images inutiles et vaines, ne conserve que le souvenir, ou les images des actes nécessaires à sa nouvelle existence et à

son progrès, et ne peuple le cerveau qu'elle adopte, en revivant, qu'avec les images utiles à ses manifestations. Les images inutiles sont atrophiées, nécessairement et fatalement, de par la logique immanente en toutes choses.

« De grands savants, dans toutes les parties du monde, tous respectés et honorés, s'occupent de cet ordre d'idées, après de sérieuses et longues investigations; les empereurs, les rois, les diplomates et les ministres renommés, des académiciens et des professeurs, des hommes de lettres et des dramaturges poètes, des auteurs, consacrent des heures d'études aux phénomènes spirites; partout les sociétés se fondent, et plus de cent journaux les représentent; notre philosophie est à la portée de toutes les intelligences, et de plus elle console, rend la vie plus douce en nous donnant du courage et de la patience; elle éclaire d'une vive lueur la route obscure et tortueuse que les vieilles religions nous ont tracée, en nous donnant l'espérance et la foi raisonnées. *Le spiritisme est la raison, la logique, la science, l'amour.*

« Un mot sur les sectaires qui prétendent avoir la mission de sauver le monde, et n'ont que de l'orgueil, de l'égoïsme, et l'âme rétrécie par un enseignement tout spécial; ces ministres d'un Dieu circonscrit, absolu et sans contrôle, remplissent une tâche inutile; ce sont des aveugles qui veulent nous conduire vers leurs ténèbres, et qui eussent fait, dans l'humble sphère à laquelle on les a enlevés, de bons cultivateurs et d'excellents ouvriers; vaniteux ils vont aux honneurs, au clinquant et l'or les attire fatalement. L'humble pasteur, sincère et convaincu, doux et charitable, une fois enrôlé, purifie son ministère par ses actes et ses paroles; mais ici l'exception confirme la règle. Et la règle c'est que l'homme vaniteux prétend donner le pardon à autrui, en s'appuyant sur la grâce, en exploitant la crédulité et l'ignorance. Ce sont des marchands dans le Temple... Ce n'est pas là, la religion de l'avenir, car, celle-là, aura pour base *la raison, la logique, la justice, la science et l'amour.....* »

BARBE FILS, GENDRE LELONG.

Ces paroles ont été prononcées à *Frontenac* (Gironde), sur la tombe de *Mme Marie Castaing Lelong*, ancienne spirite âgée de 83 ans, après l'hommage rendu à la désincarnée par MM. Jourdan, chef de groupe à Puch; Mouline, ch. de g. à Blésignac; Chatelier, ch. de g. à Frontenac; Cassat, gendre de la défunte; Froustain, ch. de g. à Lagoilane. Malgré la pluie battante, plus de cent personnes assistaient à cette cérémonie touchante, qui fait honneur aux spirites de la contrée que Jean Chatelier a presque tous conduits à l'étude du spiritisme.

MÉDITATION

tirée des Pensées de Carita

A M. Laurent de FAGET

Immuable beauté de la chaste nature,
Mer d'étoiles qu'on voit remplir l'infini bleu,
Vague de l'inconnu si mouvante et si pure,
Vous célébrez la gloire et la grandeur de Dieu !

Vous brillez, champs d'azur, profondeurs lumineuses!
Rien ne peut empêcher vos formidables plis
De maintenir à des hauteurs vertigineuses
Les soleils pour que leurs destins soient accomplis.

Immensité béante et gouffres insondables,
Sphères où l'étendue heurte ses tourbillons,
Où l'esprit ému voit des ports inabordables,
Vous régnez, mais qui donc féconde vos sillons?

Vous charmez !... et du bord de notre plage amère,
D'où le progrès puissant nous fera tous sortir,
De ce monde en chaos qu'habite la chimère,
Un cri, de notre amour, monte vous avertir.

Astres sereins et fiers, solitudes profondes,
Vous nous revélez Dieu, dont le nom est écrit.
Dans les cieux flamboyants que parcourent les mondes,
Vous êtes,... et d'espoir vous bercez notre esprit.

L'homme cherche, dans la matière qui l'obsède,
Des preuves de ce Dieu que son âme pressent ;
Il voit autour de lui le mal à qui tout cède,
Ce mal trouble son être et son cœur s'en ressent.

Il ne découvre pas dans l'éclat des étoiles
L'Eternel, promoteur de ce rayonnement ;
La pensée a toujours devant elle des voiles
Qui l'empêchent de lire au front du firmament.

Hélas ! l'homme est rampant ; les ailes de son âme,
Qu'accablent le malheur et que rognent le temps,
N'ont plus cette envergure immense que réclame
L'espace illimité dans les cieux éclatants.

Qu'importe, cependant ? Les voix de la nature
Ont des accents secrets pour apprendre aux humains
Qu'au-dessus de l'argile aride et sans culture
L'intelligence veille et pense aux lendemains :

Le langage du vent quand il frôle des plantes,
Qui, pour la rêverie a d'attrayants appas ;
Le doux bruissement des ramilles tremblantes,
Peuvent faire oublier les soucis d'ici bas.

La rose qui fleurit, le papillon qui passe
Et qui va sur la fleur bercer son vol léger,
La rosée et les pleurs qui tombent de l'espace,
A regarder les cieux tout doit nous engager.

Tout doit nous révéler ainsi l'Etre suprême
Dont la bonté surveille et dore les moissons,
Dont l'amour nous sourit, dont la sagesse sème
Dans les cœurs des rayons, dans les airs des chansons.

Allez dans les prés verts cueillir la marguerite,
Pâquerette au cœur d'or qui parle d'avenir ;
Ecoutez le ruisseau charmant qui vous invite
A garder de sa course un riant souvenir ;

Et vous verrez partout la paix et l'harmonie,
Et vous comprendrez mieux les lois de l'univers ;
Vous bénirez de Dieu la puissance infinie,
Aux espoirs glorieux vos cœurs seront ouverts.

M. Auguste VERRIEUX.

DIVERS : *Les Mystères de l'Horoscope* tel est le titre d'un ouvrage appelé à passionner singulièrement la curiosité d'une époque qui, sous un masque de froid scepticisme cache, en somme, une âme toujours assoiffée de merveilleux.

C'est vraiment avec une remarquable maëstria que l'auteur de ce livre étrange, le docteur ès-Kabbale Ely-Star, soulève pour chacun le voile épais jeté sur l'avenir. Aussi ne craignons-nous pas de lui prédire, avec son préfacier Camille Flammarion, « longue vie, gloire et prospérité ». 3 fr. 50, port payé, pour la France.

LE COURRIER SPIRITE : Revue mensuelle scientifique du spiritisme, dirigée par M. Giovanni Succi. Administration à Florence (Italie), Piazza della signoria, 7.

L'honorable M. Giovanni Succi, veut spécialement s'occuper de spiritisme, de son extension et de son application corroborée par les faits matériels qui sanctionnent sa philosophie rationnelle.

Ce périodique paraîtra le 1er janvier 1888, dans un format élégant de 32 pages, avec une couverture illustrée par un véritable artiste.

Nous souhaitons la bienvenue à cette revue nouvelle et lui désirons longue vie et succès.

NECROLOGIE : M. Jules Jésupret, publiciste, nous annonce la mort, à Douai, de son fils Jules-Lucien Jésupret ; une bonne pensée à cet esprit, dont l'existence n'a pas été longue sur la terre dans sa dernière existence.

BIBLIOGRAPHIE : M. *J.-E. Guillet*, l'auteur de la *Chute originelle*, nous annonce l'apparition prochaine d'un nouveau livre : *L'amour et le mariage selon le spiritisme*, qu'il vient de mettre sous presse.



BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50 : émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIERES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et *le livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits*.	10 fr. »
do *Question des Esprits*.	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	10 fr. »
do do	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
do par Robert.	10 fr. »
do par Pigeaire.	10 fr. »
do par Charpignon.	10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | N° 2 | 15 JANVIER 1888.

AVIS. — Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

LA SORCIÈRE ET LES POSSÉDÉES DE CHATEAUNEUF (1726-1729)

(Suite. *Voir Revue du 1er janvier* 1888.)

Nous venons de voir que, dans son rapport, le Procureur fiscal avait fait ressortir toute la sottise, tous les torts de l'abbé Steffanis; nous savions déjà que, par ordre du juge ecclésiastique, ce pauvre diable fut enfermé au fort de Villefranche, ainsi que deux autres prêtres qui avaient procédé avec lui à l'examen de Lucrèce Barnoina dans la sacristie de Châteauneuf; c'est seulement vers la fin de l'année 1728, que fut rendu contre lui le jugement dont voici le dispositif :

« SENTENCE CONTRE LE VICAIRE DE CHATEAUNEUF. — Vu... Disons, prononçons et jugeons devoir déposer, comme en effet nous déposons Dom François de Steffanis de l'office et bénéfice de curé ou soit vicaire perpétuel du lieu et paroisse de Châteauneuf; et en outre devoir être condamné, comme nous le condamnons à la peine de cinq années de prison et de suspension *a divinis* et pour ledit temps de cinq années; lesquelles expirées, le même Dom François de Steffanis devra s'engager sous serment et dans les formes à ne plus propager, approuver, autoriser en aucune façon le bruit des obsessions, maléfices et sortilèges de Châteauneuf et ses environs, sous peine, pour contravention et pour avoir rompu son engagement par serment, d'être détenu perpétuellement en prison : comme ainsi jugeons et arrêtons, nous condamnons ledit Dom François de Steffanis aux dépens envers le Fisc épiscopal. Les vacations à la taxe. Nice, le 20 décembre 1728. — Moi, Jean-Honoré Nicolas, vicaire général, ai jugé ainsi (1). »

L'acquittement de Lucrèce Barnoina avait eu pour conséquence la con-

(1) *Scaliero*. Tome III, suppl. p. 137.

damnation du vicaire Dom Steffanis: on pouvait dès lors prévoir le même sort pour les sœurs Galléan. Deux d'entre elles, il est vrai, furent relaxées ; mais le Sénat retint la cause quant aux deux autres, Françoise-Marie et Catherine. qui, s'étant données comme interprètes d'un démon, avaient les premières faussement et publiquement accusé de sorcellerie la malheureuse Lucrèce ; et le 26 janvier 1729, il prononça la condamnation des dites demoiselles, conformément à ces conclusions du Procureur fiscal:

Conclusions fiscales contre les demoiselles Galléan (1). — Vu..... Il résulte des informations et actes de poursuite criminelle faits et continués à l'instance du Fisc royal (du Procureur fiscal) contre les demoiselles Françoise-Marie et Catherine, sœurs Galléan, que les cas nombreux d'obsession ou possession de femmes et filles de Châteauneuf, qui ont causé tant d'agitation et pendant si longtemps en ce lieu et dans toute la province, n'étaient que des prétendues ou supposées invasions du démon.

« Il résulte aussi que lesdites demoiselles Françoise-Marie et Catherine, sœurs Galléan, sont l'une et l'autre la cause de cette agitation et ont fait les plus grandes extravagances; que toutes deux ont été exorcisées bien souvent en temps et lieux divers, savoir : à Châteauneuf, soit dans la maison paternelle, soit dans l'église paroissiale et dans celle de la Vierge de Ville-Vieille et en outre dans le sanctuaire de Laguet, à Nice, dans la maison paternelle et dans la chapelle des pénitents rouges ; et enfin que tous ces exorcismes se sont faits en présence de grand nombre de personnes et d'une façon tumultueuse.

« Il résulte que le 7 du mois d'avril, dimanche de la Passion, la demoiselle Françoise-Marie, qui était restée toute la matinée de ce jour dans son lit, se rendit dans l'après-midi à l'église de Châteauneuf et y fit une prédication scandaleuse, en présence d'un grand nombre de personnes et devant le Saint-Sacrement exposé sur l'autel; que le lundi et le mardi suivant, la même demoiselle se rendit de nouveau à l'église, où s'étant assise sur une chaise, près du grand autel, et feignant que le démon Asmodée parlait par sa bouche, elle accusa calomnieusement Lucrèce Barnoina de sorcellerie, disant qu'il y avait déjà dix-huit ans que cette femme avait donné son âme au diable, qu'elle était allée au sabbat et que là, après avoir renoncé au paradis, elle avait écrit de son propre sang sa donation ; et finalement elle l'accusa d'avoir, par ses sortilèges, causé tous les désordres ainsi que la maladie et la mort de bien des gens, et en somme d'avoir jeté un maléfice sur tous les habitants de Châteauneuf, moins les prêtres et divers particuliers qu'elle désigna.

(1) *Idem*. P. 138.

« Il résulte que les dites demoiselles poursuivies ont été l'origine et les auteurs de toutes les prétendues invasions du démon, que de cette opinion erronée sont provenus la perturbation de la tranquillité publique dans Châteauneuf, l'homicide commis par les sœurs Bottiero sur la personne de Catherine Joarda et les coups de bâton donnés par Horace Bottiero à Louise Bermon et à trois autres femmes dudit lieu.

« Il résulte que les dites demoiselles ont voulu faire croire pour vraie leur prétendue possession soit à Châteauneuf, soit dans la ville de Nice, et principalement que la demoiselle Françoise-Marie a voulu faire croire vraie celle des femmes du pays.

« Il résulte enfin qu'il y a eu de la malice et de la fourberie dans leurs agissements, et conséquemment de l'irrévérence à l'égard du Saint-Sacrement de l'Eucharistie de la part de la demoiselle Françoise-Marie, et en outre du mépris des exorcismes et du manque de respect envers l'église de la part des deux sœurs.

« Or, comme cette fourberie et cette malice, dont les preuves résultent des pièces du procès, se manifestent d'une manière tellement frappante qu'on ne peut s'empêcher de les reconnaître, et que d'autre part elles sont de nature à ne pouvoir être cachées, déguisées ni atténuées d'aucune façon, pas même pour la preuve des Chapitres, que les dites demoiselles accusées ont voulu produire pour leur défense et qui sont à rejeter comme inutiles et sans importance :

Par ces causes, le Fisc se croit bien fondé à conclure, comme il conclut que soient repoussés lesdits Chapitres et que les susdites demoiselles Galléan soient condamnées au bannissement des Etats de S. M. savoir : Françoise-Marie pour dix ans et Catherine pour cinq ans, solidairement avec dépens. Nice le 24 janvier 1729. *Signé* Sautet.

Ainsi le Sénat n'avait tenu aucun compte des nombreux témoignages rendus sur les divers cas de possession, et il avait considéré comme étant de nulle valeur les curieuses expériences faites à Châteauneuf par les PP. Mirapelle et Dalbecchi, délégués par les Chapitres de leurs couvents, et celles, plus étonnantes encore, consignées dans l'attestation des honorables ecclésiastiques envoyés par le Vicaire capitulaire, agissant au nom du Chapitre de la Cathédrale.

Aussi pouvons-nous tenir pour certain qu'aux yeux de l'immense majorité des habitants de Nice et de la province, les demoiselles Galléan ne passèrent pas moins pour réellement possédées du démon : elles l'étaient encore pour Scaliero plus de soixante ans après. On dut naturellement en conclure que ces pauvres filles qui, dans tous les faits mis à leur charge, avaient agi inconsciemment, sans la moindre participation de leur volonté

et sous l'impulsion d'une force irrésistible, ne méritaient point la peine excessive qui leur avait été appliquée et que par conséquent l'arrêt était injuste.

C'est aussi mon avis, et je suis intimement convaincu que si les juges qui rendaient cet arrêt beaucoup trop sévère, revenaient parmi nous, ils admettraient volontiers que l'état des prétendues possédées n'était dû qu'à l'une des causes suivantes ou à plusieurs simultanément, savoir : affection hystérique. désordres cérébraux, exaltation religieuse, influence magnétique ou hypnotisme, communication de la pensée, suggestion, etc., ou encore comme le pensent les spirites, obsession d'un esprit pervers, mystificateur, peu avancé; et que par conséquent c'était tout au plus en police correctionnelle qu'il aurait fallu traduire ces prétendues possédées, si toutefois il y avait eu délit réel de leur part au sujet de la prétendue sorcière Lucrèce Barnoina.

Quelques mots encore à titre de *Post Scriptum*. — Un de mes amis, qui avait lu la présente chronique publiée dans l'*Union Artistique et Littéraire*, en mars et avril dernier, me dit un jour qu'il partageait assez l'avis de l'ancien Sénat de Nice, qu'il ne croyait guère à la réalité des faits extraordinaires qui avaient motivé la condamnation des sœurs Galléan. Voici quelle fut ma réponse :

Des faits absolument semblables, plus fréquents jadis qu'on ne le croit généralement, connus dès la plus haute antiquité, communs de tout temps chez les Brahmes de l'Indoustan, des faits plus surprenants encore, sont admis aujourd'hui comme indiscutables par plusieurs savants de premier ordre et après de nombreuses expériences, faites par eux-mêmes, avec toute la rigueur de la méthode scientifique, sans qu'ils aient pu jusqu'à présent en donner une explication suffisamment satisfaisante,

Je citerai parmi eux W. Crookes, Alf. Russel, Wallace et Balfour-Stewart, tous trois membres de la Société royale de Londres; les savants professeurs d'universités américaines Mapes et Robert Hare, le célèbre astronome Zoelluer, professeur à l'Université de Leipzig. A ces noms je pourrais ajouter ceux, non moins recommandables, de plusieurs de nos compatriotes; je me contenterai d'inscrire ici celui du docteur Gibier, aide naturaliste au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et auteur d'une très intéressante *Etude* intitulée : « *Le Spiritisme* (Fakirisme occidental) » qu'il termine par ces paroles : Lorsqu'un fait est, tous les hommes ensemble ne pourraient l'empêcher d'être. »

A. L. SARDOU

(1) *Scalicro*. Tome III, suppl. p. 137.
(2) *Idem*. p. 138.



CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Ne sommes-nous pas vraiment bien malheureux, pauvres spirites que nous sommes? D'une part, tout journal qui se respecte est obligé, en conscience, de tuer le spiritisme au moins une fois tous les mois, — ou d'annoncer à ses lecteurs qu'il est mort. D'autre part, l'Eglise — qui n'est pas toujours d'une gaieté folle — nous prévient aussi charitablement que fréquemment que le spiritisme c'est le diable.

C'est ainsi que dans une instruction — catéchisme de persévérance — faite le 4 décembre dernier à la Madeleine par M. l'abbé de Cormont, il a été longuement question de la divination, de la cartomancie, de la chiromancie, de l'astrologie, de la magie, du magnétisme et du *spiritisme*, toutes choses dans lesquelles le démon joue son rôle, où parfois sa puissance se manifeste par des faits qui ont toutes les apparences du miracle : prédiction de l'avenir, guérison de maladies réputées incurables, etc.

Mais se livrer à des opérations qui nous mettent en rapport avec M. *Pied-Fourchu*, si même elles ne nous placent entièrement sous sa dépendance, n'est-ce pas gravement exposer son salut? C'est ce que l'Eglise a toujours pensé. Aussi a-t-elle, de tout temps, prohibé d'une manière absolue *toutes les pratiques diaboliques*. Elle nous aime tant qu'elle prétend nous sauver tous, avec notre concours s'il se peut, malgré nous s'il le faut.

Et n'objectez pas à l'Eglise que les communications qui nous viennent du monde des esprits, vous donnent parfois la preuve certaine, indéniable de la présence de vos parents ou amis : elle vous répondrait que si le diable peut, selon l'Ecriture, se transformer en ange de lumière, il peut, *a fortiori*, contrefaire le langage et les manières de ceux que vous avez aimés, et qui, avant vous, ont franchi le seuil de la tombe.

N'arguez pas non plus de la sincérité de vos recherches; ne dites pas que votre ardent amour du bien doit vous mettre à l'abri des embûches de Satan : votre sincérité importe fort peu à l'Eglise; ce qu'elle vous demande, c'est l'obéissance aveugle, la soumission sans réserve à tous ses commandements comme à toutes ses défenses.

Eh ! quoi, vous avez l'orgueilleuse prétention de chercher, de découvrir la vérité ! Ne savez-vous pas que l'Eglise est la dépositaire fidèle *de toute la vérité*? que Dieu lui-même la lui a révélée et lui a donné charge de nous la faire connaître? Ignorez-vous qu'elle ne peut pas *se* tromper ni *nous* tromper? et que dès lors la seule chose qui nous convienne, c'est d'accepter purement et simplement, sans examen ni contrôle, les dogmes qu'elle nous propose, ces dogmes fussent-ils mille fois absurdes et

incompréhensibles? Concilier la raison avec la déraison, comprendre ce qui est inintelligible, c'est l'affaire de l'Eglise; la nôtre, c'est de croire et d'adorer. N'oublions pas d'ailleurs que c'est la curosité, un vain désir de savoir, qui a perdu nos premiers parents, et avec eux, toute leur race!!

Comment! vous n'êtes pas convaincus, et vous dites qu'il importe au plus haut point aujourd'hui d'établir l'immortalité de l'âme autrement que par des affirmations dogmatiques ou des raisonnements purement spéculatifs, si l'on ne veut pas que le nombre de ceux qui doutent et nient aille sans cesse croissant? Et il vous semble trouver dans les faits spirites la preuve demandée par les esprits positifs? Et vous vous figurez remplir un devoir vis-à-vis de vos semblables en essayant de les détourner des négations vers lesquelles ils se laissent entraîner?

Gardez-vous, reprend l'Eglise, gardez-vous avec le plus grand soin de cette illusion! Satan, nouveau Protée, revêt toutes les formes, ne l'oubliez pas; et s'il n'y peut réussir autrement, il vous séduira par ce qu'il y a de meilleur en vous, flattant vos nobles convictions, vos sentiments généreux, vous poussant dans des voies où vous croirez pouvoir faire beaucoup de bien, mais au bout desquelles l'abîme vous saisira. Car, *hors de l'Eglise point de salut*, et l'on ne peut être ensemble spirite et chrétien.

Au fond, si l'Eglise condamne et anathématise le spiritisme, c'est bien moins parce qu'elle craint pour notre salut que parce qu'elle a peur pour son existence. M. l'abbé de Cormont l'a dit en termes exprès : le but de *toutes ces superstitions*, spiritisme, magie, etc., c'est la destruction du christianisme. Or, l'Eglise est tenace; elle ne cède jamais qu'à la dernière extrémité, et encore n'est-ce qu'avec l'arrière pensée de reprendre tôt ou tard ce qu'elle a dû abandonner sous la pression des événements.

Ne nous étonnons donc pas de l'opposition qu'elle nous fait. Ne s'est-elle pas toujours montrée l'ennemie du progrès? N'a-t-elle pas versé des fleuves de sang pour empêcher la lumière de se faire? Nest-ce pas grâce à elle que les peuples se sont entredéchirés pendant des siècles pour des points de dogme inacessibles à la raison? Toute pensée libre, toute œuvre indépendante lui est suspecte. Elle n'accepte ni la science quand elle contredit ses doctrines, ni les lois civiles que les nations se donnent. Partout — et nécessairement — elle lutte contre la liberté, car la liberté c'est le droit de choisir, et ce droit elle est obligée de par sa constitution même de le refuser à ses fidèles; agir autrement, le reconnaître, ce serait prononcer sa propre déchéance.

Donc, que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas, nous ne pouvons pas ne pas combattre l'Eglise, et sous ce rapport, au moins, M. l'abbé de Cormont est dans le vrai. Oui, le spiritisme, comme la libre-

pensée — le spiritisme doit bien entendu être une libre-pensée comme toutes les doctrines qui veulent que l'homme soit autre chose qu'une sorte d'automate obéissant au moindre geste du prêtre—sont fatalement les adversaires d'une religion qui, dans le passé, a fait peser sur les intelligences et les consciences une oppression sous laquelle elles auraient succombé si elles n'étaient impérissables.

Une observation encore. M. l'abbé de Cormont a appelé le spiritisme une superstition. Nous lui conseillerions bien volontiers de relire son Evangile. Il y rencontrerait peut-être certain passage où il est question « de la paille qu'on voit dans l'œil du prochain, tandis qu'on ne voit pas la poutre qu'on a dans son œil. » Un prêtre parler de la superstition des autres! Vraiment, la chose passe la mesure. Est-il un seul peuple, une seule peuplade, fût-ce la plus arriérée, où l'on puisse trouver des croyances plus absurdes que dans l'Eglise romaine? Nous n'insistons pas. Aussi bien la chose est-elle d'une évidence incontestable pour tous ceux qui se sont donné la peine de pénétrer un tant soit peu dans l'histoire ecclésiastique.

J'ai pensé qu'il était bon de rappeler à ceux de vos lecteurs qui auraient pu l'avoir oublié que, selon l'Eglise, les communications qu'ils obtiennent ont pour auteur responsable : le diable. De là ces quelques observations.

Les remarques un peu vives qui précèdent ne s'adressent qu'aux choses, et nullement aux personnes qui en sont victimes. D. Metzger.

LE MAGNÉTISME ET L'HYPNOSE A ODESSA.

Si parfois nous relatons les guérisons remarquables du médium guérisseur M. *de Lagrange*, à la Vera-Cruz, Mexique (guérisons dont nous aurons longuement à parler), nous devons aussi parler de M. *S. Bourkser*, homme de bien, magnétiseur et guérisseur, qui ne dédaigne point les moyens que la science lui donne pour soulager ses semblables, à Odessa, Russie.

M. S. Bourkser, en rapport constant avec les personnes les plus distinguées et les professeurs de l'Université, est un spirite éclairé, un grand cœur, qui soigne gratuitement les malades qui réclament ses soins, sa fortune lui permettant de mettre son temps au service de l'humanité; il guérit, console et répand les saines idées du spiritisme à l'aide de médiums qu'il a formés, car il a pour serviteurs fidèles : le dévouement et l'esprit de suite. Nous donnons, in extenso, la relation qu'il nous adresse de quelques guérisons parmi celles qu'il a obtenues :

« Au mois de juin 1886, je reçus la visite de Madame A. B. Kandiba, âgée de 45 ans; sa maladie avait commencé par des douleurs dans l'estomac, et sous l'aisselle, puis dans le dos et la poitrine; ensuite, vinrent les battements

de cœur, des taches rouges se formèrent sur tout le corps; elle eut des vertiges, des évanouissements prolongés et en vint à ne pouvoir ni marcher ni s'étendre, la respiration étant oppressée. Les jambes enflèrent; elle eut des bourdonnements dans les oreilles, il lui semblait que sa cervelle se transvasait. La malade éprouvait aussi des douleurs dans les articulations, des quintes de toux et de forts battements de cœur. Elle eut recours à plusieurs célébrités médicales qui la traitèrent pendant six ans sans obtenir de résultats. J'essayai de l'hypnotiser et dus y renoncer car il m'était impossible de l'endormir.

« J'eus recours au traitement par les passes magnétiques. Je commençai par le cervelet en suivant la colonne vertébrale, ensuite le cerveau et continuai les passes jusqu'à l'extrémité des pieds; dix jours après la malade se trouvait sensiblement soulagée; après trois mois de soins elle guérissait et jusqu'à présent elle se porte tout à fait bien.

« Si je me suis abstenu, jusqu'à présent, de vous faire part de cette guérison, c'est que je craignais une rechute; heureusement mes craintes ne se sont pas justifiées.

« J'ai donc conclu que, dans des maladies compliquées comme celle mentionnée ci-dessus, le meilleur moyen de guérison était les passes magnétiques, l'hypnose ne donnant pas les résultats désirables.

« Les adversaires de la théorie du fluide doivent se convaincre de l'action du magnétisme animal sur l'organisme de l'homme.

« Depuis six années, je traite les malades par le magnétisme et par l'hypnose; les quatre premières années, je n'ai employé que le magnétisme, il n'est pas de maladies que je n'aie guéries.

« Des médecins qui ont souvent assisté à mes séances, ont conclu par ces mots : « Contre le fait brutal, constaté, vu par nos propres yeux, nous ne « pouvons rien objecter. »

Cas d'application de l'hypnose dans la période de l'accouchement : Madame M. M., âgée de 24 ans, enceinte depuis sept mois attendait avec angoisse le moment de l'accouchement. La connaissant personnellement je lui offris de l'hypnotiser. Elle y consentit ce que je fis trois à quatre fois par mois; par la suggestion je l'endormais en lui imposant les mains sur les tempes et lui commandais qu'elle n'éprouvât pas de trop fortes douleurs au moment de l'accouchement. Je n'obtins pas le résultat voulu, cette dame souffrit cruellement pendant trois jours; le quatrième, les médecins présents voyant que la malade avait le bassin trop étroit, prétendirent qu'elle ne pourrait accoucher normalement; ils se décidèrent à extraire l'enfant par le forceps. L'opération réussit grâce à l'expérience, à l'habileté dont ils firent preuve; la mère et l'enfant étaient sauvés. Cependant le danger n'était

pas conjuré car la malade avait une forte fièvre qui atteignait 30 degrés.

J'eus de nouveau recours à l'hypnose, et suggérai à la malade que les douleurs intérieures se calmassent et que la température du corps se remît à l'état normal; j'y parvins pour quelques heures seulement.

La fièvre et les douleurs se renouvelèrent. Je continuai à hypnotiser la malade jusqu'à trois fois par jour et je parvins à une grande amélioration de son état.

La malade ne pouvant secréter, il fallait avoir recours à des moyens qui lui occasionnaient des douleurs insupportables; je l'hypnotisai et parvins par la suggestion à la faire secréter normalement; je pus écarter la fièvre de lait dont elle était menacée, et par l'hypnose, rétablir chez elle le sommeil et la tranquillité.

ANNÉE 1887 : Monsieur G. V. souffrait pendant deux ans de douleurs névralgiques à la tête, il y avait manque d'appétit, affaiblissement de tout l'organisme. Deux fois il fut détaché de la corde avec laquelle il avait tenté de se pendre.

Sa mère me pria de le traiter. Je l'hypnotisai et lui suggérai l'oubli de la manie du suicide. Après six séances d'hypnotisme je le guérissais complètement.

Lettre de remerciement de Monsieur G. V.

I. Mes remerciements sincères à Monsieur Bourkser de ce qu'il m'a guéri de fortes douleurs névralgiques à la tête, d'insomnie, de manque d'appétit, et de l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais. G. V.

II. Je remercie Monsieur Bourkser de m'avoir complètement guéri de l'état d'excitation nerveuse dans lequel je me trouvais et cela au bout de cinq séances d'hypnotisme. PAUL DARMOGRI.

III. Je souffrais de douleurs rhumatismales tellement intolérables, tellement aiguës qu'elles m'obligaient à garder le lit pendant huit jours sans pouvoir marcher; Monsieur Bourkser m'a guéri en une demi-heure par des passes magnétiques, cela en présence du docteur Lissner.

NICOLAS BASSOFF.

IV. Je soussigné déclare que mon fils était atteint de fortes douleurs à la poitrine et d'une forte toux. Il a été guéri par M. Bourkser en trois séances, par les passés magnétiques.

Depuis, mon fils se sent parfaitement fort et solide.

Mes sincères remerciements à Monsieur Bourkser,

B. FRANCFOURTER, citoyen américain.

V. F. Belokanevsky, âgée de 28 ans, qui souffrait des nerfs et de maux



de tête fut guérie par moi en quelques séances par les passes magnétiques.

VI. Madame A. Bikoff, âgée de 40 ans, fut guérie de la migraine et de rhumatismes dans les jambes au bout de cinq séances d'hypnotisme.

VII. Monsieur Dermagri, au Contrôle de l'Etat, souffrait d'excitations nerveuses; il fut guéri par moi en cinq séanees d'hypnotisme.

VIII. Madame O. Voscoboinicoff, âgée de 29 ans, souffrait de douleurs dans la tête et de contractions musculaires du visage; elle fut guérie au bout de cinq séances d'hypnotisme.

IX. La jeune A. Fabriqui, âgée de 16 ans, qui souffrait de surdité et de bourdonnement dans la tête fut guérie en six séances.

X. Monsieur E. Krechoul, âgé de 28 ans, a été guéri d'un catarrhe de l'estomac au moyen de l'hypnotisme.

XI. Madame B., à la suite de peines de cœur, avait tenté de se suicider. Je l'hypnotisai quatre fois et lui suggérai qu'elle oubliât son amour. Ses nerfs se calmèrent, elle oublia son attachement pour N. N.

XII. J'essayai de guérir un individu qui avait la passion des liqueurs fortes; cela me réussit de même par la suggestion et pendant l'hypnose. Quand après son traitement il essayait de boire des boissons fortes, il les vomissait aussitôt.

XIII. Madame K. Matoussenkoff, âgée de 56 ans, souffrait depuis six ans de maux de tête, de contraction des doigts de la main. Sa fille était atteinte de continuelles mélancolies. Je les guéris toutes deux au moyen de l'hypnose.

XIV. Mademoiselle Morosoff, souffrait depuis dix ans de douleurs aux doigts de la main; cette douleur commençait à s'étendre sur tout le bras. Je la guéris par les passes magnétiques, en six séances.

XV. Un serviteur de l'hôtel de France, souffrait de points au côté droit; je l'ai guéri au bout de trois séances de passes magnétiques.

BAVARDAGE : M. le docteur Luys donne en ce moment, de temps à autre, à l'hôpital de la Charité, des séances expérimentales d'hypnotisme, et y admet quelques journalistes, disons le mot, des reporters. De là, grande fureur de la *Revue scientifique*, qui, par la plume de son directeur, M. Charles Richet, remet assez violemment à leur place les plumitifs assez osés pour s'occuper de choses qui, selon lui, ne les regardent pas. « Je veux protester, dit-il carrément, contre cette intrusion de la presse extra-scientifique dans des questions scientifiques qui ne sont pas de son ressort... L'assentiment des savants viendra, sans qu'il soit besoin d'invoquer l'appui des feuilletons et des articles à sensation, etc. »

Bref, c'est, pour la presse non scientifique, du dédain à haute dose. Eh bien ! n'en déplaise à M. Ch. Richet, j'estime qu'il a tort. Et je le lui prouve.

Il y a soixante ans, le magnétisme et ses succédanés — l'hypnotisme, la suggestion — firent campagne contre l'intolérance académique. Mais comme la réaction était toute-puissante, les savants officiels firent le silence autour de cette science nouvelle qui transformera le monde et fera de la société du vingtième siècle une organisation dont à peine nous pouvons nous former une idée. Or, si la presse — extra-scientifique — avait eu en ce temps-là droit de parole, on n'aurait pas perdu près d'un siècle, et les novateurs, encouragés, n'auraient pas été obligés de céder la place aux charlatans.

Aujourd'hui, rien ne doit être tenu sous le boisseau, il faut de la lumière partout et toujours. Le docteur Luys, en convoquant la presse à ces études scientifiques, en offrant à l'examen de gens qui, en dépit de M. Richet, ne sont pas tant ignorants qu'il le croit, fait très utilement appel à l'opinion publique. Les entêtés de routine ne seront plus les maîtres, il faudra bien qu'ils comptent avec les vérités qui s'imposent, qu'ils les développent, qu'ils tirent toutes leurs conséquences. Les reporters ne sont que les éveilleurs de l'attention générale, ils signalent plus qu'ils ne discutent, et en cela ils font œuvre plus méritoire que les rats d'académie qui, blottis dans la science comme dans un fromage, la rongent et s'en engraissent sans en donner miette à personne. (*Tiré du Mot d'ordre*). *Un Parisien.*

NOTA : *M. Robert*, magnétiseur bien connu de la vieille école, dans une séance qu'il a donné 5, rue des Petits-Champs, le mardi 10 janvier, pour les journalistes et les docteurs parisiens, a prouvé l'inanité des expériences de MM. Bourru et Buzot à Rochefort, de M. Lhuys à Paris, qui prétendaient qu'avec un médicament enfermé dans une fiole, placé derrière la tête d'un hypnotisé, ce dernier ressentait d'une manière instantanée tous les symptômes que produit ordinairement ce médicament.

M. Robert a fait inscrire par des docteurs, sur une feuille de papier, le nom du médicament qui leur venait à la tête ; ainsi, par exemple : *Ipecacuhana* (qui fait vomir). M. Robert regardait simplement quel était le nom du remède, se plaçait derrière ses sujets préalablement endormis, et promenait sur le cervelet de ses sujets, Mlle Jeanne et M. Baptiste, *une fiole vide*, et, immédiatement, ils présentaient tous les signes caractéristiques du vomissement. Ainsi de tous les autres remèdes choisis par les docteurs présents à la séance, la même fiole vide produisant les effets recherchés.

Conclusion : La volonté seule du magnétiseur ou de l'hypnotiseur, agit sur le sujet ; le médicament n'y est pour rien, ce qui infirme les déclarations des docteurs de Rochefort et du docteur Lhuys.

« Ces messieurs, très savants, paraît-il, appellent *Charlatan* un homme simple comme moi, un chercheur de vérités ; je me garderai bien de leur adresser pareille épithète ; seules mes expériences parlent avec éloquence, le fait brutal démontre de quel côté se trouve le charlatanisme. »

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXAMEN D'UN LIVRE NOUVEAU

(Voyez *Revue spirite* du 1er janvier 1888).

VII

J'ai dit que M. Davis ne montrait pas, d'un bout à l'autre de son livre, ce parti pris que l'on remarque dans ses commentaires au sujet des apparitions de *Katie King*. Tous les faits ne sont point à ses yeux les œuvres de la supercherie ; il n'y a pas que des *trucs*. « Je crois, dit-il, aux phénomènes « émanés de la *force psychique*, mais je n'admets pas que les prétendus « esprits soient pour quelque chose dans leur production. »

S'expliquant sur ce qu'il entend par *force psychique*, il dit, plus loin : « Ces phénomènes sont le produit d'un fluide spécial que tous les êtres « animés possèdent, réparti dans le corps entier, comme un des éléments « de la vie et qui réside principalement dans les centres nerveux et dans le « cerveau. Par exception, certains individus de l'espèce humaine par- « viennent à en accumuler des quantités supérieures à celles du commun « de leurs semblables, et le surplus de ce fluide, nécessaire à l'existence, « peut rayonner au dehors par l'effet de la tension du cerveau et l'action « directe de la volonté et charger un corps inanimé comme une pile se charge « d'électricité. En cet état, l'objet qui se trouve sous l'influence du fluide « peut obéir à l'inspiration de celui qui le dirige ; de là ces faits dans « lesquels on a voulu voir l'intervention des puissances occultes, c'est-à- « dire des esprits. » D'après cette théorie, que le Dr Davis n'a pas trouvée, car il y a déjà longtemps qu'on l'oppose à la nôtre, les médiums « loin « d'être des intermédiaires sont, au contraire, des *agents directs de « production*. »

Le phénomène de la table parlante ne serait donc que le résultat de cette action de la *force psychique* agissant sur un objet inanimé. Les réponses proviendraient du cerveau du médium. Il est bon de faire remarquer ici qu'il existe une grande différence entre la façon dont agit la *cause efficiente* dans le système de M. Davis et la manière de s'y prendre de cette même cause dans le système de M. Charles Richet. Pour celui-ci, la partie *inconsciente* de l'intelligence du médium fait tout. Suivant M. Davis, au contraire, le médium est parfaitement *conscient* dans bien des cas des réponses que donne la table. Il *dicte mentalement* en effet ces réponses *avec la ferme volonté de réussir*. Il faut qu'il y ait pour cela une *tension du cerveau*, une *action directe de la volonté*. Ce n'est qu'en de semblables conditions que la table peut se trouver chargée, *comme une pile*, de la pensée de l'opérateur.

J'ai combattu la théorie de M. Richet (1) ; je vais réfuter, maintenant, celle de M. Davis.

VIII

Ce savant nous déclare qu'il a voulu devenir médium afin de combattre la doctrine spirite. « Pendant près d'une année, dit-il, j'eus la patience « de m'installer tous les soirs à mon poste, les deux mains sur une « petite table, attendant la manifestation qui devait me permettre d'aborder « le mystère dont je tenais à dissiper les ombres. J'avais une foi absolue « dans la réussite, mais encore fallait-il que je pusse acquérir la faculté « nécessaire à la production des phénomènes. Le premier coup frappé que « j'obtins directement par ma seule force me causa une joie indicible ; « j'allais donc pouvoir me passer d'intermédiaire et dégager de l'obscurité « où il s'enveloppait l'étrange problème dont je poursuivais la solution « depuis tant d'années. »

On a remarqué ces mots : « *Par ma seule force...* » Mais quelles preuves apporte donc M. Davis pour pouvoir soutenir que sa seule force était en jeu ? Il n'en apporte aucune. Qui lui dit qu'un *Esprit* ne l'aidait pas ? Personne. C'est lui-même qui prétend cela et nous nous expliquerons très bien sa prétention en nous reportant à cette phrase caractéristique de son livre : « Effet de l'éducation, dit-il ou transmission héréditaire, aucune case de mon « cerveau n'a jamais pu s'affecter de *crédulité* ou de *religiosité*. Je n'en tire « point vanité ; on est fait comme cela ou autrement et j'étais fait comme « cela ! » Etant donné cet aveu, M. Davis peut-il être impartial vis-à-vis de nos phénomènes ? Je ne le crois pas. L'impartialité, il me semble, demande une tournure d'esprit telle qu'aucune idée préconçue ne puisse faire pencher la balance soit d'un côté soit de l'autre au début des recherches.

Ici la balance penche d'un côté, aussitôt qu'un premier fait peu important a été obtenu, c'est-à-dire qu'elle est entraînée, soit par la *transmission héréditaire* soit par *l'effet de l'éducation*, dont on nous parle. Il est vrai que M. Davis ne s'est pas borné à obtenir de simples mouvements de table. Il a voulu faire d'autres expériences. Comme je ne suspecte en aucune façon sa bonne foi, je crois bon de mettre quelques passages de son livre sous les yeux de nos lecteurs.

« Je me souviendrai toujours, dit-il, de l'extraordinaire émotion qui s'em- « para de moi le premier soir, où, après quatre heures passées à ma table « sans désemparer, j'acquis enfin la *preuve scientifique* de la non-intervention « des *esprits* dans les phénomènes qui leur sont attribués par les spirites.

(1) Voy. *Revue spirite* du 15 octobre et du 1er novembre 1887.

« Bien que j'eusse la conviction inébranlable qu'il n'y avait rien d'ex-
« traordinaire dans ces faits, je n'étais pas certain de pouvoir arriver à le
« démontrer. Les expériences furent si convaincantes pour un homme
« libre de toute superstition que je donnai immédiatement rendez-vous,
« pour le lendemain soir, au petit comité de contrôle que j'avais prié de
« m'assister dès que je serais arrivé à mes fins.

« Ce comité se composait de M. S***, incrédule à toute espèce de manifes-
« tation et matérialiste convaincu; de M. H. P***, ingénieur des mines des
« plus distingués, qui avait été vivement frappé par les expériences de
« Home auxquelles je l'avais fait assister, mais qui avait réservé son juge-
« ment ; et enfin de M. de M***, spirite convaincu mais sans fanatisme. Il
« était allé à cette croyance comme beaucoup d'hommes parfaitement
« honnêtes, par besoin de réaction contre le scepticisme contemporain... Il
« avait trouvé suffisantes les preuves que les esprits eux-mêmes donnaient
« de leur présence, sans réfléchir que tout contrôle manquait entre ces
« trois termes qui concouraient à la formation des phénomènes : le *médium*,
« la *table* et les *esprits*. »

M. Davis se met donc seul à la table devant ses amis et il raconte ainsi la scène :

« Je posai, dit-il, les mains sur la table, et au bout de quatre minutes
« environ, des coups secs vinrent annoncer qu'elle était suffisamment
« chargée de fluide.

« — Attention, messieurs, je commence. Première épreuve et première
« preuve... Y a-t-il près de moi, continuai-je, un esprit qui désire se com-
« muniquer ?

« C'était le début classique de toute séance spirite.

« — Oui, répondit la table.

« — Comment vous appelez-vous ?

« — A. B. C. D.

« — Comment A. B. C. D.

« Oui, je suis l'esprit de l'association des idées. L'esprit qui préside à
« leur reproduction par le son, et à leur traduction par les signes. *Nihil est*
« *in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, a dit l'école de Salerne, et rien
« n'est plus vrai, nous ne sommes mis en communiction avec les objets
« extérieurs que par nos sens, nos idées ont donc une origine purement
« matérielle, tout du reste dans l'univers n'est que matière, dirigée par des
« lois inéluctables ; en dehors de cela, il n'y a rien, ni *Etre suprême*, direc-
« teur, ni *esprits intermédiaires*. L'homme n'est que le point culminant de
« la chaîne qui monte jusqu'à lui, par les minéraux, les végétaux et les
« animaux, et à sa mort tout se désagrège en lui et retourne au règne

« minéral, sa vie est le produit de la matière organisée, structurée, et « n'existe pas en dehors d'elle. Toutes les religions sont le produit d'une « métaphysique ignorante et grossière, il n'y a pas d'autre religion que « l'étude de la nature, et c'est pour cela que je signe A. B. C. D., c'est-à-dire « les premiers signes, le début de toute science.

« La table fit alors entendre un petit roulement qui signifiait : c'est fini.

« — C'est pour vous, M. S***, fis-je à l'un des trois assistants : ouvrez « votre enveloppe.

« L'interpellé obéit et se mit à lire à haute voix. Je renonce à dépeindre « l'étonnement de mes amis, entendant M. S*** reproduire, mot pour mot, « la communication que nous venions de recevoir.

« Pour le coup, s'écria M. S***, il est impossible d'être plus démonstratif ; « la table nous renvoie exactement la communication écrite par notre ami ; « pour moi, je n'ai pas besoin d'autres preuves pour être certain de ce que « je savais déjà, qu'il n'y a dans tous ces phénomènes aucune influence « surnaturelle.

« — Il me paraît, en effet, répliqua l'ingénieur des mines, M. H. P***, qu'il « est difficile d'attribuer cette communication à l'influence d'un esprit, mais « je déclare qu'à mon sens, une seule expérience de ce genre ne serait pas « suffisante pour trancher définitivement cette délicate question.

« — Voilà qui est sagement parlé, fit M. de M*** qui était resté pensif ; qui « nous prouve en effet qu'un esprit, pour jouer un tour à son incrédule « médium, ne s'est pas attribué précisément sa communication ?

« J'allais répondre, M. H. P*** m'évita cette peine.

« — Ah ! pour cela, mon cher ami, je ne l'admettrai jamais. Vous autres « spirites, vous avez toujours à votre service des esprits mauvais, vagabonds, « farceurs, dont vous vous servez utilement pour expliquer tout ce qui vous « gêne, mais un homme sensé ne saurait admettre une pareille plaisanterie.

« La question de l'existence des esprits est posée, eh bien ! qu'ils se « manifestent. Nous tiendrons autant de séances qu'il sera nécessaire pour « leur permettre de donner signe de vie, mais si nous n'obtenons que des « communications dans le genre de celle que nous venons de recevoir, je « vous déclare que, pour moi, la preuve de leur non-existence sera scientifi- « quement et définitivement acquise. »

D'autres expériences du même genre suivirent. Dans toutes, les résultats, dit M. Davis, furent conformes à la pensée de l'une ou de l'autre des personnes présentes.

« Je n'influençais plus la table, ajoute-t-il, et je laissais mes trois amis « libres de leurs pensées. » La table renvoyait alors, prétend-il, les mots qui traversaient l'esprit de l'un ou de l'autre.

Voici comment M. Davis relate le phénomène d'une communication signée *Bichat.* « Elle empruntait, dit-il, l'idée que le médecin qui, en face d'une « maladie épidémique, fait passer sa sûreté personnelle avant ses devoirs « professionnels, devrait être dégradé, comme le soldat qui refuse d'aller « au feu.

« M. P***, l'ingénieur, qui est de la Bresse et compatriote de Bichat, déclara « de même que, la veille, un médecin de son quartier, ayant quitté brus- « quement le lit d'un diphtérique, sans qu'il ait été possible de l'y faire « revenir, il venait de songer à cela en donnant à sa pensée la forme « qu'avait prise la communication, et tout naturellement en infligeant men- « talement ce blâme au médecin qui s'était si lâchement conduit, il s'était « dit, en songeant à son compatriote, que l'illustre Bichat ne se serait pas « conduit ainsi. »

M. Davis cite un autre fait :

« M. de M*** obtint un simple *bonjour* donné sous le nom d'un ami mort « depuis quelques mois. Il ne fit nulle difficulté de nous avouer qu'il songeait « précisément à cette personne et que les mots d'*adieu*, de *souvenir* ou de « *bonjour*, lui avaient traversé l'esprit dans le moment même où la commu- « nication se produisait. »

IX

Ces phénomènes sont assurément fort intéressants. Le Dr Davis les raconte avec une sincérité qui paraît absolue et nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître en lui, dans la circonstance, un observateur ingénieux.

Qu'il me permette cependant de rappeler que tout en déclarant au commencement de son livre qu'il n'avait pas d'opinion préconçue, il a dit aussi, avant de relater les faits précédents, que son cerveau n'avait jamais pu s'affecter de crédulité. Nous sommes donc autorisés à croire, nous spirites, qu'il a *toujours eu la pensée* que les phénomènes n'étaient pas produits par des intelligences dépourvues de corps charnel — ces intelligences, pour lui, matérialiste, *ne pouvant exister.*

Dans ces conditions, il n'a pu voir les phénomènes sans être influencé par l'idée première. Aussi met-il au même rang, et considère-t-il comme des faits *absolument du même ordre* la communication obtenue, lettre par lettre, sous une dictée mentale faite par lui et la communication signée *Bichat*, dans laquelle personne n'avait l'*intention bien arrêtée* de dicter les mots obtenus. L'un des assistants avait seulement pensé à Bichat.

Nous nous rapprochons ici de la théorie de M. Charles Richet et nous voyons l'*inconscient* apparaître. Nous le retrouvons encore dans le fait obtenu avec la collaboration de M. de M***, qui obtient un « *bonjour* donné sous le

« nom d'un ami mort depuis quelques mois. » Mais quelles sont, demanderai-je encore, les preuves *scientifiques* fournies par le Dr Davis, pour démontrer que, dans ces différents cas, l'intelligence seule des assistants était en scène? Je cherche ces preuves et je ne rencontre que la *foi* matérialiste de l'expérimentateur, qui *affirme* que ces phénomènes mystérieux ne sont que la réflexion de la pensée des personnes présentes.

Il y a là une prétention dont les bases ne me semblent pas bien solides. Dans le premier cas, l'ami de M. Davis songe, nous dit-on, à Bichat, qu'il a connu, et la communication porte les traces de ce souvenir... Mais pourquoi ne voit-on pas là ce que nous y voyons nous-mêmes? Et pourquoi aussi, dans le second cas, est-ce l'esprit d'un vivant qui s'adresse un *bonjour* et cherche à se donner le change en prenant le nom d'un mort? Tout simplement parce que les combinaisons matérialistes se trouvent dérangées et que la théorie tout entière s'écroule si l'on admet, comme rationnelle, l'explication que nous donnons du phénomène. Voilà donc ce qu'il faut empêcher et voilà pourquoi les savants trouvent des réponses dictées par la ferme intention de ne pas croire. L'esprit de *crédulité* comme ils disent leur manque. C'est une *manière de voir* qu'ils professent, voilà tout. Les prêtres en ont une autre, toute différente, mais qui ne vaut pas mieux.

Je reviens maintenant au premier fait obtenu par M. Davis, c'est-à-dire à la dictée *voulue par lui* et préalablement écrite et mise sous un pli cacheté.

Eh bien ! pour ce cas comme pour les autres, je dirai qu'un Esprit pouvait être présent. M. Davis remarquera que je ne prétends pas donner, comme lui, des preuves *scientifiques*. Je me borne à dire qu'un Esprit *pouvait se trouver là*. Les spirites, qui savent combien certains êtres désincarnés sont heureux des attaques dirigées contre la doctrine, seront tous de mon avis si je dis que, dans ses nombreuses expériences, le Dr Davis a pu très bien avoir des collaborateurs invisibles, enchantés de lui prêter assistance pour une besogne tendant à un pareil but. Il ne manque pas, dans le catholicisme par exemple, de très braves gens qui, après leur mort, s'apercevant qu'ils ne vont pas dans le ciel, seront très heureux de faire ainsi la guerre au spiritisme. Le matérialisme possède des désincarnés animés de mêmes intentions.

Je n'apporte pas à l'appui de ce raisonnement des preuves *scientifiques*, je le répète. Je n'hésite pas cependant à l'opposer à notre adversaire, parce qu'il s'appuie sur des faits résultant d'expériences semblables à celles du Dr Davis, mais qui ont produit des résultats diamétralement opposés. Comme je suppose qu'il aura autant de confiance en ma sincérité que j'en ai dans la sienne, je vais lui présenter quelques-uns de ces faits.

(*A suivre.*) ALEXANDRE VINCENT

PEUPLES ET RELIGIONS

(Suite. — *Voir la Revue du 1er janvier* 1888.)

De nos jours la France se trouve dans une position analogue, elle est épuisée par cent ans de guerres, de révolutions sans précédents dans l'histoire, et sa politique dépourvue d'énergie ne paraît pas pouvoir la tirer de ce fâcheux état. Elle paraît, comme sous Richelieu, avoir besoin de modifier sa politique.

Nous allons soulever plusieurs questions nouvelles, importantes et complexes; nous n'avons pas la prétention de les résoudre, nous prions tous les penseurs d'examiner ces graves questions avec toute l'attention possible et de les résoudre s'ils le peuvent; car l'avenir de la France compromise peut en dépendre. A mon âge avancé, l'expérience seule m'engage à parler.

IDÉES PROPOSÉES : Une importante question, c'est l'abaissement du catholicisme romain visant toujours à la théocratie de la France, ce qui serait pire pour elle que la féodalité ; il est la principale cause de nos dissensions depuis un siècle et empêche notre progrès intellectuel et politique.

Le catholicisme ne devra plus avoir le moindre rapport avec l'Etat qui le considérera comme une Eglise libre dérivée du christianisme primitif ; ensuite l'Etat devra lui interdire dans un temps déterminé tout enseignement public, hors de son culte ; que les écoles cléricales étant pour lui de véritables pépinières d'ennemis. Il faudra à l'Etat beaucoup d'énergie et de persévérance pour lutter avantageusement contre l'envahissement catholique, car, sans cela, grâce à sa puissante organisation, il redeviendrait bien vite menaçant. Mais qu'on n'oublie jamais qu'il faut l'attaquer par la discussion approfondie de ses dogmes et non par des violences et des taquineries qui ne serviraient qu'à le fortifier.

En ce moment des conservateurs cléricaux prônent l'étrange liaison de Léon XIII et de M. de Bismarck. Les causes en sont évidentes. Léon XIII, abandonné par les Italiens et les autres peuples latins, cherche partout des appuis; il a écouté les avances de M. de Bismarck qui avait besoin de lui pour ordonner au clergé et aux catholiques allemands la soumission au gouvernement prussien; le chancelier qui, primitivement,soutenait les idées libérales et qui maintenant les trouve menaçantes pour son autorité, a fait cette évolution avec son habileté ordinaire.

Mais cette liaison n'annonce pas leur force; M. de Bismarck avoue à la Chambre des seigneurs que les concessions faites à l'Eglise romaine ont un but politique pour consolider l'unité allemande exposée à des dangers dans un avenir peu éloigné, et pour parer aux tendances centrifuges qui pourraient tenter de se faire jour et pour plaire à l'Autriche catholique.

Quant au bénéfice que, d'après les cléricaux, le pape pourrait retirer de l'appui de M. de Bismarck pour sa puissance temporelle, il est tout à fait illusoire ; les Italiens, qui ont si longtemps travaillé pour avoir les États de l'Eglise n'iront pas les lui rendre bénévolement; et s'ils ne s'émeuvent pas beaucoup des avances qne le chancelier fait au pape, c'est qu'ils voient qu'il le leurre comme il en a leurré tant d'autres jusqu'à présent. Nous pourrions presque conclure de cette liaison anormale que la papauté est dans un état bien précaire et que M. de Bismarck est moins redoutable qu'on n'aurait pu le croire.

Dans le caractère français se trouvent deux puissants mobiles qui nuisent beaucoup à la stabilité des gouvernements, le goût du changement et celui de la discussion; la démocratie, par ses formes et ses fonctionnaires variables convient au goût de changement; mais le suffrage universel à deux degrés, plus éclairé et moins tumultueux que le direct, donnerait plus de stabilité à la politique de l'Etat.

Pour parer à la passion de discussion, il semble convenable de réduire la Chambre des députés à 350 membres environ et le Sénat à 150, ces assemblées moins nombreuses, plus calmes et plus réfléchies, étudieraient mieux les questions; elles devraient le plus possible laisser la politique au pouvoir exécutif, se borner à en suivre la direction principale et s'occuper de législation; ces Chambres n'auraient probablement pas besoin de siéger constamment, les lois ne demandant pas à être changées trop souvent. Les dépenses du Parlement seraient ainsi notablement amoindries et la politique de l'Etat serait moins troublée.

Mais le plus difficile est de constituer un pouvoir exécutif stable, car, depuis cent ans, la Frànce n'a pu en conserver aucun. Par certains précédents nous voyons que les pouvoirs forts et de courte durée sont ceux qui réussissent le mieux en France, tels furent les débuts de Louis XIV, de Napoléon Ier et même de Napoléon III; mais lorsqu'ils durent longtemps, l'absolutisme leur fausse souvent le jugement, et ils finissent mal.

D'après cela, est-ce que la France ne pourrait pas imiter l'administration des chemins de fer qui fonctionne bien? Tous les ans les deux Chambres réunies en assemblée générale nommeraient le directeur ou chef de l'Etat, elles pourraient le réélire indéfiniment, le suspendre et le remplacer suivant qu'il remplirait bien ou mal ses fonctions. Et, ainsi que dans l'industrie privée, le directeur, les principaux fonctionnaires et les membres du Parlement pourraient être intéressés pécuniairement à la bonne marche des affaires de l'Etat.

En république les hauts fonctionnaires se désintéressent trop de l'état des finances publiques, parce que généralement ils restent très peu de temps en

place. Une étude approfondie faite par des gens compétents déterminerait l'organisation de ce pouvoir qui pourrait convenir au peuple français, comme pouvant être plus ou moins fort, mais facilement renouvelable. Nous soumettons cette idée aux gens sensés sans la préciser davantage.

Depuis un demi-siècle, la France est frappée d'une terrible maladie, le chancre de la dépense, et si elle n'y porte pas un remède prompt et énergique, elle en sera bientôt entièrement dévorée. Notre nation, après avoir donné au monde l'exemple de l'ordre et de l'économie, s'est laissée entraîner à un goût effréné de dépense, qui a promptement atteint toutes les classes; il a commencé par l'aristocratie financière qui a voulu jouir des plaisirs matériels, et surtout primer par l'éclat de son luxe; elle a été imitée par les classes inférieures qui se sont créé une foule de besoins trop souvent au-dessus de leurs moyens; puis le gouvernement s'est laissé complètement entraîner sur cette pente fatale, principalement pour se faire des partisans. Le véritable esprit religieux, le goût de l'étude, les sentiments élevés sont remplacés par la sensualité et l'orgueil. Ces goûts luxueux déterminent de fortes dépenses improductives, lesquelles nécessitent de nombreux états et serviteurs ne produisant rien d'utile, vrais parasites de la fortune publique, dont ils consomment une forte part, sans compensation valable. Il en résulte que les consommateurs des matières de première nécessité ont notablement augmenté et que les producteurs de ces matières ont plutôt diminué qu'augmenté, ce qui rend la vie matérielle plus chère qu'autrefois. On a été ainsi amené à augmenter les salaires des employés et des ouvriers dont les besoins de bien-être augmentaient en même temps que les matières de première nécessité haussaient de prix. Il est résulté pour les maîtres et les serviteurs une augmentation générale de dépenses qui rend l'épargne difficile, laquelle ne peut plus compenser les emprunts de l'Etat et les pertes de la plupart des industries, ce qui diminue notablement la fortune générale de la France. Les dettes énormes de l'Etat et des villes les obligent à frapper de lourds impôts sur les objets de consommation, dont souffrent beaucoup les classes peu fortunées, surtout dans les villes.

Une des principales causes de la ruine, ce sont les dépenses excessives de notre Etat militaire ; on devrait bien s'entendre une bonne fois avec l'Allemagne au sujet de l'Alsace-Lorraine, cause de perpétuelles chances de guerre, et si, comme on le dit, les annexés ne sont pas malheureux, sauf les regrets de la séparation, on ferait probablement bien de laisser les choses en l'état jusqu'à nouvel ordre ; plus tard les circonstances peuvent changer; cette province peut-être neutralisée voire nous être rendue.

Il faut bien se persuader que ce n'est pas la grandeur des nations qui gé-

néralement fait leur bonheur, mais bien plutôt la sécurité, l'ordre et le travail qui déterminent leur bien-être et leurs richesses.

L'Etat devrait donner l'exemple de l'ordre et de l'économie, d'abord autant que possible assurer la paix, puis imiter le bon père de famille qui réduit ses dépenses pour amortir ses dettes; sans brusquer les choses, diminuer peu à peu ses nombreux fonctionnaires et les appointements fixes, en intéressant autant que possible pécuniairement les employés à la prospérité de l'Etat ; réduire considérablement l'armée, déshabituer les Français de cette passion des fonctions publiques, en ouvrant comme l'Angleterre de nombreux débouchés coloniaux à nos industries qui reprendraient une grande activité qu'un état pléthorique leur a fait perdre. Quant aux Français, ils devraient avoir plus de confiance dans les gouvernants de leur choix, leur laisser plus de liberté dans l'exercice de leurs fonctions sur leur propre responsabilité, les taquiner le moins possible et se persuader qu'il faut peu à peu modifier les gouvernements, mais non les renverser constamment.

AVENIR DE LA DÉMOCRATIE. Lorsque notre troisième république a commencé à n'être plus bien d'accord avec l'Eglise romaine, les cléricaux ont crié bien haut que, lorsque celle-là toucherait à celle-ci, elle serait immédiatement renversée. Depuis lors le discord s'est accentué et les populations catholiques ne se sont point soulevées contre elle, comme y comptaient les cléricaux.

Depuis la promulgation de ses deux derniers dogmes, la papauté et ses adeptes semblent frappés d'aveuglement, on pourrait presque dire que, en admettant ou faisant le contraire de leur manière de voir ou d'agir on aurait de grandes chances d'être dans le vrai.

Ainsi, depuis un siècle, tous les gouvernements qui ont soutenu l'Eglise romaine sont devenus impopulaires et ont été renversés ; il en serait encore de même aujourd'hui, car la partie active, progressive et intelligente des Français veut le progrès qui ne peut s'obtenir que par l'entière liberté de pensée, laquelle serait entièrement comprimée par un gouvernement clérico-conservateur. Aussi tous les gens qui comprennent l'esprit et la destinée humaine soutiennent la démocratie qui, malgré des fautes dues à son inexpérience, est disposée à suivre la voie du progrès, idéal consolant des classes peu fortunées qui espèrent toujours que l'avenir améliorera leur sort; tandis que, les clérico-conservateurs, généralement satisfaits de leur position, redoutant l'inconnu de l'avenir, maintiennent le statu quo, barrent la route du progrès qui est l'espoir consolant du pauvre. C'est pour cela que l'instinct populaire, par le suffrage universel, repousse du pouvoir les clérico-conservateurs, malgré les garanties d'ordre, de capacité et de moralité

qu'ils peuvent offrir; il préfère nommer des républicains, parfois moins méritants, mais parce qu'il les considère comme partisans du progrès. Les classes riches en France, généralement peu éclairées ne voient pas que leur attache à l'Eglise romaine, l'obscurantisme des idées, les dépopularise beaucoup; la preuve en est que, dans les Etats protestants, il y a moins de prévention qu'en France contre les aristocraties nobles et financières.

Ainsi tout indique que la France veut la démocratie; mais celle-ci devra achever le plus tôt possible son éducation politique et financière, si elle veut que l'avenir lui soit assuré.

Malgré ses erreurs de jeunesse, la République semble avoir un appui providentiel; les révolutions violentes ont cessé, tandis que les émeutes et les régicides étaient fréquents sous les diverses monarchies. La République a su éviter les grandes guerres qui ont perdu les Napoléons ; et en ce moment, elle paraît être en bonne voie pour échapper à une redoutable coalition méchamment organisée contre notre nation, grâce à l'appui d'une puissante nation qui depuis quatre-vingts ans recherche notre alliance et que nous avions sottement négligée jusqu'à présent. La Russie n'a point gardé rancune des deux grandes guerres que les Napoléons lui ont faites sans raison, et de nos bruyantes excitations au soulèvement de la Pologne. En 1815, et deux fois sous la présente République, la Russie a rendu à la France l'immense service de la soutenir contre d'implacables ennemis qui en voulaient à son existence.

La démocratie aura mieux agi que la monarchie, qui n'a su faire que de grandes guerres stériles et aucune alliance stable. Espérons que notre nation, dégoûtée des grandes guerres, saura conserver l'amitié russe, et qu'à l'avenir elle abandonnera sa légèreté traditionnelle qui lui donne la mobilité d'un enfant et non la gravité nécessaire à une grande nation (suprême qualité de la République romaine dans sa virilité) ; espérons que notre nation, faisant un sérieux retour sur elle-même, verra les causes de cette inquiétude fébrile qui l'use, qu'elle saura les expulser de son organisme et se fixer sur une forme de gouvernement. Les autres nations ne pouvant compter sur nos gouvernements éphémères, ni sur notre politique sans suite, depuis longtemps ne se soucient pas de s'allier avec nous, ce qui fait notre isolement.

Dès que les affaires publiques marcheront, l'industrie et le commerce en ressentiront le contre-coup et se relèveront immédiatement. Il ne faut pas oublier que les rouages compliqués et liés des sociétés modernes demandent beaucoup d'ordre et de sécurité, que ce sont là choses indispensables pour assurer l'ordre et la paix dans les nations. AMY.

UN GRAND GÉOGRAPHE

M. Elisée Reclus, le grand géographe, dans son nouveau livre, a savamment et artistement mis en œuvre des documents du plus haut prix qui prouvent que toutes les vérités sont immanentes chez les peuples arriérés ; nous en offrons un faible spécimen à nos lecteurs qui furent les égaux, jadis, de ces peuples africains, et que de nombreuses incarnations ont transformés. Il y a là des germes de progrès qui demandent à s'épanouir à de généreux contacts, et le spiritisme est appelé fatalement, logiquement, à jeter sa note dans l'esprit de ces peuplades qui se civiliseront à l'aide de nos découvertes scientifiques.

Les Ba-Songo, gens industrieux, supérieurs comme artisans aux peuplades environnantes qui habitent des villes de huit mille âmes, sont cannibales ; des crânes humains ornent leurs cabanes ; les os rongés se mêlent aux débris de leur cuisine, et dit M. Wester : « Un roi du pays a mangé neuf de ses femmes. »

Les Ba-Songo ne laissent pas aux femmes le soin des cultures; respectées, elles ont voix au conseil; dans les circonstances graves, on ne décide rien sans leur avis donnés avec un bonheur réel d'expression. Leurs maris, aussi, sont beaux parleurs, bons travailleurs, d'une étonnante sobriété. Le manioc, les insectes, les chenilles ramassés en marchant suffisent à les nourrir. Les femmes prennent les sauterelles qualifiées de « viande aux Ba-Téké ». Ils estiment les crapauds fumés, préfèrent les larves rôties des papillons, et mangent l'ennemi mort ou prisonnier.

Dans le bassin du Kassaï, affluent du Congo, en face de Makoko, notre ami, les Ba-Téké se réservent le travail des champs, laissant à la charge des femmes les soins du ménage, les métiers industriels; beaux hommes, forts, intelligents et industrieux. En 1881, ils entrèrent en rapport avec les Européens Wissmann et Poggé qui traversèrent le pays ; des monstres ou des dieux n'y eussent pas fait plus de sensation; taureaux de somme, armes à feu, objets d'échange apportés par ces inconnus au visage pâle, furent des merveilles pour la population indigène, dense autant que dans n'importe quelle contrée européenne. Leurs villages comparés à des « chenilles noires rampant sur l'herbe des prairies » sont interminables.

Sans les huttes, cette contrée est le fac-simile de la Haute-Normandie, entre les vallées qui descendent vers la Manche. Les voyageurs mirent cinq heures à traverser une seule agglomération estimée à 15.000 habitants, 1.000 guerriers vinrent recevoir les étrangers. Chaque village est une petite république autonome, sous la suzeraineté d'un grand féticheur, craint pour ses arts magiques ; MM. Poggé et Wissmann retenus par lui, passèrent la

nuit à tirer des coups de fusil, lancer des fusées, allumer des feux de bengale; la peur s'empara du grand féticheur qui s'empressa d'autoriser leur départ.

On trouve, dans le bassin du Kassaï, le plus vaste Etat nègre de l'Afrique centrale, Etat véritablement féodal, celui du Mouata Yamvo; à chaque changement de règne, quatre grands électeurs désignent le nouveau maître, fils d'une des principales épouses du roi défunt. Le choix des électeurs est ratifié par la « mère des rois et du peuple », elle-même élue parmi les dites épouses; le Mouata Yamvo est dieu, et cependant la *Loukochecha*, nommée mère universelle par les Lounda, échappe à son pouvoir : supérieure aux lois, au-dessus de tout elle ne saurait avoir de mari, mais un esclave favori

Le Mouata Yemvo est maître absolu de la vie et de la liberté de tous les Lounda, mais il a ses servitudes; il lui est interdit de s'enivrer et de fumer, ses sujets ne pouvant assister aux repas du monarque, il se retire dans ses appartements, où il est absolument libre.

En dehors de l'empire du Mouata-Yamvo, les Ba-Louba occupent une vaste contrée; en 1881, Pogge et Wissmann les visitèrent, reçurent l'accueil le plus bienveillant, on les prit pour des revenants; croyant à la métempsychose, ils virent en eux des personnages décédés qui, après être rentrés dans la vie, s'étaient blanchis et réintégraient leur patrie. On leur rendit leurs noms, leurs biens, leurs femmes.

Les marchands nègres des tribus éloignées sont tenus pour des revenants, et traités en compatriotes. Ces manières de voir s'étendent aux singes qu'on s'interdit de tuer, les parents revenant sous cette forme; pour la même raison on ne mange pas de chien, craignant de manger son semblable.

Une révolution politique, religieuse et sociale, vers 1870, s'accomplit chez les Ba-Louba et prit le nom de Louboukou (amitié). Les partisans du nouveau culte prennent le titre d'ami; point d'armes dans leur village, ils se doivent mutuellement hospitalité et s'habillent à leur guise. Les procès pour cause de sorcellerie sont abolis et les jeunes filles ne sont plus vendues.

Le nouveau culte est Benia-Riamba (fils du chanvre), nom justifié qu'on donne à ses fidèles. Les amis sont fumeurs de riamba. Ils se rassemblent la nuit pour fumer le chanvre en commun. « C'est un spectacle effrayant, écrit M. Reclus, que celui de tous ces hommes nus et tatoués qui, après avoir aspiré dans une grande calebasse la fumée du chanvre, toussent par spasmes, hurlent, se démènent, prophétisent ou restent plongés dans la stupeur, sous l'influence du narcotique... De vastes étendues de terres sont cultivées en chanvre... Les maladies de poitrine et la folie sont devenues très communes. »

Les Ba-Louba sont très curieux et intelligents; par la tournure réfléchie de

leur esprit, Wissmann les appelle un « peuple de penseurs». Le mot *pourquoi* leur vient à la bouche, se déclarant satisfaits après avoir compris et dédaignent la routine. Leurs fêtes sont imprévues et originales. Ils sont courageux et adroits, exclusivement agriculteurs; « au lieu de faire leurs plantations à part et de travailler seuls dans un isolement farouche, ils aiment à rester ensemble et bêchent en commun l'ensemble des champs, qui se compose pourtant de parcelles distinctes; telle étendue de manioc, où tous les habitants du village reconnaissent leur part, se présente en un tenant de plus de dix hectares, sans fossés ni limites. »

Quel sujet d'étude physiologique, religieuse et historique, que cette race d'hommes, chez laquelle, nous le répétons, toutes les vérités sont immanentes et à l'état de germes. Nous regrettons que M. Elisée Reclus, ne se soit pas plus étendu sur un sujet pareil: au point de vue de la psychologie nous y eussions tous recueillis d'utiles comparaisons.

IGNORANCE ET SAVOIR

Seule l'ignorance fait que l'homme suppose des défauts dans l'organisation morale de l'univers, et conçoit l'orgueilleuse prétention de tendre à les corriger. Un peu de discernement lui commanderait de diriger tous les efforts de son intelligence vers la découverte des effets de la justice supérieure de manière que cette connaissance lui serve seule à diriger sa conduite.

Par ignorance nous méprisons ce qui n'est pas digne de considération, nous aspirons à ce qui n'est pas désirable, nous croyons réel ce qui est illusoire et nous perdons notre temps à poursuivre des résultats sans valeur tandis que nous négligeons ce qui en réalité mérite notre attention.

De là vient tout le mal; si les hommes connaissaient la loi morale, et savaient son application inévitable, il ne songeraient pas plus à s'insurger contre elle qu'il n'essaient de se révolter contre la loi de la gravitation, ou toute autre loi physique ou chimique, expérimentée et indiscutable. Loin de là, ils s'ingénieraient à bénéficier de leur obéissance. Une fois la loi connue ils s'étudieraient à lui assurer une intelligente soumission, et à la faire servir au plus grand bien de chacun.

La claire vue de la loi morale supprimera le mal. Personne ne se croit intellectuellement libre de nier la vérité d'un théorème de mathématiques ou de géométrie.

Nul ne songe à se permettre la liberté d'attenter à la loi de l'affinité des corps ou à toute autre du même genre. Si nous refusons obéissance à la loi morale, c'est que d'une part nous feignons de l'ignorer, et que, d'autre part,

nous ne sommes pas convaincus de notre impuissance d'échapper à son application. Cette ignorance cessera, mais les conséquences, pour être inconnues n'en sont pas moins certaines et menaçantes. Que l'on sache ou non que le feu brûle, on est brûlé à l'occasion; que l'on connaisse ou non la propriété corrosive d'un acide, on est mutilé. On a donc eu toute raison de dire que l'ignorance est la cause de tous nos maux, et que pour devenir heureux il suffit d'acquérir la science.

L'homme n'a d'autre liberté que celle du bien, celle dont son auteur a usé en organisant le monde, et en faisant obéir l'esprit et la matière aux lois qu'il a établies.

Il ne faudrait pas croire cependant que le voile de l'ignorance soit difficile à lever. D'une part, en effet, quiconque cherche de bonne foi la règle à suivre, arrive immédiatement à la connaître de manière à y conformer sa conduite, et d'autre part, il est également facile à tout homme de se convaincre de la sanction nécessaire attachée à toute atteinte qu'elle aurait reçue.

La vérité morale est patente, et l'homme peut la voir. La conscience au fond de laquelle chacun trouve inscrit le résumé des résolutions qu'il a prises en venant en ce monde, l'avertit de ce qu'il doit faire dans toute circonstance déterminée. Il connaît, par elle, le caractère licite ou délictueux de tout acte en face duquel il se trouve, et s'il est bon de l'accomplir ou de l'éviter. Chacun instruit par son expérience personnelle et par ce qu'il a vu dans la vie extra-terrestre, sait qu'il n'est pas un acte qui n'apporte avec lui sa peine ou sa récompense. Il a de même été instruit de l'existence du caractère inévitable de la répression de tout méfait. Il y a là un ensemble d'avertissements plus que suffisant pour que nul ne prétexte qu'il n'est pas mis en garde.

Il suffit au reste que l'homme observe autour de lui pour comprendre la vérité morale et se convaincre de son impuissance d'éviter la sanction qui en assure le respect.

L'expérimentation des phénomènes moraux le lui démontre, aussi bien que l'examen et l'étude des faits physiques qui prouvent l'impossibilité d'échapper à l'application des lois qui les régissent dès que leurs conditions d'applicabilité sont réunies.

L'analogie veut que la loi morale soit obéie d'une manière tout aussi efficace et nécessaire ; mais cette preuve n'est pas la seule.

Les résultats les plus patents concourent à rendre la démonstration indiscutable.

L'inexistence du bonheur général et particulier est visible, aussi bien que l'inexistence de la vertu ; non moins visibles sont l'universalité du malheur, et celle du mal fait et à réparer.

Le malheur qui poursuit l'homme et apparent ; nul n'y échappe. Qu'en conclure ? Une seule explication est possible : c'est que, sanction d'une loi méconnue, il est la punition du mal passé. Il ne saurait être qu'un effet d'une cause antérieure engendrée par nous-mêmes, la conséquence forcée de nos actes mauvais. Il est une peine dont la cessation dépend de notre effort personnel, employé à maîtriser nos passions rappelées à l'ordre.

Des hommes ont essayé de démontrer que le bonheur est proportionnel à la vertu. Les données de l'histoire qu'ils consultaient par rapport à différents peuples ne pouvaient les conduire à leur but. Ils devaient échouer, parce qu'ils voulaient prouver par des exemples pris en masse que les peuples heureux étaient les peuples les plus moraux. Cherchant ce qui n'avait jamais existé, ils travaillaient en vain (Gratry : La morale et la loi de l'histoire). Ils eussent facilement atteint le but en s'attachant à l'autre face du problème, et en recherchant si le malheur n'était pas proportionnel au vice. Ils n'avaient qu'à interroger la misère générale, ainsi que la souffrance individuelle et à s'inquiéter de leur cause. Il n'était même plus ici besoin d'une proportionnalité plus ou moins exactement connue. Le fait leur disait : la misère est absolue, elle est implacable ; la logique leur eut immédiatement répondu qu'elle était nécessairement méritée par la faute, qu'elle ne pouvait cesser que par la suppression de celle-ci, et qu'enfin l'amendement de chaque coupable, c'est-à-dire de tous les hommes, était une condition invincible de l'amélioration des existences particulières et sociales.

Le secret de l'existence misérable et de la destinée de chacun de nous, voilà ce qu'ils devaient chercher; ils auraient appris que chacun est un coupable, venu afin de s'amender, que chacun est une preuve vivante de la sanction inhérente à toute atteinte portée à la loi morale.

Mais ceci étant établi, comment les directeurs des hommes permettent-ils que l'orgueil obscurcisse une vérité aussi évidente ? comment ne leur répètent-ils pas à tous les moments et sur tous les tons, et ne leur crient-ils pas avec toutes les voix dont ils disposent, que leurs maux viennent de leurs méfaits, qu'ils doivent se garder d'une ignorance qui, permettant la prolongation des fautes, tend à perpétuer les misères dont-ils se plaignent? qu'en prétendant rejeter sur d'autres la cause de ces souffrances dont ils sont les seuls artisans, ils ne peuvent qu'aggraver leur situation de pécheurs insoumis?

P. F. COURTÉPÉE

UTILITÉ DE LA PRIÈRE

Toulouse, 10 *décembre* 1887 : La revue du premier décembre 1887, publiait une communication du groupe Bisontin, intitulée *utilité de la prière*. — J'ai fait, en 1886-87, au cercle spirite de Toulouse, une série de causeries concernant ce sujet, son mode d'action, ce qu'elle est en dehors de tout mysticisme, et son utilité. Je fus incité à ce travail par mes guides spirituels. Je transcris ici une communication obtenue alors de mes guides spirituels, qui me paraît avoir une certaine analogie avec celle du groupe Bisontin.

La voici. — 20 *mars* 1886 : Les esprits élevés se font toujours un devoir d'encourager les humains animés de bonne volonté pour travailler au progrès humanitaire.

L'exposé de la prière que tu as soumis à l'appréciation des membres du cercle est bon dans son ensemble. Nous disons de même pour la conclusion finale qui considère la prière comme indispensable à l'être humain arrivé à un certain degré de développement.

Oui, la prière dégagée de tout mysticisme n'est qu'une action magnétique et fluidique de la pensée dirigée par la volonté.

Oui, la prière est une puissance réelle de la nature, très puissante même quand l'être humain est arrivé à un certain degré de maturité pour savoir l'utiliser.

Oui, la prière comme toutes les puissances de la nature est soumise à des lois particulières qui lui donnent plus ou moins de puissance, aussi soumise au grand architecte qui règle l'harmonie générale de tout l'univers.

Il est dit, dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine spirite : « Vous priez presque tous, mais combien peu savent prier ! »

Ne prends pas à la lettre cette maxime : « tout ce que vous demanderez par la prière vous sera accordé », crois fermement que l'architecte qui règle l'harmonie générale donne toujours, et chacun a selon ses mérites et selon ses besoins. Comprends ceci : mérites du passé et du présent, au besoin du présent en vue de l'avenir.

Dans nos précédentes communications, pour te prémunir contre les déceptions et le découragement qui peuvent naître du non-résultat obtenu par la prière ardente et sincère, nous t'avons dit : « les prières ardentes et sincères ne sont jamais sans résultats efficaces, alors même que les perceptions très bornées des pauvres humains sur la terre sont impuissantes à les constater.

Nous t'avons dit aussi : « Nous sommes tous, sans exception, les artisans de notre propre destinée, — Laboremus. — Nos diverses existences sont soli-

daires les unes des autres; le présent est solidaire du passé comme l'avenir sera solidaire du présent. »

Médite ceci, engage tes frères et sœurs à faire de même, le moment est opportun pour étudier la question de la prière, dégagée de tout mysticisme.

DELPRAT TONNELIER.

UN POÈTE, A KATIE-KING

M. Edouard l'Hote, à *Aubenton*, a bien voulu nous adresser un poème psychologique couronné au concours de l'académie des muses flamandes en août 1887; l'auteur qui est président, vice-président, membre et lauréat de plusieurs académies, a été inspiré par la lecture du volume : RECHERCHES SUR LE SPIRITUALISME, par *William Crookes*, que notre librairie des sciences psychologiques a édité. Voici quelques extraits du poème de M. Edouard l'Hote, intitulé : *Katie-King ou une résurrection de la chair au* XIXe *siècle*.

Est-ce une découverte? Est-ce une invention?
C'est le perpétuel mouvement de la vie,
L'infaillible progrès dont sa marche est suivie;
Dans l'infini du temps c'est l'Évolution;
C'est l'invisible anneau du *meilleur* qui s'enchaîne
A cet annneau du *mieux* qui le pousse et l'entraîne,
Irrésistible effort de la Création!
Est-ce une invention? Est-ce une découverte?
Que le conte soit bleu, l'histoire jaune ou verte,
Elle est au moins étrange et doit vous étonner.
Je tiendrais cependant, messieurs, à la donner
Pour vraie, et désormais la lice étant ouverte,
Vous inviter à lire ou jeter au panier
Cette histoire d'hier, qu'on peut croire ou nier...
Mais ne la nions pas : sachons l'étudier;
Car son récit nous vient d'un homme de mérite,
Savant de premier ordre et positif esprit
Dont le cœur a du poids, le jugement du prix;
Avant tout très loyal, il ne l'a point écrite
Pour nous tromper, mais bien pour dessiller nos yeux
Réfractaires, devant ce monde merveilleux
Qui chaque jour s'affirme, avance, et nous révèle
Le mystère et les lois d'une *force* nouvelle,
Disant à l'homme : « en vain tu te croyais fini,
« Ton être est éternel, ton pouvoir infini!... »

On sait qu'Ahasvérus jamais ne se repose :
Ahasvérus c'est l'homme; il marche, il monte, il ose
Tenter Dieu; sur la terre éternel Juif-Errant,

Il se dit comme Dieu sage et fort, libre et grand,
Jusqu'au jour où, gonflé dans son orgueil immense,
Il proclame la déchéance
De ce rival vaincu dont il a pris le rang...

Mais avant d'aborder cette théogonie
De l'homme qui se croit fait Dieu par son génie,
Avant de commencer l'étourdissant récit
— Qui semblera sans doute à beaucoup légendaire —
Le lecteur a besoin de ce *Préliminaire*
Qu'à son gré chaque auteur allonge ou rétrécit.

Dans un soupir, du sein du plus profond sommeil,
Un être spontané sort comme d'un réveil.
Le *médium* doué de ce sommeil magique
Qu'on appelle *intransed* et qui vient d'Amérique
— Sol vierge, aux facultés nouvelles en éveil,
Où la nature est jeune et la femme pudique —
Paraît inconscient. Il semble avoir jeté
Le bandeau qui cachait le monde d'à-côté
Pour trouver une amie, un cœur dont il s'empare.
Ce n'est point le manteau de Samuel qui pare
Cet être merveilleux, charmant, instantané,
Revenant parmi nous vivant, réincarné ;
C'est un simple velum de blanche mousseline.
La douce créature en arrivant s'incline
Devant les spectateurs ; et lorque vient le jour
Fixé pour son départ, — sa mission finie —
(Mission de beauté, de paix et d'harmonie,
Faite pour expier les fautes de l'amour)
Elle offre aux assistants, dans sa grâce infinie,
Ses cheveux et des fleurs, présent délicieux
Unissant désormais la terre avec les cieux...

Katie-King en effet nous apporte un symbole
De l'union nouvelle, et si de sa parole
Elle n'a pas laissé d'écrit, de testament,
C'est que sa vue était comme l'enseignement,
La démonstration et la preuve certaine
Du dogme génésique et de l'histoire humaine —
Dogme que la science a pu corroborer
Depuis, par les détails que j'ose vous narrer ;
Car Crookes lui-même, épris de tant de grâce,
Voulut pour l'avenir en conserver la trace
Dans son livre, et voici comme il sut s'exprimer :

« Autour d'elle on sentait se créer, s'animer
Un air plus pur, un cœur plus ardent pour aimer.
Ses cheveux sur son front formaient nimbe ou couronne.
Un parfum s'exhalait de sa blanche personne,

Et tout ce que l'on peut s'imaginer des cieux,
Semblait se refléter dans l'azur de ses yeux...
Pour juger à quel point subjuguait sa présence,
Nul des nombreux témoins qui formaient l'assistance,
Entendant son langage harmonieux et doux
Comme un écho lointain de son autre patrie,
N'eut pensé que cela fût une idolâtrie
De se jeter à ses genoux... »

LA MUSE DE DUNKERQUE

A Rosendaël, près Dunkerque, nous avons une sœur en spiritisme, distinguée, pleine de bon sens, octogénaire, que le tout Dunkerque connaît et respecte; jadis, dans toutes occasions. mademoiselle Pauline Vermesch secondait les autorités, et c'est par des vers de sa composition que les grands personnages étaient accueillis dans la ville si française de Dunkerque; on nommait *Muse de Dunkerque* cette grande et belle personne dont la bonté est proverbiale. Notre sœur nous écrit la lettre suivante: « Mon notaire étant très affligé par la mort subite d'un enfant, je lui ai adressé la pièce de vers suivante que je vous transmets : »

AU PÈRE ATTRISTÉ

Ami, ne pleurez pas cet ange
Que Dieu se plaît à rappeler;
Sans doute en la sainte phalange
Il voulut déjà le placer.

Ne pleurez pas... sur cette terre,
Il est force ennuis et douleurs;
La vie est souvent bien amère,
Puériles sont les grandeurs.

Mais de tous maux, l'âme affranchie,
Heureuse au céleste séjour,
Saura, de lumière nourrie,
Refléter sur vous son amour.

Résignez-vous, sachez comprendre
Qu'ici-bas, où tout doit finir
Que, qui peut donner, peut reprendre.
A l'ange octroyez souvenir.

PAULINE VERMESCH.

AVIS : *Un de nos amis*, ancien professeur de l'Université, domicilié près de la Sorbonne et des grands lycées, offre ses services aux familles. — Logement et soins tout particuliers accordés en vue du succès dans les études. — On n'accepte qu'un seul élève. — S'adresser aux bureaux de la Revue.

AVIS IMPORTANT : *M. Lu. Nivert*, cultivateur, viticulteur qui a 50 années de pratique agricole, agronome médaillé de la société pour l'instruction élémentaire, ancien maire à la Chagnerotte, prés Chatellerault, Vienne, nous écrit qu'il a trouvé un procédé de culture protectrice de la vigne française, franche de pied (*nul greffage)*, assurant sa conservation, et sa haute production dans tous les sols, malgré la peste phylloxérique. Ce procédé simple, facile, à la portée de tous, n'exige pas *un centime de frais de plus* que la culture ordinaire de la vigne dans chaque contrée, et son efficacité est garantie par ses longues applications et le simple bon sens.

M. Lu. Nivert adressera sa *notice, gratuite et franco,* à toute personne qui lui en fera la demande par lettre affranchie, ce qui prouve son désintéressement, sa haute moralité, ses vues sociales généreuses et élevées.

SOUVENIRS DU GROUPE GIRONDIN : Volume de 255 pages, édité par M. Thibaud, recueils de belles et intéressantes communications dont le compte-rendu paraîtra dans la Revue du 1er février — 2 fr. 50.

Mme VIGNÉ a une famille charmante, élevée dans les principes du spiritisme ; ses jeunes et si sérieuses demoiselles occupent leurs loisirs à confectionner, tricoter de petits objets pour les petits enfants ; les mères qui les ont reçus bénissent les mains agiles, et si adroites, que la bienveillance et la solidarité guident pour la création d'objets gracieux et utiles.

« NOTE : A la suite des modifications qui vont être apportées à la prison de Saint-
« Lazare, l'œuvre qui porte ce nom et qui s'occupe du patronage des libérées sortant
« de cette prison va subir des transformations, mais elle n'en continuera pas moins à
« s'occuper des prisonnières en général aussi bien que de la préservation et du relève-
« ment de la femme. »

Le siège social reste toujours 28, place Dauphine et la directrice de l'œuvre : Mme Isabelle Bogelot.

L'assemblée générale annuelle aura lieu à la mairie du 1er arr. place du Louvre, le dimanche 29 janvier 1888.

Mme LERUTH mère, est décédée le 10 janvier courant ; nous reparlerons de la chère morte et de la famille spirite si estimable à laquelle elle appartient. L'enterrement spirite a eu lieu le 12 janvier.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | N° 3 | 1er FÉVRIER 1888.

LE FAMILISTÈRE

DÉSINCARNATION DE J.-B.-A. GODIN.

Voyageurs qui partez de Saint-Quentin et suivez la rivière de l'Oise jusqu'à Guise, quelles pensées vous viennent à l'esprit au sortir de la gare de cette gentille cité ? Celles ci :

Quelles sont ces bâtisses puissantes, solides, gaies et monumentales, élevées à l'entrée de Guise ?

Un propriétaire intelligent, pratique, les a-t-il érigées en vue du seul intérêt matériel ?

La population active qui habite ces Palais quadrilatéraux, aux croisées ornées de rideaux blancs et coquets, d'ou vient-elle ?

Le voyageur veut frapper aux portes. Ces portes, qui s'ouvrent sous sa main, n'ont point de serrures, de gonds, mais un axe central sur lequel elles pivotent pour revenir automatiquement fermer l'entrée.

Le concierge où se trouve-t-il ? et la sonnette ? Absolument rien; il entre dans la première de ces habitations immenses dont le couloir conduit à une cour centrale carrée, couverte en verre, enceinte par les quatre côtés du quadrilatère.

Les quatres étages sont desservis par de vastes escaliers placés à chaque angle du quadrilatère ; ils permettent de monter aux quatre grandes et larges galeries circulaires sur lesquelles s'ouvrent toutes les entrées des appartements.

Ces escaliers permettent aux habitants d'aller dans les autres quadrilatères adossés les uns aux autres.

L'eau se trouve à tous les étages, le gaz dessert toutes les habitations.

En interrogeant les locataires, ils vous répondront : c'est le Familistère

ou palais social fondé par M. Godin, grand industriel et organisateur ingénieux et pratique.

Ces locataires, très serviables, se mettent à votre disposition, vous font entrer dans leurs demeures bien aérées ; des chambres s'ouvrent sur le parc qui entoure le palais ; le cours de l'Oise circonvient ce parc et d'autres chambres s'ouvrent sur les galeries des grandes cours vitrées.

Le voyageur constate que, par des bouches ménagées dans les murs, des calorifères puissants envoient la chaleur pendant l'hiver, des ventilateurs la fraicheur pendant l'été ; tout a été sagement prévu.

Les enfants, très nombreux, 350 à 400, ont chacun un petit jardin dans le parc ; ils s'ébattent dans les vastes cours, à l'abri des intempéries.

Chaque quadrilatère est tenu avec une propreté extrême ; les laveurs et balayeurs sont considérés comme des fonctionnaires du Palais social, M. Godin considérant que la propreté développe la santé et fait aimer le logis.

De vastes magasins installés aux rez-de-chaussée, dirigés par les habitants du Familistère, contiennent tout ce qui leur est nécessaire : vêtements, bière, vin, épicerie, chaussures, toiles, etc.

Le Familistère achète directement au producteur, supprime les intermédiaires, le parasite et la ménagère trouve tout ce qu'il lui faut sous la main, sans perte de temps, sans se déranger.

La personne à laquelle vous vous êtes adressé, vous fait constater qu'il y a une bibliothèque pour tous les habitants, avec brochures et journaux quotidiens, même une salle de billard.

En face du Palais social, un théâtre, parfaitement aménagé, contient mille places ; c'est un lieu consacré aux grandes réunions, aux conférences, au spectacle (des acteurs y venant de Saint-Quentin), aux distributions de récompenses, aux examens scolaires.

Et ces quatre maisons, placées des deux côtés du théâtre, demande le voyageur ?

Ce sont les écoles ; les filles et les garçons des habitants du Familistère y reçoivent la même instruction, assis sur les mêmes bancs etles sexes ne sont jamais séparés ; les enfants reçoivent ici une éducation spéciale qui les habitue à se respecter, à s'aimer, à toujours se rendre justice, et cela depuis leur naissance, dès qu'ils sont placés au *Pouponnat*.

Intéressé par les choses extraordinaires dont je suis le témoin, reprit le voyageur, je crois rêver, visiter une cité que des esprits puissants ont organisée sur une autre planète que la terre. Si mes questions ne vous importunent pas, Monsieur, qu'est-ce donc que le Pouponnat ?

— Trop heureux de vous être agréable, je vais vous conduire au Pouponnat.

Par la cour du quadrilatère central, une galerie conduit à un vaste chalet, qui, lui-même, est entouré par une galerie très large qu'un toit préserve de la pluie ; ce chalet, simplement et admirablement aménagé, à trois parties distinctes dans une même salle, séparées chacunes par une galerie de moyenne hauteur ; elles sont attribuées aux enfants de un an, de un à deux ans, de deux à quatre ans.

Au lieu d'allaiter chez elles leurs enfants, d'avoir tous les inconvénients qui s'ensuivent, surtout pour la femme de l'ouvrier, qui doit préparer les repas, laver les langes, les faire sécher, raccommoder les vêtements, les mères de famille remettent leurs bébés au Pouponnat que voici.

Ces petits lits en fer, propres et élégants quoique simples, munis de rideaux blancs, contiennent les bébés ; les jeunes filles du familistère qui aiment l'enfance sont préposées à sa garde et aux soins qu'elle demande, et c'est une merveille que de contempler ce doux spectacle d'êtres tout roses pour lesquels on veille, on travaille, dont on cherche à développer les forces, auxquels rien ne manque comme s'ils étaient des fils de millionnaires.

A côté des poupons, les enfants de un à deux ans essaient leurs forces à l'aide de moyens ingénieux ; enfin, voilà le troisième groupe des petits hommes de deux à quatre ans, sous la direction des institutrices qui emploient pour les instruire et les intelligenter les méthodes préconisées dans le monde entier. M. et Mme Godin professant l'éclectisme en fait d'enseignement, essaient toutes les méthodes et retiennent celles qui ont un but pratique.

Remarquez-le, tout se fait en chantant ; la joie est la reine du Pouponnat. En entendant les voix de leurs aînés de deux à quatre ans, les plus jeunes suivent le mouvement, se livrent à la gaieté et rarement ils pleurent. C'est l'influence salutaire du milieu.

M. et Mme Godin veulent l'enfance heureuse pour la préparer à d'autres études continuées jusqu'à l'âge de quatorze ans ; en définitive ils veulent avoir des penseurs, des êtres virils qui feront honneur à eux-mêmes et au Familistère.

Ils veulent que l'initiative soit la règle, mais une initiative soumise au bien de l'ensemble des habitants, tempérée par le savoir, la réflexion, la raison.

C'est une gymnastique physique et intellectuelle, prudemment et sagement ordonnée par deux esprits lumineux.

Ce sont deux âmes sœurs qui se sont retrouvées pour collaborer au bon et durable travail de l'émancipation de l'esprit, pour rendre la vie plus supportable et plus douce à leurs élèves en relevant le travail de son abaissement.

M. et Mme Godin sont des socialistes théoriciens, et militants, qui ont ce but important : l'établissement de relations nouvelles plus équitables entre le capital et le travail, relations par lesquelles ce dernier ne serait point complètement sacrifié; ils ont cet objectif de réaliser, peu à peu, la solution pratique du problème tant cherché de l'association par la justice, par la répartition équitable des fruits du travail.

Oui, Monsieur, chez l'enfant l'œuvre de sélection morale et matérielle est facile, et c'est par elle que M. et Mme Godin veulent réaliser l'association véritable ; ils le moralisent par une éducation qui laisse dans l'esprit de l'élève des traces ineffaçables.

La nourricerie, le bambinat, l'école, tout ce qui se fait de bien, de beau, de bon au familistère, est fécond en résultats sur l'enfant, chez l'adulte ou ils prennent un état consistant, dans la famille, dans l'ensemble de la population, dans les ateliers que l'enfant doit peupler et animer d'un nouvel esprit.

En effet, répond le voyageur, c'est mettre en pratique le *mens sana in corpore sano* des anciens (la santé de l'esprit avec la santé du corps).

Ici, Monsieur, les fondateurs sont des philosophes éminents qui ne reconnaissent qu'une loi : *le perfectionnement de la vie*; pour le réaliser ils ont pris des résolutions rationnelles, se sont fait un plan, et, calmes, patients, pleins d'énergie, ils tirent sagement parti de particularités nulles pour le vulgaire, même contradictoires, et ce qu'ils ont décidé de réaliser s'effectue, malgré les obstacles d'un milieu ingrat, ou cent autres eussent échoué. Sachez-le, nul n'est prophète en son pays et M. et Mme Godin sont nés à Esqueheries et à Guise.

Tout ce que vous me dites, Monsieur, m'étonne, me charme, m'attendrit, me fait profondément aimer M. Godin et sa compagne; ces doux génies ont livré une rude bataille aux préjugés, aux erreurs accumulées, pour nous prouver que l'homme peut réaliser le paradis sur la terre, à l'aide du travail, de l'union par le savoir et surtout par la justice.

Veuillez me suivre, dit le cicerone, je vais vous faire visiter les ateliers ; avant d'y entrer, remarquez cette buanderie ou les dames du familistère trouvent tout ce qui est indispensable pour laver le linge, eau chaude et froide que donne la fabrique, essoreuses, air chaud pour le sécher rapidement.

Ici, le gazomètre qui fournit la lumière aux ateliers et au familistère.

Là, les bains alimentés par les machines à vapeur des ateliers.

Voyez ces vastes ateliers qui occupent plus de 1500 travailleurs ; tout y est disposé avec ordre, économie, c'est une organisation irréprochable, une entente parfaite de la direction du travail. Les ouvriers d'un même atelier

nomment celui qui les doit diriger, et l'initiative étant très grande, chacun reste libre de trouver mieux, de faire avec plus d'économie ce dont il est chargé.

Il ne faut pas oublier que dès le début, M. Godin a établi la *coopération* dans ses ateliers, et que, actuellement, l'*association y règne* : les fondateurs améliorent sans cesse leur fabrication, et chacun étant intéressé à modifier dans le sens du mieux, seconde l'administrateur devenu l'associé de ses ouvriers. La devise de M. et Mme Godin est celle-ci : *Rien n'est accompli tant qu'il reste quelque chose à faire, soyons tous à l'affut d'un perfectionnement.*

M. et Mme Godin étaient donc des millionnaires, des gens de grande et noble éducation et très scientifiques, pour avoir conçu un plan si grandiose et l'avoir réalisé, dit le voyageur?

Vous êtes dans l'erreur, Monsieur ; le fondateur de cette grande industrie est né à Esqueheries (Aisne) le 26 janvier 1817, d'un artisan pauvre, et son éducation fut celle que pouvait lui donner cette origine, à cette époque où l'instruction était presque nulle. Enfant, il rêvait de dévouement aux autres en contemplant la misère des ouvriers, celle du maître d'école et son asservissement ; il sentait, lui, le petit penseur que l'horizon du devoir devait s'élargir sans cesse pour celui qui a du cœur, pour celui qui réfléchit.

Il était apprenti serrurier ; à 17 ans il faisait son tour de France, en 1834 ; pour cause d'anarchie industrielle partout il constatait l'existence d'un état misérable chez ses compagnons de travail, l'offre et la demande étant la seule règle économique.

Il se disait que les maîtres avaient des bénéfices exagérés, et que la loi économique sans entrailles abaissait le maigre salaire de l'ouvrier, ce dernier étant réduit à subir l'injustice sociale en travaillant de 5 heures du matin à 8 heures du soir.

Dès lors il se promit, si ses conceptions se réalisaient, de relever le travail de son abaissement et de rendre à l'ouvrier la vie plus supportable et plus douce, et c'est ce qu'il a accompli ; le fait brutal est là, palpitant, indéniable. Le philosophe spiritualiste est devenu un riche capitaliste tout en faisant une large part dans ses bénéfices à ses ouvriers, à ses coopérateurs.

Il revint dans son village, épousa une fille de sa condition, installa en 1840 un atelier d'appareil de chauffage, innova en remplaçant la tôle par la fonte, créa la coopération, fut juste toujours, sobre, actif, indomptable quant au travail, créa des modèles nouveaux, attira la clientèle et s'agrandit ; il occupait 30 ouvriers en 1846.

Puis il s'établit à Guise où ses ateliers prirent le développement que vous constatez.

Il lisait, étudiait, avait suivi les phases de l'école de Saint-Simon, celles de Fourier ; il s'ouvrait à la vie intellectuelle et acquérait de lui-même des connaissances encyclopédiques ; il était ouvrier hors ligne, mécanicien, comptable, créateur, organisateur, chimiste, architecte, ingénieur, négociant de premier ordre, économiste, socialiste, penseur, écrivain, orateur, et philosophe.

Mme *Marie Godin* est la digne compagne d'un tel homme, car son intelligence supérieure embrasse tout, et M. Godin se complète par elle ; la nourricerie, le pouponnat, les écoles, l'infirmerie, tout ce qui concerne le bien de la femme et de l'enfant est sous l'égide de ce grand et noble cœur, de cet esprit ouvert aux plus larges conceptions.

Pour moi, Monsieur, et cela je vous le dis entre nous, M. Godin et sa femme sont deux âmes sœurs ; après avoir vécu dans des existences antérieures, ces âmes se sont retrouvées en cette vie, fatalement, logiquement, car rien ne se perd et tout se retrouve ; ils avaient déjà aimé l'humanité, s'étaient sacrifiés pour elle, et dans cette nouvelle existence, à nouveau ils se sont réunis pour accomplir le grand œuvre.

Sachez-le, le présent est gros du passé, et l'avenir est la conséquence du présent.

Je vous écoute avec attention, mon cher cicérone, et comme tout ce qui frappe mes sens, ici, me révèle un monde nouveau, la réalisation de plans nettement déterminés, dus à des intelligences supérieures, mon entendement devait aussi être frappé par votre opinion personnelle, que deux âmes sœurs peuvent avoir vécu bien des fois ; se suivant malgré la mort, elles viendraient, selon vous, revivre pour mettre en acte par A plus B l'objectif qu'elles ont formulé ?

M. et Mme Godin partagent ces vues, Monsieur ; ils les ont prises à Saint-Simon, Fourier, Jean Raynaud, Swedenborg, à tous les grands penseurs qui honorent l'humanité, tels que Michelet, Henri Martin, Louis Blanc, Edgard Quinet, Victor Hugo, Allan Kardec, etc.... Actuellement les hommes de science les plus considérables de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Russie, de l'Allemagne, de l'Espagne, pensent comme M. et Mme Godin, *que la mort est le seuil d'une existence nouvelle.*

Permettez-moi de vous répondre que la science par des investigations suivies, que l'Astronomie après les plus patientes recherches, que les physiciens et les chimistes par l'analyse spectrale ont reconnu que, dans l'Univers infini, il n'y a que de la matière à l'infini. Or, vous faites intervenir un deuxième facteur, l'âme, et qu'est-ce que l'âme si elle n'est matière ? et comment, l'organisme humain, détruit par la mort, peut-il revivre à nouveau ? l'être serait immortel selon vous, et cependant la matière est *inerte* ?

Ma théorie est simple, la voici : Les anciens, en effet, ont reconnu que dans l'Univers infini il n'y a que de la matière à l'infini, mais ils n'ont point émis cette sottise, que, la matière étant inerte était néanmoins douée de force, de mobilité, etc. le mécanisme, le dynamisme, le déterminisme ont erré selon moi, et la science moderne avec eux.

Si la matière est *inerte*, c'est qu'elle n'a qu'une qualité, l'*inertie*; or, comment l'inertie peut-elle engendrer le mouvement?

Un spirite éminent, Allan Kardec, pour expliquer ce que l'on entend par le mot Dieu, a dit très sagement, en logicien, que Dieu infini ne peut être circonscrit, borné et limité, une sorte de souverain puissant sur un trône inaccessible, perdu dans l'immensité des cieux, que nos facultés et nos perceptions bornées nous rendent impuissants à préciser.

Il ajoutait : page 58 et 59 de la Genèse selon le spiritisme; que, pour la facilité de notre intelligence il fallait nous représenter la pensée du Créateur, sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini et pénétrant toutes les parties de la création : La nature entière est plongée dans le fluide divin ; chaque atome de ce fluide possède la pensée, les attributs essentiels de la substance créatrice, et ce fluide étant partout, tout est soumis à son action intelligente, à sa prévoyance, à sa sollicitude, et pas un être, si infime qu'on le suppose qui n'en soit en quelque sorte saturé... *Nous sommes en lui, comme il est en nous.*

Tout ce que vous avancez ne me prouve pas qu'il y ait autre chose que la matière, répondit le voyageur. J'avoue ne pouvoir unir néanmoins, *l'inertie qui lui est reconnue*, avec la faculté de se *mouvoir*, qu'on lui donne gratuitement, sans *l'expliquer*.

Suivez mon raisonnement je vous prie : Allan Kardec touchait à la plus grave, à la plus importante des réalités. Si les atomes de matière sont inertes, qui leur donne la puissance de se réunir, de se déplacer pour former des molécules, des *polyèdres réguliers*, et cela, *fatalement, logiquement*? C'est la *main de Dieu* disent les partisans de l'incompréhensible; c'est *la force*, disent les savants, sans expliquer ce que c'est que la force.

Jadis, nos pères qui avaient étudié cette question, affirmaient nettement comme la science actuelle que dans l'*Univers infini il n'y avait que de la matière à l'infini*, mais que cette matière était de deux *états très distincts* : La *matière active* (ou le fluide universel d'Allan Kardec), et la *matière passive* (hydrogène, oxygène, carbone, azote, etc.) substance qui est *plongée* dans la substance active. Le grand architecte, jadis, pour les Francs-Maçons, c'était le principe actif, le fluide universel.

Or, si comme le présente Allan Kardec, chaque *atome* du fluide universel possède la *pensée*, les *attributs essentiels* de la *substance créatrice*, nos pères

affirmaient, ce qui revient au même, que, fatalement, logiquement, les atomes de matière active, se servent des atomes de matière passive, pour en former des *molécules, des corps à formes polyédriques.*

Le *fluide universel,* le principe actif, en créant des corps polyèdriques (à figures prismatiques régulières), qu'il juxtapose pour créer des corps composés, se sert donc des atomes de matière inerte, de substance passive, pour former tous les *corps plastiques.*

Le principe actif ne peut se *manifester* qu'à l'aide de *corps plastiques,* et selon son plan, nettement déterminé, il a formé des sphères de matière passive, *inerte,* sphères qu'il MEUT, mathématiquement, sur lesquelles il fait naître la vie. Il est la *Cause motrice.*

Cette vie augmente en intensité, à travers les siècles, à l'aide du travail intelligent produit par la CAUSE MOTRICE, et cela, fatalement, logiquement, jusqu'à l'apparition du corps de l'homme, instrument parfait, organisme de matière passive perfectionné, par lequel le fluide universel, le principe actif, Dieu peut enfin librement se manifester.

Et l'homme seul est conscient de ses actes ; il a son libre arbitre puisqu'il est la délégation, pour ainsi dire, de Dieu, du fluide universel, du principe actif, et qu'il peut être inconséquent jusqu'à l'absurde.

L'homme responsable de ses actes peut faire le bien et le mal, se récompensant par le bien, se punissant par le mal, en vertu de sa liberté ; il a les vies successives pour se redresser, et ne souffre que parce qu'il le veut.

Et l'immortalité de l'âme dont M. et Mme Godin sont les partisans, qu'en faites-vous? et les *âmes sœurs* dont vous m'avez parlé mon cher cicérone ? je médite sur vos déductions car elles me paraissent sérieuses, et je suis intéressé au plus haut degré par votre philosophie qui me semble rationnelle, et logique, mais dont il faut méditer.

Voici mes conséquences ; simples et imprégnées de justice, elles appartiennent à nos anciens.

En possession de l'organisme qui lui est nécessaire, l'homme, *moi conscient,* travaille à l'aide de ce corps plastique ; ses *actes* se traduisent en *images* que, son moi, emportera avec lui, lorsque le corps dont il s'est servi sera usé et désagrégé par la mort.

Le moi, formé du principe actif qui a toujours existé, est immortel comme lui ;c'est l'âme, et cette âme ne pouvant se manifester sans un cerveau, attend que, par un père et une mère de son CHOIX, un cerveau à sa convenance soit formé, dans les cellules duquel il puisse loger les images des actes qu'il a accomplis dans sa précédente existence, après avoir éliminé celles qui sont inutiles à ses nouvelles manifestations par la vie terrienne.

Pour le principe actif, qui se sert de corps transitoires, *la vie ne cesse jamais.*

M. et Mme Godin fatalement, logiquement, ont vécu dans des existences successives et recueilli, après bien des épreuves, de la science, une haute probité, de grandes et généreuses vues; et tous ces actes se sont traduits en images qu'ils ont apportées en renaissant, en s'incarnant à nouveau; ces images ils ont voulu les réaliser par d'autres actes, avec une énergie indomptable, et de là, la création des Familistères, l'un à Guise, l'autre à Lacken près Bruxelles (Belgique).

Spirite, je n'admets pas le miracle et le hasard, mais la logique, et la raison pure et simple. Comme rien ne se perd, que tout se retrouve et cela ne peut être autrement, les âmes qui ont sympathisé dans la lutte, par le labeur et les épreuves, qui ont acquis une haute moralité, se réunissent à nouveau, par sympathie, et travaillent au bien de tous, M. et Mme Godin en sont la preuve vivante; ce sont des âmes-sœurs, cela est évident.

M. Godin et sa compagne ont écrit beaucoup; dans leur volume, *Solutions sociales*, que je vous engage à lire, vous trouverez leurs idées largement et simplement exposées; méditez sur leur *philosophie de la vie*, pages importantes qui leur ont attiré bien des inimitiés et de fantastiques appréciations.

Alors, M. et Mme Godin partagent vos convictions mon cher Cicerone ?

Sans doute, en ce qui regarde l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences sur la terre et sur d'autres sphères, nos rapports avec les soi-disant morts; le fond est le même, c'est la forme qui change. A mon avis, à cette forme d'idées exposées pendant si longtemps par M. Godin dans les conférences qu'il a faites au théâtre du Familistère, j'attribue son insuccès auprès des hommes instruits associés à son œuvre; la plupart sont restés partisans de la matière selon la science, incrédules, leur raison n'ayant pas admis les théories dont M. et Mme Godin sont les partisans avérés.

Des personnages aussi éminents que les fondateurs du Palais social n'ont pu entamer l'incrédulité des Familistériens ? puissants et logiques en toutes choses, ils auraient donc erré, mon cher cicerone, dans l'exposition de théories qui me semblent rationnelles, justes, logiques lorsque je vous écoute ? il doit y avoir une lacune. Je vais lire *les solutions sociales.*

Avez-vous discuté avec M. et Mme Godin ? si vous ne l'avez fait, ce serait un manque de logique de votre part, permettez-moi cette remarque.

M. Godin est un homme froid, positif, qui interroge et dit peu de mots; Il ne se livrait pas, j'ai eu le tort de l'imiter et cependant, quel grand cœur et quelle immense bonté.

A propos, je vous recommande de lire encore, de M. et Mme Godin : *La*

richesse au service du peuple. — Les socialites et les droits du travail. — La politique du travail et la politique des privilèges. — La souveraineté et les droits du peuple. — Le Gouvernement. — La mutualité nationale. — Ni impôts ni emprunts; hérédité de l'Etat. — Le journal hebdomadaire *Le Devoir*, édité à Guise. — Vous n'aurez pas perdu votre temps et comme moi, vous respecterez, vous aimerez ces ouvriers et leurs œuvres; vous souhaiterez ardemment qu'elles se perpétuent et soient imitées dans toutes les cités de notre beau pays de France.

Si vous voulez jouir d'un spectacle émouvant, venez à la fête du travail, et à celle de l'enfance, qui ont lieu au printemps et à l'été de chaque année; vous en emporterez un souvenir durable et consolant.

Ainsi se termina cette conversation que nous reproduisons fidèlement, suivant l'avis du F. E. Spiristime qui a bien voulu nous l'envoyer.

Les pensées qu'elle contient méritent de sérieuses réflexions.

Le 15 janvier 1888, M. Godin, dans le *Devoir*, annonçait la mort de son fils Emile, âgé de 47 ans. Ce fut un coup cruel pour ce grand homme de bien; entre ces lignes concises, on lit sa peine.

Le 17 janvier 1888, une lettre de faire part nous annonçait la mort presque subite du fondateur du Familistère, quelques jours après son fils!!!

Jean-Baptiste-André Godin, chevalier de la Légion d'honneur, ancien maire, conseiller général et député, avait 71 ans. Sur la lettre de faire part ces paroles : « *Après une existence entière consacrée à l'amélioration morale et matérielle des travailleurs, il est allé, riche de ses vertus et de ses forces encore agrandies, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle.* »

Le 19 nous étions à Guise, pour représenter la *société scientifique du spiritisme*, — aussi M. Ch. *Fauvety* qui n'avait pu conduire pieusement le corps de son ami à sa dernière demeure. Le corps avait été exposé pendant deux jours; sa courageuse compagne, veillait en âme sœur sur celui qui semblait dormir doucement. Tout Guise a voulu contempler les traits du bienfaiteur.

Dans la cour centrale du Familistère un superbe catafalque, avec lampadaires; les représentants du gouvernement, de la presse, les députés, les sénateurs, tous les hommes considérables du département, les députations de Paris et de la Belgique, la musique du Familistère, les soldats de la garnison. La société de gymnastique, 1.700 familistériens, tout Guise la municipalité en tête, la foule accourue de toutes parts, faisaient un cortège vraiment royal à l'ancien petit serrurier de Esqueheries. Le préfet et les sous-préfets du département en costume officiel, suivaient le corps que l'on a transporté

dans le jardin de M. Godin, sur une hauteur qui domine le Familistère et la ville de Guise.

Des adversaires avérés de M. Godin ont prononcé son éloge; ils avaient les yeux pleins de larmes et rendaient enfin justice à ce robuste et bienfaisant socialiste qui vécut pour semer le bien. Les hommes officiels ont longuement parlé ; en tout, 12 discours, et nous étions inscrit le treizième. Jugeant que, depuis plus de trois heures et demie, des milliers de personnes étaient debout, écoutaient, sur un sol glacé, et que la nuit nous jetait ses ombres, à ce public exténué, de crainte de le fatiguer encore plus, nous n'avons pu dire que cet homme auquel on reconnaissait tous les mérites et tous les savoirs, n'avait appris à lire que dans une pauvre et modeste école de village : que cet homme, ce créateur, savait beaucoup ayant déjà vécu: qu'il s'était servi de matériaux intellectuels réunis en plusieurs existences pour accomplir une œuvre unique au monde. Nous aurions voulu rendre hommage au penseur, au philosophe spiritualiste, faire vibrer une note peu agréable, peut-être, aux libre-penseurs matérialistes réunis sur cette tombe.

Puissent les Familistériens, agissant avec esprit de justice, avec raison, prendre pour directrice Mme Marie Godin, la très intelligente coopératrice de son mari; c'est un cœur excellent, une belle âme, un caractère, une femme qui sait beaucoup, qui veut; puis elle est leur associée, aime son œuvre, celle du regretté M. Godin.

Avec elle tout prospérera parce qu'elle est profondément sympathique, et que, dans ses yeux si francs et si loyaux, se lisent les impressions dues à un esprit de premier ordre.

Nous convions les spirites du monde entier à méditer sur l'œuvre de M. Godin, *leur frère en croyance*, et d'engager les journaux qui les représentent à populariser les œuvres de ce grand homme de bien. On élevera une statue à Mme Boucicaut, la bienfaitrice de tant de bonnes œuvres, mais ce qu'elle a fait sous forme d'intelligente aumône, M. Godin l'a fait toute sa vie, et son industrie transformée en commandite simple associe le fondateur à ses ouvriers; il y a coopération, association, rémunération du capital, participation aux bénéfices ce qui a une toute autre importance; son usine peut servir de modèle à tout un peuple.

Elevons lui une statue dans nos cœurs car il a tué la révolte du chômage à la porte de l'usine, et chez lui, la famille a pu vivre en paix.

P.-G. Leymarie.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXAMEN D'UN LIVRE NOUVEAU

(Voyez *Revue spirite* du 15 janvier 1888).

X

M. Davis prétend que toute personne qui est en communication avec la table chargée de « fluide peut en diriger les manifestations » et que les coups frappés lui renvoient « exactement ses pensées ou celles de toutes « autres personnes désignées. » Il suffit pour cela que « le *médium* n'impose « pas sa volonté dans un sens contraire. » Je vais démontrer que M. Davis est dans une erreur profonde lorsqu'il parle ainsi.

J'ai, dans mes notes, la relation d'un grand nombre de faits. Il va sans dire que tous ces faits ne se sont pas présentés dans des conditions permettant de donner la preuve qu'il y avait là des intelligences indépendantes et désincarnées. Dans plusieurs cas cependant il aurait été impossible d'admettre la théorie de M. Davis, parce que les communications étaient en contradiction absolue avec la pensée des assistants.

Je rappellerai d'abord une expérience dont un de mes amis et moi avons rendu compte, il y a un an, dans le journal le *Spiritisme* (1). La scène s'est passée dans l'été de 1886, au Colombier, près Melle (Deux-Sèvres), où j'habitais alors. Je vais en donner un récit abrégé. M. Davis verra si la pensée des personnes présentes pouvait être pour quelque chose dans ce phénomène.

Le 19 août 1886, quelques personnes vinrent passer la soirée au Colombier, dans l'intention de faire une séance de table. Ces personnes étaient : M. et Mme B..., de Melle ; Mme R..., propriétaire à Melle et ses deux filles ; MM. Br. et C..., employés; M. et Mme Vincent et les deux aînés de leurs enfants. En tout onze personnes.

A dix heures et demie, quelques-unes d'entre elles se mirent autour du guéridon. Elles y restèrent environ dix minutes, sans obtenir aucun résultat. Sur les sollicitations réitérées de l'assistance, M. B.... — qui, grâce à son impressionnabilité nerveuse semblait se trouver dans de bonnes conditions pour tenir l'emploi de médium — vint poser, à son tour, ses mains sur le guéridon. Au bout de quelques instants, des mouvements se produisirent.

Sept personnes, en ce moment, avaient les mains sur la tablette du petit meuble : M. et Mme B..., une des demoiselles R..., MM. Br. et C..., Mme et Mlle Vincent.

(1) Voy. le *Spiritisme* (1re quinzaine de janvier 1887.)

M. Alexandre Vincent se tenait debout au milieu de la pièce. Il ne pouvait, par conséquent, exercer aucune influence sur le guéridon qu'il ne touchait pas.

Alors il interrogea, à la manière ordinaire, demandant d'abord si l'*Esprit* voulait dire son nom. Le pied du guéridon frappa un coup : *Oui*.

On obtint ensuite les lettres suivantes :

M. O. L. I.

Une des personnes présentes fit cette réflexion :

— Si c'était *Molière* !

Lorsque, dans une conversation quelconque, un nom est jeté ainsi à l'improviste, tous ceux qui entendent ce nom songent forcément à la personnalité qu'il rappelle. Dans ce cas, il ne dut pas en être autrement et la pensée de tous fut évidemment frappée par le nom qui venait d'être prononcé. Chacun avoua, du reste, qu'il songeait à Molière en ce moment. Celui qui semblait fournir le plus de fluide à la table, celui qui paraissait être le médium, M. B..., en un mot, déclara lui-même, avec une franchise que personne n'avait le droit de suspecter, car elle avait toutes les apparences d'une franchise absolue, que le nom de Molière venait de se présenter à son esprit.

Après un temps d'arrêt, nécessité par les réflexions que ce commencement de dictée avait fait naître, on continua. Voici les autres lettres que l'on obtint : N. A.

Au lieu de MOLIÈRE on avait : MOLINA.

Alors une conversation s'engagea entre M. Vincent, toujours éloigné de la table, et l'intelligence disant se nommer *Molina*.

Demande. — Voulez-vous donner votre prénom ?

Réponse. — Louis.

— D. Vous rendez-vous compte de votre situation ? — R. Oui.

— D. Vous savez que vous êtes mort ? — R. Oui.

— D. De quel pays étiez-vous ? — R. Espagne.

— D. Avez-vous vécu au XIXe siècle ? — R. Non.

— D. Au XVIIIe ? — R. Non.

— D. Au XVIIe ? — R. Non.

— D. Au XVIe ? — R. Oui.

— D. Quelle était votre profession ? — R. Jésuite.

— D. En quelle année êtes-vous né ? — R. En 1535.

— D. Quand êtes-vous mort ? — R. En 1601.

M. Vincent cessa d'interroger et il alla chercher un petit dictionnaire de Larousse, dans la pièce voisine. Il y trouva le renseignement suivant :

« *Molina*, jésuite espagnol, auteur du *Molinisme*, doctrine sur la grâce qui « fut condamnée par l'Eglise (1535-1601). »

Alors les assistants, tous très surpris, échangèrent de vives exclamations, en s'apercevant de la concordance des dates : 1535-1601.

Le silence s'étant fait, M. Vincent, toujours éloigné de la table, interrogea de nouveau.

— D. Avez-vous écrit quelque chose durant votre vie ? — R. Oui.

— D. Voulez-vous nous dire le titre de l'un de vos ouvrages ? — R. Oui.

Et la table alors dicte ces lettres :

D. E. L. I. B. E. R. I. A. R, E. I. T. R. I. I.

Ce que les assistants lisent ainsi, en remplaçant la 11e lettre E par un B

De liberi arbitri.

Ils s'aperçurent que l'Esprit s'était trompé en donnant la lettre E, ou qu'eux-mêmes avaient fait erreur en prenant note des lettres dictées. Il est assez facile, en effet, de se tromper, dans les séances de ce genre, surtout lorsque plusieurs personnes sont autour de la table et causent en l'interrogeant.

M. Vincent demanda d'autres détails. La table dicta ces lettres :

C. U. G. L. O. R. I. A. E. C. O. N. C. O. R. D. I. A.

Ce qui, en ajoutant la lettre M après les deux premières lettres, donne

Cum gloriæ concordia,

mots latins qui semblent compléter le titre donné plus haut.

Cependant le petit dictionnaire de Larousse n'étant pas assez complet, il fut impossible de contrôler. On se promit de vérifier, plus tard, avec un dictionnaire donnant le titre de l'ouvrage de Molina.

M. B... posa ensuite cette question :

— Qu'il nous dise où il est né ?

La table répondit : C. U. E. N. C. A.

Plusieurs autres questions peu importantes furent posées. Il y fut répondu par *Oui* et par *Non*.

M. Vincent demanda ensuite à l'*Esprit* s'il pourrait faire écrire *automatiquement* l'une des personnes présentes, Mme Vincent, par exemple, qui obtient facilement des communications de ce genre.

Le guéridon répondit : *Oui* et la séance fut levée.

Il était onze heures. On causa jusqu'à minuit. En ce moment, il fut question de procéder à la séance d'écriture automatique.

Mme Vincent s'installa au bout de son piano avec quelques feuilles de papier et un crayon. Mais M. B.... eut l'idée d'essayer, lui aussi, d'obtenir l'écriture automatique. Il prit du papier, un crayon et s'installa à l'autre bout du piano. Quelques minutes s'écoulèrent.

Mme Vincent qui pourtant a l'habitude d'écrire dans ces conditions n'obtint rien. Ce fut M. B... qui donna la communication suivante :

« Je n'ai rien à ajouter, sinon que j'ai professé vingt ans à l'université « d'Evora, dans le Portugal. Je n'ai rien à ajouter sinon que j'ai professé. « Je n'ai pas encore reconnu que mon erreur était complète. Je soutiens « toujours que l'état de grâce ne peut exister sans la participation de la « volonté. Je n'ajouterai rien ni ne retrancherai rien à mon œuvre si contro- « versée. Je vous y renvoie. *Molina.* »

J'ai conservé cette communication dans mes papiers et j'ai en à ce moment l'original sous les yeux. Elle est très grossièrement écrite. Elle a été donnée par la main de M. B..., assis, je viens de le dire, au bout du piano qui lui servait de pupitre. M. B..., qui tenait une cigarette de la main gauche, avait le corps et les bras raidis, mais il se rendait parfaitement compte de ce qui se passait et il affirma, après la séance, que les phrases écrites par lui n'étaient point sorties de son cerveau, car il n'avait eu nullement conscience de ces phrases. Il ajouta qu'après cette communication il avait ressenti de la fatigue dans son bras droit, qui était engourdi.

Voici les renseignements que j'ai pu me procurer, le lendemain, chez un ami, dans le *Dictionnaire des littératures* de Vapereau : « Molina (Luis) « jésuite et théologien Espagnol, né à Cuença en 1535, mort à Madrid « en 1601. Il enseigna, pendant vingt ans, la théologie à l'Université d'Evora, « en Portugal. Il est l'auteur du célèbre traité *De liberi arbitrii cum gratiæ « donis concordia* (1588, in-4°) dans lequel il émit la doctrine appelée *Mo « nisme.* Il croit que la grâce est efficace ou inefficace selon que la volonté « y coopère ou y résiste. Les dominicains espagnols attaquèrent ces idées « au nom de l'enseignement de saint Thomas. Le débat prit les plus grandes « proportions par la division des théologiens en *Jansénistes* et en *Molinistes.* »

Cette citation contient le titre exact du livre de Molina, que le guéridon avait donné incomplet et tronqué. En effet, le mot *gloriæ* remplace dans la dictée, le mot *gratiæ* et le mot *donis* ne s'y trouve pas. Le reste est exact. Quant à la communication écrite de la main de M. B..., elle est conforme à la pensée que doit avoir, au sujet de son livre. le célèbre jésuite espagnol. Celui-ci, en effet, a toujours les préoccupations théologiques qui le hantaient durant sa vie, puisque la mort n'a pas été pour lui le changement d'état spirituel sur lequel le catholicisme l'avait habitué à compter. Il a dû être troublé longtemps ; mais, ayant repris enfin possession de lui-même, il a

retrouvé fatalement ses idées premières, qui, de nouveau, se sont fixées dans sa mémoire. Il nous les communique, aujourd'hui, par l'entremise d'un médium et, ne s'étant pas aperçu que le monde avait marché, il croit nous intéresser, comme si nous étions des gens de son temps et de son milieu, nous préoccupant de la grâce et des conditions qui la rendent ou ne la rendent pas efficace.

Voilà, du moins, l'explication *spirite* que l'on peut donner de ce phénomène. Je crois qu'elle est plus rationnelle que celle qui consisterait à invoquer une suggestion mentale, très mystérieuse, émanant *inconsciemment*, de l'une des personnes présentes, et s'exerçant sur le médium. En résumé, toutes les apparences et tous les aveux, desquels il faut aussi tenir compte, car chacun paraissait agir avec une entière bonne foi et n'avait pas le plus petit intérêt à agir autrement — toutes les apparences et tous les aveux, dis-je, ont tendu à prouver d'une façon aussi complète que possible qu'une *intelligence* indépendante des onze personnes qui se trouvaient là avait dicté les réponses de la table et guidé la main du médium.

On voit que nous sommes loin des communications *voulues* obtenues par le Dr Davis et par ses amis.

XI

Nous nous en éloignons tout autant dans la séance qui eut lieu, en la même maison, avec la même table et en présence des mêmes personnes, le lendemain, 20 août 1886.

Je me mis à la table avec M. B..... Au bout de dix minutes environ, différents mouvements se manifestèrent. Je demandai à l'*Esprit* de nous dire son nom. Le pied du guéridon nous dicta ces mots :

I.E.N.E.L.O.S.E

Ce qui voulait dire : *Je ne l'ose*, l'I remplaçant le J.

J'insistai pour avoir le nom. J'obtins ces lettres : L.E.L.O.Y.E.R.

— Ah! repris-je, je crois vous connaître. C'est vous qui avez écrit, au XVIe siècle, un traité sur les spectres, les esprits, anges, démons, etc.

Réponse. — Oui.

M. B..., le médium, me pria alors de lui laisser poser les questions, et il se mit à interroger l'*Esprit*.

— D. Vous souvenez-vous du lieu de votre naissance? — R. Oui.

— D. Où êtes-vous né? — R. Huillé.

— D. Où est-ce Huillé? — R. Anjou.

— D. C'est un village? — R. Oui.

— D. Est-ce près d'une localité plus importante dont vous pourriez citer le nom? — R. Durtal.

— D. En quelle ville êtes-vous mort? — R. Angers.

En ce moment le guéridon est secoué avec beaucoup de force. Il va et vient, d'un côté sur l'autre. Je le prie de s'arrêter.

Il s'arrête, mais pour recommencer ensuite lorsque je mets la conversation sur le terrain religieux. Le Loyer, en effet, attribuait au démon toutes les manifestations que nous attribuons, aujourd'hui, aux Esprits. Il ne veut donc pas admettre, bien qu'il paraisse comprendre qu'il n'est plus incarné, que nous réfutions ses théories. Comme j'insiste sur cette question en lui reprochant ses préjugés catholiques; comme, d'un autre côté, les assistants, d'abord surpris, font entendre quelques éclats de rire, l'Esprit se fâche tout à fait, et nous montre sa mauvaise humeur en agitant le guéridon encore plus fort.

Nous le laissons se calmer. Puis, sur l'invitation de M. B..., je demande :

— Avez-vous écrit d'autres ouvrages que celui sur les Esprits dont j'ai parlé plus haut? — R. Oui.

— D. Lesquels? — R. Epigrammes.

— D. Vous avez écrit des Epigrammes? — Oui.

Je pose encore quelques questions sans importance, puis nous levons la séance à minuit, sans avoir essayé, cette fois, d'obtenir l'écriture automatique.

En faisant, en 1883, des recherches sur la science occulte, dans la bibliothèque de La Rochelle, j'avais découvert le gros in-4° de Le Loyer, ayant pour titre : *Discours des spectres ou visions et apparitions d'Esprits, comme anges, démons et âmes se montrant visibles aux hommes,* etc. (Edition de 1608). Ce livre, auquel je me suis reporté récemment, pour bien m'assurer que ma mémoire ne me trompait pas, ne contient *aucune notice biographique* sur son auteur. Je n'avais donc pu y trouver de renseignements sur le lieu de naissance de Le Loyer ni sur les autres ouvrages écrits par lui.

Le Loyer était un auteur angevin, peu connu ailleurs qu'en son pays, et il me paraît tout à fait rationnel de croire que les jeunes gens et les jeunes filles de Melle (Deux-Sèvres), qui se trouvaient à la séance dont je parle, n'avaient jamais entendu prononcer ce nom. M. B..., le médium, originaire, lui aussi, des Deux-Sèvres, affirma qu'il n'avait vu nulle part le nom de Le Loyer. Mme Vincent n'en savait pas plus long que moi, au sujet de ce personnage. Je n'ignorais pas, puisque j'avais parlé de lui dans la *Revue spirite*, en 1883 (1), que Le Loyer avait vécu en Anjou au XVI[e] siècle, mais je

(1) Voy. *Revue spirite* de septembre 1883 (page 429).

je répète, n'ayant jamais lu aucune biographie de cet auteur, je ne pouvais savoir qu'il était né à Huillé, près de Durtal, et qu'il avait publié des vers.

Voici maintenant une note qui le concerne, recueillie par moi, l'hiver dernier — c'est-à-dire plusieurs mois après la séance dont je viens de parler — chez un de mes amis, dans un dictionnaire biographique très complet : « Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse, démonographe et poète, est « né à Huillé (Anjou), en 1550. Il est l'auteur de : *Discours sur les spectres*, etc. « Il a laissé des poésies légères et des *Epigrammes* sous ce titre : *Erotopégnie*, « *Folastrerie et esbats de jeunesse* (1576). Il est mort conseiller au Présidial « d'Angers, en 1634. »

Je soumets ce second récit à l'appréciation du Dr Davis et je lui demanderai, de nouveau, comment la théorie de la transmission de pensée pourrait expliquer ce que l'on vient de lire? Si ce n'est pas l'*intelligence* de Le Loyer qui est venue donner des renseignements inconnus de toutes les personnes présentes, — qui est-ce ?

XII

Il me faut abréger cette longue réfutation. Je citerai pourtant trois autres faits non moins curieux, en contradiction absolue, eux aussi, avec le système de M. Davis.

Voici d'abord le récit d'une mystification abominable — le mot n'a rien d'exagéré — commise par la force intelligente qui s'est manifestée, ce jour-là, à l'aide du guéridon. Nous allons voir s'il est possible de retrouver la pensée de l'une des personnes présentes, au moment de la scène qui va suivre. Elle a lieu au Colombier, près Melle.

Dans la soirée du 5 novembre 1886, à cinq heures et demie, Mme Vincent et l'un de nos amis, M. H. C., se mirent au guéridon. J'étais absent. Mme Vincent, notre jeune fille et notre ami H. C., étaient donc seuls à la maison.

M. H. C. est un tout jeune homme, d'une honorabilité parfaite. Il eût été incapable, dans la circonstance, de songer à causer le plus petit chagrin à ma femme. La jeune fille — qui d'ailleurs n'a pas mis, dans cette séance, ses mains sur le guéridon — n'avait aucun intérêt à voir souffrir sa mère qu'elle aime beaucoup. Par conséquent, ma femme, notre fille et M. H. C. ne pouvaient *vouloir* que la communication dont je vais parler fût donnée. Je ne crois pas non plus que l'on puisse invoquer l'hypothèse de l'*inconscient*, qui ne pourrait, il me semble, s'il existait, être en opposition absolue avec le *conscient*, c'est-à-dire avec la raison qui se rend compte de ce qu'elle fait. Or les trois personnes en question avaient toute leur raison, chacune d'elles se trouvait dans un bon état normal.

Voici pourtant ce qui se passa :

La table dicta une communication annonçant que la mère de ma femme, qui habitait à cinquante lieues de là, *venait de mourir*, quelques heures avant. Le prénom de ma belle-mère était donné. C'était elle, du reste, qui semblait faire cette communication. Elle entrait en de longs détails, que je ne puis reproduire ici, à cause de leur caractère intime, sur sa maladie et sur sa mort. Elle citait des noms et prénoms de plusieurs personnes de la famille. En un mot, cette dictée présentait tous les caractères de la vérité absolue. M. H. C. prenait des notes, que j'ai, en ce moment, sous les yeux. Il dit, en ces notes, qu'il se sentait « très fatigué » pendant cette séance. Quant à ma femme, elle sanglotait ; et la communication, qui fut très longue « dut être interrompue », ajoutent les notes. On la reprit avant mon retour. La table donna de nouveaux détails.

Lorsque je rentrai, le soir, vers sept heures, je trouvai ma femme, notre fille et le jeune H. C. très émus tous les trois. Ils me racontèrent la scène et me mirent sous les yeux les notes prises.

Le soir, à onze heures, notre jeune fille se mit au guéridon avec M. H. C., car ma femme était trop affligée pour prendre part à cette seconde séance. Quant à moi, je ne savais que penser et j'attendis.

Un nom nous fut donné, celui d'un personnage mort quelque temps avant, et qui nous avait déjà mystifiés dans une précédente soirée. Je dois dire qu'il avait parfaitement connu, durant sa vie, les noms, prénoms, âge, etc., des personnes composant la famille de ma femme. Je lui demandai si ce qui nous avait été raconté, le même soir, était vrai? La table répondit : *Oui*. Je répétai la question ; je dis : « En êtes-vous bien sûr? » La table frappa un second coup voulant encore dire : *Oui*. Ma femme et la jeune fille se regardèrent consternées. M. H. C. ne semblait pas douter plus qu'elles de la réalité d'un fait annoncé avec tant de précision.

J'étais cependant plus incrédule qu'eux, car je ne me fiais pas du tout à celui qui venait de se mettre en communication avec nous. Le lendemain, nous envoyâmes une dépêche dans la ville de R..., pour avoir des renseignements.

Le soir même, c'est-à-dire le 6 novembre, Mme Vincent et M. H. C. interrogèrent de nouveau le guéridon.

L'Esprit qui, dans la seconde séance de la veille, était venu, se nomma, puis il déclara qu'il avait fait, dans les deux séances de la soirée précédente, une mauvaise plaisanterie et que la mère de ma femme n'était pas morte. Une lettre, reçue de R..., deux jours après, nous apprit que ma belle-mère n'avait pas même été malade le jour où l'on nous avait annoncé sa fin.

Que conclure de tout cela, sinon qu'une intelligence, *indépendante* et *cons-*

ciente, avait dicté les réponses données par le pied du guéridon et que cette intelligence n'appartenait à aucun de nous !

On ne pourrait même pas invoquer, dans ce cas, la théorie de l'*impression télépathique*, c'est-à-dire une suggestion mentale d'un ordre tout spécial et si mystérieux que les savants ne peuvent l'expliquer, mais que certains d'entre eux nous présentent comme étant la cause des manifestations qui se produisent quelquefois au lit de mort (1). Ma belle-mère, en effet, n'était même pas malade lorsque la communication avait été donnée.

En présence de la bonne foi et de l'honorabilité des acteurs de la scène, en présence, notamment, du manque absolu d'intérêt qu'aurait eu pour M. H. C. l'un des médiums, la mort de la personne en question — et je dis cela pour le cas où nos adversaires supposeraient que ce jeune homme n'aurait pas été indifférent à cette mort, qu'il aurait même pu avoir des raisons pour la désirer et que son *inconscient* aurait été hanté, à son insu, par cette idée, ce qui aurait pu l'amener, toujours sans le vouloir, à communiquer à la table le propre fond de sa pensée, qui lui aurait été renvoyé sous la forme des phrases obtenues, — en présence, je le répète, de l'indifférence que M. H. C., grâce à sa situation indépendante vis-à-vis de nous tous, devait forcément avoir au sujet de cette mort; en présence enfin du chagrin réel de la fille et de la petite-fille, — je dois croire qu'auprès des trois personnes, témoins de la scène qui eut lieu, en mon absence, le 5 novembre 1886, ainsi qu'auprès des mêmes personnes et de moi-même, témoin, avec elles, des deux autres scènes qui eurent lieu, le même soir et le lendemain, il y avait *une personnalité invisible*. Elle nous a tous mystifiés, c'est vrai, mais, en même temps, elle nous a donné une preuve de plus de l'existence des esprits et de la possibilité qu'ils ont de se communiquer aux vivants. Peu m'importe, après tout, à moi, expérimentateur et chercheur, que la communication soit vraie ou qu'elle soit fausse. Je ne fais pas du spiritualisme sentimental et je ne vois, en ce résultat, négatif dans un certain sens, qu'une certitude morale nouvelle en faveur de l'opinion que je défends.

XIII

Tout récemment, chez un ami, à La Rochelle, j'ai voulu faire une expérience à la manière du Dr Davis. Nous nous sommes mis trois autour d'un guéridon : M. J., sa femme et moi. Mme J., une toute jeune femme de vingt ans, est médium. Au bout de quelques minutes le petit meuble se mit en mouvement. Je dis alors :

(1) Voy. les *Phantams of the living*, de Gurney, Miers et Podmore.



— Voulez-vous nous dire votre nom? Si vous le voulez, frappez un coup.

Le guéridon frappa un coup, ce qui signifiait : *Oui.*

— Nous allons, dis-je à M. et à Mme J., essayer d'obtenir du guéridon les noms suivants : *Pierre Moreau.* Pensez comme moi, à ces noms.

Ils m'assurèrent qu'ils allaient fermement penser au prénom et au nom indiqués.

J'interrogeai alors la table :

— Je sais le nom de l'Esprit qui est là, dis-je. Vous vous nommez Pierre Moreau. N'est-ce pas que c'est Pierre Moreau qui va répondre?

— Non, dit la table.

— Je vous assure que vous êtes Pierre Moreau. Allons, frappez autant de coups qu'il en faut pour arriver à la lettre P.

La table frappa dix coups. Elle s'arrêta sur le J.

J'y mettais toute ma volonté et j'avais la ferme intention d'obtenir le mot *Pierre.* M. et Mme J. avaient, m'ont-ils assuré, la même idée que moi.

Bref, au lieu d'obtenir les noms désirés, c'est-à-dire : *Pierre Moreau*, nous obtînmes ceux-ci : *Jacques Motin.*

Et comme je demandai de quel pays était ce Jacques Motin, la table nous dit : *Rue Jeanne-d'Arc, à Rouen.*

Or, il est bien certain que ces noms et adresse n'étaient pas dans ma pensée, et j'ai tout lieu de croire que mes collaborateurs à cette petite expérience n'ont pas dicté inconsciemment ou volontairement à la table la communication obtenue.

Que devient, dans ce cas, la théorie de M. Davis?

XIV

Voici un dernier fait :

Tout récemment encore nous avons fait, Mme Vincent et moi, une autre expérience en nous servant du procédé découvert par le docteur Davis. J'ai dit à ma femme d'écrire, sur un papier, une phrase et de plier le papier en quatre, sans me montrer ce qu'elle aurait mis dessus. Elle devait ensuite penser fortement à cette phrase et la répéter tout bas, de façon à ce que le guéridon — système Davis — put la reproduire.

Nous appuyâmes nos mains sur la table. J'avoue, bien sincèrement, que je ne pensais à rien. Ma femme, elle, pensait à sa phrase.

Le guéridon dicta ces mots :

Vous froissez, amis, nos idées.

Mais ce n'était pas du tout ce qu'avait écrit Mme Vincent, car la phrase qu'elle s'était efforcée, en y pensant fortement, de faire répéter par le pied de la table, était celle-ci :

Vous naviguez en eau trouble.

C'est donc cette phrase *voulue* qui aurait dû être reproduite, si la théorie du Dr Davis était vraie.

(*A suivre.*) ALEXANDRE VINCENT.

ENTERREMENT SPIRITE A POULSEUR (Belgique).

C'est ma mère et non mon épouse qui s'est inopinément désincarnée le 10 janvier.

L'enterrement a été splendide, et le résultat a dépassé toutes nos espérances, beaucoup de monde, bon nombre de notabilités, un public choisi, à même d'apprécier la valeur de notre chère doctrine. Plusieurs journaux politiques de Liège, *La Meuse* et *L'Avenir*, ont parlé de cette manifestation en des termes respectueusement sympathiques.

Deux discours ont été prononcés sur la tombe de ma mère bien-aimée : l'un par moi, l'autre par M. Henrion de Chênée. Ils ont été écoutés avec une attention soutenue; je vous adresse le mien et si vous lui trouvez quelque valeur, utilisez-le pour la *Revue*; il a été fait dans ce but, profiter d'une circonstance exceptionnelle pour défendre et faire connaître le spiritisme :

LERUTH.

Mesdames, messieurs, frères et sœurs en humanité : Unis par un sentiment de compassion pour une famille éprouvée, laissons-nous aller, pendant quelques instants, aux pensées qui se présentent à notre esprit lorsqu'un enterrement nous amène en ce lieu.

Une partie de l'assistance se demande si le cercueil que l'on confie à la terre contient réellement tout ce qui reste du parent, de l'ami dont nous regrettons en ce moment le départ. Une autre partie, se basant sur les affirmations du catholicisme, espère un jour revoir les êtres chéris qu'elle aime toujours, mais sa croyance est si vague, si peu logique, ses principes si incompatibles avec la science et les attributs divins que, malgré tout, le doute s'empare d'elle et la décourage. Tous, enfin, au départ de celui qui nous fut cher, nous nous trouvons dans une situation d'esprit qui dépend directement de notre conception du monde et de notre manière d'envisager l'avenir.

En présence d'un problème aussi grave, dont la solution peut dissiper tant de doute, apaiser tant de craintes, sécher tant de larmes, on comprend difficilement l'indifférence au sujet de cette grande question ; consacrer une partie de ses loisirs à la lecture des nombreux livres, dans lesquels, cet

important problème est agité et résolu d'une manière satisfaisante, serait chose rationnelle.

Par l'étude du spiritisme on peut se convaincre d'une manière positive, indiscutable, que la vie se continue au delà de la tombe. Tous, riches et pauvres, faibles et puissants, oppresseurs et opprimés, depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle nous sommes condamnés à faire ce voyage sans qu'aucune puissance humaine puisse y mettre le moindre obstacle. La mort, vous le savez, ne demande conseil à personne.

Elle est brutale, inflexible et sans égard pour les douleurs qu'elle engendre.

Ces réflexions nous transportent dans un ordre d'idées dont nous avons le tort de ne pas assez nous occuper. En effet, si, envisagée au point de vue corporel et terrestre, la vie est si peu de chose, pourquoi donc ne pas attacher plus d'importance au côté spirituel de notre être, à la vie de l'âme? et pourquoi ne pas profiter de l'occasion que nous offre le spiritisme de pénétrer plus avant dans ce domaine d'outre-tombe où nous savons que la mort nous jettera un jour, demain peut-être?

Si les ministres des cultes les plus en vue, y compris ceux qui se targuent sans scrupule du nom de représentants de Dieu sur la terre, pouvaient seulement jeter quelque lumière sur ces graves questions : d'où venons-nous? où allons-nous? pourquoi sommes-nous sur la terre? hélas! ils sont dans l'impossibilité de fournir la moindre preuve palpable à l'appui de leurs affirmations séculaires, et malgré les nombreux démentis que leur inflige la science, ils s'obstinent à donner aux enfants des enseignements erronés. Semer ainsi dans l'esprit des jeunes générations des germes que le développement de leur intelligence et la connaissance des découvertes modernes leur feront repousser plus tard, c'est éteindre tout sentiment religieux dans le cœur de celui qui réfléchit ; l'indignation d'avoir été trompé l'éloigne pour toujours du sanctuaire des religions reconnues par l'État.

Ces pasteurs d'âmes, pour accomplir leur mission, ne se rendent pas dans les milieux dits hérétiques, pour y semer la vérité et déraciner l'erreur, car ils ont conscience de la faiblesse des arguments dont ils disposent pour ne jamais affronter de semblables galères. Pour dissimuler leur impuissance, ils trouvent commode de lancer l'anathème et l'excommunication contre ceux qu'ils ne peuvent combattre. Ils ne paraissent même pas se douter qu'en agissant de la sorte, ils se mettent en contradiction flagrante avec les principes formulés par Jésus dans la parabole du bon Samaritain.

Vous le voyez et vous le savez tous, de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne rencontrez que doute et incertitude. C'est pourquoi la vie, celle du prolétaire surtout, est rendue doublement pénible; d'un côté par l'égoïsme qu'engendrent les doctrines matérialistes, de l'autre par le vague et l'incer-

titude des données qu'il possède sur ses doctrines futures. Aussi, quand l'heure de l'épreuve sonne, n'entend-on généralement que plaintes, gémissements et murmures. Ne comprenant point le but et l'utilité de la vie, on ne les supporte qu'en maudissant la société, qu'en accusant ou niant le grand ouvrier, qu'en stigmatisant Dieu d'injustice.

En voyant le pauvre honnête et laborieux végéter misérablement à côté du riche égoïste, la révolte s'empare du malheureux qui ne trouve nulle part l'explication de partialités aussi désespérantes ; la pluralité des existences seule peut faire comprendre d'une manière rationnelle le pourquoi de ces anomalies si apparentes.

Le principe de la réincarnation, qui donne la clef de ces contradictions et des phénomènes incompris, fait partie de la philosophie spirite ; il dissipe les doutes désespérants qui rendent l'existence si pénible, surtout dans les circonstances douloureuses que tous tôt ou tard nous subissons.

Il n'est cependant ni coûteux ni difficile de s'assurer de la véracité et de la grandeur du spiritisme, les livres dans lesquels on peut étudier la philosophie spirite et les moyens d'entrer en communication avec les esprits étant prêtés de bon cœur à celui qui sérieusement veut s'instruire. On peut alors, au coin du feu, examiner tranquillement, méditer à l'abri de tout regard cette doctrine sublime et rationnelle, dont l'action bienfaisante peut dissiper la désespérance et réchauffer les cœurs. Suffisamment éclairé et instruit, il est également facile de se convaincre de la possibilité d'entrer en relation avec les morts aimés, sans avoir besoin de recourir à une société constituée, à un spirite quelconque. Dans toute famille il se trouve un ou plusieurs médiums, ce dont on peut facilement se rendre compte par des essais réitérés, en se conformant simplement aux conditions contenues dans les livres dont on aura préalablement fait la lecture.

Ces moyens que nous conseillons généralement prouvent assez que, dans leurs travaux et les efforts qu'ils font pour propager leur doctrine, les adeptes du spiritisme ne sont guidés par aucun intérêt matériel, puisque, au lieu d'attirer les chercheurs dans leurs rangs, ils ont soin de leur faire remarquer que le concours des spirites n'est nullement indispensable ; il suffit de s'adonner simplement à l'étude et à l'expérimentation.

Pardonnez-moi si, contrairement à l'usage en pareille circonstance, je vous ai entretenu un peu longuement de questions philosophiques. En vous exposant sommairement les moyens d'acquérir la certitude que la mort ne détruit que l'enveloppe corporelle, et que, l'âme continue d'exister au delà de la tombe, dans des conditions de bonheur ou de souffrance rigoureusement proportionnées au bien ou au mal qu'elle a fait sur la terre, j'ai voulu contribuer à l'atténuation de la douleur qui résulte généralement du départ

de ceux que nous affectionnons. Les morts sont se qu'ils se sont fait eux-mêmes, ils sont les artisans de leur devenir.

Elle est bien consolante cette certitude que l'âme des bien-aimés est là, autour de nous, sous une forme spirituelle moins grossière, mais analogue à celle sous laquelle nous l'avons connue; elle nous voit, nous entend, continue à aimer ses parents et ses amis, s'efforcera de les consoler et de les soutenir dans les misères de la vie, leur sera utile dans la mesure de ses moyens ; aussi, notre probité, notre esprit de justice, ont des témoins bien vivants quoique invisibles, cette certitude je la possède absolument, et je puis dire avec conviction :

Au revoir, mère chérie; puisse notre profonde amitié et notre souvenir constant te soutenir, t'aider à t'élever vers Dieu; source unique du vrai bonheur.

NOTA : M. Leruth est l'un des plus énergiques propagateurs du spiritisme, à Poulseur, et dans cette localité, avec un ami, il a créé une belle salle de conférences dont la *Revue* a parlé longuement.

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE LAMENNAIS, *en* 1848 (*Nouvelle revue*) : « L'avènement de Louis Bonaparte, dit Lamennais, est la fin d'un « monde et le commencement d'un autre monde inconnu jusqu'ici. Jésus-« Christ annonçait il y a 18 siècles, et ces grandes ruines et cette grande « rénovation qu'il appelait son royaume de Dieu. Lisez l'évangile, il n'y a « pas un trait qui ne se réalise sous nos yeux. Vous savez que sur ce point « je ne me suis pas trompé, que j'ai constamment vu comme prochaine « cette dissolution générale d'une société qui doit mourir pour que la « vie ne s'éteigne pas dans le monde.

Dans l'histoire de Sainte-Catherine de Sienne, vie sublime de dévouement, d'abnégation et de charité, Mme Butler donne une belle définition de la prière :

« Ceux qui savent ce qu'est la vraie prière, savent aussi qu'elle est suivie « immédiatement d'une vue plus claire et plus nette du devoir à accomplir; « on entend une voix qui donne des directions, qui redresse le jugement, « qui fortifie les bonnes résolutions et console l'esprit découragé. Cette in-« fluence est en même temps extérieure et intérieure, elle pousse douce-« ment et conduit au but. Comment la prière serait-elle vraiment une « communion, si l'on n'entendait que la voix du suppliant ? que ceux qui « conservent encore des objections, attendent en demeurant dans le silence; « s'ils n'ont pas entendu la voix de Dieu, c'est qu'ils n'ont pas assez supplié, « assez persévéré. »

« La prière parfaite ne consiste pas dans la multitude des paroles, mais « dans l'intensité du soupir qui élève l'âme à Dieu. »

LES DRUIDES A LONDRES (Hyde-Park)

Au centre d'un second cercle marqué par douze pierres se tenaient debout plusieurs vieillards à cheveux blancs et à longues barbes blanches, parlant avec animation un langage aux sons durs auquel je ne compris rien. Ils étaient groupés autour d'une treizième pierre plus grosse que les autres, et bien qu'ils portassent le costume moderne, ils avaient l'air de célébrer quelque rite païen. A leurs pieds gisaient certains objets de formes bizarres, des rubans bleus et verts et des tablettes de bois recouvertes d'inscriptions gravées en creux en caractères étranges. Quelques-uns de ces vieillards tenaient à la main de très inoffensifs parapluies; mais l'un deux, leur chef sans doute, brandissait une longue et redoutable épée à poignée et à garde droites.

Tout à coup, un homme s'avança et, sur un ordre du chef, tira d'un clairon sonore deux notes éclatantes. A ce signal, douze hommes se dirigèrent chacun vers une des douze pierres, où ils se tinrent debout, le pied gauche sur la pierre, la tête découverte en signe de respect.

Le chef fit quelques pas en avant du groupe, tenant à la main un livre et, sous le bras, son épée dans le fourreau. Après avoir lu à haute voix une prière ou une invocation tout à fait incompréhensible, il tira son épée du fourreau en prononçant des paroles étranges auxquelles la foule répondit. Par trois fois, il répéta ce manège et trois fois les assistants lui firent la même réponse. Satisfait, sans doute, de ce qu'on lui disait, le vieillard remit l'épée au fourreau et la déposa sur le gazon, à côté de la pierre, après l'avoir fait toucher aux autres vieillards qui l'entouraient.

Cela commençait à devenir intéressant et je demandai à un spectateur, mon voisin, qui, lui aussi, parlait cette langue barbare, ce que signifiait cette cérémonie et quels étaient ces hommes. Il m'apprit que ces vieillards étaient des druides et qu'ils célébraient un *Gorsedd,* suivant l'antique coutume galloise, « à la face du soleil, l'œil de lumière », avant de se rendre à l'*Eisteddfod.*

Au mot d'*Eisteddfod*, j'avais compris. Les *Eisteddfodau* (*au* est le signe du pluriel en langue galloise; mais n'essayez pas de prononcer, vous n'y arriveriez pas), sont des jeux floraux du pays de Galles; ils consistent en concours de poésie, de chant et de musique.

Le but de ces fêtes, qui ont lieu une fois par an, est de conserver intactes la langue et la littérature galloises et d'en encourager l'étude. Or, cette année, en l'honneur du jubilé, les Gallois ont tenu à ce que leur *Eisteddfod* eût lieu à Londres, et c'est à l'Albert-Hall que, chaque après-midi, les

poètes, les chanteurs et les musiciens gallois concourent pour les prix et les récompenses qui sont offerts aux vainqueurs.

Je savais donc ce qu'était un *Eisteddfod;* mais la cérémonie du *Gorsedd* m'était tout à fait inconnue. Raison de plus pour n'en pas perdre un détail et pour profiter de l'obligeance de mon voisin gallois qui me donnait quelques explications.

Le *Gorsedd* ne peut avoir lieu que si la principauté de Galles est en paix; et la question du druide à l'épée, à laquelle les assistants venaient de répondre, signifiait tout simplement : La paix règne-t-elle ? — La paix règne, lui avaient répondu les Gallois réunis. Et la cérémonie continua.

A tour de rôle, l'archi-druide et les druides de moindre importance montèrent sur la pierre centrale et prononcèrent des discours religieusement écoutés et parfois applaudis. L'un d'eux, doué d'une voix de stentor, fit beaucoup rire les assistants. Je ne saurais, et pour cause, vous répéter ce qu'il leur a dit; mais j'ai ri comme les autres de sa pantomime animée et de ses gestes violents. Armé de son parapluie, il se servait de cet ustensile pour ponctuer ses phrases et, à chaque période, en pourfendait l'air comme avec un sabre.

Aux discours succéda un chant national, sorte de mélopée tantôt plaintive, tantôt martiale, dite par un Gallois avec accompagnement de harpe, l'instrument national. Le harpiste est habile et tire des sons très harmonieux de son instrument qui, comme tous ceux qui viennent du pays de Galles, n'a pas de pédales et est muni de trois rangées de cordes, dont une pour les demi-tons.

On ne rencontre pas des druides tous les jours. Le spectacle avait donc pour moi un intérêt très grand. A un moment donné, deux des douze personnages qui se tenaient auprès des pierres sacrées que le ciseau ni le marteau n'ont jamais touchées, se présentèrent, flanqués chacun de deux vénérables druides, devant l'archi-druide qui leur attacha à chacun, au bras droit, un ruban vert qu'il avait préalablement déposé sur la pierre. Cette cérémonie, qui avait l'air d'une initiation, se fit avec beaucoup de dignité de la part de l'archi-druide et avec le plus grand respect de la part des initiés et de leurs parrains.

Cela fait, les discours reprirent de plus belle, en gallois toujours, et enfin l'un des orateurs invita les assistants à assister à l'*Eisteddfod* à l'Albert-Hall, à midi.

Nota : Les druides croient à l'immortalité de l'âme et à la pluralité des existences; ce fut la croyance nationale de nos pères *les Gaulois*.



SOUVENIRS DU GROUPE GIRONDIN (1)

Sous ce titre, notre F. E. C., M. L. Thibaud, a réuni un grand nombre de communications fort courtes mais renfermant chacune un enseignement. Chaque communication est d'ailleurs suivie d'un développement dû à la plume de M. Thibaud lui-même, et nous devons dire que ces développements ne sont pas la partie la moins attachante de l'ouvrage.

Analyser les communications obtenues au Groupe Girondin serait presque refaire le volume qui les contient. Nous nous bornerons à suivre la marche générale de l'œuvre en examinant quelques-uns des points principaux qu'elle touche.

Tout d'abord, M. Thibaud rend compte de ses croyances. Elles sont conformes à celles de la généralité des spirites. Nous n'y relèverons que cette affirmation :

« Dieu doit être : *éternel*, dans toute l'acception du mot; infiniment *puissant*, *sage*, « *prévoyant*, *prudent*, *juste*, *miséricordieux*. »

Toutes ces qualités, même poussées à leur suprême puissance, ne me paraissent pas définir Dieu suffisamment. Aussi bien les mots humains manquent peut-être pour nous dire ce qu'est Dieu. Seulement, pour ma part, j'aime à considérer l'auteur des mondes à un point de vue si élevé que tous ces qualificatifs : prudent, sage, etc., ne peuvent qu'être inférieurs à l'idée que je me fais de Dieu. Cette petite réserve faite, je n'ai plus qu'à louer l'exposition des principes de M. Thibaud.

Dans une étude sur les *Religions*, l'auteur sépare avec raison, selon nous, l'esprit véritablement religieux du culte extérieur qui en est souvent la négation la plus absolue. Pour lui, la partie morale de toute religion est divine et ne peut qu'unir les hommes tandis que la partie pratique, le culte extérieur, de création humaine, les divise profondément. J'irai plus loin encore et je dirai que la partie même dogmatique des religions doit être sérieusement amendée sous peine de sombrer peu à peu sous l'indifférence générale.

Il est vrai que notre F. E. C. admet que « *le Spiritisme*, ce consolateur qui nous a été promis » doit en quelque sorte se substituer aux religions, qui sont près de périr.

Ici encore nous ne sommes pas tout à fait de l'avis de M. Thibaud. Nous croyons que le spiritisme a autre chose à faire que de remplacer les vieilles théocraties religieuses; Il est le mouvement en avant, la libre recherche dans le domaine de la philosophie et de la science. Il n'est pas, il ne saurait être une religion. Je ne veux pas dire que le sentiment religieux, appuyé sur la raison et la conscience, ne puisse être utile à l'humanité. Mais le spiritisme, science philosophique, doit appeler tous les hommes à la connaissance des vérités qu'il enseigne. Il doit donc rester en dehors des idées exclusivement religieuses pour n'éloigner personne.

J'ai remarqué, entre autres communications, la dictée sur la *lenteur du progrès* et sur *ses lois*. Le passage de l'âme à travers tous les règnes de la nature y est clairement indiqué, de façon à donner raison à cette manière d'envisager notre passé. Il n'y a qu'une loi de justice dans l'univers. Tout ce qui vit possède une âme : pourquoi limiter le progrès de cette âme? Du minéral à l'homme et de l'homme jusqu'à Dieu, la chaîne de nos transmigrations ne saurait être interrompue.

Une petite remarque, qui n'a l'air de rien, est excellente à noter : « Courage, frères « bien-aimés, faites des adeptes, mais des adeptes sincères. Rendez-vous compte, avant

(1) En vente à la librairie, 2 fr. 25. 5, rue des Petits-Champs, Paris.

« d'introduire des personnes dans vos groupes, si elles méritent d'y être admises; il ne « convient pas, vous le savez, de traiter légèrement le spiritisme. »

Nous sommes entièrement de l'avis de l'esprit qui a dicté cette communication. A vouloir faire trop de prosélytes, on s'expose à discréditer la doctrine. Comment devient-on réellement spirite? Par l'étude approfondie de notre philosophie et par l'examen sérieux et répété des phénomènes qui en sont la base. Connaissez-vous beaucoup de natures capables de se prêter à ce travail raisonné qui conduit l'homme à sa régénération morale?

Une curieuse dictée est celle qui a pour titre : *Un paradoxe apparent*. La question du mal y est traitée de façon à captiver l'attention. Tout vient de Dieu, y est-il dit, même nos pensées mauvaises. Et l'esprit développe logiquement son système d'après lequel le mal ne serait qu'un moyen employé par Dieu pour nous conduire au bien. Ceci heurte peut-être l'idée que nous nous faisons de notre libre arbitre et conséquemment de notre responsabilité, mais c'est une théorie qui en vaut une autre et qui nous pousse à méditer

Quelques bonnes pages sur les prédictions sont dues à M. Thibaud. En voici la conclusion :

« Le passé et l'avenir, dit-il, étant en général soustraits à la connaissance des incarnés, « nous ne voyons pas que cette loi puisse être modifiée pour des causes d'un intérêt « minime et contestable ; et par suite nous pensons que si, par un moyen quelconque, « un esprit désincarné ou incarné pouvait avoir un instant cette prescience qui n'appar- « tient qu'à Dieu, et qui ne pourrait être que la conséquence de son avancement, il com- « prendrait en même temps qu'il lui est interdit, sans un motif d'utilité absolue, de « divulguer ce qu'il lui a été permis d'entrevoir. Ces révélations ne seront jamais ce qu'on « entend par *prophéties*, mais seulement des *prévisions* plus ou moins exactes, suivant la « portée de l'Esprit. »

Nous recommandons ces prudentes observations à certains spirites trop crédules qui admettent sans conteste tout ce que leur disent les Esprits, sans chercher à se rendre compte de la nature plus ou moins élevée des êtres invisibles qu'ils interrogent. Si l'on doit être très circonspect dans la créance à donner aux communications, on ne saurait trop l'être pour celles qui concernent l'avenir. Ces prédictions sont souvent fausses et, les faux prophètes démasqués, certains de nos frères n'en continuent pas moins à les écouter et à noter leurs prévisions. Il y a là un écueil à éviter.

Nous pourrions citer de nombreux passages des communications obtenues au Groupe Girondin et des développements ou réflexions qui les accompagnent. Tout, ou presque tout, nous paraît marqué au coin de la logique et du bon sens.

L'œuvre de M. Thibaud est bonne à tous les points de vue. Elle sera utile surtout à ceux qui, terrassés par la douleur, viennent demander au spiritisme les consolations que, seul, il peut donner en s'appuyant avec certitude sur l'avenir heureux qui nous attend tous.

Terminons par quelques passages d'une lettre citée par M. Thibaud et qui nous paraît remarquable tant au point de vue du fond qu'à celui de la forme : « ... Quant à moi que les épreuves, la souffrance, la réflexion ont détaché peu à peu des choses matérielles, qui ne demande plus rien aux joies et aux biens de ce monde, ayant reconnu le vide immense de tout ce qui est terrestre et n'y consacrant plus de mes forces et de mon temps que ce que la nécessité et le devoir m'imposent; pour moi, dis-je, il n'est rien de plus précieux que ces voix d'en haut venant nous révéler les divins mystères, pas de consolations plus ineffables que ces échappées vers l'infini, vers la céleste patrie, vers Dieu.

« Comme un rayon, cet enseignement perce la nuit qui nous enveloppe, éclaire au loin la route, dissipe les vains fantômes, les chimères, les futiles espérances après lesquels tant d'hommes courent, perdant ainsi une vie qu'il faudra recommencer.

« Nos guides spirituels nous exhortent à propager la saine doctrine : de pressants appels nous arrivent de tous côtés. Nous ne demandons pas mieux que de communiquer à nos frères terrestres la lumière qui nous réchauffe, la force morale qui nous soutient au milieu des luttes de la vie, qui donne l'apaisement du cœur, l'espoir en une suprême justice.

« Mais, pauvres petits, que nos ressources sont débiles! Courbés presque tous sous de rudes fardeaux : besoins de famille, douleurs physiques et morales, que notre voix est faible dans la tempête qui rugit! Au milieu du tourbillon qui emporte l'humanité à travers les convoitises féroces, les appétits déréglés, les bassesses révoltantes; en face du scepticisme éhonté, de l'hypocrisie perfide, de l'indifférence, du dédain, de la haine, en face de tous les intérêts ligués contre nous, il faut faire entendre la parole retentissante comme le clairon des batailles, aller dans le vent et dans la nuit jeter la semence qui ne lèvera qu'après nous, quand nous serons passés, quand nous aurons quitté la terre.

« Soit : cette tâche ardue n'est pas faite pour me déplaire. Que Dieu et ses messagers me donnent donc les forces nécessaires pour l'accomplir; mais accablé parfois sous le poids de la matière, qu'il est difficile de travailler à féconder les âmes! Nous avons tous plus ou moins un passé à purger, des taches à effacer et notre liberté est amoindrie par les réparations que la loi éternelle nous impose. Nous acceptons avec résignation, avec reconnaissance les épreuves envoyées, sachant qu'elles seules peuvent rompre nos chaînes, en nous donnant les vertus qui nous manquent, en nous apprenant la patience, la douceur, la soumission absolue, mais ces épreuves ne nous permettent pas de travailler autant et comme nous le voudrions à la rénovation des sociétés humaines par le spiritisme.

« Heureux ceux qui peuvent et savent remplir dignement leur mandat! Excités par leur généreux exemple, nous ferons ce que nos moyens permettent et laisserons à Dieu le soin de disposer du reste. Puissions-nous dire à la mort : J'ai tracé mon sillon dans le champ du progrès.

« Gloire, honneurs passent comme le vent sur la grève, le bien seul ne passe pas.

« Heureux celui dont l'existence n'a pas été stérile! »

Il nous a semblé que la lecture de cette lettre si mélancolique et si belle, digne d'un poète et d'un penseur, aurait pour effet de toucher les âmes. Et nous l'avons reproduite avec bonheur, non seulement parce qu'elle exprime des sentiments exquis et rares, mais encore et surtout parce qu'à notre avis elle définit le vrai rôle du spirite ici-bas. M. Thibaud ne nous en voudra pas de lui avoir fait cet emprunt qui montre plus clairement que nous ne le pourrions faire à quel ordre d'idées élevé le Groupe Girondin s'est attaché. Les travaux de ce groupe, publiés grâce à la généreuse initiative de M. Thibaud, pourront désormais propager leurs utiles effets dans l'humanité. Nous en félicitons nos F. E. C. de Bordeaux et, en particulier, le spirite laborieux et dévoué qui a réuni les éléments de cette belle œuvre, à laquelle nous souhaitons tout le succès qu'elle mérite.

A. Laurent de Faget.

Le Centenaire de l'Émancipation des Juifs

Les Juifs depuis le second Temple jusqu'à 1789. — *Catéchisme des Juifs émancipés. — Les Juifs depuis l'émancipation. — Catéchisme mosaïste universel comparé au catéchisme mosaïste israélite.* (Nous ferons le compte-rendu de cette œuvre.)

Tel est le titre et le sous-titre du dernier ouvrage de M. Alexandre Weill, dont nous avons sous les yeux le premier exemplaire, qui n'a paru officiellement que le 1er janvier 1888.

L'auteur donne son livre comme « son testamment » et aussi, dit-il, comme « son chef-d'œuvre ». Nous espérons que ce ne sera pas là son dernier mot et qu'il ajoutera encore plusieurs codiciles à ce testament; mais nous convenons volontiers que cet ouvrage marque un progrès sur ses ouvrages antérieurs. Tout en restant pur Mosaïste, et rien de plus, le Mosaïsme de notre ami s'est élargi et semble pouvoir devenir assez compréhensible pour rester ouvert à tous les progrès religieux de l'esprit humain. S'il en est ainsi, il n'y a pas à rechercher d'autre preuve de la vérité relative du Mosaïsme, comme notre ami le comprend, car en ce cas, après avoir fait son œuvre, en suscitant la civilisation hébraïque et donnant au peuple juif toutes les qualités qu'il lui fallait pour accomplir sa mission jusqu'au bout, le judaïsme pourra sans crainte abandonner son caractère trop exclusivement sectaire et intolérant pour se mêler au grand courant de la religion universelle, où doivent nécessairement aboutir toutes les religions ethniques pour se confondre dans la grande religion de l'humanité.

Nous ne pouvons donc que recommander à nos lecteurs le livre de notre excellent ami, à qui nous souhaitons de longs jours et la force d'achever son œuvre si courageusement poursuivie depuis un demi-siècle. (*Tiré de la Religion laïque par Ch. Fauvety.*)

Les Pensées de Carita, les Réflexions de Marie, réunies en une forte et élégante brochure du format de la Revue :

Prix : 1 franc, franco de port pour toute destination. 90 pages, grand in-8.

10 exemplaires : 9 francs, franco par colis postal.

Ces prix disent assez que cette œuvre n'a été publiée qu'en vue de la propagande spirite : c'est une raison de plus pour nous de la recommander à nos lecteurs.

UNE DAME DIPLOMÉE demande si, dans une famille spirite, il n'y aurait point une place pour elle; elle peut parfaire l'instruction de jeunes filles ou de jeunes garçons, commencer pour le piano, et enseigner l'anglais.

L'institutrice n'est point exigeante, ayant quelques moyens; elle désire simplement réaliser peu de chose pour ce qui lui est nécessaire, c'est-à-dire, prendre ses repas en famille.

ÉLECTRICITÉ : *Le système*, inauguré par notre ami M. TSCHIERET, et adopté par ses associés, depuis l'agrandissement de leur fabrique, de vendre les appareils d'électricité, à très petit bénéfice, leur a permis d'augmenter leur fabrication, et cela, grâce surtout, aux fournitures très importantes qui leur ont été demandées par des spirites.

M. Tschieret a pu réduire dans une grande proportion ses frais généraux, ce qui lui permet aujourd'hui de livrer aux abonnés de la *Revue spirite* tous les appareils concernant les applications domestiques et industrielles de l'électricité, à des prix qui atteignent *maintenant la dernière limite du bon marché.*

M. Tschieret, ingénieur, 2, boulevard des Sablons, à Neuilly-sur-Seine, se charge de la fourniture et de l'installation de la lumière électrique, de la transmission de force, des téléphones, sonneries, paratonnerres, etc., etc. Ce n'est pas une réclame à l'adresse de notre F. E. S. Nous établissons simplement un fait reconnu par les spirites qui se sont adressés à cet électricien.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50 : émaillée. 3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère. 3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50). 3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. 3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol. 6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr. 50 fr. »
RECUEIL DE PRIERES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin. 3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. 2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. 5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet. 3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Wahu. 5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Wahu. 1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès. 1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*. 1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus. 3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau. 3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu. 3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu. 1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier. 4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier. 3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon ancien consul de France en Chine. 3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin. 1 fr. 25
La raison du spiritisme. 3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique. 1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique). 1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève. [illegible] fr. »
Le messie de Nazareth. 3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets. 1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures. 5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani. 3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus. 3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus. 2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire. 10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eichtal, 2 vol. 12 fr. »
Esprit des Gaules. 7 fr. »
Terre et ciel. 7 fr. »
L'enfer, par Callet, 4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble. 25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits*. 10 fr. »
d° *Question des Esprits*. 7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus. 10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet. 5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand. 10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari, 10 fr. »
d° d° 5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy. 10 fr. »
d° par Robert. 10 fr. »
d° par Pigeaire. 10 fr. »
d° par Charpignon. 10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol. 10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par [illegible]ozon, 4 vol. 12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy. 10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger. 4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | N° 4 | 15 FÉVRIER 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.
Le siège social de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés 24, rue des Petits-Champs (entrée, 1, rue de Chabanais) au 1er juillet 1888.

CONSEILS D'UN ESPRIT AUX SPIRITES

C'est un vrai bonheur pour moi que de venir exposer dans un milieu sympathique le résultat de mes études. Comme vous, j'appelle de mes vœux le moment où l'humanité dont nous faisons partie aura terminé l'évolution dans laquelle elle est actuellement engagée, où elle aura conquis les forces morales sans lesquelles elle continuerait à être impuissante à rendre sa condition meilleure.

C'est qu'en effet là est tout le problème. Toujours, à tous les moments de son existence, cette humanité, comme toutes les autres qui peuplent l'univers infini, a eu la situation que comportait son avancement intellectuel et moral. Son bonheur a été constamment en rapport avec sa capacité pour le bien, d'où l'on peut conclure que le bonheur est à la portée de l'homme et que de lui seul il dépend de le réaliser. Il est heureux quand il sait conquérir le bonheur. Et cependant bien peu ont été heureux jusqu'ici, bien que le bonheur soit le but des aspirations de tous.

Pourquoi cela? C'est, à mon avis, parce que jusqu'ici les hommes ont ignoré les conditions du bonheur. Les uns l'ont placé dans l'ambition satisfaite, les autres dans la puissance, dans la gloire militaire, dans l'amour, la plupart dans la richesse qui permet de satisfaire tous ses désirs ; et personne, ou presque personne, n'a été franchement heureux. C'est que presque pas un n'a cherché où se cache le bonheur. Tous ou presque tous ont pris pour guide les passions égoïstes et orgueilleuses. On a fermé l'oreille aux instructions des quelques maîtres de la sagesse qui ont apparu de loin en loin dans le cours des âges, et aujourd'hui, à force de progrès matériels, on se trouve acculé dans une impasse, et l'on se demande si, au milieu des immenses richesses créées chaque jour par le génie humain, une portion de l'humanité ne sera pas bientôt condamnée à mourir de faim.

Ce n'est pourtant pas l'intelligence qui manque à nos contemporains. Mais cette intelligence se porte tout entière à la conquête des biens matériels et dédaigne les biens moraux. Elle dédaigne aussi les études qui leur feraient connaître leur véritable nature et leur destinée. Elle méprise ceux qui s'en occupent, et prétend les flétrir du nom de mystiques. Et pourtant c'est dans ce soi-disant mysticisme si conspué qu'est le progrès; ce sont ces sciences dédaignées qui peuvent apprendre à nos frères ce qu'ils ont à faire pour assurer le salut de tous; c'est dans l'étude approfondie des principes qu'ils peuvent trouver l'indication de la voie à suivre pour résoudre tous les problèmes sociaux qui pèsent sur notre époque.

Il ne suffit pas d'attendre une solution de la force des choses ou du hasard, chacun s'efforçant de tirer son épingle du jeu et s'inquiétant peu du sort de la masse. Il faut comprendre enfin que nous seuls pouvons être les artisans de l'amélioration du sort général. Il dépend de nous seuls, de nous tous, qu'il devienne rapidement plus heureux. Mais rien ne peut suppléer, pour cette œuvre, à notre initiative et notre bonne volonté. Il faut, premièrement, nous appliquer à bien comprendre les données du problème, et ensuite agir énergiquement. Telle est la conviction résultant pour moi des études auxquelles je me suis consacré depuis ma désincarnation, et je vais m'efforcer de vous la faire partager.

Une puissance supérieure veille sur nous. La providence se manifeste au moyen de l'action exercée par les Esprits, les plus avancés protégeant les autres et veillant sur leurs progrès. Mais les Esprits d'un niveau supérieur au nôtre ne font jamais notre besogne. Nous avons virtuellement en nous des forces suffisantes pour progresser et faire progresser le monde auquel nous sommes attachés pour un temps. C'est à nous de les développer, de les utiliser, de les associer et de parvenir au but assigné à nos efforts, c'est-à-dire atteindre le moment où nous serons délivrés de cette terrible nécessité de nous lier aussi intimement à la matière grossière pour accomplir les travaux émancipateurs. Aucun obstacle ne s'oppose à notre action que ceux que nous accumulons nous-mêmes devant nous comme à plaisir, parce que nous sommes profondément imbus de cette idée fausse, que nous ne pouvons être heureux qu'aux dépens de nos frères. C'est le contraire qui est vrai : nous ne pouvons être heureux qu'en travaillant à rendre nos frères heureux. Comment faire comprendre cela à l'humanité que nous connaissons, et après le lui avoir fait comprendre, comment la déterminer à faire de ce principe le grand mobile de sa conduite? Il faut essayer cependant. C'est à force de crier la vérité sur les toits que l'on finira par la faire accepter par le plus grand nombre.

Il est une vérité que chacun comprend : c'est que, dans un pays de suffrage

universel comme le nôtre, les électeurs des campagnes, étant les plus nombreux, seraient les maîtres du gouvernement du pays s'ils savaient s'entendre entre eux et faire valoir leurs idées et leur volonté; ils ne l'ignorent pas. Mais réaliser une telle chose leur paraît une œuvre si ardue qu'ils ne la tentent même pas, et qu'ils se résignent à voter un peu au hasard pour les candidats dont les tendances leur paraissent les moins éloignées de leurs aspirations. Cet exemple de ce que peut produire le défaut de confiance en ses propres forces fait suffisamment comprendre pourquoi toutes les classes de la société, ayant parfaitement conscience qu'il y a quelque chose à faire, ne font rien et marchent au hasard, tantôt dans les errements du passé, tantôt dans une voie nouvelle où l'on s'avance en tâtonnant, faute d'être guidés par des principes bien étudiés.

Voilà ce que j'affirme. Mais quelle autorité ai-je pour proclamer les vrais principes? Plus d'un s'en est déjà fait l'apôtre. Quand je les aurai exposés une fois de plus, auront-ils plus de force pour pénétrer dans les masses et s'en faire accepter? Evidemment non; je ne puis espérer cela. Mais j'espère que la petite phalange d'hommes de bonne volonté à laquelle je m'adresse spécialement me prêtera une attention bienveillante. Je crois que je pourrai en amener un certain nombre à partager mes idées, et à comprendre la nécessité de se préparer à une action prochaine. Enfin, ne réussirais-je qu'à persuader à quelques-uns qu'il faut agir, sans cesse agir pour mieux faire comprendre ses convictions et les faire partager, je n'aurais pas à regretter le temps consacré à cette propagande d'idées que je crois bonnes pour tout le monde.

Depuis longtemps, certains penseurs, Esprits avancés incarnés sur la terre, se sont préoccupés des moyens de rendre l'humanité dans son ensemble plus heureuse, moins malheureuse si vous le voulez, qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Il leur semblait que la chose n'était pas irréalisable et qu'il suffisait pour atteindre le but de trouver une organisation sociale, économique, et au besoin politique, plus rationnelle que celles que nous a léguées le passé. Saint-Simon, Fourier ont été de ceux-là, puis Cabet, puis Proudhon. Aujourd'hui l'on ne parle plus guère de leurs systèmes, mais ils ont pour héritiers plusieurs sectes de socialistes qui, sous diverses dénominations, poursuivent le même but et croient pouvoir, s'ils avaient les coudées libres, améliorer beaucoup le sort des prolétaires. Ce qui distingue la plupart de ceux-ci des grands chefs d'école, c'est que ces derniers ne voulaient employer que la persuasion pour amener leurs concitoyens à adhérer à leurs doctrines et à les mettre en pratique, tandis que les socialistes de nos jours sont presque tous d'accord pour établir leurs systèmes au besoin par la force, avec la conviction de rendre meilleure la condition des prolétaires aux dépens des déten-

teurs actuels de la richesse. Ils ont déclaré la guerre au capital, à la bourgeoisie, croient que le prolétariat est de force à devenir le maître à son tour, à gouverner de manière à augmenter dans une forte proportion le bien-être de la classe la plus nombreuse.

Il ne faut pas croire que toutes ces études accomplies par de grands esprits, que toutes ces aspirations plus ou moins bien digérées, soient de pures rêveries. Elles ont leur raison d'être dans la loi du progrès, de l'évolution vers le mieux, qui est la cause de l'activité humaine. C'est là le grand mobile. L'homme, mécontent d'un état qui laisse certainement beaucoup à désirer, cherche de toutes ses forces à l'améliorer. Il y parvient bien lentement au gré de ses désirs, mais pendant cette longue ascension il perfectionne toutes ses connaissances, et il fait dans toutes les sphères de son activité des conquêtes nouvelles, sur lesquelles il s'appuie pour s'élever plus haut. Comme chaque siècle qui s'écoule a augmenté dans de notables proportions ses richesses matérielles, intellectuelles et même morales dans une certaine mesure, il est bien fondé à croire qu'il peut, par son travail et sa persévérance, obtenir beaucoup plus encore, et ses aspirations vers un bonheur plus grand sont certes parfaitement légitimes. En leur obéissant, il ne fait que suivre l'impulsion qui lui a été donnée dès l'origine par la puissance créatrice. Je suis convaincu pour ma part que ces aspirations ne sont pas vaines, et qu'elles l'entraînent vers sa véritable destinée.

S'il en est ainsi, pourquoi les grands penseurs socialistes et leurs disciples les plus intelligents et les plus dévoués ont-ils échoué dans toutes leurs tentatives pour réaliser leurs conceptions ? Ces insuccès sont faciles à expliquer, et il y a là des exemples suffisants pour préserver de mécomptes semblables tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de l'humanité, et qui la voient dans une organisation plus rationnelle réalisant la justice sociale.

En effet, qu'y a-t-il à la base de tous les systèmes préconisés, quelle que soit la forme spéciale qu'on leur ait donnée ? Un seul principe, l'association, substituée à l'individualisme, au chacun pour soi, au laisser-faire, laisser-passer. Mais ce que les premiers organisateurs n'ont pas compris, c'est, dans l'ordre moral, la nécessité de substituer en même temps la fraternité, le sentiment de la solidarité au sentiment personnel, à l'égoïsme. Ils ont cru que les passions mauvaises seraient dominées, annulées par l'intérêt bien entendu. Ils prouvaient à leurs concitoyens que, moyennant certains sacrifices, ils pouvaient augmenter énormément leur bien-être. Comment hésiteraient-ils à marcher dans la voie nouvelle qui leur était indiquée ? Et pourtant, non seulement le grand nombre a refusé de les suivre, mais ceux qu'ils sont parvenus à convaincre, ceux qui ont tenté de réaliser le système en mettant en jeu, avec leurs ressources matérielles, tout ce qu'ils avaient

d'intelligence et de dévouement, ont vu péricliter en peu de temps ce qu'ils avaient fondé; ils ont échoué misérablement partout où ils ont essayé de réaliser l'idée pour laquelle ils s'étaient enthousiasmés.

Il n'est pas difficile aujourd'hui de savoir le pourquoi de tous ces insuccès. L'humanité n'étant pas mûre pour le progrès, était trop imparfaite encore, trop dominée par ses passions égoïstes, de sorte que chacun, voulant tirer à lui la couverture, entravait la marche de l'entreprise. Les conditions absolument indispensables de dévouement, d'abnégation, faisaient défaut. Celui qui était incapable de faire beaucoup entravait les autres par un sentiment de jalousie. Bref, c'était la cour du roi Pétaud.

Si les collectivistes de notre époque arrivaient au pouvoir, pense-t-on qu'ils réussiraient beaucoup mieux dans leurs tentatives ? Il est bien certain d'avance que non, parce que pour le succès ils sont dépourvus des mêmes qualités qui ont manqué à leurs devanciers. Ils accumuleraient au début les iniquités, les ruines, essaieraient ensuite de faire marcher les choses par un despotisme de fer, et finalement ils sombreraient sous la réprobation générale, d'autant plus vite et plus irrémédiablement qu'ils ne pourraient aucunement satisfaire les appétits surexcités par leurs promesses.

Il est donc bien évident pour quiconque réfléchit que l'humanité est encore trop imparfaite pour pratiquer des systèmes sociaux perfectionnés. Il est, par conséquent, tout à fait inutile de tenter de réaliser de tels progrès tant que les choses resteront dans le même état. Faut-il donc se croiser les bras et attendre patiemment des temps meilleurs ? Ce n'est pas mon avis. Je crois qu'il y a quelque chose à faire et qu'il faut se rappeler la fable du charretier embourbé qui s'adressait à Hercule pour le tirer de peine. Hercule veut qu'on se remue. C'est aussi ce que je pense, et je crois qu'il est urgent de se mettre à l'œuvre, si l'on veut non seulement hâter le moment où le sort des populations impatientes pourra être amélioré, mais encore éviter de grands malheurs que les conditions économiques actuelles des peuples civilisés rendent imminents.

Ce n'est pas tout que de dire qu'il faut se mettre à l'œuvre. Le plus difficile reste à faire. Quel plan de conduite convient-il d'adopter ? En quoi consistera cette action que je recommande comme urgente ?

Je vous ai dit que l'humanité que nous connaissons n'était pas assez avancée pour pouvoir pratiquer avec fruit des systèmes sociaux perfectionnés. Voilà une première indication. Il faut hâter de toutes ses forces le moment où ce désidératum sera comblé, et pour cela il faut que chacun favorise tout ce qui pourra répandre dans les masses les lumières qui leur manbuent. Remarquez que je dis lumières et non point instruction. Ce

sont choses différentes, et même, dans quelques cas, opposées. Je me hâte d'expliquer ce qui va sembler à plusieurs une énormité.

On fait depuis quelques années des efforts louables pour répandre partout l'instruction primaire et la rendre aussi complète que le permet le nombre d'années pendant lequel les enfants sont astreints à fréquenter l'école. J'approuve beaucoup le zèle avec lequel la démocratie est entrée dans cette voie ; mais, quoi qu'elle fasse, elle ne parviendra jamais à faire que l'instruction primaire atteigne le niveau de l'instruction secondaire. Or, nous pouvons constater tous les jours que nos concitoyens ayant reçu l'instruction secondaire, même avec succès, sont loin pour la plupart de posséder les lumières qu'il faudrait pour réaliser les progrès moraux et sociaux, objet principal de nos préoccupations et, selon nous, supérieurs à tous les autres. J'irai plus loin, et je dirai que l'enseignement supérieur, loin de donner ces lumières à ceux qui le suivent, les obscurcit plutôt pour eux, puisque la plupart suivent les doctrines matérialistes, cachet de l'école.

Nous autres, spirites, théosophes, qui faisons passer au premier rang pour leur importance les études qui embrassent l'origine des choses, la vraie nature et la destinée de l'homme, la meilleure organisation des sociétés par la pratique de la solidarité fraternelle, nous sommes supérieurs à tous ces hommes dont quelques-uns remplissent le monde de leur renommée? Non, vraiment ; nous n'avons pas cette outrecuidance. Mais il est certain cependant que nous possédons certaines lumières qu'ils n'ont pas encore, — probablement parce qu'ils les ont repoussées jusqu'ici de parti pris, — grâce auxquelles nous pouvons comprendre les problèmes sociaux qu'ils ne comprennent pas ; et si nous ne sommes pas plus capables qu'eux de les résoudre en ce moment, du moins nous connaissons les seules conditions possibles d'une solution pratiquement réalisable.

Vous voyez donc que, suivant moi, ce n'est pas l'école primaire, secondaire ou supérieure qui résoudra le problème social. Il faut autre chose que, la science de nos facultés ou de nos académies. Il faut une curiosité qui dans la nation, se répande de savoir d'où vient l'homme et où il va, de savoir, aussi ce que peut être l'univers ; il faut que cette curiosité soit satisfaite par la vulgarisation d'une conception générale du monde, de l'homme et de la vie, basée sur les phénomènes spirites et magnétiques, et assez rationnelle pour être acceptée par tous les gens sans parti pris, sans intérêt personnel dans la question.

Ah ! certes, si les Eglises chrétiennes avaient compris leur mission, elles avaient là un beau rôle à jouer. Elles pouvaient être les initiatrices de l'humanité dans l'évolution qui se prépare. Leur organisation était parfaite pour cela, et en quelques mois elles pouvaient être prêtes à répandre

partout la bonne parole. Mais pour cela il eût fallu qu'elles fussent animées d'un autre esprit, car il s'agissait d'émanciper l'humanité. Elles n'en ont pas eu le courage. Elles ont préféré lutter contre l'évidence pour essayer de la maintenir en tutelle. Par là elles ont montré ce qu'elles étaient. L'abnégation leur a manqué. Elles ont craint que l'humanité ne voulût user des lumières nouvelles pour voler de ses propres ailes et que leur influence séculaire ne fût détruite. Comment n'ont-elles pas compris qu'on ne peut lutter longtemps contre l'évidence, et qu'au point où en sont les choses, il n'est pas plus possible de cacher aux hommes leur véritable nature qu'il n'a été possible autrefois de leur cacher la rotation de la terre.

Ainsi la vulgarisation d'une conception générale nouvelle a pour ennemies deux puissances, la science matérialiste et les religions spiritualistes dites chrétiennes. L'hostilité de la première est déjà entamée. Les études hypnotiques et magnétiques auxquelles elle a fini par se livrer avec ardeur l'amèneront peu à peu à rendre hommage à la vérité.

Il est à remarquer que la science n'a, en somme, que des intérêts d'amour-propre engagés dans la question. Elle résiste à se déjuger ; mais elle ne peut méconnaître quel vaste champ d'études intéressantes, passionnantes même, elle laisse de parti pris en dehors de ses investigations. Aussi son accession n'est qu'une question de temps. Mais les religions, la catholique surtout, croient avoir un intérêt matériel de premier ordre en jeu, en même temps qu'un intérêt d'influence, de domination. Dans de telles conditions, pour qui a suivi sa marche à travers les âges, les probabilités sont qu'elle ne désarmera jamais. Elle périra plutôt, après une tentative pour ressaisir son empire, en provoquant et en se mettant à la tête d'une organisation théocratique du socialisme.

Quelle conduite doivent tenir, dans de telles circonstances, ceux qui veulent prêter leur concours à la préparation de l'ordre nouveau ? Ce que je viens de dire de leurs deux principaux adversaires suffit pour l'indiquer.

Il faut favoriser autant que possible les études des représentants de la science, en leur faisant part de tous les faits qui se produisent à notre connaissance et qui sont de la nature de ceux dont ils consentent à s'occuper. Tout se tient, et ils arriveront sans résistance, entraînés par leurs études mêmes, à des conclusions qu'ils repousseraient bien loin si l'on voulait les convaincre par le raisonnement.

Remarquez qu'ils fuyaient les séances magnétiques et traitaient de charlatans les magnétiseurs, et qu'aujourd'hui ils se font honneur de reproduire ce qu'ils méprisaient chez autrui. Ils finiront bien par se trouver un jour, sans négation possible, en présence du principe qui survit au corps ; il suffira qu'ils l'aient découvert eux-mêmes pour qu'ils ne craignent plus

l'accusation d'inepte crédulité. Donc, faciliter les études des savants et les suivre avec intérêt, voilà la conduite que je conseille.

Quant à l'Eglise, ou aux Eglises, il n'y a rien à faire. Ce sont des adversaires irréconciliables, parce que leurs membres font passer les intérêts de la corporation avant toutes choses, avant ceux de l'humanité, avant ceux de la vérité. Vouloir lutter contre eux est du temps perdu. Il faut les laisser manœuvrer pour tâcher de ressaisir leur influence jusqu'au moment où, à force de marcher en sens inverse de l'humanité, ils auront achevé de se séparer d'elle.

(*A suivre*). (*Communication reçue au Groupe bisontin*).

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXAMEN D'UN LIVRE NOUVEAU (1)

XV

J'en ai fini avec les faits de table parlante. Il me reste maintenant à faire remarquer au lecteur que M. Davis, ainsi que je l'ai dit dans la première partie de cette réfutation, ne manifeste pas, d'un bout à l'autre de son livre, le parti pris de nier la réalité de tous les phénomènes.

Les apparitions de « mains visibles par elles-mêmes ou visibles à l'aide de la lumière » ne sont pas, pour notre adversaire, le résultat de la supercherie. Tout ce que raconte M. W. Crookes à ce sujet, M. Davis le croit. Le savant anglais n'aurait été mystifié par le médium que dans le cas de *Katie King*. Il ne l'aurait pas été, par exemple, dans les faits suivants :

«... Une charmante petite main s'éleva d'une table de salle à manger et « me donna une fleur ; cette main apparut et disparut trois fois, me donnant « la facilité de me convaincre qu'elle était aussi réelle que la mienne. Cela « eut lieu avec la lumière, dans ma propre chambre, pendant que je *tenais* « *les pieds et les mains* du médium. »

« Une autre fois, une petite main et un petit bras qui paraissaient appar- « tenir à un enfant apparurent jouant sur une dame qui était assise près de « moi ; puis ils vinrent frapper mon bras et tirer mon habit à plu- « sieurs reprises.

« Une autre fois, un doigt et un pouce furent aperçus effeuillant une fleur « que M. Home portait à la boutonnière, et posant chaque pétale en face de « plusieurs personnes qui étaient auprès de lui. »

---

(1) Voir les *Revues* des 15 décembre 1887, 15 janvier et 1er février 1888.

M. Davis admet donc que ces faits, et plusieurs autres qu'il cite d'après William Crookes, sont vrais. «... Je n'ai pas, ajoute M. Davis, une objection « à élever sur la matérialité des faits de cette première partie des travaux « du savant. Toutes ses expériences ont eu lieu dans les meilleures condi- « tions et avec toutes les précautions que l'habitude des méthodes scienti- « fiques devait lui inspirer et entourées des témoignages — ceux de ses « collègues la plupart du temps — les plus sérieux et les plus concluants ; « et si toute créance devait être refusée en cette circonstance, il faudrait « rejeter le témoignage des hommes dans toutes les circonstances où on « est habitué à l'invoquer, car jamais faits n'en auront eu d'aussi honora- « bles à leur appui. »

« Impossible de supposer l'hallucination. Ce pourrait être vrai pour un « fait et une personne mais non pour une série d'expériences durant quatre « années et un nombre aussi considérables de personnes qui y ont assisté. »

« La mauvaise foi serait une grossière injure dont la pensée ne pourrait « même pas venir, quand il s'agit d'un William Crookes, l'honneur et la « loyauté mêmes. »

« C'est en vain que l'on parcourt en tous sens le terrain des suppositions; « il est impossible de rencontrer une hypothèse raisonnable que l'on puisse « opposer aux expériences du savant. »

Les phénomènes produits par le médium Slade, en présence du docteur Gibier (1), sont également considérée comme réels par M. Davis. « Chez « M. Gibier, dit-il, les expériences avaient lieu en pleine lumière. Slade « prenait deux ardoises encadrées de bois, plaçait sur l'une d'elles une petite « touche de crayon de quelques millimètres, recouvrait cette ardoise par la « seconde, et aussitôt on entendait le bruit du petit crayon, courant entre « les deux ardoises et écrivant ; lorsque le grincement cessait, on enlevait « l'ardoise supérieure, et la communication se trouvait écrite sur l'une « d'elles. »

M. Davis donne le récit détaillé de l'une de ces expériences et il ajoute : «... Voici ce que j'appelle une expérience tout à fait scientifique et définiti- « vement concluante.

« Je ne puis que répéter ce que j'ai dit à propos des premières expériences « de William Crookes. Je crois aux phénomènes et n'en excepte que les « apparitions d'esprits matérialisés, agissant, vivant, parlant, comme le « premier venu, qui sont purement et simplement, je le prouverai, le « résultat du charlatanisme. Je m'offre même à les reproduire dans les

(1) Voy. l'ouvrage du Dr Gibier : *Le Spiritisme ou Fakirisme occidental.*

« mêmes conditions. Oui, je crois aux phénomènes émanés de la force « psychique, mais je n'admets pas que les prétendus esprits soient pour « quelque chose dans leur production. »

«... En un mot, je suis arrivé à prouver scientifiquement que tous ces « phénomènes dépendent uniquement de la force psychique dirigée par « l'intelligence du médium ou par celle des assistants. »

XVI

J'ai montré, de mon côté, de quelle singulière façon M. Davis *prouve* que M. Crookes a été, dans les *apparitions de Katie King*, la dupe d'une mystification. Il est inutile de revenir sur ce sujet, le lecteur étant édifié sur l'*impartialité* avec laquelle notre adversaire a examiné la relation publiée par M. Crookes.

Quant au phénomène de la *table parlante*, on a vu aussi comment M. Davis l'explique. Sa théorie est, je le crois, suffisamment réfutée par les faits à l'aide desquels je lui ai répondu.

Restent les phénomènes de *formes lumineuses*, admis par lui comme vrais. Il vient de dire qu'il allait *prouver scientifiquement* que ces phénomènes ne sont pas produits par les *Esprits*, qu'ils émanent de la *force psychique* des médiums, ou de celle des personnes qui les entourent.

Eh bien ! j'ai beau chercher dans son livre, je n'y trouve pas la preuve *scientifique* annoncée. En effet, M. Davis se base sur ce fait qu'il est devenu médium et qu'il a pu influencer une table au point de lui faire dicter des communications émanant soit de sa pensée soit de la pensée des personnes présentes. C'est très bien ; mais j'ai cité des cas dans lesquels il était impossible d'admettre son système. Par conséquent la théorie spirite subsiste dans tout son entier.

M. Davis ne prouve donc pas scientifiquement que nous sommes dans l'erreur. Sa théorie de la table n'est pas une *preuve* , ce qu'il dit au sujet des autres phénomènes n'en est pas une non plus. Ce n'est qu'une *opinion*, pas autre chose, et cette opinion la voici :

« Nous avons dit vingt fois — déclare-t-il, à la fin de son livre — et nous « le rappelons en terminant : il y a dans l'homme un fluide spécial qui, « dans certaines conditions déterminées, et chez certains sujets où il s'accu- « mule plus facilement, parvient à produire des phénomènes de percussion, « d'élévation, de transport à distance et d'altération du poids des corps, « que l'on peut tous reproduire du reste par l'électricité et qui sont des « phénomènes purement naturels ; l'homme agit dans ce cas et comme « agent matériel de production de force et de transmission, ni plus ni moins « qu'une pile chargée de fluide, et comme intelligence directrice : voilà la

« vérité, tout ce qui est au-delà n'est que superstition, tromperie, illusion « ou mensonge. Il est certain que le médium possède une force fluidique « plus développée que chez les autres hommes, mais il est non moins cer- « tain que le commun des mortels peut arriver avec de la persévérance à « accumuler une quantité suffisante de ce fluide nerveux, pour produire « une partie de ces phénomènes. » Et M. Davis ajoute :

« Quel est ce fluide ? Quelle est la force qui en résulte ? Je ne sais, pas « plus qu'on ne sait ce que sont l'électricité, le fluide magnétique, le son ou « la lumière, mais il existe, c'est un fait qu'on ne peut plus nier aujour- « d'hui. »

«... Tous les phénomènes attribués aux esprits sont des phénomènes « purement naturels — dit-il encore — qui dépendent de l'organisation de « l'homme et que la science a le devoir d'étudier. Ce ne sera qu'une bran- « che de plus ajoutée aux sciences physiologiques. C'est ce que nous avons « voulu prouver. »

En présence d'une preuve aussi peu claire, M. Davis me permettra de voir autre chose qu'un reflet de l'intelligence du médium dans les phénomènes que nous obtenons, et de ne pas prendre, par exemple, pour un double fluidique de la main d'un médium masculin, une main de fillette qui apparaîtra et flottera autour de ce médium. Il y a là, en effet, autre chose qu'un dégagement du fluide nerveux ou force psychique des vivants. Ce n'est pas la foi aveugle qui doit nous guider mais bien le raisonnement et le bon sens. Or, le bon sens nous rappelle que, bien des fois aussi, le phénomène ne se borne pas à se présenter sous la forme d'une apparition. Des communications l'accompagnent. Elles nous disent toujours que ce sont des êtres désincarnés qui se manifestent ainsi. Il est, en outre, arrivé souvent que des visages fluidiques, se montrant dans ces mêmes conditions, étaient reconnus pour des visages d'individus morts. En présence, par conséquent, de l'*impuissance absolue* dans laquelle se trouve la science de nous démontrer le contraire, nous persisterons à croire que ce phénomène ne peut être expliqué rationnellement que par les spirites.

Tout nous prouve qu'il n'y a pas là des créations fantastiques et mensongères, produites par une sorte de rêve extériorisé, que feraient les médiums ou ceux qui les entourent. Nous sommes en présence d'un fait brutal, réel, indiscutable, dont les sceptiques les plus endurcis admettent aujourd'hui la réalité matérielle. L'hypothèse la plus vraisemblable, la plus sérieuse, la plus conforme aux récits historiques anciens et modernes, est que nous avons affaire à des esprits désincarnés.

La force psychique des incarnés est en jeu, en effet, mais leurs intelligences ne la manipulent pas comme on le prétend ; ce sont des intelli-

gences extérieures qui s'en emparent ; ce sont aussi les visages fluidiques ou les mains fluidiques de ces intelligences qui se montrent, à l'aide de fluides de même nature empruntés aux vivants.

XVII

En finissant, j'ajouterai que M. Davis publie, dans son livre, le récit de mystifications auxquelles il se serait livré, en Amérique, alors qu'il cherchait à se rendre compte de la facilité avec laquelle on pouvait être faux médium. Qu'il me permette de lui dire qu'il a eu tort, dans le propre intérêt du système qu'il défend. Dire aux gens :

« J'ai essayé, moi aussi, de mystifier les autres et j'ai réussi ! » c'est montrer de la franchise ; mais, en parlant de la sorte, on s'expose à se faire prendre pour un farceur, d'un bout à l'autre de son œuvre. Ce n'est assurément pas ce que M. Davis a voulu.

Quant à moi, je suis loin de le considérer comme tel. Je répéterai seulement qu'il a écrit certains chapitres avec parti pris et partialité et certains autres comme un auteur ne connaissant qu'imparfaitement la question qu'il traite. Devenir, tout à la fois, médium sincère et faux médium, c'est sans aucun doute très original, c'est peut être très habile. Cela ne suffit pas cependant pour être en mesure d'ébranler une doctrine qui gagne du terrain, de jour en jour, malgré les attaques aussi partiales qu'incohérentes de ses adversaires. ALEXANDRE VINCENT.

FAITS SPIRITES

Extraits de People from the other World. En anglais, par Henri S. Olcott.

(En vente Rue des Petits-Champs, 5.)

En parlant de la résidence des frères Eddy, médiums écossais, l'auteur dit : Nous avons eu ici, pendant une semaine, trois matérialistes ; un avocat, un artiste et un inventeur. En arrivant, ils étaient aussi forts de leurs arguments que s'ils venaient de lire Vogt, Molesschott ou Feuerbach, niant, comme dit Epes Sargent, toute évidence d'une nature psychique dans l'homme et semblant regarder comme une insulte d'être supposés doués d'âmes immortelles.

Mais quand ces hommes intelligents, assistant chaque soir aux séances, virent un groupe de douze esprits paraître devant eux et témoigner leur joie en se voyant reconnus de leurs amis, lorsqu'ils les entendirent parler à voix haute et intelligible, leur surprise fut plaisante à voir.

Le plus jeune d'entre eux, l'inventeur, reconnut plusieurs membres de sa famille et fut amené par ce fait à la croyance spirite.

L'avocat, homme d'une grande valeur intellectuelle et morale, nous quitta

hésitant entre la foi et l'incrédulité, n'osant plus émettre une opinion personnelle.

L'artiste, depuis ce temps, est de même pensif et indécis à ce sujet.

Retenus dans les entraves d'un long scepticisme, incapable de s'élancer dans l'océan ouvert devant eux, leur légère embarcation sentit l'écueil et les retint submergés dans un abîme sans issue.

Les manifestations obtenues par la famille Eddy sont de plusieurs sortes. Souvent un esprit s'est montré à un malade, ou mourant, et quelquefois à tous ceux qui l'assistaient, venant comme précurseur d'une prochaine catastrophe.

D'autres fois, les conditions matérielles de ces apparitions ont été telles que chacun dans la maison a pu les apercevoir.

Un soir d'hiver, la famille étant réunie, ils entendirent tous le bruit d'une voiture venant rapidement sur la route au nord du village.

Une épaisse couche de neige couvrant le sol aurait dû amortir le bruit des roues et cette circonstance leur parut si étrange qu'ils allèrent tous regarder à la fenêtre. Ils virent un carrosse découvert et de forme antique traîné par une paire de chevaux blancs qui portaient des plumes à leur tête. L'équipage tourna rapidement dans la cour et s'arrêta.

La pleine lune se reflétant sur la neige nouvellement tombée éclairait tous les objets environnants.

Sur le coussin du fond se tenait une dame âgée vêtue d'un riche costume écossais. Elle les regarda avec bonté et salua sans rien dire. Le siège était occupé par un cocher portant une cocarde à son chapeau ; un grand manteau de fourrure l'enveloppait.

Chaque boucle et ornement des harnais, chaque dessin des panneaux du carrosse était vivement éclairé par le reflet de la lune.

La famille, avec la timidité propre aux gens de la campagne, ne disait rien, attendant que la dame exprimât ses désirs. Aucun d'eux ne doutait de la réalité de ce qu'il voyait, et même le père s'avança vers la porte, se tenant prêt à obéir au premier signe de la nocturne voyageuse.

Mais, tandis que tous les yeux étaient fixés sur elle, la dame et son équipage disparurent peu à peu ; la haie du jardin, de même que les objets précédemment cachés par les chevaux et la voiture redevinrent visibles et l'équipage entier disparut, laissant les spectateurs frappés d'étonnement.

Le père s'écria en fureur que sa femme et sa belle-mère s'étaient sans doute livrées à quelques-unes de leurs diaboliques sorcelleries ; mais celles-ci soutinrent le contraire, ajoutant que cette apparition était un présage assuré de la mort d'un membre de la famille.

Les enfants, alors âgés de dix et douze ans, prirent une lanterne et cher-

chèrent sur la route et dans la cour les traces des roues du carrosse, mais leurs recherches furent infructueuses. Tout s'était évanoui sans laisser le plus léger vestige sur la neige.

Deux mois plus tard, la grand'mère mourut.

Un Allemand, M. Max Lenzberg, professeur de musique à Hartford, se trouvait à Chitendon avec sa femme et sa fille. A la prière de M. Eddy, il joua de la flûte durant une séance ; il occupait une chaise devant le premier rang de spectateurs, à quelques pieds du cabinet.

Après la disparition de M. Brown, le rideau se leva de nouveau et nous vîmes paraître deux enfants. L'un était un bébé d'un an environ, l'autre, une petite fille paraissant être dans sa douzième année.

Derrière ces enfants on pouvait voir, mais très indistinctement, l'ombre d'une femme âgée tenant le rideau de la main gauche et soutenant l'enfant de l'autre main. Madame Lenzberg crut reconnaître ses enfants décédés et, d'une voix caressante, leur demanda en allemand s'ils vivaient réellement encore. Immédiatement on entendit plusieurs coups affirmatifs et la petite Léna, attirée par un pouvoir irrésistible, s'avança vers les enfants qui se tenaient au bord de l'ombre du cabinet. Elle regarda un moment en silence, puis s'écria joyeusement : Oui, vous êtes mes petites sœurs. N'est-ce pas ?

De nouveaux coups furent frappés et les enfants s'agitèrent élevant leurs bras vers elle comme pour exprimer le plaisir qu'ils ressentaient de cette heureuse réunion.

A une autre séance, quatorze personnes étaient présentes et neuf esprits apparurent. D'abord William Brown qui adressa quelques mots à son fils ; puis une dame nommée Marie-Anne Clarke, vêtue de noir, ensuite madame Griswold, assassinée à Vermont peu de temps auparavant et qui, à l'occasion de sa première visite au groupe, donna tous les détails du meurtre à un de ses anciens amis, M. Wilkins, présent à la séance. Enfin parut madame Eddy elle-même, mère des médiums. Elle se tint silencieuse et, sans bouger, regardait l'artiste et moi assis l'un près de l'autre.

Elle salua et se retira ; puis comme, peu satisfaits, nous échangions un regard, elle reparut bientôt en disant :

— Mort, où est ton aiguillon ? où est ta victoire ?

Elle parlait si haut qu'elle eût pu être entendue du plus nombreux auditoire de New-York.

Ma surprise fut si grande en entendant sa voix que je tressaillis, fixant mes yeux sur elle comme je ne l'avais fait auparavant sur aucun orateur.

Elle était grande et forte, sa figure était exactement semblable au portrait donné dans le chapitre précédent.

Elle portait un corsage blanc et une jupe sombre. J'aperçus les boucles

de sa chevelure en la regardant de profil, tandis qu'elle tournait la tête en parlant.

Elle dit, s'adressant à moi :

« Vos écrits sont l'expression de la vérité, soyez assuré qu'elle prévaudra bientôt.

« Des milliers d'esprits sont témoins de vos luttes et vous souhaitent le secours du Très-Haut. Ils voient la marche rapide du progrès sur la terre, leur foule imnombrable vous entoure et vous aide. Continuez, mon ami, quand vous viendrez vers nous, nous vous accueillerons avec gratitude pour avoir osé dire et propager la vérité.

« Je vous remercie de votre bonté envers mes enfants qui ont si longtemps souffert pour la bonne cause. »

Il est inutile d'ajouter que je n'eus pas besoin de sténographier pour fixer dans ma mémoire cet étonnant discours dont je n'ai rapporté qu'un fragment.

Madame Eddy parla aussi de ses souffrances et épreuves terrestres et accusa avec amertume ceux qui tourmentent et persécutent les médiums, faisant allusion aux tortures infligées à ses propres enfants.

Ses remarques montraient la profonde et ineffaçable impression faite sur son âme par les mauvais traitements qu'elle eut à supporter pendant sa vie, et ce cas offre un sujet de considérations sérieuses pour les psychologues.

Comme la question d'identité personnelle est de la plus grande importance dans un cas de cette sorte, je dois faire remarquer ici que cette dame fut reconnue par plusieurs de ses anciennes connaissances présentes à la séance, et qui se joignirent à deux de ses enfants pour la féliciter.

Je l'avais déjà vue et j'avais entendu plusieurs de ses discours ; dans l'un d eux elle disait : « Je suis la mère de ces médiums, je veux que l'on sache bien qu'il n'y a ici ni fraude, ni mensonge, mais une réelle exhibition de l'existence et du pouvoir spirites. C'est pourquoi je reviens sur la scène de mes souffrances terrestres. »

Le neuf octobre, s'adressant à moi et mentionnant un entretien que j'avais eu le jour même, avec un artiste au sujet des illustrations de mon livre, elle me suggéra la scène de son lit de mort où ses enfants désincarnés s'étaient matérialisés pour se joindre à leurs frères et sœurs tandis qu'elle s'éteignait entre leurs bras.

Un soir, une charmante jeune femme parut portant un petit enfant entre ses bras. Elle fut reconnue par sa sœur comme étant Mme Joséphine Dow, morte vingt-quatre ans auparavant dans sa dix-neuvième année. Sa robe était blanche et flottante, retenue à la taille par une cordelière. Ses

cheveux tombaient en lourdes masses sur ses épaules; elle se tenait devant nous caressant le bébé, et je crois n'avoir jamais vu un plus ravissant tableau.

Comme elle se retirait, nous entendîmes la voix de Mme Eaton, dire : Monsieur Olcott, ceci est le sujet qne nous avons choisi pour le dessin de l'artiste, la jeune femme va revenir sans l'enfant et M. Kappes pourra la regarder plus longtemps. En effet, elle reparut seule et se tint à droite du rideau : un de ses bras était replié contre sa poitrine, l'autre pendait à son côté, ses yeux étaient fixés sur l'artiste. Mme Eaton nous dit que l'esprit revenait seul parce qu'il fallait une très grande force pour matérialiser l'enfant et qu'elle était trop faible pour nous le montrer plus de quelques instants.

Blake, le peintre irlandais, avait coutume de voir les esprits poser devant lui lorsqu'il était seul dans son atelier, mais personne auparavant n'avait jamais vu un esprit poser devant un groupe de quinze spectateurs.

A une séance composée de dix-huit dames et messieurs, des fruits de toutes sortes furent apportés.

Un des témoins nous dit : Par des coups frappés sur la table, les esprits me demandèrent quel fruit je désirais, et je souhaitai une banane qu'ils me promirent.

Puis ils ajoutèrent : Vous pouvez tous demander ce que vous préférez; aussitôt chacun exprima son désir. Si quelques-uns ne reçurent pas ce qu'ils voulaient, la plupart d'entre nous virent leurs souhaits exaucés. Les fruits nous parvinrent dans le même ordre qu'ils avaient été nommés.

Une dame ayant dit : Pourquoi ne pas demander des légumes, un oignon par exemple; immédiatement un oignon lui fut apporté.

Nous reçûmes ainsi : une banane, deux oranges, une grappe de raisin blanc et une de raisin noir, trois figues, deux pommes, un oignon, une pêche, des amandes, des dattes, des poires.

M. Damiani atteste que pendant plusieurs séances tenues dans des chambres dont les portes et fenêtres étaient hermétiquement fermées, des fleurs fraîchement cueillies furent apportées de la même façon.

Le dessin représentant un esprit filant au rouet rappelle l'histoire d'une curieuse expérience qui me fut attestée par chacun des membres de la famille.

Mme Macomb revint filer au rouet après sa mort et pendant plusieurs années dans une chambre au nord de la maison au second étage.

Quatre des enfants couchaient dans cette pièce et le rouet était placé derrière la porte dans le coin sud-est de la chambre.

Ils furent d'abord grandement surpris d'entendre le bruit de la roue sans

voir personne; mais bientôt ils se familiarisèrent avec ce fait étrange jusqu'à ce qu'enfin, pour s'assurer si leur grand'mère les éveillerait, ils placèrent une petite sonnette sur la roue.

Le phénomène qui les avait d'abord effrayés au point de leur faire cacher leur petite tête sous la couverture devint pour eux une distraction de chaque nuit.

Après quelque temps l'esprit se matérialisa, d'abord faiblement, puis, peu à peu, devenant semblable à ce qu'était Mme Macomb pendant sa vie.

Note du Traducteur : Que dit, que prétend aujourd'hui le *colonel Olcott* devenu théosophe bouddhiste; il affirme que ces apparitions ne sont que des loques, un misérable résidu de ce qui fut un esprit, ce qui démontre évidemment que cet homme vaillant s'est fait de nouvelles et étranges idées sur la matérialisation des esprits. Est-ce un progrès ? Chi lo sa ?

LA FAMILLE DE L'USINE

Nous lisons dans le journal *Paris* :

« Paraît qu'on va débaucher », a dit un de l'usine, connu pour être bien dans les papiers du patron. Et le spectre du chômage, à cette nouvelle, s'est dressé. Chacun a demandé, anxieux : « Sais-tu combien on en saquera ? » La moitié, peut-être. La moitié de l'usine, d'un coup sur le pavé, au beau milieu de l'hiver. On turbinait, on était heureux, on mangeait du pain ; et voilà qu'allait falloir encore une fois se serrer la ceinture, s'encroûter dans des dettes jusqu'au cou, se faire humble et mendiant avec le propriétaire, voir la femme pleurer et les gosses crier la faim.

L'exécution a eu lieu. On a remercié les derniers venus et quelques anciens aussi. On leur a dit, histoire de les consoler : « Sitôt qu'il y aura de l'ouvrage on pensera à vous. » Ils ont ramassé leur dernière paie, maigre butin pour une longue traversée, et le cœur gros, résignés, ils ont salué et sont sortis effrayants dans leur mutisme.

A la porte, on s'est retrouvé. Les chanceux, les restants ont voulu témoigner leurs regrets aux copains perdus, leur serrer la main, leur payer un verre, et chercher voir s'il n'y aurait pas des ateliers où il y aurait moyen d'embaucher. En général, tant c'est la coutume, l'ouvrier subit ces chocs si durs sans révolte. On travaille aujourd'hui, demain on ne travaille plus ; c'est triste, mais c'est comme ça. Cependant, bon Dieu, ce n'est pas drôle la misère, et toujours manger de la vache enragée, à la fin, ça lasse. La souffrance aigrit et rend injuste ; dans le nombre des victimes du chômage, il

y en a tout de même qui n'acceptent point leur lot fatal avec une absolue résignation. Ils n'accusent pas seulement le mauvais état des affaires, ils accusent les patrons ; ils voient dans cette subite mise à pied un système d'exaspération ; ils parlent de complots, d'on ne sait quoi d'un vague épouvantable ; ils se grisent de colères sans but et de haines recuites ; ils échauffent les imaginations moins ardentes des autres compagnons : « Mais, fichue bête, tu ne comprends donc pas leur plan..., c'est pourtant bien clair..., écoute... » Et c'est le défilé des accusations naïves tant de fois portées. Les têtes se montent ; on gronde. Et cela fait à la porte de l'usine une petite émeute qui se dissipe toute seule, comme celle dont les journaux nous entretenaient cette semaine.

Deux passants qui n'étaient point des ouvriers traversaient ces groupes courroucés. Spectateurs de ce drame de l'usine, ils en vinrent, tout naturellement, à parler de l'antagonisme qui règne entre celui qui travaille et celui qui fait travailler.

— C'est une fatalité, dit l'un, il en sera, sans doute, toujours ainsi. Je m'explique que l'usinier renvoie les ouvriers dont il n'a plus que faire et j'excuse les ouvriers qui se plaignent d'être mis à la porte. Pour éviter ces terribles conflits on songe à marier le capital et le travail, mariage de raison...

—... D'inclination...

— ... De raison, je maintiens mon mot, mais on aura marié, avant, le grand Turc avec la République de Venise.

— Croyez-vous ? reprit l'autre, un bourgeois aussi. Notre organisation sociale si défectueuse serait donc de toute éternité ? Pour panser les plaies des humbles nous n'aurons jamais d'autres baume que la platonique constatation de l'irrémédiable. On dira : « Oh ! la terrible misère ! » et l'on n'exigera pas plus de son devoir que cette exclamation trahissant un cœur sensible et bon et en même temps un esprit lâchement routinier. A tous les projets de réforme, à toutes les tentatives de rapprochement entre celui qui possède et celui qui ne possède point, par paresse de secouer les préjugés, on répondra : Utopie !

« Et pourtant que ce serait beau le travail et le capital formant une association, une famille. On pourrait l'expérimenter en petit. Comme, jadis, autour de l'église se groupait le village, la famille se grouperait autour de l'usine. Elle serait située en plein champ, pour que l'air passât largement dans les poumons de ces hommes qui peinent à la tâche rude. On vivrait côte à côte, et cependant chez soi. Des magasins coopératifs pourvoiraient à l'alimentation. Il ne faudrait point que ce groupe éveillât l'idée d'une prison ou d'une caserne ; il n'y aurait point de portes aux entrées principales ; tout

au moins il n'y aurait pas de serrures aux portes. Pas de concierge, pas de gardien ; chacun entrerait et sortirait à sa guise. Nulle part l'ombre d'une conquête. A ce centre familial. il faudrait des squares élégants, des promenades spacieuses, des bains et des lavoirs. Et comme on a besoin de se détendre l'esprit après un labeur acharné, il y aurait un théâtre.

« L'ouvrier a des petits : pour eux seraient installés la nourricerie et l'asile ; pour l'adolescent, l'école mutuelle. Enfin, il est juste que celui-là meure en repos qui a donné au travail ses forces pendant l'âge mûr ; il y aurait un pavillon de retraite pour les vieillards. »

Son ami l'arrêta. Et le regardant avec une tendresse où perçait la pitié. « O rêveur ! ô poète ! » lui dit-il.

Cependant, ce poète ne chevauchait pas la chimère, ce rêveur ne rêvait point. Il était en pleine réalité. Cette association idéale dont il parlait existe, ce coin heureux, souriant, enchanté, où l'on ne connait point les révoltes du chômage à la porte de l'usine, existe ; cette manufacture qui se prolonge pour les siens en maisons décentes et saines, en larges avenues, en squares, en nourricerie, en asile, en écoles, en théâtres, en maison de retraite, existe ; cette communauté ouvrière placée sous l'invocation du travail, où la liberté de chacun ne lèse point la liberté de tous, où l'on se coudoie sans se gêner, où l'on est à la fois associé et indépendant, existe : c'est le familistère de Guise, en deuil, depuis hier, de son généreux fondateur, M. André Godin.

Nous enterrons avec assez d'apparat des personnalités qui n'ont eu pour elles que d'être tapageuses, pour ne point laisser partir sans adieu ce brave homme, cet utile citoyen, ce grand cœur.

Le télégraphe a bien voulu nous apprendre sa mort, car il fut député de l'Aisne. C'est son principal titre aux yeux de la foule ; il en a d'autres à notre admiration. Et c'est bien le moins que notre gratitude les énumère sur sa tombe à peine fermée,

Jean-Baptiste-André Godin apprit de son père l'état de serrurier. Nature intelligente, éveillée, ayant l'instinct des affaires, il fonda dans le pays une industrie nouvelle, celle des appareils de chauffage en fonte de fer. Il l'installa à Guise en 1846. L'entreprise prospéra ; son développement devint si considérable que Godin, l'ancien ouvrier serrurier, devint l'un des plus riches industriels de France.

Il aurait pu se contenter pour tout socialisme de se montrer, dans les relations avec ses auxiliaires, serviable et bon, et jouir en parvenu de sa fortune laborieusement acquise. Il aurait pu être le maître de forges du roman contemporain qui s'est substitué aux financiers de l'ancien régime, épouser quelque fille de la noblesse, se répandre dans la société parisienne, donner des fêtes dont on eût parlé, se montrer à l'Opéra, ou, tout au moins,

s'associer à ces entreprises à flafla qui rapportent tant d'honneurs au pluriel. C'est la voie communément suivie ; il la dédaigna.

Tout jeune, il avait écouté les leçons du Père Enfantin; la poésie de Fourrier l'avait enthousiasmé ; il avait souhaité bonne chance à Cabet allant créer — avec quel insuccès ! — un monde nouveau sur une terre vierge ; il n'avait pas été insensible aux sévères enseignements d'Auguste Comte, et dans Proudhon raillé, il avait reconnu un prophète. Il rêva d'associer, sans exception, ses auxiliaires à sa fortune. Le capital et le travail étaient en lutte. C'était un malentendu qu'il ferait cesser. Et il créa la famille et l'usine ; C'était le phalanstère corrigé, agrandi. Il le nomma d'un terme inconnu, obscur, mais qui dit bien tout de même ce qu'il veut dire : le *familistère*.

Nul n'a marchandé les éloges à Mme Boucicaut, abandonnant ses millions à ceux avec l'aide desquels elle les avait ramassés. On alla jusqu'à proposer d'élever, par souscription publique, une statue à la bienfaitrice de tant de bonnes œuvres. Certes, ce qu'elle a fait est beau et mérite une place à part dans les annales du bien. Mais c'est encore moins du socialisme que de la charité. Ce qu'elle a fait, sous forme d'intelligente aumône, à sa mort, M. Godin l'a fait toute sa vie en vertu d'un principe, principe élevé auquel l'avenir est acquis.

Dès que l'heureux millionnaire de Guise fut en état de le pouvoir sans risque, il se proposa l'association complète du travail et du capital et le rachat continu de l'usine par les ouvriers, au moyen de dividendes attribués au travail. Il transforma son industrie en commandite simple, composée de 1,022 personnes, ses ouvriers.

Le familistère, les usines de Guise et de Laeken, avec leurs dépendances, matériel, modèles et brevets, représentant environ une somme de 2 millions ; plus 10 millions de produits ouvrés, 356.000 francs en espèces; enfin un capital total de 4,600,000 francs.

C'était son apport à lui.

Ses associés apportaient leur valeur personnelle et morale.

Le fonctionnement ingénieux de cette usine pourrait servir de modèle à tout un peuple.

Coopération,association, rémunération du capital, participation aux bénéfices : ce sont là des expressions qui sonnent encore d'une façon barbare aux oreilles de bien des gens. La vieille société mystico-politique nous avait accoutumés à des formules plus caressantes, mais infiniment moins précises. Charité, Pitié, Aumône, Bienfaisance, Assistance : Ce sont les mots anciens. Les mots nouveaux qui les remplacent les contiennent.

GEORGES MONTORGUEIL.

Nota : Bravo, c'est bien dit et noblement pensé.



DISCOURS DE M. GAILLARD, *député* : Au nom de l'Extrême-Gauche de la Chambre des députés, j'ai le devoir de dire les regrets que nous inspire la disparition du grand homme de bien qui fut Godin.

Son nom est honoré à la Chambre bien qu'il eût cessé de participer depuis plusieurs années aux travaux parlementaires. Il est bon que, de temps en temps, des hommes comme lui viennent se mêler aux représentants du peuple pour que la nation ait confiance dans le bon vouloir de ses députés. Certaines idées des plus fécondes agitées au parlement sont sorties de son cerveau et de son cœur. Un projet de loi, uniquement inspiré par Godin et déposé sous la Chambre précédente vient, par exemple, d'être repris par notre ami Barodet.

Ah ! si on mesurait un homme à la hauteur de ses idées, comme Godin paraîtrait grand ! Un orateur sacré a dit que chaque homme a une mesure égale dans la tombe. C'est vrai pour le corps ; mais si nous ne contemplons que l'âme et l'esprit, Godin apparaît comme un homme dont les pieds touchent la terre et dont le cerveau atteint non pas même ces brumes grises qui cachent le soleil, mais plus haut encore, ces régions de lumière où planent la justice et la vérité.

Godin, Messieurs, était de ceux qui voient, qui devinent l'avenir, qui savent que bien du mal disparaîtra de la terre, que les jeux sanglants de la violence auront un terme, qu'on arrivera à les éliminer, non seulement des rapports des hommes entre eux, mais des rapports des nations entre elles et que les conflits seront tranchés un jour par l'arbitrage, par la justice. Godin servait avec un zèle incessant, par l'exemple, le journal et la conférence, cette noble cause, et en cela il servait son pays et l'humanité.

Ces idées sont généralement raillées par les dirigeants et par la presse. Si celle-ci approfondissait cette grave question, elle ne plaisanterait pas, j'en suis sûr, ceux qui consacrent leur vie à faire la guerre à la guerre !

A l'étranger, un effort immense est fait, en faveur non pas de la fédération, mais de l'arbitrage. Des professeurs illustres d'Edimbourg et de Moscou viennent précisément de faire paraître sur cette question de retentissants ouvrages.

Qu'on ne s'imagine pas cependant qu'en demandant le désarmement nous prêchons l'énervement des bras et des cœurs. Non pas ! car nous savons que l'Europe n'est pas un atelier, mais un camp et qu'elle peut devenir d'un jour à l'autre un champ de bataille. Nous voulons que la patrie soit forte, mais nous voulons aussi préparer l'avènement de la justice par l'arbitrage.

C'est à cette œuvre généreuse qu'a travaillé Godin, — et s'il sait que je la rappelle et la préconise devant sa tombe, il ne peut qu'approuver et se réjouir.

Il était bon que cette œuvre modeste fût louée en même temps que l'œuvre grande et sacrée du Familistère. Godin nous a laissé un admirable exemple : peu d'hommes méritent d'être autant vénérés et autant pleurés que lui. (Applaudissements).

DISCOURS DE M. DOYEN, *administrateur gérant du journal le* Devoir : Citoyennes, citoyens, il ne me reste que bien peu de chose à dire après les éloquents discours que vous venez d'entendre ; l'émotion profonde que je ressens jointe à mon manque d'expérience dans l'art d'exprimer ma pensée feront peut-être défaillir mon courage, mais l'importance du devoir qui m'incombe soutiendra ma volonté, je l'espère, pour vous faire connaître notre éminent bienfaiteur M. Godin, comme penseur et surtout comme philosophe spiritualiste.

Godin, dès sa jeunesse, fut un chercheur, un penseur infatigable. Vivant dans le monde des effets, comme il le disait, il voulut de bonne heure connaître le monde des causes. Il étudia avec la fermeté, la passion, l'énergie qu'il mettait dans tous ses travaux, les œuvres des hommes célèbres qui se sont occupés de ces questions abstraites : Swedemborg, l'illustre voyant était son auteur préféré ; André Pezanni, Jean Raynaud, Allan Kardec, Flammarion, furent lus et commentés par lui. Nous n'hésitons pas à dire ici qu'il puisa dans ces études sérieuses un profond amour de l'humanité. Dès lors le principal but de sa vie était découvert : on vient de vous dire avec quel succès il a pu l'atteindre.

Il eut à soutenir contre le mauvais vouloir des uns et l'égoïsme des autres des luttes terribles. Il eut à combattre comme tous les novateurs toutes les réactions coalisées contre son œuvre ; il triompha de tous ces obstacles, surtout en s'inspirant des principes de morale supérieure qui découlent naturellement des études philosophiques et religieuses auxquelles il s'adonna avec un grand nombre d'hommes d'élite de son siècle, parmi lesquels je citerai seulement notre grand poète national Victor Hugo.

Godin croyait à l'existence du *Grand inconnu* que nous appelons Dieu ! Ses longues et fortes études métaphysiques lui avaient permis d'affirmer, dans les remarquables ouvrages qu'il a publiés, dans les conférences si intéressantes qu'il nous faisait et jusque dans ses actes, l'existence des deux principes ou plutôt d'une même substance universelle à différents degrés de matérialisation.

Il croyait avec la plupart des philosophes de tous les âges de l'humanité et de toutes les contrées de la terre que la nature est triple dans ses manifestations, que la matière éternelle qui remplit l'immensité se trouve dans deux

états différents : l'état actif et l'état passif, lesquels par leur union produisent l'état neutre, le ternaire qui est la loi suprême de l'univers.

Ce corps fluidique qui sert d'enveloppe à notre *moi* intellectuel et que les kabalistes appelaient le corps astral, saint Paul le corps spirituel, les spirites le périsprit, Godin le nommait la *substance* ; le principe actuel qui anime et vivifie tout dans l'univers était nommé par lui la *vie*.

Il travailla avec ardeur au développement intellectuel et moral de ses collaborateurs de l'humanité ; c'est l'œuvre qu'il s'imposait, qu'il accomplit en partie, fortement aidé par la femme à l'intelligence supérieure, aux idées larges et généreuses, qui porte son nom.

Il résumait ainsi ses aspirations : « Faire de l'existence humaine le premier objet de l'attention sociale, aimer, vénérer, respecter, servir l'existence humaine, la protéger au dessus de toute chose. Dans l'individu, dans la famille et dans la société. »

Disciple de l'illustre Fourrier, il créa le Familistère, et quand la loi le lui permit, il fonda l'association pour faire régner l'aisance et la fraternité entre les travailleurs des usines qu'il a créées, laissant au monde un essai sérieux de socialisme pratique. Sachant que l'ignorance est le plus grand ennemi du progrès, il se voua surtout à la propagation de l'instruction.

Il croyait, comme nous, que le miracle ne peut exister, que les phénomènes réputés extraordinaires sont le résultat d'une loi immuable et éternelle, encore imparfaitement connue.

Il savait et enseignait que, dans la nature, rien ne meurt, mais que tout se transforme sans cesse pour progresser toujours ; la mort, c'est un mot, disait-il.

Intelligence supérieure il était initié à toutes les sciences dont la connaissance permet à l'homme de soulever un coin du voile épais qui nous cache l'auguste vérité.

A l'aide de méthodes et de procédés que la science psychologique met aux mains du chercheur de bonne foi, il avait porté ses regards émerveillés sur les splendeurs du monde spirituel ; il y découvrit des horizons nouveaux, pleins de lumineuses clartés.

Oui, Godin, le grand chercheur, le grand semeur d'idées dignes de sa haute intelligence, a voulu savoir d'où nous venons et où nous allons ; il a su, pour avoir étudié avec méthode et intelligence.

Il connaissait depuis longtemps cette force merveilleuse et bienfaisante, niée par la science, acclamée aujourd'hui par cette dernière, je veux parler du magnétisme dont elle a changé le nom par celui d'hypnotisme, désirant sauvegarder l'amour-propre de l'Académie de médecine.

Oui, Godin, notre cher et vénéré fondateur fut, en socialisme, comme en

philosophie, en industrie comme en politique, toujours à l'avant-garde de son époque; nous n'hésitons pas à le dire, sa trace est bien vivante au XIXe siècle.

Son intelligence étant trop au-dessus de certains pygmées, ces derniers ne pouvaient le comprendre. La postérité, le justifiant des calomnies dont ses ennemis l'ont abreuvé, honorera la mémoire de celui qui, le premier, édifia des palais pour loger la classe la plus nombreuse, la plus digne d'intérêt, celle des travailleurs infatigables qui produisent la richesse. M. Godin a le mérite d'avoir résolu le difficile problème de l'accord du capital et du travail.

Rejetant le fanatisme des sectes qui se croient en possession de la vérité, il pensait que toutes les croyances ont eu leur raison d'être et leur utilité, toutes marchant au même but par des voies différentes. Les matérialistes n'ont vu qu'un côté de la nature et leurs observations sont justes. Les spiritualistes ont contemplé l'autre face et leurs déductions sont rationnelles.

La vérité, disait-il, se trouve dans la réunion des observations faites par les uns et par les autres; ce sont les différents aspects d'une seule et même vérité.

Au nom de la société spirite du Familistère dont il fut le président, je salue l'esprit supérieur qui vient d'entrer dans la lumière; je glorifie l'habitant des mondes éthérés et je dis au revoir au philosophe éminent, au grand penseur que, par de longues années de collaboration, nous avons appris à connaître et à respecter.

Oui, M. Godin, nous vous retrouverons dans la vie spirituelle qui a deux phases, l'une sur la terre, l'autre dans l'erraticité; aussi nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir sur cette terre ou sur un globe plus parfait; à bientôt, M. Godin!

Note de la rédaction : Nous avons lu, avec une satisfaction sans réserve, ce qui suit dans le journal le *Devoir* du 5 février 1888 :

« A NOS LECTEURS ET AUX AMIS DU FONDATEUR DU FAMILISTÈRE : A l'annonce du cruel évènement qui enlevait à notre association son fondateur, au *Devoir* son directeur et à moi, personnellement, l'âme par laquelle la mienne semblait vivre, de toutes parts sont arrivés ici les témoignages de la plus vive sympathie, de la plus profonde vénération pour l'homme illustre enlevé à notre tendresse.

Absorbée durant les premiers temps, et par la douleur et par les préoccupations urgentes qu'un tel évènement comporte, c'est seulement aujourd'hui que je puis offrir ici à tous ceux dont j'ai reçu ces témoignages les

sentiments de la plus vive gratitude et de la plus profonde reconnaissance.

Beaucoup de ses amis se sont préoccupés de la transmission des pouvoirs dans l'association et du sort réservé au *Devoir* par la disparition de M. Godin. En ce qui concerne l'association, ils trouveront réponse dans le présent numéro, au compte rendu de l'assemblée générale extraordinaire, qui vient de nommer son administrateur gérant.

Quant au *Devoir*, j'en continuerai la direction. Le concours dévoué de M. Rouanet, notre rédacteur actuel, me facilitera cette tâche, j'en suis convaincue. Plus que jamais, il s'inspirera de l'esprit théorique et éminemment pratique qui distinguait M. Godin dans ses propositions de réforme sociale; et les lecteurs du *Devoir* auront la satisfaction de retrouver un fidèle écho de la parole qu'ils aimaient à entendre.

Du reste, la voix de M. Godin ne sera pas muette pour les lecteurs du *Devoir*. Les nombreux manuscrits laissés par le fondateur du Familistère seront une mine où nous puiserons des articles sur les questions les plus diverses.

Mais ce qu'il m'importe surtout de déclarer aujourd'hui à nos amis et lecteurs, à tous ceux qui se tiennent au courant des faits intéressant le progrès social, et surtout à ceux qui attendaient avec impatience la publication du nouvel ouvrage annoncé par mon mari — ouvrage dont le *Devoir* a publié des extraits dans ses numéros des 20 et 27 novembre; 4, 11 et 18 décembre derniers; — c'est que, dans la mesure du possible et avec un respect religieux, je consacrerai mes efforts à l'achèvement de cette œuvre presque complète aujourd'hui. Mon mari y travaillait, en effet, avec un attachement inexprimable, comme si, hélas! il eût pressenti que la plume lui tomberait des mains avant d'avoir pu reviser l'ensemble de ce volume.

Je ne me dissimule pas combien ardue est la tâche qui m'incombe pour faire revivre sa pensée, mais les lecteurs, ses amis, peuvent être assurés que rien ne sera négligé par moi, mon effort le plus constant devant être de recueillir tout ce que cette vaste et haute intelligence a laissé, afin qu'après comme avant, l'humanité le bénisse de ses bienfaits.

En attendant, que tous ceux qu'il aimait et qui de toutes parts m'ont adressé le témoignage de leur douleur et de leurs regrets — que tous reçoivent ici le tribu de ma gratitude sincère. Leurs condoléances auxquelles je n'ai pu répondre m'ont été douces et fortifiantes; puissent-ils m'accompagner de leurs encouragements dans l'œuvre qui me reste à accomplir, consacrée à l'achèvement du travail de vie et de régénération de celui qui n'est plus parmi nous! »

Ve Godin.

SOCIÉTÉ DU FAMILISTÈRE DE GUISE, ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDI-

NAIRE. *Nomination d'un administrateur-gérant* : L'assemblée générale des Associés, dans sa réunion extraordinaire du 29 janvier dernier, a élu au scrutin secret, à la majorité de 86 voix sur 90 associés inscrits présentement au livre d'ordre, Madame veuve Godin, en qualité d'Administrateur-Gérant, en remplacement de son mari.

La Société du Familistère reste donc constituée sous le nom de son Fondateur, la nouvelle raison sociale étant : Vᵉ GODIN et Compagnie.

Madame Godin, dans le discours d'acceptation qu'elle a prononcé après sa nomination, s'est appliquée à dégager les motifs conservateurs de l'ordre, de la paix, de la concorde et du travail qui ont concouru à son élection ; elle a fait voir ensuite à tous les conseillers de Gérance, surtout aux plus anciens, aux plus expérimentés, quelle part ils allaient, pour la seconder, devoir prendre à la Gérance.

Enfin elle a indiqué la marche que suivrait dorénavant la transmission des pouvoirs dans l'association.

« Jamais plus », a-t-elle dit, « il n'y aura de vacance de pouvoir dans notre société. Constamment, grâce aux mesures protectrices prévues aux statuts par notre vénéré et bien-aimé Fondateur, vous aurez en face de vous un Administrateur-Gérant et un Gérant désigné, tout prêt à saisir le pouvoir en cas de décès, démission ou révocation de l'Administrateur-Gérant. »

Telles sont, en effet, les dispositions statutaires ; aussi, le Conseil de Gérance a-t-il procédé, dans sa réunion de mardi dernier, à la nomination du Gérant désigné, dont le choix sera soumis le dimanche 12 février à la ratification d'une nouvelle Assemblée générale.

Nous ne doutons pas que le Conseiller désigné par le Conseil, M. Dequenne François-Charles, un des principaux et des plus anciens chefs de services puisqu'il compte 25 ans dans l'établissement, n'obtienne la grande majorité si ce n'est l'unanimité des voix à l'assemblée générale ; et nous félicitons vivement les Associés de la remarquable et prévoyante ligne de conduite qu'ils ont tenue en ces graves circonstances.

MANIFESTATION D'UNE PERSONNALITÉ

(Tiré de la *revue* Philosophie générale des étudiants Swedemborgiens, janvier 1888.)

Nous avons prié M. Lovatelli de vouloir bien nous transmettre, par écrit, les détails d'une séance qui eut lieu chez lui, et qui continue d'offrir à nos études, la continuation de leur valeur démonstrative.

« Paris, mercredi soir 1ᵉʳ juin 1887, j'étais assis à une table avec le médium, M. F. T. et dans la même chambre, mon ami, M. le marquis C. P., marquait les lettres que la table donnait par coups frappés.

Nous venions à peine de commencer notre séance quand je fus obligé de

quitter la chambre à cause de l'arrivée d'un visiteur que je reçus dans une autre pièce assez éloignée de l'appartement. M. le marquis C. P. me remplaça à la table et celle-ci se mit immédiatement en mouvement et sans désemparer ; après qu'on eût demandé le nom de l'esprit qui se présentait, elle donna la communication suivante :

« Lassègue, dit à son ami de faire prendre vin Trousseau. »

Alors on demanda si Lassègue était bien le nom de l'esprit et comment et pourquoi il était là.

R. — Oui, Lassègue est mon nom et j'accompagne la personne qui vient d'arriver. D. — Êtes-vous son guide? R. — Non, je l'accompagne quelquefois. D. — Qu'est-ce que le vin Trousseau? R. — Un médicament : Vin Trousseau ou vin de la Charité. D. — Où le trouve-t-on? R. — Dans la première pharmacie venue. D. — Quand vous êtes-vous désincarné? R. — Il y a quatre ans. — D. Où étiez-vous médecin? R. — A la Pitié.

A ce moment le visiteur, qui était mon médecin, M. B., me quittait et je m'empressai de rentrer dans la chambre de nos séances, où l'on me mit au courant de la manifestation que l'on avait eue pendant mon absence. Sans y attacher une très grande importance, nous nous promîmes cependant de contrôler la vérité de ce qu'on venait de nous dire. J'eus occasion de revoir mon médecin deux fois, à l'intervalle de quelques jours, sans que la pensée me vînt de l'interroger à l'égard de la manifestation spirite, d'autant plus que, n'étant pas *des nôtres* je n'avais jamais eu l'occasion de m'entretenir avec lui de ces phénomènes.

Enfin une troisième fois, à une douzaine de jours *au moins* de distance de la soirée en question, ayant moi-même OUBLIÉ LE NOM DE L'ESPRIT, je revis M. B. et lui demandai s'il avait connu un médecin de la *Pitié* mort *il y a* « *quatre ans*. dont j'avais oublié le nom ; nom que du reste j'avais inscrit « prudemment? »

Sans me laisser le temps de sortir de la chambre pour aller chercher l'ardoise sur laquelle j'avais écrit la communication, le docteur B. me répondit : « Mais certainement j'ai connu le docteur LASSÈGUE à l'hôpital de « la PITIÉ, où j'ai suivi ses cours ; c'était un médecin très connu qui est mort « juste il y a QUATRE ANS ! ! ! »

Le contrôle était complètement satisfaisant : *primo*, parce que le médium, M. F. T., *ignorait* que la personne qui me visitait, le soir de la séance, était mon médecin, qui lui est du reste *complètement inconnu* ; *secundo*, parce qu'il ne pouvait y avoir transmission de pensée entre le docteur B. et moi, attendu qu'au moment où je l'interrogeais, j'avais *oublié* moi-même complètement le nom de M. Lassègue, qui était l'objet du contrôle que je me proposais. C. LOVATELLI, passage de la Visitation, 11 bis. »

Les Pensées de Carita et les Réflexions de Marie, exprimées par A. Laurent de Faget (1).

Notre frère en spiritisme., M. Laurent de Faget, vient de réunir dans une élégante brochure les communications qui lui ont été dictées par deux esprits très avancés, *Carita* et *Marie*. La *Revue Spirite* a déjà donné plusieurs extraits de ces pensées élevées, présentées sous une forme littéraire parfaite. On voit bien en lisant ces pages que les soucis de l'existence matérielle ne préoccupe pas les charmants Esprits qui les ont données. Rien de terre à terre, rien de banal dans ces dissertations d'une philosophie saine et réconfortante.

La preuve qu'elles existent véritablement, ces intelligences débarrassées des entraves charnelles, et pour lesquelles les tracas journaliers de cette vie ne sont plus que des souvenirs, cette preuve, dis-je, résulte précisément, à mon avis, de la clarté, de la précision, que certains Esprits apportent dans les communications dictées par eux aux êtres rivés au boulet terrestre. Les conseils que nous recevons de nos compagnons de misère, les autres incarnés, n'ont pas ce désintéressement absolu, cette vigueur morale. Certes, parmi les vivants qui n'ont pas nos idées, on rencontre des intelligences remarquables, des hommes supérieurs. Que nous disent-ils pourtant? La plupart nous engagent à nous enrichir, le plus tôt possible, si nous voulons jouir des biens de la terre. Les autres, ceux qui nous parlent de la vie future, cherchent, il est vrai, à nous détacher des préoccupations absolument matérielles. Mais combien elle est singulière la théorie qu'ils professent à l'égard de ce ciel étrange qu'ils ont inventé, de cet autre séjour plus étrange encore, dans lequel nous subirons *éternellement*, suivant eux, la peine de nos fautes!

Le Spiritisme — et voilà ce qui fera toujours sa force — met à la portée de toutes les intelligences, rend compréhensible pour tous le lendemain de la mort et ne fait pas de ce lendemain un jour redoutable, enveloppé d'ombre et de mystère. Il soulève le voile pour nous montrer la réalité consolante!

Remercions donc les Esprits supérieurs qui, chaque jour, nous réconfortent et raffermissent nos pensées. Remercions aussi les médiums dont ils conduisent la main. Faisons enfin notre profit des pages qui nous sont offertes.

Les prêtres, dans un but facile à deviner, raillent ces choses si belles. Sourions, à notre tour, de leurs sarcasmes et lorsque ces adversaires nous diront que le *démon* nous inspire, répondons-leur, par exemple avec des

(1) Brochure de 90 pages, prix : 1 fr. — 10 exemplaires, 9 fr.

phrases comme celles-ci, que je rencontre dans les communications de *Carita* :

« La foi religieuse, sans le secours de la raison, conduit fatalement au « mysticisme effréné ; la raison, sans le secours de la foi qui l'illumine par « instants, est souvent précaire et misérable.

« Oh ! quand les âmes prendront pour guides la raison éclairée, con- « sciente, elles seront bien près d'atteindre le summum de leur perfection- « nement ici-bas. »

Nos lecteurs éprouveront un grand plaisir en lisant les pages publiées par M. Laurent de Faget et ils reconnaîtront que ces dissertations sont très belles, qu'elles méritent d'être répandues, car elles apportent leur contingent de force morale à l'œuvre qui produira plus tard la réconciliation des intelligences et de la délivrance de l'esprit.

ALEXANDRE VINCENT.

L'AMOUR ET LE MARIAGE SELON LE SPIRITISME
par E.-J. GUILLET (1).

M. Guillet, de Lyon, vient de donner une suite à son premier ouvrage : *La chute originelle selon le Spiritisme.* Ce nouveau travail concerne l'Amour et le Mariage et il intéressera tous ceux que préoccupe la charmante et poétique théorie des Ames-Sœurs.

Ce livre contient de nombreuses citations empruntées à Swedemborg, Allan Kardec, Roustaing, Jean Rayneau, Pezzani, Cahagnet, etc. On peut regretter que l'auteur ait omis de citer les *Chrysanthèmes de Marie*, de Camille Chaigneau, poésies qui expriment en beaux vers cette consolante pensée de l'union des Ames-Sœurs dans l'espace.

M. Guillet revient aussi, dans plusieurs passages de son livre, sur la *chute originelle* : « Les exemples, heureusement rares, de mères dénaturées, « dit-il, témoignent encore en faveur de la sexualité spirituelle et de la « chute originelle, car, ou ces mauvaises mères sont l'incarnation acci- « dentelle d'esprits *masculins* peu avancés ou, s'ils sont *féminins*, jusqu'où « donc ont-ils retrogradé pour avoir même perdu le sentiment qui fait « l'ornement de l'animalité ? »

En somme, l'ouvrage que M. Guillet nous présente contient des commentaires, intelligents et savants, sur ce qui a été dit par la plupart des écrivains spirites qui ont étudié la question des sexes dans la vie avancée de l'espace, et aussi sur ce qu'ont écrit les penseurs qui se sont préoccupés du

(1) 1 vol. *Librairie des sciences psychologiques*, 5, rue des Petits-Champs. Prix 3 fr. 50.

côté immatériel de l'amour dans la vie terrestre. C'est dire que M. Guillet nous parle des beaux sentiments professés par Héloïse et Abélard, Laure et Pétrarque, Béatrix et le Dante, Vittoria Colonna et Michel-Ange, etc. M. Guillet a réuni un grand nombre de documents. Il n'a pas tout dit, évidemment, et cela se conçoit sans peine, le sujet étant vaste. Il n'a pas parlé notamment de la secte des *Spirituals-wives*, fondée en Amérique et qui compte, dit-on, environ trois cent mille adhérents. Ces spiritualistes ont compris que les vraies unions doivent être éternelles. Ils placent donc, en première ligne, l'amour idéal naissant dans les âmes fortes pour se comprendre et s'aimer. La théorie des Ames-Sœurs s'accorde assez bien avec les idées de ces spiritualistes américains.

L'ouvrage fort intéressant, je le répète, de M. Guillet, se termine par le texte des cinq premiers chapitres de la Genèse, avec commentaires destinés à expliquer *spiritement* la cosmogonie de Moïse. Les dernières lignes du livre sont particulièrement excellentes : « Nous n'avons eu qu'un seul but, « dit M. Guillet : montrer à l'homme sa véritable patrie et conséquemment « le détacher de la matière, source de tout égoïsme. »

Je souhaite que notre frère en spiritisme atteigne auprès de tous ceux qui le liront le but qu'il s'est proposé. ALEXANDRE VINCENT.

CRÉATION DE L'ARMÉE-CADRE

Monsieur le Directeur, je vous recommande une brochure intéressante, intitulée : *Armée de la République*, 1 fr. chez M. Nibla, 26, rue Cadet, à Paris, dans laquelle souffle le plus pur patriotisme; c'est l'œuvre d'un vieux soldat, prisonnier à Metz en 1870, et nous devons l'encourager; en résumé, voici ce qu'il demande :

A CESAR, CE QUI EST A CESAR : Ceci n'est que le commentaire du projet de réorganisation de l'armée, présenté à la Chambre, en 1884, par M. Eugène Delattre, le vaillant député de la Seine. Honneur à lui. Il fut l'initiateur !

Il termine ainsi : — Plus de fils arrachés à la famille, plus de vieux parents restés sans appui, plus de mères désolées. — Plus d'hommes enlevés à leur métier, à leur profession, à leur art, à leurs études. — Plus de dépeuplement des campagnes par le recrutement forcé. — Plus de ces honnêtes paysans livrés par la conscription à la démoralisation dans les grandes villes, au vice qui détruit le corps et détruit la génération elle-même. — L'impôt du sang, en temps de paix, remplacé par l'engagement volontaire. — L'engagé volontaire trouvant dans son dévouement honneur et position. — Le sacrifice de la vie à la Patrie égal, en temps de guerre, pour tous les Français. — Le prestige de l'armée permanente élevé à sa plus haute puissance. — Le soldat-cadre comme ennobli par la démocratie.

Le sentiment du devoir, le patriotisme, le courage militaire, l'honneur rayonnant de l'armée cadre sur toutes les classes de la Société. — Une armée nationale puissamment organisée qui ne sera pas le Peuple armé, mais la Nation en armes. — Trois millions de soldats se levant comme un seul homme et pouvant se concentrer en trois jours — La France devenue invincible.

100 millions de moins au budget de la Guerre.

NÉCROLOGIE : M. MALENS, ancien sénateur de la Drôme, premier président de la Cour d'appel de Grenoble, s'est désincarné au mois de janvier dernier ; de ce spirite de la première heure, si bon, si dévoué, si digne, nous conserverons le bon et durable souvenir. Une bonne pensée à ce frère en croyance.

Il y a quelques années, mourait à *Port-Saïd*, M. LOUIS BREST, ex-grand dignitaire de la cour égyptienne ; ce frère si dévoué qui n'a jamais cessé de faire une active propagande pour la cause, avait épousé la fille aînée de M. et Mme Wilhem Leüe, de Constantinople, et de cette union étaient nés de beaux enfants ; la veuve, désolée, mais spirite et soutenue par sa famille paternelle, travailla avec énergie et venait souvent se retremper auprès de sa mère chérie, car la séparation de son bien-aimé l'avait atteinte au cœur, et rien ne pouvait la distraire. Elle est morte de langueur le 8 janvier dernier. Toute notre sympathie à cette famille spirite, si convaincue, si estimable, qui a tant souffert pour la propagation du magnétisme guérisseur et de la philosophie spirite.

M. CAMILLE HENRY JOLY DE MOREY est décédé le 3 février 1888 ; sur sa tombe les paroles suivantes peuvent être dites :

« Il était naturel de distinguer la droiture, la bienveillance, l'esprit de justice de M. Camille Henry Joly de Morey. Cet homme notable du département du Gard, conseiller général, spiritualiste convaincu, croyait à l'existence du Grand Architecte qui meut les terres et les soleils, aussi à l'âme immortelle, partie intégrante du grand Tout qui vivifie l'Univers.

Logicien, il constatait que les terres telles que la nôtre servent d'atelier à nos âmes ; il savait, à l'aide d'investigations constantes et suivies, que l'âme doit bien souvent y revivre.

Après la mort des corps transitoires qu'il choisit pour ses manifestations, il est indispensable pour notre moi conscient et pour son progrès moral et intellectuel qu'il en soit ainsi, fatalement et logiquement.

Et ce mode de vies successives sur la même planète lui expliquait les inégalités de conditions, d'aptitudes, de génie personnel.

Toutes les âmes parties du même point, égales au début, usent de leur libre-arbitre, disait-il, jusqu'à l'absurde, mais au nom de la justice absolue qui est immanente en elles, le but qu'elles doivent atteindre est le même ; ce sont elles qui créent le mal et le bien.

La réincarnation permet au moi conscient, par la pratique du bien et de la vraie science, de se laver de toutes ses souillures antérieures.

Ces croyances affinées et supérieures, cette philosophie puissante et rationnelle lui ont permis de souffrir avec patience et vaillance ; ceux qui l'ont approché ont pu constater que, si l'organisme était atteint irrémédiablement, l'esprit était plein de vigueur et ses paroles toujours cordiales, avec un fond de sereine gaieté.

M. de Joly avait en lui ce talisman : l'immortalité et l'ascension de l'âme sur des mondes plus avancés que le nôtre.

Il m'accueillait familièrement, par un : Bonjour, mon capitaine, et sur ses lèvres un aimable sourire s'épanouissait ; des faits, connus de quelques intimes et auxquels il attachait beaucoup d'importance, lui avaient prouvé que jadis, nous ne fûmes point étrangers l'un à l'autre et associés à une œuvre grande par le dévouement, par le sacrifice personnel qu'elle exigeait.

Remercions cette âme pour son urbanité, pour le bien qu'elle a fait en cette dernière existence, avec la simplicité et la modestie du philosophe maître de lui.

Oui, souvenons-nous ; comme tout souvenir se traduit par une image qui a frappé nos sens, dans ses périgrinations terriennes et célestes, notre âme, cette substance active, emportera le souvenir fidèle, l'image de la sympathique physionomie de Camille Henry Joly de Morey. »

P. G. LEYMARIE.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques.*	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits.*	10 fr. »
d° *Question des Esprits.*	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	10 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
d° par Robert.	10 fr. »
d° par Pigeaire.	10 fr. »
d° par Charpignon.	10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE — N° 5 — 1er MARS 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Le siège social de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés 24, rue des Petits-Champs (entrée, 1, rue de Chabanais) au 1er juillet 1888.

Le premier avril, jour de Pâques, le dimanche le plus rapproché du 31 *mars, nous convions nos amis à se rendre, à deux heures précises, au cimetière du Père Lachaise, pour la cérémonie commémorative de la mort d'Allan Kardec.*

CONSEILS D'UN ESPRIT AUX SPIRITES

(Voyez *Revue spirite* du 15 février 1888).

J'aborde maintenant une autre partie de mon sujet :

Il existe un trop grand nombre de spirites qui, malgré tout ce qui est dit dans le Livre des Médiums et dans d'autres publications pour les mettre en garde, se laissent trop facilement abuser par les noms retentissants dont certaines dictées sont signées.

Il résulte de là que des communications sans portée, ou quelquefois empreintes de bizarrerie, sont montrées comme provenant d'un Esprit supérieur, et font beaucoup de tort dans l'opinion au spiritisme et aux spirites.

Il serait excellent de signaler souvent ce danger, car chaque jour il se forme de nouveaux médiums, et de répéter à satiété que la médiumnité exercée isolément est chose dangereuse, les lumières d'un seul étant insuffisantes pour juger les dictées, à cause de la fascination qu'un Esprit peut exercer sur son médium.

C'est un devoir de fraternité envers les médiums, et de dévouement envers le spiritisme, que de réformer la légèreté avec laquelle on se met en rapport avec les Esprits.

J'attache une extrême importance à l'éducation des médiums; c'est un point capital au point de vue des études spirites. Il est essentiel que les évocateurs travaillent en connaissance de cause, et il ne l'est pas moins que les médiums se mettent au-dessus des suggestions orgueilleuses, qui persuadent à quelques uns qu'ils sont trop dévoués, ou trop bien assistés, pour être trompés.

Il paraît pourtant facile d'échapper au danger en se bien pénétrant de la

réalité des choses. Et d'abord il ne faut pas perdre de vue que les deux mondes, incarné et désincarné, sont identiques. Leur composition est la même, ainsi que la proportion des bons et des mauvais, des savants et des ignorants. S'il y a en outre dans l'erraticité un certain nombre d'Esprits supérieurs au niveau terrestre, ils ont des occupations de haute direction qui absorbent leur temps, et ne leur permettent pas de répondre aux appels qu'on leur adresse de tous côtés.

Je ne dis pas qu'ils n'aient aucune part aux communications reçues du monde invisible. Mais presque toujours elle est indirecte. Je veux dire qu'ils sont comme des professeurs, faisant un cours à leurs frères plus jeunes, qui désirent s'instruire et progresser ; et ceux-ci, armés en quelque sorte de leurs cahiers de cours, viennent à leur tour instruire les évocateurs.

Mais parmi ces Esprits étudiants, qui remplissent près des incarnés le rôle de maîtres, il en est de bien des degrés d'avancement divers. Malgré la bonne volonté qui est l'apanage du plus grand nombre, ils ne sont pas tous également en état de bien reproduire la leçon qui leur a été faite. Les plus capables adoptent quelques réunions sérieuses, où l'on étudie en vue du bien et du progrès, et les fréquentent assidûment. Là ils s'instruisent en instruisant leurs frères.

Ceux qui ont un moindre degré d'avancement se répandent dans les groupes moins sérieux, qu'ils s'efforcent également d'instruire. Mais là, déjà, il y a mélange. La divergence et la légèreté des pensées attirent des Esprits peu sérieux qui se mêlent aux autres, et qui essaient de satisfaire leur vanité en se parant de noms connus, en s'efforçant de soutenir leur personnage.

Vous voyez que, dans ces réunions, on ne sait jamais à qui l'on a affaire. On ne peut donner aux dictées que leur valeur intrinsèque, après les avoir étudiées avec soin, et il est sage de ne *tenir aucun compte des noms dont elles sont signées*. Mais dans les réunions les plus sérieuses même, il est sage de ne pas faire autrement, et de tout juger avec la même indépendance que s'il s'agissait d'une lettre non signée. Cela est nécessaire parce que bien peu de chose suffit pour donner accès à un Esprit léger : il suffit d'une pensée dont on n'est pas toujours maître.

D'un autre côté, c'est un leurre de croire que les *guides* vous *protègent* dans tous les cas contre les Esprits trompeurs ; votre *meilleure protection* est votre *vigilance* et votre *perspicacité*, car les guides laissent agir les Esprits légers pour vous habituer à être toujours sur vos gardes. Le poète a dit : aide-toi, le ciel t'aidera. Efforcez-vous de vous protéger vous mêmes. On vous aidera si vous savez le mériter.

Cependant, dans bien des cas, l'identité des Esprits récemment désincarnés qui se communiquent est bien réelle. Mais quant aux personnages histo-

riques de toutes les époques qui sont évoqués de tous côtés, et qui viennent en si grand nombre à l'appel des médiums, on n'en a que des pastiches, qui bien souvent ne font pas beaucoup d'honneur à ceux qui viennent jouer ces rôles.

La première condition pour obtenir des communications sérieuses et instructives est d'avoir un *sincère désir de progresser* en vue du bien général, désir partagé par tous ceux qui fréquentent le groupe. Une seule brebis galeuse dans le troupeau exerce sur ce qu'on obtient une influence fâcheuse. Cette condition *d'unité d'aspiration* est plus facile à réaliser dans une réunion peu nombreuse. *Deux ou trois amis animés de bonnes intentions* obtiendront plus qu'un groupe nombreux, où les simples curieux sont souvent en majorité.

La seconde condition est d'avoir un médium dépourvu d'orgueil, qui ne prenne pas fait et cause pour les Esprits qui se communiquent par lui, qui ne soutienne pas quand même leurs opinions, en un mot qui se désintéresse en quelque sorte de ce qu'il a écrit sous leur dictée, et qui soit disposé à le passer au crible et à le juger comme si c'était l'œuvre de la médiumnité d'un confrère.

Avec ces deux conditions là, si l'on s'abstient de s'occuper de choses étrangères à l'intérêt général et au progrès de l'humanité, on sera bien assisté, et l'on recevra des Esprits de bons matériaux d'étude, et des aperçus qui porteront la lumière dans les obscurités de notre destinée.

Rien n'est plus rare qu'un médium ayant toutes les qualités que j'ai énumérées tout à l'heure. Ce n'est pas en général la bonne volonté qui leur manque au début. Mais le plus souvent ils évoquent les Esprits dans la solitude, afin de développer leur faculté. A ce moment ils n'ont pas assez de force pour bien diriger leurs pensées et leur volonté. Ils sont satisfaits quand ils ont obtenu une dictée, et ont une tendance à croire qu'elle émane bien de l'Esprit dont elle porte la signature.

Souvent ils demandent des conseils à un ancien médium qui, pour les encourager, leur adresse quelques éloges, et approuve les quelques phrases banales qu'ils ont écrites. Presque toujours alors ils se laissent entraîner à écrire beaucoup, quelquefois tous les jours, et ils ne croient plus nécessaire de faire apprécier par d'autres le produit de leur faculté.

Dans ce cas ils risquent de tomber entre les mains d'Esprits qui souvent ne sont pas mauvais, mais seulement orgueilleux, et qui, se parant d'un nom respecté, essaient de se faire un instrument de leur médium, de lui faire *publier leurs travaux*, de le lancer dans des opinions systématiques, en un mot d'exercer par son moyen une influence sur la marche des choses dans un certain milieu. Tout cela est bien connu.

Je ne parle pas des médiums qui sont l'objet d'obsessions graves de la part d'Esprits peu scrupuleux. Cela est inutile pour ma thèse.

Voyons maintenant ce qu'il y aurait à faire pour former des médiums en leur évitant ces débuts, souvent dangereux pour eux, et qui leur font parfois perdre un temps considérable jusqu'au moment où, désabusés et instruits par une pénible expérience, ils deviennent aptes à produire, sous la direction d'esprits sérieux, des travaux utiles.

Il est bon que beaucoup de spirites cherchent à obtenir la médiumnité ! Il n'y aura jamais trop de médiums. Un jour viendra où tous les incarnés le seront sur la terre, comme ils le sont déjà sur d'autres planètes.

A mesure de ses progrès l'homme se dématérialise, et dans la suite des temps les deux mondes, visible et invisible, ne seront plus séparés comme aujourd'hui, mais auront entre eux des rapports continuels. Nous n'en sommes pas encore là, et l'on comprend que, le nombre de nos frères aptes à avoir ces rapports étant encore restreint, il importe qu'il y ait le moins possible de non-valeurs.

Je suis donc de l'avis suivant : il convient d'engager tous les spirites à acquérir la médiumnité, en même temps d'organiser partout une éducation sérieuse des médiums. Chaque groupe devrait considérer ce devoir comme un des principaux éléments de son activité.

Au point de vue du progrès des masses, il ne peut y avoir de spiritisme sans médiums, car les masses seront longtemps encore fermées à la philosophie pure.

J'ajoute qu'en fait de philosophie, le matérialisme excerce sur ces masses une attraction qui manque au spiritualisme, et que, pour les entraîner sur le chemin de la réforme et du progrès moral, il faut des preuves, il faut des faits, et seuls les médiums peuvent les leur fournir.

Donc dans chaque groupe il devrait y avoir des séances périodiques consacrées à la formation, au développement et à l'instruction des médiums. Mais ici une difficulté se présente. Trouvera-t-on partout des hommes capables de donner à leurs frères cette éducation spéciale ? Cela est douteux Aussi faudrait-il y suppléer par un manuel bien fait, qui mettrait les étudiants médiums en garde contre les écueils de toutes sortes qu'ils rencontreront sur leur route.

Ce manuel devrait insister par dessus tout sur les dispositions morales dans lesquelles il est essentiel que les médiums se maintiennent, s'ils veulent rendre quelques services. C'est là le point principal. A ceux qui sauront ne pas s'en écarter, l'expérience apprendra, sans danger pour eux, la pratique des divers genres de médiumnité.

Ces dispositions morales peuvent se caractériser d'un mot : ce sont le

dévouement au progrès général et l'abnégation personnelle. Il faut qu'en toute circonstance le médium oublie sa personnalité. C'est simple; mais c'est moins facile qu'il ne semble à obtenir dans notre milieu.

Certes, le Livre des Médiums a bien posé la question, et donné aux médiums commençants des enseignements précieux. Il suffirait de les bien comprendre et de les suivre pour éviter la plupart des chutes, parfois si graves, que font certains médiums.

Le mal vient de ce que, beaucoup de commençants, pensent au bout de quelque temps que ces conseils si méticuleux ne s'adressent qu'à ceux qui ont le caractère faible; eux seuls peuvent se tirer d'affaire par leurs propres forces! Ils ne se défient pas assez d'eux-mêmes, et de la puissance que donne sur eux, à leurs frères invisibles, la connaissance parfaite de leur caractère, et des passions humaines en général.

Pour les mettre en état de se conduire pour le mieux, en toutes circonstances, les leçons orales d'un médium éprouvé seraient le meilleur moyen. Il leur raconterait les faux pas de ses propres commencements, et aurait soin d'appeler leur attention sur les causes des déboires qu'il a subis, causes qui se confondent avec ses faiblesses morales. En leur faisant sa confession sans fausse honte, il emploierait le meilleur moyen de les mettre efficacement en garde contre des erreurs semblables.

Puis il leur montrerait qu'il est impossible à un médium de juger impartialement lui-même les productions de sa faculté, à cause de l'influence que l'Esprit évoqué peut exercer sur son appréciation s'il le veut, — et les Esprits peu sérieux le veulent toujours. De là l'absolue nécessité pour un médium de faire juger par autrui toutes ses dictées, et de ne jamais s'isoler pour ses travaux médianimiques.

C'est un *point essentiel*, sur lequel il importe d'*insister avec énergie; l'avenir même du spiritisme y est intéressé*.

Pour ceux auxquels manqueront les leçons d'un professeur instruit par sa propre expérience, le manuel dont j'ai parlé tout à l'heure en tiendrait lieu. Aussi serait-il à désirer qu'il fût rédigé par un écrivain spirite de premier ordre. Il serait essentiel qu'il fût conçu dans un grand esprit philosophique, et qu'il établit avec force les bases morales qui dominent toute la question.

Il faut qu'avant de se lancer dans la carrière, les commençants comprennent que, quelle que soit leur bonne volonté, ils n'échappent pas complètement aux faiblesses de l'humanité terrestre, car s'ils étaient supérieurs ils habiteraient un milieu plus élevé. Il faut surtout qu'ils comprennent que les Esprits qui les imprègnent souvent de leurs fluides ne peuvent manquer d'exercer sur leur manière de voir une influence réelle, même sans aller jusqu'à la suggestion.

Dès lors c'est agir avec une imprudence manifeste que de croire que l'on est qualifié pour triompher par soi-même de toutes les difficultés. Je ne crains pas de dire qu'il y a une véritable impossibilité à ce qu'il en soit ainsi.

C'est cette conviction qu'il importe de faire passer dans l'esprit du médium commençant. Celui qui aura su trouver des explications et des arguments propres à produire un tel résultat, aura bien mérité du spiritisme.

Du moment que l'on aura compris les conditions essentielles de la médiumnité, telles que je viens de les esquisser, on verra clairement qu'un bon médium doit faire oubli de sa personnalité, rester passif toutes les fois qu'il exerce sa faculté, et que ses deux qualités maîtresses sont le dévouement et l'abnégation.

Je tiens à dire quelques mots ici du reproche de passivité que les Théosophes formulent à l'adresse des médiums. Cette passivité est, suivant eux, contraire à la nature des choses, car l'homme, loin d'être passif, doit au contraire user en tout et pour tout de son libre arbitre. Il doit penser et agir par lui-même ; ce n'est que par ce moyen qu'il peut progresser.

Il y a dans ce reproche, à mon sens mal fondé, un malentendu, et c'est ce que j'espère pouvoir établir clairement sans grande peine.

(*A suivre*). (*Communication reçue au Groupe bisontin*).

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXPLICATIONS SCIENTIFIQUES

I

Messieurs les savants officiels ont une singulière façon de commenter les faits spirites. S'ils songent un peu à ce qu'ils disent, ils doivent reconnaître que leurs arguments ne sont pas bien solides ; et quoiqu'ils se flattent d'avoir « déjà mis un certain ordre dans le *fouillis* du *surnaturel* », ainsi que le prétendait, un jour, la *Revue scientifique*, il me semble qu'ils ne sont pas bien sûrs, dans leur for intérieur, d'arriver à débrouiller le fouillis en question.

Je n'en veux aujourd'hui pour preuve que les explications fournies récemment par la *Revue de l'Hypnotisme* (1) au sujet de phénomènes qui ont eu pour théâtre un village de l'Est.

Voici d'abord le récit des faits.

---

(1) Voy. *Revue de l'hypnotisme* du 1er janvier 1888.

II

SINGULIER CAS D'HYPNOTISME A GRANGES

« La *République de l'Est* — dit la *Revue de l'Hypnotisme* — publie sous ce « titre le fait suivant, au sujet duquel plusieurs de nos lecteurs nous « demandent notre avis.

« Un événement des plus extraordinaires dont l'exactitude peut être con- « firmée par des centaines de témoins, intrigue toute la population de « Granges.

« Une fillette d'une douzaine d'années, Eugénie B..., demeurant au village « avec sa mère, se couche dans son lit. Presque aussitôt se font entendre « une série de bruits très distincts, imitant soit les coups que l'on produirait « en frappant de la main une porte ou une cloison en bois, soit le grattage « des ongles contre une paroi en bois ; on dirait un tambourinage des « doigts sur une table sonore.

« Ces bruits, souvent entrecoupés par des coups plus forts, comme « des coups de poing lancés brusquement sur un panneau de meuble, ne « sont certainement pas produits par le corps ou les membres de l'enfant « qui ne bouge nullement.

« Pour que ce phénomène singulier et inexplicable puisse avoir lieu dans « sa plénitude, il faut que les bras de l'enfant soient placés sous la couver- « ture du lit et que les personnes présentes en soient distantes au moins « d'un mètre. Si ces dernières s'approchent trop près, les bruits deviennent « plus faibles ou même imperceptibles. Mais si après s'être approchées elles « reculent d'un ou plusieurs pas, les bruits se reproduisent avec une « intensité progressive.

« Toutefois la mère affirme qu'elle a essayé de se coucher près de son « enfant, et que les bruits étranges ont persisté. »

« J'ai tenu à constater moi-même ce fait bizarre. La fillette s'est mise au « lit toute habillée, munie encore de bas et de chaussons (elle ne pouvait « donc ni gratter ni frapper avec ses pieds le bois de lit). Immédiatement « le phénomène s'est produit. Des coups légers d'abord, puis plus violents, « ainsi que les grattages, paraissaient être produits contre le panneau de « bois du lit qui fait face aux pieds. Si je m'approchais trop près, ils « cessaient aussitôt. Reculé d'un pas, ils recommençaient de plus belle. Ce « qu'il y a de plus mystérieux, c'est que le moteur insaisissable (l'esprit, « disent d'aucuns) de ce phénomène répète comme un fidèle écho les bruits « analogues à ceux qu'il plaît aux visiteurs d'émettre. C'est ainsi que j'ai « essayé, à maintes reprises, de frapper, soit avec une canne, soit avec le « poing ou les doigts, sur le plancher, contre la porte de la chambre ou de

« gratter avec les ongles contre la même porte ou sur la boiserie de la « chambre, et chaque fois les mêmes coups, les mêmes bruits se sont réper- « cutés dans le lit, observant exactement la même intensité, la même « cadence, la même intermittence et en même nombre.

« Une boîte à cigares, à musique, a été remontée et pendant tout le temps « qu'elle a joué un roulement semblable au tambourinement des doigts sur « une table, s'est fait entendre dans le lit, suivant bien les notes de l'instru- « ment. Durant cette expérience, la fillette n'a pas fait le moindre mou- « vement, si ce n'est un roulement de ses gros yeux, grands ouverts et « effarés lorsque des coups forts retentissaient. »

« On a essayé de coucher Eugénie B... dans un autre lit, chez d'autres « personnes, et même sur le plancher, et le même phénomène a constam- « ment eu lieu. Mais, aussitôt endormie, le bruit cesse. Voilà plus d'un an « que cela dure. La jeune Eugénie et ses parents, jusqu'à ces jours-ci, n'en « avaient dit un mot à personne, de peur, disaient-ils, du ridicule que « certaines personnes pourraient faire retomber sur eux à ce sujet, bien à « tort cependant.

« On me dira sans doute : « Vous vous êtes laissé abuser, ainsi que ceux « qui ont constaté ce fait ; il doit y avoir là-dessous un truc quelconque « pour amuser ou effrayer les gens. » Eh bien ! non, il n'y a là ni truc, ni « compère, ni aucune supercherie pour faire croire aux *esprits* et aux « *revenants*. Les plus minutieuses précautions qui ont été prises, l'examen « le plus rigoureux qui a été fait et répété, permettent d'affirmer que bien « qu'extraordinaire, très extraordinaire,ce phénomène se passe absolument « de la façon mystérieuse que je viens d'indiquer.

« Maintenant quelle explication donner à ce phénomène ? A mon sens, il « s'agit simplement d'un état pathologique, état très compliqué, très obscur « il est vrai, et qui mérite en tout cas d'être étudié par des spécialistes. « L'enfant qui en est l'objet a toujours été maladive. C'est un tempérament « où la nervosité domine à un degré qui ne s'est pas encore sans doute « rencontré, mais qui, probablement, a de l'analogie avec le magnétisme, « l'hypnotisme, la suggestion, choses très réelles et qu'on ne peut cepen- « dant définir, de même que le phénomène qui nous occupe, que par les « effets qu'ils produisent, pour cette raison que la science n'est pas encore « parvenue à en connaître l'essence elle-même. Un médecin vient d'être « appelé et doit venir demain visiter la fillette Eugénie B... Je tiendrai les « lecteurs au courant de ce singulier et très curieux événement. »

L'auteur de cet article, on le voit, est un écrivain consciencieux. Il raconte exactement les faits et ne se pose pas en savant. Il avoue son incompétence et croit que la nervosité domine, chez la fillette Eugénie B..., *à un degré*

qui n'a pas encore été rencontré. Cet aveu montre sa bonne foi mais aussi son ignorance, car les jeunes filles dans l'état d'Eugénie B... sont plus nombreuses qu'il ne le croit. J'en ai rencontré plusieurs, sans les chercher beaucoup, et dans la *Revue Spirite*, en 1885, j'ai donné de longs détails sur l'une d'elles, Alexandrine Savineau, d'Esnandes, près La Rochelle, par laquelle se produisaient des phénomènes semblables à ceux dont on vient de lire la relation. Or, nous prétendons que ces phénomènes sont des faits spirites.

La science, naturellement, soutient le contraire, mais elle admet les faits.

La *Revue scientifique* elle-même, lorsqu'elle a rendu compte, à la fin de 1886 (1), de l'ouvrage sur le spiritisme du Dr Gibier, a reconnu que l'on avait des *preuves morales* de la réalité *des bruits produits en dehors de toute action musculaire ou mécanique*, ce qui est absolument le cas présenté dans les phénomènes observés à Granges.

III

Veut-on savoir maintenant de quelle façon la *Revue de l'Hypnotisme* explique les phénomènes en question? Voici l'opinion de l'un de ses rédacteurs :

« D'après les seules indications trouvées dans l'article qui précède, il « n'est pas douteux que la jeune fille en question (Eugénie B..., de Granges) « ne présente les symptômes ou plutôt les stigmates de la névrose connue « sous le nom d'hystérie. Bien que beaucoup plus fréquente chez les « adultes, des manifestations de la névrose se rencontrent assez fréquemment « chez les jeunes filles et un assez grand nombre de cas d'*hystérie précoce* « ont été publiés.

« Dans ces conditions, pour tous ceux qui sont familiers avec l'étude de « l'hystérie, pour tous ceux qui ont eu l'occasion d'approfondir l'état mental « des hystériques, l'événement de Granges se réduit à fort peu de chose. On « sait, en effet, que les jeunes aussi bien que les grandes hystériques sont « douées d'une imagination des plus fertiles : qu'elles possèdent un talent « naturel d'imitation qu'on ne saurait exprimer ; qu'elles pratiquent volon- « tiers le mensonge et jouent d'instinct la comédie.

« Elles éprouvent surtout le besoin de se rendre intéressantes et il n'est « pas de supercherie qu'elles n'imaginent pour appeler l'attention sur elles. « On peut leur appliquer dans toute sa rigueur le fameux adage : *Omnis homo* « *mendax*. Elles mentent et simulent sans raison, pour le plaisir, pour « l'art.

(1) Voy. *Revue scientifique* du 13 novembre 1886, page 631.

« Ne les a-t-on pas vues, en maintes occasions, présenter les symptômes « les plus merveilleux et les plus faits pour déconcerter la raison ?

« Si les accidents paraissent exciter la curiosité, ils s'accentuent et l'on « assiste aux phénomènes les plus invraisemblables.

« En un mot, elles sont atteintes d'un état mental particulier et le livre « de Legrand du Saulle : *Les hystériques* est rempli de faits anormaux, sur- « prenants, incompréhensibles, accomplis par les malades.

« Faire parler d'elles, tel étant leur but principal, elles y réussissent habi- « tuellement par des mystifications, des supercheries variées. Elles simu- « leront des maladies étonnantes, des grossesses, des tentatives de viol « exercées par des inconnus. Elles se mutileront, absorberont les matières « les plus répugnantes, etc... Elles mystifient tout leur entourage, mais le « médecin est surtout celui dont elles aiment le mieux à surprendre la « bonne foi. Malheureusement pour elles, c'est toujours par là qu'elles se « perdent. Charcot, Dumontpallier et leurs élèves ont bien mis en lumière « le caractère de ces malades. Grâce à leurs travaux, les médecins ont tous « les moyens de déjouer les simulations et les hystériques en sont habi- « tuellement pour leurs frais d'imagination. Le jour où on voudra surprendre « la petite hystérique de Granges en flagrant délit de mystification, con- « sciente ou inconsciente, cela ne sera pas difficile. En un instant s'écroulera « l'échafaudage d'interprétations fantastiques accumulées par tous les « esprits de bonne foi, qui ne savent pas encore qu'il existe une maladie « dont le principal symptôme est une tendance irrésistible au mensonge ou « à la duplicité. »

IV

Il est difficile, on en conviendra, de mieux se placer en dehors de la question que ne le fait le rédacteur de la *Revue de l'Hypnotisme*. On parle de bruits, se produisant, à une faible distance, il est vrai, d'une fillette malade, mais dans des conditions telles qu'un témoin impartial déclare que toute supercherie était impossible ; l'écrivain de la *Revue de l'Hypnotisme*, dans le but d'éclairer ses lecteurs, qui lui ont demandé *son avis*, répond que la fillette en question présente les *stigmates de la névrose* et que les hystériques *pratiquent volontiers le mensonge et jouent d'instinct la comédie* ; qu'elles simulent des *grossesses* et des *tentatives de viol*.

On affirme que les plus minutieuses précautions ont été prises pour bien s'assurer qu'il n'y avait aucun *truc* ; le critique de la *Revue de l'Hypnotisme*, sans dire un seul mot des coups frappés, sans y faire allusion, si peu que ce soit, cite un adage latin tiré des psaumes : *Tout homme est menteur*, dit-il — faisant allusion à la fillette de Granges — *Omnis homo mendax* !

On parle de *coups de poing, lancés brusquement sur un panneau de meuble et qui ne sont certainement pas produits par le corps ou les membres de l'enfant qui ne bouge nullement* ; l'observateur de la *Revue de l'Hypnotisme* — qui n'a pas vu le phénomène et qui tourne toujours dans le même cercle — répond « qu'il existe une maladie dont le principal symptôme est *une tendance au* « *mensonge et à la duplicité.* »

Voilà les lecteurs de cette *Revue* bien renseignés. Ils savent maintenant à quoi s'en tenir. Mais s'il leur arrive de lire certains autres écrits — la *Revue scientifique* que j'ai citée plus haut, par exemple, — et dans laquelle, ainsi que je l'ai fait remarquer, les coups frappés hors de la portée d'un médium par une force semblant venir de lui sont reconnus vrais ; s'ils prennent en outre l'opinion de William Crookes ou de Zœllner, qui sont d'avis que le phénomène existe, ces braves lecteurs seront bien perplexes. D'un côté, on leur dit qu'il y a un *truc*, d'un autre, on leur déclare qu'il n'y en a pas ; et ces deux opinions contradictoires sont émises par des savants. A quelle théorie se fier ? Quel parti prendre ?...

En attendant que l'on se décide pour une opinion ou pour l'autre, le phénomène, qui se soucie peu de la science officielle, continue à donner sur différents points du globe, des manifestations indéniables de son existence, et les recherches les plus minutieuses, faites pour découvrir la cause, restent sans résultat. La clef du mystère est pourtant bien facile à trouver, car ces faits sont spirites, nous en avons donné la preuve bien des fois. Que messieurs les savants abandonnent leur parti pris matérialiste et ils reconnaîtront bien vite la justesse de nos prétentions.

Qu'ils nous permettent toutefois de nous réjouir de leurs préoccupations mal déguisées. En vérité, on n'aurait jamais cru qu'il leur faudrait aussi longtemps pour débrouiller le *fouillis* du prétendu *surnaturel* et pour répandre des torrents de lumière sur les obscurs blasphémateurs qui outragent la foi matérialiste en affirmant l'indépendance de la pensée et l'immortalité de l'esprit.

ALEXANDRE VINCENT.

LE SECRET DU MONASTÈRE

(Extrait du journal le *Rébus*, de Saint-Pétersbourg.)

En 1794, un somptueux banquet avait lieu chez le bourgmestre de Meïlinn. Bougies, lustres et riches candélabres éclairaient la salle ; des hautes fenêtres du premier étage se répandait une vive clarté dans la rue où se pressait la foule curieuse.

On fêtait les fiançailles de l'unique héritière du riche bourgmestre, avec le fils du baron de Kléberg, lieutenant de l'armée du Landgrave Charles, remar-

quablement beau dans son uniforme étincelant de broderies d'or, avec son teint bronzé et sa barbe noire ; son regard brillant et plein d'éclat se portait avec amour sur sa jolie fiancée.

Rhénann de Meïlinn, beauté rare, à la taille élancée, au maintien élégant, avait des yeux et des sourcils noirs qui formaient un étonnant contraste avec les masses onduleuses de sa luxuriante et blonde chevelure.

Autour des fiancés, bruits et discours frivoles, fardeau pesant pour les cœurs épris. La jeune fille porta son regard sur le lieutenant qui se rendit dans une petite pièce isolée, séparée des autres chambres par de pesantes draperies.

— Je suis heureux de passer quelques instants, seul avec toi, ma Rhénann!... Qu'elles sont ennuyeuses ces interminables visites, car je voudrais t'emmener de suite dans la maison de mon père, où tout est prêt pour te recevoir.

— Conrad, dans un mois je serai à toi, pour toujours.

— Nous n'atteindrons jamais le 4 juillet, répondait le fiancé ; le soir dans ma chambre solitaire, un doute affreux me saisit parfois : je ne puis me persuader qu'un aussi grand bonheur me soit promis; je tremble qu'un accident fatal fasse évanouir mon rêve.

— Beau superstitieux, d'où te viennent ces sombres pensées?... Veux-tu m'expliquer de quelle manière, chaque matin, sur la fenêtre de ma chambre, m'arrive un bouquet de roses, placé entre mes pots de fleurs? Par quelle voie me parvient-il donc?

— Je ne puis le dire; si tu me prends en flagrant délit, exige de moi tout ce que tu voudras; cherche, Rhénann chérie, tu ne sauras rien avant d'être ma femme bien-aimée.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Rhénann, je dois m'occuper de nos invités ; nous ne pouvons plus longtemps rester absents.

Les conviés, après les félicitations d'usage. se retirèrent; les fiancés eurent un moment pour causer et se souhaiter une paisible nuit.

Leurs maisons étaient mitoyennes; les toits des deux bâtiments étaient contigus, et une large et même gouttière était placée entre les fenêtres des chambres des fiancés ; cette gouttière formait un puits énorme.

Les deux familles avaient toujours eu des relations cordiales; à l'exemple des parents, les enfants s'étaient liés d'une étroite amitié; parvenu à l'âge mûr, Conrad garda pour Rhénann les sentiments de la plus sincère amitié qui fit place à une affection plus sérieuse. Le jour anniversaire de la naissance de Rhénann, le 4 juillet, son mariage devait être célébré au milieu de la joie des deux familles.

Le soir du 3 juillet, la veille du mariage, Conrad était dans sa chambre,

sombre et triste; il tenait une forte somme en or monnayé, plus une masse de papier qu'il feuilletait avec agitation. Ses sourcils contractés révélaient son inquiétude. Derrière lui, la draperie s'écarta sans bruit, et parut un visage pâle et menaçant, qui fixait le jeune homme avec une attention profonde.

Le lieutenant rangea l'or dans un des tiroirs du secrétaire et dit en le fermant rapidement : Tout est évident pour moi, rien ne pourra changer ma détermination ; point de pitié, le criminel subira le châtiment qu'il mérite. A présent, ajouta-t-il, un bouquet pour ma belle fiancée ; et l'expression attristée s'effaça de ses traits.

Le soleil versait à flots ses chauds rayons dans la chambre élégante de Rhénann dont le regard se dirigea sur le balcon, où, chaque matin, se trouvait un bouquet ravissant. Ce jour-là, rien, et elle chercha l'objet souhaité ; puis elle s'occupa des préparatifs de sa toilette, bien involontairement attristée. Encore quelques instants, elle serait unie à lui pour toujours... Comme son cœur battait à cette pensée.

La vieille Christine dirigeait la maison du lieutenant ; le maître avait l'habitude de sortir de sa chambre à huit heures ; il était neuf heures et demie. Comment pouvait-il dormir si tard le jour de son mariage?... Dix heures, la cérémonie approchait, pensait-elle, je ne puis attendre, réveillons-le.

Le domestique revint très étonné, prétendant que le lit était vide et n'avait pas été défait ; le lieutenant était invisible ; les autres domestiques affirmèrent que le maître avait disparu sans avertir personne.

La gouvernante se dit : Le lieutenant, ne pouvant dormir, est allé se promener; il est peut être auprès de sa fiancée; Frédéric, cours chez le bourgmestre.

Chez le bourgmestre, Frédéric s'adressa à tous les domestiques, mais aucun d'eux ne put lui expliquer l'absence du lieutenant, et plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

Dans sa parure nuptiale, la fiancée attend son futur époux ; onze heures et l'attente est vaine... Chaque minute écoulée redouble son effroi, et son père souffre avec elle de cette pénible angoisse.

Mortellement blessée, près du bourgmestre, et dans l'appréhension d'une effroyable nouvelle, elle repousse toutes consolations ; sans larmes, pâle et assise près de la fenêtre, elle regarde sans voir, dans une navrante prostration...

Conrad ne reparut ni ce jour, ni les suivants ; grâce aux recherches intelligentes et énergiques dirigées par le bourgmestre, on dressa un inventaire des biens du lieutenant ; de son secrétaire avait été retiré tout l'argent

comptant, son passeport et son brevet; s'il les avait enlevés lui-même, il se cachait volontairement.

Frédéric prétendit que les jours précédents, son maître se rendait souvent à la demeure de l'éclusier, et revenait de là, maussade et mécontent, semblant se quereller avec quelque femme qui l'aurait injurié; et, ajoutait-il, la pensée m'était venue de le prévenir contre la jolie Rose, fille hardie et bavarde, qui attire tous les jeunes gens riches de la ville.

Le bourgmestre se rendit à la maison de l'éclusier. Sur le seuil,se tenait un vieillard qui ôta respectueusement son chapeau; ses cheveux avaient la blancheur de la neige.

— Rentrez, lui dit le bourgmestre d'une voix impérieuse, j'ai à vous parler.

Où est Rose, votre fille?

— Ma honte est donc connue de toute la ville? Peut-être est-elle fugitive, ou en prison, dit le vieillard se soutenant à peine.

Depuis longtemps, je m'apercevais que la jeunesse de la ville venait courtiser Rose et remplir sa tête de contes bleus; je lui défendis de bavarder ainsi, et, ces jours derniers, un étranger est entré chez moi, et Rose se retira dans sa chambre; le troisième jour, comme elle tardait à descendre, je l'appelai d'une voix forte et tout fut inutile; sa chambre était silencieuse. J'enfonçai la porte, la chambre était en ordre, mais Rose avait disparu n'emportant qu'un peu de linge et un passeport... et, désespéré, j'attends.

— Vous ne souffrez pas seul, reprit le bourgmestre d'un ton plus doux; je suis frappé plus cruellement que vous.

Oh! Rhénann!... infortunée et malheureuse enfant!

Conrad, ces jours passés, sortait souvent de sa maison et il s'est enfui avec votre fille, vous êtes assez puni; mais ces malheurs ne fussent pas arrivés si vous eussiez redressé les mauvais instincts de votre enfant.

Depuis ce jour, le foyer du bourgmestre lui sembla sans attraits; la fille désolée se traînait comme une ombre, les jours sombres et douloureux se succédaient pour lui.

Rhénann ne voulut jamais croire qu'après des serments de tendresse éternelle, son fiancé eût agi comme un lâche imposteur, mais la maison resta déserte et morne.

Le bourgmestre mourut; et, Rhénann de Mellinn, son unique héritière, vécut solitaire dans sa grande maison; elle renvoya ses serviteurs, excepté une vieille domestique et un ancien jardinier.

Vinrent des temps difficiles; le génie de la guerre planait sur l'Europe et le peuple ne sauva sa liberté qu'au prix d'incroyables efforts.

Les habitants de Nordeinghem oublièrent le lieutenant de Kléberg et sa

mystérieuse disparition, excepté Rhénann de Meïlinn qui pensait à lui constamment, lui conservant son amour ardent et inaltérable.

Les chemins de fer, les fils télégraphiques s'étendaient partout, et la petite ville de Nordeinghem se transforma; grâce à la facilité des communications et au développement des relations commerciales, elle s'enrichit, s'embellit d'une quantité de nouveaux édifices. Les anciennes rues disparurent et, à leur place, s'élevèrent de nouvelles constructions bordées de jolis trottoirs. Rue du Monastère, deux grandes et vieilles maisons séculaires restaient, celles de Mlle de Meïlinn et de la famille de Kléberg. Dans la première, Rhénann, depuis seize ans dans la solitude. Que lui importait le monde ! Elle secourait les malheureux et fut vénérée comme une sainte.

Après d'inutiles recherches, Conrad Kléberg fut rayé de la liste des vivants; la ville vendit sa maison à un hollandais qui avait fait une immense fortune aux Indes orientales.

Le nouveau propriétaire nommé Van Den Brok, n'inspirait pas la sympathie. Maigre et jaune, son visage maladif était éclairé par des yeux noirs, dont le regard vif et pénétrant inspirait la terreur.

Il ne portait ombrage à personne, faisait d'abondantes aumônes, mais ses voisins ne voulurent pas entrer en relation avec lui.

Ce vieillard sans famille, atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans ; il vivait avec un serviteur infirme et caduc comme lui ; lorsque la tempête mugissait, que les briques arrachées par le vent tombaient lourdement sur le pavé, le domestique donnait signe de vie, montait rapidement sur le faîte de la maison, liait une planche à un certain endroit et y attachait le volet de l'une des fenêtres du grenier ; il semblait n'avoir que vingt ans.

En décembre 1854, il y eut d'effroyables bourrasques ; le vent du nord soufflait avecforce, amoncelant dans la rue ruines et dégâts. L'habitation la plus maltraitée fut celle de Van Den Brok. Le toit s'abattit, entraînant dans sa chute le volet mal ajusté. Alors on découvrit, entre les deux maisons, un grand espace vide, d'un pied sur deux, dont personne n'avait jamais soupçonné l'existence.

Evidemment, les religieux qui avaient autrefois bâti cette maison, avaient caché cet angle, avec l'intention d'avoir, en temps de guerre, un espace où l'on pût conserver les objets précieux. Une grosse pierre tomba sur la tête du vieil hollandais qui se traînait péniblement dans une chambre du premier étage. Sans connaissance, poussant de longs gémissements, il fut porté à l'hôpital par son domestique, car la maison n'offrait plus un refuge assuré contre la tempête et la pluie.

Sans délai, les architectes ordonnèrent d'étayer les murs prêts à s'écrouler, et vers midi, au moment où chacun se reposait, des ouvriers s'avancèrent

curieusement, pour regarder dans l'espace vide dont nous avons parlé; aidé d'un compagnon, l'un d'eux descendit dans la mystérieuse cachette.

Tout à coup un grand cri s'éleva du souterrain, et répandit une profonde épouvante dans les âmes; leur camarade s'éleva à nouveau, à l'aide de la corde, pâle et effrayé il leur dit : Descendu sur un terrain bourbeux, et m'étant accoutumé aux ténèbres, j'avançai sur un corps solide et froid comme du métal. Je me baissai et touchai un sabre.

O terreur, en même temps je touchai un crâne ! l'effroi raidissait mes membres. Je laissai tomber le sabre et donnai le signal pour remonter.

Chaque détail de cette découverte se répandit dans la ville, et la police ordonna d'abattre la muraille; le bourgmestre et les commissaires descendirent avec des torches dans l'obscur et étroit passage.

Devant eux était couché le squelette d'un homme encore revêtu de quelques lambeaux d'un uniforme militaire; sa main droite retenait les branches épineuses d'un bouquet de roses flétries !

Le commissaire chargea deux hommes d'emporter avec précaution les restes du cadavre et de les remonter au grand jour.

Les docteurs affirmèrent que la mort datait de quinze ans, et avait été causée, soit par un simple accident, soit par un crime prémédité; à qui était ce sabre presque entièrement rouillé dans son fourreau, les hautes bottes à éperon, le morceau de broderie d'or conservé sur les vêtements?

La rouille du sabre ayant été ôtée, on vit gravé sur la lame le nom du lieutenant Conrad de Kléberg, et la date de sa nomination : 1790. L'énigme était résolue. Le gouverneur de la ville voulut communiquer lui-même cette nouvelle à la personne qu'elle intéressait le plus, et remettre les restes du lieutenant à sa fiancée.

Celle-ci, muette, écouta le vieillard; et, lorsqu'il eut terminé son triste récit, elle dit d'une voix profondément troublée : Croyez à toute ma reconnaissance, monsieur,ce cadavre est celui de mon fiancé; depuis si longtemps je le pleure comme mort et le défends contre la calomnie; il a été victime d'une conspiration haineuse la veille de notre mariage. Je puis mourir pour le rejoindre; qu'on m'ensevelisse auprès de mon fiancé...

La blessure de Van den Brok n'était pas mortelle, son grand âge seul le mit en danger. Le soir, pris d'une fièvre violente, il se jetait en bas de sa couche; les visions les plus terribles hantaient son cerveau... Le lendemain, plus calme, prêt à mourir, il demanda sa cassette de fer, et quelques papiers, envoya chercher le bourgmestre, et le notaire qu'il pria de lire son testament en présence du médecin.

Nordeinghem, 4 juillet 1850 :

« Me repentant aux approches de la mort, j'écris mes dernières volontés.

« Mon pays natal n'est pas la Hollande où j'ai vécu seulement quelques années ; mon véritable nom est : Frédéric Born.

« Le remords accablant du crime dont j'ai chargé ma conscience m'a chassé de ma patrie, pendant treize ans, et conduit aux Indes orientales où j'ai acquis une grande fortune ; nulle part je n'ai trouvé le repos. Irrésistiblement ramené dans ma patrie, il y a trois ans que je suis à Nordeinghem sous le nom de Van Den Brok. Personne ne reconnut Frédéric Born entièrement oublié. J'achetai la maison du monastère. Faisant bon usage de ma fortune, je versais des larmes abondantes, soulageais les pauvres et ne pus calmer ma conscience. L'heure pendant laquelle un mauvais génie m'a suggéré la pensée d'un crime épouvantable a fait de moi le plus misérable et le plus malheureux des esclaves.

« J'ai quatre-vingt-dix ans, ma fin est proche ; je tremble en songeant au châtiment mérité par mon horrible forfait.

« Possédant une immense fortune, elle servira à alléger les souffrances d'autrui ; j'offre à la ville de Nordeinghem la somme de 200.000 thalers pour la construction d'un hôpital destiné à tous les pauvres de la ville et des environs ; ma maison du monastère et l'une de mes meilleures vignes. La ville recevra en outre 100.000 thalers, une ferme, et une grande métairie situées près des portes de la ville pour y créer un orphelinat. Il reste environ 400,000 thalers que je donne pour différents établissements de bienfaisance, et servir une pension viagère de 1.000 thalers à mon vieux domestique, Claude Bernerg.

« Telles sont mes dernières volontés. »

Ils signèrent sans rien dire, abasourdis par cette donation immense. Au bourgmestre qui voulait le remercier, le vieillard répondit : « Ne me remerciez pas ; ces bonnes œuvres rachèteront une partie du crime abominable dont le souvenir a torturé mon âme pendant tant d'années.

«Dans ce coffre, se trouve un petit livre relié en cuir dans lequel j'ai consigné l'histoire de ma vie. Donnez ce manuscrit à Rhénann de Meïlinn dont j'implore le pardon. »

Une heure après il rendait le dernier soupir, et ses restes mortels et ceux du lieutenant de Kléberg furent conduits au cimetière.

Rhénann de Meïlinn lut ce qui suit :

Né de parents très pauvres, honnêtes et religieux, à Nordeinghem, mon père s'appelait Frédéric Born, comme moi ; sans éducation j'appris à lire, à écrire, et entrai en apprentissage ; à l'âge de vingt ans la conscription m'enrôla soldat dans le régiment du lieutenant de Kléberg ; petit, vif, gai, je gagnai le cœur de mon maître qui me prit à sa solde. Je fus un fidèle serviteur.

En juin 1794, il fut fiancé à Mlle de Meïlinn, et, dès ce moment, l'esprit du mal s'emparant de moi, me conduisait peu à peu à un crime épouvantable.

Le lieutenant, confiant en moi, ne fermait jamais son secrétaire. J'enlevai une somme d'argent assez considérable.

Mes larcins s'étant multipliés, mon maître s'en aperçut et me soupçonna; la veille de son mariage, je l'épiai comme il visitait sa caisse; à quelques mots qui lui échappèrent, je compris qu'il voulait me livrer au châtiment justement mérité, et ressentis une inexprimable épouvante. Mais comment fuir, le commissaire pouvait me reprendre et ma peine eût été doublement rigoureuse.

Un génie infernal me suggéra la pensée d'un meurtre; le lieutenant, pour faire une agréable surprise à sa fiancée, lui portait chaque matin un bouquet de roses qu'il plaçait sur le balcon de la jeune fille.

Entre la maison du monastère et celle du bourgmestre il y avait une énorme gouttière, large de deux pieds. Le lieutenant montait au grenier, se glissait dans la gouttière jusqu'à la hauteur de la fenêtre et posait son bouquet à l'aide d'un long et mince bâton. Je dressai mes plans. La nuit du 3 au 4 juillet fut sombre et orageuse, tout semblait favoriser mes desseins. Je montai sous les combles de la maison, où j'aiguisai une tige de fer dont la pointe était fine et acérée; je me cachai dans le couloir sombre conduisant au grenier.

Mon attente ne fut pas longue. Bientôt des pas rapides se firent entendre sur l'escalier : c'était mon maître. Mon cœur battait si fort qu'il me semblait impossible d'accomplir mon forfait. Il fit un pas, puis un dernier... et expira... J'enlevai le cadavre et le jetai dans l'ouverture de la gouttière, le laissant glisser jusqu'au fond; puis, le silence. J'effaçai les traces de mon crime et me sentis en parfaite sécurité.

Le seul homme redoutable pour moi était enseveli dans le souterrain qui séparait les deux maisons. J'ouvris le secrétaire de mon maître, pris tout ce qu'il contenait en or et en bijoux, 1.900 ducats environ, son passeport et les papiers du lieutenant, et portai le tout au jardin dans le creux d'un arbre.

Les derniers jours, le lieutenant allait fréquemment se baigner vers l'écluse, il passait près de la maison de l'éclusier, et de sa jolie fille pour laquelle soupiraient un grand nombre de jeunes gens riches de la ville.

Rose se moquait d'eux, car depuis longtemps elle était ma maitresse. Je me rendis chez elle et lui remettant de l'argent je lui ordonnai de fuir. Elle y consentit et ne rencontrai personne en traversant la ville. Le matin du 4 juillet, jour fixé pour le mariage du lieutenant, il fut impossible de le trouver; chacun pensait que mon maître avait fui avec la jolie Rose.

Les domestiques de la maison étant congédiés, je pensai à mon départ, repris au jardin l'argent et les papiers que j'avais mis dans le creux de l'arbre, et me rendis dans la petite ville où Rose m'attendait.

Un bateau pêcheur nous transporta à Helgoland, où nous prîmes un navire qui se rendait à Batavia. Je m'établis à Molevnie, faubourg de cette ville où Rose devint ma femme.

Mon négoce prospéra, j'administrais ma fortune avec ordre et sagesse; malgré ce bonheur apparent, le bien le plus précieux me manquait, la paix de la conscience; je ne pus recouvrer ma tranquillité.

Peu à peu, j'achetai d'immenses terrains; un grand nombre de journaliers vinrent travailler chez moi, et vers l'année 1805 j'étais devenu riche et puissant. Ma femme m'avait donné quatre enfants que je chérissais.

La guerre éclata. Au mois d'août 1811, je dus faire un voyage sur la côte orientale de Java et pendant mon absence les Anglais envahirent Batavia, où, soutenus par des bandes d'ouvriers révoltés, ils livrèrent tout à l'incendie, au meurtre, au pillage. Je retrouvai ma maison réduite en cendres, personne ne put m'instruire du sort réservé à ceux qui l'habitaient!...

Avec le secours d'un serviteur fidèle, échappé au carnage, et de quelques manœuvres qui me paraissaient forts et courageux, je parvins, au milieu des ruines encore fumantes, à découvrir l'un des sous-sols où je trouvai un groupe à demi-consumé, composé de ma femme et de mes quatre chers petits enfants!... Tous avaient péri dans cette horrible catastrophe.

Une main puissante s'appesantissait sur moi! le châtiment de mon crime était épouvantable et une terrible maladie m'accabla.

L'existence m'étant devenue impossible à Molevnie, je convertis mes biens en argent et me rendis aux Indes orientales; j'emportai ma douleur, mes souvenirs terribles, et ne recouvrai un peu de calme que dans une infatigable activité.

Mes richesses s'augmentèrent sans cesse et pour me narguer, le sort me comblait de biens devenus inutiles! soumis à une continuelle et insurmontable obsession, celle de retourner dans ma ville natale, j'étais tourmenté nuit et jour; il faut que tout s'expie, me disais-je, le mort rappelle le vivant qui doit se racheter!!! Et fatalement, logiquement, l'esprit de Conrad de Kléberg me ramena à Nordeinghem.

La maison des Kléberg, nommée du *Monastère*, était à vendre, je l'achetai, obéissant à l'être invisible qui me ramenait sur le lieu même où j'avais accompli mon crime; possédant cette maison fatale j'éloignai toutes les occasions qui eussent pu faire découvrir les traces du meurtre. Aussi, aucun maçon, aucun charpentier ne reçut l'autorisation d'entrer chez moi. Poursuivi nuit et jour par mes remords, je montais et descendais lente-

ment l'escalier que mon maître avait gravi quelques instants avant son trépas !.. j'arrosais les marches de mes pleurs, me traînant à genoux, le front dans la poussière ; les sanglots brisaient ma poitrine et mon désespoir était impossible à décrire !...

Que de fois je me suis mis en route pour aller vers le juge confesser mon crime ! je m'éloignais épouvanté de l'ignominie du châtiment. Je suis arrivé, dans cette situation inconnue, à l'âge que peu d'hommes atteignent, et chaque heure qui s'écoule est terrible et me rapproche de celui dont le jugement est formidable !...

Puisse cette confession attirer sur moi sa miséricorde ; je supplie Rhénann de Meïlinn de me pardonner si elle le peut après la lecture de ce triste récit! Si j'ai brisé le bonheur de toute sa vie, Conrad ce mort bien vivant m'a terrifié, et je crois que son âme, et celle d'autres âmes justes, m'ont infligé la perte de tous les miens ! Que la clémence du Souverain juge s'étende sur moi !...

Rhénann laissa retomber le cahier ; des larmes coulaient lentement sur ses joues pâles et creuses.

« Il y a trop longtemps que ces faits sont accomplis pour maudire ce malheureux, dit-elle ; que les Esprits te pardonnent, Frédéric Born...

Elle mourut au commencement du printemps, et son dernier souhait fut d'être enterrée près de son fiancé. Sur leur tombe point d'autre monument funèbre qu'un splendide rosier. Telle fut sa volonté.

Le souvenir de Rhénann ne s'éteignit pas ; elle légua sa grande maison et ses biens à l'orphelinat créé par Frédéric Born ; sa mémoire est gravée dans tous les cœurs.

A l'endroit où s'élevait la somptueuse demeure du bourgmestre, on voit maintenant un nouvel et spacieux édifice entouré de ravissants jardins où s'amusent des enfants joyeux et brillants de santé.

Le 4 juillet de chaque année, six enfants sont choisis parmi les plus sages et les plus studieux : trois garçons et trois jeunes filles.

Après une fervente prière, ils vont placer un magnifique bouquet de roses sur la tombe de l'infortunée Rhénann de Meïlinn et de son fiancé, Conrad de Kléberg.

Note de la traduction : Cette histoire véritable, vécue, prouve qu'un méfait quel qu'il soit, laisse sa trace profonde dans l'esprit de celui qui l'a commis; l'homme est *responsable de ses actes* bons ou mauvais, et les âmes des morts que l'on a lésées dans leurs existences retrouvent *celui qui ne peut oublier*, avivent ses remords, retournent cent fois le fer dans sa plaie.

L'homme est créé pour aimer LA JUSTICE et en faire l'application cons-

tante; s'il l'oublie, comme il est *solidaire* avec toutes les autres âmes, celles qui sont désincarnées ont la mission de le rappeler à l'ordre, ce dont elles s'acquittent avec une logique, une raison implacables.

UN INSPIRÉ

Les limons salins, qui se trouvent dans les environs de la ville d'Odessa, attirent bien du monde pendant la saison d'été. Des confins de la Russie arrivent des malades, infirmes, impotents, rhumatisants, dans l'espoir d'y recouvrer la santé ; le plus grand nombre d'entre eux sont des Juifs ; aucune race n'est aussi vivace, mais en même temps aussi chétive ; elle aime à se soigner, à avoir affaire aux médecins et aux médecines.

Par une chaude journée d'été, je m'acheminais vers la gare ; le soleil était ardent et l'air imprégné d'une lourde buée qui provenait des limons ; pas un nuage au ciel.

Les lacs salés,aux reflets rouges et bleus, entourés de rivages sablonneux, s'étendaient avec une monotonie désespérante ; je me sentais fatigué et pressais le pas pour me mettre à l'ombre, à l'abri des ardeurs du beau soleil.

Au bord de l'eau j'aperçus une masse, pas plus grosse que la tête d'un ruminant, et n'y fis d'abord pas grande attention, la prenant pour un sac de vieux chiffons,ou quelque chose de semblable ; jugez de ma surprise lorsque je vis cette masse bouger, se mouvoir et que ce fut un enfant possesseur des plus magnifiques yeux noirs que j'eus jamais vus.

Cet être m'intéressait, et je m'approchai immédiatement de lui. J'avais, devant mes yeux, une physionomie charmante enveloppée de malpropres guenilles ; l'enfant était assis sur le sable, regardant de tous côtés, attendant évidemment que l'on s'approchât de lui.

« A qui appartiens-tu ? lui demandai-je ? — N'obtenant pas de réponse, je renouvelai la question, en Juif, et fus plus heureux, car il me répondit — « A ma mère. » — « Comment t'appelles-tu ?» — « Jankalé ». — « Que fais-tu là Jankalé ? » — « J'attends maman qui lave du linge, là-bas, au bord de l'eau.»

Jankalé, de sa petite main m'indiquait l'endroit où se trouvait sa mère ; j'aperçus une femme qui, le dos tourné, était occupée à ramasser du linge étendu autour d'elle ; « Es-tu malade Jankalé ? » « Oui, répondit l'enfant,» en m'indiquant ses petits pieds entortillés de chiffons. « Voilà déjà plus de trois ans qu'il ne peut marcher, me dit la mère qui s'était rapprochée de nous ; nous sommes bien pauvres et nous demeurons loin d'ici, à Bagopol. Pendant trois été, nous sommes venus ici pour le petit et cependant, il n'en profite guère ! Nous le baignons, le frictionnons avec de la boue, et il

ne va pas mieux », dit la pauvre femme en jetant sur lui un regard désespéré.

Je vis les larmes lui monter aux yeux.

« Ne pleurez pas, maman, le Bon Dieu en sera fâché », dit l'enfant simplement, mais avec autorité, « L'ange qui m'a apparu cette nuit, m'a dit que j'allais guérir, que cela était écrit dans le Livre Divin. » Il parlait ainsi, d'un air convaincu, avec fermeté, et son visage était sérieux comme on ne l'est point à son âge.

«Vois-tu souvent les anges, en rêve, lui demandai-je ?» « Ce n'est pas en rêve que je les vois, mais quand je suis éveillé. Je vois toujours le même. Il porte de longs vêtements blancs, dans sa chevelure brille une couronne d'or, la figure est plus blanche que la neige, ses yeux sont fermés. Un jour je lui demandai de me regarder ; mais il me répondit que je ne verrai ses yeux qu'au moment de ma mort. Cela m'a rendu bien triste, car j'ai perdu l'espoir de voir ses yeux avant ma mort. Et je voudrais les voir, bien vite. »

« Que le Bon Dieu te protège,s'écria la mère effrayée; tu vivras longtemps pour être notre joie, à tous. Ton ange gardien te le dira lui-même. » La femme croyait sincèrement aux hallucinations du petit ! — « C'est un petit saint ! poursuivit-elle; son grand'père était un grand Sadi ; il faisait des miracles; dans le pays tout le monde s'en rappelle, et le petit aura hérité de ce don céleste que possédait son grand'père ; si seulement le Bon Dieu voulait lui rendre la santé », dit la femme en pressant tendrement l'enfant sur son sein.

L'enfant eut un sourire céleste.

« Prends congé de monsieur ; dis lui : que le Bon Dieu vous ait sous sa sainte garde ». L'enfant répéta les paroles de sa mère et me regarda d'un regard profond et triste. Je lui donnai une pièce d'argent qu'il donna à sa mère, en disant : « Achète bien vite du pain à mon pauvre père qui doit avoir bien faim ; hier il s'est couché sans avoir mangé ! Il est dur de travailler, l'estomac vide, par une chaleur pareille ! Quand je serai grand, je travaillerai pour vous tous, et vous vous reposerez à votre tour. Vous serez vieux et chétifs, moi je serai vaillant et fort, j'ai lu cela dans le Livre de la destinée. »

«Sais-tu lire Jankalé ?» « Non, Pour lire dans ce livre,on n'a pas besoin de savoir lire, on n'a qu'à le regarder pour deviner ce qui y est écrit ! » — «Comment est-il !» « Bleu,comme le ciel;les pages sont bleues,et les lettres en or,brillent comme des étoiles! » — Qui t'a montré ce Livre? « L'ange qui m'apparait..... tenez,le voici »,et il montre le ciel. Il se soulevait de la main, pour s'aider du doigt, à suivre les caractères tracés dans le livre divin; mais subitement son visage s'assombrit et il dit : « Disparu !!... L'ange ne veut pas me le faire voir devant les autres. mais il m'ordonne de raconter ce que

j'y vois. J'y vois ce que deviendront les hommes, et je le leur dis. » — Et l'on te croit ? « Dans ce pays, non ; mais, à la maison, tout le monde croit ce que je prédis ; ainsi font l'oncle Leiser, la tante Sourra. Mon père seul ne me croit pas, et cela ne peut m'inquiéter car, dans le Livre divin, il n'y a rien de mauvais pour lui. Pour l'oncle Leiser, et la tante Sourra ? ils seront heureux — et tout le monde sera heureux, bien portant, et rassasié ! Les vieillards prieront pour nous, dans la synagogue, et nous travaillerons pour eux. Quand je serai grand j'achèterai beaucoup, beaucoup de pain, des œufs et des poissons, et je les distribuerai à ceux qui auront faim ; hélas, c'est bien dur d'avoir faim, et cela fait cruellement souffrir ! »

Pauvre petit, tu as donc éprouvé la faim ? « Oh non, pas moi ; autour de moi, tout le monde a faim, et cela me fait bien mal à voir. Je ne puis manger quand je vois de pauvres gens affamés autour de moi, les morceaux s'arrêtent dans ma gorge, et je suis obligé de donner ma nourriture aux pauvres, car je ne pourrais la manger.

« Aussi, mon père me gronde-t-il souvent pour cela, car les médecins m'ordonnent de bien me nourrir, de manger de la viande, de boire de bon vin ; tout cela est très cher et des pauvres gens tels que nous ne peuvent se payer des choses aussi coûteuses. Non, tous ces médecins n'y entendent rien. Le Bon Dieu me guérira, sans leur aide.

« Ils me tourmentent, charcutent mes plaies, me font baigner avec de l'eau salée, dans laquelle je suffoque! ils me frictionnent avec de la boue acre, et tout cela me fait tellement mal que je ne puis plus le supporter.

« L'ange m'a dit que le Bon Dieu me guérirait. Il m'apparaîtra, insufflera sur mes blessures, et je serai guéri ; mes plaies se cicatriseront et je pourrai marcher comme auparavant ! Adieu ! monsieur. »

Je lui tendis la main ; Jankalé la prit, me regarda tristement, et je n'oublierai jamais le regard si profond de ce jeune et enfantin visage.

Il y avait du rêveur, et du fanatique dans ces grands yeux noirs, illuminés par la foi profonde qui était en lui.

Il y avait certainement de l'hallucination, dans ce petit cerveau à l'imagination vagabonde. Mais néanmoins, tant de vérités, de choses justes, sortaient comme une prophétie de cette bouche enfantine que j'en fus profondément troublé.

Bien des années se sont écoulées, depuis !

Un jour d'automne, je me trouvais bloqué par la neige dans une station de chemin de fer, attendant le train qui devait m'emporter plus loin. Pour me distraire, j'allai errer dans les rues étroites et boueuses de la petite ville située à proximité de la gare ; tout à coup j'entends un : « *Bonjour monsieur* », qui me fit me retourner; j'aperçus une vieille Juive, couverte de

haillons. Et comme je la regardais, surpris ?... « Vous ne me reconnaissez donc pas? rappelez-vous de notre rencontre aux limons? Vous ne vous souvenez donc plus de mon fils Jankalé ? » Subitement la mémoire me revint.

Vous demeurez donc dans cette ville? lui demandai-je. « Oui, c'est Bagopol. — « Que devient Jankalé ? » « Oh, monsieur,il est bien malade, il est incurable ! » Le baignez-vous toujours dans les eaux du limon ? « Oh non, monsieur, cela lui est défendu; le pauvre enfant est poitrinaire, il crache le sang et s'évanouit à chaque instant! La nuit, il a le délire,il gémit et se démène. Mais il nous fait grand honneur, car il est prophète. Il lit dans le Livre divin, prédit la destinée à tous ceux qui le lui demandent.... Aussi,lui offre-t-on de l'argent. Il serait bien riche, s'il voulait en prendre!... mais il ne veut rien, et n'a besoin de rien,.. C'est un illuminé... L'ange du Bon Dieu lui apparaît chaque nuit,et le fait lire dans le Livre de la destinée.»

Peut-on le voir ? lui demandai-je, car j'étais impressionné de cette rencontre. « Certainement, monsieur, donnez-vous donc la peine d'entrer. Voici notre demeure ». Elle me fit entrer dans une petite maisonnette, de misérable apparence, humide et froide, seulement éclairée par un bout de chandelle; l'ameublement était pitoyable, une vieille table boiteuse, un lit une petite armoire, et quelques chaises écloppées ! Une vingtaine de Juifs, aux longs cheveux sortant de dessous leurs calottes de velours, aux longues houppelandes, remplissaient la chambre. Dans un angle, s'appuyant sur des béquilles, se tenait un jeune homme élancé, maigre, à la figure ovale, au teint mat, éclairé de magnifiques yeux noirs ; de longues boucles brunes flottaient sur ses épaules et lui faisaient comme une auréole. Le nez droit, paraissait de cire ; le front large était découvert et son regard inspiré semblait planer bien haut, bien loin, au-delà de l'atmosphère lourde de la misérable cabane où était réuni son auditoire émerveillé, qui recueillait avec ferveur chacune de ses paroles. « Et alors, s'entr'ouvrira la Porte Céleste... dit Jankalé... Et tout le monde entrera : le riche et le pauvre, le fortuné et le misérable. Celui pour lequel la vie aura été douce, et celui qui aura versé des larmes amères! les estropiés, les aveugles, les bons et les méchants. Et quand tout le monde sera réuni, l'ange du Bon Dieu leur dira : « Vous êtes tous frères, étant issus du même père et de la même mère; Dieu vous aime tous et désire vous voir tous également bons, vêtus, nourris et heureux. Que désormais l'envie, la méchanceté vous soient inconnues, qu'il n'y ait plus d'oppresseurs ni d'opprimés..... et alors, il vous enlèvera tous vos défauts, tous vos vices, vous laissant la vertu. Et alors s'accomplira ce miracle :....

« Les vices sortiront des âmes humaines et celles-ci, purifiées,ne seront

accessibles qu'aux vertus. Alors l'ange rassemblant tous les vices et les mettant dans un grand sac, les précipitera dans l'abîme. Ils y resteront ensevelis, à jamais, ces vices de l'humanité. — Et les hommes REVIVRONT *sur la terre, éclairés* et *purifiés*; ils Y REVIENDRONT A NOUVEAU, et tous seront heureux, car, parmi eux, il n'y aura que des gens vertueux ; la terre sera un paradis si les hommes le veulent.... Vous le voudrez? »

La voix de Jankalé, faible mais vibrante, était pénétrée d'une foi ardente. Son pâle visage, se couvrant d'un léger incarnat, il ferma les yeux, se recueillit un instant, puis continua : « Et Dieu, entouré des anges, contemplera, heureux et triomphant, la terre où il n'y aura plus de pauvres, d'affamés, de malades, d'oppresseurs ni d'opprimés, de flatteurs, d'assassins, ni de parjures. Et son divin visage s'illuminera d'une joie céleste! et il dira : « Voici mes enfants tels que je les ai conçus ; ils sont tels qu'ils seront à « jamais, d'après mon commandement. » Ainsi parlera Dieu, et sa voix céleste sera entendue des Anges et des humains,... et les hommes entreverront la grandeur de la miséricorde divine,... et les miracles accomplis par Dieu, pour le bienfait de l'humanité. »

Subitement, la voix de Jankalé se brisa, sa poitrine fut secouée par une horrible toux. Je me précipitai vers lui, et le vis essuyer, vivement, ses lèvres colorées de quelques gouttes de sang ! Le brave jeune homme craignait sans doute d'effrayer les siens par les symptômes effrayants de la fatale issue de la maladie qui le minait, et ce fut en vain, car bientôt, à ce premier accès, en succéda un second, puis un troisième !

La toux déchirait la poitrine de ce malheureux, et de ses poumons attaqués, coulait un sang épais ! La figure contractée devint violette. Les yeux sortaient de leurs orbites. Le front, les mains étaient couverts d'une sueur froide, et vivement, je le couchai sur son lit, ordonnant qu'il me fût apporté de la glace et des médicaments, selon une formule ; je le fis boire. Il ne résista pas, et murmura seulement : « A quoi bon ! cela m'arrive quelquefois, mais en été, cela se passera. A quoi bon toutes ces médecines ! du reste, qu'il soit fait selon votre désir. »

Après lui avoir appliqué de la glace, je parvins à arrêter les crachements de sang ; je lui fis prendre une poudre d'ergotine et lui défendis expressément de parler.

Jankalé esquissa un faible sourire, me tendit la main, et peu à peu, la respiration devint plus régulière ; il tomba dans un état de prostration, et s'endormit d'un sommeil fiévreux et agité.

Je ne voulus pas partir sans revoir une dernière fois le pauvre Jankalé, je le trouvai endormi ; si l'on n'eût entendu sa faible respiration, on l'eût pris pour un cadavre, tellement il était roide, pâle, et ses lèvres bleues et

roides. A son chevet, muette de douleur, se tenait sa mère ; de grosses larmes coulaient de ses yeux rouges et tombaient dans la chevelure éparse du jeune homme.

Tout était morne et triste, dans cette chambre mortuaire. Une fine pluie glacée, de fin novembre, venait frapper les vitres enfumées. Les murailles étaient couvertes de moisissure. Seul le bruit sec d'une souris qui grignotait dans un coin, interrompait le silence solennel de la chambre où se mourait le jeune illuminé de Bagopol.

Je jetai un dernier regard sur Jankalé, il me sembla qu'il avait cessé de vivre ; je lui tâtai le pouls,il battait encore.. la respiration venait de s'arrêter, mais le malade poussa un profond soupir, et lentement,elle reprit son cours.

Je partis.....

Je n'ai jamais revu, ni entendu parler de Jankalé ; continue-t-il à prêcher devant ses auditeurs de Bagopol? a-t-il déjà passé le seuil de la Porte céleste qu'il décrivait avec tant de ferveur à son auditoire émerveillé ???

Dr Rachcowitch (traduit du russe par *Nadije Bourkser.*)

Note de la rédaction : Jankalé était un médium voyant et parlant qui semait des paroles pleines d'espérance et de vérité, en répétant à son auditoire que cette vie était une épreuve, que la faim créait l'envie, le mal, la colère, le meurtre, le vol. Soyez donc, bons et justes, leur répétait-il, car vous vivrez, et celui qui veille à tout vous trouvera tels qu'il l'a voulu, travaillant au bien de tous, dans l'esprit de fraternité et de justice.

Sans le savoir, le pauvre Jankalé enseignait la doctrine spirite aux affamés de Bagopol, et cela ne se peut autrement, la vérité étant immanente en l'homme ; fatalement, logiquement, son âme qui en est imprégnée doit la révéler par l'enseignement.

M. BOURKSER nous affirme que cette histoire est véridique, et nous croyons à la parole de cet homme vénéré.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Je vous ai expédié une longue lettre recommandée, dans laquelle je vous signale le peu de solidité que présente la doctrine transformiste; je vous serai fort obligé, monsieur, de me dire en toute franchise ce que vous pensez de son contenu. Je vous ferai remarquer que toute personne ayant des sentiments religieux ou spiritualistes éprouve une répulsion invincible contre l'idée qu'elle pourrait ou qu'on voudrait la faire descendre du singe. Et si malheureusement le spiritisme prêtait son appui à cette doctrine panthéiste, il serait englobé dans la même réprobation.

Mais, comme dit très bien M. Stainton Moses, la race latine a une tendance bien plus prononcée pour les théories métaphysiques que pour l'étude

expérimentale. Nous tenons cette disposition d'esprit des Grecs, nos maîtres en tout genre. Ces théories transcendantes ne reposent généralement pas sur des faits mais sur l'imagination de leurs auteurs, qui trouvent ainsi le moyen de faire briller leurs talents; ce qui ne les empêche pas de faire souvent fausse route et leur édifice n'ayant pas pour base des faits exacts manque de solidité et croule facilement. Qu'est-il resté d'utile des séduisants systèmes de Rousseau, de St-Simon, de Fourrier, de Lamennais, de Proudhon, etc? Ces théories creuses ou fausses, mais habilement présentées, passionnent et entraînent les esprits spéculatifs (1).

Tout porte à croire qu'il en sera de même du transformisme, du bouddhisme ou occultisme. La *Revue scientifique* dans la plupart de ses numéros mentionne les idées de divers transformistes notablement différentes entre elles, ainsi que celles de Darwin; ce qui montre le peu d'accord des partisans de cette doctrine, laquelle ouvre un vaste champ à leurs discussions hypothétiques, dont il est fort difficile de contrôler la valeur, comme on peut le faire pour le magnétisme et le spiritisme basés sur des expériences manifestes.

Le spiritisme sera probablement appelé à jouer un rôle important dans notre époque tourmentée où rien ne peut se résoudre régulièrement, où tout se montre sans force et sans vertu. Mais comme généralement le jeune remplace le vieux, comptons sur le spiritisme pour rajeunir notre société caduque, et conservons-lui bien sa spiritualité qui fait sa principale force. L'Église romaine redoute bien plus les atteintes ou blessures faites à ses dogmes qui sont ses viscères essentiels, que les persécutions ou violences matérielles qui n'atteignent que son épiderme. Ainsi dans le siècle dernier, les libres discussions de Voltaire et des Encyclopédistes avaient fait beaucoup plus de mal au clergé français, que les persécutions de la Révolution qui ont diminué son pouvoir temporel mais fortifié son pouvoir spirituel. Rien ne blesse plus dangereusement les religions que de démontrer l'inanité de leurs dogmes; c'est l'annihilation de leur principe vital qui amène leur fin sans convulsion, tandis que la lutte matérielle développe leur énergie et les fortifie. C'est donc par de libres discussions et non blessantes que, le spiritisme, arrivera à vaincre le catholicisme son plus redoutable adversaire. La littérature a sous ce rapport une immense influence, car, lorsqu'elle patronne avec ensemble et suite une idée nouvelle, il est rare que 15 ou 20 ans après la société ne cherche pas à mettre en exécution l'idée prônée.

Je vous envoie un calcul planétaire que je vous prie de faire examiner,

(1) De Fourrier et Proudhon, il est resté une école, et M. Godin pourrait victorieusement répondre à notre correspondant et F. E. S. *Amy.*



pour voir qui a raison, de moi ou de M. Flammarion. Il me semble, que certains auteurs abusent de la grandeur des chiffres pour faire de l'effet et avancer des assertions inexactes :

RAPPORT ENTRE LA MATIÈRE ET LE VIDE DANS NOTRE SYSTÈME PLANÉTAIRE.

Nous considérons notre système planétaire comme une vaste sphère dont le soleil occupe le centre et dont la limite connue est l'orbite de Neptune; puis nous comparerons cette sphère vide à la sphère matérielle du soleil augmentée de celle des autres astres de notre système. Les capacités sphériques sont entre elles comme le cube de leur rayon. Or le rayon de l'orbite de Neptune est 30 fois le rayon de l'orbite terrestre ; et ce dernier est 216 fois le rayon de la sphère solaire ; en conséquence la capacité de la sphère de tout notre système sera $(30 \times 216)^3$ ou 272 billions 097,792 mille fois le volume du soleil. Pour mieux apprécier les rapports de ces nombres énormes, réduisons-les à des proportions bien moindres ; et comme elles sont toutes les mêmes dans notre système, prenons 1 kilomètre cube de vide contenant 1 trillion de décimètres cubes que nous diviserons par (30×216^3), le quotient 3 décimètres cubes 675 centim. c. 100 milli. c. nous donne la proportion de matière solaire par kilomètre cube de vide. Il faut ajouter à ce quotient celui de tous les autres astres de notre système, qui tous ensemble ne représentent que $\frac{1}{700}$ du volume du soleil, leurs quotients réunis seront $\frac{1}{700}$ de celui du soleil, c'est-à-dire 5 centim. cubes 350 millim. cubes ; en outre nous ajouterons le quotient proportionnel des atmosphères des astres, des comètes et des aérolithes qui peuvent dépendre de notre système, et que nous évaluerons à 550 millim. cubes ; tous ces quotients réunis donnent par kilomètre cube de vide 3 décim. cubes 681 centim. cubes de matière astrale dont la densité moyenne est 1,38, l'eau étant prise pour unité.

L'eau étant 770 fois plus dense que l'air, et la matière astrale étant 1,38, cette dernière sera 1062 fois plus dense que l'air. Ainsi pour transformer la matière astrale en air atmosphérique on multipliera 3 décim. cubes 681 cent. cubes par 1062; le produit sera 3 m. cubes 909 décim. cubes 222 cent. cubes.d'air, ou en nombre rond 3 m. 910 décim. cubes d'air, qui seront les 3 billionièmes 910 trillionièmes d'un kilomètre cube de vide. Ces 3 mèt. c. 910 décim. cubes d'air répandus dans un kilomètre cube de vide, seront 255 millions 754,475 fois, (en nombre rond) 256 *millions* de fois plus dilatés que l'air atmosphérique à la pression ordinaire, ou 197 billions, 120 millions de fois moins dense que l'eau, ou 18 millions 285 mille fois moins dense que l'hydrogène. Si au lieu d'être

sphérique, notre nébuleuse avait eu une forme discoïde ou coronaire sa densité aurait pu être de deux à quatre fois plus forte, son volume se trouvant diminué d'autant.

M. Flammarion dans *le Monde avant l'homme* (page 40) a traité aussi cette question; mais il arrive à des résultats très différents des miens. Il trouve que la matière astrale du soleil, des planètes et de leurs satellites uniformément répartie dans l'espace sphérique contenu dans l'orbite de Neptune aurait seulement un demi-trillionième de la densité de l'eau, et que cette nébuleuse serait 400 millions de fois moins dense que l'hydrogène à la pression ordinaire. M. Flammarion ne donnant pas le détail de ses calculs, je ne puis savoir pourquoi ils diffèrent, quant aux résultats, autant des miens.

MONDE SIDÉRAL

Si l'état nébuleux de la matière peut être apprécié avec quelque exactitude dans notre système planétaire, il n'en est plus de même si on se transporte dans le monde sidéral. Il serait cependant fort intéressant de connaître les rapports de la matière au vide dans l'univers, cela pourrait mettre sur la voie de connaître la densité du fluide universel ou l'état radiant de la matière. Essayons de toucher cette question quoique dépourvue de bases solides. Les sept étoiles fixes les moins éloignées de notre soleil sont distantes en moyenne de 919 mille rayons de l'orbite terrestre. Mais comme les trois plus rapprochées ne sont en moyenne qu'à 347 mille rayons orbitaires, nous admettrons que ces sept étoiles sont en moyenne à huit cent mille rayons orbitaires du soleil ; la moitié de cette distance doit constituer le domaine sidéral de cette astre, et l'autre moitié appartient aux étoiles ou soleils voisins. On ne peut donner aucune forme précise au domaine sidéral du soleil entouré d'étoiles si inégalement distantes de lui. Faute de mieux nous supposerons que le soleil se trouve au centre d'une immense sphère sidérale dont le rayon aura 400 mille rayons orbitaires. Nous comparerons le cube du rayon sidéral formé de 400,000 r. orb[res] au cube du rayon de l'orbite de Neptune formé de 30 R. orb : $\frac{64,000,000,000,000,000}{27.000}$;

le quotient 2 trillions 370,370,370,370 nous indique que la capacité de la sphère sidérale est autant de fois plus grande que celle de la sphère de notre système ; et comme nous ne connaissons aucun astre entre Neptune et les étoiles fixes, nous admettrons que la matière astrale de notre système, la seule connue, si elle était disséminée dans la sidérale s'y trouverait 2,370 billions, etc.... plus divisée que dans notre sphère planétaire. Dans notre système, la matière astrale étant les 3 trillionièmes 681 quatrillionièmes du

vide, en deviendra seulement les 8 septillionièmes et demi dans le monde sidéral, et transformée en air atmosphérique elle en sera les huit sextillionièmes. AMY.

SORCELLERIE, MAGNÉTISME, MORPHINISME, DÉLIRE DES GRANDEURS, par PAUL REGNARD, 1 vol. in-8°, avec 120 gravures.

Le Dr Regnard, directeur-adjoint à l'école des hautes études, a réuni dans cet ouvrage les conférences qu'il a faites à la Sorbonne, devant l'Association scientifique de France, sur les récentes découvertes de la pathologie nerveuse et particulièrement sur les maladies épidémiques de l'esprit.

Les études auxquelles se sont livrés, depuis quelques années, de savants aliénistes sur l'hystérie, le sommeil hypnotique et la suggession ont jeté une vive lumière sur des phénomènes extraordinaires et troublants, considérés longtemps comme ayant une cause surnaturelle et qui sont en réalité le résultat d'un état pathologique nettement caractérisé.

Remontant vers le passé, le docteur Regnard raconte les grandes épidémies mentales qui ont sévi depuis le moyen-âge et il montre que, si elles ne ressemblent pas aux nôtres, elles ont le même principe et s'expliquent par des faits journellement observés par les praticiens. Il consacre une étude bien curieuse à la sorcellerie, qui fit d'innombrables victimes au moyen âge et pendant la Renaissance. A cette époque, les hallucinés et les monomanes étaient considérés comme ayant fait un pacte avec le diable, comme les pires ennemis de l'humanité et on leur faisait expier leur forfait par d'effroyables supplices. Sous cette idée dominante, une foule de femmes, se figurant avoir assisté au sabbat, étaient prises de crises convulsives, tombaient dans une sorte d'extase et racontaient, en se réveillant, les choses les plus étranges. Une bulle d'Innocent VIII ordonna, en 1484, de procéder contre ces malheureuses avec la dernière rigueur et on les brûla vives par milliers.

A la sorcellerie proprement dite succéda une autre forme de démence, la possession. Le diable envahissait un couvent, entrait dans le corps des religieuses et on les voyait, toutes ensemble, miauler, aboyer, courir, grimper aux arbres et se tordre par terre dans des convulsions. Cette maladie sévit surtout au XVIIe siècle, notamment au couvent des Bénédictines de Madrid à celui des Ursulines de Loudun et chez les filles de Sainte-Elisabeth de Louviers. M, Regnard montre que tous les phénomènes constatés dans la possession se retrouvent aujourd'hui dans les malades atteints d'hystéro-épilepsie.

Au XVIIe siècle, la possession a disparu comme la sorcellerie. La maladie qui persiste prend une nouvelle forme. « De démoniaque qu'elle était cent

ans auparavant, dit le docteur Regnard, l'hystérique va devenir *théomane*, de damnée elle va se transformer en miraculée », et il raconte longuement les miracles de Saint-Médard sur la tombe du diacre Pâris, faits restés mystérieux jusqu'en ces derniers temps et qui trouvent leur explication dans la paralysie hystérique.

Les autres études contenues dans ce volume ne sont ni moins intéressantes ni moins remarquables. Elles ont trait d'abord au magnétisme animal, au sommeil magnétique, depuis Mesmer jusqu'aujourd'hui, depuis le célèbre baquet jusqu'à l'hypnotisme et à la suggestion, longuement étudiés; puis à deux poisons à la mode, la morphine et l'éther; enfin à une des maladies caractéristiques du XIXe siècle, le délire des grandeurs,

L'auteur a joint à ses expositions scientifiques un nombre considérable de faits puisés à des sources authentiques et qui rendent la lecture de son livre singulièrement attrayante. Les 120 gravures qu'il contient sont des plus curieuses. Elles consistent soit en estampes prises dans des livres anciens, soit en reproductions, d'après des photographies, de sujets dans divers états, soit en fac-simile de lettres et de dessins d'aliénés, atteints de monomanie ambitieuse et de paralysie générale.

TROIS DESSINS DE VICTORIEN SARDOU

Nous avons édicté une nouvelle série des dessins obtenus médiammiquement par M. Victorien Sardou, vers 1857 et 1858, lorsqu'il était simple aspirant au titre de dramaturge célèbre et d'académicien.

L'ancien médium dessinateur n'a jamais renié ses croyances; possédant les honneurs, les talents enviables sur la terre, resté spirite quand même, il attend, avec sagesse que la science ait sanctionné sérieusement le fait spirite, conséquemment sa haute philosophie.

Les dessins de Victorien Sardou resteront comme une preuve indéniable de la faculté médiammique; leur pureté, leur ensemble typique, font de la maison de Mozart, de Bernard Palissy, de Zoroastre (question des animaux), si finement et artistement tracés, des modèles de perfection que chaque spirite doit avoir chez lui.

Les trois planches, gravées sur beau papier, l'une de 0m 45 de hauteur, sur 0m 65 de largeur, coûtent, port payé, 5 fr., au lieu de 8 fr.

L'AMOUR ET LE MARIAGE *selon le spiritisme*, par E.-J. Guillet, 3 fr. 50.

SOUVENIRS DU GROUPE GIRONDIN, par M. Thibaud, 2 fr. 25.

LES PENSÉES DE CARITA : 1 fr. Dix exemplaires : 9 fr.

L'HONNÊTE VERNON. — 3 fr. 50

Nous avons lu l'œuvre de M. Vander avec le plus vif intérêt; c'est un début heureux qui annonce le maître et l'écrivain de race. Dans ce roman qui remue et émeut, l'auteur a cet objectif : prouver que, dans certaines conditions, les hommes les plus

accrédités dans le barreau et la magistrature, sont entraînés à commettre des crimes les plus répréhensibles.

Vernon avocat de premier ordre, distingué, éloquent, intègre, surnommé l'*Honnête Vernon*, a épousé une sorte de lady Macbeth ambitieuse et froide, pour laquelle tout est juste lorsqu'il faut arriver aux honneurs; supprimer les obstacles par un crime lui semble rationnel. Vernon est ambitieux mais timoré, sa faiblesse de caractère l'arrête sur la route des grandeurs. Logique et fatale, sa femme l'entraîne et malgré la série habilement graduée des révoltes de conscience de Vernon, elle lui fait commettre un crime abominable. Tout cela est saisissant, dramatique au premier chef, ferait la charpente admirable d'une pièce à effet, d'un drame de primo cartello. M. Vander possède l'étoffe d'un puissant dramaturge.

Une erreur judiciaire monstrueuse habilement préparée par M. et Mme Vernon, fait condamner un innocent à la place du coupable; ce qui complète la situation au point de vue psychologique, c'est que, le coupable défend l'innocent avec un talent rare, sauve sa tête et le laisse condamner aux galères perpétuelles. Le réquisitoire de l'avocat général est typique.

Lady Macbeth et son Vernon arrivent au comble des honneurs, sont estimés plus que jamais, et s'éteignent fatalement déçus de toutes leurs espérances. Leur quiétude, obtenue au prix de faits abominables, est une horrible compensation.

Il faut lire cet intéressant et attachant volume de M. Vander. P. G. Leymarie.

Une nouvelle bibliothèque populaire à 0 fr. 10 c. le volume vient de faire son apparition.

La *Bibliothèque du Réveil*, 22, rue des Boulangers, est appelée à un réel succès, parce qu'elle comble une lacune contre la tendance générale vers la vulgarisation littéraire à bon marché.

Le premier volume, la *Maison brûlée*, 2e édition par Potonié-Pierre, est un drame psychologique tiré à 10.000 exemplaires, écrit dans ce style réaliste et vécu devenu de nos jours une nécessité pour le public artiste. La profondeur s'y allie d'un bout à l'autre à la sensation essentiellement poétique et forte, présentée sous des aspects bien différents.

La lecture de la *Maison brûlée* repose, malgré la note émue qui s'attache aux personnages, lesquels ne forment qu'un avec le milieu ambiant. Tout l'intérêt est dans le drame lui-même tracé largement et d'une façon poignante; la sérénité de la nature qui embrasse tout, recouvre de son voile le coupable avec les joyeux, le déshérité de la vie et de la conscience avec les rudes travailleurs et les animaux indifférents.

Va paraître : SOUVENIRS D'UN SPIRITE, par feu *Amand Greslez*, écrivain bien connu par nos anciens abonnés; c'est un livre loyal et de conscience, une véritable confession dont nous parlerons dans le prochain numéro de la *Revue*.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.



REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | N° 6 | 15 MARS 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Le siège social de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés, 24, rue des Petits-Champs (entrée, 1, rue de Chabanais) au 1er juillet 1888.

Le premier avril, jour de Pâques, le dimanche le plus rapproché du 31 mars, nous convions nos amis à se rendre, à deux heures précises, au cimetière du Père Lachaise, pour la cérémonie commémorative de la mort d'Allan Kardec.

CONSEILS D'UN ESPRIT AUX SPIRITES

(Voyez *Revue spirite* du 1er mars 1888.)

Si l'on s'en rapportait au dire des théosophes, il semblerait que les médiums spirites fassent profession de se dépouiller en faveur des Esprits de toute volonté propre, et qu'ils se résignent à n'être plus que de simples instruments entre les mains de ces derniers. Cette manière de comprendre la médiumnité n'est nullement fondée ; elle peut s'appliquer seulement aux médiums obsédés. Mais si la médiumnité facilite l'obsession, il n'est pas besoin d'être médium pour être obsédé, et nous n'avons que trop de frères sur la terre qui en fournissent journellement la preuve. Pour établir que tout médium peut et doit conserver intégralement son libre arbitre, toutes les fois qu'il ne se fait pas volontairement intermédiaire entre désincarnés et incarnés, il me suffira d'examiner avec vous les principales sortes de médiumnités.

Prenons d'abord la plus simple, la plus vulgaire, celle qui s'exerce par des coups frappés. En quoi le reproche de passivité peut-il être appliqué au médium typtologue ? Voudrait-on qu'il fît mouvoir la table à son gré et suivant son caprice, pour montrer qu'il n'est point passif ? Mais alors on l'accuserait de supercherie. Que fait-il dans une séance d'évocation ? Rien autre chose que de prêter son fluide à l'Esprit qui se communique, afin de lui permettre de produire les mouvements d'objets inanimés, ou les bruits connus sous le nom de coups frappés. Certes il est passif pour cette œuvre, puisqu'il y participe par un phénomène indépendant de sa volonté. Mais cette passivité est toute physique, et l'intelligence n'en est pas affectée. Elle

conserve la plénitude de son libre arbitre, et rien n'entrave l'usage de sa volonté. Si l'évocateur n'est pas le médium, ce dernier peut penser à toute autre chose pendant que la communication suit son cours.

Voilà pour le typtologue. Voyons maintenant ce qui se passe pour le médium écrivain. S'il est ce qu'on appelle *mécanique*, il n'a aucune conscience de ce qu'il écrit. Il se prête à une action spirituelle, il n'y résiste pas ; mais il ne soumet nullement à autrui son libre arbitre. Il conserve pleinement son autonomie.

Il semble que ce soit surtout le médium écrivain intuitif que les théosophes ont en vue, quand ils formulent l'accusation de passivité. En effet le médium intuitif a pleine conscience de ce qu'il écrit sous la dictée des Esprits, et il écrit non ce qu'il pense, ce qu'il croit être la vérité, mais ce que pense et croit un autre.

Sans doute ce médium est passif, et il n'est bon médium qu'à la condition de l'être, c'est-à-dire d'écrire les pensées de l'Esprit qui se communique aussi fidèlement que possible, sans les altérer en rien. Il faut qu'il s'applique à être passif. Mais il ne faut pas jouer sur les mots. En quoi cette passivité, voulue mais temporaire, entrave-t-elle le libre arbitre du médium ? En quoi le subordonne-t-elle en quoi que ce soit à l'Esprit évoqué ? Est-ce que, la dictée une fois achevée, il n'a pas la liberté de la juger, et d'adopter une opinion absolument contraire, si elle lui semble plus logique ? N'est-il pas complètement dans le cas d'un secrétaire écrivant sous la dictée d'un incarné ? Ce secrétaire, pour bien s'acquitter de sa tâche, doit être passif tant qu'il écrit, car il ne doit altérer en rien la pensée de celui qui dicte. Mais une fois sa besogne terminée, la passivité cesse, et il reprend la plénitude de sa liberté.

On cherchera à atténuer la valeur de cette comparaison en disant que le médium intuitif subit souvent inconsciemment l'influence d'un Esprit, qui parvient à lui imposer ses idées par la suggestion ou autrement. Je ne nie pas qu'il en soit ainsi quelquefois, je dirai même trop fréquemment. Mais il ne faut pas oublier que ce n'est pas là l'état normal ; c'est au contraire une anomalie. Il est certain en fait que, sauf le cas exceptionnel des obsédés, tout médium intuitif exerçant sa faculté après des études préalables suffisantes, en ayant soin de soumettre tout ce qu'il obtient à des amis éclairés et de ne pas se laisser entraîner à écrire dans l'isolement, — ainsi que je l'ai recommandé en indiquant ces conditions comme étant les seules qui permissent d'entretenir des relations fructueuses avec le monde invisible — il est certain, dis-je, que tout médium qui se soumettra à ces règles conservera dans leur intégralité son libre arbitre et sa volonté, et comme conséquence sa capacité pour le progrès, quelle que soit la passivité avec laquelle

il s'efforcera de reproduire fidèlement la pensée de l'Esprit. S'il y a un danger, c'est le danger d'obsession, et il est conjuré complètement par la substitution, dans les rapports avec les Esprits, de l'action collective à l'action isolée et individuelle. Ce n'est pas le seul service que ce mode d'action rendra à l'humanité. En lui est le progrès.

Ceci dit, je ne vois pas comment les autres sortes de médiumnité pourraient être atteintes par le reproche de passivité. Le médium voyant ou auditif dira ce qu'il voit ou ce qu'il entend dans le monde spirituel; celui qui obtient l'écriture directe recevra les écrits de ses frères invisibles; celui qui obtient des apparitions sera entransé pendant que l'assistance examinera le phénomène. En quoi cela peut-il entraver la volonté, et empêcher le médium, revenu à l'état normal, de supporter ses épreuves comme tous ses frères incarnés, et d'être en pleine possession de son libre arbitre?

Le reproche de passivité formulé par les théosophes est, on le voit, beaucoup trop vague pour être pris au sérieux. Quand ils l'auront précisé davantage, et qu'ils auront montré les mauvais effets que l'exercice de la médiumnité peut produire d'une manière durable sur les médiums, on s'apercevra qu'ils s'appuient sur des exceptions pour formuler une règle. Quant à moi je la formulerai tout autrement, en disant que l'exercice de la médiumnité met quelquefois l'obsession en lumière, mais qu'elle ne la produit pas, et qu'exercée dans les conditions normales et scientifiques, elle laisse parfaitement intacts la volonté de l'homme et son libre arbitre.

Maintenant que j'ai répondu aux théosophes, je reviens à mon sujet.

Je vous ai présenté la formation des médiums comme le moyen le plus efficace de vulgariser le spiritisme. En effet, c'est par les faits et phénomènes médianimiques que le mouvement spirite a été lancé, et c'est par eux seulement qu'il pourra se généraliser. Les spirites jusqu'ici forment l'exception, et la masse non spirite ne se laissera pas entraîner par des raisonnements, par des affirmations, par des conférences. Ces divers moyens sont excellents pour appeler l'attention, et faire naître la curiosité et le désir de vérifier la réalité des faits, mais ce n'est pas à notre époque qu'ils suffiront pour faire des prosélytes. Quelque logiques et satisfaisantes pour l'esprit que soient la doctrine nouvelle et la conception générale de l'homme et de la vie dont elle découle, du moment qu'elle s'appuie sur la survivance de l'âme prouvée surtout par la faculté qu'elle a de communiquer après la mort avec les vivants, chacun voudra voir et constater par lui-même la réalité du phénomène. Pour que cela fût possible, comme jusqu'ici tous les incarnés ne sont pas médiums, il serait à désirer que tous ceux qui ont cette aptitude le sussent, et qu'ils s'appliquassent à la développer pour leur instruction et pour celle de leurs frères.

Ce n'est que lorsque le désir d'expérimenter par soi-même les faits spirites se sera généralisé que le spiritisme pourra se vulgariser véritablement. Jusque-là, il restera confiné comme un dépôt en un petit nombre de mains, et les spirites, répandus dès aujourd'hui un peu partout comme des jalons, resteront ce qu'ils sont, c'est-à-dire les cadres sans soldats de l'armée de l'avenir. Mais le moment viendra par la force des choses, où le désir de connaître les nouvelles doctrines se répandra comme une trainée de poudre, d'abord dans une province, puis dans une autre, et finalement dans tout notre pays, et dans tous les pays civilisés. A ce moment, il faudra que les anciens spirites paient de leur personne et se mettent à l'œuvre, car c'est à eux que l'on demandera l'initiation. Il importera qu'alors ils soient prêts pour l'action, et qu'ils puissent sans hésitation et avec une certaine unité diriger les nouvelles recrues, de manière à leur éviter les tâtonnements infructueux et les fausses manœuvres. Il importe surtout que les principes qu'ils leur transmettront soient par avance bien étudiés, afin de leur éviter des chutes qui pourraient en rebuter beaucoup, et de les mettre à même de constituer partout des gronpes d'études composés au plus d'une dizaine de personnes, où les médiumnités puissent se développer sagement, sans donner de prise à l'obsession.

Pour cela, il faut que le principe de l'action collective soit tout d'abord posé comme la condition absolue du succès; et pour que ce principe soit adopté généralement, il faut qu'il soit bien expliqué et bien compris. On n'y parviendra qu'en faisant bien connaître le monde des Esprits, composé au point de vue de la moralité exactement comme le monde matériel dont il est la doublure invisible, et en faisant comprendre quelle action malfaisante les individualités arriérées de l'erraticité peuvent exercer sur les incarnés, et surtout sur les médiums, par leurs inspirations occultes et particulièrement par la suggestion qui a été étudiée et mise en lumière tout à point pour l'instruction des spirites et des médiums.

Il faut que l'expérience des premiers pionniers du spiritisme, péniblement acquise à leurs dépens, serve à leurs frères au moment du grand mouvement spirite, qui sera comme la préface de l'ordre nouveau. Ils disposent aujourd'hui non seulement de l'expérience résultant de quarante ans de pratique, mais encore des nouvelles découvertes de la science magnétique, qui faisaient défaut à leurs devanciers. Il serait donc possible de rédiger une sorte de manuel du spiritisme expérimental qui, sans donner au fond des conseils meilleurs et plus complets que ceux du Livre des médiums, pourrait les formuler avec plus de méthode, en s'appuyant sur les observations faites pendant ces quarante années et sur les découvertes nouvelles des magnétiseurs, de manière à tracer à tous les groupes et à tous les médiums des

règles sûres, dont l'observation rigoureuse aurait pour effet de leur permettre des études fructueuses, en les soustrayant à tout danger.

Un tel livre a de quoi tenter le dévouement des spirites les plus avancés, et celui qui aurait mené à bien cette œuvre aurait certainement payé largement sa dette au progrès. Il faudrait qu'il fût conçu dans un grand esprit philosophique, commençant par poser et mettre en lumière tous les éléments du problème, toutes les bases, pour en faire découler ensuite les conséquences pratiques au point de vue de l'étude du monde invisible par le moyen de la médiumnité.

Mais qui pourrait faire ce livre? Qui aurait à la fois l'expérience et l'esprit philosophique dont le concours serait indispensable? En est-il parmi les spirites qui aient à la fois la capacité nécessaire et en même temps la confiance en eux-mêmes d'où naîtrait pour eux la volonté de tenter cette œuvre? En vérité je l'ignore. Mais je voudrais que mon appel pût être entendu dans le camp spirite, et susciter quelque noble dévouement.

Est-il à craindre qu'un tel effort soit aujourd'hui prématuré? Peut-on espérer, en l'ajournant, de nouveaux progrès, de nouvelles découvertes sur lesquelles on pourrait s'appuyer? C'est possible ; mais en raisonnant ainsi, jamais on ne ferait rien, car le progrès est incessant, et l'on peut toujours espérer que demain apportera quelque nouvelle conquête. La seule crainte sérieuse serait que l'œuvre réalisée ne demeurât presque inutile, si le mouvement spirite attendu tardait trop à se prononcer, parce qu'alors elle finirait par se trouver en arrière des nouvelles connaissances acquises. Evidemment ce danger est réel ; mais il me semble qu'il vaut mieux le courir que de risquer de se trouver au dépourvu le jour où le grand élan vers un meilleur avenir s'emparera des masses.

(*A suivre.*) (*Communication reçue au Groupe bisontin.*)

LE CAPUCIN DE ROMANES

(Tiré du *Rappel* du 26 février.)

Il lui fut prêté, en décembre 1880, comme sujet d'études. M. Romanes le choisit sur les promesses de la mine, qui était d'un capucin intelligent. Il le garda près de deux mois et demi et le rendit en bon état de conservation.

M. G.-R. Romanes, naturaliste anglais de l'école de Darwin, est secrétaire de la Société linéenne de Londres pour la zoologie. Le capucin était un sajou brun du Brésil, appartenant à la Société zoologique.

Il se prit tout de suite d'un attachement passionné pour la mère de son nouveau maître, chez laquelle on le logea, et pour ce maître lui-même. Mme Romanes, âgée et infirme, faisait de lui tout ce qu'elle voulait. Sa

soumission et sa douceur envers cette dame, inspirées par le sentiment des égards dus à sa double faiblesse n'eussent point différé de ce qu'elles étaient. Quant à son affection pour M. Romanes, elle se manifestait d'une façon si exubérante que l'excès en était pénible à voir quand le maître, dans ses visites, se tenait trop loin du pauvre singe à l'attache pour en recevoir les caresses. La sœur de M. Romanes n'eut pas d'abord l'heur de lui plaire, mais finit par obtenir ses bonnes grâces au point qu'il ne se lassait pas de l'inviter à faire la dînette, autrement dit, à partager ses friandises ; même qu'une fois qu'elle regardait d'un autre côté elle se sentit mettre dans la main quantité de pain trempé de lait. On se souvient à ce propos du petit singe de M. Edouard Lockroy, un sajou également, et une bonne âme ; nous en avons raconté l'histoire.

C'est par Mlle Romanes qu'a été tenu le journal des faits et gestes du capucin, journal qui est bien d'une femme par la finesse, la grâce et la bonté, et d'un naturaliste par la précision. Il n'est qu'exact de dire, qu'en annexant ce document à son étude sur l'*Intelligence des animaux*, M. Romanes l'en a enrichie.

Le singe était à couteaux tirés avec tous les domestiques de la maison ; mais quoi ! faut-il qu'un quadrumane ait un cœur d'hôpital pour qu'on lui en reconnaisse un ? Il vivait en mauvais termes avec le petit terrier Sharp, mais n'est-il pas vrai que le chien et le singe étaient en concurrence vitale, l'affection de leurs maîtres tenant une si grande place dans leur vie, une place bien trop grande pour que la jalousie ne trouvât pas à s'y loger ? Le capucin ne pouvait supporter que Sharp s'installât dans le fauteuil où lui, capucin, prenait parfois place quand Mme Romanes s'y asseyait et, pour le faire déguerpir, il le bourrait à bout de bras de coups de pointe d'une canne à lui appartenant. Sharp donnait au singe bien d'autres sujets de plainte, lui dérobant par exemple, des noix, avec lesquelles il se sauvait comme un voleur, relancé par les projectiles du capucin. Car le singe partage avec l'homme le privilège de poursuivre immobile et d'atteindre à distance un ennemi en fuite. Le capucin, en pareil cas, prenait le projectile à deux mains et debout, élevant ses bras au-dessus et jusqu'en arrière de sa tête, il le lançait avec force et précision. Si cependant il n'avait à sa portée que des choses de valeur, cette bête spirituelle se bornait à faire le simulacre de les jeter. Sharp, trop gâté pour qu'un bâton dans la main de ses maîtres lui fît peur, se tenait toujours hors de portée de la canne du singe, lequel, qui ne pouvait faire plus, en frappait précipitamment le plancher pour faire preuve de bonne volonté.

Cette canne lui était un outil aussi bien qu'une arme. Il s'en servait pour attirer à lui des objets auxquels sa chaîne ne lui permettait pas d'atteindre.

Si la canne était trop courte, il prenait un châle par les deux coins, le rejetait par dessus la tête pour ensuite le lancer vivement sur ce qui allumait sa convoitise. Le reste de la manœuvre n'a pas besoin d'être indiqué.

On lui donna un marteau pour casser des noix ; il sut parfaitement s'en servir. Une noix ainsi brisée s'étant trouvée mauvaise, la grimace que cette constatation lui fit faire fit rire une personne étrangère à la maison, ce que voyant le singe en colère lui envoya par les jambes la noix, le marteau, une cafetière qui était dans la cheminée et ses couvertures. Le rire l'agaçait. Il lui arrivait de s'élever sur un séchoir de toilette pour jeter des projectiles, afin que, partis de plus haut, ils portassent plus loin.

Il trouva ce moyen d'allonger sa chaîne attachée à la plaque de marbre d'une toilette placée le long d'un mur : cette plaque, il l'écarta du mur d'abord en passant un bras entre les deux, puis en s'insinuant graduellement dans le vide, enfin en s'arcboutant des quatre membres contre l'un et du dos contre l'autre.

Le séchoir lui servait d'appareil de gymnastique. — Lorsque sa chaîne, à force de s'entortiller autour des barreaux, était devenue trop courte, il l'examinait attentivement, la tirant d'un côté, puis de l'autre. S'étant rendu compte, il faisait autour des barreaux toutes les évolutions nécessaires pour défaire l'entortillement.

Pour mettre fin au tour de la plaque de marbre, on attacha sa chaîne à un boulon à boucle fixé dans le plancher. Ce nouveau système fut aussitôt son grand sujet d'étude. Ayant en vain cherché « pendant des heures » à se détacher, il se mit avec la même persistance à marteler la chaîne et l'anneau, sans plus de succès; mais il emmêla de telle sorte sa chaîne que Mlle Romanes passa plus d'un quart d'heure à y remettre de l'ordre. « Pendant tout ce temps il resta — raconte-t-elle — tranquillement assis près de moi, suivant mes mouvements avec le plus grand intérêt, écartant mes doigts par moments, pour mieux voir, et d'autres fois me lançant un regard plein d'intelligence pour me demander comment je m'y prenais. » Il recommença ensuite son martelage auquel il mit la même persévérance que devant, mais en ayant bien soin cette fois de ne plus engager la chaîne dans l'anneau.

S'étant pris un doigt de pied dans une charnière du séchoir, il reconnut l'impossibilité de se dégager sans avarie et, sagement, s'abstint, ne bougea plus, ne fit pas de bruit, mais poussa de petits cris plaintifs pour attirer l'attention. Pendant qu'on le dégageait, non sans lui faire du mal, il se tenait tranquille exprimant par les yeux sa reconnaissance.

Un jour, il s'empara d'un balai de cheminée. Le dévisser fut l'affaire d'un instant. Le revisser, question qui se posa aussitôt après, était une autre

affaire. Il y réussit cependant, mais « à force de persévérance », dit l'aimable témoin. De cette qualité, la persévérance, si ordinairement déniée au singe, celui-ci a déjà donné des preuves dans ce qui précède. La constatation a tant d'intérêt, et en cette circonstance nouvelle l'observation fut si détaillée et si précise qu'on nous permettra d'insister.

D'abord le capucin se trompa de bout. Vainement tournait-il, dans le bon sens, d'ailleurs. Il reconnaît son erreur, change de bout, ajuste le vrai à l'entrée de l'écrou, et se remet à tourner. Ce qui faisait la difficulté de l'opération, c'était que le balai, à cause de la longueur de ses crins, fuyait sous la pression malgré l'effort d'un des pieds pour le rendre stable. Les deux mains étaient occupées par le manche, l'une à le tenir en position, l'autre à le faire pivoter. « Enfin, à force de constance », le manche mordit et presque aussitôt fut vissé à fond. Il est remarquable que dans ces nombreux essais le singe n'ait pas une seule fois fait tourner le manche dans le mauvais sens.

« L'opération accomplie » — je rends la parole à Mlle Romanes dont ici le texte ne peut plus être abrégé sans dommage pour la science — « il la « répéta jusqu'à ce qu'il se fût familiarisé avec l'art de visser et de dévisser, « après quoi il se mit en quête de quelque autre amusement. Il est curieux « qu'il tienne tant à obtenir un résultat qui ne lui apporte aucun avantage « matériel. On dirait que le seul désir d'accomplir une tâche qu'il s'est « imposée suffit pour l'encourager aux plus grands efforts. C'est là, en appa- « rence, un sentiment très humain, qui ne se retrouve, que je sache, chez « aucun animal. Ce n'est pas pour se faire applaudir qu'il travaille, car il ne « s'occupe pas de voir si on le regarde; c'est tout simplement pour arriver à « son but, et tant qu'il n'y est pas arrivé, il s'y acharne sans se permettre la « moindre distraction. »

On voit que si l'auteur s'était proposé d'offrir en un cas particulier le contre-pied des généralités courantes sur les singes, il n'eût pu se mettre davantage en contradiction avec elles, mais Mlle Romanes ne fait que raconter ce qu'un vrai singe lui a offert. Si ce singe vrai est aussi peu ressemblant que possible au singe théorique, cela est loin de diminuer la valeur de l'observation. Celle-ci a tant de prix qu'on est charmé qu'elle soit d'une dame.

Comme le capucin s'évertuait contre la serrure d'une boîte, on lui en donne la clé. « Pendant deux bonnes heures, » — notez encore ceci — « il « s'efforça de trouver à s'en servir. La serrure est en assez mauvais état, et « pour la faire jouer il faut appuyer sur le couvercle, ce qui revient à dire « qu'il n'y avait guère chance que l'animal pût ouvrir la boîte ; mais il finit « par trouver la manière d'introduire la clé et de la tourner de droite à

« gauche, essayant à chaque fois de soulever le couvercle pour voir s'il avait « réussi. »

Il s'amusa tout un jour à fourrer dans le feu, pour les en retirer fumants et jouir de l'odeur du bout calciné, des morceaux de bois dont on lui avait donné une poignée le matin. Une autre fois, voulant allumer un morceau de papier qui, à cause de sa flexibilité, n'arrivait pas jusqu'au foyer, il lui donna en le roulant la rigidité nécessaire et, ayant réussi ainsi à l'enflammer il le regarda brûler avec une satisfaction évidente. On lui donna ensuite un journal ; il le réduisit en bandes, façonna chacune d'elles en rouleau et les fit brûler l'une après l'autre sans jamais se brûler lui-même.

M. Romanes ayant mis un miroir debout sur le plancher, le capucin reconnut tout de suite un capucin. D'abord alarmé, bientôt rassuré au point de s'efforcer à entrer en contact avec ce semblable si inopinément apparu, il fit plusieurs fois le tour du miroir et, enfin, revenant à l'image, se livra à des démonstrations du plus haut comique. Impossible de ne pas voir que non seulement il se prenait pour un autre, mais se trompait sur son sexe et se faisait la cour. Il appuyait ses lèvres contre ces lèvres décevantes venues au-devant des siennes ; puis, dressé sur ses jambes, se promenait de long en large devant la belle de son illusion, en se dandinant d'un air avantageux ou s'en éloignant à petits pas en la regardant par dessus l'épaule. Sa certitude de se montrer dans tous ses avantages crevait les yeux : N'est-ce pas que je suis beau ? faisait-il. On croirait relire le récit, si souvent rencontré dans les relations de voyage contemporaines, des manœuvres de coquetterie de quelque fat issu de Cham, fat qui, d'ailleurs, ne diffère guère des nôtres que par la peau et la pelure. La fatuité a chez tous les hommes des allures pareilles et les plus puants des singes sont hommes par la conformité des leurs avec les nôtres.

Le capucin, rendu à la Société zoologique à la fin de février 1881, mourut en octobre de la même année. Chaque mois, celui sous le toit duquel il avait vécu pendant quelques semaines allait le voir à la maison des singes et, avant que l'homme eût pu distinguer l'animal parmi ses pareils, il était reconnu. Le petit être accourait jusqu'à sa grille, tendait les deux mains à travers les barreaux et exprimait la joie la plus vive. Curieux de voir jusqu'où ce discernement pourrait aller, M. Romanes profita d'un lundi de Pâques où les curieux remplissent la salle pour en faire l'expérience. Quoique placé derrière trois ou quatre rangs de curieux, il se vit presque immédiatement reconnu, le capucin accourant à travers sa cage pour lui faire accueil. « Quand je m'en allai, il me suivit selon son habitude, jusqu'à « l'extrémité de sa cage, et y resta m'accompagnant du regard tant que je « fus en vue. »

Résumant ses observations, M. Romanes insiste sur « l'infatigable esprit « d'investigation » de ce sajou, sur son « application soutenue » digne selon lui, d'être offerte en exemple à plus d'un « observateur superficiel », sur « l'intensité de sa satisfaction » quand il avait réussi à faire quelque petite découverte ; sur le « contrôle auquel il la soumettait », par une pratique opiniâtre « du résultat acquis ». J'aurais aimé à reproduire tout le passage ; ce qui précède en est extrait mot à mot et en reproduit fidèlement le sens. Enfin, il conclut en disant que « de pareils faits font comprendre « comment, partie de si haut, la psychologie du singe peut engendrer celle « de l'homme ». Ici, c'est le système qui montre le bout de l'oreille et toute la tête avec.

Ce qu'à notre sens on comprend beaucoup mieux, c'est que la seule histoire de ce sajou ne laisserait debout aucune des fins de non-recevoir opposées à la domestication des singes ; c'est encore que dans le milieu domestique les facultés intellectuelles dont le capucin fit preuve, soumises à une culture méthodique (savante et affectueuse), seraient susceptibles de développements dont l'expérience, qui seule en peut fixer la limite, est bien digne d'être faite. VICTOR MEUNIER.

ENTERREMENT ÉMOUVANT

Pau, 9 février: Un fait très extraordinaire, qui a été l'objet de toutes les conversations, s'est produit ce matin entre dix et onze heures à l'église Saint-Martin de Pau.

Une foule considérable assistait au service funèbre de M. Proszinsky, ancien élève de l'Ecole polytechnique, fils d'un ingénieur du département.

Vers la fin de la messe quelques personnes voisines du catafalque entendirent le bruit de plusieurs coups frappés dans l'intérieur du cercueil ; elles n'y prêtèrent d'abord qu'une faible attention, mais les bruits s'étant reproduits d'une façon identique vers la fin de l'absoute, elles avertirent le père du défunt.

M. Proszinsky, au comble de l'émotion, fit transporter le cercueil de son fils dans la sacristie et le fit ouvrir en toute hâte.

Les docteurs Daran, et Lahillone, qui se trouvaient dans l'assistance, déclarèrent que le fils Proszinsky était réellement mort. Mais en présence des bruits fâcheux qui circulaient ils engagèrent à surseoir aux obsèques.

A l'heure actuelle le corps du défunt, placé dans la bière découverte, est encore à la sacristie de l'église Saint-Martin ; les deux sœurs qui ont assisté aux derniers moments de M. Proszinsky ont bien déclaré avoir entendu frapper des coups distincts dans l'intérieur du catafalque, mais elles attri-

buent ces bruits à une cause étrangère, et affirment que, Proszinsky, était mort au moment de la mise en bière.

On espère donc que M. Proszinsky n'aura pas été enseveli vivant.

L'inhumation se fera demain vendredi, à dix heures. (*Tiré du Petit Journal.*)

D'où viennent ces bruits ? Les journaux n'en disent rien. Les spirites ont la réponse toute prête, une longue expérience leur en ayant nettement indiqué la cause, mais ils préfèrent que nos contradicteurs interrogent les œuvres des Hare, Varley, Juge Edmonds, Cox, Zollner, W. Crookes, Russell Vallace, etc., et plutôt : *Choses de l'autre monde*, de Eugène Nus, qui les résume toutes.

Ils sauront alors que ces coups frappés ont leur raison d'être, comme ils l'ont eue partout en forçant les hommes les plus scientifiques et les plus recommandables, à reconnaître l'existence d'une *force psychique* ; c'est ce que nous appelons *les esprits.*

Les savants ne pouvant démontrer ce que c'est qu'une force, n'osent adopter notre définition de peur de se compromettre, et de ce fait, les journalistes ont la bouche close pour obéir à l'antique, au sacro-saint préjugé ! ! !

Laissons-les se débattre avec la force psychique, et puissent les amis de M. Proszinsky, et de son fils l'ingénieur, mettre à profit l'avertissement salutaire que leur a donné l'âme du mort, en les troublant si profondément à l'aide de coups frappés.

Dans la prochaine revue, nous parlerons de l'enterrement de *Mme Carton, à Reims*, belle-mère de *M. Monclin*; cette cérémonie a eu lieu le mardi, 6 mars; une foule d'amis sympathiques suivaient le convoi.

BAVARDAGE

(Tiré du *Mot d'Ordre.*)

Bon ! Voilà les bêtises qui recommencent ! Un nouveau médium a apparu en Angleterre. Or, savez-vous d'abord ce que c'est qu'un médium ? C'est, paraît-il, un être privilégié, qui est, à son insu et sans le vouloir, le réceptacle et le transmetteur de forces inconnues, quelque chose comme une pile où s'emmagasine et circule l'électricité.

Or, voici ce que fait le nouveau médium, qui s'appelle Eglington.

Au milieu d'un salon, éclairé par des lampes dont la lueur est tamisée par des écrans, le médium, après s'être surexcité par des mouvements ra-

pides, brusques des mains, des bras, des jambes, des épaules, s'arrête brusquement, devient immobile...

Et alors, sur diverses parties de son corps apparaissent des plaques lumineuses, d'un blanc phosphorescent, qui se meuvent, se groupent, descendent le long du corps jusqu'à terre... puis alors, s'épaississant en une sorte de fumée, se condensent, s'élèvent formant une colonne plus haute que le médium qui, à ce moment, tombe de toute sa hauteur, en un état de catalepsie absolue.

La colonne de fumée prend une forme plus distincte et reproduit l'apparence d'un être vivant... que dis-je, l'apparence ? c'est une matérialisation complète. On voit cet individu ; il remue, il marche, on peut le toucher...

N'est-ce pas à douter — primo, de la bonne foi des témoins — secundo, de sa raison, à supposer que notre raison soit intéressée à ne pas admettre des phénomènes nouveaux.

Et que pouvons-nous répondre, quand un homme comme William Crookes, un des savants aussi illustres que lui — groupe d'examinateurs qui serait représenté à Paris par Pasteur, Chevreul, Berthelot et Charcot, — affirment que les faits sont réels, les constatent au moyen d'appareils mathématiques et... photographient les apparitions.

Que répondre ?

Eh bien, tout simplement ceci : Que Charcot, Berthelot, Chevreul et Pasteur assistent aux expériences et nous en rendent compte...

Après cela... nous verrons !... *Un Parisien.*

Nota : Après cela, nous verrons ! dit le signataire de l'article, avec une désinvolture qui manque de sérieux ; pour assister aux séances, il est indispensable que nos savants suivent l'exemple donné par leurs pareils des autres nations, car ces savants sont allés vers l'agent du phénomène, n'attendant pas qu'il daignât se déplacer pour leur être agréable. Les Zöllner, les Hare, les Boutleroff, les Russell Wallace, Varley, W. Crookes, égaux en valeur à MM. Charcot, Berthelot, Chevreul, Pasteur, ont cherché et trouvé à l'aide d'investigations suivies. Que nos docteurs et nos chimistes suivent leurs traces, non seulement ils auront accompli un devoir mais recueilli de grandes et importantes vérités.

SÉANCE D'HYPNOTISME AU PALAIS-ROYAL

(Traduit du journal espagnol « *El criterio espiritista* ».)

Janvier 1888 : Quelques détails, très curieux, ont été publiés sur une séance d'hypnotisme, dans *El Eco national* et d'autres journaux.

La reine Christine, connaissant les expériences d'hypnotisme obtenues

par le *docteur Das*, sur différents sujets et spécialement avec la ***Señorita doña Mercedès Montero de Espinosa***, manifesta le désir d'étudier cette classe d'expériences ; les intéressés, très honorés de cette faveur, s'y prêtèrent avec empressement.

La séance eut lieu en présence de la famille royale, dans le salon dit : *du piano*.

Le docteur Das fit une explication succincte de l'état hypnotique qui, dit-il, peut se provoquer par la vertu et l'efficacité du regard, par suggestion mentale, par l'effet de la vibration dans les organes auditifs.

Le docteur mit son influence à la disposition des personnes royales; les résultats qui s'obtinrent pendant les deux heures que dura la séance furent dus à l'initiative et à la désignation de SS. MM. et de S. A., et plus spécialement, et plus souvent, à l'intervention directe de S. M. la reine régente.

L'hypnotisée, après avoir remué les bras, soit le gauche, soit le droit, à la volonté, au choix mental, S. M. la reine provoqua la contracture musculaire, constatée par ces personnages ; on passa à l'expérience de la transposition des sens par suggestion, et S. M. fit cette suggestion, que l'hypnotisée mangeât une patate douce, cuite ; la señorita Montero dévora la moitié d'une pomme de terre crue, en disant qu'elle avait le goût de la patate douce.

Dans la transposition du tact, provoquée sur un signal de S. M., il se produisit chez l'hypnotisée, l'anesthésie du bras gauche et l'hypéresthésie dans le bras droit, enfin la presque insensibilité absolue dans les deux bras, jusqu'à cet inconcevable fait, qu'ayant mis dans les mains de l'opérée les deux pôles (reoforos) d'un grand appareil électro-magnétique de 100 degrés, elle souffrit, sans aucune commotion, une décharge de 35 degrés, tandis que le comte de Morphi put à peine en supporter une de 4 degrés.

Dans la transposition de la vue, l'expérience fut très brillante ; l'hypnotisée se leva par suggestion mentale, le docteur Das étant à une extrémité du salon, et dans l'angle latéral de celui qu'occupe le piano ; c'est là que se rendit la señorita Montero, marchant résolument, entre la multitude de chaises et de fauteuils qui étaient répartis dans le salon.

A son côté marchait S. M. la reine ; quand l'opérée (*la operada*) arriva à l'endroit où était le docteur Das, S. M. lui ordonna de voir, par la pensée, combien elle avait de doigts de sa main étendus, et combien de fermés, ce que Mlle Montero devina à l'instant.

Ensuite, S. A. l'infante doña Isabel marqua, dans le coin opposé du salon, une croix sur le tapis, et le docteur Das ordonna à l'hypnotisée qu'au moment où S. M. la reine ferait un signal avec le lorgnon qu'elle tenait à la main, elle marchât en arrière jusqu'à l'endroit marqué pour s'y arrêter.

La señorita Montero marcha en arrière avec autant de sûreté et de fermeté qu'elle eût pu le faire en allant devant elle, et étant réveillée; elle s'arrêta, automatiquement, lorsque ses pieds se posèrent sur le signe marqué par l'infante.

L'expérience de la transposition de l'odorat ne fut pas moins surprenante; l'hypnotisée, suggérée à cette fin, que l'ammoniaque ait pour elle les effets agréables de l'eau de cologne de Farina, elle aspira fortement l'alcali volatil, pendant une minute, avec des démonstrations d'un véritable délice; dans l'état normal, une personne ne peut aspirer cette substance sans perdre connaissance.

La transposition de l'ouïe, avec extase, eut aussi de brillants résultats pendant que S. A. l'infante touchait une très douce mélodie sur le piano.

L'expérience la plus surprenante fut celle-ci :

S. M. demanda à la señorita Montero si elle pouvait la suivre mentalement jusqu'à son cabinet d'études? L'hypnotisée ayant répondu affirmativement, S. M. l'interrogea en ces termes :

— Que voyez-vous à l'entrée, à main droite?
— Une table à écrire.
— Et qu'y a-t-il sur cette table du côté droit?
— Des papiers.
— Et sur le côté gauche?
— Des enveloppes de lettres.
— Enveloppes vides?
— Non, quelques-unes contiennent des cartes de visite.
— A la gauche de l'habitation, que voyez-vous?
— Une armoire.
— Nommez quelques objets parmi ceux qui sont placés dans l'armoire?
— Je vois un petit coffre.
— De quelle matière est ce coffre ?
— En fer.
— Que contient-il?
— Des papiers.
— Des papiers blancs?
— Des papiers écrits, et d'autres imprimés.
— Vous ne voyez rien de plus?
— Si.
— Que voyez-vous?
— Un portrait.
— De qui ?

— De S. M. le roi Alphonse.

Il y eut quelques minutes de respectueux silence.

Après les expériences de transposition des sens, on pratiqua la suggestion mentale à distance, qu'auparavant on nommait faussement *divination ;* ce n'est que la transmission de la pensée, ou correspondance qui s'établit entre le cerveau de l'opérée et le cerveau de l'opérateur.

S. M. la reine, invitée à se mettre en contact avec l'hypnotisée, le docteur Das demanda à celle-ci si elle savait qui lui donnait la main?

— S. M. doña Christine, répondit la señorita Montero.

— Aimez-vous beaucoup S. M. la reine, demanda le docteur?

— Beaucoup, parce qu'elle est bonne, répondit Mercedès.

— Obéirez-vous à tout ce que vous ordonnera et vous suggérera S. M.? interrogea l'opérateur?

— Je lui obéirai, dit la jeune fille.

Le docteur Das, laissant établi le courant d'influence entre S. M. la reine et l'hynoptisée, s'éloigna; depuis ce moment, sur celle-ci domina la volonté de l'auguste régente, qui lui fit dire les chiffres et les mots que S. M. doña Isabel écrivit sur une carte; elle donnait le chiffre des morceaux que la reine avait déchirés à une autre carte, avec cette particularité, que S. M. s'étant trompée dans le nombre des morceaux, l'opérée rectifia l'erreur avec exactitude.

Ensuite, S. M. cacha une autre carte entre les feuilles d'un livre de musique, mêlé sur une chaise à huit ou dix autres cahiers; la señorita Montero fit sortir de la pyramide de livres celui dans lequel était cachée la carte, cela immédiatement.

La reine doña Christine demanda :

— Qu'ai-je dans la poche de mon vêtement dans ce moment-ci?

— Une lettre.

— Combien de pages d'écrites dans cette lettre?

— Trois.

— Savez-vous de qui est cet écrit?

— De l'auguste mère de V. M.

— Voyez-vous ma mère?

— Oui, madame.

— Elle se porte bien, ma mère?

— Oui.

La reine voulut que la señorita Montero fût réveillée.

En ce moment, en effet, elle le fut par suggestion mentale à quatre heures quinze minutes du soir, sur un signal du docteur et lorsque l'ai-

guille à secondes de sa montre marquait quinze minutes, instant désigné par S. M.

Puis, suivirent quelques essais de sommeil par suggestion, à distance, et par vibration.

Pendant l'un de ces sommeils, le docteur Das conseilla à l'hypnotisée de prendre le lorgnon de la reine, après en avoir obtenu préalablement le consentement. La reine ayant mentalement désigné le numéro 22, le docteur Das dit à la señorita Montero, qu'il allait compter un, deux, trois, etc., et qu'elle se réveillât instantanément, lorsqu'elle arriverait au numéro désigné par la pensée de S. M.; en effet, la señorita Montero ouvrit les yeux, subitement. lorsqu'elle entendit le numéro 22.

La señorita se réveilla souriante, mais un peu préoccupée, ou plutôt dominée par une idée, un désir irrésistible; S. M. la reine s'était placée à une certaine distance, se montrant indifférente, ou distraite, et la señorita Montero, mue par une impulsion inconsciente, s'en fut à ses côtés, l'observa quelques instants, vit qu'elle ne tenait pas le lorgnon dans la main, et découvrit la poche du vêtement; avec dissimulation elle se mit à côté de la reine, comme pourrait le faire le plus habile des voleurs, introduisit la main dans la poche du vêtement de S. M., s'empara du lorgnon et s'en fut, cauteleusement, le donner au docteur.

Le docteur l'endormit à nouveau, pour lui ordonner que, cette fois, elle fût obligée de ployer le genou gauche devant S. M. pour implorer son pardon de l'action irrespectueuse qu'elle avait commise; le sujet l'accomplit avec obéissance.

S. M. la reine demanda au docteur Das si la faculté, le pouvoir ou l'influence hypnotique résidait chez toutes les personnes? Le docteur dit qu'en effet, il résidait dans tout être humain quand il y avait force irrésistible de volonté et absolue et complète concentration de pensée; le docteur expliqua et démontra de quelle manière pouvait se manifester l'irrésistible force de volonté par l'immobilité du regard.

S. M. donna alors des preuves évidentes d'une force de volonté supérieure à tout ce que l'on peut imaginer, en soutenant son regard fixe, immobile, sans cligner les yeux et avec dilatation de ses pupilles malgré qu'elle eut la lumière d'une bougie à deux centimètres de distance de ses yeux.

Le docteur Das déclara que S. M. pouvait hypnotiser en peu de minutes la señorita de Montero, et, en effet, placée en face d'elle, elle la domina de telle sorte, avec le pouvoir de son regard fascinateur, que la jeune fille tomba profondément endormie, après quatre ou cinq minutes.

S. M., convertie alors en opérateur, ordonna, par suggestion, le mouvement des bras de l'hypnotisée, tantôt le gauche, tantôt le droit; finalement,

les deux à la fois, avec production de contracture musculaire, et la chute des deux bras inertes; à un simple signe de ses mains elle la réveilla en comptant de un à dix; lorsqu'elle prononça le numéro qui était celui de la suggestion, la señorita ouvrit les yeux.

Ainsi finit cette séance intéressante. TRÉSORIER.

INSTITUT MÉDICO-HYPNOTIQUE DE PARIS

34, RUE PIGALLE, 34

ÉTABLISSEMENT MÉDICAL POUR LE TRAITEMENT DES AFFECTIONS DU SYSTÈME NERVEUX ET DES MALADIES CURABLES PAR L'HYPNOTISME.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE.

Paris, le 22 janvier 1888. Nous avons l'avantage de vous informer que nous venons de créer à Paris un établissement consacré au traitement des affections du système nerveux et des maladies qui peuvent être guéries, ou tout au moins heureusement modifiées par l'hypnotisme et les méthodes analogues.

Vous savez quelles cures remarquables ont été obtenues dans ces dernières années par d'éminentes célébrités médicales. Le traitement des contractures et des paralysies de nature hystérique qui avaient résisté jusqu'ici à toute espèce de médication ; la régularisation de fonctions physiologiques, qui paraissaient devoir échapper à l'influence de la suggestion hypnotique ; la détermination d'une anesthésie générale ou partielle assez profonde pour effectuer les opérations chirurgicales les plus compliquées ; des guérisons de l'épilepsie ; l'heureuse modification de certaines formes de l'aliénation mentale ; le redressement des défauts et des vices, tels sont les principaux résultats déjà inscrits à l'actif du traitement hypnotique.

Cette nouvelle médication qui a pris tout à coup dans la thérapeutique une place si importante est restée jusqu'à présent le privilège de certains malades soignés dans quelques rares hôpitaux. Maintenant que l'action curative de l'hypnotisme et de la suggestion ne saurait plus être mise en doute, il nous a paru utile de faire bénéficier le public, dans la plus large mesure possible, de ces nouvelles découvertes.

Pour que le traitement par l'hypnotisme pût donner tous les résultats qu'on est en droit d'en attendre désormais, il fallait l'asseoir sur des bases absolument scientifiques, en tenant compte de l'expérience acquise en ces dernières années.

Nous inspirant de ces considérations, et encouragés par les résultats heureux que nous a donnés l'application de l'hypnotisme dans notre pratique

privée, nous avons voulu unir nos efforts pour fonder un établissement accessible à tous.

Dans l'*Institut médico-hypnotique* que nous venons d'ouvrir au premier janvier de cette année, vous et vos malades trouverez toutes les ressources thérapeutiques que peut fournir l'hypnotisme sous ses diverses formes, ainsi que la métallothérapie, l'application des aimants, l'électricité, etc. Ces différentes médications sont appliquées dans notre établissement sans aucune préoccupation d'école.

Nous nous sommes entourés des hommes offrant les garanties scientifiques les plus sérieuses ; nous nous sommes *assuré le concours d'un praticien dont la réputation est solidement établie, M. Donato*, pour pratiquer l'hypnotisme sur les malades sous notre entière responsabilité ; et nous avons réuni dans notre établissement tous les appareils que la science moderne met à la disposition des médecins.

Nous avons voulu combler aussi une lacune regrettable. Quoique l'hypnotisme soit officiellement reconnu depuis plusieurs années, on ne l'enseigne encore dans aucune faculté de France ou de l'étranger.

Tous ceux qui désirent s'initier à la pratique de cet art important, exercé jusqu'à ce jour par un nombre très restreint de spécialistes, ne trouvent nulle part les utiles conseils dont ils ont besoin. Ce ne sont ni les conférences publiques, ni les quelques démonstrations, exceptionnellement faites dans certains hôpitaux par d'illustres professeurs, ni la lecture des ouvrages contradictoires et plutôt polémiques que didactiques, publiés en ces derniers temps sur la matière, qui peuvent fournir aux médecins consciencieux les éléments de certitude et l'expérience indispensable à l'application de l'hypnotisme dans sa pratique journalière.

Nous ouvrirons donc, dans notre Institut libre, une chaire d'hypnotisme expérimental, et nous vous convions, Monsieur et honoré confrère, à venir assister à nos démonstrations *exclusivement réservées aux médecins*, tous les lundis, de 9 à 11 heures du soir, au siège social, 34, rue Pigalle.

Chacun des éléments constitutifs de notre association a une importance qui n'échappera à personne. Le choix que nous avons fait de l'homme qui en cette matière a acquis une célébrité européenne, et qui a bien voulu se consacrer tout entier à notre œuvre, sera, croyons-nous, plus particulièrement approuvé par vous. On sait, en effet, que la sensibilité hypnotique existe à l'état latent chez la majorité des individus, mais qu'il faut un talent particulier et une longue expérience pour la rendre manifeste et la transformer en un puissant agent thérapeutique. *Ce talent et cette expérience, nul ne pouvait nous les offrir d'une façon plus indiscutable que M. Donato, et c'est pourquoi notre choix s'est arrêté sur lui.*

C'est sur cette organisation aussi complète que nous avons pu la faire, que nous appelons votre attention, en vous invitant à venir constater les avantages offerts à ceux de vos malades que vous croiriez pouvoir être traités par une des médications constituant notre spécialité. Toutes facilités vous seront données pour diriger vous-même le traitement des malades que vous voudriez bien accompagner. Ceux que vous nous adresseriez trouveraient auprès des médecins attachés à l'Institut les soins les plus assidus et les plus dévoués.

Quant à ceux de vos malades qui, éloignés de Paris, seraient obligés d'y faire un séjour prolongé, nous mettrons à leur disposition une maison spécialement aménagée pour eux, et dans laquelle ils se trouveront constamment sous la direction d'un de nous.

Tels sont, Monsieur et honoré confrère, les soins que nous avons apportés dans l'organisation de nos différents services, et que nous croyons de nature à obtenir votre entière approbation. Dans tous les cas, nous tiendrons rigoureusement compte des observations que vous voudriez bien nous faire ou des améliorations que, dans l'intérêt de la science, vous nous demanderiez d'apporter à notre institution (1).

Nous espérons ainsi obtenir, avec votre approbation, toute votre confiance, et nous vous prions de nous la témoigner en nous adressant ceux de vos malades dont les affections pourraient être traitées par l'hypnotisme, toutes les fois qu'il ne vous serait pas possible de recourir vous-même à ce traitement.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré confrère, l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

Docteur PH. PINEL, *ancien médecin de l'Assistance Publique de Paris, etc.* ; — Docteur FLASSCHŒN, *de la Faculté de Paris* ; — Docteur MARTEL, *de la Faculté de Paris*, Directeur de la *Revue internationale des Sciences médicales*.

PHÉNOMÈNES D'ESPRITS TAPAGEURS

Monetier de Briançon, le 26 janvier 1888. — Monsieur : Depuis longtemps, ma maison, et toute ma famille, sont victimes d'une forte obsession, de la part d'un mauvais esprit dont nous souffrons cruellement et sans relâche; nous subissons des tracasseries dont nous ne pouvons nous débarrasser. N'y a-t il aucun moyen d'y remédier ?

Des amis qui s'intéressent à notre pitoyable sort, m'ont vivement engagé

(1) Pour tous renseignements quelconques, prière d'adresser les lettres, 34, rue Pigalle, Paris, soit au secrétaire de l'Institut, soit à l'un des docteurs Flasschœn, Martel et Pinel.



à m'adresser à votre société spirite; tel est le motif pour lequel je m'adresse à la pitié, à l'humanité de votre estimable société, la suppliant de me secourir, en me faisant obtenir un repos auquel nous aspirons depuis longtemps; nous supportons des souffrances physiques et morales indicibles.

Voici les faits produits presque journellement, depuis à peu près deux ans : Pendant la nuit et le jour, des bruits de pas bien prononcés et précipités dans la grange, dans l'escalier y donnant accès, avec secousse, forts heurtements contre la porte de cette grange qui n'est pas ouverte; de là, ouverture et fermeture de la porte de l'étable, et pendant que nous sommes couchés, même tintamarre; de plus, les lits sont soulevés, ballottés, secoués, ébranlés à tel point, que notre sommeil est interrompu, sans recevoir cependant aucun coup.

Antérieurement, c'est-à-dire depuis avant ces deux années, et depuis environ cinq ans, en outre des faits ci-dessus relatés, sur notre lit, passait un être qui traversait la couverture, puis sautait à bas; sa marche parfois légère, se faisait sentir quelque fois pesante, nous paralysant physiquement, tantôt sur l'estomac, tantôt sur les bras ou les jambes.

Cet être, en grattant les piquets de notre lit, faisait le même bruit que font les chats lorsqu'ils veulent s'aiguiser les griffes contre un morceau de bois ou de planche; il grattait aussi parfois notre traversin. Un jour, l'un de nos enfants a cru voir un être ayant quelque partie du corps humain, passer entre mes jambes.

Puis ce sont des coups de fouet, des cris, hurlements d'animal, et des bruits identiques à ceux produits par un tas de planches qui s'écroulerait dans la grange; enfin ce sont des pas, tantôt avec souliers minces, tantôt avec souliers grossiers et fortement cloués, puis des balayages raides, fortement accentués, toujours à la grange (ces faits derniers ont encore lieu aujourd'hui).

Les vaches, brebis et ânesse, sont presque étranglées pendant la nuit, détachées, et le licol de l'ânesse tout décousu, mis en pièces.

Un certain temps, ayant habité une autre maison, avec ma belle-mère, les mêmes bruits s'y sont fait entendre! mon filliâtre, Eugène Gallice, un jour à la nuit tombante, puisait de l'eau à la rivière, lorsque plusieurs pierres vinrent tomber auprès de lui; dans le trajet de la rivière à la maison, des pierres furent jetées de droite et de gauche, contre lui; aucune ne l'a atteint et il n'a pu s'apercevoir d'où elles venaient.

Je me nomme Jacques-Joseph-André Gallice, âgé de 42 ans; j'ai épousé Louise Brun; ma belle-sœur a 42 ans; mon filliâtre, Eugène Gallice, a 21 ans, il est le seul enfant en vie du premier mariage de ma femme. J'ai 9 enfants en bas âge, et ce petit monde a besoin de manger; je voudrais avoir la paix

dans mon travail; veuillez donc m'être utile, et compatissant à mon bien malheureux sort ; n'étant guère lettré, je vous prie de faire parvenir votre réponse à M. B... *au Monétier de Briançon*, lequel a eu l'obligeance de me prêter son appui et sa main, pour la rédaction et l'écriture de la présente.

J. GALLICE.

Nous avons indiqué, à M. Gallice père ce moyen de se débarrasser de cette longue obsession, trouver le médium qui la provoque, et faire servir ce dernier à la moralisation des êtres qui les tourmentent.

Ce qui précède, avec quelques conseils que M. B..., homme intelligent, donnera sagement à cette famille si longuement éprouvée.

Nous attendons la réponse, et comme de coutume, nous sommes certains que cette persécution modifiera les idées de ceux qui en sont l'objet, les amènera à reconnaître l'utilité inéluctable des rapports entre les vivants et les morts.

LE SPIRITISME A L'AUDIENCE

Un procès très important a été plaidé ces jours-ci, devant le tribunal civil de la Rochelle. Il s'agissait d'une action en nullité de testament, intentée par Mlle la princesse Isabeau de Beauvau-Craon contre les légataires de la princesse sa mère. Plusieurs avocats ont pris la parole.

On sait que la princesse Isabeau s'est longtemps occupée de spiritisme. Au cours des débats, Me Bellet, du barreau de Paris, rappelant les faits qui avaient précédé, en 1868, la mort dramatique du prince Louis de Beauvau-Craon, frère de la princesse Isabeau, a durement traité le baron et la baronne de Guldenstubbé, qui avaient été mêlés aux événements auxquels je fais allusion. La princesse Isabeau n'a pas été épargnée et sa belle intelligence n'a point trouvé grâce devant le lyrisme du défenseur de ses adversaires.

Enfin c'est avec un suprême dédain que cet avocat, en lisant une lettre versée aux débats, a prononcé le nom d'Allan Kardec, et c'est sur le ton du mépris qu'après avoir parlé de faits personnels à la princesse Isabeau et aux Guldenstubbé, il a généralisé ses attaques en ajoutant : « Les spirites font « parler les guéridons, et font dire par les Esprits, à la personne dont il « s'agit, qu'il y a autour d'elle des gens qui en veulent à sa vie. Voilà la « personne qui se trouve atteinte de la monomanie de la persécution ; qui « croit qu'il y a des parents, des amis, qui veulent la tuer, l'empoisonner. « Elle est à leur entière discrétion, etc. »

Evidemment l'avocat parisien n'a pas entendu viser *tous* les spirites, mais il a généralisé, je le répète, et, dans une sortie, qui a peut-être paru

brillante aux cléricaux présents à l'audience — et de laquelle je ne donne par la citation ci-dessus, qu'une idée très affaiblie — il s'est écarté sensiblement du terrain sur lequel il aurait dû rester.

Les plaidoiries de cette affaire ont duré quatre jours. Je dois dire qu'un autre avocat, Mᵉ Béraud, du barreau de la Rochelle, sans faire précisément une profession de foi spirite, a prononcé quelques paroles en faveur de notre doctrine; et que l'avocat de la princesse Isabeau, Mᵉ Roy de Clotte, du barreau de Bordeaux, a relevé les phrases de Mᵉ Bellet, et, tout en déclarant qu'il n'était point spirite et défendait seulement sa cliente, a remis, incidemment, à sa véritable place la philosophie d'Allan Kardec, infiniment plus consolante — a-t-il fait remarquer — que les négations du matérialisme.

En somme, sur quatre orateurs ayant à discuter sur des faits à l'origine desquels des spirites ont, paraît-il, joué un rôle — sur quatre orateurs, dis-je, un seul s'est permis d'attaquer nos idées ; le second n'en a rien dit ; et les deux autres, dont les intérêts étaient pourtant opposés, plaçant la philosophie spirite au-dessus des questions de personnes, l'ont traitée comme elle mérite de l'être, c'est-à-dire avec la déférence qui est due à une doctrine ayant l'avenir pour elle. Qu'ils me permettent de les en remercier.

ALEXANDRE VINCENT.

La Rochelle, 10 mars 1888.

LE CENTENAIRE DE L'ÉMANCIPATION DES JUIFS

L'année dernière, dans le numéro de la *Revue* du 15 avril, nous avons analysé le livre de M. Alexandre Weill portant le titre : « Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra ; vie de Moïse. » Le vénérable écrivain qui, malgré son grand âge ne se repose pas, vient de faire paraître une œuvre nouvelle : « Le Centenaire de l'émancipation des Juifs. » Quand nous disons œuvre nouvelle, nous ne parlons pas peut-être très exactement : c'est plutôt le résumé de l'œuvre de toute sa vie qu'il faudrait dire. Lui-même nous l'apprend au commencement de sa préface.

« Ce livre, dit-il, est mon testament et mon chef-d'œuvre ; il est le cou-« ronnement d'une œuvre dont j'ai conçu la première idée à l'âge de vingt « ans, et que je n'ai commencée qu'à l'âge de cinquante ans, reculant « toujours devant l'immensité de l'œuvre, et ballotté par les vicissitudes « d'une vie de combats incessants pour l'existence matérielle. » Nous lisons plus loin, vers la fin de la même préface, page 8 : « On n'a qu'à lire « l'histoire de *Ma Jeunesse* strictement conforme à la vérité, pour s'assurer « qu'à travers toutes les vicissitudes et tous les dangers Dieu m'a créé pour « cette sainte mission. »

Quelle est donc cette œuvre à laquelle l'auteur a pensé ou travaillé

pendant toute une longue vie, et pour laquelle il affirme avoir reçu une mission spéciale de Dieu ? C'est ce que nous allons examiner dans ce compte-rendu.

Très jeune encore, après avoir été choisi par le grand rabbin pour lecteur attitré du *Pentateuque*, il fut, malgré sa piété exemplaire, et « comme si la main de Dieu pesait sur lui » — ce sont ses propres expressions, — il fut, disons-nous, hanté par l'idée qu'il y avait deux Jehova dans le *Pentateuque*, deux systèmes religieux dont l'un lui paraissait contraire à l'autre ; et cette idée, tout en l'effrayant, le poursuivait nuit et jour jusque dans ses songes. Alors, par un sentiment d'honnêteté auquel nous nous plaisons à rendre hommage, et qu'on serait heureux de rencontrer souvent chez les élèves de nos séminaires catholiques, il prit le parti de renoncer au rabbinat auquel il était destiné, pour ne pas mentir à sa conscience et n'être pas obligé d'enseigner aux autres des doctrines auxquelles il avait cessé de croire. Et ce qui nous donne une haute idée de son caractère, c'est qu'il prit cette résolution malgré l'état précaire de sa situation matérielle, et tout en ayant la prévision très nette des luttes et des vicissitudes qu'il lui faudrait affronter pour se créer une position aussi avantageuse que celle qu'il trouvait toute faite en suivant la carrière du rabbinat.

Sitôt qu'il eut conquis par son travail la situation de fortune nécessaire pour pouvoir se livrer en toute liberté d'esprit à ses chères études, il aborda résolument sa tâche et son occupation de tous les instants fut de vérifier dans les textes si les impressions de sa première jeunesse sur le double système religieux du *Pentateuque* étaient oui ou non fondées. Le résultat de ses recherches longues et consciencieuses fut qu'il ne s'était pas trompé. Il constata que la doctrine de Moïse avait été défigurée ; qu'un élément étranger entièrement contraire aux enseignements du chef des Hébreux avait été introduit dans la Bible ; et il s'attacha à séparer cette ivraie du bon grain. Cette œuvre d'élimination et de restitution fut poursuivie dans une série de traités dont le premier fut publié il y a vingt-cinq ans sous le titre : « *Moïse, le Talmud et l'Evangile* : vint ensuite *le Nouveau Sinaï* ; plus tard, *le Pentateuque selon Moïse et selon Esra*, suivi bientôt de *la Vie de Moïse* ; et enfin *le Centenaire de l'Emancipation des Juifs* que nous présentons aux lecteurs de la *Revue*.

M. Alexandre Weill, comme tous les grands réformateurs religieux, a pensé que la base de toute morale et, par conséquent, le fondement de toute société bien équilibrée repose sur une notion saine et rationnelle de la divinité. D'après lui, et nous nous empressons d'affirmer que nous sommes entièrement de son avis sur ce point, la conception de Dieu, c'est-à-dire de la force créatrice qui gouverne l'univers est le critérium infaillible de la

valeur des civilisations. Prenez un peuple chez qui la conception de Dieu est incomplète ou erronée et vous verrez des abus et des injustices correspondre précisément aux points défectueux de cette conception. Ainsi la croyance à un Dieu fantasque et capricieux engendre forcément le despotisme. La foi en plusieurs dieux s'abandonnant à l'envi à toutes les passions qui dégradent l'humanité ne manquera pas de pousser les peuples à satisfaire leurs instincts les plus bas et leurs penchants les plus désordonnés. Et cela se comprend très bien : comment veut-on que des hommes généralement ignorants et souvent inconscients puissent réprimer les désirs charnels et égoïstes auxquels on leur enseigne que leurs dieux se livrent avec la plus parfaite tranquillité de conscience ? Aussi voyez comment les Romains de la décadence ont succombé pourris jusqu'à la moelle sous l'invasion des vices crapuleux dont les hôtes de l'Olympe leur avaient donné l'exemple démoralisateur.

Et ce n'est pas seulement la croyance à des dieux corrompus qui entraîne les peuples à la décadence et à la ruine : c'est aussi, et surtout, l'absence de foi en la divinité, l'athéisme. De nos jours, le scepticisme et une fausse science ont conduit un certain nombre d'esprits, et pas des moins distingués, à nier l'intervention de toute force dirigeante dans la création. A mesure que ces doctrines déplorables se répandent parmi les masses, les instincts matériels, les vices de toute nature, l'égoïsme féroce qui cherche à se satisfaire par tous les moyens, même au prix de l'entière ruine des autres, se propagent avec une inquiétante rapidité dans nos sociétés modernes. C'est là un redoutable danger pour notre civilisation qui porte en elle tant d'autres germes de destruction. C'est contre cet état de choses si gros de périls pour l'avenir que M. Alexandre Weill, avec un certain nombre de philosophes et de savants, désirerait réagir dans l'intérêt de tous. Et quel est, selon lui, le remède contre l'athéisme et le matérialisme, quel est le rempart contre cet envahissement constant de l'individualisme et de l'égoïsme à outrance ? C'est, comme nous l'avons déjà dit, une conception rationnelle et acceptable de la divinité et de son action sur l'univers.

Car il n'y a pas à se faire illusion à cet égard : les anciennes conceptions qui prêtent à Dieu nos passions et nos caprices n'ont pour résultat que de détruire absolument la notion d'un être suprême. En effet, toute personne ayant une lueur de bon sens ne manquera pas de se faire ce raisonnement : si Dieu est réellement tel que nous l'enseigne la doctrine catholique ; s'il punit éternellement pour la faute d'un moment ; s'il choisit sans raison certains êtres pour les combler de biens qu'ils n'ont pas mérités ; s'il se plaît à être flatté, adoré et encensé ; s'il voue au malheur éternel la plus grande partie de l'humanité qui n'a pu connaître la loi qu'il a révélée seule-

ment à quelques privilégiés ; s'il viole ainsi tous les principes de l'équité que l'homme porte au fond de sa conscience, c'est un Dieu injuste, c'est un Dieu tyran ; il vaudrait mieux qu'il n'existe pas ; ou plutôt, il n'existe réellement pas autrement que dans les conceptions erronées des hommes iniques et passionnés comme lui. Et puisque c'est là le dieu que les prêtres des nations les plus avancées et les plus civilisées du monde offrent à notre adoration, il faut croire qu'on n'a pu mieux trouver; et alors il vaut mieux rejeter carrément l'existence de l'être suprême, le laisser de côté, s'en passer comme dit Laplace, et le considérer comme une hypothèse inutile.

C'est là précisément ce que M. Weill voudrait éviter comme nous et tous les spiritualistes que préoccupe la destinée des sociétés humaines; car, nous le répétons, parce qu'on ne saurait trop insister sur ce point, avec l'athéisme il n'y a plus de vraie morale, il n'y a plus d'avenir pour l'humanité, il n'y a plus que la lutte brutale des instincts et des égoïsmes individualistes, lutte qui finira nécessairement par une catastrophe dans laquelle s'abîmera ce qui reste de vertu et d'honnêteté parmi les hommes.

Nous nous proposons d'examiner quelle est la conception de Dieu tirée par M. Weill de la doctrine de Moïse expurgée des erreurs d'Esra et du Talmud. Voici d'abord comment il établit l'existence de Dieu dans la dernière partie du livre ayant pour titre : *Catéchisme mosaïste israélite pour les grands et les petits enfants*, pages 214 et 215. Nous prions nos lecteurs de ne pas s'étonner si nous mettons sous leurs yeux des citations un peu longues; pour se bien pénétrer de la pensée de l'auteur, la lecture du texte vaut mieux que toutes les analyses; et d'un autre côté un très petit nombre de privilégiés pourront se procurer l'ouvrage dont cent cinquante exemplaires seulement ont été mis en vente, ainsi que nous l'apprend M. Weill dans l'avis au public qu'il a mis en tête du livre.

Voici donc comment il enseigne Dieu aux jeunes Israélites : « Vous ne « vous rappelez pas, mes amis, qu'avant de naître, une force, un pouvoir « quelconque, vous ait consultés pour apprendre de vous dans quelle forme « et chez quelle nation, dans quel sexe vous désiriez venir au monde. « Vous êtes nés tels que vous êtes, malgré vous. Vous n'aviez pas la « moindre liberté avant de naître, avant d'entrer dans ce monde. Il en sera « de même pour le moment où il vous faudra en sortir. Qui que vous soyez, « empereur ou esclave, homme ou femme, Français, Anglais ou Allemand, « il vous faudra mourir, quitter cette terre et nul pouvoir ne vous consultera « pour ce suprême moment. Vous ne serez pas plus libre après votre mort « qu'avant votre naissance. La liberté ne vous est octroyée qu'avec la vie et « la raison. Cette liberté est grande, indéniable. Elle est l'apanage et le « privilège de l'homme; car l'homme seul a la liberté de refuser la vie, de

« ne pas vivre et de hâter sa mort. C'est le plus grand bienfait du Créateur; « bienfait qu'il a exclusivement réservé pour l'homme, son fils et son égal. « Car, comme je vous le prouverai tout à l'heure, le but de l'homme étant « de se rapprocher le plus possible de son Créateur, par sa vertu et sa jus- « tice, en d'autres termes, par ses travaux en faveur des plus faibles que « lui, soit volontairement par vertu, soit obligatoirement par justice, « l'homme seul par la mort, dont seul, parmi toutes les créatures de Dieu, « il a la conscience, peut refuser à un plus fort que lui la coopération à un « vice ou à un crime. Il peut mourir vertueux, juste et grand comme un « Dieu ; privilège que le Créateur a refusé aux animaux, aux végétaux et aux « minéraux. Vous avez donc été créés par une force supérieure, au-dessus « de vous et qui dispose de vous avant votre naissance et après votre mort. « C'est cette force supérieure aussi qui vous a donné pendant la vie le pou- « voir de vous mouvoir librement et la volonté de choisir entre une action « et une autre: ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit de l'âme. Vos parents « auxquels vous devez vos corps et même la conformation plus ou moins « forte et saine de vos corps ne vous ont nullement donné votre âme. en « d'autres termes le libre arbitre de vos volontés et de vos actions. C'est « évident; car si les parents pouvaient être les créateurs de cette âme ou de « cette force spirituelle qui domine le corps, ils la donneraient à tous les « enfants sans distinction et dans la même mesure. Or, s'il est vrai qu'il y « a une certaine ressemblance, un certain air de famille entre les enfants « des mêmes père et mère, il est également vrai que pour le caractère, qui « est l'effet d'une dose plus ou moins forte d'esprit ou de génie, pas un « enfant ne ressemble à son frère ou à sa sœur, bien que ce soient les « enfants des mêmes parents. Forcément donc, c'est une force supérieure « qui distribue, non d'après sa volonté arbitraire, mais d'après sa justice ces « doses spirituelles, qui sont pour le corps ce qu'est le feu pour une loco- « motive, la force motrice que la raison fait mouvoir en avant ou en arrière, « selon son jugement et sa liberté d'option. *Il y a donc une force supérieure « et autonome au-dessus de la création et des créatures.* »

(*A suivre.*) CÉPHAS.

FEMME ET PRÊTRE

Par Madame Claire Vautier

Il y a environ un an, Mme Claire Vautier (de l'Opéra) débutait dans la littérature par un roman dont il a été rendu compte à cette époque, et qui portait pour titre : *Monsieur le Marquis*. C'était une histoire saisissante, pleine de curieux détails, et qui a dû sembler étrange à plusieurs de nos

contemporains. On y trouvait des scènes de magnétisme, et même de spiritisme, prises sur le vif, largement traitées, peintes avec un talent à la fois très sobre et très clair. Tous les tableaux, reliés avec aisance par la chaîne naturelle des passions mises en jeu, vivaient et s'enlevaient sans la moindre trace d'effort sur le fond d'un drame poignant, parfois terrible. Ce n'étaient point des reflets d'acier, des éclairs d'épées ou de couteaux qui jetaient des frissons sinistres dans ce récit; mais une arme plus subtile et plus aiguë s'y manifestait par ses ravages : la force psychique au service d'une volonté effrénée dans son besoin de domination. Ce n'est pas le moment de revenir sur cet ouvrage avec plus de développements. Je veux seulement rappeler de quelle plume alerte et sûre d'elle-même l'auteur s'acquitta de la lourde tâche qu'il s'était imposée, non comme un débutant, mais comme un écrivain de vieille race, qui aurait simplement ressaisi, après un peu de repos, l'outil de bonne trempe forgé dans ses existences antérieures.

Dans *Femme et Prêtre*, le nouveau roman de Mme Vautier, nous retrouvons les mêmes qualités d'écrivain et de peintre, plus accentuées encore. Les détails y prennent moins d'importance, et les tableaux, plus massés, y gagnent en vigueur. Mais je veux surtout parler du fond de cette œuvre philosophique et hardie, aussi savante que curieuse; et c'est ce fond, au moins autant que la forme, qui établit un lien de parenté entre *Monsieur le Marquis* et *Femme et Prêtre*. Dans l'un et l'autre de ces ouvrages nous voyons l'homme qui se place en dehors de la sphère de ses semblables pour les dominer au nom de l'autorité divine, en un mot le théocrate; la force des chosesl e met aux prises avec la femme : de là le drame.

Dans *M. le Marquis*, le théocrate ne dépend que de lui-même, ou plutôt de son incommensurable orgueil; doué d'une intelligence qui confine au génie, il ne sait pas se borner dans le sentiment qu'il a de son importance; dès lors il se fait grand prêtre, grand hiérophante,il se « fabrique tout seul un petit vêtement pontifical dans la grande robe de « l'antiquité ». C'est un érudit, doublé d'un magnétiseur, qui ne répugne pas à se tripler d'une sorte de charlatan bizarre,nature réservée n'agissant que sur des cercles de son choix, n'ayant aucune ressemblance avec le bateleur des foules. Quand un milieu ne lui paraît pas suffisamment docile, il aime à répéter cette phrase capable de frapper les imaginations délicates et suggestibles : « Ceux qui me résistent, je jette sur eux la folie ou la mort. » On le voit, c'est un type exceptionnel, un cas tératologique.

Dans *Femme et Prêtre* (et pour cela sans doute, ce livre passionnera encore davantage la grande masse des lecteurs, le grand public), le théocrate seul s'appelle légion, tout le monde le connaît, et le Père Giuseppe n'est qu'un exemplaire particulier d'un formidable tirage qui s'appelle la Compagnie de

Jésus, exemplaire toujours le même dans ses caractéristiques, sans droit à la vie propre, cadavre uniforme automatiquement rejeté par le broiement d'une presse dure et noire.

Mais le théocrate, — quel que soit son rêve d'ambition personnelle, ou quelle que soit la cadavérisation qui mette son orgueil à la remorque d'une ambitieuse compagnie, — ne saurait échapper à sa nature d'homme et à l'attraction de la femme. Certains prêtres ont brisé leurs vœux; il en est qui, pour tout concilier, se sont élevés dans l'idéal avec l'âme de la bien-aimée; ceux-ci, comme ceux-là, en ouvrant leurs cœurs aux victoires de l'amour, sont sortis de la théocratie hautaine et sèche, ils ont glorifié l'humanité. Quant aux autres, ils ne peuvent toucher à la femme que pour la flétrir. Ainsi fait Micaëlo Barucci (le Père Giuseppe) pour Gilberte Gervais. Mais, pour l'auteur de *Femme et Prêtre* comme de *Monsieur le Marquis*, la femme n'est pas seulement un élément, une pierre de touche pour juger le théocrate, en un mot un accessoire ou un repoussoir dans l'histoire de celui-ci. Non, dans les romans de Mme Vautier, la femme n'est pas seulement un élément, elle est un être. Elle joue son rôle au premier plan, tout comme l'homme. C'est pourquoi son dernier livre ne s'appelle pas « Le Prêtre », mais bien « Femme et Prêtre » (de même que son premier ouvrage aurait pu s'appeler « Femme et Prophète », peut-être avec plus de raison encore, car à la dernière page c'est la femme seule qui reste au premier plan).

Donc Gilberte Gervais est quelqu'un. C'est une nature indomptable, aussi énergique que franche, et qui ne se pique point de résignation chrétienne, imprégnée qu'elle est du sens de la justice. Micaëlo l'a prise, elle prendra Micaëlo; et, dans un corps-à-corps incessamment renouvelé, les destinées de ces deux êtres ne se lâcheront plus, même lorsque les circonstances les sépareront en apparence. Que la femme soit la victime du prêtre, hiérophante ou jésuite, l'auteur ne le veut pas. Vaillamment elle proclame la lutte, elle affranchit la femme, et terrasse le misérable qui se croit plus qu'un homme parce qu'il se place au-dessus de ses devoirs. Toute l'histoire de *Femme et Prêtre* est conduite en pleine logique. Avec autant de délicatesse que de naturalisme l'auteur envisage toutes les conséquences de ses données. Les orgueilleux ne sont accessibles à l'amour que par les surprises des sens; avec eux il ne saurait donc être question d'amour idéal; c'est la nature physique seule qui est en jeu. Comme conséquence logique, l'enfant joue un grand rôle dans les deux romans de Mme Vautier. Mais ce n'est pas tout : cet enfant sera le fils de la violence. L'homme qui se place par principe au-dessus des conditions de l'humanité et qui ne subit l'amour que par les accès passagers et d'autant plus violents de la nature, ne saurait suivre, dans la conquête de la femme, une voie progressive, un

harmonieux crescendo; fouettée de révoltes, faite de déchéance, la passion chez lui tend à se manifester par la violence, et, malgré une attraction mutuelle, sa caractéristique c'est le viol. Le dénouement de *Femme et Prêtre* est plus sombre que celui de *Monsieur le Marquis*, où la mère se détache dans une note de sérénité, tandis que le prophète s'efface simplement dans l'oubli. Dans *Femme et Prêtre*, l'enfant, après avoir été une consolation momentanée, une sorte de trêve, meurt par la faute du père; et la lutte recommence jusqu'à ce que Barucci soit entraîné à la mort par une sorte de fatalité.

D'où vient que deux drames analogues donnent des dénouements si différents? Le premier n'est pas dans la logique de la justice. Le deuxième n'est pas dans la logique de l'amour. C'est que ces deux histoires, comme presque toutes celles qui sont prises sur le modèle de la vie, ne peuvent présenter qu'un dénouement provisoire; elles n'embrassent qu'une existence humaine, elles ne contiennent qu'un acte du drame des existences successives. Vraisemblablemeut Gilberte et Micaëlo se retrouveront dans des conditions nouvelles, où celui-ci sera affranchi du joug théocratique, en même temps qu'il sortira des langes de son égoïsme. Il ne lui suffira pas d'avoir été entraîné dans les flots par une sorte d'apparition; il voudra réparer le mal qu'il a fait à Gilberte, il voudra aussi se dévouer à l'enfant qu'il a repoussé, reniant sa propre chair; et si Gilberte l'aime encore, malgré les heures noires du passé, ce n'est pas seulement une réparation qu'il tentera pour donner satisfaction à la justice, c'est un acte d'amour qui s'élèvera de ce cœur purifié et qui pourra unir à jamais, dans une harmonie chèrement conquise, la vaillante victime et le sombre bourreau d'autrefois.

D'ailleurs cette philosophie de la pluralité des existences est exaltée par l'auteur de *Femme et Prêtre* dans maintes pages de son livre. « Ah! s'écrie « Vacherot (un des principaux personnages du second plan) cette philosophie « de la préexistence, quand je l'eus approfondie, me donna la clef de tant de « mystères, et l'infini du passé, comme l'infini de l'avenir, se déroula à mes « yeux dans un éblouissement. Je compris « ce qui ne finit pas », et, devant « la mort redoutable, je me pris à sourire, car elle cessait d'être le terme « des choses, pour devenir le renouveau! » Celui qui parle ainsi est un moine défroqué, auteur d'un ouvrage intitulé « Celui qui console »; et les lecteurs spirites trouveront sans doute quelque ressemblance entre ce personnage et l'auteur, aujourd'hui vaincu, d'un admirable livre au titre analogue. Pourquoi vaincu? Ah! le Vacherot du roman prévoit lui-même cette défaite: « Ceux à qui nous avons appartenu, s'écrie-t-il, ne nous lâcheront pas, et, tôt ou tard, vous, comme moi, nous la reprendrons, cette livrée du prêtre qui a brûlé ma chair, et torturé votre âme! »

Parmi les autres personnages épisodiques, il faut signaler le père et la

mère Gervais, les parents d'adoption de Gilberte,et tout particulièrement la maman Gervais, âme simple et naïve, inépuisable de tendresse et de dévouement; puis M. de la Roche-André, esprit libre et nature généreuse; il faut citer la Mère Prudence, la Supérieure au jugement sûr et au cœur droit, qui aime mieux descendre de son poste que de faire fléchir sa conscience : « Il « m'est impossible, écrit-elle à Gervaise, de juger des erreurs humaines « selon que l'Eglise le commande. Dans de telles conditions, réprouvant la « règle que je suis contrainte à suivre et à faire observer, je crois qu'il est « de mon devoir de renoncer à diriger ma communauté et de redevenir « simple religieuse. »

Une page saisissante est la mort de Madame de la Roche-André, que les prêtres ont terrifiée par la perspective de la colère céleste; il lui semble entendre des voix funèbres qui chantent le *Dies iræ*; tandis que Gilberte s'efforce de l'arracher à ces terreurs fantastiques du catholicisme pour lui montrer la vérité de la mort dans l'aurore d'une renaissance : « Détournez « les yeux de l'image terrible et mensongère qui hante votre esprit... « Endormez-vous en paix; vous allez au réveil ! »

Renaissance, pluralité des existences; voilà bien la consolation suprême et le refuge de tous. C'est là que les plus attardés prendront leur élan, que les plus desséchés se retremperont. Et quels plus attardés, quels plus desséchés, que ces théocrates prisonniers de leur propre orgueil, ou prisonniers de la sinistre machine qui les enchaîne à l'état de rouages ! Quels plus à plaindre que ces hommes qui stérilisent leur esprit et leur cœur en se mettant en dehors et en croyant se mettre au-dessus de l'humanité ! Mais la réincarnation leur ouvrira un jour la porte de salut pour les dépouiller de leur orgueil, de leur égoïsme, de leur sécheresse. Vacherot, aujourd'hui hélas ! redevenu leur frère de bagne, demain ressuscité de sa défaillance, ouvrira leurs yeux sur les horizons de progrès; libre du joug, il leur fera adorer ce qu'ils l'ont contraint à brûler; il les prendra par la main et il leur montrera la route; car il se rappellera ce que son élève Gilberte disait un jour de lui : « Il me fit entrevoir de splendides horizons où la vie et la mort « se confondent dans un éternel renouveau; où l'être s'agite sans cesse pour « connaître et grandir, où le Dieu de l'Univers règne dans la justice et la « miséricorde, appelant à lui tous les êtres, quels que soient d'ailleurs les « chemins qu'ils parcourent, malgré leurs défaillances et leurs luttes. Ils « monteront plus lentement les uns que les autres; ils retomberont parfois « dans l'infériorité dont ils s'étaient affranchis, mais ils s'élèveront de nou- « veau vers la lumière. »

Vacherot, du fond de la tombe où tu as laissé ensevelir ton intelligence, les spirites t'évoquent pour l'avenir !

J. Camille Chaigneau.

Le coup du Lapin, par Félix Fabart, chez Marpon et Flammarion, éditeurs.

Une rivalité sociale et amoureuse en province, sur laquelle se greffent un épisode émouvant de l'invasion allemande et une esquisse fort intéressante du Comité central qui engendra la Commune de 1871, le tout entremêlé d'aperçus souvent originaux sur la politique, la religion, la franc-maçonnerie, le spiritisme, etc., etc... : tel est le sommaire du livre nouveau que l'auteur de l'histoire politique et philosophique de l'*Occulte* vient de faire paraître.

Le cadre est vaste et bien rempli; un encouragement patriotique se dégage de l'ensemble de l'œuvre, et l'action y est toujours assez vive pour charmer l'attention du lecteur.

Dans ce volume, l'auteur parle des phénomènes du magnétisme et du spiritisme en homme qui les a étudiés et compris, aussi en tire-t-il de sages déductions pleines de logique et de bon sens. Nos lecteurs voudront lire ce drame de village, si attachant et si moral dans la forme et dans le fond.

SOUVENIRS D'UN SPIRITE, par M. Amand Greslez, paraîtra fin mars; la famille de M. Greslez, respectueuse de ses volontés dernières, a fait imprimer ces souvenirs, et en fait le dépôt, à la Société scientifique du spiritisme, au prix de 2 fr. par volume, port payé.

Chacun reconnaîtra dans ces pages, cet écrivain spirite qui avait sa note spéciale et primesautière, qui soutenait sa thèse avec passion. Nous ne sommes pas d'accord sur tous les points que traite M. A. Greslez, et nous reviendrons plus longuement sur cette œuvre posthume si intéressante pour les véritables spirites.

L'AMOUR ET LE MARIAGE, *selon le spiritisme*, *synthèse psychologique donnant le sens ésotérique de la Genèse* (1 vol. in-18, p. 3 fr. 50).

M. J. E. GUILLET, a fait à la Librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, un dépôt de ce livre qui vient de paraître; il contient l'exposé des lois d'attraction spirituelle qui régissent les Esprits au point de vue sexuel; l'Amour et par conséquent le Mariage qui en découle, est basé sur ces lois.

L'auteur, pour nous faire connaître ces lois d'attraction s'est inspiré des divers ouvrages médianimiques, et, incidemment, des personnages célèbres dans le genre passionnel; il termine par un commentaire de la cosmogonie mosaïque, résumant la question au point de vue scientifique, spirite et moral.

Que l'auteur soit ou non dans le vrai, ce dont il fait le public juge, son œuvre mérite d'être lue et méditée, car les sujets qu'il aborde doivent être étudiés, non seulement par les spirites, mais encore par tous ceux qui aiment à discuter sur les grands problèmes de la vie.



BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée. 3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère. 3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50). 3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. 3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol. 6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr. 50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin. 3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. 2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. 5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet. 3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu. 5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu. 1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès. 1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*. 1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus. 3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau. 3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu. 3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu. 1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier. 4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier. 3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine. 3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin. 1 fr. 25
La raison du spiritisme. 3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique. 1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique). 1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève. 3 fr. »
Le messie de Nazareth. 3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets. 1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures. 5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani. 3 fr. »
Les grands mystères, par Eugene Nus. 3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus. 2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire. 10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol. 12 fr. »
Esprit des Gaules. 7 fr. »
Terre et ciel. 7 fr. »
L'enfer, par Callet, 4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble. 25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits*. 10 fr. »
d° *Question des Esprits*. 7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus. 10 fr. »
La verité aux médecins, par le Dr Gomet. 5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand. 10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari, 10 fr. »
d° d° 5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy. 10 fr. »
d° par Robert. 10 fr. »
d° par Pigeaire. 10 fr. »
d° par Charpignon. 10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol. 10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Pozon, 4 vol. 12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy. 10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger. 4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e Année | N° 7 | 1er Avril 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Le siège social de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés, 24, rue des Petits-Champs (entrée, 1, rue de Chabanais) au 1er juillet 1888.

Le premier avril, jour de Pâques, le dimanche le plus rapproché du 31 mars, nous convions nos amis à se rendre, à deux heures précises, au cimetière du Père Lachaise, pour la cérémonie commémorative de la mort d'Allan Kardec.

CONSEILS D'UN ESPRIT AUX SPIRITES

(Voyez *Revue spirite* du 15 mars 1888.)

Je crois avoir dit dans ce qui précède tout ce qui est utile pour faire bien comprendre ma pensée. Je vais maintenant la résumer dans son ensemble.

Il m'a paru que les spirites, tout en brassant beaucoup d'idées, et même d'idées progressives qui ont fait surgir parmi eux plusieurs écoles très divisées d'opinions, ne se préoccupaient pas assez des nécessités de l'avenir. Ils dirigent leurs études, leurs expériences dans leurs groupes et dans leurs sociétés comme si l'état actuel devait s'éterniser, c'est-à-dire comme s'ils formaient simplement quelques sectes philosophiques, ayant chacune un certain nombre de disciples destiné à rester à peu près stationnaire, au milieu de la masse de la population demeurant indifférente. Ils font bien un peu de propagande pour l'acquit de leur conscience, mais sans espoir de grand succès.

Suivant moi, il faudrait se placer à un point de vue tout différent. Ou le Spiritisme n'est rien qu'une doctrine philosophique de plus, destinée à donner satisfaction aux aspirations d'un petit nombre, et alors il perd beaucoup de son importance, ou il est — ce que je crois pour ma part — une science apte à faire accepter avec le temps, par tous nos frères incarnés sur la terre, une conception générale du monde, de la vie, et de l'homme, plus approchée de la vérité qu'aucune l'ayant précédé, et portant dans ses flancs la solution des problèmes économiques et sociaux dont la société actuelle souffre au point d'être en danger d'en mourir.

Je suis convaincu que le Spiritisme contient en germe tout cela, et c'est

pourquoi je suis d'avis qu'il serait temps pour les spirites d'organiser leur action surtout au point de vue de l'avenir.

Certes les idées spirites ne pénétreront que ceux qui sont suffisamment préparés à les recevoir. Mais vous ne pouvez savoir à quel moment le renouvellement incessant de la population du globe vous mettra en présence d'une majorité ayant des aspirations nouvelles, et apte à s'assimiler l'idée spirite. Ne pouvant le savoir, il importe que le monde spirite fasse le nécessaire pour être prêt à agir efficacement quand le moment se montrera propice, afin de n'être pas pris au dépourvu, et de ne pas courir le risque de voir les bonnes dispositions s'égarer, faute de trouver une direction suffisante au moment où elles se produiront.

Ceci posé, j'ai considéré que, dans un siècle positif comme le nôtre, les raisonnements seraient impuissants, et que les faits seuls pourraient forcer les convictions. Or, en Spiritisme, les faits se produisent par les médiums. J'en ai conclu qu'il fallait développer la médiumnité, et former le plus possible de médiums. Et si l'on objectait que, dans le moment présent, cela serait peut être prématuré, je répondrais que du moins il importe beaucoup de tout préparer de manière à être prêt, dès que le mouvement spirite se généralisera, à diriger au moyen de principes positifs, bien étudiés à l'avance, la formation d'un grand nombre de médiums.

Les écueils de la médiumnité sont nombreux et ils sont bien connus. Ils se résument d'un mot : l'obsession ; c'est-à-dire l'ingérence d'Esprits relativement peu avancés, qui se mêlent de donner aux médiums qui se laissent circonvenir par eux des communications sans valeur réelle. Il en résulte beaucoup de temps perdu pour les médiums obsédés, ou mal assistés, et pour ceux qui leur donnent leur confiance; et ce qui est pire, beaucoup de fausses idées qui peuvent les égarer. Il est très important d'éviter de semblables mécomptes au début d'un mouvement sérieux, dans lequel ils pourraient apporter un certain trouble. Je ne crains pas d'affirmer que, si un tel mouvement se manifestait aujourd'hui,les spirites seraient pris au dépourvu et complètement débordés.

C'est pour cela que,selon moi,rien ne pourrait être plus utile qu'un manuel bien fait de Spiritisme expérimental, destiné à servir de guide aux médiums commençants. Un tel livre devrait d'abord poser les principes, et faire bien comprendre les causes qui rendent si facile l'obsession des médiums inexpérimentés. Ensuite il devrait faire ressortir la nécessité, pour les groupes, du travail collectif, seul moyen efficace de contrôler les communications des Esprits, et faire toucher du doigt aux médiums le danger des études spirites poursuivies dans l'isolement. Ce sont là les points principaux sur lesquels, coûte que coûte, il faut empêcher les commençants de s'égarer. Enfin,

d'une manière générale, le manuel à faire donnerait les conseils suggérés par l'expérience acquise depuis quarante ans.

Voilà à quoi se résume tout mon travail, à la nécessité pour les spirites de se tenir prêts à faire face à une situation qui se produira un jour à venir, et peut être à l'improviste. Ils imiteront ainsi les nations qui se préparent à la guerre en temps de paix, afin de n'être pas prises au dépourvu le jour du danger, jour qui pourra n'arriver que quand les armements préparés auront été plusieurs fois renouvelés sans avoir servi. Si les hommes ont tant de prévoyance quand il s'agit d'assurer la satisfaction de leurs mauvaises passions, c'est bien le moins qu'ils en aient une égale, dans l'attente d'une évolution aussi féconde que l'éventualité destructive et immorale qu'ils redoutent, et à laquelle ils se préparent avec ardeur.

(*Communication reçue par le groupe bisontin.*)

Note de la rédaction : Par ce qui précède, nous croyons le groupe bisontin très apte à faire ce manuel ; nous souhaitons que ses guides l'inspirent. Les membres de ce groupe, très instruits, sont de vieux praticiens en Spiritisme, de sévères investigateurs et contrôleurs des communications reçues ; ce bon travail leur revient naturellement. Nous souhaitons qu'ils l'accomplissent au profit de leurs frères en croyance et de la cause qui nous est chère.

PROGRÈS DU SPIRITISME

Tiré de *Constancia*, revue spirite de Buenos-Ayres. Pendant cette année 1887, le spiritisme a fait de grands progrès parmi nous, progrès qui se sont accentués davantage les derniers mois d'automne.

Cela ne fait plus de doute pour nous, plus on nous combat, plus nous avançons ; nos grands pas en avant coïncident, précisément, avec les plus grands efforts de nos adversaires contre nos doctrines : nous parlons du cléricalisme et du scepticisme néantiste.

Dans la province de Mendoze, où le spiritisme est nouveau, il s'est fondé trois sociétés sœurs ; une quatrième est en voie de formation dans la ville de Rivadavia, de la même province.

Nos amis y ont créé un journal bien rédigé, *la Perseverancia*, à la tête duquel se trouve notre infatigable frère, le professeur distingué *H. M. de Villars.*

A Gualeguay, province d'Entrerios, vient de se former un groupe ; à Victoria, les tripodes (tables à trois pieds), sont à l'ordre du jour, et les idées spirites font leur chemin avec facilité ; le même fait a lieu à Gualeguaychu.

Nous sommes, dans la capitale du Paraguay, en rapports avec la société spirite qui y accomplit de bons travaux.

Ici, à Buenos-Ayres, il n'est pas une société spirite qui n'ait, par ses études suivies, fait un pas en avant, pendant 1887, et réalisé de sérieux progrès ; le thème obligé et mis sur le tapis par la plus grande partie des familles de cette capitale, c'est le spiritisme ; le tripode est devenu le meuble obligatoire dans un grand nombre de maisons.

Les voyageurs font ce constat : partout on parle du spiritisme, soit pour l'attaquer, soit pour le défendre ; le fait brutal, c'est que le nombre des adeptes va toujours croissant, disent-ils, que de nombreuses sociétés se lient entre elles et que de nouveaux journaux défendent notre philosophie.

Espérons-le, nos adversaires ne se fatigueront pas de nous combattre, nous faisant ainsi la plus fructueuse propagande ; par les résultats obtenus, nous le constatons, ce sont les attaques les plus violentes qui profitent le mieux au développement de la cause.

Note de la rédaction : Nous félicitons nos frères en spiritisme de la République Argentine, de Montevideo, du Paraguay et du centre de l'Amérique du Sud, de chercher la vérité avec ardeur, avec esprit de suite, et dans le but nettement avéré de faire échec au dogmatisme des Eglises, au néantisme des sceptiques. C'est un bon travail qui satisfait l'esprit par la connaissance plus exacte de ce que c'est que la vie, qui indique aux masses encore inconscientes, la voie qu'elles ont à suivre pour se régénérer et développer dans tous les sens leur activité intelligente.

Dans nos pays d'Europe, surtout dans les campagnes, les mille lisières de la loi, de la religion dogmatique, du professorat, de la coutume et du parti pris, arrêtent le développement du spiritisme ; on terrorise celui qui ne pense pas comme tout le monde, qui a sur la naissance, la vie et la mort, d'autres idées que M. le curé ou M. le pasteur.

Dans les Amériques, peuplées par les hommes d'Europe qui ont rompu toutes les lisières dont nous parlons, l'initiative est la règle chez la plupart des habitants ; en un temps donné, la lumière envoyée de la France par les travaux spirites des premiers chercheurs, surtout par ceux d'Allan Kardec, et qui ont rayonné sur le monde, reviendra de la circonférence au centre, espérons-le, plus chaude, vivifiante et empreinte de cette énergie nécessaire à qui s'oublie et piétine sur place.

Au Chili, au Brésil, nous avons des lutteurs sérieux et instruits ; à Lima, un savant connu, distingué, M. Paz y Soldan, secoue la torpeur d'un peuple éprouvé par la dernière guerre, et habitué à se courber sous le joug de l'Eglise.

Partout c'est le réveil, l'aurore d'un jour nouveau.

GLANDS ET CITROUILLES (Providence).

La Providence fit-elle bien toujours ce qu'elle fit, comme le prétend le rustre Garo, critique de la création, tôt déconcerté. Après avoir blâmé le fabricant de toutes choses qui imagina de suspendre au noble chêne le gland vil et menu, tandis qu'il attachait déraisonnablement à une tige misérable l'imposante citrouille, le raisonneur villageois se ravise. Il rentre à la maison louant Dieu de toutes choses. La chute d'une pomme suffit à Newton pour trouver le secret de la gravitation des sphères ; le gland qui tombe et lui meurtrit le nez, c'en est assez pour que Garo, avec l'Ecclésiaste déclare que tout est à sa place et que les œuvres divines sont bonnes.

Chamfort, homme d'esprit pourtant, commentant cet apologue optimiste, a trouvé que « le paysan Mathieu Garo méritait d'être plus célèbre que tous les docteurs qui ont argumenté contre la Providence ». J'en demande bien pardon à La Fontaine, à Chamfort, à Garo, à la Providence aussi, mais en lisant le terrible récit de la catastrophe du col de Rousset, je ne puis m'empêcher d'être du premier avis du paysan, et comme Garo, avant le choc du fruit sylvestre, je doute que la Providence ne se soit pas trompée souvent dans la répartition des glands et des citrouilles ; je doute aussi, puisqu'elle a de tout ce qui survient la suprême responsabilité, qu'il faille proclamer qu'elle eut toujours raison et qu'elle fait tout bien.

Ainsi, dans le col du Rousset, redoutable par ses avalanches, et que les voyageurs ne franchissent que d'un pas tremblant, comment est-elle intervenue, cette bienfaitrice supérieure et sage ? Le col du Rousset s'ouvre entre le mont de Nève et la butte Sapian, dans un site sauvage et pittoresque de la Drôme. Des hauteurs farouches partout se dressent. Dans ce massif montagneux du Dauphiné, tout est formidable, superbe et périlleux. Les clairières sont des abîmes, les pentes sont à pic. Les montagnes sont des Alpes aux neiges éternelles. Des glaciers comme des mâchoires de monstres accroupis font bâiller leurs crevasses. Les ruisseaux sont des torrents furieux. Le vent siffle rageusement dans les sapins et les tord. Quelques oiseaux de proie, s'enlevant avec un cri sauvage en fouettant l'air neigeux de leurs ailes sombres, troublent seuls le silence glacé de ces lieux désolés. Là tout est péril, quand l'hiver a planté son drapeau d'un blanc sinistre sur ces cimes devenues des forteresses. Malheur au voyageur qui se laisse faire prisonnier par le seigneur des frimas !

On pourrait déjà reprocher à la Providence de s'être montrée si sévère pour ces régions. Pourquoi leur a-t-elle refusé la douceur du climat et la gaieté des jours tièdes ? En vérité ces montagnes rendues inaccessibles huit

mois de l'année et les autres inhabitables et improductives, c'est de la création perdue. Mais ce n'est pas tout ; comme si l'horreur de ces solitudes n'était pas assez grande, la Providence a ajouté à l'escarpement, à la neige, au froid, l'avalanche. Et voici ce qu'a fait hier ce produit de la Providence.

A 200 mètres du col, on a installé une auberge, secourable aux voyageurs fatigués, et qui permet, les jours de tourmente, d'attendre l'accalmie et de traverser à peu près sans danger le col périlleux. Sept personnes étaient donc renfermées dans cette auberge, assaillie par la neige et le vent, l'autre nuit. Il y avait là se serrant près du poêle, l'aubergiste Ferreol, sa femme, leurs deux jeunes enfants, le domestique de l'auberge, et trois réfugiés, le cantonnier Miellon et deux voyageurs. L'avalanche est venue. Elle a emporté la maison comme un brin de paille dont se joue le zéphir ; elle a entraîné les poutres, le toit, le mobilier de la pauvre auberge et les habitants qu'elle abritait, et les a projetés pêle-mêle à 800 mètres de là. Un seul des malheureux a été sauvé, le voyageur Bernard, qui, au premier craquement, s'était précipité par la fenêtre, préférant un saut dans l'inconnu mouvant qui l'entourait à l'attente passive sous cet abri chancelant.

Cette auberge était utile ; ces aubergistes étaient gens de bien ; auberge et aubergistes étaient la vraie Providence aux passants las ou égarés. Le conseil général allouait chaque année 300 fr. à ces hospitaliers de la montagne. Tout est-il si bien que le prétendent Garo et Chamfort dans cette destruction soudaine ? Où était la Providence quand ce crime des éléments s'est accompli ? Si, comme le déclare Bossuet, devant le cercueil des grands, il y a là-haut une puissance qui gouverne les empires, cette puissance gouverne aussi l'avalanche, pourquoi ne lui a-t-elle pas ordonné de passer sans l'écraser, à côté de l'humble et bonne auberge du côl du Rousset ?

La nomenclature en serait longue des bévues, qui sont des méfaits, de cette Providence. Pourquoi la neige qui en ce moment retarde les trains, arrête le travail, ajoute la faim à la froidure ? Les adeptes de Garo corrigé ont prétendu que la neige était utile au bien de la terre, qu'elle détruisait les insectes qui, sans elle rongeraient les semences et menaceraient de la disette le cultivateur. Mais d'abord, il était si facile à la Providence qui faisait la neige pour détruire les insectes de commencer par ne pas faire les insectes. Les insectes nourrissent une foule d'animaux utiles et agréables. La Providence ne pouvait-elle dispenser ces animaux de goûts insectivores? Le cheval, qui est peut-être le plus utile des animaux, ne se nourrit que d'herbes. Et quant à la neige insecticide, tous les savants, tous les géologues et tous les explorateurs septentrionaux sont d'accord pour constater que dans les régions polaires, durant les courtes semaines de l'été boréal, l'existence humaine au dehors est rendue bien pénible, presque impossible,

à raison des myriades d'insectes qui sortent du sol. La neige, plus abondante encore là que chez nous, ne les a donc pas tous détruits? Non, tout n'est pas à sa place. Il y aurait à reviser dans la création, et, comme l'a dit le roi Alphonse X de Portugal, contrairement à Garo : « Si j'eusse été au conseil de Dieu quand il voulut former le monde, bien des choses eussent été mieux ordonnées. »

Moi, d'abord pensant au col du Rousset, j'aurais supprimé l'avalanche et conservé l'auberge.

(Tiré du journal le *Rappel.*) GRIF.

Saint-Quentin, 5 *mars*. Messieurs les rédacteurs, permettez-moi de vous envoyer deux articles remarquables de Grif du *Rappel*, aussi les réflexions qu'ils m'ont inspiré ; n'ayant pas la prétention d'être écrivain et penseur, supprimez-les si elles vous paraissent inutiles.

Mon père, philosophe judicieux qui a beaucoup écrit, prétendait très sagement, à mon avis, que la Providence n'est pas une personne ; avec de grands penseurs, il reconnaissait que, dans l'univers, tout était ordonné mathématiquement, sous l'action d'un fluide universel intelligent qui, pour faire naître la vie, dirigait la matière sur laquelle il avait une action continue. Ce fluide intelligent, prétendait-il, pénètre toutes les parties de la création qui est son œuvre. Ce fluide intelligent, il le nommait *Providence*. Ses études de la nature, celle du ciel où roulent les mondes, lui avaient prouvé que cette providence s'était fait *un plan*, et que, pour l'effectuer, elle avait procédé avec logique, en allant du simple au composé, la géologie, la physiologie, la paléontologie, le prouvant avec surabondance. Cette providence, disait-il, a toujours fait ce qu'elle a pu, non ce quelle a voulu, elle a retouché sans cesse son œuvre.

Ce fluide universel providence, intelligence toujours en action, n'a pu tout prévoir dans la formation d'une terre, ni arrêter les avalanches qui détruisent un village, ni atténuer les dévastations champêtres des insectes, ni endiguer les fleuves qui débordent, ni arrêter le tremblement de terre qui bouleverse une contrée, etc., etc.

Pour parfaire son œuvre, il a voulu l'homme ; à ce dernier venu de l'échelle zoologique, il a délégué ses pouvoirs, et ce dernier, incité à la recherche continue, travaille et transforme tout, en vertu de son libre-arbitre, et comme représentant direct du fluide universel intelligent. Gouverneur de la terre, l'homme doit faire l'ordre partout ou le désordre apparaît ; créé pour aller inéluctablement vers le bien, s'il est illogique et fait le mal, il en subit les conséquences désastreuses. Pour l'homme, qu'est-ce que la mort avant terme, lorsque devers lui il a la pluralité des existences, et l'immortalité

disait mon père, puisqu'il est partie intégrante du fluide universel intelligent, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Puisque Grif *du Rappel*, trouve que la Providence eût pu organiser autrement les montagnes, et empêcher ainsi la destruction de l'auberge du col du Rousset, voici ce que mon père me disait des chaînes de montagnes et de leur utilité dans la création :

Des savants tels que Piddington, Maury et bien d'autres, ont nettement indiqué, géographiquement, la marche des grands courants marins, et ceux de l'atmosphère identiques à ceux de la mer. Or, la mer est saturée de sodium ou de sel. Entre les deux tropiques, le soleil dardant ses rayons perpendiculairement, absorbe l'eau, la dégage du sodium qui la sature (travail continu qui équivaut à des millions de chevaux vapeur) et l'élève dans les hautes régions de l'atmosphère. Ces vapeurs chargées d'électricité, les grands courants aériens les transportent aux pôles où elles se résolvent en neige et en glace; la même opération a lieu pour nos montagnes qui les arrêtent au passage des courants aériens, et là elles créent les glaciers.

Ce travail formidable, logique et pratique a ces conséquences : le sel abandonné par l'eau que le soleil absorbe sous les tropiques, se condense, se précipite constamment, seconde et accentue le mouvement des eaux porté d'est en ouest par le mouvement de rotation de la terre ; ce mécanisme admirable précipite aussi les masses fluviales vers un but déterminé par la Providence, et crée des courants énormes, tels que le Gulf-Stream, fleuve de 25 lieues de largeur qui parcourt incessamment l'Atlantique et les mers du pôle Nord; sous les glaces éternelles, ces courants portent les masses innombrables de poissons nés sous les tropiques ; au printemps, époque de la procréation, la gent aquatique se met en voyage, suit le courant du Gulf-Stream, longe avec lui les côtes de la Norvège, de la Grande-Bretagne, tout les pays riverains de la Manche, de la Gascogne, de l'Espagne et du Portugal, etc., où des millions d'hommes vivent du produit de leur pêche dans ce fleuve de chair vivante.

Les grands courants marins assainissent et épurent la mer et c'est bien là le travail de la Providence ; demandez-le à nos marins, gens pratiques, qui adorent le mouvement des flots, et savent ce que c'est que la confiance et l'énergie.

Demandez aussi aux habitants des régions polaires, s'ils ne sont pas heureux, aux longues nuits d'hiver qui, pour quelques-uns, durent des mois, d'avoir des aurores boréales qui illuminent ces froides régions, aurores boréales produites par l'électricité dont les nuages se sont chargés sous l'équateur.

Oui, ce mécanisme fatal, formidable du soleil qui aspire des molécules

d'eau innombrables, celui de la précipitation du sel dans le fond des mers, engendre l'harmonie voulue par la Providence; il est la sauvegarde de notre globe.

Produite par les nuages formés aux tropiques, la neige accumulée sur nos chaînes de montagnes crée les glaciers, et nous le savons, de ces masses, tombent des gouttes d'eau, en tel nombre qu'elles forment ruisseaux, torrents, rivières et fleuves ; en un mot, sans notre circulation fluviale nous ne pourrions vivre, notre sol serait un désert ; de là l'utilité évidente de nos glaciers et bien à tort, selon nous, on narguerait la Providence telle que nous la comprenons.

Dans ce grand mécanisme, réalisé jour à jour par le fluide universel intelligent, c'est incontestable, il y a des lacunes nécessaires; les combler, c'est l'œuvre de l'homme qui rectifie tout autour de lui, en se servant de découvertes nouvelles, en élargissant son domaine dans tous les sens, son corps s'usât-il à ces préoccupations sublimes; son âme s'intelligente ainsi à l'aide de conceptions toujours plus grandes, et lorsque son organisme de chair ne vibre plus, elle le délaisse, le laisse mourir et s'en dégage, pour en reprendre un autre à son choix et continuer ses manifestations providentielles. La mort du corps, matière inerte, n'est qu'un incident passager, une transition nécessaire et fatale entre deux existences de l'âme immortelle.

La mort trouble la famille, c'est un fait; mais réagissez par la mutualité, l'assurance, l'association, garantissez-vous et soyez solidaires, et la mort comprise ainsi ne sera plus le trouble et les larmes car elle réparera toutes choses. Elle ne paraît terrible qu'au néantiste qui a doté la matière inerte de toutes les puissances, et pour lequel la mort est un anéantissement complet.

Les catholiques et les néantistes sont infaillibles par nature; les premiers veulent l'omnipotence d'un dieu de la grâce, et personnel, qui peut tout, responsable de tout dans l'univers; les seconds réfutent tout ce qui n'est point force et matière, sans expliquer ce que c'est que la force et la matière.

La Providence n'a garanti personne de la mort accidentelle; nous souffrons pour notre imprévoyance et notre manque de solidarité.

Le col du Rousset étant sujet aux avalanches, la famille qui s'y établit endosse la responsabilité de ses actes; si le dévouement seul l'y oblige, c'est que son âme est grande et belle; si l'intérêt la domine, que ne s'établit-elle dans la plaine? Sa disparition, en tous cas, ne pèse rien dans l'ensemble des choses, en renaissant, l'expérience aura rendu plus prévoyants chacun de ses membres.

La coalition générale contre l'insecte qui dévaste amènerait sa destruction. Un homme, livré à lui-même, accomplit piètre besogne, notre incurie, voilà le mal.

L'homme providence cherchera, trouvera, maîtrisera les nuages comme il a maîtrisé et assaini la terre; il emmagasinera les eaux des montagnes, ces forces perdues et décuplera ses moyens de lutte pour la vie.

L'homme providence perforera le sol pour établir des soupapes de sûreté au feu intérieur de la terre, et le sol ne sera plus instable pour lui.

Celui que Grif nomme philosophiquement *un dépositaire infidèle*, comme dans l'article qui suit, ne renouvellera plus son attentat contre son moi-conscient, lorsqu'il connaîtra le spiritualisme et le pourquoi de la vie.

Les articles de Grif sont admirablement écrits et empreints d'un grand esprit philosophique; nous regrettons de ne pas le connaître, car nous eussions eu à discuter, verbalement, sur sa manière de penser établie sur la genèse des choses et des êtres telle qu'il se l'est faite.

En tout cas, le spiritualiste, partisan du *fluide universel* intelligent, cette PROVIDENCE dans l'acception scientifique du mot, considère le suicide comme un acte déplorable et honteux, comme une véritable désertion à la solidarité entre les êtres et à la responsabilité absolue des actes, telle que l'entend le spiritisme dont je suis loin d'être l'adversaire, des nuances seules nous séparant sur certains points.

En dehors du point de vue, sur ce que c'est que la Providence, nous sommes en accord avec la teneur de l'article du rédacteur du *Rappel* que voici, sauf quelques points :

DÉPOSITAIRES INFIDÈLES. — On a enterré hier un malheureux secrétaire de commissaire de police qui s'est donné la mort dans des circonstances tragiques que l'on a lues. Ce malcontent de l'existence a montré pour se détruire une énergie qu'il aurait pu mieux employer. N'avait-il donc de courage au cœur que contre la vie? N'en pouvait-il déployer contre les séductions de la mort?

Il avait vingt-sept ans. Est-ce donc l'âge où l'on désespère? Certes, le suicide n'est pas toujours absolument inexplicable, ni injustifiable. Il est des cas où l'on peut pardonner à celui qui sort violemment de l'existence et qui rejette comme un fardeau le poids des jours. Parfois même, plus rarement, toutefois, la mort volontaire c'est de l'héroïsme, et l'on ne saurait se défendre d'un cri d'admiration devant certaines agonies sublimes.

Ici c'est Caton d'Utique ne voulant pas survivre à la liberté morte; là c'est Arria passant le poignard fumant à son mari et lui disant, en narguant César et ses tortures : « Prends! cela ne fait point de mal! » Voici, plus près de nous, Beaurepaire se brûlant la cervelle plutôt que de rendre aux Prussiens Verdun. Tous ces actes de désespoir, dont la nomenclature pourrait être longue, ont non seulement leur excuse, mais pour ainsi dire leur glorifica-

tion dans le mobile supérieur, désintéressé, exemplaire et noblement contagieux qui les a provoqués.

Le suicide est donc, selon les cas, une vertu, négative il est vrai, une vertu des temps troublés et terribles, une vertu quand même.

Moins louable, admissible, excusable encore cependant, est le suicide de l'homme se sentant trop faible pour supporter une grosse douleur, un deuil irréparable, — c'est la branche trop frêle qui casse sous le fruit trop lourd, — et aussi peuvent être, non plus admirés, mais plaints ceux-là qui se donnent la mort par accablement d'insupportables douleurs physiques, par l'appréhension de quelque opération redoutable. C'est la chair trop impressionnable qui crie grâce et cherche l'anesthésie dans la mort.

Le suicide occasionné par les revers de fortune, par la misère, devient, dans la plupart des cas, une faute nouvelle, une désertion, un manquement à des obligations auxquelles l'honnête homme ne doit pas se soustraire. Le négociant aux abois qni se jette à la rivière noie en même temps la créance pour laquelle il devait offrir du travail, sa bonne volonté, son honneur. Le père de famille sans ouvrage, en mourant, laisse derrière lui, pour les siens, de la misère accumulée. Le malheureux même qui a manqué aux lois et à l'honneur, en se dérobant par la mort à la responsabilité et au châtiment, fait faillite à la société.

Pour tous ces meurtriers de soi-même, en y ajoutant les découragés du cerveau, les blessés, les sceptiques, les élèves de Rolla ou les disciples de Senèque, la société doit avoir un blâme et laisser leurs cadavres sans épitaphe compatissante.

Mais que dire du motif qui a poussé ce jeune homme de vingt-sept ans, ce secrétaire de commissaire de police inhumé hier, à approcher de son cœur le revolver fatal? Il avait souffert par le cœur, ce novice. Pensait-il donc guérir la plaie de ce viscère en y logeant une balle? De tous les suicidés, ceux qui donnent pour excuse l'amour me semblent les moins touchants, les moins excusables, malgré la légende poétique auréolant leurs têtes pâlies. C'est cette légende que je voudrais détruire. Elle est contagieuse. Elle est funeste à l'humanité.

Si tous ceux qui ont souffert par la femme chargeaient un pistolet, vraiment, au jour du jugement dernier, il faudrait faire une vallée de Josaphat rien que pour ces émules de Werther! Il est vrai que Werther lui-même n'y serait pas. Ce n'est que dans le roman que Werther s'arme du pistolet. Dans la vie réelle, Werther s'appelait Gœthe et il s'est armé seulement de philosophie pour oublier la belle Charlotte qu'il a retrouvée d'ailleurs quelques années plus tard mère de pas mal de gros poupons joufflus et accommodant supérieurement la marmelade d'abricots dont elle possédait le secret.

Il faut laisser les amoureux se suicider dans les livres. La vie n'est pas un roman. L'homme et la femme, dans la société, ont des devoirs communs, austères et nobles. L'amour ne doit pas jouer dans l'existence le rôle de ressort universel qu'il remplit dans le théâtre et dans la poésie. La nature a surtout en vue la perpétuité de l'espèce. Elle n'a cure de la fureur de deux êtres qui ne peuvent se posséder. Les amants trahis ou déçus qui se donnent la mort ressemblent à ces enfants qui se roulent par terre de désespoir parce qu'on ne leur apporte pas la lune.

Il est permis de souffrir d'amour, et les plus grands de ce monde comme les plus humbles n'ont pas échappé à ce mal, mais il faut savoir porter sa douleur comme on porte un dépôt sacré.

Ah! ce pauvre secrétaire, s'il était possible de le ramener sur le sol des vivants et de l'ajourner à dix ans d'ici, comme il regretterait d'avoir gaspillé ainsi le dépôt de sa vie! GRIF.

HIVERS TARDIFS (Météorologie).

La France, placée entre l'océan Atlantique, sujet aux tempêtes, et entre le plus vaste continent du globe se trouve soumise aux influences et aux luttes de leurs puissants courants atmosphériques souvent contraires. Il en résulte que le climat de la France est exposé à de grandes variations et à des troubles fréquents. Il semble même avoir réagi sur le caractère mobile et instable de ses habitants qui, au spirituel, sont mus aussi par deux principaux courants opposés, l'esprit grec libéral et indépendant, le despotisme religieux romain ; de leur choc résultent de fréquents et redoutables troubles politiques et religieux.

Dans notre climat variable, la température des saisons est souvent très différente d'une année à l'autre, principalement pour les hivers. Or, la série plus ou moins longue du froid le plus rigoureux de l'hiver est ordinairement entre le 20 décembre et le 15 janvier. Lorsque cette série commence plutôt, l'hiver est ordinairement rigoureux. Il y a presque toujours dans un hiver plusieurs séries de froid, dont les époques sont très variables.

Cependant, du 8 au 11 février arrive assez souvent une série de froid, rarement longue et rigoureuse. Mais dans certaines années exceptionnelles, cette série est la plus longue et la plus rigoureuse de l'hiver, surtout lorsque janvier a été beau ; elle dure parfois 40 jours environ. En 1827, après un hiver doux, un froid très rigoureux débuta brusquement le 11 février et dura six semaines, interrompu par un dégel suivi d'un fort regel. Les froments gelèrent dans plusieurs pays. En 1839, le froid commença vers la même époque et dura jusqu'au 28 mars, constant mais pas très rigoureux, le

froid ne nuisit pas aux récoltes. En 1844, un froid rigoureux eut lieu du 3 au 21 décembre, la température s'adoucit jusqu'au 10 février 1845; alors survint un froid très rigoureux jusqu'au 15 mars; sa continuité sans dégel l'empêcha de nuire aux récoltes. En 1853, après un beau mois de janvier qui fit fleurir les amandiers, le froid débuta brusquement, vers le 11 février, et dura près d'un mois; depuis 1853, on n'avait pas vu de longue série tardive de froid jusqu'en 1888, année qui présente certaines particularités :

Les 23, 24, 25 octobre 1887, une gelée précoce de huit degrés, sans précédent à cette époque, a détruit toutes les châtaignes sur les arbres et fortement endommagé les vignes. Après quelques jours d'assez fortes gelées à la fin de décembre, la température s'est adoucie ; puis, vers le 20 janvier, un froid moyen est revenu, suivi d'un dégel dans les premiers jours de février ; mais du 8 au 11 février, le froid a repris, a progressivement augmenté et s'est maintenu très rigoureux avec d'abondantes neiges, jusqu'au 10 mars 1888. Cette série de 40 jours diffère des précédentes en ce qu'elle a commencé le 20 janvier, a été interrompue par quelques jours de dégel au commencement de février, suivis d'un froid rigoureux qui a duré un mois. Et cette année, le froid n'est jamais venu brusquement, mais toujours par progression. La grande série de froid paraît terminée ; mais ce soir, 12 mars, la température se refroidit un peu et semble vouloir amener les giboulées de mars.

Il ne faut pas confondre les hivers tardifs avec les printemps tardifs; le retard de ceux-ci est ordinairement dû à plusieurs courtes séries de froid qui se manifestent par intervalle en mars et en avril; c'est le temps des giboulées. L'année 1837 est sous ce rapport la plus remarquable de ce siècle ; il y eut, en mars, trois séries de froid à 8 degrés, chacune d'une semaine, et deux semblables en avril. Pendant tout le mois de mai, la végétation fut arrêtée par des pluies froides et d'abondantes neiges sur les montagnes. La chaleur arriva brusquement le 27 mai et se maintint tout l'été. Les récoltes furent généralement bonnes.

On voit souvent des printemps précoces ou beaux, suivis d'étés froids ou humides, tel fut l'été de 1816, signalé comme le plus froid connu en France ; ensuite, ceux de 1841, 1860 et autres. Nous avons ensuite des étés exceptionnellement chauds et des hivers parfois très rigoureux. Aussi, le climat de la France est-il classé dans les plus variables ; car, non seulement les années diffèrent les unes des autres, mais la température y varie constamment.

AMY.

RAPPORT ENTRE LA MATIÈRE ET LE VIDE

Monsieur, Vous avez bien voulu insérer dans votre Revue du 1er mars mon rapport entre la matière et le vide. En le contrôlant j'ai reconnu une erreur dans mon calcul sidéral. Quant au système planétaire, je suis toujours arrivé à ce même résultat, que la matière astrale y est dans la proportion des 3 trillionièmes, 681 quatrillionièmes du vide.

Quant au monde sidéral, j'y maintiens les mêmes bases : Le soleil est au centre d'une immense sphère vide de 400 mille rayons orbitaires de la Terre. Cette sphère dite sidérale est à la sphère de notre système planétaire, comme 64 quatrillons est à 27 mille. Le quotient, 2 trillions, 370 billions, etc., indique que la sphère sidérale est autant de fois plus grande que la planétaire. Nous avons admis que, dans cette dernière, la proportion de la matière astrale était de trois unités 681 millièmes pour un trillion d'unités de vide. En conséquence, cette matière, la seule connue, se trouvera 2 trillions, 370 billions de fois plus divisée dans la sphère sidérale lorsqu'elle y sera répartie.

En multipliant le trillion de vide du système planétaire par 2 trillions, 370 billions, le produit, qui est 2 septillions 370 sextillions, indique la proportion du vide, dans la sphère sidérale, pour 3 unités, 681 millièmes de matière astrale ; ce qui revient à dire que l'unité de matière astrale est la 644 sextillionième partie du vide dans l'univers appréciable ; tandis qu'un chiffre mal placé m'a fait dire par erreur que la matière astrale était les 8 septillionièmes et demi du vide dans le monde sidéral (1).

Pour apprécier ce colossal rapport comparons-le au globe terrestre dont le rayon moyen est de 6,366,000 mètres, et le cube de 1 sextillion, 0,80 quintillions de mètres cubes en nombre rond, ou de 1 septillion, 0,80 sextillions de décimètres cubes. Nous avons vu que, dans le monde sidéral, le vide était 644 sextillions de fois l'unité de matière astrale ; d'où nous tirons la proportion : : 644 sextillions ; 1 : : comme 1 septillion; 0,80 sextillions de décimètre cubes ; x ; x = 1 décimètre cube, 677 centimètres cubes ; ainsi un vide égal à la terre ne contiendrait qu'un décimètre cube, 677 centim. cubes de matière.

Je dis qu'un vide égal à la terre ne contiendrait qu'un décimètre cube 677 cent. cubes de matière.

Amy.

(1) Ainsi dans le monde sidéral la matière astrale serait la 644 sextillionième partie du vide.



LA VIE FUTURE ET LE PÈRE MONSABRÉ

Cette année le Révérend Père Monsabré a pris pour sujet de ses conférences du carême, à Notre-Dame de Paris, *La vie future*. C'est là un sujet éminement spirite. Certes nous ne nous attendons pas à ce que, le conférencier le développe tout à fait en ce sens, mais sans aller si loin, il ne pourra, ce nous semble, se dispenser d'emprunter au Spiritisme de quoi au moins atténuer les invraisemblances, les horreurs, et les erreurs de toutes sortes que l'ancienne école catholique a si prodigieusement accumulées en ce beau et magnifique sujet, et qu'un siècle plus éclairé, plus civilisé, n'accepterait assurément pas aujourd'hui dans leur crudité native. Quoi qu'il arrive, nous tiendrons les lecteurs de la Revue au courant. En attendant nous avons remis au Rév. P. Monsabré la lettre suivante :

Paris, le 18 février 1888, Mon très révérend Père,

J'apprends que vous traiterez de la vie future pendant le carême de cette année. Ayant des motifs tout particuliers pour m'intéresser à ce grand et noble sujet, puis-je espérer que vous m'excuserez si je prends la très respectueuse liberté de vous adresser les quelques mots suivants, et de vous prier de vouloir bien, si c'est possible, vous en souvenir dans la grande chaire de Notre-Dame de Paris?

Un grand nombre de systèmes ont été tour à tour imaginés sur la vie future. Je ne parlerai pas de la solution matérialiste qui, contrairement au proverbe, est à la vérité, courte mais pas bonne. Les systèmes indiens, bizarres et soporifiques, ne valent guère mieux. Je ne veux retenir ici que les deux suivants : le système catholique chrétien dont vous êtes le représentant et l'organe officiel, et le système spirite auquel je me rallie sans réserve. Le système catholique est assez connu, il n'en est pas de même du système spirite, presque toujours fort mal connu, même des meilleurs Esprits. Le voici en quelques mots et dans ses grandes lignes :

« La mort engendre l'homme à la vie spirituelle. Cette vie est *rétributive*, *consciente*, *éternellement active* et *progressive* : Rétributive, ayant pour loi absolue que pour être pardonnée, toute faute devra préalablement être expiée et réparée, et cela par celui-là même qui l'a commise : Consciente, laissant à chacun ses souvenirs, ses qualités, ses défauts et la conscience nette de sa personnalité identique, persistante : Progressive, continuant sans interruption au de là de la tombe l'œuvre d'amélioration et de progrès commencée en deçà : Eternellement active, chacun opérant son propre salut en coopérant librement à celui des autres par son intervention dévouée aimante et féconde. Le terme final et le couronnement de cette vie c'est la

perfection, la gloire et le bonheur auxquels tous sans aucune exception parviendront après avoir subi avec succès, dans leurs phases diverses et multiples, des labeurs et des épreuves conformément à la nature des choses et au plan providentiel universel. »

A priori ce système est loin, mon révérend Père, de me paraître mauvais. N'est-il pas logique, en accord parfait avec la raison la plus exigeante? Pour ma part je ne saurais en douter. Il a en outre la prétention justifiée pour moi d'être à la fois l'écho fidèle de la science spiritualiste moderne, et des Esprits immortels. Que demander raisonnablement de plus à une doctrine qui se présente dans de telles conditions? Je l'admets donc purement et simplement parce qu'il me paraîtrait insensé de ne pas le faire.

Malheureusement, non seulement ces idées sont peu ou point connues quant à leurs détails précis, mais aussi quant aux preuves sur lesquelles elles s'appuient et quant aux faits dont scientifiquement elles découlent. D'un autre côté brisant avec la routine et de longs préjugés, ou blessant des intérêts divers, elles soulèvent une opposition folle, passionnée, acharnée. Si on ne va pas toujours jusqu'à nier, malgré l'évidence, les faits matériels auxquels l'idée spirite se rattache étroitement, on les dénature en les attribuant au démon qui, par le plus inique et le plus injustifiable des privilèges, tiendrait seul de Dieu, à l'exclusion des bons esprits et de nos chers parents, la permission de se communiquer dans les réunions spirites.

D'autres plus répréhensibles, pour avoir plus facilement raison du Spiritisme, et le perdre sans ressource dans l'esprit des masses fanatiques et ignorantes, le calomnient, le travestissent, le rendent ridicule, en lui prêtant des opinions, des tendances, des idées, des procédés et des caractères auxquels il est absolument étranger.

Ayant la plus entière confiance dans votre honnêteté, je ne saurais, mon révérend Père, me laisser un seul instant aller à la pensée de jamais pouvoir vous rencontrer parmi ces derniers. Non, c'est plutôt et, je pense, aussi uniquement parmi ceux qui ne veulent voir dans les faits spirites que l'intervention de l'Esprit mauvais. Pour mieux vous perdre, me direz-vous à votre tour, le démon se déguise, dissimule ses véritables intentions, prêche et recommande le bien, la morale, la charité, la vertu, pour faire plus sûrement le mal. A cela je réponds que, déjà, les Pharisiens faisaient à Jésus-Christ lui-même un reproche identique, reproche que, du reste, tout âme vile et méprisable, à bout de ressources, peut tout aussi bien faire à n'importe quel honnête homme, à n'importe quel moraliste et prédicateur, à vous-même, mon père, aussi bien qu'au spiritisme et à ses Esprits.

Les Esprits recommandent l'adoration de Dieu, la soumission à sa sainte volonté, la confiance en sa divine providence, la prière, l'observation de la

loi naturelle, le dévouement à ses semblables, la justice, la sobriété, le respect des lois et de l'autorité, la douceur, la concorde, la charité la plus pure et la plus désintéressée et font de toutes ces vertus la condition *sine quâ non* de la vraie piété, de la vraie religion, du salut et du bonheur éternel, et ce seraient selon vous, de mauvais Esprits ? Il y a évidemment là une contradiction sur laquelle il me paraît superflu d'insister. La seule réponse à y faire c'est celle-là même que Jésus fit aux accusateurs dont je viens de vous parler. Si Satan est divisé contre lui-même comment pourra-t-il subsister ?

Les choses étant ainsi, j'oserais, mon Père, vous crier avec toute la liberté d'un amour sans bornes de la vérité : Avant de parler, avant de condamner, votre conscience vous impose le devoir strict de vous renseigner par vous-même ; allez donc, je vous en prie, allez sans fausse honte, sans parti pris, simplement et avec confiance, dans la première réunion spirite venue, vous serez partout accueilli avec déférence ; voyez, observez ce qui s'y passe, ce que les Esprits enseignent et recommandent. J'ose affirmer que si, en entrant, vous avez pensé vous trouver face à face avec le Prince des ténèbres, vous sortirez dans des dispositions différentes, convaincu de votre erreur, au moins ébranlé, peut-être totalement rassuré.

Cela ne suffit cependant pas dans votre situation, ce que vous aurez vu, ce dont vous vous serez convaincu, il faut oser le dire à votre auditoire, hautement, fermement. Ainsi votre prédication dans la chaire de Notre-Dame portera les fruits que Dieu en attend, vous aurez bien mérité non seulement de la Religion, mais de la science, de la société politique et civile, de l'humanité tout entière.

C'est dans ces sentiments, mon Père, que je prie Dieu et les Esprits préposés à la garde de votre parole de vous assister plus efficacement que jamais dans cette tâche féconde, difficile et sublime.

Votre très humble et très respectueux serviteur, STREIFF DE MAXSTADT.

PERFECTIONS DIVINES

I

La question des perfections divines, à laquelle sont liées celles du libre arbitre, de la souffrance des animaux, de l'existence du mal sur la terre, du progrès des esprits, de la prière, a été traitée dans la *Revue spirite*, par divers honorables écrivains ; tous ont tâché de la bien éclairer, cette question. « Combiner la bonté de Dieu avec l'existence du mal, voilà la difficulté ; jusqu'à ce que l'on ait une solution satisfaisante de ce problème, les disputes sur l'existence et la nature de Dieu, ne seront jamais closes, et le

néantisme ne pourra jamais être abattu? (*Valentin Tournier. Voir Annal. dello Spiritrimino Italia, octobre* 1885). »

Les théories publiées à ce sujet n'en ont point *tranché le nœud gordien.* Serais-je plus heureux? Le lecteur en décidera; je le prie seulement, de me suivre avec indulgence.

II

Voici ma théorie : De toute éternité, ont existées et *sont contemporaines* : — 1° Une substance *simple*, homogène, non différenciée, qui enveloppe l'univers et forme la substance de Dieu. — 2° Une autre substance composée de *monades* (1), non homogènes qui ont un caractère instinctif, différent, douées d'une volonté individuelle, et point assujetties à la loi d'inertie, — 3° Une troisième substance, divisée en une quantité d'états, du plus subtil au plus grossier, est composée d'atomes sans volonté, assujettis à la loi d'inertie, et différenciés entre eux par des propriétés purement chimiques.

Dieu donna l'impulsion et le mouvement aux atomes de la troisième substance pour former l'ordre matériel de l'univers.

Pour la monade de la deuxième substance, Dieu forma un corps fluidique, composé d'atomes, ayant la faculté de retenir les images extérieures à ce corps; il a voulu que cette monade, puisse acquérir la mémoire, et avec elle le pouvoir de raisonner à l'aide de la comparaison; mais, spécialement l'Être suprême enferma dans cette monade une parcelle de sa substance divine, pour lui donner *la conscience* qui peut se définir ainsi : une sensation intérieure, infaillible, moyennant laquelle, la monade est avisée lorsque ses actes sont contraires en même temps à l'ordre voulu de l'univers et nuisibles aussi à son progrès *individuel.* En octroyant ces dons à la monade, Dieu ne toucha pas à son caractère individuel primordial, car il *ne pouvait* détruire ce qui *était de toute éternité, comme Lui ;* aussi la monade conservant sa volonté originelle indépendante, put choisir entre le bien et le mal. Tel est selon moi, le libre arbitre expliqué.

On peut objecter que Dieu eut mieux fait de laisser ces monades dans leur position primitive, au lieu de les pousser vers une série d'existences parsemées de souffrances; mais la position de ces monades devait être telle qu'un individu, même le plus malheureux, ne voudrait revenir à cet état et y rester pendant l'éternité ; il choisirait la souffrance provisoire, le combat par lequel on progresse et le bonheur qui attend tout esprit après l'épreuve

(1) *Monade*, être simple et indivisible dont Leibnitz suppose que tous les autres êtres sont composés.

et la lutte. En conséquence, par le mouvement, Dieu n'éleva pas le monde à son état primordial, il lui donna simplement les moyens et la volonté d'en sortir.

Ce qui précède démontre évidemment que l'on peut concilier l'existence du mal sur la terre avec la bonté infinie et la justice parfaite de l'Être suprême. La haute idée que nous nous étions faite de la perfection divine ne faiblit pas en nous, si nous acceptons cette théorie, et notre raison en accord avec les élans du cœur comprend mieux la reconnaissance que nous devons au Père.

III

Selon toute apparence, le corps des animaux recèle déjà une monade, douée du corps fluidique ci-dessus, et de conscience; que ce soit ou non, nous pouvons très bien en admettant mon hypothèse, combiner la bonté et la justice de Dieu avec les souffrances des animaux.

L'on sait en effet que la souffrance n'existe presque pas au bas de l'échelle des êtres, parce que toute souffrance est relative au développement du système nerveux, qui se complique graduellement dans l'organisme des animaux les plus avancés.

Rappelons-nous ce que certains voyageurs avancent que des populations sauvages de l'Afrique, supportent presque sans y faire attention, des blessures très douloureuses pour un Européen.

On peut donc conclure que les souffrances physiques et morales des animaux sont en relation avec le développement de leur esprit; chez eux l'organisme et le système nerveux doivent être, à leur tour, plus ou moins compliqués et parfaits, selon l'avancement de l'esprit par lequel ils sont mus.

En outre, ces souffrances, doivent être la punition d'un écart de l'esprit de l'animal rebelle à sa conscience. Il les subit dans une proportion relative à la responsabilité qui doit lui appartenir et d'après l'expérience qui lui a été donné d'acquérir pendant ses existences animales.

D'autre part, les souffrances qu'endurent certains animaux, et qui nous semblent disproportionnées à leur intelligence, peuvent provenir de l'expiation infligée à l'esprit d'un animal avancé, lequel après avoir habité un monde supérieur est puni en étant relégué sur le nôtre.

IV

On nous dit que Dieu a créé tous les esprits *égaux*, simples et ignorants avec les mêmes facultés élémentaires indispensables à leur progrès; s'il en était ainsi, tous les esprits auraient dû suivre la même route, puisqu'ils sont doués d'une même volonté.

A causes égales, effets égaux. C'est vieux comme le monde.

Pourquoi donc ont-ils pris des routes différentes ? Je réponds. Toutes les monades, après avoir acquis les mêmes aptitudes, en passant par la longue filière des vies animales, parviennent à l'humanité, dans laquelle elles entrent avec leur volonté indépendante, et leur caractère primitif qui les pousse à mettre en pratique ces aptitudes acquises, parfois plus dans un sens que dans un autre ; si elles possédaient le même caractère, toutes devraient de la même manière appliquer les aptitudes susdites, agir toutes en un seul et unique sens, car, je le répète : même cause, mêmes effets.

V

A cette demande : Pourquoi un esprit est-il plus avancé qu'un autre? On reçoit en général cette réponse : Parce que le premier est entré depuis longtemps dans l'humanité.

J'admets que l'ancienneté, dans ce cas, puisse expliquer l'avancement d'un esprit, mais je la considère insuffisante à résoudre à elle seule toute la question.

A quoi bon le libre arbitre si, dans un temps donné, tous les esprits doivent être parvenus au même degré ? Ma théorie résout ce semble, très logiquement ce problème, en nous démontrant que le progrès des esprits provient du libre arbitre inhérent à leur caractère primordial ; en effet, un esprit doué d'un caractère énergique pourra bien ne marcher qu'à la suite d'un autre entré en même temps que lui dans l'humanité, et quoique cet autre soit doué d'un caractère moins énergique, si le premier a usé de ses facultés pour commettre le mal ; mais s'il se décide, tout à coup, à tourner son énergie vers le bien, il pourra dépasser son congénère qui suit paisiblement son chemin.

C'est du reste ce que nous disent beaucoup d'invisibles.

VI

Qu'est-ce que la prière ? Un élan de notre cœur vers un être supérieur auquel nous demandons du secours; ce fut peut-être le premier cri instinctif de la monade souffrante.

Dans la prière, la parcelle divine qui est en nous s'élance vers sa source première pour y puiser une nouvelle force.

L'irradiation de la force divine qui nous est accordée, peut se refléter aussi sur d'autres esprits pour lesquels nous prions. Et c'est peut-être cet effet qu'éprouvent les esprits souffrants lorsqu'ils nous disent que notre prière apporte une douce chaleur à leur âme engourdie.

Je sais que Dieu ne m'accordera pas une diminution de travail, mais je sens qu'il me donnera la force de l'accomplir si je la demande.

Sa justice me demandera bien la réparation de mes fautes, mais elle m'en donnera les moyens ; elle fera surgir les occasions propices qui me permettront de les réparer dans cette incarnation, si mon remords est sincère, si j'ai le ferme désir de réparer mes erreurs passées, si, enfin, je le prie à cet effet. Je sais enfin qu'il ne s'opposera pas à ce que des esprits amis puissent agir en ma faveur, en influençant d'autres esprits tant incarnés que désincarnés ; c'est la loi de solidarité dans le libre arbitre.

Nous pouvons encore, dans la prière ainsi conçue, trouver l'explication de la force acquise par certains magnétiseurs après une prière fervente.

Aussi, dans la conception d'une substance divine qui enveloppe tout l'univers, se trouve l'explication de ce que nous disent certains esprits élevés : « Dieu ne saurait être mesuré et *son siège* ne saurait être trouvé ».

VII

Ainsi donc cette théorie explique la justice de Dieu en harmonie avec son intelligence et sa bonté infinies, et fait tomber d'accord, avec elles, tous les faits qui semblaient la contredire.

De plus nous concevons mieux l'égoïsme comme inhérent au caractère primordial différencié de la monade, et nous nous donnons en même temps une raison plus exacte du mérite attaché au sacrifice de nous-mêmes.

Avec l'égoïsme nous nous trainons, terre à terre, avec notre origine; avec le sacrifice nous aidons l'œuvre de Dieu; avec l'égoïsme nous nous isolons de nos frères, avec le sacrifice nous nous préparons de solides alliances parmi eux, tout en procurant une jouissance au père céleste.

CONCLUSION

On a dit quelque part, et je le crois aussi, que pour qu'une théorie soit admissible, il est nécessaire, et *il suffit* qu'elle soit d'accord sur tous les points, et sans les contredire en rien, avec tous les faits connus qui s'y rapportent quand l'observation les a reconnus exacts ; telles sont les lois de gravitation, d'inertie, etc. Or ou je me trompe fort, ou la théorie que je viens d'exposer ne tombe pas seulement d'accord, avec tous les faits inhérents aux questions des perfections divines, du libre arbitre, etc , mais elle les explique et les relie sans les contrarier, mieux que toute autre théorie. Est-elle donc admissible? Mon intelligence y trouve l'explication de tous les faits et mon âme s'y repose.

Il m'est donc permis de croire que, si elle n'est pas parfaite tout en la

modifiant dans ses détails, elle ne pourra que difficilement être détruite dans sa base qui est la suivante :

Notre monade, avec une volonté individuelle, et un caractère instinctif qui l'a toujours différenciée des autres monades, existe de toute éternité, comme Dieu.

Et je suis d'avis que les Druides avaient l'intuition de cette théorie, lorsqu'ils disaient que chaque individu possédait un *génie primordial*, absolument différent de celui des autres génies qu'ils appellent *Awen*.

(Voir à ce propos André Pezzanni. *Une philosophie nouvelle au* XIX*e* *siècle*, page 153.) VOLPI ERNESTO.

Note de la rédaction : La théorie exposée par M. E. Volpi, lui est personnelle, bien entendu; les *lois*, dites de *gravitation*, sont battues en brèche actuellement, car elles étaient le résultat d'une supposition qui ressortait du mot *force*; or le mot *force*, selon les académies scientifiques qui l'avouent avec franchise, est donnée par les savants, à *la cause quelconque* qui *meut*, ou tend à mouvoir les corps, tout en ignorant complètement la nature intime des forces. Nous sommes avertis que la solution de principe qui meut, sera donné par la *Société atmique*, dans un volume quelle publiera à cet effet.

LE CENTENAIRE DE L'ÉMANCIPATION DES JUIFS

(Suite. *Voir la Revue du* 15 *mars* 1888.)

Nous demandons la permission de faire en passant au nom du spiritisme deux réserves sur la théorie exposée dans les lignes que nous venons de reproduire: la première c'est qu'il paraît étrange que le principe spirituel qui anime l'homme ne soit libre ni avant ni après l'incarnation, tandis qu'il semblerait qu'il devrait à l'état désincarné posséder une somme supérieure de liberté puisqu'il n'est plus soumis d'une façon aussi directe à l'influence de la matière; la seconde, c'est qu'il est dificile d'expliquer comment Dieu a réparti à ses diverses créatures une dose inégale de force spirituelle, alors que rien dans leur passé ne vient justifier cette inégalité de répartition.

Voilà comment M. Weill établit l'existence de Dieu et la création du principe spirituel qui anime l'homme. Mais Dieu n'a pas seulement donné la vie à l'homme, il a aussi créé toute substance. « La substance en effet (nous dit « M. Weill, page 120) est une, en ce sens que tout ce qui existe est créé, et « contient en soi une parcelle de la substance créatrice. Dans le dernier « grain de matière, il est encore, sinon une âme, du moins la griffe du

« Créateur »; et en remarque, il fait cette réserve : « Excepté pourtant dans « les animaux malfaisants qui sont la création spontanée des vices et des « défaillances de l'homme. » Nous aurons à nous expliquer plus tard sur cette théorie; continuons pour le moment de suivre M. Weill dans son exposé.

De ce que tous les êtres ont en eux une parcelle de la substance divine, l'auteur conclut qu'ils sont tous égaux et solidaires entre eux. « Pour que « tous les êtres soient égaux devant le Créateur, dit-il à la fin de la page 119, « il faut que tous contiennent en eux, ne fût-ce qu'une infime parcelle, une « certaine dose d'essence divine, comme toutes les œuvres d'art d'un artiste « contiennent sa griffe à laquelle on les reconnaît. Ils ne diffèrent entre eux « que sur la quantité de cette dose. Ils sont égaux en qualité, et c'est la « vraie égalité, inégaux seulement en quantité. »

Et voilà pourquoi il y a des faibles et des forts, et pourquoi Dieu dans sa justice a imposé aux forts le devoir d'aider et de protéger les faibles. M. Weil s'en explique quelques pages plus loin. « Selon Moïse, mes amis, « *Jéhova n'a créé aucun mal.* Le mal est exclusivement l'œuvre de l'homme. « De même le bien. Dieu a créé d'abord les éléments, les planètes qui n'ont « ni croissance, ni volonté et dont les forces n'existent que pour les faibles. « Il a créé ensuite la terre et les minéraux, en les séparant des eaux, « lesquelles eaux représentées par les mers plus fortes mille fois que la « terre avec ses montagnes et ses vallées, s'arrêtent juste à certaines limites, « pour lui donner l'air, la pluie, les vents et tout ce qui est nécessaire à la « terre pour vivre ; car la terre est un être vivant comme tout ce que Jéhova « a créé. Puis, viennent les végétaux qui ont déjà certaines volitions, et les « animaux qui ont une ombre de volonté et dont certaines races s'appro- « chent très près de l'homme. L'animal a la conscience du mal qu'il fait ; « mais ignorant qu'il peut mourir, il n'a pas le pouvoir de s'y soustraire. « Puis en dernier lieu, Jéhova a créé l'homme, la plus forte des créatures, « par sa liberté, par sa volonté, presque l'égal de Dieu, avec la conscience de « sa mort qui lui assure la liberté pleine et entière de ne jamais contribuer « à un vice ou à un crime. Or Jéhova ayant créé visiblement les forts pour « les faibles, puisqu'il a créé les forts après et non avant les faibles, a créé « l'homme plus fort à lui tout seul, par sa dose d'esprit et de raison, que « toutes les autres créatures, afin qu'il travaille pour ces êtres plus faibles « que lui, afin qu'en même temps ces êtres faibles, collaborateurs avec lui, « travaillent pour lui, contribuent à leur tour au bonheur, à la prospérité « et au perfectionnement de l'homme même. »

Si l'homme manque à ses devoirs envers les faibles, il en est puni jusqu'à la quatrième génération, non pas par Dieu mais par le Temps, son justicier,

qui fait sortir de ces crimes par voie de conséquence les maux qui en sont le châtiment ; et ces maux sont la guerre, la famine, la peste et les maladies de toute sorte, même les animaux malfaisants qui sont le produit forcé des mauvaises pensées et de l'abus que l'homme a fait de sa liberté. Il est bon de rapporter les propres expressions de l'auteur sur ce point :

« *Il n'est pas vrai*, dit-il page 9, *que la nature sacrifie les faibles aux forts.* « La loi divine ayant créé les forts pour les faibles et non les faibles pour les « forts, est partout la même. Aucun animal bienfaisant ne vit de ses sem- « blables, ni ne les dévore, ni ne profite de leurs malheurs. Il n'y a que les « animaux malfaisants qui se dévorent entre eux, dévorent également les « autres plus faibles qu'eux. Mais ils n'ont pas été créés par le Créateur. Ils « sont des fléaux surgis spontanément, en vertu de la loi naturelle, des « iniquités, des crimes et des vices des humains, tolérés non repoussés par « la justice, prônés et glorifiés même par leurs erreurs religieuses ; crimes, « iniquités et vices pardonnés, mais en vain, par leurs prêtres idolâtres ou « athées, et dont le Temps, ce justicier de Dieu, couve tous les effets désas- « treux, sans merci ni miséricorde. Ils sont la vermine, les poux de la terre, « égaux à sa dimension, surgissant de la malpropreté spirituelle qui est « l'injustice, comme la vermine et les poux surgissent de tout autre corps » malpropre et mal soigné. Le crime impuni, l'injustice tolérée sont des « maladies morales produisant des microbes vivants, qui s'appellent fauves, « serpents, sauterelles, crocodiles, semblables à ces fléaux connus sous le « nom de pestes, de famines et de guerres, autant de calamités, effets sortis « des mêmes causes, et qui ne disparaîtront jamais, aussi longtemps que « les hommes forts, injustes et vicieux, exploiteront les êtres faibles au « lieu de vivre et de travailler pour eux, aussi longtemps que la société par « la justice humaine, imitant la justice divine, ne forcera pas ces efforts « d'accomplir tous leurs devoirs envers les faibles, à côté de ceux qui les « accomplissent volontairement par vertu. La justice humaine n'a pas « d'autre but, et, ce but atteint, elle empêche la justice divine de tirer avec « le Temps, et cela au bout de vingt à trente ans, tous les effets désastreux « de ces crimes impunis, de ces iniquités pardonnées, sans aucune inter- « vention miraculeuse, en dehors des lois de la nature identiques à la loi de « Dieu, et qui, par ce même Temps se seraient centuplés, frappant des « nations entières et jusqu'aux quatrièmes générations, jusqu'à l'expiation « complète, jusqu'à la destruction des causes elles-mêmes ! »

Résumons en quelques mots la doctrine qui ressort des citations que nous venons de faire passer sous les yeux de nos lecteurs : Dieu existe ; il est la force initiale et impulsive de l'univers ; aucune autre force n'est égale à lui. Il a créé tous les êtres en mettant dans chacun d'eux une parcelle de la force

créatrice qu'il leur a distribuée inégalement selon sa justice. L'homme est le dernier venu, le chef-d'œuvre de la création, en qui Dieu a déposé la plus forte dose de raison et d'esprit. Seul, il a été doué par le Créateur de la liberté qui lui permet de régler ses actes d'après la justice éternelle ; et cette justice lui fait un devoir de protéger et d'aider les créatures faibles chez lesquelles la dose de force divine est moins abondante que chez lui. S'il manque à son devoir, s'il se laisse aller à l'égoïsme en vivant aux dépends des créatures faibles au lieu de leur tendre la main, en les exploitant, au lieu de les secourir, il sera puni ; non par Dieu directement, mais par le Temps, qui fera éclore les conséquences néfastes de ses mauvais actes, et ces conséquences seront les guerres, les famines, les pestes et tous les animaux malfaisants qui viendront tirer vengeance jusqu'à la quatrième génération des crimes laissés impunis par la justice humaine. Si, au contraire, l'homme se conforme à la loi de Dieu, en protégeant les faibles, les bienfaits résultant de ses bonnes actions se propageront indéfiniment à travers les siècles et toute la terre bénéficiera de cette mise en pratique de la justice divine et tous les maux disparaîtront spontanément de sa surface. Telle est l'économie du système que M. Weill nous affirme être celui de Moïse tel qu'il l'a dégagé en débarrassant sa doctrine des erreurs esréiques et talmudiques, et des scories miraculaires des chrétiens.

Examinons maintenant au point de vue spirite, car c'est celui qui doit nous préoccuper avant tout dans cette Revue, si ce système qui repose, comme la plupart des systèmes, sur une simple hypothèse, répond à tous les faits observés et rend compte d'une façon rationnelle de l'existence de l'homme et des autres créatures sur cette terre.

(*A suivre.*) CEPHAZ.

RÉINCARNATION

Dictée spirite : Les événements dont je veux t'entretenir datent de plusieurs siècles, et le souvenir en est entièrement effacé de la mémoire des hommes.

Deux frères, unis par les liens d'une profonde tendresse, étaient l'un et l'autre musiciens compositeurs.

Pendant quelques années, ils n'eurent qu'une seule passion : l'amour de l'art, et tous leurs efforts tendirent à ce même but : traduire, en notes fugitives, les symphonies éternelles d'un monde inconnu à l'humanité ; faire entendre à la terre les harmonies des cieux.

Hermann, l'aîné, avait vingt ans lorsqu'il se trouva l'unique soutien d'un jeune frère qui commençait à peine ses premiers pas dans la vie ; doué d'un caractère sérieux et pensif, il ne connaissait que de nom les dissipations mondaines et donna à l'enfant tout l'amour de son cœur.

Hermann prit pour lui seul les labeurs, les craintes, les inquiétudes, laissant à l'orphelin, joies, chants et sourires; il eût voulu le combler de tous les bonheurs de ce monde. Loin d'être pour lui un guide, un mentor vigilant, il devint, au contraire, son admirateur aveugle et passionné.

Lorenzo grandissait et, comme s'il eût autrefois habité une sphère bien différente de la vôtre, dans ses yeux on lisait une vague tristesse, un inexprimable étonnement de se trouver au milieu des êtres qui l'entouraient. Son esprit exilé semblait souffrir ici-bas en proportion de l'avancement moral acquis dans des existences antérieures.

La musique seule le faisait sortir de cette indéfinissable apathie; l'étude d'un art presque divin lui faisait goûter des jouissances célestes, des joies infinies.

Pendant son adolescence, il parut s'éveiller comme d'un profond sommeil; son âme ardente de poète, brisant ses liens, frissonnait au souffle d'un génie inspirateur; il se révélait à son frère dans des improvisations dont aucune langue humaine ne saurait rendre la puissante harmonie.

Ces heures étaient d'ineffables enchantements pour Hermann; les transports enthousiastes, les aspirations brûlantes, lointains souvenirs d'un bonheur disparu, tout, dans Lorenzo, était lumière, amour, poésie.

Plus tard, les influences malsaines de votre monde obscurcirent cette pensée radieuse; Lorenzo oublia les rêves éblouissants, les saintes ivresses de ses premières années; une lutte formidable se livra dans son cœur, entre ces deux puissances rivales auxquelles tout esprit se soumet ici-bas : *le sentiment dominé par la raison*. Le sentiment fougueux, irrésistible, brisant tout sur son passage, l'entraînait en dehors de tout raisonnement logique; bien souvent, hélas! il se crut d'autant plus grand qu'il s'était élevé davantage. La raison calme, mais toujours inflexible et sévère, essaya de revendiquer ses droits, et par des conseils fraternels, elle lui enseigna le bien en lui montrant le vrai. — Vains efforts... tout fut inutile... Lorenzo ne voulut rien entendre... Hermann avait parlé trop tard... il resta seul, pendant plusieurs années. Froid, railleur, sceptique, sans amour et sans espérance, l'insensé niait la puissance créatrice dont il sentait la justice souveraine s'appesantir sur lui.

Un jour, enfin, on rapporta Lorenzo mourant, le visage ensanglanté, conservant à peine un dernier souffle qui bientôt s'éteignit dans un suprême adieu.....

Quand Hermann, brisé de douleur, eut rendu à la terre les restes mortels de l'enfant adoré, il mit fin à ses jours, incapable d'en supporter plus longtemps le fardeau...

Ces deux esprits se sont souvent rencontrés dans des existences posté-

rieures à celle dont je te parle. Lorsqu'une mystérieuse sympathie les rapproche, Hermann, comme autrefois, lit dans l'âme franche et loyale de Lorenzo; à la profondeur du regard, au son mélancolique de la voix, il reconnaît celui qui fut son frère, et alors il ressent l'impression d'une douleur sans bornes, d'un indicible désespoir en voyant sur la physionomie du jeune homme la tristesse d'un vieillard; un poignant remords l'étreint quand il remarque l'expression navrée du sourire de Lorenzo, il voudrait effacer de ce front l'empreinte du mal qu'il aperçoit toujours au front du bien-aimé, que ce dernier perpétue par ses actes insensés, contraires à la raison.

Peut-être, plus tard, pourra-t-il lui dire : Ami, pardonne-moi; je fus la cause de tes erreurs et des épreuves cruelles qui les ont expiées; malgré nos destins différents, chaque jour, j'ai pleuré et souffert avec toi. Que désormais le sentiment, tempéré par la raison, nous guide vers la Sagesse et l'Amour infinis.

Humbles et prosternés devant la justice et la vérité, reconnaissons ensemble ce qui est éternel et immuable. Toute chose visible ou invisible a sa raison d'être; le présent est la conséquence fatale du passé! UN ESPRIT.

DÉSINCARNATION DE Mme Vve CARTON

Le mardi 6 mars, à Reims (Marne), a eu lieu l'enterrement spirite de *Mme veuve Carton*, femme estimable à tous les titres, belle-mère de *M. Monclin*, le très intelligent et dévoué secrétaire de l'Union spirite, société importante de cette ville manufacturière; M. Sohier, président de cette société, homme sympathique, esprit avancé, plein de concorde et de tolérance, présidait à cette cérémonie à laquelle assistaient bon nombre de personnes haut placées, venues sans parti pris. Le délégué de la Société scientifique du spiritisme était aux côtés de M. Monclin. M. Sohier a lu des paroles d'Allan Kardec, puis MM. Monclin et Rouy ont prononcé les discours que nous reproduisons in extenso. Le délégué de la Société scientifique a parlé longuement, et M. Sohier a remercié les assistants, qui ont exprimé leur satisfaction après cette touchante et intéressante cérémonie. L'Union spirite a son drap vert, avec inscription ad hoc et ce qui sert à l'ornement de la voiture mortuaire. Le délégué de Paris, sur invitation pressante, a donné une conférence contradictoire, le lendemain soir, dans une salle remplie de spirites, et d'invités, aux demandes desquels il a répondu pendant deux heures et demie. Ce petit mouvement servira la cause, espérons-le, et laissera sa trace.

DISCOURS DE M. ROUY. — *Mesdames, Messieurs* : Désormais la dépouille mortelle de notre sœur, Caroline Rallet, veuve Carton, se désagrégera dans

cette tombe ; chacune des parties qui la composent, servira à édifier d'autres corps.

Un devoir sacré entre tous, nous convie à honorer la figure matérielle de Mme Carton, à dire un au revoir à son esprit entré dans le repos après la lutte et qui séjournera dans l'erraticité en attendant sa réincarnation.

Notre présence, ici, prouve la solidarité et la fraternité spirites comme base de nos travaux.

O vous qui venez par curiosité connaître notre mode d'inhumation, vous le voyez, son but est sérieux, exemplaire et moralisateur ; si nos paroles peuvent vous toucher, faites un pas vers notre philosophie, et désirez la connaître pour la bien apprécier. Instruits au sujet de nos doctrines, vous viendrez à nous avec cette conviction de suivre la voie moralisatrice, progressive et sociale, dans laquelle le Christ engagea l'humanité.

Au nom de mes frères en croyance, je le déclare, toutes critiques sur nos croyances et notre mode d'inhumation sont une cause de joie pour nous, car généralement on ne discute que ce qui mérite de l'être. En vérité nous nous occupons spécialement de ce que c'est que la vie, d'où vient l'homme qui en jouit, où va après la mort du corps le moi conscient de cet homme ?

O vous qui cherchez une conviction raisonnée, venez et comme nous vous comprendrez ce que c'est que la solidarité et la responsabilité des actes ; vous ne pouvez aussi vous attendre à ce que je vienne ici exiger de votre part une longue attention pour vous développer ce que c'est que le spiritisme. Le terrain serait mal choisi, et il me faudrait raviver les douleurs d'une famille qui pleure une mère chérie, lorsque nous devons au contraire les atténuer.

Dans ce temps de néantisme, des hommes courageux luttent contre nos préjugés, pour ouvrir les yeux de l'esprit à la masse ignorante qui nous condamne sans nous connaître et nous lance l'anathème; ils recommandent, ces hommes, l'union réelle entre tous les spirites qui doivent se sentir les coudes, pour supporter la raillerie et prouver l'évidence inéluctable de nos doctrines de paix, de justice, d'amour et de charité effective qui gênent les églises et leurs privilèges.

Lutteurs pour la bonne cause, notre récompense sera mesurée sur le bien que nous aurons fait pendant nos existences successives sur les terres habitées : convaincus et conscients, nous ne pouvons craindre les agissements des sectaires que nos idées progressives contrarient, car nous sommes adversaires déterminés de toutes les infaillibilités. Les spirites émancipés respectent les coûtumes religieuses de celui qui a la foi du charbonnier, mais ils croient être logiques en enterrant spiritement leurs morts.

Parents de Mme veuve Carton, continuez à puiser la quiétude de l'esprit dans la connaissance exacte de la vie de notre âme, car cette science bien acquise, par l'étude et l'investigation suivie, nous fait supporter la vie avec vaillance ; ne l'oublions pas, le spirite doit se servir de l'instrument de chair qu'il a choisi, pour être serviable, fraternel, toujours juste, constamment en accord dans ses actes avec la plus haute raison.

Le supplicié d'il y a 19 siècles, l'homme christ disait : « Celui qui donne « un verre d'eau en mon nom (au nom des idées de justice et d'amour qu'il « enseignait), sera payé au centuple dans le royaume du père. » Il faut méditer et comprendre la portée de cette maxime, avec la lumière que nous donne le spiritisme et la science actuelle.

Esprit de Caroline Rallet, veuve Carton, reposez-vous ; puis, revenez revivre parmi ceux que vous avez aimés et travailler avec eux au progrès de l'humanité.

DISCOURS DE M. MONCLIN. Mesdames et Messieurs, parents et amis.

Après les éloquentes paroles que vous venez d'entendre, il semblerait que tout a été dit. En Spiritisme, il ne faut pas s'illusionner, car il est fécond en enseignements, et je manquerais au devoir qui m'incombe si, au bord de cette tombe, je ne prenais la parole pour vous expliquer, selon nous, ce que c'est que la *Mort*. Quel est celui d'entre nous, qui n'ait pas, à certains moments douloureux de la vie, appelé la mort comme une délivrance? Qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est une tâche à remplir, mission pour quelques-uns, expiation, réparation et progression pour les autres.

Ceux d'entre vous qui raillent les hommes dévoués à la conquête de la solution du grand problème de l'au delà de la vie, doivent mettre un terme à leurs taquineries de chaque jour, et admirer le courage qu'ils apportent à l'accomplissement de la médiumnité qui leur a été dévolue, au nom de la puissance suprême.

Je ne veux pas m'appesantir sur les obstacles qu'ils ont à surmonter, je dirai seulement qu'ils puisent la force nécessaire pour les briser dans la croyance sincère aux tendances logiques qui nous régissent, lesquelles tournées vers le bien, assurent dans les existences suivantes une progression certaine à notre esprit.

Vous admettrez qu'il est moralement impossible qu'une puissance juste et miséricordieuse ne nous eût pas donné la facilité d'arriver à gagner la perfection par des existences successives.

Des observations et des recherches des penseurs érudits, nous déduisons et nous affirmons ce grand fait : *La pluralité des existences de l'âme*, fait qui donne la clef des problèmes réputés insolubles ?

La variété infinie des caractères et des intelligences, les inégalités sociales ne viennent-elles pas également prouver, dans une certaine mesure, que la puissance équitable et miséricordieuse serait injuste et méchante, si le besoigneux et le favorisé, dans cette vie, n'avaient qu'une seule existence pour arriver à un même résultat ? C'est-à-dire, s'il en était ainsi, ce serait le jugement dernier des catholiques avec les peines éternelles de l'enfer, ou le paradis avec toutes ses jouissances.

L'avenir est plus radieux que ne le prétend le catholicisme romain. Nous

avons vécu avant notre naissance et nous revivrons après la mort ; nous avons connu ou nous connaîtrons, successivement, toutes les phases de la vie terrestre.

Cette réincarnation nous démontre suffisamment la justice éternelle régnant sur tous les mondes. — Les difficultés et les souffrances dont nous sommes abreuvés sont la conséquence de notre conduite passée. L'enfer est en nous et comme il n'est pas de peines éternelles, de bonnes actions seules nous feront sortir du bourbier où nous nous plongeons volontairement pour nous élever d'un degré dans la progression des êtres et marcher vers le but final, « la perfection et le bonheur. »

Une objection nous est souvent faite, celle-ci : si d'autres vies ont précédé la naissance, pour quelle cause en avons-nous perdu le souvenir ? Comment pourrions-nous expier des fautes oubliées ?

Le *souvenir*, la Providence dans sa sagesse nous a sauvegardé de ce mal terrible. Que doit être ce passé ? Examinez ce qui se passe actuellement, nous connaissons encore la haine et l'injustice, l'orgueil et l'ambition règnent en maître, et pourtant l'humanité a progressé. Que serait-donc si nous avions à supposer le souvenir de nos fautes passées, lorsque celles d'une existence suffisent seules à rendre la vie insupportable ! ! Ne seraient-elles pas liées d'une façon ou d'une autre aux fautes de nos frères et sœurs ? Quelle situation ! les haines, les erreurs, seraient la cause de divisions intestines au sein de cette humanité déjà si tourmentée. Si nos souvenirs sont nuls à l'égard des existences antérieures, nous pouvons, en descendant en nous-mêmes, en analysant nos goûts et nos aptitudes, y découvrir des choses impossibles à expliquer, comme connaissances actuelles, et qui ne s'appliquent, certainement, qu'aux matériaux acquis dans de précédentes existences.

Ce que l'on nomme, chez l'enfant, qui débute dans la vie, aptitudes et intelligence, est l'héritage intellectuel et moral que nous lèguent les vies antérieures. A la mort, l'âme dégagée des liens matériels s'échappe de sa prison de chair pour rentrer dans le repos, revoit ses existences passées, juge le chemin parcouru, et trouve son châtiment ou sa récompense dans une existence nouvelle à son choix, suivant les actes qu'elle a commis antérieurement.

Ce qui précède est, en quelques mots, le résumé de la doctrine spirite ou la *croyance en l'immortalité de l'âme et aux vies successives.*

Doctrine de paix, de fraternité et de progrès, puisse-tu étendre, sur notre humanité, à l'aide d'enseignements rationnels et de la méditation, l'harmonie et la justice; que ton soufle bienfaisant, Sainte Science, répande ses effluves salutaires sur nos frères et nos sœurs qui ne croient point.

Terre, reçois en bonne mère le corps de notre vieille amie que nous te rendons, car il a servi avec vaillance l'esprit qui l'habitait ; et puisse pour lui ce passage être un avancement !

Sœur en humanité, tu fus la mère de ma compagne, et j'ai été témoin des difficultés et des souffrances que tu as endurées dans cette vie ! puissent-elles te profiter, dans une vie à venir, lorsque tu jugeras utile de revenir parmi nous.

Dans le monde des Esprits, repose-toi, mais reviens à l'appel de ceux que tu as laissés, car ils ne t'oublieront pas. Dans leurs séances d'étude, tu viendras et nous profiterons de tes conseils et de ta clairvoyance.

Au nom de ta famille et celui de tous tes frères en croyance de l'union spirite de Reims, au revoir, Esprit bien-aimé.

En quelques paroles émues, M. Monclin remercia les personnes présentes

pour le service fraternel qu'elles venaient de lui rendre. Il rendit hommage à M. Sohier, le président, assurant qu'on trouverait toujours en lui un frère dévoué aux intérêts de la société. Il remercia, au nom de tous, M. Leymarie, venu de Paris pour apporter à cette triste cérémonie le concours de sa parole. Il lui serra la main, signe fraternel de sympathie.

MONCLIN.

BIBLIOGRAPHIE : L'un de nos F. E. S. d'Italie, M. M..., nous envoie un gros volume très bien relié, qui contient deux ouvrages rares d'Eliphas Levy : *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques* et : *Question des Esprits* — c'est un grand in-8°, de 705 pages, 20 fr., port payé. (*Rare.*)

VIENT DE PARAITRE : *Guide pratique du médium guérisseur*, édité par notre librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, imprimé sur beau papier; le *Messager de Liège*, nous a donné le droit de le rééditer. Nous en avons fait un beau petit volume, sur papier confortable, imprimé avec soin. Nous avons revisé ce bon et utile Guide, cherchant toujours à le rendre plus clair, plus en accord avec les découvertes nouvelles.

Les familles, avec ce guide, pourront trouver chez elles des magnétiseurs qui guériront ceux qu'ils aiment ; les conseils pratiques, contenus dans cette œuvre, sont frappés au coin du bon sens, de la raison et de l'expérience. (Prix 0 fr. 75 c. au lieu de 1 fr.— 10 exemplaires 6 fr. 50.)

SOUVENIRS D'UN SPIRITE : Nous avons dit plusieurs fois déjà que la famille de M. *Amand Greslez* de Sétif, Algérie, éditait les *Souvenirs spirites* de ce frère décédé en 1887; ce volume d'un vieux praticien en spiritisme, curieux et intéressant à lire, représente bien le caractère de l'auteur ; il est l'image fidèle de toutes les phases par lesquelles a passé ce lutteur, ce chercheur, cet érudit.

Il y a là, une conviction réfléchie, un esprit de suite rare pendant un longue période d'années ; notre frère regrettait de ne pouvoir être plus militant et nul plus que lui n'a écrit des articles que la presse française a insérés; il a correspondu avec les hommes actifs du spiritisme dans le monde et chacun l'honorait pour son courage et sa franchise.

Le lire, sera le connaître ; nous ne sommes pas toujours complètement d'accord sur les points qu'il a traités, mais ce fut un chercheur de vérité, un logicien, un caractère réel, droit et inflexible, ami du devoir, il était surtout d'une ardeur sans pareille pour soutenir la thèse qu'il présentait à ses lecteurs. Cette âme a toujours honoré le nom qu'elle portait. 2 fr. le vol., port payé, à la librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs.

SOUVENIRS DU GROUPE GIRONDIN : par M. *Thibaud*, volume de communications intéressantes, commentées avec soin par le spirite éclairé qui les a réunies. 2 fr. 25.

PENSÉES DE CARITA ET RÉFLEXIONS DE MARIE : communications très belles, réunies par M. Laurent de Faget, 1 fr. — 10 exemplaires, 9 fr.

Erratum : Revue du 15 mars, article Cam. Chaigneau, page 187, lignes 38 et 39, lire «... le théocrate s'appelle légion... », supprimer « seul ».

Le volume : *Femme et prêtre*, de Mme Vautier, se vend 3 fr. 50.

MAGNÉTISME : M. *Reybaud* donne des séances de magnétisme tous les mardis soir, à 8 h. 1/2, 5, rue des Petiits-Champs.



BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits*.	10 fr. »
d° *Question des Esprits*.	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE — No 8 — 15 AVRIL 1888.

AVIS. — Se réabonner par la poste à l'ordre de M. Leymarie.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme*, et *sa librairie*, seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs* (entrée, 1, rue de Chabanais), au 1er juillet 1888.

QUELQUES FRÈRES EN SPIRITISME nous préviennent que des personnes se présentent chez eux, *en notre nom*, pour réclamer des secours; la Société n'a *jamais envoyé* qui que ce soit chez nos frères. Pour arrêter *cette exploitation*, réclamer une lettre de notre société, avec son cachet et la signature de l'administrateur.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le 1er avril nous avons célébré l'anniversaire d'Allan Kardec, au cimetière du Père-Lachaise. Aux spirites réunis autour du dolmen, nous eussions voulu parler de deux points importants selon nous pleins d'intérêt, mais *quinze* orateurs étant inscrits, nous nous sommes abstenu. Nous confions à la *Revue* le résultat de nos réflexions.

1o Nous vivons réellement dans l'infini, non seulement dans le ciel bleu des chrétiens, mais aussi dans l'éther où roulent les soleils et leurs satellites. *Nous sommes dans l'espace sans limites* (Ko-Smos' de Humboldt).

2o Notre terre n'est point aussi *méprisable* que le disent les incarnés et beaucoup de désincarnés ; l'homme, le maître de la terre, n'est pas *souillé par les iniquités de la matière*, comme l'affirment quantités de nos communications.

Pour répondre au premier point, disons avec Pascal que « L'espace est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » Notre terre est dans cet espace, roulant sur elle-même et autour du soleil, tandis que notre foyer de vie qui fait partie d'un système, est emporté dans cet espace sans limite avec une vitesse vertigineuse.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi nos plaintes, nos gémissements et ce rêve constant d'habiter d'autres cieux ?

Trop facilement nous nous faisons le pivot de toutes les créations humanitaires, en nous prenant sans cesse comme point de comparaison dans la pluralité des mondes.

Ce qui est simplement vrai, c'est que nous sommes en harmonie avec le milieu où nous vivons.

Au lieu de désirer un séjour dans une planète supérieure, que par les seules déductions de l'analogie nous devons coloniser, soyons satisfaits d'être les maîtres de notre terre, de modifier ses conditions d'habitabilité et de constater que tout a son rôle pratique, logique et fatal dans sa nature intime.

Vivons sur notre sphère en sages, en philosophes qui veulent résolument le bien de tous, qui travaillent à ce résultat avec une constante énergie.

Soyons heureux d'avoir *des sens* et avec leur aide, de constater que l'organisme qui les sert est une merveille de mécanique admirablement adaptée à l'existence du *moi-conscient* sur notre planète; n'ayons point cette fantaisie de les voir s'augmenter ou diminuer en puissance des sens, car ce serait la transformation de notre régime alimentaire, celle de toutes nos sensations, et rêver l'impossible, puisqu'il s'agirait de rendre impossible notre existence sur la terre.

Les bornes, répétons-le sans cesse, sont seules dans notre esprit; l'ensemble des choses est plus grand que toutes nos appréciations possibles.

La nature universelle déploie partout ses grandeurs et ses beautés et notre terre est si bien partagée de ce côté qu'il suffit à l'homme d'aimer son semblable, de s'unir à lui, d'avoir le concours de toutes les volontés, pour faire un paradis de cette terre trop souvent condamnée, vouée à l'exécration par les sectaires religieux, et l'éducation a déposé en nous le germe qui fait le sectaire.

Notre planète qui roule dans l'espace infini y promène sa lueur nécessaire à l'harmonie universelle, voici la simple vérité.

Les sciences entières résident dans la mesure de l'infini et dans les rapports que l'homme établit entre lui et cet infini.

C'est l'homme qui, pour la terre, sert de base à toutes les comparaisons.

Néanmoins l'*analogie*, comme toutes les règles, a ses limites au delà desquelles on voudrait en vain l'appliquer.

L'homme est bien osé, il s'abuse lorsqu'il voit l'image de la terre dans tous les mondes qui gravitent dans les cieux! Qu'il attende, soit prudent, élève et agrandisse son intelligence, ses conceptions et son cœur, et son âme bénira l'ouvrier sublime qui, dans l'ensemble prodigieux des constellations, a fixé une terre telle que la nôtre, avec ses éléments de progrès, avec toutes les vérités essentielles et rationnelles latentes dans l'esprit de ses habitants.

Le devoir de ces habitants, c'est de faire jaillir d'eux-mêmes ces vérités essentielles et rationnelles, *mais latentes*, qui inéluctablement veulent se manifester.

Aux désincarnés qui nous parlent toujours des mondes célestes, de leur

vie supérieure, sublime, bien en dehors de tous nos besoins matériels, répondons avec fermeté que l'*œuvre de l'ouvrier sans pareil* (providence infinie dans ses développements successifs) doit apparaître, à l'esprit qui sait voir et comprendre, comme l'image la plus merveilleuse qui se puisse concevoir.

Prouvons à ces désincarnés peu éclairés que notre terre offre assez de ressources à nos sens et aux conceptions de notre esprit pour nous permettre de faire de cette mère nourricière une merveille stellaire où l'*harmonie* doit régner, en compagnie, de ses sœurs, la *fraternité* et la *véritable justice*.

Pour répondre au deuxième point que nous avons à traiter, nous dirons : Notre terre n'est point méprisable, ce semble, et c'est bien à tort que les communications de certains esprits affirment les iniquités et les souillures de la matière.

Si l'éternel ouvrier qui meut tous les corps s'est servi de la matière pour former une terre telle que la nôtre, c'est que, absolument, il ne pouvait employer que la substance dont la terre et les organes de tous les êtres sont formés, cette substance étant la même pour tous les corps plastiques.

Il a fallu une série d'époques pour disposer cette terre, la rendre habitable, y faire naître la vie rudimentaire qui s'éleva progressivement et mathématiquement; c'est ainsi que l'ouvrier éternel, de siècles en siècles et avec le temps, parfit son œuvre qu'il retouchait sans cesse; par des perfectionnements successifs et comme conclusion de ses essais, il atteignit cet objectif longuement prémédité, le corps de l'homme, instrument parfait par lequel il put librement se manifester; l'homme fut son représentant direct.

En effet, la fonction de l'homme est bien celle-ci, terminer sur la terre dont il est le maître le grand œuvre de l'éternel ouvrier; c'est lui qui transforme tout, forêts, monts et plaines; avec son libre-arbitre il peut, à volonté, faire le bien ou le mal, être inconséquent à l'extrême, mais fatalement ce représentant du principe intelligent universel est attiré vers le bien et l'harmonie.

Si le principe intelligent universel n'a pu librement se manifester que par les sens de l'homme, comment se peut-il que la matière, dont nos sens sont composés, soit vile, pleine d'iniquités et de souillures, lorsque l'âme de l'homme, qui est une partie du principe universel, se sert de ces mêmes sens?

Le corps, composé de molécules de matière inerte, ne peut corrompre notre intelligence; c'est rendre l'instrument coupable des écarts de l'artiste qui en joue.

L'âme est libre. Lorsque les actes qu'elle commet à l'aide de son corps

sont anormaux, en désaccord avec le bon sens et la raison, nous sommes illogiques en prétendant que notre corps, ce serviteur composé de matière inerte mue par notre âme, est le seul coupable de tant de méfaits!

C'est inconséquent au premier chef, et c'est pourtant ce que font les hommes en général. Les esprits désincarnés ont ce préjugé, que le corps seul les a séduits et entraînés au mal et aux conséquences dont ils sont les victimes.

Oui ces esprits sont inconséquents au premier chef, nous le répétons, car ils parlent exactement comme les néantistes, et peuvent dire avec eux, que la matière sécrète la pensée, qu'elle est la cause de tout ce qui est.

S'il en était ainsi nous donnerions raison aux pères et aux religieux et religieuses qui se flagellent jusqu'au sang pour apaiser la matière, et aux professeurs mystiques qui veulent une jeunesse fouettante et fouettée.

Cependant il faut être logique, et des prémisses aller aux conséquences, comme le veut la pure, la simple raison.

L'homme, esprit incarné, que connaîtrait-il dans la nature, s'il n'avait des sens et de la matière à sa portée sur lesquels ses sens agissent? Absolument rien.

Or donc, si je connais mon père, ma mère, ma femme et mes enfants, mes frères et des amis, tout ce qui me rattache au milieu dans lequel j'existe, pour lequel je pense et travaille, c'est uniquement parce qu'ils ont un corps composé d'hydrogène, d'oxygène, de carbone, d'azote, toutes substances composées d'atomes de matière inerte; si je n'avais à mon service la vue, le toucher, l'ouïe, etc., comment reconnaîtrais-je les ascendants qui m'ont donné les sens essentiels à toutes manifestations dans la vie? Mais je les aime et je les chéris dans leur forme matérielle qui ne peut m'être indifférente, et leurs images sont en moi; inséparables de leur principe animique, elles font partie intégrale de mon moi conscient.

Je conserve ces images avec respect, avec amour, avec une profonde reconnaissance.

Et le corps armé de ses sens est un outil incomparable sous l'action de notre âme; cette âme veut, et la matière remuée, combinée, devient rémunératrice et généreuse, car elle donne le fruit et la fleur, le pain et le vin.

Nous créons des instruments de précision et nous mesurons le temps, nous embrassons l'infiniment petit et l'infiniment grand, nous animons la fabrique, nous dirigeons rapidement nos navires et nos locomotives, nous expédions, rapide comme l'éclair, notre pensée à travers les océans et les continents; et ce sont là les bienfaits de la matière inerte, mue par l'âme ce souffle permanent de vie.

Laissons donc à la matière ses qualités d'inertie; *méditons* sur tout ce

que l'éternel ouvrier a dû mettre en mouvement pour nous permettre de nous servir avec utilité de cette substance.

Pour remercier cette providence si logique, si rationnelle dans l'exécution de *son plan*, travaillons à le parfaire, toujours plus, et mieux, en établissan l'harmonie dans nos idées, et dans nos pensées qui les développent.

Ayons l'esprit de justice et de suite, avec une énergie constante et l'ordre qui est immanent en nous se réalisera en dehors de nous; sur la terre, la fraternité sera la règle inéluctable.

Tels sont les deux points sur lesquels j'aurais voulu parler le 1er avril.

P.-G. LEYMARIE.

Les discours de MM. Paulze, Auzeau, Bouvery, ne paraîtront que le 1er mai, nos 32 pages n'ayant pu suffire pour les insérer.

DISCOURS DU CAPITAINE ROBAGLIA

Mesdames, Messieurs, si, l'an dernier, je n'étais pas à ce rendez-vous habituel, j'étais du moins avec vous d'esprit et de cœur.

Encouragé par les éloquentes paroles de nos frères en croyance, soutenu par la foi robuste que donne notre chère et consolante doctrine, j'ai voulu semer par la parole et par la presse, partout où je me suis trouvé, cette philosophie qui a fait depuis longtemps son entrée chez tous les peuples, sans distinction d'origine et de religion.

Imitant en quelque sorte ces braves sauveteurs, qui ne redoutent pas le danger en se jetant à la cime des vagues irritées pour sauver leurs semblables, j'ai affronté les sarcasmes et les inepties de certaines gens, lorsque j'ai voulu établir la distinction qui existe entre les actes qui élèvent l'âme et plaisent à Dieu, et les actes de superstition qui dégradent la créature et offensent le créateur.

Je tenais à faire jaillir l'étincelle de vérité divine, lorsque j'en fus empêché par les menées occultes du clergé, par les démarches hostiles des dévots.

Toujours la lutte du catholicisme contre le véritable christianisme, qui est la substance même de notre doctrine de justice, de charité, d'amour et de tolérance.

Cependant, j'ai eu cette satisfaction de me voir serrer la main par bien des personnes honorables et intelligemment chrétiennes. La presse locale a bien voulu dire que je n'avais publié que des choses agréables et précieuses.

J'en reste là de cette campagne qui, si elle ne peut compter parmi celles que j'ai faites sous les plis du drapeau et au service de mon pays, trouvera sa rémunération, je l'espère, dans les patries du ciel infini.

Et maintenant, mes frères, plus que jamais il nous faudra réunir nos efforts, et exercer une influence heureuse et immédiate, pour enrayer le trouble moral et physique qui agite le monde de par l'action empoisonnée de la civilisation actuelle. Plus que jamais nous devons travailler à guérir nos plaies sociales et dire hautement que l'honneur séparé de la morale n'est qu'un mot, que la morale séparée d'une croyance religieuse rationnelle n'est rien.

C'est à cela que toujours et partout doivent tendre nos efforts et nos actes, sous peine de manquer à notre parole et à nos convictions spirites. Nous sommes, virtuellement, les pionniers de l'avenir et les ouvriers de la dernière heure, destinés à soulager l'être dans ses maux, en le faisant correspondre à l'idéal que Dieu a placé en lui afin de le soutenir dans les multiples épreuves de la vie.

Nous y parviendrons par l'exemple et par la volonté mieux encore que par le langage.

C'est une rude tâche, sans doute, dont l'accomplissement donnera profit et mérite aux spirites convaincus ; leur devoir est d'ausculter les misères de toutes sortes, si dissolvantes à cette heure, en combattant les perturbations dans les idées et dans les mœurs dont la responsabilité revient en grande partie aux familles.

Ce devoir aura son effet encore, lorsque nous en aurons fini avec les angoisses de ces terribles guerres préparées de longue main et toujours prêtes à se déchaîner sur l'Europe entière, jusqu'à ce que l'indignation universelle se soulève et prononce son arrêt contre cette tendance à faire reculer notre époque vers les temps de la barbarie.

Alors, — mais, hélas ! but bien éloigné ! — la science par ses progrès incessants s'élèvera vers l'idéal ; elle unira les peuples par la solidarité, en les conviant au banquet de la vie, et les générations futures auront pour nous une profonde reconnaissance, en constatant les efforts que nous aurons fait pour leur préparer la voie de justice et de vérité.

Nous convions à cette noble tâche, nos frères éminents, dont les uns par la poésie la mieux inspirée, les autres par le charme littéraire laissent constamment nos cœurs ouverts à l'espérance, en nous prouvant qu'il est des mondes plus heureux que le nôtre ; ils découvrent les mondes stellaires, comme jadis les navigateurs découvraient des terres inconnues.

O vénéré maître, et vous sa chère et digne compagne, recevez aujourd'hui de la part de tous vos fidèles amis, un sincère et profond hommage à votre mémoire. Inspirez-leur la confiance et le courage partout où ils rempliront leur mission, et maintenez-les toujours dans le saint amour du bien, dans l'amour sacré du devoir.

DISCOURS DE M. ÉMILE BLIN

Mesdames, Messieurs : L'homme dont nous honorons la mémoire aujourd'hui a des droits nombreux à notre reconnaissance. Il fut l'un des premiers champions de la lutte que nous soutenons contre le néantisme, en démontrant par l'observation directe la survivance de l'Etre, la persistance de l'individualité humaine après la mort. Il traça la voie dans laquelle nous marchons, et beaucoup de jalons qu'il planta sont encore debout.

Son œuvre fut si grande que son nom, pendant longtemps encore, sera l'un de ceux qu'aimeront à invoquer les continuateurs de la propagande spirite. C'est qu'en effet, nous ne devons pas perdre de vue qu'à l'époque où Allan Kardec se faisait l'apôtre de la nouvelle doctrine, ce n'était pas seulement de dévouement qu'il fallait faire preuve, il ne suffisait pas d'être ardemment convaincu que c'était la vérité elle-même que l'on proclamait, il fallait encore, à cette époque de despotisme et de puissance cléricale, un grand courage pour affirmer au grand jour, une philosophie qui était la négation absolue des dogmes religieux, une doctrine encore indécise peut-être sur bien des points importants, mais dont la base était assez solidement établie déjà, pour n'avoir rien à craindre des efforts qu'allait tenter contre elle l'obscurantisme qu'elle avait mission de combattre et de détruire.

Ceux de vous, Mesdames et Messieurs, qui peuvent se souvenir de ce qu'était il y a trente ans la liberté du livre et de la parole n'oublieront jamais ce qu'il fallut alors d'abnégation, de sacrifice, de dévouement à Allan Kardec pour faire ce qu'il fit et dire ce qu'il dit.

Des deux ennemis qu'il combattait alors, le cléricalisme et le matérialisme, celui-ci seul mérite aujourd'hui les honneurs de la lutte. C'est que, depuis vingt ans, des événements importants se sont accomplis qui ont amené la liberté de parler, des faits nouveaux se sont produits qui ont donné un essor inattendu à la science, et que devant la liberté et la science, les ténèbres se dissipent, la lumière jaillit et montre le ridicule des dogmes, l'absurdité des mystères et l'inanité des croyances qu'impose la foi aveugle. Et la puissance exercée jusqu'à présent par les clergés des diverses religions s'effondre et s'émiette chaque jour davantage; la science se rit de leurs protestations et détruit par la brutale évidence des faits leurs enseignements surannés.

Mais si la philosophie dont Allan Kardec a jeté les fondements dédaigne aujourd'hui les attaques du cléricalisme impuissant, elle doit s'efforcer, plus énergiquement que jamais, de lutter contre l'esprit de réaction qui conduit au néantisme, tous ceux qui, par haine des religions, affichent une incrédulité absolue, sans s'apercevoir qu'ils opposent ainsi un dogme à un

dogme, sans comprendre que l'intolérance matérialiste est aussi éloignée de la libre-pensée que le fanatisme religieux.

Aussi le but vers lequel tend notre propagande nous est-il cher à tous, et nos efforts pour l'atteindre trouvent déjà leur récompense dans les résultats qu'apporte avec elle la démonstration de la survivance de l'Etre, la connaissance du spiritisme. A la théorie matérialiste, impuissante à fournir la solution des problèmes de la vie, des inégalités sociales, des différences d'intelligence, de position, de moralité, notre doctrine oppose une explication rationnelle de ces apparentes anomalies; elle proclame la loi du progrès, c'est-à-dire du travail s'imposant à tous dans la série de nos existences successives, pour amener le déshérité d'hier à devenir l'heureux de demain, en conséquence de sa devise : « A chacun selon ses œuvres ! »

C'est à détruire cette monstrueuse conception du néant qu'Allan Kardec consacra sa vie, en posant les premières assises de sa doctrine, et nous qui continuons ses travaux, nous qui nous sommes dévoués à la diffusion du spiritisme, qui en propageons par tous les moyens possibles la pratique et l'étude, nous qui sommes aujourd'hui les représentants de la société parisienne des études spirites qu'il fonda il y a trente ans en ce moment même, nous ne saurions manquer au devoir qui s'impose à nous, de remercier et d'honorer tous nos devanciers dans cette œuvre, mais surtout celui qui repose sous ce dolmen, et dont le nom sera toujours l'un des plus glorieux et des plus vénérés.

DISCOURS DE M. LAURENT DE FAGET

Quand nous venons honorer le grand penseur dont la dépouille mortelle est dans cette tombe, savons-nous bien quel lien le lie indissolublement à toutes les âmes qui pensent et qui aiment, à tous les cœurs qui espèrent ?

Sans doute il n'a pas tracé seul l'éternelle voie de l'esprit ; d'autres penseurs viendront après lui, comme d'autres sont venus avant lui, ouvrir à l'humanité le chemin de l'avenir; mais cette âme simple et profonde classait ses enseignements avec une méthode parfaite et tous les hommes peuvent lire, tous peuvent comprendre les leçons de sa raison, les conseils de son expérience.

Plusieurs parmi nous ont cependant quitté la voie qu'il avait ouverte au spiritisme moderne. Pourquoi ?

Était-ce un rêveur utopiste ? Non, il ne sacrifiait jamais la raison au rêve.

Etait-ce un poète emporté par son imagination ? Non, la fiction n'a aucune place dans son esprit et c'est par la logique froide et serrée qu'il procède.

A-t-il nié la science ? Non, il la prend volontiers pour base de ses enseignements.

Et maintenant, son œuvre est-elle connue du monde entier? — Oui, certes ! et ce sont toujours les ouvrages d'Allan Kardec qu'on recherche le plus dans le spiritisme. Tous les groupes et sociétés spirites les possèdent, toutes les familles spirites ont à cœur de les posséder aussi.

J'ai lu beaucoup d'ouvrages sur nos doctrines, les uns savants, d'autres d'une forme charmante. Quand j'aurai cité Bonnemère, Eugène Nus, François Vallès, le docteur Wahu, j'aurai dit quels sont, en spiritisme, les auteurs favoris du public. Mais ces écrivains de mérite ne me contrediront pas quand j'affirmerai qu'ils ont tous étudié un côté scientifique ou moral du spiritisme, sans prétendre avoir constitué sa synthèse intégrale.

Cette œuvre importante, d'une utilité incontestable et incontestée, c'est Allan Kardec qui l'a accomplie.

— Mais, me dit-on, Allan Kardec a trop pactisé avec l'esprit du passé ; il croyait en Dieu ; il soude sa philosophie aux principes élevés des religions. Aujourd'hui, nous voulons une philosophie qui, basée sur la science, discute toutes choses, ne se paie pas de mots et enveloppe dans une même réprobation les dogmes monstrueux et tout ce qui n'est que sentiment ou rêve.

A notre époque de positivisme et de savoir, il faut de la lumière sans ombre, des faits précis et non des déductions philosophiques.

Et c'est pourquoi nous ne pouvons nous appuyer, dans nos constatations, que sur la matière visible et tangible.

— Entendons-nous, répondrai-je.

Oui, le spiritisme nous affranchit des croyances vulgaires ou injustes, des interprétations puériles des grandes lois de la nature. Oui, le souffle de la libre-pensée, qui a si puissamment remué les sociétés humaines, s'est fait sentir dans le sein du spiritisme. Et nul de nous n'accepterait de se courber résigné sous un dogme que la raison n'approuverait pas. La foi ne s'impose plus. Elle nous est donnée par notre sentiment intime éclairé par l'étude et la réflexion.

Mais est-ce à dire que nous n'ayons pour champ d'exploration que la matière? La loi des corps visibles et tangibles est elle la même que celle des âmes? N'y a-t-il qu'une seule et même destinée pour les atomes qui se désagrègent et pour les esprits qui s'élèvent ?

Quand on veut tout faire tenir sous le compas terrestre, tout peser dans la balance humaine ; quand on veut briser avec tout idéalisme, avec toute philosophie spiritualiste pour ne considérer que le fait spirite en lui-même, sans en faire découler l'enseignement nécessaire à l'âme, on est tout simplement à côté de la vérité. On s'illusionne et on n'aboutit pas.

Je comprends qu'on veuille être de plus en plus scientifique et qu'on demande au spiritisme des preuves répétées de ce qu'il avance. Le fait, certes ! a son éloquence et son utilité. Mais, ces preuves obtenues, qui donc empêchera mon âme de s'élever dans l'infini pour y découvrir des lois nouvelles en harmonie avec mes aspirations ? Qui limitera mon essor ? Pouvez-vous limiter le beau qui nous environne et nous éblouit ? Pouvez-vous arrêter le cours des astres pour nous empêcher d'admirer les rouages infinis des cieux ?

S'il y a des vérités démontrables par la science, combien d'autres échappent encore à l'homme borné. Cependant il ne nous est pas interdit de chercher à les découvrir.

Pour cela, nous procédons par analogie.

Allan Kardec était positiviste sans être athée ; il a compris la marche en avant de ce siècle et il n'a pas fermé, dans ses œuvres, la route de l'avenir. S'il l'avait fait, le temps se chargerait de briser la futile barrière qu'il aurait eu le tort d'élever.

Mais sachons-lui gré de n'avoir pas voulu que le cœur humain fût desséché par l'égoïsme ; soyons-lui reconnaissant d'avoir rapproché les hommes en unissant la science au sentiment religieux appuyé sur la raison.

Et si nous sentons qu'une poussée nouvelle doit être donnée au spiritisme, sachons reconnaître qu'Allan Kardec a du moins posé les bases de l'édifice immense où l'avenir s'abritera.

Je suis de ceux qui raisonnent et je suis de ceux qui croient. Je combats la foi sans la raison qui l'éclaire, l'assied et la rend efficace. Je combats également la raison orgueilleuse qui ne vit que d'elle-même, fermant les yeux sur son insuffisance.

Et voilà pourquoi j'honore dans Allan Kardec le véritable fondateur de la philosophie spirite, rationaliste mais non matérialiste, sans dogmes infaillibles, sans prêtres, sans culte et sans autels, mais non sans amour et sans foi, sans respect religieux et sans croyances élevées.

A mon avis, du jour où le spiritisme abandonnerait cet enseignement moralisateur qui, sans en faire une religion, la place à côté et peut-être au-dessus des religions pour relever ceux qui sont tombés et soutenir ceux qui chancellent; du jour où le spiritisme ne serait plus qu'un fait brutal dénué de toute philosophie consolante, de tout élan vers Dieu, de tout amour pour les souffrants de ce monde; du jour enfin où le spiritisme ne serait plus qu'une science inféconde, sans liaison possible avec les aspirations des cœurs généreux qui ne veulent pas s'annihiler dans le culte de la matière : dès ce jour, croyez-le bien, le spiritisme serait délaissé par ceux-là mêmes auxquels il est le plus utile : par les pauvres, les petits et les souffrants.

Que cela ne nous empêche pas de nous appuyer sur la science dans le développement à donner à notre doctrine. Soyons des hommes de progrès. Mais ne rejetons pas *a priori* les nobles aspirations, les sublimes rêves, les grands sentiments dont notre humanité a besoin pour ne pas défaillir au milieu des dégoûts et des douleurs de ce monde.

Nous avons autre chose à faire que de jeter comme des cadavres les saines traditions philosophiques par dessus le bord de notre navire en marche.

Les flots sont souvent irrités ici-bas. Les cataclysmes y suivent les cataclysmes.

N'enlevons pas au cœur humain son espérance ; à la raison, sa foi en l'avenir ; à la conscience, reflet de Dieu, le sentiment du devoir.

Rappelons-nous que nous sommes responsables de nos actes.

Et serrons-nous tous la main devant cette tombe du premier et du meilleur d'entre nous.

Les divisions ne profitent qu'à ceux qui exploitent le mal.

Nous devons, avec des nuances diverses, avec des tempéraments différents, être comme des frères dans la grande famille spirite destinée à donner au monde un épanouissement nouveau.

DISCOURS DE M. J. CAMILLE CHAIGNEAU

Mesdames, *Messieurs*, Sans fétichisme pour un nom, comme sans attrait superstitieux pour ce magnifique jardin dont le sous-sol n'est qu'un immense charnier, nous nous trouvons rassemblés dans ce lieu, qui est un cimetière, autour de ce dolmen, qui porte un nom, celui d'Allan Kardec.

C'est que l'asile de la mort, bien que sans valeur intime aux yeux du spirite, sans représenter pour chacun de nous l'idée d'un rendez-vous avec les chers disparus, peut néanmoius parfois comporter un caractère imposant dans le cas d'une manifestation collective ; car il accentue alors, par une puissance de contraste, la protestation de l'immortalité contre la mort.

C'est, d'autre part, qu'au-dessus du nom manifesté par ce granit plane la lumière d'une idée, comme un ciel d'azur sur la rose pénétrante qu'il a fait éclore.

Et, de même que nous sommes aujourd'hui groupés sur cette colline, avec l'espace libre tout autour de nous, sans toits ni murailles, de même nos idées s'y doivent rencontrer librement, sans murailles de sectes et sans toitures de dogmes. Et, de même aussi que la rose la plus renommée d'un jardin est solidaire des autres fleurs pour glorifier une même atmosphère d'éclosion, de même, en saluant dans Allan Kardec la jeune science de l'immortalité, nous apportons aussi notre souvenir à tous les ouvriers de la même conquête radieuse.

Mais quelle est donc cette conquête? Quelle en est la caractéristique essentielle? Quel en est l'élément irréductible?

Cet élément irréductible du spiritisme, cette caractéristique qui lui constitue une individualité propre parmi toutes les sciences psychiques, c'est la communication intelligente entre les vivants et les morts (je veux dire entre ceux que l'on a coutume de désigner par ces mots), c'est le fait de la médiumnité intelligente, c'est la mise en rapport indiscutable de l'Humanité incarnée avec l'Humanité désincarnée; en un mot, c'est le commencement du travail qui doit faire de l'Humanité tout entière, considérée dans tous ses âges et sous ses deux modes de vie, un seul être solidaire, intégral et conscient.

Cette transformation des vivants et des morts en une seule et même Humanité consciente, voilà ce que toutes les écoles spirites libérales, aussi bien américaines qu'européennes, contiennent en puissance, malgré leurs divergences actuelles et en dépit de certains écarts de mysticisme. Je dis « en puissance », car nous n'en sommes encore qu'à l'*a b c* de la conquête scientifique de notre autre patrie, la patrie circum-terrestre; et, de même, nos frères les esprits n'en sont encore qu'à l'*a b c* de la conquête rationnelle de la terre, qui est aussi leur patrie comme la nôtre. De là bien des difficultés, bien des luttes, des déboires et des déceptions. De là aussi des désertions parfois, de la part des impatients, qui vont alors grossir le contingent des sciences toutes faites, de ces sciences vénérables si intéressantes au point de vue archéologique, mais sciences fossiles se présentant à nous par exhumation et non par élaboration.

C'est devant ces sciences-là, de plus en plus envahissantes, c'est devant cette remise au jour de l'ancien occultisme, qu'il importe au spiritisme de prendre position, en définissant nettement sa propre caractéristique essenielle et en la sauvegardant de toutes les submersions. Hier nous disions : Dans le sein du spiritisme, prenons position pour la liberté contre l'absolusme. Aujourd'hui il me semble utile d'ajouter : Dans l'ensemble des sciences psychiques, cherchons la concordance autant qu'il se peut; mais si l'antique science des temples provoque elle-même quelque antagonisme, si le dogme exhumé heurte le fait vivant, alors prenons position pour le fait contre le dogme, pour le progrès contre la momification, pour la solidarité de nos deux mondes (l'incarné et le désincarné) contre la théocratie qui les divise pour régner sur eux.

Non qu'il faille mépriser les témoignages de l'antiquité. Loin de là. Le spiritisme n'a qu'à gagner à l'étude impartiale de ces précieux documents. Seulement il ne doit pas l'oublier, il y a quelque chose qui prime les systèmes les plus vénérables comme les plus magistrales des théories : c'est

l'éloquence d'un fait. Or, la communication d'un esprit intelligent, et qui le prouve par son langage, la manifestation d'un esprit plein de bonté, et qui répand une influence d'harmonie, sont des faits qui infirment les prétentions tranchantes de certaines doctrines touchant la valeur intellectuelle et morale des esprits. On a dit de nos correspondants d'outre-tombe que c'étaient des coques errantes vides d'intellectualité ; demain peut-être vous entendrez affirmer que les morts sont des êtres pour ainsi dire latents, des essences comateuses incapables de travail propre dans leur état normal d'outre-tombe. Qu'importent ces assertions dogmatiques à l'observateur patient que l'expérience a convaincu du contraire? Que lui importent, pour si magistralement qu'on les énonce, ces flagrantes contre-vérités faites pour entraver la collaboration des deux mondes et pour substituer aux incessants progrès de la libre pensée une formule prétendue intégrale? — Je dis « prétendue intégrale », car, cette soi-disant intégralité n'étant point destinée au vulgaire, il est impossible aux profanes, comme vous et moi, de constater autre chose qu'une « prétention ».

Le spiritisme ne refuse point d'emprunter des informations à ses voisins ; mais, par le fait d'ouvrir les yeux sur tous les documents capables de l'intéresser, il n'entend pas le moins du monde abdiquer son autonomie, se laisser déborder, et à plus forte raison se laisser résorber. Le passé, semblable à un vieillard couvert de rides, peut dire : « Je suis la sagesse, tu n'as qu'à être ce que je fus. » Mais le jeune avenir, malgré les chancellements de ses premiers pas, répond : « Je suis le progrès, je grandirai et j'irai plus loin que toi ! » Ah ! combien est plus cher à l'Humanité incarnée le moindre petit enfant que tout le peuple des ossements refroidis accumulé sous nos pieds dans cette nécropole ! Et, pour l'Humanité immortelle, avide de renouer ses tronçons, combien est plus cher le moindre éclair de spiritisme, le moindre rattachement des deux mondes de cette Humanité, de ses deux modes de vie, que tous les débris hiératiques dégagés des ruines des temples !

Ah ! vous qui ramassez si pieusement ces témoignages des antiques civilisations, comment ne sentez-vous pas la raison profonde qui longtemps les a dérobés à la civilisation moderne? Comment ne voyez-vous pas à quel point il était utile que cette chaîne de traditions fût momentanément rompue? C'est de cette rupture qu'est sorti le mouvement nouveau de la libre pensée. Comme dans le phénomène de la réincarnation, l'Humanité a éprouvé le besoin de voiler un instant ses souvenirs pour recommencer une nouvelle vie. Renonçant au système du *magister dixit*, à la simple transmission d'une science immuable, elle a repris son œuvre par la méthode expérimentale; moins systématique, mais plus touffue, l'étude moderne a poussé

les sciences physiques jusqu'à leurs limites extrêmes, et maintenant la voici arrivée sur les confins des sciences psychiques, armée de sa méthode nouvelle et découvrant des horizons nouveaux. Et voilà pourquoi tout récemment notre monde assistait à l'aurore du spiritisme.

Mais presque en même temps, comme par contre-coup, la science antique tendait à ressortir de ses cendres et à rendre à l'Humanité la mémoire de sa vie scientifique passée. Oui certes, l'Humanité peut actuellement s'infuser ses ressouvenirs, mais à condition d'être en mesure de les orienter sur son avenir, à condition d'être assez forte pour échapper à une régression qui serait contraire à son progrès.

Avant tout il lui faut s'établir résolument sur le terrain du fait, seule véritable garantie de ses patientes conquêtes. C'est en se plaçant sur ce terrain qu'elle sauvegardera le lien de rapport positif qui la rattache à son autre soi-même : l'Humanité désincarnée. C'est en se plaçant sur ce terrain, — non pas seulement en prouvant la survivance, mais en pratiquant la communication, non pas seulement en exposant la réalité du télégraphe d'outre-tombe dans une expérience pédagogique, mais en s'en servant dans la pratique comme d'un nouvel instrument de la vie collective, — c'est ainsi que l'on arrivera à prendre position d'une manière solide en face de l'amas exhumé des théories antiques, — doctrines vénérables, bataillons fossiles dont la lourde pesée, si l'on n'y faisait contre-poids, tendrait à faire sortir le spiritisme de son impulsion propre, de sa route de jeune et libre lumière, pour le résorber dans leurs souterrains.

De tous côtés, traçons des chemins, frayons des voies entre l'Humanité incarnée et l'Humanité désincarnée. Pour être mieux solidaires dans ce rôle d'explorateurs, soyons des esprits libres, car liberté et solidarité sont les deux pôles de l'idée moderne ; évitons l'absolu, le dogmatisme, le mystère ; et tous ainsi, fraternellement, naturellement, par la seule force de la sincérité jointe aux aspirations d'une immense harmonie, nous rapprocherons dans une même vie collective les deux mondes de notre Humanité ; et alors ils ne se contenteront plus de s'alimenter incessamment l'un par l'autre, de se déverser incessamment l'un dans l'autre ; leur solidarité par enchaînement se doublera d'une communion simultanée ; et alors ce sera véritablement la République universelle de l'Humanité, et son image se reflétera sur la terre.

Sur ce terrain de l'exploration assidue, libre de tout esprit dogmatique, des rapprochements d'écoles se feront certainement. Je ne doute pas, par exemple, que la grande loi de réincarnation, formulée doctrinairement par Allan Kardec et qui est une des caractéristiques de son œuvre, ne se dégage bientôt de toutes parts, comme fait général. L'école américaine a plutôt

réservé cette question qu'elle ne l'a définitivement tranchée dans un sens négatif. Il serait facile d'en donner des preuves. Il suffit donc qu'en Amérique les Esprits ne craignent plus de se montrer sous ce jour, pour que ce point capital de l'évolution humaine dans ses deux modes de vie soit admis par tous les explorateurs des régions d'outre-tombe.

Ce moment n'est peut-être pas éloigné, et le langage de plus en plus rationnel des partisans de la réincarnation semble fait pour le hâter. Pour cette raison, comme pour bien d'autres, il se pourra que les spirites indépendants, loin d'avoir nui à l'œuvre d'Allan Kardec, l'aient au contraire véritablement servie pour la propagation de ce qui s'y trouve de fondamental et d'impérissable. Car ce n'est que par la libre pensée qu'on trouve accès dans la conception de ses voisins. Et, pour en revenir au sujet dont je me suis écarté, ce n'est aussi que par la libre pensée que l'on infusera aux idées spirites modernes la vitalité nécessaire, pour que nul reflux des grandes choses du passé ne les étouffe de ses pesants tourbillons.

Travaillons donc, pleins d'espoir et de courage, l'esprit libre et le cœur ardent; poursuivons notre voie sans nous émouvoir des obstacles, avec la certitude de coopérer au progrès humain. Ce sera le meilleur hommage que nous puissions rendre à ceux qui nous ont précédés, et particulièrement à ce travailleur magistral, à ce pionnier de la première heure dont nous honorons aujourd'hui le souvenir.

DISCOURS DE CÉPHAS

Hommage à Allan Kardec : Chaque année les spirites fidèles à la mémoire de celui qui fut leur initiateur et leur maître, viennent sur la tombe d'Allan Kardec témoigner de leur reconnaissance et de leur respectueux souvenir. Moins favorisés que les adeptes de Paris, leurs frères de la province ne peuvent que se joindre en esprit à cette pieuse manifestation. Mais de ce que l'éloignement et les nécessités de la vie matérielle les empêchent de se mêler à cette réunion fraternelle, s'ensuit-il qu'ils soient impuissants à fêter l'anniversaire de notre cher et vénéré disparu ? Non certes ! Et le meilleur moyen de prouver au Maître que ses enseignements sont encore vivants dans notre cœur, c'est de l'imiter en nous tenant constamment en relations avec nos amis de l'espace, en sollicitant leurs conseils, en leur donnant les nôtres, pour nous éclairer mutuellement et nous guider à travers les sentiers quelquefois si obscurs de notre pèlerinage terrestre. Mais cet appel à l'intervention fluidique des invisibles, savons-nous y recourir assez souvent, nous tous à qui Allan Kardec a si magistralement révélé le grand secret de la correspondance entre les vivants et les morts ? Hélas ! combien d'entre nous ne tombent pas dans une triste indifférence après l'enthousiasme des premiers essais ! On évoque les esprits sans avoir le soin de préparer à l'avance et

d'étudier posément les questions qu'on se propose de leur adresser. On se laisse entraîner au courant de l'inspiration qui, trop souvent, n'est que le reflet de nos pensées futiles ou égoïstes ; et alors, au lieu d'esprits sérieusement désireux d'aider à notre avancement moral, nous attirons des esprits légers qui agissent *matériellement* sur notre fluide, y provoquent une agitation malsaine, et nous quittent lorsqu'ils se sont suffisamment amusés de notre crédulité! Et à la suite de ces communications qui, sous le coup de la surexcitation médianimique, nous avaient paru très élevées, la réaction ne manque pas de se produire, nous tombons dans le découragement et nous cessons toutes relations avec le monde invisible, par crainte de nous livrer en butte à de nouvelles mystifications. N'oublions pas que les mystificateurs invisibles sont eux-mêmes les premiers mystifiés.

Tous ces inconvénients seraient certainement évités si nous avions soin de nous conformer aux leçons que le Maître nous a laissées dans tous ses ouvrages et particulièrement dans le livre des Esprits et celui des Médiums. Que nous recommande-t-il avant tout dans ces pages judicieuses, qui devraient être le *vade-mecum* de l'étudiant spirite? Il nous conseille avec une insistance toute particulière d'élever nos pensées, de purifier nos intentions, de faire monter par la prière nos aspirations vers les esprits supérieurs. L'homme est généralement trop préoccupé par les soucis de la matière; il faut qu'il se prépare à l'évocation des invisibles par une sorte d'entraînement auquel il soumette son fluide périsprital. Il s'agit de le dématérialiser dans la plus forte proportion possible afin qu'il rayonne vers les espaces éloignés où séjournent les esprits dont nous sollicitons le secours. Sans cette *spiritualisation* préalable de notre périsprit, nous ne pouvons guère espérer obtenir de résultat satisfaisant de nos relations avec les désincarnés. Et ce n'est pas seulement par l'exercice intermittent d'une volonté fantasque et capricieuse que nous mettrons notre fluide en état de recevoir des communications profitables ; c'est surtout par la *persévérauce* et l'*habitude* prolongée des pensées charitables et fraternelles que nous parviendrons à attirer à nous les inspirations de nos bons guides. Le travail de notre moralisation doit être ininterrompu, et de tous les instants, pour aboutir à un heureux résultat. Souvenons-nous bien, qu'une *seule* mauvaise pensée, à laquelle nous nous arrêtons avec complaisance, détruit tous les bons effets de nos précédentes résolutions ; et cela s'explique fluidiquement, ou plutôt *physiquement* — car les lois de la physique s'appliquent ici aux fluides, — par nos aspirations égoïstes, nous rapprochons l'une de l'autre les molécules de notre périsprit ; nous les *condensons*, nous les rendons moins *radiantes*, et nous faisons reparaître les affinités matérielles qui les empêchaient de se propager au loin, à travers les espaces.

Aujourd'hui que nous sommes tous, spirites de Paris, de la France et de l'Etranger, unis d'intention pour célébrer la commémoration du fondateur du spiritisme, mettons en commun toutes nos forces fluidiques pour prendre d'assaut le séjour bienheureux de ceux qui nous ont précédés dans les mondes meilleurs.

Le ciel se conquiert par violence, a dit l'Evangile; comprenons bien ce mot. Sachons que c'est en réfrénant nos tendances arriérées, triste souvenir de notre passage à travers l'animalité, que nous conquerrons la place où nous appellent nos devanciers. Ils sont allés nous préparer le lieu, comme Jésus le promettait à ses disciples. Allan Kardec est au milieu d'eux, nous tendant sa main, et nous encourageant de son signe bienveillant. Il est là, avec sa digne compagne, continuant comme lors de son séjour parmi nous, à donner tous ses soins au développement de la doctrine qu'il a tant aimée. Anous de nous élever vers lui, pour puiser dans son fluide bienfaisant, les forces nécessaires pour compléter son œuvre et la mener à bonne fin ; et plus tard, heureux des difficultés surmontées et des obstacles vaincus, nous irons participer *en paix* au travail fluidique poursuivi à travers les mondes et les espaces infinis, en nous rapprochant toujours du foyer radieux, de l'ineffable soleil spirituel, de Dieu, notre joie et notre récompense suprêmes.

Notre ami, M. *E. Cordurié*, n'a pas voulu laisser passer l'anniversaire d'Allan Kardec sans donner sur sa tombe la nouvelle assurance de son inébranlable attachement et de celui de son frère, à la doctrine dont il est le fondateur : « *Peu de mots, beaucoup de pensées*, dit-il, c'est ce que nous lui « adressons du plus profond de notre cœur ».

DISCOURS DE M. STREIFF DE MAYSTADT

Mesdames, Messieurs. — Venu ici pour honorer la mémoire de mon bien aimé Maître, je ne crois pas pouvoir mieux m'acquitter de cette tâche qu'en reprenant l'examen des circonstances qui m'ont amené, jeune encore, au spiritisme et fait de moi un disciple fervent d'Allan Kardec. Je me trouvais à cette époque en Bretagne, la terre des âmes fières et viriles. C'était le jour de Pâques et pendant que les cloches mélodieuses chantaient la résurrection et la vie, moi aussi, que la lumière d'en haut venait d'illuminer, debout au milieu des landes solitaires qui dominent le chef-lieu du Finistère je chantais avec la plus vive allégresse : O mort! où est la victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? J'étais mort et me voici plein de vie, Alleluia.

C'est que, guidé par Allan Kardec dont je venais de lire les ouvrages et d'ailleurs pleinement confirmé par mes propres investigations, j'avais re-

connu, dans la nature, la plus étonnante et la plus incroyable des lois, en vertu de laquelle le monde spirituel, les Esprits de l'espace, nos parents et nos amis décédés entrent en rapports directs, extérieurs, sensibles, avec nous; et réciproquement, nous incarnés, nous entrons en rapports réguliers suivis, avec le monde spirituel, avec ces mêmes parents et amis que nous croyions anéantis par la mort mais qui, loin de l'être, ne font après la métamorphose de la dissolution corporelle que jouir d'une vie plus réelle, plus intense et plus active que jamais.

J'étais venu au spiritisme, incrédule et matérialiste plutôt que spiritualiste, en tout cas essentiellement hostile au fait merveilleux pour lequel je n'avais eu jusqu'alors qu'un souverain dédain; si, néanmoins, j'ai fini par admettre ce fait et par adhérer sans réserve à l'explication qu'Allan Kardec en donnait, je ne l'ai fait, j'en prends Dieu à témoin, je ne l'ai fait que forcé par le procédé scientifique qui a le privilège de faire infailliblement la vérité sur les faits, procédé consistant à les soumettre au contrôle indépendant, éclairé, de la méthode positive et expérimentale.

Donc par l'expérimentation et l'observation directe des faits, j'avais eu le précieux avantage de me convaincre, sans laisser place au doute, de la persistance d'une vie personnelle, consciente, progressive au delà des apparences de la tombe, dans le monde spirituel environnant, dans un corps nouveau semblable à notre corps présent, mais d'une subtilité et d'une légèreté dont rien ici-bas ne saurait nous donner une juste idée. Au mystère effrayant et impénétrable de la mort, à l'ignorance de moi-même et de mes destinées la science spirite avait substitué les clartés les plus éblouissantes, les plus sublimes et les plus fortifiantes : qui je suis, d'où je viens, où je vais, ma place, mon rôle, mes rapports naturels et véritables dans l'univers, autant de problèmes dont, pendant longtemps et avec une indicible anxiété, j'avais inutilement poursuivi la solution, et sur lesquels, au moment même où je désespérais de jamais aboutir, le spiritisme fit pour moi le jour le plus éclatant, et me donna enfin cette conviction tant et si longtemps cherchée, telle qu'il me la fallait, positive, nette, claire, précise, raisonnée, scientifique, définitive par conséquent et inébranlable.

L'homme, me fut-il appris, est un Esprit incarné dont l'origine se perd dans les fondations mêmes de l'univers. Sa loi est de grandir, de se développer sans cesse, passant d'une phase de l'existence à une autre.

Fait pour vivre en société, l'homme ne saurait isoler ses efforts ni se rendre en quoi que ce soit indépendant de ses semblables, dont il partage toujours et nécessairement la bonne et mauvaise fortune.

La perfection, la félicité, la gloire, telle est la fin de l'homme, à laquelle il arrivera et qui lui sera accordée, non à titre de grâce, de faveur ou d'au-

mône, mais par la juste conséquence et la légitime rétribution due à ses labeurs personnels, à ses efforts persévérants.

Voilà, Messieurs, résumée dans ses grandes lignes, l'histoire simple, véridique de mon arrivée et de mon irrévocable adhésion au spiritisme.

Cette histoire, je le sais, ne m'est pas absolument personnelle, elle est plus ou moins celle de vous tous, frères et sœurs, histoire essentiellement basée, ainsi que nous venons de voir, sur les faits mêmes de la nature, sur l'interprétation scientifique de ces faits et sur les conclusions logiques, grandioses qui en découlent clairement, directement, nécessairement.

Dans ces conditions dont il serait superflu de faire autrement ressortir l'excellence, quel cas faire des reproches que les adversaires du spiritisme se plaisent si souvent à nous adresser? Vous vous trompez, nous disent-ils, vous faites fausse route, jouets de votre imagination surexcitée, victimes de votre crédulité, séduits par l'amour du merveilleux.

Devant de si vagues accusations, il me sera bien permis de demander à nos adversaires de vouloir bien préciser; si nous sommes dans l'erreur, ainsi qu'ils l'affirment, qu'ils veuillent au moins nous dire *où* et *comment* nous le sommes?

Avons-nous tort de soumettre à un examen impartial, approfondi et scientifique, les faits que nous rencontrons, graves et nombreux dans l'histoire de l'humanité, et dont nous-mêmes nous constatons tous les jours, de nos propres yeux, la réalité objective, incontestable, au milieu de nous et dans la société contemporaine?

Avons-nous tort de réunir avec soin les conditions auxquelles ces faits sont naturellement subordonnés pour les obtenir artificiellement, si je puis m'exprimer de la sorte, et être ainsi plus à même de les étudier à loisir et sous tous leurs aspects?

Avons-nous tort de tirer de ces faits les conséquences de toutes sortes dont ils sont susceptibles, d'accepter ces conséquences avec d'autant plus d'empressement et de satisfaction qu'elles éclairent d'une lumière plus vive les plus graves et les plus difficiles problèmes qu'il soit possible à l'homme de se poser?

Après nous être pleinement convaincus qu'il ne saurait y avoir quoi que ce soit de surnaturel dans des faits dont nous avons trouvé la loi, avons-nous tort d'en exclure, de la façon la plus absolue, toute intervention directe, personnelle, extraordinaire de la Divinité, sapant ainsi par leur base même toutes les rêveries, toutes les divagations prétendues religieuses, toutes les fables et superstitions incohérentes qui depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours n'ont cessé d'y puiser force et autorité?

Et après avoir reconnu qu'une solidarité étroite, inéluctable, universelle,

relie de fait tous les êtres grands et petits de la création, avons-nous tort de proscrire sans merci l'égoïsme, et de poser comme base, comme forme de toute loi morale, la bonté, la douceur, la bienveillance, l'abnégation de soi-même, le dévouement, le sacrifice, la charité en un mot la plus absolue et dans toutes ses manifestations?

Enfin si Allan Kardec a eu le premier l'heureuse et assurément très originale idée de cette révolution dans l'interprétation des faits dits merveilleux, s'il a su, en outre, grâce à la plus grandiose et à la plus féconde des découvertes, constituer sur des bases entièrement nouvelles tout un vaste et magnifique corps de doctrine philosophique, morale et religieuse, avons-nous tort, nous spirites, ses disciples et ses obligés, de lui en savoir gré et de lui vouer une éternelle reconnaissance?

Non, non, Messieurs, là n'est pas et ne saurait être la vraie et légitime cause pour laquelle les ennemis du spiritisme le haïssent et le combattent. Ce qui les pousse, je le dirai sans apprêt, si vous voulez bien me le permettre, ce qui les pousse uniquement, c'est l'intérêt, l'orgueil, l'amour-propre, le parti pris, le préjugé, bien souvent aussi l'ignorance, ou une lâche complaisance.

Non, il n'y a pas un seul acte de la vie spirite, répréhensible devant la raison la plus éclairée, devant la science la plus exigeante, devant la morale la plus sévère.

C'est sur cette pensée. Messieurs et Mesdames, que je demande à arrêter vos esprits et à terminer ces quelques paroles.

Oui, parce que vous êtes spirites et que vous avez la très ferme volonté de rester spirites, fidèles jusqu'au dernier souffle de votre vie à la seule véritable doctrine de salut qu'il puisse y avoir, vos adversaires vous injurient, vous calomnient, vous menacent et vous persécutent. Eh bien ! ne vous laissez point troubler, gardez votre calme, gardez votre courage et votre noble franchise.

Si des hommes faibles, égarés, passionnés sont contre nous, en revanche nous avons pour nous la logique, la science, la raison, la vérité, la religion. Dieu lui-même, et c'est plus qu'il ne faut pour avoir pleinement droit, non au blâme et aux reproches, mais aux plus chaleureuses et aux plus respectueuses félicitations.

En ce qui me concerne personnellement, je vois et j'honore en tout spirite sincère et fidèle le spectacle le plus beau et le plus précieux qui puisse se présenter ici-bas : une fois éclairée, une conscience pleinement rassurée, une vie définitivement orientée, et une âme rompant enfin ses dernières attaches avec l'animalité pour faire désormais partie sans retour de la société des êtres spirituels, libres, immortels et glorieux.

Cher Maître c'est à toi que je dédie ces pensées, toi à qui nous devons tous la joie de la vie, la tranquillité de la conscience, la foi en Dieu, la lumière dans les épreuves, la force dans les combats, l'espérance dans le malheur. Tant de bienfaits ne nous créent-ils pas un grand devoir, celui de ne reculer devant aucun effort, devant aucun sacrifice pour donner à notre tour la vérité à ceux qui l'ignorent?

Au nom de mes frères, qui ne me désavoueront point, je fais ici le serment solennel de ne jamais faillir à ce grand, à cet impérieux et noble devoir de reconnaissance, de piété et d'amour.

DISCOURS DE M. BOYER

Mesdames, Messieurs : Si l'on se reporte aux premières années où le spiritisme fut mis en lumière par le philosophe illustre que nous honorons aujourd'hui, on est presque étonné de sa marche rapide et des progrès qu'il a accomplis.

Malgré les obstacles semés sur sa route, en dépit d'oppositions systématiques, on peut sans crainte d'être démenti dire qu'il est entré dans une nouvelle voie de prospérité et de développements scientiques.

Sur tous les points du globe surgissent de nouvelles sociétés spirites ; elles ont leurs journaux de propagande dirigés par des hommes considérables, qui osent affirmer, avec toute l'autorité de leur science, la réalité du phénomène comme vérité qui s'impose à tout penseur libre, soucieux de connaître le sort de sa destinée future.

Allan Kardec, que ses aspirations et ses études poussaient à la recherche d'une philosophie capable de satisfaire toutes les consciences, en groupant les âmes autour d'une croyance universelle, entrevit, en homme de génie, dans un fait simple en apparence le rêve qu'il caressait depuis longtemps. Il pensa, avec raison, que là se trouvait la véritable solution de la question sociale et humanitaire, toujours à l'ordre du jour sans recevoir une solution satisfaisante.

Il se mit à l'œuvre, étudia les faits, les synthétisa, et après un contrôle rigoureux en forma un corps de doctrine qui le glorifie et le présentera un jour comme l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Pour se soutenir contre les polémiques ardentes et passionnées, vaincre les difficultés, surmonter les obstacles sans cesse renaissants, on se demande ce qu'il a fallu de courage, de dévouement, de talent surtout, pour mener à bonne fin l'œuvre grandiose qui, suivant l'expression d'un spiritualiste illustre, est la plus grande découverte du siècle.

La communication entre les vivants et les morts n'est pas chose nouvelle, puisqu'on la retrouve à tous les âges de l'humanité, dans tous les li-

vres sacrés, dans les évangiles même dont elle forme la base? l'origine qu'on lui attribue a toujours eu raison, même actuellement, des âmes timorées et ignorantes toujours avides de surnaturel.

Cette vérité, élémentaire pour nous a excité de tous temps les plus sévères rigueurs et la réprobation des législateurs religieux, comme étant un obstacle à leurs desseins et le renversement des choses établies.

Aussi Moïse dit-il, dans trois livres du Pentateuque, que vouloir chercher la vérité auprès des morts est chose abominable aux yeux du Seigneur.

Isaïe fulmine contre les spirites de son temps.

Josias, en montant sur le trône, extermine tous les magiciens et tous les ministres des manifestations surnaturelles.

Tout l'Ancien Testament ne reconnaît pas d'augure dans la maison de Jacob ni de devins autorisés en Israël.

Tertullien nous apprend que les âmes des défunts étaient outragées par des opérations magiques pratiquées en vue de les contraindre à se produire; on évoque les âmes des défunts, dit-il, et ce sont les démons qui répondent à leur place.

Nous connaissons les tortures infligées aux spirites de toutes les époques et qu'on renouvelerait certainement de nos jours si la chose était possible.

Le sort des hommes de génie qui, par leur découvertes, ont contrarié le dogme des peines éternelles, source de tant de fortunes plus que scandaleuses, est présent à toutes les mémoires.

Aussi quel déchaînement de colères contre celui qui attaquait les préjugés, les superstitions religieuses, en prouvant par le fait brutal, indéniable, l'inanité de ces dogmes bons à entretenir les querelles entre les hommes et semer la désunion dans les familles.

Le grand Lamennais, qui les connaissait bien, a dit avec juste raison : « Défiez-vous des hommes qui se mettent entre Dieu et vous pour que leur ombre vous le cache : ces hommes-là ont de mauvais desseins. »

Si je veux trouver la preuve de l'influence du spiritisme sur l'esprit moderne et les craintes sérieuses que son extension inspire, je la prends dans un factum dont les calomnies à notre adresse servent admirablement la cause que nous défendons.

Après avoir reproché aux spirites de s'extasier devant les tours de force des esprits frappeurs, de perdre leur raison en se réfugiant dans les mystérieuses assemblées spirites, d'ajouter foi à des évocations qui sont une honteuse mystification pour leurs adeptes, celui qui a écrit ainsi a eu l'imprudence d'ajouter : « Loin de nous la pensée de nier la possibilité des « communications entre le monde visible et le monde invisible. Les Saintes « Écritures et l'histoire de l'Église nous apprennent que Dieu a souvent

« parlé par la voix de ses anges et de ses saints. Mais c'était dans des condi-
« tions conformes aux enseignements de la foi et garanties par le contrôle
« infaillible de l'Eglise. Le spiritisme au contraire converse avec le monde
« invisible au mépris des injonctions divines et de l'autorité de l'Église,
« aussi ces révélations sont-elles un chaos où le bon sens et la raison som-
« brent au lieu de trouver à s'orienter. »

Ce langage peut se marier avec la théorie de la restriction mentale. Du reste ces paroles où sombrent plutôt le bon sens et la raison, réfutées victorieusement par un écrivain spirite de talent, doivent être rappelées à leur auteur comme une insulte à la raison humaine.

A ceux qui prétendent que le spiritisme est agonisant, qu'il se meurt faute de combattants, je répondrai par ce passage que je puise toujours à la même source : « Et maintenant rappelez-vous que les adeptes
« de cette secte se comptent en France par centaines de mille, que des
« journaux de propagande sont fondés pour en accroître le nombre le
« plus possible, enfin que cette prétendue religion tend à devenir le culte
« de sociétés secrètes et, vous en conviendrez, il faut être aveugle pour ne
« pas voir que cet embrasement des puissances infernales au-dessous des
« bases de l'ordre social, nous préparent le plus grand tremblement de terre
« qui ait secoué l'Eglise et l'Europe. »

Ces quelques citations de la part d'un adversaire, et que ne désavouerait pas un ami, prouvent suffisamment, je le crois, de quel côté se trouvent le bon sens et la raison.

Allan Kardec, du reste, a fait des réfutations si logiques dans ses ouvrages qu'il suffit d'un simple coup d'œil pour en accepter les conséquences.

Pour le remercier de ses bienfaits, prouvons-lui notre reconnaissance en faisant tous nos efforts pour resserrer l'union entre nous, qualité indispensable au triomphe des bonnes causes.

Puisque nous tendons au même but, inspirons-nous de son exemple en apportant dans nos discussions et nos rapports personnels une parfaite courtoisie et la plus grande tolérance. Nous honorerons ainsi sa mémoire après avoir été les dignes collaborateurs de son œuvre.

Je crois être l'interprète de tous les assistants en associant à son nom celui de sa digne épouse, sans oublier le frère regretté qui se faisait un devoir d'assister tous les ans à cette cérémonie, et dont le souvenir sera toujours cher à ceux qui ont connu ses hautes qualités morales : j'ai nommé M. de Warroquier.

Le bon souvenir aussi à nos frères décédés qui ont consacré leur vie au triomphe de notre belle et consolante philosophie.

MM. PICHERY et MELSEN ont parlé d'abondance et mis en pratique la théorie de MM. Cordurié : Peu de mots, beaucoup de pensées. Ces deux médiums, chefs de groupe, se sont exprimés avec chaleur et par des paroles senties, pleines de vérités ; la satisfaction de leurs frères en spiritisme leur a prouvé combien ils avaient touché juste en étant leur écho.

Les sociétés de l'Amérique du Nord, celles du Mexique, du Brésil, de la Colombie, du Venezuela, de l'Equateur, de la République Argentine, du Chili et du Pérou, nous ont averti qu'elles célébreraient dignement l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

En Espagne, en Italie, en Belgique, en Suède, au Danemark, les adeptes de notre philosophie s'unissent d'intention à leurs frères de Paris.

AVIS : Nous prévenons nos amis du département de la Gironde que, à *Villeneuve-de-Rions, près Langoiran* (*Gironde*), et dans la demeure du regretté Jean Guérin, ils trouveront un drap et une bannière bleue, avec inscriptions spirites ; pour obtenir le prêt de ces objets, ils devront être munis d'une lettre du vénéré *M. Thibaud, cité Minoy, Bd du Bouscat. M. Pargade J.*, rue Bernard, à Lafferade, commune de Bègles, nous prie de faire cette annonce dans la Revue ; nous sommes heureux d'être agréable à ce médium guérisseur. Les bateaux à vapeur de Bordeaux desservent *Paillet,* près Villeneuve-de-Rions.

L'ECLAIR DE VÉRITÉ, revue spirite bi-mensuelle, vient de paraître à *Bordeaux*, 74, *rue du Loup*. — Bi-mensuel, 6 fr. par an ; — 0 fr. 20 la livraison. Nous souhaitons vie à cette publication qui veut seconder la cause et la vulgariser.

LIBRES PENSÉES

Les grandes questions de Dieu et de la création sont discutées dans le monde spirite et donnent lieu à de grandes divergences de vues. La vérité, suivant moi, vous a été donnée dans plus d'une dictée par divers Esprits : c'est que ces questions sont insolubles pour nous actuellement et ne peuvent donner lieu qu'à des hypothèses. La logique nous indique bien que certaines des hypothèses formulées ne peuvent être vraies, mais la vérité elle-même nous reste voilée.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal? Je ne sais, mais c'est un fait dont il faut nous accommoder.

Tant que la croyance aux conceptions présentées par les religions comme la vérité absolue restait entière et satisfaisait la grande majorité des hommes, ces derniers trouvaient dans ces données des bases pour régler

leur conduite. Leur moralité reposait sur ces conceptions qui lui servaient de mesure. Mais depuis que les progrès intellectuels réalisés par la majorité de nos frères les ont rendus plus difficiles à satisfaire, depuis qu'ils se sont arrogés le droit d'examiner librement ce qu'on leur ordonnait de croire, et de rejeter ce que leur bon sens, leur raison, leur sentiment du juste et de l'injuste ne leur permettaient pas d'accepter, la question a changé de face. Pour les esprits d'un avancement faible, et même moyen, l'obligation morale a été entamée, et les théories matérialistes venant leur fournir des arguments spécieux, l'égoïsme de beaucoup s'est donné libre carrière, de sorte qu'en apparence les idées du jour semblent avoir fait reculer le progrès.

C'est là ce qui imprime à la phase actuelle de la période de transition son caractère particulier. Les hommes, débarrassés de la crainte de Dieu, résistent moins à leurs passions ; mais ils ne sont pas pour cela devenus pires. Seulement, délivrés de la peur de voir le grand justicier intervenir pour les punir, ils ne craignent plus de montrer ce qu'ils sont. Ils s'abstenaient de certaines actions de peur du châtiment, et maintenant ils les commettent sans vergogne.

Cela montre que le niveau moral de notre humanité n'est pas encore bien élevé, puisqu'un si petit nombre d'hommes s'attache au bien pour lui-même, et pour leur propre satisfaction intime. Mais le mal porte en lui son remède. Des souffrances sans nombre naîtront de cette dépression morale apparente, et les hommes finiront par comprendre que le bonheur est dans le bien. Après une période de recul apparent, ils comprendront mieux le vrai progrès et feront des efforts pour l'atteindre.

Est-ce donc que je pense que le progrès moral peut se passer d'une conception générale présentant la justice divine comme sans cesse prête à frapper inexorablement le coupable ? En un mot la morale peut-elle se passer d'une sanction ?

Sans doute elle le peut, c'est ma conviction ; et la preuve c'est que, pour un nombre incommensurable d'Esprits, vos frères, elle s'en passe. Et vous mêmes, sans aller plus loin, descendez dans votre conscience, et dites-moi si vous évitez de faire le mal dans le but d'échapper à une répression, ou si vous n'agissez pas ainsi parce que vous avez du mal une horreur intime, et que le commettre serait pour vous une souffrance ? Je crois lire assez bien dans votre conscience pour pouvoir affirmer que tel est votre mobile. Mais au-dessus de vous il y a des myriades d'Esprits plus avancés, pour qui faire le bien est un bonheur, et qui ne sauraient même plus comment s'y prendre pour faire le mal. Est-ce la crainte d'un châtiment qui pousse ceux-là ? Assurément non ; et j'ajoute que ce n'est pas davantage l'espoir d'une récompense. Ils font le bien parce qu'ils sont devenus bons.

Il en sera ainsi de tous, y compris nos frères les plus arriérés. Il n'est donc pas exact de dire qu'il faut nécessairement une sanction à la morale pour qu'elle soit pratiquée. Mais ce qui est vrai, c'est que, dans les mondes arriérés et aux âges de civilisation commençante, la crainte d'une sanction est utile, est nécessaire pour mettre un peu d'ordre dans les sociétés. Mais il arrive forcément un temps où la réalité de cette sanction est discutée, et où les enfants devenus grands n'ont plus peur de Croquemitaine. Nous en sommes là, et notre milieu en est troublé par les motifs que je vous ai expliqués tout à l'heure. Mais c'est un mauvais moment à passer, après lequel notre humanité reprendra son mouvement ascensionnel avec un redoublement d'énergie.

Ne vous émotionnez donc pas de voir discuter toutes les questions ; de ces discussions naîtront de nouvelles lumières. L'utilité des croyances erronées et enfantines ne peut avoir qu'un temps. Le véritable progrès ne peut s'appuyer que sur la vérité.

La grande différence entre les degrés d'avancement des Esprits incarnés à la fois dans le même milieu fait nécessairement que les premières lueurs de la vérité aveuglent ceux qui n'ont pas encore la force d'en supporter l'éclat. Mais c'est un mal inévitable, car on ne peut demander aux plus avancés de tenir la lumière sous le boisseau de peur d'éblouir les vues faibles. C'était bon au temps de l'ésotérisme, alors que les hommes formaient de vils troupeaux, sous la conduite de quelques bergers. Aujourd'hui la vérité doit être criée sur les toits coûte que coûte, parce que l'avancement moyen de notre humanité peut supporter sa vulgarisation. Il en résultera des désordres temporaires, des troubles qui agiteront la société dans ses profondeurs. Mais le limon fécondera le champ, et une fois la tourmente passée, chacun s'apercevra avec stupeur que le point de vue séculaire est changé, et qu'il n'y a plus qu'à marcher avec ensemble sur la nouvelle route du progrès, débarrassée des obstacles qui la rendaient impraticable.

Il vous sera utile de méditer ces quelques idées. Elles serviront à vous faire comprendre beaucoup des événements contemporains, et à vous convaincre que celui qui recherche de bonne foi la vérité, à l'aide de ses propres lumières et de celles de ses frères d'étude, doit bannir toute crainte puérile d'une culpabilité qui n'existe pas. L'Église catholique savait ce qu'elle faisait quand elle érigeait en péché mortel la recherche de la vérité. Mais son système touche à sa fin, en même temps que son influence dont elle a tant abusé. (*Communication reçue au Groupe Bisontin.*)

L'ÈRE DE TRANSITION

2 *décembre* 1887 : Je désire dire mon mot au sujet des scandales dont le public se préoccupe en ce moment. Il ne faudrait pas croire que ce sont des agissements de natures inférieures dont peuvent se désintéresser ceux qui consacrent leur temps à l'étude philosophique des problèmes non encore complètement élucidés de l'humanité. Ce serait un faux point de vue. Rien de ce qui arrive dans le milieu humain dont nous faisons partie ne doit nous être indifférent. La solidarité pèse sur nous malgré nous et à notre insu. Nous recevons le contre-coup de tout ce qui se passe parmi nous, et d'autre part, par nos réflexions, nos pensées et nos aspirations, nous faisons notre partie dans le concert universel des volontés. Il importe donc que nous ne détournions pas notre attention des actions dont le mobile nous paraît regrettable, sous le prétexte que nous ne les approuvons pas et que nous ne sommes pas en situation de les modifier. Notre appréciation, et les sentiments que la connaissance de faits de cet ordre fait naître en nous contribuent pour leur part à former l'opinion publique moyenne, qui influe toujours grandement sur la marche des choses. Les incarnés sont des Esprits, et comme tels ils exercent une action occulte dans le monde, indépendamment de celle ostensible.

Vous devez comprendre, par tout ce qui se passe depuis quelques années, combien il est difficile de faire entrer les peuples dans la voie du vrai progrès. Cela est d'autant plus difficile qu'ils ne comprennent pas encore en quoi il consiste. Presque tous, gouvernés et gouvernants, mandats et mandataires, le placent dans les choses matérielles, et vous le savez comme moi, le progrès doit être avant tout moral, le bien-être matériel ne peut être qu'une de ses conséquences. Comment s'étonner après cela que des obstacles sans cesse renaissants surgissent sous les pas de ceux qui prétendent diriger les destinées des nations ?

Il ne pourrait en être autrement que si l'action spirituelle s'exerçait de manière à les seconder. Mais cela ne peut pas être, car le succès les confirmerait dans la fausse direction qu'ils suivent. Aussi sont-ils laissés à eux-mêmes, et il en résulte la marche désordonnée que vous voyez. Il en sera ainsi jusqu'au moment où, après avoir tâté toutes les mauvaises voies, les intelligences auront acquis les lumières nouvelles qui leur permettront de distinguer la bonne, la seule vraie, et sentiront en elles la volonté de s'y engager. Alors seulement l'aide leur sera donnée.

Voilà quelle sera la physionomie de l'ère de transition que nous traversons. Ce sera la lutte des passions matérielles, et vous pouvez juger par vous-mêmes que, dans tout ce qui arrive, il n'y a pas autre chose.

Ceci dit, je suis loin de vous engager à vous jeter dans la mêlée. Votre action serait impuissante, puisque vous ne pourriez pas être compris en ce moment. Mais il est bon, il est utile que vous vous teniez au courant de tout ce qui se passe, et que vous ayez sur toutes choses, sur ce qui se fait et sur ce qui devrait se faire, une opinion raisonnée. Vos pensées ne seront pas inutiles. Elles contribueront à répandre des idées justes dans le milieu ambiant, et contrebalanceront un certain nombre d'idées contraires. Vous ne voyez pas les idées, et cependant ce sont des forces.

(*Communication reçue par le groupe bisontin.*)

MADAME GONET

Communication du 31 *mars* 1888 : Une humanité abâtardie se relève de son engourdissement.

Nous savons ce que c'est que la vie maintenant, et si nous subissons des existences pénibles, si nous luttons, ce n'est plus sous le fouet des théocrates et de l'erreur.

Notre vue intellectuelle s'est étendue, et nous travaillons non seulement pour le présent mais aussi pour l'avenir.

Notre vie, autrefois si restreinte, s'est élargie maintenant; elle se poursuit d'une manière continue, à l'aide des réincarnations de notre âme, et ce fait, ouvre de larges horizons à la pensée qui devient féconde pour le bien de chacun et de la collectivité.

C'est bien là vraiment la vie dans tout son épanouissement, avec toutes ses espérances.

Et l'homme vieilli, laisse son corps usé, pour se réveiller à nouveau, car la jeunesse de son âme est éternelle.

Donnons à tous l'exemple d'une communion nouvelle en nous solidarisant tout d'abord entre nous.

Notre exemple sera contagieux. Et les peuples s'uniront, se solidariseront dans cette espérance d'un meilleur avenir.

Cette certitude de l'immortalité les rendra plus fermes en vue du bien et du juste, et meilleurs pour leurs semblables.

N'avons-nous pas devant nous toute une éternité de progrès? Si, sur la terre, par des luttes sans cesse renaissantes, les hommes souffrent, ne savent pas féconder leur mère nourricière, et faire que chacun ait sa part au banquet de la vie, au moins l'homme sérieux entrevoit que les misères matérielles et intellectuelles vont disparaître à toujours.

Enfants de la grande *famille une*, réveillez-vous car l'heure a sonné pour vous et des légions d'esprits sont venus vous dévoiler ce que vous devez être.

La grande voix de la nature, désormais, fait entendre pour tous des chants d'amour qui auront leur écho dans tous les cœurs.

L'homme se réveillera de son état de léthargie morale, et pour entrevoir la vérité il secouera la poussière du passé, tous les préjugés et les hontes de son abaissement intellectuel.

L'affranchissement de toute l'humanité, c'est la bonne nouvelle apportée par le spiritisme, ce libérateur de toutes les âmes, cet ami de la science et du progrès continu sur cette terre et ses sœurs de l'espace infini.

NÉCROLOGIE

M. Charles Décle qui, depuis plusieurs années, travaillait en collaboration avec le Dr Chazarain à trouver l'explication scientifique du mode d'action des moyens si variés par lesquels sont provoqués les phénomènes du magnétisme animal et de l'hypnotisme, est mort subitement le 1er mars, à l'âge de soixante-deux ans, sans que rien dans sa santé eût pu faire prévoir une telle fin.

Il était directeur depuis trente ans des distilleries de Rocourt, près de Saint-Quentin, l'une des usines les plus importantes en son genre du monde entier; là se pratiquent sur la plus grande échelle la distillation des mélasses et la fabrication des potasses et des soudes chimiquement pures, double industrie qu'avait créée M. Robert de Massy, frère de l'ancien sénateur du Loiret.

Mais M. Dècle, doué d'une rare intelligence, ayant des connaissances très variées et insatiable de savoir, ne se reposait de ses travaux industriels que pour s'occuper de questions d'art ou de science. Tout dans sa maison de la rue Condorcet révélait ses goûts ; les instruments de physique s'y voyaient à côté de chefs-d'œuvre d'ébénisterie, de peinture, de sculpture, de dessins et de livres rares.

Il aimait à élucider les questions scientifiques encore obscures qui rentraient dans le cadre de ses études, et nul mieux que lui ne savait diriger les expériences qui pouvaient mener à ce but.

Aussi, lorsqu'en 1885, il se mit à étudier, avec la collaboration du Dr Chazarain, les phénomènes signalés par Reichemback dans ses *Lettres odiques*, il y apporta une ardeur, une activité et un esprit de méthode tels qu'au bout de quelques mois la polarité humaine et universelle était scientifiquement démontrée. C'est ainsi que parurent successivement les deux brochures : « Démonstration expérimentale du corps humain » (août-décembre 1885) et « Découverte de la polarité humaine » (août 1886) résultat de milliers d'expériences faites par les deux auteurs, dans les

conditions les plus variées, sur un grand nombre de sujets hypnotisables.

La découverte de la polarité humaine, telle qu'elle a été exposée dans les deux travaux précédents, devait conduire MM. Chazarain et Dècle à celle des courants de la polarité dans le corps humain et c'est ce qui eut lieu. Ils en firent au mois de septembre dernier, sous le titre de : « Les courants de la polarité dans l'aimant et dans le corps humain », une communication du plus haut intérêt au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences réuni à Toulouse.

Or, cette dernière découverte a une importance non moins grande que celle de la polarité proprement dite, qu'elle complète et dont elle explique quelques apparentes contradictions; elle donne la loi des courants fournis par la pile, l'aimant, les membres humains, etc., tandis que celle-ci n'expliquait que les actions de l'électricité rayonnante, fournie par les corps des trois règnes. Ensemble, elles donnent à l'emploi médical de l'électricité une base véritablement scientifique et le moyen de puiser cette électricité dans presque tous les corps, tout en rendant son application plus commode et plus facile.

La communication faite au congrès de Toulouse, publiée en un volume in-8° de 100 pages, contenant 118 figures explicatives, a paru juste le jour de la mort de M. Dècle.

Tous ceux qui s'intéressent aux découvertes scientifiques que peut utiliser la thérapeutique des maladies nerveuses et mentales déploreront la fin imprévue de ce chercheur infatigable; sa mort est une véritable perte pour la science qu'il servait avec un dévouement remarquable, et les hommes sont rares qui, comme lui, veulent et peuvent la cultiver pour elle-même et n'ont d'autre ambition que celle de vouloir répandre des vérités utiles.

Mais l'œuvre scientifique à laquelle MM. Chazarain et Dècle ont collaboré restera, parce qu'elle repose sur des faits certains, constatés et contrôlés par un grand nombre d'observateurs et vérifiables par tous ceux qui voudront aborder cette étude sans parti pris, et encore parce qu'elle renferme, de l'aveu de tous les hommes compétents, le germe d'un nouveau mode de traitement des maladies du système nerveux par les agents physiques, traitement qui, un jour ou l'autre, devra s'imposer.

M. Dècle était positiviste et longtemps ses croyances philosophiques lui firent repousser un *au delà* que rien ne lui avait démontré. Mais il était d'une bonne foi extrême et le jour où, par la méthode expérimentale, il put reconnaître la réalité de certains phénomènes attribués à la force psychique, il fut gagné à la cause du nouveau spiritualisme.

M. EDOUARD BOUGUERET, ancien député de la Côte-d'Or, spirite con-

vaincu, homme de bien dans l'acception du mot, est décédé le 6 avril courant ; le soir, avant de nous livrer au repos, adressons une bonne et affectueuse pensée à cet esprit, aussi à celui de M. TERMET, décédé à Yvetot, en mars dernier, médium âgé de quatre-vingt-huit ans ; ce fut un spirite de la première heure.

Même pensée à l'esprit d'un spirite éclairé, mort à Versailles, en mars dernier, à l'âge de soixante-douze ans, M. RAYMOND-CÉLESTIN LATAPIE. — *M. J. Sohier*, président de l'Union spirite de *Reims*, nous fait part du décès, dans cette ville, de ALBERT CHEVRION, enterré spiritement par les membres de cette importante société.

A Lorient (*Morbihan*), chez *M. Payen*, 33, rue de l'Hôpital, vient de se fonder un groupe spirite, qui demande à entrer en relation avec tous les groupes de la France ; écrire à ce groupe qui demande des conseils pour développer la médiumnité (GROUPE SPIRITE DE LORIENT).

BIBLIOGRAPHIE : L'un de nos F. E. S. d'Italie, M. M..., nous envoie un gros volume très bien relié, qui contient deux ouvrages rares de Mirville : *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques* et : *Question des Esprits* — c'est un grand in-8°, de 705 pages, 20 fr., port payé. (*Rare.*)

VIENT DE PARAITRE : *Guide pratique du médium guérisseur*, édité par notre librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, imprimé sur beau papier ; le *Messager de Liège* nous a donné le droit de le rééditer. Nous en avons fait un beau petit volume, sur papier confortable, imprimé avec soin. Nous avons revisé ce bon et utile Guide, cherchant toujours à le rendre plus clair, plus en accord avec les découvertes nouvelles.

Les familles, avec ce guide, pourront trouver chez elles des magnétiseurs qui guériront ceux qu'ils aiment ; les conseils pratiques, contenus dans cette œuvre, sont frappés au coin du bon sens, de la raison et de l'expérience. (Prix : 0 fr. 75 c. au lieu de 1 fr.— 13 exemplaires 9 fr.).

SOUVENIRS D'UN SPIRITE : Nous avons dit plusieurs fois déjà que la famille de M. *Amand Greslez* de Sétif, Algérie, éditait les *Souvenirs spirites* de ce frère décédé en 1887 ; ce volume d'un vieux praticien en spiritisme, curieux et intéressant à lire, représente bien le caractère de l'auteur ; il est l'image fidèle de toutes les phases par lesquelles a passé ce lutteur, ce chercheur, cet érudit.

Il y a là, une conviction réfléchie, un esprit de suite rare pendant une longue période d'années ; notre frère regrettait de ne pouvoir être plus militant et nul plus que lui n'a écrit des articles que la presse française a insérés ; il a correspondu avec les hommes actifs du spiritisme dans le monde et chacun l'honorait pour son courage et sa franchise.

Le lire, sera le connaître ; nous ne sommes pas toujours complètement d'accord sur les points qu'il a traités, mais ce fut un chercheur de vérité, un logicien, un caractère réel, droit et inflexible, ami du devoir, il était surtout d'une ardeur sans pareille pour soutenir la thèse qu'il présentait à ses lecteurs. Cette âme a toujours honoré le nom qu'elle portait. 2 fr. le vol., port payé, à la librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs.

SOUVENIRS DU GROUPE GIRONDIN : par M. *Thibaud*, volume de communications intéressantes, commentées avec soin par le spirite éclairé qui les a réunies. 2 fr. 25.

PENSÉES DE CARITA ET RÉFLEXIONS DE MARIE : communications très belles, réunies par M. Laurent de Faget, 1 fr. — 10 exemplaires, 9 fr.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
LE PHARAON MERNEPHTAH, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eichtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e Année — No 9 — 1er Mai 1888.

AVIS. — Se réabonner par la poste à l'ordre de M. Leymarie.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme*, et *sa librairie*, seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs* (entrée, 1, rue de Chabanais), au 1er juillet 1888.

QUELQUES FRÈRES EN SPIRITISME nous préviennent que des personnes se présentent chez eux, *en notre nom*, pour réclamer des secours; la Société n'a *jamais envoyé* qui que ce soit chez nos frères. Pour arrêter *cette exploitation*, réclamer une lettre de notre société, avec son cachet et la signature de l'administrateur.

ACTION POUR LA PAIX

Le Médium *Théophile Corni*, spirite de la première heure, homme considérable dans la société Italienne, obtenait la communication suivante, le 12 mars 1888 :

Demande : Mon Dieu, j'implore ton assistance. Je suis à la disposition des Esprits, nos guides protecteurs, et les prie de me faire écrire quelques paroles utiles aux Français et aux Italiens.

Réponse : « Spirites mes frères, en faisant chacun dans votre milieu un effort continu, vous aurez une salutaire influence sur la marche des événements. Ayez tous le courage de votre opinion, et n'imitez pas les anciens philosophes grecs, auxquels on a reconnu l'intuition du bien, leurs écrits le prouvent assez, et qui, dans la vie ordinaire, agissaient contrairement aux vérités énoncées dans leurs œuvres.

« L'âme incarnée qui possède une quantité de vérités, doit avoir l'énergie de les mettre à la portée de tous.

« Dix personnes écoutent-elles le dire d'un spirite sensé, instruit ? cinq consentiront à étudier sa philosophie. C'est, là, un gain réel pour le propagateur de vérités, car ceux qui les avaient écartées *a priori* se mettent à l'œuvre, résolument, pour en démontrer la valeur exacte.

« Vous me répondrez, peut-être, que chaque être ayant son caractère, ses tendances diverses, il est sage d'agir auprès de chacun d'eux avec prudence, celui qu'on veut initier pouvant vous taxer de folie ou d'hallucination.

« Les autres raisons que vous m'offririez, doivent être soumises à ce rai-

sonnement : il existe une grande différence entre celui qui veut être prédicateur et missionnaire, et le chercheur consciencieux qui s'appuie sur des faits reconnus et des théories basées sur le bon sens et la raison ; sans jouer au docteur, si dans une controverse, un homme sérieux dit : J'ai vu, j'ai entendu, on a écrit ou raconté telles choses, on peut tout au plus lui répondre : Je doute, c'est impossible, vous êtes sous le charme d'une illusion, monnaie courante des opinions contradictoires, mais le chercheur consciencieux n'en peut être diminué.

« Plus qu'à l'ordinaire nous devons insister auprès des spirites éclairés ; voici pourquoi : Nous sommes en des temps difficiles, et plus il y aura de spirites disséminés sur la terre, plus sera grande cette probabilité d'éviter des calamités lamentables.

« Médium Théophile Corni, écris à Leymarie, ce que depuis longtemps nous t'avons recommandé : prie-le d'insister auprès du comité de la société scientifique du Spiritisme pour l'insertion dans la plus prochaine revue de la déclaration suivante, faite au nom de tous les spirites Italiens à leurs frères de France auxquels ils envoient leurs saluts affectueux. Ils s'unissent à eux pour déplorer les dissidences qui séparent deux nations sœurs.

« Les Spirites Franco-Italiens, unis par la solidarité, doivent éclairer les égarés qui, pour soutenir les intérêts de leur patrie, insultent leurs voisins.

« Ils doivent ouvrir l'intelligence de ces hommes politiques par qui la paix peut être maintenue.

« Oui, il faut vouloir, avec sagesse et esprit de suite, et les dépositaires de l'autorité publique seront assistés par des esprits plus élevés ; mus par la vraie gloire qui consiste dans les œuvres de paix, ils iront vers tout ce qui est fraternel et pacifique ; ils fuiront la guerre qui trouble tous les travaux, arrête le développement de toutes les puissances physiques et intellectuelles, car elle dévore en un an ce que l'épargne d'un peuple produit après vingt printemps de labeurs accumulés.

« Autour de nous, calmons les esprits à l'aide des vérités enseignées par Jésus, et par les génies qui honorent l'humanité ; que notre société redevienne essentiellement chrétienne, après avoir été païenne sous le masque du catholicisme absolu et intolérant.

« Hommes d'états, soyez conciliants et fraternels, ayez des idées utilitaires, faciles et promptes à appliquer au bénéfice de l'humanité ; jusqu'ici les hommes ont été trompés par les rhétoriciens qui reflètent les tendances et les passions de certaines classes privilégiées ; leurs paroles ont fait perdre la juste conception des choses au bénéfice d'appétits inavouables, et ce sont ces hommes qui préparent l'égorgement de peuples à peuples et leur ruine mutuelle en détruisant tous les fruits de la *vie*.

« Chaque être, en se réincarnant, se doit à tous dans la mesure de son avancement intellectuel et moral.

« Français et Italiens, à l'aide de nos amis, agissons sur les journalistes, sur les professeurs, sur les hommes de gouvernement, pour faire cesser l'étrange méprise qui se commet en ce moment, par des invectives à l'adresse d'un peuple considéré comme ennemi ! !

« Il est si facile de se servir de l'épigramme, de la vulgaire injure ! laissons ces choses dangereuses et mettons au grand jour les motifs trop évidents que la France et l'Italie possèdent pour ne pas rompre la paix. En répondant avec bienveillance aux raisons données par un soi-disant adversaires, on se fixerait sur des solutions équitables et généreuses.

« Ces considérations doivent être répandues par le journalisme spirite, dans les villes d'Europe menacées par la ruine future.

« Il n'est donc point effrayé de la responsabilité qu'il assume, l'auteur de cet épouvantable mouvement, que nous n'avons pas à nommer ? Malheur au souverain absolu ou constitutionnel, à l'homme d'état qui provoquera le premier mouvement en avant donné à la machine guerrière ; les siècles succèderont aux siècles et néanmoins la vengeance de tant de victimes immolées à ses plans le poursuivra sans cesse.

« Les cours impériales de Saint-Pétersbourg, de Vienne, de Berlin, font bon accueil au spiritisme, de même au Quirinal ; en France, les travaux d'Allan Kardec et de ses successeurs devraient l'y avoir fortement acclimaté, aussi, faites y une croisade en faveur de la paix et du désarmement général et contre toutes velléités d'idées guerrières.

« Les ignorants qui croient être des savants riront de notre projet, et cela nous excitera simplement à les plaindre, à les aimer, à désirer ardemment qu'ils s'assimilent de hautes vérités nécessaires au développement intellectuel de l'humanité.

« L'humanité avancée, au contraire de l'humanité arriérée qui préconise la guerre, ne vit réellement que par la paix, par le travail solidaire seul élément d'harmonie parmi nous, et sa mission est de lutter constamment contre le mal, le mensonge, l'orgueil, l'égoïsme ; elle doit chercher à éclairer, le méchant, le fourbe, le vaniteux, pour les sauver malgré eux et en faire des éléments utiles et nécessaires au bonheur de tous.

« Aux yeux du spirite éclairé, tout s'efface devant cette grande et généreuse guerre de celui qui croit à la justice et à la responsabilité des actes, contre l'ignorant et l'ambitieux également amis du désordre ».

POLARITÉ HUMAINE

Nous avons inséré l'article suivant de M. Robert, non pour tourmenter les partisans de la polarité, mais pour leur permettre de répondre à l'attaque du signataire de cet article. La vérité jaillira de cette discussion qui doit être courtoise :

« Il n'est pas de question, si sérieuse soit-elle, qui ne crée, en dehors de ses partisans, des hommes heureux de se mettre en évidence, et qui, maladroitement et invariablement, tournent cette question en ridicule ! et la confusion obstructive qu'ils établissent à l'aide de leurs fausses théories, devient une entrave à son développement naturel.

Cette grande vérité, le magnétisme humain, par sa nature abstraite et son apparence d'être du domaine du merveilleux, devait, fatalement, être aux prises avec cet écueil : la spéculation.

Depuis que les savants se sont officiellement occupés de magnétisme, nous avons vu jaillir une foule d'interprétations plus bizarres les unes que les autres.

A l'époque où les magnétiseurs furent seuls à pratiquer le magnétisme, il y eut des différences d'opinion sur la nature des causes à l'aide desquelles se produisent les effets du magnétisme; l'incrédulité, la routine, l'ignorance ou la malveillance, produisirent alors des critiques acerbes, mais le magnétisme en général, restait dans sa marche droite d'études et de propagation, celle dans laquelle l'avaient tenu une succession d'hommes dévoués à cette cause. Les résultats obtenus, des malades innombrables guéris, étaient la seule réponse, la plus éloquente à donner à qui les voulait discréditer.

La voie était donc tracée, il n'y avait qu'à la suivre; les savants n'en ont pas jugé ainsi.

De l'apparition de l'hypnotisme, date cette période de confusion dans laquelle se débat aujourd'hui le magnétisme. Les savants, considérant avec mépris les travaux antérieurs, échafaudés avec tant de patience et de dévouement par les magnétiseurs, se sont inspirés de causes illusoires; ils ont provoqué des phénomènes par lesquels la fantaisie se donne libre cours.

Aussi a-t-on vu surgir, *officiellement*, ces exhibitions bruyantes de suggestions à outrance, de vols et d'assassinats propres tout au plus à produire des ébranlements cérébraux, à développer chez les malheureuses victimes qui leur servent de sujets, des névroses à jamais incurables.

C'est à cette époque, également, qu'apparaissent tous ces négociants en hypnotisme, qui battent les capitales et la province, en faisant exécuter à leurs sujets les choses les plus abracadabrantes et du plus mauvais goût. Ils leur font manger de la chandelle, avaler des pommes de terre crues, boire

de l'huile de foie de morue, et ainsi, par leurs suggestions brutales, ils attirent partout un public toujours avide d'émotions violentes! Ils laissent dans toutes les villes où ils passent, des paralytiques on des hallucinés.

Puis sont venues ces quantités de livres creux, avec leurs théories saugrenues, qui laissent aux lecteurs le regret de les avoir lus, aux auteurs l'amertume de les avoir produits à la hâte, sans les avoir digérés et médités longuement.

Leur vanité n'a rien négligé ! Chacun, naturellement, a voulu apporter sa petite découverte; assurément, pour toute nature ambitieuse, l'occasion était trop belle de se donner un peu de notoriété.

Nous avons alors vu mettre au jour ces *coups de pistolet*, ces *percussions musculaires*, cette grande *théorie des transferts*, l'*action des couleurs* et des *médicaments à distance*, dans lesquels se sont fourvoyés, faute de discernement, des savants d'un réel mérite.

Mais à côté de ces savants qui, dans cette occasion, ont *pris l'ombre pour la proie*, il s'est trouvé des spéculateurs étranges, comme il y en a toujours parmi les faux scientistes, lesquels ont compté sur l'*ignorance des uns*, sur la *confiance aveugle* des autres, et la *bêtise de tous*, pour faire des *découvertes* qui n'ont pas leur raison d'être.

A l'étranger, ces soi-disant découvertes viennent de Paris, et cela suffit. Nous voulons souffler sur ces choses erronées, et ramener nos amis studieux de tous les pays à la froide et simple réalité scientifique, à ce qui est vrai.

Nous allons essayer de déblayer notre voie; avant de nous occuper de la polarité, il est assurément bon de connaître la valeur intellectuelle et la *finesse d'observation* de ses innovateurs.

Nous allons essayer d'en donner une idée en nous reportant à ce que nous avons constaté dans une séance expérimentale.

M. Durville, par exemple, prétend que l'hypnotisme diffère absolument du magnétisme, en ce sens, « qu'un sujet magnétisé n'est jamais fatigué, parce qu'il reste, toujours, dans un état passif », tandis qu'un sujet hypnotisé se fatigue beaucoup, parce qu'il est actif (*sic*).

Pour donner une preuve, à l'aide de son observation, il produit des effets d'automatisme, c'est-à-dire que, donnant à son sujet un parapluie, celui-ci l'ouvre comme pour s'abriter; si c'est un lorgnon, il le met sur son nez; un chapeau, il le place sur sa tête, etc., etc.

Il ne comprend pas, ce célèbre expérimentateur, qu'il n'y a là *qu'une suggestion*.

Il ne se rend pas compte que, chaque objet donné à son sujet, de même qu'une parole, un geste et quelquefois même une pensée, CRÉE UNE IMAGE dans le cerveau du patient, et que, *cette image se traduit en* UN ORDRE *qu'il*

exécute. Il déclare ainsi, *actif*, un malheureux auquel on peut faire subir toutes les hallucinations, faire exécuter toutes les suggestions, que l'on peut transformer en roi, auquel on peut faire *manger même de la chandelle* (Donatisme) en guise de bâton de sucre d'orge!

Que serait-ce donc, s'il était passif?...

Puis il termine, en affirmant qu'un sujet hypnotisé est inaccessible à l'action magnétique! Il en donne la preuve en essayant de le réveiller par des passes transversales (*magnétiques*), assurant qu'il ne peut l'être qu'à l'aide d'un *soufflet de cuisine?...* En effet, il prend un soufflet, souffle et le sujet se réveille. Vous voyez donc bien, qu'ici encore, il n'a pas compris qu'il n'y avait là *qu'une suggestion*.

Si le sujet ne se *réveille pas* par des *passes*, c'est qu'il est entraîné dans cet ordre de phénomènes, et qu'on lui a *imposé* de ne se réveiller qu'avec l'aide du soufflet.

Avec ce simple exposé, mes lecteurs doivent être édifiés, ce semble, sur le jugement expérimental de notre soi-disant savant; nous allons examiner ce que vaut la polarité humaine.

Je ne puis dissimuler que je me trouve ici en présence d'un imbroglio dans lequel il m'est difficile, je dirai même presque impossible, de me reconnaître, car il y a *deux méthodes* PARFAITEMENT DISTINCTES *de polarité humaine :* celle de MM. Chazarain et Dècle, qui met le *pôle positif* au *côté gauche*, et celle de *M. Durville* qui le place au *côté droit*; de sorte que, si suivant une théorie, on rapproche deux pôles de noms contraires, ils se trouvent être en présence de pôles du même nom, d'après l'autre théorie.

Il faudrait pourtant s'entendre. L'application d'un aimant sur le corps ne peut pas être en *même temps* en *isonome* et en *hétéronome*; il me paraît qu'une anomalie semblable devrait suffire pour démontrer la *négation absolue* de la polarité humaine, si nous ne tenions à prouver expérimentalement combien ces messieurs ont été hallucinés par un mirage étrange; ils ont pris l'apparence pour le fait.

Ce n'est pas tout; non seulement les uns mettent le *pôle positif* à *gauche* du corps humain, et l'autre à *droite*, mais tandis que MM. Dècle et Chazarain trouvent le *pôle positif* dans le *côté externe* de tous les membres, et le *pôle négatif* dans le *côté interne*, M. Durville sépare le *corps* en deux *parties longitudinales* et en fait l'une *positive*, l'autre *négative*.

Vraiment, ces messieurs qui se disputent l'honneur de cette si belle découverte, auraient assurément usé de *prudence*, si, avant de répandre leurs brochures à profusion, ils s'étaient entendus au moins sur le point de départ de leurs théories respectives, ne serait-ce que pour éviter le sourire de tout homme de bon sens.

Vient ensuite la *bi-polarité.* C'est à dire que tel membre, qui se trouve être positif, a une subdivision de polarité. Ainsi, suivant M. Durville, le bras droit a le pôle positif dans sa partie antérieure et la paume de la main, et le pôle négatif dans la partie postérieure et le dos de la main. Les *doigts même* de ce bras ont le *côté positif* du *côté* du *petit doigt*, et le *négatif* du *côté du pouce.*

Ainsi, en présentant la main à un sujet, les deux pôles agissent forcément en même temps, à moins qu'il n'y en ait un qui, comme les *Français à Fontenoy*, dise à l'autre, avec une politesse exquise : « AGISSEZ LE PREMIER. »

Décidément, la confusion est complète ! MM. Dècle et Chazarain, avec une bonne foi indéniable, et l'autre avec une audace sans pareille, déclarent, chacun de leur côté, avoir *trouvé la loi*, jusqu'à eux inconnue, qui *préside aux manifestations du magnétisme* ! ! !

Voici maintenant *les gauchers*; ah! par exemple, ici, les rivaux sont d'accord : les uns, comme l'autre, déclarent que chez les gauchers, les pôles sont intervertis, de sorte que celui qui prend le pôle positif à droite chez le droitier, le trouve à gauche chez le gaucher.

Pourquoi?... On n'a jamais pu le savoir. C'est absurde, mais il faut avoir la foi.

Un autre point sur lequel ces messieurs sont également d'accord, c'est la *négation de la volonté dans les effets du magnétisme*, et l'attribution, à tous les *corps inertes* d'exercer sur un *sensitif* la même *influence* que l'homme ; de telle sorte que, si leur théorie était vraie, la conséquence serait la négation de la vie ! l'humanité serait à la merci de l'inertie, et l'homme resterait *stupéfié* devant le *premier manche à balai venu.*

C'est là vraiment une admirable conception ; ces messieurs, par *leur découverte*, auront fait faire un grand pas à la science.

Expérimentalement, examinons maintenant la polarité.

M. Durville place la tige d'une branche de géranium dans la main d'un sujet (l'extrémité de la tige est négative et le sommet positif), peu nous importe la main ; le bras *se contracture.*

L'opérateur prend la tige et la redonne au sujet, par le côté opposé ; le bras revient à l'état normal, c'est-à-dire *en résolution.*

Il en est de même d'un crayon, d'une canne, etc., etc.

Il est absolument certain qu'un sujet tant soi peu *entraîné*, est toujours disposé à donner le phénomène qu'on lui demande ; tout ce qu'il peut faire, quand le *bras* est en *résolution*, c'est de se *contracturer*, et s'il est *contracturé* de revenir en *résolution.*

Mais ce que M. Durville se garde bien de faire, c'est de tromper son sujet,

en mettant un pôle contraire à celui qui doit produire le phénomène, car, il verrait alors que l'*effet produit* serait le *même*. Tout cela est *tellement banal* que l'on ne comprend pas que l'on soit obligé de perdre son temps à le contredire.

L'*erreur* de la *découverte* de la *polarité humaine* est la même que celle des médicaments à distance, de MM. Bouru et Buro, présentée à l'Académie de médecine par M. le docteur Luys; j'ai publié, à ce sujet, une étude dans l'*Indépendance belge*, du 6 novembre dernier, étude qui a contribué au rapport négatif de la commission de la Faculté, par M. Dujardin-Beaumetz.

En effet, suivons attentivement notre raisonnement : la même jeune fille, qui a eu le bras contracturé par la tige de géranium de M. Durville, au cours de la séance, peut en sortant de là, aller au marché, acheter une botte de ces mêmes fleurs et rentrer chez elle, inconsciente de l'action du géranium.

Pourquoi?... Parce que dans le premier cas, elle s'est trouvée dans un milieu expérimental où son imagination la prédisposait à recevoir une suggestion, et qu'une fois rendue à elle-même, cette action du géranium n'a plus aucune influence sur elle.

Il en est du reste ainsi de toutes les expériences que l'on peut faire.

Autre chose : un *sensitif*, disent ces messieurs, peut agir sur lui-même, sans l'*intervention de la volonté;* mais alors, si ce *sensitif* a une *démangeaison à un bras* et qu'il se le *gratte* avec l'autre main, la *contracture sera immédiate*, non seulement d'un bras, mais des deux ; car, si nous admettons que le bras gauche agisse sur le droit, celui-ci agit sur le gauche ; et mille cas se présenteront, où ce phénomène, que j'appellerai *accident*, se produira.

A ce compte-là, étant donné l'*état de névrose* auquel l'humanité est soumise, par suite du surmenage de la vie, il y aurait la moitié du monde paralysé et l'autre moitié passerait son temps à la décontracturer.

Assurément mal en a pris à celui qui a fait, *avec un simple* MORCEAU DE BOIS, les *expériences* faites par MM. *Dècle et Chazarain* à l'*aide d'un aimant*, car ces derniers prétendent que l'on a ainsi *donné une affirmation* à leur *découverte, tout étant polarisé* !

Allons ! que ces messieurs ne triomphent pas aussi vite ! J'ajouterai que ces *mêmes expériences* ont été *faites* avec... RIEN DU TOUT, en laissant *croire* au sujet qu'il y *avait quelque chose*; dans ce cas, l'effet produit a été absolument le même.

Qu'en disent nos savants renommés, auxquels *j'offre* une *séance expérimentale contradictoire?*

Il y a bien encore une quantité de détails dont nous pourrions prouver la nullité, mais j'espère que le lecteur me saura gré de les passer sous silence;

en vérité, il ne doit pas plus s'amuser à me lire, que moi à écrire sur de *pareilles billevesées*! Cependant, s'il le fallait, dans l'intérêt de la *vérité magnétique*, je m'y *résignerais*, comme on se résigne à faire une *corvée utile*.

D'après la critique que je viens de faire, est-ce à dire que, en suivant la méthode de la polarité, on ne puisse obtenir de bons résultats? Nullement.

Le meilleur moyen pour magnétiser, est assurément celui dans lequel le magnétiseur a le plus de confiance; c'est incontestablement le moyen le plus certain de fixer sa volonté, pour communiquer *au patient* la *force vitale* dont il dispose.

Qu'on me permette cependant de dire que le *travail* élaboré si péniblement par ces messieurs est *complètement inutile*, *nuisible même*, en ce sens qu'il jette une complication d'action et une *confusion inextricable* dans une science dont la simplicité est égale à la grandeur.

Voyons, est-ce que nos vieux et estimés magnétiseurs, les *Deleuze*, les *Lafontaine*, les *Dupotet* et tant d'autres, qui ne sont malheureusement pas remplacés, se sont jamais occupés s'ils agissaient de la main droite ou de la main gauche? Quand une *main* était *fatiguée*, ils la *remplaçaient par l'autre*, voilà tout.

Messieurs les polaristes prétendraient-ils obtenir des résultats plus favorables que ceux qui leur ont tracé la voie, et que le désir seul de *se mettre en évidence* leur fait abandonner?

Je puis en parler, car enfin, j'ai pour moi ma longue expérience, et je viens *modestement* dire à ces messieurs que *jamais*, je n'ai pu constater une *différence d'action* dans les *diverses attitudes* où je me plaçais.

Si je veux provoquer la contracture d'un bras ou une attraction et que je me trouve en face de mon sujet, c'est ma main droite qui agit sur le bras gauche; mais si je me place derrière le sujet, ma main droite agit sur la main droite et pourtant les *effets que j'obtiens sont toujours les mêmes*.

L'*agent magnétique*, tout en pouvant être le résultat des courants terrestres, comme aussi de toutes les substances de la nature connues et inconnues, n'est pas moins, par les modifications que ces substances subissent par l'action chimique de l'organisme, un agent vital animalisé, tout particulier, *agissant* sous l'*influence de la volonté* et produisant des *effets* en *rapport* avec la *sensibilité* des *personnes* sur lesquelles on le dirige, et les *prédispositions d'impressionnabilité* dans lesquelles on les place.

En dehors de cela, il n'y a qu'illusion, hallucination, suggestion.

Qu'ils se persuadent bien, surtout, que la *suggestion* est le grand écueil auquel l'expérimentateur ne peut se soustraire, surtout s'il a le malheur de *s'abandonner* au MOINDRE ENTHOUSIASME.

L'année dernière j'écrivis à *M. Durville* pour lui *proposer* une *séance con-*

tradictoire ; je dois avouer, humblement, qu'il m'a fait l'*honneur* de ne *pas me répondre.*

Cette nouvelle occasion s'offre à moi pour lui *renouveler ma proposition ;* s'il est dans le vrai, si sa *conviction* est *sérieuse* et *profonde,* sa méthode ne pourra que s'affirmer par cette controverse; mais *s'il s'obstine* à refuser l'ÉPREUVE à LAQUELLE JE LE CONVIE, dans l'intérêt de la vérité, c'est qu'il *craint* que cette *grande découverte,* dont il fait métier, et que *la réclame* essaie de faire entendre aux quatre points du globe, n'est qu'une AFFREUSE FUMISTERIE... Et, *il n'acceptera pas.*

Vieux lutteur, homme de vérité, je cherche sans cesse la lumière; je suis entièrement à la disposition des auteurs de découvertes en magnétisme, qu'ils soient docteurs ou inventeurs, et devant un public choisi (le dessus du panier) nous nous éclairerons mutuellement pour rendre hommage aux pratiques expérimentales, purement scientifiques, qui exigent la simplicité, la clarté, l'esprit de justice. A. ROBERT.

Note de la Rédaction: Il reste bien entendu que les adversaires de M. Robert peuvent lui répondre et que notre salle leur est offerte pour une séance contradictoire.

Pour le public auquel nous recommandons les volumes sur la polarité, il est essentiel que le dernier mot reste à celui qui prouvera la réalité de ce qu'il avance.

Or M. Robert joue cartes sur table, ce semble.

Pour Allan Kardec, qui honorait grandement le magnétisme, qui fut lui-même un puissant magnétiseur, il est désirable que justice soit rendue à qui de droit. La question est très intéressante pour les véritables investigateurs.

MÉDICAMENTS A DISTANCE. SUGGESTION

Nous tirons du journal l'*Indépendance belge* l'article suivant :

On sait l'intérêt qu'ont suscité dans le monde savant les récentes expériences de M. le Dr Luys sur l'action réflexe de certaines substances présentées à des sujets endormis.

Ces phénomènes, qui ont fait l'objet d'une communication à l'Académie de Paris, sont d'ordre scientifique. Mais il n'est pas sans intérêt d'entendre sur ce sujet l'avis d'un magnétiseur de l'ancienne école, d'un de ceux qui se livraient, non sans succès, à des pratiques magnétiques avant que les phénomènes de l'hypnotisme ne fussent entrés dans la période expérimentale et rationnelle qu'ont inaugurée le docteur Charcot et ses savants émules.

Quelques progrès qu'ait réalisés la connaissance des maladies nerveuses,

les faits nouveaux relevés chaque jour et à l'étude desquels la communication de M. le docteur Luys apporte un document intéressant, ces phénomènes subtils prouvent que le domaine des recherches dans cette voie est ouvert encore à bien des découvertes.

Le point obscur qui subsiste est celui qui touche aux phénomènes d'ordre purement psychique. Si tous les faits physiologiques sont admis et constatés par la science, il en est d'autres qui lui échappent. Ce sont ceux qui relèvent de l'influence de la pensée agissant sans manifestations extérieures, en d'autres termes de la suggestion mentale.

C'est sur ce terrain que s'est placé l'auteur des notes inédites qu'on va lire et qui, sans prétentions théoriques ou scientifiques, n'en offrent pas moins un réel intérêt.

« Depuis quelque temps le monde savant se passionne pour l'étude du magnétisme. Sous le vocable d'hypnotisme, la doctrine mesmérienne est entrée dans la période sérieuse d'expérimentation, et le moment ne nous paraît pas éloigné où la science aura consacré, pour le bien de l'humanité, une grande conquête préconisée depuis longtemps par les magnétiseurs. Il est vrai que les médecins n'admettent pas encore, dans sa cause comme dans ses effets, la vérité telle que les magnétiseurs ont cru pouvoir l'affirmer; mais nous ne doutons pas qu'entraînés par les faits, ils oublieront l'esprit de système avec lequel ils ont longtemps envisagé cette question et qu'ils comprendront que leurs devanciers moins savants n'avaient rien exagéré.

« Cependant qu'ils y prennent garde; l'entraînement est ici facile; l'exagération est aussi mauvaise conseillère que l'incrédulité et l'idée préconcue; l'une comme l'autre peuvent donner lieu à des théories aventurées, et les théories trop hâtives pourraient conduire à des erreurs qui, pour être scientifiques, n'en seraient pas moins regrettables, ne fût-ce que pour le retard qu'elles occasionneraient à la solution d'un des problèmes les plus intéressants que la science ait rencontrés devant elle.

« Il y a deux ans qu'au congrès médical de Grenoble, MM. Burot et Bourru avaient signalé l'action des médicaments à distance.

« La chose n'était pas nouvelle. Déjà, depuis longtemps, certains magnétiseurs avaient prétendu faire éprouver l'effet des médicaments à leurs sujets en interposant diverses substances entre eux pendant l'action de la magnétisation, de même qu'il leur arrivait de purger le malade par suggestion en lui faisant prendre un verre d'eau simple et lui persuadant que c'était une purgation.

« Donc, le phénomène était déjà du domaine de l'expérience. Voyons maintenant à quelle cause il faut le rattacher et quelle conséquence la science peut, à notre humble avis, en retirer.



« La communication de MM. Burot et Bourru était, pour ainsi dire, passée inaperçue. M. le docteur Luys a jugé très justement qu'il pouvait y avoir là un sujet de sérieuse observation et il a repris, il a renouvelé ces recherches en les pratiquant sur une plus vaste échelle.

« Après un long travail, il vient de présenter à l'Académie une note qui a excité l'attention du monde savant, et une commission de cinq membres de l'illustre assemblée a été immédiatement nommée pour l'examiner.

« Les faits sont tels, en effet, que nul n'y peut demeurer indifférent.

« L'expérience consiste à présenter une substance médicamenteuse quelconque à un sujet hypnotisé pour obtenir presque immédiatement l'effet de cette substance. C'est ainsi qu'en présentant un flacon d'alcool, l'expérimentateur produit l'ivresse, si le flacon contient de l'ipécacuanha il obtient des nausées jusqu'au vomissement, et si c'est un toxique qu'il emploie, le sujet donne tous les symptômes d'un empoisonnement qui peut, dit M. Luys, aller jusqu'à la cessation de la vie.

« L'éminent professeur a ainsi expérimenté soixante-sept substances avec succès sur différents sujets, et cela, sans prononcer une parole, sans suggestion d'aucune espèce, par la seule application de la substance contenue dans un tube en verre.

« Sans suggestion! C'est ici que mon doute surgit. L'expérimentateur en est-il bien certain?

« Deleuze, dont les renseignements sont aussi précieux à prendre, que les conseils bons à suivre sur cette question, dit, dans son *Histoire critique du magnétisme animal*, publiée en 1813:

« Il ne suffit pas d'être savant pour discerner la vérité des apparences et « pour échapper aux illusions; il faut encore que le jugement ne soit pas « faussé par l'intérêt ou l'enthousiasme qui souvent ont égaré les hommes « dont les intentions étaient les plus pures. »

« Nous voudrions bien que la commission nommée par l'Académie, pour l'examen des faits énoncés dans l'intéressante communication qui lui est soumise, ne réservât point à son auteur quelques déceptions. D'abord, pour que les effets comme ceux que présente M. le docteur Luys puissent être obtenus, il faut que non-seulement il agisse sur un sujet hypnotique, mais encore que ce sujet soit d'une sensibilité exceptionnelle. Or, en vertu de cette sensibilité, le sujet peut prendre toutes les impressions mentales de l'opérateur; il peut, même alors que celui-ci ignorerait le contenu du flacon, saisir la pensée de la personne qui l'y aurait introduit, et cela par la même loi qui fait qu'un sujet peut, sur une lettre ou un simple objet touché par quelqu'un, en décrire le caractère, l'état de santé, les intentions, etc. Cela peut paraître extraordinaire à ceux qui ne l'ont pas observé; mais si l'on

veut bien établir un rapprochement de ces faits avec celui qui se produit lorsque le chien suit la trace du chemin parcouru par son maître ou celle du gibier, on verra que la chose est moins inadmissible qu'on n'est tenté de le croire. Cette comparaison, bien entendu, ne peut être faite que pour l'empreinte fluidique que le toucher laisse sur le flacon, mais ne saurait servir pour démontrer l'action psychique qui s'y rattache, qui est celle de l'intention ou de l'idée que l'opérateur laisse en même temps que l'empreinte.

« Comme nous sommes ici dans un champ d'étude d'une exquise délicatesse, et que ce n'est que par l'observation des faits accumulés que nous arriverons à en faire un classement à peu près satisfaisant, nous croyons devoir citer un autre phénomène comme exemple de l'empreinte que la pensée peut fixer sur un point quelconque et qu'un sensitif est en état de retrouver, même en dehors du sommeil, c'est-à-dire à l'état de veille, même plusieurs jours après l'épreuve.

« Cette expérience se fait avec une, deux ou trois feuilles de papier blanc, sans tache aucune qui puisse servir de point de repère. Après avoir marqué préalablement ces feuilles, vous fixez fortement l'attention de votre sujet sur chacune d'elles en lui persuadant qu'il doit y voir le portrait d'un personne désignée ou tout autre chose. Il se produit alors l'hallucination des images. Quand le sujet vous dit les voir distinctement, vous reprenez ces feuilles, les mêlez à un nombre plus ou moins grand d'autres feuilles blanches, comme on mêle un jeu de cartes, et vous les donnez au sujet qui, les repassant une à une, retrouve les feuilles expérimentales en désignant le portrait qu'il continue à y voir, ou les images que son esprit y a attachées.

« Il y a dans ce phénomène, comme nous l'avons dit, une hallucination par suggestion, mais il y a aussi vue réelle de l'objet imprimé par la volonté. Pour que le sujet le voie, en effet, il faut bien qu'il y ait quelque chose, et qu'est ce quelque chose, si ce n'est l'impression fluidique fixée par la volonté ? Eh bien, c'est cette même impression qui reste sur le flacon et qui permet à l'extra-sensitif de satisfaire au désir de l'opérateur.

« Il faut bien observer aussi que ces phénomènes se produisent rarement au premier essai, et que ce n'est qu'à la suite d'un entraînement que le sujet se trouve apte à les présenter.

« Dans l'état hypnotique le sujet acquiert une finesse de perception, je dirai même une rouerie inconsciente telle, qu'il peut dérouter l'expérimentateur le plus clairvoyant. Après un ou deux essais du phénomène cherché, il sent, il comprend ce qu'on exige de lui et il le donne. Il en est des phénomènes présentés par M. Luys à l'Académie comme de ceux de la



polarité humaine et des transferts à l'aide d'un aimant. Que l'on en retranche l'action suggestive, je crois qu'on n'obtiendra rien. Que ce soit verbalement ou mentalement, que ce soit volontairement ou inconsciemment que l'opérateur communique son intention, c'est toujours un ordre donné, compris et suivi par le sujet.

« En magnétisme, l'opérateur obtient de son sujet ce qu'il veut ou croit pouvoir obtenir.

« Il est bien entendu qu'il n'est ici question que des phénomènes dits hypnotiques, état dans lequel le sujet n'est que rarement endormi, et s'il l'est, ne l'est que très légèrement. Il n'en serait pas de même dans l'état de sommeil magnétique profond où il conserve son libre arbitre, ce qui lui permet quelquefois de corriger les erreurs de celui qui croit être son maître.

« Ainsi que nous l'avons dit dans notre article sur la *Polarité humaine*, le meilleur procédé que puisse employer un magnétiseur pour arriver à son but est celui dans lequel il a le plus confiance, car c'est cette confiance même qui lui donne le plus sûr moyen de fixer son attention et d'exprimer sa volonté. Sa persuasion frappe alors le sujet, qui à son tour, lui rend comme un écho l'impression reçue. C'est ainsi que si l'opérateur se trompe, il devient dupe de lui-même et présente de bonne foi, avec la conviction la plus sincère, une erreur pour une vérité.

« Qu'on ne s'y trompe pas, l'observation est ici difficile et il n'y a rien d'étonnant à ce que le discernement même le plus attentif puisse être mis en défaut par les apparences. Quelque connaissance que possède une personne, ce n'est pas une raison absolue pour qu'à première vue elle puisse se faire une idée précise des faits qui se déroulent sous son influence. Au contraire ! Nous disons au contraire, parce que celui qui a beaucoup étudié et dont le savoir est consacré, ne peut échapper au désir d'établir une théorie nouvelle sur des faits qui, par leur nature, échappent encore aux connaissances acquises.

« La première condition pour un expérimentateur qui ne veut pas s'illusionner sur la nature des faits magnétiques qu'il produit est de s'isoler, de se rendre neutre, comme s'il ne savait rien, d'agir, cependant, sur son sujet avec méthode, pour obtenir un sommeil calme et profond, de laisser se manifester naturellement les phénomènes et de ne jamais les provoquer par des questions qui imposent une réponse. Libre à lui, quand les phénomènes sont obtenus, de les analyser et d'en tirer les conclusions scientifiques qu'il croit justes.

« Mais ce n'est qu'à la suite d'expériences longtemps répétées, de faits produits sur un grand nombre de sujets et minutieusement comparés, qu'il

est possible de porter un jugement positif sur des faits aussi délicats, aussi subjectifs, que ceux présentés par le magnétisme dans ses diverses manifestations.

« Un côté intéressant de la question est celui qui a trait aux accidents d'homicides par imprudence ou aux dangers de crimes volontaires pouvant résulter de l'emploi des moyens expérimentés par M. le docteur Luys. Il me paraît difficile de se prononcer à cet égard en pleine connaissance de cause. En effet deux hypothèses se présentent.

« La première est que le sujet pourrait très bien, comme sous d'autres influences, offrir tous les symptômes, c'est-à-dire l'apparence d'une intoxication, tout en n'éprouvant en réalité qu'un effet de pénible cauchemar dont il ne garderait qu'une fatigue momentanée.

« La seconde, suppose la possibilité de provoquer la mort sans action directe sur le sujet. La chose nous paraît douteuse et, en tout état de cause, d'une expérimentation irréalisable. Mais, en admettant que cela fût possible, devrait-on attribuer la mort du sujet à l'action du rayonnement du poison à travers le verre? Je ne puis le croire. Encore et toujours nous ne voyons dans cet ordre de phénomènes que la suggestion, toujours la suggestion, et si nous avons encore besoin d'un fait pour appuyer notre opinion et lui servir de contrôle, nous rappellerons celui de la mort provoquée chez un individu par une saigné simulée. Le fait est connu et l'action imaginative a produit plus d'une fois des effets aussi violents à certaines époques d'épidémie, par exemple, ou dans des cas multipliés où des individus ont succombé à des affections contagieuses, alors qu'ils n'avaient subi aucune contagion.

« Or,qu'est l'action suggestive sinon une action imaginative provoquée par une volonté ou par une influence étrangère?

« Pour me résumer, je crois qu'il y aurait à faire une expérience qui pourrait donner un résultat assez inattendu. Elle consisterait à prendre un nombre quelconque de flacons identiques à ceux dont se sert d'ordinaire l'expérimentateur, à mettre à son insu, dans l'un de la farine au lieu d'ipécacuanha, dans l'autre de l'eau au lieu d'alcool, dans le troisième un liquide quelconque ressemblant à l'atropine, etc., etc., à substituer enfin les flacons ainsi préparés à ceux contenant les substances réelles, de manière qu'il s'en serve dans ses expériences.

« J'incline à croire, je suis absolument convaincu que les effets obtenus seraient les mêmes.

« On aurait ainsi la preuve évidente qu'il n'y a dans tout ceci que des phénomènes de suggestion : suggestion mentale, suggestion inconsciente peut-être, mais suggestion certaine. » A. Robert.

SENSATIONS D'UN JURÉ

PAR HIPPOLYTE BABON (extrait).

Une apparition : « Pendant que j'assistais, en plein Théâtre-Français, à une « reprise de la spirituelle petite pièce : « la Tempête dans un verre d'eau », « une illusion singulière est venue tout à coup me détacher du spectacle. « Derrière les clartés de la rampe qui n'éclairait plus qu'un fond vaporeux « où s'étaient évanouis la pièce et les acteurs, Léon Gozlan m'est apparu, « *tel que je l'ai vu* cent fois de son vivant dans les petits journaux, dans les « foyers de théâtre. Ai-je bien compris le sens de cette apparition ? Il m'a « semblé qu'avec ses yeux de l'autre monde obstinément fixés sur les miens, « Léon Gozlan me commandait d'écrire ce que je sais de sa vie et de son « esprit. Si le vœu d'un mourant est sacré, comment résister au vœu d'un « mort ? J'évoque mes souvenirs, j'obéis. » H. B.

A PROPOS DES DOGMES

Les dernières années de la *Revue Spirite* sont remplies de protestations contre les dogmes, sans distinction. Les auteurs de ces articles s'en prennent au mot lui-même, sans se soucier de sa signification, ce qui est jeter par la fenêtre, un paquet, sans l'ouvrir pour constater ce qu'il contient, la couleur ou la forme de l'enveloppe étant déplaisante.

En philosophie en général, et en spiritisme en particulier, on doit tout sonder, tout approfondir, pour voir les choses à leur juste valeur, sans tomber dans l'exagération approbative ou négative ; l'une comme l'autre nous fait tourner dans un cercle vicieux, et s'il s'agit d'une appréciation scientifique, psychologique ou morale, rien n'est indifférent ; le détail le plus petit en apparence peut conduire à de graves résultats.

Qu'il nous soit permis d'énoncer ici nos idées personnelles sur ce sujet ; sans avoir la prétention de les imposer à personne, nous voudrions les soumettre à nos frères en croyance, espérant que les ennemis du mot *dogme* ne nous en voudront pas pour la petite guerre d'opinions libres, toute fraternelle du reste, que nous nous proposons de leur faire. Parce que j'étais Spirite, j'ai employé près d'un an à étudier la théologie dogmatique ; cette étude m'a fortifié dans mes croyances et donné le droit de traiter certaines questions en connaissance de cause.

Il s'agit d'un *mot* ; que signifie-t-il ? quelle idée exprime-t-il ? qu'est-ce qu'un *dogme* ?

Dans la première chrétienté, pour poser des règles immuables et solides à

la nouvelle foi, éviter la discorde parmi les adeptes, les conciles se rassemblaient, examinaient les écritures, décidaient ce qui est divin et ce qui est humain, ce qui est révélé de ce qui ne l'est pas. Les vérités révélées devant servir de base à la foi. reçurent le nom de *Dogmes* (1). Donc, en principe, le dogme est une vérité révélée, reconnue comme telle par un concile et proclamée par un pape, en sa qualité de chef. En ce sens, le dogme est immuable, parce qu'une vérité ne peut changer, ou elle ne serait plus vérité, à moins qu'une nouvelle révélation ne vienne la modifier. Cette expression est entrée dans toutes les langues et même,par extension, elle a été adaptée aux sciences de tout genre ; on dit : « C'est un dogme (2) scientifique, philosophique, politique, etc.

Plus tard, les passions humaines ont abusé du dogme comme on abuse de tout, même des choses les plus sacrées. Profitant des esprits faibles et enthousiastes, après avoir défendu tout raisonnement sous peine de damnation éternelle, on a donné pour révélé ce qui ne l'était pas (3). De là, de nouveaux dogmes approuvés par les uns, contestés par les autres. De là, la désunion parmi les chrétiens, et la naissance des différentes sectes ennemies les unes des autres. Dans ce dédale d'opinions, la religion chrétienne pure, telle que le Christ l'a fondée, a disparu (Le Christ n'avait pas de dogmes, n'en avait pas énoncé : les partis politiques et religieux lui en ont forgé et en forgeront encore. *Note.*)

Cependant, parce qu'on a abusé d'une chose, parce qu'on lui a fait prendre une fausse route, cette chose cesse-t-elle d'exister ? Abuser du Spiritisme, le ridiculiser, ne peut l'empêcher d'exister et de se propager ? Il en est de même des dogmes primitifs qui se trouvent tous réunis dans les Evangiles, dont on a souvent abusé égalementau profit d'opinions particulières; on est allé même jusqu'à nier leur authenticité ! Cependant, pour la majorité, l'Évangile reste un livre saint par sa morale admirable, à preuve l'explication qu'en a donnée Allan Kardec dans son Evangile selon le spiritisme, qui sera toujours une œuvre remarquable pour tout spirite sincère. (Allan Kardec n'a

(1) Précisément, ces dogmes ont été énoncés en un temps de disputes d'écoles, d'exégèses religieuses outrées, de scolastique effrénée. Ces dogmes sont tellement tombés en discrédit, la science en ayant prouvé l'inanité, que les papes ont appelé à leur secours la foi absolue et sans contrôle, et fait sanctionner leur infaillibilité, en vertu de laquelle les conciles fabriquent des déesses qui ont remplacé Dieu le père et Dieu le fils.

(2) On dit : C'est une *vérité* scientifique reconnue (et non un *dogme*), avec cette latitude d'augmenter cette vérité dans le sens rationnel, si elle est toutefois restée une vérité. Les dogmes politiques et religieux s'émiettent sous le souffle de la véritable investigation.

(3) Ceci prouve qu'il faut se défier des dogmes prétendus immuables. L'esprit humain, en quête de vérités nouvelles, a souvent rencontré sur sa route les erreurs des vieux âges. Et bien des dogmes ont dû s'effacer devant la raison ! (*N. de la R.*)



pas prétendu dogmatiser; il considérait le spiritisme comme science toujours perfectible. *Note*).

Nous avons dit plus haut que toute vérité est une et immuable, car si elle était sujette au changement elle ne serait plus vérité; les dogmes étant leur expression, doivent nécessairement être immuables et se refléter dans toutes les philosophies religieuses chrétiennes et non chrétiennes. Ainsi il y a des vérités dogmatiques communes à toutes les religions monothéistes, telles que l'existence de Dieu, ses attributs nombreux et infinis dans leur perfection, l'existence de l'âme, son immortalité, etc., etc. (1). Nos adversaires ne peuvent pas nier que ce sont des dogmes fondamentaux des religions : Chrétienne, Musulmane, Hébraïque, Bouddhiste et autres, abstraction faite de quelques dogmes nouveaux, contestables et propres à certaines philosophies religieuses particulières (2).

Nous avons dit que la vérité étant une pour tous, en tant que vérité, nous retrouvons les dogmes primitifs fondamentaux dans notre doctrine spirite; pourquoi le nier? Le spiritisme qui a la prétention, à juste titre, d'épurer le christianisme actuel et de ramener à l'unité toutes les sectes qui le divisent, doit reposer sur des fondements solides, basés sur la révélation et par conséquent avoir ses dogmes immuables, — et il en a. Outre ceux qui sont communs à tous ceux qui croient en un seul Dieu, et dont nous avons cité quelques-uns, la réincarnation dont le Christ a parlé à Nicodème (St-Jean III, v. 1-12) et que maintenant les Esprits nous ont expliquée, est une vérité révélée, qui est une des bases principales de la philosophie spirite; ôtez la réincarnation et la doctrine spirite telle qu'elle est devient impossible (3). C'est une vérité immuable, donc c'est *un dogme spirite*. Les peines éternelles sont un dogme dans beaucoup de religions; les peines temporaires, la rémunération relative, le progrès indéfini de l'Esprit, sont autant de dogmes spirites, c'est-à-dire, répétons-le encore, des vérités révélées immuables qui servent de base à notre doctrine. Pourquoi donc protester contre un nom

(1) Chaque religion explique Dieu, l'immortalité de l'âme et ses attributs à sa manière et selon les intérêts politiques qu'elle soutient. Là, il n'y a rien d'immuable, le contraire est la vérité.

(2) Que dire du dogme de l'Eternité des peines, pour ne citer que celui-là? Représente-t-il une vérité immuable? Et cependant il a fait et il fait encore autorité dans l'Eglise, bien qu'il soit la négation de la justice éternelle. D'ailleurs, s'il y a des dogmes contestables, comme l'indique M. Stecki, c'est dire qu'il n'y a plus de dogmes. (*N. de la R.*)

(3) Que demain il nous soit prouvé que la réincarnation ne soit pas vraie, et nous ne serons plus réincarnationnistes; donc, là, point de dogmes immuables, et notre conscience n'est point enchaînée; Allan Kardec a été très explicite à ce sujet, soyons logiques et rationnels comme il le fut.



connu par tous, compris par tous, et qui dans un seul mot exprime la qualité des vérités (1).

Nous ne pouvons nous empêcher de faire une comparaison que nos adversaires voudront bien nous pardonner. Entendre dire sur tous les tons : « Nous ne voulons pas de dogmes ! Le spiritisme n'a pas besoin de dogmes ! » fait penser à certains médecins qui guérissent leurs malades au moyen de passes magnétiques, avec ou sans somnambulisme, tout en disant que le magnétisme est une bêtise, bonne pour des ignorants ou des imbéciles.

A notre avis, il serait désirable que quelqu'un de nos frères E. C. écrivant un ouvrage sur la doctrine spirite, et on en écrit beaucoup, — rassemblât toutes les vérités révélées (mais seulement révélées), servant de base au spiritisme, sous le nom de *dogmes spirites*, franchement et ouvertement, puisque nous en avons, à l'égal de toutes les philosophies. Nous avons la conviction que notre bien-aimée doctrine ne ferait qu'y gagner bien plus de prosélytes, et mettrait plus d'union parmi les adeptes. Cela n'empêcherait pas le spiritisme de progresser. Plus les fondements sont solides, plus on peut ajouter d'étages à l'édifice sans le voir crouler (2).

Dites que vous ne voulez pas de certains dogmes particuliers au catholicisme, protestantisme ou autres, qui ne s'accordent pas avec l'enseignement des Esprits, mais ne les condamnez pas sans exception, puisque vous en avez vous-mêmes, bien que vous n'en vouliez pas accepter le nom. Vous aurez beau nier une chose qui est, vous ne l'empêcherez pas d'être, a dit Allan Kardec (3).

Ajoutons encore que toutes protestations contre les dogmes, tous les dénigrements des religions éloignent du spiritisme bien des gens auxquels il plairait, disent-ils, *s'il n'était pas irréligieux*. Nous avons maintes fois entendu dire cela nous-même. Notre vénéré maître n'a-t-il pas dit et répété dans ses

(1) Ici encore, M. Stecki nous permettra de lui dire qu'il met en parallèle deux dogmes, qui se contredisent : les *peines éternelles* et *le progrès indéfini de l'esprit*. L'un des deux est faux. Où est le dogme immuable et pourquoi abuser de ce mot quand tout se transforme pour progresser ? (*N. de la R.*)

(2) M. Stecki parle des vérités révélées. Lesquelles ?...Où commence la Révélation et où finit-elle ? — Nous pouvons, certes, en spiritisme, avoir des bases communes, mais qui nous dit qu'elles ne seront pas modifiées un jour ? La Révélation elle-même est modifiée par une Révélation plus haute, mieux appropriée aux besoins d'une époque plus éclairée. Ayons des points communs de croyance mais ne les imposons pas comme règles immuables (*N. de la R.*)

(3) C'est une application peu juste de la pensée d'Allan Kardec; nous ne condamnons pas qui ne pense pas comme nous, et nous respectons toutes les croyances, mais tant pis pour elles, si les recherches du spiritisme moderne prouvent l'inanité de ces dogmes ; s'ils ne supportent pas la discussion, ce doit être ennuyeux pour celui qui les défend, et nous n'avons point à intervenir sur un fait logique et brutal.



ouvrages qu'un vrai spirite doit respecter toutes les croyances, et sans choquer la foi ou les préjugés des autres, attirer au spiritisme par sa tolérance, sa douceur et sa persuasion? Une fois la croyance acceptée, à mesure que la conviction augmente, la foi se consolide et les anciennes idées s'affaiblissent et finissent par disparaître. On n'aime pas à s'en défaire dès le commencement; nous avons tous passé par là. Les auteurs qui ne suivent pas ces principes ont tort en agissant contre les opinions de celui à qui le spiritisme doit sa plus grande propagation, c'est-à-dire du créateur de la doctrine qui savait si bien attirer à lui par la parole et par ses écrits; ils font plus de mal que de bien à la cause, repoussent les chancelants au lieu de les attirer. En matière de foi, le radicalisme est un mauvais propagateur (1).

En voulant faire connaître à nos frères E. C. notre opinion personnelle sur ce sujet, nous n'avons nullement eu l'idée de choquer les opinions de ceux qui ne pensent pas comme nous, ou de provoquer une polémique. Aussi, respectant la liberté des opinions, prenons-nous l'engagement de garder le silence, au cas où quelqu'un voudrait nous répondre. Le spiritisme étant éminemment progressif, nous croyons qu'il est du devoir de chacun d'énoncer franchement son avis sur les questions touchant notre doctrine. Dans ces matériaux réunis, d'autres glaneront ce qui leur conviendra (2).

Henri STECKI.

---

(1) On n'est pas radical pour ne pas être dogmatique; des juifs, des grecs, des protestants intolérants nous ont adressé le même reproche injuste, lorsque nous laissons chaque forme de religion se défendre selon ses moyens, et leurs représentants ont griffes et ongles, ce semble. La « Revue » n'est point créée pour faire des courbettes à ses abonnés religieux dogmatiques; elle va de l'avant avec sagesse, énonçant les faits, les combattant avec prudence, mais toujours amie de la liberté de pensées, de la libre recherche, de la justice en demandant toujours plus de vérités.

(2) Nous approuvons fort la pensée d'union, de fraternité, de tolérance, par laquelle notre frère en croyance M. Stecki, termine l'article qu'on vient de lire. Mais nous ne pouvons nous empêcher de lui faire remarquer que ce sont précisément les dogmes réputés immuables qui ont creusé un abîme entre certaines religions et l'esprit analysateur et réformateur de notre siècle. Un dogme est une chose sacrée, qu'on ne discute pas Et cependant, M. Stecki l'établit lui-même, combien de ces principes immuables, qui devaient être consacrés par le temps, ont été éclipsés par des manifestations nouvelles et plus sûres de la vérité ! Donc, en spiritisme surtout, ne créons pas de dogmes; indiquons ce que nous croyons être vrai, sans prétention à l'infaillibilité.

Le dogme, d'ailleurs, est essentiellement religieux. Le spiritisme est-il une religion? Non, c'est une science philosophique. Certes! il n'est point un obstacle à l'épanouissement de l'âme, aux rêves qui entrevoient l'idéal; il élève notre esprit, épure notre cœur et sa morale est saine, fortifiante. Cela lui suffit pour s'attirer le respect de tous.

Pourquoi entrerait-il dans la voie dogmatique qu'on veut lui ouvrir? C'est parce qu'il n'impose point de dogmes qu'il est accessible à tout le monde. Le catholique, le protestant, l'israélite, le mahométan, le spiritualiste libre-penseur et même une certaine classe

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

(Extrait du discours de M. Bouvery.)

Mesdames, Messieurs, nous constatons une fois de plus que l'année 1887-1888 est bonne pour la cause.

La critique de parti pris a officiellement fait place au *peut-être*.

Les railleries des sceptiques au sujet d'Allan Kardec et de sa philosophie bienfaisante ne viennent plus, actuellement, que des fruits secs de la science, sortis frais émoulus de l'école, et engagés dans le journalisme comme de jeunes étourneaux ; elles viennent aussi des sectaires qui ont intérêt à voiler la vérité.

En constatant ce progrès chez nos adversaires et pour répondre aux légendes qui nous représentent comme des sectaires, affirmons que ni Allan Kardec ni ses disciples n'ont jamais visé à l'infaillibilité.

Comme toute science à son début, le Spiritisme ne peut échapper à la nécessité fatale du progrès ; les lois peu connues qui régissent notre terre offrent des lacunes et des erreurs que le temps et les ouvriers de la deuxième heure feront disparaître.

Nos savants adversaires, fort empêtrés pour étayer leurs peut-être, font appel, soit au fluide nerveux, soit au magnétisme, cette science sœur du spiritisme, mais en ne parlant que d'Hypnotisme. Qu'ils s'épuisent en vains efforts,car après avoir essayé de tout et tout rejeté, ils prendront notre point de départ, le seul en accord avec la logique et la raison.

Démontrons par des actes à qui cherche sérieusement, que nous ne sommes ni mystiques, ni ignorants, ni fanatiques, et simplement des élèves épris d'un grand amour pour la vérité, et amis de la croyance basée sur le fait brutal, croyance qui relève de la science et de la philosophie.

Démontrons que les spirites ne rêvent pas d'avoir des temples fermés aux profanes, pour y causer de dogmes mystérieux et incompréhensibles, qu'ils n'ont aucun fétichisme, ayant horreur du parti pris, et s'en tiennent aux réalités que donne l'investigation suivie.

de matérialistes, peuvent prendre leur part des vérités que le spiritisme enseigne ou qu'il nous prépare à découvrir. Mais ces vérités, direz-vous, ce sont précisément les dogmes du spiritisme ! Non, ce sont simplement des vérités. Il appartient au temps de les consacrer ou de les atténuer. Chaque époque a droit à une portion de vérité qui lui est nécessaire et qui la caractérise. Disons mieux : la vérité éternelle, la vérité absolue existe, seulement il ne nous est pas donné de la voir tout entière et chaque siècle en découvre des faces nouvelles. Malgré toute notre sympathie pour M. Stecki, nous ne pouvons donc croire à l'immuabilité de dogmes, dont quelques-uns se contredisent, et sur lesquels le temps marque toujours son empreinte, pour les consolider ou pour les flétrir. (*N. de la R.*)

La science officielle n'accepte qu'à la longue les vérités qu'elle n'a pas trouvées ; c'est une coutume séculaire. Pendant un siècle elle a repoussé le magnétisme, et la Faculté de médecine lui emprunte actuellement ses faits les plus extraordinaires ! C'est ce qui arrivera dès qu'elle sera obligée, inéluctablement, de s'occuper du Spiritisme, en le débaptisant, selon son habitude, pour l'enfermer dans son cercle étroit. Après la lutte, elle se décidera à faire un pas en avant.

La France s'apprête à fêter le centenaire de 1889, celui de l'émancipation du corps et de la pensée, et des savants officiels osent réclamer des peines sévères, la répression contre les audacieux magnétiseurs et médiums guérisseurs qui soulagent leurs semblables sans avoir le brevet que donne la sacro-sainte et infaillible Faculté !

Si nous devons lutter contre le mauvais vouloir des savants, sachons préalablement nous amender nous-mêmes, spirites qui, au lieu d'être unis pour le bon combat contre l'ignorance qui gouverne notre planète, nous divisons et nous subdivisons, ce que constatent avec joie les auteurs de récentes publications.

Ce sont des querelles de clocher, les restes d'une éducation vieillotte qui a faussé tant d'intelligences !

La marche du spiritisme sera rapide, féconde, si nous marchons la main dans la main ; alors nous améliorerons sans cesse notre philosophie, but que préconisait Allan Kardec, au lieu d'user notre virilité en des discussions stériles.

Je forme le vœu suivant : Que les présidents de sociétés et de groupes, rédacteurs de la presse spirite, quelles que soient la nationalité et l'école auxquelles ils appartiennent, en vue d'un *modus vivendi* et du centenaire de 89, choisissent un nombre de membres parmi eux, qui devront s'entendre, sur le mode le meilleur, pour recevoir les spirites du monde entier venus à notre exposition universelle.

Ils auraient à s'entendre sur un lieu de réunion, sur les conférences qui peuvent y être faites, les sujets qui devront y être traités : L'âme, sa survivance à la mort du corps, la réalité des communications d'outre-tombe, etc., sur tout autre point, chacun garderait sa pleine et entière liberté d'action et d'appréciation.

On pourrait organiser des séances d'expériences, dans les conditions voulues et admises par tous les chercheurs de bonne foi et de bonne volonté, En somme, comment pourrions-nous rester inactifs, lorsque, dans toutes les classes de la société, on se demande anxieusement ce que c'est que la vie, et que les spirites peuvent leur offrir la plus rationnelle et la plus sage des solutions ?

Mon vœu se réalisant, ce serait offrir à l'esprit dont l'anniversaire nous groupe ici un hommage bien digne de lui et de nous ; ce serait glorifier ses travaux et remplir une mission utile, généreuse et laborieuse.

Au nom d'Allan Kardec que nous fêtons, unissons celui de Godin, le fondateur du familistère de Guise ; homme de bien et d'initiative, dont le génie créateur nettement indiqué par ses œuvres, a voulu prouver à notre époque troublée ce que peut accomplir l'association du capital et du travail.

Puissent ces esprits si vaillants, qui ont travaillé au bien de l'humanité, s'unir dans l'erraticité, venir à notre appel, et nous convier à la vie fraternelle et solidaire en vue du développement du spiritisme scientifique et rationnel.

DISCOURS DE M. PAULZE

Sœurs et Frères : Le souvenir et la reconnaissance nous réunissent auprès de cette tombe pour un devoir que nous sommes heureux de remplir.

En témoignant au vénéré Allan Kardec notre amour, notre foi dans la doctrine spirite, nous prouvons que, dans nos âmes, il a mis une bonne semence qui a germé.

Au nom d'Allan Kardec, nous portons le flambeau de vérité dans notre milieu, nous le passons à qui veut être éclairé et illuminé par de grandes réalités.

Le principe sublime qui dégage l'âme de son enveloppe de chair fait entrevoir à cette dernière combien est ridicule la crainte de la mort qui n'épouvante que les néantistes.

Le Maître nous a donné cette certitude que la ruine de notre organisme, ou de la demeure matérielle du moi, n'entraîne pas avec elle la destruction de notre âme ; la mort perd ainsi sa laideur et ses épouvantements.

Mais que devient l'homme après la mort ? Nous le croyons, une éternité de bonheur ou de malheur n'est pas son partage.

Si vertueux que soit un homme de bien, il ne l'est pas assez pour mériter le bonheur éternel, et le méchant, si vicieux soit-il, ne peut l'être assez pour être condamné aux supplices éternels.

Il nous répugne de penser que la mort puisse immobiliser la vertu et qu'elle ait la puissance d'éterniser le mal.

En effet rien n'est plus contraire à l'idée de bonté, de justice, dont nos pensées gratifient la Providence telle que nous la comprenons.

L'homme de bien doit pouvoir se perfectionner encore et toujours, soit sur cette terre, soit dans des sphères plus avancées, et le méchant s'arrêter sur la route du mal, en vertu de son libre-arbitre, pour suivre la route du

bien, celle qui satisfait la raison, toutes les aspirations généreuses et glorieuses.

Prétendre que, à une époque quelconque de notre existence totale, Dieu assigne un terme au progrès moral et intellectuel des bons,et rend impossible le repentir du méchant par des actes utiles à l'humanité, quelles erreurs monstrueuses contre la justice éternelle et la sagesse de l'évolution des êtres dans le temps !

Pourquoi donc la mort serait-t-elle une barrière infranchissable à l'âme immortelle? Fille de la Providence, elle est intelligente, active, prévoyante, juste et sage comme elle.

Qui nous a révélé ce que nous cache la mort, et les mystères de l'au delà si ce n'est Allan Kardec, par l'explication de principes rationnels, faite avec simplicité et grandeur, avec logique, dans une langue claire pour toutes les intelligences?

O éternelle Nature offerte par le grand ouvrier à nos méditations, à nos investigations, tu es bien la maîtresse d'école sans pareille, la bonne mère nourrice dont la voix relève l'esprit incarné ! comme lui tu es immortelle et révélatrice de grandes vérités.

Tu nous apprends, *Providence-Nature*, que l'âme captive d'une obscure prison en apparence, deviendra glorieuse par l'initiative quelle saura prendre en vue du mouvement en avant de notre humanité.

Cinq ouvertures percées à la paroi de notre prison de chair servent à l'âme pour percevoir le monde extérieur en travail d'enfantement ; et cette âme, noble prisonnière, touche à l'infiniment petit et à l'infiniment grand, à l'aide des cinq organes sans pareils que la Nature Providence lui donne.

La vue lui permet de distinguer la forme de ce qui est, de recueillir les images des choses vues.

L'ouïe lui donne la facilité d'entendre tous les bruits, de discerner par l'usage les sons, ceux du langage humain, et de les analyser à l'aide des images que l'œil a enregistrées sur le cerveau dont l'âme se sert.

La parole sert de véhicule à l'idée fractionnée en pensées et contrôlée par la conscience.

Le toucher permet au cerveau de se faire une idée de chaque chose ayant une forme, une apparence réelle.

Ainsi, avec ces cinq ouvertures précieuses, l'homme écarte les obstacles de la route qu'il a choisie pour arriver à une perfection relative à la terre sur laquelle il se meut et se manifeste.

Or la suprême intelligence ne pouvait trouver rien de plus rationnel, de plus délicatement ouvragé que ces cinq ouvertures qu'il n'a parfait qu'après une série infinie de siècles.

L'homme a-t-on dit avec raison, est une intelligence servie par des organes.

Si cette intelligence s'en sert selon les desseins du grand ouvrier, c'est-à-dire pour se perfectionner et agrandir ses connaissances par la recherche de la vérité, dans le spiritisme elle trouvera l'accomplissement des lois suivantes :

Celles du travail, de la moralité, de la responsabilité des actes, et de la réincarnation comme remède à tous les écarts de cette intelligence contre la raison et contre la justice.

Nous présumons que la Nature, sur d'autres globes, donnera à l'homme des organes encore plus perfectionnés, plus nombreux et puissants pour continuer son œuvre sur des sphères plus avancées que la nôtre.

C'est ainsi que se perpétue le perfectionnement infini de l'âme.

Haut les cœurs ! Courage, âmes humaines ; quoique vous fassiez vous n'atteindrez jamais la perfection absolue.

Vous approcherez bien de cette perfection, mais dans d'autres mondes.

Oui, courage; notre terre obscure et froide est pourtant bien belle, et pour notre corps, ce fils de la terre, nous devons aimer la matière avec laquelle il a été enfanté, et notre esprit, après avoir habité bien des corps dans ses existences successives, sortira de la terre, ce tombeau de nos corps matériels; et semblable à un éternel voyageur, il visitera, tour à tour, les mondes infinis de l'espace infini.

Ce sont là de brillantes étapes du voyage éternel des esprits à la conquête de la connaissance de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera, et ce sont des espérances sublimes.

DISCOURS DE M. E. AUZEAU

F. E. S. : Sous le dome étoilé et sur la terre qui roule dans l'infini, notre pensée réfléchie s'en va vers toi, générateur de tout ce qui est ; nous te bénissons pour avoir tout prévu et préparé pour la venue de l'homme, et c'est par toi et comme auxiliaire qu'il progresse et élève son esprit.

Père et mère de ce qui est, avec émotion nous offrons à l'un de tes fils, notre frère, les pensées chaleureuses que ses œuvres ont fait naître dans notre esprit ; plus nous méditons sur ses enseignements, plus nous ressentons pour lui une bienveillance profonde ; et cette bienveillance, au nom d'Allan Kardec, nous l'étendons à l'universalité des hommes.

Allan Kardec a émancipé les âmes esclaves d'une instruction et d'une éducation gothiques que vainement on voudrait perpétuer ; secondé par les esprits, il a médité sur le foyer de discordes qui recélait des mystères incompréhensibles, des dogmes ténébreux, et son âme généreuse, pénétrée de l'idée chrétienne primitive, formula cinq volumes dans lesquels, nets et clairs,

en un langage qui satisfait le bon sens et la raison, il a concentré les aspirations de l'esprit qui vise à la vraie connaissance de la vie.

Depuis, autant que le leur permet le travail quotidien, les élèves d'Allan Kardec méditent avec esprit de suite et propagent la doctrine qui relève et charme les âmes éprouvées. On le relit, ce maître, et sa philosophie, comme une glace parfaite, représente bonne partie des plus pures images recueillies par l'esprit humain dans ses vies successives.

De 1850 à nos jours, le spiritisme a été violemment discuté; des écrivains, des docteurs à l'imagination superficielle et frivole ont cherché à le ridiculiser sans soupçonner que de lui doivent sortir les solutions pratiques de la plus haute portée, scientifique et philosophique. Déjà, en ce siècle de néantisme, il a secondé la révélation de plus d'un secret de la nature.

Allan Kardec, philosophe, logicien et éducateur éminent, fit en 1855 un corps de doctrine de l'enseignement des esprits en le mettant à la portée de tous, il vulgarisa les preuves indéniables de l'immortalité du moi conscient et répondit ainsi aux aspirations des hommes studieux, éclairés et des éprouvés sans consolation.

Il est usuel de se rire du chercheur qui veut savoir si des relations d'outre-tombe sont possibles avec la mère, le père, la femme, l'enfant et l'ami bien-aimés, et si, dans des mondes plus avancés, on les retrouvera après de nombreuses pérégrinations sur la terre; sur ce terrain-là les sceptiques s'accordent avec les desservants des cultes reconnus.

Cultes et dogmes ont toujours divisé les peuples pour mieux vendre le pardon et distribuer la grâce d'en haut; tous les prêtres prêchent la pauvreté et ses avantages précieux, mais se couvrent de chasubles brodées et garnies d'or ; ils élèvent des temples et des palais de marbre ornés de choses précieuses, avec l'épargne du travailleur et les dons du riche repentant qui achète sa part de ciel ! cela les empêche d'admettre de sublimes et éternels enseignements, ceux que les martyrs de la vérité et les génies ont sanctionnés.

Négateurs orgueilleux, la nature se renouvelle grande et prévoyante sous l'action du grand ouvrier qui a manipulé ainsi la matière en une série infinie de siècles, pour préparer la demeure de l'homme par lequel il se manifeste; et sans le secours de l'homme, l'insecte, l'oiseau, le poisson, la plante qui donne la santé, l'arbre dont le bois alimente son foyer, vivent dans leur milieu, dans les eaux, sur la terre, sous et sur les bois, au bord de la route où l'on chemine, et cet homme se nourrit, trouve tout ce qui est indispensable à ses industries et à ses arts, dans le minéral, la plante textile, le grain, la laine, les carrières variées ; mais il choisit, discerne, libre de bien ou mal faire, se redressant, se corrigeant sans cesse, car, inéluctablement, il va vers

l'harmonie qui est le bien, le beau, le juste, route que lui a tracé le principe de toutes choses.

Le soleil éclaire, échauffe les mondes sans le secours de l'homme, et ce dernier, au printemps qui succède aux engourdissements glacés de l'hiver, doit se réveiller pour tout ordonner, pour suivre l'impulsion logique et fatale de ce qui a fait la vie, imprime le mouvement à une molécule, aux terres, ces condensations des molécules qui se promènent dans l'espace infini.

Et l'oiseau, l'arbre, la plante, le fauve, se perpétuent joyeusement dans l'harmonie qui se parfait sans cesse; et cela, avec une confiance absolue. L'homme seul ne croit pas à l'éternité de son moi conscient, il reste indifférent devant des réalités vivantes, immuables, qui l'entraînent dans le cycle éternel des vies successives, la mort étant la vie.

Le Maître compatissant pour le grand être humanité, lui a laissé la trace ineffaçable de son affection ; puissent les générations nouvelles se diriger vers les études viriles et moralisatrices du spiritisme, qui doivent rénover et mieux ordonner nos âmes, pour leur permettre de transformer et les mers, et l'atmosphère et la terre, faire en un mot l'ordre voulu par la providence, père et mère de l'Univers.

Allan Kardec, génie doux et bienfaisant, nous honorons ta mémoire, en te plaçant parmi les plus grands apôtres du progrès.

AEONEN

VERTUS. FORCES DIVINES

Sous ce titre, *Madame Adelma de Vay Wurmbramd* vient de publier un recueil en allemand, de communications spirites dont une grande partie lui ont été dictées pendant le sommeil somnambulique ; tout le reste a été reçu durant les séances où s'est développée sa faculté de médium écrivain automatique.

Ces nombreuses et intéressantes études se rapportent à des questions philosophiques et morales.

Quelques courtes prières y sont jointes et donnent à cette œuvre un caractère essentiellement religieux.

Des principaux paragraphes de ce livre, nous traduisons ce qui suit :

SCIENCE : La science des sciences s'énonce ainsi : connaître, aimer la cause de tout ce qui est; toute érudition autre que celle-là est imparfaite. Seule, elle donne une juste idée de la création, elle explique l'énigme des

êtres et permet de comprendre les choses cachées aux hommes qui négligent de l'acquérir.

INDIGENCE : L'indigence, regardée comme le plus grand des malheurs, est cependant une voie certaine de réhabilitation. Les pauvres doivent se souvenir que, par les privations matérielles, ils expient les fautes d'une vie antérieure et acquièrent par la comparaison le mérite de progresser, d'être plus heureux.

Quelques esprits incarnés prétendent anéantir la pauvreté en renversant l'ordre social, mais ils sont moins animés du désir de soulager leurs frères que de l'ambition d'être nommés réformateurs. Ils agissent contre l'état naturel des choses et leur fatalité logique que rien ne peut détourner de leur but.

RÉSURRECTION : Le Christ est ressuscité !... Dans cette exclamation se trouve la joie, l'espérance et la foi des chrétiens, qui reposent sur la résurrection de Jésus. S'il est ressuscité, la mort fait donc place à la vie, le corps corruptible disparaît, l'esprit vit éternellement.

PROGRÈS MORAL : L'amélioration de l'homme est-elle possible ? Christ nous l'affirme dans la parabole de la brebis perdue. Lisez-la, elle est touchante et profonde dans sa simplicité. L'homme se rachète par ses actes, ce représentant de Dieu se pardonne en fuyant le mal, en faisant le beau, l'utile, le bien.

CHRISTIANISME ET BOUDDHISME : Si l'on compare le christianisme et le bouddhisme, le premier l'emporte assurément comme puissance civilisatrice. Il est regrettable que le mysticisme en ait éloigné les hommes, car il a été la cause du plus grand progrès moral constaté dans l'histoire des peuples. Il a aboli les préjugés des castes entre les croyants, proclamé l'égalité des hommes devant Dieu, délivré la femme de l'esclavage en la faisant la compagne et l'amie de l'homme.

Bouddha n'a pu réunir l'humanité en une seule et même grande nation ; depuis des siècles, en Orient, les mystères religieux sont restés la propriété des prêtres, des riches et des savants. Les pauvres ont conservé leurs superstitieuses idolâtries, ils n'ont aucune croyance rédemptrice, aucune espérance d'immortalité.

FRATERNITÉ : Tout le monde parle de fraternité; bien peu la comprennent. Elle consiste, uniquement, à relever les arriérés, les égarés, de leurs misères morales, à agir pour les autres comme nous voulons qu'ils agissent à notre égard, physiquement et intellectuellement.

ÉTERNITÉ : La pensée de l'éternité est obscure, incompréhensible. Que d'hommes tremblent à cette idée dont ils ne peuvent sonder la profondeur.

Le matérialiste s'alarme en songeant que tout ne finit pas avec la vie

terrestre; il voudrait nier la vie éternelle, et pour lui, le néant serait une consolation, car avec le dernier soupir s'éteindraient ses remords, ses soucis, sa responsabilité ; mais celui qui croit à une vie immortelle, regarde la vie présente comme une étape dans la carrière sans limite des existences successives.

CIEL, ENFER : Toute religion possède la notion d'un séjour bienheureux, où les bons reçoivent la récompenses de leurs vertus.

Le spiritisme a donné de précieux enseignements à ce sujet ; nous savons que le fluide universel intelligent est partout ; donc, le ciel est partout aussi. Ce n'est pas un endroit fixe, déterminé, mais la condition heureuse d'un esprit élevé, sage, animé de l'amour du bien ; notre terre est dans le ciel. Par conséquent, l'enfer, si l'on veut de cette expression, c'est l'état pénible, soucieux, d'un esprit incarné, égaré et fautif; cette sorte d'enfer existera aussi longtemps qu'il y aura dans l'univers des âmes perverses adonnées au mal.

SUICIDE : Si beaucoup d'êtres humains semblent tenir à la vie terrestre, un grand nombre d'autres éprouvent ici-bas une lassitude indéfinissable. Le dégoût de la vie est une cause de suicide, c'est la marque d'une âme qui ne connaît pas ses devoirs et ne sait les accomplir, qui ne connaît pas le pourquoi de la vie, son but ni ce que c'est que la responsabilité de ses actes.

NATURE : Celui qui comprend la beauté de la nature, comprend l'essence des choses ; il la comprend dans le mugissement des vagues, dans le murmure de la brise, dans la voix mélodieuse du chantre des forêts. L'homme qui termine le travail commencé par le grand architecte de l'univers, accomplit sa tâche dans la nature; ce laborieux la possédera au fond de son âme s'il établit l'harmonie entre ses pareils, s'il associe intimement toutes les puissances.

PHILOSOPHIE : La philosophie est l'âme de la science, elle est essentiellement spiritualiste. Les maximes des philosophes traversent les siècles et vivent à jamais; leurs œuvres sont immortelles.

RELIGION : L'homme sans croyances rationnelles est soumis à ses passions, comme l'esclave à son maître ; il ne connaît qu'une loi : son intérêt. Il nie l'intelligence éternelle, et sa propre immortalité.

SYMPATHIE : La sympathie, c'est l'attraction répandue dans l'univers entier ; les êtres sensitifs éprouvent les effets de la sympathie et de l'antipathie, de l'attraction et de la répulsion.

Les âmes élevées, amies du devoir, les âmes sœurs se recherchent éternellement, dans ce monde et dans les autres.

DOCYRU MAPCA

Ou : Les loisirs de mars (de la guerre).

Revue semestrielle : L. V. Evdokimof, éditeur et rédacteur, rue Vergne Fedorofcka, maison Bergmann, à Kazan.

Nous échangeons la Revue, comme témoignage de haute sympathie entre la France et la Russie.

SOMMAIRE : Recueil des œuvres instructives, littéraires, dramatiques, artistiques et musicales des officiers.

Chaque numéro sera divisé d'après le programme suivant :

1° Instructions : Section du service intérieur avec plans et dessins.

2° Promotions militaires avec illustrations.

3° Variétés : Scènes, couplets, anecdotes, énigmes, charades, caricatures.

4° Bibliographies russes et étrangères, principalement de célébrités militaires.

5° Renseignements utiles : Conseils pratiques, remarques, etc., avec plans et dessins.

6° Antiquités : Statistique, portraits, plans, dessins, curiosités anciennes, livres remarquables, manuscrits, copies, fac-simile, etc.

7° Arts : Musique, chant, piano, violon ; gravure, typographie, lithographie, chromolithographie, explication d'œuvres artistiques.

8° Science de la guerre : Découvertes remarquables, perfectionnements, etc., en Russie et au delà des frontières, projets, plans, dessins.

9° Avis : Offres, demandes, informations.

IL CORRIERE SPIRITICO : Revue mensuelle scientifique du Spiritisme.

M. Giovanni Succi, rédacteur en chef, à l'intention de divulguer bientôt son secret, dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Sommaire du N° 3.

Avis important, l'administration. — Expérience du jeûne, la rédaction. — Le moi, Giovanni Succi. — Communication spirite, le Guerrier. — Psychographie, le Tolérant. — La loi inexorable, Veritas. — Aux gouverneurs des peuples, Prof. G. D. — Discussion libre, Prof. G. F. — Fraternité spirite, Un croyant. — Conférence, Fenzi. — Notes diverses.

Tous les dix jours, il Corriere Spiritico publiera un supplément dans lequel on parlera surtout de M. G. Succi et du jeûne qu'il a commencé le 1er mars à minuit et qui doit durer trente jours.

Ce supplément sera envoyé gratuitement aux abonnés.

BIBLIOGRAPHIE. — L'auteur si estimé du *Messie de Nazareth* et des *Causeries spirites*, Louise Jeanne, vient de publier : *Gerbes et glanes*, charmant volume de poésies que nous recommandons à nos lecteurs. Prix : 2 fr. 25.

NÉCROLOGIE : A Tizac de Curton (Gironde), le 30 mars dernier, avait lieu l'enterrement d'un spirite de la contrée ; deux cents personnes assistaient à cette cérémonie. M. Léglise fils, de Naujean, a prononcé des paroles d'actualité qui ont mérité les éloges de tous les assistants ; M. Nicolas de Moulan, a fermement établi la possibilité des entretiens d'outre-tombe, en affirmant que les morts d'aujourd'hui sont les vivants de demain.

M. Paillé fils, au nom du groupe de Blésignac, a parlé de la vie humaine si instable, et de la nécessité de bien connaître ce que nous sommes, ce que nous devenons après la mort. C'est ce qu'il a expliqué avec chaleur, prétendant qu'il fallait bénir la mort comme la vie, l'une étant indispensable à l'autre.

Il a terminé par la lecture de quelques vers qu'il avait composés pour cette cérémonie. Malgré le froid et la pluie glacée, les assistants ont écouté, avec intérêt, jusqu'à la fin, cette exposition de principes.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
LE PHARAON MERNEPHTAH, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50

Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e Année | N° 10 | 15 Mai 1888.

AVIS. — Se réabonner par la poste à l'ordre de M. Leymarie.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme* et *sa librairie* seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs* (entrée 1, rue Chabanais), au 1er juillet 1888.

QUELQUES FRÈRES EN SPIRITISME nous préviennent que des personnes se présentent chez eux, *en notre nom*, pour réclamer des secours; la Société n'a *jamais envoyé* qui que ce soit chez nos frères. Pour arrêter *cette exploitation*, réclamer une lettre de notre société, avec son cachet et la signature de l'administrateur.

ARYAS ET SÉMITES

Deux races humaines, probablement supérieures aux autres races primitives, nous ont laissé des documents historiques sur leur origine, ce sont les Sémites et les Aryas. Les premiers paraissent s'être primitivement établis dans l'Assyrie, et les seconds dans la Sogdiane et la Bactriane. La Bible est le plus ancien document que nous ayons sur les Sémites qu'on peut désigner sous le nom de race Blanche-Brune ; la Bible nous les dépeint comme peuple pasteur; mais elle ne dit rien de précis sur leur religion primitive. Elle raconte que, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, Dieu révéla le monothéisme à Abraham, Sémite, Chaldéen fils de Tharé qui adorait les astres. Nous pouvons admettre d'après cela que les Sémites étaient sabéens et non monothéistes, et que le monothéisme révélé à Abraham leur était inconnu et ne faisait point suite à une religion monothéiste primitive, comme M. Nicolas l'insinue (1); laquelle n'est mentionnée nulle part.

D'après les documents de l'Inde, les Aryas, descendants de Japhet, ont eu une civilisation antérieure et supérieure à celle des Sémites descendants de Sem. La preuve en est qu'Abraham, pressé par la famine, fut obligé d'aller chercher des vivres en Egypte qui était déjà une nation relativement puissante et bien organisée, cultivant la terre, tandis qu'alors les Sémites n'étaient que pasteurs. Cela nous explique pourquoi les Egyptiens, descendants des Aryas-Indous, ont eu une organisation et une civilisation supé-

(1) M. Nicolas, magistrat à Bordeaux. *Critique abrégée de l'apologie du catholicisme.*

rieures et antérieures à celles des Sémites qui ne formèrent que bien plus tard les puissantes monarchies de Ninive et de Babylone.

Les descendants de Jacob établis en Egypte ne formèrent un peuple que sous Moïse, environ quinze ou seize siècles avant notre ère ; il leur donna le monéthéisme et leur première organisation, et ils formèrent le peuple hébreux, qui ne commença qu'à Moïse et ne devint puissant que sous David et Salomon, environ dix siècles avant Jésus-Christ.

Les monarchies sémitiques de Ninive et de Babylone ne sortirent de l'état légendaire pour entrer dans l'histoire vraie que huit siècles avant Jésus-Christ. Ainsi nous voyons que, partout, les Sémites se sont civilisés bien après les Aryas.

La personnalité de Moïse est bien difficile à définir, car nous n'avons que la Bible pour nous renseigner sur son compte et aucun autre contrôle. Les nombreux et étonnants miracles qu'il aurait opérés sont tellement en dehors des lois naturelles qu'on peut généralement les considérer comme légendaires.

Quant à la religion que Moïse a fondée, provient-elle de l'inspiration ou d'emprunts faits aux descendants des Aryas? Il peut y avoir des deux. Nous ferons remarquer que les révélations émanées des esprits paraissent être généralement en rapport avec le niveau intellectuel des populations qui les reçoivent. Ainsi les communications que les gens éclairés reçoivent des esprits sont bien supérieures à celles que reçoivent les sauvages et les barbares ; cela indique qu'il existe des rapports déterminés entre incarnés et désincarnés. On pourrait presque apprécier le niveau intellectuel des populations d'après les communications spirites qu'elles reçoivent.

La doctrine de Moïse est une théocratie établie pour gouverner despotiquement un peuple rude et grossier, et n'est pas une véritable religion ; car elle ne parle nullement de la vie future qui doit être le principal but de toute religion ; sa métaphysique sur Dieu et sur l'âme est nulle, l'infinité divine n'y est point mentionnée ; Dieu y est présenté comme un puissant despote gouvernant le monde suivant son bon plaisir. La Bible a parfois une imposante majesté, mais le plus souvent elle a un caractère légendaire, sa cosmogonie est tout à fait bornée.

Mahomet est le second fondateur de religion chez les Sémites. La plupart des historiens le représente comme un illuminé ou un imposteur ; nous pensons qu'il a eu des révélations provenant d'esprits peu élevés en rapport avec l'intelligence inculte des Arabes, d'après lesquelles Mahomet a fait une religion pouvant s'adapter aux mœurs arabes avec quelques emprunts faits au judaïsme, au christianisme et au sabéisme persan. On trouve dans le Coran de beaux passages, des descriptions majestueuses, mais de la con-

fusion dans les idées et de fréquentes obscurités. Il rejette la trinité et toute incarnation divine. La métaphysique y fait défaut. Le paradis est un lieu de délices sensuels, l'enfer est celui des chrétiens. La femme et l'esclave y sont mieux traités que dans le paganisme, mais la polygamie y est permise. On remarquera que Moïse et Mahomet, dont les morales ont certains rapports, n'ont pas admis la trinité et l'incarnation de la seconde personne divine, et qu'ils ont également fait des peuples fanatiques et braves, mais rivés à leurs croyances, raisonnant peu et méconnaissant les lois fondamentales des sociétés ; aussi leurs nations n'ont jamais eu la vitalité et la prospérité des peuples chrétiens.

Les Aryas descendants de Japhet, désignés sous le nom de race Blanche où Caucasienne, nous montrent des résultats bien différents. Dix ou quinze siècles avant Moïse, d'après les Védas, les Aryas-Indous avaient une religion et une métaphysique infiniment plus élevées que celle de Moïse ; la morale y est aussi pure que dans le plus parfait *christianisme*. Vers le temps de Moïse, le Christna confirma aux Aryas-Indous cette doctrine altérée par diverses causes.

Six siècles avant Jésus-Christ, Bouddha la renouvella toujours avec la la même supériorité sur la Bible en développant surtout la morale et la charité. Cette supériorité de doctrine paraît provenir de ce que les Aryas étaient beaucoup plus éclairés que les Sémites, et qu'ils ont eu des révélations ou communications, soit d'un mandataire divin, soit des esprits, proportionnées au degré d'intelligence de ceux qui les recevaient. Le plus ancien livre des Védas dépeint les Aryas-Indous de son temps comme vivant sous le régime patriarcal ; le père de famille, Déva, était le prêtre, et son épouse, Dévî, la prêtresse ; il ne mentionne aucun corps sacerdotal ; il est à croire que cette doctrine élevée fut communiquée à une classe d'initiés, car il est dit qu'elle n'était pas enseignée au vulgaire incapable de la comprendre. Qui sait s'il n'y avait pas chez les Aryas, comme chez les Juifs, une école de prophètes ou de médiums destinés à recevoir et à conserver les communications et les révélations ? Plus tard les brahmanes conservèrent cette doctrine et ne la communiquèrent pas à leurs populations ignorantes qu'ils étaient intéressés à dominer ; celles-ci tombèrent alors dans l'idolâtrie et la métempsycose, et eurent encore des communications, mais très peu éclairées, ce qui se voit encore chez ces populations ignorantes et stationnaires.

Voilà pourquoi une doctrine plus explicite, plus rationnelle et parfois plus élevée que celle de l'Evangile n'a pas fait progresser ces populations. Maintenant si nous examinons les évangiles, nous les trouvons généralement inférieurs à la doctrine indoue. Leur contenu manque complètement d'esprit de suite, leur métaphysique est moins élevée, on y trouve plus d'invraisem-

blances, d'hyperboles et d'obscurités. La mère de famille Dévi, qui est prêtresse chez les Indous et traitée avec les plus grands égards, a un rôle bien effacé dans les évangiles ; Jésus-Christ traite même rudement sa mère à Cana, il témoigne peu d'égard à ses parents, et méprise la famille, le travail et tout ce qui est nécessaire à la vie ; ses maximes prises à la lettre sont souvent exagérées, impraticables ou incompréhensibles ; ainsi il dit que celui qui traite son frère de fou sera condamné à la géhenne du feu (Mathieu, chap. 5) ; si ce n'est pas hyperbolique, c'est atroce. Ensuite il interdit formellement tout serment, mais il n'explique pas si c'est comme chose mauvaise ou nulle. Le catholicisme est sous ce rapport en complète contradiction avec Jésus-Christ, car il multiplie les serments les plus solennels, la justice civile les a de tous temps employés.

Ceci nous amène à une réflexion : Le serment a-t-il l'importance religieuse qu'on lui attribue ? Le serment est un engagement formel d'accomplir un acte en prenant Dieu à témoin ; mais sait-on si Dieu accepte ce témoignage ? Le serment semble être plutôt une affaire d'honneur et de morale que de religion. Jésus-Christ dit encore : Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche ; si quelqu'un veut vous ôter votre robe, laissez lui encore l'habit (quel encouragement donné aux mal intentionnés !) Et ailleurs Jésus-Christ dit : Si un de vos organes vous entraîne au mal, arrachez-le ou coupez-le (ce qui est contraire à la morale et à la raison, qui défendent les mutilations). On a lieu d'être étonné qu'un mandataire divin soit si peu précis et si exagéré dans ses maximes que souvent il énonça par boutades et sans suite. On dirait qu'il a été influencé par le milieu grossier où il se trouvait ; il maintient la cosmogonie restreinte des Juifs et l'infériorité de la femme ; parfois il manifeste une irritation qu'on n'explique pas et qui contraste avec le fond doux et miséricordieux de son caractère.

Nous ne trouvons pas dans les doctrines indous des choses aussi choquantes qu'invraisemblables.

Nous ferons remarquer que le catholicisme, qui évidemment fait divers emprunts aux religions indoues, ne paraît pas leur en avoir fait pour la morale, car celles de Jésus-Christ, des Védas, de Christna et de Bouddha sont identiques et bien supérieures à celles des Sémites, ce qui prouve la vérité et la valeur des premières. Cela nous montre que la morale de ces révélateurs est divine, tandis que les cultes variés qui en sont résultés, étant de création humaine, divisent leurs fidèles. Parmi les divers emprunts faits aux Indous, nous citerons les dogmes de l'Incarnation et de la Trinité, plusieurs paraboles et faits importants, ensuite la contemplation, l'extase, les longues prières, les macérations, la vie solitaire et le culte de Marie, choses dont il n'est point question dans l'Evangile et dans les documents

apostoliques. Le culte de Marie, nullement sympathique aux Juifs et aux païens, ne se manifesta que lorsque le catholicisme fut bien établi, vers le milieu du V[e] siècle. Ce culte tendre et sentimental rehausse la femme si abaissée dans l'antiquité, il reflète la douceur et la monotonie des Indous, et leur culte de la Maya; il se compose de prières indéfiniment répétées, de chapelets, de litanies imitées du brahmanisme et du bouddhisme dont le catholicisme a aussi emprunté diverses cérémonies. Ainsi tout indique que les dogmes et les rites du catholicisme proviennent généralement de sources diverses et non de Jésus-Christ.

SUJÉTION CATHOLIQUE. Le christianisme libéral d'Origène, de Tertulien et des premiers siècles ne convenait pas à l'Eglise catholique visant à la théocratie.

Voilà pourquoi elle a condamné les communications spirites, peu d'accord avec ses dogmes fantaisistes, surtout avec celui des peines éternelles destiné à maintenir la sujétion de ses fidèles. Cet horrible dogme provient de l'idée barbare de vengeance si généralement admise par les anciens, qui croyaient que les dieux immortels se vengeaient éternellement; les idées de charité et de miséricorde n'étaient pas dans leurs mœurs; nous voyons encore des populations du midi de l'Europe perpétuer infiniment leurs idées de vengeance.

L'Eglise exploita à son profit l'idée païenne de la vengeance éternelle des dieux et en formula le dogme de l'enfer. Ensuite elle surchargea le culte de longues prières qu'elle imposa aux fidèles pour les occuper machinalement, car ces prières composées de formules répétées indéfiniment ne peuvent guère partir du cœur et avoir une grande efficacité. Comment Dieu et les saints se complairaient-ils à écouter indéfiniment des supplications et des félicitations banales que tout être humain se lasserait bien vite d'entendre ?

L'Eglise a, en outre, surchargé le culte d'une foule de prescriptions obligatoires pour s'assujétir les fidèles, et toute dérogation à ses prescriptions est un péché plus ou moins grave, dont on ne peut être absous que par la confession, qui devient ainsi indispensable; cela augmente considérablement la puissance du clergé, devenu ainsi maître des âmes qui se faisant scrupule d'une pensée, d'un regard, sont constamment dans la terreur du spectre infernal. L'indépendance et la raison humaine protestent contre une doctrine si oppressive et si invraisemblable.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST : Quelques théologiens disent que la deuxième personne divine en s'incarnant n'a pas annihilé sa toute-puissance. Nous répondrons : La deuxième personne s'est incarnée tout entière ou en partie. L'Eglise admet le premier cas ; en conséquence, emprisonnée dans un corps humain, la deuxième personne divine perd l'infinité, principal attribut di-

vin. Dans le deuxième cas, Jésus-Christ n'est qu'une émanation limitée de la deuxième personne, son produit incarné, tandis qu'il se dit toujours fils de la première personne et jamais l'incarnation totale ou partielle de la deuxième; les évangélistes et les apôtres le désignent de même. Ces témoignages compétents et désintéressés infirment l'assertion de l'Eglise intéressée à diviniser Jésus-Christ comme étant l'incarnation de la deuxième personne tout entière, ce qui forme la base de toute sa doctrine. Si Jésus-Christ n'est qu'une émanation de la première ou de la deuxième personne, sa personnalité limitée et le sacrifice de sa vie perdent infiniment de leur importance.

Il semble tout naturel de considérer Jésus-Christ comme une émanation supérieure de la première personne dont il est ainsi le fils, en même temps qu'un produit de l'esprit saint ou divin (suivant l'ange Gabriel), ce qui permet à Dieu d'envoyer des Messies dans tous les mondes sans porter atteinte à sa divinité une et infinie. On voit ainsi que le dogme de l'incarnation de la deuxième personne divine a déterminé un tissu d'invraisemblances et d'inconséquences qu'on a décorées du nom de mystères pour les faire accepter par les fidèles. Dans les premiers siècles l'influence païenne était encore puissante, on divinisait des empereurs romains qui le méritaient bien peu ; en conséquence il n'y a rien d'étonnant à ce que les premiers chrétiens, par excès de zèle, aient divinisé Jésus-Christ révélateur du christianisme.

Les catholiques n'ont guère le droit de critiquer les Romains d'avoir divinisé leurs empereurs quand tous les jours leurs prêtres divinisent le pain et le vin dans l'Eucharistie. Dans la personnalité de Jésus-Christ plusieurs choses étonnent : 1° le peu d'effet qu'il a produit dans le monde romain si bien administré sous Tibère, ce qui donne lieu de croire que le récit de ses miracles a été exagéré. 2° le peu d'explication qu'il donne sur sa personne et sur son origine, ce qui paraît être avec intention. 3° sa fin cruelle et ses angoisses à l'approche de la mort qu'il redoute et qui paraît lui être fatalement imposée, mais dont il ne précise pas la nécessité, et ne dit pas que ce soit pour annuler le péché originel. Quelques communications spirites laissent entrevoir que l'esprit directeur de notre planète, qu'on présume être Jésus-Christ, n'aurait pas toujours été à la hauteur de ces importantes fonctions. Pourrait-on induire de là que ses souffrances et sa mort lui auraient été infligées comme punition ?

Quand on examine les évangiles on est frappé du peu de clarté et de suite de Jésus-Christ dans l'exposé de sa doctrine.

On dirait même que, dans beaucoup de cas, il évite la précision en se maintenant dans son système de diction figurée et hyperbolique, qu'il se borne à accentuer davantage lorsqu'il n'est pas compris. Il en résulte que sa doctrine peu précise nous renseigne mal sur d'importantes questions.



La première chose qui frappe dans sa doctrine, c'est qu'il l'impose avec une absolue autorité, sans en expliquer convenablement le but et la raison.

Il traite l'humanité comme un enfant à qui on impose ses devoirs, souvent sans lui en donner la raison qu'il est rarement à même de comprendre. L'idéal de Jésus-Christ paraît être de faire des hommes pauvres d'esprit, vivant au jour le jour sans souci du lendemain, le plus possible semblables aux enfants qu'il présente toujours comme des modèles à imiter. Ainsi il méprise tout développement intellectuel et tout travail productif.

Il exige une foi aveugle dans sa doctrine que, d'après Jean l'Evangéliste, il appelle à plusieurs reprises le pain de vie, ce qui nous indique que l'Eucharistie n'est qu'une figure.

Il préconise avec raison la fraternité réciproque, mais il pousse la chose à l'extrême en exigeant que ses fidèles supportent bénévolement les outrages et les mauvais traitements et même qu'ils les favorisent en ne leur opposant aucune résistance. On se demande ce que deviendrait l'humanité sous une pareille doctrine exécutée à la lettre. On n'y trouve ni métaphysique ni cosmogonie élevée, mais des récits de miracles si abondants qu'ils semblent appartenir bien plus à la légende qu'à la réalité. On voit ainsi que le contenu des évangiles ne peut être accepté qu'avec certaines réserves; il est évident qu'ils n'ont pas fait le christianisme, car ils n'ont été publiés que dans la deuxième moitié du deuxième siècle; on peut les considérer comme l'histoire incomplète de la mission de Jésus-Christ.

Nous avons dit que les Aryas-Indous et Perses avaient eu probablement par révélation des doctrines religieuses ésotériques beaucoup plus élevées que celles des Juifs et des païens. Pendant et après la captivité de Babylone, des Juifs mêlés aux Perses s'initièrent aux croyances orientales bien supérieures aux leurs. Mais ces initiés, se trouvant en opposition avec l'inexorable religion juive, formèrent des sectes secrètes d'où sortirent les esséniens environ deux siècles avant Jésus-Christ.

D'un autre côté les conquêtes d'Alexandre mirent les païens en rapport avec l'Orient; ils y trouvèrent des connaissances religieuses, métaphysiques et astronomiques beaucoup plus élevées que les leurs. Il en résulta chez eux une véritable fermentation scientifique, qui se manifesta d'abord à Alexandrie, ville éclairée et indépendante, puis à Antioche et dans toute la Syrie en grand rapport avec la Perse. L'ancienne Grèce, sanctuaire du paganisme, resta étrangère à ce mouvement intellectuel. Dans le deuxième siècle avant Jésus-Christ s'établit en Egypte la secte des thérapeutes, religieux dont les croyances se rapprochaient de celles des chrétiens. L'influence des doctrines orientales s'était primitivement manifestée deux siècles et demi

avant Jésus-Christ dans la version grecque des Septante, dans l'Ecclésiastique de Jésus,fils de Sirach,ensuite,cent ans avant Jésus-Christ, dans la lutte du juif Hillel, président du sanhédrin prônant les idées orientales contre Schmmaï souteneur orthodoxe de la doctrine mosaïque. A l'époque de Jésus-Christ le Juif Philon composa à Alexandrie plusieurs ouvrages où règne un véritable esprit chrétien provenant des doctrines orientales.

Ainsi il y avait un mouvement philosophico-religieux prononcé en Orient lorsque Jésus-Christ apporta sa doctrine qu'il donna comme la continuation de celle de Moïse, mais avec d'importantes modifications. On y trouve la même cosmogénie restreinte et la même absence de métaphysique, mais les sacrifices sanglants sont supprimés, la charité et la fraternité sont ordonnées, la vie éternelle est mentionnée Jésus-Christ révélant à propos sa doctrine dans un milieu disposé à la recevoir fut l'étincelle émanée de Dieu qui alluma l'incendie chrétien, lequel a détruit le paganisme, annihilé le judaïsme et bouleversé le monde. Le christianisme révélé, simple et peu précis, subit l'influence du milieu complexe et éclairé où se trouvaient principalement des idées orientales dont il prit la haute métaphysique : la trinité, l'incarnation de la deuxième personne divine, et plusieurs rites, choses qui ne paraissent pas provenir de Jésus-Christ, ainsi que certains récits ou paraboles qu'ont répétés les évangiles. On voit ainsi que, malgré un rôle modeste et une diction peu précise, Jésus-Christ a fondé et lancé le christianisme, grâce à son mandat divin et à des causes favorables.

Nous ferons remarquer que l'Eglise témoigne d'une grande partialité dans sa manière d'apprécier l'Evangile ; elle a bien soin de citer tous les passages qui peuvent appuyer son pouvoir, et sait parfaitement les faire ressortir à son avantage. Ainsi elle s'appuie principalement sur les paroles que Jésus-Christ aurait dites à Pierre (Mathieu, chap. 16) par lesquelles il le désigne comme devant être la base de sa future Eglise. Mais elle se garde bien de dire, d'après Jean, chap. 1, que Jésus-Christ donna à Simon le nom de Pierre la première fois qu'il le vit, et que, ni Jean, ni aucun autre apôtre et évangéliste, n'a mentionné une supériorité quelconque de Pierre sur ses collègues. L'Eglise estime infiniment moins l'ensemble de l'Evangile, qui, dans beaucoup de cas,est pour elle un embarras bien plus qu'un appui ; ainsi elle interdit à ses fidèles le droit de l'interpréter; elle montre en cela comme en beaucoup de choses combien ses bases sont fragiles.

Remarquons-le, les peuples qui, primitivement, ont eu une morale et une religion élevées les ont gardées très pures, tant qu'ils n'ont pas été assujétis à un corps ou à une caste de prêtres.

Mais lorsque ceux-ci prennent la direction du culte, ils en modifient la doctrine suivant leurs intérêts, ils la surchargent de dogmes fantaisistes,

de nombreuses prescriptions matérielles et obligatoires ; des religions qui primitivement étaient spiritualistes et simples sont devenues, dans leurs mains matérielles, grossières et compliquées, propres à capter les sens, à assujétir les populations et à affaiblir leur intelligence; c'est ce qui est arrivé aux Indous, aux Perses, aux Egyptiens et aux chrétiens du moyen âge. Ainsi l'Eglise a déformé le christianisme primitif ; elle en fait une religion illogique, sans base et sans certitude, assujétissant ses fidèles par la contrainte et la foi aveugle et nullement par la raison. Il en résulte que les peuples catholiques, fatigués de ce despotisme religieux, cherchent dans de continuelles révolutions un soulagement à leur maladie morale, dont généralement ils ne voient pas la vraie cause.

Terminons cet article en comparant le catholicisme et le spiritisme :

Le premier formé d'invraisemblances, de mystères, de macérations et de prescriptions fantaisistes, se base sur des arguties, sur la terreur et la contrainte ; il ne peut fournir à l'appui de sa doctrine que des récits légendaires ; la crainte constante qu'il a de voir attaquer sa doctrine dénote sa faiblesse.

La deuxième n'a ni contradictions ni absurdités qu'il soit obligé de couvrir d'un voile mystérieux; incomplètement élucidé, mais dégagé de toute direction officielle, il expose ouvertement sa doctrine, conviant tout le monde à l'étudier et à la commenter. Il se base sur des faits constants et probants et sur d'innombrables communications qui instruisent, consolent et n'effraient point. Le catholicisme s'appuie sur l'imagination, le sentiment, la sujétion intellectuelle; il annihile la raison et l'esprit d'observation qu'il remplace par la contemplation et l'état extatique, il suspecte tout progrès, son idéal est de tenir l'humanité en perpétuelle tutelle.

Le spiritisme n'étouffe ni le sentiment ni l'imagination, mais il les contrôle à l'aide du jugement et de l'esprit d'observation qu'il préconise, son but est que l'humanité s'éclaire en toute liberté et marche constamment dans la voie du progrès.

Le premier, obscur, invraisemblable et illogique dans ses dogmes, n'explique rien et ne peut convenir qu'à des moines; le deuxième, logique, vraisemblable, clair et rationel dans l'exposé de sa doctrine, est destiné à faire d'excellents citoyens.

Il n'est pas étonnant que le spiritisme rencontre des résistances; il heurte la plupart des croyances.

Le catholicisme, immuable dans ses dogmes, est son plus grand ennemi. Le protestantisme, plus indépendant, l'acceptera plus facilement. De savants pasteurs allemands ont dit à un de nos protestants : Il y a évidemment quelque chose de surhumain dans le spiritisme, mais il faut voir si c'est

une simple manœuvre de Satan destinée à affaiblir la foi chrétienne, alors il échouera; mais s'il persiste et progresse, on pourra le considérer comme une importante révélation.

Plusieurs spirites ne considèrent pas le spiritisme comme une religion; il en a cependant toutes les allures. On peut d'abord le considérer comme une philosophie, car il enseigne la morale, la psychologie et la métaphysique universelle. Comme religion, il nous fait connaître la vie spirituelle, nos rapports avec Dieu et avec les esprits, il règle notre ligne de conduite, et tend à relier toute l'humanité par la fraternité, la solidarité et l'unité de croyance. Quant au culte spirite non encore déterminé, on peut préjuger qu'il consistera bien plus dans les actes que dans de longues prières et de pompeuses cérémonies destinées à agir sur les sens, et non sur l'esprit.

On remarquera que les Védas, Christna et Jésus-Christ n'ont point prôné les nombreuses réunions religieuses, mais un culte individuel, familial ou composé de quelques personnes, plus efficace que les grandes assemblées qui troublent ou agitent toujours plus ou moins l'esprit. Ainsi nous persistons à croire que le spiritisme sera tout à la fois la philosophie et la religion de l'avenir.

AMY.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

THÉORIES ALLEMANDES.

I

Une revue allemande, le *Sphinx*, qui paraît, depuis deux ans, à Leipzig, publie des articles intéressants sur le magnétisme, l'hypnotisme, la télépathie, la force psychique, etc. Les phénomènes remarqués dans tous les pays et dans tous les temps y sont examinés et commentés avec le soin particulier qu'apportent nos voisins en ces sortes d'études ; mais il faut reconnaître aussi que toutes ces dissertations très savantes ne sont pas toujours d'une grande clarté.

J'ai choisi, parmi les articles les plus propres à donner une idée de ces théories allemandes un travail du baron Hellenbach, mort en octobre dernier. Hellenbach jouissait d'une grande réputation. Le *Sphinx* de décembre 1887, annonçant la mort de cet homme remarquable, s'exprimait ainsi : « Ce que notre temps, au point de vue philosophique, politique, social, et « ce que nous-mêmes, dans notre lutte contre le matérialisme, avons perdu, « nous ne pouvons l'exprimer. »

On va voir comment Hellenbach répond à certains savants, partisans de Hartmann, qui, dans sa brochure « *Der Spiritismus* » attribue les phéno-

mènes à une hallucination générale et collective, provoquée *inconsciemment* par les médiums chez les personnes présentes.

II

« Lorsque Hare, Crookes et autres, dit Hellenbach (1), se sont occupés des causes des apparitions « transcendentales », leur première pensée, comme celle de tous, fut que la cause effective prenait son existence dans une force encore inconnue que, pour la distinguer des autres forces connues, ils ont nommée « force psychique ». Mais cette simple désignation ne donne aucune solution ; et cependant cette force psychique, ni définie ni expliquée, a été utilisée, par quelques-uns, comme *explication* d'apparitions très compliquées.

«... Edouard de Hartmann, sur lequel les fanatiques de la force psychique s'appuient, dit, dans une lettre à M. Massey (2), que la continuité de la conscience lui semble impossible ; qu'elle ne serait possible que par le « meta-organisme » qui lui paraît improbable ; et qu'enfin sa philosophie — je crois qu'il serait plus correct de dire sa métaphysique, tout au moins pour une partie — n'admet pas l'existence de l'âme.

« Dans ces trois points, il y a une différence d'opinions. Que la cessation de la conscience après la mort soit probable ou non, qu'elle ne puisse s'expliquer que par le « meta-organisme », moi je crois que la métaphysique d'Hartmann a besoin d'une simple correction plutôt que d'un abandon. Schopenhauer, lui aussi, a fait sa métaphysique en « creusant » les individualités. Il est certain que nos deux façons de voir diffèrent par la plus ou moins grande admission de probabilités, parce que chacun de nous croit en avoir admis le plus. Sur cette base on peut discuter ; mais avant de choisir un seul exemple, nous avons encore à vider une question préliminaire.

« Six hommes sont assis dans un hôtel. La porte s'ouvre. Un homme entre et se retire. La compagnie croit qu'un étranger manque dans la chambre. Le cas se renouvelle, mais le nouveau venu a un extérieur pâle et blême et un vêtement bizarre. Enfin une troisième forme apparaît ainsi, non pas par la porte mais à travers le mur. Dans ce cas, les six personnes seront très effrayées et concluront à un fantôme, parce qu'un homme vivant ne peut pas passer à travers un mur. Ils croiront avoir eu, dans les trois cas, une hallucination. Ainsi, même en supposant qu'un seul des cas eût été une hallucination, les autres cas passeront pour en être aussi; et on peut ainsi expliquer toutes les apparitions du monde par l'hallucination, comme quelques philosophes l'ont fait d'ailleurs.

(1) *Sphinx* de mai 1887.
(2) *Light* du 5 septembre 1885.

« Placer la troisième apparition comme une hallucination, parce que l'existence d'un fantôme n'est pas dans la croyance humaine ne me paraît pas admissible. Sur quoi peuvent se baser les adversaires, dans le camp psychique, pour expliquer seulement la troisième,mais non les deux autres par l'hallucination ?

« Ils disent que certaines hallucinations peuvent se produire ; cela est vrai. Cependant nous nous réservons l'étude des conditions et des préliminaires. Il faut, pour cela, un fort magnétiseur et des individus préparés, propres à la chose. Les deux étant donnés, les derniers seront plongés dans un état d'inconscience qui, pour tous, est anormal. Quand ces conditions sont remplies, le magnétiseur peut alors produire des hallucinations que le sujet, éveillé, oublie ensuite.

« Ces conditions sont-elles remplies dans une séance de matérialisations ? Non seulement elles ne sont pas remplies, mais, au contraire, c'est l'opposé qui se produit. Le médium est une nature passive ; pas de magnétiseur, pas de regards échangés. Les participants (les *personnes présentes*) sont tout au plus hypnotisables ; ils ne sont pas inconscients, mais se trouvent dans leur état normal et se souviennent de ce qui s'est passé. Ils se trouvent ainsi justement à l'opposé des conditions que notre expérience nécessiterait. »

« Mais peu importe aux partisans de la force psychique. Cette force explique tout.

« L'expérience contredit l'hypothèse d'Hartmann, je suis obligé de le dire à ses amis et à ses adversaires ; et cette hypothèse est plus improbable que mon admission des objets réels.

« Heureusement qu'il y a beaucoup de faits qui tranchent les nerfs vitaux de l'hypothèse des hallucinations. Nous nous contenterons de quelques-uns des plus simples ».

III

On voit avec quel soin le baron Hellenbach combat les prétentions de ceux qui attribuent à la seule *force psychique* la production de tous les phénomènes. Voyons maintenant les faits qu'il présente à l'appui de son raisonnement :

« Zœllner, dit-il, prend un « tableau double » met du papier noirci dedans, ferme et attache (1). Il se rend à la séance, place son tableau dans une coulisse et reçoit deux impressions sur le papier noirci renfermé. Dans ce cas, il est impossible d'admettre l'hallucination, car l'effet mécanique a laissé des traces et les participants n'ont pas eu, eux aussi, une hallucination,

(1) Expérience du genre de celle des ardoises de Slade.

car rien ne les avait préparés au phénomène. Mais nos adversaires du camp psychique n'ont aucune difficulté à s'expliquer. Ils peuvent produire, disent-ils, des impressions avec des tableaux.

«... Il n'est pas tout à fait improbable que des formes humaines puissent se produire par l'âme du médium, si ce dernier est en pleine conscience et en entière possession de ses membres.

« Je comprends parfaitement que Hartmann combatte le principe de la continuation de la conscience ; mais ses adversaires, dans le camp psychique, qui admettent la continuation de la conscience individuelle, ont la prétention d'imposer des règles aux modifications de l'âme, surtout quand la plus grande partie de l'humanité croit à cette puissance, voire jusqu'à Kant.

« On a vu projeter, par Slade et par d'autres, des apparitions de mains et de doigts. Ces projections étaient produites par des forces indéfinies et inconnues. Il n'y avait pas hallucination, car ces impressions existent encore, qu'elles émanent du « meta-organisme » ou de toute autre cause. »

« J'admets que le corps est une espèce de vêtement et que si, par une circonstance quelconque, le corps est enlevé en partie, *l'âme nue* peut se manifester. Elle devient plus sensible et plus impressionnable. De même lorsque nous avons nos gants, nous ne pouvons pas boutonner nos vêtements et nous les boutonnerons plus facilement lorsque nos gants seront ôtés. Sans bottes je puis marcher sans qu'on m'entende, ce qui m'est impossible avec des bottes.

« Le « meta-organisme » et le tissu cellulaire peuvent se diviser et ceci peut expliquer une masse de phénomènes mystiques et compliqués.

« Sur cette déduction de la séparation du « meta-organisme » et de l'organisme cellulaire repose mon article de la « Vie et de la mort » au point de vue du changement des formes.

« Je crois avoir prouvé que la probabilité est de mon côté et que la plus grande partie des lecteurs de la brochure de Hartmann, intitulée : *Spiritisme* et de mon volume *La naissance et la mort* (*Geburt und Tod*) tiendront de mon côté.

« Dans une séance chez le prince C..., avec Eglinton, on remit à la dame de la maison un « tableau double » fermé avec une clef et on lui demanda de poser une question.

« Elle alla dans son boudoir, écrivit la question, ferma le tableau et l'apporta. Personne de nous n'en connaissait le contenu. Le tableau fut placé sous la table, sous la main d'Eglinton et aussi, je crois, sous la main de la princesse. On entendit écrire. Lorsque le tableau fut ouvert, on reconnut que, sous la question, laquelle avait trait à une circonstance concernant un proche parent, la véritable réponse était donnée.

« Si Eglinton eût été « en trance » la séparation de l'âme et du corps serait douteuse, mais il était absolument éveillé. Il est donc assez difficile d'attribuer à son âme la clairvoyance nécessaire pour faire cet inexplicable écrit, parce que je n'admets, pour l'explication des manifestations étrangères, que l'existence du « meta-organisme » et que, dans ce cas, la division instantanée se manifeste dans des fonctions non pas analogues, mais tout à fait différentes.

« On admet bien que les hommes puissent avoir alternativement une double existence ; mais qu'ils aient une double conscience, et simultanément, cela on n'en a jamais entendu parler et nous ne pouvons l'admettre.

« Dans quelque cas que l'on soit placé, on doit avoir de la reconnaissance à Hartmann, car il a fait beaucoup pour la solution de la question. D'autres philosophes et naturalistes, sans soucis, se contentent de faire un charivari de clameurs ; au moins celui-là a livré pour la vérité un rude combat. Il y a une catégorie d'idées, aussi bien dans le socialisme politique que dans le reste, qui n'arrive à maturité qu'après trois générations. La première les engendre ; la seconde les combat ; et la troisième les couche au cercueil ou les conduit à la victoire.

« Pour cette victoire je n'ai aucune appréhension. Si une clef ouvre avec facilité une serrure très compliquée, c'est que ce sera la véritable clef. Par un « Allah est grand ! » mon besoin d'étude des causes n'est point satisfait, alors même qu'on lui substituerait, à cet : « Allah est grand ! », un inconnu (système Spencer) un ignoré ou alors une force psychique.

« Je préfère dire simplement : « Je ne sais pas ! » que de donner ou accepter une explication qui n'en est pas une. Je ne connais pas l'essence intérieure du « meta-organisme ». Je ne connais pas non plus ses origines qui peuvent avoir leurs racines dans un inconnu ignoré ; mais je connais quelques-unes de ses propriétés et sais, avant tout, qu'il existe en moi comme sujet. Les traces de cette division se retrouvent d'ailleurs dans l'expérience. Je dois accepter que les influences de ces sujets sur des hommes vivants sont beaucoup plus fréquentes que nous ne le supposons. Seulement nous ne savons rien de tout cela tant que « tout va bien », comme le pensait Emmanuel Kant. »

IV

Cette dissertation, très savante, montre quel esprit consciencieux et chercheur était le baron Hellenbach. Il ne se prononce pas définitivement en faveur du spiritisme ; il pense que nous ne pouvons rien savoir tant que nous sommes de ce monde. Mais il prouve par des faits : l'expérience de Zœllner avec le *tableau double* ; les apparitions de *mains* et de *doigts* avec

Slade; le *tableau double* avec Eglinton, qui n'était pas *en trance*; il prouve, dis-je, au moyen de ces faits, que les phénomènes avaient bien une réalité objective; qu'il n'y avait pas hallucination chez les assistants. Les photographies obtenues à Londres, par Aksakow avec Eglinton, le démontrent mieux encore.

Par conséquent, la *force psychique*, lorsqu'on la considère comme le font les « fanatiques » dont parle Hellenbach, ne peut fournir l'explication rationnelle du phénomène. En effet, il n'est pas possible de voir l'hallucination partout.

Reste la définition donnée par la doctrine d'Allan Kardec, doctrine que les savants d'Allemagne et des autres pays seront bien forcés d'admettre tôt ou tard.

Alexandre Vincent.

CIMETIÈRE INDIEN

Les ossements de milliers d'Indiens blanchissent sur la petite île inhabitée de Memaloose, rivière Columbia. Cette île, dépendant de l'Orégon, est à 16 milles en aval de Dalles et à 100 de Portland. De temps immémorial elle sert de cimetière aux tribus des Wascos et des Klickitats. On y voit de toutes parts des caisses de diverses dimensions contenant des squelettes ou des portions de squelettes. On cite Malatowack et Powhensha parmi les chefs indiens jadis fameux qui dorment là de leur dernier sommeil.

Aussitôt après sa mort tout Indien des tribus nommées plus haut est enveloppé dans une couverture fine sur laquelle on met une profusion d'ornements et porté en canot sur l'île de Memaloose, où on l'étend sur le dos à fleur de sol, pour l'y laisser jusqu'à ce que le vent, la pluie et les oiseaux de proie aient accompli leur œuvre. Quand il ne reste plus que des ossements blanchis, ils sont ramassés pieusement et placés dans une caisse, sarcophage grossier, où ils sont censés demeurer jusqu'à l'appel de la trompette de la résurrection. Mais la vérité est que les médecins, étudiants et collectionneurs de fossiles ne se privent pas d'aller souvent faire des provisions de crânes et de squelettes dans le cimetière indien. Le seul blanc qui y ait jamais été enterré est l'honorable Victor Trevott, de son vivant résidant distingué de Dalles, qui occupa successivement plusieurs des plus hautes fonctions de l'Orégon. Sur son lit de mort, par une étrange fantaisie dont on n'a jamais su la raison, il demanda à recevoir la sépulture indienne sur l'île de Memaloose, et son vœu a été exaucé.

A en croire les bateliers de la rivière Columbia et les quelques jardiniers établis sur ses bords, des spectres prennent souvent leurs ébats parmi les rochers de l'île ossuaire.

Beaucoup ont vu à la tombée de la nuit l'ombre blême d'un homme blanc se glisser au milieu des squelettes, ou le fantôme d'un homme rouge accroupi sur un poney noir galoper furieusement tout autour de l'île. Le juge Savage, de Wasco, est cité parmi les personnes dignes de foi qui ont vu les revenants danser à la lumière blafarde de feux surnaturels derrière les arbres et les rochers. L'île inspire une terreur superstitieuse aux gens des environs, et pour rien au monde on ne les déciderait à y aller après le coucher du soleil. Pendant le jour même, ceux qui sont forcés de la visiter ne manquent jamais de se munir des armes propres à combattre les lutins et les êtres de l'autre monde.

M. Mahé de la Bourdonnais a publié dernièrement, dans la *Revue scientifique* une intéressante étude sur les peuplades barbares du Tonkin, sur leurs croyances et leurs coutumes.

Voici ce qu'il dit du mariage :

« Chez ces peuplades, ce sont, comme jadis à Rome, les parents de la fille qui se chargent de lui trouver un mari; et c'est exclusivement entre les parents que se traite l'affaire, car c'est bien en effet d'une affaire qu'il s'agit, le fiancé devant acheter sa future épouse moyennant trois ou quatre cents francs, somme considérable pour le pays. Cette somme est payée aux parents de la fille. Quant à celle-ci, elle n'est tenue d'apporter en mariage que son trousseau, lequel est tout à fait sommaire. Il consiste en un moustiquaire et une couverture de lit. »

Voilà pour le mariage; voici pour la religion :

« Toute leur religion est une religion de crainte qui consiste à offrir des sacrifices aux esprits ou mauvais génies. Ils pensent que la famine, la peste, les maladies de tout genre et enfin tous les malheurs leur viennent des esprits malfaisants. C'est pourquoi ils leur offrent des sacrifices, non par respect ou reconnaissance, mais uniquement par crainte. Les esprits, selon eux, président à tout, gouvernent tout. Ils croient à l'esprit des eaux, à l'esprit de la forêt; tel arbre est occupé par les esprits, telle montagne est habitée par eux et malheur à quiconque oserait couper un arbre en cet endroit.

« En somme ces sauvages s'occupent peu de leurs divinités, sinon dans les temps où ils sont éprouvés par le malheur, et leur religion n'est qu'une religion de crainte. »

N'en pourrait-on pas dire autant de beaucoup de religions? *Primo timor facit Deos*, a dit Lucrèce. Les pratiques religieuses des sauvages du Tonkin donnent une fois de plus raison à cette parole du grand poète latin.

MODIFICATIONS DU MORAL PENDANT LA GESTATION

(Tiré de la *Revue* des Etudiants swedemborgiens.)

Toutes nos sciences dites exactes débutent par une hypothèse sans laquelle l'échafaudage des lois naturelles s'écroule. En physique chaque partie séparée débute par une nouvelle hypothèse. Et l'on s'accorde à donner à ces lambeaux de savoir humain le sceau de la certitude que l'on nous refuse sans examen ! Comparons notre belle philosophie à ces sciences dites positives. Une seule hypothèse ! juste toujours, s'appliquant à tous les cas ; une clef ouvrant toutes les portes ! Et quand je dis hypothèse, encore suis-je fort généreux, car cette hypothèse devient presque un fait démontré. L'hypothèse dont je parle, c'est celle des existences successives.

Voici par exemple un fait auquel je songeais l'autre jour en mon gîte :

Pourquoi, me disais-je, pendant la grossesse, la femme a-t-elle des goûts si divers, si étranges et surtout pourquoi ces modifications de caractère ? Que, dans cet état, la femme veuille des fraises en janvier ou mange de la terre ou des ordures, à la rigueur on peut en trouver la raison dans un instinct qui lui fait rechercher dans ces produits étranges les éléments chimiques dont l'absorption lui est nécessaire pour le travail de la gestation. Jusqu'ici rien de bien digne de remarque. Ce qui me parut plus important c'est la modification du moral. Cette modification, il me répugnait de l'attribuer à des besoins physiques ; il fallait donc chercher ailleurs. Voici, me disais-je, Mme X .., bonne et douce habituellement, qui devient dans cet état hargneuse et méchante, telle autre va jusqu'au vol ou même au crime. Tous les vices se présentent dans cet état anormal, et souvent la mère ne les a pas !...

Cherchons la cause. Puisque ce n'est pas dans la mère qu'il faut la chercher, c'est ailleurs. Et cet ailleurs, que pouvait-il être autre que l'enfant !... Dans ce cas, il est permis de se demander quelle est la nature de cette influence ; est-ce une *hypnotisation* ? Je ne le crois pas ; je suis bien plus porté à croire à une influence inconsciente résultant du contact des deux perisprits... Vraiment la clef dont je parlais tout à l'heure ouvrait aussi cette porte et la même hypothèse me conduisait encore une fois à la solution ; je m'étonne vraiment que jusqu'ici, à ma connaissance, aucun spirite n'ait abordé ce sujet.

Et je me souvenais d'une famille qui habite..... et avec laquelle je suis en rapports fréquents ; la mère, à chaque gestation, était inabordable ; un mot, une demande de renseignement, une légère réprimande étaient le signal de discordes. Les enfants qui en sont issus ont en grandissant montré leur caractère difficile, hargneux, maussade !

Il m'a semblé résulter de tout cela que ces changements d'humeur proviennent de l'enfant : c'est-à-dire de l'esprit destiné à habiter le corps en formation et qui *influence* la mère. Une autre considération donnait du poids à ces réflexions. C'est en effet au début de la grossesse que ces envies et changements d'humeur se manifestent surtout ; mon hypothèse s'applique ici encore fort bien, attendu que l'esprit, plus ou moins libre au début peut encore exercer son influence. Un peu plus tard ces phénomènes anormaux disparaîtront ; emprisonné par la matière, petit à petit l'influence qui les produisait se sera endormie.

L'on pardonne beaucoup aux personnes en cet état et l'on a raison ; seulement ce n'est pas à la matière qu'il faut en reporter la cause, mais comme vous le voyez, à l'esprit. D. A. J. Dupont.

Note de la rédaction : Pour se faire une opinion bien arrêtée. sur l'influence de l'éducation antérieure et sur les prédispositions morales et intellectuelles des enfants pendant la gestation, lire le volume important de M. de Frarières : INFLUENCES MATERNELLES.

DEUX MAISONS HANTÉES

Il y a ici deux maisons hantées par des esprits malheureux ; l'une *surtout*, appartenant à M. E.... commerçant à Luçon ; cette maison se trouve sur la route du cimetière. Depuis plusieurs années cette propriété restait sans locataires, à cause des bruits, déplacements de meubles, etc., qui avaient lieu pendant la nuit. M. E.... est depuis peu de temps, propriétaire de cette maison, il ne l'habite pas, elle lui sert de maison de campagne. mais ce dernier s'étant aussi rendu compte des bruits dont je viens de vous parler, y fit établir un calvaire ou chapelle, disant que cela chasserait le démon ; seul ce personnage pouvait occasionner toutes ces étrangetés.

La seconde maison hantée se trouve sur la route de la roche, est à ce moment à vendre ou à louer, car le propriétaire M. M..., est mort depuis environ un an. Les voisins d'en face, disent en grand secret, que M. M... revient chaque soir, de onze heures à minuit (j'emploie leur expression), qu'on l'entend poser, des clous sous ses sabots et faire beaucoup de bruit dans la maison.

Personne ne veut avouer franchement cela ; la population, très dévote, peu franche et peu charitable, et de plus, profondément matérialiste (ce qui ne s'accorde guère avec la dévotion), ne voudrait pas croire à la survivance de l'âme après la mort ! Elle a une peur effroyable d'être punie. Les gens paraissent fous d'épouvante, quand on leur assure que la mort ne détruit

pas tout, et que, après la disparition du corps, l'âme immortelle a sa récompense pour le bien et sa punition pour le mal, accomplis pendant la vie; que tout doit se payer en de nouvelles existences successives. La responsabilité des actes les fait trembler.

Un bon médium aurait une grande tâche à accomplir chez les habitants de cette ville. Ces incrédules auraient besoin de lumière, à l'aide de conférences.

LOUIS.

LES AISSAOUA

Quelques membres du Congrès de l'Association scientifique, qui se tient cette année à Oran, viennent d'assister à une fort curieuse séance dans la mosquée de la secte des Aïssaoua.

Les médecins et physiologistes du Congrès ont pu ainsi étudier les tortures auxquelles volontairement ils se soumettent.

Les Aïssaoua prétendent en effet que, par suite de la protection d'Allah, ils peuvent impunément manger du poison, subir les piqûres des reptiles ou des scorpions, se transpercer d'aiguilles ou de poignards, se faire des brûlures au fer rouge.

Dans les séances publiques, ils semblent justifier leur dire en se soumettant à de terribles épreuves.

Les Aïssaoua forment une secte musulmane très nombreuse, une véritable franc-maçonnerie religieuse, embrassant tout l'Islam, composée de fanatiques obéissant aveuglément aux ordres de leurs marabouts, prêts à sacrifier leur vie, à subir les tortures les plus affreuses et peut-être aussi à commettre tous les crimes dans l'intérêt de l'association. Ils se suggestionnent et s'insensibilisent sous la volonté d'un chef influent.

La légende qu'ils donnent comme étant l'histoire de leur secte est, tout au moins, fort ingénieuse.

Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, disent-ils, vivait il y a environ trois cents ans, à Menkinès, dans le Maroc; il était chargé de famille et encore plus de misère ; mais Allah, qu'il allait souvent invoquer dans les mosquées, se manifesta à lui dans plusieurs miracles et le rendit riche et puissant.

Quelque temps après, Sidi-Aïssa eut un songe dans lequel il lui fut ordonné de faire des prosélytes. Il obéit. Bientôt, cent disciples furent groupés autour de lui; il les soumit à de rigoureuses pratiques religieuses, et exigea d'eux une obéissance absolue.

Un jour, il voulut éprouver leur fidélité. On était arrivé à la fête de Beïram. Sidi-Aïssa réunit ses prosélytes devant sa porte et leur dit : « Si vous m'aimez, si vous m'obéissez tous, si vos cœurs sont d'accord avec vos bouches, le

moment est venu de me le prouver; vous savez qu'il est d'usage d'égorger des moutons à la fête de Beïram; eh bien! je vous ai tous choisis pour tenir lieu de victimes; entrez donc chez moi. »

Les disciples hésitèrent, mais l'un d'eux pénétra dans la maison avec le maître, et l'on vit bientôt couler du sang jusque dans la rue.

Telle est la légende racontée.

C'est dans la mosquée des Aïssaoua d'Oran que, ces jours derniers, comme nous l'avons dit, les membres du Congrès scientifique ont pu voir leurs exercices. Ces exercices se font avec une certaine mise en scène; ils ont lieu le soir, à la lueur de lampes fumeuses, au son d'un orchestre arabe quelque peu monotone. Dans la mosquée se trouvent un ou plusieurs marabouts; puis, guidés par un chef, une vingtaine d'Aïssaoua. Ils n'ont pour tout vêtement qu'un pantalon arabe. Ils sont rangés sur une ligne et se balancent continuellement d'un pied sur l'autre, chantant des psaumes.

Au bout d'un certain temps, un des danseurs se détache du groupe; il s'avance vers l'un des marabouts, se prosterne, se relève, et, après avoir imprimé à sa tête un mouvement rapide de giration durant quelques minutes, il se livre aux épreuves.

Le chef saisit parfois des aiguilles longues de vingt centimètres, très pointues à l'une de leurs extrémités, tandis que l'autre est aplatie afin de recevoir une large boucle; il les humecte en les passant dans sa bouche; puis, il en enfonce une dans chaque joue de l'adepte : les deux pointes sortent alors par la bouche en se croisant. Il transperce ensuite la langue par une autre de ces aiguilles et en pique deux autres à travers les sourcils, la pointe en bas, les boucles restant sur le front. L'adepte subit ces piqûres sans manifester la moindre souffrance. Le chef souffle sur les blessures, passe dessus un peu de salive et la guérison est faite.

Un second Aïssaoua se présente et subit l'épreuve des poignards.

Les poignards sont de minces lames d'acier fort pointues terminées à l'une de leurs extrémités par une masse de plomb : le marabout enfonce ces poignards dans les joues, la peau du front, les muscles du bras de l'adepte. D'autres fois, il en fait pénétrer la pointe sur la poitrine, les jambes ou même le ventre du patient, en frappant sur la tête de plomb à l'aide d'un maillet.

Les exercices du sabre sont de diverses sortes. Dans l'un d'eux, l'Aïssaoua applique sur sa poitrine la pointe aiguë de l'arme, tandis que le marabout appuie sur lui la poignée. Les deux hommes joignent alors leurs pieds, se donnent les mains et tirent avec force jusqu'à ce que la lame du sabre soit pliée en demi-cercle. Ils tournent rapidement dans cette position. Dans un autre exercice, un Aïssaoua se tient debout sur le tranchant d'un sabre par-

faitement affilé, maintenu par deux Arabes, et tous les trois circulent ainsi pendant quelques minutes devant les spectateurs. Ou bien encore l'Aïssaoua se couche, l'abdomen appuyé sur le tranchant du sabre, et reste plié en équilibre, ses pieds ne touchant pas le sol.

A un certain moment, on apporte une plaque de fer rougie à blanc : un des Aïssaoua saute sur cette plaque et y reste quelques instants, tout en continuant son chant rythmé. On entend un grésillement, la plaque fume, on sent une forte odeur de chair brûlée. Mais l'homme ne semble éprouver aucune douleur.

Un autre Aïssaoua dévore une feuille de figuier de Barbarie dont l'acuité des épines a pu être vérifiée préalablement.

Un Aïssaoua met sur un tambourin un scorpion et le présente au public afin qu'il puisse constater que l'animal n'a pas été privé de ses organes venimeux ; puis, brusquement, il le saisit, le tient un instant suspendu au-dessus de sa bouche ouverte et l'avale d'un seul coup.

Tel est le genre des exercices exécutés par les Aïssaoua dans leurs mosquées, étant insensibilisés par leurs mouvements préalables et l'action que leur chef a sur eux.

Il est évident que si on soumettait à de pareilles épreuves un homme quelconque n'ayant pas subi de préparations dans ce but, il lui serait bien difficile, quel que fût son stoïcisme, de ne pas manifester de douleur.

En somme, les exercices des Aïssaoua, qui pour les anciens musulmans sont la preuve incontestable d'une protection occulte et d'une mission divine, sont pour le spectateur européen un exemple intéressant de connaissances acquises par les chefs de sectes et les marabouts.

COUTUME D'ALSACE

J'ai eu pour ami, dans ma toute petite jeunesse, un bonhomme cordonnier, du nom de Grümmer, originaire du Haut-Rhin. Il habitait, — dans un passage longeant le mur de notre jardin, — une sorte de maisonnette, ou plutôt de boîte à deux compartiments, bâtie en carreaux de plâtre.

Autour de la maisonnette, il y avait beaucoup de lilas, tous remplis, au printemps, de délicieux hannetons, et, sur le devant de la maisonnette, au centre d'un *écu* de bois tricolore, on lisait cette inscription claire et nette :

Au brave des braves. Le plus aimable des savetiers, Grümmer, fait le vieux et le neuf.

Nous demeurions alors au haut de la montagne de Belleville, peu peuplée en ce temps-là, et des champs de vignes et de groseillers verdoyaient à

notre porte. Que j'ai passé de belles soirées chez mon ami Grümmer, assis parmi les tas de savates, clouant n'importe quoi à tour de bras, à l'exemple de mon vieux camarade, en regardant avec bonheur la flamme exagérée de la lampe de travail à travers l'eau grossissante d'un bocal plein d'eau! Certes, je me trouvais bien chez nous, l'esprit en voyage au milieu des gravures du *Magasin pittoresque*; mais chez Grümmer j'étais mieux. On y tapait le cuir et on y chantait des chants du Devoir.

Grümmer, manœuvrant une *canne* imaginaire, provoquait au combat un compagnon, également imaginaire, d'un Devoir rival, et il lui criait fièrement, mais avec son accent : — Allons, mondre-moi da faillance! Je répétais le défi avec transport et j'assénais des coups sans nombre sur les bottes en réparation, qui résonnaient comme des cavernes. Ces bottes me semblaient gigantesques et formidables comme celles de l'ogre du Petit Poucet. Oh! je te leur en flanquais des *gnons* aux bottes malades des pratiques! Je leur montrais joliment ma vaillance! Elles en portaient des marques. Grümmer me laissait faire — toujours! — sans observation.

Par exemple, le soir de la Toussaint, la veille des Trépassés, le bonhomme cordonnier ne chantait pas et me congédiait même de bonne heure. Va faire schloffe, fieux vrère, me disait-il. Ce soir, matame Krümmer, il fa fenir, beut-être! Tout *vieux frère* qu'il me fit l'honneur de m'appeler, j'étais, chaque année, radicalement mis à la porte de chez « le plus aimable des savetiers », le jour de la Toussaint. Quand j'en demandais la raison à mes parents — mes chers disparus — ils me répondaient que le père Grümmer avait sans doute à promener ses oiseaux ce soir-là plus longtemps que de coutume. — Ce sont des « micrateurs », disait-il aux curieux. Il faut leur faire voir du pays, sinon ils mourront.

Cependant, le doute finit par s'insinuer dans mon cerveau au sujet des promenades des *micrateurs* la veille des Trépassés, et je me demandais aussi comment matame Krümmer, il pouvait fenir chez le brave des braves, puisque ce brave des braves reconnaissait lui-même — il me l'avait dit souvent — que matame Krümmer, il être au ciel. — Hélas! fieux vrère, il être au ciel, matame Krümmer!

Mon ami avait perdu sa femme bien longtemps avant que j'eusse fait sa connaissance. Il l'avait cordialement aimée.

Il paraît, entre parenthèses, que feu Mme Grümmer avait eu la passion des soleils, car le bonhomme cordonnier avait aussi une bien bizarre habitude, indépendamment de celle de promener ses oiseaux à l'automne. Au printemps, il m'emmenait avec lui dans Belleville semer de la graine de soleil partout, à la volée, dans les terrains vagues et dans les jardins abandonnés. Livrés, sans frein, à la vigueur de leur tempérament rustique, les soleils croissaient à merveille et ouvraient des fleurs colossales, comblant de surprise et d'admiration les riverains des terrains vagues. Alors M. Grümmer était joyeux. Cela lui rappelait sa femme. Il les foit, au ciel, et il être heureuse, je pense, fieux vrère! Il me disait cela avec conviction et je l'admettais sans peine. Les fleurs étaient de taille et d'éclat à être vues du ciel, et même de plus loin encore! Fermons la parenthèse : Ayant pris de l'âge, je voulus savoir à quoi m'en tenir sur les motifs de ma mise à la porte annuelle, la veille des Trépassés. Et un soir de Toussaint, je résolus de braver cet Homme au sable qui jette des grains de sommeil dans l'œil des petits garçons, et me promis de surveiller les allures de mon ami le bon gnaff.

J'avais remarqué, assez vaguement que, tous les ans, ce fameux soir, il ouvrait la chambre de sa défunte, chambre où il ne couchait jamais, et qu'il y faisait du feu. Autre motif de curiosité. L'année où j'eus l'indiscré-

tion de moucharder, à la faveur des ténèbres, les menées nocturnes de mon ami, il avait aéré la pièce mystérieuse et fait du feu dans la cheminée, selon son invariable usage. Mais quand je fus rentré dans ma petite chambre, du haut de laquelle, dans mon lit, je plongeais chez lui, par dessus le mur du jardin, je vis le bonhomme cordonnier s'installer dans la chambre de sa femme, dont la fenêtre était toute grande ouverte, malgré le froid, à côté d'une table recouverte d'une nappe blanche, où il y avait deux couverts. Sur la table se trouvait de quoi boire et de quoi manger à la mode d'Alsace et je reconnaissais dans les assiettes les charcuteries spéciales qu'il allait acheter, me disait-il souvent, rue du Roi-Doré et rue du Roi-de-Sicile. Il y avait encore une bouteille pansue que je connaissais bien, pleine d'une terrible eau-de-vie de prunes qui m'étranglait à la simple dose d'une goutte. Le bonhomme cordonnier défit la couverture d'un lit tout préparé, que je ne lui connaissais pas, puis il revint s'asseoir près de la table, mangea un peu et but un coup, tira sa pipe, et fuma.

Mes petits yeux le regardèrent aussi longtemps qu'ils le purent, car ces apprêts m'avaient intrigué et je voulais voir enfin la personne qu'il attendait si patiemment. Tout à coup, je le vis passer sa manche sur ses joues. Il pleurait, mon vieux camarade, et, tout en pleurant, il fumait à grosses bouffées. J'en eus beaucoup de peine et je versai des larmes, comme lui. Mais, le sommeil m'empoignant de plus en plus, je me renfonçai, tout grelottant, dans mon lit.

Grümmer m'a dit depuis que c'est encore la coutume, dans des coins de l'Alsace, la veille des Trépassés, de préparer une réception aux morts dans la chambre qu'ils ont habitée.

Cette nuit-là, ils peuvent y revenir, cette nuit-là seulement, et dame! on est heureux de leur montrer qu'on n'oublie ni leur personne, ni leurs goûts...

Ils n'oublient rien, les Alsaciens.

(*Tiré du Rappel*). ERNEST D'HERVILLY.

L'ÈRE DE TRANSITION

Deux communications reçues au *Groupe Bisontin.*

Les époques de transition, où les peuples sont en quête d'un idéal nouveau, sont pénibles à franchir. Le trouble est partout, et l'on ne sait si l'on a en perspective la décadence irrémédiable ou l'aurore d'un jour nouveau. Heureux ceux qui comprennent que le salut se trouve dans la loi du progrès. Mais combien de peines encore avant que cette idée si simple soit vulgarisée!

Les scandales qui ont tant occupé l'opinion publique font dans l'esprit de certaines personnes beaucoup de tort à la République. Naturellement les partis réactionnaires s'en emparent avec bonheur pour affirmer que la Démocratie est une forme gouvernementale impossible, parce qu'elle conduit à la démoralisation et à la dissolution sociale, et l'on ajoute à l'appui de cette opinion : « un troupeau ne peut se passer d'un berger ». D'un autre côté,

plus d'un républicain, parmi les meilleurs et les plus désintéressés, se sent ébranlé, et se demande si, en effet, l'état de nos mœurs comporte l'état démocratique.

A cela je réponds sans hésiter : non ; notre niveau moral est trop inférieur pour un régime politique tel que la Démocratie, cela est évident pour tout observateur sincère. Mais en même temps nous sommes déjà trop avancés pour pouvoir nous contenter des formes du passé. Nous serions donc condamnés à tourner indéfiniment dans un cercle vicieux, si nous n'avions pas pour nous tirer d'embarras la loi du progrès. Nous ne pouvons plus nous contenter des formes surannées de la monarchie, et nous ne sommes pas encore capables de nous bien gouverner dans la démocratie. Qu'y a-t-il à faire ? Le simple bon sens nous le dit : travailler avec ardeur à nous rendre dignes de cet état supérieur.

Voilà la seule conclusion raisonnable à tirer de ces faits qui indignent la conscience publique. Et il est heureux qu'elle en soit indignée : cela prouve qu'il y a encore en elle le ressort nécessaire pour franchir heureusement la période de transition actuelle et entrer dans la véritable voie de l'avenir.

Certainement de tels faits sont déplorables ; mais sont-ils bien nouveaux ? Ce qui le fait croire à certains, c'est le régime de liberté qui ne permet à aucune action intéressant l'opinion publique de rester ignorée. Grâce à une sûreté d'informations sans précédents, la nation tout entière est tenue au courant de tout ce qui se passe. Ses mandataires, les employés de son administration, ne peuvent rien faire de bien ou de mal qui reste longtemps secret. Sous la monarchie les choses se passaient différemment. La presse était bâillonnée, et l'on ne souffrait pas que les turpitudes des gens en place fussent dévoilées. Il ne se passait pas moins de méfaits ; seulement ils étaient le fait des rois, des grands seigneurs, des courtisans et de leurs maîtresses. Aujourd'hui les mêmes passions, agissant dans les démocraties sur les gens en vue, amènent les mêmes effets, et comme ils sont bientôt divulgués, au lieu que la plupart des scandales des monarchies restaient cachés, les gens superficiels sont disposés à croire que c'est la faute de l'organisation politique, tandis que c'est la faute de l'infériorité actuelle de notre nature. Entrons résolument dans la voie du progrès moral, efforçons-nous d'y entraîner les masses à notre suite, et ces défaillances dont nous sommes effrayés disparaîtront pour toujours.

Voilà les réflexions que le spectacle de ce qui s'est passé récemment m'a suggérées. Les hommes ne valent pas moins pour vivre dans un état démocratique ; seulement ils ont des occasions, des tentations de faillir que beaucoup d'entre eux n'auraient pas eues dans une monarchie, où ils au-

raient eu moins de pouvoir. Au lieu d'eux, ce sont d'autres, appartenant à une autre couche sociale, à une couche réputée plus élevée, qui auraient failli. Mais c'est par les épreuves, bien ou mal supportées, que les hommes progressent; et les défaillances à la découverte desquelles nous avons assisté naguère profitent à l'avancement de tout le monde : des coupables, à cause de la leçon qu'ils reçoivent, de la honte dont ils sont abreuvés, et du reste de la nation, par le jugement qu'elle est appelée à porter sur les faits de cet ordre.

Ma conclusion c'est que, le progrès étant le seul but et le seul résultat de l'incarnation, toutes ces choses sont utiles puisqu'elles provoquent au progrès. Il en est d'elles comme de tout ce qui se passe de mal sur la terre; pour des êtres inférieurs comme nous, ce sont des moyens d'avancement. C'est à force de faire le mal et d'en souffrir que nous apprendrons à nous en abstenir un jour.

L'ÉVOLUTION PAR LA SOUFFRANCE : La question de savoir s'il y a des mondes d'expiation est la même que celle de savoir s'il y a des coupables. Cette question se relie également à celle de la bonté infinie de Dieu, bonté niée par quelques-uns au vu des souffrances non méritées de certains êtres. Ce sont deux faces en quelque sorte de la même question. Pour remonter à ses origines, il faudrait d'abord dégager une inconnue, et savoir pourquoi les êtres inférieurs dont nous faisons partie sont enclins au mal, c'est-à-dire enclins à faire souffrir les autres êtres. Si nous savions cela, peut-être saurions-nous pourquoi ils souffrent à leur tour.

On peut comprendre que la souffrance, constituant le talion, est le moyen le plus rapide et le plus efficace d'apprendre à un être qu'il fait mal quand lui-même fait souffrir autrui. Un enfant en bat un plus faible que lui; son père le bat à son tour en lui disant : Tu abuses de ta force vis-à-vis d'un petit, moi j'abuse de la mienne vis-à-vis de toi; trouves-tu que cela est bien? La conscience de l'enfant lui dira bien vite qu'il vaut mieux que personne n'abuse de sa force.

Il en est ainsi pour tout. On comprend donc très bien que la souffrance soit le meilleur moyen de progresser pour des êtres que leur tendance pousse sans cesse à faire souffrir autrui. Mais on ne peut dire qu'elle est infligée à titre de punition du moment qu'il est évident que l'ignorance seule pousse au mal, et que dès qu'on a acquis assez de lumières, on a la force de résister.

Certes il est un moment pour chacun où il se laisse parfois entraîner par ses passions à commettre une action qu'il sait mauvaise, et même dont il sait qu'il souffrira. Mais cette faiblesse morale vient toujours de l'ignorance, et celui-là n'y est plus sujet qui a suffisamment développé en lui la connais-

sance, et qui a des idées rationnelles sur sa propre destinée, et sur l'univers dont il est un des habitants.

Comment la justice souveraine pourrait-elle punir celui qui a fait le mal, que ce soit par ignorance ou par faiblesse morale? La justice humaine elle-même ne le punirait pas si elle n'obéissait à une nécessité inéluctable, celle de défendre l'organisation d'une société composée d'éléments imparfaits qui la bouleverseraient de fond en comble s'ils n'étaient pas mis hors d'état de le faire.

Ce qu'on appelle la justice sur la terre accomplit donc avant tout une œuvre de défense, et les meilleurs parmi les criminalistes voudraient que ce fût en même temps une œuvre de perfectionnement des éléments mauvais. La Providence prend le contrepied de la justice humaine, elle entend amender, non punir.

Mais pourquoi est-elle obligée d'amender? Pourquoi sur la terre la grande majorité des êtres, conscients et inconscients, sont-ils voués à la nécessité de faire souffrir autrui, et de souffrir eux-mêmes? Pourquoi cette destruction incessante du minéral, du végétal, de l'animal? Pourquoi tout être sensible souffre-t-il? Pourquoi le principe intelligent qui a fait souffrir inconsciemment autrui pendant les longs siècles de son élaboration, continue-t-il à le faire souffrir après qu'il est devenu conscient? Pourquoi cette absence de bonté, cette absence de douceur dans tout ce qui vit sur la terre, sauf parmi le petit nombre des plus avancés? Voilà le problème insondable.

Quelle hypothèse semblera le résoudre? Je l'ignore. Et comment oserais-je en hasarder une, puisque j'ignore si partout le principe intelligent rudimentaire doit se développer par des moyens analogues; que j'ignore si les conditions que je constate sur notre planète sont la règle ou l'exception; que j'ignore enfin d'où sort ce principe intelligent qui, après une longue élaboration, finit par s'individualiser, et avoir conscience de sa propre existence. Il y a trop d'inconnues dans ce problème. Je ne puis constater qu'un fait, c'est que nos tendances morales nous poussant à faire souffrir autrui, c'est par la souffrance personnelle que nous pouvons le mieux nous amender. Mais quant à trouver de bonnes raisons pour justifier les carnages dont notre planète est le théâtre, et qui y sont chose normale et voulue, j'avoue que je ne le puis.

Je me console en pensant que de plus avancés savent la vérité, et que je la saurai un jour; et aussi en constatant que la Providence a fait preuve de sollicitude pour tous les êtres, assurant en somme leur existence et la perpétuité des races et des espèces, protégeant davantage ceux qui peuvent le moins se protéger eux-mêmes, et exigeant au contraire plus d'initiative de ceux qui sont plus intelligents et plus capables. Dès lors je reste convaincu

que l'intelligence qui a su résoudre tous les problèmes touchant à l'organisation et à la marche de l'univers était de force à résoudre avec la même supériorité ceux que présente l'évolution ascensionnelle des êtres. Elle n'a pas sans raisons valables donné à la terre la destination que nous constatons. Ces raisons, nous les connaîtrons un jour et nous les admirerons, comme nous admirons tout ce que nous parvenons à découvrir dans la nature et à connaître à fond.

En attendant, nous ne pouvons douter que notre intérêt ne soit de travailler de toutes nos forces à progresser en savoir et en moralité, et que le bonheur ne soit au bout de nos épreuves actuelles, puisque nous devenons plus heureux à mesure que nous progressons davantage. Travaillons donc résolument, sans nous attarder à des problèmes insolubles pour nous en ce moment. C'est le conseil que je vous donne, et que je mets moi-même en pratique.

LE CENTENAIRE DE L'ÉMANCIPATION DES JUIFS

(Voyez *Revue spirite* du 1er avril 1888.)

Et d'abord une chose nous a frappé en parcourant le livre de M. Weill; c'est qu'il prend l'homme au moment où il apparaît pour commencer sa vie terrestre, sans s'inquiéter de ce qu'il était auparavant et de ce qu'il sera après. Du reste notre auteur ne fait en cela qu'imiter Moïse qui, dans les nombreux préceptes et recommandations contenus dans le Pentateuque, ne fait allusion qu'à l'existence corporelle du peuple auquel il donne ses lois, sans témoigner la moindre préoccupation pour son avenir spirituel. Et, qu'on nous permette de faire observer en passant que c'est dans cette absence complète de prévision d'une vie extra-corporelle qu'il convient peut-être de rechercher la raison de cet attachement excessif des Juifs pour les biens de la terre et les richesses, attachement qui n'a pas été sans avoir une influence funeste sur leur sort en suscitant l'envie des nations voisines et des peuples chez lesquels ils ont vécu après leur dispersion, en donnant lieu aux guerres et aux persécutions dont ils ont été victimes; et cette réflexion paraît d'autant plus juste que, de nos jours encore, le mouvement antisémitique a eu pour prétexte, là où il s'est produit, l'accumulation de la fortune publique dans les mains des Israélites.

Sans insister plus longtemps sur cet ordre de considérations, continuons l'examen de la doctrine de Moïse telle que nous l'a présentée M. Weill. Nous devons relever d'abord une affirmation souvent reproduite dans l'ouvrage que nous analysons et qui nous paraît être en contradiction flagrante avec

les constatations de la science ; cette affirmation, la voici : *Dieu n'a pas créé les animaux malfaisants ;* ils sont le produit des prévarications de l'homme et de sa violation des lois divines. M. Weill, précisément parce qu'il ne considère l'homme que pendant la vie terrestre, abstraction faite de son existence spirituelle, avait besoin de cette affirmation pour servir de point de départ à son raisonnement. En effet, il pense avec juste raison, selon nous, que Dieu n'a pas créé le mal; car, s'il l'avait créé, et si, par son fait, l'homme en avait souffert, où serait la justice de Dieu ? Mais voyons : raisonnons un peu au point de vue de cette justice : admettons pour un instant, ce qui est, nous le répétons, en opposition formelle avec les faits observés, admettons que les animaux malfaisants soient issus des crimes des hommes ; mais ces animaux, comme les autres, se reproduisent indéfiniment par union sexuelle, et alors où trouvons-nous la vérification de cette règle affirmée à plusieurs reprises par l'auteur que les crimes des hommes ne sont punis que jusqu'à la quatrième génération ? Les animaux nuisibles se perpétuant pour ainsi dire à l'infini, les crimes commis du temps de Moïse et bien longtemps avant sont encore punis de nos jours par l'intermédiaire des bêtes fauves, qui, à chaque proie humaine qu'elles ont dévorée à travers les siècles, n'ont cessé de venger sur des innocents les crimes contemporains de leur prétendue création spontanée. Voilà pourtant où nous conduit logiquement l'explication du système de M. Weill.

Autre réflexion que nous nous permettons de lui soumettre. D'après les travaux paléontologiques, il est établi qu'avant l'apparition de l'homme sur la terre il existait de nombreuses espèces d'animaux malfaisants. Les mers chaudes qui couvraient les continents non encore émergés étaient peuplées de plesiosaures, d'hichtyosaures, de mégalosaures, de toutes sortes de reptiles plus féroces les uns que les autres qui s'entre-dévoraient, et étaient certainement au plus haut degré des *animaux malfaisants*, et les individus qui restaient de ces races lors de l'apparition de l'homme sur la terre ne se faisaient pas faute de le déchirer à belles dents s'ils parvenaient à le saisir ; de même l'ours des cavernes, l'hyène et tant d'autres fauves qui surgirent plus tard. Qui avait donc créé ces bêtes féroces puisque l'homme n'existant pas encore n'avait pu, par ses crimes, en provoquer l'éclosion spontanée ? Et plus tard lorsque les savants ont commencé à classer les animaux, à étudier leurs mœurs, à en grouper les espèces, en est-il un seul qui ait observé ou rappelé, comme étant admise par la tradition la formation sans parents générateurs d'un seul de ces animaux dont M. Weill attribue la naissance à la violation des lois de Dieu par l'homme ?

Nous croyons en avoir dit assez pour fixer nos lecteurs sur cette question des animaux malfaisants surgis spontanément des crimes de l'humanité.

Mais alors, reste le point de savoir pourquoi Dieu les a créés. Est-il juste de sa part, toujours en raisonnant d'après le système de M. Weill, d'avoir créé des animaux qui, pressés par la faim, dévorent indistinctement des multitudes d'êtres plus faibles qu'eux et utiles à l'homme, et l'homme lui-même trop souvent impuissant à se défendre de leurs atteintes?

Parlons maintenant des êtres faibles de la création qui doivent être protégés par les forts et surtout par l'homme : chacun de ces êtres, d'après M. Weill, a en lui une parcelle de la force créatrice, et c'est cette parcelle qui leur donne droit à la bienveillance de l'homme. Mais celui-ci manque souvent à ses devoirs, comme le constate M. Weill lui-même; il abuse fréquemment de sa liberté pour faire le contraire de ce que lui ordonne la justice divine. Il en résulte que les êtres faibles, loin d'être protégés par l'homme, sont persécutés et même détruits par lui. Je veux bien que l'homme soit châtié pour cette violation de la loi de Dieu; mais les êtres faibles seront bien souvent enveloppés dans la même punition; et pourtant ils sont innocents de ses fautes. Ainsi M. Weill admet que les guerres sont la conséquence pénale des crimes impunis commis par certains rois ou certains peuples : lorsque le fléau de la guerre se déchaîne, les hommes ne sont pas les seuls êtres atteints; les récoltes sont hachées, les animaux bienfaisants sont sacrifiés dans le but d'empêcher les troupes ennemies de s'en nourrir; et en somme les prévarications de l'homme retombent sur les êtres qu'il devait protéger, et le but de Dieu est complètement manqué. Est-ce là la sagesse divine? Est-ce là la justice? Poser la question c'est la résoudre.

Pour aboutir à de pareilles conséquences, il faut que le point de départ soit faux; et il l'est très certainement. Ces fausses prémisses résultent de l'affirmation de la liberté absolue de l'homme. M. Weill pose comme principe hors de toute discussion que les hommes sont créés libres; que pouvant choisir en parfaite connaissance de cause entre le bien et le mal, il n'est que juste de leur faire supporter strictement la conséquence de leurs actes perpétrés en violation de la loi de Dieu. Mais M. Weill, qu'il nous permette de le lui dire, sort encore ici de la réalité des faits en admettant la création de l'homme *ab initio* telle qu'elle est rapportée dans la Genèse. S'il était vrai que l'homme eût été primitivement créé avec toutes les facultés que nous constatons aujourd'hui chez les individus les plus élevés de notre espèce au point de vue intellectuel et moral, il pourrait peut-être avoir raison de se montrer impitoyable pour leurs prévarications; mais il n'en est pas ainsi, et les observations anthropologiques viennent encore démentir ces assertions erronées.

L'homme est loin d'avoir été créé dans cet état de perfection relative auquel il s'est élevé dans la suite des temps au moyen de nombreuses réin-

carnations successives qui ont permis à l'espèce de s'améliorer insensiblement. Qu'étaient en effet nos premiers ancêtres? Des êtres absolument dégradés, dont nous voyons encore quelques spécimens chez certaines peuplades sauvages, vivant à peu près commes les animaux, ne manifestant une lueur d'intelligence que pour satisfaire leurs besoins de nutrition et de reproduction, disputant aux bêtes fauves les cavernes des rochers primitifs qui étaient leur seul abri contre les rigueurs du climat; et M. Weill voudrait que ces êtres misérables, à peine sortis des bas-fonds de l'animalité, eussent été responsables de leurs actes comme les ayant accomplis dans la pleine possession de leur libre arbitre, et que ces actes eussent eu pour conséquence la production de races animales nuisibles qui, se propageant jusqu'à nos jours, continueraient à venger sur nos générations modernes les fautes commises par nos ancêtres d'une façon à peu près inconsciente! Non, cela n'est pas possible, et il faut chercher ailleurs la raison des fléaux et des maux de toutes sortes qui ne cessent d'accabler l'homme, comme d'ailleurs les diverses espèces animales, depuis leur apparition sur la planète. Pour scruter ce redoutable problème, il faut remonter dans la nuit des temps, se reporter aux périodes lointaines qui ont précédé l'apparition de la vie sur la terre, la naissance même de notre globe, et la formation du système solaire. Pour avoir l'explication rationnelle de ce sombre mystère du mal qui a préoccupé tous les penseurs depuis Moïse jusqu'au Bouddha, depuis le Christ jusqu'à nos philosophes pessimistes modernes, il faut se transporter en esprit dans l'immensité des espaces au sein du fluide primitif où les intelligences qui se manifestent aujourd'hui sur la terre et dans les autres planètes sous la forme animale et humaine vivaient de la vie purement spirituelle, recueillant la pensée de Dieu dans les vibrations de l'éther. C'est là qu'elles ont dû commettre les fautes et les prévarications contre la loi divine dont elles supportent aujourd'hui les conséquences douloureuses dans la souffrance et les angoisses de la matière. Dans ces temps reculés, ces intelligences étaient libres parce que la matière telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existait pas pour elles, et n'exerçait pas sur leur volonté cette impulsion souvent irrésistible qui les pousse au mal. En vertu du rayonnement spirituel se propageant à travers les fluides d'une excessive ténuité et d'une parfaite sensibilité, ces esprits voyaient clairement leur devoir; ils *savaient* que Dieu les avait faits pour collaborer à l'œuvre de la création, c'est-à-dire pour aider les êtres inférieurs à monter vers le Créateur en se dépouillant de leurs imperfections. Ils ont manqué *sciemment* à l'accomplissement du devoir dont dépendait leur avancement et celui de leurs frères arriérés dont ils étaient comme les protecteurs institués par Dieu. Ils recevaient du Créateur, par l'intermédiaire d'esprits plus

avancés, les forces nécessaires pour accomplir leur tâche. Ces forces, au lieu d'en faire l'usage déterminé par la sagesse de Dieu, ils les ont accaparées à leur profit; ils ont voulu s'en servir exclusivement pour satisfaire leurs aspirations égoïstes; et, sous l'influence de leurs mauvaises pensées, ces forces se sont matérialisées en cessant progressivement de leur obéir; et alors leur liberté a diminué insensiblement, ils sont devenus esclaves de la matière qu'ils avaient créée par leur violation de la loi divine. Cette matière désormais réfractaire à leur volonté pervertie est devenue l'instrument de leur punition; elle sera aussi, par la souffrance, la cause de leur réhabilitation. Dans les mondes formés de cette matière, il faudra qu'ils subissent un nombre incalculable d'existences corporelles depuis le végétal et l'animal jusqu'à l'homme, au cours desquelles ils devront reprendre un à un tous les éléments qu'ils avaient autrefois viciés par leurs mauvaises pensées, jusqu'à ce que, selon l'expression de Jésus, *toutes choses soient rétablies;* c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient restitué à chaque atome de substance la part de force divine lui revenant, qu'ils s'étaient injustement appropriée. C'est seulement au moyen de cette *restitution* que le mal disparaîtra définitivement, et que la *mort sera vaincue*. La matière, en se raréfiant, reprendra son ancienne forme fluidique. Et dans ce nouvel élément restitué, fruit de leurs travaux persévérants et aussi de leurs longues souffrances, les anciens esprits enfin régénérés reprendront l'œuvre interrompue de leur collaboration à la création en protégeant et attirant à eux les êtres faibles encore plongés dans les tribulations de la matière.

Certes, le système que nous venons d'exposer repose sur une hypothèse tout comme celui que nous avons vu développé par M. Weill, mais cette hypothèse nous paraît plus large et plus conforme à l'idée que nous nous faisons de la justice de Dieu; et notre vénérable auteur devra reconnaître lui-même que l'existence des maux dont nous souffrons tous dans cette vallée de larmes est expliquée d'une façon beaucoup plus rationnelle, si l'on admet que tous les êtres peuplant la terre ont participé aux fautes qui s'expient aujourd'hui collectivement par les misères de toutes sortes, inséparables de la condition terrestre. CÉPHAS.

Madame Fanny Deslandes, née Michau, s'est désincarnée, le 29 avril 1888, à Arques-la-Bataille (Seine-Inférieure), à l'âge de 90 ans; une pensée fraternelle à cette spirite de la première heure, esprit éclairé qui fut toujours militant. Mme Deslandes bien connue des spirites, de 1855 à 1875, fut une amie vénérée et respectée d'Allan Kardec.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
LE PHARAON MERNEPHTAH, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques.*	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eichtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | No 11 | 1er JUIN 1888.

AVIS. — Se réabonner par la poste à l'ordre de M. Leymarie.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme* et *sa librairie* seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs* (entrée 1, rue Chabanais), au 1er juillet 1888.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE

I

J'ai parlé, plusieurs fois déjà, dans cette *Revue*, des recherches auxquelles se livrent les savants de l'Angleterre, sur le terrain du Spiritisme. Il est incontestable qu'ils se préoccupent beaucoup plus de la question que nos savants français dont l'intolérance est absolue, qui nient les faits de parti pris, sans même se donner la peine de les examiner. Ce scepticisme voulu et de commande ne semble pas exister avec la même intensité chez nos voisins. Là-bas on cherche et, si l'on n'ose pas toujours conclure, on publie, du moins, le résultat des observations faites. C'est déjà beaucoup.

J'ai dit, l'année dernière, que MM. Gurney, Myers et Podmore, avaient écrit un ouvrage fort curieux : *Phantams of the living* (*Fantômes des vivants*). Ce travail est encore à peu près inconnu en France. Il n'en est pas ainsi en Angleterre, si l'on s'en rapporte aux journaux. La presse parisienne, elle-même, a déjà parlé des *Phantams of the living*. Un chroniqueur du *Paris*, M. Georges Montorgueil, qui assez souvent, il faut le reconnaître, ramène ses lecteurs sur la question de l'hypnotisme, de la suggestion mentale, etc., a pris, il n'y a pas bien longtemps, sa plume la plus élégante pour révéler l'existence de ce livre. A ce propos, il n'est pas inutile de faire remarquer que, chaque fois qu'il s'agit pour eux de parler des sciences dites *occultes*, les journalistes français savent se rendre fort intéressants. Ils disent, par exemple : « Le Spiritisme qui fait *tourner les tables et les têtes...* » Ou bien : « Croirait-on qu'il existe tant *d'esprits* chez le peuple le plus *spirituel* de la « terre ? » Tout cela est admirable ; c'est de la verve gauloise de première marque et Voltaire eût difficilement trouvé mieux.

Je parlais, tout à l'heure, d'un chroniqueur du *Paris*, M. Georges Mon-

torgueil. Cet écrivain sacrifie, lui aussi au dieu du jour, à l'esprit français. On va s'en apercevoir tout de suite.

En effet, M. Montorgueil a publié, dans le *Paris* du 19 mai, un article intitulé : *Les Revenants reviennent*, titre qui forme, on en conviendra, un bien agréable jeu de mots. Voici le début de ce travail :

« Une nouvelle inattendue nous arrive de Londres. Un matin — c'était le 11, un vendredi ! — la Grande-Bretagne s'éveilla, prise d'une terreur folle, spontanée, mystérieuse. Le *Daily Telegraph* parut portant en gros caractères : l'*Angleterre en danger* ; la Chambre des lors interrogea sur-le-champ le duc de Cambridge, maréchal des camps, commandant en chef, et lord Salisbury, qui se déclarèrent peu rassurés. Lord Randolph Churchill ne cacha point sa frousse. On eut toutes les peines du monde à retenir le vainqueur de Tel-el-Kébir, le brave général Wolseley, qui se sauvait à toutes jambes, abandonnant le poste qui lui est assigné Que s'était-il passé ? Nul Etat n'avait déclaré la guerre au gouvernement de la reine ; la turbulente Irlande, lâchée par le pape, ne se montrait point plus agressive que de coutume : restait le fameux pont sur la Manche qui met en transe nos voisins, mais il n'est encore qu'à l'échelle d'un millimètre sur le bristol des ingénieurs.

« De quoi John Bull avait-il donc peur ? Chacun de se le demander sans trouver de réponse irréfutable. On cherchait mal. C'est un livre qui révolutionne l'Angleterre : *Phantams of the living*. L'Angleterre — *God save the queen* ! — a peur des revenants !

« Trois Anglais : Gurney, Myers et Podmore ont eu l'idée bien anglaise de procéder à une enquête unique encore en son espèce. Ils ont invité à y prendre part tous ceux qui ont eu des visions, des hallucinations, des correspondances de pensées, qui ont vu des spectres, qui ont été avisés de la mort d'êtres chers par des envoyés extraordinaires, qui ont eu enfin un commerce quelconque avec les esprits. Il s'est trouvé six cents personnes pour signer de bonne foi six cents déclarations stupéfiantes. »

II

Le chroniqueur du *Paris*, en sa qualité d'esprit avancé, que ces histoires laissent parfaitement incrédule, commente ainsi les « six cents déclarations stupéfiantes » relatées dans les *Phantams of the living* :

« Quelles veillées on ferait avec ces innombrables histoires de revenants, de bons revenants classiques ! Ils nous reviennent. Ceux qu'on croyait à jamais partis, chassés par le grand jour de la raison ; ceux qui rôdent autour des cimetières ; qui dansent en courtes petites flammes sur les étangs, l'été ; qui fréquentent chez les hiboux des châteaux solitaires ; qui

affectionnent les promenades désertes sur le coup de minuit ; qui s'habillent tout de blanc et font en marchant un grand bruit de chaînes ; qui s'installent au chevet du lit les jours où l'on a un peu de fièvre, ayant soin de se donner, pour être bien accueillis, la physionomie des morts qu'on aima... Impassibles ou grimaçants, menaçants ou calmes, plaisantins ou justiciers, dispensant des frissons, créant l'épouvante, faisant se dresser les cheveux sur les crânes et horriblement, en o s'ouvrir les bouches, ils y sont tous dans cette enquête macabre, occulte, ils défilent tous, les spectres... les spectres... les spectres...

« Voilà, sans doute, ce qui empêche l'Angleterre de dormir. La bonne vieille insulaire a peur que les fantômes la viennent tirer par les pieds, la nuit. Elle roule son artillerie contre ses portes, barricade ses côtes et regarde sous son lit si quelque méchant projet n'y veillerait point, attendant son heure.

« Cette panique a traversé la Manche ; méfions-nous. Elle s'est emparée à Paris d'un esprit délicieux, d'un poète épris des sous-bois, qui, candidat à l'Académie, doit cependant s'intéresser davantage aux morts qu'aux revenants. La lecture de ce livre l'a plus secoué que le fut jamais bigote lisant le *Miroir des âmes*. Invité par les hallucinés d'outre-flots : « Moi aussi, fit-il, tremblant moins de sa peur que de son audace, moi aussi j'ai été le témoin de choses extraordinaires ! » Et le voilà les contant d'une plume alerte, car c'est le modèle des bons conteurs modernes ; toutefois, en ce genre, l'auteur du *Horla* le surpasse peut-être.

« C'était un conte terrible, comme m'en fit jadis mère grand pour me tenir éveillé. Il était question d'un trépassé qui daignait repasser ; il accourait du royaume des morts et faisait mille de ces folies qui sont permises à un être qu'un acte de décès a mis à l'abri des petites maisons autres que les cercueils. Et notre Parisien sceptique citait le mot d'Hamlet sur les choses mystérieuses, inexpliquées de ce monde. A quoi chacun de nous a reconnu que notre pauvre excellent confrère est malade. Tout esprit que trouble cette sentence shakespearienne est pincé ; le surnaturel le travaille, l'occultisme l'obsède, l'incube et le succube lui sucent le cerveau. Il n'y a qu'un moyen de le tirer de sa fâcheuse situation, c'est de l'envoyer faire une cure dans une assemblée spirite. Tout homme reste propriétaire d'un grain de bon sens, vois-tu, Horatio, en sort radicalement guéri. »

III

En vérité, c'est une bien belle chose que d'avoir de l'esprit et de la sagesse. Cela permet de donner à brûle-pourpoint une consultation sur l'état mental d'un confrère. Tout d'abord on le félicite, en disant : « C'est un

esprit délicieux, c'est un poète. » Ensuite on ajoute le correctif suivant : « Mais c'est un fou... Notre pauvre excellent confrère est malade... Le sur- « naturel le travaille, l'occultisme l'obsède. » Et voilà comment on exécute un homme dans le monde littéraire d'aujourd'hui. Il est vrai qu'on propose ironiquement un remède. « On peut le guérir, dit-on, en l'envoyant faire « une cure dans un *établissement spirite.* Tout homme resté propriétaire « d'un grain de bon sens en sort radicalement guéri. »

Ce qui veut dire que tous ceux qui, devenus spirites, persévèrent dans leur erreur sont des fous, aux yeux des aimables chroniqueurs de notre temps. Alors ces messieurs sont des sages. Franchement on s'en doutait un peu en voyant de quelle façon la presse de tous les partis s'y prend, en France, pour établir l'harmonie et la concorde.

Rendons la parole à M. Georges Montorgueil :

« Mais, est-ce que la *Revue des Deux-Mondes*, la grave, la docte, ne s'est point laissé prendre aussi ? Elle a lu le livre des fantômes et, comme dirait le guignol lyonnais : « elle n'en poulaille tout » ; elle a la chair de poule. Elle ne croit pas aux revenants, elle s'en défend, du moins. Cependant, elle dit à ses lecteurs : « Faites une sorte d'enquête autour de vous, et vous serez étonnés de trouver quantité de faits du même ordre : hallucinations véridiques, pressentiments, sympathies se manifestant à distance, rêves, parfois réalisés, concernant des incendies, des chutes, des accidents graves, etc. »

« Cette mystérieuse puissance qui met en contact les êtres, soit par des visions, soit par des pressentiments, se nomme, en Angleterre, d'un mot nouveau : c'est la *télépathie.* »

On en trouverait des traces dans l'histoire ; ainsi, la télépathie se recommanderait de d'Agrippa d'Aubigné, de qui l'on tient ce récit :

« Le roi estant en Avignon, le 23 décembre 1574, y mourut Charles, cardinal de Lorraine.La reine (Catherine de Médicis) s'estoit mise au lit de meilleure heure que de coustume, aiant à son coucher entr'autres personnes de marque le roi de Navarre, l'archevêque de Lyon, les dames de Retz, de Lignerolles et de Saunes, deux desquelles ont confirmé ce discours. Comme elle estoit pressée de donner le bonsoir, elle se jetta d'un tressaut sur son chevet ; mit les mains au-devant de son visage et avec un cri violent appela à son secours ceux qui l'assistoient leur voulant monstrer au pied du lit le cardinal qui lui tendait la main. Elle s'escriant plusieurs fois : « Monsieur le cardinal, je n'ai que faire avec vous. » Le roi de Navarre envoie au mesme temps un de ses gentils hommes au logis du cardinal, qui rapporta comment il avait expiré au mesme point. »

« Aux six cents témoignages recueillis, les Anglais de l'enquête ont omis

d'ajouter celui-ci dont la trouvaille appartient au rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* qui déclare « avoir eu une joie rare en faisant cette découverte. » L'auteur cité est François de Belleforest qui vivait au seizième siècle.

« On lit, en divers exemples, que les amis morts loing de leurs affectionnés sont venus leur dire à Dieu sortans de ce monde ; ce que je peux dire comme tesmoing oculaire qui en ai eu et vu l'expérience, non couché, ni en sommeillant ains estant debout et aussi bien esveillé que je suis à présent que je descris cette histoire. Car, le propre jour que feu nostre père mourut, comme je ne sceusse rien de sa maladie, et moins de sa mort, le propre jour de la feste de Nostre Dame de septembre, la nuit estant en un jardin sur les onze heures de nuit avec mes compagnons, j'allai pour esbranler un poirier, où je ne fus pas si tost écarté seul que je voy devant moi la propre figure de mon père tout blanc en couleur, mais d'une grandeur excédant la proportion naturelle, laquelle représentation s'approchant de moy pour m'embrasser, je m'escriai si haut que mes compagnons soudain y accoururent et la vision s'esvanouissant je leur racontai qui m'estoit advenu, et leur dis que pour vray c'estoit mon père. Nostre pédagogue adverty de ce fait s'asseura de la mort, laquelle pour vray advint sur l'heure mesme que ceste figure m'apparut. »

« Le commentaire de l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, trahit sa croyance. Il n'a pas un instant l'idée que son auteur peut l'abuser et s'abuser. Comment se fait-il qu'en France, se demande-t-il, au milieu du seizième siècle, on trouve un phénomène qui reparaît en Angleterre en 1883, et quelle autre explication donner, sinon qu'il s'agit d'un phénomène vrai, rare et très rare assurément, mais enfin vrai, et démontré vrai par le témoignage humain ? »

« Dans cet ordre de spéculations, il existe un document sur l'authenticité duquel s'élève un conflit. C'est une déclaration signée par Charles XI, roi de Suède, et contresignée par quatre de ses ministres, attestant que le monarque et ses conseillers ont eu la vision très nette d'un événement qui devait s'accomplir trente-six ans plus tard : l'assassinat de Gustave III par Ankarstroem. »

IV

Après avoir publié ces récits historiques, le chroniqueur du *Paris* donne son avis et fait connaître à ses lecteurs l'explication rationnelle, selon lui, du phénomène.

« Mais, dit-il, tous les récits n'ont pas cette ampleur historique. Il en est d'un ordre plus intime. Miss Aurore était une nuit à sa croisée, rêvant à ce que rêvent les jeunes filles dans tous les pays du monde, quand un gentle-

man fort correct lui apparut ; s'étant incliné trois fois, il lui jura qu'il l'adorait. Elle eut très peur ; il l'embrassa sur la nuque ; elle voulut se fâcher et n'en eut point la force. L'apparition disparut. Miss Aurore rêva souvent depuis à la croisée, mais le fantôme ne revint plus. Elle avoue qu'elle fut malade d'effroi. J'inclinerais plutôt à penser que ce fut de chagrin.

« C'est l'hallucination sentimentale. Mais le plus souvent ce sont des morts qui se promènent, ceux, je suppose, qu'il faut qu'on tue. Casaniers à l'excès, ils reviennent aux lieux qu'ils affectionnent, s'y installent sans façon. Questionnés, ils répondent rarement ; si on les interroge sur la seule chose qui nous intéresse, l'autre monde dont ils sont, ils font la sourde oreille. Il est particulier comme ces esprits vagabonds ne nous tiennent jamais que des discours et tout pareils à ceux que nous ferions nous-mêmes et comme ils ne savent que tout juste ce que nous n'ignorons point.

« Chacun des déposants qualifie selon son sentiment les impressions mystérieuses qu'il a éprouvées. Un jeune homme qui vit maintes fois assise dans son fauteuil, près de son lit, une jeune fille, parle de son « rêve » ; un mari, qui était poursuivi par l'image de sa femme morte, écrit « qu'il ne se délivra du cauchemar qu'au bout de trois mois. »

V

M. Montorgueil conclut ainsi :

« Les éditeurs de ces contes de revenants que toute l'Angleterre écoute, terrifiée, n'osent point conclure. C'est un soin qu'ils nous abandonnent ; nous n'en ferons rien. Nous ne pouvons admettre que ces dépositions, si invraisemblables qu'elles paraissent, soient l'œuvre d'imposteurs ou de fous. Oui, tous ces gens-là ont vu ou cru voir ; nous n'avons pas le droit d'en douter.

« Et alors ? — Permettez-nous de tirer la révérence aux revenants et de cultiver en paix notre jardin. Nous avons mieux à faire qu'à lâcher la proie pour l'ombre et qu'à nous défendre contre des fantômes quand c'est la réalité qui nous menace. »

C'est généralement par des sorties de ce genre que les beaux esprits du temps présent résument leurs conclusions, lorsqu'ils parlent de faits qu'ils ne connaissent pas. « Nous allons cultiver en paix notre jardin ; nous avons « mieux à faire qu'à lâcher la proie pour l'ombre ; la réalité nous menace... » Lisez de près ces phrases et vous n'y trouverez rien, absolument rien.

Si la réalité nous menace et si, ajouterai-je, la banalité nous étreint, c'est une raison de plus, il me semble, pour chercher, en dehors de la vie matérielle, des consolations, des enseignements et des espérances. Il y a là une protestation contre le matérialisme, qui rend la réalité si décourageante, et

contre le spiritualisme religieux qui fait le lendemain de la mort si effrayant. Ceux qui préfèrent cultiver *en paix leur jardin*, malgré la *réalité qui les menace*, sont libres ; mais ils sont singulièrement présomptueux, qu'ils me permettent de leur dire, lorsqu'ils osent traiter de fous des gens en possession d'une vérité affirmée chaque jour par des faits, ainsi que le livre des *Phantams of the living*, notamment, en fournit la preuve.

ALEXANDRE VINCENT.

Note de la rédaction : M. Raphaël Chandos, ayant parlé des *Phantams of the living*, dans la grave *Revue des Deux-Mondes*, du 1er mai 1888, en un article très conséquent, a donné le branle à la presse parisienne et départementale ; chaque critique a voulu donner son appréciation, après celle de M. Raphaël Chandos, qui est celle-ci : « Le caractère véridique de ces hallu-« cinations, de ces sympathies à distance, de ces pressentiments, de ces « rêves est très remarquable... Il permet de soupçonner qu'il existe une « faculté de connaissances dont tous les termes assurément nous échappent, « mais qui se manifestent parfois chez certains individus et qui, pour bien « prouvée qu'elle soit quant au fait même, reste encore, quant à sa cause, « profondément mystérieuse. »

Les savants Anglais MM. Gurney, Myers et Podmore,avaient aussi posé la question : « La télépathie peut-elle s'exercer dans le sommeil par des rêves « ou dans l'état de veille, par des hallucinations ? » c'est-à-dire, en bon français : ces histoires de revenants et d'apparitions, considérées comme contes de nourrices, peuvent-elles s'expliquer scientifiquement quand elles ont pour origine la déclaration de personnes de bonne foi ?

Jean Frollo,du *Petit Parisien*, déclare évidemment,qu'il y a dans les *Phantams of the living*, des coïncidences étranges, mystérieuses, surprenantes, qui intriguent les savants et les font se livrer à des études sur l'existence des phénomènes de sympathie à distance, des cas de pressentiment, pour les pouvoir expliquer avec logique, ou donner la solution d'un problème qui s'impose aux véritables investigateurs.

Ce semble, des savants aussi respectés que Russell Wallace, William Crookes, avaient nettement indiqué la voie à suivre pour l'Angleterre, en nommant par des noms caractéristiques les phénomènes qu'ils avaient constatés après de patientes recherches faites dans le domaine du spiritualisme moderne. Robert Hare, le juge Edmonds ont fait le même constat pour l'Amérique; de même Zollner, Weber, Feschner pour l'Allemagne; sans relater les relations et les affirmations de la Société dialectique de Londres; ni les travaux d'Allan Kardec pour la France, cependant si caractéristiques.

Les spirites, pour être en accord avec le bon sens et la pure et simple

raison, se sont dit que les apparitions prouvaient avec évidence l'immortalité de l'âme devenue un fait brutal après les travaux des savants dont nous n'avons nommé qu'une minime partie.

Cette logique n'est pas approuvée par certaines personnalités, qui ne peuvent nommer chat ce qui est réellement un chat, et c'est le cas de MM. Gurney, Myers et Podmore, de M. Raphaël Chandos, de la *Revue des Deux-Mondes* et de tous ses confrères en critique.

Un parti pris, un préjugé, nous l'avons dit cent fois, cela a la vie extrêmement longue et dure ; peut-être, avant l'an 1900, nos maîtres ès sciences ne se seront-ils pas décidés encore à nommer simplement : Esprit, ce qui est un esprit, malgré les raisons déterminantes qui les engageront à être logiques.

Peu importe, un préjugé n'est pas immortel, et *l'âme a cette qualité*, ce qui lui permet d'attendre patiemment son heure et son jour.

M. André Theuriet, l'écrivain si sympathique, donne, dans la *Presse*, une observation qui a sa valeur et que voici, dont il ne tire aucune conclusion, de peur, comme tant d'autres, de trop s'engager.

Cette observation est extraite du journal intime d'un ami dont la bonne foi ne lui est pas suspecte : Il avait alors vingt-deux ans ; il avait été très amoureux d'une jeune fille dont il était séparé par deux cents lieues et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis un an.

Ce récit — un peu romanesque — est daté du 7 mai 1855 :

« Hier soir, je me suis endormi péniblement et j'ai fait un rêve étrange. Je me promenais dans une prairie, au bord d'une rivière bleue. Il me semblait avoir déjà vu le paysage que j'avais sous les yeux. J'errais le long de la berge en cueillant des fleurs. C'étaient les fleurs qu'aimait Marie-Eve : des myosotis, des verveines, de pâles reines-des-prés.

« Tout à coup, je fus transporté à Saint-Clémentin. Une porte s'ouvrit et je me trouvai chez Marie-Eve. Je reconnus la grande salle du rez-de-chaussée, morne, délabrée ; les murs étaient nus, les croisées sans rideaux ; quelques rares meubles gisaient çà et là. Marie-Eve était étendue dans un grand fauteuil, affaiblie, amaigrie et plus pâle encore qu'autrefois. Elle demeurait sans force, muette, les mains jointes, les yeux abaissés vers ses doigts qu'elle agitait continuellement.

« Je murmurai d'une voix étouffée :

« — Vous m'avez donc tout à fait oublié, Marie-Eve ?

« Elle eut un pâle sourire, et, me regardant :

« — Ah ! vous vous souvenez de moi, enfin ! soupira-t-elle.

« — Je vous ai écrit trois fois... n'avez-vous pas reçu mes lettres ?

« — Je les ai reçues...

« En achevant ces mots, elle me mit dans les mains une touffe de fleurs blanches qu'elle avait détachées de son corsage.

« Puis, tout s'évanouit comme une fumée...

« Je me retrouvai je ne sais où avec les fleurs demi-fanées. Elles avaient changé de forme et de couleur et ressemblaient au bouquet d'Ophélie, composé de plantes de toute espèce : géraniums, graminées, renoncules d'eau. J'avais devant moi un livre de botanique et je les étudiais attentivement,puis je les étendais sur de larges feuilles de papier gris... Alors, je m'éveillai...»

A la suite de ce récit, sur la même feuille de papier, l'ami de M. Theuriet avait écrit quelques jours plus tard, les signes suivantes : « 19 *mai*. — J'ai reçu hier des nouvelles de Saint-Clémentin : Marie-Eve est morte dans la nuit du 7 au 8 mai, la nuit de mon rêve. » P.-G. LEYMARIE.

UNE VISION AUTHENTIQUE

Sous ce titre, le journal *le Temps* inféodé au protestantisme, qui à ce titre a combattu tout ce qui vient du spiritisme, s'est laissé gagner par la contagion des *Phantams of the leving*; dans son numéro du 18 mai 1888, il s'exprime ainsi :

« Un des médecins les plus éminents de Londres communique à la *Leisure Hour* le récit qu'on va lire. Sans avoir par elle-même une grande importance, cette observation emprunte un réel intérêt aux habitudes scientifiques de celui qui l'a recueillie avec une précision rigoureuse.

Il y a deux jours, dit-il, j'ai été le sujet d'une illusion spectrale que je crois utile de noter exactement.

La chose s'est produite en plein jour, dans ma bibliothèque. C'est une pièce d'environ sept mètres carrés, éclairée au nord par deux fenêtres. Le fauteuil où je m'asseois pour lire tourne le dos à une de ces fenêtres, à gauche de la cheminée. En face de ce fauteuil se trouve un petit casier à livres dont le sommet est à peu près au niveau de mes yeux quand je suis assis. Le mur qui fait face à la cheminée est occupé par des casiers plus larges et plus hauts, fixés à une cloison qui sépare la pièce du couloir conduisant à la porte de la rue. Le bruit des coups de sonnette ou de marteau y arrive donc beaucoup plus distinctement qu'il n'est utile ou agréable.

Entre onze heures et midi, je lisais dans mon fauteuil quand je me sentis envahi par le sommeil contre toute habitude à cette heure, et je me laissai aller à la tentation. Je ne tardai pas à devenir inconscient, car il ne s'agissait pas là d'un simple assoupissement passager ; combien de temps je restai dans cet état, c'est que je ne puis dire avec certitude; je sais seulement que ce temps ne pouvait guère avoir dépassé dix ou quinze minutes, quand

je fus réveillé en sursaut par le double coup de marteau si familier et si net, du facteur de la poste.

En ouvrant les yeux, je vis devant moi, debout sur le tapis du foyer, un homme qui me regardait, et qui m'était inconnu. Il pouvait avoir trente ans ; c'était un personnage au type juif, à la taille élancée, vêtu d'une redingote sombre et un peu large, qui semblait de coupe exotique ; il avait pour coiffure un chapeau haut de forme, évasé par la partie supérieure, comme le chapeau gallois. Son teint était brun, ses traits allongés et son nez aquilin ; ses sourcils n'étaient pas épais, mais bien arqués et noirs comme sa moustache et sa barbe peu abondante.

Je restai quelques instants à le contempler en me disant : « C'est un juif. » Mais je ne m'arrêtai pas d'emblée à cette conclusion, et dans cette sorte de doute, je murmurais, toujours mentalement : « Qui êtes-vous donc? que me voulez-vous ?

Au moment même où je me posais ces questions, un sourire légèrement ironique passa sur les lèvres du spectre. Il se raréfia aussitôt, de telle sorte que je voyais distinctement à travers son corps le casier placé derrière lui. L'instant d'après, l'apparition avait disparu et je me retrouvais les yeux fixés sur la rangée de livres supérieure du casier.

Mon intention n'est pas de donner une théorie des illusions des sens en général, ou une explication de celle-ci en particulier. Pour mieux dire, je n'en ai d'aucune sorte, et je me contenterai d'ajouter quelques détails spécifiques pour les personnes qui seraient tentées de raisonner sur mon cas. D'abord, je dois déclarer que je n'éprouvais aucune espèce de trouble ou d'émotion. Je n'avais senti en me réveillant rien de pareil à l'angoisse physique et morale qui accompagne habituellement un cauchemar. Hors du sursaut causé par le double coup de marteau du facteur, je n'avais pas conscience de la moindre commotion. Je n'étais ni effrayé, ni étonné, ni contrarié, mais simplement curieux de savoir qui pouvait être mon visiteur et comment il avait pénétré chez moi. Son apparition revêtait le caractère d'un phénomène isolé et sans aucun lien apparent soit avec une pensée antérieure, soit même avec un rêve ou un fragment de rêve. Immédiatement après la disparition du spectre, je me retrouvai en pleine possession de mes facultés. Je n'éprouvai ni mal de tête ni sensation anormale quelconque. Je me dis à l'instant que je venais d'être le sujet d'une illusion et je commençai aussitôt d'analyser les circonstances du phénomène. Puis, retrouvant mon livre sur mes genoux, je remis à plus tard cette enquête et je poursuivis ma lecture où je l'avais laissée, sans avoir à constater la moindre altération de mes facultés visuelles.

Cette lecture n'était en aucune façon, d'ailleurs, de nature à m'emporter

dans les régions du rêve ou de la féerie : c'était un article du duc d'Argyll sur la philosophie d'Herbert Spencer. D'autre part, ma santé ne laisse rien à désirer et je n'éprouvais ni migraine, ni mal d'estomac, ni excitation ou dépression nerveuse. Peut-être n'avais-je pas dormi la nuit précédente aussi longtemps qu'il aurait fallu; mais je ne me connaissais aucun sujet de préoccupation ou d'inquiétude. Quant aux juifs, à leurs faits et gestes ou à leur histoire, je ne m'en étais nullement occupé. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu personne qui ressemblât à mon spectre.

A la vérité, on ne se rappelle pas toujours au réveil le sujet d'un rêve d'où l'on sort à l'instant. Mais si cette apparition avait fait partie d'un rêve, elle est si présente à mon souvenir que j'aurais dû, ce me semble, la rattacher d'une façon quelconque à ce qui l'avait précédée. Or il n'en était nullement ainsi. Ma vision est restée parfaitement distincte et isolée de toute circonstance antérieure, et, depuis qu'elle s'est produite, rien n'est venu jeter la moindre lueur sur le problème. Sans avoir regardé l'heure avant de m'endormir, je crois pouvoir affirmer que toute l'affaire n'avait pas duré dix minutes.

Peut-être sera-t-on disposé à la considérer simplement comme un rêve. Ce n'est pas mon sentiment. J'avais été réveillé par le double coup de marteau et, parfaitement conscient de ce fait, j'ouvrais les yeux, quand j'aperçus mon spectre. La question des rêves et des images mentales est encore si mystérieuse que je ne hasarde à ce sujet aucune opinion, me contentant de noter au passage un fait authentique et qui pourra peut-être aider à résoudre le problème.

COUPS FRAPPÉS DANS LES FOSSES

15 *mai* 1888. Messieurs, je vous adresse, sous ce pli, un cas de coups frappés du fond d'une fosse qui a quelques rapports avec celui de Pau, dont la Revue a parlé, et pour lequel je fus appelé comme médecin; on croyait le sujet encore en vie. Si vous le jugez de quelque utilité pour l'intérêt de la doctrine que vous défendez avec tant de zèle, disposez-en comme il vous plaira. Pour moi, en l'écrivant, j'ai en ce mobile l'intérêt de mes F. E. S.

Comme le nom de l'auteur importe bien peu à la chose, veuillez ne signer que mon initiale : Docteur A. (Gironde).

COUPS FRAPPÉS : En lisant dans la *Revue spirite* du mois de mars le récit émouvant de l'enterrement de M. Proszinsky dans l'église de Saint-Martin de Pau, je me suis rappelé un fait analogue qui s'est passé, il y a quelques années, dans une commune voisine de celle que j'habite, fait qui mérite peut-être d'être raconté.

Un homme de soixante et quelques années, grand et fort, mourut sans avoir fait appeler de médecin. Après le temps réglementaire on procéda à son inhumation qui eut lieu un dimanche soir, à l'entrée de la nuit.

La cérémonie finie et le cercueil dans la fosse, le fossoyeur voulut terminer sa besogne avant qu'il fît trop sombre; lorsqu'il entendit, au milieu de son travail, des coups partir du fond de la fosse. Un homme habitué à ne voir que de la matière et des ossements partout, ne s'arrête guère à ces bagatelles. Après une petite pause, n'entendant plus rien, il reprit sa bêche et se remit à l'œuvre.

A nouveau, il fut encore arrêté par des coups très violents et crut que le sujet avait été mis vivant dans la bière; émotionné il attendit quelques instants, appela même, mais rien ne répondit, plus le moindre bruit!

Croyant à une illusion, et craignant peut-être qu'on se moquât de sa frayeur, il voulut continuer, mais des coups terribles partirent encore de la fosse et avec une telle force qu'il sentit la terre trembler et se soulever sous ses pieds. Plus de doute, Castaing (c'était le nom du défunt) n'était pas mort; il fallait l'exhumer et chercher des aides, ce qu'il fit incontinent.

A peine fut-il parti que M. le curé, se promenant par hasard, si vous voulez, ou par une coïncidence qui pourrait ne pas être aussi fortuite qu'on le pourrait croire, M. le curé, dis-je, se promenant dans son jardin à une petite distance de la fosse encore entr'ouverte, ne pensait à rien moins qu'au décédé, lorsqu'il entendit des coups redoublés partir de ce point, coups tellement forts qu'il en fut grandement effrayé; il pensa, comme son sacristain, que le défunt n'était pas mort, qu'il fallait s'empresser de l'exhumer. Sur son ordre, on se hâta, on se pressa vivement; en même temps, on envoyait chercher un médecin domicilié à quatre kilomètres du cimetière.

A son arrivée, le docteur trouva le cimetière plein de villageois qui attendaient, avec anxiété, l'ouverture de la bière qu'on n'avait pas encore retirée de la fosse, car c'était un travail des plus pénibles. Pendant ce temps, le docteur s'enquit auprès de la fille du défunt de la maladie de son père; d'après ses renseignements, Castaing était mort d'un étranglement interne.

Enfin, le cercueil hissé à grand'peine et déposé sur le gazon, on procéda à l'ouverture. Le cadavre exhalait déjà une odeur caractéristique que le médecin n'oublie jamais. Néanmoins, pour donner satisfaction aux assistants accourus pour assister à un évènement si tragique, il fit approcher ceux qui avaient déposé le mort dans la bière, leur fit constater qu'il n'avait pas dû bouger, puisqu'il était bien tel qu'on l'y avait mis. C'est là ce qu'ils avouèrent et confirmèrent devant tout le monde; le cadavre était en décomposition.

Que pensent de ce fait les sceptiques, et les matérialistes au nombre

desquels je fus moi-même, étant tout jeune, aussi à l'âge où on l'est le moins.

S'il n'y eût eu que le sacristain pour certifier l'existence de ces coups partis du fond d'une fosse qui allait être comblée, cette affaire eût été vite réglée et mise sur le compte de l'hallucination, mais M. le curé se trouvait là, très à propos, pour confirmer ce que le sacristain avait entendu; comment alors douter de la réalité des coups frappés, et qu'elle application en donner? Jadis, docteur matérialiste, j'eus été très perplexe à cette fin; ne pouvant me rendre compte du phénomène j'en eus certainement nié l'existence, ou pour le moins mes doutes eussent été complets.

Avouons-le carrément ce doute même est pénible, il satisfait peu notre esprit s'il sauvegarde notre soi-disante science et notre dignité.

Ah! combien l'on est plus heureux d'avoir la clef de tous ces faits, par la connaissance exacte du spiritisme qui les explique si logiquement.

Docteur A...

BENFELD, 17 *mai* : On nous écrit d'Alsace :

Hier matin, entre neuf et dix heures, un fait des plus extraordinaires s'est produit dans notre commune. On procédait à l'enterrement d'une vieille femme de soixante-treize ans, la nommée Marie Fritsch, décédée le 14 mai. Un des fossoyeurs avait déjà commencé à couvrir le cercueil de terre, lorsqu'il entendit soudain plusieurs coups répétés qui sortaient de la tombe. Il appela au secours et un charpentier de Semersheim accourut sur les lieux. Les deux hommes déterrèrent le cercueil. Pendant leur opération ils entendirent distinctement encore plusieurs coups frappés contre le couvercle de la bière. Lorsqu'on découvrit le corps, tout se trouva dans le même ordre qu avant. Les docteurs Rack et Meyers, appelés aussitôt, déclarèrent que le cadavre portait déjà des marques de putréfaction. Malgré cela l'exposition du corps pendant vingt-quatre heures a été ordonnée par les autorités.

Dans l'espace de deux mois, la *Revue spirite* a inséré trois faits de coups frappés à Pau, à Langoiran et à Benfeld, près Strasbourg; ces faits sont certifiés par des docteurs, par des assistants de la plus haute société de Pau, et cependant, comme pour les *Phantams of the living*, on déclarera que tout n'est dû qu'à des hallucinations personnelles ou collectives. Un préjugé, cela enraye le progrès, et les préjugés ont la vie terriblement dure.

LA MORT D'UNE MÈRE

(Dialogue entre son fils et sa fille).

Elle est morte !... Pauvre mère !... Qui l'aurait cru il y a quinze jours, lorsque nous la félicitions de sa belle santé et lui faisions espérer une longue vie? — Le destin en a décidé autrement. — Tout est fini !... Hier soir, à huit heures, elle a rendu son âme à Dieu, après m'avoir témoigné les marques de la plus grande tendresse. — Comment annoncer à ma sœur, qui va arriver, cette fatale nouvelle, et je lui ai écrit que notre mère allait mieux ; que je la croyais hors de danger !

Elle m'a répondu en me disant : malgré cette espérance j'arriverai demain à midi, ne pouvant plus y tenir, tellement j'ai hâte de la voir et de l'embrasser.

Il est déjà midi et quart ; elle doit être arrivée et viendra ici d'un moment à l'autre. — J'en frémis d'avance !...

J'entends quelqu'un ; c'est elle. Dissimulons pour qu'elle ne s'aperçoive pas de mon chagrin, et tâchons de la préparer avec ménagement à apprendre ce malheur.

La sœur. Adieu, mon frère. Comment va notre mère ?

Le frere. Pas bien ! Je ne la trouve pas bien. — Serait-elle plus mal ? — Oh, non ! Mais je ne suis pas satisfait. — Je vais la voir. — Pas encore. Cela la troublerait, il faut la préparer et puis..., je crois qu'elle repose. — Frère, tu me dis cela d'un air troublé, tu as du chagrin, et tes yeux sont pleins de larmes, tu me caches quelque chose. Notre mère est-elle plus mal ? Tu ne réponds pas... Est-elle morte ? Réponds-moi, mon frère, je t'en supplie ? — Eh bien oui, elle est morte. — Morte!..... Et depuis quand ?

— Hier soir, à huit heures. Ses dernières pensées ont été pour toi et pour moi.

Morte à huit heures, je ne m'étais pas trompée. Mon pressentiment était vrai !... Ecoute-moi, frère. J'étais occupée à faire mes préparatifs de départ voulant prendre le train de dix heures, lorsque j'entends sonner l'horloge. Afin de m'assurer si c'était bien huit heures, je tourne la tête pour regarder la pendule et j'aperçois (mais très distinctement) notre mère. Elle m'est apparue radieuse et m'a souri. Sa tête était entourée d'une clarté comme une auréole et son corps, enveloppé d'une draperie, disparaissait en partie dans un nuage vaporeux. — J'ai dit : ma mère ! et me suis avancée ; mais l'apparition s'est affaiblie, ensuite elle a disparu complètement... Pressentant un malheur, j'ai voulu prier et ne l'ai pu, étant tombée anéantie. Revenue à moi, j'ai improvisé une prière comme si je la savais par cœur. Il me sem-

blait entendre une voix céleste qui me la dictait mot à mot. Elle était sublime. Ensuite j'ai pleuré abondamment et ne voulant pas manquer le train, je me suis mise courageusement à terminer mes préparatifs de voyage et me voici, mon cher frère, pour recevoir la lugubre nouvelle.

— Ton arrivée, ma sœur, est pour moi d'un grand secours. C'est dans les moments où le chagrin nous accable que le frère et la sœur ont besoin de se retrouver ensemble.

La sœur. Je ne te quitterai plus. Je resterai avec toi. D'ailleurs les deux orphelins que nous a laissés notre sœur et que notre mère avait pris à sa charge me réclament. Je leur dois mes soins et par conséquent je renonce à mon mariage. Je me dévouerai pour eux. Ils me rappelleront notre sœur et notre mère.

— Oh ! merci, ma sœur. Que tu es bonne et quel service tu me rends ; sans toi que deviendrais-je avec ces deux enfants ?

— Promets-moi, frère, de ne pas me quitter tant que tu ne seras pas marié.

— Je te le promets. Mais puis-je me marier, hélas ! Tu vas te dévouer pour remplacer la mère de nos neveux ! Je le veux bien, mais je veux aussi remplacer le père de ceux que nous allons adopter pour nos enfants. Je ne te quitterai pas, ma sœur. Tu feras leur éducation et moi je t'apporterai mes ressources pour t'aider à les élever convenablement.

— A mon tour de te dire que tu es bon, mon frère. Te rappelles-tu que notre mère disait dernièrement en parlant de toi : « Mon fils est extrêmement généreux et rempli de qualités. »

— Je me le rappelle, mais tu oublies d'ajouter qu'elle disait aussi : « Quant à ma fille, c'est la bonté même. Je me demande si je pourrais lui trouver un défaut. »

Viens frère. Allons prier pour celle que nous perdons et qui nous a donné le jour. Après, nous nous occuperons des préparatifs à faire pour lui rendre les derniers devoirs.

Tu as raison. Dans les moments de tristesse comme celui que nous éprouvons, la prière console et fortifie. Mais je m'aperçois que tu étais dans le vrai quand tu me parlais de ta croyance au spiritisme ; l'apparition que tu as eue m'en montre la réalité. Je ne doute pas que notre bonne mère, en se montrant, n'ait voulu fortifier notre foi. Ce sera pour moi une grande consolation d'avoir, à la place d'une croyance qui me laissait des doutes, une certitude complète de l'autre vie ; tu le verras, je ne tarderai pas à étudier le spiritisme, je lirai les ouvrages d'Allan Kardec pour mieux comprendre sa philosophie.

— Tu feras bien. Malgré ma douleur, j'éprouve une grande satisfaction à

te voir adhérer à une doctrine si utile à l'homme, qui le console, le soutient pendant ses pénibles existences, le conduit à une meilleure organisation de la société et lui prépare le plus doux avenir sur cette terre.

— Je suis à toi, ma sœur, allons méditer auprès du corps de notre vénérable mère, évoquons son esprit. H. GARIMOND.

LA POLARITÉ

L'un de nos honorables correspondants nous adresse la lettre suivante :

Madou, le 6 *mai* 1888 : Monsieur l'administrateur, Je viens de lire dans la *Revue spirite* un article contre la *polarité humaine*. L'auteur ne cite aucun fait qui puisse la contredire sérieusement, il se borne à la traiter *d'affreuse fumisterie*. Je suis naturellement très sceptique, et les premières fois que j'ai entendu parler de la polarité humaine, j'ai souri et j'ai refusé d'y croire; il a fallu les expériences nombreuses dont j'ai été le témoin pour me bien convaincre. Non content d'être spectateur d'expériences, j'ai voulu en faire à mon tour, et depuis trois ans je pratique cette nouvelle branche du magnétisme. Toutes les expériences auxquelles je me livre ne sont que l'application stricte des lois de la polarité humaine ; depuis trois ans aucun fait n'est venu leur donner un démenti.

La théorie que j'ai adoptée est celle de MM. Dècle et Chazarain. J'obtiens entre deux sujets, dont les pôles de nom contraire sont en contact, le phénomène d'attraction.

Je place ensuite les deux mêmes sujets à une distance l'un de l'autre de vingt-cinq centimètres, et j'obtiens encore le phénomène d'attraction. J'obtiens aussi le phénomène de répulsion en plaçant les deux sujets de façon à ce que les pôles de même nom soient en regard.

Enfin, je mets les deux sujets en face l'un de l'autre, j'applique leurs mains l'une sur l'autre, de manière que les paumes se touchent, et que les petits doigts de l'un soient appliqués sur les pouces de l'autre, et réciproquement ; au bout de deux ou trois minutes les mains ne peuvent plus se détacher. La chose se passe exactement comme si les pôles contraires de deux très forts aimants étaient en contact.

Si ce n'est pas là ce qu'on appelle de la polarité, à quoi l'auteur de l'article qui la nie attribuera-t-il la cause de ces faits? Notez que ce n'est pas une fois par hasard que j'ai procédé à ces expériences, mais cent fois. Pour vous dire la vérité, je répète mes expériences d'attraction tous les jours.

Il est certain pour moi que la sommité d'une branche de coudrier et celle d'une tige de la première plante venue sont positives, tandis que les extrémités de la même branche et de la même plante, dirigées du côté de

la racine, sont négatives. J'en ai fait je ne sais combien de fois l'expérience. De même pour une poire ; le côté de la queue est négatif, et la sommité est positive. Une pièce de 5 fr. en argent, une pièce de 20 fr., sont positives ; un morceau de soufre, un morceau de brique, un morceau de cire à cacheter, un bout de bougie sont négatifs. On ne connaît encore aux minéraux qu'une seule polarité.

Le petit bout d'un œuf est positif et le gros bout est négatif, l'œuf se comporte tout à fait comme un aimant dont le pôle qui se dirige vers le nord est positif, tandis que celui qui se dirige vers le sud est négatif. Tout ce que je vous dis-là est le résultat de ma propre expérience.

On s'est beaucoup égayé, dans des Revues traitant du Magnétisme, aux dépens de M. Durville qui prétend que les os sont polarisés ; M. Durville a raison, des os de poulet, de canard, de mouton, etc., sont polarisés, ils ont un pôle positif et un pôle négatif. Un pied de mouton et un pied de biche sont également polarisés. C'est donc parler témérairement que de traiter ces faits justifiés par de nombreuses expériences d'affreuses fumisteries, ce sont au contraire des choses très sérieuses.

La polarité humaine n'est pas une plaisanterie ou le rêve d'un cerveau halluciné, c'est une vérité, une grande vérité. C'est en appliquant ses lois que j'obtiens tous les jours sur mes sujets la surdité, la cécité, l'aphasie, la paralysie totale ou partielle, et bien d'autres phénomènes. En dépit des négateurs ou des sceptiques systématiques, la polarité humaine fera son tour du monde, et elle compte déjà des adeptes non seulement en Europe mais aussi en Amérique.

Veuillez agréer, Monsieur l'administrateur, l'expression de mes sentiments distingués. HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, membre de la Société botanique de France, de la Société zoologique de France, de la Société entomologique de France, de l'Association française pour l'avancement des sciences, fondateur de la Société internationale des électriciens, etc., etc., à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

Nous avons fait lire la lettre ci-dessus à M. *Robert* qui nous prie d'insérer la réponse qui suit :

« La lettre que M. Horace Pelletier a fait l'honneur d'adresser au directeur de la *Revue spirite*, au sujet de mon article sur la polarité humaine, ne fait que justifier mes appréhensions sur le mal que peut causer la propagation d'une fausse doctrine.

« M. Pelletier est assurément animé d'une conviction profonde, et joue de la polarité d'une manière merveilleuse ; il est désirable, pour l'honneur de

la cause qu'il soutient, que son promoteur soit aussi convaincu que lui.

« L'auteur de la lettre se plaint que je n'ai cité aucuns faits venant contredire les théories des polaristes. Apparemment il ne m'a pas bien lu, car, le fait de la branche de géranium est suffisant pour démontrer, selon moi, l'erreur de ces Messieurs. D'ailleurs n'en aurai-je cité aucun, que les faits se déduisent naturellement de l'ensemble de mon raisonnement.

« M. Pelletier, en revanche, n'est pas avare de citations, il nous énumère toutes les expériences auxquelles il s'est livré depuis trois ans, sans qu'un seul fait ne soit venu démentir la théorie préférée. Les os de canards, le pied de biche, l'œuf, la poire, la bougie, tout y est.

« Voyons et examinons nettement la question. Que M. Pelletier ait expérimenté d'après les bases posées par MM. Dècle et Chazarain, ou d'après celles de M. Durville, cela ne tire nullement à conséquence ; je prendrai seulement *à gauche* de l'un, ce qu'il prendrait *à droite* de l'autre, ce qui ne l'empêche point d'être plongé, depuis trois ans, dans l'erreur la plus profonde.

« Il pourrait continuer à expérimenter ainsi pendant un siècle que ce ne serait pas en présentant systématiquement le dos à la lumière qu'il arriverait jamais à sortir de l'obscurité.

« Assurément les faits signalés sont exacts, seulement la polarité n'y est pour rien.

« Que M. Pelletier, laissant un peu de côté l'enthousiasme, veuille bien se donner la peine de descendre pour un moment des hauteurs sur lesquelles se sont placés les inventeurs de cette découverte, et ne se complaise pas dans l'illusion qui lui fait mettre toute la complaisance désirable pour se tromper lui-même ; qu'il s'isole, qu'il se rende neutre comme s'il n'avait pas l'idée de ce qu'il va faire, enfin qu'en aucune manière il n'influence son sujet.

« Au moment où le sujet attend le contact du pôle qui doit produire un phénomène sur lui, que M. Pelletier agisse avec le pôle opposé à celui qu'il emploie d'habitude; il verra que les résultats obtenus seront identiquement les mêmes, et comprendra, dès lors, que cette grande loi se résume en *illusion* et en *suggestion*.

« Du reste, avec son discernement et son bon sens, il fera, selon moi, immédiatement justice de cette insoutenable théorie.

« Je pourrais donner des détails, fournir mille preuves de l'inanité de cette théorie, mais à quoi cela servirait-il ? C'est par une loyale démonstration que la découverte de la *polarité humaine* doit être affirmée ou ensevelie à jamais, et cela, devant une commission intelligente, qui sache expérimenter.

« Ayant voué ma vie entière à la pratique et à la propagation de ce que je crois être la vérité dans le magnétisme, je ne puis m'empêcher de protester contre ce qui, pour moi, est une erreur préjudiciable, autant pour cette science que pour les personnes qui se trouvent, comme M. Pelletier, lancées sur une fausse voie.

« J'entends par démonstration, une séance d'expériences contradictoires. Je l'ai proposée, et je la propose encore aujourd'hui, devant vingt ou trente personnes compétentes, choisies par les trois parties, et dont le procès-verbal sera publié.

« Je suis assuré à l'avance que M. Durville et le docteur Chazarain, nettement convaincus de la certitude de leur découverte, ne doivent pas, et j'ajoute même, ne peuvent pas refuser ma proposition qui est juste et rationnelle. Pour ces Messieurs, ce serait une excellente occasion d'affirmer leurs théories par le fait brutal, et je serais heureux moi-même de me rendre à l'évidence de ces faits s'ils me démontrent que je suis dans l'erreur.

« S'ils n'acceptaient pas, ce dont je doute, ces Messieurs me laisseraient le droit de dire, d'écrire et de prouver partout que la *polarité humaine* mérite d'être considérée comme je l'ai fait dans la *Revue spirite* du 1er mai 1888.

ROBERT.

Note de la rédaction: Nous avons eu la satisfaction de voir M. le docteur Chazarain et M. Durville, et tout nous fait espérer que la séance contradictoire demandée par M. Robert aura lieu devant un comité choisi pour ces expériences intéressantes.

La vérité sera mieux connue après cette lutte courtoise d'hommes voués à la recherche de la véritable science de la vie.

LE SPIRITUALISME A NEW-YORK

Cher M. Leymarie, je me suis gelé tout l'hiver, à Montréal, et ne suis pas encore tout à fait dégelé. Je vais aller à Paris à cette fin. Je partirai d'ici, par la *Bourgogne*, le 21 courant. J'arrive ce matin de Boston, où j'ai passé une semaine.

Voici pour la Revue: Il y a eu, à Boston, depuis l'hiver dernier, chez deux médiums à matérialisation en renom : chez Mme Fay et chez les sœurs Berry, des scènes violentes de prises de corps durant des séances. La première fois, chez Mme Fay, cinq à six incrédules malveillants terrassèrent le médium qui personnifiait un esprit en dehors du cabinet. En un tour de main, on « exposait » le médium, disait-on. Belle affaire! comme si ce dénouement sortait du cercle de la scène.

L'ignorance, qui a un front d'airain, prend des attitudes, des airs de matamore qui en imposent aux simples d'esprit, malgré l'explication du médium avant sa séance, touchant la phase de personnification ou de transfiguration que les influences pourraient lui faire jouer durant la trance ou le sommeil magnétique où elle allait être plongée. On a fait une bombe d'un pétard.

On n'a pas respecté les conditions acceptées, car le médium, invariablement, avertit les assistants de se retirer s'ils ne sont pas contents des conditions imposées. Plusieurs reporters de journaux de Boston se trouvaient parmi ces tapageurs, et leurs articles enflés et boursouflés de mensonges et d'injures grossières envers le médium ne tardèrent pas à paraître.

Mme Fay a depuis intenté un procès en règle à ces personnes, et tout semble prouver que ces assaillants et diffamateurs auront à payer cher pour leurs méfaits.

Mme Fay est bien décidée à aller jusqu'au bout. On avait déjà, chez cette dame, fait deux incursions de cette sorte, mais comme on n'avait saisi que des formes indépendantes, ces formes s'étaient tout simplement fondu entre les mains des assaillants sans causer de mal au médium qui se trouvait dans le cabinet.

Chez les sœurs Berry, dernièrement, la chose se passa différemment, car les assaillants, en saisissant ce qu'ils croyaient être le médium, ne s'emparèrent que d'une forme qui s'évapora entre leurs bras ; et de plus, ils eurent à souffrir de leur méfait, car non seulement ils furent roués de coups par les amis visibles et présents, mais aussi par les invisibles. C'est là une bonne leçon qui pourra servir pour l'avenir. La guerre contre les médiums ou contre la doctrine se fait périodiquement ici et surtout dans les centres où les esprits réussissent le mieux. L'intolérance a toute espèce d'agents pour la servir. Il n'y a pas que l'influence dite religieuse qui s'acharne contre le spiritisme ! la méchanceté et la bêtise, la sottise et la légèreté et tout ce qui se trouve dérangé par l'invasion du spiritisme ou de la lumière cherche logiquement à se défendre en l'attaquant. C'est de bonne guerre, comme on dit en politique.

Actuellement à New-York, le *World* (le *Monde*) qui tire journellement à 300.000, fait des sorties acharnées contre les médiums de cette ville. Une Mme Diss Debar (qu'on dit être la fille de la fameuse Lola Montès) est surtout devenue le point de mire de ce journal ; comme cette dame est ouvertement protégée par un citoyen considérable de la ville, avocat célèbre et riche, M. Marsh, les traits lancés contre elle montent haut et font beaucoup d'effet. Mme Diss Debar est une femme remarquable comme médium. Son histoire est un pur roman. Sa médiumnité consisterait à produire des portraits d'esprits à l'huile, etc., instantanément, entre les

mains des visiteurs, sur les toiles ou les cartons que ceux-ci apportent eux-mêmes. L'incrédulité et la malveillance trouvent cela trop fort, de là leurs attaques contre elle. M. Marsh, cité plus haut, a obtenu des centaines de ces portraits, assure-t-on, sous des conditions rigoureuses et ne se cache pas pour le dire.

Slade réside à présent à New-York. Reste à savoir si ce médium fameux (autrefois du moins) périclite, comme tout dans ce monde, ou si ses facultés sont encore réelles. Je ne puis le dire, et il y en a tant ici, de médiums de l'espèce de Slade, que ce dernier ne compte plus comme extraordinairement organisé.

Il y a à New-York un nouveau médium à matérialisation, Mme Moss, anglaise. J'irai à ses séances avant mon départ pour Paris, et je vous donnerai un compte rendu de ce que j'aurai vu.

Au moment où j'écris Mme Diss Debar vient d'être arrêtée avec son mari et deux autres personnes sous de vagues accusations plus ou moins fondées. Un procès à sensation va s'ensuivre; nous tiendrons les lecteurs de la *Revue* au courant de cette affaire. HENRY LACROIX.

Avril 1888.

LE SPIRITISME ET LE PAYSAN

Que n'a-t-on pas écrit sur le paysan? C'est le type que Balzac a dépeint sous des couleurs un peu sombres avec sa plume de misanthrope, et dont Zola, lui-même, vient de nous tracer dernièrement encore un si lamentable tableau.

L'auteur de la Comédie humaine a évidemment forcé la note; le maître du naturalisme (la Presse a été unanime à le reconnaître) est allé beaucoup trop loin, avec son pessimisme habituel; que de récriminations lui a valu cet ouvrage (1)!

Les apologistes ont riposté à qui mieux mieux, et à peine l'œuvre commençait-elle à paraître que, déjà, les émules du célèbre romancier eux-mêmes ont, d'un commun accord, protesté avec toute l'énergie possible. Où se trouve la vérité? dans le vieil adage traditionnel: « *in medio stat virtus.* »

Oui, nous aimons à le croire, en général, le paysan est honnête, animé de bons sentiments à l'égard de ses supérieurs; traitez-le avec douceur, sachez le conduire, il vous sera entièrement dévoué. Mais n'oubliez pas que, pour trouver chez lui ces vertus, il faut au peuple des croyances, et là, encore, je

(1) *La Terre.*

rencontre, comme un ennemi qu'on ne saurait trop révéler, *le système néantiste*.

Si vous enseignez au peuple le « *post mortem nihil* » au lieu de lui laisser entrevoir l'idéal d'un meilleur avenir, ne vous étonnez pas après cela de ce que, comparant son sort au vôtre, il vous demandera pourquoi il travaillera plutôt que vous, pourquoi vous vous engraisserez toujours à ses dépens, pourquoi vous occuperez plutôt que lui telle ou telle situation? Toutes ces phrases enfin à l'aide desquelles les mauvais ouvriers, entraînant les bons, sont parvenus quelquefois à amener les bouleversements qu'on sait.

A tout cela, le spiritisme viendra opposer sa consolante théorie et nous saluerons bientôt, comme l'aurore d'un beau jour, son avènement dans la classe ouvrière; c'est pourquoi nous ne saurions trop encourager le prosélytisme que ses adeptes se font un devoir d'exercer chaque jour.

Oui nous dirons à l'ouvrier que ses sueurs ne resteront pas vaines. Nous lui apprendrons, selon la parole d'un auteur contemporain, que : « tous « nous versons une goutte dans le limon douloureux de l'humanité », et que c'est au prix de ses infortunes (qui lui donnent l'expérience) qu'il acquérera le bonheur suprême, objet de nos communes aspirations.

Oh ! comme nous appelons de tous nos vœux le jour où il nous sera donné de voir le peuple consolé et fortifié par ces nobles espérances qui l'auront rendu meilleur, qui le convieront à s'aimer, à s'unir intimement, pour augmenter ainsi sa puissance de travail et de savoir.

Justement fiers du résultat de notre tâche, nous pourrons dire à ceux qui ne nous auront épargné ni la critique ni la calomnie : Comparez l'ouvrier d'aujourd'hui à celui que vous berciez autrefois de vaines promesses et d'utopies invraisemblables. Vous en aviez fait un être pervers, car, suivant le proverbe, qui sème le vent récolte la tempête. Nous l'avons rendu conscient et juste. Voilà notre œuvre ; jugez et comparez, car nous croyons à la solidarité entre les hommes, et tout spécialement à la responsabilité des actes.

CONSEILS AUX JEUNES : C'est aux jeunes, en effet, que je m'adresse plus particulièrement. Je voudrais les tenir en garde contre certains écueils que j'ai rencontrés moi-même, et dont on ne saurait trop se défier. Le nombre est grand, vous le savez, de ceux qui font du spiritisme une sorte de jeu, le considérant volontiers comme un amusement bon à servir de passe-temps, et à récréer les moments de loisir. Ils disent : nous allons faire du spiritisme! comme ils diraient : prenons un bock! ou bien : allons passer la soirée au théâtre! ou bien encore : si nous faisions une partie de whist!...

On s'installe autour d'une table pendant quelques instants, on est grave ;

puis comme au bout de dix minutes on n'aperçoit aucun résultat, alors on s'impatiente, on commence à parler de choses et d'autres, jusqu'à ce qu'un membre de la réunion se levant triomphalement, et jetant autour du cercle un regard de commisération, s'écrie, les yeux levés au ciel : Vous voyez, je vous le disais bien, c'est de la frime. Dire que des gens sérieux s'occupent encore de ces sortes de balivernes ! Et voilà où nous en sommes dans le XIXe siècle !

Après ces mots, on se lève, on se félicite les uns les autres d'avoir reconnu ainsi l'impossibilité des phénomènes spirites, on parle d'autre chose et c'est fini.

Il faudrait un livre pour énumérer les écueils qui se rencontrent à chaque instant; voici incontestablement ceux qui se présentent le plus souvent, chez nous surtout, où la légèreté, il faut bien en convenir, est la note prédominante du caractère.

Eh bien, Messieurs, vous qui avez entendu parler du spiritisme et qui dites qu'au fond de tout cela il pourrait y avoir quelque chose ! non, ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre, permettez-moi de vous le dire. Tout d'abord, prenez et lisez les œuvres d'Allan Kardec, ou simplement : *Qu'est-ce que le spiritisme?* petit ouvrage qui les résume toutes. « Etudiez premièrement la « théorie avant d'en venir à la pratique qui est un effet de la science, » disait Léonard de Vinci aux peintres de son temps. « Les sciences sont des ser« rures dont l'étude est la clef, » dit aussi un proverbe arabe. Autant de conseils dont les jeunes spirites devraient tenir compte, car ils s'appliquent particulièrement au cas qui nous occupe.

Lisez donc, et après cela, voulez-vous expérimenter? Tâchez de rencontrer une personne initiée quelque peu au spiritisme, et surtout, oh ! surtout, choisissez bien celles dont vous vous entourerez ! Non le spiritisme n'est ni un jeu, ni un frivole passe-temps, et c'est pourquoi il ne faut pas se présenter animé de pensées futiles, ou plus ou moins sérieuses, mais avec les sentiments de dignité que comporte la circonstance.

J'ai fini. Tout ce que je pourrais écrire maintenant ne serait que des redites. Les renseignements nécessaires, vous les puiserez dans les ouvrages dont je vous ai entretenus. Rien n'y est omis : il serait puéril autant que ridicule d'ajouter quelque chose après cela. Ayez soin encore de ne donner prise à aucune fraude possible ; vous savez combien nous bannissons des séances de la société les personnes suspectes à ce point de vue, ayant d'ailleurs pour principe qu'en spiritisme, aussi bien qu'en toutes choses, « mieux vaut un sage ennemi qu'un maladroit ami. »

Edouard Michel,

Lui écrire à son domicile actuel, 52, rue de Bayeux (Caen).

UNE SOIRÉE DE BIENFAISANCE

Le mercredi 6 juin prochain, une soirée musicale et littéraire, organisée par Mme Leymarie, au bénéfice de l'ŒUVRE DES LIBÉRÉES DE SAINT-LAZARE, aura lieu au siège social de notre Société, 5, rue des Petits-Champs. Nous prions nos frères et sœurs de province et même de l'étranger qui s'intéressent à cette œuvre si humanitaire, de bien vouloir envoyer leur offrande, — à laquelle peuvent s'adjoindre les offrandes de quelques amis ; — elle sera la bienvenue, si minime soit-elle.

Tous nos lecteurs savent que l'Œuvre des libérées s'occupe des pauvres femmes — condamnées ou en prévention — pendant leur séjour à la prison et à leur sortie, afin de leur procurer du travail et d'aider à leur relèvement moral. L'œuvre s'occupe aussi des enfants des détenues, dont elle se charge complètement jusqu'à ce que la mère puisse les reprendre. (L'œuvre ne s'occupe pas des prostituées).

— Les offrandes seront reçues jusque fin juin. (Soirée à 8 h. 1/2.)

LE SPIRITISME A ROUEN

Nous tirons textuellement du *Moniteur spirite et magnétique* l'article suivant :

« Les spirites de Rouen, répartis en groupe nombreux, comprenant deux cents membres environ, animés du désir de se rapprocher et de concentrer leurs forces en une société de propagande et de mutualité afin de répandre leurs croyances dans la grande cité normande, ont voulu préalablement tâter le terrain et sonder les dispositions du public au moyen d'une conférence. Cette première tentative exigeait quelque prudence. L'offre gratuite de la salle du Casino faite par le cercle Rouennais de la Ligue de l'enseignement, la présidence de M. Ch. Besselièvre, grand manufacturier, spiritualiste et homme de bien, mais non spirite, imposaient une certaine réserve. Afin de concilier toutes les exigences, les spirites de Rouen ont demandé à M. Léon Denis, de Tours, de vouloir bien, sous les apparenees d'un sujet historique, patriotique, propre à intéresser et émouvoir les auditeurs, développer les principes essentiels de la doctrine spirite et parler des rapports qui unissent les incarnés et les morts.

Voici le sujet choisi par l'orateur :

1° Le génie de la Gaule (philosophie des druides ; nos véritables traditions nationales) ;

2° La mission de Jeanne d'Arc (ce qu'étaient ses voix).

Ce dernier point revêtait un attrait particulier par le fait du projet d'érection d'un monument à Jeanne d'Arc à Rouen, et de la publicité donnée à ce projet.

Cette conférence a eu lieu le lundi 9 avril. Voici en quels termes les journaux antispirites en rendent compte :

Le *Petit Rouennais* du 10 avril, journal républicain et sceptique : — « M. Léon Denis, conférencier de la Ligue de l'enseignement, a fait hier soir, au Casino, devant une salle bondée d'auditeurs, la conférence annoncée sous ce titre plein de promesses : *Le Génie de la Gaule et la Mission de Jeanne d'Arc.*

« L'orateur a traité ce vaste et patriotique sujet avec une ampleur de vues absolument remarquable. Avec Jean Reynaud, Henri Martin, Bonnemère, avec tous les grands chercheurs qui depuis quarante ans ont mis dans l'histoire de notre le document authentique à la place de la légende, il nous a rappelé les g uvenirs de la Gaule, la lutte pour l'indépendance. Puis pénétrant omaine philosophique, il nous a montré dans les croyances des Gau . source de leur héroïsme, de leurs mâles vertus, de leur mépris de la mo.t. Les principes de la pluralité des existences de l'âme sur l'échelle des mondes, la communication entre les vivants et les morts ont été successivement développés par l'orateur qui affirme que la foi de nos pères doit renaître sous une forme agrandie et renouvelée.

« L'héroïsme, la foi profonde, les chastes vertus des Gaulois, M. Léon Denis les retrouve plus vivaces que jamais dans Jeanne d'Arc dont, en termes profondément émus, il nous a retracé les gloires et le martyre. Après avoir rappelé les admirables et accablantes répliques de Jeanne aux évêques ses juges et ses bourreaux, l'orateur a protesté énergiquement contre la prétention actuelle du clergé d'accaparer la grande Lorraine en la canonisant.

« Toute cette partie de la conférence a été saluée par des applaudissements unanimes et réitérés. L'orateur nous semble avoir été moins bien inspiré lorsqu'il a entrepris de rechercher dans les sciences spirites et magnétiques l'explication de la mission de Jeanne d'Arc. M. L. Denis professe en pareille matière des doctrines dont nous ne pouvons entreprendre ici ni le développement ni la réfutation. Mais, somme toute, sa conférence est certainement la plus intéressante, la plus féconde en aperçus nouveaux qu'il nous ait été donné d'entendre depuis le commencement de la saison. »

Le *Journal de Rouen*, feuille cléricale : — « M. Léon Denis, conférencier tourangeau, a fait hier aux habitués de la Ligue deux conférences au lieu d'une, avec cinq minutes de suspension entre les deux : la première, sur le génie de la Gaule, d'après ce qu'en ont dit, non sans exagération et sans erreur, quelques écrivains, tels que Jean Reynaud, Henri Martin, etc.; la seconde sur Jeanne d'Arc, qui, selon M. Denis, n'a été qu'une réincarnation du génie de la Gaule.

« Le conférencier a poussé le spiritualisme jusqu'aux confins du spiritisme. C'est trop. A l'en croire, les voix de Jeanne n'étaient autres que celles

des anciens héros morts pour la patrie, qui continuaient et continuent encore à s'intéresser aux destinées de la France.

« Hélas! pourquoi ne nous éclairent-ils plus comme ils éclairaient Jeanne d'Arc?

« Malgré ces exagérations, et peut-être même à cause de ces exagérations, si peu conformes à la vérité historique, les applaudissements à plusieurs reprises ont accueilli les théories hasardées du conférencier. »

L'accueil chaleureux fait par le public à cette conférence a encouragé les spirites de Rouen à poursuivre et à accentuer leur œuvre de propagande. Plusieurs réunions ayant pour but la formation d'un comité central ont eu lieu; une nouvelle conférence est projetée pour l'automne prochain. Elle sera faite par M. L. Denis, dans une vaste salle louée pour la circonstance. Affranchi de tout patronage étranger, l'orateur pourra y déployer en toute liberté le drapeau du spiritisme. »

BONNE NOUVELLE DU FAMILISTÈRE DE GUISE

L'assemblée générale des membres associés, à la presque unanimité, a voté l'adoption des conclusions de M. Pernin.

Ensuite, ce dernier, sur l'invitation de Mme Vve Godin, qui occupait la présidence, a donné les renseignements qui suivent sur l'état d'avancement du Familistère en construction à Laeken, près Bruxelles, Belgique (succursale de Guise).

Mesdames et Messieurs,

« Nous avons le plaisir de saisir cette occasion pour vous dire quelques mots concernant le Familistère de Laeken.

« Ce familistère est en bonne voie d'exécution, il sera totalement achevé le 1er juillet prochain, et nous pensons que l'on pourra commencer à l'habiter dans le courant du mois d'octobre de cette année.

« Construit sur le même type que ceux de Guise, très bien situé, sur le quai du Canal de Bruxelles, touchant à l'usine même, il est appelé à rendre de très grands services à nos travailleurs; car une des grandes difficultés pour la Direction était celle de se procurer les ouvriers nécessaires à notre fabrication.

« Nous espérons donc que les travailleurs ayant à Laeken des logements sains avec tout le confortable désiré, en même temps que la possibilité de donner l'instruction à leurs enfants, ce sera là autant de causes qui, bien certainement, faciliteront le recrutement du personnel.

« Pour compléter le Familistère, il nous reste à construire les écoles et la buanderie.



« Les plans sont terminés, et ont été, par mes soins, remis à notre architecte de Bruxelles.

« Nous espérons que sous peu on va pouvoir commencer les travaux de manière à ce qu'ils soient terminés avant l'hiver prochain, afin que les habitants du Familistère trouvent dès leur entrée toutes les commodités pour les usages communs ainsi que toutes les facilités pour l'instruction de leurs enfants. »

Madame la présidente a donné ensuite la parole à M. Dequenne, François-Charles, le gérant désigné.

Celui-ci s'est exprimé ainsi :

Mesdames et Messieurs : « Après avis favorable donné à l'unanimité par le « Conseil de gérance, Madame l'administratrice-gérante, d'accord avec le « conseil, a décidé de porter à l'ordre du jour de l'assemblée générale « d'aujourd'hui la proposition suivante :

« En témoignage de reconnaissance et pour honorer et perpétuer la « mémoire de M. Godin, le regretté fondateur et bienfaiteur de l'œuvre fami- « listérienne, un monument serait érigé sur la tombe où repose sa dépouille « mortelle.

« Une statue serait élevée à cet homme de bien, à ce grand philanthrope, « sur la place du Familistère.

« La dépense à faire pour la construction de ces deux monuments s'élè- « verait à une somme approximative de 100,000 francs.

« Vous avez donc, Mesdames et Messieurs, à voter sur cette proposition que « nous avons l'honneur de vous soumettre. »

L'assemblée dans un vote empressé et unanime s'est associée de tout cœur aux conclusions de M. Dequenne.

Oui, il l'a bien mérité! avait inscrit l'un des associés sur son bulletin de vote.

Le reste de la séance a été consacré à l'examen des questions d'affaires intéressant spécialement l'association.

Ce qu'on ne saurait trop signaler, c'est l'esprit de paix, de travail et d'union qui anime tous les membres de l'association. Là le capital est réellement mis au service du travail; chacun de ces hommes, relevé dans sa dignité, se sent chez soi.

Le Fondateur qui a préparé avec tant de vigilance et au prix de tant de peines cette situation doit aujourd'hui en contempler en esprit le développement avec bonheur.

L'association, vu la mort récente de M. Godin, n'a pas voulu célébrer cette année la fête du travail si belle, si intéressante.

AUX DÉTRACTEURS DU SPIRITISME

Le spiritisme, cette troisième manifestation à notre pauvre humanité, est venu en temps voulu apprendre à l'homme qui il est, d'où il vient, où il va ; il résout ainsi le plus difficile problème de la philosophie psychologique, laquelle, sans nul doute, il est plus facile et expéditif de blâmer, de dénigrer, de calomnier, injurier et condamner, que de se donner la peine d'en étudier les points fondamentaux, d'en scruter les principes, afin d'en pouvoir porter un jugement consciencieux et impartial.

C'est pourquoi nous voulons ici offrir à nos implacables censeurs l'exposé succinct du spiritisme dont ils connaissent à peine le premier mot, dont ils se font généralement la plus fausse idée.

Le spiritisme est une science de vérité, la plus intéressante pour le genre humain, science des inconnus d'outre-tombe, de la nature, de la formation des mondes et des substances éternelles et immuables, de la justice et de la sagesse inscrites dans le firmament; science immense, qui nous fait connaître les innombrables mondes répandus dans l'espace sans limites habités par les esprits qui peuvent se mettre en communication avec notre planète, laquelle est à peine un point imperceptible dans cette incommensurable totalité.

Par sa forme philosophique, appuyée sur la raison et sur l'étude, le spiritisme est une science éminemment moralisatrice, régénératrice et réformatrice ; son but est de démontrer aux néantistes l'immortalité de l'âme, sa préexistence, ses destinées futures, la nécessité de ses réincarnations, et partant la pluralité de ses existences ; l'impossibilité enfin des peines éternelles, inventées par le fanatisme et inconciliable avec la justice et le but assigné à l'humanité. Son but est encore de proclamer la liberté de conscience, la tolérance universelle, tant civile que religieuse, et la réconciliation des vérités religieuses avec les vérités scientifiques.

Loin d'être hostile à l'enseignement de l'Evangile, le spiritisme vient le compléter, au contraire, le confirmer et consolider, en le dégageant d'une foule de préjugés funestes, de fausses interprétations, d'idées fanatiques et hypocrites que le Christ reprochait aux Scribes, aux Pharisiens et aux docteurs de l'ancienne loi, interprétations qui, dans la nouvelle, trouva malheureusement de nombreux et zélés imitateurs ennemis de tout progrès et de toute idée généreuse qui ne s'accordent pas avec leur intérêt matériel.

Le spiritisme pesant les révélations dans la balance de la raison, conduit l'adepte par la voie de la parfaite charité à l'amour de l'architecte des cieux, à celui du prochain, lui fait considérer tous les hommes sans exception comme des frères de la même famille, enfants du même père, aucune

créature n'étant destinée à la damnation ; le spiritisme annonce et prépare le règne de la justice éternelle, celle du bien sur la terre, en prêchant une mutuelle bienveillance. le pardon des injures, l'affabilité, la mansuétude, la charité en action; il se sert de l'intermédiaire des esprits incarnés et désincarnés, lesquels, dans la sublime œuvre de la création, sont les agents directs de providence qui meut ; il prêche la loi d'amour pour le bonheur de tous.

En face des mauvaises passions qui caractérisent nos détracteurs, il est facile à tout homme consciencieux de juger de quel côté sont les vérités et la justice et de quel côté, la malveillance et l'imposture.

Nos adversaires oubliant leur infériorité intellectuelle et scientifique, n'ayant aucune base pour asseoir leur raisonnement, se contentent de nier tout ce que les autres affirment, et se refusent même à examiner et approfondir les vérités en litige, ne leur opposant que le catéchisme paroissial et les capucinades de leurs prédicateurs approuvés par leurs évêques ! Ils s'imaginent que quelques diatribes et algarades, à l'instar de *omni scibili et quibusdam aliis* » du moyen âge, suffiront pour renverser d'un seul coup, comme des capucins de cartes la doctrine spirite répandue sur le globe ! Partant de fausses prémisses, l'Eglise ne peut arriver qu'à de fausses conclusions.

La fougue de leur polémique les empêche de voir que; voulant gagner eur cause, ils font tout ce qu'il faut pour la perdre au tribunal de la logique et même du bon sens ! Ils ne se doutent pas qu'en calomniant et insultant les adeptes du spiritisme, ils donnent des forces au néantisme, cet ennemi de toute morale et de toute religion ! A ces injustes provocations, nous n'avons qu'à répondre : « *Fali dedicatori dammationis nostris etiam gloriamur.* »

Si nos antagonistes se croient encore en plein moyen âge, époque où la science fut contrôlée et proscrite et les savants persécutés et livrés même aux bûchers de l'Inquisition, ils sont dans l'erreur ; si la religion, asservie aujourd'hui par ses propres ministres qui en ont fait un marche-pied de leur ambition et de leur insatiable cupidité, se refuse à donner la main à la science, la science, en progrès, continue sa marche suivant les paroles bibliques : « *Deus scientiarum dominus* », elle ne s'arrêtera pas ; elle marchera quand même à la conquête du monde moral, intellectuel et spirite, dont elle sera l'aromate et l'arome d'après ce qu'en dit un éminent philosophe anglais du XVIe siècle « *Religio aroma scientiarum* » (Bacon).

Certaine d'arriver au règne de la vraie et féconde charité, de la vérité, de la paix et de la justice sans nuage, elle réalisera ainsi les paroles prophétiques du Psalmiste hébreu *misericordia et veritas, obviaverunt sibi justia et pax osculata sunt.* Ps., 84. »

CH. DE B.

FÉDÉRATION SPIRITE BRÉSILIENNE

Monsieur le Rédacteur : La Fédération Spirite Brésilienne a l'honneur de porter à votre connaissance qu'elle a son siège social rue du Club-Gymnastique, n° 17. Là doit être adressée toute la correspondance, celle relative à des sujets sociaux, celle qui a rapport au *Reformador*, son organe.

Dans le but d'étendre davantage ses vues et sa propagande active et tenace, indépendamment des conférences publiques qu'elle a la coutume de faire dans la saison préférée de l'année, la Fédération a décidé d'avoir tous les soirs, à la disposition des spirites, une salle de conversation où l'échange d'idées se fera activement et établira une espèce de fraternité entre les sociétaires et les partisans des idées de progrès.

Comme achèvement de la tâche à laquelle elle s'est consacrée, la Fédération organise une bibliothèque exclusivement spirite, où se trouve déjà un cabinet de lecture, pour le public en général, à la disposition duquel elle met le peu de livres qu'elle possède pour le moment.

La Fédération espère que ses collègues de la presse continueront l'échange avec le *Reformador*. J.-F. Pinto, secrétaire.

ALCUNI SAGGI DI MEDIANITA IPNOTICA

Lilas, 8 mai 1888. Cher ami, J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la petite brochure que vous m'avez fait remettre dimanche. Voici les impressions produites sur moi :

Une parfaite sincérité de la part de son auteur ou de ses auteurs : MM. E. Rossi Pagnoni et Dr L. Moroni.

Bonne méthode d'observation, *quoique cette méthode se ressente un peu des dispositions morales et religieuses des observateurs.*

Toutefois, et dans tous les cas, supériorité de cette méthode sur celle que s'obstinent à suivre les spirites à Paris; je suis convaincu profondément que MM. Rossi et Dr Moroni, amicalement avertis des écueils à éviter et des préjugés à vaincre, arriveraient sans doute à obtenir des résultats profitables à tout le monde, résultats que *n'obtiendront jamais bonne partie des spirites de Paris, chez lesquels le sentiment a pris la place de la raison.*

Enfin la brochure de MM. Rossi et Moroni mériterait à tous les titres d'être traduite en français ; parmi bien des suppositions et conclusions à éliminer comme non fondées, elle contient des choses très intéressantes. Quant à en faire un résumé, cela est absolument impossible, il faut la lire *entière*, telle qu'elle est, ou rien.

Toujours à votre disposition, je vous serre la main. Tremeschini.

Nota : M. Tremeschini a fait un nouvel appareil médianimique dont on dit beaucoup de bien; la Revue en parlera prochainement.

Nous serions heureux d'avoir un traducteur qui connaisse parfaitement la langue italienne et son génie pour traduire en bon français la brochure dont nous parlons ci-dessus.

A PARU *La Revue théurgique, scientifique, psychologique et philosophique*, traitant spécialement de l'hygiène et de la guérison par les fluides, et des dangers des pratiques médicales, cléricales, magnétiques, hypnotiques, etc., sous la direction des célébrités scientifiques autorisées; mensuel, 1 fr. par numéro; 10 fr. par an, 12 fr. pour l'étranger.

Je vous fais passer ce numéro, Messieurs, et je formule le vœu, que ce nouvel organe vive plus longtemps que la dernière publication périodique du même directeur.

Second vœu, si le directeur qui m'est sympathique, veut que son journal ne vive pas ce que vivent les roses, qu'il oublie toutes épithètes inutiles, qui n'atteignent que lui ; les récriminations vaines retombent sur celui qui les publie.

En somme, Messieurs, comme je souhaite un grand succès à M. Jacob, le guérisseur; veuillez, je vous prie, insérer cette annonce, vous obligerez votre tout dévoué.

D[r] DUVAL.

M. G. MACÉ, l'ancien chef du service de la Sûreté, continue ses curieuses études du monde vicieux en publiant à la Bibliothèque Charpentier: GIBIER DE SAINT-LAZARE. Ce ne sont pas là de longs rapports et d'ennuyeuses statistiques sur la prostitution, mais une originale et intéressante promenade à travers *le Paris vicieux*, sous la conduite d'un cicerone des plus compétents, doublé d'un profond observateur et d'un charmant conteur, fécond en piquantes anecdotes.

Prix du volume, 3 fr. 50. — Très intéressant et très instructif.

L'HYPNOTISME ET LES ÉTATS ANALOGUES AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL
Par le D[r] GILLES DE LA TOURETTE, 1 vol. in-12.

Depuis quelques années des savants tels que Braid, Azam, Lasègue, Motet, Charcot, etc., ont soumis à la méthode d'examen scientifique les phénomènes compris autrefois sous le nom général de magnétisme animal. L'hypnotisme, la catalepsie, le somnambulisme, la suggestion, sans sortir de l'ordre naturel, présentent des phénomènes extraordinairement curieux qu'il importe de bien connaître, comme le prouve surabondamment l'ouvrage du D[r] de la Tourette.

Elève des docteurs Charcot et Brouardel, il consacre une partie de son livre à l'étude des états hypnotiques tels qu'ils ont été compris dans le passé, depuis Mesmer, et tels qu'ils sont constatés actuellement par l'observation scientifique. Il décrit la catalepsie, la léthargie, le somnambulisme, la léthargie lucide, les diverses sortes de suggestions, le somnambulisme naturel, le somnambulisme pathologique, les états hystériques, l'état prime et l'état second d'Azam.

Dans une autre partie, il expose les bienfaits et les dangers de l'hypno-

tisme. Il montre qu'un médecin habile peut en obtenir de bons effets dans le traitement des accidents et des complications de l'hystérie et parfois en l'employant comme anesthésique en chirurgie.

« Un médecin consciencieux, dit M. de la Tourette, refusera toujours toute hypnotisation à une personne supposée saine, venant demander à être endormie dans le but unique de satisfaire sa curiosité et de savoir si elle est hypnotisable. Des manœuvres de ce genre, pratiquées non seulement par des charlatans, mais par des personnes bien intentionnées, peuvent provoquer de violentes perturbations morales et physiques, amener chez des natures nerveuses le développement de l'hystérie à l'état latent et compromettre presque irrémédiablement leur santé. »

La dernière partie est une étude médico-légale dans laquelle l'hypnotisme est considéré au point de vue de la perpétration des crimes et des délits. Il demande qu'on règlemente la mise en œuvre de l'hypnotisme comme on réglemente la mise en vente des médicaments dangereux, qu'on applique sévèrement la loi sur l'exercice de la médecine et qu'on interdise les séances publiques charlatanesques des sociétés de magnétisme, non seulement parce qu'elles sont la cause d'une foule d'accidents immédiats, mais parce qu'elles favorisent le développement de graves accidents ultérieurs.

Cette dernière étude, dans laquelle M. de la Tourette a fait la part de ce qui est établi, de ce qui est possible, de ce qui ne l'est pas, au sujet des crimes commis dans l'état d'hypnotisme, est indispensable, comme le dis fort bien le docteur Brouardel, pour les magistrats, les avocats et surtout pour les experts encore peu familiers avec ces manifestations singulières d'un état morbide laissé, jusqu'à ces dernières années, entre les mains des charlatans.

Nota : Le docteur Gilles de la Tourette n'y va pas de main morte ; ces messieurs prennent tout au magnétisme qui, depuis un siècle, leur donne des leçons qu'ils ont ridiculisées et conspuées ; aujourd'hui revenus d'erreurs séculaires, ils demandent des réglementations sévères au sujet des magnétiseurs qui enseignent ce que c'est que le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, la transmission de pensées à distance, etc., etc. Ce serait comique si ce n'était attristant. Les charlatans ne sont point ceux auxquels cette épithète est adressée, la masse intelligente commence à comprendre à qui ce titre doit être attribué.

GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DE BRUXELLES 1888. — Le comité de la presse, se composant de M. le baron de Haulleville, président ; MM. Delmer, Victor Hallaux, Verstraete et Lemaire, vice-presidedts ; MM. Boniems et Nieter, secrétaires, se chargera à partir de ce jour du service des journaux.

Il a été décidé d'accord avec le comité exécutif qu'une salle de lecture serait établie et mise à la disposition du comité de la presse.

Le comité a résolu de faire un appel général tant à la presse belge qu'à la presse internationale afin que pendant toute la durée de l'Exposition un abonnement gratuit soit fourni au grand concours ; il y réunira la collection complète des journaux du monde entier. Les journalistes étrangers pourront s'y rencontrer, recueillir tour les renseignements qui peuvent les intéresser et faire, le cas échéant, leurs réclamations.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | No 12 | 15 JUIN 1888.

AVIS. — Se réabonner par la poste à l'ordre de M. Leymarie.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme* et *sa librairie* seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs* (entrée 1, rue Chabanais), au 1er juillet 1888.)

A partir du 15 juin, les séances du vendredi sont suspendues, car le déménagement de notre librairie nous oblige à ne les reprendre qu'en septembre prochain. Un avis préviendra nos abonnés.

LA ALBORADA, REVUE SPIRITE DE SAGUA LA GRANDE

Nos frères de l'*île de Cuba*, *de Cienfuegos*, *de Sagua la Grande*, de *la Habana*, etc., etc., ont créé ce journal fort intéressant, qui paraît deux fois par mois, et représente des groupes et sociétés très actives, qui se servent des bases philosophiques et morales posées par Allan Kardec. Deux délégués de Cuba, MM. THOMAS DEONA et JUAN J. DE GARAY, personnes fort distinguées, nous ont fait le grand honneur de venir nous visiter au nom de nos frères de l'île de Cuba ; nous avons été heureux de constater, d'après leur récit, que le spiritisme était dignement représenté et défendu dans la grande île des Antilles.

Le vendredi 8 juin, à notre Société, une nombreuse assistance leur a fait une ovation bien méritée, car M. T. Deona s'est exprimé en bon français, en serviteur éclairé de la cause, en patriote cubain qui aime la France, la grande émancipatrice intellectuelle. M. Deona est un vieil ami de notre administrateur. M. de Garay est un médium remarquable.

Dimanche 17 *mai*, à deux heures de l'après-midi, ces messieurs déposeront, au dolmen d'Allan Kardec, une couronne au nom des spirites cubains; nous *convions* les SPIRITES PARISIENS à se rendre au cimetière du Père Lachaize ; nous fraterniserons ensuite par une agape. A notre séance si nombreuse de vendredi, nos frères ont promis de se trouver au rendez-vous, nous nous ferons un devoir d'y être les premiers.

Ce serait honorer nos amis de Cuba que d'être à leurs côtés, et d'y prononcer quelques paroles.

Donc à dimanche, 17 mai, à 2 heures, au Père Lachaise.

Dans une feuille, *El Salvador*, les Cubains ont réuni les discours et les

poésies prononcées à l'anniversaire d'Allan Kardec. Voici un extrait de cette séance solennelle, donné dans le *Courrier de l'Aurore* :

Discours du président : Chers Frères, j'ai l'honneur d'être délégué par le groupe de Cienfuegos où a brillé déjà la lumière de grandes et progressives idées.

Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de la désincarnation de notre Maître Allan Kardec, de ce génie dont la mission fut de tracer les préceptes de la morale future et de réunir les enseignements des esprits.

Le temps trop court ne me permet pas de vous faire un discours digne de cette solennité et de notre Grand Maître Kardec, mais il y a parmi vous des hommes instruits et intelligents, des poètes inspirés dont les hautes pensées et les harmonieux accents célébreront ces augustes souvenirs.

Cependant permettez-moi d'exposer quelques idées de la doctrine spirite.

Le but du spiritisme est la démonstration matérielle d'un principe immortel résidant en nous et d'un monde invisible qui nous enveloppe de toutes parts.

Aucune philosophie, aucune science n'a pu jusqu'à ce jour conduire à un si grand et si sublime résultat. Les appréciations scientifiques et les divagations dogmatiques relatives à la pensée et à la vie future n'ont jamais satisfait ni la raison, ni la conscience humaine.

La majeure partie de la société moderne ballottée entre le doute et l'indifférence, assiégée par les intérêts matériels, marche dans les ténèbres sans se demander pourquoi elle lutte, pourquoi elle souffre et quelles sont ses destinées.

Cette indifférence fatale, ce doute ne peuvent être vaincus que par une science dont les expériences démontrent brutalement aux yeux de tous que l'humanité a le droit d'aspirer à la vie éternelle.

Cette science est le spiritisme.

Elle soulève toutes les difficultés psychologiques; nous fait, pour ainsi dire, toucher de la main la nature de l'âme et résout mieux qu'aucune philosophie le problème de la vie future.

Le spiritisme est venu annoncer que la vraie religion n'est pas basée sur de vains simulacres et des croyances erronées, mais sur l'élan des pensées sublimes, des nobles sacrifices vers Dieu, seule origine de toute perfection.

Sa mission est de démontrer scientifiquement l'existence de l'âme par des faits nombreux et incontestables, de faire passer tous les phénomènes psychologiques par le critérium de la raison et de la science.

Les spirites peuvent dire avec Tertullien : Nous sommes d'hier et déjà nous emplissons le monde.

Nous avons donc beaucoup de temps pour combattre ; la lutte ne se terminera pas facilement, mais elle ne fera pas verser une seule goutte de sang ; elle sera toute morale et s'élèvera jusqu'aux plus hautes manifestations de la vie.

L'humanité fatiguée de tant de siècles de pédagogie sacerdotale est décidée à abandonner les temples élevés à la Divinité, et les peuples viennent au spiritisme, comme les navires battus par la tempête se tournent vers le phare qui doit les guider au port. EULOGIO HORTA.

PROFESSION DE FOI RÉCITÉE PAR UN ENFANT

Allan Kardec, esprit supérieur, tu es venu en ce monde proclamer la doctrine spirite, la plus sublime de toutes les religions humaines. Béni sois-tu!...

L'heure est venue, à laquelle, les ténèbres de la nuit feront place à la splendeur du jour.

Quoique je ne sois qu'un enfant, je suis heureux de dire très haut que je suis spirite, que notre doctrine est celle du Christ et peut se résumer en ces mots sublimes : Aimez-vous les uns les autres. ANTONIO BONET.

TENDANCES DU SPIRITISME

Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que l'esprit d'Allan Kardec a laissé son enveloppe corporelle usée par une vie d'études continuelles et de profondes méditations.

Déjà son corps n'existe plus, mais probablement son âme est près de nous en ces moments que nous dédions au souvenir du Maître chéri pour lui prouver notre amour et notre gratitude.

Ne devons-nous pas, illustre Kardec, nous réunir en ce jour anniversaire de ta désincarnation, venir humblement et fraternellement unis, te dire quelques mots de reconnaissance et d'amour, toi à qui nous sommes redevables de si sublimes enseignements.

Cette doctrine, si savamment présentée, s'est merveilleusement étendue sur tout l'univers et trouve de nombreux adeptes dont les cœurs sont enflammés de l'enthousiasme et de la foi robuste nécessaires pour se dégager des vices et ambitions terrestres qui enveloppent notre esprit, et nous faire penser à l'avenir de nos âmes, à la véritable félicité qu'on ne trouve jamais sur cette planète d'épreuves et d'expiations.

Mes Frères, ce grand livre dont les pages sont remplies d'enseignements et de sages conseils dictés par nos Frères d'outre-tombe, et réunis par l'inoubliable Kardec est sans doute le meilleur guide qui puisse nous con-

duire devant Dieu et l'humanité à travers l'inextricable labyrinthe de notre vie terrestre.

Il est la lumière resplendissante qui illumine nos consciences et nous fait distinguer clairement, qu'aucune religion positive, n'est plus élevée que le spiritisme et plus capable de secourir les âmes dès que les corps sont privés du fluide vital qui les anime. Chaque ligne de ses pages est un degré qui nous conduit à la vertu.

Heureux mille et mille fois celui qui avec une foi inébranlable se propose de suivre le sentier où ces pages le guident, car il est la voie du bien enseignée par le Christ pour arriver à l'éternelle et bienheureuse maison du Père.

LA VÉRITABLE FÉLICITÉ. (Fragment).

Il y eut des philosophes qui regardèrent le plaisir matériel comme la suprême félicité, et, de ce point de vue, ils firent dépendre toute la suite de leurs enseignements ; loin d'être utiles à l'humanité, ils lui causèrent le plus grand dommage, l'enivrèrent par l'abus des plaisirs et la lancèrent dans l'abîme du mal.

Leurs doctrines n'ont pas subsisté et de la même manière ont disparu tous ces systèmes que nous devons considérer comme autant de barrières placées sur le chemin du progrès pour ralentir la marche de l'humanité.

Mais ils n'ont pas disparu ceux qui sans même avoir étudié ces doctrines ont suivi leurs enseignements maudits et les mettent toujours en pratique; c'est parce qu'ils existent encore pour maintenir l'influence du mal que de temps en temps viennent ici-bas des messagers du Pouvoir suprême, des hommes tels que Jésus et Kardec dont les œuvres et les paroles font briller la lumière devant toutes les consciences, sèment la vérité dans tous les cœurs.

Ce fut le grand travail de Kardec ; celui qui étudie sa philosophie a trouvé un trésor; suivre ses enseignements, c'est s'avancer vers une félicité sans fin.

Peut-être maintenant sonne l'heure à laquelle les œuvres de Kardec doivent exercer leur véritable influence. S'il en est ainsi, chères sœurs et chers frères, soyez assurés qu'elles formeront de véritables croyants capables d'oublier toutes les ambitieuses préoccupations, de reconnaître le suprême pouvoir de Dieu en qui nous pourrons célébrer, dans un avenir prochain, le splendide banquet de la fraternité universelle.

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR ALLAN KARDEC

Mesdames et Messieurs : Interprète des sentiments du groupe El Salvador qui célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la désincarnation du Maître, Apôtre

et Martyr de la pensée spirite; vous ne trouverez en mes paroles d'autre éloquence que celle du sentiment; elles seront l'expression sincère de ma gratitude pour l'esprit élevé dont les conseils guident mes pas dans cette vie d'expiation et dont j'invoque les inspirations dans les heures pénibles de luttes et de tristesse.

Notre maître Léon-Hippolyte-Denisart Rivail, plus connu dans le monde scientifique et littéraire sous le nom de Allan Kardec, est né à Lyon le 3 octobre 1804; son esprit s'est désincarné à Paris le 31 mars 1869.

Il fut élevé en Suisse, dans la célèbre école de Pestalozzi, illustre professeur dont il fut un des plus éminents disciples, et le zélé propagateur de son système d'éducation qui a exercé une si grande influence dans la réforme des études en Allemagne et en France.

Je crois nécessaire de démontrer ici la véritable grandeur de Kardec en soumettant ses titres à votre appréciation.

Quelques-uns prétendent qu'il n'a rien fait de nouveau, que le spiritisme date des siècles les plus reculés comme il le dit lui-même dans ses ouvrages.

Rien n'est plus certain, Messieurs, mais il ne l'est pas moins que les doctrines et les systèmes ne sortent pas d'un seul coup du cerveau d'un homme. Tous, sans exception, nous prenons part à l'œuvre d'avancement et de progrès; plus ou moins, tous nous lui apportons notre contingent, et la mission du génie consiste à réunir tous ces fragments épars, à les animer de son souffle, à leur donner la forme, la couleur, le mouvement.

De même qu'un tableau existe par la pensée dans le cerveau du peintre jusqu'à ce qu'il soit exécuté sur la toile, ainsi, le savant forme un système en son esprit et le développe sur le voile idéal dont se revêt l'humanité.

Notre Maître donc n'a rien créé, mais il a recueilli les idées, les faits disséminés jusqu'à cette époque, et, avec la vigueur de son noble esprit, il leur a donné la forme dont ils manquaient.

Allan Kardec occupait une position honorable dans la société, il avait conquis un nom connu par ses titres académiques, son enseignement professoral et la publication d'un grand nombre d'œuvres sur diverses matières scientifiques.

Il abandonna sa carrière, si riche de succès passés et présents, renonça au brillant avenir que lui assuraient ses talents et ses travaux pour se consacrer corps et âme à la propagation d'une idée nouvelle; il écrivit, à cet effet, livres, journaux, revues, etc.

Il créa la première société spirite de Paris et contribua à la formation de beaucoup d'autres, conservant avec elle une active et instructive correspondance; il parla et discuta dans les centres scientifiques et littéraires.

Flammarion dit de lui dans sa biographie qu'il n'écrivit jamais sous l'influence d'idées préconçues et systématiques.

Dans les deux dernières années de sa vie, il n'eut pas un moment de repos, pas une idée, un projet, un seul instant qui ne fussent consacrés à la nouvelle doctrine. Ah ! Messieurs, il a un droit indiscutable au titre de Maître, au titre d'Apôtre.

L'homme qui, comme Kardec, souffre sans découragement le mépris, les perfidies, les calomnies de ses semblables et qui cependant les aime et leur pardonne; qui, victime d'une maladie incurable, résiste aux conseils de la science et de l'amitié, à l'instinct de sa propre conservation pour travailler à son œuvre jusqu'au dernier soupir, Messieurs, n'est-ce pas un martyr que l'humanité ne devra jamais oublier ?

Béni soit l'esprit de lumière qui, devant la négation matérialiste, le panthéisme, le déisme incertain et l'arbitraire dogmatique fit paraître la solution sublime et rationnelle du spiritisme. Par son œuvre, les deux mystères antérieurs et postérieurs à notre misérable vie se sont dévoilés; hier, aujourd'hui et demain n'existent plus, il n'y a plus qu'un jour éternel dans la vie infinie.

Nous ne désespérons plus en constatant l'équilibre tremblant de l'organisation sociale, car nous savons que ces secousses passagères sont l'accomplissement des lois harmoniques et naturelles; par elles, nous expliquons les contrastes de l'idiotisme et de l'intelligence, de l'ignorance et de la science, de la pauvreté et de la richesse, du vice triomphant et de la vertu méprisée. Nous ne sommes plus épouvantés de la damnation éternelle, car nous savons que le néant n'existe pas, que la perpétuité du châtiment est absurde, que le ciel et l'enfer sont dans notre conscience, que nous sommes les auteurs de notre destinée, grâce à la sagesse infinie de l'Eternel.

Telle est, Mesdames et Messieurs, la synthèse de notre doctrine.

Kardec!... au nom de l'humanité spirite!...

Que Dieu te bénisse!... JUAN J. DE GARAY.

Note de la rédaction : Messieurs Juan de Garay et Thomas Deone, se rendent au Congrès spirite universel, qui aura lieu le 8 septembre à Barcelone, Espagne.

Voici la circulaire que la Commission exécutive de l'Espagne adresse à toutes les sociétés spirites et à leurs journaux :

« Dans notre époque, fertile partant de célèbres et merveilleuses découvertes scientifiques et d'immenses progrès, comme aussi en de très radicales et profondes transformations, la philosophie spirite se propage et se répand

dans les diverses régions de l'Univers. Elle apparaît ainsi, parce que, fidèle expression de la loi naturelle qui germe dans les intelligences, elle s'accorde parfaitement avec les résultats qui naissent de l'étude et de la raison ; c'est ainsi qu'elle se manifeste sans la moindre altération dans toutes les circonstances et les vicissitudes des temps. On voit qu'elle justifie véritablement, plus qu'aucune autre, le titre ambitionné d'immuable et d'universelle que toutes s'attribuent.

Que le spiritisme ait été longtemps méconnu, et que l'on ait même voulu ignorer sa nature, cela ne prouve rien, parce que c'est l'effet de l'imperfection humaine : aujourd'hui on distingue sa lumière, devant laquelle les préjugés divers et la persistante routine fuient et disparaissent. Les peuples qui naguère élevaient des temples somptueux et offraient des parfums à des déités imaginaires, confus aujourd'hui, brisent leurs idoles d'or ; les Etats qui, par le feu et par le sang, imposèrent l'affreuse intolérance religieuse et la stricte obligation d'observer des cultes ridicules, établissent généreusement dans leurs lois, la faculté d'exprimer librement le droit sublime de la pensée.

En outre, elle envahit maintenant la conscience publique, comme suprême vérité ; longtemps inconnue, on l'a retrouvée après de continuelles investigations scientifiques ; c'est pourquoi, cette philosophie qui inspire la connaissance la plus complète de l'existence et de la fin de la vie de l'homme sur la terre, est l'unique qui, dans le cœur du sceptique, comble l'horrible vide que les imperfections des autres doctrines séculaires y laissaient ; c'est elle qui, subjugant les plus indomptables passions, tend à la régénération morale de l'humanité. Plus encore, c'est l'éternelle qui, demain, s'élèvera triomphalement sur un ordre de choses qui tombe et s'écroule faute de virtualité ; aussi, parce que l'histoire a marqué la fin de son existence absurde, composée de préoccupations et d'erreurs.

Pour arriver promptement à ce *demain* qui constitue le plus ardent de nos désirs, aussi l'accomplissement de nos plus chères espérances, les spirites espagnols croient qu'il faut absolument mettre en pratique des actes transcendants, par une propagande féconde et efficace qui favorisera l'utile développement que notre doctrine commune acquiert de toutes parts. Profitant de l'heureuse occasion de la prochaine Exposition Universelle, qui aura lieu dans la ville d'Amilcar, d'Ataulfo, et de Wifredo, la première qui vit rouler à ses pieds un monde arraché par Colomb aux brûlantes ondes océaniques, aujourd'hui le rendez-vous du progrès et de la civilisation Ibérique, c'est là que nous nous proposons, avec votre coopération, de terminer un projet qui offre d'immenses avantages, un énorme retentissement qui consistera dans la publique et solennelle manifestation de nos principes, dans l'établis-

sement de mutuelles et perpétuelles relations d'intelligence et de sympathie entre toutes les sociétés de l'Univers admises dans notre confession.

En conséquence : la Commission exécutive, unanimement élue dans le Congrès national préparatoire, qui eut lieu le 26 février dernier, et auquel assistèrent les hautes notabilités spirites, celles de nos journaux, et l'immense majorité des représentants des sociétés corrélatives : Convoque et invite, au nom du Spiritisme espagnol dont elle est la plus légitime représentation, les associations de notre philosophie, et leurs organes dans la Presse établie dans chaque nation, afin de discuter et arrêter ensemble les bases ci-après. En même temps, elle les prie d'assister personnellement au Congrès international Spirite qui aura lieu dans cette ville le 8 septembre prochain.

MIGUEL VIVES, *Presidente de la confederacion espiritista del Vallés y Director del periodico* El Faro Espiritista. EDUARDO DALMAU, *Redactor del periodico espiritista* Lumen, *Delegado del* Grupo Marieta, *de la Sociedad espiritista de Santa Pola y miembro de la Junta Directiva del* Centro Barcelones. EZEQUIEL MARTIN CARBONERO, *Presidente de la Sociedad espiritista* Amor y Progreso *de Barcelona.* VALENTIN VILA, *Vicepresidente del* Centro Barcelonés. El secretario, S. LUIS P. ROMEU, *Miembro de la Junta Directiva del* Centro Barcelonés *é iniciador del* CONGRESO ESPIRITISTA INTERNACIONAL. FACUNDO USICH, *Presidente del* Centro Barcelonés de Estudios Psicologicos *y representante de otras* 15 *Sociedades.* SEBASTIAN ROQUET, *Director del periodico espiritista* Lumen. AMALIA DOMINGO SOLER, *Directora del periodico* La Luz del Porvenir, *representante del* Circulo Cristiano Espiritista *de Ubrique, del de Marmolejo, del* Centro Espiritista *de Villanueva de Castellon, del* Centro Alcoyano de Estudios Psicologicos *y de otros.* FERMIN SANCHEZ DOTOR, *Delegado de la Sociedad espiritista de Valencia.* El Presidente, EL VIZCONDE DE TORRES-SOLANOT, *Presidente honorario de la* Sociedad Espiritista Sertoriana *de Huesca, de la* Sociedad de Estudios Psicologicos *de Zaragoza, del* Centro Barcelonés, etc., etc. MIGUEL ESCUDER, *Vicepresidente del* Centro Barcelonés. MODESTO CASANOVAS, *Miembro de la Junta Directiva del* Centro Barcelonés. AUGUSTO VIVES, *Presidente del Centro espiritista* La Aurora *de Sabadell.* ANTONIO ALMASQUÉ. *Miembro de la Junta Directiva del* Centro Barcelonés.

BASES

ARTICLE 1er. Tout adepte, soit espagnol, soit étranger est invité à assister au Congrès international Spirite. Ceux qui, par une circonstance imprévue, ou par suite d'un oubli, n'auraient pas reçu la présente circulaire, sont invités aussi.

Art. 2. Le Congrès fera cette manifestation solennelle de notre philosophie, dans le but d'établir de cordiales relations entre toutes les sociétés fraternelles ; elle proposera la nomination d'un centre de consultation à établir dans le lieu où notre doctrine aura acquis le plus d'importance et de développement.

Art. 3. Pour prendre une part active à ce Congrès, il faut que chaque Société nomme son délégué, lequel assistera personnellement aux sessions, il y prendra part après avoir préalablement établi sa nomination.

Art. 4. Les sociétés et les corporations qui éprouveraient de la difficulté, pour assister, ou envoyer un délégué feront en sorte de choisir leurs réprésentants parmi les personnes qui, étant adeptes, soient décidées à visiter, elles-mêmes, et à leurs frais, l'Exposition Universelle de Barcelone.

Art. 5. Si le moyen indiqué offre encore des difficultés pour envoyer le délégué respectif, deux ou un plus grand nombre de sociétés pourront se réunir et en élire un qui les représente toutes.

Art. 6. On prie les journaux de donner toute la publicité possible à cette circulaire, et de la commenter aussi favorablement que possible. On les prie encore, de diriger le mouvement qu'elle produira dans leurs contrées respectives. En conséquence, ils expliqueront, dans les réunions, l'objet du présent document, et en cas de doute, ils prendront conseil de la commission exécutive. Ils sont de même invités à envoyer leur représentant.

Art. 7. S'il se présentait des obstacles insurmontables, on abandonnerait le projet. Dans ce cas, la Presse donnerait avis de cette décision, un mois d'avance.

Art. 8. On admettra toute rétribution qui, pour donner plus de splendeur au Congrès, sera offerte volontairement par les adeptes.

Art. 9. Les détails relatifs à la célébration du Congrès, seront exposés un mois d'avance au Secrétariat du *Centro Barcelonés de Estudios Psicologicos* ; rue Beatas, n° 10 3me étage. A cette même époque, la Presse spirite espagnole les publiera. Dans le même secrétariat on prendra note des nominations des délégués qui, sans remplir cette formalité, ne pourraient prendre part aux débats : c'est dans ce même local que, sept jours avant la célébration du Congrès, on distribuera, sans restriction aucune, toutes les invitations que l'on demandera.

Art. 10 et dernier. On prie instamment tous les rédacteurs de journaux et les sociétés d'accuser, sans perte de temps, la réception de la présente circulaire ; qu'ils nous fassent savoir s'ils enverront leurs délégués respectifs. Ceux qui ne l'auraient pas reçue directement de la dite Commission Exécutive, ne devront pas s'en offenser, mais l'attribuer à un oubli ou à tout autre motif regrettable. Ils devront manifester leur vœu et nous fixer sur

l'envoi du délégué. La correspondance doit être adressée, Consejo de Ciento, 388, principal, Barcelone. Et finalement, on prie les sociétés et les journaux d'indiquer, à cette Commission, les publications importantes qui existent dans leurs localités, pour leur envoyer aussi, en temps opportun, notre invitation.

Barcelone, 20 avril 1888. *P. A. de la Comision Ejecutiva,* El Secretario. »

S. Luis P. Romeu.

L'ÉVOLUTION PAR LA SOUFFRANCE

(Voir la *Revue spirite* nº 10 du 15 mai 1888, page 313).

Tel est le titre d'une des remarquables communications reçues par le groupe bisontin. Je n'ai pas à faire ressortir la profondeur des pensées contenues dans ces études; tous les spirites qui les ont lues ont pu se former une opinion à cet égard.

Si donc j'appelle plus particulièrement l'attention des lecteurs de la *Revue* sur celle que je signale aujourd'hui, c'est qu'elle me semble renfermer une réponse péremptoire à certaines théories hypothétiques qui reparaissent à chaque instant dans les publications spirites et auxquelles la *Revue* elle-même donne dans ses colonnes une impartiale hospitalité.

Je veux parler de certains *spirites d'intention* qui professent le plus profond respect, la plus sincère admiration pour l'œuvre du maître, qui abondent en éloges hyperboliques devant son dolmen,et qui n'ont rien de plus urgent que de battre en brèche les opinions répandues dans ses immortels ouvrages, en créant des systèmes où la part de la raison est bien limitée.

Ce n'est pas que je pense qu'il faille se renfermer dans ce qu'a dit notre illustre initiateur et créer une sorte de dogmatisme intransigeant; mais ce qu'on doit exiger des novateurs, c'est de présenter des théories supérieures à celles qui sont déjà connues et admises et capables d'éclairer d'une lumière nouvelle certains points restés obscurs ou mal définis.

Le thème favori de ces chercheurs obstinés c'est la souffrance inhérente à notre globe, dont ils ne peuvent comprendre ni le but ni la cause, et qui leur semble alors constituer une injustice ou tout au moins une incurie de la part du créateur; mais comme ils sentent bien la fausseté de cette supposition, ils tournent la question dans tous les sens, cherchant un biais qui puisse excuser cette apparente injustice et se lancent à l'aveugle dans les conceptions les plus bizarres qui ne réussissent même pas à réhabiliter la justice divine.

Les uns à l'imitation de Roustaing et plus ou moins imbus des idées reli-

gieuses qui ont prédominé jusqu'à ce jour, veulent à tout prix que nous soyons châtiés pour des fautes antérieures qui nous auraient fait déchoir d'un état supérieur et reléguer sur notre globe, globe de punition, bagne, comme l'ont nommé quelques-uns, où nous subissons la peine de nos crimes, de nos violations des lois divines.

D'autres vont plus loin et ne craignent pas de remonter « dans la nuit des « temps ; de se reporter aux périodes lointaines qui ont précédé l'apparition « de la vie sur la terre, la naissance même de notre globe et la formation « du système solaire, pour scruter ce redoutable problème et avoir l'expli- « cation rationnelle de ce sombre mystère. »

Je ne veux pas abuser de la citation, mais il faut lire dans la *Revue* du 15 avril l'article intitulé : « le Centenaire de l'émancipation des juifs », pages 318 et 319, pour comprendre à quels expédients on est obligé de recourir lorsqu'on s'écarte du point de départ rationnel indiqué par Allan Kardec et dont voici l'énoncé succinct :

L'Esprit créé, simple et ignorant, passe successivement dans les règnes végétal et animal où il développe ses organes et ses formes matérielles, en se préparant progressivement à l'acquisition du sens moral qu'il possédera dans l'hominalité et qui grandira en lui jusqu'à ce qu'ayant, par de nombreuses existences corporelles, acquis une expérience et un savoir suffisants, il soit affranchi de la nécessité des incarnations matérielles et continue sa marche ascensionnelle dans la spiritualité, sans pouvoir jamais ni déchoir, ni rétrograder.

Où trouver dans cet aperçu si simple et si lumineux la cause ou l'occasion d'une déchéance suite d'une faute commise par un être ignorant et inexpérimenté ? Qui pourra le condamner ? Dieu ? Mais c'est lui qui l'a créé comme il a voulu, en vertu de sa toute-puissance et de sa sagesse infinie et infaillible. La justice humaine elle-même ne le punirait pas, ainsi que l'affirme l'éminent inspirateur du groupe bisontin à qui je laisse la parole : « La providence, dit-il encore, entend amender et non punir. Mais pourquoi « est-elle obligée d'amender ?... Pourquoi cette destruction incessante du « minéral, du végétal, de l'animal ?... Pourquoi tout être sensible souffre- « t-il ?... Pourquoi cette absence de douceur dans tout ce qui vit sur la « terre, sauf parmi le petit nombre des plus avancés ? Voilà le problème « insondable.

« Quelle hypothèse semblera le résoudre ? Je l'ignore. Et comment « oserais-je en hasarder une, puisque j'ignore si partout le principe in- « telligent rudimentaire doit se développer par des moyens analogues ; « que j'ignore si les conditions que je constate sur notre planète sont « la règle ou l'exception ; que j'ignore enfin d'où sort ce principe intelli-

« gent qui, après une longue élaboration, finit par s'individualiser et « avoir conscience de sa propre existence. Il y a trop d'inconnues dans « ce problème. Je ne puis constater qu'un fait, c'est que nos tendances « morales nous poussant à faire souffrir autrui, c'est par la souffrance « personnelle que nous pouvons le mieux nous amender ; mais on ne « peut dire qu'elle est infligée à titre de punition du moment qu'il est « évident que l'ignorance seule pousse au mal, et que dès qu'on a acquis « assez de lumières, on a la force de résister.

« Certes, il est un moment pour chacun où il se laisse parfois entraîner « par ses passions à commettre une action qu'il sait mauvaise et même « dont il sait qu'il souffrira. Mais cette faiblesse morale vient toujours de « l'ignorance et celui-là n'y est plus sujet qui a suffisamment développé en « lui la connaissance. »

Voilà qui est sagement raisonné et cette ignorance modestement avouée dénote plus de vrai savoir que les trop hardies hypothèses signalées plus haut.

« Je me console, dit en terminant l'auteur de la communication, en pen- « sant que de plus avancés savent la vérité et que je la saurai un jour, et je « reste convaincu que l'intelligence qui a su résoudre tous les problèmes « touchant à l'organisation et à la marche de l'univers était de force à « résoudre avec la même supériorité ceux que présente l'évolution ascen- « sionnelle des êtres.

« En attendant, notre intérêt est de travailler de toutes nos forces à « progresser en savoir et en moralité, sans nous attarder à des problèmes « INSOLUBLES pour nous en ce moment. C'est le conseil que je vous donne « et que je mets moi-même en pratique. »

A bon entendeur salut. Il serait superflu d'ajouter un mot à cette démonstration magistrale.

*
* *

Il y a encore, soit dans les communications de nombreux esprits, soit dans les écrits de certains incarnés, des clichés qui se reproduisent sans cesse et qui consistent à représenter notre terre comme un séjour insupportable que l'on doit avoir hâte de quitter pour aller sur d'autres globes plus favorisés, où l'on sera affranchi de toutes les misères qui nous accablent ici-bas et où l'on ne sera plus soumis au contact grossier de la matière et à ses entraînements dont les conséquences nous sont si funestes.

M. P. G. Leymarie, dans un discours qu'il s'était proposé de prononcer à l'occasion de l'anniversaire d'Allan Kardec et dont il a donné le canevas dans la *Revue spirite* n° 8 du 15 avril 1888, a fait ressortir la fausseté de ces

idées avec beaucoup de force, avec un raisonnement plein de logique et de puissance.

Rarement il nous a été donné de lire un écrit qui, avec l'apparence d'une exquise simplicité, s'élève aussi haut dans la conception de notre monde terrestre et de notre organisation matérielle, en réfutant dans un style sobre, concis et tout personnel les deux points visés.

Nous ne pouvons qu'engager vivement nos frères en croyance à lire ce remarquable discours d'un vrai philosophe spirite et à le méditer.

L. Thibaud.

Note de la rédaction : M. L. Thibaud, est connu pour sa rude mais judicieuse franchise ; nous lui déclarons que le rédacteur dont il parle, sans prétentions au professorat philosophique ou littéraire, pense qu'un peu de bon sens, étayé par la simple raison, permet à tout homme éclairé d'exprimer de saines idées, en langage compréhensible.

Il dit aussi que les spirites doivent s'instruire avec persistance, et accomplir toujours leurs devoirs, ce qui les fera pénétrer dans le domaine des idées et des pensées supérieures. Ils acquerront ainsi le sens pratique des véritables principes de la vie, surtout la notion exacte de ce que c'est que la justice.

SÉANCES SPIRITES A ODESSA

La séance du 30 *mars* 1888 commença à dix heures et demie du soir : Trois messieurs et deux dames y assistaient : Samuel, Sophie, Marie, Valérien, Eugène ; trois assistants avaient déjà pris part à des séances ; Sophie et Valérien y venaient pour la première fois.

Quatre personnes prirent place autour de la table, et Valérien, l'incrédule, qui était venu pour prendre des notes, s'assit à côté d'elles.

La chambre était sombre ; des filets de lumières s'infiltraient par la fente des portes des chambres voisines ; autour de la table, la chaîne magnétique fut formée. Au bout de vingt minutes, la table bougea, ses pieds frappèrent le plancher. Valérien observait, n'avait rien vu de semblable, et regrettait de ne pouvoir distinguer les personnes présentes ; au-dessus de l'une d'elles, il vit une lumière phosphorescente, semblable à celle que produit une allumette frottée contre une main moite. Cette lumière, tantôt vive, tantôt faible, passait au-dessus de la tête d'Eugène, lui éclairant la nuque, l'épaule gauche, le bras et la main ; elle descendait le long de son corps ; enfin elle disparut. On entendit des coups secs, frappés par la table. Ces phénomènes durèrent cinq minutes.

Valérien observait, se frottait les yeux pour se bien persuader qu'il n'était pas dupe de son imagination.

La séance fut réussie ; un esprit donna son nom et celui d'un autre esprit qu'il nomma. La table oscillait fortement, retombait et les réponses, très claires, se faisaient à l'aide de l'alphabet.

La table se dirigea vers la chambre voisine qui était éclairée ; s'arrêtant auprès d'un portrait, l'esprit qui agitait cette table prétendit que c'était le portrait de sa fille. Les assistants,fatigués, terminèrent la séance.

La séance du 31 *mars* 1888, commença à dix heures précises ; Marie, Sophie, Samuel et Eugène prirent place autour de la table ; Valérien s'assit de côté pour prendre des notes. Ce soir là, point de lumière phosphorescente. Nous évoquâmes et après un quart d'heure d'attente, la table oscilla, annonçant par ses manifestations habituelles la présence de l'esprit. Nous demandâmes des manifestations nouvelles, et l'album qui se trouvait sur une table, tomba avec fracas aux pieds de Valérien. Quand on éclaira la chambre le chapeau de Valérien était à terre.

La séance du 2 *avril* 1888 commença à dix heures et se termina à minuit, Marie, Sophie, Samuel et Eugène s'assirent autour de la table ; Valérien prenait des notes.

On évoqua l'âme du mari de Sophie;il se manifesta en disant son nom. Les oscillations de la table se produisaient comme à l'ordinaire et par moment, cette table poursuivait Valérien ; l'ayant atteint, elle le frappa plusieurs fois ; au contraire elle semblait témoigner de la bienveillance à Samuel. Sophie reçut un baiser sur la joue gauche ce qui l'effraya, et pour la calmer Samuel l'hypnotisa avec l'aide d'une lumière ; il la laissa dans cet état, auprès de la table qui continuait ses évolutions, en montrant de la préférence à Samuel et toujours de l'antipathie à Valérien.

La séance du 3 *avril* 1888, commencée à dix heures,finit à onze heures.Les mêmes personnes y assistaient. La table oscilla et elle se dirigea vers la chambre voisine qui était éclairée, elle s'approchait d'un tableau qui représentait un moine ; au moyen de l'alphabet, elle exigea que ce portrait fût ôté, éloigné de cette chambre. A la demande : Pourquoi ? la table répondit que les *traits du personnage étaient ceux d'un assassin qui avait tué une femme.* Sa femme, demanda-t-on ? *Non.* Sa fille ? *Non.* Sa maîtresse ? *Oui.* Où est elle enterrée ? *A Moscou, au cimetière Dambosky.* Depuis combien de temps ? *Depuis 30 ans.*

La séance du 5 *avril* 1888, commençée à 10 heures, se termina à minuit. Les mêmes personnes y assistaient excepté Eugène. L'esprit se manifesta, et comme il était incommode de prendre des notes dans l'obscurité, on demanda à l'esprit si la lumière ne dérangerait pas les manifestations. La réponse étant favorable, on ouvrit le tiers de la porte de la chambre voisine qui était éclairée, et Valérien put écrire à la lumière. On remarquait tous

les objets de la chambre des séances. Les manifestations furent ordinaires ; la table se dirigea encore vers la chambre éclairée, et déclara par ses oscillations, au moyen de l'alphabet, que le portrait du moine, comme elle l'avait dit l'avant-veille, devait être éloigné du logement. Puis nous reçumes des réponses intelligentes, très distinctes, au moyen de phrases entières.

De la salle à manger (après la promesse faite que le portrait serait ôté), la table se dirigea vers le cabinet éclairé, fit des efforts pour monter sur le divan et ne le put. Quand on l'eut placée sur le canapé, elle essaya de se rapprocher de l'un des portraits qui était au-dessus et dit que cette personne, fille de Samuel, était sérieusement malade mais qu'elle se rétablirait.

La séance du 8 *avril* 1888, eut lieu de 9 à 11 heures. Tout le monde y était, sauf Eugène ; M. Babski occupait sa place. On demanda l'obscurité complète. Il nous fut dit : *Vous avez bien fait d'ôter le portrait* ; puis on désigna l'un des spectateurs qui dut s'éloigner. La table se dirigea, du salon, vers la porte du cabinet, frappa, et entrant dans la chambre éclairée, elle demanda l'obscurité ; puis elle se plaça à côté du canapé.

Un fauteuil changea de place plusieurs fois. Une table placée devant le canapé, très lourde, avec une plaque de marbre, à la demande de M Babski s'approcha de lui; s'étant éloigné de quelques pas, elle fit un demi-tour sur elle-même.

Nous évoquâmes l'esprit du mari défunt de Sophie, auquel on demanda d'embrasser sa femme ; celle-ci sentit le toucher bien chaud de deux lèvres. Après cette première impression, elle voulut une autre preuve et sentit une pression sur l'épaule gauche.

Nous nous reposâmes pendant vingt minutes ; à la reprise de la séance et des manifestations, nous eûmes l'enlèvement des 4 pieds de la table, dans l'air, à un pied du sol. La chaîne magnétique fut rompue; assis et isolés ; la table frappa plusieurs fois, sans aucun attouchement, en disant: *Pour aujourd'hui c'est assez, à demain la prochaine séance.*

Le 9 *avril.* Nous commençames à 10 h. pour finir à minuit 15 m. avec les mêmes personnes ; après avoir formé la chaîne, on entendit de faibles coups frappés, et la chute de petits corps durs, d'abord sur le plancher, ensuite sur la table. Il ne fut pas répondu à cette question : A quoi cela sert-il, et que signifie cette manifestation ? Plusieurs assistants sentaient un vent froid, et Marie eut le soulèvement de l'index de la main gauche. La table s'éleva plusieurs fois en l'air sans toucher le sol ; les communications étaient données librement, nous étions passifs. L'esprit demanda l'éloignement de Valérien dans une autre chambre ; il manifestait de l'animosité contre ce dernier, et chaque fois qu'il s'approchait de la table, celle-ci se précipitait comme pour le frapper.

On alluma les lampes, et nous vîmes que les grains qui tombaient étaient simplement des grains de plomb.

La séance du 10 *avril* commença à 10 h., finit à 11 h. 40 m. Marie, Samuel, Sophie, Eugène, Babski et Jean s'assirent autour de la table ; Valérien prit place à côté d'elle. Après quelques minutes, on entendit des frappements ; nous formions la chaîne et étions assis tranquillement. Chacun de nous sentait des attouchements. Jean, frappé au côté avec force, fut presque renversé, cela plusieurs fois, et toujours de moins en moins fort. Marie eut des attouchement de mains, et les autres ressentirent des souffles de vent froid, de force et de température différentes. On entendit un frappement sur la table, et tout à coup un fort coup de sifflet, qui se prolongea longtemps ; nous en demandâmes la répétition et nous l'eûmes plusieurs fois.

Une boîte d'allumettes qui était sur une autre table, ainsi qu'une paire de gants qui se trouvaient dans une autre chambre, sous un chapeau, furent jetés sur l'assistance.

Sophie était très nerveuse ce soir là ; son bracelet lui fut ôté par les invisibles, et pendant ce temps là, des grains de plomb tombaient comme la dernière fois. Il nous fut dit de faire un intervalle de repos, de 20 minutes.

Après, selon l'ordre reçu, le médium Sophie s'assit en dehors du cercle ; nous eûmes des frappements très forts et du plomb jeté en masse ; la table s'éleva en l'air, et en retombant avec force, elle eut deux pieds cassés. Il y eut plusieurs évolutions de cette table.

Le 13 *avril* 1888, de 9 h. 10 à 10 h. 40 m. Les mêmes personnes étaient réunies, sauf Babski. Les premières manifestations furent des grains de plomb tombés d'on ne sait où. La table s'éleva plusieurs fois en l'air ; elle restait plusieurs secondes dans cet état. Les réponses se recevaient librement, sans demandes. On nous jetait sur la table des fleurs qui sentaient la violette, et desquelles des gouttes de rosée coulaient sur nos mains. Ayant fait de la lumière, nous vîmes que les fleurs étaient petites, roses et sans odeur, avec des feuilles fraîches ; nous ne pûmes dire quelles fleurs c'étaient, mais en jugeant par le caractère de la tige, elles appartenaient à un arbre fruitier ; la construction est celle de la rose en miniature.

Après un repos de vingt minutes, il nous fut dit par l'alphabet que le médium Eugène devait être assis en dehors du cercle. Jean fut, de suite, frappé au côté, et l'on entendit se faire un mouvement violent : à un cri d'Eugène on éclaira, ce dernier était par terre, à la distance d'à peu près deux mètres du fauteuil où il était assis. Pas très loin du fauteuil, qui n'était plus à sa place, on trouva une chemise d'homme ; sur le canapé une manchette et sur la table une autre ; sur les cordes d'une cithare la cravate. La chemise d'Eugène lui avait été enlevée, son gilet étant boutonné à toutes

les boutonnières, et son veston, à un seul bouton, ces incidents avaient pris dix secondes, le temps de penser qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Assis sur le fauteuil, Eugène aperçut, non loin de lui, une forme blanche qui se mit à l'étreindre, avec les mains placées autour de son cou ; son fauteuil, se courbant, il fut rejeté avec force et tomba à terre en voyant une figure blanche, celle d'un être inconnu; effrayé et sans chemise, il ne pouvait s'expliquer comment elle lui avait été ôtée.

Nous demandâmes que les apparitions ne fussent plus si effrayantes, et la table courut autour de la chambre ; on entendit un coup de sifflet. La table se souleva plusieurs fois en l'air, et l'on nous dit, par l'alphabet : *c'est fini*.

La séance du 15 *avril* 1888 commença à 9 h, 10 m. pour finir à 11 h. 20 m. Nous eûmes les manifestations suivantes : sensation de souffles de vent ; des grains de plomb et des pois tombèrent sur et autour de nous ; on nous jeta des fleurs, comme à une séance précédente, avec de petits carrés de papier d'un demi-centimètre de diamètre. La table s'éleva en l'air. Puis on nous dit qu'il fallait encore une personne, celle qui déjà avait assisté à nos réunions. Quelle est cette personne, demandâmes nous ? Point de réponse. Sophie effrayée s'écria qu'elle avait reçu un coup au côté, et nous nous reposâmes quelques instants.

Il nous fut recommandé de donner toute la liberté à la table ; elle courut dans la chambre, se tournant comme pour danser en mesure sur l'air joué par une boîte à musique. Sophie déclara vivement qu'elle sentait des mains froides, et nous fîmes une pause.

Ensuite on nous demanda que nous chantions un air. Personne n'étant apte à le faire, nous comprîmes, par les frappements réitérés de la table, que les demandeurs n'étaient pas contents. La table recommença à tourner sur elle-même, s'élevant de temps en temps en l'air, et nous dûmes cesser, à cause des cris de Sophie qui se plaignait d'être prise par la taille ; on la serrait en l'élevant en l'air.

Le 27 *avril* 1888, de 9 h.40 à minuit 40 m. Tous les habitués étaient présent; d'autres personnes étant venues, il y avait en tout 4 dames et 6 messieurs. A peine étions nous assis pour la séance, que dans la chambre éclairée, une poignée de grains de plomb tomba, on ne sait d'où ; nous éteignîmes la lampe, et Jean, qui était assis autour de la table, cria et tomba sans connaissance. Il expliqua qu'une force invisible lui étreignait le cou, ce qui l'avait effrayé.

Une deuxième fois, nous éteignîme la lampe ; à peine assis, on nous jeta des pois et des feuilles de laurier, en quantité ; Sophie ressentit des attouchements, un coup sur la tête, et elle s'effraya tellement qu'il fallut allumer à nouveau.

Après un repos nous fîmes l'ombre ; au bout de 2 à 3 minutes on entendit un cri d'Eugène et lumière faite, nous vîmes Eugène, volant en l'air, en pose de « salto-mortale » ; il tomba la tête en bas, sur le crâne, et resta sans connaissance plus de 20 minutes. Il expliqua que des mains invisibles l'avaient frappé au visage et l'avaient pris par la tête. Après il ne se rappellait plus ce qui s'était passé.

Cette séance avait pour témoins des hommes qui avaient déjà vu et des incrédules qui étaient venus pour la première fois. Nous dûmes allumer très souvent, car Sophie s'effrayait constamment ; elle sentait des attouchements et recevait des coups. On lui touchait les cheveux, les mains, le visage et le dos. Décidément, nous avions affaire à des esprits peu élevés, sans éducation. Sophie fut forcée de se retirer, lorsqu'elle vit une main phosphorescente la prendre par les cheveux.

Les manifestations les plus étonnantes furent celles-ci : on apporta, on jeta plusieurs objets, les coussins du canapé, les albums, et d'autres choses encore ; la table s'éleva en l'air et dans cette position, elle fit beaucoup d'évolutions, mesurées sur la cadence notée par une boîte à musique. Les esprits touchaient du piano pour accompagner l'air de la boîte à musique. On entendait les frappements de la boîte à sucre, et comme des coups de poings sur le couvercle du piano. On trouva sur le plancher un sifflet de conducteur, tandis que personne n'en avait à son service.

L'un des incrédules, pour se bien persuader de la réalité de ces faits, tenait avec ses mains et ses pieds, les mains et les pieds de deux personnes assises autour de la table, et néanmoins le piano jouait.

Les évanouissements des personnes que nous avons nommées furent calmés de suite, par les insufflations chaudes faites par Samuel.

Nous dirons encore que le traitement employé par Samuel est le même pour les évanouissements, l'hystérie, l'épilepsie, la catalepsie, et autres maux, pour les hommes de tout âge. Cette manière est la méthode de Samuel, très intéressante, et nous regrettons que les médecins d'Odessa n'y fassent pas attention ; ils sont néanmoins forcés quelquefois de venir chez Samuel pour lui demander une aide ce qu'il ne refuse jamais, espérant que, la vérité, tuera finalement les préjugés et la coutume opiniâtre.

S. Bourkser. — J.-Baptiste Marsky. — Eugène Schuschlemberg. — Copil Hensep. — Sophie Neibourg. — Valerjem Nesberg. — Johannes Packla. — Marie Miaskovska.

Note de la rédation : M. Samuel Bourkser est un infatigable qui se dévoue pour le bien de l'humanité ; à Odessa il visite les souffrants, il les reçoit, et après avoir guéri le corps, il entreprend la cure de l'esprit, ce qui est la plus noble manière d'employer son temps avec utilité.

S'il obtient des phénomènes, c'est qu'il est persistant et continue ses séances avec un remarquable esprit de suite; complètement désintéressé, sa position lui permettant de l'être, cet homme de bien remplit dignement sa mission.

Nous ajouterons que M. Bourkser est très pratique, sait pertinemment que les esprits désincarnés ont conservé leurs vertus, leurs passions, l'éducation et l'instruction qu'ils ont reçu sur la terre, et qu'il ne faut jamais se faire l'esclave et l'homme lige de l'esprit évoqué ou attiré par le milieu dans lequel il se manifeste. En un mot, il contrôle toujours et quand même.

Il a ainsi, étant chef de groupe, conservé toute son indépendance, son libre arbitre, et ne s'illusionne pas, au point de méconnaître les immenses avantages que la vie terrienne offre pour les progrès de l'âme incarnée ; il bénit la terre, la trouve belle et bonne, et pense sagement, et de par la raison, que le Grand ouvrier, le principe toujours actif, ne meut la matière inerte que dans le but de développer en nous la science du vrai et l'esprit de justice qui sont tout harmonie.

Cette science acquise, il l'applique, non platoniquement, comme la plupart d'entre nous, mais à l'aide d'actes sans cesse renouvelés, actes de chaque heure et de tous les jours.

Comme notre frère d'Odessa, sachons apprendre comment on guérit les maux du corps et ceux de l'esprit ; pour obtenir le phénomène qui étaye la théorie, travaillons comme lui et nous recevrons, d'autant plus, que nous aurons mis en action notre esprit de suite et notre volonté.

Rien ne vient de rien, et les esprits évoqués ne peuvent dignement et efficacement se manifester qu'à ceux qui agrandissent constamment leurs connaissances, et qui, en tout, se rendent dignes d'éclairer les amis de l'espace.

En général les esprits éprouvent la nécessité urgente d'être mis au courant de nos découvertes, de notre savoir, de la vie du milieu dans lequel ils ont vécu, souffert, aimé, et tant et si longuement travaillé. Donnons-leur cette satisfaction suprême.

P. G LEYMARIE.

SÉANCE CONTRADICTOIRE. POLARITÉ.

Madou le 4 *juin* 1888. *Monsieur l'administrateur* : Je ne voudrais pas abuser plus longtemps de la complaisance que vous m'avez témoignée en insérant ma réclamation en faveur de la polarité humaine, d'autant plus que, si, *comme je l'espère, une* SÉANCE CONTRADICTOIRE doit avoir *lieu* elle rencontrera des *champions* bien plus capables que moi de défendre sa cause.

Je désire seulement ajouter quelques mots. Mon honorable contradicteur, M. Robert, écrit dans sa réplique à ma lettre : « au moment où le sujet attend le contact du pôle

« qui doit produire un phénomène sur lui, que M. Pelletier agisse avec le pôle opposé à « celui qu'il emploie d'habitude, il verra que les résultats obtenus seront identiquement « les mêmes... » C'est précisément ce que j'ai fait, et au lieu d'attraction, j'ai obtenue la répulsion et réciproquement. Pour obtenir les phénomènes d'attraction et de répulsion, il faut absolument que je place mes sujets conformément aux lois de la polarité. Si je les place d'une façon contraire à ces mêmes lois, je ne produis que des effets contraires.

On ne peut attribuer non plus les phénomènes que j'obtiens à la suggestion, car les sujets qui servent à mes expériences sont des vignerons qui ignorent complètement la physique, qui ne savent ce que l'on entend par polarité, et les premières fois que je voulus opérer sur eux, ils ne se doutaient pas de ce que je voulais faire. Ils ont été surpris de se voir tantôt collés l'un à l'autre, de façon à ne pouvoir se détacher, tantôt repoussés l'un de l'autre, de manière que l'un tombait en avant et son camarade en arrière.

Le fait de la branche de géranium ne démontre nullement l'erreur des adeptes de la polarité. La brique agit comme le pôle négatif d'un aimant sur un sensitif, et pourtant le même sensitif qui a sa chambre carrelée en brique n'en ressent aucun effet. D'où vient cela? De ce que ce *carreau de brique* n'est pas *appliqué sur son corps, selon les lois de la polarité.*

Paracelse est, je crois, le premier qui ait soupçonné que le corps humain pouvait être polarisé. Mesmer qui a non pas découvert, mais redécouvert le magnétisme animal, connu et pratiqué dès la plus haute antiquité, sous un autre nom, affirmait hautement la polarité du corps humain; de même le Docteur Deslons.

Le grand tort de la polarité humaine c'est de passer pour une chose nouvelle, et ainsi qu'il arrive pour toutes les sciences récemment écloses, on lui conteste sa place au soleil; comme le magnétisme autrefois si contesté, si injustement conspué, elle saura conquérir son droit de cité.

Un savant distingué, M. de Rochas, dont l'autorité a plus de poids que la mienne, a rompu une lance en sa faveur et le livre qu'il a composé à son intention fait son chemin. Je n'en veux nullement à M. Robert, glorieux apôtre du magnétisme, homme éclairé qui a fait ses preuves, de refuser d'accueillir à bras ouverts une science pour ainsi dire, au maillot; j'espère seulement, que, si *un débat public a lieu* et si comme j'en ai la conviction la polarité humaine en sort triomphante, il ne refusera pas de s'incliner devant l'évidence.

Je ne fais du magnétisme, ou plutôt de l'hypnotisme, que depuis trois aus; je ne puis m'étonner qu'un vétéran de la science magnétique n'accepte pas avec empressement le témoignage d'un homme qui n'en est qu'à son début, HORACE PELLETIER.

M. Pelletier a l'assurance comme nous, que MM. le Dr CHAZARAIN, DURVILLE et ROBERT vont s'occuper activement de réunir un comité qui puisse juger de la polarité en connaissance de cause; nous offrons volontiers notre salle, 5, rue des Petits-Champs, à ces messieurs les priant d'en profiter avant le mois de juillet. La polarité sera mise à son rang si les adversaires qui en discutent ne se dérobent pas.

Nos lecteurs demandent s'il y a un résultat obtenu ? Nous attendons les ordres de MM. Chazarain, Durville et Robert, qui doivent s'entendre à ce sujet.

S'occuper de magnétisme, de polarité, d'hypnotisme et de suggestion, c'est se mettre au plus mal avec les châtelains et les curés qui, paraît-il, ont horreur des sciences dites occultes.

L'un de nos amis avait dans son village un sujet âgé de 50 ans; survint une châtelaine bigote et fanatique, qui détourna le sujet, en publiant dans la commune que le magnétiseur était en rapport avec le diable, qu'il fallait le mettre à l'index; cette intolé-

rante fit une pénitence publique, confessant avec un ruisseau de larmes, que M. X. lui avait fait voir le diable, qu'elle s'était prêtée à des pratiques ténébreuses ; en pleine église, devant la foule assemblée, elle criait, se frappait la poitrine, touchait la terre de son front en vociférant: *miséricorde pour moi car je suis une grande pécheresse*; le sacristain et trois hommes la relevèrent avec effort pour la ramener à son banc.

Cette comédie produisit grand effet ; si le public même religieux soupçonnait quel était le tour joué par la miraculeuse conversion, il n'est pas moins vrai que cette dernière fut fêtée dans les châteaux, chez les curés qui ont voulu dire au diable ses vérités. On célèbre les vertus de cette vieille radoteuse en festinant ; c'est *une sainte*, cela se dit avec componction.

Ce n'est point un racontar, mais la simple vérité ; ces niaiseries ont lieu en 1888. Le moyen-âge voudrait-il ressusciter ? On le croirait en constatant ces sortes de persécutions ténébreuses et bêtes qui furent excellentes au XVIe et XVIIe siècle, lorsque la masse ne savait ni lire, ni écrire, ni penser.

SCIENCE ET FOI AVEUGLE

Salomon Schindler, dans un de ses discours à Boston, prouve que chaque âge du monde a formé ses propres opinions religieuses. Elles ne peuvent subsister lorsqu'il fait place à un autre âge, de même qu'elles ne peuvent se baser sur les croyances du passé ; elles sont le résultat de notre état présent de développement intellectuel et moral.

La vraie religion doit s'appuyer sur la science, non sur la foi aveugle. L'humanité est un composé d'éléments progressifs et conservateurs, lesquels sont les deux moitiés d'un tout.

L'histoire démontre que le char du progrès ne saurait être arrêté. Les idées nouvelles supplantent les anciennes ; le disciple avance au-delà des enseignements du maître ; et, à mesure que l'humanité s'instruit davantage, elle devient meilleure.

Les lois morales sont plus élevées maintenant que dans le passé ; ce fait est inévitable d'après le principe d'évolution reconnu de tous.

L'humanité est devenue moins superstitieuse, moins fanatique et barbare ; en un mot, plus modérée en toutes choses qu'elle ne l'a jamais été.

Quand le principe vital d'une religion a perdu sa vigueur, le dogme qui en était issu doit être changé. Les sacrifices firent place à la prière, non par un caprice de la mode, mais parce que les peuples cessèrent de croire que les holocaustes étaient agréables à Dieu. De même, la croyance au caractère divin de la Bible a inspiré des observances religieuses qui changeront dès que cette croyance sera supplantée par une plus vraie conception de l'origine et du caractère de ce livre.

L'orateur ajoute que nous sommes libres de changer nos pratiques religieuses comme nos ancêtres le furent eux-mêmes.

C'est non-seulement notre droit, mais c'est notre devoir de conformer nos coutumes religieuses aux exigences de notre siècle.

La religion de l'avenir sera toujours changeante et toujours vivante. Elle doit s'appuyer sur la science et la raison. Quand la religion n'aide plus aux progrès de l'humanité, il faut l'abandonner pour en choisir une qui réponde mieux aux besoins du siècle présent.

Comme la science naît de l'expérience qui fait suite à la réflexion et à la théorie ; ainsi la religion tire de la même source son origine et son perpétuel renouvellement. *Tiré du* Banner of Light.

LAISSONS LES MORTS ENSEVELIR LES MORTS : Nous entendons souvent des médiums appeler l'attention sur la vie et les œuvres de Jésus ; et, plusieurs journaux spirites engagent les peuples à suivre ses pas et sa doctrine.

Si le Christ a vécu, ceux qui ont passé leur vie à étudier sérieusement le Nouveau Testament devraient nous dire quelle fut l'année de sa naissance, ou nous indiquer à quelle époque il mourut.

On n'a jamais pu recueillir dans les écritures rien de certain sur ces dates. Sans parler des contradictions trouvées dans les évangiles, surtout en ce qui a rapport à la généalogie du Christ, les évidences historiques, en faveur de l'authenticité des narrateurs, sont telles que l'étudiant peut nier le tout en constatant l'oubli de la source même dont l'Evangile est issu.

Les qualités et vertus attribuées au Christ ; Sainteté, générosité, justice, dévouement, etc., ne furent jamais particulières à aucun homme ; les nommer principes chrétiens est fausser leur véritable caractère. Tous les siècles, toutes les nations peuvent les revendiquer ; ils se sont de tous temps manifestés à des degrés différents sur toutes les parties du globe.

Si la fable de l'Immaculée-conception semble ridicule de nos jours, pourquoi supposer qu'elle ait été un fait réel il y a 1.800 ans ?

Il y a dans l'histoire de tous les peuples des récits authentiques au sujet de personnages qui, n'ayant aucune prétention à être considérés comme thaumaturges ont sacrifié leur position, leurs richesses, leur santé et leur vie au profit des générations futures.

On nous a assez parlé du passé ; vivons, agissons dans le présent. L'enfant du présent est l'homme de l'avenir.

Si nous considérions moins le passé et davantage les misères et l'ignorance du présent ; si nous dépensions notre énergie à convaincre les gens que tant qu'ils sont sur la terre, leur devoir est d'y vivre sagement, au lieu de perdre le temps à les persuader de l'existence d'un personnage au sujet duquel nous n'avons aucune tradition bien attestée, nous aurions alors

quelque chance de laisser le monde un peu meilleur que nous ne l'avons trouvé.

En nous appuyant sur le spiritualisme moderne, appliquons-en les vérités au progrès de la famille humaine ; et, au lieu de tant parler, travaillons.....

Dans les siècles passés, vécurent des hommes qui se sacrifièrent pour leurs semblables ; ils ne furent connus que du petit cercle qui les entourait, et leurs noms ne sont inscrits sur aucune page de l'histoire ; cependant, ils eurent la satisfaction de voir que leurs travaux, quoique limités à une sphère étroite, marquèrent les premiers pas dans la voie de quelques utiles réformes.

THE MEDIUM.

CONSOLATION

A UN PASTEUR SUR LA MORT DE SON ENFANT.

Il faut que vous naissiez de nouveau.
Saint Jean, chapitre III, verset 7.

Sans l'espérance en Dieu tout bonheur est fragile :
L'esprit est revêtu d'une mortelle argile
Qu'il délaisse au moment fixé par le destin ;
La joie est brève et par la tristesse suivie,
L'on ne peut rien fonder sur le cours de la vie
Tant l'avenir est incertain.

Dieu vous avait donné cet enfant frais et rose
Dont la gaieté chassait bientôt l'ennui morose,
Et qui, dans son jardin, brillait comme les fleurs ;
Il aimait la nature, et malgré son jeune âge,
Ainsi qu'un doux poète il avait le langage
Qui charme et fait sécher les pleurs.

L'Eternel l'a repris, sa volonté soit faite !
Notre félicité n'est donc jamais parfaite ?
Ce monde a la souffrance et nous la subissons ;
Sachons nous recueillir quand le cœur se lamente,
Et puisque c'est du ciel que nous vient la tourmente,
Inclinons-nous et gémissons.

Au séjour éthéré qui tend sur nous ses voiles,
Les esprits glorieux, ainsi que des étoiles,
Répandent un éclat que nous ne voyons pas ;
Aussi l'homme blasphème et maudit la souffrance,
Et ne voit pas briller le rayon d'espérance
Qui descend pour guider ses pas.

Ou bien, comme un enfant, si la foi l'illumine,
Pour un jour de douleur l'imprudent s'imagine
Qu'il aura mérité le bonheur des élus;
Et quand Dieu le rappelle à la patrie absente,
Il quitte sans regret la terre languissante,
Croyant qu'il n'y reviendra plus.

Hélas! un être humain, sans prestige et sans gloire,
Sans avoir expié, sans acte méritoire,
Parce qu'il est mort jeune approche-t il de Dieu?
Affranchi désormais des soucis et des peines,
Pourra-t-il à jamais, loin des douleurs humaines,
Rester dans ce brillant milieu?

Mais l'on voit cependant, soumis à tant d'épreuves,
De grands infortunés, des orphelins, des veuves,
Tous les déshérités, soucieux d'ici bas!
Vils jouets du destin, parias de la terre,
Ils demandent pourquoi la providence austère
Les créa pour les durs combats.

Qu'auront-ils mérité, ces martyrs de la vie,
Si, sans être éprouvé, l'on peut la voir suivie
D'un bonheur éternel dans un beau paradis?
Les souffrants pourront-ils, pour prix de leur disgrâce,
Voir un jour dans le ciel le Seigneur face à face,
Eux que le malheur a grandis?

Et quel sera le sort des heureux de ce monde,
Ceux dont l'oisiveté dorée et vagabonde
N'a qu'à former un vœu pour qu'il soit accompli?
Egoïstes souvent, sans amours fraternelles,
Subiront-ils l'horreur des peines éternelles,
Pour expier un jour d'oubli?

Erreur! car cet enfer, témoin de leur supplice,
Entendrait à jamais crier « à l'injustice! »
Pourquoi donc, diraient-ils, sommes-nous nés heureux?
Avons-nous demandé d'avoir, par la naissance,
La richesee, le rang, la gloire et la puissance,
Biens enviés, mais dangereux?

A tant de questions il est bon qu'on réponde;
La grâce ou le hasard gouvernent-ils le monde?
Non, Dieu veut qu'on progresse afin d'aller vers lui;
Nous ne poursuivons pas une vaine chimère,
Et, dans l'éternité, la douleur éphémère
Passe quand le progrès a lui.

Ah! croyez donc qu'il faut que tout homme renaisse
Pour que l'âme grandisse en souffrant et connaisse
Les lois que l'Eternel impose à l'univers;

Il faut que l'idéal ait une vaste arène
Afin que son prestige et l'attire et l'entraîne
En l'épurant dans les revers.

Il faut longtemps renaître et changer de planètes
Pour que l'être toujours étende ses conquêtes
Et s'élève vers Dieu pendant l'éternité ;
Et quand il sera pur, éthéré comme un ange,
Il aura désormais un bonheur sans mélange
En voyant la divinité.

Sans cette vérité, que la raison proclame,
Tout est faux, rien n'est clair dans le destin de l'âme,
L'idéal dégénère et l'instinct s'assombrit :
Votre enfant reviendra de nouveau sur la terre
Pour y subir encor l'épreuve salutaire
Qui fait toujours grandir l'esprit.

M. AUGUSTE VERRIEUX.

ENTERREMENTS SPIRITES

M. E. CORDURIÉ, avocat, le littérateur spirite si connu, l'homme de bien et de cœur qui a défendu la cause avec énergie et savoir, s'est désincarné pour aller prendre le repos nécessaire après une vie si laborieusement remplie. Il est l'auteur des *Lettres aux paysans* et des *Lettres à Marie* sur le spiritisme (1).

Ce frère si énergique et si doux, cet esprit lumineux viendra se réincarner pour être militant, dans un milieu qui lui permettra de mettre en relief toute son activité, toute sa bonne volonté.

Il était l'un des nôtres et nous l'aimions ; le journal le *Messager*, de Liège, regrettera cet écrivain qui signait un *collaborateur spirituel* ; ses articles étaient obtenus à l'aide de sa médiumnité.

Après une vie de luttes continuelles, frappé dans sa mère qui était l'ange gardien du foyer, il vivait avec son frère, M. G. Cordurié, avec lequel il était en parfaite communion d'idées. Que M. G. Cordurié reçoive ici notre bon et affectueux souvenir, toute notre sympathie ; puisse-t-il, avec énergie, supporter, à l'âge mûr, d'être seul, sans parents autour de lui.

Que la pensée de nos F. E. S. se reporte souvent vers cette âme incarnée qui a besoin d'un appui moral pour la réconforter.

Nota : Trop tard nous recevons un article Nécrologique, sur E. Cordurié, par son ami intime, Céphaz ; la revue prochaine le contiendra.

---

(1) Lettres aux Paysans 1 fr. Lettres à Marie, 1 fr. 25. Sur le spiritisme.



Nous étions priés d'assister à l'enterrement du corps de matériel de M. JEAN-PIERRE-ALFRED MAIN, décédé le 1er juin 1888, à l'âge de 65 ans :

M. Metzger, devant une nombreuse assistance et avant la levée du corps, a prononcé quelques paroles émues; au cimetière, M. Leymarie a parlé de l'honorabilité de M. J.-P.-A. Main, de ses vertus privées, de ses croyances spirites si franches comme élève d'Allan Kardec. Après lui, M. Main fils a lu les paroles suivantes :

« CHER PÈRE : Devant tous ceux qui t'ont connu et aimé, je me fais un pieux devoir, au moment où nous allons nous séparer, de rendre à ta mémoire un hommage reconnaissant et filial. Tu fus pour moi, pendant près de trente ans, non seulement un excellent père, mais encore le meilleur des amis. Aujourd'hui tu nous quittes, c'est l'heure des adieux douloureux pour ceux qui restent.

« Le voile mystérieux qui nous cache l'au delà de la tombe, s'est entr'ouvert à tes yeux. Ton corps, sans doute, est ici inanimé ; mais le corps n'est que la forme apparente et fragile de l'être, un vêtement qui s'use, et que nous déposons dans la terre, quand a sonné l'heure de la mort.

« Quant à ce souffle immatériel qui faisait battre ton cœur généreux, aimant et si bon pour tous; quant à ton intelligence, quant à ta conscience si délicate, toutes ces choses, certainement, sont impérissables.

« Qu'on appelle ce souffle âme, esprit ou de tout autre nom, peu importe! Il *est* et cela nous suffit. Il *est quelque chose*, mieux que quelque chose : il est quelqu'un, il est toi-même.

« Quelle est sa destinée, quelle est sa vie dans cet infini insondable qui nous accable de son immensité ? Je l'ignore. Mais ce que je ne puis croire, cher père, c'est que le passage terrestre que tu viens d'achever soit le vrai l'unique but de notre existence.

« Quoi ! nous viendrions sur cette terre où pour quelques éclairs de joie, noue souffrons de longues et cruelles douleurs ; et après quelques années de cette vie, nous rencontrerions le néant, le vide, nous ne serions plus ! Cela n'est pas possible.

« L'instinct animal de la conservation proteste contre cette conclusion, et notre raison nous dit plus fortement encore que cette perspective désespérante ne peut être la nôtre. Qui donc aurait la force de vivre, si, au bout de notre carrière terrestre, nous ne devions connaître que le néant ?

« Et cette existence terrestre que nous ne sachions point avoir réclamée, et que nous ne parcourons tous qu'au travers de pénibles épreuves, ne peut être admise qu'autant que nous reconnaîtrons avoir en nous une individualité spirituelle indestructible, qui doit grandir et progresser au creuset de

nos amertumes, acquérant à chaque nouvelle étape une conception et un amour toujours plus grands du beau, du bien et du vrai.

« Tu avais la conviction profonde d'une vie immortelle, cher père ; fervent adepte du spiritualisme, tu n'admettais pas le néant.

Et connaissant que tu avais une âme douée d'immortalité, tu acceptais, tu croyais Dieu. Comme toi, je crois ; comme toi, je conserverai la foi en ces grands principes : Dieu et notre âme, seuls capables de nous faire connaître et accomplir notre devoir ici-bas.

« Fasse la destinée que, lorsque pour moi viendra le moment de quitter ce séjour terrestre, je retrouve ton esprit aimé, ô cher père, ton esprit à qui, dans mon enfance et ma jeunesse, appartint le meilleur de mon affection.

« C'est dans cet espoir, cher père, qu'au moment de quitter cette tombe, je te dis encore : Merci pour tout ce que tu as fait fait pour moi et pour ton dévouement à ma compagne bien aimée ; nous ne te disons pas adieu mais au revoir ! au revoir ! »

NOTA : Il est juste, il est bon que les fils rendent hommage à leurs parents lorsque vient la séparation : notons aussi que M. et Mme Main ont eu l'heureuse idée, de remplacer l'objet avec lequel chacun des assistants jette une poignée de terre sur le cercueil, par un gros bouquet de pensées, et les parents et les amis, à tour de rôle, ont pris une fleur à ce bouquet pour le jeter ou l'offrir à l'âme dégagée du corps. Nous aimons ce mode délicat, ce gracieux symbole de nos souvenirs jeté sur la tombe.

SOUVENIRS D'UN SPIRITE (1)

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt cette œuvre posthume d'un spirite remarquable par son savoir, la fermeté de ses convictions et son infatigable dévouement à la cause qui nous est chère.

M. Amand Greslez, dans ses *Souvenirs*, a réuni bon nombre de faits importants observés par lui pendant sa longue carrière. Il les a fait suivre de considérations philosophiques d'un ordre élevé, dont quelques-unes s'éloignent cependant des conceptions rationnelles de notre époque. Selon nous il a tort.

M. Greslez, esprit lucide, n'échappe pas tout à fait à l'étreinte du passé. Ayant de fort belles vues sur certains points de l'avenir de l'humanité, il ne sait pas se débarrasser entièrement de la tutelle des idées anciennes. Le mot de *Libre-Pensée* l'effraie ; il tient à conserver celui de : *Miracle* pour désigner les manifestations médianimiques, les phénomènes spirites qui repo-

(1) Librairie spirite. Paris. Prix : 2 francs.

sent tous sur des lois naturelles encore incomplètement connues. Il voudrait presque faire du spiritisme une religion semblable aux autres.

Les Souvenirs d'un spirite renferment néanmoins d'excellents enseignements qu'il est bon de méditer. Ils seront utiles surtout à ceux qui débutent dans l'étude de nos doctrines ; ils leur montreront les dangers qui peuvent naître d'un examen peu approfondi de nos croyances. Aux incrédules, ils diront et établiront la puissance de la foi ; aux matérialistes, ils feront comprendre l'âme et son jeu incessant pour l'amélioration de l'humanité. Ils serviront aussi la cause de la raison dans une certaine mesure, jusqu'au point où l'auteur cesse d'être rationaliste pour devenir un peu mystique.

Nous allons donner ci-après un extrait du livre de M. Greslez ; ce sera un hommage à la mémoire de cet homme de bien, de ce vaillant dont la plume était toujours prête à défendre le spiritisme envers et contre tous. Nous ne partagions pas toutes ses convictions, mais nous honorons sa fidélité à notre cause et nous pensons qu'il ne nous reprochera pas, de l'autre côté de la tombe, cette critique impartiale où nous avons dû concilier notre amour de la vérité avec la sympathie et l'estime que mérite M. Greslez. A. Laurent de Faget.

« PREUVES SUR LESQUELLES S'APPUIE LA SCIENCE DES RÉINCARNATIONS : La plupart des spiritualistes aux Etats-Unis, en Angleterre et même en France, repoussent la science des réincarnations. C'est bien certainement parce qu'ils ne l'ont point étudiée ; qu'ils n'ont pas été à même de connaître les faits probants sur lesquelles elle s'appuie. Cette science est bien véritablement une science, et qui dit science, dit chose indéniable, exempte d'erreurs, autrement ce ne serait plus une science, car la science vraie écarte de son domaine tout ce qui est douteux, tout ce qui manque de preuves.

La science des réincarnations n'est point le fruit de l'élaboration d'un ou plusieurs cerveaux humains ; cette science a été révélée d'abord, non pas par un seul être à un seul homme, mais par des milliers et des milliers d'esprits à des milliers et des milliers de médiums. Les esprits ne se sont point contentés d'affirmer, ils ont fourni différentes preuves, comme je le démontrerai plus loin. Des hommes éclairés, consciencieux, ayant toutes les qualités requises pour pénétrer la vérité et fixer une science, ont pris note de ces nombreuses révélations ; ils les ont observées, contrôlées et comparées entre elles ; ils en ont déduit une résultante, formé une synthèse, et voilà comment s'établit une science de bon aloi.

Tous les faits positifs sur lesquels est basée cette science sont parfaitement logiques, rationnels, coordonnés entre eux. Les détails sont abon-

dants et précis. C'est quelque chose de naturel et frappant à la fois, portant un cachet de vérité qu'on ne saurait méconnaître, sans faire preuve de mauvaise foi et de fausseté d'esprit. La science des réincarnations est un livre ouvert où l'on peut lire distinctement et avec confiance toutes les lois qui régissent les destinées humaines. Ces lois présentent un caractère de justice et de haute sagesse par la connexion qui existe entre les vies terrestres qui se succèdent.

Cette abondance de faits, cette conception surhumaine, il serait absurde, il est impossible de l'attribuer à l'imagination des hommes, quelque féconde qu'on la suppose. Et puis, je le répète, ce n'est point un ou quelques hommes qui ont produit cette science; elle ressort d'un nombre infini de travaux, corroborés par leur concordance, quoique émanant de différents points du globe.

Les incarnations antérieures sont génératrices des ultérieures, non seulement sous le rapport de la destinée, mais encore sous celui des penchants, des aptitudes, de tout ce qui constitue le caractère d'une personne. Certes, l'être humain peut changer d'une incarnation à l'autre, mais ce n'est que par des efforts qu'il peut se corriger de ses vices passés ou acquérir des connaissances qui lui avaient été jusqu'alors étrangères ; tandis que la science déjà possédée se réacquiert avec une facilité souvent merveilleuse.

Les immenses avantages qu'on doit retirer de la science des réincarnations, au point de vue religieux, moral, philosophique, humanitaire, social et politique, sont encore une preuve de sa vérité car Dieu ne permettrait pas qu'un aussi grand bienfait reposât sur un mensonge, mensonge d'abord jugé comme tel par les masses, puis confirmé dans cette appellation par les hommes éclairés qui l'auraient approfondi.

Oui, ils sont immenses les avantages à retirer de cette science, qu'on bénira dès qu'elle sera connue. Que d'idées fausses et pernicieuses, qui sont aujourd'hui des idées reçues, régulatrices de nos mœurs, de nos lois, de nos institutions, de notre état social, de nos relations internationales, seront rectifiées et remplacées par des idées fécondes, salutaires, produisant autant de bien que les idées actuelles produisent de mal, et ce n'est pas peu dire.

Quand la science des réincarnations sera connue et vulgarisée, l'homme ne prendra plus pour principal objectif les quelques années qui peuvent lui rester à vivre, mais bien toute l'étendue de ses réincarnations ultérieures. L'homme riche, puissant, considéré, jouissant des faveurs de la fortune, mais dont le bonheur n'est pas parfait, ce qui est inévitable, se dira : Soyons modérés dans nos jouissances et travaillons au bonheur d'autrui, et, dans l'incarnation prochaine, nous obtiendrons les mêmes richesses et de plus ce qui nous fait défaut actuellement. Le pauvre, le besoigneux, le

déshérité se livrera aussi à des projets d'avenir, en se disant : résignons-nous à notre destinée malheureuse, dont nous sommes l'artisan ; faisons le peu de bien qu'il nous est permis de faire, et nous pouvons déjà jouir par la pensée, par une espérance fondée, des douceurs du bien-être et de la considération.

Alors les vices qui font le malheur des sociétés, disparaîtront progressivement. Actuellement l'homme, en général, met tous ses soins, ses efforts, se résigne à des sacrifices, pour améliorer son sort dans les années qui lui restent à vivre, années qui ne peuvent être de longue durée et qui sont toujours incertaines, tandis que l'incarnation suivante, qu'il lui est permis d'arranger d'avance, portera ses fruits dès son commencement. Et cette perspective n'est pas aléatoire. C'est du certain, du positif. Si le souvenir précis lui fait défaut, de bons esprits lui feront connaître son passé, et sa jouissance s'accroîtra par la comparaison.

Quand la pratique des évocations se sera répandue, chaque spirite pourra connaître quelles ont été ses incarnations intérieures, car les esprits nous donnent volontiers ces renseignements quand nous les leur demandons, non pour satisfaire notre curiosité, mais dans le but d'en tirer un bon profit pour notre amélioration. D'après les renseignements des esprits, si nous avons eu quelque mérite dans notre vie actuelle, Dieu nous accordera ce que nous lui demanderons pour la prochaine réincarnation. Nous pourrons choisir notre nation, notre famille, notre destinée. Ce sera à nous de faire ce choix avec sagesse, en ne demandant pas une épreuve au-dessus de nos forces.

Voilà qui explique pourquoi les peuples et les familles ont souvent des caractères distinctifs qui se perpétuent de génération en génération.

C'est que les esprits, généralement, demandent à se réincarner là où sont leurs affections ou parmi ceux qu'ils connaissent. AMAND GRESLEZ.

Erratum : Revue du 1er juin 1888, ligne 35, au lieu de : *n'obtiendront*, lire : *que n'obtiendra jamais*, etc... Article de l'ingénieur *Tromeschini*.

REPRÉSENTATION, A ALEXANDRIE.

M. Gaston Bellegarde, ancien spirite, homme dévoué que nous connaissons depuis plus de 20 ans, a représenté pendant de longues années de grandes maisons de banques et industrielles, à Alexandrie, Egypte ; aujourd'hui il se voue à un genre spécial d'affaires et les négociants qui lui confieront leurs intérêts, trouveront en lui un homme loyal et honnête, avec lequel on peut entrer en relations suivies. Notre société lui confie un dépôt de librairie. Voici la lettre de M. G. Bellegarde, du 1er janvier 1888 :

« J'ai l'honneur de vous informer que j'ai fondé dans cette ville une

« maison qui a pour objet la négociation de toutes affaires en général, et « notamment : la représentation de maisons françaises et étrangères en « Egypte, — achats et ventes à la commission, — recouvrements, — place- « ment de fonds, — transit, — assurances, etc., etc.

« Habitant le pays depuis 21 ans et m'y étant toujours occupé d'affaires, « j'ai acquis une expérience qui me fait espérer que vous voudrez bien « m'honorer de votre confiance, que je justifierai par toutes les garanties « désirables d'exactitude et de probité. »

Veuillez agréer, Messieurs, mes civilités empressées.

P. Gaston-Bellegarde.

BIBLIOGRAPHIE

Photographies du Dolmen d'Allan Kardec, 1 fr. 50; émaillée. 3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère. 3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50). 3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. 3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol. 6 fr. »
Le Pharaon Mernephtah, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol. 6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr. 50 fr. »
Recueil de prières spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin. 3 fr. »
Conférences spirites; trois premières années 1882, 1883 et 1884, par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées. 5 fr. »
La chute originelle selon le spiritisme, par M. J.-E. Guillet. 3 fr. 50
Les quatre Evangiles de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu. 5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu. 1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès. 1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*. 1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus. 3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau. 3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l enfance, de l'adolescence, Dr Wahu. 3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu. 1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier. 4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier. 3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine. 3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin. 1 fr. 25
La raison du spiritisme. 3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique. 1 fr.

Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes,* par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e Année — N° 13 — 1er Juillet 1888.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme* et *sa librairie* seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs* (entrée 1, rue Chabanais), du 15 au 30 juillet 1888. Les réparations du nouvel appartement, nous obligent à reculer, de 15 à 20 jours, notre déménagement.

TÉMOIGNAGES RENDUS AUX PHÉNOMÈNES SPIRITES

Liste des personnes remarquables qui, après une investigation sérieuse des faits, ont été convaincues de leur réalité.

Un astérisque est placée, devant les noms de ceux qui ont changé leur croyance en une connaissance certaine, acquise par l'étude des phénomènes spirites.

A cette liste, donnée en Angleterre, et dans laquelle les noms des Français qui se sont occupés de spiritisme sont omis, nous ajouterons non seulement ces noms, mais aussi, ceux des savants étrangers et des littérateurs qui nous reviennent à la mémoire; nos frères en spiritisme voudront bien combler les lacunes faites involontairement, en nous citant les personnages oubliés de tous les pays.

SAVANTS.

* Le *Comte de Crawford* et *Balcarres* président de la Société royale (Anglais).

Willam Crookes associé et décoré, médaille d'or de la Société royale (Anglais).

C. Varley F. R. S. (Anglais).

* Dr *Herbert Mayo*, F. R. S. (Anglais).

* *A. R. Wallace*, éminent naturaliste (Anglais).

W. F. Bàrett F. R. S. E., professeur de physique au collège royal de Dublin (Anglais).

* Wagner, professeur. Russie.

* Boutlerof. Russi e.

Dr *Locart Robertson* (Anglais).

* Dr *J. Elliotson F. R.S.* ex-président de la Société médicale et chirurgicale de Londres (Anglais).

* M. *de Morgan*, professeur, ex-président de la Société des mathématiques de Londres.

* Dr *W. Gregory F. R. S.*, ex-professeur de chimie à l'Université d'Edimbourg.

* *Boucher de Perthes*, géologue. (France).

* Dr *Ashburner* (Anglais).

* M. Rutter (Anglais).

* *François Vallès*, inspecteur général des Ponts et chaussées. (France).

* *Tremeschini*, ingénieur (du Panthéon), astronome. (France).

Courbebaisse, astronome, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (France).

Camille Flammarion, astronome. (France).

* Maitrot de Varennes, inspecteur général des Ponts et chaussées. (France).

PROFESSEURS.

* Allan Kardec, fondateur du spiritisme. France.

* Zöllner de Leipzig, auteur de la Physique transcendantale. Allemagne.

* G. T. Fechner Scheibner. Allemagne.

* J. H. Fichte, de Leipzig. Allemagne.

* W. E. Weber, de Gottingen. Allemagne.

* Scarpa, philosophe, publiciste spirite, Turin. Italie.

* Hoffman, de Wurzbourg. Allemagne.

* Colonel Mallet (génie). France.

* Perty, de Berne. Suisse.

Dr Gibier de la Faculté de Paris (du Muséum). France.

* Hares. États-Unis.

* Mapes. États-Unis.

* Dr Robert Friese, de Breslau. Allemagne.

ÉCRIVAINS ET PROFESSEURS.

Le comte de Duraven.	Angleterre.	
T. A. Trollope.	»	
S. C. Hall.	»	
Gerald Massey.	»	
Sir R. Burton.	»	
* Lord Brougham.	»	
* Lord Lytton.	»	
* Lord Lyndhurst.	»	
* L'archevêque Whateley.	»	
* Dr R. Chambers.	»	F. R. S. E.
* W. M. Thackeray.	»	

* Nassau Senior.	Angleterre.
* Georges Thompson.	»
* W. Howitt.	»
* Serjeant Cox.	»
* Miss Anna Blackwell.	»
* Mrs. Browning.	»
L'honorable Roden Noel.	»
L'évêque Clarke de Rhode Island	États-Unis.
Darius Lyman.	Angleterre.
W. Denton.	»
Alex. Wilder.	»
Hiram Corson.	»
Georges Bush.	»
* Epes Sarjent.	»
* 24 juges, et ex-juges.	États-Unis.
* W. Lloyd Garisson.	»
* L'honorable Robert Dale Owen.	»
* Colonel Olcott.	»
* Jackson Davis.	»
* H. Lowe, ingénieur.	France.
* St-René Taillandier, académicien.	»
Jean Macé, sénateur.	»
Michelet, historien.	»
Pierre Leroux.	»
Fourrier le phalanstérien.	»
* Pierrart, historien.	»
Jean Raynaud.	»
* Louis Jourdan.	»
Simon Eugène, diplomate.	»
* Sauvage Elie, romancier.	»
* Charles Fauvety, philosophe.	»
* Lomon, poète tragique.	»
* Eugène Nus, poète, philosophe.	»
* E. Bonnemère, historien.	»
* Victorien Sardou, académicien.	»
* Sardou père, grammairien.	»
* Cassal, professeur, ancien député.	»
* Lionel Bonnemère, historien.	»
* Le président Jaubert.	»
Louis Jacolliot.	»

* Docteur Wahu.	France.
* Louis Tournier, publiciste.	»
* Georges Sand.	»
* Honoré de Balzac.	»
* Alexandre Dumas, père.	»
* Mme Adam, *Revue nouvelle.*	»
* Aug. Vacquerie.	»
Léon Richer.	»
* J. Godin, fondateur du familistère à Guise.	»
* Mme Marie Moret, veuve J. Godin.	»
Théophile Gautier.	»
Edgar Quinet.	»
* Eliphas Lévy.	»
* Baron de Guldenstubbe.	»
* Comte d'Ourche.	»
* Pezzani, avocat et philosophe.	»
* Victor Hugo.	»
* François-Victor Hugo.	»
* Comte de Gasparin.	»
* Baron du Potet.	»
* Dellia, J.,.banquier.	»
* Alphonse Cahagnet.	»
* Dr de Grand-Boulogne.	»
* Dr Chazarain.	»
* Camille Chaigneau.	»
* Bellemare, membre du conseil du gouvernement d'Alger.	»
* Marion, président de chambre à Alger.	»
* J.-B. Roustaing, bâtonnier de l'Ordre des avocats.	»
* Dr Chauvet, père.	»
* Comte de Méricourt.	»
De Rochas.	»
* Marquis de St-Yves d'Alveydre.	»
* Olympe Audouard.	»
* René Caillié, ingénieur.	»
* Claire Vautier.	»
* Cordurié, avocat.	»
* Maurice Lachatre.	»
* Louise Jeanne.	»

* Mikael Raphael.	France.
Victor Marchal.	»
* Mme Grange.	»
* F. K. Gaboriau, théosophiste.	»
* Mme Marina Leymarie.	»
* Laurent de Faget.	»
* Ram-Baud, publiciste.	»
* B. Martin, du *Moniteur belge*.	»
A. Matthey, du *Rappel*.	»
* Lebay, de la *Vie posthume*.	»
* Delanne Gabriel.	»
* Sophie Rosen.	»
* Mme Cochet.	»
* Thibaut.	»
* P. G. Leymarie.	»
Réné Fourès.	»
* Léon Denis.	»
* Céphas.	»
* Burns, James.	Londres.
* Stainton Moses.	»
* Marquis Rossi de Giustiniani.	Orient.
Jules Crépieux.	Suisse.
* Felipe de Senillosa.	Buenos-Ayres.
* Vicomte de Torres Solanot.	Espagne.
* Don Jose de Fernandez.	»
* Amalia Domingo Soler.	»
* Général Refugio Gonzales.	Mexique.
* Jesus Ceballos Dosamantes.	»
* Rastoul.	Buenos-Ayres.
* Dr Hoffmann (de la Lux).	Italie.
* Professore Scarpa.	»
* Professore Damiani.	»
* H. Dalmazzo.	»
* Capitaine Volpi.	»
* F. Rossi Pagnoni.	»
* Dr Moroni.	»
* Professore Chiaia.	»
* E. Succi (de Florence).	»
* Van-de-Ryst.	Belgique.
* Henrion.	»

* Baron Von Vay.	Autriche.
* Baronne Adelma Von Vay (comtessse Vumfrand).	»
* Prof. Walter Jochnick (du génie suédois).	Suède.
* Storjohans.	Norvège.
* Carlos Paz Soldan, ingénieur-électricien.	Pérou.
* F. W. Roorda Van Eysinga.	Hollande.
* Mme Van Calcar.	»
* Rico.	»
* Coby et Rich.	États-Unis.
* Colonel Bundy.	»

Nous le répétons, nos correspondants de tous les pays, nous obligeront, et rendront un vrai service à la cause, en nous donnant les noms des hommes de science et des littérateurs qui s'occupent de spiritisme et l'affirment ouvertement. Nous insèrerons ces noms dans la *Revue*.

PERSONNAGES SPIRITES.

* Sa Majesté la reine Victoria.
* Le défunt Louis, roi de Bavière.
* Les deux derniers empereurs de France et de Russie.
* Les présidents Lincoln et Thiers.
* Le sultan Mourad.
* S. A. I. Nicolas, duc de Leuchtemberg.
* S. A. R. le prince de Solms.
* S. A. S. le prince Emile de Sayn de Wittgenstein.
* Duchesse de Pomar, comtesse Caithess.
* O. Sullivan, ministre des États-Unis.
* Favre Clavairoz, consul de France.
* Alexandre Atsakof, conseiller du czar.
* Grand juge, Edmonds, États-Unis.
* S. Merejkowski, conseiller privé du czar.
* Comtesse Hélène Blawatsky (théosophe).
* Son A. S. le prince Albrecht de Solms.

Que de personnages pourrions-nous nommer, parmi les sénateurs, les députés, les professeurs, les magistrats, les généraux, les ingénieurs, les hautes notabilités financières et nobiliaires, les journalistes, les hommes de lettres, si les intéressés nous permettaient de le faire. Nous avons indiqué simplement que, derrière tant de notabilités, il y a des légions d'êtres libres, qui aiment et secondent le mouvement de nos idées.

ATTESTATIONS DE LA VÉRACITÉ DES FAITS

J. H. Fichte, auteur et philosophe allemand.

Malgré mon âge (83 ans) qui me permet de ne prendre aucune part aux discussions de l'époque actuelle, je me crois obligé de porter témoignage en faveur des phénomènes du spiritisme moderne. Personne n'est exempt de confesser la vérité.

LORD BROUGHAM

« Préface par lord Brougham au Livre de la nature » (C. O. Groom Napier

Je ne ferai qu'une question à l'auteur de cette œuvre : Le spiritualisme est-il complètement étranger à notre époque matérialiste et industrielle? Non, car parmi les inclinations variées que produisent différentes circonstances, on trouve celles qui développent les plus hautes facultés de l'esprit humain; et ceci peut être adressé à l'auteur même.

Dans les plus pures régions du scepticisme, je vois un nuage menaçant quoiqu'il ne soit pas plus large que la main d'un homme. Ce nuage, c'est le spiritisme moderne.

LE BARON CHARLES DU PREL DE MUNICH (dans Nord et Sud)

Une chose est certaine, c'est que la psychographie doit être attribuée à une cause transcendentale.

Nous reconnaissons :

1° Que l'hypothèse des ardoises préparées est inadmissible;

2° Que l'endroit où se trouve l'écriture ne peut être atteint par la main du médium. Dans plusieurs séances les ardoises doubles ont été fermées à clef, laissant seulement à l'intérieur la place d'un mince crayon;

3° Que l'écriture est tracée séance tenante;

4° Que le médium n'écrit pas;

5° Que les phrases sont écrites avec le crayon;

6° Que la réponse est faite par un être intelligent puisqu'elle correspond à la question;

7° Que cet être peut lire, écrire et comprendre la langue dans laquelle la question est faite, langue souvent inconnue du médium ;

8° Qu'il ressemble beaucoup à un être humain soit par son degré d'intelligence, soit par les erreurs qu'il commet quelquefois; quoique invisible il appartient donc à la race humaine;

9° Si cet être parle, il le fait en langage humain;

10° Si on lui demande qui il est, il répond qu'il est un esprit désincarné;

11° S'il devient partiellement visible, ses mains et ses bras sont vus sous la forme humaine;

12° On le voit de même sous la forme humaine s'il se montre entièrement.

Le spiritisme doit être étudié, et ses faits analysés avec soin seront démontrés scientifiquement.

Je serais coupable de lâcheté si je n'affirmais ici ouvertement mes convictions.

ALFRED RUSSEL WALLACE

Mon opinion est que les phénomènes spirites ne sauraient être niés dorénavant. Ils sont prouvés comme le sont tous les faits se rapportant aux autres sciences. Aucune contestation ne peut les empêcher d'être ce qu'ils sont.

Quand les adversaires du spiritisme pourront donner un rapport comme le font les partisans de la science nouvelle; quand ils démontreront comment sont produits les phénomènes, comment des hommes intelligents et instruits ont été trompés dans leurs observations; quand ils prouveront la rectitude de leur théorie en formant une société d'incrédules également nombreux, capables et instruits; alors, et seulement alors, il sera nécessaire de fournir une nouvelle expérimentation des faits réels qui ont toujours été suffisamment indiscutables pour satisfaire tout chercheur honnête et persévérant.

ALLAN KARDEC

Le spiritisme, en démontrant l'existence du monde spirituel et ses rapports avec le monde matériel, donne la clef d'une foule de phénomènes incompris, et considérés, par cela même, comme inadmissibles par une certaine classe de penseurs. C'est faute de connaître la loi qui régit ces faits, que les commentateurs des deux camps opposés, tournant sans cesse dans le même cercle d'idées, les uns faisant abstraction de la science, les autres du principe spirituel, n'ont pu aboutir à une solution rationnelle... Le spiritisme ne pose donc en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou qui ressort de l'observation...

Le spiritisme marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si *de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte.*

WILLIAM CROOKES, membre de la Société royale.

« Quant à la cause des phénomènes du spiritualisme, quant à la nature de la force à laquelle, pour éviter une périphrase, je me suis hasardé à donner le nom de psychique ; quant à la corrélation existant entre elle et



les autres forces de la nature, ce serait à tort que je m'aventurerais à la plus vague hypothèse. Dans des recherches qui se lient d'une manière si intime avec des conditions fort rares de physiologie et de psychologie, il est du devoir de l'investigateur de s'abstenir complètement de tout système, ou de théories, avant qu'il n'ait rassemblé un nombre de faits suffisants pour former une base solide sur laquelle il puisse raisonner. En présence de phénomènes étranges, inexplorés et inexpliqués jusqu'ici, qui se succèdent avec rapidité, j'avoue ne pouvoir les écrire qu'en un langage bien empreint des sensations reçues ; pour être couronnée de succès, une enquête de ce genre doit être le fait d'un philosophe sans préjugés ni sentimentalité. L'investigateur anti-romanesque et superstitieux, doit être guidé par une intelligence aussi froide, aussi peu passionnée que les instruments dont il fait usage. S'il a la satisfaction de bien comprendre qu'il est sur la trace d'une vérité nouvelle, ce seul objectif de pouvoir mieux la définir, doit l'animer a poursuivre ses recherches, sans considérer si les faits constatés sont naturellement possibles ou ne le sont pas.

« En 1871, devant l'Association britannique, William Thompson a dit : « La science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur, à regarder en face et sans crainte tout problème qui peut franchement se présenter à elle »... Qu'on se souvienne que je ne hasarde ni hypothèse, ni théorie, quelles qu'elles soient ; j'affirme tout simplement certains faits, et n'ai qu'un seul objectif : *La vérité...*

«... Ce que je rappelle ici s'est accompli dans ma propre maison... Un médium circulant dans ma salle à manger, ne pouvait pas, quand j'étais assis dans une autre partie de la chambre avec plusieurs personnes qui l'observaient attentivement, faire jouer par fraude un accordéon que je tenais dans ma propre main, les touches en bas, ou faire flotter cet accordéon, ça et là, dans la chambre, en jouant tout le temps. Il ne pouvait pas apporter avec lui un appareil pour agiter les rideaux de la fenêtre ou enlever des jalousies vénitiennes jusqu'à huit pieds de hauteur ; faire résonner des notes à distance sur un piano ; soulever une carafe et un verre à pied au-dessus de la table ; faire dresser sur un de ses bouts un collier de corail ; faire mouvoir un éventail et éventer la compagnie ; ou bien mettre en mouvement une pendule enfermée dans une vitrine solidement scellée au mur, etc., etc.

« *Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est* (1) ».

(1) Tiré de : *Recherches sur le spiritualisme*, par William Crookes. Librairie des sciences psychologiques.



OXON.

« Il existe une force qui opère au moyen d'un type spécial d'organisation humaine, et qu'il convient d'appeler force psychique. — Il est démontré que cette force est, en certains cas, gouvernée par une intelligence. — Il est prouvé que cette intelligence est souvent autre que celle de la personne ou des personnes au moyen desquelles elle agit. Cette force, ainsi gouvernée par une intelligence extérieure, manifeste parfois son action, indépendamment d'autres modes, en écrivant des phrases cohérentes, sans l'intervention d'aucune des méthodes connues pour écrire. »

AUGUSTE MORGAN, président de la Société mathématique de Londres.

« Je suis parfaitement convaincu de ce que j'ai vu et entendu, d'une manière qui me rend le doute impossible. Les spiritualistes sont certainement sur la trace qui mène à l'avancement des sciences physiques ; les opposants sont les représentants de ceux qui ont entravé tout progrès. »

CROMWEL FLEEWOOD VARLEY, le célèbre électricien.

Il disait au célèbre professeur Tyndall en 1868... « Nous ne faisons qu'étudier ce qui a été l'objet des recherches philosophes, il y a 2000 ans... en traduisant les écrits de ces grands hommes, le monde apprendrait que nous rééditons un vieux côté de l'histoire, ce qui fut jadis étudié par des esprits hardis, à un degré qui porterait haut le crédit de ces vieux sages, si clairvoyants, parce qu'ils se sont élevés au-dessus des préjugés étroits de leur siècle, et semblent avoir étudié le sujet en question dans des proportions qui, sous plusieurs rapports, dépassent de beaucoup nos connaissances actuelles. »

THOMAS L. HARRIS.

Plus les hommes s'en tiendront à *la pratique*, moins ils travailleront dans le *vague* et dans *l'abstraction*. Moins il se contenteront de *grands mots mystérieux*, plus leur *pouvoir* sera grand. Le plus simple paysan qui *observe une vérité*, et d'un *fait* déduit un *principe*, ajoute un solide trésor à la richesse publique. Le théoricien qui fait un *rêve* irisé, et donne le nom de philosophie à ses *hypothèses*, n'est tout au plus qu'un financier de papier, qui voudrait faire passer pour de l'or ses spécieuses promesses. Les *faits* sont la *base* de la *philosophie*, et la philosophie est *l'harmonie des faits, vus dans leurs vrais rapports*. »

NOTE DE LA RÉDACTION : Spirites, méditons sur les judicieuses pensées de *Thomas L. Harris*.

VICTOR HUGO.

« Éviter le phénomène spirite ,lui faire banqueroute de l'attention, c'est faire banqueroute à la vérité ».

« Un savant qui rit du possible, est bien près d'être un idiot ».

EUGÈNE NUS.

« Quelques-uns cherchent, dans les pratiques du spiritisme, un refuge contre le néant, et une foi qui parle au cœur (*Grands mystères*).

O morts aimés que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère !
O morts aimés, où vivez-vous ? (*Dogmes nouveaux*).

Les superstitions ! c'est précisément pour les détruire que je demande à la vraie science d'étudier ces phénomènes et d'en déterminer la portée et l'étendue. « La superstition. dit mon ami *Victor Meunier*, est faite au pre-
« mier chef d'apparences trompeuses et d'interprétations fausses de faits
« vrais. Elle n'est détruite que lorsque la matière dont elle est faite est
« expliquée. »

CAMMILLE FLAMMARION

Discours sur la tombe d'Allan Kardec.

... « Je voudrais représenter à la pensée de ceux qui m'entendent, et à celle des millions d'hommes qui dans l'Europe entière et dans le nouveau monde se sont occupés du problème encore mystérieux des phénomènes surnommés spirites : je voudrais, dis-je, pouvoir leur représenter l'intérêt scientifique et l'avenir philosophique de l'étude de ces phénomènes (à laquelle se sont livrés,comme nul ne l'ignore, des hommes éminents parmi nos contemporains). J'aimerais leur faire entrevoir quels horizons inconnus la pensée humaine verra s'ouvrir devant elle, à mesure qu'elle étendra sa connaissance positive des forces naturelles en action autour de nous ; leur montrer que de telles constatations sont l'antidote le plus efficace de la lèpre de l'athéisme, qui semble s'attaquer particulièrement à notre époque de transition ; et témoigner enfin publiquement ici de l'éminent service que l'auteur du *Livre des Esprits* a rendu à la philosophie, en *appelant l'attention et la discussion* sur des faits qui, jusqu'alors, appartenaient au domaine morbide et funeste des superstitions religieuses. »

P. G. LEYMARIE

« La vie augmente en intensité, à travers les siècles, à l'aide du travail intelligent produit par la *Cause motrice*, et cela fatalement, logiquement, jusqu'à l'apparition du corps de l'homme, instrument parfait, organisme perfectionné de matière inerte, à l'aide duquel le principe actif (ou le fluide universel, ou Dieu) peut enfin librement se manifester.

« Lire, étudier, méditer, agir au nom de la raison pure et simple, c'est acquérir des droits à la véritable vie intellectuelle, c'est pénétrer dans le domaine réel des idées supérieures.

« Prouvons aux incarnés, et aux désincarnés peu éclairés, que notre terre offre assez de ressources à nos sens, et aux conceptions de notre esprit, pour nous permettre de faire, de cette mère nourricière, une merveille stellaire où l'harmonie doit régner, en compagnie de ses sœurs, la fraternité et la véritable justice.

« Si le principe intelligent universel n'a pu librement se manifester que par les sens de l'homme, comment se peut-il que la matière inerte dont nos sens sont composés, soit vile, pleine d'iniquités et de souillures ?.... et l'âme de l'homme, qui est une partie du principe intelligent, universel et actif, se sert de ces mêmes sens ?

Si *l'âme libre*, commet à l'aide de *son corps* des faits anormaux, en désaccord avec le bon sens et la raison, nous sommes illogiques en prétendant que notre corps, ce serviteur composé de matière inerte mue par notre âme, est le grand coupable pour tant de méfaits ! C'est de l'inconséquence au premier chef.

« L'enfer s'en va et laisse place à la justice ; et la mort nous sourit en devenant le complément inéluctable de la vie éternelle, et nous aimons et la mort et la vie, cette action double qui sauvegarde notre marche dans l'immortalité.

« Le spiritisme, en ses débuts, fut la source silencieuse et bienfaisante, à laquelle se désaltérèrent quelques éprouvés ; guidés par l'esprit de justice et de solidarité, les adeptes sans nombre, ont changé la source en un fleuve large et puissant qui porte le spiritualisme moderne vcs ses glorieuses destinées. »

AUGUSTE VACQUERIE

Quant à l'existence des esprits, je n'en doute pas ; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme ; je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux esprits qu'aux onagres. Leur

existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail ; pourquoi ne pourraient-ils pas converser avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table ? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière, mais qui vous dit que ce soient des êtres immatériels ? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est au toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste. Je n'ai donc pas d'objection contre la réalité du phénomène des tables. »

LE PRÉSIDENT TIMOLÉON JAUBERT, (MÉDIUM)

L'AME ET LA MATIÈRE.

(Fable obtenue par coups frappés).

Petite goutte d'eau qu'emporte le nuage,
D'où viens-tu? quel est ton destin ?
Neige, glace ou vapeur, sais-tu sur quelle plage
Viendront te déposer les larmes du matin ?
Quel sillon brûlant dans la plaine,
Quel torrent écumeux sur le flanc du coteau,
Quelle brise, quelle fontaine
Attendent ton baiser, petite goutte d'eau?
Formeras-tu d'Iris, la robe diaprée?
Iras-tu dans la fange outrager ta candeur,
Ou dormir, amante adorée,
Dans le calice de la fleur?
Te faut-il, reine de l'onde,
Pour trôner, la mer profonde
Ou l'implacable Aquilon ?
Et, complice du tonnerre,
Viens-tu déclarer la guerre
A la rose du vallon ?

***

Et quand l'ombre donne en silence
Ses mystères et l'espérance.....
As-tu rêvé du ciel, pleuré sur ton passé ?
Moi, j'ai longtemps vécu... je suis l'âme, je pense !...

***

Petite goutte d'eau, tu n'a jamais pensé.

LAURENT DE FAGET

« Des tourbillons d'esprits peuplent ce vide immense
Où l'on dit que pour nous l'éternité commence;
C'est là que va notre âme en s'échappant du corps,
C'est là que sont vivants ceux que nous croyons morts ! »

(*Aspirations poétiques*).

« Mais l'invisible loi que cherche le penseur
Et dont l'éclair parfois vient éblouir son cœur,
C'est que rien ne périt et que tout se transforme.
La matière, inhabile à travailler sa forme,
A besoin de l'esprit pour revivre ici-bas.
La matière revit, mais l'esprit ne meurt pas ! »

(*La Muse irritée*).

LA RÉDACTION.

DÉLÉGUÉS CUBAINS AU PÈRE-LACHAISE

Le 17 juin, à 2 heures, au nom des spirites de *l'Ile de Cuba*, MM. THOMAS DEONA et JUAN DE GARAY (accompagnés d'un certain nombre de spirites, 50 à 60, qui avaient pu se rendre au Père-Lachaise) ont déposé sur la tombe d'Allan Kardec et de sa compagne, un gracieux souvenir, au nom de leurs Frères en spiritisme de la grande île des Antilles ; ce souvenir sera durable, car les fleurs qui surmontent l'inscription peuvent braver les injures de l'air. Merci à nos amis de *Sagua-la-Grande* et du *Centre Salvator*.

M. *P. G. Leymarie* leur a souhaité la bienvenue en les présentant à nos frères présents ; il les a vivement remerciés de la bonne pensée qu'ils avaient eue de visiter le tombeau d'Allan Kardec, au nom des spirites cubains, et les a priés de leur porter les expressions de notre reconnaissance et de notre sympathie. Une personne qui estimait grandement *le feu roi de Bavière* (trouvé noyé dans un lac avec son docteur, et cela mystérieusement), qui l'honorait comme spirite plein d'honneur et de cœur, avait prié Mme Leymarie de déposer en son nom sur la tombe d'Allan Kardec un bouquet composé de fleurs déterminées à l'avance; ce souverain vénérait le maître en spiritisme.

Un autre correspondant de l'Orient, ami intime du *Sultan Mourad*, qui fut guéri de son obsession, par le médium Duneau que nous lui avions envoyé, nous priait en même temps d'apporter au tombeau d'Allan Kardec quelques fleurs en souvenir de ce sultan spirite convaincu et éclairé. De deux points différents, des amis qui ne se sont jamais vus, s'unissaient ainsi à la pensée reconnaissante et filiale des Cubains ; cette trinité d'intention n'est-elle qu'une simple coïncidence?

M. Thomas Deone a répondu en ces termes : « Ici la vie matérielle est finie et la vie spirituelle commence. Interprètes du *nouvel élément de liberté* et de la science de la vie qui prospère dans la jeune Amérique, élément philosophique qui nous vient des travaux accomplis chez le peuple de France, nous venons, missionnaires de paix et d'amour, saluer nos frères de l'Europe et les embrasser fraternellement ; en même temps, devant Allan Kardec (son âme pouvant être ici présente), nous déposons sur sa tombe cet humble souvenir, au nom de ses élèves de Cuba qui le considèrent comme le grand réformateur de la philosophie moderne. C'est l'affirmation spirite du Centre Salvador, de Sagua-la-Grande, ville importante nommée la Clef du golfe du Mexique.

« Je le crois, mes frères, le règne de l'amour est descendu sur la terre avec le spiritisme qui doit sauver le monde en nous donnant cette trinité essentiellement morale : *La foi raisonnée et progressive. — L'espérance dans le règne de la justice. — La charité* qui demande pour *les plus modestes une place honorable au banquet de la vie.* Cette trinité est sœur de cette autre qui a détruit toutes les frontières et fait de l'humanité une seule famille : *La liberté, l'égalité, la fraternité.*

« Lorsque cette union intime des deux trinités sera accomplie, il n'y aura plus qu'un seul culte universel, celui de la libre-pensée devant la raison et la science. Alors nous n'aurons pas de plus belle image que celle offerte par la forte et généreuse nature, ni d'autre temple que le dôme bleu de l'éther constellé des millions de soleils, ces bougies électriques qui en sont l'ornement inimitable. Alors aussi, dans chaque famille, tout membre sera son prêtre et célébrera lui-même sa messe devant l'autel de sa conscience, en ayant présent la belle et sublime parole de Jésus de Nazaretz, le grand homme : *aimez-vous les uns les autres.*

« Telle est la voie tracée par le Grand Maître Allan Kardec, qui fut aussi un apôtre de la vérité, un martyr du travail, un dévouement à l'humanité.

« Tous ensemble, élevons notre esprit vers lui et par lui, continuons à divulguer la grande doctrine indispensables au progrès de nos âmes.

« Veuillez, au nom de vos frères de l'Amérique que nous représentons en ce beau jour, recevoir le baiser fraternel devant le tombeau du Maître, et en face de la cité magnifique, tête du monde civilisé, pour ses idées glorieuses et humanitaires. »

M. *Streiff de Maxstadt*, dans une improvisation chaleureuse, félicite les délégués et fait appel à l'union spirite du monde entier ; il adresse une invocation à l'Eternel.

M. *Pichery* prononce une courte mais énergique allocution.

M. *Boyer*, au nom du groupe spirite de la rue du faubourg Saint-Denis,

n° 176, souhaite la bienvenue à MM. Thomas Deona et Juan de Garay ; il les félicite pour leur dévouement à la cause, pour le long voyage qu'ils ont entrepris en vue d'offrir un souvenir au fondateur de la doctrine et les prie de dire, au Congrès de Barcelone, que les spirites français sont unis de cœur et d'âme pour le triomphe de nos idées philosophiques ; il espère que, le 8 septembre 1888, il sortira des résolutions pratiques de ce Congrès.

Il ajoute que, M. Guérin J., de Villenave-de-Rions (Gironde), bien connu pour son dévouement au spiritisme, a proposé un Congrès il y a quelques années. Il parle de l'autodafé des livres spirites, à Barcelone, et trouve qu'il est bien que le Congrès universel soit une réponse à ces folies cléri-ricales.

M. Boyer souhaite que toutes les nations marchent la main dans la main. Il reprend les paroles de Tertullien, reproduites dans les discours prononcés à Cuba par les deux délégués : « *Nous sommes d'hier et déjà nous remplissons le monde.* »

M. *Henry Lacroix*, des Etats-Unis d'Amérique, parle ainsi: « Le 1er novembre 1883, Mme Allan Kardec, qui m'honorait de son amitié, assistait à la commémoration des morts, 5, rue des Petits-Champs, M. P. G. Leymarie étant président de séance ; j'y vis l'esprit d'Allan Kardec, qui me dit ceci : « *Ma femme assiste pour la dernière fois à cette séance, et c'est aussi pour la dernière fois qu'elle a déposé une couronne sur ma tombe ; sa mort est prochaine.* » Lorsque M. Thomas Deona disait, il y a un instant : Allan Kardec peut être présent ici en esprit, j'ai vu non-seulement Allan Kardec derrière son buste, mais aussi deux esprits femmes ; à droite Mme Allan Kardec, à gauche une dame très grande, qui m'est inconnue et semble être une anglaise, actuellement l'amie de Mme et M. Kardec. Or, comme le 1er novembre j'ai dit à M. Leymarie quelle avait été ma vision et la prédiction de Kardec s'étant réalisée, vous devez ajouter foi à ce que je vois et entends aujourd'hui. Allan Kardec et les deux esprits, vous remercient tous de votre visite ; ils éprouvent une profonde satisfaction et vous engagent à la concorde, à l'union, toujours et quand même ; c'est avec une vive émotion qu'Allan Kardec a reçu l'hommage, à sa mémoire, des deux délégués cubains qu'il charge de toute sa sympathie pour leurs compatriotes. »

M. Metzger, avec son éloquence habituelle, développe de sages et sérieuses pensées, très philosophiques.

M. Leymarie ajoute quelques paroles, remercie les assistants au nom des délégués et de la Société, et dit que, en vue du Congrès de Barcelone, précédant il faut l'espérer, celui qui devrait avoir lieu à Paris en 1889, il serait bon qu'un délégué de la société scientifique nommé pour cette occasion, puisse apporter aux Espagnols la bonne nouvelle que, dans Paris où le

mouvement spirite fut créé, il n'y a que des frères liés par le devoir et par l'estime réciproque.

Ce doit être notre objectif pour 1889.

M. Thomas Deona, qui s'exprime très bien en français, a répondu avec beaucoup d'à propos à chaque orateur, aussi a-t-il été plusieurs fois chaleureusement applaudi. Après ces bonnes paroles, chacun des assistants a voulu serrer la main au grand médium, Juan de Garay, et à M. Thomas Deona, le très distingué porte-parole de nos frères de Cuba.

Belle et bonne journée à enregistrer.

LA MATÉRIALISATION AUX ÉTATS-UNIS

Monsieur Leymarie: Le numéro 11 de la *Revue spirite*, de l'année courante, contient une lettre très intéressante de M. Henry Lacroix, sur l'état actuel du spiritisme, ou du *modern spiritualism*, à New-York, Boston et autres grandes villes des Etats-Unis. M. Henry Lacroix parle, entre autres, des séances du médium à matérialisation, Mme Fay (de Boston) : « Cinq à six incrédules malveillants, dit-il, terrassèrent le médium qui personnifiait un esprit en dehors du cabinet. » Et il se trouva que « l'esprit » n'était autre que Mme Fay, en chair et en os.

M. Lacroix juge cet acte de violence comme il le mérite, mais pour expliquer la présence du médium à la place de l'esprit, il a recours au phénomène de transfiguration médianimique. Peut-être a-t-il raison; je crois qu'une autre explication n'est pas impossible.

Est-ce la première fois que se trouvent dans les journaux spirites des histoires semblables? Le contraire est la vérité. Ainsi, on a prétendu démasquer Firman à Paris, Bastian à Vienne, etc., etc., et encore, aux débuts du phénomène de la matérialisation, une aventure pareille n'est-elle pas arrivée à la fameuse *Katie-king?* Un sceptique, M. Volckmann, trouvant que c'était *un peu trop fort*, se permit de saisir la *forme Katie*, lorsqu'elle sortait du cabinet et se persuada que c'était bien le médium miss Cook, et non un esprit qui se trouvait dans ses bras.

Actuellement, aucun spirite ne pense que les apparitions de Katie-King ne furent que des transfigurations du médium miss Cook. Au contraire, forts de l'autorité de M. W. Crookes, les spirites de tous les pays affirment que c'est bien un esprit qui se manifestait pendant la *transe* de miss Cook.

Comme tous les phénomènes spirites, la matérialisation n'a pas cessé de progresser depuis les apparitions de Katie-King. Pour juger la question, nous sommes donc mieux placés qu'il y a dix ans.

On a pu voir fréquemment comment se passe le phénomène de la maté-

rialisation; or, quel est le résultat de ces observations ? Que la matière qui sert pour ainsi dire d'enveloppe aux esprits matérialisés, s'écoule du corps du médium entransé. Il ne saurait donc être question d'une force psychique qui se manifeste d'une manière visible, indépendamment du médium; au contraire, les formes matérialisées sont étroitement liées à ce dernier.

La transe est la *conditio sine qua non* du phénomène.

Les faits qui suivent prouvent encore mieux qu'il existe entre le médium et la *forme* un lien plus étroit que nous ne pourrions nous l'imaginer; puisque la matière qui enveloppe les *formes* retourne ensuite dans le corps du médium, il n'y a rien d'étonnant, si l'on retrouve sur ce dernier des empreintes faites sur un esprit matérialisé.

Les incrédules voient dans ce fait la preuve manifeste de la supercherie; cependant, telle n'a jamais été, que je sache, l'opinion des spirites.

Il est démontré également que le médium se ressent des mauvais traitements infligés à la forme matérialisée ; tel a été le cas de miss Cook, malade pendant plusieurs jours, par suite de la violence exercée sur Katie-King.

On peut trouver des faits semblables dans le rapport de M. W. Foster, sur les séances de matérialisation, rapport publié il y a quelques années par le *Banner of Light* (paraissant à Boston, Massachusetts).

Les incrédules qui saisissent violemment la forme matérialisée, veulent donc séparer deux êtres unis étroitement et qui n'en forment qu'un.

Le médium est donc brusquement réveillé du transe dans lequel il était plongé; mais, la transe étant la *conditio sine qua non* du phénomène, lequel ne peut plus durer, une fois le médium éveillé, la forme matérialisée ne pouvant retourner vers le médium, puisqu'on la tient fortement, c'est le contraire qui se produit; leur réunion a lieu quand même, mais elle a lieu dans des conditions anormales, même dangereuses pour le médium.

Ce qui précède explique, selon moi, suffisamment ce qui suit : lorsque les incrédules saisissent l'esprit, dans les séances de matérialisation, naturellement, à sa place, ils trouvent le médium.

Aussi ai-je été fort surpris d'apprendre, en lisant la lettre de M. Henry Lacroix, que, à l'une des séances des médiums Berry (à Boston), la forme matérialisée s'est évanouie, ou évaporée, lorsqu'on a tenté de la saisir. Peut-être M. Henry Lacroix aura-t-il l'obligeance de donner quelques détails sur ce fait, par l'intermédiaire de la *Revue*. M'est avis, seulement, que *les amis visibles et présents* auraient dû laisser aux invisibles seuls le soin de châtier les coupables.

Pour conclure, je dirai que les spirites qui partagent l'opinion exprimée plus haut, peuvent s'appuyer sur l'autorité d'un homme comme M. Alfred Russel Wallace; je leur recommanderai de lire une lettre que l'illustre

savant a adressée au journal anglais *Light* (novembre 1882), à propos d'une aventure dans le genre de celle de Mme Fay, arrivée à un médium anglais, Mme *Wood*, et certes, l'opinion de M. Russel Wallace n'est pas à mépriser.

Si vous trouvez, Monsieur, que ces quelques lignes ne soient pas indignes de la *Revue spirite*, je vous les livre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux,

M. Solovof, 8 juin, St-Pétersbourg.

UNE EXPLICATION : Aux explications que me demande M. Solovof dans sa lettre ci-dessus, au sujet de la matérialisation des esprits, je réponds :

Que *la transe* (ou le sommeil du médium) n'est pas une condition indispensable, ou le *sine qua non* du phénomène, ainsi que l'affirme M. Solovof. J'ai assisté souvent à des séances de matérialisation, chez deux médiums, où ceux-ci, étant éveillés, marchaient en dehors du cabinet, et en même temps causaient avec les assistants; les esprits, parfaitement matérialisés, sortaient alors du cabinet, et de derrière un rideau, épinglé temporairement dans l'un des angles de la chambre, par un sceptique qui voulait voir si les esprits pouvaient se passer du cabinet (le lieu ordinaire, ou le médium est placé) et sortir d'un coin désigné par lui séance tenante. Il fut satisfait.

Chez Mme Lindsley, à New-York, le cabinet se composait de quatre panneaux légers ; les rideaux en calicot noir, qu'on fixait ensemble, étaient placés au gré des assistants, n'importe où. Ce cabinet était sans toit, et la lumière du gaz était plus forte que je ne l'ai vue partout ailleurs, chez d'autres médiums à matérialisation.

Chez ce médium, j'assistai au moins à cinquante séances, en plusieurs fois, pendant l'année 1877; j'eus, pour mon compte, des matérialisations remarquables, très satisfaisantes. (Ce médium n'exerce plus.)

Depuis 1855, j'ai visité la plupart des médiums de quelque valeur aux Etats-Unis; chez les médiums à matérialisation, je ne me suis jamais contenté de quelques séances, mais d'un grand nombre, par centaines dans plusieurs cas. Etant médium moi-même, ayant dans le monde fluidique un grand nombre *de visiteurs amis* qui ne demandent pas mieux que de se faire voir, mes séances étaient généralement bonnes.

La règle, néanmoins, est que le médium à matérialisation soit endormi pendant la séance.

Quant au point de vue du transport des mauvais traitements subis par la forme matérialisée de l'esprit, sur la personne du médium, cela n'est pas invariable. On a vu, dans plusieurs cas bien constatés, que ce transport n'avait nullement lieu. C'est bien la règle, il est vrai, mais rarement ce fait aura lieu chez un médium dirigé par des esprits experts en cette matière.

S'il y a un camp pour l'attaque, il y en a un aussi pour la veille et la défense. Donc, il est très important que les esprits qui forment la batterie (direction) et contrôlent le médium, soient accoutumés aux menées des adversaires invisibles et visibles; il faut qu'ils soient sur le qui-vive, même doués d'une belle force physique et soient en nombre respectable. Il faut que, pour les jésuites, il y ait des jésuites à demi.

Il faut aussi qu'un médium soit protégé par un incarné qui en impose par sa présence et ses forces musculaires.

Une erreur assez commune, c'est de croire que les fluides pour la matérialisation viennent ou soient tous empruntés au médium.

Les esprits tirent aussi des assistants et de l'atmosphère ambiant, les forces ou fluides nécessaires à leurs manifestations, exactement comme le font tous les mortels.

Les esprits ont recours à trois méthodes bien distinctes pour se manifester : 1° par la personnification; 2° par la transfiguration ; 3° par une forme tout à fait indépendante (comme on le peut dire) du médium.

Lorsque ces conditions voulues sont remplies par le médium et les personnes qui forment le cercle, la troisième phase a lieu.

Lorsque les conditions sont mauvaises, les esprits se servent de la première ou de la deuxième méthode, ou phase.

Dans le cas de la personnification, l'esprit *s'incarne* (comme on le dit en France) dans le corps du médium, et s'en sert pour parler ou pour agir.

Dans le deuxième cas, celui de la transfiguration, l'esprit s'incarne encore dans le médium, mais il fait subir à ce corps une transformation bien intéressante : le médium devient tout autre, quant à ses traits, son expression et au volume de son corps; de plus, ses habits sont modifiés de toute façon.

Lorsqu'un malveillant s'empare d'une forme indépendante de celle du médium, cette forme SE FOND généralement entre ses bras, et les fluides qui ont servi à rendre le périsprit visible et tangible retournent d'où ils sont venus.

C'est tellement simple que le spectateur éclairé, véritable investigateur, se rend de suite compte de ce phénomène si intéressant.

On semble croire, généralement, de ce côté de l'Atlantique, parmi les spirites, que les esprits n'ont pas de forme humaine semblable à celle des mortels, *masculine* ou *féminine ;* pourtant, la logique élémentaire doit prouver à tous que le monde des incarnés, avec tous ses habitants, provient du monde fluidique.

L'enfant vient de la mère, et la mère ne vient pas de l'enfant.

Donc, la forme humaine, ici-bas, vient de là-haut ; elle y existait avant qu'elle n'eût un commencement sur la terre.

L'amour entre les sexes (et cela malgré la Bible) n'y est pas plus platonique, mais infiniment moins grossier et matériel.

Les femmes, ayant eu, sur la terre, toutes les affres des douleurs physiques et maternelles n'y subissent plus ces phases terribles; cela est juste et rationnel.

L'affinité intellectuelle et morale rapproche les sexes là-haut, et ces liens-là ne sont pas fragiles, il s'en faut de beaucoup, autant que ceux des hommes sur la terre.

Le progrès physique, moral et intellectuel, existe partout, et par conséquent, l'enfant, en *mourant ici*, continue son existence dans le monde fluidique, pour arriver progressivement à l'âge de maturité, ou de pleine floraison.

L'âge normal de l'esprit masculin, est, comparativement, de trente ans; celui de la femme, de vingt ans. Nos vieillards, en arrivant là, prennent également ces deux âges ou ces deux états.

Le vice ou le crime, seuls altèrent la beauté physique des esprits, et encore cela ne dure pas toujours. Je pourrais en dire beaucoup plus long; ces explications doivent suffire, pour une fois.

HENRY LACROIX.

NOTE DE LA RÉDACTION : Nous n'avons rien à dire quant aux faits de matérialisation dont nous entretient M. H. Lacroix ; comme il est très expert en cette matière, qu'il a pour lui l'expérience suivie et consciencieuse, nous aurions mauvaise grâce à ne pas nous incliner devant ses explications du fait brutal et de ses trois phases distinctes; Russell Wallace, le prince de la science, qui a expérimenté pendant 15 ans, donne entièrement raison aux dires de M. H. Lacroix.

Bien des personnes ne sont plus d'accord avec lui, lorsqu'il veut que les esprits, dans l'espace, aient une forme déterminée; qu'ils s'y unissent par un amour supérieur ; que les enfants y grandissent corporellement, intellectuellement et moralement; que la vie interrompue sur la terre se continue invariablement, fatalement, dans le monde fluidique; que l'âge normal de la femme y soit de 20 ans, celui de l'homme de 30 ans, et que nos vieillards y prennent ces deux âges en y émigrant par la mort.

C'est une théorie américaine, et non personnelle, affirme M. Lacroix. Les esprits avancés la confirment aux États-Unis.

Voici les arguments que nous opposons à cette théorie :

A cette question posée à Allan Kardec, en 1866 : *Dieu a-t-il créé des âmes mâles et des âmes femelles, et a-t-il fait ces dernières inférieures aux autres ?* il fut répondu, que, *les âmes ou esprits, n'ont point de sexe;*

Que leurs affections ne sont pas charnelles, mais plus durables, étant fondées sur une véritable sympathie :

Qu'en s'incarnant elles subissent la loi du monde sur lequel elles doivent perpétuer la vie, y prennent tour à tour les organes du mâle ou de la femelle, y subissent les épreuves de la famille, de l'activité, y acquièrent l'art de mieux connaître la science de la vie et de la science universelle ;

Que les progrès réalisés par une génération d'âmes incarnées sont transmis à la génération nouvelle qui travaille, à son tour, à l'augmentation continue du domaine matériel et intellectuel de l'humanité terrienne ;

Que les sexes qui n'existent que dans l'organisme servent à la création de corps matériels indispensables aux âmes qui se réincarnent :

Que les âmes dérivant de Dieu, principe actif universel, ne se reproduisent pas les unes les autres; elles ont toujours existé et font partie intégrante du *fluide universel* qui REMPLIT L'UNIVERS INFINI.

Que ces âmes ayant leur libre arbitre, ce qui implique un choix, naissent dans la condition qu'elles jugent utile à leur progrès, et recherchent les différents genres de vies, ou d'épreuves, sur les terres célestes, ces ateliers construits pour développer leurs facultés acquises ;

Que l'âme incarnée dans un corps d'homme a pris des muscles pour accomplir son rôle de mâle ;

Que ses devoirs ne sont pas semblables à ceux de la femme, aux formes délicates, aux attaches gracieuses, aux sensations affinées, et dont la faiblesse corporelle est admirablement comprise en vue de ses devoirs de mère ;

Que l'esprit, ou l'âme, modifie son caractère au contact de l'organisme qu'il a librement choisi;

Que son existence accomplie, il conserve, en dehors de l'instrument de chair dont il s'est servi, l'empreinte de ce contact nécessaire ;

Que plus il progresse en intelligence, en esprit de justice, en savoir, plus s'efface en lui l'influence du contact de la matière ;

Que les âmes, pour se manifester et être reconnues de qui les évoque, se présentent avec la figure matérielle connue des évocateurs.

Conséquemment : vêtements charnels divers, pris par les âmes qui s'incarnent; *ces états transitoires* ne peuvent modifier la *nature essentielle, éternelle de ces âmes*, puisqu'elles sont *parties intégrantes du fluide intelligent universel, qui est providentiel* en ce sens que, ce fluide, qui meut toutes choses, *ne fait rien qui n'ait sa raison* d'être. *Il y a donc inéluctablement identité de l'être spirituel dans les deux sexes.*

Avec le même point de départ, et la réincarnation, cette nécessité fatale qui répond à l'esprit de justice si rationnel du Dieu Grand ouvrier, les préjugés tombent d'eux-mêmes.

L'homme ne vaut que par les qualités essentielles qu'il a acquises en ses existences multiples, et de là, la nécessité de l'émancipation de la femme, par la connaissance rationnelle du spiritisme qui fixe les droits et les devoirs de chacun.

Tout dépend donc de la *base acceptée*, comme *Genèse des choses.*

Si nous nous arrêtions à l'expression la plus simple, la plus pratique de la vérité, nous nous dirions que nous n'avons une véritable notion des choses que par les images matérielles reçues à l'aide de nos sens;

Que Dieu, grand architecte, ouvrier sublime toujours actif, dont la substance infinie remplit l'univers infini, se sert de la substance inerte pour former tous les corps plastiques;

Que sur ces corps plastiques il fait naître la vie, et que, progressivement, en modelant des corps, il arrive à parfaire celui de l'homme;

Que c'est par ce corps qu'il peut librement se manifester, en l'animant d'une parcelle individualisée de lui-même;

Que cette parcelle individualisée, nous la nommons *âme* ou *esprit*, et que notre âme, ou esprit. n'acquiert la notion exacte des choses, qu'en prenant un corps charnel qui a 5 sens; comme Dieu, fluide universel, toujours actif, l'homme ne peut, *librement se manifester*, qu'à l'aide de ces cinq sens, et les terres n'ont été faites que pour lui permettre ces manifestations. Donc, Dieu, et les âmes parties de Dieu. ne se manifestent, et ne vivent réellement, que sur les sphères crées pour les manifestations infinies de la vie des âmes.

Cela est logique et fatal.

Tel est, selon les sages, le point de départ des choses.

Nous l'acceptons, comme tel, parce qu'il écarte toutes complications dangereuses pour la raison et la logique, et que notre esprit va droit devant lui, sûr de lui-même.

Allan Kardec, si judicieux, prévoyait que de généreux esprits s'égareraient à la recherche de la vérité.

Il les plaignait, en ce sens, que leur éducation leur a fait aimer trop souvent l'incompréhensible, tout ce qui ne s'explique qu'à grand renfort de rhétorique et de sophismes.

Le spiritisme est l'école du bon sens, de la logique, de la simplicité, de la raison.

Ces considérations diverses nous font considérer comme peu réelles les théories philosophiques de M. H. Lacroix; et nous ne sommes point des infaillibilistes, mais des chercheurs de vérités. P. G. Leymarie.

FÊTE DE L'ENFANCE

Pour rappeler le souvenir d'un spirite éclairé, honnête homme trop tôt disparu, nous donnons, pour le mieux faire connaître, des extraits du discours de M. Godin, en 1887, au Familistère de Guise, Aisne :

« *Chers élèves* : Je le rappelle à l'honneur du Familistère, à l'honneur des maîtres et de nos écoliers, la classe de M. Locqueneux, classe contenant 30 élèves arrivés à l'âge de 11 ans, a présenté cette année au certificat d'études 23 élèves qui, tous, ont été reçus. Cela prouve évidemment les soins avec lesquels l'instruction est donnée dans nos écoles et l'attention des enfants à bien recevoir les leçons. Dans un an ou deux, toute la population scolaire du Familistère sera entrée dans le roulement régulier de nos examens scolaires ; alors tous nos élèves ou à peu près sortiront de l'école avec le certificat d'études.

Chacun de vous, chers enfants, peut se rendre compte des avantages que vos aînés retirent de leur instruction. Déjà, partout, ils trouvent des positions favorables. Dans l'armée, ils sont pris en considération ; ils sont presque immédiatement gradés. Ils sont pris pour les bureaux comme écrivains ; dans les ateliers de l'Etat comme ouvriers ; dans les musiques militaires comme musiciens. Trois des demoiselles sorties de nos écoles ont obtenu leur entrée à l'école normale.

A côté des efforts des maîtres et des maîtresses, et de l'attention des enfants, la bonne division de nos classes, l'observation régulière des programmes, le soin apporté dans les examens de passages et dans le classement des élèves de chaque division, sont pour beaucoup dans les résultats obtenus.

Nos classes maternelles sont pourvues de maîtresses dévouées ; et nos classes primaires, depuis celle de première année jusqu'à celle de sixième année, ou cours complémentaire, sont pourvues de bons professeurs.

Dans chacune de ces divisions, l'enseignement est soigneusement gradué. Rien ne laisse à désirer pour l'année scolaire dans laquelle nous allons entrer, et l'enseignement professionnel se régularise dans nos écoles. Le dessin industriel y est en progrès.

Le cours de chimie, le cours de physique aussi.

Les leçons de coupe, de travaux à l'aiguille, et les notions d'économie domestique sont données aux jeunes filles.

Examinez au foyer du théâtre, les spécimens des divers travaux de nos enfants, spécimens qui y resteront exposés jusqu'à demain. Les pères et mères verront ce dont sont capables leurs jeunes filles et leurs jeunes garçons, depuis les pliages, tressages et découpages des classes maternelles

jusqu'aux travaux de couture, broderie, crochet, tricot, dessin d'ornement et dessin industriel des classes primaires et du cours complémentaire.

Mme Dallet a été appelée à exercer sur l'ensemble des classes une surveillance dont l'heureuse influence s'est généralement fait sentir ; nous lui devons de précieuses innovations qu'il peut être bon d'indiquer ici, vu les demandes qui nous sont quelquefois adressées, concernant l'emploi du temps des bébés dans nos premières classes enfantines.

Les petits enfants, surtout ceux de 2 à 4 ans, ont un besoin constant de se mouvoir, d'aller, de venir, de s'exercer en liberté. Dans la belle saison nous mettons à leur disposition les pelouses, les allées et les jardins du Familistère. Pour leurs jeux, des tas de sable ont été disposés ; et les enfants, avec les petits seaux, pelles et autres objets dont ils sont nantis, s'amusent à faire des trous, des fossés, des monticules ; d'autres jouent et se roulent sur les gazons. Ces heures de récréation se passent ainsi gaiement, remplies de bonheur et de satisfaction pour tous.

Mais la tenue des enfants est plus difficile par le mauvais temps où il faut rester enfermé dans les préaux.

Mme Dallet eut l'idée de me demander de faire venir de l'atelier de menuiserie de l'association, un assortiment des rebuts de bois découpés, dans les dimensions de 10, 20 et 30 centimètres, sous les formes les plus variées afin d'en faire un matériel de récréation générale pour les jeunes élèves de cette classe.

Le chef d'atelier de la menuiserie, fit trier les morceaux les plus appropriés à cet usage, et nous eûmes bientôt deux grandes corbeilles de morceaux de bois de toutes formes, des bâtons carrés dans les longueurs régulières de 10, 20 et 30 centimètres, pouvant se poser les uns sur les autres, des planchettes, des briquettes, des demi-cercles, des carrés, des triangles, des losanges, des cintres, des bois d'ornement découpés, enfin toutes sortes de formes propres à attirer l'attention des enfants et se prêtant aux combinaisons les plus variées.

Il faut voir maintenant la joie de nos 120 enfants de 2 à 3 ans et demi, quand ils se précipitent sur les corbeilles au moment de la récréation, commençant immédiatement des constructions de toutes sortes, des pyramides, des maisons, des ponts, des chemins de fer, des voitures, des attelages, Tout le monde travaille ; pas un ne reste inactif. L'aire du préau est tout entière couverte de leurs constructions ; et c'est une joie générale.

J'appelle votre attention sur ce jeu des petits bois, pour vous faire voir comment, avec de la prévoyance et surtout avec l'amour du bien de l'enfance, on arrive à tirer bon parti des choses presque sans valeur.

Ajoutez à ce jeu celui des balles de couleurs diverses avec chants et gestes

suivant la méthode Frœbel. Mais ces balles fournissent moins à l'imprévu que le jeu des petits bois. Tout cela n'exclut en rien les anciens moyens d'occupation en usage dans les basses classes, mais s'y ajoute, au contraire, de la façon la plus utile.

Dans le but de réaliser pour la lecture, une méthode initiale aussi pratique et aussi attrayante que l'est la méthode de calcul inaugurée, depuis longtemps déjà, par Mme Godin dans nos classes maternelles, Mme Dallet va aussitôt la rentrée des classes, faire appliquer d'une façon définitive dans la deuxième année maternelle, une méthode qu'elle a créée, et qui permettra de tirer parti d'idées restées jusqu'ici à l'état de simple et vague ndication.

On parlait bien de lettres mobiles pour initier les enfants à la lecture, mais une méthode applicable à l'enseignement collectif et simultané des classes maternelles faisait défaut. C'est cette méthode que Mme Dallet a réalisée et qu'elle a, en outre, alliée à la méthode phonomimique.

Nos lettres mobiles sont imprimées sur cartons de 4 centimètres de largeur sur 6 centimètres de hauteur. Etant donnés le nombre de nos enfants et la quantité de mots que les leçons initiales comportent, il nous a fallu 6.000 cartons, portant d'un côté une lettre minuscule et, de l'autre, la même lettre en majuscule.

Pour la facilité du service, les lettres sont classées dans deux casiers à compartiments ; un compartiment est réservé pour chaque lettre, afin que les maîtresses les trouvent sans peine pour préparer les leçons.

250 cartons de dimensions plus grandes contiennent ces mêmes lettres en grandeur voulue pour être visibles d'une extrémité à l'autre de la classe. Ces grandes lettres sont à l'usage de la maîtresse pour donner la leçon.

Avec ce matériel, elle compose au tableau, en vue des enfants, des mots du vocabulaire enfantin : papa, bébé, ami, etc. Chaque enfant, de son côté a reçu dans un petit sac les lettres nécessaires à l'enseignement du jour. Par divers commandements, la maîtresse invite les enfants à choisir eux-mêmes les lettres nécessaires à la reproduction du mot exposé au tableau.

A mesure qu'elle commande :

— *Ouvrez les sacs,*

— *Prenez les lettres, mettez-les sur votre table,*

— *Ecrivez le mot du tableau avec vos lettres, etc.*, les enfants exécutent les mouvements, choisissent les lettres et s'efforcent de les placer dans l'ordre voulu.

Nous espérons beaucoup de cette méthode, car elle nous semble avoir le mérite de provoquer et de retenir l'attention des élèves par l'exercice des yeux et des mains, dans le maniement des lettres à placer dans un ordre

déterminé, pour produire un mot connu de l'enfant ; d'où résultera vite la connaissance de la lettre et des syllabes.

Cette nouvelle méthode de lecture n'a rien d'abstrait et est absolument faite pour correspondre aux besoins des jeunes enfants.

Des expériences déjà faites, il résulte que les enfants, par ce système, arrivent, dès les premières leçons, à la connaissance des voyelles avec assemblage de quelques consonnes ; ce qui leur permet de composer différents mots connus d'eux et de prendre ainsi à la lecture un véritable intérêt.

Ils arrivent enfin, graduellement et toujours en suivant une méthode attrayante, à la connaissance complète des lettres de l'alphabet, des divers sons composés et de leurs assemblages.

Une autre méthode que Mme Dallet va introduire dans la classe des enfants de 2 à 4 ans, à titre de récréation instructive, consiste en des exercices avec les sept couleurs du prisme : rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo, violet, auxquelles nous avons ajouté le blanc et le noir.

Ces couleurs sont collées sur cartons. Chaque enfant dispose d'une série des couleurs, soit 9 petits cartons. Il nous a donc fallu plus d'un millier de ces cartons.

En outre, pour l'usage des maîtresses, nous avons fait faire sur cartons de dimensions propres à être vues de toute la classe, des modèles d'assemblages de cartons coloriés que la maîtresse place au tableau. Les enfants sont invités à reproduire ces assemblages sur leurs tables, au moyen de leurs cartons de couleur, exercice qui développe en eux la rectitude du goût.

Le nombre des couleurs employées dans ces assemblages se multiplie proportionnellement à l'avancement des leçons. Les exercices présentés aux enfants ne comportent d'abord qu'une couleur, puis 2, 3, 4, 5 et ainsi jusqu'à 9.

Pour ces exercices récréatifs des couleurs, il est distribué aux enfants — comme dans la méthode de lecture en lettres mobiles — de petits sacs renfermant les cartons coloriés. Les mouvements d'ensemble pour la prise des cartons et pour leur rangement après la leçon, s'opèrent d'une façon analogue.

Les spécimens du matériel de la méthode de lecture objective et de la méthode d'assemblages des couleurs sont exposés au foyer du théâtre, avec les travaux des enfants.

L'assemblée pourra donc se faire de *visu* une idée du matériel de ces nouvelles méthodes, en visitant notre exposition scolaire.

Je ne quitterai pas les classes maternelles sans vous signaler que là, comme dans nos classes primaires et supérieures, les résultats sont des plus satisfaisants.

Dans la troisième année d'école maternelle, nous avons cette année 60 enfants sachant lire. En outre, 45 de ces enfants savent écrire des mots sous la dictée ; ils connaissent la numération et l'addition sur les nombres de 1 à 100, et savent faire soit oralement, soit par les chiffres, des soustractions sur les nombres de quelques dizaines. Ces enfants vont, à la rentrée, passer dans la première classe primaire. Dans les conditions où se trouve l'enfance au Familistère, elle jouit certainement du sort le plus heureux qu'il soit donné à une collectivité de 552 enfants d'éprouver sur la terre.

C'est pour moi une satisfaction intime de voir la paix, le contentement et le bonheur dont jouissent tous les enfants du Familistère, depuis le berceau jusqu'à l'âge où ils cessent d'être sous le patronage des soins et des attentions que l'Association leur accorde dans les classes.

Sachez-le bien comprendre, mes chers enfants, et soyez assez sages au milieu de vos satisfactions et de vos plaisirs de tous les jours, pour mettre à profit l'instruction qu'on vous donne.

Bien travailler à l'école, c'est se pourvoir des éléments indispensables pour faire son chemin dans la vie, pour entrer dans les rangs du travail producteur.

Quand vous en êtes arrivés là, les conseils que je puis avoir à vous donner, chers enfants, sont les mêmes que ceux que je puis adresser à tous les habitants du Familistère :

Travailler et agir pour le plus grand bien de l'association, c'est là qu'est votre plus sûr avenir ; en même temps que c'est le moyen pour vous de bien mériter la société.

LA FÊTE : La fête de l'Enfance a été célébrée l'année 1887 avec un éclat extraordinaire, malgré le mauvais temps qui régnait, car il a plu presque toute la journée des 4 et 5 septembre. Mais au Familistère, sous les vastes galeries vitrées, on ne se ressent guère du mauvais temps, et qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige, les cours sont assez spacieuses pour offrir un refuge assuré contre les intempéries de la saison à un grand nombre de visiteurs. . . . . »

Salut à l'esprit de M. Godin, le génie protecteur du familistère de Guise, salut à sa compagne si distinguée, qui dontinue son œuvre.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

Un de nos abonnés, M. Bourkser, à Odessa (Russie), nous communique les observations suivantes :

I. — PARALYSIE. — *Guérison.*

L'année dernière, on m'amena un nommé Andropouloff, âgé de 57 ans, peintre en bâtiments, qui avait les jambes, les bras et la vessie paralysés.

Courbé, il se plaignait de fortes douleurs à la poitrine, d'oppression, de constipation, de manque d'appétit et d'insomnie. Il urinait sans s'en rendre compte. Il ne pouvait se mouvoir ; on était obligé de le retourner dans son lit. Il a été soigné à l'hôpital par 14 médecins, pendant quatre ans, sans éprouver aucun soulagement. Il en est sorti épuisé. C'est alors qu'il eût recours à moi. Pendant un mois, je l'endormais tous les jours, mais ne pus obtenir qu'un sommeil léger, ce qui ne m'empêcha pas de le guérir de la constipation et de rétablir les fonctions de la vessie. Le second mois, j'obtins le sommeil complet. Au bout de trois mois, il recouvrit le libre usage de ses mains et de ses bras; au bout de huit mois, son pied droit revint à l'état normal; quant au pied gauche, il peut le soulever et le mouvoir; mais il est resté faible. A la demande des médecins qui assistaient souvent à ces séances, je suggérai au malade des choses qui étonnaient tout le monde : par exemple qu'il prît une jeune demoiselle présente (Mlle Margoulis, étudiaute en médecine, actuellement à Paris) pour un médecin militaire qui l'avait soigné. En effet, le malade lui adressa même des reproches de s'en être mal tiré. L'eau magnétisée que je faisais boire au malade a aussi contribué à sa guérison.

II. — Contracture hystérique, manie de suicide. — *Guérison.*

Le 7 juillet 1887, je vis arriver chez moi un nommé Neubourg. Je lui demandai ce qu'il désirait et il me répondit : Le docteur M... vous prie de venir auprès de sa femme. Voici deux heures qu'elle est en contracture, et il ne peut la faire revenir à elle. Quand j'arrivai, je vis non pas un être vivant, mais une statue de marbre. Les battements du cœur et le pouls étaient à peine perceptibles. Je lui appliquai la main gauche sur la nuque et la main droite sur le diaphragme, ensuite je fis des insufflations chaudes sur le cœur et la malade reprit connaissance au bout de trois minutes. Il m'est arrivé souvent de faire reprendre connaissance à des malades ayant dans la rue des attaques d'épilepsie. En ce qui concerne Mme M..., il lui suffisait de la moindre contrariété pour la faire tomber dans cet état : cela lui arrivait même plusieurs fois par jour. De célèbres médecins de Kieff l'ont traitée pendant deux ans, sans obtenir aucune amélioration. Je la magnétisai et parvins à l'endormir légèrement dès sa première séance. Je n'obtins le sommeil complet que plus tard au moyen de la suggestion. Je lui suggérai le calme, le sommeil et l'appétit, ensuite j'attaquai la maladie. Je parvins, toujours au moyen de la suggestion, à faire diminuer le nombre des attaques et, après quatre mois de traitement, à les faire disparaître complètement. Voilà trois mois que les attaques ne se sont pas renouvelées. Un jour son mari accourut effaré et m'annonça que sa femme s'était empoisonnée. Je lui ordonnai d'aller vite chercher un médecin, et moi-même m'empressai d'aller la secourir. Je la trouvai sans connaissance, les yeux vitreux, fixes. Je lui appliquai la main sur la tête et elle ne tarda pas à s'endormir. Alors je lui ordonnai à son réveil de rendre le poison et de boire autant de lait que je lui en donnerais. En effet, aussitôt réveillée, elle rendit le poison. Je lui donnai à boire deux grandes tasses de lait chaud et elle les prit. Je la rendormis et lui demandai quel poison elle avait pris? Après avoir hésité un moment, elle me dit que c'était du soulema. A ma demande, comment elle se trouvait, elle me répondit que cela la brûlait dans la poitrine. Alors je lui suggérai que ces douleurs disparaissent et je la réveillai. Le lendemain elle se plaignait de fortes douleurs à la tête, de bourdonnements dans les oreilles, de douleurs dans la poitrine ; elle était

brisée. Je l'endormis et la guéris au moyen de la suggestion. Voici ce que j'ai fait pour l'empêcher de recommencer. L'ayant endormie, je lui suggérai qu'elle verrait en rêve son père mort depuis une vingtaine d'années, dans des circonstances très tristes, et qu'il lui dirait : « Tu as attenté à tes jours, et c'est un grand péché. Sais-tu que l'âme du suicidé ne se détache de son corps que quand il est complètement décomposé, et c'est un supplice terrible. » Je lui suggérai de venir le lendemain me raconter ce rêve. En effet, elle est venue et me l'a raconté dans les moindres détails. Ce rêve l'avait tellement impressionnée, que le lendemain matin en faisant sa prière elle prit l'engagement de ne plus recommencer.

Actuellement, elle est tellement soumise à ma volonté que je l'endors à distance et même par le téléphone. (*Extrait du journal du Magnétisme*).

NÉCROLOGIE

M. ERNEST CORDURIÉ

Nous avons la douloureuse mission d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* et à nos F. E. S. la désincarnation de notre ami M. Ernest Cordurié. C'est là, pour la doctrine, une nouvelle et bien sensible perte, et nous le constatons avec un profond sentiment de tristesse, depuis quelque temps, ces départs de nos frères bien-aimés se font de plus en plus fréquents. Tout dernièrement nous avions à déplorer la disparition corporelle de spirites sincères et éclairés, de vieux champions de notre cause; c'étaient : A. Greslez, de Warroquier, Vallès, le docteur Wahu ; aujourd'hui c'est le tour de notre excellent ami Ernest Cordurié, dont la plupart de nos frères ont pu lire les articles si remarquables, soit dans la *Revue spirite*, soit dans le *Messager de Liège*, signés tantôt « Marc Baptiste », tantôt un « collaborateur spirituel ».

Il fut aussi un ouvrier de la première heure, et il avait eu le bonheur d'être quelques années en relations avec notre maître Allan Kardec dont il avait fait la connaissance lors de son voyage spirite à Toulouse, en 1862, si nous avons bonne mémoire. Et depuis lors toute sa vie a été consacrée au service et à la défense du spiritisme. C'était un homme de bien dans la plus haute acception du mot. Etranger aux querelles et aux divisions qui ont si souvent affligé les amis de l'humanité, il n'avait qu'un seul objectif, faire aimer nos croyances par les masses, les propager à force de bonté et de dévouement. Pour atteindre ce but, il ne reculait devant aucune fatigue, devant aucun sacrifice. Chaque fois que quelqu'un, fût-ce un inconnu, s'adressait à lui pour entrer en relation avec un parent ou un ami disparu, il se mettait à sa disposition avec un empressement, avec un désir de se rendre utile qui doublait le mérite de sa bonne action. On ne tardait pas à recevoir de lui les communications désirées qui venaient verser un baume sur la blessure encore saignante du cœur. Combien de fois n'avons-nous pas mis

à contribution le dévouement de ce cher ami, soit pour nous-même, soit pour plusieurs de nos amis et connaissances. Et chaque fois nous l'avons trouvé fraternellement empressé à faire tout ce qui dépendait de lui pour adoucir les douleurs poignantes de la séparation. Que son esprit en reçoive ici nos témoignages de profonde gratitude, soit pour nous, soit pour ceux à qui nous avons servi d'intermédiaire auprès de lui.

Quelques mots seulement sur les vertus de l'homme privé. Nous avons eu le bonheur de le visiter en 1876, et de passer auprès de lui trois ou quatre jours, hélas ! trop rapidement écoulés. Alors sa bonne mère était encore en vie quoique déjà atteinte de la maladie qui l'emporta deux ans après. C'était vraiment chose touchante de voir de quels soins, de quelles délicates prévenances lui et son frère entouraient cette vénérable dame : avec quelle soucieuse sollicitude ils s'ingéniaient à lui cacher toutes les tracasseries de la vie matérielle, tous les embarras auxquels cette digne famille était trop souvent en butte. Nous ne voudrions pas trop insister sur ces détails de la vie privée, de peur de blesser la modestie du frère survivant. Mais nous n'avons pas cru devoir cacher la profonde impression que nous ressentîmes à la vue de cette piété filiale, de cette union intime qui faisait des frères Cordurié l'objet de l'admiration universelle des habitants de leur pays.

Ce qui caractérise surtout la carrière de notre cher disparu, c'est son profond dévouement aux intérêts de la doctrine. Comme nous le disions tout à l'heure, il avait à cœur de faire aimer le spiritisme par tous et il se donnait tout entier à cette œuvre, et bien que sa santé en ressentît un dangereux contre coup, il se dévouait pour les malades. Il mettait à leur disposition tout ce qu'il avait de force et de vitalité sans regarder à son épuisement. Combien en a-t-il soulagé par son intervention fluidique, soit en leur distribuant sa propre force vitale, soit en servant d'intermédiaire à l'action des esprits désincarnés ! Aujourd'hui il doit recevoir la récompense du bien qu'il a fait ; et lorsque son âme s'est envolée après avoir rompu les liens de la matière, elle a dû être reçue dans les espaces par le nombreux cortège des esprits à qui il avait fait tant de bien pendant sa dernière existence terrestre.

Nous avons la preuve certaine que Dieu lui a permis de se débarrasser bien vite du trouble inséparable des premiers moments de la désincarnation ; car huit jours après sa mort, nous avons eu le bonheur de recevoir de lui une communication témoignant de sa parfaite lucidité et démontrant jusqu'à l'évidence qu'il était déjà monté dans ces régions sereines où ne sauraient atteindre les passions troublées du milieu terrestre ; dans cette dictée il s'oublie lui-même, et fidèle à ses nobles habitudes de l'incarnation, il se préoccupe surtout de son frère et de ses amis en leur apportant les conso-

lations de sa nouvelle patrie, en soutenant leur courage et en leur promettant au nom de Dieu la tranquillité et le bonheur après les tribulations de la vie corporelle.

Nous engageons vivement tous nos frères en spiritisme à évoquer cet esprit élevé ; ils y trouveront tout profit soit pour leur conduite privée, soit pour l'intérêt de la doctrine qui doit être la préoccupation capitale de tous les spirites. Certes la mort éclaircit depuis quelque temps les rangs de nos frères, et nous enlève un grand nombre de ceux que nous étions habitués à considérer comme nos chefs de file! mais devons-nous nous en plaindre et nous laisser aller à la tristesse et à l'abattement ? Tel n'est pas notre sentiment. D'abord ils sont soustraits aux peines et aux vicissitudes de la vie matérielle et pour la plupart d'entre eux cette *libération* est un véritable bienfait. Mais ce qui doit surtout nous faire envisager sans trop de regrets le départ de ces amis, c'est la ferme persuasion que dans l'erraticité ils pourront travailler plus utilement encore que sur terre à la propagation de nos idées. En effet, les esprits, nous le savons tous par expérience, agissent sur la pensée des incarnés, la plupart du temps à leur insu. Combien d'entre nous n'ont pas constaté maintes fois l'intervention des forces invisibles et combien de fois nos sentiments n'ont-ils pas été modifiés par les conseils occultes de nos frères de l'espace ? Eh bien! ce qu'ils ont fait pour nous à tant de reprises différentes, ils le font certainement sur une foule d'incarnés qui, bien que d'une façon inconsciente, n'en ressentent pas moins les effets de cette salutaire influence. Les esprits parlent à l'âme, ils l'excitent, ils déterminent en elle le vouloir, la *bonne volonté* dont parle l'Evangile. C'est pourquoi nous devons plutôt nous réjouir que nous affliger du départ de nos frères. Nous savons qu'ils continuent à s'intéresser à nos travaux, qu'ils sont plus libres pour poursuivre leur tâche et que leur intervention est bien plus efficace dans l'erraticité. Unissons-nous à eux pour les aider dans la faible mesure de nos forces ; rendons-leur l'œuvre facile par notre docilité à écouter et à mettre en pratique leurs secrets avis ; et disons-nous que le meilleur moyen d'amortir les regrets de la séparation, et de mériter de les rejoindre lorsque notre heure sera venue, c'est de vivre à tout instant en communion de pensée avec eux.

Céphas.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.



REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e Année | N° 14 | 15 Juillet 1888.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme* et *sa librairie* seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs*, entrée 1, rue Chabanais, du 30 juillet au 15 août 1888. Les réparations du nouvel appartement nous obligent à reculer notre déménagement.

TÉMOIGNAGES RENDUS AUX PHÉNOMÈNES SPIRITES

(Suite. Voir la *Revue* du 1er juillet 1888.)

Aux noms donnés dans la *Revue*, des hommes de science, .professeurs, littérateurs, poètes, hommes de lettres, philosophes, personnages de tous ordres, nous ajoutons ceux qui suivent, conservés pour la seconde liste des personnes qui se sont occupées de spiritisme. Un astérique précède le nom des chercheurs dont la conviction est faite, qui acceptent le spiritisme après de sérieuses investigations.

* *Alexandre Vincent*, journaliste et philosophe.
* *Algol*, philosophe et poète.
* *Le colonel Dufour* (Ostende).
* *A. Caron*, philosophe.
* *Julien*, philosophe.
* *Jésupret fils*, publiciste.
* *Thibaud L.*, philosophe.
* *Dr Dénis Goulin*, philosophe.
* *Dr Flaschoen*, publiciste.
* *Crouzet*, avocat.
* *Guillet J. E.*, philosophe.
* *Amy*, historien.
* *Mme Bourdin.*
Jules Baissac, philosophe et linguiste.
* *D. A. C.*, commandant de vaisseau.
* *E. Véron*, philosophe.
* *De Rappard*, publiciste.
* *P. Verdad*, publiciste.
* *M. Georges*, publiciste à Marseille.

* *Jacobs*, publiciste.
* Lecoq, publiciste et Swedenborgien.
* Mme Grange, publiciste.
* *De Lachâtre*, publiciste.
* *Henricy*, publiciste et poète.
* Garimond, musicien, compositeur.
* *J. Guérin*, philosophe.
* M. Verrieux, ingénieur et poète.
* Le professeur chevalier P. S. Zecchini, écrivain distingué.
* Le sénateur G. Borselli.
* Mme Félicita Serravolle-Borselli.
* Le professeur S. Vacca.
* Le professeur Vespasiani.
* Le professeur comte Louis Pualtieri, écrivain de mérite.
* Le baron Guitera de Borzi.
* Le baron Daviso.

ALEXANDRE VINCENT : « Bien que la science spirite n'entre pas dans le programme positiviste, c'est pourtant sur ce terrain que je vais me placer pour écrire cette étude, dans laquelle on trouvera la relation de faits positifs. Ces faits prouvent que la mort corporelle existe seule; que l'âme et le corps fluidique ou périsprit, survivent tout entiers à la destruction des organes ; enfin que nous conservons, après la mort, les facultés acquises. — C'est la théorie du *spiritualisme expérimental*, appelé aussi *spiritisme*, d'où sortira la philosophie de l'avenir (1). »

A. CARON et JULIEN : « Le spiritisme n'est point à proprement parler une croyance. Il est avant tout une science. Il est venu apporter aux hommes la révélation de certaines vérités qui étaient voilées à leurs yeux, parce qu'ils n'étaient pas mûrs jusqu'ici pour les comprendre. Les spirites ne forment pas une caste particulière. Ce sont tous des hommes (à quelque situation sociale qu'ils appartiennent), aptes à comprendre les nouvelles vérités et qui les adoptent. Ce nouveau bagage intellectuel et moral ne leur donne pas de nouvelles facultés, mais il est incontestable qu'il les rend plus propres à faire leur devoir, quelle que soit leur position sociale et leur condition. » (Etudes spirites du groupe Bisontin, 1 fr.)

DOCTEUR WAHU (*médium*) : « De même que tant d'autres, j'avais accueilli avec dédain les premières manifestations des esprits qui eurent lieu, soit

(1) Le spiritualisme expérimental et les apports, par A. Vincent, 1 fr. 50.

en Amérique, soit en Europe, et je n'avais apporté qu'une fort médiocre attention à tout ce qui se passait à ce sujet... Mon scepticisme fut grandement ébranlé en ayant chez des personnes amies des révélations spirites concernant des individus décédés que j'avais connus, et nullement connus des personnes qui agissaient médianimiquement sur le guéridon. Habitué par état à chercher, à expérimenter, je résolus de tâcher de devenir médium, et je le devins, secondé par ma femme. Si les dictées contenues dans ce petit volume proviennent du diable, on pourra s'assurer que c'est d'un diable honnête et moral. C'est tout ce qu'il nous faut ».(Choix de dictées spirites, 1 f.).

L. THIBAUD : « Tout notre système philosophique ayant pour base l'existence incontestée de Dieu, nous raisonnerons comme si cette existence étai admise, sans chercher à la prouver préalablement, estimant que cette preuve ressort nécessairement des principes de notre doctrine.

L'être humain est composé de trois choses : Le *corps matériel*; le *périsprit*, revêtement obligé de *l'esprit*. C'est *l'esprit* seul dans l'être humain qui pense, combine, raisonne, veut et commande, et par conséquent a la responsabilité de toutes ses pensées et des actes qu'il ordonne. On peut donc dire en vérité que *l'esprit est tout*, et que tout ce qui existe en dehors de lui a été fait pour lui seul. » (Souvenirs du groupe Girondin, 2 fr. 25).

EUGÈNE BONNEMÈRE : « L'analyse des croyances, des philosophies et des religions du passé nous fait entrevoir la synthèse de la religion de l'avenir.

Pourquoi les religions, qui doivent, le nom l'indique, relier les hommes en une unité harmonieuse, n'ont-elles su jusqu'à présent, que semer parmi eux les plus effroyables ferments de division, de haine, de guerres et de persécutions? Peut-être parce qu'on n'a voulu voir que les côtés par lesquels elles diffèrent. J'ai suivi un système contraire, et, leur appliquant la méthode éclectique, j'ai mis en saillie les points sur lesquels elles sont d'accord, pour élever sur ses fondements communs la religion de l'avenir. Or, toutes reconnaissent l'existence des esprits. C'est-à-dire la persistance de l'âme après la mort. La communion des vivants et des morts et l'éternité de la vie dans ces stations sans nombre que Jésus annonçait aux Juifs de son temps : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » (Jean XIV, 2.)

Tiré de l'*Ame et ses manifestations à travers l'histoire* (3 fr. 50).

WALTER SCOTT : « La mort n'est pas une fin pour nous, c'est un changement, c'est le commencement d'une nouvelle existence, dont le sort dépend de ce que nous aurons fait pendant la première ».

J. GUÉRIN *créa, en* 1881, *un prix de* 3.000 fr., *sur cette question posée par lui* : « Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philosophes, sur l'existence des esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes sidéraux. »

« Le spiritisme, dit M. J. Guérin, confirme les droits sacrés de l'homme ; il affirme la perpétuité de l'esprit par son immortalité ; il prouve la justice éternelle que la réincarnation sanctionne, et donne cette persuasion, basée sur des faits, que l'être humain est responsable de ses actes, que la solidarité universelle doit unir les vivants. Cependant il est conspué, considéré comme le grand ennemi par les sectaires religieux, par les académies, par les universités, par la magistrature. »

J. GODIN, *fondateur du Familistère* : « C'est à nos physiciens à porter leurs investigations sur les lois en vertu desquelles les forces de la substance invisible peuvent agir sur la substance matérielle et provoquer le mouvement des corps et des objets, les déplacer, les diriger, jusqu'au point de les faire écrire. Ce n'est pas parce que la science s'obstinerait à se tenir en dehors de ce champ d'études que les faits en seraient moins patents et moins vrais pour ceux qui en sont les témoins.

« C'est à nos physiologistes à étendre la sphère de leurs études sur l'organisme humain ; c'est à la biologie à mieux pénétrer les secrets de la vie; c'est à nos psychologues à approfondir davantage les destinées de l'homme en dehors de la matière. »

CHARLES FAUVETY : « Il n'y a rien de métaphysique dans la psychologie spirite ; justement le spiritisme fait sortir la science de l'âme de la phase métaphysique où elle a été maintenue jusqu'ici par le spiritualisme de l'école, pour la faire entrer dans la voie positive de l'observation sensible et de l'expérience. Tout dans le spiritisme est expérimental, basé sur des faits. Sans doute les phénomènes peuvent y être mal interprêtés, les observations mal faites, les conclusions précipitées : tout cela est à voir, à examiner, à contrôler par la méthode et la critique ; mais on n'est plus fondé à dire que l'âme n'est qu'une abstraction, une entité métaphysique ; avec le *périsprit*, l'âme se présente comme une réalité *perceptible* et *formelle*. D'abord on pose les phénomènes : ils sont ou ils ne sont pas. Mais pour ceux qui les ont constatés, ils sont de ceux qui tombent sous les sens et sont toujours vérifiables : telle est bien la méthode que suit la science. » (*Le spiritisme devant la science*, de Ch. Fauvety.)

LE SPIRITISME ET L'ÉGLISE

I

Je ne m'attarderai pas longtemps à relever les lieux communs et les banalités théologiques à l'aide desquelles le Père Monsabré a essayé de convaincre son auditoire mondain, au cours du dernier carême. Un écrivain catholique, d'une rare vigueur, M. Léon Bloy, — dans son livre, le *Désespéré*, œuvre d'une grande puissance, mais autour de laquelle la presse a organisé la conspiration du silence, parce que de trop rudes coups de cravache y sont administrés aux fameuses *célébrités* contemporaines, — un écrivain d'une rare vigueur, dis-je, a consacré, dans le roman-pamphlet dont je parle, les lignes suivantes au Père Monsabré (1) : « Ce piètre tomiste, cet écolâtre « exaspérant, systématiquement hostile à toute spontanée illumination de « l'esprit, n'a ni une idée, ni un geste, ni une palpitation cordiale, ni une « expression, ni une émotion. C'est un robinet d'eau tiède en sortant, glacée « quand elle tombe. Et il lui faut toute une année pour nous préparer ces « douches! Il se trouve des naïfs que cette vacuité stupéfie. Mais c'est comme « cela qu'on les fabrique tous depuis longtemps, les annonciateurs du Verbe « de Dieu. »

Ce jugement sévère, porté par un écrivain de race sur l'un des coryphées du catholicisme de la décadence, ne semble pas exagéré quand on a lu les Conférences sur la *Vie future* de l'orateur de Notre-Dame. Ces phrases apparaissent moins vides sans doute, lorsqu'on les entend du haut de la chaire, enrichies qu'elles sont par l'ampleur théâtrale de la voix et du geste. Mais on les trouve, à la lecture, d'une faiblesse extrême et d'une vulgarité que l'on ne rencontrerait même pas toujours chez les modestes prédicateurs de village, si leurs sermons étaient publiés.

Le spiritisme a, naturellement, été visé par l'orateur de la bourgeoisie catholique, car le Père Monsabré a essayé de combattre toutes les doctrines contraires à celle de l'église romaine. C'est dans sa quatrième conférence, ayant pour titre : *Illusions et Chimères*, qu'il a attaqué le spiritisme sans le nommer. Il a commencé par s'en prendre à la raison : «... Lorsqu'elle joint « — a-t-il dit — à ses intentions la considération des perfections divines et « de leurs saintes exigences, fidèle à la marche logique des idées, elle se « croit en droit d'affirmer le dogme de l'immortalité et de la vie future. Il « serait bon pour elle qu'elle s'en tînt à cette affirmation et que, demeurant « en deçà des portes fatales par où l'homme disparaît de ce monde, elle

(1) Voy. le *Désespéré*, par Léon Bloy, 1 vol. Paris, Soirat, 146, rue Montmartre, 1887.

« attendît humblement qu'un maître plus grand qu'elle (le Catholicisme « évidemment), vînt l'instruire des mystères de l'autre vie. Mais elle est « impatiente et, franchissant les sombres barrières de la mort, elle se jette « dans l'inconnu. Les sages probabilités, les discrètes vraisemblances, ne « peuvent satisfaire son désir de savoir; pour vouloir trop affirmer, elle est « prise d'affolements, elle divague. »

Après avoir adressé cette première offense à la raison humaine, l'orateur continue :

« Mon premier dessein, Messieurs, était de vous épargner le triste spec- « tacle de ces divagations; mais en y réfléchissant bien, j'ai pensé qu'il « valait mieux vous les mettre sous les yeux... Nous laisserons de côté, si « vous le voulez bien, les rêveries sensuelles qui ne font que transporter « dans une autre vie les plaisirs grossiers et les accidents funestes de la vie « actuelle, en les exagérant. Nous ne nous occuperons que des illusions et « des chimères dans lesquelles l'imagination prête son concours à la raison « pour créer des systèmes : jeux d'esprit, aujourd'hui renouvelés des Grecs, « qui les ont empruntés eux-mêmes à d'autres peuples, comme ce naïf « amusement que je ne nommerai pas, mais que vous connaissez tous (les « tables parlantes, sans doute). Les uns mutilent brutalement notre immor- « talité; les autres compliquent la vie future de situations et d'épreuves « chimériques; tous offensent la perfection de Dieu, en l'obligeant à sacrifier « son infinie justice. »

On pourrait supposer que le Père Monsabré va maintenant entrer dans le vif de la question et attaquer ouvertement le spiritisme. Pas du tout. Il va chercher d'abord les théories indoues et les présente à son auditoire. C'est le Théosophisme qu'il combat. Lisez plutôt :

« Il est à remarquer, Messieurs, que la plupart des systèmes où l'imagi- « nation s'égare dans le pays des illusions et des chimères, maintiennent le « beau côté de la vie future et ouvrent à la félicité qu'ils nous promettent « les champs de l'éternité. Ce n'est plus la même chose quand il s'agit du « châtiment que la justice divine doit infliger à l'homme coupable : on « s'ingénie à l'atténuer; il en est même qui le suppriment totalement.

« A les entendre, notre immortalité serait facultative. L'homme est maître « d'obéir au puissant instinct qui lui fait désirer d'être toujours, et de cul- « tiver, en s'échappant, par des combats qui l'honorent, aux étreintes et aux « excitations malsaines de la force animale, le germe d'immortalité que « l'auteur de la nature a déposé dans son sein, et dont l'épanouissement « s'achèvera dans un autre monde. Mais s'il se refuse à ce devoir et à ce « travail de la vie, s'il étouffe en lui ce germe divin d'une meilleure exis- « tence, si sa vie se confond, par une ressemblance volontaire et criminelle

« avec la vie des animaux, bornée au temps et aux besoins physiques et « sensibles, il est juste qu'il soit anéanti à l'heure de la mort, comme les « animaux dont il partage ainsi la loi et la destinée. »

Il est inutile de répondre à cette attaque qui n'est pas dirigée contre nous. Les spirites eux-mêmes ont protesté contre « cette doctrine inhumaine et « impie qui condamne *à l'anéantissement* les âmes qui n'ont pas su se purifier « assez durant leurs existences terrestres pour construire leur *moi* spirituel « et conquérir ainsi l'immortalité (1). »

Mais le Père Monsabré abandonne bientôt le terrain de l'*immortalité facultative* et nous le voyons s'avancer vers le spiritisme rationnel et les « rêveurs » qui le défendent. Suivant lui, c'est, en effet, manquer de jugement, de logique et de bon sens que de ne pas admettre un Dieu vindicatif. « Il y a, dit-il, d'autres *rêveurs* qui ne reculent pas devant la nécessité d'une « peine au-delà de cette vie. Toutefois ils estiment que cette peine doit être « ordonnée à l'amendement des coupables et que, par conséquent, elle ne « saurait avoir le caractère d'une action purement et simplement vindicative « de la justice divine.

« Tout n'est pas fini pour l'homme pêcheur quand la vie présente arrive « à son terme. Mais aussi, Dieu ne se hâte pas de prononcer irrévocablement « sur son sort. Il a décidé que l'épreuve actuelle ne serait pas définitive « mais que nous passerions tous par des épreuves plus ou moins répétées, « selon la mesure de notre bon vouloir et de nos expiations, après quoi « nous serions tous admis dans un lieu d'éternel repos et d'éternelle « béatitude.

« Vous avez deviné, Messieurs, le système des transmigrations et des « métempsycoses. Ce système ne manquerait pas de gaîté, si l'on pouvait « oublier qu'il s'agit pour nous de la plus sérieuse des questions : la ques- « tion de nos destinées obscurcie et troublée par des rêveries qui mettent « en péril la morale humaine et la perfection divine. »

Ainsi la morale humaine, la perfection divine, sont mises en péril par la théorie qui consiste à prétendre que Dieu n'est pas implacable. C'est donc une *erreur* que d'admettre le système des réincarnations et de penser qu'il faut à l'individu une longue série d'existences pour atteindre un état supérieur.

Le Père Monsabré reconnaît bien que c'est la « raison » qui nous dit cela, mais il ajoute qu'elle a tort ; de sorte que nous avons le droit de nous demander pourquoi cette faculté déplorable a été donnée à l'homme ? Elle

(1) Voy. à ce propos, un remarquable discours de M. Charles Fauvety, publié en 1883 dans le *Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques*, pages 85 et suivantes.

serait, en effet, d'après l'orateur catholique, la cause de toutes nos misères. « Si la vérité, ajoute-t-il, a été altérée par des chimères, ce n'est point « l'imagination seule qu'il faut accuser. Elle a été embauchée et stimulée « par la *raison* qu'effraie la redoutable perspective de l'éternité des peines. « Ce dogme est naturellement visé dans tous les systèmes des métempsyco- « sistes contemporains. »

Rien n'est plus juste, cette fois. En effet, la raison, la raison pure — c'est-à-dire celle qui est dégagée de tout parti pris, de tout préjugé reposant sur l'absurde — ne peut admettre une punition éternelle pour une offense qui, si grave qu'elle soit, trouve une circonstance atténuante en ce fait que les conditions dans lesquelles se trouve l'humanité sont absolument mauvaises. Et puisque l'autre raison, la raison théologique, celle qui prend ses inspirations dans de prétendues révélations n'ayant aucune valeur historique ni scientifique; la raison opprimée, malsaine, étroite et bornée, en un mot, de l'obscurantisme, a toujours la prétention de parler au nom de la vérité, pourquoi donc cette raison-là fait-elle aujourd'hui si peu de progrès dans le monde? Pourquoi ne démontre-t-elle pas, par des preuves certaines et non par des phrases sonores et sans bases, que le spiritisme, par exemple, est une erreur absolue? «On prétend, ajoute le Père Monsabré, « que les esprits de l'autre monde s'épanchent en révélations et viennent « faire leur partie dans ce concert où l'on chante les voyages d'outre-tombe « et les mystérieuses péripéties des transmigrations. » Certes oui, on le prétend; mais on prétend aussi que vous n'apportez *aucun fait* à l'appui de l'opinion contraire. Ce ne sont point, effectivement, des banalités et des redites prises un peu partout, chez les théologiens anciens et modernes, qui donneront à vos arguments la force et la logique dont ils auraient besoin pour renverser les nôtres.

En réalité, vous n'avez qu'une explication, toujours la même : les phénomènes sont vrais, mais c'est le diable qui les produit.

Nous pouvons réfuter encore cette théorie, mais, pour cela, nous chercherons des arguments ailleurs que dans l'œuvre du Père Monsabré. C'est un de ses confrères en catholicisme, l'abbé Méric, qui, prochainement, nous les fournira.

ALEXANDRE VINCENT. (*A suivre.*)

LECTURE DE LA PENSÉE

M. Merejkowski, à Saint-Pétersbourg, a posé les questions suivantes : Comment expliquer le singulier phénomène de la lecture de la pensée, tel qu'il s'est présenté dans les expériences de MM. Bischop et Kumberland?

De quelle manière se fait la transmission de la pensée, pour réagir, de celui qui pose la question, sur celui qui la résoud ?

Est-il vrai, comme le prétend Bischop, que cette faculté existe chez tous les hommes, qu'elle peut être développée à volonté, et enfin, pourquoi ces expériences ont-elles déjà été imitées par des personnes qui n'avaient jamais supposé avoir en elles une semblable faculté ?

Réponse, par l'esprit Dominique, à l'aide du médium Aimée : La question posée est au fond très simple, facile à résoudre.

Cela est vrai, chaque homme, à un degré plus ou moins grand, peut la développer en lui.

Chaque être vivant dont le cerveau travaille, émet, par ce labeur même, des jets fluidiques qui s'élèvent dans son atmosphère personnelle et forment autour de lui comme un immense voile, formé de fils fins, extrêmement impressionnables et, par cela, aptes à recevoir des impressions extérieures qu'ils transmettent au cerveau, cet élaborateur de la pensée.

Chaque homme est donc susceptible de recevoir sur ces fils, espèces de nerfs auditifs, l'impression des pensées d'autrui ; il peut aussi, par sa volonté, les faire pénétrer sur le fluide de la pensée d'une autre personne. Dans le cas qui nous préoccupe, la personne qui propose l'énigme agit toujours sur celle qui la devine ; vous pourriez vous en douter, par cette raison que celui qui devine, doit tâcher de ne point penser, c'est-à-dire donner au suggestionneur toute facilité d'action sur son système cérébral *rendu passif*.

L'état de la personne qui devine les pensées, est un état semi-hypnotique ; son corps n'est pas endormi, seules les fonctions du cerveau sont alourdies, réduites à un état demi-somnambulique, trop faible pour être remarqué de l'entourage, assez fort cependant pour réduire le travail cérébral ordinaire de moitié et permettre à la pensée étrangère de s'emparer des organes devenus libres en partie.

Pour un spectateur de l'espace, dans ce phénomène se présente le tableau suivant : 1° la lumière éclairant le cerveau du sujet qui doit deviner, diminue peu à peu ; ce cerveau semble comme terni, les fils lumineux qui en jaillissent semblent se rétrécir et vaciller, sans direction précise ; 2° du cerveau de celui qui propose l'énigme, s'épand une fusée de fils lumineux, lesquels, dirigés par la volonté de celui qui les émet (il pense à la personne qui doit deviner et à ce qu'elle doit deviner), s'abattent comme un choc électrique plus ou moins violent sur le cerveau du sujet.

Rapidement, une assimilation se fait ; les fils de la pensée du sujet s'imprègnent de la couleur et du brillant de la pensée imposée ; ils s'élèvent, s'allongent et semblent vouloir rejoindre le cerveau de celui qui leur

impose sa pensée ; *au bout d'un instant, les organes cérébraux du sujet sont subjugués,* ils travaillent comme s'ils appartenaient à celui qui a proposé l'énigme, et transmettent cette volonté aux autres organes ; le sujet exécute ce qui lui est ordonné.

Plus il y a de personnes qui pensent la même chose, plus l'action des volontés étrangères agit puissamment sur le cerveau du sujet ; alors se présentent des cas où ce jeu peut devenir dangereux ; il occasionne parfois, chez des sujets faiblement constitués, une hypnose complète, ou ce qui est plus dangereux encore, un tel surchargement de fluides étrangers dans le cerveau, que des maladies cérébrales ou des perturbations dans le fonctionnement du cœur peuvent se développer chez lui par la suite.

Ici, comme en tout ce qu'on ne connaît qu'imparfaitement, il faut être très prudent.

Lorsque les lois du phénomène seront bien connues et les effets de ces lois réglés et mitigés à volonté, on pourra expérimenter hardiment.

Parlons du développement volontaire de cette faculté.

Celui qui veut développer en soi une semblable faculté doit s'efforcer d'annuler sa propre volonté, en allant au-devant des volontés étrangères ; avec de la patience et de la bonne volonté, cela se peut.

Plus on se livrera à cet exercice, plus les organes dirigés vers cet objectif deviendront impressionnables, gagneront en finesse de sensations.

C'est un sens qu'on développe, comme les sauvages développent l'ouïe ; ces derniers entendent des bruits à une distance qui, pour vous, est invraisemblable ; le chasseur qui exerce le sens de sa vue acquiert la faculté de tirer sur un but, qui sera invisible pour un spectateur non exercé.

En un mot, c'est un sens de plus que l'homme se donne et les organes habitués à ce travail s'en vont d'eux-mêmes à la rencontre de la pensée inconnue, pour la transmettre avec facilité.

Mentionnons encore ce qui suit : dans les phénomènes semblables à ceux que produisent Bischop et Kumberland, il y a excitation au rire et au bâillement chez les sujets ; or, des spectateurs rient et bâillent aussi.

De tous temps, ces sortes d'effets physiques et intellectuels n'ont eu qu'à se présenter pour se répercuter sur une quantité de cerveaux ; ressouvenez-vous des flagellants, des danses macabres du moyen-âge, des convulsionnaires de Saint-Médard, de ces populations entières qui, pendant les pestes, dansaient, et de celui qui, les voyant dans cet état, se joignait irrésistiblement à eux.

Pour en revenir à des cas plus simples, songez aux épidémies d'hystérisme excitées dans les hôpitaux par une seule personne.

La cause de ces épidémies cérébrales est aussi simple que toutes choses

dans la nature ; de même que la pensée excite un ébranlement de l'atmosphère, y fait naître des vibrations qui retombent sur les cerveaux environnants, de même, dans les séances de Kumberland, par exemple, où tous les assistants ne pensent plus qu'à la singulière expérience dont ils sont les témoins, sans y penser ils aident à ébranler l'air par des vibrations presque uniformes, et ces vibrations tombent avec une force énorme sur les organes extrêmement délicats et impressionnables du cerveau ; les personnes dont l'organisme est faible, conséquemment plus apte à recevoir ces vibrations, s'adaptent l'image de la scène dont ils sont les témoins, avec une telle puissance que le désir d'imitation s'éveille en elles invinciblement.

Par l'étude et l'investigation suivie, vous parviendrez à mieux connaître la nature du filet fluidique dont il s'agit ici ; vous l'analyserez alors, connaîtrez son impressionnabilité et sa puissance et définirez alors sa nature, ses rapports indispensables entre l'âme et le corps, entre le fluide inerte ou passif de la matière et le fluide actif dont est composé l'esprit.

M. ZAMORA ET LA SUGGESTION

Nantes, 25 *juin* 1888 : Mon cher Monsieur Leymarie. Je vous envoie un journal de Nantes, *Le Petit Phare* du 22 juin courant, dans lequel vous trouverez relatées des expériences très curieuses, au sujet de ce que l'on pourrait appeler, je crois : *Le somnambulisme à l'état de veille.*

J'ai assisté à cette représentation, et suis certain qu'il n'y a eu aucune fraude, ni entente préalable avec les assistants ; de plus, j'ai fait une visite deux jours après la séance, à M. Zamora, et voici, presque textuelle, la conversation que nous avons eue ensemble après les compliments d'usage :

— M. Zamora, comment expliquez-vous la faculté exceptionnelle dont vous êtes doué ?

— Je ne me l'explique pas du tout ; je sens en moi, comme deux personnalités différentes ; ce n'est plus moi qui agit, dans mes représentations de « *lecture de la pensée* ; il semble qu'une autre personne ait pris possession de moi-même. »

— Croyez-vous en Dieu et à l'immortalité de l'âme ?

— Parfaitement, je suis croyant, très croyant en Dieu et à l'immortalité de l'âme.

— Ne pensez-vous pas qu'une intelligence en dehors de la vôtre vous fasse agir quand vous êtes dans l'état particulier ou se perd votre moi conscient ?

— Peut être ; je ne sais bien le définir, et ne suis point éloigné de croire



que, puisque l'âme existe après la mort du corps,il ne puisse y en avoir une qui me fasse agir dans certains cas.

— Avez-vous étudié le spiritisme ?

— J'ai lu quelques-uns des livres qui traitent de cette question, mais les idées qu'ils contiennent me troublent beaucoup ; j'aime mieux que l'on ne m'en parle pas.

— Vous paraissez voir presque aussi bien avec les yeux couverts d'un bandeau, qu'avec la vue naturelle ; pouvez-vous me dire comment vous voyez ?

— Je vois par là, me dit-il, en posant l'une de ses mains derrière la tête; tout est localisé dans le cerveau.

Ce jeune homme paraît avoir un carectère très doux ; il est très nerveux, très impressionnable, et sa voix a le timbre, la douceur d'une voix de femme. Il m'a dit n'avoir fait des expériences, tout d'abord, qu'en amateur; il fut obligé d'employer ses facultés nouvelles pour gagner sa vie, à la suite de revers de fortune. Je le crois sans peine, car il me semble qu'il a reçu une excellente éducation ; de plus, il est doué d'un tact peu commun.

Bien à vous et aux vôtres. J. Trésorier.

LES EXPÉRIENCES DU PROFESSEUR ZAMORA : Nous avons assisté hier, au Cercle maçonnique Nantais, à une très curieuse séance de suggestion mentale, donnée par un jeune professeur qui dissimule sous le pseudonyme espagnol de Zamora une personnalité des plus françaises.

M. Zamora se présente dans le costume des médecins du siècle dernier : habit noir, culotte courte en casimir noir, bas de soie, souliers Molière à boucles d'argent. C'est un petit-fils de Cagliostro, qui s'exprime avec autant de bonne grâce que d'élégance et qui assaisonne de traits d'esprit la conversation qu'il tient soit avec son auditoire, soit avec son sujet.

Qu'on nous permette de passer rapidement sur quelques tours de prestidigitation exécutés d'ailleurs avec une rare agilité de doigts sous les yeux du public stupéfait et d'en arriver à la partie la plus intéressante de la soirée,à cette lecture inouïe de la pensée faite à l'état de veille par M. Zamora.

Un exemple permettra de mieux comprendre ce que nous appelons : *suggestion mentale.*

M. Zamora se retire dans une pièce éloignée, sous la surveillance de deux assistants connus du reste du public et incapables d'être considérés comme des compères.

En son absence, un crime est simulé. Un meurtrier porte un coup de couteau à une prétendue victime et lui vole un objet quelconque : montre, papiers ou portefeuille, puis il va cacher le produit de son vol dans quelque

coin de la salle, voire sur une autre personne. Le couteau, marqué d'un signe reconnaissable, est mêlé à une vingtaine de couteaux semblables.

Ce simulacre une fois accompli en présence de l'assistance qui en a suivi les détails, on fait rentrer M. Zamora, qui arrive les yeux bandés d'un mouchoir plié en huit et essayé préalablement par d'autres personnes non suspectes d'entente avec le suggestionniste.

Alors, au milieu d'un silence indispensable, un des assistants qui a vu et bien vu les péripéties du crime, se met à la disposition de M. Zamora et, debout à ses côtés, marchant derrière lui quand il marche, s'arrêtant quand il s'arrête, l'assistant n'a qu'à penser : « Je veux que M. Zamora marche vers l'assassin », et M. Zamora le trouve dissimulé à l'extrémité de la salle, dans une assemblée de cent cinquante personnes. Puis l'assistant pense : « Je veux que M. Zamora désigne la victime » et M. Zamora la trouve, fût-elle à l'autre bout de la salle, cachée dans un groupe. Il découvre de la même manière, sur l'ordre qui lui en est *suggéré*, sans qu'une seule parole soit prononcée, le couteau marqué au milieu des autres, la personne sur qui l'objet a été dissimulé, puis l'objet lui-même dans la foule de ceux qu'on peut avoir sur soi. Enfin il demande de *penser* ce qu'il doit faire de l'objet ainsi retrouvé et il exécute la pensée de celui qui l'accompagne.

L'expérience d'hier, compliquée à dessein par un auditoire incrédule où plusieurs médecins avaient pris place, a parfaitement réussi. Elle a été suivie de plusieurs autres que nous ne pouvons raconter aussi longuement et qui ont émerveillé l'auditoire. Faisons pourtant une exception pour la dernière :

Vers cinq heures du soir, un des membres du Cercle, chef de bureau à la préfecture, était venu à la Bibliothèque de la Loge ; il y avait fait choix d'un livre parmi les 4 à 500 qu'elle contient et, à la page 200 de ce livre qu'il avait replacé au milieu des autres, il avait glissé une feuille de papier avec cette inscription : *Papier à trouver ce soir par M. Zamora.*

Puis, sans avoir parlé à qui que ce fût de ses intentions, il avait fermé la bibliothèque à clef. La clef en question, il l'avait ajoutée aux quatre clefs d'un trousseau ; puis, ce trousseau, il était allé dans une pièce obscure de la Loge, d'un accès difficile et située à bonne distance de la Bibliothèque, le cacher dans un des tiroirs d'un meuble qui n'en compte pas moins de soixante, tous identiques. Il avait ensuite fermé ce meuble dont il avait, au moment de l'expérience, confié la clef à un honorable docteur de notre ville, incapable de compérage, et qui ignorait du reste le tour préparé par son ami.

Eh bien, M. Zamora, sous le seul empire de la suggession mentale, a trouvé la clef dans la poche du docteur, le meuble aux soixante tiroirs, puis le tiroir où était le trousseau, puis dans ce trousseau la clef de la biblio-



thèque, puis dans la bibliothèque le volume préparé, enfin dans le volume le papier dont nous donnons le texte plus haut.

Le membre du cercle qui avait suivi sans le toucher, M. Zamora les yeux bandés, et qui avait combiné avec un machiavélisme de bon aloi dans la circonstance, cette expérience compliquée, en était littéralement abasourdi.

LES MOULAGES DE MEMBRES D'ESPRITS MATÉRIALISÉS

(Suite.)

Dans le « The Banner » du 5 avril 1876, M. Denton dit : « Au même moment je vis un doigt garni de paraffine émergeant de dessous la table. »

La lettre de M. Hardy, le mari du médium, confirme ainsi les mêmes faits :

« Le 15 septembre 1875, je reçus une note du professeur Denton, géologue et spiritualiste, de Welleslay, près Boston (Etats-Unis); il avait découvert une méthode à l'aide de laquelle il pouvait obtenir des moules de mains matérialisées, à l'aide d'un médium pour de telles manifestations ; nous étions heureux de coopérer à de telles expériences et M. Denton vint le 16 septembre. Nous improvisâmes une séance, le professeur ayant apporté des matériaux, sur lesquels nous n'avions aucune indication.

« Sur une table commune, de quatre pieds de longueur, nous jetâmes des couvertures dans le but d'assombrir le dessous; M. Denton prit un seau commun, le remplit d'eau chaude, y ajouta une certaine quantité de paraffine, qui fondit et flotta à la surface; il plaça le seau sous la table, Mrs Hardy à une extrémité, M. Denton et moi-même à l'autre. Nos mains étaient sur la table, en vue de tous; nous entendîmes des clapotements dans l'eau, et les invisibles nous signifièrent qu'ils réussissaient; ils souhaitaient que le médium acceptât quelque chose d'eux. Mrs Hardy passa la main entre le drap et la table, le poignet toujours en vue, ses doigts ne s'approchant pas du seau; les esprits, l'un après l'autre, après avoir plongé leurs mains dans le seau, les passaient dans celle du médium, afin qu'il retirât le moule de leurs doigts. Nous en obtînmes quinze à vingt, avec les ongles parfaitement formés, avec les lignes de l'épiderme parfaitement distinctes, et de cinq dimensions différentes ; trois ou quatre étaient de « babies » de 1 à 3 ans, d'autres augmentaient en dimensions, ongles et lignes de la peau bien visibles, mains plus grandes qu'aucune des nôtres. Le professeur Denton les possède et publiera les faits dans « The Banner » sous son propre nom. Les manifestations ci-dessus furent obtenues en pleine lumière du jour, jalousies fermées, sans cabinet, ni cachette pour le médium, et ce que chacun de nous fit fut parfaitement visible pour les autres assistants.

En opérant nous avons obtenu des moules de mains entières et de pieds de grandes variétés de conformation ; la critique s'efforça de découvrir la *fraude*; il devait y avoir *fraude*.

On suggéra que le médium avait préparé les moules pour les faire passer comme obtenus sur place. Le professeur Denton eut recours à l'épreuve suivante : il pesa la masse de paraffine avant la séance ; à l'issue de celle-ci, les moules obtenus et la paraffine restante, bien pesés, leur poids fut égal à celui de la masse de paraffine originale. Cette expérience, répétée trois fois, devant de grandes assemblées, avec des comités choisis par le public de Boston, de Charlestown, Portland, Baltimore, Washington, etc., eut un succès complet.

Autre objection : le médium avait soustrait la quantité de paraffine voulue avec les pieds ou les mains ; il l'avait cachée ; dans vingt séances publiques le médium étant enfermé dans un sac fortement serré autour du cou, le même résultat fut obtenu sous les yeux du comité choisi par le public.

On insinua que le médium avait défait partie de la couture du sac et l'avait recousue à l'aide de ses mains ; le comité n'avait observé rien de semblable : le moule fut produit dans une boîte fermée, preuve considérée comme la plus élevée, la plus concluante.

Cette boîte rectangulaire mesurait 30 pouces de longueur, 30 pouces de profondeur et 24 pouces de largeur. Les quatre montants de la charpente en même bois que le fond, et le couvercle à charnières ; la partie comprise entre le couvercle et le treillage métallique est en bois et mesure 8 1/2 pouces de hauteur.

Cette partie fut percée de trous écartés d'un pouce l'un de l'autre, auxquels on donna primitivement un diamètre de 3/4 de pouce ; on réduisit ce diamètre à 1/4 de pouce, à l'aide d'une doublure intérieure. Le fil métallique entourait la caisse d'une seule pièce, les deux extrémités réunies dans un même coin, et celle-ci, couverte en cet endroit par une bande de bois clouée. Le couvercle à deux battants, l'un fixé par deux boulons traversant la charpente, l'autre fixé par une serrure à levier.

Le treillis, très fort, mesure 3/8 de pouce de grandeur de maille. Après plusieurs expériences couronnées de succès, on trouva certaines défectuosités ; on répara de manière à éviter les objections ; les couvercles munis de deux serrures, les trous du bois réduit, aucun défaut ne fut laissé sans correction.

Le 1er mai 1876, se réunirent dans la maison de M. Hardy, Concord square, n° 4, le colonel Frederick A. Pope, Boston, John Wetherbee, J.S. Draper, Epes Sargent, Mrs Dora, Brigham et Mrs Hardy. Le colonel Pope, expert en menuiserie, renversa la boîte, la vérifia en dedans et au dehors, les autres assistants

examinant par eux-mêmes. On s'assura, en employant un instrument de fer, s'il était possible d'élargir la maille de la toile métallique, de la rapprocher, de manière à permettre l'introduction d'un objet de plus de 1/2 pouce de diamètre; ceci fut impossible. L'élargissement de la maille ne pouvait se faire sans séparer puissamment et défiler les fils d'une manière visible.

M. Wetherbee prit un seau d'eau froide et claire, le plaça dans la caisse, examinée de tous côtés. Le colonel Pope prit un seau d'eau chaude, sur laquelle nageait une couche de paraffine, le plaça dans la caisse; nous avions tous vérifié la paraffine par le toucher; en l'agitant nous la trouvâmes en fusion. Les battants du couvercle furent abattus, boulonnés et les serrures fermées; on apposa des cachets aux trous des serrures, sur le joint de séparation des battants du couvercle, aussi sur les joints de séparation. La chambre était éclairée et nous vîmes à travers le treillis métallique, qu'il n'y avait rien autre dans la caisse que les seaux et leur contenu. On jeta un voile sur la boîte; la lumière éclairant la chambre fut modérée, mais nous distinguions l'heure à nos montres, aussi nos figures et nos mouvements, y compris ceux du médium. Mrs Hardy se plaça derrière la caisse, M. Hardy au dernier rang des personnes présentes; il n'y eut ni chants, ni bruit, on tint conversation à voix basse. Mrs Hardy était dans son état normal, l'harmonie du cercle parfaite, tous les yeux observaient le médium.

Après une attente de 40 minutes, une suite de coups joyeux annonça le résultat; nous enlevâmes le drap et à travers le treillis métallique nous aperçumes, flottant dans le seau d'eau, un moule parfait d'une grande main; les seaux étaient intacts. Nous éprouvâmes les côtés de la boîte, bois et fils métalliques étaient en parfait état. Nous enlevâmes les sceaux des serrures, déboulonnâmes les battants du couvercle, et prîmes le moule formé sur place par une force capable de matérialiser les membres d'un organisme distinct de ceux du médium.

Le 4 mai, une seconde séance à laquelle, outre les personnes ci-dessus nommées, furent présents : M. J. W. Day, du « Banner of Light », et M. J. F. Alderman; conditions les mêmes et succès plus grand, le moule obtenu étant plus considérable et les doigts plus étendus; mêmes précautions prises, la caisse retournée et examinée de fond en comble. Un doute surgit relativement aux gonds; les écrous furent vérifiés et serrés. Outre le moule trouvé dans le seau d'eau, nous découvrîmes un morceau d'un autre moule sur le plancher de la caisse, et voici nos conclusions :

1° Le moule parfait d'une main pleine fut produit dans une caisse fermée, par une intelligence exerçant une activité manuelle.

2° Les conditions expérimentales excluaient la nécessité de confiance

dans la bonne foi du médium, la sincérité de sa médiumnité étant prouvée par les résultats obtenus.

3e Les conditions dans lesquelles l'expérience a été réalisée sont simples et rigoureuses; elles excluent toute fraude, tout danger d'illusion, la réalité concluante de l'épreuve est parfaitement fondée.

4° Cette double épreuve confirme ce fait, que des mains fugitives matérialisées, en puissance d'une intelligence qui les meut, peuvent être rendues visibles et tangibles.

5° Le fait du moulage, celui de la photographie des esprits, donnent la preuve de l'action d'une *force intelligente*, qui existe en dehors de tout organisme *visible*; ce fait offre de belles perspectives à l'investigation scientifique.

6° La question : Comment le moule se produit-il dans la caisse ? conduit à des considérations importantes pour la philosophie de l'avenir, et pour la solution de problèmes physiologiques et psychologiques; ce fait offre de nouvelles vues sur le pouvoir des facultés latentes dans l'homme, et sur ses destinées futures.

J. F. Alderman, 46 Congress-Street, Boston. Mrs Dora Brigham, 3 James Street, Franklin Square. Colonel Frederick A. Pope, 69, Montgomery Street. John W. Day, 9 Montgomery place. John Wetherbee, 48 Congress Street. Epes Sargent, 67 Moreland Street. J. S. Draper Wayland, Mass...

Boston, le 24 mai 1876.

Parmi les signataires de ce procès-verbal nous avons Epes Sargent bien connu dans la littérature américaine et nous avons ici une expérience réussie dans des conditions faites pour satisfaire M. le Dr Von Hartmann.

Le médium siège avec les autres témoins dans une lumière suffisante ; le moule est produit dans un espace relativement court et nous avons la preuve objective, absolue, que les apparitions de mains dans les séances médianimiques ne sont pas des hallucinations et constituent, au contraire, un phénomène objectif qui justifie les *matérialisations* sans prétendre que ce terme explique le vrai procédé par lequel elles sont obtenues.

Cette expérience a eu lieu en Amérique, la terre classique des « humbug » et cette observation pourrait avoir un certain poids si le fait était isolé et nouveau, sans aucun antécédent. Ce cas est le dernier de toute une série d'expériences qui se rapportent à un seul et même phénomène.

Les noms des signataires fournissent les garanties nécessaires : celui de M. le professeur Denton, l'inventeur de cette espèce de preuve ; Dr Gardner, estimable représentant du spiritualisme américain, à qui appartient l'expérience faite avec la caisse et sous sa surveillance ; Epes Sargent, auteur et spiritualiste qui écrivait à l'éditeur du *London Spiritualiste* : « Ayant été

présent aux séances désignées, je puis certifier la scrupuleuse exactitude des constatations ; il transmit aussi l'expérience d'un expert en fait de moulage : le sculpteur O'Brien dont voici l'attestation :

« La présente a pour but de certifier que je suis mouleur et sculpteur ; j'ai 25 ans de pratique ; ayant étudié en Italie les grands maîtres de la peinture et de la sculpture, je réside actuellement à Washington, 345 Pensylvanie Avenue.

« Le 4 janvier, un ami me conduisit à la résidence d'un citoyen, 1016-I. Street N. W. Washington, pour procéder à l'examen de quelques mains coulées en plâtre et donner mon avis à ce sujet. M. Hardy, de Boston, Mass, me montra 7 moulages de mains que j'inspectai à l'aide du microscope ; chacune d'elles, correctement modelée suivant les lois anatomiques, étaient travaillées avec une telle minutie des linéaments de l'épiderme, que je n'en ai pas vu de pareilles, sauf quand le moule est obtenu par l'application directe du plâtre ou de la cire sur la main nue et en différentes pièces, lesquelles, réunies, forment le moule dans lequel sont coulés les moulages obtenus.

« Les moulages en question n'ont pas été obtenus dans des moules de plusieurs pièces; ils semblent avoir été fondus dans des moules d'une seule pièce. Il y en avait un qui, disait-on, était celui de la main droite du défunt président M. Henry Wilson, fait depuis son décès ; il y ressemblait singulièrement, car j'ai vu sa main peu d'heures après sa mort ; j'avais pris le masque de sa figure et me proposais de prendre le moule de la main ; j'en fus empêché en voyant arriver les chirurgiens pour l'examen après décès.

« J'ajoute sur une demande que, si le moulage de la main de M. Wilson eût été fait par nos outils à modeler, il ferait à mon avis grand honneur à l'artiste le plus accompli.

« Spécialement interrogé, je déclare que, sur cent sculpteurs réputés, pas un ne pourrait modeler une telle main avec ses détails ; même pour celui-ci, il serait hasardeux de le tenter; aucune méthode connue, dans mon art, ne permet d'obtenir des moulages tels que ceux dont il s'agit, sauf par des moules de plusieurs pièces, pour le contour général.

« Ce moulage, ensuite, devrait être soumis au graveur pour en enlever les bavures et autres témoins de la manière dont il a été produit. A l'inspection microscopique que ces moulages soutiennent, je prétends que la création de l'un d'eux exigerait plusieurs journées de travail, en admettant qu'il soit possible de l'exécuter sans l'aide d'un graveur du plus grand talent.

« Le même soir, au même logis, on me montra deux gants ou moules de mains en paraffine obtenus dans des moules analogues. J'examinai ces moules; ils étaient sans soudure, faits sur quelque modèle, comme celui d'une main humaine parfaite ; ce modèle a dû être plongé maintes fois dans

une substance semi-liquide, adhérente, *paraffine*, puis retiré, laissant le gant entier; la forme courbée des gants et des moules, aussi bien que celle des moulages, le poignet étant plus étroit que la main (au milieu), prouve qu'il est impossible de retirer le gant entier, et de même épaisseur partout.

« Il est, par conséquent, impossible de fournir une théorie, d'indiquer une méthode suffisante qui puisse expliquer leur production.

« Je ne suis pas spiritualiste, n'ai jamais assisté à une séance, ni conversé avec un médium; je suis donc étranger au spiritualisme moderne, excepté à ce qui concerne l'immortalité de l'âme; on m'a parlé de la possibilité, pour les morts, de revenir. Le premier point, l'immortalité, est pour moi un article de foi; quand au second, je n'ai aucun élément pour fixer mon opinion, ni pour ni contre.

Washington. D. C. 30 janvier 1876. JOHN O'BRIEN, sculpteur.

Les comptes-rendus d'Amérique sont parfois exagérés et manquent d'exactitude; dans mes études sur le spiritualisme, je tire mes preuves d'Angleterre, où des scientifiques, qui prennent un intérêt actif au sujet qui nous préoccupe, me sont personnellement connus.

Voici le récit détaillé d'expériences de cette nature, instituées en Angleterre, qui fourniront, je l'espère, l'évidence en pareilles recherches, expériences qui se rangent dans les catégories suivantes :

1° Le médium est confiné dans un cabinet, la forme agissante est invisible; 2° le médium est en vue, la forme agissante est visible; 3° le médium est dans le cabinet, la forme agissante étant en vue; 4° le médium et la forme agissante sont visibles simultanément.

Les meilleures expériences de 1re classe sont celles de M. Reimers à Manchester; je le connais personnellement. Il a publié ces expériences dans les revues anglaises et m'a communiqué, par lettre, les résultats obtenus avec les détails nécessaires. Les lecteurs de « *Psychische Stüdien* » les connaissent par les articles de M. Reimers, publiés en l'année 1877 et suivantes :

M. Reimers écrivait ceci, le 6 avril 1876 : « Le médium, femme corpulente, était assise dans un filet en forme de poche, qui renfermait sa tête, ses bras et ses mains. Une bande de toile ordinaire, à droit fil, le bordait et serrait la ceinture pour emprisonner les bras et toute la partie supérieure du corps. Je nouai les extrémités de cette bande, si sûrement que le médium ne pouvait se débarrasser. Il était assis dans un coin de ma chambre pour m'épargner l'objection des portes secrètes. Je pesai la quantité de paraffine, la mis dans un vase et y jetai de l'eau bouillante; bientôt fluide, je la plaçai sur une chaise, près du médium clôturé par un simple rideau de calicot, un pupitre

à musique, deux chaises, le vase et un panier à papier; l'intrusion d'un compère était absurde. Sous une faible lumière le médium tomba en transe et une voix murmura : « Cela a réussi ; prenez la forme avec soin, elle est encore chaude, mais n'éveillez pas le médium. » J'ouvris le rideau et vis près du médium une figure qui disparut, la forme d'une main était posée là; comme la paraffine était encore fluide, j'y fis plonger la main du médium pour en obtenir la forme. Je pesai ensuite ensemble les deux formes et la paraffine restante, et le poids fut correct, moins une légère différence inévitable, due à l'adhésion de la paraffine aux parois du vase. Les nœuds étaient intacts et je délivrai le médium.

« La chambre était fermée, le *cabinet* bien en vue et l'impossibilité d'une tromperie bien convaincante. Le témoignage du filet-sac est parfait. Je le dois au professeur Butlerow, qui en appliqua un semblable aux mains du médium Bredif. Même les bras et les mains libres, le soupçon est encore impossible. Un moule secrètement apporté, composé de matériaux durs, se serait brisé ou altéré de forme en le retirant. Les matières élastiques ne supportent pas la chaleur intense, et le médium criait quand il plongeait la main dans la paraffine. Une forme de paraffine apportée, ferait découvrir une augmentation du poids de la paraffine; mon poids comparatif établit la vérité du phénomène. »

M. Reimers obtint ainsi un premier moule d'une main droite, dont la forme correspondait à celle qu'il avait vu apparaître pendant quelques secondes, et dont il avait déjà obtenu une impression sur de la farine (voir « Psychische Stüdien », 1887, p. 401), la conformation et les dimensions étaient différentes de celles de la main du médium, femme de la classe ouvrière. Cette expérience remonte au 30 janvier 1876.

La même expérience fut répétée le 5 février 1876 en présence de Mrs Oxley et Leightfoot ; M. Oxley en fit une relation dans le « Spiritualist » du 11 février 1876. Les mêmes précautions observées, M. Oxley *exprima le désir d'obtenir un moule de la main gauche*, comme pendant à la main droite obtenue antérieurement. Les clapotements dans l'eau furent bientôt entendus. A la fin de la séance, on trouva, dans le cabinet, le moule encore chaud d'une main gauche, dont la forme répondait parfaitement à celle de la main droite.

M. Reimers m'envoya le moulage de la main gauche obtenu à cette séance, bien facile à distinguer d'autres mains obtenues depuis par M. Reimers; elle porte sur la face inférieure la figure de la croix, et vient de la forme nommée « Bertie », laquelle apparut toujours avec cette croix aux séances suivantes. M. Reimers m'a, en outre, envoyé le moulage de la main gauche du médium, qu'il fit immédiatement après le premier moule de la main de Bertie. Des

reproductions, d'après photographie, données dans « Psychische Stüdien », permettent au lecteur de juger de la dissemblance des deux mains photographiées ensemble :

Les reproductions, sans avoir rendu tous les datails, suffisent pour juger de la complète différence des deux mains; celle du médium grande et commune, celle de Bertie petite et élégante; la différence des doigts et des ongles est frappante et leur longueur diffère; ceux du médium étaient d'un centimètre plus longs que ceux de Bertie. Le contour de la main du médium, mesuré sous les doigts (où la largeur est constante) est d'environ un centimètre plus grand. La photographie de la main de Bertie est faite d'après une copie du moulage. M. Reimers m'a également envoyé deux moules originaux de paraffine, l'un de la main gauche, l'autre de la main droite de Bertie. Ce qui suit est extrait de sa lettre du 4 avril 1876.

« Ce résultat important acquis, je vous envoie un des rares spécimens de la gracieuse forme obtenue. Cette main fut obtenue exactement dans les même circonstances que la première, en présence de M. Oxley et d'un ami. L'histoire de la croix est merveilleuse. Je l'avais donnée à l'apparition, comme un présent de Christmas, pendant que le médium était renfermé dans le filet. La croix avait disparu quand il se réveilla. Je ne le délivrai pas avant d'être fatigué de mes recherches pour la retrouver.

« A la séance suivante, l'esprit Bertie apparut portant la croix à son cou, jouant avec elle. La forme de cette main est exactement la même que celle du présent moulage. Etant dessinateur passable, je puis porter un jugement en connaissance de cause. J'ai obtenu deux mains droites et trois gauches, toutes dans différentes attitudes; les mêmes lignes et les mêmes plis sont répétés sur toutes, avec la plus grande exactitude; c'est la même individualité. Reconnaître ces mains, qui démontrent la vie, est pour moi le couronnement de la preuve de la matérialisation...

« A cet envoi, je joins deux moules originaux de paraffine que j'ai obtenus avant-hier; j'avais enfermé le médium dans le filet et noué les extrémités de la bande derrière les habits. Au bout d'une demi-heure, l'esprit Bertie apparut à travers l'ouverture, au-dessus du bord du cabinet et disparut, j'entendis des clapotements dans l'eau et je trouvai les deux moules dans le bassin d'eau froide...

« Il faut les remplir du plâtre le plus fin... etc...; prenez alors un verre grossissant et comparez-les avec les différents moulages et fragments que j'envoie, et vous reconnaîtrez la même divinidualité; je vous envoie les formes fraîches étant convaincu que les résultats doivent coïncider avec ceux que j'ai obtenus. »

En somme, le moulage obtenu par moi du moule de la main droite, cor-

respondait parfaitement avec celui de la main gauche exécuté par M. Reimers, et qu'il m'avait envoyé; quant au moule de la main gauche, j'eus l'imprudence de le garder tel qu'il vint, c'est-à-dire sans le remplir de plâtre : avec le temps le moule s'est déformé; j'en ai fait le moulage dix ans après la production. La paume de la main est défigurée, mais les doigts se sont bien conservés, ce sont bien les mêmes doigts. J'ai prié M. Wittig, à Leipzig, de m'envoyer le moulage du moule qui fut obtenu expressément dans le but de l'envoyer aux amis de Leipzig »; il le fut, après la séance du 17 avril 1876, dont nous allons parler ci-après.

En comparant ce moulage de la main droite et le mien de la même main, il est facile d'établir la complète identité de la main qui servit de modèle; il y a seulement une légère différence dans l'*attitude des doigts.*

Il y a eu beaucoup de débats au sujet des doigts. Comment la main (ou tout autre membre) sont-ils retirés du moule en paraffine? sont-ils dématérialisés ou retirés à la manière ordinaire? L'un ou l'autre procédé serait employé, paraît-il, suivant les exigences du monle. Comme preuve du premier cas le retrait de la main du moule à la manière ordinaire, est physiquement impossible; ces cas sont arrivés et j'en fournirai un exemple plus tard, ce détail donnera toujours naissance à différentes opinions; l'essentiel est le fait lui-même, la production d'un tel moule dans des conditions de sécurité suffisantes. Ce moule présentant la forme parfaite de la main du médium, nous avons la preuve du dédoublement du corps, un phénomène dont l'établissement est l'A B C de la question de la matérialisation. Le moule présentant une forme différente, nous obtenons la preuve excellente d'un phénomène plus compliqué, conduisant à d'autres conclusions.

Je mentionne l'observation suivante. En examinant soigneusement le moulage original de l'une des mains de Bertie, en le comparant avec le moulage de la main du médium, je remarquai, avec surprise, ce qui suit : la forme de la main de Bertie a, en effet, la rondeur de la main d'une jeune femme, sa peau porte les caractères de son âge : or, le médium était une femme âgée, qui mourut peu après ces manifestations. C'est un détail que la photographie ne peut reproduire, qui démontre que la matérialisation est effectuée évidemment aux dépens du médium, parce que cette matérialisation semble créer une combinaison, composée de formes organiques données, avec quelques transformations définies, eu égard à la force qui organise cette matérialisation. Quand M. Oxley m'envoya ses moules, je fus satisfait de trouver, dans sa lettre, la même observation.

La jeunesse et l'âge sont aisément discernables dans ces moulages : en somme, ces formes psychiques, qui conservent leurs propres formes, pleines de jeunesse, sont néanmoins, amplement construites à l'aide *du corps* du

médium, et par suite, elles en portent nécessairement les traces. Les veines fortes sont particulièrement apparentes sur la main, et nous en avons une preuve indubitable, car ce détail caractéristique est propre à l'organisme de la main du médium, personne âgée.

Il s'agit ici de la main de l'esprit qui se nomme Lily.

Traduit du *Light*. (*A suivre.*) ALEXANDRE AKSAKOW.

EFFETS CURIEUX DE MAGNÉTISME

17 juin 1888, Monsieur l'administrateur : Je crois bien faire en vous signalant une expérience dans laquelle j'ai obtenu une espèce de succès. Cette expérience relève-t-elle du magnétisme ou du spiritisme? Je ne saurais me prononcer. Voici en quoi elle consiste :

J'avais lu, dans l'ouvrage de M. Jacolliot, intitulé : « *Voyage au pays des fakirs charmeurs* » qu'un fakir, doüé d'une faculté étrange, en posant sa main sur les bords d'une grande vasque de bronze, pleine d'eau, sans toutefois toucher la surface du liquide, était parvenu, au bout d'une heure, à produire d'abord de simples rides, puis, insensiblement, des bouillonnements; enfin, comme si une tempête se fût formée subitement, l'eau s'agita avec violence, de petites vagues s'élevèrent très haut, et le liquide s'élança en grandes masses et avec impétuosité par dessus les bords du récipient.

Vivement frappé de ce fait, il m'a pris fantaisie de le reproduire dans la mesure de mes faibles moyens, et j'ai essayé de suivre, *non passibus æquis*, les traces du thaumaturge indou.

J'ai fait placer, sur un guéridon, une simple cuvette en porcelaine pleine d'eau de puits jusqu'aux bords.

Trois personnes de différents degrés de sensitivité (la plus sensitive l'est médiocrement), se sont placées à genoux sur des chaises, autour du guéridon, gardant un profond silence, et les lèvres complètement closes. Leurs mains, élevées de deux à trois pouces au-dessus de l'eau, se touchaient par les petits doigts.

Au bout de dix minutes, l'eau se rida très légèrement, d'une façon presque imperceptible, puis les rides s'accentuèrent, et enfin se transformèrent en bouillonnements très prononcés. L'eau était agitée, remuée comme si de petits poissons frétillaient dans son sein.

De trois pouces, j'ai fait descendre les mains à deux pouces, et le bouillonnement a augmenté.

Je crois inutile d'ajouter que j'ai veillé avec soin à ce que, par suite de la fatigue que causait aux sujets cette attitude peu commode, leurs mains,

ne pussent toucher l'eau. Jamais les mains ne sont descendues au-dessous de deux pouces, au-dessus de la surface de la cuvette.

J'ai remarqué que les rides et les bouillonnements se manifestaient par moments, et surtout lorsque les mains des patients se baissaient de trois à deux pouces. Ces rides et ces bouillonnements semblaient avoir pour cause les effluves magnétiques qui, de temps en temps, se dégageaient des mains des opérateurs.

La séance a durée une demi-heure; j'ai fais boire de cette eau à mes sensitifs et il lui ont trouvé un goût faiblement acide, avec une légère saveur sulfureuse.

J'ai recommencé l'expérience, plusieurs jours de suite, avec le même résultat.

Quoique mon petit succès ne puisse égaler les prouesses étonnantes du fameux fakir, j'ai pensé qu'il n'était pas tout à fait indigne d'être noté.

Veuillez agréer, Monsieur l'administrateur. l'expression de mes sentiments les plus distingués.

HORACE PELLETIER,
Président de la Société d'agriculture de la Vesche,
Conseiller d'arrondissement, Officier d'Académie, etc.,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

MALADIES MENTALES ET NERVEUSES

Guéries par le Dr A. VOISIN, médecin en chef de la Salpétrière (1).

LYPÉMANIE AVEC HALLUCINATIONS. — GUÉRISON. — La nommée Du..., 35 ans, est entrée dans mon service, le 15 janvier 1888, dans un état de lypémanie avec hallucinations et agitation par intervalles. La physionomie est maussade, sombre; elle ne répond à aucune question; elle ne veut pas se laisser examiner; elle résiste à l'auscultation, à l'étude de la sensibilité de la vision. Elle se livre à des violences sur les employées et les autres malades.

Elle va et vient, par moments elle cherche à s'évader, et il est impossible d'obtenir d'elle le moindre travail. Traitement : Bains, injections de morphine.

28 février 1888. L'état étant resté le même, j'essaie de l'hypnotiser par l'application d'une main sur le front et la pression sur les yeux. J'obtiens le sommeil au bout d'un quart d'heure. *Suggestion* : Se déshabiller, se coucher et dormir dans son lit jusqu'au lendemain matin. 29 février. La suggestion a réussi.

(1) Tiré de la *Revue de l'Hypnotisme*.

Je l'endors de nouveau, et je lui suggère de ne plus aller et venir, d'aller travailler à l'atelier et de gagner 1 franc, pendant les trois derniers jours de la semaine. 3 mars. La suggestion a réussi. La malade est calme ; elle répond à mes questions ; elle me dit qu'elle a des rages qui la portent à frapper, qu'elle n'est pas sûre d'elle-même, qu'elle ne peut rester en place.

Je l'endors. *Suggestion :* Ne plus avoir de rages ; rester calme ; travailler à l'atelier et être tranquille. 5 mars. Elle travaille ; elle se refuse à revêtir un costume pour le bal de la Mi-Carême qui est donné à nos malades, et elle ne veut pas y participer. Je l'endors. *Suggestion :* Continuer à être calme ; revêtir le costume qui lui est destiné et prendre sa part du bal.

10 mars. Elle a mis le costume, a été au bal sans résistance et y a dansé jusqu'à la fin. 18 mars. Elle me dit qu'elle est plus lucide, qu'elle n'a plus le regard terne, qu'elle n'a plus peur de faire mal, qu'elle est sûre d'elle ; qu'elle n'a plus de rages, qu'elle a encore des moments de surexcitation, mais qu'elle reste calme. Je l'endors. *Suggestion :* Elle n'a plus de surexcitation ; elle est sûre d'elle-même ; elle n'a plus à craindre de faire du mal à personne ; elle est guérie. Elle gagnera plus de 2 francs dans la semaine.

25 mars. Elle va absolument bien; elle a gagné 3 fr. 85; sa physionomie est enjouée. On n'a plus rien observé de morbide.

DIPSOMANIE DATANT DE DOUZE ANS. — GUÉRISON PAR LA SUGGESTION HYPNOTIQUE. — La nommée Fa..., âgée de 31 ans, est entrée, le 3 janvier 1888, dans mon service pour un état de dipsomanie remontant à plusieurs années. Pas d'hérédité nervoso-mentale, mais il existe de l'hérédité tuberculeuse du côté paternel.

Cette femme n'a jamais été menstruée naturellement ; elle a des menstrues déviées, toutes les trois semaines ou tous les mois. Son appétit est depuis longtemps irrégulier ; elle reste plusieurs jours sans manger, mais elle est toujours altérée et elle boit beaucoup d'eau rougie ; elle est arrivée à boire, depuis plusieurs années, du vin, de l'eau-de-vie et de l'eau de mélisse, et à s'enivrer. Son caractère est devenu très changeant, maussade, sombre ; elle a eu, par moments, du délire, parlant de tuer et d'incendier.

A son entrée, sa physionomie est sombre, elle ne répond presque pas aux questions ; elle accuse des douleurs dans la région précordiale, dans le ventre, dans le dos ; des étouffements. Je constate des points douloureux à la pression au-dessus et au-dessous du sein gauche, dans la région iliaque gauche. Pas d'anesthésie, pas de rétrécissement du champ visuel, ni de dyschromatopsie. La venue mensuelle des menstrues par l'anus a été constatée plusieurs fois par moi-même ; elle est précédée par des coliques et de la diarrhée pendant vingt-quatre heures. Elle dure deux à trois heures.

La quantité de sang rendue dans les premières heures est d'un verre à bordeaux au moins. Il est bien rouge.

Début du traitement par la suggestion hypnotique le 31 janvier 1880. Elle est endormie rapidement et en léthargie. *Première suggestion :* Me dire le lendemain le nom de la boisson avec laquelle elle s'enivrait. Le lendemain, elle vient à moi et me dit qu'ele s'enivrait avec de l'eau-de-vie.

Deuxième séance. *Suggestion :* Ne plus avoir soif entre les repas et détester l'eau-de-vie. Ne plus avoir la figure sombre. M'aborder chaque matin la face souriante. Dès le lendemain et les jours suivants, sa physionomie est souriante ; les employées m'apprennent qu'elle ne demande plus à boire comme avant et elle déclare qu'elle n'est plus tourmentée par la soif. Cette transformation persiste le 27 mars.

Ce n'est plus la même physionomie ; cette femme travaille et s'occupe dans le service.

J'ai eu récemment la pensée de prolonger le sommeil hypnotique chez des aliénées pendant toute la durée de l'époque menstruelle, en raison de l'agitation maniaque, des violences et de l'état exotique qu'elles présentaient à ce moment. Le succès a répondu à mes efforts.

Voici deux observations à l'appui de ce mode de traitement que j'emploie depuis quatre mois :

1^c^ *La nommée X...*, âgée de 20 ans, est entrée dans mon service il y a un an, dans un état d'agitation indescriptible. Elle était d'une violence extrême, elle se roulait par terre, déchirait ses vêtements, se refusait à tout travail. Cette agitation augmentait encore pendant ses menstrues et il était nécessaire alors de lui mettre la camisole. Elle avait sans cesse, pendant cette période, l'injure à la bouche ; elle se servait d'expressions grossières et même ordurières. Je la soumis au traitement de l'hypnotisme. Je l'endormis au commencement de ses règles et lui ordonnai de dormir pendant six à sept jours, de rester couchée et de ne se lever que pour satisfaire ses besoins ; de manger ce qu'on lui présenterait, d'aller le matin faire sa toilette.

Les suggestions ont réussi ; c'est ainsi que cette malade se lève, comme je le lui ai suggéré, pour aller aux cabinets ; le matin, pour aller au lavabo faire sa toilette. Elle tient les yeux presque absolument clos et ne parle à personne pendant ses allées et venues, puis elle se recouche, et depuis quatre mois que je la fais dormir pendant tout le temps des périodes menstruelles, je suis arrivé à remplacer l'agitation cataméniale par une habitude de calme qui me paraît influencer son état pendant le reste du mois, si j'en juge par la différence de sa conduite, de ses façons d'être pendant les trois semaines qui s'écoulent entre les dernières époques cataméniales.

2° *La nommée X...*, âgée de 19 ans, est entrée dans mon service il y a un an. Cette malade était agitée, remuante, turbulente même en tout temps; mais aux époques menstruelles l'agitation s'accompagnait d'actes désordonnés tels qu'il était nécessaire de lui mettre la camisole pendant cette période. Sous l'influence des menstrues, elle se roulait à terre; elle relevait ses jupes et proférait des paroles grossières, ordurières même. Il y a quatre mois, j'essayai de l'hypnotisme pour calmer cette jeune fille; je l'endormis au commencement de l'écoulement menstruel, lui suggérai de dormir pendant cinq ou six jours, d'être calme quand elle se réveillerait. Le résultat a été le même que chez la précédente.

On m'a dit, à propos de mes observations de guérison de femmes aliénées par la suggestion hypnotique, que toutes ces malades étaient hystériques. Mais en supposant que cela fût exact, et il n'en est pas ainsi, la guérison de cette forme de folie ne serait-elle pas un grand progrès dans le traitement de cette maladie? Les asiles ne renferment-ils pas une grande quantité d'aliénées hystériques qui, faute d'un traitement approprié, sont devenues incurables, et ces hystériques ne sont-elles pas souvent tombées dans l'incohérence, la démence; n'en voit-on pas fréquemment qui inspirent le dégoût et la pitié par leurs tendances à boire et à voler, par leurs calomnies, leurs mensonges, leurs roueries, par leur méchanceté, par leur saleté, par leur sensualité, par leurs actes obscènes et contre nature, par leur gloutonnerie animale qui les porte à se satisfaire par les moyens les plus sales et les plus dégoûtants, et ne sont-elles pas ordinairement dangereuses par leurs impulsions violentes?

J'affirme que la guérison des aliénées hystériques par suggestion hypnotique suffit largement à établir l'utilité et les bienfaits d'un traitement qui peut empêcher l'évolution de cette maladie redoutable.

Remarque : Nous l'espérons vivement, les observateurs de haute qualité tels que M. A. Voisin doivent entrevoir autre chose que de la matière inerte dans l'organisme des malades qui offrent des phénomènalités si remarquables; la puissance de la volonté, celle de la parole d'un homme sur un autre, doit porter le véritable investigateur à des conclusions qui se rapprochent des nôtres, et nous sommes les élèves d'Allan Kardec.

LECTURE DU *BANNER OF LIGHT*

Le journal le *Banner of Light*, Boston (Etats-Unis) du 16 juin dernier, est rempli de matières intéressantes. A la première page, se trouve un document important, dû à une plume exercée qui examine dans tous les sens, au point de vue légal surtout, la question ou la cause dans laquelle a figuré

dernièrement, à New-York, Madame *Dis Debar*, médium pour l'obtention de dessins et de peintures à l'huile, exécutés presque instantanément.

Ce document occupe trois colonnes et demie (petit texte) de ce grand journal de huit pages.

L'auteur ne signe pas son article, mais je crois reconnaître en lui l'ex-juge Nelson Gross, de New-York, homme éminent qui rend de grands services à la cause. Il envisage froidement et profondément son sujet, critiquant sévèrement le juge, le procureur du district, et les avocats de la partie adverse qui ont, dit-il, outrepassé les limites légales et celles de la moralité, en se faisant les instruments complaisants d'une conspiration inique dirigée, non tant contre le médium, que contre la *cause* ou la doctrine, que professent tant de millions de citoyens américains. C'est, ajoute l'auteur, une violation de la liberté et du droit de commun.

L'auteur dit que, dans une circonstance, il y a quatre ans, le juge en question aurait déclaré devant le public et la cour, qu'il ne prendrait pas le serment d'un spirite : qu'il suffisait qu'une personne crût à la communication des deux mondes pour perdre sa qualité de témoin.

Sous tous ses aspects, cette cause à sensation ne repose sur rien de solide ; son mérite intrinsèque est nul, car l'accusation principale, dirigée contre l'accusée : « d'avoir conspiré pour s'emparer des biens de M. Luther, R. Marsh » (un avocat des plus éminents du barreau de New-York, et homme très estimé), est tombée à plat dès le premier examen. M. Marsh lui-même, se prononça positivement contre la dite insinuation et démontra le contraire.

L'attaque au point de vue légal, ayant manqué son but, s'étant effondrée, on eut recours à des considérations qui ne ressortaient nullement du chef de l'accusation — ce qui prouvait « conspiration », non pas de la part de l'accusée, mais de la part du personnel dirigeant de la cour.

L'auteur du document en question ne cherche nullement à prouver que le médium accusé, Mme *Dis Debar*, est sans tache, *la médiumnité n'étant qu'un produit de l'organisation* ; mais il avance des faits, bien constatés, qui prouvent que Mme Dis Debar, en maintes circonstances, où il lui aurait été impossible d'exercer de la supercherie, a donné des preuves irréfragables de sa médiumnité artistique. Ce document est écrit, *au nom d'une Organisation pour la défense de la cause Spirite à New-York*. Son titre est : *American spiritualist Alliance.*

A la sixième page du *Banner of Light*, il y a toujours cinq colonnes destinées à la publication des communications d'esprits ; deux fois par semaine elles sont données en des séances publiques, dans le local même du *Banner of Light*, par le médium de ce journal. Ce médium endormi par les

esprits incarnés en lui, commence d'abord par répondre soit aux questions que lui soumet l'auditoire, soit à celles venues par voie de correspondance; ensuite, chaque esprit, incarné en ce médium, dicte ce qu'il veut publier, afin de se faire reconnaître par les siens ou par ses amis.

Souvent il arrive que des personnes présentes dans l'auditoire déclarent reconnaître l'esprit qui parle par le médium. D'autres fois, ce sont des absents qui écrivent au *Banner*, et qui vérifient les communications données.

On publie ces lettres. Un sténographe est toujours présent auprès du médium pour écrire ce qui est communiqué à l'aide de ce dernier. Ces deux employés sont payés à l'année par l'administration du journal.

Dans le dernier numéro, je vois (comme cela arrive souvent) qu'un questionneur a abordé le sujet de la réincarnation; les réponses de l'esprit — comme de coutume — ne cherchent pas l'équivoque, mais elles maintiennent cette doctrine, tout en reconnaissant, néanmoins, que le peuple n'est pas appelé encore à recevoir cette vérité essentielle.

Un autre questionneur aborde un autre sujet qui, ici comme de l'autre côté de l'Atlantique, est envisagé de bien des façons, suivant l'avancement spirituel de l'être qui cherche. Ce questionneur veut savoir quelle différence il y a entre l'esprit et l'âme, et quel est l'état de l'âme avant de prendre un corps matériel. Il désire aussi connaître si on vieillit dans l'autre monde, ou si on reste stationnaire sous ce rapport ?

L'esprit répond à la première question : que l'âme est le principe universel qui anime l'esprit et l'être matériel; qu'il dirige l'un et l'autre; que l'état de l'homme, avant de prendre un corps matériel, ne diffère en rien d'un état à un autre, soit antérieur, soit ultérieur aux conditions spirituelles ou matérielles dans lesquelles elle se trouve. Que certains esprits manquant encore d'élasticité de caractère, se laissent aller à des idées sombres et reflètent sur leur périsprit, une sorte de nuance de vieillesse, et que cet état est loin d'être général. HENRY LACROIX.

UN ASTRONOME DÉSIRÉ

En lisant le tome III des *Lectures sur l'astronomie*, par notre ami, M. Camille Flammarion, nous voyons le mouvement des planètes et leur rotation, et nous sommes enchantés de la clarté des calculs que nous donne Camille Flammarion, ce travailleur si vaillant pour le bien de l'humanité.

Il y a de cela quelques années, à Mexico, des personnes mal intentionnées faisaient courir le bruit que ce digne astronome était devenu fou; nous étions préparés à réfuter cette assertion, selon nous erronée, lorsque des



défenseurs de Flammarion surgirent de tous côtés ; les calomniateurs noirs rentrèrent on ne sait où, car ils ne s'étaient pas attendus à une telle levée de boucliers.

Actuellement quelle différence; l'annonce d'une nouvelle œuvre de C. Flammarion, la met dans toutes les mains; chacun par la pensée, veut communiquer avec lui.

En 1886, tous les journaux du Mexique annonçaient l'arrivée de Flammarion à l'île de Cuba; il devait aussi visiter le Yucatan, Vera-Cruz, Puebla et Mexico.

A la Vera-Cruz, tous ses amis, et ils sont nombreux, se proposaient de lui faire une réception. Chaque fois que je me rendais dans le laboratoire de *la Merced*, lieu choisi pour nos discussions journalières, 3 docteurs, 2 pharmaciens, 1 physicien, etc., m'adressaient des questions à ce sujet. Voici de Lagrange, disait le Dr del Rio, il doit savoir bien plus que nous sur le voyage de notre astronome. Viendra-t-il cette semaine, ou la semaine prochaine?

Je répondais : Tout ce que je puis vous dire, messieurs, c'est que M. C. Flammarion est en Europe, livré à ses chères études.

Tu n'es pas franc, me répondait-on; tu le sais, cependant, nous t'interrogeons avec de bonnes intentions, respectables en ce sens, qu'il s'agit pour nous d'avoir l'honneur de le saluer à son débarquement, et certes tu seras en notre compagnie.

Chaque fois que je sortais, des passants m'arrêtaient pour m'adresser les mêmes questions. Dans toutes les Amériques, si on honore les astronomes, on estime bien plus grandement l'astronome qui, pense-t-on, est spirite, et pour tous les hommes de progrès, ici, le spiritisme doit transformer les institutions et les hommes.

Ce fait prouve que notre cause fait de grands progrès, que si on place bien haut un astronome tel que C. Flammarion, on espère beaucoup de l'esprit de justice que doit faire naître et répandre le spiritisme.

Votre ami : DE LAGRANGE.

NÉCROLOGIE : Mme VEUVE MALYE, spirite dévouée, réputée pour sa bonté, est décédée à Alger, à l'âge de 69 ans, après de cruelles souffrances supportées, nous dit M. Michel Lovera, « avec une résignation et un courage qu'elle puisait dans ses croyances rationnelles en la vie future, en l'immortalité de l'âme, en la puissance de la méditation et de la prière. L'enterrement spirite s'est fait au milieu du plus grand recueillement; notre drap que vous avez fait faire à Paris, a servi pour la première fois; il a été très remarqué.

« Voici les appréciations des journaux : la *Dépêche algérienne*, le *Radical algérien* et le *Petit colon algérien.* »

Nous donnons le récit du *Petit colon*, qui résume les impressions des autres journaux :

« UN ENTERREMENT SPIRITE. — Mercredi, 20 juin, à 4 heures et demie du soir, Mme veuve Malye, demeurant rue Michelet, 49, à l'Agha, a été enterrée suivant les usages spirites.

« Son cercueil était couvert d'un drap mortuaire bleu, avec bordure et six glands en argent. Un soleil en or, gravé au milieu, était entouré des deux inscriptions suivantes : *Spirite d'Alger*, et *Hors la Charité point de salut*.

« La levée du corps était imposante. M. Carbonnel, instituteur honoraire, a lu d'une manière bien sentie la prière de circonstance pour les morts.

« Le cortège, composé en grande partie de dames, s'est mis en marche avec beaucoup de recueillement. Les curieux étaient nombreux sur son passage.

« Sur les bords de la tombe qui venait de recevoir les dépouilles mortelles de la défunte, M. Alaur a pris la parole. Dans une courte allocution, il a vivement impressionné tous ceux qui l'écoutaient. Sans sortir de la thèse générale de la philosophie spiritualiste, il a fait en termes heureux le tableau saisissant de l'immortalité et des évolutions de l'âme humaine. Ses paroles empreintes de sentiments élevés et d'accents touchants, traduisaient avec bonheur les croyances de ceux qui espèrent en l'ascension des êtres et en la succession progressive des existences dans le monde universel.

« Ce premier enterrement spirite a été très remarqué. »

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
LE PHARAON MERNEPHTAH, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr.
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Pozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et pluralité des mondes, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, rue Madame, 52, et rue Corneille,3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31ᵉ ANNÉE | Nᵒ 15 | 1ᵉʳ AOUT 1888.

LE SIÈGE SOCIAL de la *Société scientifique du spiritisme* et *sa librairie* seront transférés, 24, *rue des Petits-Champs*, entrée 1, rue Chabanais, du 30 juillet au 15 août 1888. Les réparations du nouvel appartement nous obligent à reculer notre déménagement.

A M. P.-G. LEYMARIE

Directeur de la *Revue Spirite*, administrateur de la *Société scientifique du spiritisme.*

COMMISSION EXÉCUTIVE DU SPIRITISME A BARCELONE (Espagne).

Honorables sociétaires, et dignes représentants de l'immortel ALLAN KARDEC.

La commission exécutive, réunie en séance du 4 courant, vous offre, à l'unanimité, l'hommage de son profond respect et de son affectueuse sympathie.

Elle vous supplie d'employer votre influence pour aider au succès du premier congrès spirite international que les spirites Espagnols ont l'intention de réunir le 8 septembre prochain, à l'occasion de la présente exposition.

De plus, cette commission réitère l'invitation faite par la circulaire du 20 avril dernier à votre respectable Société, et à nos frères de tous les pays, pour le dit congrès ; elle vous prie de vous joindre à cette réunion, qui formera un conseil spirite universel, suprême autorité de notre école dans le monde, d'après l'article 2 de la circulaire sus-mentionnée.

Enfin, la Commission vous supplie de prendre part à la discussion sur les sujets énoncés dans cette feuille en choisissant ceux qui vous agréeront davantage, ou quelqu'autre que vous jugerez convenable quoiqu'il n'ait pas été indiqué dans le questionnaire.

Nous avons l'honneur de vous prier de transmettre la présente à tous vos correspondants et à l'honorable Société que vous dirigez si dignement.

Nous regrettons de ne pas connaître le nom de tous les correspondants auxquels nous aurions écrit directement ; qu'ils considèrent cette lettre comme une invitation personnelle.

En attendant votre réponse affirmative, le plus tôt possible, nous vous renouvelons l'hommage de notre profond respect.

Barcelone, 15 juillet 1888.

Le Président : FACUNDO URICH.

Le Sécrétaire : L. LUIS P. ROMEU.

4 *juillet* 1888 : Entre autres décisions, nous avons pris les suivantes, à la majorité des votes :

Le premier Congrès international spirite se réunira à Barcelone, le 8 septembre 1888, selon l'article 2 de la circulaire du 15 avril 1888, émanée de la Commission exécutive et expédiée aux centres spirites de tous les pays.

Dans ce Congrès, manifestation solennelle de notre philosophie, les questions suivantes devront être développées et résolues :

1° Quelle est l'histoire du spiritisme.

2° Quelles sont ses tendances.

3° Quel est son état actuel.

Ces trois points seront développés en français et en espagnol, uniquement, par deux orateurs qui parleront ces langues, orateurs désignés préalablement par la Commission exécutive qui présidera le Congrès.

Le Congrès se réserve le droit de rectifier les opinions émises par les orateurs lorsqu'elles ne seront pas conformes aux enseignements de l'école spirite, d'après l'illustre Allan Kardec.

Les comptes-rendus des séances, pendant lesquelles seront discutés les trois points ci-dessus, seront publiés et adressés personnellement, à tous les spirites qui en feront la demande sept jours avant le congrès; un exemplaire sera offert à tous les journalistes et correspondants espagnols et étrangers choisis par la Commission exécutive.

On invitera aussi un grand nombre de personnes jugées compétentes en de telles questions.

Personne n'aura le droit de prendre la parole, sauf les membres de la réunion, les orateurs désignés préalablement, les personnages reconnus comme philosophes et spirites, lesquels devront s'exprimer dans l'un des deux idiomes sus-nommés : Espagnol et Français.

Le Congrès, d'après l'article 2 de sa susdite circulaire, choisira la cité où sera le siège social de l'école spirite, celui du Conseil spirite général; ce conseil sera chargé d'établir de cordiales relations entre toutes les sociétés de la terre; il aura pour mission de les diriger dans toutes les occasions qu'il jugera opportunes.

Le dit Centre s'intitulera :

CONSEIL SPIRITE UNIVERSEL

A cet effet, la discussion sera ouverte sur ces deux autres questions :

1° Raison et attributions du Conseil ?

2° A quelle Société doit être attribuée la présidence de ce Conseil ?

L'Élection de cette présidence aura lieu par vote secret.

Les séances consacrées à ces deux questions seront secrètes, et composées, seulement, des délégués des sociétés et des personnages officiels.

Il y aura, préalablement, trois tours de scrutin; ensuite, trois autres tours, comme contrôle des premiers tours de scrutin, et à propos de leurs rectifications.

Les orateurs qui le désireront, pourront avoir la parole, avec ou sans interprètes.

Le Conseil, ou commission exécutive, se réserve de choisir, en séances privées, mais sans débats et sans votes, l'acceptation ou le refus de projets ayant pour but le progrès de la doctrine; lecture de ces projets sera donnée par le secrétaire du Congrès.

Une fois acceptés, les dits projets seront soumis au Conseil qui statuera sur leur acceptation définitive.

Les projets refusés seront remis à leur auteur avec la décision motivée prise à leur égard.

Pour tous les votes, chaque représentant d'une Société n'aura qu'une seule voix, à moins que le même individu ne représente deux ou plusieurs sociétés; dans ce cas, il aurait autant de voix qu'il représenterait de sociétés.

Les personnes qui assisteront au Congrès, auront, pour cette raison, chacune droit à un vote.

Barcelone, le 8 juillet 1888.

Le Président : Vicomte DE TORRES SOLANOT.

Le Secrétaire : S. LUIS L. ROMEU.

Note de la rédaction : Le Congrès de Barcelone, et ceux qui auront lieu très certainement après celui-ci, à Bruxelles, Rome, Londres, Paris, etc., n'ont pas qualité pour régenter les centres spirites.

Toute décision, prise en ce sens, ne serait pas la bienvenue et froisserait bien des consciences.

Ne l'oublions pas, un courant nous emporte vers l'indépendance des idées, vers la libre-pensée et le libre-arbitre. Il serait téméraire de remonter ce courant.

Nous sommes une philosophie spiritualiste, très positive dans le fond, l'adepte spirite n'étant convaincu que par le fait rationnel et brutal.

Il ne peut donc suivre les errements des vieilles églises et le spiritisme est anti-dogmatique.

Adeptes d'une science sérieuse, fille du bon sens, profondément morale, nous devons l'universaliser par l'esprit de justice.

Un congrès, réunion d'hommes de bonne volonté, doit être, selon nous, un centre de consultation.

Tout penseur doit y défendre son opinion, avec la conviction qui le caractérise.

L'assemblée note les opinions diverses, pour en faire jaillir des vues plus larges, plus en harmonie avec le progrès.

Des desiderata étant nettement formulés, le Congrès, s'il y a lieu, les dissèque à l'aide de la discussion, et leur mérite étant reconnu, les livre ensuite au *consensus omnium*.

D'autres congrès successifs réformeront ce que l'expérience condamnera ; ils donneront à tous les centres un peu plus de lumière et de vérité.

L'investigation suivie donne seule de bons résultats, et l'homme qui médite, en tire de bons fruits.

C'est ce que nous dirons à Barcelone, au nom de la Société scientifique du Spiritisme, si rien n'y met obstacle.

Les amis de la cause, qui suivent attentivement sa marche en avant, doivent se faire inscrire comme membres du Congrès.

Cette réunion nous offrira un intérêt puissant, et les hommes de bonne volonté s'y sentiront les coudes.

Pour se faire inscrire, s'adresser à M. S. Luis. P. Romeu, secrétaire de la Commission exécutive, chez M. Facondo Urich, Calle de Ciento, n° 388. Prâl 2ª, a Barcelona. Espagne. P. G. Leymarie.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

LA TÉLÉPATHIE.

I

J'ai sous les yeux l'article que Mr. Raphaël Chandos a consacré, dans la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Phantasms of the living* (1). Je vais parler encore de cet ouvrage. Il est bon, à mon avis, si nous voulons tenir nos lecteurs au courant du mouvement en avant que fait, chaque jour, le spiritisme sur le terrain de la science, de ne laisser passer aucune occasion de citer les livres qui tendent à faire un rapprochement désiré par tous les spirites. Or, l'œuvre de MM. Gurney, Myers et Podmore est dans ce cas, et c'est ici le moment de regretter qu'elle n'ait pas encore été traduite en langue française. Ces deux volumes, en effet, ouvrent à la science des horizons nouveaux, n'en déplaise aux critiques qui s'occupent des *Phantasms of the living*. Ils n'ont pas moins d'importance que les *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme* de William Crookes — peut-être même en ont-ils plus, — parce qu'il s'agit là de faits ne pouvant être réfutés avec la désinvolture, le sans-gêne et le parti pris apportés par différents écrivains à l'examen du phénomène des *matérialisations d'esprits* et des *photographies* de ces mêmes matérialisations.

Il n'est pas question en effet, ici, de faits très rares obtenus par des expérimentateurs en des conditions spéciales et avec le concours de médiums ayant déjà subi un entraînement favorable à la production des phénomènes. Il s'agit, au contraire, d'apparitions fréquentes, constatées par des gens d'un désintéressement d'autant plus grand que le phénomène se manifeste inopinément, à leur insu; qu'il n'a été désiré ni par eux, *médiums d'un jour*, ignorant leur pouvoir, ni par aucun expérimentateur. Il serait inutile d'ailleurs d'insister sur ce point, puisque la science, qui ne veut pas encore entendre parler des photographies *réelles* d'esprits, admet parfaitement les apparitions de *fantômes*, dans les conditions indiquées par MM. Gurney, Myers et Podmore, et donne à ces apparitions le nom d'*hallucinations véridiques*. Les auteurs des *Phantasms* appellent, de leur côté, *impressions télépa-*

(1) Voy. *Revue des Deux Mondes* du 1er mai et *Revue Spirite* du 1er juin.

thiques ces mêmes phénomènes et, aujourd'hui, la *Télépathie* préoccupe si bien les savants et les philosophes que la *Revue des Déux-Mondes*, ellemême, se décide à faire connaître à ses lecteurs l'existence des *Phantasms of the living*, un an et demi, il est vrai, après l'apparition de l'ouvrage à Londres. Mieux vaut tard que jamais !

II

M. Raphaël Chandos, en même temps qu'il présente cet ouvrage aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, fait, à l'égard de la science, quelques réflexions d'une grande justesse : « ...Si nous étions sincères avec nous-« mêmes, dit-il, nous reconnaîtrions que cette science contemporaine, dont « nous tirons vanité, n'est pas si sûre d'elle-même, et ne va pas si haut et « si loin qu'on affecte de le croire. » Et, plus loin, il ajoute : « Mais, si « sérieuse qu'elle soit, cette science, limitée à certains objets et à certaines « méthodes, s'agiterait dans un très étroit espace. Moins d'erreurs qu'autre-« fois c'est possible ; mais bien peu de grandes vérités en plus. Heureuse-« ment il se trouve des investigateurs hardis qui n'ont peur ni des contra-« dictions, ni des sarcasmes et qui osent sortir des chemins battus. Ils font « en cela œuvre de savants, car ce qui fait le savant, c'est la hardiesse dans « la curiosité, ainsi que le soutenait M. Charles Richet, il y a quelques « jours.

« A ce compte, les auteurs des *Phantasms of the living* sont bien vraiment « des savants. Ils ont osé encourir le reproche d'être absurdes ; ils n'ont pas « reculé devant un immense labeur, et leur curiosité sans limites est allée « s'attaquer au plus grand mystère de la vie humaine.

« Existe-t-il, oui ou non, autour de nous, des êtres supérieurs à l'huma-« nité, ou, pour mieux dire, différents de l'humanité ? Depuis notre enfance, « nous avons été si bien habitués à ces mots de fantômes, esprits, revenants, « apparitions, spectres, qu'aucune explication plus détaillée n'est nécessaire. « Un revenant, un fantôme, c'est une image qui n'a pas de corps, qui cepen-« dant va et vient, parle et agit avec des allures humaines. On nous a bercés « avec de pareilles histoires.

« Si les vieilles nourrices croient aux revenants, les savants n'y croient « pas, et on avouera que c'est une tentative quelque peu étrange et auda-« cieuse que d'associer les mots de fantôme et de science, et de soumettre à « un vrai et scientifique contrôle les récits de revenants. Mais, après tout, « pourquoi pas ? Qui donc se croirait le droit de limiter la vérité, et de déci-« der, avec l'étroit bon sens de l'heure présente, que telle chose est possible « et que telle autre ne l'est pas ? Pour ma part, je suis très reconnaissant à « MM. Gurney et Myers de leur courage. Il doit leur importer assez peu

« d'être ou non approuvés par les esprits forts qui ont appris la science dans
« l'épicerie ou la literie et qui ne croient qu'à ce qu'ils ont vu. Pour ces
« grands philosophes de boutique, le seul mot de revenant fait hausser les
« épaules et amène un sourire de dédain. Il nous paraît que l'étude loyale
« du problème vaut mieux que ce vain mépris. Nous croyons que le savant
« consciencieux doit être assez sage pour ne pas railler avant d'étudier et
« pour se dire : Pourquoi non? Voyons un peu ce que l'on en peut affir-
« mer. Il n'y a aucune absurdité mathématique à admettre des revenants.
« Si l'on peut m'en donner la preuve, je ne me refuserai pas d'avance à l'accep-
« ter. Certes, je la demanderai formelle et sérieuse, mais je ne me reconnais
« pas le droit de repousser sans examen cette opinion et d'avoir pour elle
« un mépris que je n'aurais pas pour telle ou telle autre hypothèse.

M. Raphaël Chandos fait remarquer ensuite que les *Phantasms of the living* seront probablement toujours peu répandus en France. Il explique, avec raison, que cela doit tenir à ce que « nous avons horreur de tout ce qui
« dépasse nos conceptions de chaque jour. Ce qui dérange notre petite vie
« terre à terre, ajoute-t-il, nous répugne. Nous sommes foncièrement clas-
« siques, attachés aux vieilles opinions de nos ancêtres et nous maudissons
« ceux qui nous forcent à changer et à regarder un peu au-delà de notre
« routine. Le livre que publient MM. Gurney, Myers et Podmore n'a aucune
« de ces faciles qualités, et ce n'est ni une récréation, ni un délassement,
« que de lire ces deux gros volumes. Les auteurs ne cherchent pas à nous
« amuser ; ils n'ont pas de ménagements pour nos habitudes d'esprit. Ils
« nous introduisent de plain-pied dans des faits subversifs, qui, s'ils ne
« contredisent pas la science — un fait ne contredit pas la science, — au
« moins paraissent devoir rester en dehors de la science officielle, classique,
« telle qu'elle est enseignée par les académiciens et les maîtres d'école.

« Le but qu'ils se sont proposé est le suivant : Il y a, dans l'opinion pu-
« blique, comme une vague et confuse notion d'une relation de pensée entre
« deux personnes, relation qui ne peut être expliquée par les données scien-
« tifiques précises. Peut-on contrôler cette vague croyance? Peut-on
« apporter quelques preuves qui infirment ou qui confirment cette sympa-
« thie à distance, cette *télépathie*, suivant le néologisme qu'ils ont adopté?

« La télépathie peut s'exercer de diverses manières, soit dans le somnam-
« bulisme ou le sommeil par les rêves, soit à l'état de veille par des appari-
« tions. Il nous paraît que les plus intéressants des cas rapportés dans le
« livre des *Phantasms* concernent les apparitions, les fantômes. »

III

Ici M. Chandos éprouve un besoin commun à beaucoup de gens et qui ne

doit pas nous étonner. Le contraire serait, en effet, bien plus surprenant. Comme il est d'usage, quoique l'on raille la science officielle, de jeter la pierre à ceux qui les premiers ont forcé les savants à s'occuper des phénomènes spirites, l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* sent, lui aussi, le besoin de nous être désagréable. M. de Gasparin, dans son ouvrage sur les *Tables tournantes*; M.Louis Figuier, dans le *Lendemain de la mort* et dans son *Histoire du Merveilleux*; MM. Balfour-Stewart et Tait, dans l'*Univers invisible*; M. Charles Richet, plus récemment, dans son *Essai de psychologie générale*, et bien d'autres encore, parmi ceux qui admettent la réalité objective des phénomènes, ont obéi au même sentiment et au même parti-pris. Bref, M. Chandos ajoute :

« C'est donc des fantômes que nous allons parler ici. Leur démonstration « n'est pas une démonstration expérimentale et elle ne pouvait guère l'être, « car les fantômes et les revenants ne se prêtent pas à l'expérimentation. » (Qu'en savez-vous, M. Chandos?) Et ce critique, si bien renseigné, ajoute dédaigneusement : « Les spirites l'ont essayé et sans grand succès, « puisqu'aussi bien il semble qu'il y ait dans les apparitions des spirites « plus de jongleries que de réalités. C'est par une autre méthode que « MM Gurney, Myers et Podmore ont procédé. Ils ont consulté les personnes « ayant vu ou cru voir des apparitions et ils ont entouré leur enquête de « précautions multiples, ingénieuses, approfondies. »

Déjà dans l'ouvrage matérialiste cité plus haut, M. Charles Richet émet une pensée semblable, à peu près dans les mêmes termes. « Il ne suffit pas, « fait-il remarquer, de dire : L'intelligence survit à la vie du système ner- « veux. Cela est trop commode, en vérité, et il faudrait fournir la preuve et « une preuve *expérimentale* de cette audacieuse affirmation. Or cette preuve « n'a pas encore été donnée : les spirites seuls ont eu cette prétention et on « sait avec quel médiocre succès. »

Ainsi, tandis que l'un prétend que nous avons essayé *sans grand succès* et que les apparitions des spirites contiennent *plus de jongleries que de réalités*, l'autre fait allusion à nos affirmations qu'il qualifie d'*audacieuses* et à notre succès qui a été *médiocre*, paraît-il.

Il est, dans ce cas, bien flatteur pour nous de voir les savants se donner tant de peine pour réduire à néant un succès si peu dangereux. Pourquoi n'organisent-ils donc plus, comme autrefois, la conspiration du silence autour de nos jongleries? Pourquoi s'en préoccupent-ils? Il faut donc croire, comme on l'a déjà fait remarquer, *qu'il y a quelque chose là* et que ces prétendues *jongleries* ont une base sérieuse.

Cela est si vrai qu'ils font de leur côté des recherches, et qu'ils admettent, aujourd'hui, la réalité de la plupart des phénomènes. Cependant il est un

fait certain, incontestable, et MM. Chandos et Richet, aussi bien que MM. Gurney, Myers, Podmore et tous les autres hommes de science ou de philosophie qui s'occupent de la question, ne pourront le nier: c'est que, sans les spirites, *jamais* on n'aurait eu l'idée de s'aventurer sur le terrain où nous nous trouvons en ce moment. Si Allan Kardec n'avait rien écrit, jamais, à un moment donné, William Crookes n'aurait songé à faire ses recherches; jamais, plus tard, n'auraient paru les *Phantasms of the living*; le Dr Gibier n'aurait point écrit son *Fakirisme occidental*; le Dr Dupouy n'aurait pas, dans son ouvrage sur le *Moyen âge médical*, consacré plusieurs pages à la *Force psychique* (1); la *Société psychologique* de Londres n'existerait pas; celle de *Psychologie-Physiologique* de Paris serait encore à naître; enfin M. Charles Richet lui-même n'aurait point eu la curiosité d'interroger les tables, par un procédé de son invention qu'il a fait connaître dans la *Revue de l'hypnotisme* (2).

Il ne faudrait donc pas trop en vouloir aux spirites, messieurs les savants et messieurs les philosophes. Dites, si vous le voulez, qu'ils sont les alchimistes d'une science dont l'un de vous sera peut-être le Lavoisier, mais ne les traitez pas toujours de charlatans, de jongleurs et de malades. Cette appréciation partiale n'est point digne de vous et vous tombez, en l'émettant, dans la rengaîne banale du reportage à *tant* la ligne. En somme, si les Esprits n'existent pas, des phénomènes existent. Eh bien! je le répète, c'est grâce aux spirites que vous vous en êtes aperçus.

IV

Mais voyons, en finissant, ce que peuvent être, selon vous, ces phénomènes et pour cela revenons à l'article de la *Revue des Deux-Mondes*.

D'abord il est certain, pour M. Chandos, qu'il n'y a pas là la moindre hallucination ni un simple effet du hasard. « Ni la bonne foi des observateurs, « dit-il, ni le hasard de coïncidences fortuites extraordinaires ne peuvent « être invoqués; il faut admettre qu'il s'agit de faits réels. Si invraisem- « blable que la chose paraisse, ces hallucinations véridiques existent; elles « ont pris pied dans la science, quoiqu'on fasse, et elles y resteront. »

« Ce qui nous confirme dans l'opinion que MM. Gurney et Myers ont fait « œuvre de science, c'est que l'on trouve, autour de soi, sans trop de peine, « nombre de faits analogues à ceux qui sont rapportés par les observateurs « anglais. On n'ose pas les raconter, par crainte du ridicule, par une sorte

(1) Je parlerai prochainement de cet ouvrage qui contient des documents spirites intéressants.

(2) No du 1er janvier 1887.

« de scrupule dans la routine, qui nous fait hésiter dans notre pensée. Mais « soyons sincères avec nous-mêmes. Qui de nous ne connaît des faits de « cet ordre ? Pour ma part je suis à peu près sûr que la plupart des lecteurs « de cette courte notice ont, par devers eux, quelques faits analogues. Il « m'est arrivé bien souvent, quand je parlais de ces hallucinations véri- « diques, d'éveiller à la fois — ce qui est assez contradictoire — l'incrédulité « d'une part, et d'autre part, en même temps, tel ou tel souvenir d'un phé- « nomène du même genre. »

«... Alors que conclure ? Car enfin, il n'est pas admissible qu'il y ait des « revenants dans le sens que le vulgaire attache à ce mot. J'ai parlé plus « haut de fantômes ; mais il n'est pas un homme raisonnable qui puisse « croire à un fantôme, tant qu'on n'aura pas démontré sa réalité par des phé- « nomènes extérieurs manifestes, par une action chimique sur des plaques « photographiques, je suppose, ou par le mouvement d'objets matériels. « Donc nous n'admettons aucunement l'existence de ces revenants. Nous « supposerons, ce qui est beaucoup plus simple et par conséquent plus vrai- « semblable, qu'il s'agit là d'hallucinations. Ce sont certainement des hallu- « cinations, mais des hallucinations *véridiques*, suivant la très heureuse « expression de M. Myers, c'est-à-dire hallucinations étant en rapport avec « la réalité des choses. Ainsi M. Bard, voyant Mme de Tréville se promener « auprès de la tombe de son mari, a eu une hallucination, en ce sens que « l'image de Mme de Tréville n'avait aucune réalité en dehors de l'esprit de « M. Bard, et qu'un appareil photographique quelconque n'eut absolument « rien indiqué. C'était donc une hallucination de M. Bard, tout comme si « M. Bard eût cru voir devant lui Hercule avec la peau du lion de Némée. (1) »

On voit que M. Raphaël Chandos a lu attentivement les dissertations de M. Richet. Ce savant demandait, lui aussi, il y a trois ans, des photographies et des mouvements d'objets matériels. « Il faudrait absolument constater, « disait-il, une action sur les objets inanimés, par exemple, une impression « photographique ou un déplacement d'objet matériel, constaté par plu- « sieurs personnes dans des conditions scientifiques irréprochables (2). » J'ai eu l'honneur de faire remarquer à M. Richet que William Crookes avait obtenu tout cela, dans des conditions scientifiques qui devaient être des plus sérieuses (3). Depuis, le savant russe Aksakof a également obtenu *des photographies d'Esprits* avec le médium Eglinton. Ces faits sont rares sans doute, bien plus rares que ceux constatés dans les *Phantasms of the living*, mais l'autorité scientifique des hommes qui nous les présentent doit, il me

(1) Allusion à un fait raconté dans les *Phantams of the living*.
(2) Voy. *Revue philosophique* de septembre 1885.
(3) Voy. *Revue spirite* des 1er et 15 décembre 1885.

semble, leur donner une importance assez grande pour que le critique de la *Revue des Deux Mondes* en ait entendu parler. Dans une étude fort intéressante sur la *Force psychique*, dont les premiers chapitres seulement ont paru dans la *Revue Illustrée* (1), de Paris, un publiciste distingué, M. Yveling Rambaud, écrivait, il y a quelques mois : « M. Harley, de *l'Institut royal* de « Londres, qui a lui-même *photographié* le spectre de Katie King, dit : « Pendant vingt-cinq ans, j'ai été un incrédule entêté : des phénomènes « spirites s'étant produits tout à coup dans ma famille, cela me conduisit à « faire moi-même des expériences et ces expériences ont été faites de « manière à exclure toute possiblité de tromperie et d'illusion... ; ces « phénomènes sont d'une évidence écrasante et il est maintenant trop tard « pour en nier l'existence. »

On a donc pu photographier des Esprits, n'en déplaise à MM. Richet, Chandos et autres incrédules. Si toutes les *apparitions* ne peuvent pas être fixées ainsi par l'impression photographique, cela tient à ce que les médiums ne peuvent pas tous prêter une même quantité de force psychique à l'esprit visiteur. La *télépathie*, pour me servir du néologisme de MM. Gurney, Myers et Podmore, nous présente une série de phénomènes ; les *matérialisations* nous en montrent une autre. J'en dirai autant pour les *apports*, les *tables parlantes*, *l'écriture automatique*, etc. Et pour conclure, je me servirai des propres phrases de M. Chandos: « Malheur à la science qui se satisfait de ce « qui est acquis, qui apporte un programme immuable, dont elle ne veut « et n'ose sortir, qui croit avoir fait dire à la nature son dernier mot ! Mal- « heur à la science qui ne se régénère pas sans cesse ! Elle tombe bientôt « dans la décrépitude. Il lui faut une évolution perpétuelle et comme une « agitation révolutionnaire incessante. Si donc notre science contemporaine « ne cherche pas dans les régions, jusqu'à ce jour inaccessibles, où le progrès « l'entraîne, elle sera, dans quelque cent ans, aussi démodée que la scolas- « tique d'Abélard ou la mystique de Paracelse. »

Ces sages paroles font presque oublier le parti-pris que montrent les attaques, citées plus haut, du même écrivain, à l'adresse des spirites. Elles prouvent aussi que M. Chandos juge bien la science contemporaine. Mais qu'il se rassure. Cette science contemporaine « dans quelque cent ans » ne sera plus la même. Les successeurs des matérialistes actuels auront alors, et depuis longtemps, fait bonne justice de l'étroitesse de vues et des préjugés de leurs devanciers.

ALEXANDRE VINCENT.

(1) Voy. *Revue illustrée* du 1er janvier 1888.

CONDAMNATION DE L'HYPNOTISME PAR UN ÉVÊQUE

La question de l'hypnotisme n'avait pas encore été traitée jusqu'ici dans une lettre pastorale. C'est Mgr Sancha Hervas, évêque de Madrid-Alcala, qui aura, pour l'Espagne, l'honneur de cette initiative. Dans ce document, Mgr l'évêque de Madrid examine en détail toutes les explications, plus ou moins scientifiques, au moyen desquelles les partisans de l'hypnotisme essayent d'en nier le caractère surnaturel; il en fait l'histoire depuis ses origines jusqu'à ces derniers temps et, après en avoir énuméré les phénomènes, il les caractérise et en condamne la pratique, dans les termes suivants :

« Par tout ce que nous avons dit sur l'hypnotisme, vous pouvez comprendre, nos très chers fils, que, quelle que puisse être son importance et sa plus ou moins grande utilité comme élément thérapeutique, il n'est pas permis d'en user dans les conditions périlleuses où il s'est manifesté, parce que, dans l'emploi des moyens physiques pour produire des phénomènes qui ne sont pas naturels, on ne trouve pas la proportion rationnelle qui doit toujours exister entre la cause et ses effets; parce que ces effets recevant leur forme de la cause qui les produit, et les phénomènes de l'hypnose étant les mêmes que ceux du magnétisme, on peut en conclure, sans forcer aucunement le critérium logique, que la cause de la première doit être égale, au moins spécifiquement, à la cause de la seconde.

« Et comme les pratiques magnétiques sont condamnées par notre mère l'Eglise, en raison des circonstances superstitieuses et hérétiques qui les accompagnent, à plus forte raison doit-on tenir pour réprouvées les pratiques hypnotiques, toutes les fois que la personne qui y aura été soumise ne pourra s'en tirer, étant donnés les maux physiques et moraux qu'elles produisent, au témoignage même des hypnographes, sans un grave dommage pour sa dignité, sans l'affaissement de sa conscience, sans de répugnants désordres dans les affections de son cœur, sans un amoindrissement de sa liberté et sans de grands désordres en tout son être. »

En France, les évêques se sont montrés beaucoup plus libéraux. Ils ont pensé, avec raison, que l'hypnotisme appliqué dans un but médical et utile n'avait rien qui pût le faire mettre à l'index plutôt que tout autre procédé thérapeutique.

En 1846, Lacordaire fit, dans la chaire de Notre-Dame, une adhésion solennelle au magnétisme qu'il considère comme le dernier rayon de la puissance adamique, destiné à confondre la raison humaine et à l'humilier devant Dieu ; c'est un phénomène de l'ordre prophétique. Depuis, la cour

de Rome elle-même, après avoir combattu dans diverses lettres encycliques les abus du magnétisme, a déclaré, dans ces derniers temps, que la réalité des phénomènes de l'hypnotisme est tout ce qu'il y a au monde de plus incontestable, et de mieux prouvé, et que son usage est permis, intéressant et la science et la foi, quand il consiste dans le simple emploi de moyens physiques, licites en eux-mêmes et dans leur opération. Nous ne pouvons oublier que plusieurs professeurs de la faculté libre de Lille, MM. Guermonprez et Desplats, en particulier, ont apporté d'importantes contributions à l'étude de l'hypnotisme et de la suggestion. L'évêque de Madrid a le droit de l'ignorer. L'Espagne, jusqu'à ce jour, s'est trop désintéressée du mouvement scientifique général pour qu'il nous semble nécessaire, par des lettres pastorales, de l'encourager à persister dans sa torpeur intellectuelle et morale. (*Revue de l'hypnotisme.*)

VŒU DES SPIRITES DE PUEBLA (Mexique.)

M, Leymarie et à Messieurs les sociétaires de la Société scientifique du spiritisme : Frères en vérité, nous pouvons dire que les idées régénératrices, bases de notre doctrine, se sont grandement développées ; cependant, ce développement ne répond pas encore à la grandeur de nos vues.

Nous avons la conviction intime que, comme doctrine philosophique, comme code de morale, comme élément social et religieux, elle doit se manifester, dans ce temps, à l'aide d'une organisation qui réponde aux fins de son existence.

Pour l'organisation sociale, comme pour toute réunion d'hommes, il faut, comme base inébranlable, l'idée de droits et de devoirs ; les sociétés humaines en font l'expérience, *in anima vili*, individuellement, et collectivement. L'humanité considérée historiquement en fait foi.

Pour nous, il est urgent de bien comprendre toute l'importance d'une bonne organisation spirite ; il nous faut éviter toutes dissidences en fait de croyance, comme aussi fuir l'idée d'une union impossible entre le spiritisme et le positivisme de Comte.

Nous le croyons fermement, une ère de lumière s'ouvre pour nous ; nous devons veiller à ce que l'organisation spirite réponde aux besoins de l'expansion rationnelle et naturelle de son enseignement.

Quelle doit être cette organisation ?

Un corps constitué, de façon que, tous les spirites, s'unissent et comprennent la nécessité absolue que ce corps constitué devienne réellement une force sociale.

Notre Société spirite, Perseverancia, de Puebla (Mexique), est fondée sur cet ordre d'idées; nous désirons que nos frères de tous les pays examinent cette question importante, et donnent leur opinion, pour établir, avec certitude,un accord fraternel à l'aide de la solution donnée à ce point capital.

Espérant donc, mes Frères, que vous prendrez en considération cette lettre, dans laquelle nous vous faisons part de notre opinion collective, nous vous prions de recevoir nos plus fraternelles sympathies.

1er *Juin* 1888. *Pour le secrétaire* : Félix ALVAREZ.

LA FOI ET LE SAVOIR

La foi qui *sauve* (!) se transmet de génération en génération, et filtre à travers les enseignements philosophiques, que les sages d'en haut et d'en bas font accepter à l'humanité. C'est ainsi qu'il arrive que la philosophie spirite se trouve entachée de notions arriérées. La Bible, écrite dans un temps où l'amour n'était pas reconnu comme chose sainte ou délicate, dit : « qu'il n'y a pas de mariage dans l'autre monde. » Et, bien plus près de nous, dans un Concile, la femme ne fut-elle pas bien près de perdre son âme? Par une seule voix, dit-on, elle fut sauvée de ce mauvais pas. Maintenant, voilà que la *Revue Spirite*, du 1er juillet dernier, soutient : — « que les âmes ou esprits n'ont pas de sexe », — d'après les enseignements de Allan Kardec qui, malgré tout son mérite, manquait de clairvoyance médianimique pour pouvoir s'assurer de ce fait patent.

Révélation pour révélation ! Contre celle de la Bible, soutenue par Kardec, j'apporte la mienne, qui ne repose pas sur des on-dit, mais sur des expériences personnelles et très nombreuses — durant *trente années* de clairvoyance active. Allan Kardec a dit que d'autres après lui viendraient éclairer la route et ajouter au capital de la doctrine spirite, ou quelque chose d'analogue. Que ce soit moi ou un autre ! Il y en aura bien d'autres, après nous, qui apporteront, eux aussi, de nouvelles pierres pour embellir l'édifice. Et ces autres, ce sera *nous* — par le fait de la réincarnation — comme nous sommes les *anciens* qui vouaient leurs *meilleures moitiés*, comme on dit en anglais, au mépris, aux gros travaux et à toutes les douleurs. Il ne s'agit pas aujourd'hui pour nous *spirites*, séparés des églises et de leurs enseignements, de continuer cet ordre de choses ou d'idées ; il s'agit de *savoir*, chacun pour soi, et par la voie expérimentale, comme on le fait aux Etats-Unis, où l'individualité et l'initiative sont cultivées comme choses précieuses.

Je dis donc que je *sais* ce que j'avance ; — que les esprits sont hommes et femmes, bien certainement *hommes* et *femmes*, de la tête aux pieds ! C'est la fatuité qui a suggéré aux terriens que toutes les autres planètes n'étaient

que des ornements au profit de celle-ci, comme on le croyait fortement autrefois. Il y a « bien des personnes » qui en sont encore là. C'est encore la fatuité, le chauvinisme, qui enseigne et fait dire : que l'autre monde, le monde fluidique — la cause ou l'original — tient *un peu* de l'effet ou de la copie.

Mais arrivons à nos moutons, comme dit Mme de Sévigné. Mes douze brebis de l'autre monde attendent que je leur donne une *interview*. Ce sont bien six garçons et six filles, dont trois des dernières et deux les premiers ont, depuis plusieurs années, maris et femmes, vivant conjugalement dans leurs demeures, et n'on pas d'une manière platonique ou théorique. Ces douze enfants à moi, nés sur terre (où la gestation seulement a lieu) moururent tous en bas âge : aucun d'eux n'ayant atteint l'âge de deux ans. Ce joli troupeau de garçons et de filles se complait à servir de preuves dans ce sujet qui nous occupe — pour l'instruction de ce monde.

Il y a trois points dans ce sujet. Celui d'abord du sexe des esprits; ensuite, celui de leur progression physique ou périspritale (de l'enfance jusqu'à maturité), et troisièmement : celui de leur mariage.

Je déclare ici tout de suite que ces trois points se présentent à moi d'une manière *affirmative*, soutenus par une grande multitude de preuves, s'enchaînant tellement les unes aux autres, que le doute devient impossible. Seulement, le cadre restreint de la *Revue* ne me permet pas de les détailler, ces preuves. Je ne puis en ébaucher que quelques-unes.

L'aînée de mes enfants « morts », Emma, qui ne vécut que huit jours, m'apparut trois ans après, en plein jour, chez moi, comme une petite *fille* de cet âge. L'apparition avait tout à fait le caractère de la tangibilité, à mes yeux ouverts et éveillés. Je me crus d'abord halluciné, et par trois fois je fermai les yeux, croyant par là faire dissiper cette image de mon cerveau ; mais chaque fois je voyais la même chose. Je conclus alors que c'était bien réel ou objectif. Cette enfant me souriait tranquillement ; ses pieds reposaient sur un petit nuage à une trentaine de centimètres du plancher. Je remarquai particulièrement sa toilette légère, où le blanc et le rose figuraient. Cette matérialisation, bien tangible à mes yeux, dura au moins cinq minutes, et la disparition eut lieu graduellement — le blanc et le rose de la robe se mêlant fantastiquement présenta un jeu kaléidoscopique ravissant. Il n'y avait alors dans la chambre nul autre que moi. Par la clairvoyance, depuis, j'ai pu voir cette enfant, ainsi que les autres, grandir avec le temps : chacun conservant son sexe respectif — chacun avec des aptitudes différentes se livrant à des études dissemblables. Mais, quant à Emma, il y a une couple d'années, étant à Boston, à une séance de matérialisation, elle se matérialisa et me parla longuement (en dehors du cabinet, lorsque tout à coup,

sans préambule, elle fit allusion à cette visite qu'elle m'avait faite étant *petite fille*, dit-elle.

Un fait spirite dont tous les journaux des Etats-Unis parlèrent fut celui d'un mariage entre un vivant et une *morte*, matérialisée pour l'occasion, qui eut lieu à Terre-Haute, dans l'état de l'Indiana, et qui fut annoncé d'avance d'une manière publique. Cette cérémonie se passa chez Mme Stewart, excellent médium, chez qui j'eus au-delà de cent séances. J'en publiai un compte-rendu dans le *Religio-Philosophical Journal*, de Chicago, à la requête de M. Mundy, rédacteur de ce journal, et qui m'écrivit une lettre de remerciement, pour mon « *excellent* » article de huit colonnes. Le mariage en question n'était, de fait, qu'un renouvellement, car le juge (dont je ne me rappelle pas le nom) de l'état de Michigan, tenait à reprendre son ancienne compagne pour épouse et à faire bénir ce mariage par un *clergyman* ou pasteur de ses amis. La chose se passa en règle, devant témoins, et après la cérémonie il y eut un petit *lunch*, où la *remariée* parût et goûta. Sa toilette nuptiale était splendide, dit-on.

Voilà un fait, un fait public, *opiniâtre*, et bien constaté, qui eut lieu, il y une dizaine d'années. Et il s'en passa bien d'autres depuis et avant, de même nature. Un fait comme celui-là paraîtrait ridicule en France — dans ce pays où on a tant d'esprit, trop d'esprit; mais chez nous on ne craint pas le ridicule; on s'en moque. Et qui a le plus raison?

La liberté de croire, de savoir et de publier, existe bien, en théorie ou légalement, en France; mais il y a bien des *mais* qui se posent comme des bâtons dans les roues. Que de fois on constate ici que des gens avouent en particulier, ou en petit comité, et désavouent autrement — ce qui m'a fait trouver cette expression : qu'en anglais *on est ou on n'est pas* — tandis qu'en français — on est *et* on n'est pas.

Je mariai moi-même, consciemment, trois de mes filles et deux de mes garçons — sans notaire et sans nos cérémonies d'ici-bas — car c'est l'amour qui sanctifie partout le mariage ou l'union intime des êtres des deux sexes. Emma, me donna il y a quelques mois, à Boston,étant matérialisée, une description détaillée de la maison qu'elle habite avec son mari. Et, je dois dire ici : Quand les spirites français arriveront à connaître la notion élémentaire pour nous, que le fluidique est le second degré de la matière — que c'est de la *matière* enfin — ils ne s'étonneront pas de ce que les leurs, dans l'autre monde, aient une forme, masculine ou féminine, bien tangible *pour eux* (esprits) et de ce que, ces formes, soient mues par des affections, des sentiments et des passions.

Comme résumé, je trace à grands traits le tableau suivant, pour faire comprendre à ceux qui savent raisonner, que ce que j'avance plus haut est

logique et s'enchaîne parfaitement : c'est que la nature universelle ne se manifeste que de trois manières — concrètement, fluidiquement, et éthériquement — ce qui correspond à nos trois états, d'êtres matériels, d'esprits et d'âmes. On doit voir par là que l'esprit n'est pas l'âme, et que l'âme n'est pas l'esprit — pas plus que le cœur n'est la tête, et *vice versa*, etc., etc. L'éther est la matière la plus pure — c'est l'âme de la nature. L'homme par son intelligence aspire au TRÈS-HAUT, même quand il est dans les profondeurs du *très-bas*. Le souvenir de l'état normal — d'âme — est une lumière microscopique dans l'intelligence de chacun, mais cette lumière suffit pour guider tous les hommes au — point de départ — qui est aussi le point final de chaque mission — (laquelle consiste en une multitude de réincarnations sur la terre, et de séjours répétés dans le monde fluidique. Il faut, enfin, que chacun passe par tous les degrés de l'existence spirituelle et matérielle).

« *Il y a donc, inéluctablement, identité de l'être spirituel dans les deux sexes.* (*Revue Spirite*). C'est là une contradiction flagrante avec ce que j'avance, et avec l'aphorisme anglais : « *So many men so many minds* », ou, « autant d'êtres, autant de capacités ». C'est la variété qui fait la beauté !

« Donc Dieu, et les âmes *parties* de Dieu, ne se manifestent, et ne vivent réellement, (!) ceci est mon point d'exclamation) « que sur les sphères créées pour les manifestations infinies de la vie des âmes ». Doit-on entendre par là que les *sphères* ne sont que matérielles, ou sont-elles aussi fluidiques et éthérées — pour être en rapport avec la nature ou l'organisation de l'esprit et de l'âme?

« Allan Kardec, si judicieux, prévoyait que de généreux esprits s'égareraient à la recherche de la vérité, et, il les plaignait, etc. » De mon côté, je suis parfaitement de cet avis.

Nota. — Dans mon dernier article, du 1er juillet, on me fait dire *transport*, au lieu de transfert, et je tiens à ce dernier mot.

HENRY LACROIX.

Note de la rédaction. — Le système ci-dessus n'a pu nous convaincre, et cependant, d'où qu'elle vienne, nous sommes disposés à accepter la vérité démontrée.

Notre ami estimé a dû obtenir l'apparition matérialisée de ses 12 enfants, cela est; rien ne prouve que ces 12 âmes n'agissent constamment sur son cerveau, *par suggestion*, lui représentant l'existence de l'esprit dans le monde spirituel, telle qu'il se l'est imaginée à priori?

Tous les médiums sont sujets aux influences extérieures, aussi à l'action des désincarnés sur les incarnés, et réciproquement ; action réflexe des deux côtés, voici pourquoi :

Notre ami attire ses enfants ; il ordonne, il est obéi, car, dit-il, il a pouvoir sur eux.

Il y a réciprocité et ne s'aperçoit même pas qu'il est influencé par ses enfants.

Ce que l'on croit être la vérité s'ancre dans le cerveau ; il est si naturel d'obtenir ce que l'on souhaite, et les âmes amies trouvent dans le cerveau du médium *des images toutes préparées dont elles se servent.*

Si Dieu, grand architecte de l'univers (fluide actif intelligent qui remplit l'univers infini), a voulu, selon la théorie Lacroix, que les âmes grandissent physiquement et intellectuellement dans l'espace éthéré, en dehors des sphères matérielles, s'y accouplent, s'y reproduisent, comment se peut-il que Dieu raison absolue, fatalement juste, à côté de l'erraticité où la vie s'accomplit harmoniquement, ait eu cette sottise d'organiser des terres sur lesquelles la vie se développe avec tant de peine, après une gestation formidable de milliers de siècles ?

Dans ce cas, l'intelligence universelle ne serait plus la justice et la raison absolue ; capricieuse, injuste, cruelle, absurde et insensée, elle ferait un travail absolument inutile ; de plus elle imposerait aux âmes des incarnations douloureuses, sur une terre qui n'a pas sa raison d'être !

Si, en dehors des sphères, les âmes ont à leur disposition la substance voulue qui seconde toute initiative, tous les progrès, et cela dans des conditions exceptionnelles, Dieu serait illogique, à côté de ce mode parfait de la vie des âmes, d'en établir un autre, par lequel, ces mêmes âmes seraient condamnées à toutes sortes d'épreuves inutiles.

Selon nous il en est autrement. Dieu, grand architecte, n'a rien fait qui puisse ne pas avoir sa raison d'être ; de même que nous n'avons une saine notion des choses *que par ce qui frappe nos sens*, Dieu avait *besoin absolument de l'homme* et tous ses travaux, accomplis en se servant de la *matière inerte*, avaient pour objectif sur une terre, l'homme avec ses 5 sens, instrument admirable avec lequel les âmes se manifestent et suppléent *Dieu, fluide actif et intelligence universelle.*

L'homme a pour *mission de terminer le travail divin*, il le *parfait.* Cela est tellement vrai que la suppression de l'homme sur la terre serait le signe du désordre absolu et du chaos sur cette sphère.

Fatalement, logiquement, rationnellement, l'homme transforme la terre ; en découvrant la source des causes, les secrets contenus dans la matière en tous ses états, il peut anéantir le besoin, la distance, les mystères ; il décuple sa puissance d'action.

L'homme, connaissant bien la terre et l'ayant soumise à sa volonté, agira sur l'atmosphère, la soumettra de même, pour posséder sur son domaine

une action rationnelle, selon l'esprit de justice immanent en toutes choses.

Ayant accompli ces travaux, possédant la terre physiquement, chimiquement, scientifiquement, les âmes émigreront sur une planète plus avancée, pour s'y livrer à d'autres investigations; la vie universelle, progressive à l'infini, se poursuit éternellement sur ses sphères, dans l'espace et le temps.

Elles doivent toujours mieux connaître la substance fluidique de Dieu, entrer dans son plan, dans son action souverainement intelligente et simple, toujours en accord avec la justice et la raison, celui de réaliser à l'infini, des systèmes stellaires qui se meuvent dans l'infini.

Si le fluide actif universel intelligent MEUT *tout ce qui est*, l'homme, son œuvre, MEUT *des corps* et logiquement il ne progresse que par des travaux accomplis à l'aide de ces corps armés de cinq sens. Les âmes qui proviennent de la substance mère, ou du fluide actif universel intelligent, obéissent, fatalement, au même objectif que s'est donné ce fluide dont elles émanent.

Donc les âmes ne progressent qu'en prenant des corps, et cela, d'une manière successive. Une existence humaine ne suffisant pas à une âme pour embrasser l'ensemble du savoir humain actuel, ni ce qu'il sera dans un siècle, ou vingt siècles, il est donc fatal que ces âmes aient absolument besoin de la pluralité des existences; un corps vieillit, s'use, se détraque par la mort, et l'âme qui a quitté ce corps, en reprend un autre, sans lequel, son savoir resterait stationnaire.

Dans ce cas de réincarnation, que fait l'âme? Elle replace, dans le cerveau d'un enfant apte à les recevoir (cerveau quelle choisit librement), les images des actes qu'elle a accomplis dans sa dernière existence, et dont elle ne conserve, en vertu de son libre arbitre, que celles qui peuvent utilement servir à ses manifestations nouvelles.

Comme conséquence de ce fait, les âmes désincarnées ne peuvent se manifester sans l'intermédiaire du cerveau d'un médium; si le médium sait logiquement être passif, pour laisser toute latitude à l'âme, celle-ci emploiera dès lors librement le mécanisme admirable de ce cerveau, elle entrera en rapport avec ses bien-aimés, avec le milieu dans lequel elle a travaillé, pour lequel elle a pensé, médité et tant souffert.

L'âme ne revient avec joie, avec bonheur, ne l'oublions pas spirites mes frères, qu'auprès de ceux quelle a connus, appréciés et aimés; il faut retenir ce point important, pour ne pas errer et évoquer les hommes célèbres qui ne peuvent répondre, et pour cause.

La connaissance parfaite de la *précession des équinoxes*, prouvera scientifiquement qu'une humanité accomplit sur cette terre un cycle de quelques milliers d'années; ce temps suffit aux âmes qui la composent et s'y réincar-

nent pendant cette période, pour bien connaître, et la nature de cette terre, et la vie qui lui est propre.

Après ce cycle, noté et réglé par les eaux de l'hémisphère nord qui se déversent sur l'hémisphère sud et réciproquement, les âmes qui ont vécu pendant ce cycle, laissent à une humanité nouvelle le soin de modifier l'hémisphère terrien sorti du fond des mers; elles s'en vont, armées du savoir qu'elles ont acquis, s'incarner à nouveau sur des sphères où l'existence a un autre caractère, en rapport avec l'avancement de cette sphère qui possède une autre densité, une révolution sur elle-même et autour d'un soleil, différente de celle de la terre sur laquelle ces âmes ont vécu pendant une période millénaire.

Certes il doit y avoir une sélection nécessaire entre les âmes d'une humanité qui a vécu un cycle sur une sphère ; les unes familiarisées non seulement avec l'esprit de justice qui implique la solidarité entre les êtres et la responsabilité des actes, mais aussi avec toutes les formules scientifiques indispensables à une émigration sur un monde plus avancé, ont acquis la puissance nécessaire pour l'accomplissement parfait de cette émigration. Les autres âmes n'ayant pas *profité du temps qui leur était donné*, L'AYANT LIBREMENT GASPILLÉ, émigrent soit sur des sphères semblables à la nôtre, soit sur l'hémisphère terrien sorti du sein des eaux pour y servir d'éducateurs à l'humanité nouvelle.

Cette philosophie basée sur le bon sens et la raison, exclut tout ce qui est fantasmagorique, toutes ces unions bâtardes et malsaines entre les âmes incarnées et désincarnées, par lesquelles l'homme passionné sur la terre, follement, continue la même folie avec une âme sans corps. Nous connaissons beaucoup d'Américains, personnes de bonne volonté, qui répandent ces théories étranges et irrationnelles, croyant rendre *hommage à la vérité qu'ils se sont faite*, théories condamnées par M. le colonel Bundy, directeur du très renommé *Religio philosophical journal*, à Chicago (États-Unis.)

Partisans de la vérité qui est simple, en harmonie avec la science, nous sommes de l'école du bon sens et de la logique, celle d'Allan Kardec qui est progressive et ne s'égare pas dans les nébulosités de notre imagination surmenée.

Voir un fait, le constater, même plusieurs fois, n'est pas toujours avoir la conscience scientifique, parfaite de ce fait. En Amérique les opinions sont diverses, donnent naissance à toutes sortes de théories; la liberté absolue des opinions, dans ce pays, prête beaucoup à l'initiative de la fantaisie.

L'investigation suivie, la science, le bon sens et la logique, soumettront toutes ces divergences, les rangeront sous l'égide de la pure et simple raison.

P.-G. LEYMARIE.

SÉANCES A NICE

En fait de merveilleux, l'évidencedes sens
fait naître la foi ou la raffermit.

Nos réunions, d'un caractère privé, ont pour but de permettre à toutes les personnes qui en ont le désir, de s'instruire sur les questions les plus intéressantes et de se rendre compte par elles-même des phénomènes les plus merveilleux du monde invisible et spirituel.

Chaque séance comprend, d'abord une lecture ou un entretien sur les questions et faits à l'ordre du jour, et ensuite des expériences de magnétisme, de typtologie, de psychographie, etc., réglées selon les médiums présents, chaque personne de la Société étant libre de prendre ou non part aux expériences et de consulter. Il est bon toutefois d'observer que l'on ne doit poser, soit mentalement, soit de vive voix que des questions sérieuses,ayant trait aux choses spirituelles ou intellectuelles, et, autant que possible, dégagées de tout intérêt purement mondain ou frivole.Car il est constant que les personnes qui ne sont mues que par une vaine curiosité exercent une influence défavorable, tandis qu'au contraire celles dont les intentions sont pures, sincères et désintéressées, obtiennent des manifestations et des réponses claires et presque toujours consolantes. Consolantes surtout pour le sceptique, pour le matérialiste qui verront se dissiper leurs doutes au sujet d'une vie future et de la survivance de l'âme après qu'elle a quitté son enveloppe terrestre; consolantes aussi pour ceux qui, pleurant la mort d'un être bien-aimé, une épouse adorée, une mère, un père, un mari, accueilleraient avec joie une parole, un signe révélateur qui les rassure sur leur existence et sur leur sort.

Et n'est-ce pas là déjà un but suffisamment noble et digne de notre intérêt, que celui de fournir des preuves visibles, palpables, matérielles, aux âmes croyantes et religieuses, que leur foi et leurs espérances ne sont point de vaines illusions, et aux sceptiques et aux incrédules que leurs doutes et leur incrédulité étaient une triste et profonde erreur.

Qu'il nous soit permis, pour calmer tout scrupule, de faire remarquer que plusieurs ecclésiastiques vénérables, et médecins de haut mérite, auxquels nous avons eu occasion d'expliquer nos vues et notre but, les ont complètement approuvés et nous ont assuré de leur sympathie et de leur encouragement dans la voie que nous nous sommes tracée.

Les séances régulières ont lieu chaque mardi et vendredi soir, de 8 h. à 10 heures, et le mercredi, après midi, les autres soirs étant réservés pour séances, leçons et consultations spéciales.



Une collection des ouvrages les plus instructifs et les plus intéressants sera mise à la disposition des adhérents.

Pour cartes d'admission et tous renseignements on est prié de s'adresser à M. FELIX, par lettre, ou personnellement, tous les jours, de 1 h. à 3 h.

Nice, 56, rue Gioffredo (angle rue Chauvain.)

UNE SOMNAMBULE

Pendant tout un siècle — c'est-à-dire depuis Mesmer, le célèbre magnétiseur, — le monde médical traita de jongleries les faits attribués au somnambulisme artificiel. Aujourd'hui, on reconnaît partout la réalité de ces phénomènes. Seulement, on a baptisé « hypnotisme » au lieu de « magnétisme », l'ensemble des procédés qui les produisent, sans doute pour dépister les profanes trop enclins à demander compte aux savants officiels de leurs résistances prolongées.

M. le professeur Ladame, de l'Université de Genève, vient de raconter dans une conférence le cas étrange de Mlle X..., actuellement âgée de vingt-sept ans.

Dès sa première enfance, une peur l'avait rendue somnambule ; souvent, elle quittait son lit, inconsciente, et ses parents étaient obligés parfois de fouiller toute la maison pour la retrouver.

Il y a un an, Mlle X... était sur le point de se marier : une nuit, une autre peur, causée, comme la première, par un incendie, la plongea dans un sommeil dont on ne réussit à la tirer qu'au bout de quarante-huit heures.

A dater de ce moment, elle ne passa jamais plus de deux semaines sans éprouver de semblables attaques, invariablement précédées de frissons qui lui couraient par tout le corps ; en outre, on s'aperçut bientôt qu'au sortir de ce singulier sommeil, son moral subissait une transformation totale.

Douce, aimable avant de s'endormir, et même « un peu molle », Mlle X... se réveillait impatiente, impétueuse, méchante souvent et incapable de supporter la contradiction ; bien mieux : elle avait alors la riposte hardie et la main ou la dent leste. Une fois, elle dit brusquement à son fiancé : Allons, « mon ami, il faut nous marier tout de suite, que je puisse te faire marcher ! »

Elle alla jusqu'à le mordre à la main, parce qu'il prétendait lui imposer silence.

Par contre, Mlle X... ne souffrait plus des maux d'estomac auxquels elle était sujette antérieurement ; elle avait meilleur appétit, jouissait d'une force musculaire plus grande, était plus active et plus travailleuse, avait plus de goût pour le chant.

Autre phénomène : sitôt rentrée dans sa condition naturelle, elle ne gardait aucun souvenir de ce qu'elle avait dit ou fait dans l'autre.

Ces alternances fréquentes d'états si différents ne tardèrent pas, on le devine, à devenir intolérables pour la malade et pour son entourage, d'autant plus que ses accès de somnambulisme se renouvelaient presque chaque nuit, comme par le passé.

Le futur lui-même, bien que persuadé de l'irresponsabilité de sa fiancée, commençait à trouver la situation fort désagréable.

Or, un matin de septembre dernier, comme il se promenait avec Mlle X... encore influencée vivement par une crise récente, elle recouvra tout à coup sa placidité normale. Soit surprise, soit soupçon qu'elle jouait la comédie, le jeune homme la regarda fixement : à l'instant, elle retomba dans le sommeil nerveux. Le fiancé comprit qu'il était doué d'un pouvoir dont il ne se doutait nullement jusque-là. Au moyen de quelques frictions sur le front, il réveilla sa fiancée.

Depuis lors, disait-il un mois après à M. Ladame, je l'endors et je l'éveille à volonté. »

Cependant, quand Mlle X... entrait d'elle-même dans le sommeil nerveux, son fiancé ne parvenait pas à l'en tirer.

Au mois d'octobre suivant, M. Ladame fut appelé à lui donner ses soins. Mais comme elle refusait obstinément de se soumettre à l'hypnotisation, il essaya d'abord de rétablir l'équilibre du système nerveux par l'action de l'électricité. Déjà, quelques séances avaient eu lieu, lorsque, à la suite d'un accident qui avait terrifié la jeune fille, M. Ladame put exercer sur elle l'empire de la suggestion hypnotique.

Néanmoins, malgré le calme obtenu par ce traitement, Mlle X... ne consentit à s'y prêter qu'un mois plus tard.

Alors, il suffit à M. Ladame, pour l'hypnotiser, de lui fermer les yeux en lui disant : « Dormez ! » Dans cet état de sommeil, il lui suggéra impérativement de dormir dorénavant pendant toutes ses nuits. Interdiction de sortir de son lit, avec assurance qu'elle aura un sommeil excellent et réparateur, sans rêves ni cauchemars. De plus, défense absolue de s'endormir pendant le jour.

La leçon ainsi faite, Mlle X... fut réveillée ; elle manifesta de la maussaderie et s'éloigna sans dire adieu.

Toutefois elle revint deux jours après, déclarant qu'elle allait beaucoup mieux : elle avait, en effet, dormi toute la nuit sans interruption, s'était levée le matin, parfaitement reposée et de belle humeur.

Au bout de quelques semaines, grâce à de nouvelles hypnotisations, Mlle X... fut guérie complètement ; aujourd'hui, elle se porte à merveille.

(*Petit Journal.*)

EFFETS CURIEUX DE MAGNÉTISME

(Voir la *Revue Spirite* du 15 juillet 1888.)

Madou, le 6 *juillet* 1888 : Monsieur Leymarie, je vous remercie bien vivement de l'honneur que vous voulez bien faire à mes expériences en les insérant dans la *Revue spirite*. Je crois qu'elles intéresseront certains de vos lecteurs.

J'ai renouvelé bien des fois, depuis ma dernière lettre, ces expériences, et j'ai remarqué des faits nouveaux. Les rides et bouillonnements de l'eau coïncident avec une sensation de fraîcheur qu'éprouvent les sensitifs. Cette sensation de fraîcheur qui n'a pas pour cause l'humidité de l'eau mais qui provient des effluves qui se dégagent des mains des opérateurs, répond parfaitement à ce que les latins appelaient *aura spiritus*, lesquelles expressions se traduisent en français par souffle, esprit. Les anciens qui étaient de grands observateurs affirmaient que les esprits manifestaient leur présence en faisant éprouver la sensation d'un souffle frais et léger.

Depuis quelques jours mes sujets n'ont plus besoin d'élever leurs mains à 2 ou 3 pouces au-dessus de la surface du liquide ; il leur suffit de s'approcher de la table sur laquelle la cuvette est posée pour que l'eau s'agite, se ride et bouillonne. Ils ont beau tenir les mains bien loin de la table et de la cuvette, soudain l'eau remue et paraît animée. Il est vrai que lorsque les sujets élèvent leurs mains au-dessus de l'eau à la hauteur que je leur impose, l'effet est bien plus considérable. J'ai même vu un moment où l'eau allait sauter par dessus les bords. Mais on a beau retirer les mains, l'effet n'en est pas moins très marqué.

J'expérimente aussi les tables et je les ai fait tourner par mes sensitifs qui sont, sous ce rapport, d'excellents médiums, en leur faisant poser les mains à plat sur un guéridon avec les petits doigts de chaque main appuyés sur les petits doigts du voisin. Je suis très sceptique, et pendant longtemps, je me suis contenté de cette théorie de certaines sommités sceptiques de l'*Institut* qui soutenaient que c'était la somme des mouvements inconscients des personnes ayant les mains posées sur la table qui la faisait remuer, tourner et au besoin danser. Eh bien ! cette théorie qui se présente naturellement à la pensée et qui fait honneur à l'esprit ingénieux de ses auteurs ne peut plus aujourd'hui se soutenir. Je suis arrivé à faire mouvoir et tourner mon guéridon par le même moyen que je fais agiter l'eau.

J'ordonne actuellement à mes sensitifs de tenir leurs mains à 2 ou 3 pouces au-dessus du plateau du guéridon, et au bout d'un instant, plus ou moins long, celui-ci se meut, et tourne, non avec la même force, et le même entrain que lorsqu'on le touche avec les mains, mais d'une façon suffisante

pour que la force de la vérité saute aux yeux du négateur le plus endurci. Le guéridon s'agite, oscille, se balance et finalement se déplace. Je ne suis pas le premier qui ait fait tourner les tables sans le secours du contact; M. Agénor de Gasparin, et les membres de la Société dialectique de Londres, avaient réussi l'expérience bien avant moi. Je ne fais qu'apporter mon humble témoignage et confirmer que les mouvements inconscients ne sont pour rien dans le déplacement des tables. J'ai dit plus haut que j'étais très sceptique, c'est parfaitement vrai, mais lorsque l'évidence me crève les yeux, je suis bien obligé de me rendre. Comme vous je regrette beaucoup que la séance contradictoire sur la polarité humaine n'ait pu avoir lieu; j'espère cependant que ce ne sera que partie remise. La présence de tous les adeptes de la polarité n'est pas indispensable, un seul suffit pour défendre sa cause. C'est *M. de Rochas*, qui est du côté de M. Chazarain, qui m'a initié à la théorie de la polarité, et cette théorie a été confirmée par mes expériences personnelles. J'endors et je réveille, je supprime et je restitue l'usage de l'ouïe, de la vue et de la parole, etc. etc., en appliquant les lois de la polarité. J'apprécie la haute valeur des travaux de M. Chazarain en cette matière, ses ouvrages sont d'une grande portée, mais je fais également beaucoup de cas des travaux de M. Durville et de ses livres. J'ai vérifié les propriétés magnétiques de bien des substances indiquées par lui, et l'expérience lui donne raison. M. Durville, bien que j'aie adopté les théories de ses adversaires, a aussi une grande valeur à mes yeux. Comme à M. Chazarain, la science et le progrès lui devront beaucoup. M. Chazarain représente la science officielle, M. Durville la science libre, mais la science libre, pour avoir un contrôle moins sévère que la science officielle, a son mérite et elle a beaucoup fait pour la cause du progrès.

Je crois que, ce qui divise MM. Chazarain et Durville, est ceci, et la différence de tempérament, et de complexion, dans les sujets. Je soupçonne que la polarité ne se produit pas de même chez tous les sujets; le côté gauche, qui est positif chez la plupart des sujets, se trouve être négatif chez certains, et le côté droit négatif chez les premiers, est positif chez les seconds.

La polarité ne fait pour ainsi dire que de naître; plus tard on trouvera la raison des divergences entre les personnes qui défendent la même cause. Je n'ai pas de parti-pris pour la polarité, mais je professe, comme vous, cette maxime : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* C'est parce que j'ai cru voir la vérité dans la polarité, que je me suis rendu.

Recevez, Monsieur, avec la nouvelle expression de mes remercîments, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

HORACE PELLETIER.

Conseiller d'arrondissement, à Madon, par les Montils (Loir-et-Cher).

JULES MICHELET

Mme J. Michelet continue d'une main ferme et pieuse la publication des *Souvenirs de jeunesse* de son illustre époux; un succès grandissant l'encourage et la réconforte.

Sauf une préface émue et fort éloquente de Mme Michelet et quelques notes très heureuses de ce nouveau volume : *Mon journal* est tout entier de la main de Michelet. Dans la première partie et la plus longue il raconte sa vie courante, ses sentiments, ses émotions, les éveils de sa grande âme. La seconde plus courte, mais extrêmement intéressante, a nom : *Journal de mes idées*.

La première, le journal intime, commence en 1820 et finit en 1823. La seconde commence en 1818 et ne s'arrête qu'en 1820.

Le journal intime écrit « dans la plénitude du cœur », comme dit Michelet lui-même, est surtout rempli par sa correspondance avec son ami Poinsot qui venait de prendre le service d'interne à l'hôpital de Bicêtre en 1820 et qu'une mort inopinée, cruelle, brutalement aveugle, lui ravit dès 1821. Rien de plus beau, de plus touchant, de plus ingénieux, de plus élevé que les confidences de ces deux âmes supérieures. Rien de plus admirable et plus consolant que le spectacle de cette grande amitié, préface d'une grande vie. Et quelle haute idée ne nous fait-il pas concevoir des origines de ce siècle dont nous voyons, nous, se traîner haineuses et stérilement agitées, les dernières années ! quelle haute idée des nobles et fortes générations par lesquelles il débuta et qui lui donnèrent sa meilleure et plus pure gloire ! Combien différents, hélas ! et moins consolants à surprendre doivent être les colloques intimes des jeunes amitiés de ce temps si vieux où nous traînons nos mûres années si profondément désillusionnées et découragées. « Les passions intellectuelles dévorèrent ma jeunesse », dit Michelet, et cette simple parole, si probante et si sincère, a été justement choisie par Mme Michelet pour l'épigraphe de *Mon journal*. Sont-elles bien nombreuses aujourd'hui les jeunesses qui plus tard se pourront rendre cette justice suprême ?

Rien de plus touchant encore, et de plus émouvant à la fois et de plus reposant que cette amitié posthume, ce culte pieux et magnifique gardé par Michelet à la mémoire de l'ami perdu, et perdu à cette heure de la vie où les âmes les moins vulgaires oublient si vite. Rien de plus déchirant et de plus hautement poétique que l'expression de sa douleur immuable. Point de monument. Il ne voulut qu'une stèle sur la tombe de son ami. « Quand on n'est ainsi recouvert que de terre, les larmes doivent mieux pénétrer. Et puis l'on y pourra mettre des fleurs, beaucoup de fleurs... Il doit faire bon dormir son dernier sommeil ainsi englouti sous les roses... Maintenant qu'il

n'est plus rue d'Angoulême, le Père-Lachaise sera mon lieu de prédilection. Là je sentirai moins le vide de son absence. Si sa compassion pour moi ramène son regard vers ce monde et l'y fait un peu redescendre, moi j'essaierai de monter vers lui, et nous pourrons continuer à vivre ensemble, entre terre et ciel. » Tout le grand bon Michelet n'est-il point entier dans ces quelques lignes ?

Et puisqu'ainsi vient dans ce livre le nom de ce dernier asile si célèbre où reposent aujourd'hui, non loin l'un de l'autre, Michelet et Poinsot, associons-nous aux réflexions si justes, aux vœux si élevés qu'il inspire à Mme Michelet et qu'elle nous traduit en une langue fière et vibrante. Rappelant ce qu'était alors le Père-Lachaise et l'attraction puissante qu'il devait exercer sur de tels esprits que celui de Michelet : « En soixante ans, dit-elle, tout a changé, l'industrie a progressivement cheminé du centre du vieux Paris vers les faubourgs, elle a envahi les abords du cimetière, elle en a chassé la verdure et les fleurs. A cela il n'y a rien à redire. C'est le droit de la vie de s'étendre où et comme elle peut. Mais ce qui est contre nature et qui révolte, c'est de ne pouvoir aller au cimetière sans rencontrer à deux pas de ce lieu de paix, les deux sinistres forteresses des temps modernes qu'on appelle : *la Prison des jeunes détenus* et *la prison des condamnés à mort.* » Nul moyen de les éviter. La rue de la Roquette est la seule voie qui mène au Père-Lachaise les familles désolées ou les foules accompagnant leurs morts illustres.

« Tous souffrent sans avoir le moyen de le dire. » Que la presse parisienne s'émeuve et parle haut, que la Ville de Paris les écoute ! Que l'on transplante à la campagne, dans un nouveau Mettray, les jeunes détenus. Qu'on choisisse une autre prison pour les condamnés dont le nombre déjà si petit, ira, il le faut bien espérer, toujours diminuant. « Rouvrons donc toute grande, « au profit de cette religion salutaire des morts la *via sacra* qui menait « autrefois au Père-Lachaise et par ses beaux ombrages disposait les âmes « à des pensées douces et fécondes. Mais avant tout, purifions les abords « du cimetière, abattons ces deux Bastilles du crime qui sont debout quand « l'autre, moins odieuse à coup sûr, depuis un siècle déjà, est tombée... « Faisons sans tarder cette double exécution capitale. L'honneur de Paris « le réclame et l'exige. »

Poinsot apparut souvent à Michelet.

« Cette nuit, j'ai encore revu Poinsot. Il était seul, assis dans une grande chambre démeublée près de laquelle logeaient des étudiants ou médecins. On entendait leur conversation et leurs rires. Saisi de le trouver là, je m'écriais : « D'où vient que tu sois ici vivant, quand je t'ai enterré et pleuré ? » Il me répondait : « Rien de plus naturel. Après qu'on m'a eu mis dans la

terre, on est venu tout près creuser une autre fosse. Le bruit que faisait la pioche du fossoyeur m'a éveillé, car je n'étais pas mort, mais seulement en léthargie. Je me suis échappé. » La maison où se passait cette scène avait quelque chose de magnifique. Comme nous en sortions, nous voilà assaillis par une tempête de pluie et de grêle. Je veux prendre le bras de mon ami, je me retourne : il n'y avait plus d'ami. Je le vois remonter et se perdre dans l'ouragan. » Combien cette page, une page de la vingtième année, nous a profondément saisi, nous ne saurions le dire. Et nous plaignons les esprits forts, très forts, qu'elle ne saisira point.

Puis Michelet se remit au travail, toujours troublé : « Les morts sont si puissants ! » Et les deux dernières années de son *Journal intime*, désormais plus clairsemé, plus rare nous initient au merveilleux épanouissement de son savoir, et de sa généreuse philosophie, de son style encore contenu, mais si puissant déjà, et de si noble allure ; à ses entretiens avec les célèbres d'alors et avec ses contemporains d'âge et de pensée, aux heures consolantes passées avec son ami Porel, digne successeur de Poinsot, à ses débuts de professeur jusqu'au jour où l'Université créa pour lui la chaire d'histoire au collège Sainte-Barbe Rollin. Que de belles pages encore dans ces deux dernières années ! O surtout les belles pages sur la femme et sur l'amour où sont en germe tant de pages immortelles ! Et pourtant depuis la mort de Poinsot, elles furent écrites « sans plaisir ». C'est lui-même qui nous le dit.

Mais aussi, il est vrai : « Pour l'amélioration de son âme. »

Suit le *Journal de mes idées*. Bien court, quarante pages à peine, mais plein. Onze années parcourues en quelque sorte au pas de charge, onze années de l'évolution intellectuelle du jeune homme qui sera Michelet !

Son *Doctorat* d'abord : « Je pris pour sujet de ma thèse française : *Les grands hommes* de Plutarque, ou je le considérais surtout comme écrivain. Et pour ma thèse latine *Locke*. »

La thèse française, la belle thèse telle qu'on la pouvait attendre de l'historien prédestiné sur un tel sujet que *Les grands hommes* de Plutarque, Mme Michelet nous la donne pour notre plus grande joie littéraire à la fin du volume, mais la thèse latine n'a point laissé de trace.

Et les projets d'ouvrages aux larges, aux vastes idées, il y en aurait de quoi remplir dix existences comme celle de celui qui travailla tant ! L'entraînement vers la philosophie. Une compréhension chaque jour plus haute et plus clairvoyante de l'histoire. Une analyse plus sévère. Une entrée de haut vol dans l'étude encyclopédique des sciences.

Et les dernières lignes du *Journal de mes idées* les voici, car elles valent d'être notées et soulignées : « *Octobre* (1829). Préparation d'une suite de

thèses à traiter par les élèves de la seconde année de manière qu'on puisse trouver un cycle dans les thèses d'une année. Je rêve aussi de travaux faits en commun sous ma direction, par exemple une traduction du *Niebelungen*, par plusieurs de mes élèves. Je voudrais donner à cette jeunesse, qui me suit d'un si grand élan, la gloire d'enrichir la France. »

... Et puis enfin lisez cette *Liste de mes lectures*, en onze ans. Quel choix, quel goût et quel nombre ! C'est formidable. Et comme l'on comprend qu'ainsi armé ce puissant génie « ait laissé à son tour en remontant un puissant sillage ».

« Il en avait la vision, dit en terminant sa belle et vaillante préface « Mme Michelet, il en avait la vision celui qui, un jour, au pied de son tom- « beau, devant une foule émue trouva cette définition de la *personnalité*, « son âme, « la plus humaine de ce siècle, qui fut *incommensurablement* « *bonne* ! » Mot profond, jailli d'un grand cœur. Il reste pour tout l'avenir la « plus juste, la plus belle glorification de celui qui l'a inspirée. »

Cette parole, dont nous avons le droit et le devoir de certifier la justesse, nous l'avons, nous, entendu prononcer par M. Jules Ferry. Nous avons connu aussi une autre âme *bonne* parmi les âmes célèbres de ce siècle ; George Sand. Et puis ?

LE SOMNAMBULISME, SON UTILITÉ

Mme Thieulent, la femme transportée à l'hôpital Lariboisière dans un état d'hébêtement complet à la suite d'une chute de l'impériale d'un omnibus, va un peu mieux. Les médecins ont ajourné l'opération du trépan. Mme Thieulent, veuve d'un capitaine, a une fille demeurant aux environs de Paris et que l'on a fait venir, comptant que la vue de son enfant, qu'elle aime beaucoup, produirait un effet salutaire sur l'esprit engourdi de la pauvre femme. L'enquête faite par M. Benezech, commissaire de police, a révélé la façon dont l'identité de Mme Thieulent avait été établie.

On sait que, pendant seize jours, Mme Thieulent était restée entièrement privée de connaissance, ne prononçant que quelques mots inintelligibles. Un de ses parents, M. X..., inspecteur dans un commissariat de police du centre de Paris, s'étant présenté plusieurs fois à son domicile, rue Richelieu, 19, sans la trouver, s'inquiéta de sa disparition.

Des recherches furent faites sans résultat. M. X... était allé à l'Assistance publique, donnant le signalement de sa parente, et demandant si elle ne se trouvait pas dans un hôpital. Il lui avait été répondu négativement.

En désespoir de cause, il alla trouver une somnambule, laquelle, une fois

endormie, lui déclara qu'elle voyait une femme, dont le signalement correspondait à celui de sa parente, se débattant et poussant des gémissements. M. X... alla faire part de cette première consultation au juge d'instruction chargé d'instruire l'affaire, et, d'après ses avis, retourna chez la somnambule. Celle-ci, pressée de questions, lui aurait alors décrit avec une telle précision le bâtiment où se trouvait Mme Thieulent, le chemin qu'il fallait prendre pour y aller, que M. X... n'avait pas hésité à reconnaître l'hôpital Lariboisière. La somnambule avait même déclaré voir la malade couchée dans une salle du rez-de-chaussée, à gauche en entrant, ce qui était absolument exact. M. X... avait ainsi retrouvé sa parente.

Un correspondant nous fait remarquer que le journal *Le Temps*, signale ce fait, avec mauvaise humeur et restrictions ; ce journal a toujours, par système, attaqué le magnétisme et le spiritisme.

Deux jeunes filles de quatorze ans, Louise G... et Marie S..., habitant dans leur famille au n° 79 de la rue des Cascades, à Ménilmontant, liées par la plus étroite amitié se sont suicidées ensemble.

Leurs parents les avaient quittées le matin pour se rendre à leur travail. A midi, Mme S... rentrait dans sa chambre et un affreux spectacle s'offrait à ses yeux. Sa fille Marie était étendue morte derrière la porte; Louise G... se tordait au milieu de la chambre, dans d'atroces souffrances. Sur la table une lettre laissée par Marie S. . disait qu'elle allait se tuer pour ne plus causer de chagrin à sa mère, et que, Louise G..., qui connaissait ses intentions, voulait mourir avec elle; elle recommandait que l'on embrassât pour elle un jeune enfant dont elle avait été récemment la marraine.

Sur une commode, deux verres vides étaient placés en évidence. La lettre indiquait qu'ils avaient contenu le poison que les deux jeunes filles avaient absorbé pour se donner la mort, et recommandait de ne pas s'en servir. Un médecin fut appelé immédiatement. Il constata le décès de Marie S... et ne put, malgré tous ses soins, empêcher Louise G... de succomber une heure plus tard.

On se perd en conjectures sur les causes de ce double suicide. Marie S... semblait vivre en bonne intelligence avec sa mère, qui était divorcée. D'après l'enquête ouverte par le commissaire de police, rien ne fait supposer qu'une discussion quelconque se soit élevée entre elles.

Nota : Ce dégoût de l'existence, qui hante tant d'esprits et les porte au suicide, disparaîtrait si de saines notions de la vie leur avaient été données.

La doctrine de la réincarnation, avec les conséquences que sa connais-

sance impose, est le seul mode pratique et rationnel qui puisse garantir les incarnés de la monomanie du suicide.

SOMMEIL LÉTHARGIQUE CHEZ UNE HIRONDELLE

Dans sa dernière séance, la Société des naturalistes a entendu une fort curieuse communication de M. Leroux sur un fait affirmé et discuté à plusieurs reprises : la possibilité pour les hirondelles et les martinets de passer l'hiver entier dans nos climats, plongés dans un sommeil léthargique comparable à celui des animaux hibernants.

A l'appui de sa communication, M. Leroux a montré à la Société une hirondelle vivante dont il a raconté l'histoire.

Cette hirondelle, abattue par le fouet d'un cocher au mois d'octobre dernier, était tombée dans la boue et ne pouvait reprendre son vol ; elle fut recueillie par un enfant, lavée et enveloppée dans un rouleau d'ouate qui, déposé dans un tiroir, y fut oublié.

Or, il y a quelques jours, le rouleau fut retiré par hasard et l'hirondelle fut trouvée vivante, bien qu'endormie dans un sommeil léthargique.

Devant les membres de la Société, l'oiseau a été réveillé et rendu à la liberté.

Plusieurs zoologistes du siècle dernier ont affirmé avoir rencontré pendant l'hiver, dans des trous de murs, dans des grottes ou des cavités analogues, des hirondelles ou des martinets plongés dans un sommeil hibernal.

Quelques-uns d'entre eux en avaient même déduit que les hirondelles n'émigraient pas et que toutes se réfugiaient dans des cavernes pour passer l'hiver.

C'est une erreur, mais actuellement on admet que les hirondelles perdues, ou ayant manqué le départ général à l'automne, restent dans nos climats pendant tout l'hiver, et se réfugient dans quelque abri, où, sous l'influence du froid qui les engourdit, elles s'endorment pour plusieurs mois et ne se réveillent qu'au printemps, à l'apparition des premiers chauds rayons du soleil.

MADEMOISELLE LÉCHAUD, route d'Enghien, à Argenteuil (Seine-et-Oise), près de Paris, demande des enfants, ou une grande personne à nourrir. C'est une personne très honorable, parfaitement élevée, et sa demeure est placée dans les meilleures conditions d'hygiène et de grand air.

Nous recommandons, tout spécialement, Mlle Léchaud.



BIBLIOGRAPHIE

Photographies du Dolmen d'Allan Kardec, 1 fr. 50; émaillée. 3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère. 3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50). 3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. 3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol. 6 fr. »
Le Pharaon Mernephtah, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol. 6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr. 50 fr. »
Recueil de prières spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin. 3 fr. »
Conférences spirites; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées. 5 fr. »
La chute originelle selon le spiritisme, par M. J.-E. Guillet. 3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu. 5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu. 1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès. 1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques.* 1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus. 3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau. 3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l enfance, de l'adolescence, Dr Wahu. 3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu. 1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier. 4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier. 3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine. 3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin. 1 fr. 25
La raison du spiritisme. 3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique. 1 fr.
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique). 1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève. 3 fr. »
Le messie de Nazareth. 3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets. 1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures. 5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani. 3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus. 3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus. 2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | N° 16 | 15 AOUT 1888.

AVIS IMPORTANT : Désormais toutes les lettres, toutes les demandes de librairie, doivent être adressées, 24, rue des Petits-Champs, entrée, 1, rue de Chabanais, siège social de la Société scientifique du spiritisme et de sa librairie.

Nous avons définitivement quitté le n° 5 de la rue des Petits-Champs pour le n° 1, rue de Chabanais.

AUX SOCIÉTÉS ET GROUPES SPIRITES

La Société scientifique du spiritisme envoie un délégué à Barcelone, pour le *Congrès spirite universel* qui doit avoir lieu dans cette ville, le 8 septembre 1888. Chacun ayant lu, dans la *Revue Spirite*, le programme de nos amis de l'Espagne, les sociétés et les groupes spirites de la France et de la Belgique qui voudraient être représentés à ce Congrès, peuvent envoyer ce pouvoir à *M. Leymarie*, 1, *rue de Chabanais*, *nouveau local de la société scientifique du spiritisme* et de *notre librairie, à Paris*, en y joignant les réflexions et déclarations que leur mandataire devra remettre entre les mains du président du Congrès; ou bien à M. Facondo Urich, Calle de Ciento, n° 388, Pral 2a, Barcelone (Espagne).

RÉINCARNATION

A l'Editeur de Light. — Monsieur : Je ne pense pas que les spirites ou spiritualistes puissent jamais résoudre la question de la réincarnation ni aucune autre. Les nouvelles de l'autre monde, comme le prouve le professeur Coues, portent l'empreinte de l'exagération.

Les esprits prétendent que cette vie est le vestibule du paradis, et dans quelques paragraphes, on trouve des phrases telles que celle-ci : Les vapeurs de cette fournaise s'élèvent dans l'espace, elles n'ont de repos ni jour, ni nuit.

Ces doctrines, je le crois, n'ont jamais éclairé aucun homme vivant.

Dans le Livre des Esprits, Allan Kardec enseigne que le supplice éternel n'est qu'une vieille superstition ; mais dans Ciel et Enfer, la doctrine des esprits est seulement une nouvelle forme des châtiments éternels.

Le spiritisme enseigne que les esprits se réincarnent sur cette planète, tandis que les spirites théosophes disent qu'ils se réincarnent en effet, mais

sur d'autres sphères. De plus, le spiritisme reconnaît que l'homme n'ayant nul souvenir de ses existences antérieures, ce fait est un argument sérieux contre la véracité de cette doctrine ; et d'autre part, il affirme que les chefs Bouddhistes du Thibet tiennent à leur dignité en raison des souvenirs qu'ils ont gardés de leurs précédentes existences. Nous apprenons qu'une dame, collaboratrice de The Perfect Way, se souvenait de ses vies antérieures, et que Charles Dickens et Lord Garvagh croyaient à cette doctrine ; cependant, nous pensons que les expériences particulières de ces personnes, citées dans le « Spiritualist » de juin 1878, peuvent suggérer l'idée d'une existence antérieure, mais ne doivent, en aucune façon, servir de base certaine à la doctrine des réincarnationistes.

M. M. B. croit cette question résolue dès que Mme Britten parle d'évolution à travers les trois règnes de la nature jusqu'à l'état d'homme parfait; mais comment cela est-il possible sans la réincarnation ?

Miss Blackwell dit dans une note du livre des médiums : Sous cette grave question, repose celle de la préexistence de l'âme ; et, d'après ce *substratum*, doit se résoudre le grand problème de l'unité ou de la pluralité des incarnations. Kate Fox enseigne la réincarnation, d'après les leçons de son guide Estelle. M. Jackson avait coutume de dire : Nous ne pouvons être immortels sans être éternels ; notre éternité n'a pas de commencement et n'aura jamais de fin.

T. V.

QUESTIONS SUR LE MÊME SUJET

A l'Editeur de Light. — Monsieur: Dans le «Light» du 17 mars 1888 M. Maitland raconte un épisode intéressant de la vie de Mme Anna Kingsford, lorsqu'ils écrivaient dans The «Perfect Way». Pendant une manifestation spirite, un esprit nommé Emmanuel Swedenborg, dit que cette dame vivait quinze siècles auparavant, et portait le même nom.

Une fort importante question se présente : Mme Kingsford, s'étant incarnée précédemment sous une enveloppe féminine, toutes les manifestations humaines, du même esprit, appartiennent-elles au même sexe, ou à un sexe différent ?

Quelques révélations spirites ont-elles été faites à ce sujet ? En réponse à cette question, Mme Hardinge Britten affirme qu'aucun enseignement authentique n'est venu du monde des esprits, relativement à la réincarnation.

Uné plus vive lumière sur tout ceci est souhaitée par Trois Etudiants.

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

A l'Editeur de Light. Monsieur : Les trois étudiants ont exposé leurs

doutes d'une façon qui forme un si agréable contraste avec tout ce qui a été dit précédemment sur la réincarnation, que c'est pour nous non seulement un devoir mais un plaisir de leur répondre.

Cependant, ils n'ont pas cité tout à fait correctement mon article du 17 mars. L'attestation que Mme Kingsford vivait il y a quinze, ou plutôt dix-sept siècles, ne vient pas directement de Swedenborg, mais de notre guide. Swedenborg lui avait dit que, l'Ange gardien de Mme Kingsford assurait que sa protégée était une âme de grande expérience, et qu'il l'avait aidée à recouvrer la mémoire du passé dans sa présente incarnation.

En effet, se trouvant un jour dans la bibliothèque de Swedenborg, ce dernier la magnétisant, elle recouvra le souvenir de faits très importants.

Swedenborg parla de même de ma vie précédente, et de celle d'un de mes proches parents, donnant des détails qui furent ensuite confirmés par des esprits et des voyants.

Nous n'avons pas été les seuls à recevoir de pareils enseignements ; aussi nous ne comprenons pas ce que veut dire Mme Britten, en affirmant que, aucun enseignement authentique n'est venu du monde des esprits touchant la réincarnation, ni quelle peut être la valeur intrinsèque de son argument: Avez-vous jamais vu un chêne redevenir un gland, ou un aigle redevenir un œuf? Nous pourrions demander, avec plus de raison : Avez-vous jamais vu un écolier retourner à l'école, après un jour de congé, ou un homme possédant déjà une science, apprendre les éléments d'une autre science ?

En réponse à la question qui m'est faite particulièrement, j'ai dit que si les incarnations dont il est parlé, relativement à Mme Kingsford, sont féminines, néanmoins, la plupart furent masculines ; le sexe est déterminé par l'œuvre que l'esprit doit accomplir pendant son séjour sur la terre ; le but de ce séjour est le perfectionnement de l'être au moyen des leçons de l'expérience, dans chaque condition mâle et femelle, afin que la force, l'intelligence, pouvoirs centrifuges de l'homme, soient ajoutées à l'amour, à l'intuition, pouvoirs centripètes de la femme, pour former un tout individuel, résumé dans l'être parfait. La biunité ne peut être atteinte que si l'homme devient un être représentatif de l'humanité dans chacun de ses modes. L'expérience de la vie terrestre ne peut s'acquérir que dans le monde matériel, pour se transmettre, de là, au monde spirituel, mais une seule existence terrestre est insuffisante.

Celui-là ne comprendra pas les puissances de l'homme, ni le travail indispensable pour franchir l'abîme qui sépare sa condition présente du trône de la Divinité, s'il regarde le corps comme une chose vile et méprisable, et croit en être débarrassé après une seule incarnation.

Lorsqu'un de nos correspondants assure que l'hérédité seule est cause de

la variété des caractères et de l'inégalité des facultés intellectuelles,il oublie, sans doute, que,dans l'homme, le moi permanent est uni d'une façon indissoluble à ses précédentes personnalités; ce correspondant considère la loi de suprême justice comme le résultat d'un capricieux hasard. Le même correspondant cite M. Oliphant, auteur de « Scientifique religion », lequel affirme l'impossibilité de changer son opinion en une connaissance positive, connaissance que les âmes plus avancées possèdent sur leur propre nature.

« Les opinions à ce sujet, écrit M. Oliphant, diffèrent autant dans le « monde invisible que sur la terre. »

Si nous comprenons, par monde invisible, l'ensemble de l'univers suprasensible, cette assertion renferme la négation de toute certitude infaillible par aucun être quel qu'il soit.

Que personne ne s'effraie du mot infaillible. L'infaillibilité absolue étant impossible en telle matière, ou sur n'importe quelle autre; tout être raisonnable peut cependant s'en approcher et s'en approche en effet, à un degré plus ou moins avancé. De même qu'il y a, à Londres, des gens qui peuvent parler de Hyde-Park, l'expérience leur ayant donné une connaissance infaillible de son existence et de sa situation, de même les esprits avancés savent infailliblement la vérité sur la réincarnation. Ils se souviennent de leurs vies précédentes, comme les humains se rappellent des faits passés de leur vie présente.

Enfin, en réponse aux trois étudiants, j'ajouterai seulement que l'évidence de cette doctrine n'a pas besoin du contrôle de Swedenborg, ni d'aucun autre esprit.

S'ils veulent lire l'appendice VII de la première édition de « The Perfect Way », ils trouveront là une très utile instruction sur ce point important.

Edouard Maitland.

Note de la rédaction : Si Dieu, fluide universel intelligent, s'est servi du fluide inerte et inintelligent pour la formation des sphères, c'est que son plan,ou l'objectif qu'il poursuivait, se caractérisait par la vie sur ces sphères, par la venue finale de l'homme sur cette terre, comme couronnement de cette vie.

Or les premiers hommes, sur cette terre, qu'étaient-ils, physiquement et moralement parlant? La science,dans tous les pays, a révélé l'état d'abjection de ses premiers habitants, et par l'exposé de leur lutte pour la vie, caractérisé quelle distance il y avait entre le terrien de jadis et le civilisé d'aujourd'hui.

De même que, physiologiquement et biologiquement, tous les êtres pro-

cèdent les uns des autres, quant à leurs organes corporels, de même, les âmes qui proviennent de Dieu, fluide universel intelligent, se sont essayées dans la vie,en mettant en action le corps des êtres qui ont vécu aux diverses phases géologiques.

La vie des corps, la vie des âmes, pour se développer et progresser, forme un immense processus, une chaîne indiscontinue de l'embryon à l'homme. Les âmes se servent donc de la vie qu'elles concentrent dans les êtres vivants, pour se manifester, s'intelligenter toujours plus, selon le milieu ambiant dans lequel s'agitent ces êtres.

De même que, Dieu fluide universel intelligent, meut avec harmonie tous les corps, de même les âmes meuvent l'être organisé dont elles se servent pour se manifester. L'Univers est mû par Dieu, et c'est bien là sa manifestation glorieuse et évidente ; l'homme qui représente Dieu sur une terre telle que la nôtre, la transforme en s'ingéniant toujours plus à y faire régner une harmonie relative.

Les âmes, partie intégrante de Dieu, conséquemment ayant toujours existé, ne peuvent tout apprendre dans une seule existence humaine ; elles ont acquis des facultés, en allant, lorsque la vie animale régnait seule sur la terre ; mais, lorsque le corps de l'homme, avec ses cinq sens parfaits, leur fût livré, ces âmes ont continué le travail divin qu'elles doivent parfaire sur cette sphère peu avancée ; c'est bien là leur mission providentielle et supérieure.

Dans une existence, le travail d'une âme est peu de chose ; elle a recueilli les images des actes qui ont jalonné cette existence, images rudimentaires au début, et, inéluctablement, après la mort du corps dont elles se sont servi, elles ont besoin de revivre ; pour cela, elles choisissent un cerveau d'enfant propre à contenir ces images, avec lequel ces âmes continuent leurs études sur la vie humaine et ses conséquences.

De même que les âmes ont acquis de l'instinct, de l'intelligence, des points de comparaisons dans la vie des animaux inférieurs au corps humain, car elles ont suivi la filière zoologique, de même, l'homme ne peut recueillir des points de comparaisons plus avancés, qu'en revivant bien des fois encore, à l'aide de réincarnations successives ; cela est logique et fatal.

La réincarnation est une nécessité scientifique qu'on ne peut fuir ; elle est *notre raison d'être*, et c'est notre réponse aux interrogations des trois étudiants qui les exposent dans *le Light*.

L'on a tort de prétendre que cette question laisse de la perplexité dans les esprits ; le contraire est la vérité. Allan Kardec, esprit logique, studieux, scientifique, nous a ouvert cette voie lumineuse qui répond à tous les desiderata, à toutes les objections, et nous devons l'honorer et le bénir pour

cette œuvre grande et glorieuse. Il n'a pu tout dire, ce maître, mais il savait qu'après lui, d'autres intelligences découvriraient un peu plus de vérité.

Un ami me demande si les âmes ne vivent réellement que sur les sphères créées pour les manifestations infinies des âmes.

Je réponds : le progrès réel ne se fait que par des existences suivies sur la terre et j'ajouterai que, dans l'espace infini, il y a des sphères à l'infini, douées de mouvements si divers, que la matière qui les compose, dense chez-nous, peut prendre un état de fluidité dont nous ne pouvons nous faire une idée exacte; là, la vie des âmes se modifie et peut progresser à l'infini.

Si l'on m'objecte que les esprits qui se sont désincarnés ne vivent pas moins dans le monde des esprits, ainsi nommé par les âmes qui se communiquent à nous, je répondrai que tout nous porte à considérer cette existence comme réelle et très sérieuse, puisque, après Allan Kardec, des milliers de communications et de manifestations ont prouvé ce fait brutal.

Seulement, lorsque de divers côtés, il nous est dit que les esprits progressent dans l'espace, avec leur corps fluidique, exactement comme sur la terre, serait-il bon que nos amis s'entendissent sur les points suivants qui les divisent ; voici leurs affirmations diverses :

1° L'union des sexes, dans l'espace, est un fait qui, pour conséquence, n'a pas la procréation.

2° La procréation a lieu par l'union des âmes dans l'espace.

3° Sur chaque sphère, l'âme s'incarne une seule fois.

4° Les âmes sœurs, incarnées et désincarnées, peuvent s'entendre, faire échange, se confier celui ou celles qu'ils aiment, par l'acte du mariage.

5° Un médium, père d'enfants décédés, conserve sa puissance paternelle sur eux ; il les marie dans l'espace, à son gré.

6° Des incarnés ont des rapports sexuels avec des âmes désincarnées, etc.

Notre embarras est grand devant ces prétentions qui se contredisent les unes les autres, et que, l'immense majorité des esprits incarnés et désincarnés ne veulent pas admettre, qu'ils déclarent contraires à la raison, à la logique.

Etre neutre, attendre, et s'en tenir à la sagesse de l'enseignement général donnée par les esprits, c'est conserver à notre doctrine sa haute portée morale et philosophique.

Nos amis peuvent se tromper, s'illusionner, être les victimes d'une suggestion ou une auto-suggestion pour en bien juger, attendons de ne plus avoir, sur les faits qu'ils énoncent, des renseignements sans bases, qui s'annihilent mutuellement.

P. G. Leymarie.

LE SPIRITISME ET L'ÉGLISE

(*Suite*) (1)

II

M. l'abbé Elie Méric, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne, à l'époque peu éloignée encore où il existait dans cet établissement de l'Etat un cours de superstition, a publié, sous ce titre : *Le Merveilleux et la Science, étude sur l'hypnotisme* (2), un volume de 450 pages, bourré de faits et de commentaires.

Pour composer ce gros livre, M. Méric a procédé autrement que la plupart des écrivains pieux. Il ne s'est pas inspiré des événements anciens et il a laissé de côté toutes les vieilles opérations soi-disant diaboliques. Au lieu de citer les Chaldéens, les Indous, les Mèdes, les Perses ; de critiquer les pratiques des devins, des aruspices, des hiérophantes de l'antiquité, il a examiné l'hystérie et la suggestion mentale. Les docteurs Charcot, Bernheim, Beaunis, etc., ont remplacé Appolonius de Thyane et Simon le Magicien. M. Méric, en un mot, a été tout moderne, par certains côtés ; par d'autres, il s'est montré, par exemple, bien ancien, et bien théologien aussi, en faisant du diable l'auteur de la plupart des phénomènes que lui ont montrés les hommes de science. Il va sans dire qu'il a vu le même personnage dans les faits *spirites*, admis par lui comme vrais, en tant que phénomènes objectifs.

Je ne m'occuperai ici que des explications données par M. l'abbé Méric à propos de ces faits. Je me servirai même d'une partie de ses arguments, car ils confirment les prétentions des spirites. Malheureusement, les habitudes d'esprit de ce théologien l'attirent, à chaque instant, sur un terrain où nous ne pouvons le suivre. A l'entendre, en effet, l'Église seule aurait trouvé la clef du mystère. « Un savant, dit-il, n'aurait jamais osé parler de ces phé-
« nomènes mystérieux du spiritisme et des tables tournantes dans une aca-
« démie, pas même pour les combattre ou les réfuter. Appeler sur eux
« l'attention des hommes de science, c'était appeler sur soi le ridicule, et si
« les théologiens les plus sévères et les plus illustres, ces hommes qui con-
« naissent autre chose que la matière et ses lois, parce qu'ils ont approfondi
« la science de l'âme et la science du monde invisible, si de tels hommes
« osaient traiter, discuter sérieusement en public et sans respect humain
« cette phase nouvelle de l'esprit humain, ces phénomènes retentissants
« qui méritaient *autre chose que le dédain sommaire et anti-scientifique de*

(1) Voy. *Revue spirite* du 15 juillet.

(2) 1 vol. Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier, Paris.

« *ceux qui ont la prétention de parler au nom de la science*, on les considérait
« comme des revenants d'une autre époque ou des représentants attardés
« des fables, des légendes, des superstitions puériles qui avaient effrayé
« la faiblesse ignorante des enfants de tout âge, plongés encore au moyen
« âge dans les ténèbres de la barbarie. Mais voici que par un de ces retours
« subits de l'opinion, par un de ces mouvements capricieux de la nature
« humaine qui défient quelquefois les prévisions les plus intelligentes des
« philosophes, tous ces phénomènes de magnétisme de spiritisme et de
« tables parlantes, dédaignés, abandonnés jusqu'à ce jour, aux esprits faibles
« et aux théologiens attardés, apparaissent de nouveau dans une vive lu-
« mière, appellent l'attention publique, entrent dans les académies, obtien-
« nent l'honneur d'une discussion sévère, et, malgré les murmures mécon-
« tents, indignés, humiliés de quelques savants intraitables qui ferment
« les yeux pour ne pas voir, et restent inébranlables dans leur scepticisme
« orgueilleux et étroit, on reconnaît que la plupart des phénomènes rap-
« portés depuis un siècle et crus par la foule ont un caractère authentique
« de vérité ; bravant l'impopularité scientifique, *un certain nombre de savants*
« ont aujourd'hui le courage de chercher sans la trouver encore, c'est notre
« conviction, l'explication scientifique, naturelle et rationnelle des phéno-
« mènes qui appartiennent à l'ordre merveilleux. »

Les spirites ne disent pas mieux que M. Méric, mais ils concluent autrement.

III

Le théologien moderne admet donc la réalité des faits spirites. Mais il s'empresse de les placer dans le cadre du *merveilleux* ; de la sorte, le démon entrera tout à l'heure en scène et l'explication ne vaudra pas mieux — elle vaudra même moins ainsi que je le démontrerai plus loin — que celles données par les théologiens du temps passé. La voici cependant :

« Le docteur de La Tourette, dit M. l'abbé Méric, nous raconte qu'il a pris
« place à la table d'expériences, en sceptique railleur; il a conservé sa raison,
« sa liberté, sa conscience, et, par conséquent, non seulement il n'a pas aidé
« la table, en cherchant à lui imprimer un mouvement, mais il a dû même
« appuyer sur elle pour l'arrêter ; il a dû, en expérimentateur sérieux, pré-
« venir son associé inconscient de son erreur, s'il a tenté de soulever la
« table au lieu de tenir sur elle ses mains à plat; et si la table a tourné, si
« elle a même exécuté des mouvements désordonnés, il faut bien reconnaître
« l'intervention d'une cause étrangère extra-naturelle, plus forte que la ré-
« sistance dédaigneuse de l'expérimentateur. Nous plaçons nos mains sur
« la table, dit M. de La Tourette, et nous évoquons l'esprit d'Urbain Grandier,

« pour être agréable à notre ami le docteur Legué, qui assiste à la séance. « Du coup, la table se fâche. Il est vrai que le curé de Loudun fût brûlé « comme hérétique! *Elle va de-ci de-là, de droite et de gauche, roulant terri- « blement ses pieds sur le plancher sonore.* — « La personne que vous évoquez « est bien morte? nous dit le secrétaire. — Certainement. — Esprit! soyez- « nous favorable! » Mais l'esprit n'entend pas de cette oreille-là, car, à la « stupéfaction des assistants, *la table continue à sauter de plus belle d'un pied « sur l'autre.* — Le secrétaire dit : « Cher esprit, vous voulez bien nous ré- « pondre? » — Sur ce, la table frappe deux coups : « Non. » (1)

« Qui donc — conclut l'abbé Méric — a imprimé à cette table ces sauts, « ces mouvements désordonnés, ces deux coups de la fin ? Voilà la question. « L'horreur du surnaturel ne permet pas à M. de La Tourette de croire à la « réalité de l'esprit mauvais; il nous répond que le *médium* est un somnam- « bule halluciné qui fait tourner la table, sans le savoir. Mais cette réponse « est toute gratuite et ne repose sur rien, car dans le cas que nous étudions, « c'est précisément M. de La Tourette qui dirigeait l'expérience, il n'était ni « somnambule, ni halluciné et la table s'est livrée à des mouvements désor- « donnés. »

« Nous l'avons déjà reconnu, le parti pris de rejeter, sans discussion, le « surnaturel, aveugle certains esprits et ne leur permet jamais d'arriver à la « vérité. »

IV

Nous sommes donc en présence de trois opinions : celle des savants, que représente ici le Dr Gilles de La Tourette ; celle des théologiens, que nous donne l'abbé Méric ; enfin celle des spirites. Laquelle est la plus rationnelle? Laquelle est exempte de parti pris? Nous pensons tous que c'est l'opinion spirite, mais il s'agit de le démontrer. Essayons.

Il y a, chez l'abbé Méric, beaucoup de bon sens. Malheureusement l'*esprit mauvais*, le démon, est là. Il s'est insinué dans l'esprit du théologien depuis longues années et il a donné à sa pensée, si juste parfois, un pli défectueux, si je puis dire. Par suite de cet accident, auquel les catholiques sont tous plus ou moins exposés, l'abbé Méric ne peut qu'*entrevoir* la vérité.

Pour d'autres raisons, ayant, elles aussi, leur source en des habitudes d'esprit contractées depuis longtemps, les savants anti-spirites ne font également qu'*entrevoir* cette même vérité, pourtant bien simple. Pour eux, les faits que nous obtenons confinent de près aux *manœuvres hypnotiques* (Charcot); ou bien les médiums sont des *somnambules hallucinés* (Gilles de La

(1) Voy. l'*Hypnotisme et les états analogues*, par le Dr Gilles de La Tourette.

Tourette); c'est l'*inconscient* des médiums qui agit (Charles Richet; W. Myers); ou bien encore les médiums sont des charlatans (Wilfrid de Fonvielle). Pour les théologiens modernes, au contraire, les faits ont une réalité incontestable, mais ils appartiennent à l'ordre *surnaturel* et le diable est au fond.

Nous connaissons les arguments, sans bases solides, des savants; voici ceux des théologiens, d'après l'abbé Méric. Remercions-le, du reste, du soin qu'il prend, tout en les donnant, de répondre à nos adversaires communs.

« ... Tout phénomène ordinaire et extraordinaire, dit-il, doit avoir sa « raison suffisante, sa cause que j'appellerai adéquate et il y a des cas où le « phénomène constaté échappe absolument, par son caractère, son origine « et son étendue à toute cause naturelle et appelle ainsi nécessairement, si « l'on veut l'expliquer, une cause distincte de celles dont nous constatons « tous les jours l'existence autour de nous dans l'univers. C'est un principe « de saine et légitime philosophie que je viens d'énoncer et si nous avons le « devoir de dire avec le bon sens qui n'abdique jamais ses droits : Tout effet « suppose une cause, il est permis de compléter cette vérité nécessaire et « d'ajouter : Tout effet suppose une cause qui lui soit proportionnée; or il y « a des effets plus grands que toute cause naturelle; donc il y a des causes « distinctes de l'ensemble des causes et des forces qui composent le système « actuel de l'univers. »

« Qu'un thaumaturge ressuscite un mort ou guérisse instantanément, par « une simple parole, un aveugle de naissance, je constate un écart immense « entre l'effet produit et cette simple vibration des ondes sonores que nous « désignons sous le nom de parole, et je cherche en même temps, ailleurs, « la cause de ce phénomène miraculeux. Qu'un sujet, endormi sous l'in- « fluence du regard et de quelques passes magnétiques, me révèle ce qui se « passe à cent lieues, avec la fidélité scrupuleuse et la précision d'un témoin, « je constate encore un écart entre cette connaissance ou cette lucidité mer- « veilleuse et la loi connue du sommeil; je cherche ailleurs l'explication du « phénomène. Qu'il me suffise d'imposer les mains sur une table pour en « obtenir des réponses conformes à la vérité quand ces réponses sont igno- « rées de moi et de toutes les personnes qui m'entourent, la logique me « défend de m'attribuer la production de ce phénomène : j'en appelle encore « au principe de causalité, et je constate que je ne peux pas dicter les ré- « ponses précises dont je n'ai aucune idée. Le hasard ne résout pas un pro- « blème de géométrie et ne devine pas avec certitude, régularité, et d'une « manière habituelle les faits éloignés et les événements du lendemain. »

Tels sont les principaux arguments de l'abbé Méric. On ne saurait leur dénier un certain bon sens, mais ce bon sens est, malheureusement, altéré par les spéculations théologiques.

En effet, le vrai bon sens ne raisonne pas ainsi. Ceux qui s'en servent, ne se permettront jamais, par exemple, de réunir dans le même groupe un fait qui n'appartient ni à l'ordre naturel, ni à l'ordre surnaturel, mais bien à l'*ordre impossible* : la résurrection d'un mort — et des faits naturels, simples et vrais, comme les révélations que l'on obtient, en spiritisme, au moyen des tables. La théorie de M. Méric introduit donc le miracle, c'est-à-dire l'absurde, dans l'ordre des faits spirites et, dès lors, elle devient une théorie irrationnelle, exagérée, en hostilité avec le bon sens pur. Jamais *personne* n'a pu ressusciter un mort; pas même Jésus qui n'était qu'un homme dont la sottise humaine a fait un Dieu. Ce fait contre nature n'est donc pas plus admissible que l'arrêt du soleil par Josué. La raison libre et sans alliage se dresse ici devant M. l'abbé Méric. S'il avait mieux étudié la question spirite il saurait que le phénomène des tables parlantes s'explique très bien sans le concours du *surnaturel* qui, d'ailleurs, n'existe pas.

Il y a une loi *connue* du sommeil, prétend M. Méric; soit. Voyant un *effet* qui lui paraît *plus grand que la cause connue*, il cherche *ailleurs* l'explication du phénomène; très bien. Mais où va-t-il la chercher, cette explication?... Tout simplement dans l'*opinion extrême* que ses habitudes d'esprit lui font admettre, de préférence à tout autre. Au lieu de se dire, après avoir interrogé la science officielle, qui, à ce sujet, ne lui a rien appris : « Allons plus « loin que ne va cette science; pénétrons dans un domaine sur lequel ont « déjà pénétré des savants aussi remarquables que M. Charcot et ses amis, « c'est-à-dire : Crookes, Wallace, Zœllner, Aksakow, etc. ; » au lieu, dis-je, de raisonner ainsi, M. Méric laisse prudemment de côté ce que l'on est convenu d'appeller l'*occultisme* et il se jette dans le merveilleux, dans le mystère impénétrable, en un mot, dans la superstition et le rêve!

Il s'y jette si bien qu'il rapproche et réunit, je le répète, qu'il met enfin, sur le même plan l'impossible absolu : la *résurrection d'un mort* et le phénomène journalier, vulgaire et banal, tant il est à la portée de tous, du *mouvement et des réponses des tables*. Et voilà comment les préjugés catholiques aveuglent les esprits les plus droits et faussent les intelligences les plus remarquables!

Mieux vaudrait nier alors la possibilité du phénomène, comme le fait le Père Monsabré, et s'en tirer en sceptique qui dit, avec les Fonvielle, les Louis Figuier et autres : « Ce n'est pas vrai; les faits n'existent pas; les spirites sont des imposteurs. » Mais si vous admettez, comme assez plausible pour être discutée, une opinion — celle des suggestionneurs d'hôpitaux, qui voient dans le fait spirite, examiné superficiellement par eux, un phénomène se rattachant aux pratiques de l'hypnotisme et n'étant qué la continuation de ces pratiques — nous avons le droit, il me semble, de

dire que vous deviez, avant de donner votre avis, vous inquiéter des faits que rapportent d'autres chercheurs, plus indépendants et qui sont allés plus loin. Vous deviez surtout vous préoccuper du côté philosophique, moral et même religieux parfois, que présentent les communications spirites actuelles. Si vous aviez procédé ainsi, vous connaîtriez bien la question et peut-être n'auriez-vous plus tant de confiance en votre théologie. Au lieu de raisonner comme vous le faites, à propos des *causes* et de leurs *effets*, vous seriez amenés à dire, avec Allan Kardec : « Tout *effet intelligent* a une *cause intelligente*. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. » Et, connaissant *exactement* la puissance de la cause intelligente, vous ne verriez plus de disproportion entre cette cause et l'effet produit.

Au nom de la raison indépendante et libre, nous devons donc protester, nous spirites, contre une partie des arguments de l'abbé Méric et n'admettre que ceux par lesquels cette même raison n'est pas offensée. Elle ne nous a pas été donnée, en effet, pour que nous l'abaissions devant une sagesse erronée, prenant sa source en de prétendues révélations divines dont l'homme n'a jamais pu vérifier l'exactitude.

V

Si nous pensons qu'il n'y a jamais eu de révélations divines, pouvant être sérieusement acceptées par la raison humaine, nous serons autorisés à croire que jamais Dieu n'est intervenu *directement* et *spontanément* dans les affaires terrestres et nous nierons la possibilité du miracle. Mais nous avons une autre raison qui nous empêche également d'y croire et cette raison la voici :

Autrefois — d'après ce que l'on nous raconte — le merveilleux pouvait être vu et admis par tout le monde. C'était, comme le font remarquer Balfour, Stewart et Tait dans leur *Univers invisible*, un « événement de plein air. » Qu'il fut donc l'œuvre de Dieu ou l'œuvre du diable, le merveilleux avait alors des allures telles qu'il n'était point — paraît-il, — possible de douter. Moïse, sur l'ordre de l'Eternel, jette par terre une verge qu'il avait à la main et cette verge se transforme en serpent. Dans une autre circonstance, Aaron étend la main sur les eaux de l'Egypte et les grenouilles montent et couvrent le pays. Plus tard, on voit la mer Rouge s'entr'ouvrir pour livrer passage aux enfants d'Israël. Voilà des miracles ! Le démon, de son côté, opérait publiquement, au grand jour, et il est probable que ce fut devant de nombreux témoins qu'il transporta Jésus sur la balustrade du Temple de Jérusalem.

Maintenant l'esprit malin ne se manifeste plus de la même façon que dans

le passé. Il prend plus de précautions ; il est moins brutal. Il a progressé, lui aussi, en finesse, comme les créatures; si bien qu'aujourd'hui il cherche *à se faire nier*, au dire des catholiques éclairés qui le connaissent, ayant étudié, de près, ses manœuvres perfides. Il en résulte, par exemple, que le doute se glisse en l'esprit du vulgaire, qui se demande où et quand il reverra le *surnaturel* sans prétentions, tel qu'il se manifestait au bon temps ?

Très embarrassés pour nous le montrer à l'époque contemporaine, nos adversaires nous présentent des explications plus ou moins claires. Finalement ils vont, eux-mêmes, au-devant de l'objection et déclarent que le miracle devient très difficile à reconnaître. Il n'est plus, comme je l'ai fait remarquer plus haut, à la portée de toutes les intelligences. Il est devenu le privilège d'une caste, d'une aristocratie religieuse, qui sert d'intermédiaire entre ses auteurs et les hommes. « Nous voulons, dit le Père Pou-« plard, de la Compagnie de Jésus (1), mettre la piété des catholiques « en garde contre un danger trop réel que plusieurs d'entre eux *ne parais-« sent même pas soupçonner*, le danger de prendre pour *manifestations « divines* des faits extraordinaires qui n'ont d'autre principe que l'esprit de « mensonge ou tout au moins les rêveries d'imaginations malades. »

« De son côté, l'abbé Méric déclare ceci : « La facilité avec laquelle les « esprits faibles attribuent à l'intervention du démon des phénomènes qui « peuvent être l'effet ou d'un narcotique puissant, ou d'un trouble nerveux, « ou peut-être d'une affection cérébrale accidentelle, explique les erreurs et « les superstitions des populations ignorantes. Un empressement irréfléchi « à voir l'action divine ou l'intervention des bons anges dans certains phé-« nomènes merveilleux et trompeurs de certains mystiques égarés par « l'orgueil, favorise aussi les égarements des imaginations ardentes. Il « faut savoir éviter ces deux extrêmes, et tout en affirmant hautement le « principe de l'intervention *surnaturelle démoniaque et divine dans les « affaires humaines*, sachons nous défendre des jugements précipités. »

L'art de reconnaître le miracle est donc aujourd'hui en la possession de certains adeptes seulement. Ces catholiques purs, impeccables, très forts en théologie mystique, vous diront quand il y a miracle ou simplement simulation du miracle. Ici, ils verront l'œuvre de Dieu; là, l'œuvre du diable ; plus loin, l'œuvre de l'imposture; ailleurs, l'œuvre de la science, à laquelle ils veulent bien faire quelques concessions.

« Quand on endort un sujet par l'hypnotisme ou le magnétisme, dit « l'abbé Méric dans la préface de son livre, on obtient les effets suivants :

(1) Voy. *Un mot sur les visions*, par le Père Pouplard. Paris, Palmé, 1883.

« Des effets naturels, tels que la léthargie, la catalepsie, le somnambu-
« lisme et des phénomènes d'un ordre physiologique déterminé : halluci-
« nations, suggestions. »

« Des effets dont la cause est encore inconnue, ainsi, l'action des médi-
« caments à distance et le transfert de certains états nerveux morbides,
« d'un sujet malade à un sujet sain, séparés l'un de l'autre par un écran,
« avec lequel on évite de les mettre en contact. »

« Des effets qui relèvent d'une cause *extra-naturelle*, ainsi la vue à tra-
« vers les corps opaques, la connaissance de certains faits dont le théâtre
« est éloigné du lieu de l'expérience, la lecture des pensées sans manifes-
« tation extérieure à une grande distance. »

« A tous ces degrés, l'hypnotisme est dangereux. »

J'aime mieux le *surnaturel* tel qu'il se présentait autrefois, si je m'en rapporte à la Bible ou aux vieux théologiens. Voyez, par exemple, de quelle façon très simple opérait encore le diable, au XVIe siècle. Dans ses *Deux livres de la hayne de Sathan et malins esprits contre l'homme et de l'homme contre eux*, ouvrage publié en 1590, le Père Crespet, prieur des Célestins de Paris, raconte ceci : « Je trouve es archives de ce monastère où je réside
« qu'un bon religieux plein de foy (1504) voyant que le diable se meslant
« parmi les éclairs de tonnerre estoit entré en l'église où les religieux
« estoient assemblez pour prier Dieu, et qu'il vouloit tout renverser et
« prophaner les choses dédiées à Dieu, se vint constamment présenter
« armé du signe de la croix et commanda au nom de Crucifix à Sathan de
« désister et sortir de la maison de Dieu, à la voix duquel il fut forcé
« d'obéir et se retirer sans aucune offence. »

Il n'est pas inutile de faire remarquer de nouveau que le diable ne s'y prend plus de la même façon qu'autrefois. On pourrait, à la rigueur, voir dans ce phénomène l'influence de l'esprit moderne qui me semble avoir agi fortement sur le vieil ennemi des hommes. Il est certain que les procédés de cette puissance du mal sont beaucoup moins apparents aujourd'hui qu'en ces derniers siècles. En ce temps-là, les faits étaient très clairs, dit-on, aussi rencontraient-ils peu d'incrédules. D'ailleurs le bûcher était là, au besoin. Maintenant que les négateurs sont nombreux, le surnaturel, au lieu de se manifester avec une précision absolue, est au contraire, souvent obscur, de l'aveu même des théologiens. C'est ainsi que l'on ne sait pas encore, dans leur camp, si l'on doit considérer la question des *médicaments agissant à distance*, comme une question scientifique ou comme un phénonomène diabolique !

Est-ce que ces messieurs ne seraient pas influencés eux-mêmes, et à leur insu, par cet esprit moderne dont je parlais tout à l'heure ? Est-ce que Dieu

et le diable se présentent bien, aujourd'hui, à leur esprit tels qu'ils se présentaient à l'esprit des anciens ? C'est une question que je me permets de poser à l'abbé Méric et aux autres théologiens. Quoi qu'il en soit, il est certain que les faits merveilleux avaient alors un caractère de simplicité que les *miracles* d'aujourd'hui n'ont plus, si l'on s'en rapporte à nos adversaires catholiques.

Cette constatation doit donner à réfléchir aux esprits sans préjugés qui se tiennent en dehors de la superstition et de l'ignorance.

(*A suivre.*) ALEXANDRE VINCENT.

OPINION DU CAPITAINE VOLPI

Parmi les spirites distingués, j'ai oublié de nommer le major Hungher, collaborateur émérite de *Lux*. On m'a dit qu'il irait, avec le Dr Hoffmann, à Barcelone. Je n'y vais pas, et je compte venir à Paris l'année prochaine.

Si les tendances d'un centre, quel qu'il soit, sont de prendre le titre de centre général universel spirite, et centre de consultation pour tous les spirites, la majorité des spirites, peut-être, ne saurait lui donner son approbation.

Le seul et véritable centre de consultation ne peut se trouver que parmi les esprits supérieurs qui ont donné l'impulsion au mouvement spirite.

Je le crois, chaque groupe spirite doit être libre, et se diriger intelligemment pour avoir des conseils de qui bon lui semble, et chaque groupe en aura certainement une part, soit des incarnés, soit des désincarnés, s'il se tient à la hauteur des conditions morales nécessaires pour les obtenir.

La base du spiritisme a été posée, déjà par ces mêmes esprits, dans les ouvrages d'Allan Kardec ; certes, il y a, dans ces derniers, quelques points à éclaircir, quelques autres à préciser ; il en est qui peuvent être plus développés, mais *en somme, et en substance*, les ouvrages d'Allan Kardec sont pour tous une base solide d'enseignement autour de laquelle doivent se rallier tous les spirites, sans prétendre toutefois imposer ces enseignements ni les ériger en dogmes.

La doctrine spirite doit être acceptée librement ; de plus, le *génie* du spiritisme, qui est spécialement expérimental et scientifique, tend à l'*expansion*, et point à la concentration.

Je suis de cet avis : l'union se fera naturellement sur les ouvrages susdits, sans la nécessité de fonder un centre matériel du spiritisme.

Les sociétés, les corps constitués, comme aussi les individus, sont imparfaits et assujettis aux passions humaines ; ils peuvent être sujets à l'erreur et à l'obsession ; et alors ?.....

Je fais ce vœu, que le congrès de Barcelone proclame les idées ci-dessus; il pourrait aussi faire jaillir beaucoup de lumière, en constatant les progrès obtenus depuis la mort d'Allan Kardec, soit par les phénomènes magnétiques et spirites, soit par la partie philosophique du spiritisme.

Surtout et avant tout, point de dogmes, pas d'église, pas de pontificat; ces choses-là ont fait leur temps fort heureusement.

Vous pouvez publier ces lignes dans la *Revue*, si vous le croyez utile; seulement, je vous prie de n'y rien retrancher, ni rien ajouter. J'écrirai aussi, en ce sens, au Dr Hoffmann, afin qu'il proclame mon opinion dans le congrès.

Je vous salue, cher ami. ERNEST VOLPI.

P.-S. — Vous avez eu la bonté de me placer parmi les spirites éminents. Or, modestie à part, je puis vous dire que je suis un spirite studieux; mais aussi rien autre qu'un spirite studieux et très convaincu. Aura-t-on un congrès spirite à Paris, en 1889?...

Dans un avis reçu nouvellement, M. E. Volpi nous dit qu'il faudrait, selon lui, la consécration de ces trois points : Base Allan Kardec, — Confédération libre de centres spirites, — Congrès tous les cinq ans.

NOMS DE SPIRITES INFLUENTS QUI ONT AFFIRMÉ LEUR CROYANCE

Le major Hungher, rédacteur de *La Lux*.	Italie.
M. Boivinet, au Raincy, publiciste, défenseur vigoureux de la cause.	France.
Mlle Duplenne, professeur et philosophe.	»
M. Hippolyte, magnétiseur, médium guérisseur.	»
M. Evette, médium guérisseur, magnétiseur, élève de Du Potet.	»
M. Jeoffre, à Coursan, Aude, médium guérisseur.	»
M. A. Reybaud, professeur de magnétisme.	»
M. Robert, professeur de magnétisme.	»
M. Duneau, médium guérisseur.	»
Le zouave Jacob, médium guérisseur.	»
M. H. Durville, professeur de polarité.	»
Le berger Pierre Houdée, au Gué-des-Prés, médium guérisseur.	»
M. Rouxel, médium guérisseur.	»
Miguel Vives, du El faro Espiritista.	Espagne.
Eduardo Dalmau, de Lumen.	»

Ezequiel Martin Carbonero, président de la sociedad Amor y progreso.	Espagne.
Valentin Vila, du Centro Barcelones.	»
S. Luis. P. Romeu »	»
Facundo Usich »	»
Sebastian Roquet, de Lumen.	»
Fermin Sanchez Dotor, de la sociedad espiritista de Valencia.	»
Miguel Escuder, du Centro Barcelones.	»
Augusto Vives, du La Aurora de Sebadell.	»
Antonio Almasque, du Centro Barcelones.	»
Damas Calvet, littérateur bien connu, auteur du poème renommé, intitulé : Mallorca Cristiana.	»
Couillaut, mécanicien et docteur; français de Madrid.	»
Cléanthi-Scalieri, à Athènes.	Grèce.
Lefakis à Braïla.	Roumanie.

LE SPIRITISME, A PUEBLA (MEXIQUE)

Cher Frère P.-G. Leymarie : Je viens de recevoir votre lettre, et vous remercie des renseignements qu'elle contient; veuillez regarder comme non avenue la lettre de M. Salas.

Le Dr D. Barrigo m'a offert de commencer, en novembre prochain, l'étude du magnétisme dans ses applications thérapeutiques. J'espère beaucoup de cet ami ; c'est un médecin sérieux, savant, très connu dans le professorat. Plus tard, je vous mettrai au courant de ses travaux. Je vous remercie de m'avoir envoyé l'ouvrage demandé; je le lirai attentivement ainsi que la *Revue*.

Il m'est difficile d'écrire dans une langue étrangère ; c'est pourquoi je vais vous faire, en espagnol, le récit de notre séance du 1er avril.

Traduction : « Le jour anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec, l'un des protecteurs du cercle *La Persévérencia*, la cérémonie devait avoir lieu, conformément au programme dont je vous ai parlé dans une lettre antérieure à celle-ci ; MM. Malorre, Arenas, Gouraler et Larios, qui devaient prononcer des discours, ne purent le faire; les trois premiers étant absents, le dernier était occupé d'affaires de famille. La cérémonie se réduisit à une séance familière des membres du cercle.

Le dimanche, 1er avril, à 7 h.1/2 du soir, les assistants formaient un demi-cercle autour d'une petite table placée près d'un mur de la salle, sur laquelle étaient posés les ouvrages suivants :

Histoire de l'humanité par Laurent ; Histoire naturelle de Brehm ; les OEuvres d'Allan Kardec ; Choses de l'autre monde et les Grands Mystères, par L. Nus ; OEuvres de Tiberghien, de Flammarion, de Crookes, de Tournier, de Bourgès, de Bonnamy, de Mme Bourdin et bien d'autres.

Au sommet de la table, la lithographie du dolmen du maître ; de chaque côté des bouquets surmontés de deux petits drapeaux : l'un mexicain, l'autre français. Au centre, le portrait d'Allan Kardec entouré d'acacias et de roses blanches ; à la partie supérieure du cadre, sur un arc de papier d'argent, cette inscription : *Dieu l'a créé pour le bien et pour la science.*

Lecture du chapitre de l'évangile, qui traite des réunions spirites ; Oraison mentale pour les esprits souffrants ; M. B. G. fit un compte-rendu de nos travaux, suppliant les protecteurs invisibles qui assistaient à la réunion, de nous prêter leur concours ; il prononça les paroles suivantes :

« Frères d'outre-tombe, veuillez m'entendre. Nous répéterons, ce soir, avec le poète latin : *Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.*

Cela veut dire que, ayant en vue la rénovation sociale, une nouvelle civilisation doit naître de la certitude d'une vie future ; la civilisation actuelle s'éteint, et le froid mortel gagne sa vie décrépite ; elle disparaîtra comme tout ce qui est usé par la vieillesse.

La foi humble, mais ignorante de nos ancêtres, ne suffit plus à la soif insatiable de la raison, ni à l'élévation des sentiments engendrés par la science.

La voix tremblante des pasteurs manque d'autorité ; ces pasteurs épouvantent les brebis et ne savent plus les réunir dans la bergerie évangélique.

Le temple n'est plus le port de salut, et le croyant ne peut s'y unir à la divinité ; c'est un marché dans lequel se développe librement le trafic du sacerdoce. Le sanctuaire n'est pas construit pour conserver ce qui existe de l'orgueil humain, et cependant les somptueuses basiliques exhibent tout ce que cet orgueil estime de plus grand comme richesse et pouvoir, et la maison du Père n'est pas un centre où les membres de la famille humaine puissent s'unir par les liens d'un fraternel amour.

Dans le sanctuaire, les cœurs sont excités à la haine, au mépris, ces éléments éternels d'inimitié ; on y lance les anathèmes, les épithètes d'hérétique, d'excommunié, d'ennemi de Dieu, uniquement parce que l'homme se révolte contre la domination cléricale, et qu'il cherche la vérité au fond de sa conscience ; ce n'est plus une maison de prière, c'est la caverne dont parle Jésus.

Beaucoup, voulant trouver d'autres rayons, d'autres horizons, d'autres cieux, se sont éloignés, dispersés sur la terre. Dans cette nouvelle Babylone, toutes les barrières ont été brisées, renversées, foulées aux pieds ; chacun a

arraché le voile qui, dans sa pensée, cachait l'Etre suprême, et les chercheurs se sont dirigés vers le point où devait s'accomplir leur destinée.

Nous-mêmes, dans cette situation particulière de la vie morale, nous n'avons pas échappé aux conditions critiques du moment présent. Aux uns, les matérialistes français ont présenté, comme conclusion, la négation absolue d'une cause première ; ces matérialistes, ou modérés, ou présomptueux, nous parlent d'Etre suprême avec le plus altier dédain, et nous proposent de reléguer la notion de causalité dans le domaine des chimères et des vieilles superstitions.

D'autres, indifférents, peu soucieux de leur dignité intellectuelle, n'affirment rien, ne nient pas, ne cherchent aucune solution et se laissent nonchalamment aller au cours de la vie présente, sans se mettre en peine de leur condition future.

Les uns, déistes, moins par conviction que pour servir les intérêts d'une théocratie dominante, cherchent à faire du Père céleste un agent dont ils approuvent la toute-puissance, un mandataire auquel ils reconnaissent un pouvoir souverain, à la direction duquel est confié, d'une manière générale, le soin des choses présentes et futures, matérielles et spirituelles.

Quelques autres, rebelles à la voix du devoir et de la conscience, déclarent à Dieu une guerre ouverte ; un grand nombre, pour le bien de l'humanité, qui gémit et pleure, en cette vallée d'épreuves et d'expiation, se présentent à nous, comme des Maîtres qui aident notre esprit à rechercher la vérité, et nous la montrent dans un horizon qui se perd en dehors du temps et de l'espace.

D'autres enfin, simples, ignorants et humbles, viennent autour de nous, apprendre quelles sont les bases de nos croyances, et observer comment les courants fluidiques qu'engendre la volonté servent de liens à la pensée et de force à la main qui écrit ; ils demandent à notre fraternelle amitié une prière qui, s'élevant vers l'infini, redescende vers nous en apportant à l'esprit qui souffre, un conseil, une espérance.

Tous, solidaires dans notre origine et dans notre destinée, nous formons l'humanité terrestre ; de même que les vapeurs sorties du sol montent dans l'atmosphère et retombent en rosée abondante sur le sol, nous sommes en continuels mouvements, par la série infinie et successive des désincarnations et des réincarnations.

Et vous, esprits, qui venez inspirer à nos frères le sentiment du bien, vous n'êtes pas soustraits aux conséquences qui résultent de vos actes ; comme nous, vous en avez la responsabilité, vous subissez parfois le châtiment par lequel se sanctionne toute loi morale.

L'accomplissement de la justice, latente dans votre moi, doit être votre prin-

cipale étude ; vous étiez assujettis, ici-bas, aux exigences de la matière, à la tyrannie de l'ordre social, et dans l'état spirituel vous êtes libres, vous choisirez librement votre existence future sur la terre.

Dans l'état désincarné si avantageux, l'esprit médite sur le développement de sa constitution qu'il analyse ; il se rend compte de ce fait, que le matérialisme étroit et exclusif des terriens est anéanti, forcément, par l'expérience individuelle.

Le cerveau, objet principal des études physiologiques, se désorganise après la mort ; le moi subsiste toujours et démontre à l'esprit la nécessité de fonder, sur la psychologie, tout l'édifice de la philosophie. L'ironie des positivistes n'a produit que l'engourdissement moral des intelligences, déchaîné les passions, fait régner l'égoïsme, comme unique objet de l'activité humaine, individuelle et sociale.

Est-il des esprits désincarnés, qui, avec la conviction sincère du philosophe, protègent les matérialistes et leur transmettent ces doctrines désolantes ? en est-il, qui les ait accueillis avec joie au moment de leur entrée dans la vie spirituelle ?

Alors, que dit à leur raison éclairée la persistance de la personnalité, avec les attributs qui la constituent, lorsqu'ils se voient délivrés des vicissitudes de la matière ?

Comment se présentent à leur mémoire tous les travaux antérieurs à leur développement intellectuel ? Quelle généralisation donnent-ils à cette série de faits ? L'esprit hésite-t-il éternellement entre la régénération et la tendance à dégénérer sans cesse ? marche-t-il, malgré lui, dans la voie d'un progrès sans fin, universel ? Et cette sublime origine, cette noble destinée qui se dévoilent à lui, hors de la matière, sont-elles produites par la causalité ?

Autrement dit, ce qui n'est pas réel peut-il engendrer l'être, la lumière, la raison, l'intelligence et les lois qui en découlent ? Toutes ces choses sont-elles les causes de leur propre existence ?

Comment se manifestent le temps et l'espace, hors du temps ? Le fini est-il engendré comme la vie, par l'essence infinie ? Demandez à l'esprit de Pascal si l'infini existe.

Si quelques-uns des esprits qui nous honorent de leur présence viennent seulement par curiosité, sans s'occuper de ce que nos doctrines signifient par rapport au progrès humain, ni de ce qui les constitue, ces doctrines, ni de la part faite à chacun dans le mouvement éternel des mondes, qu'ils reçoivent néanmoins l'expression de notre gratitude ; nous savons qu'ils doivent progresser, le progrès étant une loi générale à laquelle ils ne peuvent échapper. Ceux qui négligent leur propre avancement, plus tard chargés de

missions importantes et difficiles, doivent, malgré leur indifférence, prêter leur concours au progrès général.

Si vous doutez de nos paroles, âmes désincarnées, interrogez celles qui vous entourent tandis qu'elles sont dans cette stérile apathie, et souffrent, depuis tant de siècles, ce châtiment amer et fatal,

Vous qui, sur la terre, avez porté les noms de Loyola, Torquemada et autres, vous assistez souvent à nos séances, avec l'intention d'arrêter le développement intellectuel si nuisible aux intérêts du catholicisme. Veuillez nous écouter :

Nous sommes les ennemis incarnés de vos croyances religieuses, quoi qu'elles aient été la base fondamentale de la civilisation européenne, et que, nous-mêmes ayons grandi au centre de cette civilisation engendrée par un mouvement philosophique antérieur qui nous fut transmis à travers le cours des siècles.

Comme un trait d'union entre un passé qui s'éteint, et un avenir dont la première aurore brille à nos yeux, sans qu'il soit possible d'en intercepter la vue, le catholicisme se développe encore à l'aide de l'état en absorbant presque en entier cet état.

L'aberration évidente de ses dogmes, le luxe somptueux de ses cérémonies, son spiritualisme exagéré, pouvaient seuls enchaîner des peuples déjà profondément divisés par le fanatisme.

L'idée d'un Dieu irascible, vindicatif, qui livre au pouvoir de Satan et aux flammes éternelles les âmes des réprouvés, pouvait seul mettre un frein à la licence des seigneurs et des nobles ; s'appuyant sur la possession de leurs terres et de leurs parchemins, ils se croyaient le droit d'attenter à la vie et à l'honneur de leurs vassaux ; seule la pensée d'un pouvoir divin, origine et fondement de tout pouvoir, a pu créer un principe autoritaire, base des nationalités.

L'unité de la foi était indispensable à l'union de ceux qui ne pouvaient en avoir à l'aide d'une même langue et d'intérêts communs.

Dès que les nations furent constituées, le pouvoir laïque et la domination religieuse prétendirent leur imposer des lois ; les guerres et les dissensions entre papes et empereurs ont troublé l'ordre dans la monarchie, et affaibli la théocratie universelle.

Les peuples ont profité de ces terribles luttes entre les différents pouvoirs pour se développer individuellement ; esclaves des barons, des rois et des papes, ils ont donné leur sang, leurs biens, jusqu'à ce qu'ils fussent nettement séparés du christianisme. Cet état de perpétuelle agitation devait cesser, et cessa en effet, lorsque fut fondée la souveraineté nationale comme base d'une société nouvelle, ordre de choses qui renversa tout ce que les

principes anciens avaient édifié ; les vieux monuments s'écroulèrent, disparurent dans un tourbillon de poussière, dans un monceau de décombres.

La révolution de 89 hâta ce mouvement et détruisit palais, portiques, colonnes, ce qui attestait la vanité des institutions humaines.

Quant au catholicisme, il doit disparaitre ; il ne satisfait pas le moderne sentiment religieux, et il s'est séparé du christianisme réel pour se modifier en une institution entièrement mondaine.

Dans l'Evangile, qui ne fut écrit ni par Jésus, ni du temps de Jésus, on distingue un élément permanent, invariable, et un autre actif et progressif. Tout y correspond au judaïsme, relativement aux mœurs et au langage, mais il peut être résumé dans ces deux préceptes :

1° Aimez-vous les uns les autres ;

2° Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Où donc est l'ardente charité dont se targue le catholicisme ? Comment arrivent-ils à la perfection, ceux qui se disent successeurs des apôtres ? Comment ont-ils exercé leur apostolat, pendant ce siècle, et les siècles précédents ? Les conciles se sont-ils occupés d'améliorer la condition intellectuelle et matérielle des peuples ? Au contraire leur but n'a-t-il pas été d'affermir leur domination au détriment du bien général ?

On ne peut contester l'existence des guerres de religion, des scandales, des excommunications, des torrents de sang versé par l'Inquisition, des vices des communautés religieuses contraintes au célibat, ce qui est contraire aux fins pour lesquelles l'homme a été créé.

O vous, esprits qui pouvez étudier dans l'espace l'histoire des siècles écoulés, dites-nous s'il est possible que les sociétés se soumettent désormais au joug de l'église romaine ? Tous vous voyez l'importance de la transformation religieuse qui s'accomplit selon le plan de la toute puissante justice du grand architecte des mondes.

Chercher à entraver la marche des sociétés modernes, c'est de la folie, plus qu'une folie, car c'est un crime inutile, nul ne pouvant s'opposer à la volonté du principe universel intelligent, Dieu.

Nos paroles sont l'expression sincère de nos pensées ; amis désincarnés, méditez-les et si vous reconnaissez en vous, avec le sentiment de votre faiblesse, l'espérance et le désir de vous purifier par la pratique du bien, venez à nous ; aidez-nous aussi à accomplir la mission qui nous est confiée, car nous sommes tous solidaires dans le grand œuvre du progrès infini.

Joignez-vous à nos frères qui, humbles et avides de savoir, veulent arriver à la source de la vie et de la vérité.

Dites à nos frères souffrants qu'ils peuvent abréger le temps de leur épreuve, en se corrigeant de leurs imperfections, en supportant avec rési-

gnation les conséquences de leurs fautes, en combattant leurs funestes inclinations pour mériter un plus heureux avenir.

Soyez pour eux ce que sont pour nous nos esprits protecteurs ; vous voyez leur tendre sollicitude, la charité avec laquelle ils guident nos pas chancelants, et leur zèle pour nos progrès.

Bons esprits qui nous protégez, recevez les vœux que nous faisons en cette nuit solennelle. Si nous n'avons pas rempli nos devoirs de pères, d'époux, de fils, de citoyens, nous nous proposons de lutter à l'avenir contre nos passions et nos vices, d'être dociles à vos avis, et bienveillants pour tous.

Interprète des membres de ce cercle,je vous remercie en leur nom et vous prie d'être nos protecteurs ici-bas et dans l'erraticité.

Et toi, Allan Kardec, choisi par le principe éternel pour rassembler les révélations éparses dans les deux hémisphères, toi dont nous fêtons aujourd'hui la mémoire, reçois notre hommage et notre adhésion à ta doctrine, sois assuré de notre respect.

Nous déclarons à l'Etre suprême, fluide intelligent et actif qui remplit l'univers infini, que nous cherchons à acquérir la foi raisonnée qui explique, le savoir qui éclaire et élève l'âme et la soutient, l'esprit de justice par lequel notre âme s'élève vers Dieu, principe actif et source de la vie. »

Après cette allocution et les méditations accoutumées, la séance se termina ; on offrit un lunch aux dames, puis tous les assistants se retirèrent.

Puebla (Mexique), 3 mai 1888. FÉLIX. M. ALVAREZ.

AIDE-GUÉRISSEUR ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE (1)

Vera-Cruz, le 27 novembre 1887. F. E. S.

Je viens d'inventer un appareil « aide-guérisseur » électro-magnétique, qui réunit toutes les conditions nécessaires pour la guérison des malades.

En 1882, j'eus l'idée d'inventer un baromètre électrique; j'y travaillai pendant plusieurs mois, et n'obtins qu'un succès très médiocre; j'abandonnai cette idée.

Un an après, je repris mes études, et fus mieux favorisé; le succès ne répondant pas encore à mes vues, j'abandonnai mon invention. Néanmoins tous les ans je faisais les mêmes essais.

(1) M. de Lagrange est un médium guérisseur, très éclairé, bien connu du monde scientifique de la faculté de médecine de Puebla, et de tous les hommes intelligents de la Vera-Cruz ; les médecins ont une grande confiance en sa puissance, et cet honnête et sage vulgarisateur se voue corps et âme à la guérison gratuite de ses nombreux malades. Nous parlerons de la thérapeutique spirite de M. de Lagrange, notre vieil et fidèle ami et Frère en spiritisme.



Cette année j'ai fabriqué encore mon baromètre électrique ; après plusieurs essais, j'ai réduit le tout à une simplicité absolue ; pendant trois mois, j'ai fait et défait mon appareil ; ayant constaté sa perfection, je voulus avoir la preuve de son énergie et de sa force. Je pris une bande de laine, que j'attachai à l'un des fils, et la roulai autour de mon bras droit, qui était affecté de rhumatisme depuis deux mois. Cinq minutes après la douleur cessait.

J'ai remplacé la bande de toile par un fil de cuivre très fin, et au bout de ce fil, l'idée me vint de poser une rondelle de cuivre, de 14 millimètres de diamètre : l'autre bout du fil de cuivre était accroché à l'appareil.

Tous les malades qui m'ont été présentés le jour suivant, ont été guéris à l'aide de cet appareil.

On ne sent qu'un fourmillement dans le corps, et rarement une douleur, excepté dans le cas d'une paralysie des organes ; alors, l'appareil prend une énergie tellement grande, que les malades ont de la peine à se tenir sur leur siège. Le jour suivant, on constate la guérison de l'organe affecté. Malgré les symptômes qui peuvent se présenter pendant la guérison d'un malade, il ne faut pas interrompre le courant. Un quart d'heure suffit pour chaque malade.

DESCRIPTION DE L'APPAREIL LAGRANGE :

1° Un flacon de 16 onces, à moitié rempli d'eau ; une lame de zinc de 8 centimètres de long sur 4 de large est immergée dans le flacon. Une autre lame de cuivre, de même dimension, est immergée aussi dans le liquide ; on place un fil de laiton dans la direction sud de la bouteille, qui en touchera le fond. Un autre fil de fer, de même grosseur (semblable à ceux qu'on emploie pour les télégraphes, même grosseur), arrive aussi jusqu'au fond de la bouteille direction nord. Les deux fils se croisent et doivent se toucher en forme d'X. On taille le bouchon de liège à cet effet, ce bouchon devant fermer hermétiquement la bouteille, en serrant les fils. Les fils croisés, du nord au sud, doivent avoir 25 centimètres de long. C'est la bouteille n° 1. On accroche les fils. On la polarise du nord au sud. On magnétise préalablement les 8 onces d'eau qui doivent être mises dans la bouteille avant de submerger les métaux.

2° La bouteille n° 2 est un flacon de 32 onces d'eau ; on n'y met que 28 onces d'eau magnétisée à l'avance.

Deux lames de zinc et 2 lames de cuivre sont immergées dans le liquide. On fait un trou dans le milieu du bouchon, par lequel passe un gros fil de fer des télégraphes, courbé à l'avance en Γ qui arrive au fond de la bouteille,

sans cependant le toucher; il doit avoir 14 pouces et demi de longueur. On tourne le bout extérieur, au nord.

3° La bouteille n° 3 est un flacon de 2 livres 8 onces d'eau; on n'y met que 2 livres d'eau magnétisée préalablement.

3 lames de zinc et 3 lames de cuivre sont immergées aussi dans le liquide. On place un gros fil de fer de 37 centimètres de long, courbé préalablement dans la bouteille, le bout extérieur tourné vers le nord. Un autre de cuivre doux, de la même dimension, et de la même forme, tourné vers le sud. Les trois bouteilles placées, on passe un fil de cuivre doux, de moyenne grosseur, de la bouteille n° 1, à celle n° 2, et à celle du n° 3, pour les faire communiquer; ces fils doivent être assez longs pour arriver à 3 pouces du fond de la bouteille.

Tous les fils doivent se toucher entre eux dans les bouteilles; après 24 heures de préparation, la pile peut agir, et je touche mes malades.

SENSATION

Fourmillements, chaleurs, fraîcheurs, pesanteurs, douleurs, démangeaisons, etc., etc. Lorsque le malade ne sent plus ces effets-là, il est guéri.

La batterie polarisée et le courant établi, après 24 heures d'attente, on ne touche plus à l'appareil, car on s'expose à des mécomptes; on le place dans un endroit fixe. Votre ami : De Lagrange.

RÊVE DE LINCOLN ABRAHAM

Le rêve suivant de Lincoln est un fait historique et s'accorde avec la nature impressionnable de ce grand homme. Il l'a raconté lui-même en ces mots à Mme Lincoln et à d'autres personnes :

Il y a environ dix ans, ayant attendu une importante dépêche, je me couchai très tard; et, à peine au lit je m'endormis et j'eus le rêve suivant : Un silence de mort m'entourait lorsque j'entendis des soupirs étouffés comme si plusieurs personnes pleuraient. Je me levai et descendis; le silence fut rompu de nouveau par les mêmes sanglots, mais ceux qui gémissaient ainsi restaient invisibles. J'allai de chambre en chambre sans voir personne, quoique toujours les mêmes sons douloureux se fissent entendre; j'étais étonné et alarmé. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Déterminé à trouver la cause d'un fait si mystérieux, je m'avançai jusqu'à la dernière chambre dans laquelle j'entrai. Là, je fus témoin d'une scène surprenante :

Devant moi était un catafalque sous lequel reposait un corps enveloppé d'un drap funèbre. Autour était une garde de soldats et une foule de gens;

les uns considéraient tristement ce corps dont la figure était couverte, tandis que les autres gémissaient et pleuraient.

Qui est mort à la Maison Blanche? demandai-je à un des soldats.

Le président, répondit-il, il a été assassiné.

Alors s'éleva de la foule un long cri de douleur qui m'éveilla. Je ne dormis plus de cette nuit; et, quoique ce ne fût qu'un rêve, j'en ai toujours été depuis étrangement inquiet et troublé.

Il raconta ceci peu de temps avant son assassinat, événement qui plongea la nation dans le deuil.

Si le président avait tenu compte de cet avertissement, et n'avait pas écouté sa femme qui ne croyait pas au surnaturel, le cours des événements eût été tout autre; dans ce cas, cela eût servi d'exemple, pour prouver l'importance de semblables visions.

RÊVE DU PRINCE LÉOPOLD : Un autre exemple important, à cause de la haute situation du personnage mentionné, est donné dans le « Fortnightly Review » par W. H. Myers.

La dernière fois que je vis le prince Léopold (deux jours avant sa mort) il me dit qu'il désirait des funérailles militaires. Lui ayant demandé pourquoi il me parlait de ce lugubre sujet, il allait me répondre lorsqu'on l'appela. Il me dit seulement en s'éloignant : Je vous expliquerai cela plus tard. Je n'eus plus l'occasion de l'entretenir, mais il dit à une dame : « Il y a deux nuits, j'ai vu en rêve la princesse Alice; elle m'a dit qu'elle était heureuse et désirait me voir auprès d'elle; c'est ce qui me rend aussi pensif. »

Ce fait me sembla le signe de son retour prochain dans le monde des esprits, auxquels, comme membre d'une famille spiritualiste, il croyait depuis sa jeunesse.

Ce fait confirme la vérité de cette assertion, *que les signes et avertissements sont dignes d'être remarqués, maintenant comme autrefois.*

DÉSINCARNATION DE CAZALS JEAN

Messieurs : Je suis chargé par nos frères en croyance, de vous envoyer, pour l'insérer dans votre prochaine *Revue*, le discours suivant, prononcé par *M. Bonnet fils*, sur la tombe de mon regretté père, Cazals Jean, décédé le 19 juillet 1888 :

« Mes frères et mes sœurs m'ont fait l'honneur d'être leur interprète devant cette tombe. Le père bien-aimé permettra que ses messagers fidèles m'aident dans cette tâche.

Amis, de cette tombe est sortie l'âme qui suivit la noble devise spirite : «Hors

la charité point de salut ». Sa famille imitera ses bons exemples et recevra selon ses œuvres.

Nous, imitons-le, comme dévouement, et pensons toujours que les âmes nous voient; soyons chrétiens mais sachons ce que c'est qu'un chrétien, en suivant les traces du Christ, le grand médium qui guérissait aussi les malades; étudions, dans son esprit, l'évangile qu'il a laissé, tout rempli de paroles lumineuses et supérieures; je parle du véritable évangile républicain qui n'est pas falsifié, *l'Evangile selon le Spiritisme*, que nos anciens ont scellé de leur sang, que le Christ a signé de son martyre, pour nous montrer que nous ne devons pas craindre la mort, la mort étant la vraie vie.

Pourquoi craindrions-nous ceux qui tuent notre corps, puisqu'ils ne peuvent tuer notre âme qui est immortelle. Si nous l'avons mérité, des planètes meilleures nous attendent au sortir de notre cycle terrestre; si non, il nous faudra la réparation de nos actes mauvais, et quelles que soient nos fautes, en les réparant, nous pouvons tous, incarnés ou désincarnés, aspirer à aller dans les mondes plus avancés; une seule route y conduit, celle de la charité et de la justice; sans elle point de salut.

La charité et la justice s'accomplissent de manières différentes : par des actes, par la parole, par le pardon à celui qui nous a fait du tort; en secondant aussi les frères égarés, en instruisant ses semblables, et de toute manière qui soit un hommage à la solidarité et à la responsabilité des actes.

Aimons-nous les uns les autres et nous aurons l'union qui fait la force; cherchons à nous épurer par la pratique du bien, et nous graviterons rapidement vers le Dieu-de-justice, vers le Père bien-aimé qui seconde le travailleur studieux, et lui permet de vivre sur un monde meilleur et plus avancé.

La philosophie spiritualiste nous ouvre les horizons de la vraie Liberté, ceux de la Vie éternelle et de la Libre pensée.

Salut à notre frère en croyance, le désincarné Jean Cazals, qui vient d'entrer dans le domaine de la République immortelle, de la République humanitaire et civilisée, dans le séjour des âmes méritantes qui ont fait une étude suivie et rationnelle de la vie. »

Je vous remercie d'avance et vous serre amicalement la main.

CAZALS, BARTHÉLEMY.

NÉCROLOGIE : Une ancienne et fidèle spirite, dont le dévouement était connu, qui fut très liée avec Allan Kardec, Mme veuve Bettini, née Cazati, est décédée le 1er août 1888; un bon souvenir à cette servante fidèle de la cause.



Mme Wibail, Virginie, est décédée à Neuilly-sur-Marne; sur sa tombe, M. P.-G. Leymarie a parlé de l'immortalité de l'âme, de la nécessité absolue de la réincarnation, devant un auditoire néantiste; après la cérémonie, de longues et intéressantes questions lui ont été amicalement adressées par les assistants; la cause y a gagné bien des sympathies.

LES PENSÉES DE CARITA ET LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Voici une brochure qui, sous un titre bien modeste, renferme des pensées d'une rare élévation que nous recommandons aux méditations de tous nos frères en spiritisme. Il en est beaucoup qui n'ont pas oublié la série d'articles publiés il y a quelque temps dans la *Revue* sous la signature de *Carita* et de *Marie*. Ce sont ces morceaux détachés qui ont été réunis par l'auteur en un petit volume. Quand nous disons l'auteur, nous ne parlons peut-être pas très exactement ; M. Laurent de Faget dit dans la *Préface* de l'œuvre que nous analysons qu'il a été choisi comme *médium* par les deux esprits dont il sentait autour de lui les fluides sympathiques. Et cependant, si nous lisons avec attention ces pages, nous y trouvons la manière poétique de cet écrivain, si apprécié des lecteurs de la *Revue*. Très certainement, si la plupart des idées lui viennent d'ailleurs, il a su se les approprier, les couler, si nous pouvons ainsi dire, dans son moule particulier ; et nous estimons que ce n'est que lui rendre une stricte justice que d'affirmer qu'il a été plutôt le *collaborateur* que le médium proprement dit des deux esprits qui se sont manifestés par lui. Nous n'insisterons pas autrement sur le côté de l'œuvre particulier à notre frère, afin de ne pas blesser sa modestie ; mais il nous sera bien permis de dire que nous doutons fort que les mêmes esprits eussent réussi avec un autre médium à rendre leur pensée sous une forme aussi captivante et aussi sympathique.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est signée Carita ; la seconde, Marie. Il y a certainement beaucoup de points communs entre les *pensées de Carita et les réflexions de Marie*. Cependant, la façon d'exposer les faits et d'aborder la question à résoudre est loin d'être identique chez les deux esprits : chacun d'eux a des tendances particulières qui se traduisent chez Carita par une conception plus nette des détails de la vie individuelle, et chez Marie par une vue synthétique de l'ensemble des lois qui régissent l'universelle évolution des êtres. Les *pensées de Carita* s'adressent plus particulièrement à l'homme incarné, lui montrant le chemin dans lequel il doit marcher durant sa vie terrestre. C'est comme un *vade mecum*, une sorte d'abrégé de la science de la vie considérée au point de vue spirite

et présentée sous le jour le plus favorable pour activer le perfectionnement moral de l'individu. Dans ces quelques chapitres où respire l'amour le plus ardent de l'humanité, l'esprit nous montre les diverses étapes que nous avons à parcourir pour atteindre le *summum* de notre perfectionnement. Posant en principe et mettant au-dessus de toute discussion l'existence de Dieu, il fait de l'Être suprême le point de départ et le but de toutes les créatures. Avec une haute raison, il se livre à une juste critique des religions du passé qui nous ont représenté Dieu comme un tyran anthropomorphe vivant en dehors de l'univers qu'il se plaît à bouleverser au gré de ses caprices.

Voici en quels termes magnifiques l'esprit parle à son médium de l'Etre par qui tout existe, tout évolutionne dans l'immensité des mondes, (page 7) : « Salue Dieu, aurore des jours sans terme, soleil de l'infini, lumière de ta conscience.

« Salue Dieu bien au delà des horizons bornés de vos sciences enfantines. Admire-le dans la splendide immensité, géant parmi tous les soleils, atome parmi les atomes, matière avec la matière, et rayon partout.

« Dieu, cet abîme, a une puissance : l'amour !

« L'invisible est son enveloppe. Il ne devient visible que pour les esprits saturés d'amour et de foi.

« Les passions mesquines et égoïstes, les fausses grandeurs de la terre, ont presque toujours les yeux fermés du côté de son idéal suprême. Dieu se cache aux puissants orgueilleux : il se montre à l'innocence. »

Quel langage, et combien l'esprit qui s'est fait une conception si élevée de la divinité doit être lui-même au-dessus des misères et des passions troublantes qui obscurcissent encore nos faibles intelligences !

Après nous avoir montré cet idéal, l'esprit nous enseigne les moyens d'en approcher de plus en plus. C'est en pratiquant ce que la conscience nous enseigne être notre devoir ; en cultivant notre âme, en jetant fréquemment nos regards sur nos existences passées pour amender ce qu'il y a de mauvais en nous, en élevant notre pensée vers les hauteurs célestes pour demander les conseils de nos frères plus avancés, en observant la tolérance la plus large envers tous les hommes, en les aimant tous comme des frères, en subordonnant nos rapports envers toutes les créatures aux lois de la plus stricte justice, en un mot, en pratiquant *la vertu* dans la plus haute acception du mot, que nous obtiendrons de monter graduellement vers notre Créateur, vers notre Père qui se donne *tout à tous* pour réaliser en lui l'union harmonique de toutes les créatures.

Dans les *Réflexions de Marie* le cadre s'élargit encore davantage. Ce n'est plus seulement l'individu qui fait l'objet de ces considérations élevées : c'est

l'espèce elle-même tout entière, c'est l'universalité des hommes groupés en société. Très sagement l'Esprit nous démontre que les sociétés ou agglomé-tions d'individus passent par les diverses phases de développement que chacune des unités composantes a suivi elle-même. En raison de leur profonde justesse, ces enseignements sont à citer textuellement (page 60) :

« La société n'est pas constituée définitivement, nous le répétons ; elle commence son existence et doit passer par les différentes épreuves nécessaires à son perfectionnement ; de même que l'individu, elle doit s'éclairer peu à peu, s'instruire, s'améliorer.

« De grands penseurs lui ont tracé sa voie d'où elle s'écarte souvent ; car les peuples, comme les individus, sont sujets aux déviations, aux compromissions et aux faiblesses.

« Le peuple mûrit : les grands cataclysmes de la guerre et des épidémies lui montrent le côté divin dans la force terrible des choses ; l'avenir lui montrera de plus en plus Dieu par les lois sociales meilleures. »

Nous voudrions poursuivre nos citations : mais tout serait à citer dans cette œuvre remarquable. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur au livre lui-même que la modicité de son prix met à la portée de tout le monde.

Ce qui se dégage surtout de la lecture de ces considérations dont la profondeur se révèle à travers la poésie de la forme, c'est un sentiment de quiétude absolue, de foi inébranlable dans l'avenir de l'humanité. Par le temps de pessimisme à outrance que nous traversons, il est bon et salutaire que de pareils écrits viennent de temps en temps faire diversion à nos sombres préoccupations. Avec Marie et Carita nous regardons l'avenir d'un œil serein ; *nous savons* que Dieu dirige l'évolution universelle des êtres ; qu'il a un but, leur perfectionnement progressif, et *que ce but ne peut pas ne pas être atteint*. De là, les effluves réconfortants qui se dégagent de l'œuvre entière.

Le médium, nous dit-on, a souffert et médité. Mais, sans doute, pour lui comme pour beaucoup d'entre nous, le spiritisme a été le vrai consolateur : et aujourd'hui, détournant ses regards de nos tristesses passées, il envisage avec confiance les destinées de l'humanité, et il nous adresse, inspiré par Marie, ces paroles prophétiques que les chefs des peuples feront bien de méditer (pages 77 et 78) :

« Voici quel tableau se déroule à mes regards charmés vers la fin du xx[e] siècle :

« Plus de royautés iniques, plus de pouvoirs absolus. L'homme libre, et digne de la liberté, communiera avec Dieu même.

« Ses principes seront : la paix, l'amour, la justice.

« La paix favorisera ses travaux, lui donnera l'espérance et la force. L'amour lui révélera le bonheur. La justice régnera sur la terre.

« Dès lors, plus de gouvernements rivaux les uns des autres ; plus de dogmes terribles et mensongers. Les révolutions morales auront succédé aux révolutions sanglantes. Le chemin parcouru par le progrès sera toujours plus grand. Les prêtres et les rois n'auront plus de raison d'être.

« Tous les peuples se donneront la main dans la paix universelle. »

Au nom des spirites, nous remercions l'Esprit élevé qui nous donne ces sublimes espérances : nous adressons aussi notre témoignage de vive gratitude au médium dévoué autant que modeste qui a bien voulu servir d'intermédiaire pour nous annoncer cette heureuse nouvelle.

CÉPHAS.

MES EXPÉRIENCES AVEC LES ESPRITS

J'aurais bien des choses à dire en réponse aux dernières observations de M. Leymarie, contenues dans le cahier du 1er août 1888. Je donnerai plus sûrement la réplique dans un ouvrage qui paraîtra prochainement, dans lequel j'exposerai complètement ma philosophie ; en me lisant, les abonnés de la *Revue* seront naturellement les juges de la question débattue entre la *Revue* et moi.

Mes inspirateurs *invisibles* (pour les autres) désirent que je publie d'ici au printemps prochain un ouvrage, en français, intitulé : *Mes expériences avec les esprits*. Cet ouvrage, par la grande variété des sujets élucidés sur le vif de l'expérience personnelle, abordant des points de vue tout à fait nouveaux pour le grand nombre des spirites français — tout invraisemblables qu'ils pourront paraître d'abord — comme la notion du spiritisme lui-même le fut pour la plupart de nous, surtout la réincarnation — cet ouvrage, dis-je, pourra servir à remplir une lacune qui existe ici, et devenir un phare utile aux explorateurs. En publiant cet ouvrage (qui me fut prédit depuis longtemps) et auquel je ne tenais nullement — car on n'aime guère à afficher surtout les siens, même invisibles, quand ceux-ci peuvent devenir des points de mire pour toute espèce d'yeux — ce sera compléter en grand ce que j'ai commencé en petit dans ces colonnes. Je crois donc devoir, en conscience, céder aux désirs des miens, pour le bien ou l'instruction du monde.

Erratum : M. H. Lacroix, croyant et affirmant que les esprits grandissent dans l'espace, s'y marient comme sur la terre, nous pensions qu'ils y procréaient de même ; nous nous sommes trompés, et cela n'est pas, il n'y a pas de procréation après ces actes sexuels. M. Lacroix donnera, dit-il, la rison de ce qui nous paraît anormal, dans l'ouvrage qu'il va éditer.

DOCTEURS HOMOEOPATHES A CONSULTER : A Paris, M. le *Dr Flaschoen*, 30, avenue de l'Opéra, est un homme très expert, qui prouve l'excellence de sa méthode par des guérisons sans nombre.

M. le *Dr Conan*, à Passy-Paris, 42, rue de la Tour, est un militant bien connu et convaincu, au savoir duquel chacun rend hommage.

MM. les Drs Flaschoen et Conan sont très demandés; ils sont charitables et spiritualistes au possible. Ce sont des hommes de valeur.

Le *Dr Rougier-Grangeneuve* s'est installé à Passy-Paris, 37, rue de Passy; nous avons toujours entendu dire beaucoup de bien de ce docteur, si connu à Bordeaux et à Marseille; c'est un praticien émérite, un homme doux et énergique, auquel on peut s'adresser en toute confiance. Nos amis doivent le seconder, car il le mérite à tous les titres. Ce docteur est un partisan dévoué de la cause.

M. le *Dr Chazarain* (méthode dosimétrique du Dr Burgrave), bien connu des spirites parisiens, polariste distingué, habite 236, faubourg Saint-Honoré; il nous est dit énormément de bien de sa méthode et des résultats qu'il obtient.

M. Durville nous écrit qu'il habite actuellement, 23, rue Saint-Merri, à Paris; s'adresser là, pour tout ce qui concerne le *Journal du magnétisme*, et la *clinique magnétique* de M. Durville.

Vient de paraître : *Essai de philosophie universelle*, par Mme Ersylie D., brochure de 74 pages, in-12 carré. L'auteur, spirite convaincu, explique comment il en est venu à accepter notre doctrine et à la défendre. Nous parlerons prochainement de cette œuvre de foi et de raison.

L'auteur vend cette brochure intéressante et instructive 0 fr. 30 seulement, ce qui n'en couvre pas le coût. Nous souhaitons que bon accueil lui soit fait.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE — N° 17 — 1er SEPTEMBRE 1888.

AVIS IMPORTANT : Désormais toutes les lettres, toutes les demandes de librairie, doivent être adressées, 24, rue des Petits-Champs, entrée, 1, rue de Chabanais, siège social de la Société scientifique du spiritisme et de sa librairie.
Nous avons définitivement quitté le n° 5 de la rue des Petits-Champs pour le n° 1, rue de Chabanais.

NOTE DE LA RÉDACTION : Nous avons convié toutes les Sociétés de France et de la Belgique à se faire représenter, à formuler leurs vœux clairement et nettement, et s'ils ne les envoient directement à M. *Facundo Urich, calle de Ciento, n° 388, Prâl, 2a, à Barcelone, Espagne*, de les envoyer, 1, RUE DE CHABANAIS, à Paris, *nouveau local*, et siège social de la *Société scientifique du spiritisme.*

M. Leymarie, qui se rend à Barcelone pour représenter la Société scientifique du spiritisme, qui part le 5 septembre au matin, de Paris, présentera au congrès, les vœux, ou les adresses des Sociétés et groupes de la France et de l'étranger, qui l'en auront chargé.

COMMISSION EXÉCUTIVE DU CONGRÈS

Avant l'ouverture du Congrès international de Barcelone, la commission exécutive offre à ses frères toutes ses félicitations, et leur annonce que, le *Congrès international*, s'ouvrira le 8 *septembre prochain à* 8 h. 1/2 *du soir*, dans le grand salon des séances, *rue de Ronda de san Pedro*, 25.

Pour traiter des intérêts de notre école, de nos études et de notre organisation, il est absolument nécessaire que les centres spirites nous envoient leurs représentants autorisés ; en conséquence, la commission espère que chaque société nommera un délégué, pour donner avec justice et liberté, une sanction aux conclusions qui seront prises.

Les apôtres de la vérité, infatigables propagateurs et l'honneur de notre école scientifique, prendront part à nos travaux, nous l'espérons vivement.

Certes nous sommes agréablement impressionnés, en lisant les conceptions morales et philosophiques des écrivains de la Cause, mais combien nous le serions doublement si nous les entendions, de vive voix, développer ces conceptions? La parole vécue a ce magique pouvoir, de transmettre au monde profane des impressions nouvelles, et celui qui a médité sur l'expression orale de vérités supérieures, désire se les assimiler et devient un membre de la grande famille spirite.

Les hommes de science doivent donc prendre en considératien notre congrès, en bien saisir l'importance, et lui faire part du sujet qu'ils désirent traiter.

Si Barcelone a une exposition industrielle, il eût jadis un auto-da-fé des œuvres spirites ; à ce double titre le congrès, œuvre de paix, s'unit d'intention au but poursuivi par l'exposition ; de plus il revendiquera le droit inaliénable de la libre-pensée, de la libre-recherche, que l'auto-da-fé voulut arbitrairement condamner, et nous affirmons ainsi notre tribut de reconnaissance, à Allan Kardec, auquel nous devons la sécurité de notre esprit.

Frères spirites, prêtez-nous votre généreux concours, au moment où les portes du congrès s'ouvriront pour les défenseurs de la science, de la morale, de la raison et de la justice.

Barcelone, 16 août 1888.

Facundo Usich, — Antonio Almasque, — Fermin Sanchez, — Sébastien Riquet, — Augusto Vives, — Modesto Casanovas, — Miquel Vives. — Valentin Viba, — Eduardo Dalman, — Amalia Domingo y Soler, — Miguel Escuder.

Le président : *Vicomte de Torres Solanot.* — Président honoraire : *Jose Maria Fernandez.*

LES DIVERGENCES DE DOCTRINES

Depuis une quarantaine d'années que les premières manifestations spirites se sont produites, une quantité considérable de communications intelligentes et instructives ont été données par l'intermédiare des médiums. Elles ont formé la base de la science spirite et des doctrines philosophiques qui en sont nées. Je dis des doctrines parce que, contrairement aux espérances premières, l'unité a été impossible à réaliser.

Deux seuls points paraissent solidement établis par des preuves suffisantes : la survivance de l'être après la mort du corps, et la possibilité pour lui de communiquer avec les incarnés par des phénomènes sensibles ou intelligents.

Sur tout le reste, sur l'action plus ou moins grande du monde invisible sur le monde visible, sur la pluralité des existences ou réincarnation, sur les caractères de la matière et de l'esprit, sur la cause du mal et de la souffrance, sur l'existence de Dieu, sa nature et son rôle dans l'univers, même sur de simples faits, sur des questions purement objectives qui ne semblent pas susceptibles de recevoir plusieurs solutions, les systèmes les plus divers ont été proposés par des Esprits paraissant avoir une notable valeur intellectuelle et morale, et il ne semble pas y avoir plus d'accord entre eux sur ces matières qu'entre les incarnés. Les preuves positives à l'appui des divers systèmes manquent jusqu'ici, et l'on en est réduit aux raisonnements métaphysiques, c'est-à-dire aux hypothèses.

Au début Allan Kardec, s'étant livré à l'étude des communications intelligentes reçues de toutes parts, édifia une doctrine qui a été généralement adoptée par les spirites, et ses ouvrages sont restés le point de départ obligé pour l'étude du Spiritisme. Il adopta les opinions émises par la majorité des Esprits auxquels on pouvait reconnaître une valeur incontestable, et nomma contrôle universel ce mode de choix entre les points controversés.

Mais le contrôle universel était susceptible de donner des résultats bien différents suivant le milieu où l'on opérait. Tandis que, en France, il proclamait la réincarnation, il la niait en Amérique. Cette divergence fonda-



mentale étant constatée, on ne s'étonnera pas que bien d'autres se soient produites, aussi bien en Europe qu'en Amérique, sur tous les points que j'ai indiqués ci-dessus comme n'étant pas susceptibles de preuves positives, et sur bien d'autres encore. Plus les travaux des spirites sont actifs et sérieux, et plus elles deviennent nombreuses et profondes.

Pour expliquer certaines de ces différences, on a dit que si les Esprits avaient enseigné la réincarnation en Amérique, les préjugés enracinés parmi les Américains ne leur eussent pas permis d'admettre qu'un blanc pût avoir été nègre, et leur eussent fait repousser d'emblée le spiritisme. Dès lors, par une convention prudente, par une espèce de mot d'ordre, les Esprits exclurent la réincarnation de leur programme. Et de même, pour quelques points de doctrine, aujourd'hui battus en brèche, des ouvrages d'Allan Kardec, on a dit que les Esprits avaient dû ménager au début les préjugés et les susceptibilités catholiques, afin de ne pas attirer sur le spiritisme naissant un tolle général difficile à surmonter.

Ce seraient donc des motifs opportunistes qui auraient empêché les Esprits, en Amérique comme en Europe, de dévoiler entièrement les vérités possédées par eux sur notre vraie nature et notre destinée.

Je vais hasarder une autre explication qui pourrait, ce me semble, rendre compte rationnellement de toutes ces anomalies, et de toutes autres du même genre, passées ou futures.

Et d'abord il est un fait qui se dégage de plus en plus des relations que l'on a eues jusqu'ici avec les Esprits : c'est que ces derniers n'ont pas des connaissances beaucoup plus étendues dans cet état que dans celui d'incarnation, sauf sur quelques points très limités.

Il y parmi les êtres humains, incarnés et désincarnés, une infinité de degrés de valeur intellectuelle et morale ; et comme notre progrès jusqu'ici consiste à nous assimiler la vérité par conquêtes successives, et de plus en plus importantes et précieuses, à mesure que nous nous élevons sur l'échelle des êtres ; comme d'un autre côté les vérités qui nous paraissent lumineuses aujourd'hui auraient été, à une époque antérieure, absolument incompréhensibles pour nous, il est évident que l'unité de doctrine est actuellement irréalisable, comme pour les mêmes raisons elle l'a été à toute époque antérieure, notamment dans le catholicisme malgré les tortures, les bûchers, et les flots de sang répandus.

Il est donc inévitable qu'il se crée dans le sein du spiritisme un certain nombre d'écoles ayant chacune leur doctrine, depuis le mysticisme différant peu des diverses religions existantes jusqu'au rationalisme le plus absolu. J'estime qne c'est un bien puisque de cette façon tous ceux qui jugeront les phénomènes spirites dignes d'attention pourront trouver un centre d'études

où ils auront toute facilité pour poursuivre leurs investigations et en tirer les conséquences, suivant les tendances résultant de leur degré d'avancement. C'est ainsi que le spiritisme pourra progresser le plus rapidement suivant moi, et se substituer aux anciennes religions, qui ne se soutiennent plus que par la force emmagasinée pendant de longs siècles de vitalité et de domination.

Mais, puisque ce sont les mêmes êtres qui sont alternativement incarnés et désincarnés, il n'est pas surprenant que les mêmes caractères, les mêmes tendances, les mêmes habitudes se rencontrent des deux côtés de la tombe. Généralement nous autres incarnés allons volontiers dans les réunions où l'on partage nos idées en philosophie, en politique, et où l'on a les mêmes tendances et la même manière de vivre. Nous évitons celles où nous pourrions nous heurter à des discordances, et courir le risque de n'être pas bien accueillis. Les individus de la même nationalité se recherchent, et forment des sociétés particulières en pays étranger. En un mot, qui se ressemble s'assemble; la sagesse des nations l'a dit.

Nos frères désincarnés agissent la plupart du temps, je le crois, de la même manière. Ils sont attirés vers nous par la similitude du niveau intellectuel et moral, des tendances, et aussi des préjugés. On rencontre chez eux toutes les nuances possibles d'ignorance et de science, d'infériorité et de supériorité morale, absolument comme parmi nous, et ils viennent volontiers développer leurs idées dans les milieux qui sont disposés à les partager.

Cet état de choses étant incontestable, comme je le crois, me paraît pouvoir rendre compte de toutes les anomalies que l'on remarque dans les opinions exprimées par les Esprits, et voici l'explication générale que je propose pour les divergences signalées dans leurs doctrines suivant les temps et les lieux.

Si la plupart des Esprits américains se sont abstenus de parler de la réincarnation à leurs médiums, c'est qu'ils partageaient les mêmes idées et les mêmes préjugés qu'eux.

Si la doctrine résultant des communications reçues chez les nations de race latine au début du spiritisme a été souvent un peu mystique, et peu différente sur beaucoup de points de la doctrine catholique, on peut expliquer le fait ainsi qu'il suit : les premiers évocateurs étaient généralement des esprits philosophiques, à tendances religieuses, mais rejetés vers la négation par l'absurdité des dogmes et des pratiques des religions officielles. Du moment qu'ils ont entrevu la possibilité d'une croyance spiritualiste rationnelle, un revirement s'est produit chez eux avant qu'ils aient eu le temps de réfléchir suffisamment sur ces matières abstraites, et ils ont eu une tendance à repousser seulement les dogmes et les pratiques, en accep-

tant le reste. Ils ont ainsi attiré à eux des Esprits professant une sorte de christianisme rationnel, qui est devenu la première forme du spiritisme.

Puis le temps a fait son œuvre, les réflexions sont venues, et les évocateurs qui avaient des tendances rationalistes, ou les libres-penseurs qui se sont mis à étudier sérieusement les doctrines de la première heure, ont à leur tour attiré à eux des Esprits également rationalistes et libres-penseurs, qui leur ont développé des opinions analogues aux leurs.

Quelle que soit la valeur de mon explication, il peut paraître surprenant que, non seulement sur les doctrines, mais même sur de simples questions de fait, il y ait si peu d'accord parmi nos frères invisibles, malgré que leurs communications témoignent d'un niveau intellectuel et moral supérieur à la moyenne. Cependant il en est ainsi, et la conséquence logique, selon moi, est qu'il ne faut rejeter sommairement aucun des systèmes dont les auteurs paraissent avoir un degré d'avancement donnant une valeur sérieuse à leurs opinions ; mais au contraire qu'il faut les étudier et les approfondir à l'aide des lumières que nos possédons déjà. Une illusion, vite dissipée, de la première heure a seule pu faire croire à quelques-uns que la vérité nous serait donnée en bloc par la révélation. Les frères qui se communiquent ne peuvent nous la donner, puisqu'ils ne la possèdent pas eux-mêmes. Mais ce qui paraît vrai, c'est que nous recevons sans cesse des matériaux d'étude qui nous permettent de nous rapprocher de la vérité par nos propres recherches et par un travail persévérant; et nous n'avons aucune raison pour douter que nous ne puissions arriver ainsi à posséder chacun, à tous les moments de notre existence immortelle, la part de vérité compatible avec notre niveau intellectuel et moral.

Je crois qu'il n'est pas inutile de résumer de temps en temps, par un aperçu d'ensemble, certaines théories formulées par les Esprits dans divers centres d'étude. Elles ne peuvent pas toutes être vraies, mais on y rencontre toujours quelques données susceptibles d'éclairer notre route, et de faciliter notre marche vers la vérité.

J'attribue pour ma part une grande importance à ces études comparatives, car la conduite de chacun dépend surtout de la conception générale de l'homme et de la vie qu'il a acceptée telle qu'elle lui a été donnée, ou adoptée après réflexion avec plus ou moins de maturité, et dans toutes les circonstances, il aura une tendance constante à agir suivant la logique de ses convictions concernant sa propre nature et sa destinée.

Je vais essayer de présenter aux lecteurs de la *Revue spirite* un résumé de trois types de doctrine, bien tranchés sous ce point de vue spécial. J'essaierai ensuite de rechercher quelle influence les systèmes les plus avancés peuvent avoir en ce moment sur la marche du spiritisme.

Je commence par la doctrine primitive, celle exposée dans les ouvrages d'Allan Kardec, qui est encore aujourd'hui, soit intégralement, soit avec quelques modifications peu importantes, celle adoptée par la grande majorité des spirites de langue latine. Elle est trop connue pour qu'il soit utile d'en donner une analyse. Je désire seulement appeler l'attention sur certains points intéressant la destinée de l'être humain.

D'après les Esprits inspirateurs de l'œuvre d'Allan Kardec, Dieu, possesseur de l'infini des perfections, est le créateur de l'univers. Il est le législateur suprême, et veille sans cesse à l'exécution de ses lois. Entre l'homme terrestre et lui il y a toute l'échelle des êtres, jusqu'aux purs Esprits. Ceux dont l'avancement est suffisant sont les ministres de ses volontés, remplissant une fonction dans le gouvernement de l'univers.

Chaque incarnation constitue pour nous une épreuve plus ou moins difficile, à laquelle nous nous préparons par l'étude dans l'erraticité, et pendant laquelle, ayant perdu la mémoire du passé, nous devons montrer par nos actes les qualités morales que nous sommes parvenus à nous assimiler. Nous sommes responsables suivant nos lumières. Nous sommes punis lorsque nous faisons le mal, et récompensés quand nous faisons le bien. Nos punitions consistent dans notre situation dans l'erraticité, où nous sommes torturés par notre conscience, qui produit parfois en nous l'illusion de la douleur physique, et souvent nous devons dans l'incarnation suivante souffrir nous-mêmes ce que nous avons fait souffrir à d'autres, ce qui constitue une expiation terrestre.

Pendant l'incarnation nous sommes pourvus d'un guide, chargé de veiller à l'accomplissement normal de l'épreuve que, dans la plupart des cas, nous avons choisie nous-mêmes, dans l'erraticité, en tenant compte plus ou moins docilement des conseils de nos guides. Parfois nous méritons d'être abandonnés aux entreprises d'un Esprit que nous avons offensé pendant une incarnation précédente, ce qui constitue l'obsession. Mais la justice divine infaillible veille constamment sur nous, et jamais nous ne supportons ici-bas de souffrances et de tribulations sans que nous les ayons méritées, si non dans l'incarnation en cours, du moins dans la précédente, ou que nous les ayons choisies, ou acceptées volontairement, à titre d'épreuves utiles à notre avancement.

Nous arrivons ainsi à un moment où nous avons assez progressé pour mériter une récompense. Alors nous passons dans un monde où les conditions de la vie soient plus douces, et nous quittons la terre pour n'y plus revenir, à moins que ce ne soit pour y remplir une mission volontairement acceptée. Cela explique la lenteur du progrès moral parmi nous, puisque les Esprits parvenus à un certain niveau quittent notre planète, comme le

jeune homme qui a terminé ses classes quitte le lycée pour des études supérieures.

Je passe maintenant à une autre doctrine un peu différente. Je vais en résumer les éléments principaux d'après les communications données au Groupe Bisontin par l'Esprit Léonce et publiées dans la *Revue spirite* en février, mars et avril 1887 sous le titre : « Progrès des Esprits sur la terre ».

Cet Esprit laisse de côté la question de Dieu, qu'il considère comme insoluble pour nous dans notre état d'avancement actuel. Il se borne à nous faire connaître, suivant ses expressions mêmes : « l'économie du gouvernement du monde inférieur que nous habitons, telle qu'elle se présente aux regards de l'observateur désincarné. »

Suivant lui, ce gouvernement serait une véritable autonomie, dans laquelle l'action divine n'est apparente nulle part. Tout se fait par l'action des Esprits nos frères, habitants de notre planète au même titre que nous. Cette population, visible et invisible, se compose d'êtres à des degrés d'avancement très différents. Il y en a que leur état d'infériorité rend enclins au mal en toutes circonstances. Il y en a d'autres en grand nombre qui, ayant une faible moralité quand ils sont incarnés et placés sous l'influence de la matière grossière, sont pourtant déjà assez éclairés pour vouloir sincèrement le bien une fois qu'ils sont désincarnés. Enfin il y en a d'autres qui ont assez progressé pour vouloir toujours le bien quelle que soit leur situation sur la terre ou dans l'erracité.

Si cette population mélangée eût été livrée sans frein à ses instincts, il en serait résulté un grand désordre, surtout parmi les incarnés. Les plus avancés ont senti la nécessité d'une organisation qu'ils ont réalisée avec le concours de toutes les bonnes volontés, « comme pourrait le faire sur la terre un peuple qui viendrait de détruire par une révolution son gouvernement, et de faire table rase de toute organisation antérieure ». Il en est résulté deux choses : « d'abord une ligue de tous ceux qui, désincarnés, ont de bonnes tendances, pour empêcher les autres de porter le trouble dans notre monde; puis une action exercée par les meilleurs et les plus avancés pour imprimer à la collectivité dont ils font partie, la marche la plus utile et l'organisation la meilleure. »

Si nous admettons : 1° que les plus avancés moralement et intellectuellement possèdent en même temps, par leur science, plus de puissance que les autres ; 2° qu'à l'état désincarné la supériorité éclate à tous les yeux ; 3° enfin que des frères, supérieurs au niveau terrestre, sont toujours disposés à prodiguer avec bienveillance aux *classes dirigeantes désincarnées de la terre* les conseils dont elles peuvent avoir besoin, on comprend qu'une hiérarchie fondée sur le mérite de chacun s'est établie sans trop de peine, et

que cette organisation a fonctionné aussi bien que le permettait l'infériorité du milieu.

Suivant l'Esprit Léonce, ce sont donc *les guides* de tous les degrés qui dirigent toutes choses, dans les limites tracées par la loi divine. Eux seuls exercent sur nous l'action providentielle. Ce gouvernement occulte forme comme une démocratie rationnelle, où l'influence et la puissance sont partout en rapport avec l'avancement réel. Cet Esprit admet, comme Allan Kardec, que la vie terrestre est une épreuve, choisie par chacun dans la plupart des cas, et à laquelle on se prépare dans l'erracité, avec l'aide des guides, pendant plus ou moins longtemps suivant sa volonté. L'erraticité est en quelque sorte une école préparatoire, et l'incarnation une école d'application. Chacun est pourvu d'un guide qui veille à ce que son épreuve terrestre soit ce qu'elle doit être, et ne soit pas arbitrairement troublée par des malveillants incarnés ou désincarnés. Un Esprit d'un niveau plus élevé est le conseiller et le directeur d'un certain nombre de guides, et la hiérarchie se continue ainsi.

L'Esprit Léonce n'admet pas qu'il y ait des coupables parmi nous. Ceux qui font le mal sont des ignorants. L'ignorance et la faiblesse morale résultant d'un avancement insuffisant ne sont pas des fautes, encore moins des crimes. Il n'y a donc ni jugement, ni punitions, ni expiations.

Cependant, ceux qui ont fait le mal ne sont pas heureux. Une existence souillée par le mal est suivie, après un séjour dans l'erraticité, d'une autre existence où l'être souffre comme il a fait souffrir ses frères. Mais ce n'est pas à titre d'expiation ; c'est simplement parce que la loi de notre monde veut que le progrès se fasse par la souffrance. Nous sommes assez peu avancés pour que le meilleur et le plus court moyen de nous faire comprendre le mal, et de nous donner la volonté de ne plus le commettre, soit de nous abandonner à lui pendant un temps. C'est ce que font les guides suivant chaque cas particulier, et comme la malveillance entoure sans cesse chacun de nous dans le milieu inférieur que nous habitons, il suffit que nos guides se relâchent de leur protection pour qu'aussitôt la souffrance se fasse sentir. Mais, grâce à l'action des guides, il n'y a point de souffrances imméritées, ou pour mieux entrer dans la pensée de l'Esprit, de souffrances qui ne soient pas nécessaires à notre progrès, et destinées à hâter notre bonheur futur.

L'Esprit Léonce ignore pourquoi sur notre planète, le progrès s'obtient par la souffrance. C'est un fait qu'il constate, mais c'est un problème qui lui paraît insoluble pour nous en ce moment, et qui ne cessera de l'être que lorsque nous serons plus avancés que nous ne le sommes encore sur l'échelle des Etres.

Il me semble qu'en poussant jusqu'au bout la logique de son système, on pourrait émettre l'hypothèse suivante. Il résulte de ses dictées que la population de la terre, renfermant des éléments qui la rendent capable de se suffire à elle-même, est laissée la plupart du temps livrée à ses seules forces, sauf les conseils qui peuvent être donnés à ses chefs, quand ils en sentent le besoin. Il se peut que ces conseils ne soient en somme donnés complets que dans des cas fort rares, et qu'en général les Etres supérieurs au niveau terrestre laissent aux terriens le soin de résoudre par leur travail et leurs efforts personnels les problèmes qui concernent leur monde. S'il en était ainsi, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les plus avancés parmi les Esprits de la terre n'aient pu encore trouver la solution du problème du progrès par des moyens moins barbares. Il en serait de ce problème là comme de celui de la misère des incarnés, qu'ils n'ont pas su encore résoudre.

Cette explication, que je donne pour ce qu'elle vaut, me paraît être le corollaire naturel de ce qui précède.

Dans le système que je viens de résumer, l'intervention divine n'apparaît nulle part. Ce sont les Esprits, agissant en vertu de leur libre arbitre, qui exercent seuls sur notre monde l'action providentielle. Je vais parler maintenant d'une conception beaucoup plus radicale, qui est le troisième des types qui font l'objet de cette étude, me bornant à signaler les points principaux qui la mettent en contradiction avec les deux autres.

La Vie posthume, de Marseille, s'est donné la tâche de vulgariser cette conception en publiant les communications, fort remarquables à plus d'un titre, de deux Esprits, Jean et Alpha, dont le premier a commencé depuis trois ans, et non encore achevé, l'exposé de ses théories. Ce qui a été publié jusqu'à ce moment a été l'objet d'un résumé très bien fait, paru dans le numéro de juin dernier.

Dans ce système, on repousse l'action directrice de toute volonté arbitraire. Ni Dieu, ni les Esprits de quelque degré qu'ils soient, n'exercent une action de ce genre sur nos destinées. La loi naturelle, immanente en tout ce qui est, pourvoit à tout. La vie n'est point une épreuve, elle est une nécessité de notre nature ; elle suit son cours sous un double aspect, tantôt charnelle et tantôt périspritale ; ces deux formes succèdent l'une à l'autre, et leur cours est le même. Normalement, — et sauf les exceptions résultant de causes diverses, — la vieillesse et la mort périspritales conduisent à la vie charnelle, comme la vieillesse et la mort charnelle conduisent à la vie périspritale.

L'Etre ne choisit pas ses épreuves terrestres avant de s'incarner ; mais chaque action de sa vie périspritale modifie sa constitution physiologique

de telle manière qu'au moment de la mort périspritale une loi d'affinité l'attire irrésistiblement vers un fœtus en formation dans un milieu en parfait rapport avec son degré moral et intellectuel, et toujours sans l'intervention d'une volonté arbitraire quelconque. La loi naturelle le place ainsi *sur le premier échelon* de sa nouvelle existence, dans le milieu qui lui convient. La suite dépendra des péripéties suscitées dans ce milieu par le jeu des libres volontés, et par l'influence de l'état social, et des institutions qui le régissent.

D'après cette théorie, la vie est une, se continuant sans interruption sous ses deux formes, les agissements de l'Etre dans chaque vie charnelle préparant la situation qu'il aura dans la vie périspritale suivante d'après son dégagement plus ou moins complet des liens matériels grossiers de l'incarnation, et ses agissements dans la vie périspritale influant sur la vie charnelle qui suit, sans que sa conduite dans une vie charnelle ait une influence directe sur la vie charnelle subséquente.

Enfin l'Esprit Jean n'admet pas non plus qu'il y ait des coupables, ni des expiations résultant d'une condamnation arbitraire. Mais les actions de l'Etre, en modifiant successivement la constitution intime de son organisme, ont toujours pour *conséquence*, en vertu de la loi naturelle et d'affinité, de le pousser dans un milieu en rapport avec elles, et c'est ainsi qu'il peut être heureux ou malheureux.

Mais ici intervient une observation importante, et qui, suivant moi, donne à ce système sa caractéristique.

Il n'échappera à personne que, si une loi naturelle suffit parfaitement pour classer l'Etre dans un milieu en rapport avec son état moral, elle ne suffit pas cependant pour assurer ensuite son bonheur ou son malheur. Cela dépendra du jeu des passions et des volontés, et aussi des institutions qui régissent le milieu où il se trouve classé. Dans ce système on n'échappe donc à l'arbitraire divin, ou à l'arbitraire des guides, que pour tomber sous l'arbitraire humain. Il dépendra du caprice du milieu avec lequel l'Etre se trouve en contact, qu'il soit heureux ou malheureux *à contre-sens*. Il pourra donc y avoir des malheurs réellement *immérités*, tandis que les deux premiers systèmes mentionnés d'abord n'admettent pas que cela soit possible, une action providentielle directe ou indirecte intervenant constamment pour que toute souffrance non motivée par nos agissements antérieurs nous soit évitée.

Cette effrayante conséquence du système de l'Esprit Jean est-elle pour lui une faiblesse? Ce n'est pas mon avis, et je suis plutôt tenté de dire que c'est là ce qui lui donne sa valeur.

En effet, la théorie de l'Esprit Jean établit la solidarité sur une forte base.

Nous sommes solidaires en vertu de notre nature même, et rien ne peut nous soustraire aux conséquences de ce fait. Une loi d'affinité nous classe bien dans le milieu qui nous convient, mais là nous subissons les conséquences de l'imperfection de ce milieu et de la société humaine tout entière, et les intentions bienveillantes de la loi naturelle peuvent être faussées. Une seule chose peut nous mettre à l'abri de souffrances imméritées : le progrès général de tous nos frères en humanité. C'est là notre seule garantie efficace, et tous, quelle que soit notre vertu, notre science ou notre richesse, nous avons le plus grand intérêt à sa réalisation, car d'un côté ceux qui souffrent sont l'immense majorité et nous renaîtrons souvent parmi eux, et d'un autre côté nous sommes exposés, quelque exceptionnelle que soit notre situation personnelle, à souffrir par l'influence de l'imperfection sociale, puisque aucune action tutélaire ne nous protège contre elle avec une suffisante efficacité.

Nous ne pourrons donc avec sécurité goûter la tranquillité et le bonheur que lorsque tous nos frères arriérés ou déshérités seront dans de meilleures conditions de bien-être, d'instruction et de moralité. Notre intérêt personnel nous engage à y travailler de toutes nos forces et sans relâche. L'égoïsme même, en quelque sorte, nous conseille de rejeter toute pensée égoïste. Voilà quelle serait la conséquence logique de la solidarité ainsi comprise, et c'est là ce qui fait à nos yeux la force de la théorie de l'Esprit Jean.

Est-ce à dire que cette doctrine ait chance de recruter aujourd'hui beaucoup d'adhérents parmi les spirites, ou d'amener au spiritisme beaucoup d'adeptes nouveaux? Je ne le pense pas. Une telle conception de l'homme et de la vie peut bien être le pain des forts, mais l'humanité à laquelle nous appartenons ne me paraît pas avoir acquis encore l'énergie morale qu'il lui faudrait pour en faire le mobile de sa conduite. *La Vie Posthume* est une feuille d'avant-garde, qui explore des voies nouvelles. Tout le monde aura profit à lire et méditer les communications remarquables de l'Esprit Jean; mais leurs conséquences entrevues feront reculer le plus grand nombre. Bien peu abandonneront pour cette nouvelle révélation l'école spirite dans laquelle leurs tendances, leurs aspirations ont trouvé jusqu'ici satisfaction, et dont les enseignements répondent le mieux à leur niveau intellectuel et moral. Ils ne se décideront pas volontiers à renoncer à l'idée d'une Providence veillant sans cesse sur eux, et les préservant de toutes les tribulations qu'ils n'ont pas eux-mêmes rendues nécessaires par leurs agissements antérieurs. L'idée qu'en cherchant actuellement le bien et le progrès ils ne sont pas certains de se préparer un avenir heureux les glacerait, malgré la grandeur stoïque de l'idée de solidarité ainsi comprise, qui, si elle était généralement acceptée, serait de nature à hâter l'avènement de la vraie

démocratie et la solution rationnelle de la question sociale, parce que les classes riches et instruites verraient alors clairement à quel prix elles peuvent assurer leur bonheur.

La doctrine d'Allan Kardec donne l'idée de la dictature divine; celle de l'Esprit Léonce de la démocratie des Esprits; celle de l'Esprit Jean éveille dans la pensée l'idée du socialisme.

Je n'ai examiné ces doctrines qu'au point de vue de l'influence actuelle qu'elles peuvent exercer sur le spiritisme. Elles mériteraient d'être étudiées encore sous d'autres rapports, car ce n'est qu'à force de travail que nous parviendrons à nous approcher de plus en plus de la vérité. Les grandes divergences qui existent entre les affirmations d'Esprits d'une valeur incontestable, montrent clairement qu'à l'état désincarné nous n'en savons pas beaucoup plus que pendant la vie charnelle, et que dans l'erraticité comme sur la terre les Esprits se classent, suivant le degré qu'ils occupent sur l'échelle ascensionnelle de la vie, en bien des catégories diverses pour chacune desquelles la vérité, toute relative, revêt un aspect différent. Tout cela prouve que les connaissances acquises par nous jusqu'ici sont encore bien rudimentaires, et que nous sommes encore très éloignés du moment où la vérité éclatant à tous les yeux nous ralliera tous à une même philosophie. Mais ce moment, nous pouvons le rendre plus prochain par nos efforts. Ne nous laissons donc pas décourager par les difficultés de la tâche, et prenons pour devise : « LABOREMUS ! » A. CARON.

NOTE DE LA RÉDACTION : Dans l'ordre des recherches que le Spiritisme embrasse, rien ne peut être indifférent; il faut tout étudier, méditer sur chaque point de vue, et se bien rendre compte si l'enseignement donné est en rapport avec la conscience et la raison, si le consentement général peut lui être donné; Allan Kardec pensait ainsi, et ce fut la règle de conduite qu'il traça pour ses élèves.

En conséquence, nous avons inséré l'article de M. Caron, pour le présenter à nos lecteurs et recevoir leurs réflexions à ce sujet; nous remarquerons que le Cercle Bisontin, a *un* Esprit, Léonce, et la vie Posthume aussi *un* Esprit, Jean, qui ne manquent ni de logique, ni de talent, dont nous ne rejetons pas les données nouvelles, mais qui doivent subir le critérium d'un sévère examen de la part des centres spirites sérieux ; il leur faut, comme aux œuvres d'Allan Kardec, le *consensus omnium*.



LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES

La *Gazette*, comme la plupart des journaux, a rapporté il y a quelques jours un curieux exemple d' « extra-lucidité » magnétique.

A la suite d'une chute malheureuse, une dame parisienne, Mme Thieulen, avait été transportée à l'hôpital Lariboisière dans un état d'hébêtement complet, caractérisé par la perte de la conscience et l'oubli de la personnalité.

On ne parvenait donc pas à établir son identité et on allait procéder à l'opération du trépan, quand se présenta M. X., son parent, inspecteur de police qui la cherchait en vain depuis quinze jours et avait en désespoir de cause été consulter une somnambule.

« Celle-ci, une fois endormie, lui avait déclaré qu'elle voyait une femme « dont le signalement correspondait à celui de sa parente, couchée sur un « lit, se débattant et poussant des gémissements. M. X. alla faire part de « cette première consultation au juge d'instruction chargé de l'affaire et, « d'après ses avis, retourna chez la somnambule. Celle-ci, pressée de ques- « tions, lui aurait dit alors non seulement où Mme Thieulen se trouvait, « mais décrit avec une telle précision le bâtiment où elle était, le chemin « qu'il fallait prendre pour y aller, que M. X. n'avait pas hésité à reconnaître « l'hôpital Lariboisière. La somnambule avait même déclaré voir la malade « couchée dans une salle du rez-de-chaussée à gauche en entrant, ce qui « était absolument exact. M. X. avait ainsi retrouvé sa parente ».

Ce fait-divers aura fait sourire beaucoup de lecteurs.

On peut diviser, en présence de faits de ce genre, le public en trois catégories.

La première, la plus nombreuse, est formée par la masse ignorante du peuple, qui les croit sans examen ni contrôle.

La deuxième les nie au contraire sans prendre, plus que l'autre, la peine de les examiner; elle est représentée par les gens « instruits », possédant quelque science. Ils les nient au nom de cette science et du simple « bon sens », sans paraître se douter que le bon sens, comme la science, sur laquelle il se moule, marche tous les jours, se transforme d'époque en époque. Le bon sens d'il y a cent ans n'était pas le même que celui d'aujourd'hui, qui aura lui-même subi des changements dans un nouveau siècle.

Pure affaire de relativité et de conformisme. A une époque déterminée, le bon sens est tout simplement le reflet de la science de cette époque, de même que le « bon ton » est le reflet de ses mœurs, de même que le « bon goût » est le reflet de sa mode.

Enfin, la 3e catégorie, plus sage, mais beaucoup plus restreinte, comprend

les seuls vrais amis de la lumière, ceux qui recherchent et aiment la vérité pour elle-même.

Ceux-là — qui ne sont pas toujours ceux qu'on pense — étudient, observent, analysent, critiquent, supputent; ils ont la sagesse de réserver leur jugement tant qu'ils ne sont pas satisfaits.

Mais lorsque leurs convictions sont faites, ils ont aussi le courage de les proclamer hautement et de les défendre envers et contre tous ceux dont elles froissent les préjugés ou les intérêts.

C'est pour ces *raræ aves* que je vais narrer dans tous ses détails la visite que je fis naguère à un confrère en jupons, qui, sans être diplômée, n'en a pas moins beaucoup plus de clients que moi.

Il est 7 h. 1/2 quand le train du Nord nous dépose sur les dalles de la gare de M..., petite ville française voisine de la frontière.

Nous contournons à la hâte ses remparts pittoresques et nous arrivons dans un petit hameau, où Mme T... « somnambule extra-lucide » donne ses consultations médicales.

C'est pour voir cette pythie contemporaine et entendre ses oracles que je fais cette excursion matinale, conduit par une dame de ma connaissance qui m'en a conté monts et merveilles.

Celle-ci porte avec elle le bas d'une de mes clientes, atteinte d'un cancer du sein que la somnambule doit reconnaître, décrire et guérir d'après les renseignements que lui fournira ce simple vêtement.

Il est entendu que le sujet a été choisi par moi seul; il est même inconnu de ma compagne, qui l'a vu pour la première fois la veille au soir, dans une visite que je l'ai invitée à faire à ma malade.

Nous arrivons chez Mme T... dont l'habitation qui respire une modeste aisance, ne présente d'ailleurs rien de particulier.

On nous introduit dans une pièce assez vaste, où nous trouvons assises une demi-douzaine de personnes attendant leur « tour ». L'oracle fonctionne déjà depuis une heure environ, dans une pièce adjacente communiquant avec celle-ci par une double porte matelassée et capitonnée.

Ma compagne reste attendre son tour de rôle avec les autres. Quant à moi j'obtiens sans trop de difficultés la faveur de passer immédiatement auprès de la devineresse et d'assister au défilé de la procession consultante.

Bien que je sache à quoi m'en tenir sur toute éventualité, ma curiosité n'en est pas moins vivement excitée.

Voici ce que je vois se passer sous mes yeux :

Introduit dans le sanctuaire, le visiteur — qui est le plus souvent une visiteuse — se trouve en présence d'une femme corpulente, campée sur un solide fauteuil.

La mise et l'attitude sont naturelles. L'expression de la figure, qui accuse une cinquantaine d'années est placide, plutôt béate même; le regard n'est rien moins que perçant.

Après un simple échange de salut, Mme T... que je viens de présenter au lecteur, invite son hôte à s'asseoir à une table voisine où se trouve « tout ce qu'il faut pour écrire » et à noter ce qu'elle va lui dire, tantôt, au milieu du sommeil magnétique.

Pour provoquer celui-ci, la consultante lui met entre les mains une tige métallique qui se trouve sur la table.

Le contact de celle-ci ne tarde pas à provoquer des mouvements convulsifs dans lesquels la tige est tordue dans tous les sens.

En même temps, les traits se contractent, les mâchoires se serrent, l'œil devient fixe. Cela dure deux ou trois minutes auxquelles succède le calme somnambulique.

La consultante prévenue lui enlève alors la tige et la remplace par un objet quelconque, appartenant à la personne pour laquelle elle va interroger la pythie.

Mais celle-ci, n'attendant pas les questions, porte aussitôt l'objet sous les narines et se met à humer de toute la force de ses poumons.

Bientôt sa figure s'illumine et elle se livre à une mimique expressive accompagnée d'abord de paroles vagues puis de descriptions plus ou moins précises.

Le visiteur suit, attentif et ému, se détournant parfois vers moi pour m'exprimer son étonnement par un geste.

Lorsque l'extra-lucide paraît avoir dit tout ce qu'elle voit on lui pose des questions, on lui demande des conseils; l'oracle répond presque toujours.

Lorsqu'enfin le consultant est satisfait, il remet la baguette magique entre les mains de la devineresse qui renaît aussitôt à la veille normale *en oubliant tout ce qu'elle vient de débiter*.

Ce n'est pas Mme T..., libre et consciente qu'on vient d'entendre, c'est son inconscient, son double, son mésocéphale, son oracle en un mot.

Et il ne parle vraiment pas mal, vous l'allez voir.

Voici, en effet, venir le tour de ma cicerone. A peine la devineresse a-t-elle sous le nez la chaussure de ma cancéreuse que sa figure se met à exprimer le plus profond désespoir pendant que ses mains se portent sur son sein gauche, comme pour calmer une violente douleur.

« — Oh! c'est horrible, s'écrie-t elle, une plaie affreuse!... un cancer!... le sein est tout à fait rongé; cette femme va mourir.

Quel malheur pour sa famille, pour ses enfants;... Cinq enfants! tous jeunes encore. Pauvre père... Mais que vois-je? Il est lui-même infirme! il porte une jambe de bois. Ah! quel malheur! »

— Mais n'y a-t-il rien à faire? interrompt ma compagne.

— Les médecins l'ont condamnée, reprend la somnambule, mais il y a bien des soulagements à apporter, des forces à rendre à cette femme amaigrie... Et l'hygiène... la propreté... Oh! quel affreux taudis! Mais c'est la cuisine, l'unique foyer du ménage; cette malheureuse respire 24 heures par jour la buée nauséabonde qu'exhale la crasse rancie des ustensiles.

Vite qu'on change le linge de ce lit de douleur et tout d'abord qu'on transporte la malade dans une autre pièce.

Il y a là à côté une chambrette plus saine où elle sera déjà beaucoup mieux.

Avant d'aller plus loin, il importe que je constate l'exactitude absolue des révélations que je viens de *traduire*.

La somnambule a deviné exactement non seulement la nature et le siège de la maladie mais aussi le nombre des enfants et l'infirmité du mari!

Elle a même décrit vaguement la chambre de la malade.

Emerveillé de ce résultat, que je constatais pour la première fois de mes propres yeux, je romps l'entretien de mes deux... sujets et je poursuis moi-même l'interrogatoire.

Mais je n'obtiens que des réponses vagues et embarrassées, je demande en vain le nom et l'âge de la malade, les médicaments qu'on lui a jusqu'ici administrés.

En présence de cet échec — que je prévoyais d'ailleurs, — je fais poser les mêmes questions par ma compagne.

Cette fois, réponses rapides et aussi exactes que possible de la devineresse.

Elle prononce même le nom du médecin traitant — le mien — mais ne peut dire les médicaments employés.

— On en a donné beaucoup trop dit-elle simplement.

— Lesquels?

— Je ne sais.

— Cherchez bien.

Pendant qu'elle baise son scapulaire en gémissant, j'écris sur un morceau de papier ces mots : « Morphine et chloral » que je prends au hasard et je le passe à l'interrogatrice en m'assurant bien que la somnambule ne peut le voir.

— La morphine! s'écrie aussitôt celle-ci. Oh! la morphine, un poison mortel... et la voilà se livrant à une diatribe violente contre la médecine... et les médecins.

Ma situation devient drôle. Cet oracle qui m'a si bien dit la vérité jusqu'ici ne la dirait-il pas maintenant encore.

Entre nous soit dit, je commence à me sentir mal à l'aise.

Heureusement je tiens en main la fameuse tige de fer. Je me hâte donc d'éveiller l'impertinente et coupe court ainsi à son insolent caquet.

Cet incident termine à propos mon entrevue qui dure depuis une bonne demi-heure. Il paraît avoir épuisé la somnambule qui fait interrompre sa consultation pour se reposer.

Nous prenons congé d'elle après avoir déposé notre obole. Nous remarquons en sortant quatre nouvelles personnes dans l'antichambre.

Après avoir donné l'exposé fidèle de mon expérience il me reste à l'analyser, à en interpréter les résultats, bref à y chercher une explication rationnelle.

C'est ce que je ferai dans un prochain article. Je terminerai celui-ci par quelques considérations préalables.

Si dans la nature, dans l'ordre physiologique, tout est réglé par des lois fatales, dont l'ensemble paraît aujourd'hui bien déterminé, nous voyons tout le contraire dans l'ordre — ou plutôt le désordre — pathologique. Ici la règle est l'irrégularité.

La variété et l'instabilité des conditions que crée la pathologie nerveuse est telle que nous ne sommes jamais sûrs de voir réussir deux fois de suite une même expérience, parce que nous ne sommes jamais certains d'en avoir réuni toutes les conditions.

Tout le monde sait par expérience que les effets d'un même médicament varient d'une personne à l'autre et même d'un jour à l'autre chez la même personne.

Les événements donnent tous les jours des démentis aux pseudo-lois de la pathologie et de la thérapeutique, et, plus que jamais « il n'y a pas de maladies, mais seulement des malades ».

Donc, dans la matière qui nous occupe, tous les succès d'une expérience confirment le fait que celle-ci tend à démontrer, *mais les insuccès ont peu de valeur et ne l'infirment point.*

Il est important de noter cette infraction (apparente) à la logique, — qui n'a d'ailleurs que peu de chose à faire dans la psychologie positive. On ne saurait même aborder utilement la science du cerveau si on ne comprend pas la considération que je viens d'émettre.

D'autre part, cette science est seulement dans l'enfance. C'est surtout dans ce domaine que plus nous apprenons, plus nous voyons qu'il nous reste à apprendre.

Chaque jour se produisent de nouveaux faits qui compliquent nos études et en reculent les limites.

On peut donc dire qu'en cette matière tout est possible ou du moins que rien n'est impossible; et lorsqu'un fait, si extraordinaire qu'il paraisse, est

attesté par un certain nombre de personnes, il mérite toujours d'être pris en considération et examiné.

Un fait est un fait, même quand il est incompréhensible. Il a d'ailleurs toujours une explication scientifique ou autre qu'il faut savoir attendre de l'avenir.

En attendant, toutefois, il n'est pas inutile, lorsqu'on se trouve en présence de phénomènes « surnaturels » ou plutôt contre-naturels, pathologiques, il est permis, dis-je, de formuler des théories, d'exposer des vues, de créer des hypothèses même, pour familiariser l'esprit avec leur conception, en faciliter et en diriger l'étude.

La seule condition à observer, c'est que le système d'explication soit basé sur des faits bien établis antérieurement et qu'il soit, de plus, conforme à l'esprit scientifique, à la raison éclairée par la science.

Mais trancher d'un coup les questions épineuses, comme on le voit si souvent faire au nom de la science, c'est supposer que cette science aurait dit son dernier mot, c'est supposer que l'humanité aurait accompli son évolution, la société réalisé son idéal.

Et sans être pessimiste on peut trouver que nous en sommes loin encore.

Charleroi (Belgique), 5 juillet 1888.

(*A suivre*). Dr Karl Siebel.

EXPÉRIENCES DE FAKIRISME

Madon, 8 *août* 1888. — Je ne puis résister au désir de vous communiquer une nouvelle expérience qui, pour avoir toutes les apparences d'un enfantillage, n'en a pas moins son petit intérêt. Tout plein de la lecture de l'intéressant et curieux *Voyage au pays des Fakirs charmeurs*, de M. Louis Jacolliot, je m'efforce de singer les merveilles de son héros, et je fais, en petit, ce que le thaumaturge fait en grand.

Le Fakir est doué d'un pouvoir considérable, étrange, et chacun de mes sujets ne possède qu'une très minime fraction de ce pouvoir, mais chacun, additionnant sa faible fraction avec celle de son collègue, la somme de ces fractions, quoique médiocre, produit cependant certains effets.

J'ai fait construire, par un enfant de l'école primaire, un petit moulin, composé d'une rondelle de liège détachée d'un bouchon, dans laquelle est fixée une épingle, la pointe en l'air et dans une position verticale. Sur cette pointe on plante le nœud d'un brin de paille fendu en quatre, les quatre parties rabattues simulent les ailes du moulin. Ce petit engin, mobile sur la pointe de l'épingle qui lui sert de pivot, tourne au moindre souffle. Je



place le moulin sur le plateau du guéridon, bien au milieu, bien à l'abri de tout courant d'air.

Cela fait, j'ordonne à mes sensitifs de tenir leurs mains à deux pouces au-dessus du moulin ; celui-ci, d'abord, garde une immobilité complète, puis, au bout de deux minutes, il fait un demi-tour, puis un tour, et enfin il tourne comme si le souffle du vent lui donnait l'impulsion. Par instant il s'arrête, puis il se remet à tourner pour s'arrêter, et recommencer à tourner ; il se comporte, exactement, comme l'eau qui tantôt se ride, bouillonne et s'agite, tantôt reste calme pour s'agiter et bouillonner de nouveau.

Il n'est pas toujours nécessaire de tenir les mains au-dessus du moulin pour le mettre en mouvement ; il fonctionne, même lorsque les sensitifs se contentent de se tenir sans bouger autour du guéridon ; seulement, quand les mains sont placées au-dessus de lui, son mouvement est plus accentué et plus rapide. Avec quatre sensitifs il fait merveille, mais avec deux sensitifs seulement, il se comporte d'une façon très satisfaisante.

Je crois superflu de répéter que le mouvement du moulin est toujours annoncé par une sensation de fraîcheur. Par le moyen de mes sensitifs, je fais aussi balancer une plume de paon, tout à fait à l'instar du thaumaturge de M. Jacolliot.

Pardonnez-moi de vous entretenir de ces bagatelles, que je m'abstiendrais de vous communiquer, si elles n'apportaient un témoignage en faveur de M. Jacolliot, que l'on a accusé bien à tort de s'être amusé aux dépens de ses lecteurs. M. Jacolliot, que je ne connais que par ses ouvrages, et que je n'ai jamais vu, n'a dit que la stricte vérité.

Avec l'eau magnétisée, par mes sujets qui la font rider et bouillonner, j'ai arrosé un pot, dans lequel je venais de semer des graines. Les graines ont germé, et les plants ont grandi avec une vigueur étonnante. Le même jour que je semais ces graines, j'en semais d'autres, dans un autre pot arrosé avec de l'eau non magnétisée. Les plantes produites par ces dernières graines ont bon aspect et parfaite santé, mais quelle différence pour la vigueur et la croissance ! Les plantes arrosées d'eau magnétisée ont une taille triple des autres plantes qui, cependant, ne laissent, je le répète, rien à désirer.

Que vos lecteurs me pardonnent de leur parler de petits enfantillages, non sans importance.

HORACE PELLETIER.



M. GODIN ET LE FAMILISTÈRE

Nous avons écrit sur la *Fête de l'enfance* et nous devons parler de la direction de la Société du Familistère, de sa puissance d'action, des résultats obtenus et, surtout, de l'exemple dont elle laisse une trace ineffaçable; nous laissons parler le regretté M. Godin, notre frère en spiritisme, pour imprimer dans la mémoire de nos lecteurs le souvenir d'un homme de bien, et indiquer nettement l'une des questions capitales que son génie embrassait et réalisait pratiquement.

Voici le résumé de son rapport, du 25 septembre 1857, à l'assemblée générale ordinaire des sociétaires du Familistère de Guise :

« *Chers coopérateurs et amis;* la Fête de l'enfance a été l'occasion pour moi de vous faire le tableau du côté moral le plus intéressant de notre association, c'est-à-dire la bonne marche de nos écoles et la situation heureuse de tous les enfants de l'association du Familistère. Je n'ai à faire aujourd'hui devant vous que quelques observations sur la décision que vous avez prise, l'an dernier, au sujet des élèves qui, à l'avenir, pourraient se rendre capables de concourir pour entrer à l'une des écoles de l'État.

Nous ne devrions prendre de résolution en faveur des élèves que lorsque, après avoir avoir obtenu leur certificat d'études, ils feront preuve d'une réelle intelligence et d'un travail assidu. A cette condition nous pourrons les proposer à votre attention soit pour l'école de Châlons, soit pour l'école normale.

Les 23 certificats d'études que nos écoles ont obtenus dans la classe de l'âge de 11 ans, classe qui renfermait 30 élèves, dit assez la bonne marche de l'enseignement au Familistère.

Quant à l'ensemble général de la population, nous constatons avec plaisir, surtout chez les membres les plus anciens, un développement réel de bonne tenue, de propreté générale et de dignité qui fait honneur à la population du Familistère. Je les propose donc en exemple aux habitants du palais de la rue de Cambrai, parmi lesquels un certain nombre de familles laissent à désirer, sous le rapport de la tenue et des manières...

J'aurais passé sous silence les manœuvres qui ont eu lieu au cours de cette année de la part de certaine coterie, contre l'association du Familistère et par conséquent contre moi, car il est des injures si indignes que l'homme de bien ne doit pas s'y arrêter. Mais, malgré l'indifférence et le mépris qu'elles m'inspirent, malgré la certitude que cela ne peut atteindre les membres de l'association au cœur droit et à la conscience juste, — et ce sont eux qui font et feront la force de l'Association, — comme à côté d'eux il y a dans le public des ignorants et des inconséquents qui ne s'arrêtent

qu'à ce qu'on leur dit et chez qui le mensonge est quelquefois accueilli avec plus d'empressement que la vérité; comme d'un autre côté beaucoup d'entre vous ne comprennent peut-être pas où est la source de ces manœuvres, ni quel est le motif des platitudes occultes répandues sur notre association, je dois donc à ce sujet quelques explications.

Depuis un an, des tentatives singulières se sont produites contre l'association du Familistère. Les anarchistes d'abord et les cléricaux ensuite ont cherché à nous créer des embarras. Les premiers ont fait tous leurs efforts pour semer le mécontentement et la haine parmi les ouvriers de l'association; ils ont cherché à provoquer la grève, mais sans succès; le plus visible des résultats qu'ils ont obtenus a été l'incendie de notre magasin à fourrage, incendie que leurs prédications ont pu inspirer à l'esprit de quelque malfaiteur.

Les anarchistes ayant mis pied dans la place, pied que nous leur avons laissé pour leur démontrer que le bien avait parmi nous plus de puissance que le mal; le parti clérical a cru le moment venu de mettre de la partie un journal réactionnaire pour faire œuvre de dénigrement contre l'association du Familistère, espérant ainsi faire naître des éléments de discorde suffisants pour jeter la désunion dans notre association.

D'un autre côté, tout le monde sait les oppositions qui m'ont été faites lorsque j'ai voulu fonder en votre faveur l'association du Familistère, les procès que j'ai eu à soutenir et les entraves de toutes sortes dont on a cherché à embarrasser mon entreprise. Quoi d'étonnant que ceux qui ont voulu m'empêcher de fonder l'association du Familistère cherchent, dans leur sot égoïsme et dans leur fol orgueil, les moyens de la détruire, sentant qu'ils ont certaines forces réactionnaires de leur côté.

Dans le but d'arriver aux fins qu'elle se propose, cette coterie s'associe à prix d'argent quelques mécontents exclus de vos rangs, élèves jésuites et autres, pour rédiger ses diatribes calomnieuses et les publier avec l'assistance du journal le plus réactionnaire du département...

Au début, ces attaques vous ont étonnés; aujourd'hui, elles excitent votre mépris et celui des honnêtes gens. Quant à moi je n'en ai pas été surpris.

J'ai vu tant travestir dans ma vie mes intentions et mes actes que je crois toutes les aberrations possibles chez certains hommes, au physique comme au moral.

Passez-moi un exemple : J'ai connu un enfant dont le sens du goût était si perverti que, lui donnât-on un morceau de sucre ou un morceau d'aloës, il le mangeait indifféremment, en disant : c'est du bonbon.

Il est des hommes dont la perception morale est aussi pervertie. Ils feront

une action de courage et d'éclat, si l'occasion s'en présente, mais que des individus mal intentionnés viennent à leur prêcher la haine des classes, le vol, l'incendie, l'assassinat même, ils applaudiront des deux mains.

Cela étant, je n'ai pas à être surpris de trouver sur ma route des détracteurs, des ennemis, chez des gens dont le sens moral est dans l'état que je viens d'indiquer; je n'ai pas à être surpris de voir un journal clérical, réactionnaire et monarchique chercher à nuire à une œuvre de progrès social et aider à la détruire, si cela était possible...

Nous sommes une société fraternelle qui a pour principe l'amour du bien les uns des autres. Ceux qui parmi nous se sentent animés de sentiments contraires doivent se préparer à sortir de nos rangs. Ils sont indignes de rester avec les membres de l'association qui veulent le bien de tous et qui, par leur conduite, leur travail, leurs paroles et leurs actions, font tous leurs efforts vers ce but. (*Applaudissements*).

Je pratique la tolérance à l'égard des opinions religieuses et politiques; notre association doit la pratiquer également; mais la première condition pour mériter cette tolérance est de la pratiquer soi-même, c'est de ne vouloir de mal à personne, c'est de n'attenter à la liberté de personne. Or, tous ceux qui, de près ou de loin, professent des doctrines de vol, d'incendie, d'assassinat, ou qui y applaudissent, doivent être écartés de notre association, car ceux-là professent la morale des malfaiteurs.

Des revendications sont légitimes, et nous l'admettons puisque nous en faisons nous-mêmes. Oui, il y a beaucoup à faire pour l'émancipation des classes ouvrières; mais, vainement, nos adversaires se diraient partisans du bien de l'ouvrier; s'il en était ainsi, ce n'est pas contre la première fondation du monde où l'on a le plus fait pour l'amélioration du sort des classes laborieuses et la pacification sociale qu'ils dirigeraient leurs attaques; un tel rôle, abstraction faite de ceux qui croient sottement y avoir intérêt, ne peut être le fait que de réactionnaires et d'anarchistes aveuglés dont la violence et le désordre sont les éléments favoris...

Laissons nos adversaires à leur besogne et examinons les faits accomplis dans notre association au cours de l'exercice dont vous avez à apprécier les résultats.

Notre usine de Laeken-lez-Bruxelles va bientôt avoir son Familistère, l'édifice sera couvert dans quelques jours et vos camarades de Belgique jouiront l'année prochaine du logement confortable que vous trouvez ici dans l'association.

Les soins apportés dans notre fabrication, la création incessante de nouveaux modèles, le nombre de nouveaux produits que nous offrons au commerce et la baisse de prix à laquelle nous avons dû consentir, nous ont

donné sur l'année dernière une légère augmentation d'affaires. Mais, il ne faut pas considérer cela comme une reprise, car cette augmentation est loin d'être en proportion des efforts que nous avons faits pour y atteindre.

Les difficultés industrielles que je vous ai signalées l'an dernier, sont restées les mêmes, si elles ne se sont pas aggravées. Le travail fait dans les autres usines à prix réduit de salaires est une grosse difficulté qui contrebalance la supériorité de nos moyens de production. Dans ces usines qui imitent ou contrefont aujourd'hui nos produits, les salaires sont en baisse constante, tandis que dans notre association la moyenne journalière a augmenté, depuis l'an dernier, dans une proportion qui se chiffre par une quarantaine de mille francs. Il y a là une question sur laquelle il serait du plus grand intérêt de faire la lumière. Car il ne suffit pas d'avoir de gros salaires, il faut aussi avoir du travail pour les gagner. Autrement, quand il n'y a plus de travail, il n'y a plus ni salaire ni bénéfice.

Il n'y a pas à espérer que la baisse des salaires cesse de sitôt; elle durera tant que les assemblées législatives n'y mettront pas un frein, en accordant aux syndicats ouvriers une situation et une organisation prépondérantes dans la réglementation du travail. Mais l'ignorance dans laquelle les ouvriers eux-mêmes restent sur ces questions sera encore longtemps cause de l'indifférence des pouvoirs publics.

Nous sommes donc condamnés à subir l'influence du courant désastreux que la concurrence industrielle entraîne par la baisse des salaires et l'avilissement du prix des produits.

Nos moyens de défense jusqu'ici ont été de faire mieux que les autres; mais cela suffira-il toujours? Je n'oserais l'affirmer. C'est pourquoi il faudrait que le corps des associés, ne restant pas indifférent sur cette situation, avisât au moyen d'obtenir du syndicat de l'association qu'il s'occupe de ces questions avec nous, afin de permettre aux ouvriers d'apprécier sainement ce qui est à faire en vue de l'intérêt de tout le monde. Car on conçoit que si une direction habile a pu marcher jusqu'ici en augmentant les salaires dans notre association, lorsqu'on les baisse partout ailleurs, cette situation n'est pas sans de véritables dangers; ce n'est pas trop que les ouvriers eux-mêmes se préoccupent des moyens par lesquels les intérêts des travailleurs peuvent être le mieux sauvegardés dans l'association. Je voudrais que des conférences entre nous missent chacun de vous à même de bien comprendre toutes ces questions.

Maintenant, je dois passer à l'exposé de la situation du personnel de notre association et de nos institutions de prévoyance.

Situation générale des assurances mutuelles : Cette assurance possède un capital de 831.883 fr. 96.

Elle suffit comme nous allons le voir, avec ses revenus et ses ressources statutaires, à faire face aux dépenses qu'elle prend à sa charge; mais il est prudent que le comité et le Conseil de Gérance regardent aux dépenses non obligatoires, lesquelles sont relativement considérables.

Les recettes de l'assurance des retraites et du nécessaire ont été :

Subventions de l'Association équivalente à 2 0/0 du montant des salaires et appointements de l'exercice : 34.734 fr. 44.

Intérêts et dividende du titre de l'assurance pour l'exercice 1885-1886, 28.537 fr. 75.

Rentrées diverses 399 fr. 50. Total 63.671 fr. 69.

Le montant des dépenses est de 60.459 fr. 18.

Excédent des recettes sur les dépenses 3.212 fr. 51.

En présence du bon fonctionnement de nos assurances depuis de longues années, et des bienfaits qu'elles répandent sur la population, pourquoi nos législateurs ne s'empressent-ils pas de faire une loi prescrivant une Caisse de retraites nationales et des Assurances pour la maladie, sur les bases de celles de la Société du Familistère? Nos caisses de prévoyance n'offrent-elles pas le plus frappant exemple de ce qu'il est possible de faire et de généraliser en France pour obvier à l'abandon des invalides des classes laborieuses? Cette organisation de prévoyance existe depuis plus de 15 ans au Familistère ; pourquoi avec un peu d'intelligence et de bonne volonté, et surtout avec l'aide des pouvoirs publics, ne pourrait-on pas les généraliser ailleurs? La nation française, si riche en ressources de toute nature, serait-elle moins capable de le faire que ne l'a été un simple ouvrier dépourvu de toute ressource, au début de ses opérations !

. . . .

Résumé général des assurances : Les 107.333. francs 68 de dépenses des assurances mutuelles se décomposent ainsi :

Assurance contre la maladie : Les assurances ont payé aux malades pendant l'exercice 1886-1887 :

A Guise, sections des hommes : Pour 10.830 journées de maladie à 523 malades 25.138 fr.

Section des dames : Pour 4.798 journées de maladie à 183 malades 3 mille 563 fr. 60.

A Laeken (*section unique*) : pour 2.265 journées de maladie à 188 malades 3.995 fr. 57.

Pour les sections réunies : En frais de pharmacie : à Guise 7.561 fr. 38 ; à Laeken 802 fr. 40, = 8.363 fr. 78. Payé aux médecins, à Guise 3.682 fr. 50, à Laeken 863 fr. 65 = 4.546 fr. 15; divers à Guise 267 fr. 40. Total 46.874 fr. 50.

Assurance des pensions et du nécessaire : A 50 pensionnaires dont 23 au Familistère et 27 au dehors 28.726 fr. A 2 pensionnaires à Laeken (Belgique) 1.650 fr. 20. A 51 familles pour le nécessaire à la subsistance 3.087 fr. 93. A 50 familles à titre d'allocation temporaire 9.513 fr. 15. Aux réservistes 1.134 fr. Aux médecins et sage-femmes 2.722 fr. A l'hospice de Guise. 362 fr. 50. Appointements du secrétaire 2.031 fr. 60. Frais divers 1.231 fr. 80 = 60.459 fr. 18. Total général 107.333 fr. 68.

N'est-il pas évident que si le législateur établissait les ressources nécessaires et obligeait l'industrie à organiser partout des assurances mutuelles de manière à assurer, en secours divers, cent sept mille francs par nombre d'ouvriers égal à celui de notre association, une somme considérable de poignantes misères seraient éteintes en France ? (*Applaudissements*).

Certes, l'État serait en mesure de faire le bien mieux que nous encore puisqu'il pourrait généraliser dans la société tout entière ce que nous ne pouvons faire que partiellement. Combien il est regrettable que jusqu'ici les Chambres n'aient su donner aucune garantie à la classe ouvrière !

Dépenses pour frais d'éducation et d'instruction : Nourricerie (enfants au berceau) 6.779 fr. 53. Ecole maternelle 1re année (pouponnat) 1.481 fr. 15.

École maternelle 2e et 3e année (bambinat) 2.992 fr. 92. Ecoles primaires 6 classes 18.291 fr. 74.

Dépenses totales 29.545 fr. 34.

Ces dépenses se résument ainsi : Appointements et salaires 20.458 fr. 71. Frais de nourriture et fournitures scolaires, etc. 9.086 fr. 63. Total 29.545 fr. 34.

Quand la France consentira-t-elle à accorder à l'éducation et à l'instruction du jeune âge les soins que nous leur donnons ici, et à consacrer une somme de trente mille francs, par chaque groupe de population de 1.800 personnes.

L'instruction publique entrerait dans une voie progressive bien autrement marquée qu'elle ne l'est déjà ! Cela serait pourtant possible si les gouvernants savaient aujourd'hui entrer dans la voie des réformes nécessaires.

Résumé des dépenses consacrées à la mutualité : Subventions aux malades à *Guise* 41.212 fr. 88.

Laeken (Belgique) 5.661 fr. 62.

Pensions aux vieillards 30.376 fr. 20.

Secours temporaires aux familles 30.082 fr. 98.

Frais d'éducation et d'instruction 29.545 fr. 34. Total 136.879 fr. 02.

Tel est, mes amis, le bilan moral que je vous présente aujourd'hui des faits accomplis au sein de notre association, dans le courant de cet exercice.

Pourquoi ce bilan passera-t-il inaperçu de nos hommes d'État comme tous ceux que nous avons produits jusqu'ici ? Pourquoi en présence de faits semblables ne verront-ils pas ce qu'il est possible de faire avec la richesse

de la France, au lieu de faire servir cette richesse à la misère des masses ouvrières ? Ne verront-ils pas enfin qu'il serait mille fois plus facile pour eux de faire le bonheur de la classe ouvrière en France, qu'il ne l'a été pour moi de rassembler les avantages dont l'association du Familistère entoure ses membres.

Au gouvernement, il ne faudrait que la volonté et l'intelligence pour créer l'ordre industriel et le bien-être des masses travailleuses dont la France a besoin. Tous les éléments de cet ordre et de ce bien-être existent, il n'y a qu'à les coordonner. L'industrie est arrivée à la somme de puissance voulue; la richesse déborde et ne sait à quoi s'employer.

Moi, au contraire, j'ai été obligé de faire tout sortir du travail; sans ressources d'abord, n'ayant que mes mains, j'ai dû faire éclore un à un, les uns après les autres, du travail et rien que du travail, les éléments de fortune qui ont servi à faire notre association. Nulle ressource ne m'est jamais venue du dehors. Le dehors, au contraire, ne m'a suscité que des embarras et des causes de ruine. N'ai-je pas raison de dire qu'il serait mille fois plus facile à nos gouvernants d'effacer la misère de la France, qu'il ne l'a été à moi de l'effacer de vos rangs et d'établir la mutualité parmi vous? (*Applaudissements redoublés.*)

Oui, des gouvernants, quelque peu habiles, pourraient en peu de temps organiser la solidarité nationale, mettre les masses ouvrières à l'abri de la misère, organiser les garanties nécessaires au travail, faire disparaître à jamais les grèves et les conflits de l'industrie, réaliser le bonheur des masses populaires, assurer enfin la marche du travail, le progrès paisible de l'industrie et la sécurité de tous.

Mais l'égoïsme, la cupidité et les ambitions de notre temps diront : Utopie que tout cela ! et ils rêveront monarchie, monopole, et travailleront à la guerre civile et à la guerre internationale, jusqu'à ce que les temps et la justice s'accomplissent.

Après le bilan moral de notre association, passons au bilan des affaires. »

Nous laisserons les détails du BILAN, trop longs à énumérer, et nous dirons avec M. Godin. (Affaires industrielles) :

« L'association ouvrière du Familistère possède donc, aujourd'hui, 25 septembre 1887, en parts d'intérêt dans la société, en constructions et en matériel, etc., un capital de 5.229.698 fr. 86.

Le fondateur possède encore en apports statutaires 1.742.004. fr.

Le capital réel de la société est donc de 6.971.702 fr. 86.

Le capital social des apports de fondation de la société étant de 4.600.000 fr., la société a donc, depuis sa fondation, augmenté son capital de la somme de 2.371.702 fr. 86.

Par conséquent, chaque titre est représenté par une valeur de moitié supérieure à sa valeur nominale, c'est-à-dire que chaque titre représente une valeur sociétaire de 150 francs par cent francs.

Tous ces chiffres parlent assez par eux-mêmes pour n'avoir pas besoin de commentaires, et pour démontrer à eux seuls ce que vaut la puissance d'une association comme la nôtre, au milieu d'une situation industrielle aussi troublée que celle de nos jours.

Les résultats de cette année ont pourtant été obtenus après des sacrifices sur nos ventes, sacrifices qui se sont élevés à 168 mille francs environ; mais nous avons, par contre, apporté dans la fabrication des économies équivalentes, si ce n'est plus considérables; de sorte que notre situation industrielle est plutôt améliorée que diminuée; et nous sommes parvenus à maintenir un courant d'affaires qui nous a conservé le travail au moins indispensable à la bonne marche de l'association.

Que chacun de nous persévère dans la voie des économies et des améliorations nécessaires, la prospérité de notre association sera inébranlable, et la situation de chacun de vous sera assurée sous sa protection. »

L'Assemblée couvre de chaleureux applaudissements les paroles de M. Godin.

Nota : Les spirites éclairés ne sauraient trop applaudir au bon sens pratique de ce grand homme de bien, au langage mesuré de cet Esprit éclairé, ami de la justice.

Or comme le spiritisme nous conduit à l'application, par le fait, des grandes théories de fraternité et de solidarité, établies par Allan Kardec, nous devons être heureux de trouver parmi les nôtres, des individualités telles que M. et Mme Godin, unis pour faire l'application suivie du principe social d'association, et en démontrer rationnellement la haute valeur.

DE LA SUGGESTION A PROPOS DES PUNITIONS A L'ÉCOLE

Jeu de main, jeu de vilain, dit le proverbe. Ce sont, en effet, les gens grossiers qui jouent à s'entre-frapper. Lorsque le coup est un peu rude, la secousse un peu forte, on ne manque pas de dire à la victime, en manière de blâme : *Jeu de main, jeu de vilain.*

Ce sont aussi des gens grossiers qui frappent leur cheval, leur chien, leur enfant pour les châtier et les corriger. Dans les pays où l'esclavage existe encore, l'esclave est conduit à coups de bâton, et dans certains pays, soi-disant civilisés, le fouet est encore employé à l'école et à la caserne.

Partout où le châtiment corporel est appliqué, il révèle un reste de

barbarie. Des hommes célèbres ont déclaré que sans le fouet on n'aurait rien pu faire d'eux. En regard de ces quelques personnalités qui, croyons-nous, se calomnient, nous pourrions opposer la foule des hommes célèbres qui sont d'un avis contraire. Ceux mêmes qui ont recours aux châtiments corporels ne le font qu'à la dernière extrémité, et non sans répugnance. Ils les regardent comme un mal nécessaire, et, en cela, ils sont dans l'erreur.

Le maître qui frappe un élève court le double risque de voir sa dignité compromise et son autorité méconnue; s'il est irrité, il donne à l'enfant le déplorable spectacle de l'homme en colère; s'il est calme, il remplit un rôle odieux en brutalisant un être faible et sans défense.

Signalons en passant cette singulière anomalie de l'usage du fouet comme moyen de correction à une époque où l'on a promulgué une loi protectrice des animaux! L'écolier n'aurait-il pas droit à la protection qu'on accorde à l'animal?

Ajoutons que le châtiment corporel est tout à la fois dangereux et inefficace. Dangereux, parce qu'un maître irrité ne mesure pas ses coups; qu'il lui arrivera à un moment donné de dépasser une limite prudente et de blesser l'enfant sans le vouloir. Un mouvement instinctif de celui-ci pour échapper au coup qui le menace peut déterminer un accident grave. Inefficace, car l'enfant terrifié se soucie plus d'éviter la douleur que de se corriger. C'est le contraire du but qu'on se propose; c'est un procédé anti-éducatif, si l'on peut parler ainsi. Peut-être parviendra-t-on à lui faire remplir sa tâche, mais on n'aura pas éveillé en lui les sentiments élevés qui l'éloigneraient du mal par l'horreur du mal même. En un mot, le sens moral n'aura pas été développé. Semblable au criminel qui ne redoute que le gendarme, que le remords ne trouble guère et qui n'a souci que de n'être pas découvert, il cherchera à se soustraire à la punition par la dissimulation et le mensonge.

Les coups ne sont pas les seuls châtiments corporels: certaines privations ne sont pas moins brutales et dangereuses, par exemple celle d'une nourriture substantielle. Mettre un jeune enfant au pain et à l'eau, c'est souvent compromettre sa santé. Tout au plus peut-on le priver du superflu du repas, c'est-à-dire du dessert.

La privation de récréation ou de promenade est aussi un châtiment corporel. Ajoutons que la mesure, loin d'être efficace, va contre le but, car la turbulence ou l'indiscipline est le plus généralement chez l'enfant le signe d'un besoin de mouvement. Donnez satisfaction à ce besoin et vous le rendrez docile. Si, au contraire, vous le condamnez à l'immobilité, ou à des exercices qui n'épuisent pas son activité, soyez certain qu'il dépensera dans

la classe l'activité qu'il n'a pu dépenser au dehors. Vous pourrez le châtier, non le corriger.

Les travaux supplémentaires, les pensums, en condamnant l'enfant à la sédentarité, pour employer l'expression consacrée, et en l'assujettissant en même temps à une besogne fastidieuse et stérile, ne peuvent être considérés comme des moyens de correction. C'est bien plutôt le contraire, car ils contribuent à donner le dégoût de l'instruction, à inspirer de l'éloignement pour l'école et pour le maître, sans compter le préjudice porté à la santé physique et morale.

Que va-t-il rester au maître comme moyen d'action? il semble que nous le désarmons complètement en face de l'élève indocile.

Comme punition, il nous reste les reproches. Des reproches? dira-t-on, mais les mauvais élèves s'en moquent! Je réponds qu'ils ne se moquent pas moins des autres punitions et que vous parvenez à les dompter sans les améliorer. J'ajoute que le plus souvent les maîtres ne savent pas faire les reproches, qu'ils s'y prennent maladroitement, qu'ils les font avec emportement, sans proportion et sans mesure. Il y a tout un art dans l'emploi des reproches, qu'on pourrait nommer *l'art de punir*. Ce n'est ni la multiplicité ni la sévérité des châtiments qui importent en éducation. Les mauvais maîtres ont bientôt épuisé la série, si longue qu'elle soit, de même qu'ils atteignent bientôt les excès de la sévérité.

Nous avons affaire à un être doué de raison et qui nous entend et nous comprend : pourquoi agir avec lui comme avec l'animal qui ne nous comprend que très imparfaitement et que nous forçons à accomplir des travaux dont il ne voit pas le but, souvent contre son gré, parfois contre ses aptitudes.

Il s'agit de former un caractère, de développer une intelligence, d'affiner des sentiments : nous allons donc faire appel à la raison, à l'intelligence, à la volonté, à la sensibilité. Que sert d'avoir affaire à un animal raisonnable, si l'on n'en utilise la raison? Traiter l'homme en animal, c'est se priver du précieux concours de ses facultés supérieures dans l'éducation, c'est-à-dire là où elles sont le plus nécessaires.

Toutefois, avant de réprimer, cherchons à prévenir. C'est ici l'affaire du maître. Si les enfants sont inattentifs, cela peut tenir à bien des causes, et d'abord à la manière d'enseigner. On peut trouver des maîtres qui possèdent des connaissances; on en trouve un moins grand nombre qui sachent enseigner, c'est-à-dire dispenser l'enseignement avec ordre, clarté et méthode ; encore moins qui rendent la chose intéressante, animée, vivante. On obtient l'attention, non par ordre, mais par le charme et l'intérêt des leçons; voilà ce dont il faut bien se persuader. Par la force, on n'obtient que le silence, et une classe silencieuse n'est pas une classe attentive.

Il ne faut pas non plus exiger de l'enfant une somme d'attention dont il est incapable, ni lui imposer un travail de longue haleine, ni le condamner à l'immobilité pendant trop longtemps. Mesurons l'effort à ses jeunes organes comme la nourriture à un estomac délicat.

Rendez la classe attrayante, faites alterner habilement les exercices du corps avec ceux de l'esprit, proportionnez la durée des leçons à l'âge des enfants, et vous aurez diminué de beaucoup les occasions de punir.

Et maintenant, étant admis que nous réduisons tous les châtiments à un seul, le reproche, voyons comment nous procéderons dans l'application.

Etablissons d'abord un certain nombre de principes dont on peut démontrer l'exactitude, mais que nous nous bornons à énoncer :

« La punition doit suivre immédiatement la faute.

« Elle doit être proportionnée à l'âge de l'enfant, à son tempérament et, plus exactement, à sa sensibilité.

« Elle doit être certaine, c'est-à-dire exécutée du moment qu'elle est résolue ».

L'enfant commet-il une étourderie légère, on feindra de ne pas l'avoir vu ; à la seconde fois, on l'avertira ; à la troisième, il faudra sévir, c'est-à-dire lui adresser une observation. C'est le premier degré de la punition. Cela suffira en général pour le faire rentrer dans le devoir, surtout s'il aime son maître et s'il en est aimé. Nous voulons qu'il éprouve une véritable douleur d'avoir offensé son maître et non la crainte de la réprimande elle-même. La punition a ainsi un effet moral. Au lieu de recourir à des punitions de plus en plus rigoureuses qui émoussent la sensibilité de l'enfant, nous devons nous attacher à faire le contraire, c'est-à-dire à aviver sa sensibilité, car ce n'est pas, comme on est tenté de le croire, la rigueur du châtiment qui en fait l'efficacité.

L'enfant a-t-il mérité des reproches graves, gardons-nous de tout emportement. Point de colère, tout au plus de la froideur, et, mieux encore, l'air affligé d'une personne résignée à remplir une mission pénible. Il est conduit dans une pièce réservée, un cabinet de travail qui lui est peu familier et qui est éclairé par un demi-jour. Nous exerçons sur lui une première influence par le milieu.

Nous le faisons asseoir en face de nous, nous lançons sur lui un regard pénétrant et lui prenons les mains. Nous le tenons captif sous l'action de notre regard, nous lui parlons avec une gravité qui n'est pas exempte d'abandon, lentement, même sur un ton monotone qui l'engourdit peu à peu et le plonge dans le sommeil léger qui est, au sommeil profond, ce que le crépuscule est au jour. Sa volonté est alors moins ferme et comme vacil-

lante, il est sans force pour résister à notre action. Quand nous l'avons ainsi subjugué, nous lui parlons de sa faute, nous lui en faisons comprendre les inconvénients ou les dangers, s'il y a lieu; nous lui inspirons la crainte qu'elle ne diminue la tendresse des siens, l'affection de ses amis; qu'elle ne porte atteinte à la confiance et à l'estime qu'on avait en lui, à la sympathie qu'il a jusqu'à présent méritée. Nous arrivons progressivement à la lui faire détester et à lui inspirer le désir de se la faire pardonner et la résolution de combattre ses mauvais instincts. Nous insistons, nous martelons, pour ainsi parler, dans son esprit les résolutions que nous lui dictons et qu'il fait siennes.

Nous avons affaibli un instant sa volonté pour la maîtriser; lentement et progressivement, avec une insistance soutenue, pénétrante, incisive, nous avons redressé ce qu'il y avait de tortueux dans son jugement, ainsi que fait le jardinier des branches de l'arbre qu'il étale en espalier; ainsi que fait le vannier de l'osier qu'il assouplit sous la pression continue de ses doigts agiles. Loin de nous la pensée de vouloir substituer notre volonté à celle de l'enfant, de diminuer chez lui le sentiment de la responsabilité, en un mot, d'anéantir la personne. Nous désarmons l'adversaire, non pour le terrasser, mais pour lui rendre la résistance impossible : encore est-ce pour un temps très court, le temps de gagner sa confiance et de l'amener, par persuasion, à suivre nos conseils.

Lorsque son esprit a reçu de nous une certaine impression, les entraves sont enlevées, l'enfant redevient libre et meilleur.

Mais c'est de la suggestion! va-t-on nous dire. Nous n'en disconvenons pas. C'est la suggestion *au premier degré*, celle que tout bon maître emploie, comme M. Jourdain fait de la prose. (*Revue de l'hypnotisme* du 1er juin 1888).

Félix Hément,
Inspecteur général de l'Université.

DISCOURS DE M. GOUNOD, A L'INSTITUT

M. Gounod lit un travail du plus haut intérêt sur *la Nature et l'Art :*

« Les transformations successives, dit-il en débutant, dont la terre a été le théâtre et dont se compose son histoire, j'allais presque dire son éducation, depuis le moment où elle s'est détachée de la nébuleuse solaire pour occuper une place distincte dans l'espace, sont comme autant de chapitres de cette grande loi du progrès, de ce perpétuel *devenir* qui semble diriger vers une finalité mystérieuse le mouvement de la création, et dont les phases diverses ont pu être ramenées aux trois aspects généraux qui ont reçu le nom de *règnes*, et qui désignent les trois manifestations les plus tranchées de la vie sur le globe.

« Cependant, tout n'était pas dit encore, et l'histoire de la terre ne devait point s'arrêter à ces trois premières formes de la vie. Un quatrième règne,

le règne humain — puisque la science même m'autorise à l'appeler ainsi, — allait prendre possession de ce domaine qui s'ignorait.

« La sublime fonction de l'homme est d'être positivement et à la lettre, *un nouveau créateur de la terre*. C'est lui qui, en tout, est chargé de la *faire* ce qu'elle doit *devenir*. Non seulement par la culture matérielle, mais par la culture intellectuelle et morale, c'est-à-dire par la justice, l'amour, la science, les arts, l'industrie, la terre ne s'achève, ne se conclut que par l'homme, à qui elle a été confiée pour qu'il la *mît en œuvre*, *ut operatur terram*, selon le vieux texte sacré de la Genèse.

« L'artiste n'est donc pas simplement une sorte d'appareil mécanique sur lequel se réfléchit ou s'imprime l'image des objets extérieurs et sensibles; c'est une lyre vivante et consciente que le contact de la nature révèle à elle-même et fait vibrer; et c'est précisément cette vibration qui est l'indice de la vocation artistique et la cause première de l'œuvre d'art.

« Toute œuvre d'art doit éclore sous la lumière personnelle de la sensibilité, pour se consommer dans la lumière impersonnelle de la raison.

« L'art, c'est la réalité concréte et sensible fécondée jusqu'au beau par cette autre réalité, abstraite et intelligente, que l'artiste porte en lui-même et qui est son *idéal*, c'est-à dire cette révélation intérieure, ce tribunal suprême, cette vision toujours croissante du terme final vers lequel il tend de toute l'ardeur de son être.

« S'il était possible de saisir directement l'idéal, de le contempler face à face dans la vision complète de sa réalité, il n'y aurait plus qu'à le copier pour le reproduire, ce qui reviendrait à un véritable réalisme, supérieur assurément, mais définitif et qui, du même coup, supprimerait chez l'artiste les deux facteurs de son œuvre, la fonction personnelle qui constitue son *originalité*, et la fonction estétique qui constitue sa *rationalité*.

« Telle n'est pas la position de l'idéal vis-à-vis de l'œuvre d'art. L'idéal n'est reproductible d'aucune façon adéquate. Il est un pôle d'attraction, une force motrice, on le *sent*, on le *subit*; c'est « l'excelsior » indéfini, le *desideratum* impérieux dans l'ordre du beau, et la persistance de son témoignage intime est la garantie même de son insaisissable réalité. Dégager du réel inférieur et imparfait la notion qui détermine et mesure le degré de conformité ou de désaccord de ce réel dans la nature avec sa loi dans la raison, telle est la fonction supérieure de l'artiste; et ce contrôle du réel dans la nature par sa loi dans la raison est ce qu'on nomme « l'esthétique ». L'esthétique est la « rationalité du beau ».

« Dans l'art, comme en tout, le rôle de la raison est de faire équilibre à la passion; c'est pourquoi les œuvres d'un ordre tout à fait supérieur sont empreintes de ce caractère de tranquillité qui est le signe de la vraie force, « maîtresse de son art jusqu'à le gourmander ».

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | No 18 | 15 SEPTEMBRE 1888.

AVIS : Adresser toutes les correspondances et journaux, à M. P. G. Leymarie, 1, rue de Chabanais, nouveau local ou siège social de la Société scientifique du Spiritisme.

CONGRÈS SPIRITE DE BARCELONE

Dans la réunion préparatoire qui a eu lieu le 8 septembre, à 3 heures de l'après-midi, il a été décidé que le Congrès serait présidé successivement par quatre délégués : 1° M. P. G. Leymarie, délégué de la France; 2° le vicomte de Torrès-Solanot, délégué de l'Espagne; 3° M. Huelbes, ancien député, délégué de Madrid; 4° M. le Dr Hoffmann, délégué de l'Italie.

Ont été nommés vice-présidents : M. Vivès, M. San Benito et M. da Oña, ce dernier représentant la société spirite de Sagua la-Grande, île de Cuba.

Le soir, à 8 h. 1/2, environ deux mille personnes se sont réunies dans une salle admirablement éclairée et très aérée; cette salle était ornée des drapeaux de toutes les nations, mais les couleurs françaises dominaient. Un grand buste d'Allan Kardec occupait la place d'honneur.

Les déclarations du Congrès ont d'abord été lues; puis M. Leymarie a fait à larges traits l'historique du spiritisme; il a parlé des travaux d'Allan Kardec et des progrès de la doctrine. Les applaudissements réitérés des nombreux auditeurs lui ont prouvé qu'il était compris, quoique parlant en français, et les membres de la presse de Barcelone sont venus le féliciter. Le Dr Huelbes a parlé longuement et éloquemment en castillan. Ensuite un avocat de Madrid a glorifié notre philosophie et le Maître Allan Kardec.

Tous ces discours ont été respectueusement écoutés et cette première séance n'a rien laissé à désirer.

Le lendemain, dimanche 9 septembre, malgré une pluie continuelle, la salle était comble; M. P. G. Leymarie, présidait la séance. M. Moreno Acosta a fait un discours en aragonais; puis on a lu les télégrammes et les listes d'adhésions qui viennent du monde entier. M. Huelbes a lu une lettre intéressante des Madrilènes et le Dr Hoffmann a fait un magnifique discours en français qui a été très chaudement applaudi.

M. Leymarie a terminé la première partie de la séance en parlant des

personnes qui, en France, ont le plus travaillé à l'avancement du Spiritisme, depuis Allan Kardec.

A la deuxième partie de la séance, M. Vivès, un propagateur très intelligent de la doctrine spirite, homme d'action, à figure énergique et sympathique, belle nature, a parlé d'abondance et en véritable grand orateur. Le public était enthousiasmé. M. Leymarie a terminé la séance en remerciant l'esprit de Guttemberg, par lequel le livre s'est répandu, semant les idées et les faisant se coordonner ; le livre a tué l'Inquisition et c'est à Barcelone, ville d'autodafé, que nous avons le premier Congrès spirite.

Quatre sténographes suivent toutes les séances. Les comptes rendus des journalistes sont favorables, ils semblent enchantés de ce Congrès.

Nous parlerons des séances suivantes dans le prochain numéro.

UN DÉFI JETÉ A LA SCIENCE

(Extrait de la *Fanfulla della Domenica*, Rome, 9 août 1888.)

Lettre adressée au professeur Lombroso: Monsieur, dans votre article : Influence de la civilisation sur le génie, publié dans le numéro 29 de la *Fanfulla della Domenica*, parmi d'incontestables beautés de style et de logique, j'ai vu une phrase très heureuse qui me semble la synthèse du mouvement scientifique (à partir du moment où l'homme inventa ce casse-tête nommé alphabet) jusqu'à notre époque. Cette phrase la voici :

« Chaque siècle est prématuré pour les découvertes qu'il ne voit pas
« naître, parce qu'il ne s'aperçoit pas de sa propre incapacité et des moyens
« qui lui manquent pour faire les dites découvertes.

« La répétition d'une même manifestation en s'imprimant sur les cerveaux
« prépare les esprits et les rend de moins en moins incapables de découvrir
« les lois auxquelles cette manifestation est soumise.

« Quinze ou vingt ans suffisent pour faire admirer par tout le monde une
« découverte traitée de folie au moment où elle fut faite ; maintenant encore,
« les sociétés académiques rient de l'hypnotisme et de l'homéopathie ; qui
« sait si mes amis et moi qui rions du spiritisme nous ne sommes pas dans
« l'erreur, précisément comme le sont les hypnotisés ; grâce à l'illusion
« qui nous entoure, nous sommes peut-être incapables de reconnaître que
« nous nous trompons ; et, comme beaucoup d'aliénés, nous plaçant à
« l'opposé du vrai, nous rions de ceux qui ne sont pas avec nous. »

Frappé de cette phrase si spirituelle et que je trouve par hasard appropriée à un certain fait duquel je m'occupe depuis quelque temps, je la recueille avec joie, sans retard, sans commentaires qui en changent le

sens ; et, me conformant aux règles d'une parfaite chevalerie, je m'en sers comme d'une provocation.

Les conséquences de ce défi ne seront ni dangereuses, ni sanglantes ; nous combattrons loyalement, et, quels que puissent être les résultats de la rencontre, que je succombe ou que je fasse fléchir la partie adverse, ce sera toujours d'une manière bienveillante ; l'issue amènera l'amendement d'un des adversaires et sera, de toute façon, utile à la grande cause de la vérité.

On parle beaucoup maintenant d'une maladie particulière que l'on rencontre dans l'organisme humain ; on la constate tous les jours, mais on en ignore la cause, et l'on ne sait quel nom lui donner. Cette maladie est évidente, ses effets sensibles sont prouvés par l'expérience et se rapportent surtout au sens du toucher ; c'est-à-dire au contrôle général de toute connaissance.

A son sujet, on réclame instamment l'examen de la science contemporaine, mais celle-ci, pour toute réponse, s'en moque avec le rire ironique de Piron, précisément parce que, comme on l'a dit, le siècle n'est pas prêt.

Mais l'auteur de la phrase que j'ai citée plus haut ne l'a certainement pas écrite pour le seul plaisir de l'écrire ; il me semble, au contraire, qu'il ne sourira pas dédaigneusement, si on l'invite à observer un cas particulier, digne d'attirer l'attention, et d'occuper sérieusement l'esprit d'un Lombroso.

Je veux parler ici d'une malade qui appartient à la classe la plus humble de la société ; elle est âgée de trente ans, à peu près, et elle est très ignorante ; son regard n'est ni fascinateur, ni doué de cette force que les criminalistes modernes nomment irrésistible, mais elle peut, quand elle le désire, soit de jour, soit de nuit, par les phénomènes surprenants de sa maladie, divertir pendant une heure un groupe de curieux plus ou moins sceptiques, plus ou moins faciles à contenter.

Attachée sur un siège ou tenue fortement par les bras des curieux, elle attire les meubles qui l'entourent, les soulève, les tient élevés en l'air comme le cercueil de Mahomet, et les fait redescendre avec des mouvements ondulatoires comme s'ils obéissaient à la direction d'une volonté étrangère ; elle augmente leur poids ou les rend plus légers, selon son bon plaisir ; elle frappe, martèle les murs, le plafond, le plancher avec rythme et cadence, en répondant aux demandes des assistants ; des lueurs semblables à celles du magnésium jaillissent de son corps, l'enveloppent, ou entourent les assistants témoins de ces scènes merveilleuses ; elle dessine tout ce que l'on veut sur les cartes qu'on lui présente, chiffres, signatures, nombres, phrases, en étendant seulement la main vers l'endroit indiqué ; si l'on place

dans un coin de la chambre un vase avec une couche d'argile molle, on trouve, après quelques instants, l'empreinte d'une petite main ou d'une grande main, l'empreinte d'un visage d'une admirable précision, vu de face ou de profil, de laquelle on peut, ensuite, tirer un masque en plâtre ; on a conservé de cette façon les portraits d'un visage vu en différentes situations, et ceux qui le désirent, peuvent ainsi faire de sérieuses et importantes études.

Cette femme s'élève en l'air, quels que soient les liens qui la retiennent, elle reste ainsi, paraissant couchée dans le vide, contrairement à toutes les lois de la statique et semble s'affranchir de la loi de la gravité; elle fait résonner des instruments de musique, orgues, cloches, tambours, comme s'ils étaient touchés par les mains ou agités par le souffle de gnomes invisibles.

Vous nommerez cela un cas particulier d'hypnotisme, vous direz que cette malade est un fakir en jupon, que vous l'enfermeriez dans un hôpital.... Je vous en prie, éminent professeur, ne déplacez pas la question ; l'hypnotisme, on le sait, ne cause que l'illusion d'un moment; après la séance, tout reprend sa forme primitive, mais ici, le cas est différent; pendant les jours qui suivent ces scènes merveilleuses, il reste des traces, des documents dignes de considération.

Que pensez-vous de cela ?

Mais permettez-moi de continuer. Cette femme, en certaines occasions, peut grandir de plus de dix centimètres ; elle est comme une poupée de gutta-percha, comme un automate d'un nouveau genre, elle prend des formes bizarres. Combien de jambes et de bras a-t-elle ? Nous n'en savons rien.

Tandis que ses membres sont retenus par les assistants les plus incrédules, nous en voyons paraître d'autres, sans savoir d'où ils sortent; ses chaussures sont trop petites pour renfermer les pieds ensorcelés, et cette circonstance particulière laisse soupçonner l'intervention d'un pouvoir mystérieux.

Ne riez pas, quand je dis : laisse soupçonner; je n'affirme rien du reste, vous aurez le temps de rire tout à l'heure.

Quand cette femme est liée, on voit paraître un troisième bras, et nul ne sait d'où il vient; il commence une longue série de taquineries plaisantes ; il ôte les bonnets, les montres, l'argent, les bagues, les épingles et les rapporte avec une grande adresse, une joyeuse familiarité ; il prend les habits, les gilets, tire les bottes, brosse les chapeaux et les remet à ceux auxquels ils appartiennent, frise et caresse les moustaches, et donne à l'occasion quelques coups de poing parce qu'il a aussi ses moments de mauvaise humeur.

C'est toujours une main grossière et calleuse (on a remarqué que celle de la sorcière est petite), elle a de grands ongles, elle est humide et passe de la chaleur naturelle au froid glacial du cadavre qui fait frissonner; elle se laisse prendre, serrer, observer attentivement lorsque le permet le degré de lumière de l'appartement, et finit par s'élever, restant suspendue en l'air comme si le poignet était coupé ; elle ressemble, ainsi, à ces mains de bois qui servent d'enseignes aux boutiques des marchands de gants.

Je vous jure que je sors avec un esprit fort calme de l'antre de Circé; délivré de ses enchantements, je passe en revue toutes mes impressions et je finis par ne pas croire en moi-même, quoique le témoignage de mes sens et de ma conscience me confirme que je n'ai pas été le jouet d'une erreur ou d'une illusion. Un monceau de volumes des plus illustres expérimentateurs anciens et modernes, qu'il est inutile d'énumérer ici, attestent la vérité et le côté réel de cette charlatanerie paradoxale.

Dans cette étude se présentent toujours des choses nouvelles et inattendues ; on finit par échanger un salut, une poignée de main (rarement il est vrai), avec des personnages vêtus de draperies, qui se présentent et disparaissent comme des ombres dans l'espace de quelques instants.

On ne peut attribuer à la magie toutes ces manœuvres extraordinaires ; vous dites qu'on doit être en garde contre toute supercherie, faire une perquisition scrupuleuse sur la personne dont je parle afin d'empêcher le mensonge ou la fraude; sachez que les faits ne répondent pas toujours à l'attente inquiète des assistants, et ceci est encore un mystère à expliquer et qui, bien considéré, prouve que l'individu qui opère n'est pas le seul arbitre de ces merveilles ; sans doute, il possède l'exclusive faculté de ces actes prodigieux, mais ils ne peuvent se produire qu'avec le concours d'un agent ignoré, un être que nous nommons le *Deus ex machina*.

De tout cela résultent la grande difficulté d'étudier le fond de cette stupéfiante charlatanerie, et la nécessité de faire une série d'expériences, pour en rassembler un certain nombre capables d'éclairer les dupes et de vaincre l'opiniâtreté des querelleurs, lesquels, on le sait, nient le privilège des esprits observateurs. Ces querelleurs sur un simple indice, découvrent l'évidence des forces cachées dans la nature ; de la chute d'une pomme, du mouvement d'un pendule, ils déduisent les grandes lois qui gouvernent l'univers.

Or, voici ma provocation : Si vous n'avez pas écrit la phrase citée plus haut pour le seul plaisir de l'écrire, si vous avez véritablement l'amour de la science, si vous êtes sans préjugés, vous, le premier aliéniste de l'Italie, ayez, je vous en prie, l'obligeance de venir sur le terrain, et soyez persuadé que vous allez vous mesurer avec un galant homme.

Quand vous pourrez prendre une semaine de congé, laissez vos chères études, et, au lieu d'aller à la campagne, désignez-moi un endroit où nous puissions nous rencontrer ; choisissez le moment qui vous agréera davantage et je vous présenterai ma magicienne.

Vous aurez une chambre où j'entrerai seul avec vous avant l'expérience; là vous placerez les meubles et les instruments de musique comme vous voudrez, vous fermerez le piano à clef. Je crois inutile de vous présenter la dame dans le costume adopté au paradis terrestre, parce que cette nouvelle Eve est incapable de prendre sa revanche sur le serpent et de le séduire.

Quatre Messieurs nous assisteront, comme il convient en toutes rencontres chevaleresques ; vous en choisirez deux que je ne verrai qu'au moment de la rencontre, et j'amènerai les deux autres.

Jamais de meilleures conditions n'ont pu être réunies par les chevaliers de la Table-Ronde. Il est évident que si l'expérience à laquelle je vous demande d'assister ne réussit pas, je n'en saurais accuser les rigueurs du destin, vous me jugerez seulement comme un halluciné qui souhaite d'être guéri de ses extravagances ; mais, si le succès couronne nos efforts, votre loyauté vous imposera le devoir d'écrire un article, dans lequel, sans circonlocution, réticence ou malentendu, vous attesterez la réalité des mystérieux phénomènes et vous promettrez d'en rechercher les causes.

Si vous refusez cette rencontre, expliquez-moi cette phrase : *le siècle n'est pas prêt.* Sans doute, cela peut s'expliquer aux intelligences vulgaires, mais non à un Lombroso auquel s'adresse ce conseil du Dante : *Avec la vérité l'homme doit fermer les lèvres du mensonge.*

Votre tout dévoué et respectueux. *Professeur Chiaïa Ercole.*

Notre illustre collaborateur Lombroso accepte le défi et combine une rencontre avec son aimable adversaire.

RÉFLEXIONS UTILES

Mon cher monsieur et frère en spiritisme,

Je vois que j'ai oublié plusieurs choses importantes dans mon article concernant les adversaires du spiritisme.

1° Sur les peines éternelles :

Les punitions n'ont que trois buts : améliorer le coupable, effrayer ceux qui sont disposés à mal faire, détruire ou séquestrer de la société les criminels.

Aucun de ces trois buts ne se trouve dans le dogme des peines éternelles; la damnation éternelle enlève au coupable toute possibilité d'amélioration;

sa punition ne peut pas intimider les mal intentionnés, parce qu'ils ne savent pas s'il est condamné et ne voient pas ses supplices ; et sa punition éternelle n'augmente pas la sécurité des vivants qui n'ont aucun rapport avec lui, mort.

En conséquence, la damnation éternelle ne serait de la part de Dieu qu'une cruelle vengeance sans aucune utilité pour l'humanité. Et on se demandera pourquoi Dieu, qui prévoit l'avenir, d'après le dogme chrétien, aurait créé des êtres qu'il savait d'avance devoir être condamnés aux flammes éternelles ; il y aurait de sa part inconséquence et cruauté, choses inadmissibles.

Pour soutenir ce dogme qui révolte la raison, le clergé dit que Dieu n'est pas obligé de nous dévoiler ses mystères. C'est toujours le même système, l'Eglise couvre d'un voile mystérieux les dogmes qui l'embarrassent. L'Eglise, organisée sur le modèle de la sévère administration de l'ancienne Rome, a voulu par ce dogme effrayant maintenir ses fidèles dans une terreur permanente et obtenir d'eux une obéissance complètement passive; pour l'établir, elle s'est habilement servie de quelques paroles de J.-C. concernant les flammes éternelles. Mais nous l'avons dit : dans les évangiles la lettre est rarement précise, elle est presque toujours figurée, hyperbolique, parfois elle réflète l'irritation; elle est souvent en contradiction avec l'esprit général du livre qui respire la bienveillance et la douceur. En conséquence nous sommes en droit de rejeter l'horrible dogme des peines éternelles en contradiction complète avec la destinée évidemment progressive de l'humanité, outrageant la miséricorde et la justice divine et ne reposant sur aucune base fondée.

2° En parlant de la ruine de l'Union générale, j'ai omis de dire qu'elle avait été fondée par les cléricaux pour lutter contre les banquiers juifs en Autriche.

3° La spiritualité et la simplicité de la doctrine évangélique paraissent s'être modifiées après J.-C.; les conversions de plus en plus nombreuses des juifs et des païens au christianisme, y introduisirent plusieurs de leurs idées et de leurs rites, et tendirent à le matérialiser ; ainsi les macérations du corps peu prônées par J.-C. ont été considérées de plus en plus comme efficaces pour le bien de l'âme. L'usage de l'eau bénite paraît venir des lustrations païennes, celui de l'huile sainte, des juifs. Le baptême, qui était une cérémonie d'admission dans le christianisme, puisqu'on ne l'administrait qu'aux adultes dignes de le recevoir, changea de caractère, devint l'acte le plus important de la religion en effaçant la tâche originelle ; on se demande comment l'eau matérielle peut agir sur l'âme immatérielle ; le clergé répond que c'est un mystère. Enfin l'Eucharistie, qui était destinée à nous représenter d'une manière sensible la doctrine de J.-C. comme étant la nourriture

spirituelle de l'âme, est devenue la matérialisation de Dieu en pain et en vin, autre profond mystère. Au quatrième siècle, lorsque le catholicisme fut devenu la religion de l'Etat, pour donner satisfaction aux nombreux convertis, l'Eglise admit un cérémonial pompeux tiré des juifs et des païens.

Aiusi nous voyons que le catholicisme ne repose que sur des mystères destinés à voiler l'invraisemblance de ses dogmes, qu'on dirait inventés à plaisir pour choquer le plus possible la raison. Ils ont été établis, non d'après un plan général, mais en partie par le zèle des premiers chrétiens, et en plus grande partie par l'Eglise pour les besoins du moment, quoique plusieurs d'entre eux soient en contradiction avec les croyances des premiers siècles; tels sont ceux du purgatoire, des indulgences et en dernier lieu l'infaillibilité du pape, etc., qui ne reposent sur aucune base sérieuse.

L'Eglise relie et voile ces inventions absurdes ou contradictoires au moyen de ses mystères; mais l'humanité progressive et éclairée rejettera de plus en plus un code religieux qui tyrannise la pensée, paralyse le progrès intellectuel, sans que le moindre fait probant justifie cet échafaudage de conceptions bizarres et inadmissibles.

4° Je n'ai pas mentionné les martyrs du catholicisme, mais comme l'Eglise s'appuie beaucoup sur eux, il serait peut-être bien de dire qu'il y en a eu dans toutes les religions et dans la plupart des partis politiques; mais que les martyrs catholiques peuvent avoir eu plus d'éclat que les autres, à cause de leur exaltation plus ou moins extatique qui les a rendus moins sensibles aux supplices.

5° Quand les cléricaux nous disent que le catholicisme est immortel en France, l'étude du passé ne l'indique pas; car nous voyons que toute tentative pour le relever est suivie d'une forte réaction contraire. Ainsi Louis XIV qui a tout fait pour le relever, a déterminé le grand mouvement philosophique et révolutionnaire du XVIIIe siècle.

La Restauration voulut aussi le relever; elle succomba sous le mouvement libéral de 1830.

Napoléon III parut vouloir s'appuyer sur le catholicisme; depuis la chute de ce souverain, le mouvement anti-clérical se manifeste de plus en plus.

6° Dans son enseignement, le clergé manifeste une certitude et une confiance absolues dans sa doctrine, qu'il inculque habilement à ses élèves et à ses fidèles; il en résulte que ceux-ci, imbus d'une foi absolue dans la prétendue seule vraie religion, se considèrent comme les seuls dignes de la protection divine. En conséquence, ils n'ont pas besoin de s'occuper d'études spiritualistes, car ils possèdent la lumière divine; et pas davantage des

exigences de la vie, car Dieu veillant sur son fidèle troupeau leur fournira ce qu'il leur faut. Cette foi naïve détermine en eux une confiance et une illusion complète sur les succès de leur parti religieux ou politique, et sur leur valeur personnelle qu'ils sont généralement disposés à surfaire; car les gens éclairés de Dieu ne peuvent pas se tromper: il en résulte trois grands défauts très répandus chez les peuples catholiques : 1° l'ignorance par défaut d'étude ; 2° l'imprévoyance, par défaut d'observation et de connaissances suffisantes des besoins de la vie (Dieu prévoyant pour eux); 3° l'intolérance, qui les pousse à mépriser ou haïr ceux qui ne partagent pas leurs croyances. Il n'est pas étonnant que des gens dont on a faussé le jugement, en leur inculquant des bases dogmatiques fausses à l'aide d'habiles arguties, approfondissent mal les questions, ce qui fait qu'ils s'en ressentent toute leur vie, et que souvent ils ne raisonnent pas juste et ne réussissent pas dans leurs entreprises.

Nos hautes écoles françaises ont malheureusement emprunté à l'ancienne Sorbonne cette opinion qu'elles ont de leur enseignement et cette confiance excessive dans leurs doctrines. Les professeurs, pour maintenir le prestige de ces écoles et s'attirer la confiance de leurs élèves, leur inculquent ces idées présomptueuses. Lorsque ceux-ci sortent de ces écoles réputées incomparables, ils se considèrent comme des savants accomplis capables d'en remontrer au monde entier ; beaucoup d'entre eux se figurent n'avoir plus besoin d'étudier. En outre ils laissent de côté les travaux personnels et l'observation exacte des faits, choses qui développent le mieux la valeur des hommes et les conduisent dans la voie du progrès et des découvertes; tandis que ceux qui s'en tiennent à l'enseignement des écoles, risquent fort de rester toute leur vie de simples copistes.Ce qui détermine la supériorité des Allemands sur nous dans les études sérieuses, c'est qu'ils travaillent beaucoup par eux-mêmes...

Partout et toujours l'Eglise romaine sera l'ennemie acharnée du spiritisme qui tend à la détrôner ; et de même que la *Semaine catholique de Toulouse*, elle ne le combattra pas avec une parfaite loyauté. Ainsi le catholicisme romain en dominant les masses est pour le spiritisme un adversaire bien plus redoutable que le matérialisme qui ne les entraîne guère.

C'est en effet dans les pays latins que le spiritisme marche le moins bien. Chaque groupe spirite doit chercher à progresser à sa manière, sans trop s'inquiéter de la marche et des résultats plus ou moins différents obtenus par les autres groupes ; car pour bien explorer des champs nouveaux, il vaut mieux que tous ne suivent pas la même route ; les théocraties seules ont besoin de la parfaite unité de croyance en leurs dogmes, pour maintenir leur prestige.

En étudiant l'histoire, on est frappé de l'analogie qu'a présentée l'état du monde connu, il y a environ deux mille ans avec l'époque moderne.

L'esprit libéral de la Grèce porté par Alexandre en Egypte et en Perse, y détruisit les théocraties et les castes, et prépara les peuples orientaux à l'indépendance et aux lumières du christianisme. Deux mille ans plus tard, le protestantisme,qui n'est pas la complète liberté religieuse, mais qui en a ouvert les voies en Occident, y a déterminé le grand mouvement libéral et philosophique des temps modernes.

Après Alexandre,le vieux monde se disloque, les anciens empires croulent successivement; ils semblent tous s'effacer pour faire place à un nouveau venu, le peuple romain, qui paraît devoir être leur maître; ce peuple puissant par ses conquêtes répand la civilisation grecque en Occident, laquelle ouvre l'esprit aux populations barbares de ces contrées, et les prépare à recevoir le christianisme; en même temps les vieilles religions s'en vont pour lui faire place et une ère nouvelle commence.

De nos jours nous voyons les peuples catholiques latins décliner sous le rapport politique; vainement ils cherchent une amélioration à leur fâcheuse situation en changeant constamment leur gouvernement; comme ils attendent tout de lui, et ne voient pas que toujours tenus en tutelle, ils manquent d'initiative raisonnée, le mal est en eux et non dans la forme de leur gouvernement; une fièvre révolutionnaire chronique les mine sans profit.

Par contre, les peuples anglo-saxons, généralement protestants, progressent sans secousse ; ils ne cherchent point à renverser leur gouvernement, mais à le modifier peu à peu, suivant la marche des choses, et tout indique que l'avenir est à eux.

Au spirituel, nous voyons que l'indépendance des idées, inaugurée par le protestantisme, et la philosophie moderne, ont affaibli l'Eglise romaine, hostile à cette indépendance des idées, base de tout progrès ; c'est ce qui a complètement arrêté cette église dans sa constante tendance à la théocratie. Semblable à l'ancien esprit grec, l'indépendance des idées prépare les voies au spiritisme destiné après le judaïsme et le christianisme, à faire progresser de plus en plus l'humanité dans la voie de la bonne morale. Invitons les spirites à imiter la persévérance et l'accord des premiers chrétiens, deux modes avec lesquels ils finirent par triompher des plus terribles persécutions ; les exemples du passé doivent servir au spiritisme, qui doit marcher malgré les résistances et les difficultés qui existent en toutes choses.

Tout annonce que le parti clérico-conservateur a fini son temps, puisque rien ne lui réussit : dogmes nouveaux, manœuvres électorales et réactionnaires, actes des prétendants au trône, tout finit par tourner contre lui. Par contre, beaucoup de novateurs actuels cherchent le bonheur social dans le

bien-être matériel, qui ne crée que des besoins de plus en plus exigeants et ne donne aucune satisfaction à l'âme; de ce côté-là nous signalons encore peu de bons résultats.

L'humanité faite pour la collectivité et non pour la personnalité souffrira tant que, dirigée par l'égoïsme matérialiste, elle ne reviendra pas à la fraternité et à la solidarité réciproque préconisée par Jean l'Evangéliste; ce sera l'œuvre future du spiritisme,

AMY.

LE SPIRITISME ET L'ÉGLISE

(*Suite*) (1)

VI

C'est une véritable revue des phénomènes de l'hypnotisme que nous présente l'abbé Méric dans son *Etude sur le Merveilleux et la Science*. Je répondrai seulement encore à certains passages de son livre, relatifs aux faits spirites.

Chaque fois qu'il n'exhibe pas son agent *surnaturel* ou *préternaturel*, comme il le nomme, l'abbé Méric raisonne avec une logique excellente. Lorsque son triste diable reparaît, les arguments se mettent à boiter, vont à reculons et la conclusion nous ramène au moyen-âge.

En voici un nouvel exemple :

On se souvient peut-être des fameuses expériences faites par M. Charles Richet avec trois de ses amis (2). Elles avaient pour but de donner un semblant de solidité à la théorie de l'*inconscient*. L'abbé Méric critique, à son tour, les arguments de M. Richet et il faut reconnaître que cette critique est d'une justesse irréprochable. Elle conviendra assurément à nos lecteurs.

Après avoir rappelé la présence de la sonnerie électrique qui permettait d'enregistrer les lettres frappées par le pied de la table, le théologien reproduit la phrase suivante de M. Richet : « Il se trouve alors et c'est toujours « à la grande surprise de C. D. E. (les trois amis de M. Richet qui faisaient « l'expérience avec lui) que cette réponse a un sens et que c'est une phrase « véritable. Bien entendu, il arrive souvent que les lettres sont confuses et « sans aucun sens. »

« On obtient ainsi — ajoute l'abbé Méric, qui commente alors le récit « du savant — on obtient ainsi des réponses banales et *quelquefois ordurières*; c'est M. Richet qui nous en fait l'aveu désintéressé et consciencieux.

---

(1) Voy. *Revue spirite* des 15 juillet et 15 août.

(2) Voy. *Revue de l'hypnotisme* du 1er janvier et *Revue spirite* des 15 octobre et 1er novembre 1887.



« Cette expérience, qui est loin d'avoir l'importance et la gravité d'autres « expériences plus décisives et aussi sincères, soulève déjà quelques diffi- « cultés. Mais laissons à l'expérimentateur le soin de les résoudre lui-même, « ou d'essayer seulement de les faire disparaître. »

« A désigne en les touchant du doigt les lettres de l'alphabet. Mais com- « ment les trois expérimentateurs qui tournent le dos à l'alphabet, qui ne « le voient pas, qui causent, plaisantent, chantent des vers, la main appuyée « sur la table, comment peuvent-ils soulever la table, au moment conve- « nable, précis, pour combiner des mots et former une proposition logique ? »

« Telle est la difficulté, et je m'étonne — fait remarquer l'abbé Méric — « que l'expérimentateur rappelle cette expérience pour justifier la théorie « des mouvements inconscients. Je comprends le mouvement inconscient « d'un homme qui veut fortement, avec toute l'intensité de son attention, « qu'une table tourne. Il est permis de supposer que, sans le savoir et par « l'excitation de ce désir, cet homme imprime un mouvement imperceptible « à la table. Je comprendrais encore qu'un expérimentateur qui désire « ardemment obtenir une réponse déterminée, une affirmation, une néga- « tion, un nom de ville ou de personne, ému, agité intérieurement, quand « on prononce à haute voix, la lettre ou les lettres qui composent le mot « attendu, désiré, produise encore, à son insu, un léger mouvement. »

« J'exige donc trois éléments pour admettre la théorie des mouvements « inconscients. Je veux premièrement que le sujet ne soit pas distrait, mais « qu'il concentre son attention sur une idée ; secondement qu'il attende « avec anxiété la lettre, expression de son désir ; troisièmement qu'il lise « lui-même cette lettre, ou qu'on la prononce à haute voix devant lui. Le « mouvement inconscient découle de cet état psychologique, ou de la pré- « sence de ces trois conditions. »

« Or, comment les expérimentateurs de M. Richet pourraient-ils produire « un mouvement intelligent de la table, et la faire frapper au moment « convenable, puisqu'ils ne pensent à rien, pas même à faire tourner la « table ? »

« Certes, répond M. Richet, je ne suis pas en état d'en donner une expli- « cation adéquate, mais il me paraît cependant que, si faibles que soient les « mouvements de A, pendant qu'il suit l'alphabet, ces mouvements ne sont « pas sans bruit. Ils peuvent, à la rigueur, être plus ou moins discernés, si « B est assis un peu de côté. — Quoique B ne porte pas son attention sur « les mouvements de A, et quoiqu'il ne puisse pas voir l'alphabet, il a la « vague notion, par le bruit, ou par la vue du rythme produit. C'est donc « un rythme qui lui est plus ou moins connu et, alors, inconsciemment il « épelle l'alphabet suivant le même rythme, de sorte que sa réponse incon-

« sciente s'exprime par des lettres qu'il a inconsciemment et mentalement « épelées. »

« Quelle explication tortueuse, pénible, embarrassée ! — ajoute l'abbé Méric. L'auteur nous déclare avec raison qu'il n'est pas en état de donner « la solution adéquate de la difficulté. La vérité lui commande cette réserve « et la prudence devrait lui défendre de conclure. Avouer son insuffisance, « éviter de trancher le débat, suspendre enfin son jugement, voilà ce que « ferait sans doute, en pareil cas, un philosophe impartial. Il n'en est pas « ainsi et après avoir confessé son ignorance et révélé les difficultés d'une « expérience insuffisante dont il ne peut pas nier le fait principal, puisqu'il « en est le sujet, M. Richet conclut magistralement par l'affirmation de cette « loi : *Toutes les forces dites surnaturelles ne sont que des forces humaines « musculaires ou psychiques. Mais comme elles sont soustraites à notre « conscience, elles nous paraissent reconnaître une cause différente de nous, « explication qui est aussi peu rationnelle que possible.* »

« On ne saurait le prendre de plus haut avec le surnaturel, et l'on est « douloureusement surpris d'un tel oubli de la logique et de la facilité avec « laquelle M. Richet prétend faire dériver, d'un phénomène qu'il se déclare « incapable d'expliquer, des conclusions qu'il ne craint pas de poser comme « un principe inébranlable de la psychologie. Qu'il y a loin des prémisses « à la conclusion ! »

« M. Richet essaye bien d'interpréter les réponses de la table, mais ici je « le prends en défaut. Il suppose que C, assis à la table, peut ou voir le « cadran dissimulé, ou entendre le frôlement du doigt qui pousse l'aiguille « sur le cadran. Cependant, M. Richet nous a dit plus haut que, voulant « faire une expérience sincère, il a pris soin de dissimuler le cadran ; s'il « est dissimulé comment C peut-il le voir ? Aussi bien C n'est point un « compère ; il n'essaie pas de tromper A ou de surprendre sa bonne foi ; il « s'abstient systématiquement de regarder de côté ou en arrière, car il « entend lui aussi faire une expérience sérieuse. Il n'est donc pas permis de « supposer que C voit les mouvements de l'aiguille. »

« Il lui est aussi difficile d'entendre le mouvement de l'aiguille et je « m'étonne même d'une telle hypothèse aussi invraisemblable que la pre- « mière. Si C était plongé dans le sommeil magnétique, s'il concentrait « silencieusement son attention sur le plus léger bruit, s'il n'était qu'un « charlatan vulgaire cherchant à rire aux dépens des naïfs, on pourrait, « dans ce cas, avancer cette hypothèse et la discuter ; mais il n'en est rien. « C n'a pas été magnétisé, aucun signe ne décèle un développement anormal « de sa faculté de l'ouïe, une hyperexcitabilité des sens ; il ne fait pas d'effort « pour entendre et la salle n'est pas silencieuse, puisqu'il cause, il chante,

« il fait du bruit, il détourne son attention de l'expérience pour lui laisser « toute liberté dans la production de ses effets. Dans ces conditions comment « pourrait-on supposer qu'il entendit un léger frottement d'aiguilles que « d'ailleurs il ignore, et que n'entend pas même C, celui qui produit ce « mouvement ? C'est absolument invraisemblable : M. Richet a raison de « déclarer qu'il ne peut pas en donner une explication adéquate et je lui « demande alors pourquoi il conclut si vite à l'existence d'une loi dont il « nous donne la formule magistrale pour écarter le surnaturel. »

« Je n'insiste pas — conclut l'abbé Méric — sur les *réponses ordurières* « que M. Richet a reçues de cette table et que son respect du lecteur ne lui « permet pas de reproduire. Il semble, cependant, que l'on pourrait trouver « encore dans ce fait l'indication de la présence d'une cause étrangère, de « cette cause dont les rationalistes ne veulent pas entendre parler, que nous « appelons nous l'ange déchu, le démon. Les théologiens ne connaissent « pas les timidités anti-scientifiques des rationalistes ; ils ne craignent pas « d'affirmer l'intervention d'un agent extra-naturel, quand sa présence est « scientifiquement constatée, et ils savent que les *réponses ordurières* sur « lesquelles M. Richet refuse de s'expliquer sont un des signes auxquels « nous avons l'habitude de reconnaître l'intervention de Satan. »

Ainsi le théologien n'en veut pas démordre et s'obstine à voir le diable au fond de tous ces phénomènes. C'est pourquoi il le retrouve dans le pied de cette table qui, pour M. Richet, ne traduit que les mouvements inconscients du médium — erreur absolue comme M. Méric le démontre d'ailleurs justement — et qui, pour les spirites, n'est autre chose qu'un objet mû, avec le concours des forces fluidiques du médium, par la volonté d'un *grossier personnage* précédemment incarné et entré maintenant dans l'autre vie.

Cette conclusion nous permet de nous servir *d'une partie* des arguments du théologien pour réfuter la théorie du savant.

VII

Mais nous avons aussi la possibilité de nous servir des explications des hommes de science pour combattre celles que nous donnent les théologiens.

Les savants, en effet, au sujet du démon, peuvent faire la réponse très juste qui va suivre et que je trouve dans la *Revue de l'Hypnotisme* (1) (article de M. Paul Copin, ayant pour titre : l'*Hypnotisme en face de l'Eglise*.)

« On a de tout temps objecté à l'Eglise que croire aux démons comme « auteurs du mal c'était encourir le reproche de contradiction, puisqu'elle « admet, d'autre part, un Dieu comme seul auteur et seul principe de tout

(1) Numéro du 1er août 1888.

« ce qui est. L'Eglise a répondu que les démons n'étaient pas des êtres « existant par eux-mêmes mais bien des créatures de Dieu. Soit ! a-t-on « riposté. Mais alors votre Dieu est l'auteur du mal ; il n'est pas l'être infi- « niment bon que vous nous dites. C'est une autre contradiction ? Pardon, « reprend imperturbablement l'Eglise, Dieu est le seul auteur des êtres qui « ont créé le mal, mais il n'est pas l'auteur du mal. Il a créé ces êtres libres « et il fallait qu'il les créât tels. *Leur dignité en dépendait*. C'est par le mau- « vais usage de la liberté que le mal s'est trouvé créé. »

« Les esprits indépendants — ajoute M. Paul Copin — ne se sont jamais « contentés de cette réponse qu'ils considèrent comme un simple sophisme. « Pour ma part, si j'avais la puissance de créer un monde de microbes « intelligents, si je les faisais libres de répandre, ou non, des germes dévas- « tateurs dans tous les organismes vivants et à naître, et si ces microbes « usaient criminellement de leur liberté, j'avoue qu'au spectacle de l'uni- « vers se débattant sous les étreintes du mal que j'aurais ainsi déchaîné « sur lui, il ne me viendrait pas à la pensée de calmer les remords de ma « conscience et d'étouffer les accusations de mes victimes en alléguant la « nécessité stupide de sauvegarder dans mes microbes une dignité qui leur « permettrait de devenir des bourreaux. De quelque côté qu'on la retourne, « il est manifeste qu'il y a ici contradiction dans la doctrine catholique. »

Ce raisonnement est tout aussi juste, en son genre, que l'est celui du théologien lorsqu'il s'attaque à l'hypothèse scientifique de l'*inconscient*.

L'opinion du théologien est donc réfutée victorieusement par le savant, en ce qui a trait à l'existence de la personnalité diabolique et à son intervention dans le phénomène, tandis que l'opinion du savant est renversée, d'un autre côté, par l'argumentation serrée du théologien, en ce qui concerne la théorie voulant que le médium *seul* produise ce même phénomène. Mais il y a, de part et d'autre, exagération et parti pris, résultant de l'éducation première et des habitudes familières de la pensée, dans les conclusions respectives et formelles des adversaires.

VIII

Un nouveau combattant entre alors dans la lutte. C'est le spiritisme. Il prend, à l'un et à l'autre, les bonnes parties de leurs raisonnements, puis il leur dit : Il y a une *force*, en effet, trop *importante* pour qu'elle émane du médium seul — ainsi que le théologien l'a démontré — mais trop *naturelle* aussi pour qu'elle émane du diable, dont l'existence n'est pas admissible — ainsi que nous l'a prouvé le savant. Eh bien ! cette force est tout simplement l'intelligence d'un désincarné, d'un *Esprit*, et les effets intellectuels qu'elle donne sont en rapport avec le degré d'avancement de cet Esprit.

Cette explication rationnelle tient le juste milieu entre les deux opinions *extrêmes* que nous présentent M. Richet, d'une part, et M. Méric, d'autre part. Elle n'est pas, il me semble du moins, entachée de parti pris, car elle a pour elle le bon sens et la simplicité. Il ne lui faut point, en effet, pour se manifester, s'appuyer sur une hypothèse consistant à prétendre que nous pouvons produire des actes tout à la fois intelligents et matériels, indépendants de notre volonté. Elle n'a pas besoin non plus d'admettre l'existence d'un *personnage* fantastique, placé en dehors de la nature, pouvant agir, à sa guise, sur cette même nature, et, en réalité, *créé* par les hommes anciens qui, dans leur naïveté, avaient eu l'idée de personnifier le mal de même qu'ils avaient personnifié le bien.

Mais allez donc faire entendre raison aux savants et aux théologiens.

Aussi l'abbé Méric, combattant toujours pour démontrer la réalité du phénomène, revient-il à sa conclusion favorite que nous allons retrouver dans les passages suivants :

« Quand je constate scientifiquement, comme je l'ai fait, et comme d'autres « l'ont fait avant moi, que cette femme hypnotisée raconte avec clarté, « assurance, exactitude irréprochable, ce que fait, à cent lieues d'ici, une « personne inconnue pour elle, que je me contente de lui désigner, je dis : « une loi physiologique est violée ; l'homme ne voit pas et ne peut pas voir « naturellement à cette distance : il y a donc un agent préternaturel « qui éclaire intérieurement et mentalement cette femme et qui fait appa- « raître à son imagination accidentellement obsédée et plongée dans un état « mystérieux, l'image de la ville, de la maison, de la personne dont elle me « donne la description véridique. Cette femme ne devine pas, elle regarde ; « aucune explication naturelle ne peut rendre compte de ce fait. »

Tous les magnétiseurs pourraient donner à M. Méric l'explication *naturelle* voulue. Mais cet excellent théologien déclare, plus loin, qu'il n'admet pas les « vaines hypothèses imaginées par les partisans de *fluides indéfinis* « *et indéfinissables*, ou par les partisans d'une *force neurique rayonnante*, « dont on n'a jamais pu constater l'existence certaine. » Evidemment l'abbé Méric a peu étudié le magnétisme animal — par crainte du diable.

« Les mêmes pensées, ajoute-t-il, se présentent à l'esprit quand on étudie « les phénomènes des tables tournantes et parlantes. On a essayé de ratta- « cher le spiritisme à l'hypnose et de même qu'on espérait expliquer la « connaissance et la lecture des pensées d'autrui par la surexcitation de la « sensibilité de l'endormi et par des mouvements expressifs, mais imper- « ceptibles et inconscients de l'endormeur, on a prétendu expliquer les « mouvements intelligents et les réponses précises des tables tournantes « par une action fibrillaire, infinitésimale, inconsciente des spectateurs. »

« Ce fragile échafaudage croule en présence de la réalité, car si la table
« interrogée par des témoins sérieux, fait des réponses véridiques que ces
« témoins eux-mêmes ne connaissent pas et ne pouvaient pas connaître, il
« demeure incontestable qu'un agent préternaturel anime accidentellement
« la table et lui imprime ces mouvements intelligents par lesquels l'invisible
« et l'inconnu se révèlent à nous. »

IX

Cependant, dirai-je pour conclure, les théologiens eux-mêmes, n'en déplaise à M. l'abbé Méric, ont cru à l'existence des Esprits. Mais il faut bien reconnaître qu'à l'époque où les hommes d'église pensaient ainsi le spiritisme ne menaçait pas le catholicisme comme à présent. Une vérité scientifique, positive, ayant des bases solides, parce qu'elle repose sur des faits précis et bien observés, ne se dressait pas menaçante, en ces derniers siècles, devant la superstition catholique. L'existence des Esprits était donc admise; on ne se doutait pas qu'il y avait là un danger pour l'avenir et les théologiens n'avaient pas encore songé à attribuer tous les phénomènes au diable.

Je vais le prouver en ouvrant le livre d'un savant religieux d'autrefois :

« Je comprends assez, dit dom Calmet, dans ses *Dissertations sur les
« apparitions des Anges, des Démons et des Esprits*, que les *Apparitions des
« Esprits* peuvent souffrir de grandes difficultés, non seulement quant à la
« vérité des faits qui peuvent être contestés, et attribués à la prévention, ou
« à une imagination frappée ; mais encore par rapport à la manière dont
« se peuvent faire ces apparitions ; car c'est une question très difficile de
« savoir si selon quelques anciens les Anges, les Démons et les *âmes des
« morts* conservent encore un corps subtil et spirituel ou si elles peuvent
« s'en former un d'air ou de vapeurs, ou de quelque autre matière sensible
« et palpable pour se rendre visible et apparaître aux hommes : ou si sans
« condenser l'air, ni en former des corps visibles, ils affectent seulement les
« sens et l'imagination de ceux à qui ils apparaissent ; ou enfin s'ils modi-
« fient simplement les rayons de la lumière, en sorte que par la réflexion
« des corps ils forment dans nos yeux la sensation de la clarté, et dans nos
« autres sens les autres sensations du toucher, du son, de l'odorat, de telle
« sorte que ces rayons réfléchis fassent sur nos sens la même impression
« qu'y feraient les objets et les corps solides vivants et animés. »

Et le savant bénédictin admet : « Que les Anges et les Démons ont sou-
« vent apparu aux hommes ; que les *âmes séparées du corps sont souvent
« revenues*, et que les uns et les autres peuvent encore faire la même
« chose. »

Si le révérend Dom Calmet vivait à notre époque, il comprendrait très bien

de quelle façon s'y prennent les âmes des morts pour se manifester; mais il était de son temps et ne pouvait deviner ce que nous savons aujourd'hui. Peut-être croirait-il encore à l'existence des *Anges* et des *Démons*; pourtant il ne mettrait pas en doute la réalité des *Esprits*. Il aurait donc une manière de voir plus large que celle des théologiens contemporains, qui retrouvent le diable partout à une époque où ce facétieux personnage fait, de leur propre aveu, tous ses efforts pour se dissimuler, s'effacer, se rendre incompréhensible. Ce qui me ramène à ce que je disais dans un précédent article, à savoir que les explications fournies actuellement par les hommes d'église sont moins rationnelles que celles données par les théologiens du temps passé.

C'est sur cette réflexion que je m'arrête en ajoutant que la nature n'a pas varié, que ses lois sont toujours les mêmes et que les Esprits se sont manifestés et se manifesteront toujours. Il faut en conclure, par conséquent, que ceux-là seuls sont dans le vrai qui, s'appuyant tout à la fois sur l'histoire, sur les faits de tous les jours et sur la simple raison, lèvent haut et ferme le drapeau du spiritisme, tandis que la superstition et la science routinière en viennent aux mains et luttent obstinément jusqu'à ce que l'une et l'autre se déclarent vaincues.

Espérons que ce sera bientôt. ALEXANDRE VINCENT.

DISCOURS DE MADAME BOGELOT

Le 12 août, dans le préau du nouveau groupe scolaire, à Boulogne (Seine), Mme Bogelot, présidente de la société des Libérées de St-Lazare (que nos lecteurs connaissent bien), a prononcé le discours suivant, à la distribution des prix des jeunes filles :

« Mes chers enfants, Mesdames, Messieurs,

« J'ai été, je dois l'avouer, fort surprise et même effrayée quand l'excellent M. Liot, l'administrateur zélé de votre ville, est venu me demander de prendre la parole aujourd'hui devant vous.

« C'est une nouveauté que le discours traditionnel d'une distribution de prix soit prononcé par une femme, surtout dans une Ecole communale, et c'est une mission délicate et périlleuse pour celle qui en accepte la responsabilité.

« J'imagine que si M. le Maire s'est ainsi adressé à moi, c'est qu'il sait depuis longtemps que rien de ce qui touche aux femmes, à leur situation sociale, à leurs devoirs et à leurs droits ne m'est indifférent et que je consacre à leur cause bon nombre de mes instants.

« Mais ce que M. le Maire pouvait ne pas connaître en me faisant cette

proposition, c'est la joie grande que j'en éprouverais personnellement en m'offrant l'occasion de dire tout haut, dans une assemblée comme celle-ci, ce que je pense des instituteurs et des institutrices.

« C'est une occasion unique pour moi de payer une dette de reconnaissance aux maîtresses qui m'ont élevée.

« J'ai aimé profondément mes maîtres et quoique mes années de classe soient déjà bien loin, leur souvenir est resté si gravé dans ma mémoire et dans mon cœur que les heures que je passe encore avec mes maîtresses sont comptées comme les plus agréables de ma vie.

« Quand je suis fatiguée par les luttes et les épreuves journalières que nous impose l'accomplissement de nos devoirs, souvent difficiles à remplir et même à connaître, c'est à l'étude, à des travaux qui me donnent l'illusion d'être encore une élève, sur les bancs de la classe, que je demande la détente de mon esprit et le repos de mon corps.

« Vous comprendrez donc, mes chères amies, après cette confidence que je viens de vous faire, avec quelle joie j'ai accepté cette offre de M. le Maire.

« Mes chères petites, ce n'est pas un discours que vous allez entendre.

« Je ne sais pas en faire, c'est mon cœur qui parlera à votre cœur ; c'est une amie de tout ce qui est jeune qui demande la permission de vous donner quelques conseils affectueux.

« Une expérience déjà longue, hélas ! m'a prouvé que toutes les réformes sociales qu'on peut et qu'on doit espérer et rêver, toutes..., dis-je, ne peuvent réussir sans le développement aussi large et aussi complet que possible de l'instruction à tous les degrés ; et, l'Ecole primaire est la base de tout l'édifice.

« Ce n'est pas ici que nous aurons des regrets à formuler ou des reproches à faire ; car la ville de Boulogne, le conseil municipal et la municipalité ont largement fait les choses.

« En quelques années, nous avons vu s'élever trois grands groupes scolaires, admirablement construits et pourvus à grands frais de toutes les facilités possibles pour vous instruire.

« Vous êtes aujourd'hui si bien installées, qu'aucune de vous n'a plus la moindre excuse pour être paresseuse ; aussi, suis-je convaincue que déjà, ou bientôt, du moins, vos maîtresses déclareront que ce qualificatif désagréable est un mot vieilli, hors d'usage dans la commune de Boulogne.

« Vos excellentes maîtresses, mes chères petites amies, ne font pas que vous instruire.

« Elles ne se bornent pas à vous initier aux beautés de notre langue française, aux difficultés de l'arithmétique, aux splendeurs de la géographie et aux récits palpitants de l'histoire ; elles font plus, elles vous élèvent.

« Après avoir prodigué tous leurs soins à éveiller votre intelligence, à la meubler des connaissances qui vous aideront au cours de votre vie, elles trouvent encore le temps de former votre cœur.

« A chaque instant, et, sans même que vous vous en doutiez, par un mot, par une remarque, tantôt sous la forme d'un blâme léger, tantôt par un encouragement discret, elles vous apprennent à aimer, à respecter votre mère qui prend soin de vous à toute heure du jour, votre père qui travaille pour vous adoucir les rigueurs de la vie et subvenir à tous vos besoins. Mais ce qu'elles ne vous disent pas, vos maîtresses aussi modestes que bonnes, c'est qu'il faut aussi que vous les respectiez.

« Oui, mes enfants, respectez vos maîtres, vous leur devez bien cela en échange de tout ce qu'ils font pour vous.

« Je n'ai pas besoin de vous dire : aimez-les.

« On aime toujours ceux qu'on est habitué à respecter.

« Vos maîtresses, mes enfants, ont, elles aussi, été jeunes comme vous.

« Comme vous, elles étaient de bonnes petites filles, bien travailleuses, et c'est parce qu'elles ont écouté respectueusement leurs professeurs qu'elles ont passé avec succès ces terribles examens qui ont, bien des fois, fait battre trop vite leur cœur.

« Victorieuses de ces épreuves personnelles, maintenant elles se consacrent à vous.

« Elles vous donnent les heures de la journée pour le travail des classes et sacrifient les soirées et même les nuits pour corriger les devoirs et préparer les travaux du lendemain.

« Tout cela est accompli avec courage, avec ardeur, en échange d'avantages souvent bien limités par les nécessités budgétaires ; mais elles travaillent néanmoins avec joie et se trouvent payées de leurs peines quand elles trouvent dans vos efforts, dans vos progrès, dans votre conduite respectueuse, la preuve que vous profitez des leçons qu'elles vous donnent si affectueusement.

« Vos joies sont leurs joies, vos triomphes les leurs.

« Quand tout à l'heure on va vous dire que nos écoles de Boulogne se sont distinguées et que le nombre des certificats d'études atteint un chiffre très respectable cette année, elles en seront autant et plus fières que vous, et, comme elles applaudiront quand elles entendront prononcer les noms des élèves, qui, répondant à leur sollicitude, viendront chercher les prix qui sont la récompense du travail de l'année.

« Et vous, Mesdames, vous mères de famille, qui ne vivez que pour vos fillettes ;

« Vous pères, qui ne travaillez avec tant d'ardeur que dans l'espoir de

préparer à vos enfants un avenir heureux, c'est à vous que je m'adresse et je vous dis :

« Pères et mères, ayez dans vos demeures le plus grand soin d'apprendre à vos enfants le respect pour les maîtres.

« Dans vos actes, dans vos paroles, devant vos enfants, témoignez toujours de la haute estime que vous ressentez pour ces femmes et ces hommes dévoués qui donnent le meilleur de leur cœur et de leur vie à vos enfants.

« Ils vous remplacent à l'heure où votre labeur quotidien vous éloigne forcément de ces êtres chéris.

« En apprenant à vos enfants les devoirs envers les maîtres, vous travaillez pour vous : car l'enfant qui aime et respecte ses maîtres, aime et respecte ses parents.

« C'est en développant tous ces sentiments que vous aurez, soyez-en sûrs, le bonheur au foyer familial.

« Cette paix, cette harmonie au sein de la famille et commençant à l'école sont encore les vraies joies, celles qui consolent de tous les mécomptes de la vie et qui ne laissent après elles ni amertume, ni regret.

« Et vous, monsieur le maire, vous, messieurs les adjoints et conseillers municipaux qui, dans vos délibérations, prenez un si grand souci d'améliorer chaque jour le sort des instituteurs et des institutrices, vous faites de la bonne et patriotique besogne dont vos concitoyens ne vous sauront jamais trop de gré.

« Comme je me trouve ici dans un milieu féminin, je parlerai des maîtresses principalement et je dirai : les bonnes maîtresses forment les bonnes élèves qui deviendront plus tard des femmes distinguées, de sérieuses et vraies compagnes de leurs maris et des mères patriotes.

« On a dit qu'après la bataille d'Iéna c'était l'instituteur qui avait relevé l'Allemagne écrasée par nos victoires.

« J'ajouterai que l'institutrice y a aussi contribüé, car l'esprit du devoir et la science n'ont pas de sexe.

« C'est en agrandissant, en perfectionnant les méthodes d'enseignement que l'Allemagne a pu, en 1870, prendre une cruelle revanche.

« C'est par l'instruction que la France se relèvera à son tour.

« Notre pays paraît l'avoir compris, car depuis nos malheurs, il y a eu de tous côtés un élan magnifique pour le développement de l'instruction publique.

« Oui, l'instruction largement répandue nous rendra, par le seul fait de son influence, le rang auquel nous avons droit et lorsque reviendra pour notre beau pays l'heure du succès, c'est à l'instituteur et à l'institutrice que nous le devrons.

« Ce sont vos maîtres, mes enfants, qui préparent ce jour, et, s'il est permis de prévoir une époque où les peuples cesseront de se faire la guerre cruelle et impitoyable avec son cortège de misère et de mort, ce sera sur le terrain de l'instruction que se transportera la lutte d'influence.

« Le premier peuple du monde sera le plus instruit et ce sont vos maîtres qui vous conduiront à la victoire.

« Cette bataille-là sera toute d'espérance et de richesse.

« Voilà pourquoi, mes enfants, pourquoi mesdames et messieurs, je remercie monsieur le maire pour l'honneur qu'il m'a fait de pouvoir exprimer publiquement les sentiments que j'éprouve et je termine ma modeste allocution en vous disant à nouveau : « Ayons, ayons toujours respect et affection profonde pour ceux et celles qui nous élèvent et nous instruisent. »

Ce discours a produit une grande émotion dans l'auditoire.

UN SOLDAT SOMNAMBULE

Le bataillon du 3e régiment d'infanterie de marine à Saintes compte parmi ses hommes un jeune soldat somnambule qu'on a dû envoyer à l'hôpital de Rochefort.

En état de somnambulisme ce jeune homme répond à toutes les questions qui lui sont posées; il prédit l'avenir, voit à distance avec une lucidité merveilleuse. Voici du reste trois faits que nous signale notre correspondant et qui sont attestés par de nombreux témoins :

Une clef avait été perdue; on la cherchait depuis longtemps sans pouvoir la découvrir. Le somnambule est interrogé; il indique un des recoins de la caserne; l'on s'y rend et la clef est retrouvée.

Autre fait : deux soldats du bataillon volaient le café de l'ordinaire qu'ils revendaient à une tierce personne; plus de 100 kilos avaient ainsi disparu. Il était fort difficile de découvrir les coupables et à tout hasard on questionna ce sujet qui les dénonça en les nommant.

Les deux coupables furent obligés d'avouer et cette affaire est aujourd'hui à l'instruction.

Le recéleur et les deux soldats seront jugés à la prochaine session.

Voici un autre fait plus fort que les précédents : étant en état de somnambulisme, le soldat révélateur déclara qu'un détachement de son régiment, qui était allé en Nouvelle-Calédonie, y était arrivé le 14 juillet et y avait débarqué à sept heures du matin.

On télégraphia aussitôt pour s'assurer de la véracité du somnambule et

on acquit la certitude qu'en effet le détachement était arrivé à destination le 14 juillet et avait débarqué à sept heures du matin.

Ce jeune soldat est en traitement à l'hospice de Rochefort et il sera proposé pour la réforme. (Journal la *France* du 1er septembre 1888).

M. DELPHIN.

INTELLIGENCE DES CHIENS

M. le Dr Mavrogény, professeur à l'École de médecine de Constantinople, parle des chiens qui encombrent les rues depuis des siècles. Mahmoud II les fit déporter dans les îles désertes de la mer de Marmara, ils repassèrent à la nage en terre ferme et réintégrèrent leurs quartiers. Mahmoud n'eut plus le loisir de châtier cette insubordination. Depuis ce temps, on les considère comme un mal nécessaire.

Dévorateur passionné de tout ce qui a eu vie, le chien est à lui seul le boueur, le désinfectant et le four crématoire les mieux appropriés à l'état des finances de la capitale de l'empire turc.

Les choses putrescibles sont instantanément réduites par le chien qui a un véritable patriotisme de minaret, de l'attachement pour ses compatriotes, vit avec eux en bons termes, a pour eux des manières insinuantes ; il est très intelligent et industrieux, « perfectible », au témoignage de M. Mavrogény, et c'est le seul assainissant dont on en puisse dire autant.

Ils vivent en société, ont leurs lois réduites au nécessaire, et ne forment pas un seul état pour toute la ville ; restés indépendants au sein d'une ville populeuse, ils s'y organisent à leur guise, s'arrangent pour vivre ensemble.

Les chiens d'une localité liés entre eux par l'habitude et la parenté s'aiment et s'entr'aident ; ils réservent leurs crocs pour l'étranger imprudent. En chien, comme en latin, un même mot désigne l'étranger et l'ennemi.

Chaque État a son chef, le plus beau et le plus vaillant, à l'allure grave et altière ; un chien étranger souille-t-il le quartier de sa présence, surtout s'il a des airs hautains : « Dans ces circonstances, loin de se ménager il s'expose le premier et se prodigue dans tous les dangers de la bataille corps à corps. » La troupe entière, entraînée par l'exemple se rue dans le sillon de sa course effrénée.

La manière dont ces sortes d'affaires se terminent mériterait d'inspirer un peintre animalier et comique.

Le vaincu se couche sur le flanc, dans l'attitude la plus humble, aplati de l'avant et écarté de l'arrière en signe de soumission et de supplication. Les pattes de derrière fléchies découvrent le ventre contre lequel la queue

recourbée s'applique étroitement; la tête est ramenée vers la poitrine et la langue pourlèche fièvreusement les babines. C'est leur manière de demander l'aman; le général vainqueur lève la patte de derrière sur le vaincu...; c'est leur manière de l'accorder.

L'insulte faite à la nation est lavée dans l'humiliation de l'insulteur, qui peut ensuite à son gré partir ou demeurer.

LES MAGNÉTOPATHES : Un congrès de magnétiseurs allemands vient de se tenir à Eisenach. Pour éviter les poursuites judiciaires en vertu de la loi qui défend aux personnes non diplômées de s'affubler de titres médicaux, les membres du congrès ont pris la décision d'abandonner leur ancienne dénomination de magnétiseurs-guérisseurs pour s'appeler maintenant *magnétopathes*, et de fonder une Société de magnétopathes allemands.

LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES

(*Suite*).

II

S'il est permis de s'aventurer aujourd'hui dans le domaine de l'occultisme, c'est grâce aux lumières de la physiologie surtout et de l'hypnologie qui a pris dans ces derniers temps le caractère d'une science positive.

Les faits de lucidité magnétique rapportés hier se rattachent tout particulièrement à la *suggestion mentale*, question à l'ordre du jour dans le monde scientifique, question résolue même, pour tous ceux qui l'ont suffisamment étudiée.

La transmission de la pensée par le rayonnement physique des images cérébrales, voilà tout le secret de l'*apparente* vision à distance.

On ne peut évidemment constater les vibrations, les ondulations de la « force physique » pas plus que d'ailleurs celle des forces calorique et lumineuse; mais des centaines d'expériences faites par de nombreux physiologistes selon toutes les règles de la méthode scientifique, établissent d'une manière certaine que dans certaines conditions deux foyers cérébraux peuvent échanger leurs pensées et communiquer donc entre eux, *sans aucun intermédiaire connu.*

Revenons donc à mon cas d'hier, en supposant, bien entendu, que je n'aie pas été victime d'une illusion de mes sens ni d'une supercherie de ma co-expérimentatrice, qui aurait pu la veille au soir adresser — par télégramme — à la somnambule les renseignements que celle-ci avait constatés chez ma malade.



Appliquons à ce cas le principe de la suggestion mentale.

Tout ce que, dans son sommeil, la somnambule a dit à ma cliente, elle l'a lu sans sans s'en douter dans la pensée, dans le cerveau de son interrogatrice, où la simple visite — émouvante — de la veille avait suffi pour graver ce qu'elle avait vu.

Celle-ci n'a donc appris de la pythie, comme tous ceux qui l'avait précédée, que ce qu'elle savait déjà avant d'entrer chez elle.

Tous les sentiments de pitié, etc., exprimés par la somnambule, ce sont ceux qu'elle éprouvait elle-même en songeant à la pauvre malade.

Les médicaments administrés n'ont pu être devinés avant que j'en eusse fait la communication discrète à notre intermédiaire.

Quant au « bas » flairé au début, il n'a joué qu'un rôle secondaire, non inutile, cependant ; il a servi à fixer d'emblée toute la pensée de la consultante sur l'objet de sa consultation, à rendre cette pensée « monoidéique », condition indispensable pour qu'elle soit bien perçue par la lucide.

Le bouquet d'odeurs qui s'en dégageait a tout au plus pu lui indiquer la nature de la maladie, et on a vu que la divination a été loin de se borner là.

Cette gymnastique de l'olfaction n'est qu'un mode d'entraînement, au même titre que les passes des magnétiseurs, les invocations des médiums-spirites, les exercices de cartes des cartomanciennes, etc., etc., servant à recueillir toute l'activité cérébrale et à la fixer sur un point commun.

Insensiblement, l'harmonie s'établit entre les cerveaux, et l'oracle se met à fonctionner d'autant mieux que les vibrations cérébrales des personnes en contact se rapprochent plus de l'unisson.

Comme ces personnes ne soupçonnent pas même l'existence de la suggestion mentale, elles attribuent ces révélations à Dieu, au diable ou aux esprits ou bien encore à une clairvoyance merveilleuse, selon les tendances particulières de leur cerveau.

Les somnambules présentent-elles toujours cette « lucidité magnétique » étonnante? Non, tant s'en faut. Cela dépend d'un ensemble de conditions difficile à réaliser : tout d'abord du degré et du calme de leur sommeil ; cela dépend surtout des dispositions mentales, du caractère de l'expérimentateur ou du consultant. Cela dépend enfin de l'intensité du *rapport*, de la « sympathie » naturelle existant entre le cerveau de celui-ci et le cerveau de son sujet : la somnambule.

Si j'ai bien réussi avec la dame qui m'accompagnait, c'est que ce rapport était bien établi pour elle par l'entraînement d'une série de visites antérieures.

Si au contraire, en questionnant moi-même, je n'ai obtenu aucune réponse satisfaisante, c'est à cause de l'antipathie foncière de nos cerveaux.

C'est à cause de mes tendances analytiques et critiques ; je concentrais toute l'activité du mien dans ses couches supérieures (le péricéphale) au détriment des couches inconscientes (mésocéphale) seules actives au contraire chez la somnambule.

L'état opposé est le propre des gens naïfs et crédules peu habitués au raisonnement ; chez eux, sous l'influence de la foi et de l'émotion, les images cérébrales acquièrent une vivacité et une netteté telles, une puissance rayonnante si considérable, que la *photographie* s'en fait plus facilement dans le mésocéphale des somnambules.

Ici donc, comme toujours « c'est la foi qui sauve ». Cet adage est au fond plus sérieux qu'on ne le pense communément.

C'est pour n'avoir pas compris ce déterminisme d'un phénomène attesté dans tous les temps par des milliers de témoignages dignes de foi, que les savants ont toujours cru jusqu'ici devoir mettre ce phénomène sur le compte de la jonglerie ou de l'hallucination, parce qu'ils ne pouvaient l'expliquer ni même le plus souvent le constater de leurs propres yeux.

Il a toujours coûté à l'homme d'avouer son impuissance : toute vérité nouvelle l'effarouche.

En 1829, ayant à statuer sur le rapport *favorable* d'une commission d'enquête nommée parmi ses membres, l'Académie de France ne décida-t-elle pas de passer outre parce que « si les faits rapportés étaient réellement vrais, ce serait le renversement de toutes les lois de la physiologie !! »

On continua donc à rire des magnétiseurs. Mais rit bien qui rit le dernier : Aujourd'hui les « visionnaires » prennent leur revanche et le fameux décret ne subsiste que pour attester devant l'histoire l'outrecuidance comme le manque de sagesse et de loyauté de la docte assemblée.

Et maintenant, chers malades, vous savez à quoi vous en tenir sur le compte des oracles médicaux.

Consulter une somnambule, c'est tout simplement se consulter soi-même en se servant de l'organe de celle-ci pour se répondre.

Son cerveau est le miroir plus ou moins fidèle du vôtre, ses paroles sont l'écho de votre propre pensée.

Quant à la lucidité et à la portée de sa vision proprement dite, dans le temps comme dans l'espace, elle s'étend tout simplement de... Maubeuge à la Pentecôte.

Eh ! mais, dites-vous, et la somnambule de Paris ? Elle n'a pas pu lire les renseignements fournis à l'inspecteur de police dans le cerveau de celui-ci puisqu'il les ignorait lui-même et ne la consultait que dans le but de les apprendre.

Non, évidemment. Mais elle a lu chez lui le *reflet* de révélations émanant

du cerveau de la malade elle-même, que les circonstances avaient mis en rapport intime avec celui de son parent.

Précisons : La situation de la malade était peinte dans son mésocéphale par une association d'images allant se refléter dans celui du consultant et, de là, dans celui de la somnambule.

Un vrai jeu d'optique, alors?

En effet; comme je l'ai dit en commençant, des milliers d'expériences tendent à faire considérer la pensée comme une force, un mouvement vibratoire analogue à la lumière et à la chaleur et le cerveau comme un foyer dynamique, rayonnant son activité tout autour de lui, *à une distance illimitée.*

Tous nos mésocéphales, nos « âmes » comme disent les poètes, communiquent donc entre eux. Si nous ne sentons pas le choc de leurs vibrations, c'est qu'à l'état normal, ces impressions sont étouffées par celles beaucoup plus fortes de nos sens, par l'activité consciente du jugement et du raisonnement, de même que la lumière des étoiles est éclipsée pendant le jour par celle du soleil.

Mais dans certaines conditions telles que le sommeil ordinaire (rêve) mais surtout l'extase cataleptique, l'activité sensuelle tendant à s'éteindre, les vibrations de la pensée peuvent devenir sensibles, de même que le deviennent la nuit les vibrations lumineuses des planètes et des étoiles.

Le chien, ou le chat, égaré, reste en communication avec le personnel de son logis. Les impressions mésocéphaliques qu'il en reçoit et qui ne sont autre chose que l'*instinct*, servent autant que le flair à lui en faire retrouver le chemin.

Dans certains cas le flair ne saurait même intervenir, chez les pigeons voyageurs, par exemple, lâchés à 20 lieues de leur domicile ou bien encore chez les chats, que l'on fait concourir, ceux-ci ayant été emportés à plusieurs kilomètres dans des sacs de toile épaisse.

Ces animaux ne tardent cependant pas à s'orienter, c'est-à-dire à sentir de quel côté leur viennent les vibrations cérébrales de leurs maîtres.

Ceci paraîtra difficile à admettre ; je ne le donne du reste que comme une simple vue, appuyée toutefois sur des faits bien établis.

La *suggestion mentale* jette la lumière sur d'autres faits (?) non moins curieux se rattachant à la magie, à la « démonomanie » à l'homœopathie et à d'autres branches de l'occultisme.

Nous en parlerons prochainement.

Charleroi (Belgique). D[r] KARL SIEBEL.



NOUVELLES AMÉRICAINES

Dans le dernier numéro du *Banner of Light*, de Boston (États-Unis), on annonce le trépas d'une femme médium, très connue, et qui vivait sur une jolie île, dans la baie de Onset, village tout à fait spirite. Mme Dr. Abbie E. Cutter était propriétaire de l'île en question, et là elle recevait les médiums malades ou pauvres. Au moment de sa mort se trouvait là Mme M. E. Williams, médium à matérialisation, de New-York, ce qui permit à l'esprit de la décédée d'apparaître tangiblement et de parler longuement aux assistants présents auprès du corps. L'esprit matérialisé alla d'abord à ses fils et les bénit de sa voix et de ses mains étendues, ensuite il se rendit auprès du corps qui ne lui appartenait plus, et s'écria : « Ne pensez pas aux morts, mais aux vivants. » Tous les assistants, il est dit, purent reconnaître Mme Cutter, parfaitement, dans l'apparition tangible qui se manifesta aux yeux de tous.

Dans le même journal il y a un bon nombre de compte-rendus des « *Camp meetings* » qui ont lieu en ce moment un peu partout dans la plupart des Etats de l'Union. On publie le nom des médiums qui se trouvent dans ces réunions, et leurs qualités, et même une liste des visiteurs qui se sont inscrits dans ces divers endroits. Onset et Lake Pleasant sont en tête, comme étant les plus considérables, les plus fréquentés de ces lieux. Ça marche ! ça s'étend là-bas, avec ardeur, comme chose la plus importante de la vie. Les curieux se rendent en grand nombre dans ces lieux charmants, où on a toute espèce de distractions, et il arrive souvent qu'ils partent de là avec des convictions nouvelles. Les médiums féminins sont surtout ceux qui font le plus de besogne, qui témoignent le plus de zèle, soit comme conférencières ou autrement.

Au sujet de Mme M. E. Williams, de New-York, citée plus haut, je dois dire que ce médium donna il y a un an, à Brovklyn, grande ville en face de New-York, une séance tout à fait publique de matérialisation, laquelle fut annoncée d'avance dans les journaux. C'était du nouveau et on craignait fort que les conditions ne fussent pas favorables à une démonstration en grand comme celle-là ; mais tout se passa à merveille, comme si Mme Williams avait opéré chez elle. J'ai assisté souvent aux séances de ce médium, et avant mon départ de New-York cette dame m'a dit qu'elle se proposait de venir à Paris l'année prochaine, pour l'Exposition. Il est assez probable qu'elle consentirait à donner quelques séances durant son séjour ici — ce qui serait une bonne aubaine pour les Parisiens. Je tâcherai que la chose ait lieu.

Je vois qu'à Onset les phases du phénomène ont été très variées durant

deux jours de suite (dans ce mois) aux assemblées publiques qui ont lieu là tous les jours pendant l'été. Il y avait une exposition de dessins médianimiques par le médium L.-F. Jones. Des coups frappés, très forts, furent produits par l'entremise de Mme Parker. Des manifestations physiques puissantes et en pleine lumière, par Horatio G. Eddy, fameux médium. Des démonstrations magnétiques, par le professeur Cadwell. Mme Whitney et le Dr Stansbury donnèrent des séances d'ardoises au public en général, chacun apportant ses propres ardoises, ficelées ou vissées en double. Sur ces ardoises il se produisit non seulement des communications, en différentes langues, mais aussi des dessins remarquables, à la requête mentale des assistants. Le Dr Rogers obtint un succès hors ligne par ses portraits d'esprits, faits instantanément, chacun reconnaissant les siens et s'exclamant de plaisir et d'étonnement. Un corps de musique agrémentait les entr'actes, et servit après à faire danser tout ce monde joyeux. HENRY LACROIX.

FRANCESCA

(*Nouvelle spirite*)

I

Marsyo avait douze ans à peine, et Francesca allait elle-même n'avoir que dix ans. Cependant, ils s'adoraient. Tel Dante, à l'âge de dix ans, aimait déjà, lui aussi, la jeune Béatrix. La mystérieuse loi de sympathie entre les natures n'est certes pas un vain mot! Comme Roméo et Juliette, Paul et Virginie, Atala et René, leur âmes confondues dans les mêmes pensées ne formaient ensemble qu'une seule âme. S'étaient-ils donc connus et aimés déjà, comme diraient les apôtres du Kardécisme, dans de précédentes existences? Ils étaient, en effet, de ces chastes amants inséparables tels que ceux dont l'histoire nous offre de si admirables exemples. Enfants, déjà ils ne pouvaient se résigner à se quitter. Plus tard, ils ne pouvaient s'éviter davantage, et c'eût été un sacrifice impossible pour l'un comme pour l'autre que de songer jamais à se séparer. Hélas! la mort seule, cette implacable et cruelle moissonneuse, devait les forcer à se courber sous ses coups. Francesca mourut, en effet, dans sa quinzième année, ou plutôt (pour parodier les paroles du poète) « elle ne fit que changer de jeunesse, et reprendre « plus vite sa place au paradis ».

II

Le désespoir de Marsyo ne connut pas de bornes. Sa pauvre Francesca! tout la lui rappelait; il ne pouvait faire un pas sans que les objets environ-

nants évoquassent chez lui quelques souvenirs : cette verte prairie, n'avait-elle pas été témoin de leurs premières confidences amoureuses? et un peu plus loin, sur le tertre en face du petit bois, ne s'étaient-ils pas juré bien souvent un amour éternel, lequel semblait défier tous les coups du sort ? Et maintenant, elle était partie : il ne la verrait jamais plus! Ah! que n'était-il mort en même temps que la chère adorée, et pourquoi ne s'étaient-ils pas envolés ensemble vers les patries mystérieuses où, dit-on, les amants se retrouvent? Or, un jour que Marsyo, nouveau Pétrarque, se traînait péniblement au milieu des paysages qu'il avait parcourus autrefois avec Francesca, il s'arrêta, tremblant, arraché à sa mélancolie par une vision qui lui était apparue soudain. Devenait-il donc fou, ou bien n'était-ce qu'un rêve? cette singulière apparition, il ne s'y trompait pas : c'était bien celle de la jeune et belle Francesca. Elle n'était plus seulement la jeune fille adorablement charmante qu'il avait aimée sur terre, mais, c'était bien elle, pourtant; il la reconnaissait à son sourire toujours si doux, à son regard où se voyait maintenant comme un reflet du monde dans lequel elle vivait. Il allait ouvrir la bouche pour lui parler, mais elle disparut. Les jours suivants, Marsyo revint à la même place, et, plusieurs fois, il revit la même vision. Si elle ne lui avait pas parlé tout d'abord, c'était pour lui épargner un trouble trop grand; plus tard ils entrèrent ensemble en communication de pensées, et ce fut ainsi que Marsyo apprit le secret de leur séparation. C'était une épreuve qu'il avait à subir ainsi, et par une faveur toute spéciale, Francesca avait obtenu de venir le consoler parfois, et l'encourager dans son exil. Les apparitions cessèrent pendant quelque temps, mais Francesca revint bientôt avec mission d'apprendre à Marsyo sa délivrance prochaine.

III

Il tomba malade en effet. C'était donc pour lui l'heureux moment attendu depuis si longtemps. Francesca elle-même vint à sa rencontre sur le seuil du monde nouveau dans lequel il allait entrer. « Viens, lui disait-elle, mon « bien-aimé. Tu as beaucoup souffert, mais rassure-toi : nous allons être « heureux maintenant à proportion même de tes souffrances. Les suaves « et presque divines impressions de notre amour sur terre, tu ne les as « jamais retrouvées, n'est-ce pas? Trop belles et trop douces, en effet, pour « être goûtées deux fois, c'est en vain que tu les aurais recherchées de nou- « veau. Mais je t'ai protégé pendant l'épreuve; j'étais là, je t'ai inspiré « la pensée de revenir à l'endroit où je t'ai apparu depuis, et c'est moi qui « t'ai mis en garde, dans ton désespoir, contre toute tentative criminelle qui « nous eût à jamais séparés l'un de l'autre ». Elle ajouta encore d'autres paroles douces et consolantes pour Marsyo, et son Esprit, uni à celui de

sa bien-aimée, se promit, pour mériter d'habiter un monde plus avancé que le nôtre, de revenir sur la terre pour travailler avec ardeur à la régénération intellectuelle et morale de ses frères en humanité. EDOUARD MICHEL.

Nécrologie : Mme Jolivet, notre sœur en spiritisme, est décédée le jeudi 30 août, à l'âge de 55 ans; courageuse et grandement éprouvée, elle s'est dégagée sachant que son organisme seul, son instrument de manifestation, se désagrégeait ; elle a demandé a être accompagnée par ses F. E. S., et sur sa tombe de bonnes et amicales paroles ont été prononcées.

EL PERFECCIONISMO ABSOLUTO

Cet ouvrage remarquable, écrit en espagnol par M. J. Ceballos Dosamantès, s'adresse aux hommes dont toutes les facultés intellectuelles et progressives ont atteint un degré de développement qui leur fait chercher l'idéal dans la seule vérité, et qui prennent pour devise ce principe : Etre fidèle à la raison, la consulter et suivre ses préceptes.

L'auteur jette d'abord un rapide coup d'œil sur les éléments que les sciences naturelles nous offrent au sujet de l'origine de l'homme quant à son organisme matériel.

Après avoir étudié successivement toutes les révolutions géologiques qui ont produit la configuration actuelle de la terre, nous arrivons, dit-il, à la connaissance de ce fait important : l'apparition de l'homme à la période quaternaire.

Page 33 : M. J. Ceballos Dosamantès affirme qu'il existe une progression croissante dans le développement des êtres, de façon que les types naissants apportent toujours une puissance de perfection plus grande que celle des types qui les ont précédés ; de plus, entre chaque degré de l'échelle ascendante se trouvent les espèces intermédiaires qui leur servent de liaison.

Page 64 : N'ayant pas trouvé la clef du progrès dans les phénomènes de la vie et de la génération, étudions, dit l'auteur, le phénomène de la mort.

Dès les premiers pas, dans cette voie, nous remarquons des faits entièrement opposés à ceux que nous cherchons ; au lieu de voir sortir des êtres plus parfaits de la dépouille des cadavres, nous voyons que la substance abandonnée par une puissance qui fait naître en l'homme les sublimes impulsions de l'amour et du génie, obéit maintenant à un pouvoir subalterne qui manifeste son existence au moyen de formes primitives et rudimentaires. La tendance générale à ne considérer la substance qu'à l'état solide a retardé jusqu'ici la marche de la science. Cependant les savants modernes commencent à étudier les nuances infinies que la matière offre dans l'échelle de sa densité, ils ouvrent ainsi à la philosophie des horizons nouveaux, et. dans un état fluidique et subtil de la matière elle-même, la raison découvre un monde invisible, mais réel et objectif.

Page 101 : Le fait de la pluralité des existences nous explique les différentes manières d'être de l'esprit humain et nous montre qu'il ne faut pas attribuer aux caprices du hasard si un homme vient au monde avec les aptitudes nécessaires pour devenir savant illustre ou grand poète, tandis qu'un autre ne possède aucune de ces brillantes facultés. La différence entre eux vient de l'époque plus ou moins éloignée à laquelle ces deux esprits sont entrés dans la hiérarchie humaine.

Page 124 : Les adversaires de la théorie de la réincarnation ont demandé :

à quoi sert l'immortalité si l'âme perd le souvenir de ses existences antérieures ? A cette question nous répondrons qu'elle sert à acquérir la mémoire du passé en même temps qu'une perfection générale ; la loi du progrès nous conduit à ce moment suprême où le souvenir détaillé des vies antérieures nous présente, dans sa majestueuse synthèse, l'éternelle unité de notre existence.

Page 158 : En parlant des communications d'outre-tombe, l'auteur expose les inconvénients et les difficultés que présente l'étude des faits spirites ; il insiste sur ce point important : l'étudiant doit se souvenir que le spiritisme, considéré comme science, n'offre encore aucune loi connue ; c'est au moyen de l'expérimentation réitérée qu'on parvient à formuler des lois ; il doit donc apporter à cette étude la patience et l'impartialité qu'exige toute méthode scientifique.

Nous recommandons particulièrement à l'attention des lecteurs le chapitre V dans lequel il est démontré que le châtiment divin n'existe pas, et que les lois humaines doivent tendre non à châtier l'individu, mais à l'instruire.

Page 181 : En étudiant les différents états des esprits humains, on peut les diviser en six classes principales :

1° L'état primitif d'ignorance absolue sans connaissance du bien et du mal.

2° Les classes inférieures des peuples civilisés qui n'ont pas conscience du mal moral et n'appréhendent que le mal physique.

3° L'état de ceux qui, connaissant le bien et le mal, se laissent néanmoins dominer par leurs passions et n'ont pas la force de les réprimer.

4° Ceux qui savent vaincre leurs mauvaises inclinations.

5° Les esprits avancés qui, non-seulement dominent leurs passions, mais qui, de plus, marchent avec courage dans la voie du progrès.

6° Ceux qui, ayant atteint un degré supérieur de perfectionnement intellectuel, ne sentent plus aucune impulsion vers le mal et n'ont qu'une seule passion : l'amour du bien. Ils préfèrent la vérité à tous les biens de ce monde, ils jugent avec un sentiment paternel les actes répréhensibles de leurs frères et font tous leurs efforts pour les instruire.

Page 212 : Les hommes, incapables de concevoir la notion abstraite d'une cause universelle et créatrice, ont rapporté l'idée de Dieu à l'individualité d'un Grand Etre, lui attribuant nos défauts et nos qualités. A mesure que les facultés humaines se sont développées, l'imagination a vu croître les attributs divins ; heureusement, la raison nous fait enfin comprendre l'absurdité de confondre la cause créatrice avec les fables allégoriques enfantées par l'esprit humain.

Page 216 : Le mal existe, sans doute, mais il n'est que le prélude du bien ; c'est le fait d'une création commençant à l'imperfection pour arriver plus tard au perfectionnement absolu.

Nota : Nous admirons sincèrement l'œuvre de M. J. Ceballos Dosamantès, notre F. E. S.. et nous en recommandons la lecture à tous ceux de nos abonnés qui connaissent la langue espagnole.

Concours de poésie ouvert tous les mois. Demander le programme à M. Jules Canton, directeur de la *Lyre universelle*, 42, rue des Ecoles, à Paris.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e Année | No 19 | 1er Octobre 1888.

AVIS : Malgré nos demandes réitérées un certain nombre d'abonnés ont négligés de solder la *Revue* de 1888. Le comité a décidé que les abonnements non payés seront mis en recouvrement par la poste à partir du 15 novembre prochain.

Le siège social de la Société, la *Revue* et la librairie spirites, sont transportées, 1, rue de Chabanais; ne plus rien demander, rue des Petits-Champs, n° 5.

LE CONGRÈS SPIRITE INTERNATIONAL DE BARCELONE

Comme il a déjà été dit dans le numéro de la *Revue* du 15 septembre dernier, le 8 septembre 1888, à 9 heures précises du soir, s'est ouvert le Congrès, dans une vaste salle brillamment éclairée, parfaitement aérée, car, à Barcelone, la chaleur est intense ; la salle, qui pouvait contenir plus de 2.000 personnes, était comble. Une estrade, couverte de velours vert, pour le bureau et les secrétaires, était dominée par le buste d'Allan Kardec, entouré de palmes et de fleurs.

De larges tentures formant un velum entouraient cette estrade.

Dans la salle, partout des inscriptions spirites très libérales, très explicites, quant à leur portée morale et scientifique.

Dans l'espace laissé libre entre le public et l'estrade, étaient placées quatre longues tables pour les journalistes et les sténographes; les directeurs de publicité Barcelonaise et Madrilène étaient présents.

En somme, tout était préparé pour que les auditeurs fussent à l'aise et puissent jouir d'un air pur et parfumé; les fleurs étaient disposées partout avec profusion. Honneur à la Commission organisatrice du Congrès le franc succès obtenu lui revient de plein droit, grâce à ses sages et judicieuses dispositions.

M. P. G. Leymarie, représentant de la Société scientifique du spiritisme, arrivé le 7 septembre, a trouvé une délégation de huit membres du bureau du Congrès, qui l'attendaient à la gare pour le conduire à son hôtel ; cette attention délicate a vivement touché notre délégué qui a remercié ces messieurs au nom de notre Société; un interprète mis à sa disposition et à celle des étrangers, pour tout le temps que devait durer le Congrès, transmettait ses paroles à la délégation Espagnole.

Le 8 septembre, à 3 heures de l'après midi, réunion de tous les délégués

au *Centre* spirite Espagnol, rue Beates, 10, pour reconnaître leurs mandats, établir le nombre de centres spirites et groupes représentés, enfin nommer le bureau du Congrès. La Belgique, le Chili, le Brésil, la France, la Hollande, l'Italie, l'Algérie, l'Espagne, le Portugal, l'Ile de Cuba, le Mexique, l'Allemagne, la Russie, Constantinople, le Pérou, la Colombie, les Provinces Argentines, étaient représentés, ainsi que les îles Baléares, Corfou, du Golfe du Mexique, etc...

A l'unanimité, ont été nommés : Président honoraire du Congrès, le sage et érudit M. José C. Fernandez, doyen des Spirites espagnols, retenu chez lui par la maladie; vieux lutteur pour la cause, philosophe et publiciste.

Quatre présidents effectifs : *Le vicomte de Torres Solanot*, publiciste espagnol dont le dévouement est bien connu, serviteur fidèle de la cause.

Pierre Gaëtan Leymarie, publiciste, administrateur de la Société scientifique du spiritisme à Paris.

Le Major Ungher homme d'action très libéral, publiciste, directeur du journal *La Lux*, à Rome.

Le Docteur Huelbes Temprado, ancien député espagnol, philosophe et ora teur célèbre, correct et littéraire ; un beau caractère.

Six vices-présidents : Mlle *Amalia Domingo y Soler*, publiciste, poëte renommé et aimé.

Le Docteur Giovani Hoffmann, philologue réputé en Italie, publiciste et philosophe ; dévoré par l'amour de la vérité.

Facundo Usich, président du Centre spirite de Barcelone, et de la Commission organisatrice, qui mérite l'estime de tous.

Pedro Fortoult, publiciste très sympathique.

Ercole Chiaïa, professeur, philosophe, chercheur émérite, défenseur résolu de la cause ; homme aimable et généreux.

Edward Froula, publiciste, personne très estimée.

Miguel Vivès,homme énergique, qui organise des centres spirites dans sa province, véritable remueur d'idées, orateur puissant, qui parle à l'état médianimique inspiré.

Quatre secretaires : *M. le Docteur San-Benito*, professeur de philosophie et de logique à l'université de Madrid, orateur des plus remarquables, correct, chaleureux et très sympathique.

Eulogio Prieto, publiciste, homme convaincu et sage, président de la société de Cienfuegos de l'Ile de Cuba.

Modesto Casanovas, secretaire de la Commission organisatrice, et du Centre spirite espagnol, homme décidé qui parle avec énergie et conviction.

Narcisso Moret, publiciste, homme de dévouement.

Les 8,9 et 10 septembre, séances préparatoires au Centre, de 3 à 6 heures,

et séances publiques par invitations, de 9 heures à minuit ; foule qui écoute religieusement et applaudit à tout rompre la longue série des orateurs qui se sont succédé pendant ces trois soirées ; les Espagnols aiment les orateurs, surtout lorsqu'ils sont convaincus et expriment de belles et nobles idées. Pas un assistant n'a quitté sa place pendant ces soirées qui se terminaient à minuit et demi ou une heure du matin.

Barcelone est une ville de plaisirs, qui a bientôt ses 400.000 habitants ; port et position superbes, dans une plaine dominée par de hautes montagnes ; la nouvelle ville a des rues larges ornées de fleurs délicates, de palmiers, d'orchidées splendides ; ses *rambla*, ou promenades, sont éclairées à l'électricité et au gaz, car, partout ici, il y a profusion de luminaires, deux fois plus qu'à Paris, de beaux arbres, et un climat supérieur à celui de Naples.

Des monuments intéressants, une exposition très remarquable, bien réussie, parfaitement organisée, des théâtres partout, un ballon captif qui enlève douze personnes à 360 mètres, rien, même la foule variée, n'a pu empêcher nos séances d'être suivies par des gens intelligents qui se pressaient dans notre salle, à tel point que des entrées étaient refusées.

La presse de Barcelone spécialement, et celle de l'Espagne en général, n'a dit que du bien de notre Congrès, et des orateurs qui ont traité les sujets spirites les plus divers.

Pour l'Esprit d'Allan Kardec, présent à ces séances, c'était une véritable fête ; ses élèves l'ont glorifié, et son âme, celles de sa compagne et de tous les esprits désincarnés qui ont servi la cause, ont dû être satisfaites du caractère évidemment supérieur de ce Congrès, et de son influence morale, soit sur l'esprit public, soit sur l'esprit des délégués.

Notre délégué a noué de bonnes, solides et amicales relations avec MM. José de Fernandez, vicomte de Torres Solanot, Huelbes Temprado, San Benito, Nicolau, Chiaia père et fils, Dr Hoffmann, Ungher, De Oña, de Garay, Eulogio Prieto, l'aimable et si sympathique Mme Chiaia, le poète Amalia Domingo y Soler, Miguel Vivès, et Damaso Calvet l'ingénieur et grand poëte catalan, M. Clément Goupille et sa famille si hospitalière, de Tarragona.

Les membres de la presse ont pris rendez-vous avec M. P. G. Leymarie pour lui demander des explications plus précises au sujet du spiritisme, les discours n'en donnant qu'une théorie incomplète, ce qu'il leur a accordé de grand cœur ; la presse est le meilleur instrument de propagande.

Notre délégué a dû parler deux fois en français ; il lui semblait étrange de s'adresser à un auditoire Espagnol et Catalan, qui ne le pouvait comprendre, sauf quelques exceptions ; néanmoins, il a voulu complaire à nos frères qui lui ont demandé de faire l'histoire du spiritisme et conséquemment celle

d'Allan Kardec ; à la troisième séance, il fut prié de parler de la Ligue de l'enseignement et du familistère de M. Godin de Guise, œuvres très connues à Barcelone dont la population est la plus avancée et la plus pratique de toute l'Espagne. La presse a voulu le compte-rendu sommaire de ces discours.

Dans les travaux très suivis et laborieux des 11, 12, 13, 14 et 15 septembre, il a été convenu que tout ce qui avait été dit et fait, serait imprimé en trois langues : Espagnole, Française, Italienne. Pour l'année prochaine, les délégués ont demandé un Congrès à Paris, le 1er septembre 1889, Congrès spirite international qui appuierait les décisions prises par celui de Barcelone, en les élargissant. Notre délégué a promis au nom de la Société scientifique du spiritisme de faire droit à ce vœu, et de demander l'appui et la coopération de tous nos frères de la France et de l'étranger, y compris des spiritualistes Anglais, Allemands et Américains. Voici des travaux de fédération à effectuer en vue de ce Congrès, auquel les délégués Espagnols, Belges, Italiens et Américains promettent d'assister avec bonheur, en y conviant tous les hommes de bonne volonté.

Les travaux des correspondants, très nombreux,ont été lus et écoutés avec attention et un grand intérêt, le Congrès a fait droit à leurs vœux par les affirmations et les propositions suivantes, en décidant que l'école de langue Espagnole, et l'école Franco-Belge-Italienne, feraient, chacune, leurs affirmations et propositions respectives.

A l'unanimité, les conclusions suivantes de l'école espagnole ont été adoptées :

« Le premier Congrès spirite international affirme et proclame l'existence et la virtualité du spiritisme, comme science intégrale et progressive. Ses fondements sont : L'existence de Dieu. — L'infinité des mondes habités. — La préexistence et la persistance du spiritisme. —La démonstration expérimentale de la survivance de l'âme humaine par la communication médianimique avec les esprits. — L'infinité des phases dans la vie permanente de chaque être. — Récompenses et peines, comme conséquences naturelles des actes. — Le progrès infini. — La communion universelle des êtres. — La solidarité.

Le caractère actuel du spiritisme se formule ainsi :

1° Il forme une science positive et expérimentale ;

2° Il est la forme contemporaine de la révélation ;

3° Il consacre une étape importante du progrès humain ;

4° Il donne une solution aux problèmes les plus profonds, moraux et sociaux ;

5° Il rehausse la raison et le sentiment, il satisfait la conscience ;

6° Il n'impose aucune croyance, il invite à une étude ;

7° Il réalise une grande aspiration qui est la conséquence d'une nécessité historique.

Conséquent avec les principes énoncés, le Congrès entend que toute Société et tout adepte, doivent, par les moyens légaux à leur disposition, prêter appui et coopération aux individualités, aux collectivités qui s'occupent de civiliser les hommes ; aussi le Congrès conseille-t-il :

A : L'étude complète de la doctrine spirite.

B : Sa propagation incessante par tout moyen licite.

C : Sa réalisation constante par la pratique des vertus publiques et privées.

Pour obtenir ce résultat, le Congrès entend que chaque société, et tout adepte spirite, doivent regarder tout homme de bonne volonté comme frère dans la lutte de la vie, le combat contre le vice, l'erreur et la souffrance ; pour cela il conseille :

D. Le respect de tous les investigateurs, de tous les propagateurs de vérités, même s'ils ne sont pas spirites ;

E. L'effort constant en vue de laïciser la société dans toutes les sphères de la vie ;

F. Chercher à obtenir la liberté absolue de pensées, d'enseignement intégral pour les deux sexes, de cosmopolitisme embrassant toutes les relations sociales ;

G. La fédération autonome de tous les spirites, de tout adepte appartenant à une société constituée, chaque société devant maintenir des relations constantes avec le centre de sa localité, tout centre local avec le centre national, et chaque centre national avec ceux des autres nationalités.

Enfin le Congrès note qu'il n'est pas convenable d'accepter sans examen les doctrines d'une individualité ou d'une société qui ne veut pas admettre ses conseils ;

Il fait aussi remarquer qu'Allan Kardec a démontré dans ses ouvrages, le danger de la croyance excessive dans les communications médianimiques *qu'il faut, dit-il, soumettre au creuset de la raison et de la logique*, le seul fait de la mort ne donnant pas le progrès. »

Adopté : José C. Fernandez, président honoraire.

MM. les présidents effectifs : Vicomte de Torres Solanot, Pierre Gaëtan Leymarie, Efisio Ungher, Huelbes Temprado.

Vice présidents : Dona Amalia, Domingo, Giovani Hoffmann, Facundo Usich, Pedro Fortoult, Ercole Chiaïa, Edward Froula, Miguel Vivès.

Secrétaires : MM. San-Benito, Eulogio Prieto, Modesto Casanovas, Narciso Moret. — 15 septembre 1888.

A l'unanimité, le bureau qui précède, et tous les délégués, ont accepté ce qui suit, affirmé et proposé par MM. Eulogio Prieto, De Garay, De Oña, Ercole Chiaia, Giovani Hoffmann, E. Ungher, José Nicolau Bartomeu, Pierre Gaëtan Leymarie, délégués Belges, Cubains, Français et Italiens :

« Le Congrès spirite international, réuni à Barcelone, le 8 septembre 1888, affirme et proclame l'existence réelle et indiscutable des rapports entre les âmes incarnées et désincarnées.

Considérant ce fait dans ses phases diverses, le Congrès fait les déclarations suivantes :

1° Le spiritisme est une science positive et expérimentale sanctionnée par l'investigation suivie et par l'histoire;

2° Le spiritisme est une science philosophique supérieure qui satisfait plus que toute autre la conscience, la raison et la justice ;

3° Le spiritisme est une science psychologique qui nous prouve l'existence de l'âme et nous donne l'explication la plus logique des rapports mutuels de l'âme et du corps ;

4° Le spiritisme est une science divine qui donne une croyance rationnelle en Dieu, — la certitude d'une vie future — qui établit la responsabilité de nos actes selon la stricte justice, et prouve la nécessité des réincarnations successives comme moyen de progrès indéfini, soit sur notre planète, soit dans les mondes sidéraux ;

5° Le spiritisme doit devenir une science sociale pour résoudre les problèmes humanitaires suivants : D'éducation et d'instruction intégrale pour les deux sexes. — De législation. — De propriété. — De mutualité. — D'association. — De fraternité ;

6° Le spiritisme est la véritable école du respect dû à tous les chercheurs de vérités, lors même qu'ils ne sont pas les adeptes du fondateur de notre philosophie, de notre grand vulgarisateur Allan Kardec.

En conséquence le Congrès adhère aux propositions suivantes, que les délégués se proposent de mettre à exécution dans leurs pays respectifs, dès que des circonstances favorables le leur permettront ;

A. Tendre continuellement à unir, à fédérer tous les spirites d'un même pays, à fédérer entre eux tous les centres spirites nationaux ;

B. Introduire les éléments de la doctrine spirite dans l'enseignement populaire, et posséder des chaires de philosophie spirite dans nos écoles supérieures ;

C. Propager la doctrine dans les masses, les ateliers, les centres industriels, les plus humbles mansardes, par les brochures, les conférences gratuites, par la voie de la presse ;

D. Prévenir les groupes et les centres spirites que le maître Allan Kardec nous a spécialement prévenus contre la crédulité excessive de l'enseignement donné à l'aide des communications d'outre-tombe : « il faut les soumettre à un critérium sévère, disait-il; cette crédulité, sans contrôle, discréditant le spiritisme ; »

E. Bien recommander à tout ami sérieux du progrès, l'étude suivie et impartiale des œuvres, des faits spirites, et de la science en général ;

F. Etablir que, s'il faut logiquement une fédération spirite locale, départementale, régionale, nationale, chacun doit avoir, selon ses tendances et son génie, complète liberté d'action dans le domaine du spiritisme ;

G. Enseigner le dédain de l'ostracisme, nos rangs devant toujours rester largement ouverts ;

H. Intéresser les spirites à l'étude de la coopération et de l'association pratique, selon le mode institué à Guise (France) par M. Godin, fondateur du Familistère; pour éteindre les haines de classes, et rendre impossibles les révolutions et leurs violences, comme cet homme de bien, viser à l'association du capital et du travail ;

I. Transformer les prisons pénitentiaires en institutions de moralisation, pour réhabiliter l'homme tombé dans le mal, exactement comme le fait à Paris la Société des libérées de Saint-Lazare, sous la direction de l'honorable et courageuse Mme Isabelle Bogelot ;

J. Etablir un mouvement d'idées pour seconder toute action ayant le but de modifier les systèmes civils et pénals de chaque pays dans le sens de la charité et de la justice selon le spiritisme ;

K. S'unir à toute société constituée pour empêcher les conflits entre les nations au moyen de l'arbitrage international permanent ;

L. Tendre progressivement à désarmer les nations, à abolir les frontières à l'aide de la parole et de la presse ;

M. Demander la suppression de la peine de mort partout où elle existe ;

N. Travailler à détruire l'esclavage sous toutes ses *formes.* » — 15 septembre 1888. — Les délégués Belges, Cubains, Français et Italiens.

Nota : Nous avons été heureux de constater que nos amis Espagnols, dans leurs déclarations, ont oublié l'objectif un peu arriéré de leur programme, pour prendre des décisions plus en harmonie avec le mouvement moderne, l'échange d'idées entre délégués de tous les pays n'est pas étranger à ce bon pas en avant ; nos tendances sont les mêmes, le même souffle les anime, la doctrine d'Allan Kardec est *une* et *homogène* pour les sociétés représentées au Congrès ; en somme rien ne leur est indifférent lorsqu'il s'agit des manifestations de la vie universelle.

Deux faits nouveaux : 1° Un orateur éminent de Madrid, point étranger au spiritisme, donnait le dimanche 16 septembre une conférence dans le vaste cirque de Barcelone, au nom de 150.000 signataires libres-penseurs ; les tendances généreuses des spirites ayant convenu aux Barcelonais, ils ont prié les présidents du Congrès spirite de présider la conférence ; M. le Dr Huelbes Temprado, notre F.E.S. à titre de spirite libre-penseur, a prononcé

de nobles et belles paroles et la foule qui remplissait le cirque l'a acclamé autant que le grand orateur de Madrid ;

2° Un groupe nombreux de Galériens, à Tarragona (Arragon,) auxquels nos frères de cette ville ont distribué des volumes d'Allan Kardec, se sont amandés et se réunissent pour faire des évocations et se consoler mutuellement ; ils ont envoyé une adresse touchante au Congrès spirite.

Pour la Société scientifique du spiritisme : P.-G. LEYMARIE, H. JOLY.

LES SPIRITES DE LA VERA-CRUZ

Vera-Cruz le 1er août 1888. M. P. G. Leymarie. F. E. S.

Ici, certainement, j'ai fait beaucoup d'adeptes parmi les pauvres. Aussi chez les gens d'éducation ou de science, et comme partout, ces derniers ont peur de voir leur nom figurer dans la liste des spirites ; ils croient probablement qu'on va les rôtir tout vifs.

Parmi les croyants que j'ai faits, je compte : 1 Prêtre. — 1 Pharmacien. — 2 Médecins. — 1 Vénérable de la loge franc-maçon. V. M., beaucoup de catholiques et de protestants qui se chiffrent par milliers — 3 avocats — plusieurs francs-maçons — 1 Capitaine de navire, très incrédule son second, et l'équipage.

M. Antonio Gomez, propagateur dévoué à la cause du spiritisme, et auteur de 3 catéchismes du spiritisme, qu'il distribue gratis et imprime à ses frais, mérite certainement une place dans vos colonnes. C'est l'homme le plus consciencieux, le plus moral de tous les spirites de la Vera-Cruz.

M. A. Gomez, âgé de 60 et quelques années, vit dans la campagne, parmi les travailleurs, chez lesquels il fait de nombreux adeptes.

C'est, là, le seul nom qui soit à votre disposition et que je vous recommande ; le mien vous l'avez toujours, et sans prendre la peine de me consulter, en me plaçant comme guérisseur, et non comme météorologiste.

Pour tous les médiums guérisseurs, l'humilité avant tout ; nous ne tenons pas aux sciences mondaines, mais aux vérités divines.

Agréez, cher monsieur, mes sentiments très distingués. DE LAGRANGE.

LA SUGGESTION MENTALE ET LA MAGIE

Avez-vous déjà remarqué la tendance du mot « magie » à disparaître du langage ?

Qu'un Mélidès étonne aujourd'hui le public d'une représentation par les merveilles de ses divers « tours », demain, tout le monde parlera du célèbre prestidigitateur et la presse proclamera sans réserves la gloire du héros.

Mais vous n'entendez plus guère prononcer le mot « magicien » et il vous sera plus difficile encore de le rencontrer écrit.

Cette désuétude d'un vocable aussi en honneur autrefois est un reflet caractéristique de l'esprit du jour.

Tout ce qui ne tombe pas grossièrement sous nos sens, tout ce qui n'est pas susceptible d'une explication grossière est truc ou escamotage.

La magie ne correspond à rien de vrai et ne doit plus servir qu'à évoquer ironiquement les illusions de nos naïfs ancêtres.

Eh bien, c'est là une erreur; il y a presque toujours dans le répertoire des disciples de Robert Houdin un certain nombre de « tours » qui n'ont rien à voir avec la prestidigitation et sont bel et bien des faits magiques : des expériences de suggestion mentale.

Exemple : Au cours d'une séance, après avoir préparé le terrain des esprits par des tours « frappants » de subtilité et d'adresse, le prestidigitateur sentant le rapport bien établi entre le public et lui, sentant tous les cerveaux vibrer à l'unisson de son cerveau, le prestidigitateur, dis-je, prie trois personnes de l'assemblée de penser un nombre quelconque à leur choix.

Comme le magnétiseur, il s'est adressé naturellement aux sujets qu'il *sent* les plus convenables, ce qui n'implique nullement le compérage.

Aussitôt il tire d'une sacoche 3 enveloppes cachetées qu'il leur remet en les invitant à les ouvrir, et à y lire... le nombre qu'elles avaient pensé!

Tableau. Comme personne ne comprend tout le monde crie au truc. Lequel? Le voici :

Le magicien a suggéré tout simplement à ses sujets l'idée du nombre écrit d'avance par lui sur le pli qu'il a ensuite remis à chacun.

Il le déclare d'ailleurs lui-même : « Je vous ai obligé à penser comme moi », dit-il. Mais comme cela est contraire « au bon sens », le public proteste... mentalement.

Nous ne croyons pas aux sorciers, s'écrie-t-il avec un accent de dignité offensée; votre tour est très compliqué, très embrouillé et surtout très joli mais n'essayez pas de nous faire croire à votre pouvoir diabolique.

Refusant ainsi l'explication toute simple, presque évidente d'un fait, il s'obstine à la chercher dans le labyrinthe obscur d'un truc imaginaire dont il n'entrevoit même pas le fil.

Et l'on dit que l'homme du siècle est ami de la lumière! Allons donc! Aujourd'hui encore, si le mystère n'existait pas, il faudrait l'inventer. Je veux cependant chercher à le détruire.

Voici un second exemple de transmission de pensée que tout le monde a pu applaudir l'année dernière dans divers cercles et cafés des environs.

Les artistes étaient deux, un homme et une femme, comme d'ailleurs tous les artistes en tournée : Monsieur et Madame X..., je ne me rappelle plus leur nom. Le premier présentait à reconnaître à la seconde, à travers un épais bandeau faisant plusieurs fois le tour de la tête, divers objets recueillis au hasard dans la salle.

Qu'est ceci ? Qu'est cela ? demandait-il uniformément. Et ceci ? Et cela ? Madame répondait sans jamais se tromper.

« C'est un chapeau, un porte-monnaie, une pipe, une montre, une carte de visite ».

Elle lisait même correctement la carte.

L'impression était générale et profonde. Comme les conditions très nettes du « tour » excluaient toute idée de supercherie, la plupart étaient forcés d'admettre la « vision réelle à travers les corps opaques ». C'est ainsi que le programme la qualifiait.

On ne se doutait guère que Madame X... aurait tout aussi bien pu reconnaître les objets si ceux-ci eussent été placés derrière elle. La seule condition essentielle était que Monsieur X... les présentât ou tout au moins les vit lui-même pour en suggérer mentalement les images à sa femme, à mesure que celle-ci était interrogée.

Madame X... voyait donc ou plus justement sentait par les yeux de Monsieur X...

Pouvait-elle voir aussi par ceux de toute autre personne, les miens par exemple ?

C'est ce que je voulus expérimenter, prévoyant toutefois le résultat négatif de mon épreuve.

Je priai donc un jour le magicien de passer dans une pièce voisine pendant que je le remplacerais auprès de sa femme.

Celle-ci ne reconnut plus rien « à travers le bandeau ».

C'est qu'il n'y avait pas entre mon cerveau et son cerveau, entre « mon âme et son âme » ce rapport intime, cette unitonalité, cette sympathie nécessaire, établis entre elle et son « compère » par un long entraînement.

J'offre en exemple à mes lectrices cette honneste dame « ne voyant que par les yeux de son mari ».

A ce propos je répéterai ce que j'ai déjà dit, relativement aux préjugés. Dans tous les adages des peuples et les formules de leurs dialectes, de même que dans toutes les images de leur littérature il y a un fond de *vérité* que les progrès de la psychologie mettent insensiblement en lumière. On reconnaîtra un jour la science des poètes, locution qui, aujourd'hui, paraît paradoxale.

Il y a dès maintenant des volumes à écrire sur le génie des mots.

*
* *

Je m'aventure peut-être en présentant en mon nom cette adaptation de la suggestion mentale à des expériences de magie.

Je sens qu'il est temps pour moi d'invoquer l'autorité de savants connus et surtout de m'appuyer sur des expériences ayant un caractère plus sérieux.

Celles-ci ne font d'ailleurs pas plus défaut que celles-là.

Un auteur des plus distingués, connu par une remarquable bibliographie *consacrée au positivisme*, M. Ochorowiez, professeur à l'université de Lemberg, a réuni dans un ouvrage *paru l'année dernière* tous les travaux produits par la suggestion mentale.

Les deux expériences citées plus haut peuvent servir de type à un grand nombre de celles faites dans des conditions irréprochables par lui et ses collaborateurs.

Un autre type sert à établir la transmission des sensations dans l'état somnambulique.

Le magnétiseur endort son sujet, puis lui bande les yeux et se place à distance derrière lui, séparé par un paravent, parfois même dans une autre pièce.

Il se fait alors pincer à divers endroits du corps par l'un des témoins.

Presque chaque fois le somnambule exprime sa douleur en se frottant la place correspondant exactement à la partie pincée chez le magnétiseur.

Il percevait donc et partageait toutes les douleurs de celui-ci, grâce à la « sympathie » établie entre eux.

Or sympathie signifie justement par son étymologie grecque : action de souffrir avec une autre personne, Voilà encore un exemple du génie des mots.

On y lit des exemples d'ordres donnés à distance à l'insu du sujet et exécutés ponctuellement : Sur une série de 22 expériences faites par le Dr Dussart et M. Pierre Janet, le sommeil a été obtenu 16 fois à 7 et 12 kilomètres de distance par un ordre mental donné sans entente préalable avec le sujet ni son entourage!

Ai-je besoin de dire que dans tout ce travail scientifique aussi pénible qu'intéressant, ces vaillants pionniers s'entouraient de toutes précautions de méthode nécessaires pour rendre leurs conclusions irréfutables. Et ces savants c'étaient MM. Charles Richet, docteur agréé de la faculté de Paris; les professeurs Liebault et Bernheim, de l'Université de Nancy; M. Beaunis, le célèbre physiologiste; MM. Pierre et Paul Janet, critiques des revues philosophique et scientifique; docteur Rostan, collaborateur du nouveau diction-

naire de médecine; Tissot, l'éminent pathologiste; les docteurs Puel, Comet, Charpignon, Foissac, Despine, Dussart, etc., tous auteurs connus, tous noms autorisés.

Ce qui n'est pas moins curieux, c'est l'analyse de tous les faits rapportés par les anciens magnétiseurs : le marquis de Puységur, Bertrand, Deleuze, le baron du Potet, interprétés par eux selon l'esprit de l'époque.

Passés au crible de la critique, ces faits historiques acquièrent naturellement une grande importance et corroborent ceux produits dans ces derniers temps.

Charleroi (Belgique) : Dr Karl Siebel.

(*A suivre*).

NOTE DE LA RÉDACTION : Nous insérons l'article suivant, d'un ancien et fidèle spirite, jurisconsulte militant, qui demande l'avis de ses F.-E.-S. sur les idées qu'il émet. Il sait à l'avance qu'il trouvera des oppositions, mais il rend hommage avant tout, dit-il, à la vérité, à la logique, à l'esprit de justice que nous donne le spiritisme.

LA PROPRIÉTÉ

Ce qu'elle est dans le Code civil, ce qu'elle devrait être. (1)

La propriété est aujourd'hui conçue par les interprètes officiels du Code comme étant la personne sortie d'elle-même par l'exercice de ses facultés. Quelqu'un a fait un arc pour tirer les animaux qui le nourrissent, cet arc est le prolongement de son bras. Il ne peut pas, disent-ils, ne pas le considérer comme absolument sien.

Pour ne pas dépasser la portée du principe, il faudrait s'arrêter au droit que le façonnement du bois et l'arrangement du moyen de tension ont créé sur l'arc à son auteur, c'est à un autre titre que cet auteur détient les substances premières, bois ou autre, que lui ont fourni la nature animale ou végétale.

Il n'y a dans ces objets rien qui dépende de sa personne, ils ne sont pas moins à la disposition de celui qui le suit, qu'à la sienne. La simple priorité n'a pas produit un droit d'appropriation exclusif sur la substance naturelle et immédiatement la nécessité d'une réglementation transactionnelle se fait sentir, si l'on ne veut voir apparaître les répétitions violentes et les hasards de la force.

Les mêmes interprètes officiels de la loi ajoutent l'exercice de ses facultés à procurer une pièce de gibier à un chasseur. Un groupe de prétendants

(1) Voir le livre de M. Duverger. L'athéisme et le Code civil. Pichon éditeur.

survenant, il les évince parce que sa détention est une continuation de sa personne; mais les nouveaux venus ne comprennent pas. Ils voient un produit naturel et ils réclament ce que n'a pas absorbé celui que les circonstances ont mis le premier sur le passage de la bête.

Encore un problème à peu près insoluble tranché bien lestement.

Le premier chasseur a fait œuvre de recherche et d'adresse; mais il a satisfait sa faim. A qui le relief? A un acquéreur; mais quel sera le prix de vente ou d'échange? La destruction plus ou moins prochaine de l'objet litigieux peut mettre fin aux discussions utilisables, sans que les débats théoriques soient pour cela moins interminables et insolubles.

Dans le même système, l'établissement qu'il en fait suffit pour donner à son auteur droit sur la cabane qu'il a construite, pour s'abriter lui et les siens.

Sans doute il a une mainmise sur la cabane agencée, mais en quoi les matériaux bruts, en quoi le bois et les branches des montants et des parois, les branches et les feuilles du toit, le terrain couvert, deviennent-ils la chose du constructeur ? Et comment ce fait unique qu'il a rassemblé les matériaux et occupé le terrain, peut-il convertir sa détention de fait en un droit éternel? L'occupation ne saurait durer indéfiniment et par cette seule cause qu'elle a commencé. Nulle appropriation exclusive ne peut résulter d'elle-même.

Ils font observer que la terre est faite pour être cultivée et ils en induisent que celui qui l'occupe dans ce but peut se nourrir de ses fruits ou échanger ses produits contre d'autres biens.

Mais tout autre en fera autant que le premier possesseur; pourquoi exclure cet autre de la partie occupée, une fois la récolte faite et le travail payé?

La première condition de la liberté est d'admettre pareille possibilité de la part des autres et de ne pas leur nuire, or c'est l'exclusivisme qui est donné pour l'effet précis de la propriété telle que le Code l'entend.

S'emparer, malgré le détenteur, de l'arc qu'il a taillé, du gibier qu'il a capturé, de la cabane qu'il a bâtie et de la terre qu'il a cultivée, ce serait, dit l'interprète de notre loi, porter atteinte au respect dû à sa personne.

Cependant il n'y a pas de rapport entre la personne et la matière de l'arc ni de sa corde, entre la personne et la chair de l'animal abattu, entre la personne et ce dont la cabane est composée, entre la personne et le sol sur lequel repose le bâtiment, non plus qu'entre la personne et la vertu productive de la superficie terrestre.

Comment n'admettent-ils pas que reprendre pour tous l'arc, le gibier, la cabane et la terre, ce sera faire cesser une usurpation, quand la possession

Si c'est l'exercice de la liberté qui engendre la propriété, elle doit cesser avec cet exercice qui la fait naître, et il n'y a plus à respecter ce qui s'est évanoui. Or votre prétention est précisément qu'elle doit lui survivre et qu'une fois que cette liberté s'est exercée, elle a un effet indéfini, et même éternel. Oh! logique de l'intérêt, quelle belle chose et de quels miracles tu es capable!

Celui qui agit dans sa liberté, sait bien que cet objet sur lequel il l'exerce est livré à l'activité de son voisin, comme à la sienne; qui autorise cette première liberté à exclure les autres en se survivant à elle-même?

Appelant l'utilité générale à la rescousse de la loi, vous dites encore : c'est par elle que nous avons conquis le sol sur lequel nous existons : c'est par elle que nous avons rendu la terre plus habitable et plus propre à devenir notre demeure. La tâche de l'homme étant pour ainsi dire d'achever le grand ouvrage de la création.

Ce sont là les titres de la collectivité que vous passez aux individus afin qu'ils les fassent valoir à leur profit singulier.

Vous invoquez l'expérience. Si, dites-vous, on jette les yeux sur ce qui se passe dans le monde, on est frappé de voir que les divers peuples prospèrent bien moins en raison de la fertilité naturelle du sol qui les nourrit qu'en raison de la sagesse des maximes qui les gouvernent. D'immenses contrées dans lesquelles la nature semble, d'une main libérale, répandre tous ses bienfaits, sont condamnés à la stérilité et portent l'empreinte de la dévastation parce que les propriétés n'y sont point assurées... En un mot, c'est la propriété qui a fondé les sociétés humaines. C'est elle qui a vivifié, étendu, agrandi notre existence.

Le fait fût-il exact, sa constatation ne saurait autoriser la conclusion que l'on en tire. Ce ne sont pas les propriétaires, ce sont les fermiers qui cultivent. C'est à ces derniers qu'il faut faire remonter l'honneur de la fertilité supérieure du sol, mais alors le mode de l'affermement peut, au point de vue de l'intérêt général, remplacer celui de la propriété individuelle, si celui-ci n'est pas conforme aux principes de la raison.

Pour démontrer que l'intervention des propriétaires est utile, nous ne supposons pas que vous lui voyiez cet avantage de permettre une augmentation du fermage à chaque renouvellement de bail.

L'attribut essentiel de la propriété est d'après vous la transmissibilité.

La propriété n'est pas si le propriétaire ne peut pas la donner aussi bien que la consommer.

D'accord, mais dans les limites de la propriété rationnelle et légale, si elle est à tort admise comme indéfinie, lorsqu'elle ne devrait être que tran-

sitoire, la transmission n'aura lieu que pour le surplus du temps revenant au propriétaire donateur.

On peut vous concéder que le propriétaire a le droit de donner ce qui lui appartient au moment choisi par lui et que s'il lui a plu de disposer de ses biens au dernier moment de sa vie, la loi qui ne tiendrait pas compte de cette disposition *volontaire*, ne respecterait pas en la personne du disposant le droit de propriété.

L'attribution que fait le Code de la succession laissée par une personne morte sans avoir disposé de ses biens, est juste parce que le législateur s'est proposé d'exécuter la volonté de cette personne. « La loi doit agir comme eût agi le défunt lui-même au dernier moment de sa vie s'il eût pu ou s'il eût voulu s'expliquer »... Le fait ordinaire n'est-il pas que le propriétaire mort sans testament, entendait laisser ses biens à son père, à défaut de celui-ci à son neveu, à son oncle... de quel droit supprimer ce testament tacite?

A quoi bon créer un testament tacite ? Il n'a laissé à personne, c'est à la collectivité que ces biens sans maître reviennent. Il sait les suggestions auxquelles il a été en but, il n'y a pas succombé, c'est à la masse qu'il a voulu laisser son héritage. Les influences plus ou moins avouables ont plus de part que la liberté d'esprit du disposant dans la vocation testamentaire.

En tous cas, le droit de disposition suppose que l'on est maître sans conteste de ce que l'on transmet. Or, le défunt est-il maître des biens qu'il délaisse? En y regardant même de loin, on voit bien vite qu'il n'y est attaché que par un lien légal bien faible. En quoi ce sol sur lequel repose sa maison lui appartient-il? et ces matériaux qui composent le bâtiment, en quoi sont-ils siens? Il a payé la forme, mais non le fond qui est resté mise sociale. Et cette monnaie qui lui a servi pour le paiement, en quoi était-elle sa chose? parce que l'Etat l'avait frappée de sa double estampille; mais qui a pu lui attribuer aux dépens de la masse, cette valeur métallique se trouvant recouverte de l'une et de l'autre empreinte? Quant à l'agencement, c'est l'œuvre de toutes les générations précédentes.

Il y a donc dans ce que laisse le défunt plus de biens à la masse qu'à lui-même.

Il y a matière à transaction, et ce n'est dépouiller personne que de demander a compter et d'attribuer à chacun ce qui peut lui revenir honnêtement.

Les héritiers ou légataires sont trop exigeants en voulant tout garder.

Résumons ces quelques observations.

Le respect de la personne et celui de la liberté justifieraient une occupation transitoire, et ceux qui en excipent concluent à une occupation indéfinie avec facilité absolue de transmission, ce que le principe ne comporte pas.



La nécessité de donner satisfaction aux besoins de la nature humaine sont la justification du droit de tous et l'on prétend en faire sortir une appropriation privée.

L'utilité générale peut commander l'attribution des jouissances divises; tandis que la prétention est d'en faire sortir la division définitive du sol.

On voit que toujours les interprètes de la loi de propriété telle qu'elle existe, exagèrent les conséquences des principes qu'ils ont posés et les exagèrent surtout quand après avoir de l'occupation temporaire et transitoire fait sortir l'attribution définitive, ils prétendent ajouter à celle-ci une puissance éternelle et indéfinie de transmission pendant la vie et après la mort.

Ils ont pu établir une nécessité d'appropriation de jouissance temporaire et celle de l'intervention d'un pouvoir faisant la part des droits et des intérêts rivaux.

Le pouvoir du passé a donné beaucoup d'étendue à l'appropriation, le pouvoir nouveau peut être moins facile.

Personne et liberté, tout se résume en nécessité du travail et récompense de la peine. Le législateur actuel trouvera-t-il la limite exacte et fera t-il la juste part du présent et de l'avenir? il est permis de l'espérer. On peut essayer. Que par un droit d'héritage qui lui serait reconnu sur les successions éloignées, l'Etat rentre en possession d'immeubles, et il pourra les revendre moyennant des prix qu'il fixera et suivant des adjudications qui porteront sur le temps réduit pendant lequel l'acquéreur détiendra l'objet dont il sera devenu possesseur. (Voir la revue de M. Ch Fauvety, N^os de mai et de juin 1878, et le journal de M. Godin, N^os des 23 et 30 juin de la même année, et bien d'autres numéros ultérieurs).

Terminons par quelques observations qui suivant nous, sont de la plus haute importance.

Nous ne disons pas que ceux qui ne possèdent rien ont été injustement dépossédés, nous voulons avant tout faire reconnaître aux détenteurs du sol et de la richesse auxquels nous nous adressons plus spécialement comment ils sont en faute.

Le droit qui régit l'acquisition de la propriété ainsi que la transmission à en faire a une existence de fait. Il est l'œuvre des générations précédentes, dont la génération actuelle ne peut répudier l'héritage. Elle est venue pour subir l'œuvre de ses prédécesseurs et l'améliorer : ce sont nos anciens qui revivent en nous.

Nos rôles sont intervertis. Ceux qui mésusèrent de la richesse, souffrent de la pauvreté, ceux qui ayant été pauvres jouissent de la richesse sont appelés à en réformer la constitution dans ce qu'elle peut avoir de vicieux.

Pauvres, ayez donc sans cesse dans le cœur et l'esprit cette pensée: Nous

fûmes fortunés et nous avons trouvé tout naturel que notre possession fût égoïste; actuellement que nous sommes dans le besoin, souffrons la loi que nous avons faite, et ne nous révoltons pas contre une situation organisée avec notre concours : nous rêverions vainement d'en sortir autrement que par les voies du travail et de la justice ; la puissance souveraine qui, cette fois, nous a imposé la misère, saurait bien nous rendre à notre condition légitime de coupables prétendant échapper au châtiment.

Déshérités, tenez pour certains que c'est votre fait qui vous a privés de l'héritage paternel et que vous ne serez appelés de nouveau pour y prendre part qu'autant que vous l'aurez mérité et que ceux de vos frères qui détiennent ce que vous avez justement perdu vous convieront au partage.

La démonstration faite ou à faire concerne donc les détenteurs de la richesse, ce sont eux qu'il s'agit de convaincre d'abord qu'il est un moment où ils deviennent des usurpateurs par rapport au genre humain de l'avenir, et ensuite, qu'il est de leur intérêt d'avouer leur faute, comme de contribuer à en effacer les traces.

Il leur importe avant tout de reconnaître que cette situation préférable qu'ils occupent n'est pas définitive, et qu'il faudra la quitter dans quelques années au plus tard, dans un jour, dans une heure peut-être : que deviendront-ils alors ? Ils n'ont certes pas accompli le but de la vie terrestre. Ils devront revenir et alors que seront-ils ? des pauvres, des prolétaires plus ou moins malheureux et misérables selon qu'ils auront plus ou moins mésusé de leur situation présente. Nous ne saurions donc trop insister sur cette considération que la loi du retour en ce monde entraîne pour les possesseurs la nécessité de discuter leur situation présente et de bien examiner si elle est conforme à la justice afin qu'au retour parmi les hommes, ils n'aient pas à subir un sort qu'ils auraient pu éviter et dont la dureté leur semblerait odieuse. Les riches de l'avenir auront à leur opposer leur conduite du passé et à leur reprocher de n'avoir pas quand ils en avaient le pouvoir et les moyens, modifié un état de chose dont la rigueur les accable. L'humanité gravite dans un cercle d'égoïsme qu'elle doit et peut rompre : c'est à ceux qui semblent actuellement favorisés à constater les erreurs des générations précédentes dont ils firent partie et à les corriger pour le bien de l'humanité future dans laquelle la plupart auront un rôle à remplir.

Nous plaçons donc la démonstration qui précède sous le couvert de cette double certitude que le mal et la révolte sont sans objets, tandis que le travail et le dévouement auront leur récompense nécessaire et immanquable.

P. F. Courtépée, *jurisconsulte.*



MOULAGES DE FORMES MATÉRIALISÉES

(*Suite.* Voir la *Revue Spirite* du 15 juin 1888.)

Je parlerai de la production de moules dont les moulages démontrent la forme identique du même corps, obtenus soit avec une femme médium, soit avec le Dr Monck. Une séance offrit cette particularité remarquable que les moules présentés aux personnes présentes à la séance, étaient encore sur les membres matérialisés; ils apparaissaient en dehors des rideaux; les assistants les retiraient des membres qu'ils recouvraient, et M. Reimers décrit ainsi ce fait :

« La force fut bientôt à l'œuvre; on entendait des clapotements dans l'eau; je dus m'avancer, aider la forme matérialisée à retirer son pied du moule, et je sentis que le pied se retirait très vivement, avec un bruit particulier; je conservai le moule dans ma main; le même soir nous obtînmes deux mains. Ces trois moules, jusque dans les moindres détails, indiquent les lignes, les marques caractéristiques que j'avais vues antérieurement sur les mains et les pieds de Bertie, alors que les résultats obtenus l'avaient été par la médiumnité de Mrs F.

A cette séance l'on obtint le moule d'une autre forme matérialisée; elle se présentait sous le nom de « Lily » ce fait fut une preuve remarquable de la sincérité du phénomène. M. Oxley étant présent, en donna une courte description dans le « Spiritualist » du 21 avril 1876, et peu après, dans deux articles publiés dans le *Spiritualist* du 24 mai et du 26 juillet 1878.

M. Oxley m'envoya les moulages originaux de ces moules; voici l'article qui se rapporte à la main de Lily, dans le « Spiritualist » du 24 mai 1878.

« La gravure sur bois est une copie de la photographie d'un moulage en plâtre de Paris, obtenu d'un moule fait par un esprit matérialisé, s'appelant Lily, le 11 avril 1876, dans des circonstances où la fraude était impossible. Le medium, après avoir été visité, entra dans le cabinet improvisé; deux figures féminines, Bertie et Lily, apparurent à l'ouverture des rideaux. Alors le médium lui-même mit son corps en dehors des rideaux; les deux figures apparurent à l'ouverture supérieure. Deux autres figures mâles se montrèrent. Nous voyions à la fois le medium, et quatre esprits matérialisés, ayant tous des signes caractéristiques bien connus de leur vivant.

Toutes les précautions furent prises; nous étions capables de découvrir l'imposture si pareille chose eût été tentée; le moule et le moulage parlaient d'eux-mêmes, l'épiderme y est distinctement dessiné, la courbure des doigts montre qu'il n'ont pas été retirés par les moyens ordinaires. Je portai le moule chez un sculpteur, qui prit le moulage lui-même.

J'avais préparé la paraffine, l'avais placée dans le cabinet, et Bertie donna un moule de sa main à M. Reimers ; un, de son pied, à moi ; Lily demanda si j'en voulais un de sa main. « Oui dis-je. » Elle plaça sa main dans la paraffine, projeta le bras en dehors des rideaux, la main garnie du moule, me demandant de le lui enlever ; je l'atteignis par-dessus la table, la main fut retirée et le moule me resta.

Le phénomène était évident, au-dessus de tout soupçon ; le médium avait été visité, et la grande table circulaire, avait été placée contre les rideaux, les assistants, en demi-cercle, cernaient le cabinet ; il était impossible de franchir ce cercle sans être vu, la lumière étant suffisante pour voir tout objet distinctement.

La main obtenue n'était pas celle du médium ni d'aucun des assistants, nous repoussons l'hypothèse de l'action d'une personnalité humaine vivante.

Une figure féminine qui semblait humaine, projeta le bras nanti du moule en dehors du cabinet ; lorsque la main fut retirée, le moule me resta entre les mains. Les témoins de ce fait ont corroboré la sincérité de cette narration. L'existence de l'action, de l'exercice d'une énergie étrangère au médium et aux personnes présentes, est concluante ; le fait de la vie, individualisée dans une nature d'être inconnu, est établi inéluctablement.

La courbure des doigts, que me représente le moulage, est telle, que, retirer sa main d'un moule pareil, est impossible, ce moulage n'a aucune trace de division ou d'ajustement, il témoigne de son origine anormale.

Le moulage original du pied de « Bertie », que M. Oxley a eu la bonté de m'envoyer, témoigne également, les creux des doigts eussent dû se remplir de paraffine, former une série de cloisons qui eussent dû se briser si le pied eût été retiré à la façon ordinaire ; et la forme de ces doigts est nette ; ils ont été retirés du moule de paraffine, sans que la douce substance qui compose la série de cloisons soit froissée ; la forme des lignes des doigts est parfaite, aussi celle de la plante des pieds et à leurs points de division, comme l'a observé M. Oxley. Autre particularité : le second doigt du pied est placé au-dessus de l'autre ; à sa racine, il mesure quatorze millimètres de largeur, tandis que, à l'ongle, il en a dix-neuf ; forme du doigt et petites lignes à la racine du doigt parfaitement reproduites ; le doigt retiré du moule, à la manière ordinaire, ces lignes eussent disparu, le doigt eût été de grosseur uniforme sur toute sa longueur.

M. Oxley a fait une description détaillée du moulage en question, avec croquis, dans *The Spiritualist* du 26 juillet 1878, aussi MM. Hardinge-Britten dans *Nineteenth century miracles* (*Manchester*, 1884, *p.* 204).

Outre ma correspondance avec MM. Reimers et Oxley, M. Oxley m'envoya

un croquis du premier moulage obtenu du pied de *Bertie*, et *celui du pied du médium*, pris par lui-même.

Le moulage original du pied de « Bertie », en ce qui concerne la longueur du pied, coïncide avec la longueur du pied de « Bertie ».

Voici les réponses que j'ai reçues de M. Oxley; elles contiennent des particularités intéressantes.

65, *Burg New Road*, *Higher Broughton*, *Manchester*, 24 *mars* 1886.

Cher monsieur, vous trouverez ci-joint le croquis du lieu des séances; il y avait une porte dont la clef fut toujours enlevée au commencement des séances par moi; la chambre était éclairée par une fenêtre donnant sur la rue, et je pris des dispositions pour la convertir en cabinet noir. Les jalousies vénitiennes descendues, volets intérieurs fermés et verrouillés, nous appendîmes une étoffe noire que je clouai solidement sur la fenêtre pour exclure toute lumière extérieure.

Il était impossible au médium d'enlever ces fermetures sans faire du bruit; assis près du rideau, nous l'eussions entendu : il n'eût pu atteindre le sommet, debout sur sa chaise.

Nous entendions continuellement le clapotement de l'eau derrière le rideau. Nous pesions la paraffine avant la fusion; après l'obtention du moule, le poids du tout coïncidait, prouvant que le moule avait bien été fait derrière e rideau. Les moules obtenus sont parlants. Si ces moulages peuvent être faits par une méthode connue, qu'on le fasse devant nous.

Pour ce qui concerne le doigt du pied qui recouvrait l'autre, l'esprit qui l'a produit l'avait ainsi et le médium n'en avait pas de même à ses pieds; les doigts des pieds de M. Firman, sont plus longs, n'ont pas le même caractère. L'esprit projetait son pied, avec le moule, hors du rideau; dès que je l'avais saisi, immédiatement le pied était retiré, le moule me restait dans les mains. WILLIAM OXLEY.

65, *New Road*, *Higher Broughton*, *Manchester*, 17 *mai* 1886. En voyage depuis cinq semaines, je rentre, ce qui vous expliquera pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre.

Les moules des mains et des pieds étaient sur les membres des formes matérialisées quand elles les projetaient hors du rideau; je les ai vus suffisamment pour certifier ce fait. La forme matérialisée me dit : « Prenez »; je le fis et les corps, ou membres, furent retirés, ou dématérialisés, les moules me restant dans les mains. J'ai vu, et j'ai toujours reconnu les mains de *Lily*, des mains de différentes autres dimensions, quelquefois pas plus grandes que celles d'un vigoureux enfant; à d'autres moments elles étaient d'une jeune femme; je ne crois pas que deux apparitions fussent exactement les mêmes, je savais qui c'était, et n'ai jamais confondu Lily avec d'autres

formes ; je savais, par une longue expérience, que ***la dimension et la construction de la forme dépendaient des conditions fournies par le cercle.***

Si un étranger était présent je pouvais toujours noter une différence ; les formes étaient partiellement défectueuses, soit par la tête, soit par le buste ; d'autres fois elles étaient parfaites des pieds à la tête, tout dépendait des conditions. La main elle-même, étrange mélange de jeunesse et d'âge, me prouvait que ces formes matérialisées doivent plus ou moins partager la caractéristique du médium ; celles du médium sont différentes de celles que vous possédez, autant qu'il est possible que deux choses diffèrent entre elles.

Fréquemment j'ai vu la figure que j'ai reconnue être celle de *Lily*, dans deux autres maisons.

Dans la maison de M. Gaskel, je vis une fois cette forme se matérialiser et se dématérialiser sous une bonne lumière, en se tenant dans l'air, et non les pieds sur le plancher, comme s'ils étaient flottants. Je les touchais avec mes mains, et sentais les formes et la douceur des vêtements ; j'étais chez le Dr M...

La forme avait environ trois pieds de haut, en cette occasion. Ces faits, n'affectent point la sincérité du phénomène dont nous avons tous des preuves persistantes.

Je suis, cher monsieur, votre très sincère

(*A suivre*) WILLIAM OXLEY : A. AKSAKOW.

LA SOCIÉTÉ DU FAMILISTÈRE

Jugée par M. VAVASSEUR, avocat à la cour d'appel de Paris
Auteur du « *Traité des Sociétés civiles et commerciales.* »

I

Nous parlions dernièrement de la solidarité du capital et du travail, impuissants l'un sans l'autre à rien produire ; mais solidarité ne signifie pas nécessairement alliance, surtout alliance cordiale ; aussi lorsqu'il s'agit de répartir le bénéfice obtenu en commun, la guerre s'allume et trop souvent l'un a la part du lion, l'autre étant réduit à la portion congrue.

Depuis l'avènement de la grande industrie, le débat s'envenime ; car il n'y a plus deux hommes en présence, un ouvrier et un patron ; celui-ci a disparu dans la société anonyme, être impersonnel et sans âme, aux yeux duquel l'ouvrier n'est plus qu'un instrument, auxiliaire et serf de la machine. Tel est le thème habituel et facile des revendications socialistes.

En théorie, l'accusation peut se soutenir ; cet organisme anonyme est, par nature, insensible et implacable ; mais heureusement il est mû et dirigé par

des hommes, à nous semblables, ayant comme nous des sentiments humains, et l'ayant souvent prouvé, tantôt par des subventions aux caisses de secours, tantôt même par des participations dans les bénéfices.

*
* *

C'est un réel progrès dans nos mœurs industrielles, on ne saurait le nier sans injustice. Toutefois, subventions et participations ont un défaut commun, c'est d'être volontairement concédées ; aux yeux du peuple travailleur, ce sont des chartes octroyées par le bon plaisir, et il veut une constitution soumise à son agrément ; il est en dehors du contrat social et il demande à y entrer. En un mot, il veut être associé ; à ce prix seulement sera réalisée l'alliance du capital et du travail.

Il s'est trouvé, en France, un homme qui a osé tenter cette grande expérience, et qui vient de mourir, avec la consolation suprême d'y avoir réussi, c'est M. Godin, le fondateur du *Familistère de Guise.*

Dans ce mot même, il y a comme un indice de la pensée-mère de l'œuvre, car il éveille le souvenir du *Phalanstère* de Fourier, dont peut-être M. Godin fut un disciple. Mais celui-ci, à l'idée de phalange humaine, embryon de la société future, a préféré l'idée plus touchante de famille, modifiant d'ailleurs la chose avec le mot, en expurgeant les fantaisies, les « passions mécanisantes », même cette jolie « papillonne », si bien trouvée pour nommer l'amour du changement qui est au fond de tant de cerveaux.

Fourier répartissait les bénéfices acquis, par douzièmes, entre les trois facteurs de la production : il en donnait 5 au travail, 4 au capital et 3 au talent. C'était une proportion arbitraire ; et M. Godin en a cherché une autre rigoureusement logique et mathématique, basée sur l'assimilation du salaire du travail à l'intérêt du capital ; l'homme est un capital vivant, producteur de salaires, de même que le capital argent est producteur d'intérêts ; le bénéfice est donc réparti proportionnellement au montant des salaires et intérêts payés pendant l'année ; et à Guise, ce mode de répartition donne huit fois plus au travail qu'au capital. Il est prélevé toutefois 25 0/0 au profit du talent, personnifié dans l'administrateur gérant qui a 4 0/0 et dans les membres des divers conseils qui se partagent les 21 0/0 de surplus.

Les parts des bénéfices sont représentées par des titres qui donnent un droit dans la copropriété sociale ; et les travailleurs, employés et ouvriers, sont ainsi devenus successivement propriétaires de la plus grande part du fonds social.

N'oublions pas ces institutions de mutualité qui fonctionnent pour les sociétaires à tous les âges de la vie, ce qu'on appelle la Nourricerie, le Pouponnat, le Bambinat, des écoles, un théatre, tout cela dans un établissement

unique, grandiose, où la plupart peuvent être logés. C'est le palais du Familistère et le triomphe de l'association.

*
* *

Pour concevoir et organiser une telle entreprise, il ne fallait pas seulement, chose déjà rare, un homme d'abnégation, mais un homme de foi. Et le fondateur du Familistère avait foi à tout ce qui est grand et noble, à la justice, à l'humanité, à Dieu même, tout démodé qu'il soit selon certains beaux esprits, blasés plus que sceptiques. En tête des statuts, il y a une déclaration de principes qui les ferait sourire de pitié, et qui débute par cette invocation, fort belle à notre avis : « Pour rendre hommage à Dieu, Etre suprême, « source et principe universel de la vie ; pour glorifier la vie elle-même, et « pour servir à l'avènement de la justice parmi les hommes, les présents « statuts sont établis, etc. »

Il y a, dans cet esprit, un côté mystique et religieux, mais aussi et parallèlement, un grand sens de la réalité qui en assure l'équilibre. L'homme fort est, dit-on, celui chez qui l'imagination et la raison sont unies dans une exacte pondération. On n'est pas éloigné de croire que le fondateur du familistère a été cet homme, lorsqu'on a parcouru l'ensemble des statuts, divisés en deux parties, dont l'une est consacrée à l'affirmation du principe philosophique et l'autre à l'établissement des règles juridiques qui doivent en rester la fidèle application.

Pour formuler ces règles, il ne fallait pas seulement subir les exigences d'une législation qui n'avait rien prévu de pareil, mais rechercher, sur un terrain neuf, comment on établirait les assises de cette alliance offerte par le capital au travail. De nouveaux rapports allaient naître entre l'ancien propriétaire et ceux qu'il élevait à son niveau ; quelle part devait-on faire à l'autorité nécessaire pour la direction ? quelle part au contrôle ? Là, se dressait ce problème, fondamental dans toute association rationnelle, comment concilier avec le bien social la liberté individuelle de chacun des associés ? Puis, ces nouveaux venus, salariés d'hier, devrait-on les admettre tous à la fois, sans un choix, sans un noviciat, et parmi eux n'y aurait-il pas de distinction, de classification à établir ?

Nous dirons comment le fondateur a résolu toutes ces questions ; il y a là un curieux sujet d'observation et d'étude, non pas seulement pour les jurisconsultes de profession, mais pour tous ceux qui ne se désintéressent pas de la philosophie sociale, même aussi et surtout pour les politiciens, qui pourront y puiser les règles de conduite, applicables aussi bien au Gouvernement des Etats qu'à celui des associations privées.

II

Les statuts du *Familistère de Guise* ne contiennent pas moins de 142 articles, avec un règlement général qui en a 103. Mais il faut dire, à la décharge du Fondateur, qu'il s'agissait d'une conception nouvelle, originale, et devant avoir à ses yeux une bien autre importance que celle d'une simple association privée, puisqu'elle devait offrir au monde « un exemple pratique de la possibilité de l'harmonie sociale » par la réconciliation du capital et du travail ; pour cet homme de foi sincère, c'était le type de la Société de l'avenir, la première monade de l'humanité nouvelle Aussi, dans cet amas un peu touffu de règles statutaires, souffle-t-il comme un vent généreux de concorde, de fraternité et même de liberté qui déguise et adoucit singulièrement pour chaque individu, la tyrannie habituelle du lien social.

Il y avait pourtant une grave difficulté juridique, c'était de faire cadrer avec notre loi positive cette œuvre d'aspiration vers l'idéal. Le Fondateur y a réussi, à notre avis, *en se plaçant sous le régime de la* commandite simple, *qui a échappé jusqu'ici à la manie règlementaire ; car elle ne comporte que ces deux règles essentielles : un gérant, maître de l'affaire mais responsable ; et des bailleurs de fonds, armés du droit de contrôle et de conseil mais ne pouvant s'immiscer dans la gestion, n'ayant conséquemment que voix consultative.*

C'est, dira-t-on, la monarchie ancienne, avec un Conseil donnant des avis, et un Parlement des remontrances.

Non, car le Roi était irresponsable, inamovible et ses descendants comme lui à perpétuité. Le seul contrepoids c'était, ce fut la Révolution.

Ici, le Gérant est révocable, ce qui est le caractère essentiel du mandat démocratique. Il peut être déposé par l'assemblée générale, qui statue souverainement sans appel ; et l'assemblée générale; c'est le suffrage universel en exercice, car elle est composée de tous les associés et chacun n'a droit qu'à une voix. La révocation doit être motivée bien entendu, mais les cas prévus sont nombreux et il suffit pour l'encourir d'avoir négligé de réunir les Conseils ou assemblées de l'association, ou de tenir les procès-verbaux de leurs avis.

C'est qu'aux yeux du Fondateur, ce n'est pas là une infraction minime. Il s'est défié de l'omnipotence du Gérant, quoique ce fut lui-même, et il l'a obligé, il s'est obligé de consulter, dans nombre de cas nettement spécifiés, tantôt l'assemblée générale, tantôt le Conseil de Gérance, les Conseils du Familistère ou de l'industrie, et les avis exprimés sont obligatoires pour lui. C'est la garantie constitutionnelle contre l'abus possible du pouvoir personnel.

Comment, dira-t-on, concilier de telles restrictions avec notre loi de la

commandite qui, en défendant aux commanditaires l'immixtion, leur impose par là même l'inaction ? Ici, il a bien fallu faire une concession à la loi et *les statuts s'inclinant devant la jurisprudence, ont décidé que, vis-à-vis des tiers, le Gérant demeurerait libre d'agir, mais sous sa responsabilité.*

Quelle merveilleuse abnégation de la part de ce fondateur, qui, autant que la loi le lui permet, s'efforce de diminuer son autorité, pour la subordonner à celle de ces affranchis d'hier, dont il fait ses égaux ! Quelle confiance dans la sagesse, dans la raison, immanentes en l'être humain ! Quelle foi en notre humanité, tant décriée et au sein de laquelle il cherche et trouve des hommes dignes de participer avec lui à l'édification de la nouvelle cité sociale ! Là, est en partie le secret de son succès ; ces collaborateurs d'élite, il a su les faire surgir par des noviciats, par des concours, par l'élection. Il y a une série d'épreuves si habilement ordonnées qu'elles pourraient servir de modèle dans toute association grande ou petite, politique ou privée.

Ajoutons, pour être complet, que M. Godin s'était réservé la Gérance pendant sa vie ; mais la royauté viagère de Romulus n'a pas nui à la prospérité de la ville qu'il fondait. Le Familistère qui, lui aussi, marche à la conquête d'un monde, saura profiter de cette forte impulsion originelle. Sera-ce à l'abri de la même constitution ? ou le spectre de la révision, qui trouble aujourd'hui tant de cerveaux, va-t-il pénétrer dans la place, sous prétexte de la fortifier mais au risque de la détruire ? *Di, avertite numen.*

LES RELIGIONS INFAILLIBLES (1)

Au delà des vieux monts j'entends un glas qui sonne,
Quel est donc ce grand mort qui n'a pas de tombeau ?
Qui gît abandonné sans émouvoir personne,
Et n'a, pour éclairer l'ombre qui l'environne,
En haut, pas une étoile, en bas pas un flambeau ?

Des palais écroulés dans un marais immonde
Lui font un lit de fange et de marbre glissant ;
Son linceul dont les plis pourraient couvrir un monde
Dans la noire épaisseur de cette nuit profonde
Jette un sombre reflet d'or, de pourpre et de sang.

On sent autour de lui comme une odeur fétide
De peuples égorgés et de bûchers éteints ;
L'anathème est encor sur sa lèvre livide
Et, de son bras raidi qui s'étend dans le vide,
Il semble nous montrer d'effroyables destins.

---

(1) Poésie obtenue en état de somnambulisme par Mme veuve Jaumein, de Liège, le 14 septembre 1888.



Le glas répercuté de royaume en royaume
Roule à travers l'Europe et, franchissant les mers,
Porté sur l'Océan par un vaisseau fantôme,
Va faire tressaillir, atôme par atôme,
La cendre des Incas dans les Pampas déserts.

La Mecque, Bénarez, toutes les villes saintes
Sous leurs temples géants sentent le sol trembler,
Les autels de granit et les coupoles peintes
Chancellent sur leur base et mugissent des p intes
A leurs dieux impuissants qui les laissent crouler.

le Lama d'Asie en son palais magique
Que la faulx de la mort n'a jamris visité
Interrompt un moment son lugubre cantique
Pour écouter au loin cette voix métallique
Qui lui prédit la fin de son éternité.

Et les dogmes de peur, et les dogmes de haine :
Torture, enfer, néant, dieux jaloux, dieux vainqueurs
Et toutes ces fureurs de la démence humaine
Se dissipent enfin devant l'aube sereine
De l'Idéal nouveau qui rafraîchit nos cœurs.

UN AMÉRICAIN MÉDIUM A ARDOISES

Le journal *Golden Gate* (*Porte Dorée*) de San Francisco, Californie, dans son numéro du 25 août dernier, donne le portrait et publie la biographie d'un jeune médium américain nommé Fred. Evans. Ce médium excelle, paraît-il, dans la production d'écrits et de dessins indépendants sur l'ardoise. Ce ne fut qu'en 1885 que ce jeune homme connut notre doctrine et devint un instrument pour les esprits. Avant, il était marin et ne s'occupait guère des mystères occultes. Il y a deux ans il se maria à San Francisco avec Mlle Agnès Stance, excellent médium aussi, à incarnation et à preuves. Depuis cette époque ses séances *publiques* données çà et là, mais en Californie seulement, ont été très fréquentées. Sa manière de procéder consiste en ceci : — faire nommer par l'auditoire un comité de trois personnes, à qui les ardoises, ficelées ou scellées, sont données par ceux des assistants qui désirent avoir des preuves. Souvent il arrive que le médium ne touche pas aux ardoises, ce qui n'empêche pas que l'écriture, etc., se fasse tout de même ; ordinairement les communications sont écrites d'une manière capricieuse, en zig-zag, quelquefois il y en a de vingt à trente sur une seule ardoise, lesquelles sont à l'adresse d'autant de personnes dans l'auditoire. En présence du célèbre professeur anglais, Alfred Russell Wallace, un portrait du *père* Pierrepont, grand prédicateur américain, décédé, fut exécuté sur une des ardoises, avec

des écrits en différentes couleurs, quoiqu'il n'y eût aucun crayon à l'intérieur; dans un de ces cas on constata trente-trois nuances différentes. Dans une autre circonstance des communications furent obtenues en douze langues différentes — en chinois, en hébreu, en grec, etc.

Il y a dix-huit mois l'esprit Saint-Clair, un des guides de ce médium, et qui avait été peintre sur terre, annonça qu'il se préparait à produire des photographies permanentes sur les ardoises. Le fait s'est vérifié dernièrement. Non seulement des esprits ont été ainsi photographiés, au nombre de trois ou quatre, sur chaque ardoise, mais des mortels aussi. Et, l'esprit ajouta : « — Je puis refléter l'image d'un vivant sur un nuage et là avec un esprit à côté de lui photographier les deux à la fois ». Toutes ces expériences se font en pleine lumière et sans trucs d'aucune espèce. On a constaté que l'esprit produisait à l'intérieur des ardoises une légère couche, comme un vernis, et que les portraits étaient fixés dans cette substance — et non à la surface.

Ce médium est allé, dit-on, avec sa femme, en Australie, pays où l'on s'adonne beaucoup au Spiritisme. Il y a eu un grand nombre de médiums américains et anglais qui sont allés dans ce pays. HENRY LACROIX.

L'ESPRIT DE L'ESPRIT

Monsieur Alexandre Weill, notre F. en spiritualisme vient de publier sous ce titre, un grand nombre de sentences et pensées extraites des œuvres des plus spirituels auteurs.

Plusieurs de ces maximes sont suivies de remarques et commentaires dus à la plume de M. A. Weill lui-même, et cette partie de l'ouvrage en est, nous le croyons, une des plus remarquables.

Il nous est impossible d'analyser le volume tout entier; les quelques passages qui suivent permettront à nos lecteurs d'apprécier la forme générale de cette œuvre intéressante.

Dès les premières pages, l'auteur démontre que, si l'homme peut agrandir son intelligence par l'étude et fortifier sa santé par un bon régime, il lui est impossible d'acquérir de l'esprit et de changer de constitution.

L'esprit, dit-il, est à l'intelligence ce qu'est la mélodie à l'harmonie. On apprend à harmoniser des sons tandis que la mélodie est fille de l'inspiration. L'intelligence et l'esprit réunis composent des chefs-d'œuvre immortels.

Page 9. L'esprit est un idéal divin de grandes choses, de grandes pensées et de grands sentiments. Sans doute, le véritable esprit a toujours été et sera toujours fort rare, cependant il y a des hommes d'esprit à toutes les époques de l'histoire des peuples, parce qu'il y a toujours, en ce monde, des âmes aptes à recevoir le souffle divin, c'est-à-dire l'Esprit.

Page 12. Seuls, les hommes d'esprit peuvent être des hommes de génie; dans la langue sacrée, le mot génie se traduit : esprit.

Page 16. L'esprit seul met en lumière, ce qui s'exprime en hébreu par le mot : créer. L'esprit compare, juge et donne une forme à la création. L'esprit seul est créé à l'image de Dieu.

Page 22. L'esprit est le roi de l'humanité, il représente l'ordre qui a créé la liberté.

Page 26. Un homme vertueux est celui qui a l'esprit de savoir se passer des autres et de se suffire à lui-même, ne se laissant jamais inquiéter par l'ambition et les soucis qu'elle traîne à sa suite

Parmi les preuves à l'appui de la prédominance de l'esprit sur le progrès des peuples, M. A. Weill cite ces mots de Voltaire, au sujet des sectaires religieux : — Ils me demandent par quoi on remplacera leurs superstitions et leur sanglant fanatisme?... Voyez-vous l'homme pris par un tigre qui lui saute à la gorge et se demandant : Par quoi le remplacerai-je?

Page 57. L'auteur s'adressant un jour à Mme de Girardin lui disait : Convenez que la véritable force de la femme est dans sa vertu. — Oui, répondit-elle, la vertu des femmes est la plus belle invention des hommes.

Elle aurait pu ajouter que toutes les femmes seraient vertueuses si elles avaient assez d'esprit pour juger, comme le fait M. A. Weill, que presque tous les hommes sont des sots.

Nous admirons le courage de cet écrivain qui ose nous dire de grosses vérités, nous le remercions d'avoir bien voulu mettre à la portée de toutes les intelligences le résultat de ses propres études sur l'esprit humain; néanmoins, qu'il nous soit permis d'exprimer un regret, au nom de tous les lecteurs de cette œuvre originale : Une trop grande place y est donnée à l'esprit des autres ; comme M. A. Weill nous avertit qu'il a gardé le sien, nous espérons qu'un prochain volume, ne contenant que ses pensées et opinions personnelles, nous donnera le plaisir d'admirer toutes les ressources et les richesses du véritable Esprit. H. P.

ESSAI DE PHILOSOPHIE UNIVERSELLE

par Mme Ersylie Dufaut (1).

Nous devons féliciter Mme Ersylie Dufaut du courage qu'elle a de se déclarer spirite — bien qu'il faille à cela moins d'héroïsme que jadis.

Et nous devons la remercier d'avoir publié un livre simple et clair, fait pour donner à ses lecteurs le désir de pousser plus loin leur étude du spiritisme.

Dans son *Essai de philosophie* (le mot : universelle ne nous paraît pas justifié) Mme Dufaut raconte comment elle est devenue spirite. C'est l'histoire de beaucoup d'âmes honnêtes, d'abord maintenues sous le joug fanatique d'une Eglise, et qui s'éclairent peu à peu.

Peut-on être spirite et rester catholique? Sujet délicat. Nous l'aborderons quelque jour si Dieu nous prête vie. En attendant, disons qu'on peut appartenir à n'importe quelle religion et croire aux Esprits, même à leurs manifestations. Mais, pour être spirite, il ne suffit pas de croire aux Esprits, il faut se rendre compte de leur enseignement et en profiter. Le spiritisme est une école de morale en même temps qu'une vive lumière jetée sur

(1) En vente à notre librairie, 74 pages. Prix : 0 fr. 30.

les ténèbres de l'autre vie. Qui le comprend bien, peut à notre avis, se passer de tout autre enseignement.

Mme Dufaut nous dit qu'elle avait trouvé admirables les ouvrages d'Allan Kardec, mais que, pour devenir spirite, il lui manquait la démonstration par les faits. Un jour, pendant une maladie, elle entendit très distinctement la voix d'un esprit lui dire : « Courage, mon amie, courage, la vie est si courte ! » De ce jour, elle fut absolument gagnée à la cause spirite, et plusieurs autres faits constatés par elle ou obtenus par d'autres, fortifièrent sa conviction et la rendirent inébranlable.

Depuis lors, Mme Dufaut répand les consolations et les espérances du spiritisme chaque fois qu'elle rencontre une âme blessée par le doute ou accablée par la souffrance. Aujourd'hui elle apporte sa pierre à l'édifice spirite par la publication de son *Essai de philosophie*, abrégé de ses connaissances, petit livre rempli de faits et d'arguments, que nous recommandons à tous ceux qui aiment le vrai uni au simple. Point de recherche littéraire dans cet ouvrage, mais un style clair exposant bien les idées, beaucoup de bon sens, et le désir d'être utile — tout à fait réalisé.

A. Laurent de Faget.

NÉCROLOGIE

M. Soyer, J. président de l'Union spirite, à Reims, nous annonce le décès de Mlle LONDAT *Antoinette* ; le corps de la mignonne fillette a été conduit au cimetière par nos F. E. S. si dévoués de la ville de Reims; nous serrons cordialement la main à la famille de M. Londat.

A Paris, est décédée la femme d'un homme de bien, du regretté *médium* ADOLPHE DIDIER, magnétiseur bien connu ; une bonne pensée à cette dame si distinguée, à cette spirite convaincue, aussi à Mlles Adolphine et Antoinette, ses filles bien-aimées, si méritantes à tous les titres. Ce sont des sœurs en spiritisme.

Nous recevons la lettres de faire part de *M. Emile Malet*, officier supérieur et ancien professeur de science militaire aux école d'artillerie, lettre qui nous annonce le décès de sa chère compagne, née CAMILLE DE MOMMEROT, à l'âge de 70 ans ; le médium des *Vies mystérieuses* est parti,pour contrôler, *in anima vili*, tout ce que ses guides lui ont dicté sur la vie sidérale, dans les communications si remarquables que nos lecteurs ont commenté et apprécié; inclinons-nous avec respect devant cette tombe d'une femme de cœur dévouée à la Cause, qui a porté sa pierre à l'édifice spirite. A. M. E. Malet, à ses enfants, toute notre sympathie bien fraternelle.

Mme PARKER, de Boston, conférencière en philosophie, et médium, professe en philosophie, nous dit-on, des idées toutes particulières qui appellent l'attention ; elle est descendue, 37, quai des Grands Augustins, à Paris.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
LE PHARAON MERNEPHTAH, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE — N° 20 — 15 OCTOBRE 1888.

AVIS : Toutes les correspondances, manuscrits, réclamations, doivent être dirigées 1, *rue de Chabanais, nouvelle adresse* de la Société et de la librairie et Revue spirite.
Cette année, le jeudi, 1er novembre, LES ABONNÉS sont conviés à la *commémoration des morts*, à 2 heures très précises, 1, rue de Chabanais. LES PERSONNES INVITEES SERONT SEULES ADMISES A LA SÉANCE.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

ET DE SON BUT MORAL, SOCIAL ET POLITIQUE.

Discours prononcé le 11 septembre 1888, au Congrès international de Barcelone, par *M. Jean Hoffmann*, docteur en philologie, à Rome, secrétaire de l'Académie internationale des études spirites de Rome.

Mmes et MM., Sœurs et Frères en croyance : Au nom de l'Académie internationale des études spirites et magnétiques de Rome, au nom des spirites italiens, je salue mes frères en croyance, réunis ici parmi les fils de la noble et généreuse Espagne.

Et d'abord, excusez, chers MM. et frères, l'un des plus humbles adeptes du Spiritisme, s'il vient élever sa voix parmi vous, vaillants et illustres apôtres de la Doctrine, mais j'aime à exprimer hautement ma respectueuse reconnaissance et payer un tribut d'admiration au Comité exécutif du Congrès international, à son illustre Président le Vicomte de Torres Solanot, auquel j'adresse particulièrement mes hommages sincères et dévoués ; à tous ceux, enfin, qui ont bien voulu nous inviter à prendre une part active à leurs travaux, et offrir aux spirites le moyen le plus propre et le plus sûr pour les rassembler sous le drapeau du progrès et de la charité.

La charité n'est-elle pas le dernier mot de tous les pionniers ardents et sublimes du progrès ? N'est-elle pas le cri de ralliement de tous ceux qui ont compris le but de la vie, et qui sont venus, missionnaires de la vérité, éclairer notre route? D'ailleurs, je dirai avec Rückert :

So stark ist Liebesmacht, dass selber Gottliebeigen
Dahin, wo er geliebt sich fühlt, sich muss neigen.

« Si forte est la puissance de l'amour, que Dieu même, amour suprême, est obligé de s'incliner vers le point où il se sent aimé. »

Tout nous invite donc à nous aimer, à nous entr'aider; c'est la nécessité du progrès, du besoin d'ouvrir notre cœur à toutes les grandes et nobles aspirations de l'âme, de la solidarité qui nous lie, du besoin que tous ont de tous, de notre cœur, de notre raison, de notre intérêt même. Ah ! qu'il serait beau, tandis que les adversaires de la Doctrine se moquent de nos efforts, de notre but, de voir tous les spirites de bonne volonté se tendre la main, s'associer sincèrement, loyalement, sans arrière-pensée, pour travailler désormais avec la même ardeur, à la même œuvre et annoncer la vérité à ceux qui l'ignorent, éclairer le chemin de l'avenir devant ceux qui ne voient de toute part qu'abîme et ténèbres ! Telle est la tâche qui doit nous décider à sortir de notre isolement, à nous grouper en un solide faisceau, à travailler incessamment, sans faiblesse, sans crainte, avec amour et confiance; souvenez-vous, mes frères, de l'apologue des verges. Notre œuvre n'atteindra son parfait développement que le jour où toutes les forces, aujourd'hui éparses, se seront associées pour poursuivre d'un commun accord le même but.

Et voilà pourtant d'où émane la nécessité de se réunir, de se confondre dans un même sentiment de concorde et de tolérance; voilà le plus strict devoir de tous les spirites qui aiment sincèrement le progrès et la vérité, de tous les hommes de cœur qui se coudoient dans les pénibles travaux de cette vie, des philosophes, des philanthropes, des législateurs ; et voilà le vœu dont notre Vénéré maître Allan Kardec a demandé toujours l'accomplissement à la suprême Providence.

Union, fraternité, solidarité, liberté, telles sont nos sincères aspirations pour l'avenir même de la société entière; et nous, spirites, nous devons concourir à leur réalisation, puisque c'est notre incontestable devoir, avec toutes les ressources de l'esprit, les forces de l'intelligence, celles du cœur, et surtout par l'exemple.

Dans la lutte : du progrès contre l'ignorance, la superstition , le scepticisme, l'orgueil, les avances barbares des institutions désormais pourries du moyen-âge, du dogmatisme de la science officielle, de l'intolérance des églises constituées, des invectives des adversaires de la liberté de conscience, des railleries des ignorants et des envieux, de l'art ténébreux de celui qui sème la défiance et la haine entre nation et nation, entre frères et frères, nous répondons avec l'exemple imperturbable et sublime de nos sentiments de solidarité fraternelle, de notre tolérance, de notre amour inébranlable pour tout ce qui est vrai, bon et beau. Entre spirites il n'y a pas de nationalité ; il n'y a ni Espagnols, ni Français, ni Allemands, ni Anglais, ni Russes, ni Italiens. Pour les spirites il n'y a pas même de sauvages; le but de notre œuvre nous fait franchir d'un seul bond les frontières politiques, ces entraves à l'accomplissement de la grande œuvre humanitaire d'il y a un siècle,

de nos frères de la France. Nous sommes tous fils de la grande nation universelle, de cette grandiose patrie qui, à son tour, dans le Grand Tout de la vie, n'est qu'une humble et petite partie de la république sidérale.

Mais venons à ce qui nous préoccupe actuellement :

De quoi s'agit-il aujourd'hui, dans ce Congrès international? D'établir, peut-être, le caractère scientifique du Spiritisme? D'étudier, peut-être, les moyens plus sûrs et plus pratiques de propager la connaissance de sa Doctrine? Pas du tout; ni l'un ni l'autre.

Au point de vue scientifique, le Spiritisme considéré comme science positive, a désormais reçu une sanction officielle, grâce aux expériences rigoureuses de l'élite des savants. Les faits ne sont pas une opinion, MM., et les recherches spéculatives de Crookes, de Wallace, de Zollner, d'Aksakoff, de Hare, de la Société dialectique de Londres, etc., ont le cachet d'une vérité axiomatique. Le premier point est donc hors de question.

S'agit-il de la deuxième question?

Mais, chers Messieurs et frères, toute doctrine, « qui ne pose en principe absolu, que ce qui est démontré avec évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation; qui touche à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles elle prête l'appui de ses propres découvertes, s'assimilera toujours (c'est dans l'ordre naturel des choses), toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elle soient, arrivées à l'état de vérité pratique et sorties du domaine de l'utopie; sans cela elle se suiciderait; en cessant d'être ce qu'elle est, elle mentirait à son origine et à son but providentiel. »

« Le Spiritisme (ce sont les paroles de notre Vénéré Maître) marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur ce point, il se modifierait sur ce point: si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte. » Le Spiritisme émergera toujours pur et brillant, parce que Dieu en a déposé le germe qui ne saurait être destructible du fait de l'homme. Ce sont des grandes Doctrines, dont on peut dire que, plus elles sont véritablement fortes, plus elles sont véritablement justes.

« C'est une nouvelle phase qui va commencer pour notre Doctrine ; et de nouveaux horizons vont s'étaler à nos yeux. La phase de l'expérimentalisme étant presque achevée, la phase sociale doit désormais nous occuper : il faut bâtir un nouvel édifice social, il faut reconstruire et régénérer le passé, travailler à faire un monde nouveau, renouveler l'organisme vicieux et presque ébranlé de cet être chétif et malade qu'on appelle humanité; il faut s'opposer avec ardeur au courant qui menace de nous engloutir dans les abîmes du nihilisme, ce marasme affreux qui affecte la société de nos jours ; il faut

distribuer et répandre avec égalité, dans tous les rouages des institutions sociales, la sève ardente et productrice qui découle de notre Doctrine. »

Tel est le rôle qui s'impose au Spiritisme dans cette nouvelle phase.

« Ce rôle, selon M. Ch. Fauvety, lorsqu'on sait s'en rendre compte, et qu'on veut le remplir en vue d'une fin, consiste évidemment à introduire dans la circulation sociale, soit par l'éducation, la presse, la parole, soit par l'action législative, administrative ou gouvernementale, les éléments organiques, les principes assimilables propres à modifier les courants des forces sociales et l'état général de l'organisme, de façon à l'influencer dans tel ou tel sens, et à le pousser dans telle direction de préférence à telle autre. »

« C'est ainsi qu'on arrive à faire pencher l'équilibre vers la hiérarchie ou vers l'égalité, vers la justice ou vers la fraternité, et qu'on peut faire la part plus grande, soit à la centralisation, soit au libéralisme, selon qu'on est plus partisan de l'ordre que de la liberté, ou qu'on préfère celle-ci à celui-là, et qu'on a su entraîner l'opinion de ce côté. »

Le caractère des lois de la nature, et de celles de la conscience, non de celles dites positives, décrétées par les hommes selon les besoins, les passions et les circonstances, est d'être universelles dans la série des rapports qu'elles embrassent ; et pourtant les principes sociaux qui ressortent du Spiritisme considéré comme loi de la nature, et qui tiennent à la fois du monde moral et du monde physique, sont en conséquence eux-mêmes universels.

Voici, du reste, les principes que nous tenons pour essentiels à la vie des sociétés :

Ordre et liberté. — Hiérarchie et égalité. — Justice et fraternité. — Capital et travail. — Propriété et mutualité. — Solidarité et progrès.

Ces principes sont comme l'étoffe dont est fait l'organisme social, ils peuvent non-seulement supporter l'épreuve de l'universalisation, sans rencontrer la contradiction logique ou sans aboutir au nihilisme, au néant, mais être même élevés à la hauteur de l'*absolu*, former des lois pour la vie sociale, concevoir des rapports universels d'ordre, de justice, de travail, de liberté, de solidarité, de progrès, etc.; ce serait établir des principes destinés à devenir la source des droits et des devoirs des hommes réunis en sociétés.

Cette tâche, la Doctrine spirite doit l'accomplir dans la nouvelle phase qui, dans ses applications pratiques, doit être éminemment *morale, sociale et politique*. Voilà le moment de montrer la force de notre union, de notre caractère et la puissance de notre Doctrine.

Ce ne sont pas seulement des idées qu'il nous faut soulever, mais aussi des sentiments.

Il faut nous aimer tous d'abord, et apprendre à ceux qui rient aujourd'hui

des lyrismes du cœur, combien ce sentiment fait la vraie joie pour l'individu, comme la prospérité pour la nation. Il faut suppléer à tous les systèmes d'éducation par de nouveaux systèmes, dans lesquels prédominera une loi d'amour par-dessus toute autre loi. Il faut parler de cette loi d'amour à nos enfants, avec les sentiments qui ennoblissent, et non avec les préjugés qui rabaissent ; il faut les habituer à la franchise, leur inspirer l'horreur de toute passion honteuse, car avec de bons éléments on ne peut pas faire de mauvais sujets. Il faut apprendre à nos fils combien il y a du vrai et du bon dans la morale et la philosophie spirites. Tant que l'homme ne saura d'où il vient, quelle est sa fonction dans le monde, où il doit aller, en d'autres termes, tant qu'il ne se sera pas fait une idée vraie de l'ordre universel, il n'y aura pas de société réellement humaine, ni des peuples réalisant en pleine conscience l'Idéal divin de son humanité.

D'après ce point de vue, la morale spirite nous offre un grand avantage sur tous les autres soi-disant systèmes moraux ; ce qui a contribué à conserver la morale sous un point de vue spéculatif, c'est que les théories, dans cette science, ont été plutôt des preuves de l'esprit des philosophes que des doctrines tirées de la démonstration d'une loi de la nature. Pour donner à la théorie morale le caractère de fixité des théories physiques, il faut en former une théorie morale exacte et scientifique.

La marche des philosophes qui ont formé des théories en physique, est simple et évidente. Ils ont commencé par un examen exact des phénomènes matériels, au moyen d'expériences ; c'est la phase primitive du Spiritisme.

Lorsque Galilée découvrit que les lois des corps présentaient des surfaces directes ou inclinées, il fit voir que ces lois étaient des principes dans les arts mécaniques, et qu'on pouvait les adopter comme une théorie ou doctrine propre à expliquer ce qu'on voyait dans cette branche de la nature.

Lorsque Newton découvrit la gravitation des corps dans l'attraction de la terre, et trouva, par l'expérience et l'évidence, que c'était la loi universelle de la matière, exactement comme un principe dans les arts mécaniques, cette loi devint une doctrine propre à expliquer les apparences dans le système de la nature, et fut appelée théorie de la gravitation.

Or l'analyse et l'induction philosophiques nous ont mis à même de découvrir que la probité, ou la reconnaissance des droits ; la justice ou le maintien des droits, telle qu'elle est prouvée et démontrée par la Doctrine spirite, sont des objets fixes, frappant uniformement la faculté morale qui les accepte sans discussion. Ils sont comme les corps inclinant vers le centre de la terre qui les attire uniformément.

Frères, savez-vous ce que c'est que le Spiritisme dans la vie perfectible de l'humanité ? Précisément c'est le centre de gravitation morale auquel abou-

tissent la recherche du meilleur et du plus parfait, la marche incessante de l'humanité terrestre vers l'universalisation, vers la communion des âmes dans la sainte et divine harmonie de l'éternel concert des êtres et des mondes.

Dès ce moment, il faut donc travailler sans relâche et sans crainte, essayant de réaliser avec toutes les forces de notre activité morale et intellectuelle ce : *gutta cavat lapidem* de tout renouvellement : la transformation morale de l'humanité. Travaillons sans relâche, car le temps passe avec la vitesse de l'éclair, et selon une locution très familière à nos frères espagnols :

« *No se ganô Zamora en una sola hora.* »

Parler de l'influence que notre Doctrine peut exercer dans les questions de caractère social, serait *un portar vasi a Samo, o nottole ad Atene.*

Tous les hommes, quelle que soit leur condition, quels que soient leurs rapports réciproques, peuvent trouver dans la morale spirite des règles d'une pureté et d'une sagesse exceptionnelles. Notre marasme social n'est qu'une conséquence de notre malaise moral ! il n'y a pas de bonnes lois, où la morale n'est qu'une fiction ou un artifice dogmatique.

Il faut s'emparer de l'instruction populaire, s'agiter près de tous les gouvernements pour faire instituer des chaires de philosophie spirite dans tous les centres universitaires et encourager les institutions des familistères selon le système très appréciable de feu notre frère M. Godin. Il faut propager notre Doctrine dans les ateliers, les centres ouvriers, la faire pénétrer jusque dans la mansarde du pauvre. Il faut agir sur les masses par la presse, les conférences, les réunions publiques, pour enseigner la pratique véritable de notre doctrine.

Il nous faut aussi aider, avec une ardeur persévérante, l'œuvre de M.Fauvety, la fondation d'une Eglise laïque et l'organisation d'une Religion universelle, dans laquelle tout homme adorera son Dieu comme il le comprend, et pratiquera sa Religion à sa façon, mais en ne s'éloignant jamais de cette pensée commune : la marche progressive de chacun et de tous dans la perfection et l'édification de l'âme et du corps spirituel de l'humanité, par l'amour, la solidarité et la justice.

Il faut transformer les pénitentiers en instituts de moralisation ; il faut que le coupable soit considéré comme un être malade, qu'on doit soigner et tâcher de guérir et réhabiliter ; il faut que tous les systèmes civils et pénals soient modifiés dans le sens de la charité et de la justice, car, celle-ci, se complète toujours avec celle-là. Il faut substituer le collectivisme à l'individualisme, opposer la puissance du droit et de la raison à la coalition de la force brutale et de la violence.

Et enfin dans le rôle politique, il faut vouloir, afin que les législateurs de la nouvelle génération, portent dans l'exercice de leur ministère, l'empreinte de nos principes ; c'est une tâche des nouveaux temps que l'institution permanente d'un arbitrage international pour la solution des grandes questions entre nations et l'abolition graduelle des armées permanentes et des frontières politiques.

Plus de prix d'honneur aux tueurs d'hommes qui augmentent l'arsenal des barbaries, et trouvent à l'aide des sciences mécaniques appliquées et de la chimie, ces épouvantables instruments de destruction qui rabaissent la dignité humaine au-dessous de celle des anthropophages même! ce sera désormais dans les luttes pacifiques et fécondes de l'amour, de la charité, de l'intelligence, des sciences et des arts, que l'homme développera ses forces.

Jusqu'ici nous avons donné un coup d'œil à l'avenir du Spiritisme, en le considérant comme le *Deus ex machina* de toute transformation morale, sociale et politique ; je finirai en ajoutant peu de mots pour ce qui tient à l'institution d'un centre consultatif.

Où se trouve le dogmatisme, il y a, nécessairement, restriction à la liberté de conscience et exclusivisme, et l'exclusivisme nous amène forcément à l'esprit de secte. Spiritisme étant synonyme de liberté, il nous faut la liberté en tout et pour tous.

Je le crois, le seul et véritable centre de consultation ne se trouve que parmi les esprits supérieurs qui ont donné l'impulsion au mouvement spirite. Chaque groupe spirite doit être libre de se diriger pour avoir des conseils de qui bon lui semble. Du reste il en aura certainement de la part des bons esprits, s'il se tient à la hauteur des conditions morales nécessaires pour les obtenir.

La base du Spiritisme a été posée déjà, par ces mêmes esprits, dans les ouvrages d'Allan Kardec que nous acceptons comme point de départ de tous nos efforts pour le triomphe complet de nos idées. (J'ouvre ici une parenthèse pour exprimer toute ma sympathie fraternelle à M. Leymarie, et à ses collaborateurs, les vaillants et savants continuateurs de l'œuvre du Maître).

Cela dit, nous faisons des vœux sincères pour que notre modeste programme, sans le vouloir imposer à personne, soit mûrement examiné, discuté et modifié par tous nos frères en croyance, et surtout pour que, dans le congrès prochain qui aura lieu, je crois, à Paris, lorsqu'on solennisera le plus grand anniversaire qui soit enregistré dans les annales de l'humanité, tous les spirites réunis en comices fraternels, établissent un *modus agendi*, pour fixer le point de départ de la nouvelle ère de notre Doctrine.

Chers MM. et frères en croyance, il y a près de quatre siècles le grand,

l'immortel voyageur génois, Cristophe Colomb, déployant l'étendard de Castille sur les navires que la noble Espagne avait mis à sa disposition, leva l'ancre pour marcher intrépidement à la découverte d'un nouveau monde; pour l'honneur de tous mes frères espagnols, je souhaite que, de cette glorieuse terre, parte de même, aujourd'hui, l'éblouissante étincelle qui illumine l'ancien monde des idées, et nous amène à la découverte d'un nouveau règne, celui de la charité, de la liberté, de la fraternité et de la solidarité universelle.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

EXTRAITS DU RAPPORT DE L'ADMINISTRATEUR DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE DU SPIRITISME.

28 *septembre* 1888..... « Semer nos idées philosophiques, avoir le moyen de le faire largement, tel est notre but.

« Notre librairie et notre *Revue spirite* ont des amis pires que des ennemis; leurs journaux et leurs livres s'adressent aux anciens abonnés d'Allan Kardec, aux nôtres, et sous la couleur du Spiritisme leur présentent des théories nouvelles que l'expérience n'a pas consacrées, qui tendent à considérer, comme arriérés et inutiles, les chapitres des Œuvres du Maître en désaccord avec leurs théories. Ces amis là, sèment la désaffection, troublent profondément les adeptes du spiritisme, et parmi eux il en est qui ne savent comment se guider au milieu de tant d'affirmations contradictoires.

« Il est utile que le Spirite éclairé devienne un investigateur sérieux, notre doctrine voulant la libre recherche; mais sous le prétexte d'innover, il n'est point sage, ni logique, comme le disait Allan Kardec, de saper dans sa base l'enseignement des esprits, et trop souvent au nom d'idées personnelles, sans sanction, et d'une manière inconsidérée créer des écoles qui manquent de vitalité et n'ont pas leur raison d'être.

« Lire les journaux divers, spirites, spiritualistes, théosophes, c'est se faire la preuve évidente de ce que nous avançons ici ; le Congrès de Barcelone a été d'un avis unanime sur ce point, et c'est ce qui avait engagé la commission exécutive qui a précédé le congrès, à désirer un conseil supérieur, un centre d'action pour écarter, autant que possible, les ambitions et les individualités inopportunes. Les idées de liberté absolue dans la recherche de la vérité ont prévalu dans le congrès; c'est courageux et c'est moderne.

« Les délégués des nations diverses représentées au congrès de Barcelone se disaient : « Chacun veut prendre une branche à ce chêne robuste nommé le Spiritisme, si solidement planté par Allan Kardec, et y réussit médiocrement; mais aussi chacun sème dans les esprits des ferments de dis-

corde et de désaffection; les spirites nouveaux ne sauront bientôt plus à quel philosophe donner crédit! indécis, ils perdront les saines notions du vrai. »

« Nous pensons avec vous, membres de la Société scientifique du Spiritisme, qu'il faut réagir contre ces tendances qui divisent l'école, sans oublier de considérer qûe la doctrine d'Allan Kardec, large, libérale, est toujours ouverte et que ses partisans peuvent, avec calme, étudier toutes les contradictions, s'assimiler les découvertes nouvelles en accord avec la science, la raison et la justice. C'est à ce titre que la *revue* a inséré un long article de M. A. Caron qui faisait la critique des théories nouvelles, votre comité ayant décidé qu'il était bon que nos lecteurs puissent, en connaissance de cause, se rendre compte de ce que notre correspondant, et ami, appelle : *le pain des forts.*

« Les délégués au Congrès international de Barcelone, ont déclaré, à l'unanimité que, après examen des théories nouvelles, l'enseignement spirite d'Allan Kardec, si libéral, si large, qui veut l'étude suivie dans le domaine de la science et pour chaque adepte le développement normal et intellectuel le plus complet, répond à toutes les aspirations et règne exclusivement dans les pays de races latines, comme étant le seul mode d'enseignement pratique et rationnel qui convienne à leur génie, et réponde à sa libre expansion.....

« Veuillez, mes chers collègues, prendre en considération que le congrès de Barcelone, a émis ce vœu, et voté, à l'unanimité, qu'il devait y avoir un congrès spirite universel, à Paris, en 1889, le 1er septembre, pour étudier à nouveau les affirmations et les propositions qu'il avait émises, et les compléter si le nouveau congrès le jugeait nécessaire ; votre délégué, pour lui, personnellement, a dit oui, en ajoutant qu'il présenterait ce souhait et le vœu unanime des congressistes aux membres de la Société scientifique du Spiritisme ; si ce vœu, si nettement formulé par des hommes sages et éclairés, amis dévoués de la cause, a votre sympathie, il vous faudra convier à cette réunion du 1er septembre 1888 les spirites et les spiritualistes qui croient à l'immortalité du moi conscient et aux rapports effectifs des vivants et des morts à l'aide des médiums ; vous leur demanderez aussi, des conseils et leur *participation morale, intellectuelle et matérielle,* à ce grand congrès de la véritable libre-pensée.

« Pour notre librairie spirite nous avons une place arrêtée à l'Exposition universelle de 1889 ; nous avons ainsi répondu à vos décisions de l'année 1887, dans le but de mieux faire connaître les principaux ouvrages spirites ».

P.-G. Leymarie.

Dans l'assemblée générale de la Société scientifique du Spiritisme, du 28 septembre 1888, le projet de congrès dans le sens indiqué par les admi-

nistrateurs a été adopté à l'unanimité ; l'assemblée a voté des remerciements au vénérable José de Fernandez, l'élève d'Allan Kardec et le savant vulgarisateur du spiritisme en Espagne, ainsi qu'aux délégués de tous les pays spirites et aux rédacteurs des journaux qui défendent la cause avec esprit de suite et tant de talent.

Et maintenant, hommes de bonne volonté, à l'œuvre pour le 1er septembre 1889.

LA SORCELLERIE DANS LES CAMPAGNES

La France du 8 *septembre* 1888 : Il y a quelques jours, sous ce même titre, nous relations certaines pratiques superstitieuses encore en usage dans quelques campagnes normandes. Aujourd'hui c'est toute une histoire de sorciers qui vient d'arriver, non pas dans un village perdu et où, par conséquent, les anciennes croyances ont plus de chances de se perpétuer qu'ailleurs, mais dans une riche commune de 2.000 habitants, Bosc-Roger, située à 4 kilomètres de Bourgtheroulde, son chef-lieu de canton, et elle-même à peu de distance d'Elbeuf, ville importante comme on sait.

Il semble que de pareils faits ne devraient se produire nulle part, mais encore moins dans ces pays dont la culture intellectuelle est certainement au-dessus de la moyenne.

On lit beaucoup en Normandie, non seulement des journaux hebdomadaires, mais encore des journaux quotidiens. La commune de Bosc-Roger notamment et les communes voisines sont tous les jours visitées par des porteurs de journaux qui vont offrir leur « papier » jusque dans les moindres hameaux.

Dans de pareilles conditions et à défaut d'instruction dont les générations de trente-cinq ans et au-dessus ont été un peu privées, il semblerait que la lecture des journaux quotidiens, et, pour ceux ne sachant pas lire, l'échange continuel d'idées avec leurs camarades plus favorisés, aurait dû former leur jugement, éclairer leur esprit et leur faire rejeter toutes ces invraisemblables histoires de sortilèges, de sorciers, de magiciens, de jeteurs de sort.

Mais qu'est-ce que ça doit être dans les pays où le paysan ne lit presque pas, où il n'a de communication directe avec aucune grande ville ? Et il en existe de ceux-là.

Mais arrivons à notre histoire.

Certain jour, un cultivateur nommé X... s'aperçoit qu'on lui a cassé des carreaux à coups de pierre. Désirant pincer le coupable, il se met en embuscade. C'était perdre son temps. Il ne voit personne, mais ses vitres continuent à voler en éclats.



C'était trop fort. Il ferme ses contrevents, barricade ses fenêtres, et avec l'aide de ses domestiques il organise une surveillance intérieure et extérieure.

Toujours personne, mais de temps à autre un bruit bien reconnaissable : c'est un carreau qui tombe avec fracas. Puis c'est le tour de la vaisselle qui, abandonnant le buffet, tombe à terre et se casse, des chandeliers qui ne tiennent pas sur la cheminée, des chenets qui esquissent des mouvements désordonnés. Un de ses domestiques, en pénétrant dans la maison, reçoit une pomme en pleine figure. De tous les côtés pleuvent les projectiles. Enfin, pour comble de malheur, le feu est mis aux rideaux — on ne sait par qui — et il faut recourir aux seaux d'eau pour éteindre ce commencement d'incendie.

Le soir on va se coucher, mais le vacarme continue toute la nuit.

Le lendemain matin, comme une traînée de poudre, la nouvelle s'était répandue dans le village que la maison de X... était hantée par des sorciers, et de tous les côtés on arrive en foule. Voici plus de cinquante personnes rassemblées dans la cour et le manège continue.

Ce sont des sorciers, dit-on ; il n'y a rien à faire. Une ou deux personnes de bon sens se récrient, disent qu'il faut chercher, savoir à qui on a affaire. Et tout le monde de s'écrier : « Mais c'est de la magie. Les pierres et les « pommes traversent les contrevents. Vous voyez bien que c'est surna- « turel. » Et — c'est presque incroyable mais c'est vrai — tous ces braves gens s'affolent mutuellement les uns les autres.

On va cependant chercher les gendarmes. Ceux-ci qui, par métier, sont sceptiques et ne croient guère aux sorciers, questionnent, interrogent. Et presque tout le monde de leur répondre en chantant la même antienne : « Ce sont des sorciers. »

Quel est l'organisateur de cette fumisterie? Est-ce simplement un mystificateur, ou bien un malfaiteur qui aura voulu faire naître l'occasion de commettre un mauvais coup ? On ne le sait pas bien encore, mais l'on ne peut tarder à avoir le fin mot de cette ridicule affaire.

Quoi qu'il en soit, beaucoup d'habitants de Bosc-Roger croient fermement que toute une bande de sorciers est venue élire domicile dans la maison en question. Ils le croient et le croiront toujours. On aura beau prendre sur le fait l'auteur de cette charge, le faire condamner ; pour si peu ils ne changeront pas d'opinion. « Ce sont des sorciers. » Il n'y aura pas moyen de les faire sortir de là.

Pour en finir avec ces croyances absurdes, c'est aux nouvelles générations qu'il faut s'adresser. Et c'est l'instruction et l'éducation de la jeunesse qui nous débarrasseront de ces vieilleries d'un autre âge. — D.

NOTE DE LA RÉDACTION : Le rédacteur du journal *la France* continue les errements de l'ex-docteur qui a pourfendu tant de fois le spiritisme dans cette feuille, et, ce semble, il ne lit rien, ne sait rien, n'est pas au courant de la science actuelle, ne connaît pas que des milliers de faits semblables à celui-ci ont été certifiés vrais par les hommes les plus honorables.

Lorsque ces cas se présentent, la justice, la police, la science, mises *a quia*, s'écrient comme ce brave rédacteur D : « qu'il faut en finir avec les croyances absurdes, l'éducation et l'instruction seules devant nous débarrasser de ces vieilleries d'un autre âge. » C'est la vieille rengaine des *autorités*.

Conservateurs de préjugés, que n'avez-vous pas conspué au nom de la science dont vous êtes les dépositaires, exclusivement comme le pape pour l'infaillibilité. Hélas ! qui nous débarrassera de ces Etats-majors surannés, qui ont nié, et conspué : l'électricité — le canal de Suez — le magnétisme animal aujourd'hui triomphant — l'aberration des opérations chirurgicales — les idées de Lamark — la doctrine entière de Geoffroy Saint-Hilaire — le phonographe — l'électricité dynamique comme force motrice — la lampe électrique d'Edison — le téléphone de Graham Bell — la métallothérapie — la vie dans les abîmes océaniques — l'homme fossile — la variabilité de l'espèce — la science de Charles Darwin dont elle s'est gaudie — la télégraphie en général comme fils aériens et comme câbles transatlantiques — le paratonnerre — la vulcanicité de l'Auvergne — la génération alternante — la pomme de terre — l'animalité des coraux — la génération des marsupiaux — la découverte de Graaf — les aréolithes — l'antiquité géologique de l'homme — les voyages de Jacques Bruce et de Du Chaillu, de Stanley — les découvertes micrographiques de Ehremberg — les métamorphoses du crabe commun par Thompson — le mouvement de la terre et la sphéricité du globe — toute tentative d'acclimation et de domestication, etc.

Vous le voyez, Monsieur, les autorités scientifiques ont tout arrêté, avec leur *non possumus* et leur infaillibilité !

Le spiritisme qui vit, s'étend et se défend lui-même sera adopté inéluctablement par *les autorités* comme tout ce qui précède ; comme vous, et mieux que vous, nous demandons que notre jeunesse soit instruite et éclairée, pour ne pas voir se reproduire, avec son aide, l'éternelle fumisterie, par laquelle votre article est terminé!

P.-G. Leymarie.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CATHOLICISME

(NOUVELLE ÉDITION).

Par AUGUSTE NICOLAS, ancien magistrat de Bordeaux (1853).

INTRODUCTION

M. Nicolas avoue que le catholicisme ne peut pas se démontrer, que c'est une vérité pratique, dont le but principal n'est pas de satisfaire l'esprit, mais le cœur. Celui qui met en pratique les vérités religieuses développe dans son âme une foule d'éléments de conviction qui ne peuvent se transmettre subitement aux néophytes ; mais les lectures pieuses, les méditations, les pratiques religieuses faites avec zèle et persévérance dissiperont les doutes et amèneront peu à peu la foi. Il faut recevoir la vérité avec une confiance naïve sans résistance et sans trop raisonner

« Nous répondrons que tout le monde sait que l'exercice pratique d'une « chose faite avec zèle et persévérance, développe l'aptitude et la connais- « sance de cette chose, mais ne prouve pas sa valeur. Ainsi, la plupart des « jeunes gens, non encore expérimentés, qu'on introduirait dans une société « de débauchés ou de voleurs, se façonneraient facilement à ce milieu, ils « y prendraient goût ; leur conscience faussée ne les retiendrait plus, ils « ne croiraient point mal faire en se plongeant dans la débauche ou le vol. « qui même deviendraient pour eux des habitudes nécessaires, surtout si « une saine raison ne mettait pas un frein à ces vices. Ils accepteront et « pratiqueront de même, avec une confiance naïve et sans raisonner, la « première religion qui leur sera inculquée dans leur jeune âge, c'est ainsi « que l'Eglise façonne beaucoup de jeunes clercs et laïcs. Mais cela ne prou- « vera rien en faveur de la vérité de la religion inculquée. » M. Nicolas qui n'aime guère la raison dit : Il faut examiner cette raison que les penseurs mettent toujours en avant, il faut s'assurer si elle a le droit d'être exigeante, si c'est une balance juste.

Si par raison on veut dire la perception, l'impression exacte des objets elle peut nous guider ; mais si par raison on entend la faculté du raisonnement, la logique de l'esprit, il faut grandement s'en méfier, c'est une porte bien suspecte pour faire entrer la vérité dans l'âme. La raison peut sainement juger les vérités géométriques, mais elle est incompétente pour juger les vérités qui relèvent du sens commun et du sens moral. Le raisonnement ne peut ni les démontrer, ni les réfuter, pas plus que le sentiment ne peut apprécier les questions de mathématique. Les notions de justice, de moralité, de devoir, de conformité à l'ordre, au bien sont le résultat

exclusif de l'impulsion du cœur. Le sens moral est le guide des vérités morales, et le sens commun est le guide de la vérité intellectuelle ; ces deux sens ont pour organe le cœur. « Cette assertion n'est pas bien exacte ; « car si nous sommes sollicités à faire une mauvaise action et que nous « nous sentions retenus en y réfléchissant, par la crainte de mal faire ou « d'encourir des châtiments, c'est généralement la raison et non le cœur « qui nous aura guidés, ce dernier étant considéré comme le siège des « désirs, des passions, des sentiments d'affection et d'entraînement. »

Mais M. Nicolas, toujours hostile à la raison dit : Le sens commun et le sens moral qui nous donnent la juste perception des choses, jouent un rôle prééminent dans notre être moral ; car la perception est au raisonnement ce que nos yeux sont au microscope, celui-ci nous fait voir les détails des choses, ceux-là nous en montrent l'ensemble. Celui qui appliquerait le raisonnement aux choses qui ressortent du sens moral et commun, ressemblerait à un savant qui voudrait tout voir au microscope ; tandis que dans la vie pratique la vue naturelle vaut beaucoup mieux. Ainsi, l'amour et le génie, qui ont l'œil si perçant, saisissent leurs sujets par la simple vue, ils perçoivent par intuition les dernières conséquences des principes, en franchissant le raisonnement; ils voient, ils devinent sans raisonner, car les grandes pensées viennent du cœur.

« Ces assertions très contestables sont émises avec intention pour habi- « tuer le néophyte à voir les choses synthétiquement et non analytique- « ment ; car une foule de choses, la beauté physique, les religions, etc., qui « peuvent présenter un ensemble satisfaisant, perdent souvent beaucoup « dans une analyse détaillée, qui est cependant le meilleur moyen d'arriver « par l'étude à l'exacte connaissance des choses. Comment aurait-on connu « les diverses fonctions des organes du corps et les facultés complexes de « l'âme si on s'était borné à une simple vue d'ensemble comme fait le « vulgaire. C'est à l'esprit d'analsye qu'on doit les progrès actuels dans les « sciences. »

Notre raison dont nous sommes si fiers, dit M. Nicolas, admet une foule de choses qu'elle ne comprend pas, comme Dieu, l'éternité, les mystères de notre organisation physique et morale ; nos certitudes dépassent de toute part notre intelligence dans les connaissances naturelles. Nous lui répondrons que nous admettons, quoique incompréhensibles pour nous, les causes premières et une foule de choses qui se manifestent d'une manière évidente ; mais nous rejetons tout ce qui implique contradiction en religion et en tout ordre de choses.

M. Nicolas conclut que si notre intelligence est insuffisante pour les connaissances naturelles, elle le sera bien plus pour la religion qui repose

d'un côté sur Dieu, 1er principe ; de l'autre, touche à la morale et au sens commun, bien meilleurs juges que la raison ; c'est pour cela que la religion se révèle au cœur. L'esprit démontrera vainement au cœur les dangers et les folies de ses passions, il ne parviendra à l'en guérir qu'en lui présentant un autre aliment qui l'en détourne, parce que, le cœur fonctionnant constamment a besoin d'aimer quelque chose. Cet aliment est la religion qui s'adresse d'abord au cœur puis à l'intelligence qu'elle entraînera, car un vieux préjugé de l'esprit lui fait redouter le cœur et le dispose à fermer la porte de l'âme à la vérité. Ce préjugé demandant raison de tout n'était bon qu'à tout détruire ; c'était mutiler l'âme que de ne lui laisser que la faculté du raisonnement. Quoique diminué de nos jours, ce préjugé est encore bien vivace, n'oublions pas qu'en religion le rôle du sentiment doit être bien supérieur à celui de la raison.

Nous ne suivrons pas M. Nicolas dans sa métaphysique subtile, captieuse, difficile à saisir, nous ne mentionnerons que ses principaux arguments en tâchant de les comprendre. Beaucoup de penseurs sérieux n'admettront pas la part énorme qu'il fait aux sentiments du cœur dans nos facultés intellectuelles.

M. Nicolas se plaint que ses adversaires commencent la discussion par des objections basées sur l'incompréhensibilité des mystères ; il prétend que ce n'est pas d'une franche dialectique ; on doit commencer par examiner les raisons en faveur de la foi, parce qu'elles sont généralement si abondantes, qu'elles entraînent la conviction ; alors quelques rares objections importent peu ; d'autant plus que souvent elles disparaissent dans l'exposition bien faite de la question. Et lorsqu'une proposition est appuyée de preuves suffisantes, une objection même insoluble doit être rejetée et la proposition acceptée, sauf le cas où cette dernière est contradictoire dans son exposé (Cette restriction n'empêcherait pas M. Nicolas d'accepter et de défendre certains dogmes qu'on peut arguer de contradiction).

Ce mode adroit et partial d'argumentation est généralement employé par les prédicateurs et les apologistes du catholicisme ; il réussit bien auprès des gens disposés à la religiosité ou peu aptes à creuser le fond des questions. Et comme celles-ci sont généralement du ressort de la métaphysique, les apologistes ont beaucoup de latitude pour les présenter à leur manière ; car en métaphysique on peut facilement établir des bases fantaisistes et avec de l'habileté arriver à une conclusion captieuse.

Avec du talent et de l'imagination, on peut rendre ces questions intéressantes ; habilement exposées, elles peuvent séduire les gens de sentiment et d'imagination. En France, où ces facultés dominent, on aime les lectures où elles abondent ; ce qui explique les succès de certains

métaphysiciens utopistes ; succès éphémères qui n'ont produit aucun bon résultat.

M. Nicolas se plaint de ce que les incrédules raisonnent trop ; quant à lui, il argumente constamment ; dans sa dialectique il vous inonde de citations, d'assertions soutenues par une argumentation adroite, subtile, fantaisiste, qui vous lasse et parfois vous surprend ; cet étalage de science et ce fatras d'arguments habilement présentés absorbent et déroutent momentanément ses adversaires ; il en profite adroitement pour éluder les questions embarrassantes, dont il renvoie la discussion à plus tard, à l'étude de l'ensemble, ou bien il s'en remet à la foi des croyants ; il faut beaucoup d'attention pour ne pas être enlacé dans ses filets captieusement et habilement tendus. En conséquence, il n'y a rien d'étonnant à ce que ses adversaires, rendus méfiants par sa subtile argutie, l'attaquent sur l'incompréhensibilité des mystères, base fragile qu'il dissimule habilement. M. Nicolas aborde d'abord une objection considérée comme préjudicielle :

1° *Nicolas* : Comment une religion, seule vraie, d'où dépend notre bonheur ou malheur éternel n'est-elle pas évidente, et comment a-t-elle besoin d'une argumentation si complexe pour être prouvée ? Il y a, dit-il, une évidence médiate et extrinsèque de la religion qui résulte de l'ensemble de ses preuves et place son autorité au-dessus de toute discussion ; mais l'évidence immédiate et intrinsèque est impossible.

« *Amy* : Les *dogmes* du *catholicisme* ne *reposant sur aucun axiome* ou base solide, M. Nicolas en revient *toujours* à *s'appuyer sur l'ensemble.* »
Nicolas : La religion, dit-il, est sous bien des rapports inaccessible à la raison humaine, parce qu'elle est elle-même un rapport de l'homme à Dieu qu'il admet, quoi qu'il ne le comprenne pas. Que de choses on admet sans les comprendre ! l'homme et tout ce qui l'environne sont des mystères pour son intelligence ; l'évidence est une chimère qui n'existe nulle part. Ainsi, d'où provient qu'un œuf fait un poulet, et qu'un grain de blé germe et forme un épi ? Nous admettons bien ces faits quoique nous ne les expliquions pas.

« *Amy* : *Argument inexact et captieux ; nous constatons par nos sens la* « *transformation de l'œuf et du grain de blé*, mais nous ne cherchons pas à « expliquer la cause première de ces phénomènes, laquelle est au-dessus « de notre portée ; dans le monde nous constatons une foule de choses que « nous n'expliquons pas ; tandis que nos sens ne nous apprenant rien sur « les rapports *mystiques de la religion avec Dieu*, nous aurions besoin d'être « mieux renseignés sur cette question. »

Nicolas : Si nous admettons les mystères de la nature que nous voyons, mais ne comprenons pas, pourquoi ne croirions-nous pas les choses de la religion tout aussi évidentes ?

« *Amy : Assertion erronée.* »

Nicolas : Comment l'homme qui ne connaît pas sa nature et son principe de vie pourrait-il exiger que Dieu lui manifestât sa nature ?

« *Amy : Dieu est ici adroitement substitué à la religion.* » *Nicolas :* Tandis que le plan de la création matérielle est inconnue à l'homme, comment pourrait-il embrasser le plan des desseins éternels de Dieu dans l'ordre spirituel ? Demander pourquoi la religion n'est pas évidente comme le jour, c'est demander pourquoi Dieu lui-même n'est pas compréhensible à l'homme dans ses attributs et ses desseins ; notre raison est folle quand elle aspire à l'évidence en Dieu. Nous n'avons pas besoin de l'évidence pour croire en lui et aller à lui, pas plus que dans la vie pratique où nous agissons sans l'évidence et nous ne croyons pas nous tromper.

« *Amy : Mais, dans la vie pratique, nous sommes guidés par nos sens.* »

Nicolas : Faisons de même en religion.

« *Amy : Mais ici nous ne sommes pas guidés par nos sens.* »

Nicolas : La plupart des hommes croient en Dieu sans le voir, ils le reconnaissent dans la création ; pourquoi n'en serait-il pas de même en religion ? Car il suffirait d'ouvrir les yeux pour reconnaître la vérité de la religion.

« *Amy* : *Assertion fantaisiste* ; *l'existence* de Dieu est beaucoup plus facile
« à prouver que la véracité du catholicisme romain, seule religion admise
« par M. Nicolas. Il assimile toujours la *religion à Dieu pour lui donner plus*
« *de vérité et d'autorité ;* toutes les religions croient à une divinité, mais
« aucune *ne peut démontrer aux autres qu'elle est la seule vraie.* »

Nicolas : Dieu aurait pu nous donner une intelligence plus grande, ce qui nous aurait rendus plus aptes à le comprendre ; mais comme il est infini pour nous en obscurité dans sa nature et ses desseins. nous n'aurions pas été plus avancés, l'obscurité aurait seulement été plus ou moins reculée. Il ne peut pas en être autrement, parce qu'il est contradictoire que le fini embrasse l'infini. Si l'homme comprenait Dieu, il serait son égal. En conséquence, la religion qui tient à Dieu et à l'homme doit être en partie au-dessus de la raison humaine. Si nous n'avons pas droit à l'évidence, nous avons droit à une clarté déterminante pour notre raison.

« *Amy* : Cette *clarté* nécessaire manque complètement *au catholicisme* qui
« s'appuie sur des mystères et des dogmes *inacceptables.* » *Nicolas* : Si la religion était entièrement saisissable à notre raison, elle serait en dehors de Dieu et fausse. Il faut donc qu'elle s'adapte à l'intelligence humaine et se perde dans les profondeurs de l'intelligence divine ; qu'elle soit en partie lumineuse et en partie obscure, en rapport de notre rapprochement avec la divinité, ce qui n'a lieu que dans le catholicisme romain.

« *Amy* : *Lequel, quoi qu'en dise M. Nicolas*, ***est entièrement obscur, excepté***
« ***dans sa morale.***

« On voit avec quelle habileté, pour justifier l'incompréhensibilité de la « religion, il arrive à rendre celle-ci intégrante de Dieu. En demandant « l'évidence pour la religion nous ne demandons pas que Dieu nous dévoile « ce qui n'est pas nécessaire, tout ou partie de sa nature ; nous demandons « seulement des preuves manifestes que le catholicisme romain est entière- « ment d'origine divine, et qu'il est bien la seule vraie religion ; pour nous, « il ne repose que sur des dogmes invraisemblables, parfois contradictoires « et non déterminants pour notre raison. Si Dieu nous imposait le catholi- « cisme, il le rendrait évident comme tout ce qui nous est très nécessaire ; « ce qui nous dispenserait de recourir à d'obscures études ou démonstra- « tions peu probantes et incompréhensibles à la plupart des gens, car les « arguments les plus habiles ne prouveront pas l'existence vraie des mys « tères. »

2° *Nicolas* : Une autre raison s'oppose à l'évidence complète de la religion. L'homme, en rendant hommage à Dieu, doit lui offrir ses plus nobles facultés ; il doit, en conséquence, lui sacrifier son intelligence, sa volonté, sa liberté.

« *Amy*: Ces *trois* mots *caractérisent* parfaitement l'obscurantisme que l'Eglise romaine impose à *ses fidèles*. »

Nicolas : Si l'évidence de la religion était complète, l'hommage de l'homme ne serait plus libre, mais contraint par cette évidence. Si la vérité religieuse et Dieu (*toujours liés ensemble*) étaient parfaitement visibles, notre raison, notre volonté et notre liberté soudainement contraintes, seraient anéanties, il n'y aurait plus ni mérites, ni démérites.

« *Amy* : Nous ne suivrons pas M. Nicolas dans ses longues tirades pour « justifier la nécessité de la non-évidence de la religion. Nous ferons « remarquer que Dieu a donné à l'homme l'instinct de tout ce qui lui est « nécessaire ; or, il ne lui a donné aucun instinct des principaux dogmes « du catholicisme romain qui, au contraire, choquent complètement son « intelligence. Nous, spirites concluons de la répulsion de notre intelligence « pour ces dogmes, et de l'obscurité de la doctrine catholique, que Dieu ne « nous impose pas cette religion ; mais qu'il veut que l'homme perfectible « et responsable de ses actes, parce qu'il est libre, cherche et fasse lui- « même sa religion, basée sur l'esprit du christianisme évangélique éclairé « par le spiritisme. »

M. *Nicolas* reconnaît que l'homme est perfectible et méritant par toutes ses facultés ; que le but de la religion est de développer cette disposition naturelle vers le bien. Pour cela, il faut que l'énergie intellectuelle soit

développée par la lutte, il ne faut pas à notre intelligence une connaissance immédiate de la vérité, qui l'absorberait sans lui permettre de se développer par l'exercice ; il lui faut une carrière militante qu'elle ait l'espérance de franchir et au bout de laquelle elle trouvera la foi, base de la religion.

« *Amy* : Mais dans cette carrière militante le fidèle, comme le soldat, « demande à être bien dirigé et éclairé le plus possible sur la marche qu'il « doit suivre, sinon il risque de faire fausse route comme beaucoup de ca- « tholiques qui ne croient plus à leur religion. »

(*A suivre.*) AMY.

TÉLÉPATHIE

(Extrait du *Sphinx*, de Leipzig).

« Les journaux américains et anglais ont donné la communication suivante de notre honorable collaborateur le Dr médecin Elliot Coues, qui a abandonné dernièrement sa chaire d'anatomie et de biologie à Washington, parce que son point de vue n'était pas d'accord avec les enseignements de la faculté. »

« J'avais récemment, dit-il, à écrire à une dame que je n'avais jamais vue avant et dont je connaissais à peine le nom et l'adresse, mais dont j'espérais faire la connaissance par l'entrevue d'un ami. La lettre annonçait, suivant les formules ordinaires de la politesse, la rencontre future dans une ville éloignée. Pendant que j'écrivais, tout à coup, ma plume s'*envola* vers une pensée plus sérieuse, qui était en rapport aveo la télépathie et j'écrivis cette pensée. Il était certain que je n'avais aucune raison pour m'exprimer ainsi, mais je laissai aller ma plume et je terminai la lettre avec les compliments d'usage. »

« Cette lettre se croisa avec une lettre de ma correspondante, laquelle coïncidait avec la demande que je venais d'écrire et exprimait la même pensée presque mot à mot. Après enquête, nous vérifiâmes que les lettres avaient été écrites en même temps. En outre, j'étais sûr que rien n'existait qui pouvait nous conduire au sujet sur lequel nous avions écrit tous les deux et aucun de nous n'avait eu l'intention connue d'écrire la chose. »

« La question se pose maintenant. Etait-ce une simple coïncidence, un hasard, ou une liaison de causes immédiates, instantanées ? Y avait-il de la télépathie entre nous, de sorte que l'état d'esprit de l'un ait provoqué chez l'autre le même état d'esprit ? Ou alors l'état d'esprit de l'un avait-il été communiqué à l'autre par une cause quelconque et inconnue. »

« Je sais que cela arrive réellement. L'explication en sera ce que vous voudrez. Ces faits sont très fréquents ; peut-être même plus fréquents que nous ne le supposons. » « *Signé* : ELLIOT COUES. »

« Ceci est un fait typique de télépathie si fréquent que nous n'en aurions même pas parlé s'il n'avait paru dans la *Revue spiritualiste* de Leipzig et si l'avant dernier alinéa n'avait pas donné lieu à la réflexion que l'expression « d'une cause quelconque et inconnue » employée par le Dr Coues était une prudente mais exacte circonlocution pour exprimer « les Esprits ».

« Nous croyons que cette explication n'est pas la bonne, ajoute le *Sphinx*. Certainement le Dr Coues est convaincu de l'existence d'une série d'êtres non perceptibles par les sens, mais il n'est pas à supposer qu'il a voulu dire qu'un de ces êtres ait pu se passer le badinage et la plaisanterie de donner à lui et à sa correspondante la même pensée, dans le même moment. Au contraire, il admet qu'une cause quelconque, impersonnelle, en dehors de nos sens, a occasionné cet effet simultané. Voilà ce qu'a voulu dire et prouver le Dr Coues. »

Nous ne pouvons dire, avec autant d'autorité que le *Sphinx*, si le Dr Coues a voulu prouver soit l'existence des *Esprits*, soit l'existence d'une cause *impersonnelle* et *inconnue*. Ce qui est certain, c'est qu'il a prouvé qu'il avait été l'objet d'un phénomène inexplicable dans l'état actuel de la science et que la croyance à l'existence des Esprits explique parfaitement. A. V.

RAYONNEMENT DE LA FORCE PSYCHIQUE

Madou, 30 *septembre* 1888 : Je continue, sur une très petite échelle, à imiter les Fakirs de l'Indoustan.

Voici ce que je lis dans l'ouvrage de M. Jacolliot intitulé : *le Spiritisme dans le monde*, à propos d'un autre fakir non moins fameux que celui dont il parle avec enthousiasme dans *son voyage au pays des fakirs charmeurs*.

« ... Le Fakir enjoignit à mon domestique d'enfoncer une tige de bois dans « chacun des sept pots de terre, et de garnir chaque tige d'une feuille de « figuier percée dans le milieu, Ceci fait, le Fakir leva les mains jointes au-« dessus de sa tête et prononça distinctement en langue tamoule une lon-« gue et interminable évocation, dans laquelle il implorait la protection de « l'esprit immortel de la très Sainte Trimourti contre la colère des Pisatchas « (esprits mauvais).

« Ensuite il étendit les mains dans la direction des vases de terre et resta « immobile comme en extase. Au bout d'un quart d'heure environ, sans « que le Fakir ait changé d'attitude, les feuilles commencèrent à monter « insensiblement le long des tiges de bois qui les retenaient captives, et à « s'abaisser de même... »

J'ai essayé de copier à ma manière le miracle du fervent adorateur de Brahma en y faisant quelques modifications de peu d'importance. J'ai planté

dans un seul pot de terre une tige qui traversait trois feuilles de Nerprun percées au milieu. Laissant de côté les évocations, la très sainte Trimourti et les pisatchas, j'ai ordonné à mes sensitifs d'étendre leurs mains au-dessus de la tige de manière à éviter de la toucher. Au bout de cinq minutes les feuilles se sont mises à danser, montant et descendant et se heurtant les unes contre les autres. La tige, elle-même, paraissait ne pas demander mieux que de suivre leur exemple, mais retenue par la terre qui remplissait le pot, elle n'a pu que s'agiter sur place, influencée comme les feuilles par le fluide ou pour mieux dire par la force psychique qui émanait des mains de mes sensitifs.

Ce fait démontre une fois de plus que le merveilleux pouvoir des thaumaturges réside principalement dans l'excès de force psychique qui rayonne de leur corps.

Veuillez agréer, Monsieur l'administrateur, l'expression de mes sentiments les plus distingués. HORACE PELLETIER.

Conseiller d'arrondissement à Caude, par les Montils (Loir-et-Cher).

SOMNAMBULISME : M. le peintre Jacquelin est récemment décédé à Alfortville, où il vivait seul et très retiré. Il avait acquis une fortune considérable; mais à sa mort on ne découvrit qu'nne somme insignifiante.

On supposa d'abord que quelqu'un s'était emparé de la fortune du défunt. Une enquête fut faite qui n'amena aucun résultat. Tout récemment une vieille bonne, qui était sujette à des accès de somnambulisme, déclara avoir vu, dans un de ces accès, M. Jacquelin se diriger vers une armoire et déposer une liasse de valeurs dans une cachette. Sur les indications inspirées par cette apparition, les héritiers de M. Jacquelin ont retrouvé, en effet, intégralement, la fortune du vieil artiste.

DOUBLE VUE DE M. ZAMORA

L'Union Bretonne relate le fait suivant : L'écho d'un fait bizarre nous arrive de Paimbœuf; il a fait sensation dans la ville. Nous n'entreprendrons pas de l'expliquer.

Le juge d'instruction assistait, avec plusieurs de ses amis, aux expériences d'hypnotisme données par M. Zamora, que nous avons vu à Nantes. L'opérateur ayant affirmé que s'il se trouvait en contact avec un voleur, et si le voleur pensait un seul instant à l'objet volé et à sa cachette, lui-même aussitôt découvrirait cette cachette, les magistrats le prirent au mot, le conduisirent à la prison de Paimbœuf, l'introduisirent auprès d'un accusé, qui niait avoir volé et caché plusieurs centaines de francs. Après quelques

instants de contact, Zamora quitta le détenu : les magistrats, anxieux, le suivirent jusqu'auprès de la gare, où, à leur grande stupéfaction, ils trouvèrent la somme dans le creux d'un vieux mur.

Nous avons reçu de M. Zamora, au sujet de ce fait, la lettre suivante :

Permettez-moi de porter à votre connaissance un fait très curieux, au point de vue de la suggestion mentale à l'état de veille, fait d'autant plus étrange que, depuis que le monde existe, il n'a jamais été sanctionné comme celui-ci.

Voici l'exacte vérité :

Je me trouvais en présence de M. le juge d'instruction et de plusieurs avocats de Paimbœuf, vendredi passé, en soirée particulière. Après plusieurs expériences très bien réussies, M. de Pénimprat, juge d'instruction, me dit ceci :

« Je poursuis une instruction contre un cordonnier inculpé d'avoir volé « à son patron une somme de 230 francs, et, malgré ses dénégations, je « suis certain que c'est lui qui a commis le vol, *d'autant plus convaincu que « je l'ai envoyé en cour d'assises depuis deux jours.* Pourriez-vous trouver, « avec votre faculté, l'endroit où il l'aurait cachée, ou, tout au moins, nous « assurer si c'est bien lui le coupable ? »

« Oui, Monsieur, si vous voulez bien me mettre en communication avec le prisonnier, et suivre mes instructions ; pour vous certifier que je suis sincère, je veux faire cela et achever de vous convaincre ».

Rendez-vous fut pris pour samedi matin, au cabinet de M. le juge d'instruction, en présence de M. juge suppléant, M. le greffier, M. le commissaire de police et le prisonnier.

Ces messieurs l'ayant exhorté à faire des aveux et, n'ayant pu réussir, je m'approchai les yeux bandés, lui pris la main (toujours en présence de ces Messieurs.)

Vous dire, pendant 10 secondes, ce que j'ai éprouvé, est impossible.

Toujours est-il que j'ai prié les Messieurs présents de bien vouloir m'accompagner, en me suivant (le détenu était retourné à la prison) ; je suis allé à une distance de 2 kilomètres environ, dans la campagne, prendre un sac contenant le produit du vol caché dans un trou de mur, et recouvert de pierres.

Voici, Monsieur, l'exacte vérité sur ce fait qui me surprend moi-même et dont M. le juge d'instruction de Paimbœuf pourra vous certifier l'exactitude.

ZAMORA.

APPARITION, PHÉNOMÈNE DE TÉLÉPATHIE

Monsieur : Je suis heureux de pouvoir communiquer à la « *Revue* », un fait d'ordre spirite qui, je l'espère, intéressera ses lecteurs. Il m'a été communiqué par une personne en laquelle j'ai une confiance absolue, qui m'a garanti la complète réalité de son récit. Pour des motifs que vous comprendrez aisément, Monsieur, je vous prie — si vous le voulez bien — de publier la présente lettre, et de remplacer par leurs initiales seulement les noms propres qui suivent :

Le comte et la comtesse de P... possèdent des terres dans le gouvernement de Pskov, terres que leur a légué en mourant un oncle du comte. Lorsqu'ils sont allés visiter ces terres il y a quelques années, le comte et la comtesse avaient été prévenus que la maison habitée par leur oncle, était « *hantée* » depuis sa mort. Le défunt, prétendait-on, en faisait le tour, chaque nuit, et plusieurs de ses anciens serviteurs l'avaient vu et reconnu.

Ce récit ne convertit pas M. et Mme de P., et parfaitement sceptiques, ils arrivèrent dans la maison « hantée ». La chambre à coucher où ils s'établirent avait deux portes; la première donnait dans un long corridor, la seconde dans une série de chambres inhabitées, et aboutissant à ce même corridor. La première porte, fermée à clef et la bougie éteinte, la comtesse entendit du bruit près de cette porte; quelqu'un essayait d'entrer dans la chambre. Elle appela sur ce fait l'attention de son mari, et la bougie allumée, les deux époux virent distinctement se mouvoir le loquet, évidemment sous la pression d'une main de l'autre côté de la porte. Pour avoir la clef de l'énigme, le comte sortit par la porte n° 2, et arrivé dans le corridor, il constata qu'une forme humaine produisait le bruit en question; s'étant approché, il reconnut son oncle. Celui-ci portait le même habit que pendant sa vie, il semblait si plein de force, que M. de P. oublia qu'il n'existait plus. « Mon oncle, comment êtes-vous là ? » s'écria-t-il étonné. L'esprit le regarda d'un air profondément triste et disparut. Alors, seulement le comte se rappela que son oncle n'était plus de ce monde.

Je réponds de l'authenticité de ce récit, et que faut-il conclure?

Notre âme meurt-elle avec le corps, comme le veut la science officielle contemporaine?

Comment concilier avec ce prétendu « *dogme scientifique* » le fait rapporté plus haut, fait qui ressemble à des milliers d'autres rapportés par les journaux spirites de tous les pays, et par les *Procedings* de la « *Société des recherches psychiques de Londres* ?

Prétendra-t-on que tous ces faits sont mensongers, que rien de pareil n'est jamais arrivé ? Ce serait absurde ! Soutiendra-t-on que tous les témoins

de ces faits étaient des fous, des hallucinés, qui croyaient voir ce qui n'existait pas réellement? Ce serait plus qu'étrange!

Mais admettons que les partisans du caractère *hallucinatoire* des fantômes aient raison! Que s'ensuit-il? On le sait, la belle institution anglaise, connue sous le nom de « *Société des recherches psychiques* », institution affranchie de la routine scientifique, n'a pas craint, pressée par la multitude des faits, de s'attaquer à la question *des fantômes* qui apparaissent souvent lors de la mort d'une personne; après plusieurs années consacrées à l'étude de ces faits, elle a acquis la conviction absolue que ces visions n'étaient pas de simples hallucinations pathologiques, mais bien des hallucinations *télépathiques*, c'est-à-dire produites par l'influence de la pensée d'une personne A, sur le cerveau d'une autre personne B, et correspondant à des faits réels.

D'après les savants anglais, une hallucination est télépathique, et non pathologique; 1° lorsqu'elle est éprouvée par une personne complètement bien portante, et non sujette aux hallucinations; 2° lorsqu'elle est éprouvée par plusieurs personnes en même temps.

Dans ces deux cas, d'après les membres de la *Soc. for psych. research.*, et les auteurs des *Phantasms of the leving*, il y a bien influence du cerveau d'une personne sur celui d'une autre.

Or, que remarquons-nous, quant aux apparitions *posthumes* dans les *maisons hantées?* elles sont certifiées par des personnes qui n'ont jamais eu d'autres hallucinations; elles sont éprouvées par plusieurs personnes en même temps, et à des époques différentes. Ce serait se mettre en contradiction avec cette même *Soc. for psych research.*, que de nier leur origine *télépathique;* on ne saurait, non plus, nier que ces apparitions sont produites par une cause intelligente, cause qui ne cesse pas de fonctionner, même après la mort de l'invidualité; c'est-à-dire qu'on ne peut pas ne pas admettre l'existence posthume.

Quant à la théorie qui soutient que ces apparitions ont un caractère objectif bien que le cas soit très probable dans certains cas, il ne saurait être démontré inéluctablement que par des expériences de photographie. Or, aucun pas dans cette voie n'a encore été fait.

Je ne parle pas, bien entendu, des photographies obtenues aux séances de matérialisation, par MM. Crookes, Aksakoff et autres personnes, *en présence du médium*; je parle d'expériences faites dans les maisons hantées, *où il n'y a pas de médium*, ce qui est bien différent, d'après moi du moins.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Saint-Pétersbourg 14/26 septembre M. Solovoff.



PERSONNAGES SPIRITES BRÉSILIENS

Rio-de-Janeiro, 8 août 1888. *Cher Monsieur Leymarie :* Je vous fais parvenir la liste des notabilités brésiliennes spirites, que vous pourrez publier; ces noms sont assez imposants pour mériter l'insertion dans la *Revue,* à titre de propagande.

Ci-joint une petite poésie composée à l'occasion de la Toussaint, comme consolation à une dame de nos amies, inconsolable de la perte de ses deux enfants, dont j'avais été le professeur.

Cette poésie, intime, n'était pas destinée à être publiée, et néanmoins, je désirerais qu'elle fût insérée dans la *Revue,* dans le même numéro où sera publiée la liste des spirites brésiliens ; ce serait pour moi *un prétexte*, pour adresser ce numéro, aux diverses personnes dont vous trouverez les noms ci-après, comme *tentative de propagande.* C. Lieutaud.

MM. Luiz-Olympio-Telles-de-Menezes.. Membre de l'Institut de Bahia, sociétaire honoraire correspondant de la Société magnétique d'Italie, fondateur et rédacteur de l'*Echo* d'outre-tombe 1869-1870, auteur de diverses brochures spirites et d'un remarquable manuel de sténographie brésilienne.

* Dr Antonio da Silva Netto............ Ingénieur, fondateur et rédacteur de la *Revista espirita*, 1875.

* Dr Francisco Raymundo Ewerton Quadros.................. Major d'artillerie, auteur de l'*Histoire des Peuples de l'antiquité*, sous le point de vue spirite et d'un Catéchisme spirite; rédacteur du *Reformador* et président de la *Fédération Spirite Brésilienne.*

Le Conseiller José Bonifacio de Andrade e Silva.......................... Sénateur et littérateur.

Vicomte de Inhomerim.............. Sénateur.

Vicomte de Araguaya................ Diplomate et philosophe.

Dr Liberato de Castro Carreira......... Sénateur et médecin.

Dr Affonso Celso de Assize Figueredo....................... Député et littérateur.

Dr Elias Frederico de Almeida e Albuquerque........................	Député et avocat.
Dr José Luiz de Almeida Nogueira.....	Député et avocat.
Le Conseiller Dr Antonio Carneiro da Rocha.........	Ex-ministre et avocat.
Dr Elias Antonio Pacheco Chaves.......	Député et avocat.
* Dr Antonio de Castro Lopes..........	Médecin et philosophe distingué.
Le Conseiller Dr Antonio Joaquim Ribas.	Jurisconsulte.
Dr Francisco Leite de Bittencourt Sampaio.............................	Ex-député, avocat et littérateur, auteur d'un poème spirite *la Divine Epopée.*
Dr João da Silva Carrão................	Sénateur et avocat.
* Dr Francisco de Menezes Dias da Cruz.	Médecin et vice-président de la Société *Fédération Spirite Brésilienne.*
Dr Valentun de Magalhães.............	Avocat et littérateur.
Dr Antonio Luiz Sayão...	Avocat.
Dr Antonio de Paula Ramos Jor.........	Avocat.
Dr Benedicto Raymundo da Silva.	Avocat et professeur.
Dr Galdino de Freitas Travassos........	Avocat.
Dr João Carlos de Oliva Maia...........	Avocat.
Dr J. Antonio Pedreira de Magalhães Castro............................	Avocat.
Dr Antonio Cardoso de Menezes........	Fonctionnaire public.
Dr Alexandre José de Mello Moraes....	Médecin et publiciste.
Dr Auguste José da Silva...............	Médecin et journaliste, auteur des *Dialogues spirites.*
Dr Antonio Antunes Guimarães........	Médecin.
Dr Guilherme A. Moreira Guimarães....	Médecin.
* Dr Antonio Pinheiro Guedes.........	Médecin, rédacteur de la *Revue Spirite Brésilienne.*
Dr João Maria Maia de Lacerda........	Ingénieur.
Dr Benjamim Francklin de A. Lima......	Ingénieur.
* Dr Antão Rodrigues de Vasconcellos..	Avocat.
* Dr Ramos Nogueira..................	Avocat.
* Julio Leal...........................	Employé public, auteur d'un Evangile spirite.
Manuel de Souza Dias.................	Directeur de collège.
Dr Manuel Ricardo de Souza Dias.......	Médecin.

Alfredo Alexander....................	Professeur.
* Manuel Fernandes Figueira..........	Employé public.
João Gonçalves do Nascimento.........	Président de la Société spirite *Fraternidade.*
* Dr Antonio de Sequeira Dias.........	Ingénieur.
Dr João José da Silva e Souza.........	Médecin.
Dr Nemo Alvares Pereira de Souza.....	Ingénieur et littérateur.
Francisco Antonio Xavier Pinheiro.....	Négociant.
* Augusto Elias da Silva...............	Artiste photographe.
* Carlos Augusto de Lima e Cirne......	Employé public.
Belchior Antonio Ribeiro de Fonseca...	Capitaine d'infanterie.
* Manuel Rodrigues Fortes............	Employé public.

et une foule d'autres encore dans le commerce, la magistrature, l'armée, et même dans le clergé, dont nous ne sommes point autorisés à publier les noms.

Un astérique est placé devant les noms de ceux qui ont donné des conférences publiques sur le Spiritisme.

RECTIFICATIONS ET ERRATA, PERSONNES NOTABLES

Puebla, le 18 septembre 1888. — *Chers frères et amis* : Dans les paroles, pour moi dirigées, aux frères qui sont au delà de la tombe, dans notre séance du 1er avril, je trouve des petites erreurs de traduction, et entre eux, deux que je vous prie, de bien vouloir rectifier en publiant les lignes qui suivent.

Je dis à Loyola et les autres :

Nous ne sommes pas les ennemis acharnés de vos croyances religieuses; elles furent aussi les nôtres.. etc...

Trait-d'union entre un passé qui serait un délire s'engager d'arrêter, et un avenir qui se lance au-dessus; le catholicisme se développe dans le moyen-âge, et l'occupe en entier. L'effroyable sentiment de ses dogmes, l'imposante somptuosité de ses cérémonies, et son spiritualisme exagéré, pouvaient, seuls, lier en société des peuples si profondément divisés par le *féodalisme.*

. . . .

Monsieur le traducteur a dit aussi :

Nous déclarons à l'Être suprême, *fluide intelligent* qui remplit, etc...

Je n'ai pas la prétention de définir Dieu; je me contente de savoir qu'il est, sans vouloir connaître ce qu'il est, parce que, jamais, connaîtrons sa nature.

Recevez, mon cher frère, mes salutations fraternelles,

FÉLIX M. ALVAREZ.

NOTE DE LA RÉDACTION : Nous avons copié textuellement les errata de notre bien-aimé frère, Félix M. Alvarez; nos lecteurs se diront que notre traducteur de langue espagnole a bien à faire pour rendre en français les expressions et les tournures de langage d'un idiome étranger; quant à Dieu, pour le mieux faire comprendre, le traducteur a pris le volume. *La Genèse d'Allan Kardec, chap. Providence*, pour fixer une idée pratique de l'essence de la divinité et de la pensée de Dieu... « Représentons nous-là sous la forme d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les parties de la création, *la nature entière est plongée dans le fluide divin* » etc... disait sagement le Maître, et je le pense, notre F. E. S. M. Alvarez, acceptera la définition donnée par le fondateur du Spiritisme. Nous le remercions, pour nous avoir envoyé la liste suivante des personnes notables qui professent le spiritisme, comme doctrine philosophique et morale.

Alfonso Herrera, Profesor de la Escuela Nacional preparatoria, (Naturalista distinguido : *Lazavo Perez*, chimiste pharmacien : *Manuel G. Lama*, Abogado, ex-gobernador de Michoacani : *Rodulfo G. Canton*, Abogado, liberato, concecionario del ferro-curril de Mérida : *Rafael de Zayas* Enriquez, Abogado, publicista, poeta y ex-fuer federal : *Juan Herrasti*, Profesor de ciencias geograficos en el colegio de Puebla : *Benigno Gonzales*, Profesor de fissica en el mismo colegio : *Ignacio Mercado Mogado*, defensor de pobres ante los jurados populares : *José Maria Vigil*, Publicista notable, poeta filosofo y profesor de Logica en la Escuela Nacional Preparatoria.

Ramon Alavez; Severo Sanchez de la Vega; Manuel F. Castaneda; Platon Leon; Joaquin Sandoval, Abogado; Miguel del Pino; Pedro C. Contreras, coronel; Apolinar Sanchez; Salustiano Carranza; Feodoro Ducoing; Eduardo Ducoing; Ignacio Reyes Zayas; Francisco S. Cueto; José B. Aragon; Bocca Francisco; Carlos Arana; Agustin Beraud; Jesus Baez; Norberto Morales; A. Becerra; Joso Sanmartin; Miguel Melgarefo.

Carlos Alatorre; Jesus Victor Reyes; Gabriel Castillo, Abogado; Eduardo Nande; Esteban Machorro; Damaso Vargas; Eduardo Evia; José Mª Carsolio; José Penichet; Honorato Quinard, industrial; Domingo Duran; Agapito Guarneros, Abogado; Alberto Santa-Fé, Coronel; Agustin Galindo, Medico; Manuel Carrillo; Pedro Martinez; Manuel Dayo; R. Montiel; Augustin Padilla.

MIRAGE OU APPARITION

Nous lisons dans *le Voltaire* du 30 août 1888, l'intéressant article suivant, qui prouve que nos idées font leur chemin et qu'elles rendent attentifs ceux même qui, naguère, les repoussaient de parti pris :

Au commencement d'août, les journaux autrichiens nous apprenaient qu'à Vidorec, près de Warasdin (Hongrie), une sorte de mirage extraordinaire fut observé dans les larges plaines qui entourent cette localité : on voyait distinctement de nombreuses divisions d'infanterie faisant des évolutions sous les ordres d'un chef de haute taille, tenant une épée flamboyante.

Ce phénomène dura plusieurs heures, pendant trois jours consécutifs, puis il disparut.

Les populations environnantes étaient accourues et observaient avec une curiosité mêlée d'effroi ces soldats fantômes.

C'est en vain qu'on essaya d'expliquer cette étrange apparition par le mirage de manœuvres d'infanterie opérées à distance, car ni la publicité donnée à ces faits, ni les émissaires envoyés de tous côtés n'amenèrent de solution dans ce sens.

La tradition nous offre des exemples nombreux de ces visions que les anciens appelaient l'aéromancie ; le spectacle en devient général quand le système nerveux des populations se trouve modifié à la suite d'événements de la nature de ceux qu'y avaient préparé les Hongrois. Il en fut de même, lors des guerres de religion, pour les malheureux Albigeois, qui eurent aussi des visions, entendirent des voix, des chants dans les airs. — Jeanne d'Arc, transformée par l'amour de la patrie, devint ainsi l'écho du génie de la France.

On trouve au livre 7, chapitre 12, de la *Guerre des Juifs*, par Joseph :

« Pendant tous le cours de cette guerre, des armées qui manœuvraient et formaient des sièges apparurent dans l'air ».

Au livre 2 des *Macchabées*, chapitre 7 :

« Avant qne Jérusalem fût pillée une seconde fois par Antiochus, tous les habitants de cette ville purent voir dans l'air, pendant quarante jours, des chevaliers richement vêtus et des cohortes armées de piques ; on voyait leurs mouvements, celui de leurs boucliers et une grêle de traits lancés de part et d'autre ».

Les auteurs romains nous rapportent « qu'avant les guerres civiles qui résultèrent de la faction de Sylla et de Marius on vit dans l'air, par toute l'Italie, des armées de combattants qui furent comme le présage de ces guerres ».

L'histoire nous apprend qu'au mois d'août 1570, à Blainconrt, près de Beauvais, des cavaliers armés d'épées et de javelots combattaient vigoureusement dans les airs ».

On lit dans l'histoire de France, Debonait 1688, page 45 : « Les Huns sortirent de la Pannonie sous le règne de Chérébert, huitième roi de France, pour venir tirer raison de l'affront qu'ils avaient reçu sous Mérovée. Les spectres dont ces barbares avaient rempli l'air par des évocations magiques, *et contre lesquels il fallut combattre*, rendit la victoire des Français plus illustre ».

Après la campagne de Marathon, après la célèbre bataille de Pharsale, on entendit longtemps un grand bruit d'armes et de combattants dans les champs où eut lieu le choc des armées, d'après les auteurs contemporains.

L'énumération de faits similaires pourrait fournir la matière de plusieurs volumes ; cependant la science reste muette sur leur explication, dont les spirites prétendent avoir la clef! Dame! depuis que Crookes et Gurney, de l'Institut royal d'Angleterre, ont photographié des esprits et leur ont coupé des mèches de cheveux, on n'est plus bien sûr de se moquer des spirites avec le sourire de Voltaire. DUBOIS.

CONSOLATION

A une pauvre mère qui, en trois semaines, a eu la douleur de perdre son fils âgé de 27 ans et sa fille âgée de 24 ans (par le professeur Casimir Lieutaud).

Cessez de les pleurer, ô mère inconsolable,
Ces enfants adorés, qu'un sort inexorable
Vous a ravis, hélas ! si prématurément:
Pour vous ils ne sont point perdus assurément.
Oui, lorsque à votre tour, vous quitterez la terre,
Vous les retrouverez, ainsi que votre mère,
Et, tous trois, pleins d'amour, empressés et joyeux,
Viendront se joindre à vous, au séjour bienheureux
Où l'on ne connaît plus ni tourments ni tristesse,
Où l'on n'entend toujours que des chants d'allégresse.
En attendant, croyez que ces êtres chéris,
Devenus habitants du monde des Esprits,
Sont souvent près de vous, et qu'ainsi leur absence
N'est, en réalité, qu'une simple apparence.
Sachez qu'ils souffrent, eux, de l'amère douleur
Qui, si souvent encor, déchire votre cœur ;
Soyez donc résignée, incomparable mère ;
Pour que de vos enfants le bonheur soit complet,
Supportez vaillamment cette vie éphémère :
Tel est, n'en doutez pas, leur plus ardent souhait.

Si vous mettez en Dieu toute votre espérance,
Et si vous l'implorez le soir et le matin,
De leur affection, de leur douce présence
Vous aurez, tôt ou tard, un signe bien certain.
D'ailleurs en s'adressant à tous les cœurs sensibles,
Victor Hugo, lui-même, en termes éloquents
A dit : « Les morts sont les invisibles,
Mais ils ne sont pas les absents. »

LE GROUPE POULAIN nous prie d'annoncer que la réouverture de ses séances aura lieu le mercredi, 17 octobre à 8 h. 1/2 précises. — Séances tous les mercredis soir, faubourg Saint-Denis, 176, à Paris.

Mme Vve MAUGIS, rue Ordener, 87, à Paris, recommande son fils Désiré âgé de 13 ans, ayant son certificat d'études depuis un an. *Belle écriture.* N'importe quel emploi dans le commerce (*Feu M. Maugis était chef de groupe, groupe des 4 chemins.*).

DÉSINCARNATION DE J. OUISTE

Monsieur et Frère en Croyance : J'ai la douleur de vous annoncer la mort de mon cher père, spirite fervent de la première heure, qui, jusqu'à sa dernière heure, ne cessa d'affirmer notre doctrine, souvent même contre ses intérêts, ainsi que nous l'avons reconnu.

Je regrette que le temps m'ait manqué pour aller vous voir avant mon départ pour Marennes; vous auriez, je n'en doute pas, détaché un orateur spirite de la région pour dire adieu à cet apôtre de la libre-pensée et du progrès.

Sans avoir fait aucune invitation, près de 300 personnes ont conduit mon père à sa sépulture. Des discours ont été prononcés par des membres de plusieurs sociétés. Les dévots seuls se sont abstenus.

Le pasteur protestant, a fait ressortir, avec assez d'à propos, la croyance en l'immortalité de l'âme; il a donné à entendre que les recherches et études sur ce sujet, étaient plus méritoires que celles qui tendent à prouver le néant aussi bien que l'éternité des peines.

Mon père était catholique, mais depuis longtemps il nous avait recommandé de ne pas réclamer pour lui le ministre des cultes; c'est seulement à titre d'ami, que le pasteur protestant a prononcé quelques paroles.

Croyez, Monsieur Leymarie, aux sentiments fraternels et dévoués du :

Gérant du journal des Maires. J. OUISTE.

A Paris, le 12 octobre, s'est désincarné un homme d'un grand mérite, M. LANNOUE, spirite éclairé; sur sa tombe, *M. Joly* qui représentait notre Société, et *M. Saintot*, ont prononcé quelques paroles dictées par le cœur, devant les F. E. S. qui avaient suivi la dépouille mortelle au cimetière de Bagneux.

Mis LOTTIE FOWLER, médium à trance et à messages, très remarquée à Londres, est actuellement fixée à *Paris*, 26, *rue de Amaillé, avenue Carnot;* elle reçoit l'après-midi, de une heure à sept heure.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
LE PHARAON MERNEPHTAH, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
Pensées de Carita et Réflexions de Marie.	1 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. 50
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. »
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°.	8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol, in-8°.	12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°.	7 fr. »
Terre et ciel, in-8°.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°.	25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	6 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
d° par Robert.	6 fr. »
d° par Pigeaire.	6 fr. »
d° par Charpignon.	6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE — N° 21 — 1er NOVEMBRE 1888.

AVIS : Toutes les correspondances, demandes de librairie et d'abonnements à la Revue spirite, doivent être adressées à *M. P. G. Leymarie*, 1, RUE CHABANAIS; pour faciliter nos écritures, s'abonner pour 1889, avant fin décembre 1888.

La librairie n'est plus, 5, rue des Petits-Champs, mais, 1, *rue Chabanais*, NOTRE NOUVEAU DOMICILE.

Le 9 novembre, séance spirite, à 8 heures 1/2 très précises, 1, rue Chabanais; pour être reçu, il faut avoir une invitation spéciale, ou bien être abonné à la Revue spirite. Autre séance spirite le 23 novembre.

LE SPIRITISME SERA-T-IL UNE SCIENCE SOCIALE

Comme je vous l'ai dit dans ma lettre du 10 courant, j'admire les *Conclusions* acceptées par tous les membres du Congrès, celles que vous avez insérées dans la *Revue* dû 1er octobre 1888, page 580; je vous demande la permission de faire mes réserves, quant au codicile ajouté à la page 582, accepté seulement par une partie de ces membres (1).

Je professe la plus grande estime pour le caractère des signataires de ce codicile parmi lesquels je lis votre honorable nom, et mes réserves n'impliquent un blâme pour personne; seulement, je ne suis pas convaincu de l'opportunité de ce dernier document.

1° Parce qu'il frise trop certaines questions qui relèvent de la politique, qui pourraient alarmer les gouvernements des pays où les libertés politiques sont restreintes, et les pousser, peut-être, à des mesures qui entraveraient la marche déjà si difficile de la doctrine.

2° Je ne suis pas de cet avis que le spiritisme, comme dit cette affirmation, doit devenir une science sociale, pour résoudre les problèmes humanitaires suivants : « D'éducation et d'instruction intégrale pour les deux sexes. De législation. De propriété. De mutualité. D'association. De fraternité. »

Le rôle du spiritisme est de faire connaître et de prouver au riche et au pauvre la loi de la réincarnation, en démontrant à tout le monde, par la peine du talion, quels sont les châtiments qui seront infligés à ceux qui

(1) Erreur. Ce codicile n'en est pas un et les affirmations qu'il contient ont été acceptées par tous les membres du Congrès.

faillissent à la loi de solidarité et de charité, mais il ne peut pas entrer dans les détails de mode et de forme, avec lesquels on doit appliquer cette loi, application économique, sociale et politique qui ne saurait être la même pour tous les pays. Ainsi, on pourrait croire à l'efficacité de la monarchie plutôt qu'à celle de la République, à la coopération plutôt qu'à la propriété absolue et *vice versa*, sans pourtant faillir à sa conscience et aux lois fondamentales du spiritisme.

Le but de la doctrine est essentiellement moralisateur (celui qui ne veut pas lutter contre ses mauvaises passions, abandonne, en général, l'étude du spiritisme), mais les détails, avec lesquels on doit mettre en pratique ce pouvoir moralisateur dans la vie économique et législative des nations, n'appartiennent pas à la doctrine ; c'est même contraire à la généralité des vues qui la caractérisent.

Au n° 811 du Livre des Esprits, on pose la question suivante : Est-elle possible, l'égalité des richesses ?

Réponse : « Seulement un utopiste, ou un envieux ambitieux, peut songer à un ordre social qui serait bientôt détruit par la force même des choses. »

Et l'on y ajoute : Frappez l'égoïsme, la vraie plaie de votre société, et quittez les chimères. »

On peut donc dire que l'enseignement Kardéciste penche décidément vers la propriété individuelle, et ce serait le détourner de sa voie que de vouloir lui donner ce rôle : régenter la propriété par des lois économiques plus ou moins larges ; cet enseignement ne pourrait même préciser ces lois, qui peuvent et doivent changer, selon le degré d'avancement des divers milieux dans lesquels elles doivent se dérouler.

Donc, le spiritisme donne la solution aux plus difficiles problèmes moraux et sociaux, en nous expliquant et en nous présentant, jusque dans ses dernières conséquences, la loi de solidarité ; il en donne même les règles générales (Voir le Livre des Esprits, livre 3e, loi de travail, loi de société, etc.). Mais sa tâche ne va pas plus loin, et lorsque l'on pense à appliquer ces règles en détail, on aborde une autre science qui peut être inspirée par le spiritisme, mais qui ne peut devenir une loi fondamentale du spiritisme.

Deux individus peuvent être de bons spirites, tout en ayant des conceptions diverses sur une loi sociale quelconque. Tous les deux s'inspireront des lois générales que le spiritisme a *déjà données*, mais chacun posera le mode et la forme de la loi sociale pratique selon sa conscience et le milieu dans lequel il vit.

Il est clair qu'on évitera ainsi des dissensions de détail qui nous éloigneraient du but suprême vers lequel tendent les esprits supérieurs avec la nouvelle révélation, c'est-à-dire : la moralisation et la spiritualisation de la

société, par la tolérance fraternelle, etc., moyennant la connaissance du monde invisible et de ses relations avec le monde visible.

Du reste, cette question, quoique assez importante, ne peut créer des schismes parmi les spirites qui ont accepté pour base Allan Kardec.

Toutefois, on peut en déduire encore une fois, la nécessité de partir de la base susdite, tout en proclamant, pour tous les spirites, la plus ample liberté de pensée et d'action sans aucun *lien* de hiérarchie.

Permettez-moi d'ajouter que, avec ce que je viens d'écrire, je pense avoir aussi répondu, quoique indirectement, à l'article que M. Courtépée a inséré dans le dernier numéro de la *Revue, sur la propriété* (numéro du 1er octobre 1888).

J'espère, mon ami, que vous ne m'en voudrez pas d'avoir développé mon opinion, quoiqu'elle soit un peu contraire à la vôtre ; aussi, je l'espère, vous voudrez bien donner une impartiale hospitalité à ces lignes dans la *Revue.*

Je vous serre fraternellement la main ainsi qu'aux membres du Comité.

ERNESTO VOLPI.

NOTE DE LA RÉDACTION : M. E. Volpi, notre ami, a sans doute lu les affirmations, acceptées à *l'unanimité* et par *acclamation* par les délégués du Congrès spirite international de Barcelone, sous le mirage des idées politiques qui lui sont chères ; oui c'est à l'*unanimité* que les affirmations et les propositions belge-franco-latines, aussi bien qu'espano-américaines ont été votées, et le passage de ces affirmations qu'il incrimine, bien à tort selon nous, est dû à MM. Hoffmann, Ungher, Chiaia, auxquels se sont joints MM. Nicolau, De Oña, De Garay, Eulogio Prieto et P.-G. Leymarie ; après étude, nos amis d'Espagne les ont acceptées.

Je ne suppose pas que MM. Hoffmann, Ungher, Chiaia, soient de mauvais patriotes italiens, et qu'ils en veulent à la monarchie ; le contraire me semble la vérité et je les ai bien compris. Ce sont des hommes de bon sens, des penseurs dévoués à leur pays, des philosophes dignes d'estime, qui ont déclaré, avec le regretté M. Godin, qu'on pouvait être spirite très convaincu, et s'occuper des travailleurs, de leur moralisation, de leur tranquillité dans la vie active, de leur avenir matériel et intellectuel.

C'est là la question la plus grave, et les canons qu'on aligne, les hommes que l'on apprête aux combats futurs, toute cette lugubre et néfaste fantasmagorie qui hante les cerveaux, n'empêchera pas, qu'à un moment donné, le capital et le travail, intimement unis, n'aient écarté les révolutions et éliminé toutes les causes de conflit.

M. Godin préconisait cette science sociale, due à l'esprit de justice

autant qu'à ses convictions spiritualistes supérieures ; il n'a jamais cru déroger en donnant à la science sociale telle qu'il la comprenait (telle que les congressistes de Barcelone l'ont comprise), une sanction pratique, et c'est une merveille qu'il ait pu l'accomplir à notre époque troublée, malgré le milieu clérical et monarchique dans lequel, glorieux et parlant, s'est construit son familistère et se sont édifié ses usines.

Allan Kardec, esprit avancé et généreux, pensait comme M. Godin, et néanmoins il n'a jamais songé à attaquer, à anathématiser les empereurs, les impératrices, les rois, les reines, les grands seigneurs et ses correspondants religieux de tous ordres.

Le Congrès a parlé en ce sens humanitaire et social, ce qui n'implique pas qu'il ait préconisé le nihilisme, l'anarchisme, le communisme, ses vues étant plus larges, plus hautes et toutes fraternelles.

Qu'est-ce donc que la solidarité, si, à l'abri de ce grand mot, les spirites parlent toujours de morale et non de l'application de la loi de solidarité ? Responsables de nos actes, plus conscients que la généralité des hommes, puisque nous faisons une étude plus générale et plus scientifique de la vie et de ses phases diverses sur la terre et sur les mondes sidéraux, nous nous devons à l'humanité dont nous sommes partie intégrante, et la vouloir plus heureuse c'est, inéluctablement, notre seul objectif.

M. Godin a parlé de morale en vrai spirite, en swedenborgien éclairé, mais préalablement, il assurait à ses 1.800 ouvriers le pain quotidien, un palais social ; il s'aidait de la coopération, et enfin de l'association, ce qui est, ce semble, résoudre à la grande manière le problème de morale, de propriété, de mutualité, que vous condamnez ce semble, mon ami et frère, sans l'avoir complètement étudié.

Vous avez aussi ce travers, commun à bien des spirites, de vous appuyer sur *l'enseignement Kardéciste, d'accepter pour base Allan Kardec*, ce qui tendrait à faire croire que le Maître en spiritisme a inventé nos doctrines et la morale qui les soutient ; or, Allan Kardec l'a répété sans cesse, il n'est que le metteur en ordre des communications données par les esprits à un groupe de chercheurs, de 1850 à 1855, et lui-même ne prit part à leurs recherches qu'après cette époque ; il dut, à son esprit de synthèse, le grand honneur de mettre en ordre les documents obtenus avant lui, avec lesquels le Livre des Esprits fut composé. Avec son grand bon sens, sa logique admirable, il disait : « Les esprits affirment qu'ils n'ont donné que ce que notre état intellectuel et moral mérite actuellement ; instruisons-nous, cherchons, méditons, que nulle science ne nous soit étrangère, assimilons-nous toutes les découvertes modernes, et il nous sera donné toujours plus, selon notre entendement ».

Or la sociologie est une science moderne des plus importantes : avec M. Godin, elle tend à détruire l'antagonisme si dangereux qui divise le capital et le travail. Les revenus des nations et des individus diminuant dans des proportions menaçantes, le travail étant atteint dans toutes ses sources, fatalement et logiquement, faut-il que les spirites s'occupent de la science sociale, s'ils veulent être à la hauteur de leur mission civilisatrice et moralisatrice. Rien ne doit leur être indifférent dans le mouvement des idées modernes, notre ami Volpi, si intelligent, si dévoué au progrès doit en comprendre toute l'importance, toute la partie significative.

Donc, *le spiritisme doit aussi devenir une science sociale*, et dans chaque pays, et, selon le milieu, il implantera des idées d'ordre, de concorde, de solidarité fraternelle, sans attaquer les lois existantes, sans violer la liberté de conscience.

C'est bien ainsi que l'ont compris les membres du Congrès, et particulièrement MM. Hoffmann, Ungher, Chiaïa, Nicolau, De Onâ, De Garay, Eulogio Prieto et P.-G. Leymarie, chargés de rédiger les affirmations.

Quant à M. Courtépée, légiste éclairé et nullement subversif, laissons-lui le soin de défendre ses théories ; c'est un homme sensé, sage, méditatif, qui ne parle pas vainement et peut attendre en paix toutes les réfutations ; il est bon qu'elles se présentent.

Un légiste me fait remarquer à l'instant, que les lois, la jurisprudence, l'instruction et l'éducation d'un pays, sont toujours en harmonie avec la foi religieuse qui y domine, et que cette foi est leur raison d'être; or, changer ce mode de croyance, n'est-ce pas modifier dans leur source les lois, l'instruction et l'éducation, c'est-à-dire la raison sociale d'un gouvernement quel qu'il soit ? En conséquence, notre ami E. Volpi, l'un des plus éminents propagateurs du spiritisme, a-t-il songé qu'il faisait inconsidérément de la science sociale, lorsqu'il était tant applaudi par les auditeurs de ses conférences spirites ?

P.-G. LEYMARIE.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

UN LIVRE NOUVEAU

I.

M. le Dr Edmond Dupouy a publié, récemment, un volume fort curieux ayant pour titre : *Le Moyen âge médical.* L'auteur nous présente, avec des détails qui révèlent beaucoup d'érudition, les grandes épidémies, la démonomanie, la sorcellerie. Un chapitre spécial est consacré au rôle important que la médecine a joué dans les productions littéraires et théâtrales du

temps passé. Enfin — et c'est surtout ce qui nous intéresse — les phénomènes anciens et modernes attribués à la force psychique sont examinés, dans cet ouvrage, avec une impartialité absolue. A l'exemple du Dr Gibier, M. Dupouy voit autre chose que des *hallucinations* dans les faits spirites. Nous devons lui savoir gré de sa franchise. Elle lui a déjà attiré le blâme de certains savants. La *Revue de l'Hypnotisme* (1), notamment, reconnaît d'abord que la lecture de l'étude du Dr Dupouy est « fort attrayante. » Elle dit aussi que l'auteur a eu raison de supposer « que la suggestion a dû être « un des principaux mystères de la sorcellerie. » Mais elle prétend que M. Dupouy est « moins bien inspiré lorsqu'il croit pouvoir tirer de l'étude « des symptômes présentés par les démonomanes des preuves en faveur du « spiritisme. »

En réalité, l'éminent écrivain auquel nous devons le *Moyen âge médical* ne conclut pas ouvertement en faveur du spiritisme. Il dit seulement ce qu'il a vu ; il reproduit des passages nombreux d'ouvrages spéciaux et il laisse à ses lecteurs le soin de se prononcer. Il est évident que ces derniers tireront, du chapitre intitulé la *Démonomanie au Moyen âge*, des conclusions favorables aux théories spirites, et cela, tout simplement, parce que l'auteur a reconnu la réalité absolue des grands phénomènes. Après avoir lu le récit des expériences faites par William Crookes avec Mlle Cook, M. Dupouy ne dit pas, en effet, comme M. Richet et autres, qu'il n'a jamais été possible de *photographier* les Esprits ; il déclare ceci : « Nous regrettons de « ne pouvoir rapporter ici l'observation sur Mlle Cook, et de Katie King spec- « tre devenant tangible au point d'être photographié, mais un pareil fait ne « peut se résumer et doit être publié *in extenso*, tel que le Dr Gibier l'a re- « produit. »

M. Dupouy rappelle ensuite le mot de William Crookes, qui a dit « d'une « manière générale de toutes ses expériences : *Je ne dis pas que cela est pos- « sible, je dis que cela est.* »

II.

L'auteur du *Moyen âge médical* passe également en revue les faits extraordinaires attribués au diable par les démonologues. Il cite des cas de *lévitation* et rappelle, à ce sujet, avec procès verbaux à l'appui, l'histoire de Françoise Fontaine, qui fut, à Louviers, en 1591, enlevée « au-dessus du lit « où elle était couchée pendant la nuit en présence de plusieurs témoins. » Cette fille, ayant été exorcisée, le même phénomène se reproduisit, ainsi qu'il est établi dans le *onzième procès verbal* dressé à ce propos. Voici donc

(1) Voy. numéro du 1er juin 1888.

ce qui se passa à l'église de Louviers pendant la messe de l'exorcisme : « Icelle Françoise a de rechef esté enleuée hors de terre, plus hault, que l'au« tel comme si on l'eust prinse par les cheueux, d'une si estrange façon, que « cela auoit grandement estonné les assistants, qui n'eussent jamais cru « veoir une chose sy espouvantable... »

M. Dupouy fait remarquer aussi que, parmi les phénomènes observés chez les hystériques démonomanes, il y en a quelques-uns que les neurologistes modernes ont voulu passer sous silence « parce qu'ils se trouvaient dans « l'impossibilité humaine d'en donner une explication plausible. » Il s'agit « de cette force mystérieuse qui agit sur la personnalité humaine et ses fa« cultés, qui produit des *faits surnaturels*, en contradiction avec les lois « scientifiques connues, en un mot de la *Fòrce psychique*, nom que lui « donne encore W. Crookes, mais qui n'est autre chose que la force dont « s'occupe le spiritisme. »

« Cette force — ajoute M. Dupouy — propriété que possèdent à un très « haut degré, non seulement les hystériques mais encore tous les névro« pathes, désignés sous le nom de *médiums* par les psychologues spirites « ne saurait être contestée aujourd'hui. »

« Les démonologues du moyen âge l'avaient mentionnée souvent dans les « observations des démonomanes et l'avaient attribuée au malin esprit ; et si « nos pathologistes n'ont pas daigné encore s'en occuper, cela n'a fait que « simplifier l'étude de la physiologie du système nerveux ; mais pour tous « les esprits qui considèrent la science comme synonyme de vérité, il est « incompréhensible que nos savants officiels aient été pénétrés à ce point « de la peur de la critique qu'ils se soient refusés, jusqu'à ce jour, à cons« tater purement et simplement un fait inexplicable, à la vérité, mais réel, « positif, certain. »

« Ne nous trouvant pas accessible à cette prudence timorée, qui est, dit« on, une des conditions *sine qua non*, pour être candidat à l'Institut, nous « poursuivrons notre investigation dans les documents que nous possédons « sur le moyen âge médical, et nous en chercherons loyalement l'interpré« tation scientique. »

On voit avec quelle liberté d'esprit et quelle indépendance s'exprime le Dr Dupouy.

Cette indépendance lui permet de parler des phénomènes observés par MM. W. Crookes, Morgan, Varley, Oxon, etc. Nos lecteurs connaissent ces phénomènes, il est inutile d'en donner, une fois de plus, le récit. Cependant on lira, avec intérêt sans doute, le détail des faits dont l'auteur du *Moyen âge médical* a été le témoin. Aussi prendrai-je la liberté de lui emprunter les lignes suivantes :

« J'ai obtenu, dit M. Dupouy, comme l'éminent membre de la Société Royale « de Londres (W. Crookes) le mouvement de corps pesants avec contact « avec une grande facilité, non seulement le soulèvement de tables massives, « d'un poids supérieur à la force musculaire d'un homme très robuste, mais « encore le mouvement de ce meuble dans une direction donnée ; de même « celui du battant d'une petite table carrée, quelquefois même ce mouve- « ment d'après une cadence déterminée. Ce phénomène, bien connu des « expérimentateurs, peut se produire sans l'intervention d'un puissant « médium. Il était bien connu dans l'antiquité, mais il n'en est pas fait « mention dans les écrits sur la sorcellerie du moyen âge. »

Au sujet des phénomènes vus, dans l'Inde, par M. Jacolliot, le Dr Dupouy dit encore :

« Des instruments de musique rendent des sons, jouent des airs sous les « yeux des assistants, à plusieurs mètres du fakir et sans que celui-ci se « départisse de son immobilité. Le Dr Gibier a cité ces phénomènes d'après « des témoignages dignes de foi. »

« Pendant les grandes séances chez le Dr Puel, avec Mme L. B., — ajoute « M. Dupouy — nous avons été plusieurs fois témoins de phénomènes ana- « logues. Plusieurs fois mon confrère et moi avons vu les rideaux de damas « de la fenêtre de son cabinet s'agiter et s'ouvrir, nous avons entendu le « son d'une petite trompette placée au milieu de la table dans l'obscurité, « il est vrai, mais en faisant la chaîne avec les mains et dans toutes les con- « ditions possibles pour ne pas être la dupe de supercheries. »

Parlant encore de ses expériences personnelles, le Dr Dupouy dit, plus loin :

« Dans les expériences de typtologie auxquelles j'ai assisté, à toutes les « demandes adressées à la Force psychique les réponses ont toujours pré- « senté un caractère particulier indépendant de celui des assistants. J'ai « quelquefois essayé de concentrer ma volonté sur la réponse attendue et « j'ai toujours échoué dans mes tentatives de pression mentale. »

« J'ai constaté également que ces réponses ne pouvaient pas être dictées « par l'esprit du médium dont les connaissances scientifiques et littéraires « n'étaient pas toujours à la hauteur de la communication reçue. »

« Cette observation concorde avec les faits observés chez les prétendues « démonomanes, qui avaient, dans leurs accès, le don des langues, et ré- « pondaient en latin aux exorcistes, faisant même des discours entiers en « cette langue dont elles ignoraient les éléments. »

(*A suivre.*) ALEXANDRE VINCENT.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CATHOLICISME (*Suite*)

NOUVELLE ÉDITION.

Par AUGUSTE NICOLAS, ancien magistrat de Bordeaux (1853).

« *M. Nicolas* s'appuie de l'opinion de M. de Bonald ; ce dernier dit : Si « l'homme avait la certitude physique par ses sens de l'existence de Dieu, « des récompenses et des peines de la vie éternelle, il ne mériterait ni ne « démériterait, parce que maîtrisé par l'évidence il n'aurait plus de choix.

« *Amy* : Nous ne demandons pas la certitude physique de ces dogmes, « mais le moyen bien assuré d'arriver aux vraies croyances, et d'après « M. Nicolas elles ne peuvent s'obtenir que par la piété et la foi catholiques « qu'il est très difficile d'avoir au début ; il expliquera plus tard, par des « preuves d'ensemble, cette assertion qui n'est pour nous qu'une pétition de « principe sans valeur comme preuve.

Quant à M. *de Bonald*, il affirme ainsi la vérité du catholicisme : « A la hauteur des dogmes qui confondent l'esprit, à l'austérité de la morale qui gêne le cœur, à la sévérité des préceptes qui mortifient les sens, je reconnais l'origine divine du catholicisme.

Amy : Nous ne comprenons pas la valeur probante de cet argument bizarre. »

« On le voit clairement, M. Nicolas s'acharne à justifier la non-évidence du « catholicisme, parce qu'elle est très propice à l'Église romaine en lui « permettant d'établir son omnipotence, son infaillibilité et ses dogmes « fantaisistes, ce qu'elle n'aurait pas pu faire même avec une évidence « incomplète. Cette non-évidence si fortement prônée par les théologiens « amène de nos jours la décadence bien plus que les progrès du catholi- « cisme parmi les nations éclairées.

M. de Bonald résume ainsi la question : En défendant la non-evidence, le catholique défend les intérêts de la raison et de la liberté qu'il veut faire participer au rapport de l'homme avec Dieu, contre le libre-penseur qui voudrait que cette raison et cette liberté fussent altérées par l'évidence, comme une victime assommée devant l'autel (sic.) La religion demande la sujétion de la raison sans contrainte ; elle la convie à se soumettre par conviction, et à s'échanger contre la raison souveraine de Dieu ; tandis que l'incrédule voudrait l'anéantissement de la raison par éblouissement, contrainte et fatalité, comme un corps tombant vers le centre de la terre et non comme un astre gravitant autour du soleil...

Amy. Argumentation paradoxale ; car depuis quand l'évidence a-t-elle nui

à une chose et à la vérité; si quelqu'un a une demande importante à faire à un puissant monarque, il se renseignera le mieux possible sur le moyen de l'obtenir; mais pour réussir il n'a nul besoin de pénétrer dans les secrets et la politique de ce souverain; de même le catholique n'a pas besoin de pénétrer dans les secrets de Dieu pour être renseigné sur la véracité de sa religion qui se présente à lui avec toutes les apparences de l'invraisemblance.

M. Nicolas a l'air de croire ses adversaires parfaitement convaincus par son argumentation subtile et fantaisiste; alors il les suppose se rejetant sur cette loi du catholicisme : *hors de l'Église point de salut*, laquelle est invraisemblable à cause de son excessive exclusion, de son extrême sévérité, car elle condamne tous ceux qui n'ont ni la capacité ni le temps de s'éclairer par une étude approfondie de cette religion, si difficile à connaître, ce qui est le fait de tous les peuples qui n'ont pas reçu l'évangile; d'où on peut conclure qu'elle n'est ni vraie, ni nécessaire, puisque tant de gens sont dans l'impossibilité de la connaître, et que Dieu nous donne toujours l'instinct du nécessaire.

Nicolas : Bonnes gens, leur répond-il, de la bonne foi : cette vive sollicitude pour les populations ignorantes est une illusion de votre résistance à la vérité qui oppose des nuages lointains aux lumières de cette vérité qui vous éblouit. Est-ce que vous mettez en doute la vérité et l'utilité des sciences dont s'honore la civilisation, parce que les sauvages en sont privés? *Amy*... Comparaison spécieuse et non sincère; car le bonheur et le malheur éternels ne dépendent pas des sciences; mais d'après l'Église, de la foi et de la pratique de la religion indispensables au salut. Plus tard, M. Nicolas reviendra sur cette question. Il termine en disant que : « la pratique de la morale amènera à la religion, et la pratique de la religion nous donnera la foi; d'autant plus que les preuves de la vérité de la religion nous inondent; elle a pour elle sa perpétuité car, dit-il, elle remonte par les patriarches jusqu'à Adam. »

..... Assertion gratuite; son indestructibilité, depuis 1870, paraît sérieusement menacée; son invariabilité est maintenue par une atroce sévérité et une grande habileté, mais la scission de l'Église Grecque et celle des protestants ont considérablement diminué son empire, et les idées libérales modernes menacent fortement son avenir.

..... Jadis le sentiment et l'imagination jouaient un rôle prépondérant dans l'humanité; maintenant les tendances aux idées positives, l'étude et l'application des sciences exactes ont considérablement développé la raison et l'esprit d'observation. La physique tend à remplacer la métaphysique, ce qui est une des causes des tendances matérialistes de notre époque; il en

résulte que la métaphysique légendaire et fantaisiste du catholicisme, dépourvue d'une évidence suffisante, n'est plus acceptée aussi facilement par les intelligences actuelles; tandis que le spiritisme quoique encore non complètement élucidé, annonce devoir se développer, se répandre facilement, parce qu'il s'appuie sur des faits intéressants, donnant certaines satisfactions aux exigences positives de notre époque.

RÉVOLUTIONS.

M. Nicolas dit que chaque homme en particulier a plus ou moins de disposition à une religion quelconque; mais isolé il lui est impossible d'en formuler aucune; tandis que tous les peuples du monde, à toutes les époques, ont manifesté des croyances et des pratiques religieuses; d'où M. Nicolas conclut qu'elles doivent provenir de quelque révélation faite à l'humanité primitive. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette assertion, car on peut bien admettre qu'à diverses époques anciennes, des révélations partielles ont été faites à certains peuples.

Ainsi les religions spiritualistes de l'ancienne Asie pouvaient bien provenir de quelque révélation. Mais les hommes peu éclairés de cette époque, longtemps livrés à leurs propres instincts, ont bien pu par diverses causes en perdre ou en altérer l'esprit; ainsi les Égyptiens, qui étaient primitivement spiritualistes, perdirent leurs croyances élevées et tombèrent dans la grossière idolâtrie des animaux; les Grecs et les Romains, quoique civilisés et éclairés, en vinrent au paganisme mythologique, lequel fut détruit par la révélation du Christ.

M. Nicolas prône fortement la révélation faite à Moïse qu'il paraît considérer comme parfaite.

« *Amy* : Nous admettons que Moïse a eu des révélations, mais incomplètes; « ainsi il parle avec une certaine connaissance de cause des six jours ou « époques de la création, lesquelles ne s'écartent pas énormément de celles « admises par la géologie actuelle; mais il place la création des oiseaux avec « celle des reptiles au 5e jour, qui serait l'époque secondaire de la géologie; « ce qui est contraire aux données géologiques qui fixent la création des « oiseaux à l'époque tertiaire, qui pourrait être représentée par le 6me jour de « la création. » M. Nicolas dit que la géologie confirme parfaitement le récit de Moïse sur le déluge; « .... Cela n'est pas exact : la géologie actuelle « reconnaît une ou plusieurs époques diluviennes qui paraissent avoir duré « des milliers d'années, puisque la flore et la faune ont notablement varié « pendant les temps reconnus diluviens. Mais la géologie n'a aucune donnée « précise concernant le déluge annal de Noë. »

Moïse et les prophètes ne parlent pas de la vie éternelle. Mais ils annon-

cent la future venue d'un rédempteur. M. Nicolas déclare que la réalisation de cette prédiction confirme la divinité de J.-C. et la rédemption du genre humain. Assertion sans valeur, le rôle de J.-C. comme mandataire divin, sans avoir besoin d'être Dieu lui-même, a été assez important dans le monde pour avoir été prédit par des hommes inspirés, car nous avons vu des somnambules nous prédire longtemps à l'avance des événements que personne ne pouvait prévoir et qui se sont exactement réalisés. Il est évident que, M. Nicolas, exalte autant l'inspiration de Moïse, pour donner plus de poids à ses récits qui perdent beaucoup de leur valeur par les récentes découvertes des orientalistes dans l'Inde, en Perse et en Égypte.

CHUTE DE L'HOMME.

D'après le récit de Moïse les théologiens affirment que l'homme est sorti heureux et bon des mains de Dieu, et que sa désobéissance l'a rendu malheureux et mauvais. Mais il lui reste quelque chose de sa grandeur primitive ; de là deux natures toujours en lutte dans l'homme, et s'il n'est pas aidé par un secours surnaturel, le mal l'emporte sur le bien; mais ce qui prouve que la priorité est au bien, c'est que nous concevons et approuvons le bien, mais que malgré nous, nous sommes entraînés vers le mal.

Amy... « Cette croyance choque entièrement la raison. Dieu qui prévoit « tout, aurait créé l'homme dans un état approchant de la perfection pour « le laisser succomber à une tentation dont le créateur devait prévoir les « conséquences désastreuses pour l'humanité, lesquelles, devaient nécessiter « de la part de Dieu, pour réhabiliter les créatures formées à son image, de « tels sacrifices qu'on est parfaitement en droit de les considérer comme « incompatibles avec la prévoyance, la grandeur et la dignité divines. »

La doctrine spirite est beaucoup plus naturelle et plus consolante ; elle dit que l'humanité a été créée simple, mais consciente avec l'instinct de progresser dans le bien, c'est pour cela qu'elle estime le bien ; mais sa nature primitive et certains mauvais penchants naturels la font incliner vers le mal ; à différentes époques elle paraît avoir eu des révélateurs qui l'ont fait progresser, ou l'ont remise dans la bonne voie ; tels ont été certains patriarches, Moïse, les prophètes, le Christ et actuellement le spiritisme. Adam et Eve ont pu être un couple déchu d'un rang plus élevé, pour quelque faute commise peut-être dans un monde meilleur, puis envoyés sur la Terre pour y former la souche de notre humanité d'ordre inférieur dans laquelle viennent s'incarner des esprits ayant péché dans leur vie antérieure.

Cette croyance choque infiniment moins la raison que le dogme du péché

originel ; elle n'implique ni inconséquences, ni sacrifices de la part du créateur, elle donne entière satisfaction aux instincts progressifs de l'humanité. Et si la doctrine spirite dans son ensemble présente encore des points obscurs, on n'y trouve ni contradiction, ni rien qui choque la raison, comme cela se voit dans les dogmes du catholicisme. Il ne faut pas oublier qu'aucune religion n'est évidente ; cela nous prouve que Dieu a voulu que nous cherchions et trouvions par nous-mêmes la forme religieuse en nous basant sur l'esprit évangélique, autrement il nous aurait donné une religion toute faite. Le catholicisme, essentiellement exclusif et sévère, voue aux flammes éternelles tous ceux qui ne suivent pas exactement la voie pénible et étroite qu'il a tracée ; tandis que le spiritisme plus large et plus conciliant n'impose aucune discipline rigoureuse ; il prêche surtout la morale évangélique et admet une amélioration constante et progressive dans la vie future.

M. Nicolas établit la certitude de la déchéance de l'homme sur ce que cette croyance était générale chez les anciens peuples. Il s'appuie non seulement sur la Bible, mais sur les légendes politiques de l'âge d'or suivi de l'âge de de fer, sur les fables de Prométhée et de Pandore, sur la chute des anges, sur saint Paul et Plutarque qui disent que nous sommes entourés de mauvais esprits, que l'Eglise déclare être des anges déchus, enfin sur de nombreuses citations provenant des anciens peuples qui mentionnent la déchéance de l'humanité ; il conclut de cette concordance générale à la réalité de la chute d'Adam,

Amy... « Nous répondrons que cette concordance peut provenir de quel-
« que révélation incomplète ou mal comprise, qui a pu être faite à l'huma-
« nité primitive ; celle-ci n'ayant pas dû jouir de ce prétendu âge d'or, ou
« paradis terrestre, puisque Adam et Eve créés adultes en auraient joui
« seuls et pendant bien peu de temps. Il y a une tendance assez générale
« chez les hommes, qui est de conserver d'agréables souvenirs de leur jeune
« âge, et pour les peuples de regretter le bon vieux temps. » M. Nicolas toujours spécieux ajoute : Plus le mystère du péché originel est contraire à la raison, plus il est croyable, parce que les hommes ne se seraient jamais si bien entendus pour inventer une absurdité (*sic*).

Etrange argument qui établit la certitude d'une absurdité avouée d'après les traditions :

« Nous répondrons que toutes les religions contiennent des absurdités,
« qui sous le nom de mystères sont parfaitement crues par leurs fidèles.

« Certains anciens peuples d'Asie, conservateurs exacts des traditions, ont
« gardé le souvenir des fables, légendes, croyances et révélations primi-
« tives faites à une époque où les populations naïves et crédules acceptaient
« tout sans en contrôler la vraisemblance. Et de nos jours ne voyons-nous

« pas le vulgaire ajouter foi aux choses les plus absurdes. En conséquence, « les prétendues preuves alléguées par M. Nicolas pour démontrer la réalité « du péché originel ne sont pas acceptables. Le dogme du péché originel « n'est pas mieux prouvé par les évangélistes qui n'en parlent pour ainsi « dire pas. Ils racontent que Jean-Baptiste prêchait et administrait un « baptême de pénitence pour la rémission des péchés ; tout indique que le « baptême était une formalité d'admission dans la religion, après une con- « fession publique et non auriculaire de ses péchés, laquelle était un enga- « gement public et formel de n'y plus retomber ; ce qui prouve qu'il n'était « pas alors question du péché originel. Une autre chose infirme ce dogme : « dans les premiers temps du Christianisme on n'administrait le baptême « qu'à des adultes, après les y avoir préparés par un long catéchuménat ; « ce qui prouve que c'était l'acte solennel qui conférait au Néophyte le titre « de chrétien, mais dont le but principal n'était pas alors d'effacer le péché « originel non mentionné ; car rien n'indique qu'on fût pressé, comme « maintenant, de l'administrer aux enfants naissants qui sans ce sacrement « ne pourraient pas, d'après l'Eglise, être sauvés. »

Lorsque J.-C. quitta ses apôtres il leur dit : Allez, instruisez toutes les nations, en baptisant au nom du père, du fils et du saint Esprit (Mathieu, chap. 28, vers. 19) ; il ne mentionne pas le péché originel.

« Une objection bien forte milite contre cette croyance probablement ori- « ginaire de l'Asie, comme nous le verrons plus loin : On doit admettre que « Dieu juste et bon a créé l'homme dans un bon but ; la Terre est peuplée « de 13 à 14 cent millions d'habitants, dont moins de 400 millions reçoivent « le baptême, par conséquent 1 milliard d'individus ou d'enfants chrétiens « mort-nés privées du baptême ont leur avenir éternel brisé ; et comme la vie « moyenne est de trente et quelques années, plus de trois milliards d'âmes « par siècle sont privés du bonheur des élus.

« Alors dans quel but ont-ils été créés ? Les théologiens répondent à cette « question embarrassante en disant que c'est un mystère. En somme le « dogme du péché originel effacé par le baptême n'est point enseigné par « J.-C. et ses apôtres, c'est une invention des zélés catholiques des premiers « siècles pour justifier la mort du Christ divinisé, s'offrant en holocauste « pour annuler la condamnation du genre humain responsable de la faute « de ses premiers parents. Ce dogme est un tissu d'inconséquences et d'ab- « surdités dans lesquelles Dieu serait fortement impliqué, d'abord en con- « damnant tout le genre humain pour une faute qui fut commise sans sa « complicité ; puis en créant l'homme et en l'exposant à la tentation. Dieu « paraîtrait n'avoir pas prévu les conséquences désastreuses qui en seraient « résultées, d'abord pour la divinité, par l'incarnation, les humiliations et la

« mort cruelle subies par la seconde personne divine, ensuite par la damna-
« tion de la très grande majorité du genre humain privée du baptême.

« La doctrine spirite se montre beaucoup plus juste, plus consolante et « plus rationnelle que le Catholicisme, elle ne condamne personne pour la « faute de ses ancêtres, et elle admet la réincarnation ou une amélioration « progressive dans la vie future, même pour les plus coupables; car autre- « ment pourquoi auraient ils été créés ? »

(*A suivre.*) AMY.

FORCE NOUVELLE

(Le *Gaulois* du 2 septembre 1888.)

UNE RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE

Le cent troisième anniversaire de M. Chevreul aura été signalé par la vulgarisation, en France, d'une découverte scientifique appelée à bouleverser la face du monde. Le colonel Le Mat a présenté au centenaire les authentiques documents sur la notion de la *force interatomatique*, c'est-à-dire d'une force motrice empruntée au son. C'est le moyen de faire manœuvrer, par exemple, une locomotive ou toute autre machine à l'aide d'un simple diapason.

Voici bientôt deux ans que l'Amérique et d'autres nations se sont préoccupées de l'invention nouvelle. Si nous n'en avons pas parlé à cette époque, c'est que le Français, né malin, n'eût pas manqué de nous blaguer aimablement pour ce que nous nous laissions prendre à d'ingénieux *humbugs* d'outre-Océan.

D'ailleurs, les Américains ne le cèdent pas en scepticisme nigaud à nos compatriotes. Ils ont commencé par rire bien haut des prétentions de l'innovateur, tout comme ils avaient ri des premières inventions de leur Edison et de la première machine à coudre de leur Elias Howe.

Aujourd'hui que la force nouvelle a droit de cité dans les sphères de la science officielle, nous pouvons, du moins, en parler sans être taxé de folie.

Pourtant, la découverte de M. Keeley est en contradiction avec toutes les théories mécaniques officielles. De là viendra une révolution, non seulement dans l'industrie, qui s'emparera vite du moteur Keeley, mais encore dans la dynamique. Il est vrai que, si la force interatomatique brouille toutes les notions de nos savants actuels, elle est parfaitement d'accord avec les théories des occultistes de tous les temps, et avec les intuitives hypothèses de Descartes, d'Edgar Poe, d'Herbert Spencer et de quelques génies de cette taille.

Mieux encore : dans un des plus beaux livres de Bulwer Lytton, la *Race à venir*, le grand romancier anglais suppose que cette race future sera en possession d'une terrible force naturelle qu'il nomme *vril*. Ce *vril*, dont Bulwer donne une description, ressemble singulièrement à l'agent, encore mystérieux, à la piste duquel s'est lancé l'Américain Keeley.

Voilà près de vingt ans que M. Keeley est attelé à sa découverte. Et, bien qu'il ait obtenu des résultats pratiques, qui ont enthousiasmé des capitalistes américains, hommes peu soupçonnables d'idéologie, il ignore encore jusqu'où cette découverte entraînera, et lui-même, et la science future.

Comment a-t-il trouvé cette manière inattendue d'emmagasiner la force du son, d'utiliser ainsi les vibrations d'un diapason ou les pleurs d'un violon ?

Tout simplement en écoutant un jour, dans une chambre, la vibration des fenêtres et des cristaux en réponse à des accords musicaux. Newton avait bien trouvé la loi de gravitation pour avoir regardé la chute d'une pomme !

Et voilà pourquoi l'orchestre Lamoureux — qui ne s'en doute guère — développe une force qui peut devenir supérieure à celle de la chute du Niagara, et une jolie femme promenant des doigts élégants sur les touches d'un piano, met en mouvement une force de plus de trois cents chevaux-vapeur.

M. Keeley est né à Philadelphie en 1827. A seize ans, il se trouvait seul au monde et sans ressources. Il y a là une similitude avec la jeunesse d'Edison. Il appartient à la secte récente des chrétiens « substantialistes » (*substantialist philosophy*), fort répandue en Amérique. Cette école croit que toute force, son, lumière, électricité, cohésion, etc., est une *substance*.

Il serait fastidieux et fort long de donner ici un résumé des théories de M. Keeley sur sa découverte et une description des appareils qu'il emploie. Les lecteurs curieux pourront trouver beaucoup de détails à ce sujet dans *the Scientific Arena*, de septembre 1886 ; dans la *Bristish-Mercantile Gazette* du 15 février 1887 ; dans la revue de théosophie *le Lotus* d'octobre et novembre 1887.

Laissons donc nos savants en *us* briser leurs lunettes de colère et de stupeur en lisant les théories de Keeley sur la dynamique. Les rêveurs qui pâlissent à la recherche du « mouvement perpétuel » y rencontreront des assertions qui leur plairont.

Retenons seulement la définition du son donnée par le hardi Américain : « Pour moi, le son est un trouble dans l'équilibre des atomes, produisant la rupture de véritables corpuscules atomiques. » Là-dessus s'édifie toute la théorie par laquelle M. Keeley cherche à expliquer cette force qu'il appelle *vapeur éthérique* ou force *interatomatique*.

Le *moteur Keeley*, au moyen duquel se manie cette force, se compose d'un appareil appelé *libérateur* par lequel se *vitalisent* les vibrations d'un diapason que l'on fait résonner avec un archet. La force accumulée dans le libérateur passe par un fil de platine, de même qu'un courant passe par les fils du télégraphe, ce qui prouve que la force éthérique n'est pas un gaz. Du libérateur, la force est transmise à un appareil qui met en mouvement le tour, la scie, le levier, enfin tout ce que met en mouvement d'ordinaire un moteur électrique. Avec un petit appareil, M. Keeley communiqua à un piston une pression dépassant 25,000 livres par mètre carré et développa une force de 250 chevaux.

Il fit, devant des comités d'ingénieurs, diverses expériences. Il perça, en dix-huit minutes, un trou de six mètres de profondeur sur un mètre cinquante de diamètre dans le quartz des Catskill-Mountains. Puis il fixa son moteur sur une plate-forme de locomotive, qu'il conduisit ainsi de Philadelphie à New-York.

Ces quelques notes brèves sont bien insuffisantes à donner idée de la découverte dont le colonel Le Mat a fait part avant-hier à M. Chevreul, et à l'aide de laquelle il compte trouver le secret de la navigation aérienne.

Cette découverte-là n'est qu'un commencement qui mène à d'autres, puisqu'elle renverse les notions officiellement admises jusqu'ici. Sera-t-elle bienfaisante? Vous vous rappelez le Chevreul du dix-huitième siècle, Fontenelle, qui, lui, ne parvint qu'à sa centième année, disant, un jour, alors que son âge lui permettait d'avoir connu l'humanité : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir ». EMILE MICHELET.

PROJET D'HOPITAL ET D'AMBULANCE

Monsieur Leymarie, F. E. Spiritisme : Le frère Goutard, de Rhodes (Belgique), près Charleroi, est mû par un sentiment très fraternel, mais il ne se rend pas compte de la difficulté d'obtenir des capitaux assez importants pour ériger un établissement servant d'hôpital ou d'ambulance spirite.

Je dois cependant vous dire qu'à sa demande, j'ai acheté (entourant sa maisonnette) 60 ares de terrain que j'ai payés 5.400 fr., frais compris.

C'est tout ce que je puis faire, et comme je l'ai dit au frère Goutard, il est impossible que je m'occupe de l'organisation de cette œuvre. Je ne vois pas d'inconvénient à en parler dans la *Revue*, seulement je désire que mon nom ne soit pas cité : mes occupations font obstacle à ce que je puisse concourir à la construction de l'édifice et à l'organisation de l'œuvre.

Vous voudrez bien m'excuser du retard que j'ai mis à répondre à votre

honorée du 10 courant; je compte sur votre bonne indulgence. Agréez, Monsieur, et F. E. S., l'expression de mes sentiments fraternels. ***.

Note de la rédaction : L'avenir est aux persévérants; notre frère Goutard possède le terrain, et maintenant il compte sur ses frères en spiritisme belges, et peut-être sur ceux des autres pays, pour songer à poser les premières pierres de son petit monument; espérons que cet appel sera entendu; nous le lui souhaitons de grand cœur. Les prêtres bâtissent des églises, les spirites doivent songer aux écoles et aux maisons de secours fraternels.

UNE MAGNÉTISÉE

(Tiré de l'*Avenir de Spa*, 23 septembre 1888.)

Perkeo, le correspondant bruxellois signale une « curiosité » tout à fait exceptionnelle qu'on peut voir pour quelques sous à la foire de la kermesse, établie près de la gare du Midi.

« Il y a là, dit-il, un sujet magnétique chez lequel la transmission de la pensée s'exerce avec une rapidité et une surdité merveilleuses. Le propriétaire de la « loge » où se font ces expériences m'ayant affirmé qu'il n'avait pas encore « travaillé » à Paris, je crois intéressant de lui consacrer une mention spéciale. C'est une découverte à signaler au corps médical.

Le sujet en question est une Italienne nommée Lully, âgée de trente-cinq à quarante ans, pas jolie ni robuste, et qui subit docilement — volontairement d'ailleurs — l'influence du magnétiseur. En pleine fête publique, entre deux carrousels de chevaux de bois, au milieu du fracas des orchestrions et du tapage des parades, elle cède au sommeil magnétique aussi vite que le ferait un sujet isolé dans un cabinet abrité de tout bruit. Il suffit de l'apposition des mains sur les paupières pendant quelques secondes et Lully est endormie sur un siège élevé, directement entourée des spectateurs debout autour d'elle et dont aucune barrière ne la sépare. C'est alors que commencent les épreuves de la transmission de la pensée.

Lully déchiffre et énonce presque sans hésiter : le libellé d'une carte de visite serrée dans un portefeuille, l'adresse d'un chapelier imprimée au fond d'un chapeau, le contenu d'une lettre mise sous enveloppe; elle prononce, sans l'avoir entendu, le nom de la personne quelconque que son magnétiseur met en communication physique avec elle, par l'apposition d'une main sur l'épaule, sur le front ou sur les genoux. Les paroles qu'elle répète ou qu'elle lit ne peuvent lui avoir été communiquées ni par une combinaison ingénieuse des questions, ni par la lecture du mouvement des lèvres, car le magnétiseur ne parle pas, n'interroge pas. Il endort Lully, la



met en communication physique avec un spectateur, et ne s'occupe plus du reste.

Quelques incrédules s'efforcent parfois d'embarrasser le magnétiseur, mais celui-ci se soumet, impassible, à tous les caprices des spectateurs, pourvu que la réalisation de leurs désir n'entraîne pas pour la magnétisée un effort de plus de dix minutes. C'est ainsi que, par la simple transmission de la pensée, Lully est amenée à lire en français une lettre écrite en langue flamande ; or, cette Italienne parle très mal le français et ignore absolument le flamand. « Endormie, elle devient polyglotte ; je lui ai entendu lire et traduire couramment deux vers de Virgile. »

Il n'y a pas là, à proprement parler, de phénomène nouveau ; mais le grand intérêt de cette exhibition réside dans la souplesse et la docilité du sujet, l'instantanéité de la transmission, la sûreté des réponses.

Lully n'est pas un sujet extraordinaire ; c'est un sujet parfait. Elle a fait courir tout Bruxelles au champ de foire et retenu l'attention de plusieurs médecins qui lui ont offert des sommes assez importantes pour la décider à quitter sa baraque et à se soumettre pendant un an à leurs expériences. Mais la magnétisée, si docile à l'état magnétique, devient ambitieuse dans l'état de veille ; elle ne s'occupe que de se perfectionner dans la langue française pour aller enfin s'exhiber à Paris,

Car, hélas ! elle transmet bien la pensée du spectateur, mais elle est réduite à s'exprimer dans un patois médiocrement euphonique, qui tient le milieu entre le provençal et le piémontais ligurien. Dans quelques mois, elle compte être en état de se présenter devant le public parisien ; vous verrez alors que je n'ai rien exagéré dans les quelques lignes que je viens de lui consacrer ».

VOEU DU CONGRÈS SPIRITE DE BARCELONE

Monsieur le Directeur de la *Revue spirite*. Paris.

Monsieur et F. E. S. *Barcelone*, 8 *octobre* 1888 : Le Congrès international spirite qui vient de se terminer dans cette ville, s'est occupé, dans ses séances privées, de l'importante affaire de l'organisation spirite qui était l'une des propositions à l'ordre du jour du Congrès.

Après avoir lu les différents travaux relatifs à l'organisation et la fédération, la proposition fut complètement discutée, et le Congrès, dans ses conclusions, vota ce qui suit comme *Conseil* :

« J. — « La Fédération autonome de tous les spiritistes. Tout adepte se reliera à une Société légalement constituée ; toute Société soutiendra de constantes relations avec le centre de la localité ; tout centre local conti-

nuera ses relations avec le centre national, soit directement, soit par l'intermédiaire des centres régionaux ; et chaque centre national à son tour avec tous les autres centres ; ces relations entre fédérés auront lieu sous la seule loi de l'amour mutuel, pour obtenir un jour la fraternité universelle. »

Pour être en accord avec ce Conseil, il a été émis cette opinion qu'il fallait établir la Fédération spirite, afin d'arriver à l'union de tous les spirites du globe, but auquel aspirent nos frères d'Espagne.

En leur nom, nous nous adressons à la *Revue spirite* et au journal le *Spiritisme*, leur recommandant le grand intérêt qu'il y aurait d'un accord entre eux, aussi pour les prier de prendre l'initiative pour arriver à ce but, de pouvoir présenter, au prochain Congrès, qui doit se célébrer à Paris, la fédération spirite latine.

Nous avons l'honneur d'être, avec la plus grande considération, vos tous dévoués serviteurs et frères.

Le Président honoraire du 1er Congrès international spirite.

José de Fernandez.

Le Président :
El Vicomte de Torres-Solanot.

Le Président :
J. de Huelbes.

UN NOUVEAU PROJET D'ASSISTANCE

M. T. Dalex, spirite convaincu, nous adresse le travail intéressant que voici, dû à ses réflexions, pendant ses études faites à l'assistance publique ; comme philosophe et ami du progrès, il met le doigt sur la plaie.

Nos lecteurs nous sauront gré de l'insertion de cette brochure instructive :

I

« La Charité, admirable dans son principe, l'est-elle toujours dans ses applications ? C'est ce que nous allons examiner.

Il suffit d'avoir vu d'un peu près la misère pour se rendre compte des difficultés qu'on rencontre à la soulager. Que d'infortunes pour lesquelles on n'a prévu aucun moyen d'assistance ! Que d'inégalités dans la répartition des secours ! Que de lacunes !

Le budget des pauvres est cependant considérable ; Paris seul distribue chaque année plus de 60 millions à sa population indigente. D'où vient cette disproportion entre les sacrifices accomplis et le bien réalisé ?

Cette situation tient selon nous à deux causes : au défaut de prévoyance et au manque d'organisation.

On s'imagine trop souvent que la charité est une panacée universelle propre à remédier à tous les maux dont souffre la société. Limitée dans son

rôle, elle peut adoucir nos misères, elle ne saurait transformer complètement un ordre de choses mauvais.

Le peuple ne s'y trompe pas. Il n'est reconnaissant qu'à demi d'un bien qui lui est fait comme une concession et à titre surérogatoire. Il ne se laisse pas éblouir par un étalage de chiffres dont il connaît la réelle portée. Il redoute plus qu'il n'admire ces vastes monuments élevés à grands frais pour parquer la maladie et la vieillesse et plus semblables à des casernes qu'à des asiles hospitaliers. Enfin, il ne voit dans tout notre attirail d'institutions charitables qu'un moyen d'éluder ou de retarder le progrès.

C'est qu'il ne suffit pas d'être libéral, il faut être juste. Tel qui consent à donner chaque année une somme assez élevée pour les pauvres, refusera d'approuver une réforme qui peut léser ses privilèges ou ses intérêts. Le seul moyen, cependant, d'éviter les bouleversements sociaux qui nous menacent serait de faire toutes les concessions que nous dicte l'esprit de solidarité et de justice et de penser que c'est à la base des lois que nous devons d'abord placer la charité.

Une autre opinion erronée qui a eu cours dans les sphères officielles, est celle qui prétend que les questions d'assistance n'intéressent l'État que d'une manière indirecte et comme droit de contrôle. C'est ce qu'on appelle en langage économique le respect de l'initiative privée, qui équivaut pour les pauvres gens à la liberté de crever de faim.

Il est temps de réagir contre cette doctrine, qui fait de l'État un être à part, sans entrailles, sans cœur, uniquement préoccupé des choses de la politique et insouciant du bonheur des particuliers. L'État ne fait-il pas corps avec la nation ? et n'en est-elle pas la tête ? N'a-t-il pas à remplir vis-à-vis de l'individu isolé et surtout vis-à-vis du faible et du malheureux des devoirs de tuteur et de père ?

Quelle impulsion l'initiative privée peut-elle donner à la grande machine gouvernementale ? Il y a des questions qui ne peuvent être résolues que par l'État, qui résume la synthèse des efforts sociaux.

Son premier soin, devrait être, il nous semble, d'assurer l'existence individuelle par le travail. Nous ne voulons pas renouveler ici les erreurs de 1848 et prétendre que l'État doit se faire entrepreneur universel. Nous redoutons d'autant plus les utopies que les partisans de l'immobilité s'en servent pour enrayer le progrès. Mais nous pensons que l'action du gouvernement ne doit pas se borner à favoriser l'exécution de travaux plus ou moins utiles ; qu'il est le régulateur de l'activité sociale et que c'est par son intervention que les divers éléments qui la constituent peuvent se combiner. Si nous prenons deux facteurs quelconques de cette activité, le patron et l'ouvrier, nous les verrons souvent rester séparés et éloignés l'un de l'autre,

faute d'un intermédiaire obligeant et désintéressé qui les mette en présence.

Il faudrait que l'un et l'autre pussent toujours saisir facilement le fil qui les rapproche et que, par l'absence de prévoyance officielle, le travailleur de bonne volonté ne fût pas exposé à mourir de faim.

Les conséquences d'un brusque chômage sont désastreuses ; la maladie, la dispersion de la famille, l'hôpital ; bilan : une force de moins à l'actif social et une charge de plus à son passif.

La deuxième mesure qui s'impose à l'attention de nos gouvernants est l'organisation de la prévoyance.

Est-il admissible, en effet, que l'individu qui a consacré au travail la majeure partie de son existence, qui a fourni à la société son contingent de labeur matériel et intellectuel, soit exposé à mendier son pain sur ses vieux jours ? N'a-t-il pas collaboré à la fortune publique jusqu'à un certain point ?

L'homme est un grand enfant, imprévoyant de sa nature, il compte trop sur des éventualités favorables ; pas assez sur l'adversité. C'est, sous ce rapport, un mineur dans toute la force du terme ; il faut qu'une loi tutélaire *l'oblige* à épargner.

L'employé, le fonctionnaire, n'ont-ils pas leur retraite ? Pourquoi l'ouvrier ne l'aurait-il pas ? Le travail est un capital dont on doit retrouver l'intérêt dans la vieillesse.

En résumé, si le Travail et la Prévoyance étaient organisés, si la société avait fait son devoir vis-à-vis de ses membres, la charité proprement dite s'exercerait d'une manière plus efficace, puisqu'elle serait à même de faire la distinction entre les vrais et les faux malheureux.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur ces considérations d'ordre économique et nous passerons au deuxième point : la mauvaise organisation de la charité.

Nous nous trouvons encore ici en face d'une doctrine erronée, celle qui veut que l'on rende la charité difficile, voire même inabordable, pour que l'on ne soit pas tenté d'en abuser. Ce n'est pas là le raisonnement d'un législateur, mais celui d'un homme d'affaires. Nous pensons, au contraire, que la Bienfaisance doit avoir des ailes pour aller au secours du vrai malheureux !

Cependant lorsqu'il s'agit de lui venir en aide, que de retards, que d'atermoiements, que de difficultés de toutes sortes ! Le cas d'infortune en face duquel on se trouve n'a pas été prévu ; le malheureux renvoyé de bureau en bureau, ballotté entre la charité privée et la charité publique, ne peut rien obtenir ! ou bien s'il obtient un secours dérisoire, de quelles enquêtes brutales, de quels rebuts ne lui faut-il pas le payer !

Ces difficultés viennent s'accroître de l'antagonisme de la charité publique



et privée qui se boudent et se jalousent au lieu de se tendre la main. Il serait bon de mettre fin à cette rivalité déplorable ; de rallier à un tronc commun ces membres épars d'un même corps.

Un ministère de la charité serait nécessaire pour surveiller l'exécution de la loi et créer une organisation d'ensemble ; pour rappeler aux départements, aux communes, trop empressés de se débarrasser de leurs pauvres, les devoirs qui leur incombent et aussi pour que l'Etat puisse prendre à sa charge certaines catégories d'infirmes et d'indigents.

Il y aurait lieu d'établir un office central, qui par exemple à Paris serait l'Assistance, où toutes les formes de la misère seraient enregistrées, avec les modes de secours qui leur sont attribués. Les œuvres privées, sans perdre leur autonomie, seraient tenues de faire connaître leur but, les ressources dont elles disposent et la manière dont elles entendent s'exercer.

Un office de ce genre, en épargnant au malheureux bien des démarches, aurait encore l'inappréciable avantage de faire connaître au public les lacunes qui existent dans nos institutions charitables, et de diriger les personnes bienfaisantes dans l'emploi de leurs libéralités.

Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter aux observations qui précèdent sur l'organisation de la bienfaisance : c'est sur la manière de la pratiquer.

Nous voudrions que les administrations fussent bien pénétrées de cette idée qu'elles n'ont pas été créées pour rendre les abords de la charité difficiles ou impossibles, mais pour en faciliter l'accès ; que leur rôle n'est pas d'interpréter les règlements avec rigidité, mais avec bienveillance ; qu'enfin elles ont mandat pour dépenser de l'argent et non en économiser. Que de fonctionnaires qui, n'ayant point souci de la mission qui leur incombe, ne se préoccupent que de présenter aux municipalités qui les tiennent en tutelle des budgets plus ou moins flatteurs.

Nous n'avons exposé jusqu'ici que des théories. Nous allons essayer maintenant de montrer les résultats pratiques que l'on pourrait obtenir par l'alliance de la Prévoyance et de la Charité.

II

Nous aurions à signaler de nombreuses lacunes dans l'organisation de l'Assistance. Nous nous bornerons cependant à nous occuper ici des enfants, parce qu'ils constituent la plus lourde charge de la famille et que, selon la situation qui leur est faite, ils peuvent être pour le pays une grande source de prospérité ou d'affaiblissement.

Nul ne contestera que le meilleur milieu d'éducation, celui qui fait des hommes dans la véritable acception du mot et non des individualités factices, est la famille. Il faut donc que la Charité, — qui a souvent le grand tort de

multiplier les anomalies sociales, — fasse tous ses efforts pour en maintenir le faisceau.

Or, quelle est aujourd'hui la situation qui est faite au père de famille s'il vient à tomber dans le besoin? A qui d'abord s'adressera-t-il?

Il y a en premier lieu le Bureau de Bienfaisance.

Mais les secours qu'il accorde sont dérisoires, l'aumône qu'il distribue augmente les revenus de l'indigent de profession, sans amener aucune amélioration dans la situation du malheureux respectable. Celui-ci préférera d'ailleurs bien souvent se laisser mourir de faim plutôt que d'être confondu avec cette tourbe de fainéants et de parasites qui dévorent le budget des pauvres, que de s'exposer aux humiliations de la Charité légale. Le vice de cet état de choses est, nous l'avons déjà dit, dans l'impossibilité de distinguer entre les vrais malheureux et ceux qui font de la mendicité une carrière, et dans la nécessité où l'on se trouve de donner aux uns et aux autres, dans la crainte de ne pas donner quand il le faut. Quelle que soit l'infortune apparente ou réelle en face de laquelle on se trouve, la société a toujours contre elle de n'avoir pris aucune mesure pour l'empêcher.

Est-ce à dire qu'il faille donner des secours abondants au père de famille dans la détresse? En attendant mieux, ce serait nécessaire; mais nous ne croyons pas que ce soit là la vraie solution. Cette manière de procéder pourrait donner prise à la spéculation et avoir d'autres inconvénients.

(*A suivre.*) T. Dalex.

LES AMES DÉSINCARNÉES PROGRESSENT-ELLES?

Paris, 13 octobre 1888 : La *Revue* du 1er août 1888 contient, entre autres, un article ayant pour titre : *La foi et le savoir*, et, faisant suite à cet article, une note *critique* de la rédaction.

Mon intention n'est pas d'approuver ou de désapprouver les idées de M. Henri Lacroix, mais bien de vous soumettre quelques-unes des observations que m'a suggérées la lecture de l'*exposé spirite* dont vous les accompagnez.

« Si, dites-vous, — je tiens à me placer dès l'abord au centre même de la question — le fluide actif universel intelligent MEUT *tout ce qui est*, l'homme, son œuvre, MEUT *des corps*, et logiquement il ne progresse que par des travaux accomplis à l'aide de ces corps armés de cinq sens. Les âmes qui proviennent de la substance mère, ou du fluide actif universel intelligent, obéissent, fatalement, au même objectif que s'est donné ce fluide dont elles émanent.

« Donc les âmes ne progressent qu'en prenant des corps, et cela, d'une manière successive. »

Vous l'avouerai-je ? j'ai quelque peine à pénétrer le sens précis, complet, de ces quelques phrases. Laissant donc de côté tous les accessoires, je n'en retiendrai que l'idée capitale, l'idée mère qui est celle-ci : *l'âme ne progresse pas dans la vie d'outre-tombe.*

Voilà donc où nous en sommes ! Naguère l'existence terrestre avec ses douleurs, ses angoisses et ses misères constituait pour beaucoup un fardeau dont, après la mort corporelle, ils espéraient être dédommagés dans un monde meilleur. Le corps n'était pas alors, comme il le devient sous votre plume, l'unique moyen de progrès, l'unique condition de vie véritable pour l'âme. Loin de là. On le considérait bien plutôt comme une gêne, comme un obstacle. On pensait que la nécessité où nous sommes de consacrer le meilleur de notre temps à subvenir à ses besoins, sans profit pour nos facultés intellectuelles et morales ; — que les infirmités qui l'accablent et si souvent nous réduisent à l'impuissance, devaient nécessairement entraver notre marche en avant.

Erreur grossière, paraît-il. Point de corps, point de vraie vie ; point de corps, point de progrès ; point de corps, point d'activité intellectuelle. En sorte que ce que nous prenions pour une épreuve, un pis-aller, une attente, est, tout au contraire, la *plénitude de la vie.* Quant à ce qui suivra, ce n'en n'en sera tout au plus que l'ombre ou le crépuscule, le jour ne devant se lever de nouveau pour l'âme qu'au moment où elle replacera « dans le cerveau d'un enfant apte à les recevoir (cerveau qu'elle choisit librement) les images des actes qu'elle a accomplis dans sa dernière existence, et dont elle ne conserve, en vertu de son libre arbitre, que celles qui peuvent utilement servir à ses manifestations nouvelles. »

Je vois bien comment vous justifiez la théorie que vous opposez à celle de M. H. Lacroix. « Si Dieu, dites-vous, a voulu que les âmes grandissent physiquement et intellectuellement dans l'espace éthéré, en dehors des sphères matérielles, s'y accouplent, s'y reproduisent, comment se peut-il que Dieu raison absolue, fatalement juste, à côté de l'erraticité où la vie s'accomplit harmoniquement, ait eu cette sottise d'organiser des terres sur lesquelles la vie se développe avec tant de peine, après une gestation formidable de tant de siècles ? »

Vous croyez, de cette façon, couper court aux rêveurs et aux rêveries d'idéal qui transportent ailleurs que sur notre globe la réalisation du bonheur qui est le besoin de tous. Mais prenez garde que votre argument, comme une épée à deux tranchants se retourne contre vous. Car rien ne serait plus facile que de vous répondre : Si Dieu a voulu que nous vivions

de la vie véritable, que nous progressions sur les *sphères matérielles* seulement, comment se peut-il qu'il ait eu cette sottise d'organiser je ne sais quel milieu terne et fade où s'engouffrent les âmes après leur séparation d'avec le corps, et où, loin de se développer, elles vivent d'une vie pâle et décolorée, sans pensée, sans joie, sans douleur, inutiles à elles-mêmes non moins qu'aux autres.

Je ne veux pas en ce moment m'appesantir sur la question de savoir si vous avez ou non raison contre M. Lacroix ; cela m'entraînerait trop loin. Supposons donc que la vérité soit de votre vôté. Qu'en résultera-t-il ? Tout simplement que le spiritisme n'existe plus, que le spiritisme est mort.

Sur quoi est basée, en effet, toute la doctrine spirite, si non sur l'idée que les âmes des morts pensent, veulent, agissent, se communiquent dans la pleine indépendance de leur être, au lieu que vous les réduisez à une inertie absolue, les déclarant incapables de rien vouloir, de rien penser, de rien faire, si ce n'est à l'aide de nos cerveaux.

Il est vrai que vous ne tardez pas à contredire cette première affirmation. Car vous n'avez pas plus tôt dit que l'âme ne peut pas progresser *sans corps*, que vous la faites agir et vouloir — or l'action et la volonté sont les conditions mêmes et les causes du progrès — avant qu'elle n'ait revêtu un corps. Pour vous en convaincre, il vous suffira de relire votre réponse à cette question : Que fait l'âme dans la réincarnation ? Elle replace, dites-vous, dans le cerveau d'un enfant, etc. (Voir la suite de la phrase ci-dessus). Et non-seulement vous la faites agir et vouloir, mais vous lui donnez une puissance de discernement et une liberté de volonté dont pas un homme, si grand qu'il soit par la pensée, ne serait capable, eût-il à sa disposition le plus parfait des cerveaux. — Ne dites pas non. Supposer que l'âme puisse, 1° choisir librement le cerveau qui sera son instrument de manifestation dans sa nouvelle existence ; 2° prendre parmi les images des actes qu'elle a accomplis dans sa précédente existence, celles — et celles-là seulement — qui peuvent utilement servir à ses manifestations nouvelles, c'est, je le répète, lui accorder une clairvoyance, une science, une sagesse, dont ne jouissent pas les plus éminents d'entre les esprits *incorporés* ou pourvus d'un corps.

Autre contradiction. Vous dites que « l'âme ne revient avec joie, avec bonheur qu'auprès de ceux qu'elle a connus, aimés, appréciés. » Je ne suis pas très loin de votre avis sous ce rapport. Mais ce retour, mais cette joie, mais ce bonheur, toutes ces choses supposent encore chez l'âme, dépouillée du corps, une libre-pensée, un souvenir net du passé, une volonté et un choix. J'en conclus que malgré tout, vous ne réussissez pas à enlever à l'âme désincarnée la faculté de progresser : car se souvenir, car penser, car vouloir, car choisir, ce sont tous les éléments du progrès intellectuel et moral.

Je n'insiste pas davantage, quelque intérêt que pût avoir pour moi, et peut-être pour vos lecteurs, une analyse précise, rigoureuse, phrase par phrase, du développement de votre pensée.

Une observation encore. Je vous ai souvent entendu vous élever avec esprit et à propos contre les spéculations des abstracteurs de quintessence. Ne vous semble-t-il pas que, dans le cas présent, vous avez quelque peu — trop même — versé dans la métaphysique qui vous est si fort en horreur?

Vous voudrez bien excuser ma hardiesse et ma franchise. La manière toute nouvelle dont vous concevez le spiritisme, et qu'en ce moment je n'attaque pas en elle-même, me paraît devoir appeler l'attention de tous ceux qui savent réfléchir et comprendre. De là les observations qui précèdent ; observations qui ont pour but surtout de provoquer, de votre part, des explications plus complètes, et peut-être plus facilement accessibles aux intelligences plus cultivées, — et de la part de nos frères en croyance les remarques et objections susceptibles, à leur avis, soit de fortifier votre manière de voir, soit de la battre en brèche...

Vous ne refuserez pas, je l'espère, d'insérer intégralement ces quelques pages dans la *Revue*.

Agréez, je vous prie, Monsieur Leymarie, l'expression de mes sentiments dévoués, D. METZGER.

Réponse : Dans la *Revue spirite* du 15 août 1888, page 486, nous avons répondu, ce semble, aux objections de notre ami, M. D. Metzger ; une interrogation nous était faite en ce sens : « Savoir si les âmes ne vivent, d'une vie réellement active, que sur les sphères matérielles, formées pour les manifestations infinies des âmes. »

J'ai répondu : Le progrès réel ne se fait que par des existences suivies sur la terre, et j'ajouterai que, dans l'espace infini, il y a des sphères à l'infini, douées de mouvements si divers, que la matière qui les compose, dense chez nous, peut prendre *un état de fluidité dont nous ne pouvons nous faire une idée exacte* ; là, la vie des âmes se modifie et peut progresser à l'infini.

Si l'on m'objecte que les esprits qui se sont désincarnés ne vivent pas moins dans le monde des esprits, monde fluidique ainsi nommé par les âmes qui se communiquent à nous, je répondrai que tout nous porte à considérer cette existence comme réelle, très sérieuse, puisque, après Allan Kardec, des milliers de communications et de manifestations ont prouvé ce fait brutal, en déclarant que les âmes progressaient dans ces mondes fluidiques.

Seulement, lorsque de divers côtés, il nous est dit que les esprits progressent dans l'espace, avec leur corps fluidique, exactement comme sur la

terre, serait-il bon que nos amis s'entendissent sur les points suivants qui les divisent; voici leurs affirmations diverses :

1° L'union des sexes, dans l'espace, est un fait qui, pour conséquence, n'a pas la procréation ;

2° La procréation a lieu par l'union des âmes dans l'espace ;

3° Sur chaque sphère, l'âme s'incarne une seule fois ;

4° Les âmes sœurs, incarnées et désincarnées, peuvent s'entendre, faire échange, se confier celui ou celles qu'ils aiment, par l'acte du mariage ;

5° Un médium, père d'enfants décédés, conserve sa puissance éternelle sur eux ; il les marie dans l'espace, à son gré ;

6° Des incarnés ont des rapports sexuels avec des âmes désincarnées, etc.

Notre embarras est grand devant ces prétentions qui se contredisent les unes les autres, et que, l'immense majorité des esprits incarnés et désincarnés ne veulent pas admettre, qu'ils déclarent contraires à la raison, à la logique.

Etre neutre, attendre, et *s'en tenir à la sagesse de l'enseignement général donné par les esprits*, c'est consérver à notre doctrine sa haute portée morale et philosophique. P.-G. Leymarie.

AU SUJET DU PHARAON MERNEPHTAH

Monsieur le Directeur. *Genève*, 11 octobre 1888. Pensant que cela peut intéresser les lecteurs de la *Revue*, j'ai la satisfaction de vous annoncer que j'ai trouvé dans des ouvrages d'archéologie égyptienne, par Ebers et d'autres auteurs, la confirmation, sur quelques points, du roman spirite « *Le Pharaon Mernephtah* » dont vous avez donné un résumé l'an dernier.

C'est un livre catholique (*La Bible et les découvertes modernes*, par F. Vigouroux, 4e éd.) qui m'a mis sur la voie. Voici les concordances constatées :

La princesse Thermutis (même orthographe), d'après une tradition juive, aurait été la sœur et non la fille du souverain contemporain de Moïse. Si la Bible la désigne sans la nommer, par les mots : la fille de Pharaon, c'est parce que pharaon (en égyptien, *per-aa*, « grande maison »), était un titre comme empereur ou roi; d'autres ont prétendu, mais à tort, que Pharaon était un nom de dynastie, comme Bonaparte, Bourbon, etc.

Le nom hébreu « Moseh » dérive, d'après Lauth, du mot égyptien *mes*, *mesu* (enfant).

Si la Bible ne dit pas textuellerment que Mernephtah périt avec son armée dans la mer Rouge, elle le donne à entendre : « ... *et il n'en échappa pas un*

seul ». (Exode 14; 29). Ce qui est confirmé par le récit de Necho, l'aide de camp du roi.

Ayant fait des recherches, je réussirai, peut-être, à identifier les principaux personnages de « l'abbaye des bénédictins » et à retrouver la scène de ce récit.

Beaucoup de spirites verront sans doute avec plaisir que des travaux historiques viennent appuyer, à l'insu de leurs auteurs, certaines communications. Il serait à désirer que les médiums, possédant des aptitudes spéciales, contribuent à élucider certaines questions contestées d'histoire, en se mettant en rapports avec les acteurs mêmes d'évènements déjà bien loin de nous. E. ANDEOUD.

FAITS REMARQUABLES

Deux correspondants racontent dans le *Banner of Light*, de Boston, du 22 septembre dernier, ce qu'ils ont vu en fait de matérialisation. Le premier ayant assisté dernièrement à une séance chez Mme W^{m}. H. Allen, à Providence, état de Rhrode-Island, vit un esprit représentant une vieille femme, connue d'un médecin présent qui l'avait soignée elle et sa famille, depuis de longues années, arriver sur la scène avec une jambe artificielle, telle qu'elle l'avait de son vivant. Elle alla, aidée d'une canne, auprès du médecin en question, se fit reconnaître et causa avec lui quelque temps — fit examiner sa jambe par lui et par d'autres, pour prouver qu'il y avait eu réellement amputation de ce membre ; — ensuite, voyant que chacun était bien convaincu de ce fait patent, elle se mit à faire des passes rapides sur sa jambe d'emprunt, et, à la surprise de tous, on constata, bien et dûment, qu'elle se trouvait avec deux bonnes jambes, l'une aussi parfaite en chair et en os que l'autre. On examina, on palpa et on se rendit à l'évidence, quelque étrange que cela parût. On arriva aussi à cette conclusion, que, dans ce cas, il ne pouvait pas y voir de personnification, ni de transfiguration du médium — phénomène qui a lieu quelquefois et qui ne plaît pas à tout le monde, quoiqu'il soit aussi intéressant que l'autre.

Le second correspondant dit : — « Etant à une séance, à Boston, de Mme L. S. Cadwell, qui demeure à Brooklyn (en face de Neuw-York), je vis, entre autres choses, l'esprit de la mère du médium, matérialisé en dehors du cabinet et causer haut et longtemps avec les assistants. Cet esprit invita l'un d'eux à aller auprès de lui et à bien examiner sa figure de tout près, afin de constater que rien ne manquait, ensuite l'esprit dit au mortel de plonger son doigt dans l'un de ses yeux, de le faire sans hésiter, sans crainte

de lui faire mal, ce que l'autre fit alors. Le doigt trouva une cavité, au lieu de toucher l'œil, qui était là l'instant avant. »

Je connais ces deux médiums, ayant assisté à leurs séances plusieurs fois, et je n'ai pas le moindre doute sur l'exactitude des faits racontés plus haut.

Henry Lacroix.

.....?.....

Un vague souvenir de la première enfance
A travers nos douleurs a toujours persisté
Pâle, indécis, confus et mal interprété
Il égara longtemps les âges d'ignorance.

Pourquoi ce bonheur calme a-t-il sitôt fini
Pour faire place aux jours de misère et de lutte?
Les sages des vieux temps nous parlent d'une chute
Et d'un crime sans nom dont l'homme fut puni.

Comment croire à la faute et concevoir la peine?
Châtiment, dites-vous. C'est un mot odieux
Il doit être inconnu dans la langue des dieux,
Il doit être effacé de la parole humaine.

Et ma raison reprend, d'accord avec mon cœur
Brahma, Bélus, Odin, n'importe la croyance
Quel crime un être né dans *l'état d'innocence*
Dieu *juste*, a-t-il commis pour un pareil malheur?

Si tu l'as créé bon le crime est impossible,
Si tu l'as fait méchant la faute en est à toi
Et n'as-tu pas prévu qu'il trahirait sa foi
Toi qui sais l'inconnu, toi qui vois l'invisible?

Je retourne à l'enfant et je l'entends crier.
Il est fort, et déjà s'éloigne de sa mère.
Il tombe, se relève et pleure de colère,
Et la mère sourit et le laisse *essayer !*

Il faut bien que mon fils fasse un homme, dit-elle.
Nous sommes cet enfant que la terre a sevré,
Qui va seul, essayant son pas mal assuré,
Qui s'obstine, s'irrite et qu'une mère appelle.

Mme veuve Jaumain, médium,
obtenue à l'état somnambulique.

M. Bezançon, spirite de la première heure, notre ami très vénéré, a eu la douleur de perdre Lucie Saussier, son épouse, décédée à Troyes, le 7 octobre 1888. Toute notre sympathie à cet honnête homme, à ce philosophe que nous aimons.

Retenu par d'autres travaux. *M. Laurent de Faget* cesse d'être secrétaire de notre Société. Les personnes qui auraient à lui écrire personnellement sont priées d'adresser leurs lettres rue de Belleville, n° 84, à Paris.

CERCLE DE LA MORALE SPIRITE

Toulouse, 8 *octobre* 1888. Monsieur Leymarie : Le cercle de la morale spirite de Toulouse réuni hier en séance générale, a chargé son bureau de vous remercier de la séance que vous avez bien voulu lui accorder à votre passage en cette ville et aussi de l'avoir représenté au Congrès de Barcelone, d'autant que nul autant que vous ne pouvait mieux faire honneur et par la science et par le caractère à ceux que vous vouliez bien représenter et nous vous en sommes tous très reconnaissants.

Après avoir pris dans la *Revue* connaissance nouvelle des principes et résolutions adoptées par le Congrès, que vous nous aviez d'ailleurs fait connaître à votre passage, le cercle, à l'unanimité, et sans réserve, déclare y donner une entière adhésion.

Puissent ces principes, adoptés aujourd'hui dans l'univers entier, donner une puissante cohésion à une doctrine de laquelle dépend le bonheur de l'humanité.

Maintenant, cher et dévoué frère, permettez aux deux interprètes, tant aux noms de tous qu'en leur nom personnel, de vous exprimer leur reconnaissance pour tous les travaux que vous faites pour la cause sacrée ; espérons que les liens qui nous unissent se resserreront de plus en plus, et qu'il nous sera donné de vous exprimer, plus tard, de vive voix, comme aujourd'hui par lettre, notre profonde sympathie.

Agréez, cher Monsieur Leymarie, l'expression de la plus entière amitié et solidarité.

Le Président : E. LANTRAC.

Le Secrétaire : L. CADAUX.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée. 3 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère. 3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50). 3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. 3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol. 6 fr. »
LE PHARAON MERNEPHTAH, par l'esprit de J.-V. Rohester, 2 vol. 6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr. 50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin. 3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES; trois premières années 1882, 1883 et 1884. par M. Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées. 5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet. 3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu. 5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu. 1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès. 1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques.* 1 fr. 50
Pensées de Carita et Réflexions de Marie. 1 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus. 3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau. 3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu. 3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu. 1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier. 4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier. 3 fr. 50
La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine. 3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin. 1 fr. 25
La raison du spiritisme. 3 fr. »
La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme, par la Société Atmique. 1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique). 1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève. 3 fr. »
Le messie de Nazareth. 3 fr. 50
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets. 1 fr. »
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flammarion, avec figures. 5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani. 3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus. 3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus. 2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire, in-8°. 8 fr. »
Les Evangiles, par d'Eichtal, 2 vol, in-8°. 12 fr. »
Esprit des Gaules, in-8°. 7 fr. »
Terre et ciel, in-8°. 7 fr. »
L'enfer, par Callet, 4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble, in-8°. 25 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus. 8 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet. 5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand. 6 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari, 6 fr. »
d° d° 5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy. 6 fr. »
d° par Robert. 6 fr. »
d° par Pigeaire. 6 fr. »
d° par Charpignon. 6 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol. 7 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol. 8 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy. 6 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger. 3 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | N° 22 | 15 NOVEMBRE 1888.

AVIS : Toutes les correspondances, demandes de librairie, et d'abonnements à la Revue spirite, doivent être adressées à *M. P. G. Leymarie*, 1, RUE CHABANAIS. Pour faciliter nos écritures, s'abonner pour 1889, avant fin décembre 1888.

La librairie n'est plus 5, rue des Petits-Champs, mais 1, *rue Chabanais*, NOTRE NOUVEAU DOMICILE.

Le 23 novembre, séance spirite, à 8 heures 1/2 très précises, 1, rue Chabanais ; pour être reçu, il faut avoir une invitation spéciale, ou bien être abonné à la Revue spirite. Autre séance spirite le 7 décembre prochain.

COMMÉMORATION DES MORTS, 1er NOVEMBRE 1888

1° Communion de pensées, par Allan Kardec.

2 Invocation générale, par Allan Kardec.

3° Le président prononce des paroles de circonstances.

4° Noms des personnes connues, décédées depuis le 1er novembre 1887 :

Dr Wahu, chirurgien en chef, à Nice. — *Mme Marie Castaing Lelong*, à Frontenac, Girondé, 83 ans. — *M. Jules Jésupret.* — *Mme Leruth* mère, à Poulseur, Belgique. — *M. J. B. A. Godin*, à Guise, Aisne. — *M. Malens*, sénateur de la Drôme. — *Mme Louis Brest*, à Port-Saïd. — *M. Camille-Henri Joly de Morey*, conseiller général du Gard. — *M. Prazinsky*, élève de l'école polytechnique. — *Mme Vve Carton*, décédée à Reims, mère de M. Monclin. — *M. Ch. Dècle*, ingénieur, industriel, mort à Saint-Quentin. — *M. Edouard Bouguerel*, ancien député, à Paris, 78 ans. — *M. Raymond-Célestin Latapie*, 72 ans, Versailles. — *M. Albert Chevrion*, de l'Union Spirite de Reims. — *M. Nicolas*, à Tizac-de Curton, Gironde, discours Mouline et Leglise. — *Mme Fanny Deslandes*, 90 ans, à Arques-la-Bataille. — *Mme Marie Fritsch*, à Beufeld, Alsace. — *M. Martin*, à Bougoiran. — *M. E. Cordurié*, avocat, écrivain spirite (le collaborateur spirituel). — *M. Alfred Main*, 65 ans, Paris. — *Mme Vve Malye*, 69 ans, à Alger. — *M. Léchaud*, à Argenteuil. — *M. Cazals Jean*, guérisseur, Béziers (discours de M. Bonnet fils). — *Mme Vve Bettini*, née Cazati, Paris. — *Mme Wibial Virginie*, Neuilly-sur-Marne. — *Mme Londat Antoinette* (Union Spirite de Reims). — *Mme Adolphe Didier*, Paris. — *Mme Émile Malet*, 70 ans, à Fontenay-sous-Bois, médium des Vies mystérieuses. — *M. Ouiste père*, à Marennes. — *M. Lannoue Paris*, *M. Saintot* et *M. Joly* parlent sur la tombe. — *Mme de Lamaze*, bon médium. — *Mme Vve Rousset*, née Géneviève Marffain, prési-

dente du groupe spirite, à Lalande. — *M. Louis Creuzat.* — *M. Bouchery.* — *Mme Paulze*, née Delattre. — *Dr Soudan.* — *M. Jaun.*

5° Le président rend hommage à chacun de nos frères décédés, il fait leurs biographies respectives.

6° Les assesseurs lisent des paroles de circonstance adressées aux enfants pauvres, aux pères, aux mères, aux frères, aux amis disparus.

7° Des communications sont obtenues, et des poètes avaient envoyé des pièces de vers.

Médium Mme Blanche : Je suis bien heureux que vous m'ayez adressé votre pensée, je suis venu à votre appel ; en vous écoutant un voile semble s'être écarté de ma vue intellectuelle, et je m'aperçois, enfin, que mes souffrances sans nombre sont dues à mes fautes personnelles, à mon acharnement à mal faire et à malmener les autres et moi-même. L'homme a son libre-arbitre et se fait ce qu'il est, car il n'y a pas, je le vois bien, la fatalité, ni un Dieu vengeur, un Dieu de la grâce qui veut le bien, qui créa le mal. O vous qui m'entendez, exemptez-vous de cette tendance à considérer tout acte répréhensible comme une peccadille.

Dans la vie active sur la terre, nous pouvons nous redresser et réparer la plupart de nos erreurs, et nous y agonisons dans la sottise, les préjugés, le manque de conscience et de justice ! aussi les désincarnés souffrent-ils d'étranges tortures.

Merci, ô vous qui m'indiquez la voie de réparation dans laquelle je dois m'engager ; soutenez ma volonté, en pensant encore au pauvre Jean ! ne se sentant plus seul, et isolé, il viendra auprès de vous, pour prendre à bonne source les idées qui régénèrent, qui font aimer et comprendre ce que c'est que la vérité.

Médium Mme Gonet : Maman, le séjour dans l'espace a pour moi de nouveaux charmes ; j'ai quitté la terre, meurtrie de douleurs, je laissais mes enfants et ne comprenais plus où j'allais ; des idées confuses se heurtaient dans ma tête affaiblie ! heureuse, actuellement, je vois mon père et ceux qui nous ont précédé dans l'erraticité, nous nous aimons ce qui est une force.

Sur la terre, l'amour bien fluidique, et chaîne d'union entre les êtres, n'est pas rompu par la mort du corps car nous t'aimons, mère, et nous t'attendons. La vie terrienne passe vite et la séparation est courte, aussi aime bien ceux que j'ai laissés ; dis-leur que leur retour près de moi sera une fête dès qu'ils auront accompli dignement leur existence. Mon bonheur sera complet, selon moi, lorsque tous ensemble, unis plus que jamais, nous serons dans l'espace sans limites, pleins de force et de volonté.

La volonté, l'amour de la famille, nous aident à supporter tous les incidents d'une vie pénible ; je pense si souvent à vos doux baisers.

. Vous vous êtes réunis aujourd'hui et votre union nous permet de vous parler; merci. A bientôt.

Médium Mme G... La raison est la puissance du sage ; la raison démontre que le meilleur chemin c'est la sagesse, et que l'honnêteté consciente est la plus belle chose de notre monde. Le progrès, ce produit de la raison, nous commande d'aller de l'avant, de secouer nos préjugés, d'ouvrir les portes toutes grandes à la pensée libre. Plus d'entraves, nous dit la raison et que les travailleurs se hâtent car les temps sont venus où la vérité doit sauver le monde.

L'amour véritable est une lumière,mais la science doit aussi nous éclairer, car il nous faut beaucoup de volonté pour soulever le voile qui scelle les éléments du progrès général. Ce voile nous le soulevons peu à peu ; nous voulons, avec raison, connaître ce que nous sommes et ce que l'avenir nous réserve car les immortels veulent savoir ce que c'est que l'immortalité ; c'est leur devoir et c'est leur droit.

Médium Pierre : Elèves en spiritisme, chercheurs de vérités, je viens où vous êtes ; irrésistiblement je me sens attiré dans votre milieu. A votre aide je transmets ma pensée mais en passant par les organes du médium, elle subit certaines modifications ; il y a quelque chose de moi, mais tamisé par une intelligence plus ou moins active, et je réclamerai, du médium, la passivité absolue ; s'il pense, en même temps que moi, comment un instrument vibrant et délicat tel que son cerveau pourrait-il rendre complètement ma pensée ?

Je suis attendri, néanmoins, parce qu'il est infiniment respectable de répondre à notre appel, à celui des humbles.

Dans ma vie militante, appelé par des souffrants, j'allais chez eux, je les guérissais plutôt par la parole qu'avec les remèdes ; de préférence j'allais aux malheureux, aux illettrés; mes paroles empreintes de l'esprit scientifique et philosophique, les humbles les répétaient en prétendant que j'avais *le charme* ; ils tronquaient la pensée du Dr Demeure, et la rendaient informe, et cependant c'était toujours bien ma pensée.

Vous devez donc,mes amis,bien accueillir les visiteurs, les âmes qui vous furent chères, et ne jamais rire des interprètes dont elles se servent, puisque c'est les décourager.

Se bien servir d'un médium n'est point chose usuelle ni facile ; que d'élèves dans l'art de bien rendre la pensée médianimiquement ! que de maladroits esprits qui n'ont à leur service que des instruments imparfaits de médiumnité ! En conséquence, trop souvent, craignez de rebuter ceux que vous avez aimés, dont le souvenir est en vous, vivant et vibrant. Il faut savoir les écouter avec patience (ce que vous faites aujourd'hui), et se

dire que c'est le murmure parfois inintelligible des voix extra-terrestres. Ainsi vous les attirerez, vous les consolerez en les remplissant de quiétude.

Dans ce salon des milliers de morts bien vivants vous écoutent ; ils s'émotionnent car pour eux, la pensée humaine qu'ils perçoivent est pour les chers absents,semblable à la rosée qui vivifie la fleur altérée sous l'action solaire et lui redonne vigueur et santé.

Le Dr Demeure qui vous parle en ce moment soulageait les souffrants pendant sa vie ; soignez aussi vos morts ces malades de l'espace, en leur donnant ce baume réconfortant de la vie spirituelle : de bons et francs appels suivis de l'étude attentive de leurs dictées ; spécialement étudiez les pensées les plus humbles car on doit un secours intelligent à ces pauvres estropiées, les pensées mal rendues et faussement interprétées.

Je vous parle au nom de mes clients si nombreux dans le monde, qui révèrent mon nom, ce dont je suis touché, qui ont encore recours au bon Dr Demeure.

DÉGAGEMENT ET ASCENSION DE L'ESPRIT

(CONSOLATIONS D'OUTRE-TOMBE.)

Frères, pourquoi gémir dans la douleur amère ?
Pourquoi ce désespoir et ces larmes de deuil ?
Les morts sont les vivants au-delà de la terre ;
Votre ami disparu, n'est plus dans ce cercueil.

Apaisez vos sanglots, espérance et courage !
Celui que vous pleurez, cet esprit immortel
Vient vous dire : la vie, hélas ! n'est qu'un passage ;
Ceux qui se sont aimés se retrouvent au ciel.

La mort ne saurait être une éternelle absence ;
Ni pour l'âme éplorée, un moment plein d'effroi ;
Pourquoi craindre la fin de l'humaine existence,
Quand Dieu pour votre bien en a fait une loi ?

Vous mourez pour reprendre une force nouvelle,
Dans un meilleur séjour au splendide horizon.
Dieu ne peut quand tout change, et tout se renouvelle,
Enchaîner pour toujours votre âme à sa prison.

Comme la chrysalide échappe à la matière,
Se transforme et devient papillon gracieux :
De même votre esprit, détaché de la terre,
En dépouillant son corps, s'envole vers les cieux.

Ah ! que ne puis-je, ami, des angoisses du doute,
Dissiper de vos cœurs les funèbres terreurs ;
Et messager divin vous éclairer la route,
Qui conduit de la tombe à des soleils meilleurs !

Quand mêlée à vos pleurs monte votre prière,
Comme sort d'un beau vase un parfum précieux,
Je l'emporte au séjour d'amour et de lumière,
Et l'offre au créateur des esprits radieux.

Ah ! quelle ivresse attend toute âme vertueuse,
Qui docile a su vaincre un rigoureux destin,
Semant des fleurs d'amour, sur la route épineuse,
Dépouillant ses laideurs aux ronces du chemin !

Le corps, vieux vêtement, fardeau de la matière
Qui recouvrait ses sens, se dissout par lambeau,
Et l'infini brillant d'espace et de lumière,
Reparaît grandiose au-delà du tombeau.

L'esprit reste ébloui, le voile impénétrable,
Qui naguère s'offrait à ses yeux éperdus ;
Se déchire soudain, sur l'abîme insondable,
Et pour lui la distance alors, n'existe plus !

Libre et régénéré, rayonne au loin sa trace,
Alors, qu'en son essor de folle alacrité,
Triomphant il s'élance, entraîné dans l'espace ;
Comme pour posséder toute l'immensité.

L'horizon s'élargit splendide et sans borne,
Dans les champs infinis de la création ;
Et votre exil terrestre, asile triste et morne,
S'éclipse au pur éclat de son ascension.

Il contemple étonné la splendeur sidérale
Dont votre globe impur n'était qu'un vain reflet,
Heureux de bénir Dieu, cause primordiale,
Ravi d'en admirer le merveilleux effet.

Il perçoit au séjour des saintes harmonies,
Chœurs des voix de l'espace, hymne des univers ;
Rythme éternel, vibrant, suaves mélodies ;
Du clavier créateur, les éternels concerts.

Dans leur attraction, tous ces globes sonores,
Archipels de l'azur, groupes harmonieux,
Emeraudes, saphirs, foyers multicolores,
Voguent à ses regards sur l'océan des cieux.

Il voit émerveillé de joyeux essaims d'anges,
Autour de chaque sphères illuminant l'azur.
Divines entités, gracieuses phalanges,
Sillonnant en tout sens l'éther limpide et pur.

Lisant à livre ouvert dans ce divin poème,
Qui révèle à ses yeux, pour lettres : des soleils !
Tout lui parle un langage éloquent et suprême,
Mélodie enivrante, aux accords sans pareils.

Parfois quelque grand ange, aux ailes palpitantes,
Portant l'ordre éternel, décret par Dieu béni,
Fait soudain osciller les planètes géantes,
Foyers d'humanités, semés dans l'infini.

Oh ! rénovation de la vie immortelle,
Sous le souffle fécond de la divinité !
Epanouissement de jeunesse éternelle,
D'ineffable allégresse, et de félicité !

Tout pour l'âme est extase, enchantement, surprises,
Elans plus délicats, ravissement moral ;
Explosions des sens, expansions exquises,
Résultat des progrès, du moi périsprital.

Chacun porte en soi-même, en dépouillant sa chaîne,
Ses actes de vertu, d'égarement, d'erreur.
C'est en semant le bien dans la famille humaine,
Qu'on récolte au-delà, pour moisson le bonheur.

O mondes étoilés ! univers innombrables !
Béante immensité ! mers de l'infini bleu,
Eprise de vos lois profondes, immuables.
De grandeur, de progrès, l'âme alors conçoit Dieu.

Dieu ! sagesse, harmonie, au sein de la nature ;
Dont l'essence emplit l'air, de parfums, de rayons,
Dieu qui donne à l'oiseau, sa voix suave et pure,
Et dirige l'esprit vers d'autres horizons.

Chers exilés, montez en paix votre calvaire ;
Ah ! ne redoutez pas le moment du trépas ;
Le bonheur est le prix des luttes de la terre,
Calmez votre douleur ; la mort n'existe pas !

Reconnaissance, amour, gloire aux bontés divines !
Plus de deuil, de regrets, frères séchez vos pleurs !
Après l'épreuve au ciel la couronnes d'épines
Se transforme et rayonne en couronne de fleurs.

CH. NOZERAN.

M. D. BATS, est un médium guérisseur désintéressé, homme de bien ; il habite à Jouhannebarthe-Meilhan, par Tartas, Landes.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

(*Suite.* Voir la *Revue Spirite* du 1er novembre 1888.)

III

Les spirites connaissent tous, soit pour l'avoir vu, soit pour en avoir entendu parler, le phénomène de l'*incarnation.* Ceux qui fréquentaient les salons de la *Société des Études psychologiques*, en 1879 et 1880, ont souvent été témoins des changements nombreux de personnalité présentés par Mme Hugo d'Alési.

Si vous interrogez la science officielle, au sujet de ces faits que, par parenthèse, elle ne s'est jamais donné la peine d'examiner sérieusement, elle vous répondra qu'il y a là, suivant les cas, phénomène de *suggestion* ou d'*auto-suggestion.* Si le médium est endormi par un procédé quelconque, c'est l'hypnotiseur ou le magnétiseur qui lui communique, *inconciemment* peut-être, mais dans tous les cas *mentalement*, la pensée de changer de personnalité. Lorsque le médium s'est endormi seul, et que l'on a la certitude qu'aucune des personnes présentes n'a pu l'influencer, c'est alors, d'après la science officielle, ce même médium qui s'influence lui-même; c'est la partie *inconciente* de son *moi* qui agit et devient la personnalité nouvelle représenté par la voix et les gestes de ce sujet en somnambulisme.

Les spirites sont d'un avis contraire, naturellement. Ils prétendent qu'une intelligence extérieure et *désincarnée* s'empare du médium, parle par sa bouche, agit par ses membres, et se retire, à un moment donné, pour faire place à une autre personnalité qui s'empare, à son tour, du mécanisme humain mis à sa disposition.

Voyons maintenant ce que pense la science *indépendante* de ces mêmes phénomènes. Voici l'opinion de deux médecins (MM. Gibier et Dupouy), résumée par l'un d'eux. Il ne s'agit pas ici de *spirites*, de ces gens obscurs traités toujours avec un dédain superbe par les savants officiels. Il s'agit d'hommes diplômés, connus, et surtout *impartiaux.*

« Sous le nom de *phénomènes d'extase* — dit M. Dupouy — M. le Dr Gibier
« a décrit, d'après ses expériences avec le médium Slade, le remplacement
« *animique* par un esprit étranger à celui de son sujet. Le phénomène se
« produisit ainsi, dit notre confrère : D'abord une certaine rougeur colora
« la face et une sorte de rictus fit contracter les muscles du visage; les yeux
« se convulsèrent en haut, et, après quelques mouvements nystagmiques
« des globes occulaires, les paupières se fermèrent énergiquement, un
« grincement de dents se fit entendre et une secousse convulsive annonça
« le début de la « possession ». Après cette courte phase pénible à voir, le

« visage du sujet s'anima d'un sourire, et, la voix complètement modifiée « ainsi que l'attitude, le personage nouveau, Slade transformé, nous salua « gracieusement ainsi que chacun des assistants. »

« Parmi les expériences — ajoute le Dr Dupouy — que fit M. Gibier pour « contrôler cet état d'*incarnation* (*transe* disent les Anglais),nous citerons la « comparaison de la force dynamométrique du sujet, à l'état normal et en « état de *transe*. Dans le premier cas, en raison de deux attaques d'hémi« plégie antérieures, la force musculaire de Slade donnait 27 kilos à droite « et 35 à gauche. »

« Cependant, pas plus que nous, le Dr Gibier ne se croit en droit de « considérer ce phénomène de *transe* autrement que comme une hypothèse, « comme un élément étranger qui s'introduit sur la scène et comme il « s'en présente dans les expériences de suggestion et de catalepsie. »

« Si nous ne pouvons pas donner encore une explication scientifique de « ce phénomène, il est de notre devoir de l'examiner comme les autres et « d'en retracer l'histoire, en cherchant notamment ses points de coïncidence « avec les donnés fournies par l'histoire de la démonomanie et de la posses« sion diabolique au moyen âge. Car nous sommes convaincus que ces « phénomènes sont dominés par la même force inconnue, interprétée diffé« remment, en raison des idées philosophiques et religieuses des époques « où on les étudie. »

On remarquera de quelle façon prudente M. Dupouy parle de ces phénomènes. Ils constitutent, selon lui et selon le Dr Gibier, un *élément étranger*, mais un *élément réel, qui s'introduit sur la scène*. Dans les expériences de suggestion et de catalepsie, les mêmes phénomènes se présentent aussi, mais les expérimentateurs officiels passent outre. MM. Gibier et Dupouy, plus impartiaux, se préoccupent avec raison des manifestations extraordinaires de la force psychique, qui n'est autre chose, fait remarquer M. Dupouy, *que la force dont s'occupe le spiritisme*. Ces messieurs ne sont ni des *spirites*, ni des *anti-spirites ;* ce sont des savants consciencieux, qui ont expérimenté eux-mêmes et ne se bornent pas à dire, comme le faisait la *Revue scientifique*, il y a deux ans (1), que l'on ne peut donner de la réalité de ces faits que des *preuves morales*. Ils ont obtenu, en effet, des *preuves physiques*, ainsi que le Dr Dupouy va nous le dire encore.

« Comme contribution aux faits mèntionnés par William Crookes, je puis « rapporter, déclare-t-il, la fameuse expérience du bracelet faite par le « Dr Puel, expérience dont j'ai été, une dizaine de fois au moins, témoin, « ainsi que d'autres personnes : Un bracelet en laiton, sans ouverture ni

(1) Voy. n° du 13 novembre 1886.

« soudure, découpé à l'emporte-pièce, était mis à l'un des avant-bras de « Mme L. B. Les deux mains de cette dame reposaient à plat sur une table « ou étaient tenues dans les mains d'un des expérimentateurs. A un « moment donné, souvent au milieu de la conversation, on entendait un cri « perçant poussé par Mme L. B., et au même instant le bruit que produisait « le bracelet en tombant avec force sur le parquet ou sur un meuble. « Plusieurs fois, nous avons constaté, dans les mêmes circonstances, c'est-à- « dire les mains du médium étant appuyées sur la table et maintenues par « la pression des mains d'un assistant, le passage du bracelet d'un bras à « l'autre. »

« Aussi en opposition avec les lois physiques que ce fait paraisse être — « ajoute M. Dupouy — puisqu'il laisse supposer que la matière peut « traverser la matière, j'affirme sa réalité, et d'autres comme moi et pas « plus que moi sujets aux hallucinations, peuvent l'affirmer. Et quelles que « soient les conséquences que pourront avoir, à mon égard, les étonne- « ments de la critique, je maintiendrai mon affirmation avec toute l'énergie « d'une conviction imposée par le témoignage de mes sens. »

« D'ailleurs je ne suis pas le seul ayant la prétention de croire à ce que « j'ai vu, que cela soit ou non *« en harmonie avec nos connaissances « acquises »* : aux noms des savants français, anglais et allemands que j'ai « cités, aux noms des expérimentateurs de tous les pays qui ont eu le « courage de croire aussi à ce qu'ils ont vu, j'ajouterai celui d'un savant « géologue de l'Angleterre qui, après dix ans de recherches et de contrôle « des phénomènes spirites, les déclara sincères et véritables, tirant de son « travail la conclusion suivante : « Qui peut déterminer les limites du « possible, limites que la science et l'observation reculent chaque jour? « Examinons, doutons, mais ne soyons pas assez hardis pour nier la « possibilité de pareilles occurences. *P. Barkas.* »

« Si maintenant on établit le bilan des faits attribués à la démonomanie « du moyen âge, si on les rapproche de ceux produits par la psychologie « expérimentale, on est conduit non seulement à reconnaître entre eux une « analogie frappante, mais encore à les interpréter par l'hypothèse d'une « force intelligente, d'une intensité proportionnelle à des états nerveux « pathologiques »

Et le Dr Dupouy, plus loin, s'exprime ainsi :

« Pourquoi donc se refuser plus longtemps à étudier une *force* reconnue « par les hommes les plus éminents des nations civilisées et par quelques « modestes pionniers de France, qui tous ont constaté l'identité des princi- « paux phénomènes qu'elle peut produire ? »

Enfin, il termine par cette déclaration catégorique :

« Sans vouloir préjuger la question, nous croyons pouvoir affirmer, à « notre tour, que cette force a des rapports intimes avec l'âme, l'esprit ou « la partie immatérielle de notre être, comme on voudra l'appeler ; qu'elle « possède une action sur nos idées aussi bien que sur nos fonctions physio- « logiques. Et il est, à mon avis, dans les destinées humaines d'en « rechercher l'essence, de l'étudier dans ses phénomènes, dans ses mani- « festations, dans tous ses effets sensibles à nos sens et à nos moyens « d'investigation. »

« Il est temps que l'orgueil séculaire de la science matérialiste commence « à s'incliner et à reconnaître que les forces ne procèdent pas de la matière « mais qu'elles en sont indépendantes et qu'elles la soumettent passivement « à leurs lois. »

« Partant donc de ce principe que des forces inconnues existent dont « nous subissons inconsciemment l'influence, la science doit s'efforcer de « les rechercher, de les isoler, de les dominer, s'il est dans son pouvoir de « le faire. Au lieu, par conséquent, d'opposer un ignorant scepticisme aux « découvertes modernes sur cette force psychique, que nos académies « contrôlent les faits acquis et qu'elles s'inspirent, dans leurs travaux « futurs, de cette grande pensée de Laplace : « Nous sommes si éloignés de « connaître tous les agents de la nature et leurs divers modes d'action qu'il « serait peu philosophique de nier l'existence de phénomènes uniquement « parce qu'ils seraient inexplicables dans l'état actuel de nos connais- « sances (1). »

« Telles sont les conclusions que nous nous croyons en droit de tirer de « notre étude historique sur la démonomanie du moyen âge que nous « pouvons résumer ainsi :

« A. Il existe une force psychique intelligente, inhérente à l'humanité se « manifestant dans des conditions déterminées, par des phénomènes divers, « avec une intensité plus ou moins grande. »

« B. Certains êtres humains appelés médiums, très sensibles à l'action du « magnétisme, facilitent la production de ces phénomènes, considérés « comme surnaturels dans l'état actuel de nos connaissances scientifiques, « en contradiction apparente avec les lois physiques et physiologiques « connues. »

« C. Dans certains états nerveux naturels ou provoqués, cette force peut « s'emparer de l'organisme humain et détermine temporairement soit un « changement dans sa personnalité, soit une altération dans ses sensations « et dans ses facultés intellectuelles et morales. »

(1) Voy. Laplace. *Traité du calcul des probabilités.*

Telles sont les conclusions de la science indépendante, formulées par le Dr Dupouy. On ne peut point dire qu'elles paraissent hostiles à l'explication spirite. On doit reconnaître surtout qu'elles sont empreintes d'un grand bon sens et d'une franchise qui doit les rendre précieuses pour tous ceux qui recherchent la vérité.

IV

Bien différentes sont les conclusions qui reposent sur une étude incomplète des faits. Je vais, aussi brièvement que possible, en donner la preuve.

Dernièrement, je lisais, dans l'*Histoire du Merveilleux*, de M. Louis Figuier (édition de 1861), la réfutation — ou plutôt un *essai* de réfutation — du phénomène spirite. On rencontre, dans cette compilation, les étranges lignes suivantes :

« Si la supercherie n'était pas la véritable explication à donner des mysté-« rieux *toc-toc* que les demoiselles Fox et leurs nombreux émules firent « entendre aux croyants de l'Amérique, on pourrait s'en rendre compte, « sans faire injure à la bonne foi des intéressés, par cet état de sommeil « nerveux qui nous paraît fournir la clef des prodiges de nos médiums. « Comme dans cet état physiologique, l'individu n'a aucune conscience des « actes qu'il accomplit, rien n'empêche de croire qu'il soit lui-même « l'auteur de ces coups mystérieux, et qu'après la séance dans laquelle ce « phénomène s'est produit le médium puisse attester en toute sincérité ce « phénomène sur ce point. »

Cette phrase n'étant pas bien claire, M. Figuier s'empresse de présenter une autre explication.

« A ceux qui ne seraient point satisfaits de cette conjecture, dit-il, nous « pouvons offrir un autre système pour l'explication des *spirits rappings*... « D'après M. Schiff, ces bruits, qui ressemblent à de petits coups de marteau « sourds et étouffés, et dont les cervaux faibles font honneur à la présence « d'êtres surnaturels n'auraient d'autre origine que certains mouvements « secrets que quelques individus auraient la faculté de produire par la « contraction de l'un des muscles de la jambe. Il est prouvé, par exemple, « que le tendon du *muscle long péronier latéral*, frappant contre sa coulisse « ou contre la surface osseuse du péroné, peut produire des bruits assez « forts pour être entendus à quelque distance. M. Schiff, qui était parvenu « à se rendre très habile dans ce curieux exercice, faisait entendre à « volonté des bruits successifs et réguliers. »

Les explications de M. Louis Figuier sont absolument enfantines. Si des mouvements et des bruits peuvent être produits par certaines personnes qui, après un apprentissage assez long sans doute, parviennent à tirer de

semblables effets de leur *muscle péronier*, il faut reconnaître que ces bruits, *ressemblent à de petits coups de marteau sourds et étouffés*, n'ont aucun rapport avec les détonations formidables constatées bien des fois.

M. Louis Figuier lui-même, qui nous fournit souvent des armes pour le combattre, constate, dans cette fameuse *Histoire du Merveilleux*, que les esprits ne se bornent pas toujours à produire des bruits légers et sourds. Voici ce qu'il dit, d'après les récits recueillis par lui : « D'honorables « magistrats américains, distingués par leurs lumières et doués surtout de « ce bon sens pratique, de cette raison expérimentée qui fait la sûreté de « leur *criterium*, ont admis les manifestations des esprits, et devenus prosé- « lytes de la nouvelle doctrine, ils s'en sont rendus tout aussitôt les « enthousiastes apôtres. C'est d'abord M. Simmons, un des hommes les plus « considérés dans sa carrière. Cet honorable magistrat venait de perdre un « fils. Que ne peut la douleur sur le cœur d'un père ! On lui propose d'évo- « quer cet être chéri, qu'il ne voyait plus, hélas ! que dans ses souvenirs. « M. Simmons y consent, les opérations commencent, et le *médium* agissant, « déclare qu'il voit le défunt ; il le dépeint et le fait même parler. Le père, « déjà frappé et du portrait et du langage de l'ombre évoquée, demande « pourtant une preuve de plus. « Qu'il m'écrive, dit-il, et je le reconnaîtrai « certainement. Alors on donne un crayon au *médium*. On reçoit ainsi une « lettre touchante, ou le père, encore plus attendri qu'étonné, retrouve non « seulement les idées et les sentiments de son fils, mais son écriture même, « ses corrections de style et jusqu'à ses fautes d'orthographes les plus « habituelles. »

Il est évident que M. Louis Figuier, en disant ce qui précède, ne fait que reproduire, très impartialement cette fois, les récits des journaux américains, mais nous devons reconnaître qu'il s'y prend d'une singulière façon pour combattre le spiritisme. C'est ainsi d'ailleurs qu'agiront toujours les gens qu'un parti pris absolu n'influencera pas, lorsqu'ils voudront attaquer la vérité. A certains moments, les faits protesteront avec une telle évidence que l'adversaire sera forcé ou de les passer sous silence ou, s'il est de bonne foi, de leur conserver leur caractère véritable. C'est ce que M. Figuier a fait, dans plusieurs passages de son livre ; si bien qu'au lieu d'éloigner ses lecteurs du spiritisme il les en rapproche, au contraire, car les conclusions qu'il tire de quelques comparaisons puériles, comme celle qui consiste à expliquer les coups frappés par le truc du *long péronier*, ne sont pas suffisantes pour réduire à néant les grands phénomènes qu'il cite.

Empruntons-lui encore les lignes suivantes :

« Une autre conversion, dit-il, celle de M. John Edmonds, juge à la cour « suprême de New-York et ancien président du Sénat, eut aussi pour point

« de départ un sentiment de tendresse pour une personne morte... Le juge « Edmonds, qui jusqu'à cette époque avait tourné en ridicule la croyance « aux esprits, et qui même, à ce qu'on assure, ne croyait guère à la vie « future, n'est pas seulement aujourd'hui un *médium* de première force, « mais un prophète, un apôtre, la plus grande et la plus mystique autorité « de la nouvelle doctrine. Il a publié, avec la collaboration de M. Talimadge, « gouverneur de l'État de Visconti, et du Dr Dexter, praticien estimé de la « ville de New-York, un ouvrage qui est considéré comme un monument « imposant de ce nouvel ordre d'idées. L'effet que ce livre, intitulé « *Spiritualisme*, a produit en Amérique dans un court espace de temps, « équivaut déjà à une révolution radicale, accomplie dans les opinions « religieuses et philosophiques de la partie la plus éclairée de la nation. »

Voilà ce qu'un adversaire du spiritisme écrivait, il y a près de trente ans, et l'on a vu, plus haut, ce que des médecins parisiens, MM. Gibier, Dupouy, Puel, obtiennent, en procédant comme les spirites. Bien d'autres hommes de science, indépendants et sans préjugés matérialistes, font en France, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, comme ceux que je viens de nommer. Tous reconnaissent que les faits sont vrais et ce n'est ni dans les *trucs* ni dans la *suggestion mentale* qu'ils vont chercher l'explication de ces faits. Ils viennent donc lentement mais sûrement à la théorie spirite qui, seule, contient la vérité et avec laquelle — n'en déplaise à la science officielle — on parvient à découvrir la clef du mystère de la force psychique.

ALEXANDRE VINCENT.

UN NOUVEAU PROJET D'ASSISTANCE (*Suite*)

(Voir la *Revue Spirite* du 1er novembre 1888.)

Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel des choses, ce n'est pas en s'adressant au bureau de bienfaisance que le père indigent pourra se tirer d'affaire. N'ayant pas réussi de ce côté, il s'adressera à l'assistance, dont le nom évoque l'image d'une main toujours tendue. Erreur. Dans le cas présent, l'assistance ne peut rien faire. Elle ne donne pas de secours en argent et ne recueille pas les enfants dont les parents existent. Et, en réfléchissant un peu, on reconnaît que son refus est logique; où irait-on si l'Etat se chargeait d'élever tous les enfants dont les familles sont nécessiteuses ? Serait-ce moral ? Non ce serait pousser les parents à se désintéresser de leurs enfants et démembrer la famille. On objectera qu'on pourrait recevoir les enfants à titre de dépôt, pendant quelque temps. Il est possible qu'il y ait quelque chose à faire dans ce sens, je le crois, mais ce ne serait jamais qu'une assistance provisoire : il faudrait trouver mieux.

Mais suivons le père de famille dans ses incessantes démarches pour obtenir du secours. Ne pouvant compter sur la Charité publique, il se retournera vers la charité privée. Il ira frapper à la porte de quelque orphelinat ; mais l'orphelinat est entouré lui aussi de conditions restrictives. La première qu'il impose, son nom l'indique, c'est que l'enfant soit orphelin. En admettant qu'il passe sur cette qualité, il se montrera exigeant sur l'âge et le sexe ; si l'enfant est trop jeune, il ne le prendra pas ; de plus, les établissements de ce genre, fort nombreux pour les filles, dont le travail est rémunérateur, sont en quantité fort restreinte pour les garçons qui deviennent par suite difficiles à caser. Enfin, la condition la plus draconienne de toutes pour qui n'a pas le sou, c'est qu'il faut payer ; car c'est une erreur de croire que les orphelinats reçoivent gratuitement des enfants : c'est l'exception qui confirme la règle qui veut, qu'à défaut de parents, un protecteur paie pour eux.

Je passe sur les inconvénients de ces établissements, dont un des plus graves est de n'être par surveillés par l'Etat. Qu'ils soient plus ou moins bien organisés, une chose est certaine, c'est que le malheureux, dénué de toutes ressources, ne peut en profiter. Ils rendent plutôt service aux personnes qui, sans être dans l'indigence, ne sont pas à même de faire en faveur de leurs enfants tous les sacrifices nécessaires et de s'en occuper sérieusement : ce sont en quelque sorte des pensions au rabais.

Quant aux autres établissements patronnés par le Département, la Ville ou l'Assistance, ils se cantonnent également dans des spécialités. L'orphelinat de Cempuis, par exemple, est réservé aux enfants d'un certain âge, forts et bien doués, ce qui est l'exception dans la classe souffrante ; d'ailleurs, il a un nombre limité d'admissions. La Caisse des Pupilles a particulièrement pour but de donner l'instruction à des enfants de 7 à 13 ans. L'œuvre des Moralement Abandonnés, à l'Assistance, a été créée pour le même objet.

D'ailleurs, toutes ces institutions sont généralement destinées, sauf la Caisse des Pupilles, aux enfants de parents indignes ou à ceux qui sont privés de leurs soutiens naturels.

Quelle est donc la dernière ressource qui reste au père de famille ? Il n'y en a, hélas ! qu'une seule : l'abandon.

Ah ! sans doute, c'est un grand progrès que d'avoir créé des asiles pour recevoir ces petits êtres qui étaient exposés jadis sur la voie publique ou sous le porche d'une église, et qui ne pouvaient espérer de salut que dans la pitié des passants. Quelques-uns étaient enlevés par des saltimbanques en quête de sujets pour leur profession ; d'autres étaient recueillis par charité ; mais combien mourraient de froid et de faim? Saint-Vincent-de-

Paul, l'un des premiers, a déclaré la guerre à cet état de barbarie; mais notre XIXe siècle, si fier de ses progrès, ne peut-il faire mieux?

Recueillir l'enfant délaissé, lui constituer une famille, assurer son éducation physique et morale, lui mettre un état dans les mains, ce sont là évidemment des avantages inappréciables. Ils ne sont tels cependant que si l'enfant a de mauvais parents et si son abandon est le fait de l'indifférence et non du besoin.

Ce n'est pas toujours le vice ou le manque de cœur qui poussent les parents à franchir le seuil de cet asile redoutable: l'hospice! c'est l'indigence, l'impossibilité de nourrir et de surveiller les enfants; cette malchance qui atteint les familles nombreuses et les disperse de tous côtés; c'est encore cet ostracisme stupide qui poursuit la fille-mère, à l'heure où elle a besoin de trouver le plus d'indulgence et d'appui.

Sans doute, il faut pour sauvegarder la vie des enfants que l'abandon soit rendu praticable; mais c'est à la société à faire tous ses efforts pour éviter qu'on soit obligé d'y avoir recours.

Mais quoi! au chef de famille qui lutte péniblement pour l'existence de ses enfants, qui ne veut pas s'en séparer, offrirez-vous la même ressource qu'aux parents imprévoyants ou indignes! Confondrez-vous toujours dans une même réprobation le malheureux et le coupable, le mendiant et le travailleur? Plus les lois d'un pays sont rigides, plus elles font naître de sacrifices, mais plus aussi elles engendrent de criminels. N'exigeons pas des autres ce que nous ne voudrions pas qu'on exigeât de nous-mêmes. Ne désespérons pas la vertu à force de vouloir l'éprouver. Pénétrons-nous surtout de cette idée que les malheureux enfants conduits à l'hospice, exténués par les privations, meurent pour la plupart ou deviennent des non-valeurs sociales et qu'il en coûterait moins pour les maintenir dans leur famille que pour s'en charger tout à fait.

Donc le service des Enfants Assistés avec ses trois mille enfant qu'il recueille chaque année ne constitue pas un réel moyen d'Assistance, il en prouve surtout le défaut.

Mais il ne suffit pas d'indiquer le mal; il faut en trouver le remède et voici à cet égard ce que nous proposerions:

Ce serait d'assister *directement* les enfants, tout en les laissant dans leur famille, de manière à éviter toute spéculation de la part de celle-ci.

Trois jalons sont déjà posés pour réaliser ce projet d'assistance. Ce sont la Crèche, la Salle d'Asile et l'Ecole communale. Ces trois institutions se complètent l'une l'autre; il suffit de savoir en tirer parti.

On peut leur adresser, quant à présent, le même reproche. Créées pour venir en aide aux parents, en les déchargeant du soin de leurs enfants pen-

dant les heures de travail, elles ne remplissent que très imparfaitement ce but.

Cela tient à la rigidité des règlements. On a trop oublié, en effet, que l'ouvrier n'est pas un rentier, qu'il n'a pas la libre disposition de son temps et que ces établissements ne lui sont ouverts qu'à des heures où il ne peut en profiter.

Le moment le plus redoutable pour la sécurité morale et physique de l'enfant est celui qui s'écoule entre l'instant où ses parents le quittent pour aller à leur travail et celui où il peut être admis dans un des asiles dont nous parlons. L'abandon effectif n'a pas souvent d'autres causes. Les parents mis dans l'impossibilité de surveiller leurs enfants, et craignant qu'ils ne tournent mal, préfèrent s'en séparer tout-à-fait. Le vagabondage, le crime, n'ont pas non plus, dans bien des cas, d'autre origine que ce manque de surveillance, que cette oisiveté forcée, que cette camaraderie dangereuse aux heures de liberté.

Il serait donc à souhaiter que les règlements permissent aux parents de mettre leurs enfants en lieu sûr aux heures où ils s'absentent ; il serait à désirer aussi que les enfants ne fussent pas privés des bienfaits de l'école, et rejetés sur le pavé, pour une peccadille, quitte à créer pour quelques-uns trop turbulents une section à part.

Rien n'empêcherait de prendre les enfants en garde dans des annexes avant et après les heures d'ouverture et de fermeture de ces écoles ou asiles ; de les maintenir pendant les intervalles de classes ; de les amuser dans de vastes préaux ou dans des jardins.

C'est beaucoup de donner un abri aux enfants, mais ce n'est pas assez pour les familles indigentes.

Sans doute, le principe qui veut que les parents pourvoient aux besoins des enfants est fort équitable ; mais encore faut-il qu'ils le puissent ! S'ils peuvent élever un ou deux enfants, il ne leur sera peut-être pas possible d'en élever trois ; c'est à l'Etat à assister *directement* ceux qui augmentent d'une manière disproportionnée les charges de famille, en leur fournissant les choses dont ils ont le plus besoin : *la nourriture et le vêtement.*

La mesure que je préconise ne serait pas générale. Elle ne serait appliquée qu'à titre d'assistance et selon la position des parents. Du reste, l'état du veuvage du père ou de la mère, les exigences de leur profession, leur gain journalier, le nombre des enfants, seraient des éléments pour ainsi dire mathématiques, qui permettraient d'apprécier dans quelle mesure ce genre d'assistance devrait être accordé.

Nous savons que les caisses des écoles créées dans plusieurs arrondissements poursuivent un objet identique, mais elles sont paralysées par l'exiguïté de leurs ressources.

Pour que ce mode d'assistance fût généralisé et portât ses fruits, il faudrait qu'une loi le rendît obligatoire. De la sorte, les enfants seraient assistés, sans qu'il fût besoin de les retirer de leur famille et l'on réserverait les internats à ceux-là seuls dont les parents ne pourraient s'occuper.

Je sais que la mission de l'Etat ne serait pas terminée lorsque l'enfant sortirait de l'Ecole et qu'il serait obligé d'assister ce dernier jusqu'à ce qu'il soit à même de subvenir à ses besoins. Mais serait-il si difficile, pour atteindre ce but, de s'entendre avec les Chambres syndicales, et selon les aptitudes manifestées par les enfants, d'en faire une sélection intelligente et de les répartir entre diverses professions ? Le gouvernement a encore ici le devoir d'intervenir et de ne pas céder aux préoccupations égoïstes de certains corps de métier qui refusent de former des apprentis et ferment ainsi d'importants débouchés au travail. Ce système, qui cantonne dans des emplois inférieurs des individus travailleurs et capables, maintient une division arbitraire de classes dans la Société. Je crois d'ailleurs qu'en instituant des Ecoles d'apprentissage, d'accord avec les Chambres syndicales, l'Etat pourrait faciliter l'éducation professionnelle des enfants, sans porter atteinte aux intérêts particuliers dans ce qu'ils ont de légitime.

Il faudrait, enfin, faire une large part aux enfants infirmes.

Il est bien plus considérable qu'on ne pense le nombre de ces pauvres êtres qui sont dénués de tout appui. Sans doute, des institutions de premier ordre ont été fondées en faveur de sourds-muets et d'aveugles, voir même d'idiots ; mais ils ne recueillent qu'un très petit nombre de ces malheureux ; encore, si l'on a songé à eux, c'est qu'il s'agit ici de certaines catégories d'infirmes qui ont toujours eu le don d'exciter la pitié. Mais qu'a-t-on fait pour tous ces enfants qui, sans avoir des infirmités aussi bien caractérisées, n'en sont pas moins dans l'impossibilité d'apprendre ou de travailler ? qui constituent par conséquent pour leurs familles des charges très lourdes et qui, plus que tous autres, auraient besoin d'être placés ?

L'orphelinat qui veut des enfants bien constitués les refuse ; l'hôpital qui ne soigne que les maladies aiguës les rejette aussi. Quelle ressource leur reste-il ? L'hospice, c'est-à-dire l'abandon.

C'est que la Charité, pas plus que les particuliers, n'aime les non-valeurs. Et nous avons vu bien souvent de ces malheureux que leurs parents ne pouvaient conserver avec eux, être obligés de se faire arrêter pour trouver un asile.

C'est un triste spectacle que cette lutte de la Charité publique et de la Charité privée qui cherchent à se débarrasser à leur détriment mutuel de eurs pauvres ; c'en est un bien plus triste encore de les voir toutes deux

repousser de leur sein les malheureux enfants dont elles ne peuvent tirer quelque profit. La Charité ne devrait pas oublier cependant, que plus les individus sont deshérités du sort, plus ils ont droit à son appui et que si elle éprouve souvent à faire le bien beaucoup d'obstacles, son véritable mérite est de les surmonter.

Mais, pour être fidèle à notre système, qui constitue à faire rentrer le plus possible tous les individus sous la loi commune, nous pensons qu'un grand nombre d'enfants actuellement jetés de l'école, pourraient y trouver place si, comme nous l'avons demandé pour les indisciplinés, on créait en leur faveur une section à part, et si l'Etat, qui n'a pas les mêmes intérêts que les particuliers à défendre, cherchait à les employer dans ses ateliers à des travaux proportionnés à leurs forces, en ne plaçant dans des asiles spéciaux que ceux qui seraient dans l'impossibilité absolue de travailler.

Mais sans nous appesantir sur les exceptions, revenons à l'économie générale de notre système.

La grosse objection qu'on peut lui opposer est celle de la dépense. Mais je ferai observer que l'adjonction à l'asile et à l'école d'un abri et d'un réfectoire serait bien moins coûteuse que la construction d'établissements spéciaux pour recueillir les enfants ; que la dépense occasionnée par l'entretion partiel de ces derniers serait bien moins élevée que celle résultant de leur abandon complet ; qu'enfin, il ne faudrait pas reculer devant des sacrifices qui doivent assurer l'avenir du pays.

Nous l'avons dit, l'origine des maux dont souffre notre société est surtout dans la mauvaise éducation de l'enfance. En lui accordant une large assistance, l'Etat ne fait pas seulement une bonne action, mais une bonne affaire. On a calculé que la dépense occasionnée pour la répression était vingt fois plus élevée que celle qui aurait été nécessitée par des mesures préventives. On peut en dire autant de la Prévoyance par rapport à la Charité. L'intérêt d'un pays est d'avoir des hommes valides, susceptibles de travailler et de développer sa prospérité. Si nous voyons tant d'êtres chétifs et malingres, si la population de notre pays est en décroissance, c'est que nous n'avons su faire aucun effort sérieux pour lutter contre cette misère noire qui fait parfois de la stérilité un bienfait.

L'Etat qui a déjà consenti à tant de sacrifices pour l'instruction des enfants n'aurait pas beaucoup à y ajouter pour assurer quelque chose de plus précieux encore : la vie.

Enfin, la société ayant rempli ses devoirs envers l'enfance, pourrait exiger des parents l'accomplissement des leurs. L'Etat, selon la proposition qui en a été faite, aurait le droit de retirer la tutelle aux parents indignes. Il serait aidé dans sa tâche de surveillance par les directeurs d'asile, d'école, par les

pasteurs des différents cultes,les professeurs et toutes les personnes qui par leur caractère devraient être les dépositaires des plaintes des enfants.

Je suis persuadé, je le répète, que ces résultats pourraient être atteints avec des sacrifices relativement peu considérables. On pourrait d'ailleur se créer, pour un objet si important, des ressources spéciales ; je citerai pour mémoire les successions en deshérence et les héritages au huitième degré.

Je crois que ce projet est réalisable. Mon but n'a pas été d'ailleurs ici de donner un plan d'assistance complet, mais de lancer une idée et d'attirer l'attention de nos mandataires sur la nécessité de réorganiser la Charité légale sur de nouvelles bases, en attendant qu'elle puisse être remplacée par la Prévoyance. T. Dalex.

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES

Monsieur l'administrateur, 15 *septembre* 1888 : Merci pour votre obligeance, c'est une agréable compensation aux ennuis que j'éprouve dans la commune que j'habite ; elle a à sa tête un maire, marquis despote et arriéré, avec un curé comme il en y a trop, hélas ! largement imbu des maximes de Loyola, dont les yeux et les oreilles pénètrent jusqu'au foyer domestique. D'un bout à l'autre de notre localité, il s'exhale je ne sais quelle senteur de saint-office qui pèse sur les esprits.

Naturellement, le magnétisme, l'hypnotisme, le spiritisme, la polarité humaine, ne sont pas en odeur de sainteté, et quoique ayant une bonne position dans le département, et vigoureusement soutenu par ceux qui y ont le plus d'influence, je suis obligé d'être circonspect pour me livrer à mes modestes études.

Je sens horriblement le roussi, et suis mis à l'index comme un hérétique des plus relapses.

Il y a deux ans une fort intéressante et même jolie villageoise, ayant entendu parler de certaines applications de la polarité humaine que j'avais faites, ne voulut pas y croire.

Néanmoins, entraînée par la curiosité, elle désira s'assurer de la vérité, et s'offrit d'elle-même à une expérience ; je la fis asseoir et poser le pied par terre ; puis, sur le petit orteil, j'appliquai l'humble légume qui sert à parfumer notre pot-au-feu, ayant mis le pôle positif de la carotte, puisqu'il faut pour plus de clarté l'appeler par son nom vulgaire, sur le petit doigt du pied qui est positif; au bout de cinq minutes, le pied fut cloué sur le sol, la jambe était complètement morte; malgré les incroyables efforts que faisait cette patiente, pour remuer la jambe et détacher son pied, elle ne put y parvenir.

Bien curieux, l'effet gagna la partie supérieure du corps, jusqu'à l'aisselle, et le bras, complètement engourdi, fut presque paralysé; je changeai alors le pôle de la carotte, et en trois minutes, la pauvrette entièrement fut délivrée; le pied se détacha comme par enchantement, et la jambe reprit vie.

Je proposai à la sensitive de se soumettre à d'autres expériences, mais elle s'y refusa; son esprit était frappé; elle soupçonnait quelque chose de diabolique là-dessous, et la carotte pouvant bien être un engin du démon! Elle en dit quelques mots au curé, qui naturellement, partagea son sentiment, et la dissuada de remettre les pieds chez moi.

En effet elle n'est plus revenue dans ma maison où je l'employais de temps en temps comme ouvrière.

Le curé, se fondant sur cet incident pour me mettre plus que jamais à l'index, n'a cessé, depuis ce temps, de travailler en dessous, bien en dessous, pour m'empêcher de trouver des sujets et même pour débaucher ceux que j'emploie! Il fait les choses sans bruit, bien silencieusement, *piano*, *piano*, mais ses coups n'en sont pas moins bien portés.

En attendant que je sois forcé de suspendre mes expériences, suivant les bruits qui circulent, j'en ai fait de nouvelles dont mon guéridon est le théâtre. Je place, au centre du plateau, un porte-plume dont la monture est en laiton, et le manche en palissandre; je fais tenir à mes sensitifs les mains au-dessus, à 2 pouces. Le porte-plume, après une attente de deux minutes, se déplace d'un centimètre, puis il reste immobile pendant deux autres minutes, et se déplace encore d'un centimètre pour se remettre au repos durant un certain temps. Tout à coup, il se met en mouvement, et court comme un dératé d'un bout à l'autre du plateau.

J'ai remplacé le porte-plume par une boîte en bois de sapin, ayant 8 centimètres de long, 4 cent. 1/2 de large, et une hauteur de 5 centimètres. Moins agile que le porte-plume il lui faut trois minutes pour se mettre en mouvement, puis elle se déplace de un, de deux, de trois centimètres; elle ne court pas, par exemple, comme le porte-plume.

Je conclus, de ces deux faits, qu'il est parfaitement vrai que des personnes sont douées, à divers degrés, de la faculté de faire mouvoir à distance, et sans contact, des objets inanimés. Pour moi, au moins, c'est une chose démontrée.

Recevez, Monsieur l'administrateur, avec la nouvelle expression de mes remerciements, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

HORACE PELLETIER.

Remarques de la rédaction : M. H. Pelletier sert la science et trouve le moyen de s'éclairer sur les plus graves problèmes; il fait des expériences

que tous les chercheurs connaissent depuis l'antiquité la plus reculée, parce qu'elles n'ont jamais cessé d'être.

L'âme étant une parcelle de Dieu, fluide universel intelligent et cette âme ne se pouvant manifester sur la terre qu'à l'aide d'un corps, il est bien naturel qu'à l'état incarné, ou désincarné, elle nous prouve son existence, par des manifestations propres à cet objet.

Il est évident, pour les personnes sensées, que l'Eglise et ses serviteurs ne peuvent nous prouver l'immortalité de l'âme, aussi demandent-ils la foi absolue et sans contrôle; ils travaillent : *Pro domo sua.*

M. H. Pelletier peut dire qu'il n'a pas perdu son temps et sa peine; dédaignant l'ignorant, il poursuit ses belles études et trouvera l'âme éternelle dans les manifestations qu'il recherche, car la vérité est une.

Avec Horace, il doit dire : *Odi profanum vulgus et arceo* : Je déteste le profane vulgaire, sot et plein de préjugés : M. le Marquis, M. le Curé.

LES ÉLÉMENTS D'UNE EXPLICATION RATIONNELLE

Après avoir promené le lecteur à travers l'histoire du merveilleux, après avoir exposé sa thèse avec une clarté admirable et satisfait l'esprit le plus difficile par les scrupules de sa méthode et la rigueur de sa logique; bref, après avoir obligé le lecteur intelligent et sincère à proclamer avec lui l'existence de la suggestion mentale, l'auteur, M. Ochorowicz, développe les éléments d'une explication rationnelle.

Il montre d'abord le caractère métaphysique du « périsprit » des spirites, « substance semi-matérielle unissant l'âme avec le corps » et l'invraisemblance du « fluide » de la plupart des anciens magnétiseurs, matérialisant la pensée dans une sorte de buée se dégageant du cerveau.

Mais il fait l'apologie de Mesmer qui fut le premier en 1779 à présenter un système acceptable et aussi ingénieux que séduisant.

Mesmer croit que la matière nerveuse en général, et la substance grise du cerveau en particulier peuvent être affectées directement par les vibrations du « fluide universel » division extrême de la matière, remplissant l'univers et transmettant d'un cerveau à l'autre les vibrations de la vie, de même que l'éther transmet les vibrations de la chaleur et de la lumière, de même que l'air transmet celles du son, de même enfin que l'eau transmet celles d'un choc mécanique.

Il voit dans cette propriété, dans ce « sens intérieur » une source de connaissances vagues, le plus souvent inappréciables, surtout chez l'homme, chez qui les impressions des sens et le développement de la réflexion étouffent ces faibles perceptions.



Mais chez les animaux qui ont des sens perfectionnés, cette sensibilité purement cérébrale compense l'imperfection des sens et les remplace dans plusieurs actes de leur vie.

Elle les met en relation avec toute la nature, leur fait deviner les directions de l'espace, pressentir les révolutions terrestres ou atmosphériques, l'utilité ou la nocuité de certains aliments, et en somme forme une sorte d'expérience inconsciente à laquelle on a donné le nom d'*instinct*. Chez l'homme cette faculté ne se développe qu'exceptionnellement dans le sommeil normal et surtout dans le somnambulisme à la suite d'un engourdissement des sens ordinaires et de l'absence des idées conscientes qui habituellement l'étouffent.

Cette conception générale était osée pour une époque qui avait à peine jeté les bases de la science physiologique. Mesmer eut le tort de vouloir lui donner une sanction pratique plus osée encore.

Tout le monde connaît son fameux baquet guérisseur. Il en résulta que le public ne voulut voir en lui qu'un illustre charlatan. M. Ochorowiez trouve la solution du problème dans une manière de voir qui, bien qu'un peu différente, paraît mieux en harmonie avec les nouvelles découvertes sur la transmission de la parole.

Pour lui, la pensée ne rayonne pas à proprement parler comme la lumière et la chaleur : elle ne vibre pas comme telle à travers l'espace, mais, comme toute force rencontrant un obstacle, elle se transforme au contact de l'air en une autre force, en électricité ou en chaleur. Cette électricité et cette chaleur, ayant subi des modifications corrélatives à la pensée, rayonnent alors en tous sens, et lorsqu'elles rencontrent un milieu analogue à leur point de départ, un autre cerveau donc, elles se transforment de nouveau et reproduisent la pensée initiale. Cela se fait en vertu de *la loi de réversibilité* dont le téléphone nous offre un bel exemple.

Dans le *téléphone*, en effet, les vivrations de la parole viennent frapper une plaque de sélénium et modifier le courant électrique dans le circuit duquel elle est interposée. Ce n'est donc pas la parole qui court le long du fil mais l'électricité ayant subi des modifications corrélatives aux vibrations de la parole et qui rencontrant à l'autre extrémité un milieu semblable au point de départ, c'est-à-dire une seconde plaque de sélénium, reproduit cette parole.

L'expérience du *photophone* montre sous un jour aussi coloré qu'éclatant le principe de la transformation et de la modification des forces.

On projette sur l'embouchure d'un téléphone un faisceau lumineux réfléchi par un miroir fin. En parlant dans une autre embouchure fixée derrière le miroir on imprime à celui-ci des vibrations correspondantes qui modifient la réflexion du rayon lumineux; et c'est dans ces conditions que celui-

ci vient influencer la plaque de sélénium du téléphone. Celui-ci reproduit donc à l'autre extrémité du fil les paroles prononcées derrière le miroir.

Il résulte de cette démonstration que la lumière peut être chargée d'une parole. « Eh bien, s'écrie M. Ochorowiez, faisant allusion aux faits si frap-« pants du magnétisme curatif, pareillement la chaleur de la main peut être « chargée d'une bonne santé et d'une bonne intention. On va crier au mys-« térisme. Tant pis pour ceux qui vont crier. Ils perdront une occasion « d'apprendre une vérité superbe! Peu importe qu'elle ait été propagée par « une foule ignorante; puisqu'elle est vraie, remercions-en la foule. Oui, « comme le *la* d'un piston n'est pas le *la* d'une flûte, et le *la* d'un instru-« ment quelconque n'est pas le *la* d'une corde vocale, d'un homme, d'une « femme, d'une individualité enfin; pareillement la chaleur d'une main « n'est pas identique à celle d'un cataplasme.

« Qu'on n'invoque pas le thermomètre pour juge. Un thermomètre n'a pas « plus de droit à juger une semblable différence qu'un baromètre à juger la « pureté de l'atmosphère ou une balance à juger la qualité de deux vins.

« Soyons moins fiers de notre science si nous voulons qu'elle soit plus « fière de nous. Si tout était à apprendre à l'école je me demande à quoi « servirait la science, qui cherche? »



Je recommande le livre de M. Ochorowicz à tous ceux que tourmente l'amour de la vérité. Il jettera le trouble dans l'âme de plus d'un croyant convaincu; il donnera des convictions aux sceptiques incolores et fortifiera celles de pas mal de libéraux de toutes nuances qui mettent toute la vie leur conduite en contradiction avec leurs principes (?) philosophiques.

Je me propose d'ailleurs d'y glaner à l'occasion quelque fleur pour en faire goûter le parfum aux lecteurs de la *Gazette*.

J'ai tenu à leur présenter cette actualité brûlante le plus froidement et le plus sérieusement possible.

Il eût été peut-être plus sage cependant d'émailler mon travail de forces réserves prudentes et restrictions malicieuses, car les faits qu'il rapporte heurtent tellement toutes les idées admises qu'il y a presque de la témérité à oser en parler sans rire.

Je ne veux pas d'ailleurs exclure de ce sujet la fantaisie dont il s'accommode si bien; mais je me réserve pour une série d'articles spéciaux.

Les savants auront beau défricher les forêts vierges de l'occultisme et projeter la lumière dans leur sein ténébreux, elles n'en resteront pas moins le domaine chéri des artistes et des poètes.

Charleroi (Belgique) : D[r] KARL SIBBEL.



Note de la rédaction : Un bon point au Dr Karl Siebel, plusieurs autres au Dr Ochorowich ; ce sont des étudiants trop pressés de se faire connaître, et auxquels le dur métier de docteur ne donne pas de vacances ; le manque de temps leur fait formuler des théories fantaisistes, auxquelles il ne manque qu'une chose essentielle, l'investigation suivie ; les magnétiseurs et les sprites qui, depuis 30 ans suivent studieusement la phénoménalité, ont certes, en les lisant, un sourire indulgent pour tant d'aplomb et d'illusions généreuses.

En somme, ces messieurs éclairent les ignorants, les obligent à penser, à marcher, ce qui doit être noté. Nous eussions plus longuement critiqué les articles du Dr Karl Siebel. Une réponse de M. le Dr Metzger, notre ami, y suffit amplement, la voici :

LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES

La double vue des somnambules ! Tel est le titre de deux articles publiés dans la *Revue* des 1er et 15 septembre, sous la signature du Dr Karl Siebel.

Notre docteur, introduit sans trop de difficultés auprès de la devineresse — « somnambule extra-lucide » — assiste « au défilé de la procession consultante. »

Toutefois, *il n'avait pas besoin de voir pour savoir*, car, dès en entrant chez la pythonisse, sa conclusion était prête. Il dit en effet : « *Bien que je sache à quoi m'en tenir sur toute éventualité*, ma curiosité n'en est pas moins vivement excitée. »

Combien nous l'aimions mieux, quand, parlant des « seuls vrais amis de la lumière », de « ceux qui recherchent et aiment la vérité pour elle-même », il disait : « Ceux-là étudient, observent, analysent, critiquent, supputent ; ils ont la sagesse de réserver leur jugement tant qu'ils ne sont pas satisfaits. »

Donc, notre docteur *sait*. Il n'en consent pas moins à tenter une expérience. Puis, cette expérience corroborant son *savoir aprioristique*, voici à quoi, suivant lui, se réduisent toutes les merveilles du somnambulisme :

« Consulter une somnambule, c'est tout simplement se consulter soi-même en se servant de l'organe de celle-ci pour se répondre.

« Son cerveau est le miroir plus ou moins fidèle du vôtre, ses paroles sont l'écho de votre propre pensée. » (*Revue spirite*, p. 570).

Ainsi le somnambule voit tout simplement ce qui est inscrit dans le cerveau de celui qui vient faire appel à ses lumières : il n'est n'y plus ni moins qu'*un lecteur de pensée*.

Et c'est après une seule expérience, que dis-je après, c'est avant toute

expérience que M. Karl Siebel élabore sa théorie! Ne lui faites pas remarquer qu'il existe des milliers de faits qui contredisent sa manière de voir. Que lui importe! Lui seul, avec ou sans son unique expérience, et c'est assez.

Il est bien regrettable, vraiment, qu'il ait réveillé la somnambule juste au moment où elle était en train de dauber sur les médecins. Peut-être lui aurait-elle appris plus d'une vérité salutaire, entre autres celle-ci : qu'à conclure trop hâtivement, on risque de se tromper.

Mais M. Siebel, comme s'il s'agissait de gagner les autres de vitesse, était impatient d'apprendre au monde une nouvelle que celui-ci n'ignorait plus depuis longtemps. Il n'a pas su résister à la tentation de tirer d'un fait particulier une conclusion générale : défaut assez fréquent parmi les savants de nos jours.

Il ne s'agit pas, cependant, de discuter, d'opposer théorie à théorie. Des faits, des faits : voilà les arguments à l'aide desquels il faut combattre les étonnants savants qui, d'un coup de leur plume tranchent les questions les plus compliquées.

En voici un que rapporte le Dr Rostan dans l'article : Magnétisme, du Dictionnaire de médecine en vingt et un volumes : L'expérience se fait en présence de M. Ferrus. « Je pris ma montre, que je plaçai à trois ou quatre pouces derrière l'occiput. Je demandai à la somnambule si elle voyait quelque chose. — Certainement, je vois quelque chose qui brille; ça me fait mal. Sa physionomie exprimait la douleur; la nôtre devait exprimer l'étonnement. Nous nous regardâmes, et M. Ferrus, rompant le silence, me dit que, puisqu'elle voyait quelque chose briller, elle dirait sans doute ce que c'était. — Qu'est-ce que vous voyez briller? — Oh! je ne sais pas, je ne puis vous le dire. — Regardez bien. — Attendez... ça me fatigue... attendez... c'est une montre. Nouveau sujet de surprise. — Mais si elle voit que c'est une montre, dit encore M. Ferrus, elle verra sans doute l'heure qu'il est. — Pourriez-vous dire l'heure qu'il est? — Oh! non, c'est trop difficile. — Faites attention, cherchez bien. — Attendez... je vais tâcher... je dirai peut-être bien l'heure, mais je ne pourrai jamais voir les minutes. Et après avoir cherché avec la plus grande attention : — Il est huit heures moins dix minutes. Ce qui était exact. M. Ferrus voulut répéter l'expérience lui-même, et il la répéta avec le même succès. *Il me fit tourner plusieurs fois les aiguilles de sa montre, nous la lui présentâmes sans l'avoir regardée, elle ne se trompa point.* »

Autre fait : Le Dr Gregory, d'Edimbourg, rapporte qu'une somnambule qui donnait de fréquentes séances, lisait couramment les devises imprimées enfermées dans des coquilles de noix collées ensemble. Pour bien s'assurer

qu'il ne n'agissait pas là d'une transmission ou lecture de pensée, on en achetait un certain nombre à la fois, qu'on jetait pêle-mêle dans un sac d'où la somnambule les tirait l'une après l autre, les lisant à mesure. Aussitôt que l'une des devises était ainsi lue, on brisait la noix qui la contenait, afin de voir si la sombambule ne s'était pas trompée. Et il se trouva que *toujours elle voyaît bien.*

William Crookes rapporte, de son côté, qu'étant un jour assis près d'une table sur laquelle était posé un journal, il mit son doigt sur le dit journal, sans regarder ; et que la somnambule qu'il avait interrogée au sujet du mot que son doigt couvrait, n'avait pas hésité à le lui dire, bien qu'elle fût dans l'impossibilité de le voir de ses yeux.

Ce n'est pas tout. Dans son rapport à l'Académie de médecine, M. le Dr Husson parle d'attaques d'épilepsie annoncées des semaines, des mois à l'avance, attaques qui n'ont pas manqué de se produire au jour, à l'heure, à la minute indiqués.

Les faits que nous venons de citer ne sont, pour ainsi dire, que la menue monnaie des phénomènes vraiment extraordinaires et saisissants dont tous les magnétiseurs ont été plus ou moins témoins avec quelques-uns de leurs sujets. Qu'on relise les ouvrages des Deleuze, des Du Potet, des Charpignon, des Lafontaine, etc., et l'on sera confondu que certains médecins et certains savants — qui ont à peine, en passant, daigné jeter un coup d'œil distrait sur cette question — puissent, aujourd'hui encore, soit nier le somnambulisme, soit le réduire à une *simple lecture de pensée.*

Nous n'insisterons pas davantage en ce moment. Il nous suffit d'avoir montré par quelques faits très ordinaires, très vulgaires, auxquels bien évidemment *la théorie somnambulique* de M. Karl Siebel n'est pas applicable, que ladite théorie est tout ensemble *insuffisante et erronée.* D. METZGER.

Le journal « LES LOISIRS DE MARS » (« Dossouguy-Marsa »), entre dans sa seconde année d'existence. Il ouvre ses colonnes aux production scientifiques, littéraires, artistiques et musicales de messieurs les officiers exclusivement; les sujets de composition sont volontaires. Le journal s'édite aux propres frais du rédacteur et paraît par livraisons détachées.

Le rédacteur-éditeur, lieutenant-colonel d'Ewdokimoff, espère que messieurs les officiers des armées étrangères, par principe de confraternité militaire, ne leur refuseront pas leur concours en qualité de collaborateurs ou correspondants, ce qui donnera au journal un caractère militaire-international. Les matériaux sont reçus en toute langue.

La critique : « Liter. Beiblatt zum Milit.-Wochenbl. » 1888, n° 4 ; « Militair Blad » (Hollande) 1888, n° 9; « Memorial de ingenier. del ejérc. », n° 9; « Deuts. Heeres-Zeit. » 1888, n° 61 ; « El Eco Militar » (Cuba), 1888, n° 53; e. t. c.

Il sera fait une annonce ou un compte-rendu dans le journal de toute œuvre militaire dont on adressera deux exemplaires.

Bureau du journal « Les loisirs de Mars », Saratof. Russie.

PHÉNOMÈNES PSYCHO-PHYSIOLOGIQUES

Hippocrate recommandait à ses disciples de ne jamais rejeter sans examen, les faits signalés par le peuple, qui pouvaient être utiles au progrès de la science: *non negligendum a plebeïs discere....* C'est en s'inspirant de cette maxime trop oubliée de nos jours, que le célèbre aliéniste italien Lombroso vient d'accepter la proposition du professeur *Ercole Chiaja*, de Naples, que lui présentera devant quatre témoins choisis de part et d'autre, à l'effet de signer le procès-verbal de la séance, une femme du peuple atteinte d'une maladie nerveuse dont les plus curieux phénomènes étaient la conséquence:

Les bras et les jambes liés et attachés sur un siège, elle attire à elle, table, chaises et autres objets mobiliers; elle s'élève en l'air et s'y maintient comme jadis y était maintenu (au moyen de puissants aimants) le cercueil de Mahomet; elle devient donc à volonté plus légère que l'air. Des lueurs de la couleur de celles que voyaient sortir de l'aimant dans l'obscurité les sensitifs de Reichembach, jaillissent de son corps et l'enveloppent. Il lui suffit d'étendre la main vers des cartes blanches qu'on lui présente pour que ces cartes se couvrent de chiffres, de nombres, de signatures ou même de prose. Si l'on place dans un coin de la chambre une couche d'argile molle, on peut y voir, l'instant d'après, l'empreinte d'un visage admirable de précision duquel on peut tirer un masque en plâtre. Elle fait résonner des instruments de musique invisibles. Elle s'allonge de 10 à 15 centimètres et, comme Protée, peut modifier ses traits. Les bras et les jambes étant liés on voit apparaître de nouveaux bras et de nouvelles jambes pour les remplacer; c'est un nouvel exemple de la possibilité du dédoublement dont Saint-Ambroise donna la preuve en disant la messe à Milan, au même instant qu'à Tours il faisait l'absoute aux obsèques de Saint-Martin. Des personnages vêtus de draperies se présentent et disparaissent comme des fantômes. J'ai oublié de dire que les nouveaux bras et les nouvelles jambes, selon leurs attributions, donnent des coups de pieds, des coups de poings, enlèvent montres, bijoux, porte-monnaie, avec une gracieuse familiarité. Voilà un fameux sujet d'étude pour nos physiologistes. Sans doute que, à l'exemple des animaux hibernants ou des Fakirs de l'Inde, cette névropathe pourrait se faire enterrer pendant 6 à 8 mois ou même s'ouvrir le ventre avec un couteau et après avoir fait sortir et rentrer les intestins, refermer avec la main les lèvres de la plaie, séance tenante, et sans qu'il en résulte de blessure apparente.

Tanner est en train d'étudier sur lui-même le sommeil prolongé, hibernal; mais je crois remplir un devoir d'humanité, en rapportant ici ce qu'un Lama

me confia un jour à Bombay à propos de la formidable opération qui consiste à s'ouvrir le ventre et c'est dans la pensée d'être utile aux chirurgiens qui pratiquent la kélotomie, nommée aussi cure « radicale » de la hernie étranglée, sans doute parce qu'elle supprime à la fois la maladie et le malade :

« Ce n'est pas plus étrange, me dit ce derviche, qui, à l'occasion et pour « distraire la société, se passait un poignard à travers les joues ou une épée « au travers du corps, ce n'est pas plus drôle, dit-il, que les phénomènes « observés à Paris au siècle dernier, chez les convulsionnaires de Saint-« Médard. Lavoisier vous a démontré « qu'il n'y a pas de contact absolu. » « Or, dans l'état ordinaire, ce qui pénètre profondément dans l'organisme « glisse sur le patient. Dans l'état particulier où il s'est mis et, le plus souvent, « le sang ne coule même pas, car les vaisseaux sont fermés par une contrac-« tion spasmodique ; le couteau, l'épée, entrent alors dans les chairs et les « désagrège sans les blesser ainsi qu'ils traverseraient une vague. L'obstacle « enlevé, les parties disjointes se rejoignent comme si elles obéissaient à « la même loi que les liquides, tant est puissant dans ces circonstances le « courant nerveux qui traverse l'organisme. Leur séparation ayant eu lieu « sans blessure, la guérison se fait sans suppuration et s'opère par le seul « fait du rapprochement. »

En terminant, je ferai observer que le sujet du professeur Ercole Chiaïa a eu de nombreux prédécesseurs, mais on ne s'arrête guère à ces phénomènes que l'état actuel de nos connaissances ne permet pas d'expliquer. C'est ainsi qu'il y a quelque trente ans, une fille, domestique chez un sieur Cotte, demeurant rue des Feuillantines, annonçait quinze jours d'avance le moment précis de ses crises et qu'on pût inviter à y assister, le Dr Récamier, Lamartine et d'autres célébrités. La malade s'élevait verticalement en l'air sans appui et redescendait en alternant ces exercices ; c'est le problème de l'aérostation dont nous possédons tous les éléments en notre propre organisme. Le Dr J. d'ailleurs peu partisan des progrès dans la science médicale, par suite sans enthousiasme, m'a raconté ce fait dont il a été témoin. Il me dit aussi qu'il avait assisté à une élévation horizontale du même genre et vers le même temps, au village de la Vicomté, près de Dinan. Il fut appelé à constater le phénomène par l'abbé Lebourg, vicaire de cette paroisse, qui émettait quelques doutes sur la nature miraculeuse de ce prodige, car la patiente n'était pas d'une dévotion exagérée.

Nos médecins des hôpitaux ont de nombreux sujets qu'une simple suggestion disposerait à produire de tels phénomènes et qui pourraient leur en indiquer le *modus faciendi*. Ce n'est peut-être pas plus difficile à exécuter que tant d'autres actes de notre volonté encore insuffisamment expliqués

par la science. N'avons-nous pas vu les paysans de l'Aveyron, entre autres, après avoir étendu un homme par terre, l'élever entre quatre et le soutenir en l'air bien qu'ils ne l'effleurent qu'à peine de l'index. Ils préparent rapidement, mais par degrés, l'acte psychique d'où dépend la réussite de l'opération, en s'imposant une suggestion : cet homme est mort, disent-ils ; il est desséché, léger comme une plume ; enlevons-le. Le poids du sujet, la force des opérateurs n'y sont pour rien ; comme en toute œuvre magnétique, la foi et la volonté seules sont indispensables. N'avons-nous pas vu les magnétiseurs précipiter, sans contact, un somnambule par terre et le relever de même. Il est évident que nous possédons la propriété de nous élever dans les airs et sans aller chercher des exemples chez des médiums tels que Simon, J. C. Apollonius de Tyane, etc., qui marchaient à volonté sur les eaux ou dessous, toutes les personnes qui ont habité la campagne ont vu les paysans, pour s'amuser, saisir une couleuvre par la queue, la faire tournoyer et la lancer au milieu d'un large étang, d'où elle sort majestueusement en s'élevant à une hauteur prodigieuse. Les animaux savent, mieux que nous, se servir de leurs facultés instinctives, bien que, à d'autres points de vue, ils semblent nous être inférieurs.

Souvent des somnambules font des sauts de plus de 4 mètres, s'élèvent le long de murs sans aspérités sur le faîte des maisons. L'ouvrage de Crookes, le grand savant anglais, sur les phénomènes psychiques, mentionne presque tous les faits qui précèdent ; le professeur Ercole Chiaïa a donc les plus grandes chances d'échapper à la clause qui le rend, d'office, si les phénomènes proposés à l'examen du Dr Lombroso, venaient à faire défaut, le client du célèbre aliéniste comme halluciné.

Nota : Lorsqu'un phénomène est signalé, pour en étudier le caractère, les véritables scientifiques se mettent dans les conditions voulues, pour obtenir ce phénomène, c'est la règle. Or, M. Lombroso n'accepte la proposition de M. Ercole Chiaïa qu'en voulant imposer ses conditions à lui. Cela est aussi absurde que la résistance des académies de médecine à l'adoption du magnétisme, qu'elles ont anathématisé pendant un siècle, parce qu'il devait se ployer à leurs exigences anti-scientifiques. Actuellement, la science médicale gravite autour de cette base féconde, jadis tant méprisée. Le spiritisme s'imposera de même.

UNE PROPOSITION

Chers Messieurs et F. E. S. — Pour faire suite à la liste des personnes remarquables convaincues de la réalité des phénomènes spirites, mentionnées dans la *Revue* du 1er novembre, ne pourrait-on pas faire suivre une liste des personnes qui n'ont acquis aucune notoriété connue, mais qui néanmoins sont entièrement dévouées à la cause, et qui pourraient être au service de tous leurs frères en croyance dans l'univers, soit à titre de correspondants soit à titre de compagnons pour la recherche de la vérité et des phénomènes psychologiques?

Ces mêmes personnes pourraient servir d'indicateurs dans les localités où il n'existe pas de sociétés d'études psychologiques; et par conséquent mettre leurs frères en croyance en rapport avec des personnes dévouées à la cause ainsi qu'avec des médiums.

Espérant que vous trouverez mon idée acceptable quant au but que vous vous êtes proposé, veuillez accepter mon adhésion. CH. DUBOULOZ (à Genève).

NOTA : L'idée est excellente. Nos frères en spiritisme, de chaque pays, doivent tendre à la rendre pratique; nous attendons leurs déclarations pour y faire droit.

AVIS AUX POSTES ET TÉLÉGRAPHES.

Monsieur : Dans notre séance de mercredi, 17 courant, nous avons obtenu un fait qui est fréquent, et ne mérite pas moins d'être signalé, ne serait-ce que pour provoquer de la part des anti-spirites qui lisent la *Revue*, une explication logique et rationnelle. A moins, toutefois, qu'ils ne répondent par quelque fumisterie semblable à celle que vous avez relevée fort à propos dans le numéro du 15 courant.

Voici le fait : Un Esprit s'est présenté par le médium à incarnation ; il prétendait être *Louis L.* Après nous avoir remercié pour nos bons souvenirs aux décédés, il nous pria de vouloir bien continuer ces souvenirs à son ami *Alexis C.*, décédé à Vincennes, chez son père, le dimanche, 14 septembre, à 5 heures du matin.

Nous étions d'autant plus étonnés, qu'ayant vu Alexis C , quelques jours auparavant, rien ne faisait pressentir une fin si prochaine.

Pour contrôler cette triste nouvelle nous fumes aux informations, elles la confirmèrent de point en point ; c'était en effet, à Vincennes, chez son père, auquel il avait été rendre visite, que cet ami était décédé, le dimanche, 14 septembre, à 5 heures du matin.

Ce fait, entre mille autres, donne un démenti à nos adversaires lorsqu'ils prétendent que le spiritisme ne nous apprend rien. De plus, ce fait, circonstance aggravante, expose l'esprit à une amende pour avoir frustré le fisc.

L'administration des postes le poursuivra-t-elle ? H. POULAIN.



APPEL DES SPIRITES DE SERAING

Messieurs et chers F. E. S. — 21 octobre 1898. Permettez-nous d'avoir recours à la publicité de votre *Revue*, pour faire appel au dévouement généreux de vos lecteurs, en faveur d'une œuvre de propagande spirite que nous nous proposons d'entreprendre : *La Société spiritualiste de Seraing* (Belgique), voulant utiliser au mieux des intérêts de la doctrine les fonds dont elle dispose, a résolu de constituer une société civile pour la construction d'un local destiné aux réunions de la Société, aux conférences ou instructions publiques et à l'établissement d'une bibliothèque spirite et populaire, mais, pour réaliser cet utile projet, il lui manque 2.000 francs qu'elle demande à emprunter par action de 10 francs, sans intérêts, et remboursables en cinq années, par tirage annuel de 40 actions.

Les adhésions seront reçues au siège de la Société, rue Vecquis, 1, à Seraing, chez les secrétaire et trésorier, ou au bureau de la *Revue*, jusqu'au 31 décembre prochain; le versement des souscriptions aura lieu après constitution définitive de la Société civile par acte notarié.

Veuillez agréer, Messieurs, avec nos meilleures salutations, nos remerciements anticipés.

Le secrétaire : JULES GAYÉ. Le président : O.-C. HOUART.

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET DE SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

N° 1. Medium Mad. V D. W. Guide des séances : Benida. *Ecriture directe.*

Dans notre bon pays paraît une fois par semaine, le journal *Op de grenzen van swee welden. Sur les frontières des deux mondes*, directrice, Mme E. Van Calcar, bien connue de votre administrateur.

Cette dame n'enseigne pas le spiritisme selon la doctrine dite d'Allan Kardec (elle nie absolument la réincarnation), et me paraissait pourtant une bonne spirite jusqu'au moment ou elle a recommandé à ses lecteurs, il y a un mois, de refuser, dans les séances spirites, tout entretien avec les esprits malheureux qui désirent se manifester; elle engage les assistants, de la manière la plus chaleureuse, à repousser, si non chasser, les esprits qui espèrent trouver chez les incarnés un soulagement à leurs peines, et quelque consolation dans leur état déplorable.

La lecture de cet article, dédié à *une chère amie*, m'a fait beaucoup de peine, m'a excité à dire la vérité; à remplir mon devoir comme spirite, en publiant mes opinions contraires à la doctrine fatale que Mme V. C. a présenté aux spirites Hollandais.

Pour réussir, autant que possible, j'avais pris la résolution de réunir mes

pensées dans une brochure dont le contenu était adressé à la dite Mme V. C.

Ce manuscrit, prêt à être imprimé, était sur mon bureau toujours fermé pendant mon absence à l'aide d'une serrure dont moi seul garde la clé.

En relisant mon manuscrit, j'ai trouvé, entre les feuillets écrits, une feuille blanche que je n'avais pas employée, sur laquelle la communication suivante était écrite par les esprits, sans l'intermédiaire de mon médium :

« *Nous vous remercions pour votre protection.* »

Remercions.

Au bas de ces mots intéressants, qui caractérisent, si clairement, la sympathie des esprits malheureux pour la part que je prends à leur position pleine d'intérêt, j'écrivis :

Mes bons Esprits ! Je vous prie de me répondre affirmativement encore : Votre reconnaissance à mon égard,est-elle née du contenu de ma brochure ? Serez vous heureux de sa publication ?

La réponse ne se fit point attendre ; deux jours après, dans une séance, à laquelle j'avais convié deux amis intimes, l'un des esprits se manifestait,en écrivant cette fois à l'aide de mon médium les mots suivants :

Nous vous remercions pour votre protection, mais nous vous recommandons de reculer un peu l'époque de l'impression de votre brochure.

L'écriture de cette réponse était identique à celle dont j'ai parlé plus haut.

Le Haye, 5 novembre 1888. BENIDA.

Nota : Nous connaissons Mme Van Calcar, femme de mérite, écrivain distingué ; pour bien juger des théories quelle présente à ses lecteurs, faudrait-il au moins que nous les ayons lues et commentées dans leur exposé ; nous attendons cette communication de Mme Van Calcar dont nous connaissons l'obligeance, et aussi les partis-pris.

NÉCROLOGIE : Notre frère, *M. Pacorret François*, est décédé à St-Ombre (Savoie), le 14 avril dernier ; c'était un homme convaincu, juste et charitable, un bon spirite qui mettait en accord les actes avec la philosophie ; une bonne pensée à cet ancien et fidèle serviteur de la cause, et pour sa famille, notre sympathie.

Vient de paraître une nouvelle revue philosophique indépendante, Hypnotisme, Théosophie, Franc-Maçonnerie, Sciences occultes. 58, rue Saint-André-des-Arts, à Paris. — 10 fr. par an. — Le n° 1 fr. — Vœux sincères pour cette nouvelle publication.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.



REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e ANNÉE | No 23 | 1er DÉCEMBRE 1888.

AVIS : Toutes les correspondances, demandes de librairie, et d'abonnements à la Revue spirite, doivent être adressées à *M. P. G. Leymarie*, 1, RUE CHABANAIS. Pour faciliter nos écritures, s'abonner pour 1889, avant fin décembre 1888.
La librairie n'est plus 5, rue des Petits-Champs, mais 1, *rue Chabanais*, NOTRE NOUVEAU DOMICILE.
Le 7 décembre, séance spirite, à 8 heures 1/2 très précises, 1, rue Chabanais; pour être reçu, il faut avoir une invitation spéciale, ou bien être abonné à la Revue spirite.
Autre séance spirite le 21 décembre prochain.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CATHOLICISME (*Suite*)

NOUVELLE ÉDITION.

Par AUGUSTE NICOLAS, ancien magistrat de Bordeaux (1853).

Voir la *Revue Spirite* du 1er octobre 1888.

ORIENTALISME.

Amy... M. Nicolas affirme ses assertions et son argumentation avec la plus grande assurance; cela provient de ce qu'à l'époque où il a publié son apologie, tout semblait sourire au catholicisme : en 1848, le clergé avait béni les arbres de la liberté, des prêtres étaient nommés députés, Napoléon III venait de rétablir la papauté à Rome, et il s'appuyait ouvertement sur le clergé; partout les idées d'indépendance de liberté étaient comprimées.

Depuis lors les choses ont bien changé : le spiritisme est venu affaiblir la foi catholique, la papauté a perdu l'appui de la France et se trouve dans une position précaire, enfin de récentes études faites en Orient sur les idées de liberté et de réforme sont à l'ordre du jour, et certaines anciennes religions ne paraissent pas favorables au catholicisme qui en ce moment subit une forte crise. On le dirait puni des cruelles persécutions qu'il a exercées contre ses adversaires qui étaient dans leurs droits. D'après M. Wahu, à une époque très ancienne qu'on ne peut pas préciser, un peuple, qui paraît avoir été le premier civilisé de la Terre s'était, dit-on, formé dans la Bactriane et la Sogdiane; il se donna le nom d'Aryas qui signifiait les *vertueux* et les *excellents*; les Aryas paraissent avoir été les conquérants et les civilisateurs du monde primitif. Leur première conquête fut celle du Pendjab (haut Indus); ensuite ils s'emparèrent de toute l'Inde, d'où ils expulsèrent la race jaune

qui fut rejetée vers l'est de l'Asie. Une deuxième branche d'Aryas passant par l'ouest de l'Asie occupa la Perse, la Grèce, le midi de l'Europe et l'Egypte. Une troisième branche se dirigeant vers le nord occupa la Russie et le nord de l'Europe. Les Aryas paraissent être les ancêtres de la race blanche ou Caucasienne, ce que confirme l'analogie des langues.

Quant aux Sémites, on n'a sur leur origine pas d'autres documents que la Bible; race blanche-brune et peuple pasteur, ils paraissent originaires de l'Assyrie; de leur souche proviennent les Arabes, les Hébreux, les Phéniciens, les Chaldéens et les Syriens; partout et toujours ils ont fini par être dominés par les descendants des Aryas; leur infériorité intellectuelle par rapport à ceux-ci semble provenir de l'ossification précoce et de la dureté de leur crâne qui ne se prête pas au développement du cerveau, passé l'âge de 15 ans.

Les plus anciens descendants connus des Aryas furent les Indous, les Perses, les Egyptiens et plus tard les Grecs. La religion primitive des Aryas était patriarcale, c'était un spiritualisme élevé; d'abord monothéistes, ils devinrent ensuite polythéistes, lorsque de puissantes castes sacerdotales remplacèrent le culte patriarcal, et le modifièrent à leur convenance pour l'adapter au caractère des divers peuples qu'ils voulaient asservir; de tous temps les théocraties ont gardé pour elles les lumières, ne cherchant pas à éclairer les populations.

Nous parlerons principalement de la religion des Indous, parce qu'elle est la plus ancienne et la plus connue de la caste des prêtres Brahmanes, et de tous leurs livres qui existent encore et sont savamment étudiés par de nombreux orientalistes. D'après M. Jacolliot, l'histoire de l'Inde paraît présenter plusieurs phases : l'époque patriarcale et monothéiste (Trimourti); celle de l'union des Brahmanes avec les rois, où le polythéisme devient la religion du peuple.

Les découvertes sur l'ancienne religion indoue rencontrent deux oppositions distinctes : la première de la part des transformistes qui ne veulent pas admettre que, dans un passé si éloigné, les Indous aient agité avec connaissance de cause les plus hautes questions de métaphysique et de morale religieuse, ce qui froisse leur système de perfectilisme fatal et machinal; la deuxième provient des chrétiens fanatiques qui soutiennent qu'avant Moïse et J.-C., le monde était plongé dans les ténèbres religieuses, et qui voient certaines assertions du christianisme infirmées par les découvertes des orientalistes.

Lorsque les Brahmanes furent devenus une puissante caste, ils s'emparèrent de tout le culte, conservèrent pour eux le monothéisme et leur spiritualisme élevé, et léguèrent au peuple une religion grossière pleine de symboles.

Les Indous que l'étude et le culte de leurs croyances spiritualistes avaient primitivement éclairés, à une époque où les idées religieuses étaient le plus grand aliment de l'esprit (car science et religion étaient alors synonimes), tombèrent dans l'ignorance; ils acceptèrent facilement le polythéisme symbolique, devenu plus à leur portée, que les Brahamanes leur enseignaient ouvertement. De même l'Église Romaine a remplacé le christianisme presbytérien des premiers siècles par une théocratie catholique qui a surchargé le culte de dogmes et de prescriptions. Qu'a-t-elle fait pour développer l'intelligence et l'instruction de ces fidèles laïques pendant tout le moyen âge?

Les Védas ou sciences sont les quatre plus anciens livres religieux des Indous ; le Rig-Véda, qui, est le premier, esquisse dans des hymnes l'organisation primitive des Aryas-Indous ; ils paraissent avoir été réunis çà et là en bourgades; il n'y avait alors que des familles dont le chef était le prêtre. Nous n'admettons pas jusqu'à plus ample informé les dates que plusieurs Orientalistes donnent aux principaux événements des Indous; d'après des données très peu précises concernant la précession des équinoxes, ils prétendent que la promulgation du code de Manou, le grand législateur indien, eut lieu environ 14 mille ans avant J.-C.; et le Rig-Véda serait beaucoup plus ancien. Qu'aurait donc fait l'humanité pendant 12 ou 14 mille ans, pendant lesquels elle ne paraît pas avoir progressé, tandis qu'elle a fait tant de choses depuis trois ou quatre mille ans ? Sans pouvoir préciser la plupart des faits indous, on est maintenant à même de constater que les dogmes de la religion brahmanique sont généralement antérieurs à Moïse, et tous le sont à J.-C.

Le Rig-Véda définit ainsi Dieu : Celui qui existe par lui-même, qui est dans tout, parce que tout est en lui, (définition exacte de l'infinité divine). A cette époque les Indous avaient des fêtes avec des jeux, des exercices du corps, des spectacles de marionnettes; le jeu de dés leur était connu.

Dans les Védas, les doctrines religieuses des Indous monothéistes sont très simples : Dieu (*cause première*), est nommé Zyaus ou Zeus, ce qui signifie essence pure irrévélée. Le mot Brahman désignait alors la prière qui accompagnait le sacrifice offert par le père de famille qui, en accomplissant cet acte, était appelé *Déva*, et la mère de famille *Dévi*, d'où serait venu le mot *divin*. Les Védas ne mentionnent nullement la *Trimourti*, trinité de Brahma, Vischnou et Siva, qui personnifie les trois attributs de la Divinité : la Création, la conservation et la transformation. La doctrine religieuse des Indous primitifs n'est qu'un long cantique en l'honneur du *Grand Tout* invisible, accessible seulement à la conscience.

Mais du jour où les Brahmanes dirigèrent le culte, tout changea ; Dieu fut

divisé et soustrait à la connaissance du vulgaire, et le Diable fut imaginé pour terroriser les populations. Plusieurs cérémonies mentionnées dans les Védas ont été maintenues par les Brahmanes ; les offrandes du Soma, liqueur fermentée, et des gâteaux faits de farine et de beurre, le sacrificateur les jetait dans le feu qui les consumait. Le Rig-Véda mentionne un seul sacrifice d'un être vivant, celui d'un cheval immolé par un chef de tribu dans de grandes solennités; plus tard l'offrande matérielle fut réduite presque à rien, devant l'offrande plus utile d'un cœur pur et d'un esprit élevé vers Dieu.

A l'époque Védique, dans les cérémonies du culte familial, la mère de famille *Dévi* était l'égale du père *Déva*. Mais dans l'état ordinaire elle était appelée Dam, mot qui provenait d'un radical signifiant force qui commande.

D'après les croyances Védiques, l'âme est détachée de son enveloppe mortelle à la mort du corps, mais elle conserve une enveloppe fluidique et glorieuse, laquelle procède d'*Agni* (le feu); cette enveloppe immortelle, le périsprit des spirites, maintient et fixe l'âme, qui sans elle serait perdue, car elle rentrerait dans la grande âme du monde. Ce couple d'une âme provenant de l'union d'un rayon divin à une enveloppe fluidique, toujours prêt à s'unir à un corps matériel, selon les ordres de Dieu, est bien la loi spirite des réincarnations.

D'après M. Burnouf, les Brahmanes, dans leur enseignement scolastique portèrent la méthaphysique à une hauteur qu'aucun peuple n'a dépassée. Cette science religieuse était trop élevée pour le vulgaire indou, elle se communiqua à des prêtres et à des savants des peuples Aryens voisins de la Méditerranée, ce qui développa notablement leur esprit philosophique, lequel se transmit aux Alexandrins et plus tard aux modernes. Tandis que, l'Inde Brahmanique, ne paraît avoir rien reçu du dehors en fait de philosophie; tout son mouvement philosophico-religieux procède des Védas, ce furent les Brahmanes qui en achevèrent le développement.

Les hymnes Védiques sont primordiales; en les étudiant avec soin, on y découvre la naissance et les progrès de cette antique philosophie, ainsi que l'enthousiasme de plusieurs esprits supérieurs découvrant les grands problèmes de la Métaphysique.

M. Burnouf ajoute que la race Indoue a toujours été portée vers l'unité substantielle de Dieu, croyance qui s'est maintenue chez les Indous de la race primitive qui n'ont pas été dominés par les Brahmanes; ceux-ci professent dans leur écoles cette croyance, mais ne la divulguent pas au peuple trop peu éclairé pour la comprendre; ce dernier accepte plus volontiers le polythéisme qui est plus à sa portée.

M. Burnouf dit que les divers poètes qui ont composé les hymnes Védiques en sont arrivés à bien prouver l'existence de la grande âme, premier



principe de l'univers. Il cite plusieurs passages de ces hymnes, remarquables par leur élévation et leurs expressions pleines de douceur; ainsi l'un d'eux dit à propos de la mort : O Dieu ! transporte la partie immortelle de mon être dans le *paradéça* (paradis) demeure des pieux au-delà de l'atmosphère, dans la province où commande le Roi des cieux. Sur le même sujet un autre dit : O Pur ! place-moi dans ces lieux où siège la lumière éternelle et la félicité, dans ces lieux d'immortelle durée..... où se trouvent le palais lumineux et les grandes eaux. Donne-moi l'immortalité dans ces lieux..... où brillent les mondes radieux (idée astronomique élevée), dans ces lieux où siègent le bonheur, le plaisir..... où la satisfaction naît avec le désir. Voilà un faible échantillon de ce qu'on trouve dans les premiers Védas écrits successivement environ seize ou vingt siècles avant Moïse.

M. Burnouf, positif dans ses assertions dit : d'après les meilleurs renseignements la conquête complète de l'Inde jusqu'à Ceylan et au Delta du Gange par les Indous était terminée au moins quinze siècles avant J.-C. Or les hymnes Védiques indiquent clairement que les Aryas Indous ont commencé leurs conquêtes par le Pandjab ; ces hymnes décrivent successivement les diverses contrées de l'Inde qu'ils conquirent ; période primitive indéterminée, mais évidemment fort longue, car M. Domeni de Rienzi dit que plusieurs états de l'Inde étaient déjà gouvernés par des Radjahs (princes indous) trente siècles avant J.-C., ce qui coïncide avec d'autres documents. M. de Rienzi ajoute que l'histoire de la Chine remonte jusqu'à l'empereur Hoang-Ti, qui monta sur le trône environ 2.700 ans av. J.-C. Les Chinois ont conservé un vague souvenir d'être venus de l'Ouest, probablement lorsqu'ils furent chassés de l'Inde par les Indous, évidemment avant le règne de Hoang-Ti, car, exacts dans leur histoire et leurs dates, les Chinois en auraient conservé un souvenir précis ; leur silence prouve qu'ils étaient encore barbares ou sauvages à cette époque reculée, tandis que les Indous conquérants étaient bien plus civilisés d'après leur littérature avancée ; ainsi leurs princes ou radjahs doivent bien remonter au moins à trente siècles avant J.-C. Et comme les Védas ne mentionnent ni princes, ni radjahs, les premiers sont certainement plus anciens que les deuxièmes. De nouvelles études faites avec zèle élucideront ces intéressantes questions.

CHRISTNA.

Dans ses ouvrages sur l'Inde, M. Jacolliot raconte l'histoire ou la légende de Christna qui présente les plus grands rapports avec Jésus-Christ. La base de l'idée religieuse indoue, de même que celle du Christianisme, est l'incarnation de Dieu sur la terre pour le salut de l'humanité. Les Indous croient

que Dieu s'est incarné neuf fois sur la Terre ; les huit premières furent peu importantes et principalement destinées à annoncer aux hommes que Vischnou, la deuxième personne de la Trimourti (Trinité Indienne) s'incarnerait pour la neuvième fois, afin de racheter l'humanité déchue. L'Atharva, quatrième livre des Védas, moins ancien que les trois premiers, mais bien antérieur à Christna, prophétise ainsi sa venue : (Passsim). Il viendra..... ce fluide pur émané de la grande âme..... les cieux et les mondes seront dans la joie..... la Terre sera trop petite pour le contenir, car il est l'infini et la puissance, en même temps que la sagesse et la beauté ; il est à la fois tout et dans tout... il régénèrera tous les corps et purifiera toutes les âmes.... ce jour-là Dieu manifestera sa gloire et sa puissance, et se réconciliera avec ses créatures.

Les Védangas et autres commentaires des Védas, antérieurs à Christna, précisent ainsi sa future naissance : La splendeur divine recevra la forme humaine dans le sein d'une vierge que nul contact impur n'aura souillée.....

Le divin Paramatma (âme de l'univers) naîtra d'une vierge fécondée par la pensée de Vischnou.

La Bagaveda-Gita, livre sacré, racontant la vie de Christna, fait dire à Vischnou par la bouche du régénérateur incarné : J'ai eu bien des naissances, quoique sans commencement et sans fin, et chef des êtres vivants. Quand la justice languit, quand l'injustice domine, je me fais créateur et je nais d'âge en âge pour la défense des bons, la confusion des méchants et le rétablissement de la justice.

Ce même livre raconte ainsi la naissance de Christna : 4.800 ans avant l'ère chrétienne, au moment où la dynastie Sourya-Vansa succédait à la dynastie Soma-Vansa qui venait de réunir l'Inde entière sous sa domination, la sœur du Radjah de Madura, (province de l'Est), mit au monde une fille dans le palais de ce prince ; quelques jours avant sa délivrance, Vischnou avait apparu en songe à la mère, et lui avait prescrit de donner à sa fille le nom de Dévanagny (formée pour Dieu) et de ne jamais la marier. La mère, redoutant la méfiance et la méchanceté du radjah son frère, emporta la petite Dévanagny chez son parent Nanda célèbre par ses vertus et riverain du Gange. Pendant les 60 jours que dura ce voyage, une colonne de feu visible la nuit, mais invisible le jour, dirigeait leur marche. (Nous ferons remarquer que la légende ou histoire de Christna ne peut pas remonter à 4.800 ans avant J.-C. ; mais seulement à quinze siècles environ, époque admise par M. Burnouf comme étant celle de l'achèvement de la conquête de l'Inde par les Indous). Nanda prévenu par un messager de Vischnou salua du nom de mère la petite Devanagny, et publia que d'elle naîtrait le régénérateur du genre humain. Deva-

nagny grandit en sagesse et en beauté; elle ne pleura point sa mère qui mourut pendant sa jeunesse, car elle apprit en songe que les portes du séjour de Brahma s'étaient ouvertes devant elle.

Le tyran de Madura, apprenant que sa nièce Devanagny devait donner le jour à un personnage important qui pourrait bien lui être hostile, la fit revenir près de lui, l'emprisonna et la maltraita pour la faire mourir, mais s'en pouvoir y réussir. Un soir que Devanagny priait, sa prison s'illumina, Vischnou lui apparut dans sa divine majesté; elle tomba en extase, fut alors couverte de l'esprit de Dieu et conçut, dit l'expression sanscrite. La nuit de ses couches, un envoyé de Vischnou la tira de prison et la transporta avec son enfant dans une bergerie de Nanda située sur les confins du territoire de Madura. Le nouveau-né fut appelé Christna (en sanscrit sacré). Les bergers prévenus du dépôt qui leur était confié, se prosternèrent devant l'enfant et l'adorèrent. AMY. (*A suivre.*)

LA CURIOSITÉ MÈNE A LA SCIENCE

Monsieur Leymarie. *Madou*, 23 *octobre* 1888: Permettez-moi de vous relater une petite anecdote, dans laquelle la *polarité humaine* joue un rôle important.

Sur l'invitation de quelques personnes, très avides de connaître ce qui touche aux sciences sociales occultes, je m'étais rendu à Ouchamps, bourg situé à 4 kilomètres de mon domicile, pour donner, chez l'instituteur, M. Gaillet, homme très intelligent et très éclairé, une séance de *polarité humaine*. Je fis plusieurs expériences bien réussies, qui ne purent, cependant, faire pénétrer entièrement la conviction dans l'esprit de quelques assistants qui se défiaient du sujet sur lequel on m'avait chargé d'opérer.

Une expérience dont le succès ne fut pas assez complet, fut celle de l'œuf qui se comporte comme un barreau aimanté, et qui, comme lui, a ses deux pôles et sa ligne neutre. J'avais pris soin d'expliquer que le petit bout de l'œuf est positif, et le gros bout négatif; qu'en appliquant le petit bout (positif) à la racine des cheveux, au milieu du front, également positif, on obtenait le sommeil du sujet; j'avais ajouté que, en retournant l'œuf, et qu'en le touchant au même endroit, avec le gros bout, on le réveillait. La leçon ne fut pas perdue pour mes intelligents auditeurs qui l'enseignèrent à d'autres.

Il y a quelques jours, une dame d'Ouchamps, qui mourait d'envie de s'assurer du fait qui avait fortement frappé son imagination, résolut de répéter le miracle sur une jeune ouvrière qu'elle avait chez elle, et qui, par curiosité, consentit à se soumettre à l'expérience. La dame appliqua le

petit bout de l'œuf sur le front de la jeune fille, à l'endroit que j'avais indiqué, et ni la dame, ni le sujet, malgré leur désir sincère de réussir, ne comptaient sur le succès.

L'événement néanmoins dépassa leur attente; il y avait quatre minutes que le petit bout de l'œuf était appliqué, lorsque soudain, l'ouvrière qui se trouvait être un sujet très sensitif, ferma les yeux et s'endormit. La dame fut transportée de joie, et crut, tout de bon, avoir le don des miracles. Elle criait victoire, tandis que la patiente, la pointe de l'œuf collée au front, continuait de dormir de ce sommeil paisible d'une conscience pure qui n'a rien à se reprocher.

La Roche tarpéienne est voisine du Capitole, a dit le grand orateur Mirabeau. Ce n'est pas le tout que d'endormir, comment réveiller? La dame savait bien comment on endort avec un œuf, mais elle ignorait comment on réveille; elle n'avait retenu que la moitié de ma leçon.

Vainement, elle se creusait la tête, vainement elle fouillait dans sa mémoire, elle ne trouvait rien, et sa victime dormait toujours. Le désespoir la prit et elle devint tout à fait affolée ; la peur s'était emparée d'elle ; elle avait beau secouer l'ouvrière, celle-ci était comme un cadavre, tout en elle annonçait une morte.

Le ciel qui protège les téméraires et les imprudents, vint enfin à son secours. Au moment même où elle s'accusait d'avoir précipité la pauvre jeune fille dans l'empire de Pluton, l'instituteur, M. Gaillet, passait sous ses fenêtres, elle l'appela ; M. Gaillet répondit avec empressement et comme il n'avait pas oublié mon enseignement, il appliqua le gros bout de l'œuf sur le front de la patiente, et celle-ci, en moins de deux à trois minutes, ressuscita complètement ; elle en fut quitte pour une assez forte migraine, que le grand air dissipa.

Ce petit événement fit son petit bruit, mit les langues villageoises en mouvement, et les gros mots de sorcellerie et de magie s'échappèrent de plusieurs lèvres ; puis, tout rentra dans le silence.

HORACE PELLETIER.

Inutile de vous dire que je vous remercie de l'insertion de ma lettre sur la danse des feuilles. Je crois m'apercevoir, d'après mes expériences, que le magnétisme, l'hypnotisme, la polarité humaine, le spiritisme, se touchent de si près qu'on peut les considérer comme une seule et même science. *Natura non facit saltes* a dit le fameux naturaliste suédois Linnée, contemporain de Buffon ; *la nature ne fait pas de sauts*, c'est-à-dire ne passe pas brusquement et sans transition d'un genre à un autre.

RÉPONSE A M. E. VOLPI

Faut-il répondre à l'honorable M. E. Volpi, la réponse sera simple et péremptoire.

L'article dont il parle (voir plus haut, page 588, etc.), contient deux parties tout à fait distinctes.

La première est de la pure économie politique ou sociale. Elle tend à démontrer qu'il arrive un moment ou la détention de la propriété indéfinie est un état d'usurpation à l'égard de ses concitoyens de l'avenir. A cela M. Volpi ne répond rien et il n'y a rien à répondre. Il est certes incontestable que celui qui sans travail aucun, retire chaque année de son bien le 15[e] ou le 20[e], de ce que ce domaine lui a coûté, est remboursé au bout de 15 à 20 ans, il est un détenteur à titre gratuit, et devrait restituer à la masse.

Voici ce que dit la raison et ce que devrait être la législation. Quand cela se fera-t-il, pourra-t-il être fait ? c'est une autre question dont la solution est indiquée, mais peut varier.

Quant au second point, c'est ici que la vérité spirite intervient et très justement.

Nous disons à ce propriétaire spirite ; tu es le plus intéressé à examiner et à résoudre la question. Dans quelques jours tu partiras, et tu laisseras à un propriétaire comme toi ce droit indéfini ; mais tu n'en a pas fini avec la terre, dans peu de temps tu reviendras, et alors comme il y a neuf prolétaires pour un propriétaire, crains d'être un des neuf. Il y a donc tout intérêt pour les spirites à étudier et à résoudre la question selon la justice et la raison pour qu'ils n'aient pas à souffrir d'une mauvaise loi qu'ils auraient contribué à maintenir.

Je ne voit pas comment il est possible de réfuter cette argumentation, et de repousser la légitimité de l'intervention de la doctrine spirite de la réincarnation.

Soyez ou ne soyez pas croyant ; mais si vous êtes spirites faites de votre conviction la règle de votre conduite. Pas de platonisme, de l'action.

P.-F. COURTÉPÉE.

OBSERVATIONS DE M. VOLPI A M. UNGHER

Cher ami Ungher: 1° Dans une circulaire espagnole (20 septembre 1888), qu'une personne amie m'a envoyé après le Congrès spirite international de Barcelone, on ne parlait pas des affirmations et propositions franco-belges-italiennes, et j'ai pu croire qu'elles n'avaient pas été acceptées à l'unanimité.

2° Allan Kardec représente selon moi l'enseignement général des esprits ;

or, celui qui prend l'enseignement d'Allan Kardec pour base, ne pouvait considérer comme loi fondamentale du spiritisme, toute innovation qui ne provenait pas de l'enseignement général des esprits mêmes; aussi, je le pense, ces esprits voulaient faire allusion à ce que je pense et exprime, avec leurs réfléxions citées par l'optimus Leymarie, par lesquelles ils nous poussent à étudier et à travailler, si nous voulons qu'ils nous aident à acquérir des connaissances plus grandes.

(Voir la *Revue spirite* du 1er novembre 1888, pages 641 à 645, notre réponse.)

3° Certainement, c'est un devoir pour tout spirite, d'appliquer à sa vie privée, dans sa vie publique, à l'économie sociale, les principes généraux que nous donnent les cinq volumes d'Allan Kardec; et comme, d'autre part, l'a fait M. Godin, comme vous le désirez M. le directeur de *Lux*, comme moi-même j'ai continuellement tâché de le faire; seulement cela peut nous amener à créer des systèmes plus ou moins collectifs, plus ou moins appréciables, mais cette affirmation ne pourra jamais s'élever jusqu'au point d'être reconnue comme loi fondamentale du spiritisme; pour cela, il faudrait que les esprits, tout en complétant les règles générales déjà données, entrent dans des détails de mode et de forme, que, jusqu'à présent, ils ont laissé au libre arbitre des incarnés.

Je termine ma défense, laquelle, en faisant ressortir entre nous quelques dissidences, ne peut influer sur les liens fraternels qui nous unissent; nous travaillons tous à un but commun, la propagation de la doctrine spirite d'Allan Kardec. E. Volpi.

Nota : Notre très cher ami, M. E. Volpi, tient à ce que nous insérions ce que nous avons déjà lu dans plusieurs journaux italiens : « qu'il est attaché au régime constitutionnel, l'estimant aujourd'hui le meilleur pour son pays, et aussi, parce qu'il représente la lutte contre la papauté; il s'éloignerait de ce régime, s'il faillissait à sa mission.

« Dans cette lutte, la monarchie italienne pourrait être aidée par le spiritisme, *religion laïque* qui élève à la hauteur d'une science, ce qui, jusqu'à présent, n'était qu'une simple croyance exploitée par le sacerdoce de tous les temps et de tous les pays. C'est même son rôle principal, comme l'a très bien compris le Congrès de Barcelone, et comme j'en suis convaincu. »

« M. Chiaïa, ajoute M. Volpi, avec son médium, a obtenu des phénomènes dans plusieurs séances données à Milan pour la haute société; il y avait là, des directeurs de journaux; pour la marche du spiritisme qui n'est pas encore accepté, il faudra *beaucoup de temps*, des phénomènes et puis encore des phénomènes; c'est-à-dire, la partie expérimentale du spiritisme pour

démontrer et prouver que la doctrine en est la conséquence logique ; pour l'Italie nous en sommes encore là. »

La *Fanfulla della domenica*, du 4 novembre, note finement que M. le *professeur Lombroso* eût dû accepter le défi de M. Chiaïa, puisque ce dernier lui accordait ce qu'il désirait pour les expériences avec son sujet, la lumière complète pour quelques phénomènes, y compris celui de la lévitation. N'était-ce pas assez ? De la part d'un journal aussi important cet article est considérable et appuie le défi de notre frère en spiritisme, le vaillant professeur Chiaïa, auquel nous présentons toutes nos félicitations.

ESSAI DE SYNTHÈSE SPIRITE

Notre Frère M. A. Caron a eu la bonne idée de jeter un coup d'œil comparatif sur les principales doctrines qui se partagent aujourd'hui le monde spirite. Dans l'article inséré dans le numéro de la *Revue* du 1er septembre dernier, il a exposé les trois théories présentées soit par Allan Kardec, soit par l'Esprit *Léonce* du *Groupe bisontin*, soit par l'Esprit *Jean*, inspirateur du système préconisé par la *Vie Posthume*. Très sagement M. Caron nous a dit que cette divergence entre les doctrines soutenues aujourd'hui dans les divers centres spirites n'étaient pas pour le spiritisme une cause de faiblesse mais plutôt un symptôme de vitalité. En effet nous avons vu par ce qui s'est passé à l'origine du christianisme qu'à l'époque où les schismes ont été les plus nombreux, les idées chrétiennes firent le plus grand progrès parmi les masses, et que le moment où la nouvelle religion s'assit sur le trône avec Constantin fut celui où les luttes de doctrines se manifestèrent avec le plus d'intensité. Aujourd'hui les spirites luttent aussi entre eux ; mais, et c'est en ceci que se fait remarquer le progrès des temps, ils ne luttent pas par la violence matérielle ; heureusement le temps est passé des bûchers et des martyrs ; on discute encore, mais courtoisement, fraternellement, et on ne tue plus ses adversaires pour leur prouver qu'on a raison.

La grande question débattue entre les spirites de diverses nuances dont parle M. Caron, c'est celle du gouvernement de notre monde terrestre : les uns prétendent avec Allan Kardec, que si Dieu intervient personnellement par sa Providence pour diriger les événements, et que s'il se sert souvent des esprits supérieurs pour procurer l'accomplissement de ses lois, il n'en a pas moins la haute main sur la marche générale des choses ; les esprits élevés sont ses ministres, et ils veillent sous sa direction suprême à la réalisation de sa volonté. Dans le système du *Groupe bisontin*, Dieu est laissé entièrement de côté, et les esprits désincarnés sont seuls à diriger les

événements soit par eux-mêmes, soit en servant d'inspirateurs aux esprits moins avancés qu'eux, et aux incarnés. Mais d'après l'Esprit *Léonce* l'action de Dieu n'est visible nulle part. Quant à l'Esprit *Jean*, lui nie l'intervention des esprits désincarnés à plus forte raison celle de Dieu. Pour lui, il n'y a que des lois naturelles en application ; en vertu de ces lois la vie périspritale succède périodiquement à la vie charnelle, l'une étant la conséquence inévitable de l'autre. Enfin dans ces deux derniers systèmes on n'admet ni coupables, ni punitions, ni expiations : l'homme souffre tant qu'il est ignorant et à mesure que ses facultés se développent et qu'il acquiert de nouvelles connaissances sa condition s'améliore ; la souffrance est ainsi, sans qu'on puisse expliquer pourquoi, la condition *sine quà non* de tout progrès sur notre monde terrestre.

Telles sont aussi brièvement résumées que possible, les trois doctrines que se partage aujourd'hui le monde spirite. Il faut reconnaître que celle d'Allan Kardec, la première en date, est aussi, rendons cet hommage au Maître, celle qui a attiré dans notre camp le plus grand nombre d'adhérents, qui est de beaucoup la plus répandue. Les autres sont venues plus tard ; et bien qu'elles ne manquent pas d'avoir fait impression sur bon nombre d'esprits sérieux, elles ne comptent encore qu'un chiffre assez réduit de partisans.

Une note insérée dans la *Revue* à la suite de l'article de M. Caron engage les spirites à présenter leurs observations sur ces différentes théories. Nous nous rendons à cette invitation qui convie les adeptés à la discussion fraternelle et nous demandons la permission d'exposer brièvement notre manière de voir ou plutôt celle de nos guides sur ces questions dont le haut intérêt ne saurait échapper à aucun de nos frères en croyance.

Notre sentiment est que ces trois systèmes ont au fond entre eux moins de divergences qu'ils ne semblent en accuser au premier abord, et nous pensons qu'un travail synthétique peut assez facilement arriver à les mettre d'accord. C'est la tâche que nous allons essayer de mener à bonne fin dans ces quelques pages, persuadé que c'est rendre un grand service à la doctrine et servir réellement son progrès que de travailler à dissiper les malentendus qui peuvent exister entre les diverses fractions de la grande famille spirite. Ce n'est pas que nous voulions établir le dogmatisme en cette matière, non certes ! Nous savons aussi bien que personne que le temps des croyances aveugles et des doctrines imposées est passé et bien passé. Aujourd'hui on n'accepte plus sans les discuter les idées des autres si haut placés intellectuellement et moralement que puissent être leurs promoteurs. L'esprit humain tend de plus en plus à s'émanciper de toute contrariété intellectuelle ; on veut comprendre avant de croire ; et cela est heureux, car par suite de ce

contrôle auquel on soumet les croyances, le champ de l'erreur se rétrécit de plus en plus, en même temps que la dignité humaine se rehausse. La raison et la science tendent de plus en plus à se substituer à l'autorité arbitraire et aux traditions irréfléchies.

C'est donc par le raisonnement appuyé autant que possible sur les *faits observés* que nous allons essayer de mettre d'accord les trois systèmes en présence, ou plutôt d'en proposer un quatrième qui serait comme la synthèse des trois autres dans ce qu'ils ont d'acceptable et de conforme aux données générales du spiritisme.

Commençons d'abord par établir en principe que la question capitale, celle qui prime toutes les autres, à notre humble avis, est celle de l'existence de Dieu. Nous ne voyons pas comment on pourrait arriver à se faire une idée du gouvernement de notre monde, si on n'examinait pas avant tout, ce point essentiel. En effet notre terre est comme un atome perdu dans l'immensité. Si avancés que soient les esprits qui ont mission de diriger son évolution, leur vue même spirituelle ne peut guère s'étendre au delà de notre système solaire ou tout au plus de ceux qui sont nos plus proches voisins. Or il est universellement admis, et les lois de la gravitation mises en évidence par la science tendent à le démontrer, qu'aucun monde, qu'aucun système solaire n'est absolument indépendant des autres : notre univers sidéral fait partie de l'ensemble des mondes roulant dans les espaces infinis. Il faut nécessairement pour que la stabilité des lois générales puisse avoir son effet, qu'il soit tenu compte de ces relations intersidérales ; en un mot il faut que chaque planète si petite qu'elle soit, que chaque mondicule, si nous pouvons ainsi dire, obéisse à la loi d'ensemble qui régit l'universalité du Cosmos. Il faut, en d'autres termes, pour que cette loi trouve son accomplissement, concevoir que toute évolution soit solaire, soit planétaire, est dirigée par l'Être suprême, qui préside au mouvement universel, car si son action cessait de se faire sentir d'une façon permanente, il arriverait certainement que l'application de ces lois serait faite à contre-sens ou même entièrement entravée sur certains points; alors l'harmonie universelle serait troublée, et ce désordre partiel se propageant de proche en proche finirait par entraîner la désorganisation du monde entier.

De là nous concluons qu'il est nécessaire qu'un pouvoir suprême se fasse sentir dans l'universalité des mondes pour leur imprimer sa direction unique et les faire concourir au concert universel du Cosmos. C'est donc à bon droit, disons-nous, et très sagement, que, à la base de sa doctrine, le fondateur du spiritisme a posé comme une vérité incontestable l'existence de Dieu et son action continue sur la Création.

Mais, — et c'est ici que les divergences s'accentuent entre la doctrine

d'Allan Kardec, et les deux autres qui sont venues après — on dit du côté du groupe bisontin et de la vie posthume : « il est inutile et même dangereux que l'homme s'occupe actuellement de la question de Dieu parce qu'elle est insoluble pour lui. Dans les siècles passés les philosophes et les chefs de religions ont émis une masse d'hypothèses contradictoires sur l'existence de l'Être suprême, sans parvenir à s'entendre. A quoi bon renouveler ces discussions stériles? Sachons reconnaître notre ignorance et notre impuissance en ce point. Laissons de côté la question de Dieu jusqu'à ce que nous soyons assez élevés intellectuellement et moralement pour la résoudre. Les discussions sur ce point ne peuvent qu'accentuer nos divisions; nous ferons sagement de laisser dans l'ombre, sans nous en préoccuper davantage, ce problème insoluble avec nos connaissances actuelles.

Eh bien! qu'on nous permette de le dire à nos frères, nous ne partageons nullement cet avis. Nous ne pensons pas qu'on puisse rester indifférent sur cette question capitale qui, d'après nous, prime toutes les autres; et notre conviction repose sur diverses raisons d'un ordre supérieur que nous allons développer aussi succintement que possible. Et d'abord nous repoussons cette indifférence à l'égard de l'existence de Dieu parce qu'elle conduit fatalement à l'athéisme et qu'elle entraîne comme conséquence l'abaissement du niveau moral ainsi que l'histoire des peuples anciens et modernes nous le démontre jusqu'à l'évidence. Toutes les sociétés où le nom de Dieu a été oublié sont tombées dans une irrémédiable décadence, et les instincts matériels n'ont pas tardé à étouffer tout sentiment élevé. Et cela se comprend très bien : le premier devoir de l'homme est de s'efforcer de connaître ses origines pour savoir vers quelle orientation il convient de diriger son activité intellectuelle et morale. Or nous sommes incontestablement issus de l'Etre suprême; nous avons en nous l'étincelle divine qui nous a été donnée comme une lumière pour nous conduire dans les séries d'existences que nous avons à traverser. Eh bien, cette lumière, si nous savons la suivre, nous dirigera à travers les ténèbres de la vie vers le foyer d'où elle est émanée ; en nous montrant Dieu source première de notre propre existence, elle nous facilitera la connaissance de nous-mêmes et dissipera les brouillards qui nous cachent encore l'essence intime de notre nature.

Enfin, et ceci est pour nous une considération capitale, notre dignité exige que nous ne relevions directement que de la cause première. Il n'y a pas d'esprits, si haut placés qu'ils puissent être dans notre système encore si arriéré qui puissent nous donner la vérité entière parce qu'eux-mêmes ne la possèdent pas; il faut donc passer par-dessus eux, si c'est possible, et s'adresser directement au foyer de toute lumière, au centre de toute science, à *Dieu*, en un mot qui seul *se connaît* et peut se faire con-

naître, se manifester à nous. Et qu'on ne pense pas que Dieu est trop éloigné pour que nos pensées ne puissent entrer en communion avec la sienne : on se tromperait. Dieu est partout, comme nous l'a enseigné Allan Kardec qui le compare à un fluide pénétrant la Création entière, qui est en contact atomique avec tout ce qui existe dans l'Univers. Chaque atome de ce fluide est sensible aux impressions qu'il reçoit et les transmet au centre avec une parfaite instantanéité. Pour parler un langage compréhensible pour tous les spirites, nous dirons que le fluide universel, ce *fluide divin*, comme le nomme le fondateur du spiritisme, constitue le périsprit de Dieu, périsprit à travers lequel se propagent les impressions venues de l'univers entier ; et, pour achever notre pensée, nous ne sommes pas éloigné de croire que la matière qui tombe sous nos sens constitue à proprement parler le corps de Dieu, s'étendant à l'infini dans l'espace sans limite et se manifestant à nous par l'inépuisable variété des formes. C'est dire que nous tous faisons partie du corps de Dieu, et qu'en cherchant à connaître l'Etre universel, nous continuons encore à nous étudier nous-mêmes.

Saint Paul a dit que nous sommes tous des dieux. Il est peut-être allé un peu trop loin. Pour nous, nous croyons que nous sommes des esprits, c'est-à-dire *une partie de la substance universelle en train de se diviniser*. Il y a certainement en nous une particule de la Divinité et lorsque la Bible enseigne que Dieu a fait l'homme à son image, elle n'est pas loin de la vérité. L'homme, comme Dieu, est composé de trois éléments : le corps ou matière sensible, le périsprit substance fluidique, et enfin l'esprit ou principe dirigeant qui est autant au-dessus du périsprit que celui-ci est supérieur au corps ; de sorte que chacun de nous est en petit une véritable reproduction de la Divinité comme nous venons de le dire. Mais dans les mondes arriérés cette parcelle de Dieu qui vit en nous est gênée dans son évolution par la matière et subit le contre coup de ses tendances. Le progrès consiste pour l'homme à dégager de plus en plus cette parcelle divine des influences qui retardent son avancement. Et pour atteindre ce but il faut qu'il profite de son séjour au sein de la matière pour évacuer sur elle ses imperfections et ses mauvais instincts, afin que ses affinités pour elle devenant toujours plus faibles il puisse s'en détacher progressivement et recouvrer sa pureté primitive à la faveur de laquelle il pourra remonter vers Dieu d'où il était descendu.

Nous venons de parler des tendances arriérées de la matière. D'où ces tendances lui sont-elles venues ? car il n'est pas à croire qu'elles lui proviennent de Dieu. Dieu étant la pureté même ne saurait avoir que des qualités tout à fait supérieures, et sa pureté doit se communiquer à tout ce qui entre en rapport avec lui. C'est ici le moment d'expliquer l'origine des propriétés

de la matière qui sont opposées à celles de l'esprit, et nous n'hésitons pas à affirmer que ces propriétés viennent des créatures, et de créatures libres de faire le bien et le mal, c'est-à-dire de suivre la loi que Dieu a inscrite au fond de leur conscience ou de la violer... Il faut donc croire que ce sont les esprits qui en violant les lois qu'ils sentaient devoir observer ont communiqué à la substance universelle des propriétés nouvelles sous l'influence desquelles elle s'est matérialisée. Vivant au milieu du fluide divin, c'est-à-dire dans le périsprit de Dieu, ces esprits n'ont pas eu des pensées vibrant à l'unisson de la pensée divine qui pénètre l'Univers. L'égoïsme les a poussés à convoiter la part de substance divine qui ne leur était pas destinée, et alors ils se sont efforcés d'attirer à eux cette substance qu'ils ne devaient pas immobiliser à leur profit exclusif. Ils ont ainsi porté le trouble dans l'harmonie divine ; et la première conscience de ce désordre a été de les forcer à séjourner eux-mêmes au sein de cette matière qu'ils avaient formée par leurs mauvais agissements ; et la substance en se condensant par suite de ce changement de forme a attiré et absorbé de plus en plus le fluide à l'aide duquel ces esprits pouvaient continuer à agir, contrairement aux lois de la nature ; et un moment est *fatalement* arrivé où ils ont été privés de leur liberté dont ils abusaient au préjudice de la collectivité, et ils ont été rivés à cette matière d'où ils ne pourront se dégager qu'en la restituant dans son état primitif.

Cette explication de la condition des esprits séjournant au sein de la matière, il y a longtemps que nos guides nous l'ont donnée, et ils persistent toujours à la maintenir ; elle a, selon nous, le mérite de nous faire connaître la raison de notre séjour dans les mondes matériels, et de nous révéler en même temps l'intérêt capital que nous avons à modifier nos pensées, et à corriger nos tendances égoïstes, afin de reconquérir notre situation primordiale où nous voguions librement au sein du fluide divin.

Ce système a été combattu, et on nous a objecté que la matière étant coéternelle à Dieu n'avait pas pu être formée par les esprits qui sont ses créatures : Nous répondions à notre tour que nous ne contestons pas la coéternité de Dieu et de la matière. Mais cela ne prouve rien contre notre thèse ; car s'il y a eu éternellement de la matière, cela prouve une seule chose, c'est que de toute éternité Dieu a créé des esprits libres, et que certains de ces esprits faisant un mauvais usage de leur liberté, n'ont pas voulu se conformer à la loi générale qui est d'aider à la réalisation de la volonté divine ; et cette défection d'un certain nombre d'intelligences libres a suffi pour engendrer la matière, c'est-à-dire pour modifier la forme du fluide périsprital de Dieu, et pour lui communiquer les diverses propriétés qui lui permettent de faire impression sur nos sens. Pour nous servir d'une com-

paraison vulgaire, qui fera mieux ressortir le fond de notre pensée, nous dirons que ces esprits dévoyés jouent dans le fluide divin le rôle de véritables *microbes*; ils confisquent à leur profit une partie de la substance divine, lui donnant une forme et des propriétés autres que celles qu'elle avait auparavant, de même que dans le corps des végétaux et des animaux les micro-organismes se développent en s'assimilant une portion des éléments nécessaires à la nutrition de l'être sur lequel ils vivent en parasites. Nous pouvons donc dire que ces esprits égoïstes corrompent partie de la *substance divine* et la détournent momentanément de sa destinée providentielle. C'est là une grande faute et d'autant plus répréhensible que par l'action du fluide divin qui les entoure et les pénètre, ils comprennent qu'ils font mal. Le remords qui agite notre conscience nous vient de ce que la loi divine est inscrite dans cette substance constitutive de notre être, et c'est en elle que nous la lisons tout en nous efforçant de l'effacer ; de sorte que si nous persistons à repousser ses conseils, nous nous rendons véritablement coupables contre Dieu et l'Universalité des êtres. C'est là *le péché contre le Saint-Esprit* dont Jésus parlait aux Juifs et qu'il déclarait irrémissible, c'est-à-dire, passible d'une punition qui durerait aussi longtemps qu'ils n'auraient pas restitué les choses dans leur état antérieur.

Et c'est en ceci que notre système paraît plus large et plus compréhensif que celui de l'Esprit Léonce qui se déclare impuissant à comprendre pourquoi la souffrance est une des conditions indispensables du progrès des créatures sur notre planète. Après les considérations que nous venons de développer cette explication coule de source. La souffrance résulte pour nous de ce que l'état de notre condition matérielle est en opposition avec la loi de Dieu. Nous souffrons parce que notre esprit c'est-à-dire la parcelle vraiment divine qui est en nous, se trouve déplacée au sein de la matière ; elle a le souvenir intuitif de ce qu'elle était dans l'immensité avant sa faute ; et c'est ce souvenir qui fait sa souffrance. Comme l'a dit le poète « l'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux. » Il a beau se plonger dans les plaisir de la chair, il a beau s'étourdir en s'hypnotisant par les sensations les plus diverses qu'il puise dans la matière, l'esprit qui veille en lui, et qui est au-dessus de cette sorte de léthargie des sens, pâtit de voir que par le fait des forces inférieures qui agissent en nous et sont une émanation de la matière son progrès est enrayé ; et pourtant s'il sait triompher de ces forces contraires et confuses, ses souffrances et ses efforts tourneront à leur avantage, et rendront possible son retour vers les régions heureuses d'où il était descendu par sa faute.

Maintenant que nous avons donné cet aperçu sur la nature de l'esprit, ses origines et les causes de sa présence au sein de la matière, il est bien

facile, croyons-nous, de mettre d'accord les trois systèmes que nous avons exposés en commençant ce travail. Il est des hommes dont l'esprit est arrivé à des degrés différents de réhabilitation, c'est-à-dire qui ont réagi plus ou moins contre les tendances qui les avaient enchaînés à la matière. A mesure que cette réaction s'accentue l'homme devient plus libre, et il a moins besoin d'être dirigé d'une manière constante. De là le plus ou moins d'intervention ostensible exercée par les esprits avancés sur la conduite des hommes tant incarnés que désincarnés. Aux temps de son entrée dans l'espèce humaine le principe spirituel est encore bien arriéré, aussi a-t-il besoin presque autant que l'esprit des animaux d'une direction permanente; ou plutôt il est nécessaire que les forces naturelles le contraignent à se réincarner lorsqu'il est dans les espaces, puisque l'incarnation est la condition obligée de son progrès. Ces esprits inférieurs en raison de l'affinité qu'ils ont pour la matière restent très peu de temps à l'état désincarné; leur périsprit qui est encore grossier et présente une constitution moléculaire analogue à celle de la matière les entraîne très vite à s'unir à un nouveau corps. C'est le système de l'Esprit Jean : il y a une succession presque ininterrompue d'incarnation et de désincarnation inévitables. L'esprit dans cette période de son existence ne raisonne pas ses incarnations ; s'il pouvait les prévoir à l'avance, il tâcherait souvent de s'y soustraire parce qu'elles sont très pénibles dans les premiers temps de son humanité. C'est pourquoi il y est contraint par la loi des affinités qui est un mode de manifestation de la volonté divine. En conséquence il n'est pas libre de choisir sa nouvelle existence terrestre, ses affinités naturelles l'entraînant vers un milieu fluidique dont les propriétés sont analogues à celles de son propre périsprit. Dans cette phase de son existence, l'esprit connait très peu de chose des lois d'outre-tombe, précisément parce qu'il reste très peu de temps dans l'erraticité ; aussi lorsqu'il se communique il ne peut que donner des renseignements très souvent erronés. C'est ce qui explique pourquoi certains esprits ignorant les lois de la réincarnation ont pu affirmer hardiment qu'elle n'existe pas.

A mesure que le temps de l'erraticité devient plus long comparé à celui de l'incarnation, les esprits s'initient davantage aux lois qui régissent le monde spirituel ; en faisant rayonner leur fluide périsprital ils entrent en relation avec les esprits plus avancés qu'eux. Ils acquièrent ainsi une foule de notions sur leur essence, leur manière d'être et leurs destinées. C'est comme une école qu'ils font de l'autre côté de la tombe, au cours de laquelle, ils reçoivent des instructions qui leur servent à se conduire dans la vie corporelle aussi bien que durant l'existence périspritale. Le résultat capital de cette éducation fluidique est de leur faire comprendre la nécessité de la

réincarnation ; ils réfléchissent d'autant plus longtemps que leur vie erratique dure davantage ; avec la connaissance précise de leur dernière existence, ils ont la vue des fautes commises et pour éviter de retomber dans les mêmes, ils désirent souvent s'incarner dans un autre milieu ; s'ils se sentent ou se croient assez forts pour surmonter les obstacles devant lesquels ils avaient faibli, ils souhaitent de recommencer l'épreuve. Ces souhaits et cette ardente volonté communiquent à leur périsprit une nouvelle disposition moléculaire en vertu de laquelle ils parviennent à réaliser leurs désirs. C'est un pas de plus dans la voie de leur avancement ; c'est l'action personnelle se substituant aux forces aveugles ou plutôt dirigeant l'impulsion de ces forces en vue de préparer l'accomplissement de leurs résolutions.

Pour les esprits arrivés à ce degré de développement et qui sont entrés franchement dans la voie de leur perfectionnement moral, il arrive presque toujours que leurs frères supérieurs qui les ont conseillés pendant l'erraticité continuent à s'intéresser à eux durant la période de la réincarnation. Ce sont à proprement parler leurs guides qui les inspirent dans les circonstances difficiles de la vie. Mais ces inspirations sont la plupart du temps intuitives afin de laisser aux incarnés sa liberté et le mérite des bonnes résolutions qu'ils auront prises. Aussi ces esprits guides répondent rarement à des questions posées sur les évènements futurs ; ils se gardent bien de jouer auprès de leurs protégés le rôle de prophètes ; ils les laissent agir sous leur responsabilité, se contentant d'intervenir aux moments critiques par leurs conseils intuitifs.

Enfin les esprits arrivent à une période où même ces secrètes inspirations des amis de l'espace deviennent toujours plus rares. Alors la science et les multiples connaissances acquises par l'esprit dans les diverses phases de son existence le mettent en mesure de se conduire lui-même. Il est arrivé à son émancipation, et désormais il devra marcher sans guides parce que son expérience et ses progrès lui permettent de choisir sa voie en connaissance de cause. C'est l'époque critique pour les esprits ; ils n'ont plus pour se diriger que les inspirations de leur conscience qui est comme la loi de Dieu, vivante en eux. A cette période de leur existence il leur est donné de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal selon la direction que prend leur activité. S'ils se lancent dans la mauvaise voie, ils peuvent devenir de véritables fléaux pour les mondes sur lesquels ils habitent. Et ici nous répondrons quelques mots à cette assertion des esprits, Léonce et Jean, qui prétendent que l'homme ou l'esprit n'est jamais coupable mais seulement ignorant. Cela est absolument contraire à la réalité des choses. L'esprit parvenu à ce degré de développement intellectuel possède une somme

de savoir suffisante pour distinguer le bien du mal. Mais l'amour de soi qui qui est son vice originel peut reparaître, et reparaît souvent à ce moment critique ; il est pour lui un conseiller funeste, et comme il ne reçoit plus les inspirations des esprits supérieurs, il puise souvent les motifs de ses détermination dans son orgueil et son égoïsme. Et alors, usant pour satisfaire ses passions des connaissances fluidiques qu'il a acquises dans ses nombreuses existences, il peut jeter le trouble et le bouleversement dans l'atmosphère spirituelle où il séjourne, et retarder considérablement le progrès des esprits moins avancés que lui ; nous pensons que ces funestes génies qui ont effrayé le monde par leur perversité et leur ambition insatiable,appartiennent à cette catégorie d'esprits et se sont réincarnés dans le but unique de donner satisfaction à leurs aspirations dépravées. Ce sont ces esprits qui sont les vrais coupables ; ce sont eux que Jésus poursuivait de ses malédictions, en les traitant de *tombeaux vivants* et de *pharisiens hypocrites*,tandis qu'en parlant de la masse ignorante du peuple qui l'outrageait pendant son agonie, il s'écriait : « Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

De ces esprits méchants et orgueilleux il s'en trouve sur tous les mondes matériels ; et ce n'est que par une application forcée des lois de Dieu qu'ils peuvent être rendus inoffensifs. Leurs mauvaises pensées sont le correctif même de leur puissance parce qu'en matérialisant leur fluide elles les contraignent à devenir eux-mêmes les esclaves de la matière, à subir les lois en vertu desquelles ils finissent par être chassés du monde dont ils troublaient l'harmonie ; ils sont relégués sur une planète plus arriérée où leur orgueil sera brisé par la résistance brutale de la matière, où la souffrance les forcera à revenir à de meilleurs sentiments.

Il ne faut cependant pas se désintéresser des agissements de ces esprits d'autant plus dangereux que leur intelligence est plus élevée. Ce sont eux qui, de nos jours, sèment sur notre planète ces doctrines néfastes qui, si elles devaient s'universaliser, ramèneraient l'homme et la société vers les temps de la barbarie primitive. Il convient à chacun de nous tous, spirites et spiritualistes, théosophes et déistes de réagir contre ces funestes influences. Par l'action fluidique et par l'effort de nos bonnes pensées nous pouvons contrebalancer et même arrêter leur propagande démoralisatrice.

L'esprit du mal, comme on l'a appelé, c'est-à-dire la ligue des esprits égoïstes et orgueilleux, ne peut rien contre les hommes droits et de bonne volonté. Que ceux d'entre nous qui se sentent tracassés par ces mauvaises influences invoquent avec confiance le secours de leurs frères de l'espace ; qu'ils recourent aussi au Maître suprême, à Dieu, dont le fluide subtil nous pénètre. Nous triompherons certainement des tentations de l'heure présente

si nous savons mettre notre périsprit à l'unisson du fluide divin, c'est-à-dire, l'épurer par nos aspiration fraternelles et charitables, même à l'egard de ces esprits coupables qui voudraient nous entraîner dans leur funeste voie. La victoire est à nous si nous réussissons à mettre Dieu de notre côté, en faisant servir son divin fluide à désagréger les molécules semi matérielles de ces malheureux égarés qui cherchent vainement à lutter contre la volonté suprême du Créateur.

Novembre, 1888. CÉPHAS.

NOTE DE LA RÉDACTION : Nos lecteurs doivent considérer que *Céphas* a sa théorie personnelle, exactement comme l'honorable M. *A. Caron*, et nos amis de la *Vie Posthume*; la *Revue* enregistre ces opinions philosophiques diverses pour faire connaître à ses abonnés le mouvement actuel des idées, et ne se prononce pour aucune de ses théories. Allan Kardec nous ayant recommandé l'étude constante des idées scientifiques qui se font jour, pour toujours être au niveau du courant intellectuel qui nous porte à mieux connaître la vérité, nous suivons ce conseil, purement et simplement.

UNE SINGULIÈRE RESSEMBLANCE

Dans le *Bannerof Light*, 6 octobre dernier, se trouve l'histoire qui suit :

Le juge Ezra B. Faylor, sénateur de l'État d'Ohio, raconta à un reporter du *Itar*, entre autres choses, que Garfield, ex-président, et lui, avaient fait leurs classes ensemble, et qu'ils avaient toujours été amis. Quand Garfield fut élu sénateur pour l'Ohio, en 1859, le juge Faylor était avocat dans le même État. Peu de temps après que Garfield eût pris son siège, Faylor reçut de son ami une missive ainsi conçue : « J'ai reçu votre lettre et je serai enchanté de faire pour vous ce que je pourrai. Je suis surpris, néanmoins, que vous demandiez une telle position. Je pensais que votre clientèle valait plus que cela. »Le juge Faylor n'y comprenait rien; il écrivit à Garfield qu'il ne lui avait fait aucune demande de place. M. Garfield l'ayant rencontré peu de temps après, lui montra la lettre en question. Faylor reconnut son écriture et sa signature, et n'en pouvait d'étonnement. Un jour, le juge Faylor rencontra dans un hôtel, son *double*, en chair et en os — les deux se regardèrent par trois fois, et chacun s'en alla de son côté. Dans le courant de l'après-midi, Faylor vit Garfield s'approcher de lui, accompagné de son double qu'il lui présenta sous les noms de Ezra B. Faylor. Les deux portaient le même nom, exactement, avaient la même forme, le même âge, la même voix, un maintien identique, les mêmes manières ; ils étaient nés la même année et le même jour dans le même État ? Quelle singulière coïncidence ?

Traduit par H. LACROIX.

LE MANDEB

Madou, 29 novembre 1888 : Je dois vous dire que pour faire mouvoir à distance et sans contact un porte-plume, mes sujets n'ont plus besoin d'élever leurs mains à 2 pouces au-dessus. Leur présence autour du guéridon suffit. Chacun cause de ses petites affaires et le susdit porte-plume en profite pour se promener à son aise. A une séance d'hier, on a remplacé le porte-plume par un bouchon de liège servant à boucher une bouteille de Bordeaux. Pendant que mes sujets riaient et babillaient autour de la table, le bouchon s'est mis à se promener, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt de long en large, tantôt revenant sur ses pas pour recommencer la même promenade tout comme un être animé qui va et vient à sa fantaisie. On dirait qu'un esprit anime ces objets inanimés qui nous semblent morts et inertes. Mes expériences, si elles ne tombent pas dans le domaine du spiritisme, semblent au moins sur la frontière, peut être même la dépassent-elle, ce qui me fait soupçonner que le magnétisme et le spiritisme sont des dénominations différentes, pourraient bien être une seule et même chose. Cela dépend peut-être de l'aspect sous lequel on l'envisage. Les réflexions dont vous faites suivre l'insertion de ma lettre sont conformes aux dogmes professés par les plus spiritualistes et les plus illustres philosophes de l'antiquité.

Je fais en ce moment l'opération du Mandeb, lequel Mandeb remonte à plus de quarante siècles. Cette opération a été reproduite maintes et maintes fois avec le plus grand succès par le fameux Cagliostro qui y avait été initié au Caire en Egypte, par des Arabes. Le Mandeb est très certainement antérieur à Moïse et les magiciens de la cour de Pharaon le pratiquaient très vraisemblablement. Voici en quoi consiste cette opération. Je couvre une table d'une nappe blanche, puis je pose au milieu de la table une carafe en cristal pleine d'eau. Derrière cette carafe je place une bougie allumée, et je dis à une personne assise près de la table et bien en face de la carafe : « Regardez fixement la flamme de la bougie à travers la carafe, concentrez « toute votre pensée sur cette flamme. » Après avoir parlé je pose mes deux mains sur la tête du sujet qui au bout d'un court instant, deux minutes à peine, sent sa tête travailler. C'est alors que je lui dis : « Voyez-vous tel « objet ? » Le sujet me répond : « Je crois voir quelque chose qui ressemble « à ce que vous me dites. » Quelques minutes après je reprends : « Voyez-« vous distinctement maintenant ? — Parfaitement, me réplique le sujet. » Et il me décrit exactement tout ce qu'il voit et ce que je veux qu'il voit, car je parle toujours d'un ton impératif. Il se trouve sous l'influence d'une

véritable suggestion. C'est ainsi que j'ai fait voir à mes sujets des personnes mortes ou vivantes; une table splendidement servie, service en argent, riches flambeaux à plusieurs branches, corbeilles de fleurs et de fruits, mets délicats et recherchés. Passant d'une chose gaie et magnifique à une autre tout à fait lugubre, je fais voir une grande salle toute tendue de noir, avec une table au milieu couverte d'un tapis de velours noir à franges d'argent. Sur cette table sont placés un flambeau d'argent, une tête de mort, un livre ouvert, un poignard à manche également en argent, un verre à pied contenant du sang mêlé à du vin. Auprès de la table se tient un vieillard, à longue barbe blanche, coiffé d'un bonnet carré. Sur des bancs sont assises près des murs des personnes habillées de noir, à la face blême avec une expression funèbre. Les sujets voient ces différents tableaux, que je leur suggère, avec une parfaite conviction. Leur imagination frappée leur représente comme des réalités, comme des choses tout à fait palpables ces objets purement fantastiques. Ils sont étonnés de voir dans une simple carafe des choses si extraordinaires et si merveilleuses. Pour faire disparaître ces fantômes je n'ai qu'à frictionner le front des sujets pendant une minute au plus; à leur grande surprise tout s'évanouit, et ils ne voient plus qu'une carafe pleine d'eau, une bougie allumée et une nappe. HORACE PELLETIER.

Viennent de paraître : A Mexico, *La Illustracion spirita*, sous la direction de notre vieil ami, le *général Refugio Gonzalez* dont on nous avait indûment annoncé la mort; ce ressuscité-là est l'un des plus vigoureux défenseurs du spiritisme, c'est un militant.

El Peregrino, journal spirite, à Caguas (Porto-Rico).

A ces deux organes de notre doctrine, salut, sympathie et longue vie.

RAPPORT DU CONSEIL DE SURVEILLANCE

Familistère de Guise. — Mesdames et Messieurs : Dans l'Assemblée générale du 25 septembre 1887, vous nous avez fait l'honneur de nous confier le mandat de conseillers de surveillance, nous venons vous rendre compte de notre mission.

Ainsi que le prescrit l'article 109 des statuts, nous nous sommes assurés de la tenue régulière des écritures de la comptabilité; les caisses, le portefeuille ont été de notre part l'objet d'une vérification minutieuse ainsi que les comptes et le bilan que vient de vous soumettre notre Administrateur-gérant.

Nous avons rencontré partout dans nos rapports avec les membres de l'association une grande bienveillance, tous les documents nécessaires à notre

vérification nous ont été présentés régulièrement et en temps utile. A ce titre qu'ils reçoivent ici nos remerciements et nos sincères félicitations pour le concours qu'ils nous ont si gracieusement prêté.

Cette bienveillance de la part du personnel et de l'administration nous a été d'autant plus sensible que, dans les événements qui se sont accomplis au milieu de nous pendant cet exercice, nous avions besoin du concours et du dévouement de tous. Ils nous étaient indispensables pour pouvoir rester à la hauteur de notre tâche toujours difficile et délicate dans de pareilles circonstances.

Les faits sont encore trop récents et votre esprit en a été trop frappé pour qu'il me soit utile d'entrer dans de longs détails. D'ailleurs de ces adversités on se souvient toujours, car elles laissent à leur suite des vides que le temps ne peut combler.

La perte est immense pour nous, elle est grande pour toute la classe ouvrière.

M. Godin nous a procuré le bien-être et l'aisance, en nous léguant la moitié de sa fortune, tout ce que la loi l'autorisait à faire en notre faveur.

A titre de restitution, a-t-il dit, — à mes anciens camarades d'atelier.

Noble cœur ! Ceux qui ont pensé comme toi pourraient être comptés.

Par ses écrits, par ses publications, il donnait au monde ses principes généreux, ses idées charitables, espérant en faire récolter quelque fruit par les travailleurs de tous les pays. Si les efforts qu'il a tentés de ce côté n'ont pas toujours été couronnés de succès, son œuvre est là, debout, montrant à l'Univers entier, un majestueux exemple. Il sera suivi, n'en doutons pas ; l'égoïsme si profondément scellé dans les cœurs disparaîtra, on aura pour les classes laborieuses plus d'humanité. (*Applaudissements*).

Monsieur Godin est parti avec la conviction d'avoir fait son devoir, faisons le nôtre maintenant et, jusqu'à notre dernière heure, soyons les dignes continuateurs de cet homme de bien, de cet apôtre du travail.

Sa disparition subite pouvait créer à la société de graves dangers. Ils ont pu être évités grâce à une sage direction et surtout à l'union et à la concorde qui ont régné parmi nous et dont ne s'est départi un seul instant aucun membre de l'association.

Dans le testament du Fondateur nulle clause ne comportait la nomination de son successeur. Il nous a donc fallu, conformément à l'art. 75 des Statuts, procéder à la nomination d'un Administrateur-Gérant.

C'est ce qu'a fait l'assemblée générale le 12 février dernier.

Madame Godin, dont les qualités avaient été depuis longtemps appréciées par tous, elle qui, par ses talents, son intelligence, avait puissamment contribué à la fondation de notre association, obtint l'unanimité de nos suffra-

ges. Nous avions voulu dans un élan tout naturel de reconnaissance l'élever à la première dignité de notre société.

Dans cette spontanéité de sentiments à l'égard de Madame Godin, nous ne nous étions pas assez rendu compte des charges et de la responsabilité que nous lui imposions.

Le Fondateur laissait à son décès une grande quantité d'œuvres posthumes que Madame Godin s'était engagée à publier et par une clause testamentaire il la priait, si toutefois ces choses réunies n'excédaient point ses forces, de continuer la publication de son journal « le Devoir. »

Mais ces travaux ajoutés déjà à ceux si nombreux de la gérance, sont devenus pour Madame Godin un trop lourd fardeau. Néanmoins, pour mettre l'association dans nn état complet de sécurité, elle a tenu à terminer l'exercice en cours et à mener à bien et jusqu'au bout la liquidation de la succession.

Ce n'est que lorsque les affaires furent entièrement réglées et en tous points conformes à nos intérêts qu'elle se décida à donner sa démission.

Sa gestion lui a valu de la part de l'assemblée générale, le 1er juillet dernier, un éclatant témoignage de reconnaissance, pour sa religieuse observation des statuts, son dévouement à la société ainsi que pour la justice et l'équité qu'elle a su apporter dans ses hautes fonctions.

En face de cette situation inattendue, Monsieur Dequenne, que nous avions nommé, suivant l'article 76 des statuts, gérant-désigné, dans notre réunion du 12 février, devenait de plein droit notre Administrateur-gérant.

Nous avons donc aujourd'hui à notre tête un ancien collègue, que le travail et l'intelligence ont fait sortir des rangs. Nous connaissons ses capacités et son activité au travail, nous connaissons également sa bienveillance à l'égard de tous les travailleurs, ainsi que son esprit de conciliation. Ce sont ces qualités qui lui ont valu notre confiance. C'est à son seul mérite qu'il doit l'honneur de nous diriger.

Si l'honneur est grand pour lui, il l'est aussi pour nous. Il a goûté de nos peines, souffert de nos maux, les connaissant il sera plus apte que tout autre à y porter remède. C'est dans ses mains loyales que nous déposons notre seul trésor : notre avenir.

Le concours du conseil de gérance qui a été si utile jusqu'à ce jour,et profitable aux intérêts de l'association, lui sera continué nous en sommes persuadés. Il peut compter sur le nôtre et sur notre dévouement.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les phases par lesquelles a passé notre association depuis une année; nous en sommes sortis vainqueurs, comme je vous le disais tout à l'heure, grâce à une intelligente direction et à notre unité de sentiments.

Notre Administrateur-gérant vient de vous donner lecture de la situation générale de nos caisses d'assurances mutuelles. Comme vous avez pu vous en rendre compte, elles se trouvent dans un état satisfaisant. Elles continueront de rendre comme par le passé les plus grands bienfait à notre population, grâce au zèle et au dévouement de leurs comités auxquels nous sommes heureux d'adresser nos sincères félicitations.

Il nous a même été possible vers la fin de cet exercice de supprimer l'augmentation de 25 0/0 sur les cotisations que le conseil de gérance avait voté, sur la proposition du comité des assurances contre la maladie.

Sous peu, on soumettra à votre approbation le projet de construction d'un magasin offrant toute garantie d'incombustibilité pour nos modèles. Le conseil de surveillance ne peut qu'approuver cette mesure et en conseiller la plus prompte exécution. Nous ne devons rien négliger pour donner toute sécurité à nos moyens de productions.

Comme vous venez de l'entendre, nos amis et collègues de Laeken-les-Bruxelles ont aussi leur Familistère. Voté il y a deux ans par l'assemblée générale, ce bâtiment est aujourd'hui complètement terminé et habité déjà par plusieurs familles. Ils auront comme nous des logements confortables ainsi que tous les avantages dont nous jouissons ici.

Sur la proposition du conseil de gérance vous avez voté, dans la réunion du 29 avril dernier, une somme de cent mille francs pour l'érection d'un mausolée et d'une statue à notre regretté Fondateur; leur construction est très avancée, on compte pouvoir inaugurer la statue, l'an prochain, à la Fête du Travail.

Préparons nos cœurs, à célébrer dignement, cette inauguration dont le sujet nous offrira bien des méditations sur le présent et sur l'avenir de l'association.

Voilà pour le côté moral de notre société.

Pour le côté industriel et commercial, vous venez également d'entendre notre Administrateur-Gérant. Les détails que nous pourrions vous donner ne seraient qu'une répétition inutile de ce qui vient de vous être si clairement démontré.

Le chiffre d'affaires de cette année a dépassé nos prévisions. Ainsi qu'il vient de vous l'être dit, les bénéfices nets à partager pour cette année s'élèvent à 480.543.

Dans ce chiffre se trouvent compris 100.562 fr. produits par la somme de 825.808 fr. passée aux amortissements ainsi qu'une somme d'intérêts de 47.311 fr. 56 provenant du legs de M. Godin.

Bien que l'article 42 des Statuts, modifié, soit suffisamment clair et qu'il ne laissât aucun doute dans l'esprit sur la manière de procéder aux amortissements, notre Administrateur-Gérant a désiré, vu l'importance de cette

somme de 825.808 fr., être exactement fixé et c'est à M. Vavasseur, un des jurisconsultes les plus distingués de Paris, qui a collaboré à l'édification des statuts de notre Société, qu'il s'est adressé.

M. Vavasseur après avoir étudié la question, en a conclu, dans un rapport déposé aux archives de l'association, que la dite somme de 825.808 fr. devait être passée en entier aux amortissements et c'est ainsi qu'il a été opéré.

Le chiffre de 480.543 fr. de bénéfices nets accusé par le bilan, a été établi avec une scrupuleuse exactitude. Nous le reconnaissons et déclarons exact.

La part affectée au travail et au capital sur cette somme étant de 75 0[0 ou 360.407 fr. le rapport entre les 2.614,729 fr. 25 représentant statuairement le total des services rendus est de 13 fr. 78 0[0.

L'intérêt dû aux épargnes sera de 5 0[0 plus les dividendes à la proportion de 13 fr. 78 0[0 soit 0.69. C'est donc un intérêt total de 5 fr. 69 qui sera servi cette année à vos épargnes.

Comme vous le voyez, dans de si bonnes conditions nous pouvons avoir pleine confiance en l'avenir. Nos Usines de Guise et de Laeken sont en voie de prospérité et, si des événements extérieurs ne viennent pas jeter la perturbation dans nos relations commerciales, une année aussi prospère que la précédente se prépare pour l'association.

A nos modèles, déjà si nombreux, nous en avons ajouté d'autres cette année, dont le bon goût et l'élégance viendront encore grandir notre réputation. C'est par un labeur incessant, par des progrès sans cesse réalisés que nous parviendrons à conserver notre supériorité sur les maisons concurrentes.

C'est dans ces conditions que nous devons marcher et que nous marcherons ensemble.

Avant de terminer, je tiens à vous faire remarquer que, dans le malheur qui nous a si cruellement frappé, il nous a été sensible de voir notre clientèle conserver avec nous la même confiance qu'avec le Fondateur et continuer à nous envoyer régulièrement ses ordres.

Le conseil de surveillance se fait l'interprète de tous les membres de l'association pour lui adresser l'expression de leur sincère reconnaissance.

Les sacrifices que nous saurons nous imposer, tant au point de vue de nos bas prix que par la qualité de nos marchandises, auront tout lieu de la satisfaire et nous ne doutons pas qu'elle ne nous reste fidèle dans l'avenir comme dans le passé.

En conséquence de ce qui précède, le conseil de surveillance a l'honneur de vous proposer, Mesdames et Messieurs, d'approuver les comptes qui vous sont présentés dans l'assemblée de ce jour, et de clore ainsi par votre adhésion l'exercice 1887-88. (*Vifs applaudissements*).

Familistère, 7 *octobre* 1888. Le rapporteur, TASSERIT.



Ce rapport est approuvé à l'unanimité. Nos lecteurs, nous l'espérons, le liront avec l'intérêt qu'il mérite, car il s'agit ici de l'œuvre de M. et de Mme Godin, nos F. E. S., œuvre qui est le premier jalon, intelligent et pratique, de l'Union du capital et du travail.

LE SPIRITISME EST-IL UN ENNEMI POUR LA SOCIÉTÉ

Si le spiritisme compte beaucoup d'amis et de partisans dévoués, les adversaires, hélas ! ne lui manquent pas non plus. Ils sont de plusieurs sortes : les matérialistes, surtout, qui professent la plus profonde horreur pour notre doctrine, parce qu'elle est venue apporter à la leur une fameuse pierre d'achoppement, et... *certains* catholiques, émules de feu M. Louis Veuillot (J'ai dit : *certains* catholiques, ayant le ferme espoir que l'accord ne tardera pas à se faire) ! Laissons-donc ceux-ci tranquilles, pour nous occuper seulement des premiers. Tout cela n'est plus de notre temps, écrivait dernièrement l'un d'eux, en parlant de phénomènes tels que l'obsession et la double vue. Mais alors, comment expliquerez-vous les faits extraordinaires qui se produisent chaque jour, faits que vous êtes incapables d'expliquer, et devant lesquels la science elle-même se reconnaît vaincue ! Nous ne sommes pas ici des farceurs, quoi qu'on puisse dire ; or, lisez de temps en temps la *Revue spirite*, sans parti pris, et alors, si vous êtes de bonne foi, en présence de telles ou telles questions, vous sentirez peut-être un jour vos convictions s'effondrer peu à peu. Un fait digne de remarque, et que j'avais tout dernièrement encore l'occasion d'observer, c'est celui-ci : Il est peu de personnes auxquelles l'un de ces phénomènes ne soit jamais arrivé ; mais, voilà... par une sorte d'indifférence, d'apathie, que dirais-je ! elles n'y apportent presque aucune attention. Elles en causent volontiers à l'occasion, mais se bornent là. Indifférence coupable, certes !

Encore une fois étudiez, étudiez-donc de plus près, et vous verrez, contempteurs du spiritisme, qu'il vaut mieux que plusieurs ne le disent. Victor Hugo était spirite, et celui-là en valait bien un autre. Nous ne recommencerons pas l'énumération tant de fois citée de tous ces grands génies, sortes de phares envoyés par la Providence comme pour éclairer l'avenir et que nous nous honorons de compter au nombre des nôtres. Songez-y parfois, lorsque, surtout, vous nous attaquez avec la dernière violence.

Et pourquoi nous anathématiser ainsi ? Au surplus, que prêche le spiritisme ? La paix, la concorde, la charité, la justice. De bonne foi, est-ce là un ennemi ?

EDOUARD MICHEL. Caen, 28 octobre 1888.

LA JUSTICE IMMANENTE

O vous qu'on persécute et qui vous irritez
De subir des tourments peut-être immérités,
Martyrs de l'injustice humaine !
Elevez votre esprit jusqu'au pur élément :
Il verra dans l'azur le sourire clément
Du Dieu qui nous aime et nous mène.

Soyez bon comme lui... Le monde est ignorant ;
Devant votre douleur il passe indifférent,
Ou bien, si votre sort le touche,
Il se lasse bientôt de s'attendrir sur vous ;
Hélas, la vie est brève et le plaisir est doux,
Et notre égoïsme est farouche !

La souffrance est austère et son but est moral ;
Si Dieu permet qu'ainsi vous subissiez le mal,
C'est afin d'épurer votre âme,
Car il faut expier puisque nul n'est parfait ;
Sait-on ce que jadis chacun de nous a fait ?
Qui peut se dire exempts de blâme ?

Humiliez-vous donc ! Si votre repentir
Monte comme un encens vers Dieu pour l'avertir
Que sa tendresse vous est chère,
Il mettra dans vos cœurs cet espoir lumineux
Qui gravira, dans son essor vertigineux,
Le faite où brille la prière,

Car Dieu prend en pitié l'affligé confiant
Dont l'humble esprit s'élève, en le glorifiant,
Jusqu'à sa suprême justice ;
Cette justice veille au sein de l'univers,
Indulgente au mortel qui malgré ses revers
Bénit le ciel sans artifice.

Nul ne peut l'éviter, elle brille en tout lieu ;
Elle impose partout le jugement de Dieu,
Qu'on la dédaigne ou qu'on l'appelle ;
Ainsi que la rosée en tombant sur la fleur,
Elle rafraîchit l'âme et calme la douleur
La plus sombre et la plus rebelle.

Elle sait tour à tour consoler et punir ;
Sans elle nul ne peut fonder sur l'avenir
L'espoir des récoltes prochaines ;
Elle agit constamment, tout subit son pouvoir ;
Elle étonne et confond l'audace et le savoir,
Et les prévisions humaines.

Son régime est éternel autant que merveilleux ;
Malheur à qui la brave ! Elle atteint l'orgueilleux ;
Qui veut forcer sa destinée ;
Dans sa folie il dit : rien ne m'arrêtera ;
Soudain en l'atteignant, la foudre éclatera
Et domptera sa fougue innée.

La providence ainsi prononce ses décrets ;
Sa justice sûprême applique ses arrêts
Qui récompensent ou punissent ;
Si l'impie a pu voir ses rêves s'accomplir,
Un jour l'on voit enfin son étoile pâlir.
Et ses triomphes se ternissent.

Les peuples insensés, de bien-être repus,
N'aspirant qu'à combler leurs désirs corrompus,
Dédaignent l'idéal céleste ;
Tout à coup leur espoir sombre dans la douleur,
Et bien qu'ils aient toujours mérité leur malheur,
Ils accusent le sort funeste.

La justice immanente est au milieu de vous,
Du destin activant ou suspendant les coups, ;
D'après la sagesse divine ;
L'homme la méconnaît dans son aveuglement ;
Elle passe, elle agit, s'afirme hautement,
Et rarement on la devine.

Observez!... vous verrez que rien n'est impuni !
L'avenir indécis paraît toujours uni
Au présent vers lequel il penche;
Le crime triomphant se heurte à l'imprévu ;
Il tombe dans l'abîme avant de l'avoir vu,
Et la vertu prend sa revanche.

Du reste, verrait-on, heureux comme César,
Un despote attacher publiquement à son char
La fortune aveugle et frivole,
Dans une autre existence, esclave du destin,
Cet être poursuivrait un mirage incertain
Dans un labeur sans auréole.

C'est ainsi qu'au milieu des mortels inconstants
La justice de Dieu s'affirme en tous les temps,
Eclairée autant qu'immanente ;
Son but est le progrès pour nous rendre meilleurs :
Elle plaint les souffrants et confond les railleurs.
Moins sévère encore que clémente.

M. Auguste Verrieux.

DÉCÈS DE Mme MICHEL LOVERA

Les journaux d'Alger contiennent ce qui suit, preuve que la presse de de cette ville est impartiale, tient compte du mouvement moderne des idées :

La *Dépêche algérienne*, du 21 novembre 1888, contient les lignes qui suivent : Obsèques. — « Avant-hier, Mme Michel Lovéra, décédée en sa villa, au village d'Isly, a été enterrée suivant le rite spirite. Un drap mortuaire bleu clair, orné de franges et de six glands d'argent constituaient les seuls insignes de cette Société, mais les cordons du poêle étaient tenus par des dames de différentes nationalités, comme signe de ralliement universel.

Le cortège était très nombreux. Beaucoup de spirites d'Alger et de nombreux amis avaient voulu accompagner à sa dernière demeure celle dont les convictions spirites étaient fort connues.

A la levée du corps aussi bien que sur la tombe, des prières spirites ont été lues par M. Carbonnel, instituteur honoraire, officier de l'instruction publique.

Bien que nous soyons absolument étranger à la doctrine spirite qui vient de s'affirmer officiellement et publiquement à Alger, nous sommes d'avis qu'on doit laisser se manifester librement toutes les convictions et qu'on ne doit ni les restreindre ni les comprimer.

Voilà en dehors de l'attrait de curiosité d'une telle cérémonie, les raisons qui nous ont fait publier ces quelques notes. »

Nous lisons dans le *Petit Colon* du 22 novembre 1888 : Enterrement spirite a Alger. — « Dimanche dernier, 18 courant, Mme *Michel Lovéra*, décédée en sa villa, village d'Isly, a été enterrée suivant les usages spirites. Les cordons du drap mortuaire étaient tenus par des dames. Ce drap est de couleur bleu clair ; il est orné de franges et de glands en argent ; sur le milieu brille un soleil d'or, entouré de la double inscription : « Hors de la charité pas de salut ; Spirites d'Alger. »

Un long cortège, composé en partie de dames, attirait les regards des curieux, très nombreux sur son passage ; des prières ont été lues, tant à la levée du corps que sur la tombe, par M. Carbonnel, instituteur honoraire, officier de l'instruction publique.

Quoique étranger à cette doctrine, dont les adeptes sont très nombreux, dit-on, à Alger, nous croyons que, cette catégorie de libres penseurs, est appelée à porter un rude coup aux enterrements cléricaux qui forment le principal point visé par tous les libres penseurs.

Nous devons constater que cette croyance vient de faire son apparition officielle à Alger, elle s'est affirmée publiquement. Ses adeptes prétendent apporter leur appoint à l'œuvre du progrès et de civilisation que poursuivent les vrais philosophes et les penseurs ; ils nous disent que le progrès social et l'amélioration du sort des travailleurs font partie du programme spirite. »

La famille Michel Lovera, estimée à juste titre comme l'une des plus honorables de notre grande colonie, connue en même temps pour ses croyances spirites, est dévouée à notre philosophie ; le père, la mère, le fils n'ont jamais cessé de prêcher d'exemple, et de faire la plus active et la plus sage des propagandes.

Leur société attire des hommes éclairés, haut placés, qui en suivent les travaux avec une attention et un intérêt soutenus.

Mme Lovera mère, depuis très longtemps malade, supportait ses souf-

frances avec un courage stoïque, car elle connaissait le pourquoi de la vie ; son courage et celui de sa famille était à toute épreuve, et la séparation, si pénible, s'est faite doucement pour ces âmes élevées, convaincues de la survivance de l'âme et de la possibilité des rapports entre incarnés et désincarnés.

Le dimanche, 18 novembre, la foule se massait en silence, et se découvrait avec respect, devant les amis de la morte qui suivaient la dépouille mortelle ; les rues principales de la ville ont été traversées ainsi, et la curiosité excitée, chacun de se demander ce que visaient les inscriptions spirites ; en somme, bon accueil a été fait à ce second enterrement spirite par toute la population algérienne.

Nos amis adresseront comme nous, un souvenir fraternel à Mme Lovera et à sa famille.

Notre frère PIERRE DUPUIS, timonier à bord de l'*Amiral-Duperré*, est décédé aux îles d'Hyères, à l'âge de 19 ans ; son frère aîné était mort à l'âge de 17 ans. Ce jeune homme intelligent, bon et dévoué, parti pour l'ératicité, laisse seuls un père et une mère dévoués à nos doctrines philosophiques ; les groupes qui feront l'évocation de P. Dupuis, voudront bien envoyer la réponse obtenue à Mme Catherine Dupuis, Ile de Bréhat, Côtes-du-Nord, la pauvre mère qui attend cette consolation, et à laquelle nous adressons toute notre sympathie.

AVIS : *La Commission exécutive du Congrès de Barcelone* a fait imprimer le compte rendu du Congrès ; nous avons reçu le 18 novembre dernier sa traduction en français ; nous remercions le traducteur qui a dû mettre toute sa bonne volonté pour accomplir ce dur travail dont nous devons envoyer un double à nos amis d'Italie. Or le traducteur a fait ce que nous ferions nous-mêmes si nous traduisions la belle langue espagnole, il nous laisse des mots et des phrases complètes à redresser, travail de patience lorsqu'il faut ne pas être Traditore Tradutore.

Nos amis Hoffmann, Ungher, Chiaïa, devront attendre cette revision pour la retraduire en italien, ce que nous regrettons doublement, et pour nous et pour eux, quelque actif que nous puissions être.

Nos lecteurs devront patienter, car nous sommes désolés de ce retard inattendu.

La Commission exécutive vend 2 fr. 50 une grande photographie représentant le bureau des membres du Congrès et des délégués qui ont pu se placer pour la pause ; nous l'enverrons aux personnes qui la demanderont à notre librairie, 1, rue de Chabanais. En vente aussi, pour la Commission exécutive de Barcelone, une photographie de 30 centimètres, reproduction d'un dessin à la plume dû à M. Ferry, représentant la salle du Congrès pendant l'une de ses séances de nuit. C'est frappant d'actualité : 0 fr. 60.

L'*Union spiritualiste de Liège* a édité un almanach pour 1889 très intéressant, de 66 pages ; notre librairie en a un dépôt. 20 centimes, port payé. Il faut seconder nos frères de Liège.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31e Année | N° 24 | 15 Décembre 1888.

AVIS : Toutes les correspondances, demandes de librairie et d'abonnements à la Revue spirite, doivent être adressées à *M. P. G Leymarie*. 1, RUE CHABANAIS. Pour faciliter nos écritures, s'abonner pour 1889, avant fin décembre 1888.

La librairie n'est plus 5, rue des Petits-Champs, mais 1, *rue Chabanais*, NOTRE NOUVEAU DOMICILE.

Le 21 décembre, séance spirite, à 8 heures 1/2 très précises, 1, rue Chabanais; pour être reçu il faut avoir une invitation spéciale.

Autre séance spirite le 11 janvier prochain.

CONGRÈS SPIRITE, DIVERGENCES DE DOCTRINE

Le congrès projeté pour le 1er septembre donne de l'importance à la question des doctrines spirites divergentes, qui semblent depuis quelques années se produire plus nombreuses. Il est à désirer que personne, parmi ceux qui croient à la survivance de l'être après la mort du corps charnel et à la possibilité des relations entre les mondes visible et invisible, — quelle que soit d'ailleurs la conception de l'homme et de la vie qu'il ait adoptée, quelles que soient ses idées sur Dieu, la réincarnation, la question des peines et des récompenses, etc. — ne soit exclu de ce congrès. Mais il ne l'est pas moins que les discussions irritantes soient évitées, et que tous les assistants s'attachent à prouver par leur attitude que l'esprit de tolérance fraternelle est un des fruits du spiritisme.

Pour arriver à un tel résultat, il serait utile de bien connaître la cause réelle de toutes ces discordances. S'il était avéré qu'elles tiennent à la nature des choses, et qu'elles sont pour le moment inévitables, on les regarderait d'un œil plus philosophique, et chacun comprendrait qu'il ne doit pas jeter la pierre à qui pense autrement que lui. Pour ma part, je me préoccupe beaucoup de cette question, et je ne cesserai de le faire tant qu'elle n'aura pas reçu une solution qui me satisfasse.

Supposons qu'il s'agisse de caractériser la situation politique et sociale d'un peuple. Est-il admissible que trois historiens y voient : l'un une monarchie absolue, l'autre une république aristocratique, et le dernier une démocratie égalitaire?

Il n'y a pas moins de différence entre les systèmes exposés par divers Esprits, ayant manifestement un niveau intellectuel et moral élevé, qui annoncent l'intention de nous faire connaître la vérité sur les lois qui régis-

sent la nature humaine, ses évolutions et sa marche progressive. Et c'est d'autant plus étrange que les choses dont ils nous parlent sont celles au milieu desquelles ils évoluent, et dont ils sont eux-mêmes partie intégrante. Ce ne sont pas des abstractions, ce sont des réalités.

A quoi cela peut-il tenir? devons-nous penser que tout ce qui concerne notre nature et notre destinée n'est pas moins obscur pour nos frères désincarnés que pour nous, et qu'eux aussi en sont réduits aux hypothèses ? ou devons-nous croire que la vérité est du côté du plus grand nombre, et que les dissidents se trompent ou nous trompent?

Je n'ai pas la prétention de résoudre ces difficultés. Mais cependant le fait des divergences existe et ne peut être supprimé; peut-être même est-il destiné à s'accentuer encore, à mesure que le spiritisme attirera davantage les regards et recrutera de nouveaux adhérents dans des milieux jusqu'ici réfractaires. Voici sur ce sujet le résultat de mes réflexions. Mon but en les faisant connaître est d'attirer l'attention de spirites ayant plus d'autorité que moi sur une question dont, à mon avis, l'importance ne saurait être exagérée; nous devons avoir tous à cœur de prouver que le spiritisme, répudiant les luttes intestines, fruit et aliment des mauvaises passions, est bien l'aurore du véritable progrès; de montrer que ses adeptes, quelles que soient leurs convictions particulières sur certains points de doctrine, ne cessent pas de regarder comme des frères tous ceux qui, par des expériences trouvées concluantes par eux, ont constaté la survivance de l'être après la mort charnelle, la possibilité pour lui de communiquer avec les incarnés par des phénomènes sensibles ou intelligents, et poursuivent par les moyens jugés par eux les meilleurs, le progrès sous toutes ses formes; le développement de sentiments fraternels et solidaires doit réaliser un jour la justice pour tous.

Depuis l'origine des sociétés les différents groupes humains ont été guidés dans leur évolution par un idéal, si grossier fût-il. Une croyance religieuse rudimentaire leur donnait du milieu où ils vivaient, d'eux-mêmes, et de leur destinée une conception générale acceptée par eux comme vraie, suivant la logique de laquelle ils avaient une tendance à se conduire, et dans laquelle ils puisaient la force de modifier leurs instincts brutaux.

Ces croyances ont été dans le cours des âges l'instrument du progrès. Lorsqu'elles avaient produit tout le bien qu'elles étaient susceptibles de faire, elles perdaient peu à peu leur crédit, parce que leurs fidèles, ayant progressé, ne pouvaient plus se contenter des conceptions enfantines pour lesquelles ils s'étaient enthousiasmés jadis. Alors une nouvelle conception plus rationnelle remplaçait l'ancienne, non sans résistance et sans luttes, et grâce à elle une nouvelle étape ascendante pouvait être parcourue.

Nous avons passé ainsi du fétichisme au paganisme, puis au christianisme. Et aujourd'hui le spiritisme semble être le début d'une nouvelle évolution plus importante que les précédentes, et capable de faire faire un plus grand pas à la civilisation.

Tels sont les moyens par lesquels nous avons progressé depuis que nous sommes sortis de l'animalité, et force nous est de reconnaître que nous n'avons été guidés dans le passé que par des erreurs renfermant quelques parcelles de vérité. Elles ont eu la puissance de nous fanatiser, de nous pousser à des actions héroïques à une époque reculée, et aujourd'hui elles ne sont plus pour nous que des fictions poétiques. Mais ces croyances erronées avaient une importance capitale tant qu'elles étaient généralement acceptées comme l'expression de la vérité, puisqu'elles étaient le principal stimulant du progrès.

Il est donc certain que la marche en avant de l'humanité a été guidée jusqu'ici par des erreurs servant de véhicule à quelques vérités ; et il n'en pouvait être autrement puisque, s'il s'agissait de réalités objectives, ces réalités étaient presque toutes impossibles à vérifier.

Aujourd'hui encore, bien que les conceptions nouvelles, auxquelles les faits et phénomènes spirites ont donné naissance, soient infiniment plus rationnelles que celles qui les ont précédées, et donnent une notable satisfaction à notre besoin de logique et à notre bon sens, si nous considérons le niveau moral et intellectuel de la fraction de l'humanité dont nous faisons partie, il doit rester évident pour nous que nous n'avons pas atteint encore la vérité absolue, même en ce qui concerne notre propre nature et notre destinée. Mais nous pouvons nous en consoler en songeant que les seules vérités qui nous aient été utiles dans le passé ont été celles que nous pouvions comprendre et nous assimiler, et non celles qui dépassaient notre portée.

Nos frères invisibles, ayant un avancement suffisant, savent comme nous que l'humanité a été guidée jusqu'ici par des croyances erronées, et que nous ne pouvons de longtemps posséder la vérité intégrale. Mais en même temps ils comprennent mieux que nous de quel immense intérêt il serait pour nous de reconnaître pendant l'incarnation l'importance du progrès moral, et de diriger enfin nos aspirations de ce côté. De là les efforts qu'un certain nombre d'entre eux ont fait depuis quarante ans pour se mettre en rapport avec nous, et nous donner de nouvelles lumières qui puissent nous aider à changer notre point de vue séculaire, où l'égoïsme prédomine. En travaillant pour nous, ils travaillaient aussi pour eux, puisqu'ils préparaient le terrain où l'évolution devait les ramener bientôt.

Etant donné que, sur la plupart des points, leurs connaissances ne

sont pas beaucoup plus étendues que les nôtres, ils ont fait connaître aux incarnés ayant compris les premiers l'importance de ces nouveaux phénomènes, les doctrines qu'ils avaient adoptées pour eux-mêmes, et qu'en conséquence ils croyaient également bonnes pour d'autres. Ce sont celles vulgarisées par Allan Kardec, et ce qui s'est passé depuis que le spiritisme est né semble montrer que, si l'on excepte quelques points sur lesquels Allan Kardec a volontairement évité de s'expliquer formellement, la doctrine exposée dans ses ouvrages est encore aujourd'hui celle qui réunit le plus grand nombre d'adhérents, incarnés et désincarnés, dans l'Europe et l'Amérique espagnole.

Il n'est pas démontré pour autant que ce soit celle qui s'approche le plus de la vérité, car nous savons par l'exemple de Galilée qu'un seul peut avoir raison contre tous. Mais c'est du moins, puisqu'elle a le nombre pour elle, celle qui paraît le plus en rapport avec le niveau actuel de notre humanité, et par suite celle qui rend le plus de services.

Pendant longtemps les systèmes dissidents, exposés par certains esprits, eurent en général peu d'importance et peu d'adhérents, si l'on excepte celui de J. B. Roustaing. Mais aujourd'hui ces systèmes semblent devenir plus nombreux, et quelques-uns sont développés par des Esprits d'une notable valeur. De plus, il y a chez les spirites plus de tendance que par le passé à chercher satisfaction à leurs aspirations en dehors des données primitives.

Les grandes différences existant dans le niveau intellectuel et moral des êtres formant la population incarnée d'une nation quelconque, ainsi que celle désincarnée qui l'entoure, me paraissent être la cause profonde de ce mouvement. J'ai rappelé dans la première partie de cette étude que les croyances et les doctrines ayant servi à guider l'humanité à travers les âges, se sont modifiées forcément au fur et à mesure de ses progrès. C'est une preuve irrécusable que les besoins diffèrent suivant les degrés du développement. Comment donc s'étonner de la variété des besoins et des aspirations à une époque comme la nôtre? Comment s'étonner que ce qui convient à l'un ne puisse convenir à tous? que le système que Pierre adopte d'emblée soit repoussé par Paul, et que ce dernier trouve satisfaction dans une autre conception?

Je conclus de ce qui précède que l'unité de doctrine est une chimère impossible à réaliser aujourd'hui, pour les mêmes raisons qui font qu'une seule croyance n'a pu suffire aux besoins intellectuels et moraux de l'humanité pendant les longs siècles écoulés depuis son enfance quasi-inconsciente.

Si mon point de vue est juste, comme je le crois, les divergences dont on se plaint sont dans la nature des choses. Elles sont même la condition

nécessaire d'une plus prompte vulgarisation du spiritisme. Autrement cette vulgarisation serait extrêmement lente, car elle ne pourrait réussir qu'au près des incarnés, en nombre relativement restreint, préparés par les circonstances particulières de leur développement à comprendre et accepter la seule conception générale née de l'observation des faits. Ce qui s'est passé jusqu'ici me semble confirmer cette manière de voir.

Ces bases étant posées, et étant admis que l'attention publique finit par se porter plus violemment que précédemment sur le spiritisme, la double hypothèse suivante me paraît pouvoir expliquer comment les divergences de doctrines et de systèmes se produisent :

Des chercheurs qui, sans repousser le spiritisme, ne trouvent pas satisfaction dans la doctrine Kardéciste, attirent à eux, par leurs études, des Esprits sympathiques à leurs idées qui leur formulent des systèmes plus en rapport avec leurs aspirations.

Et à l'inverse, dans d'autres cas, l'initiative vient de certains Esprits qui se sont tenus en dehors des doctrines généralement adoptées. Voyant avec regret l'éloignement pour le spiritisme de nombre d'incarnés qui ne sont pourtant retenus par aucun scrupule confessionnel, ils croient en trouver la raison dans les tendances religieuses des premiers enseignements, et alors ils cherchent à faire connaître, en s'adressant aux milieux dont ils espèrent le meilleur accueil, les conceptions différentes et à leurs yeux supérieures qui ont cours parmi eux. Libres penseurs eux-mêmes, ils tentent de faire accepter leurs idées par les libres penseurs incarnés.

Les purs Kardécistes *crient à l'obsession*, et pensent que ce sont des *Esprits trompeurs* qui exposent ces systèmes. C'est bientôt dit. Les prêtres catholiques aussi *attribuent au diable* ce qui ne leur convient pas.

Cependant l'obsession est fréquente, je suis loin de le nier, l'ayant éprouvé par moi-même. Lorsque cela arrive, l'Esprit peu avancé qui a entrepris une tâche au-dessus de ses forces est bientôt à bout de souffle. Quand il a développé, parfois avec un certain talent, quelques idées glanées de côté et et d'autre, il se trouve réduit à se répéter, montrant la pauvreté de son propre fonds, et ne tarde guère à se démasquer aux yeux d'un évocateur attentif.

Mais il arrive aussi que des Esprits d'une réelle valeur exposent dans certains milieux des systèmes parfaitement logiques et reposant sur des bases solides. Dira-t-on qu'il suffit pour les faire rejeter qu'ils s'éloignent du type adopté par le plus grand nombre? Ce serait à tort selon moi, puisque, nous le savons, toutes les conceptions en présence ne peuvent nous donner encore que des vérités relatives, impossibles à contrôler autrement que par l'affinité qu'elles ont avec nos tendances personnelles, et avec notre degré de

développement. Celles que l'on critique ont souvent autant de valeur que la plupart des systèmes religieux ou philosophiques ayant des adhérents dans le monde. Elles sont utiles à ceux qui les adoptent, parce qu'ils les trouvent supérieures à d'autres pour lesquelles ils n'éprouvent que de la répulsion. N'oublions pas que la vérité la plus utile n'est pas toujours *la plus vraie* Elle est pour chacun celle qui est assimilable par lui.

Je le crois donc, les Esprits d'une valeur incontestable, qui proposent des systèmes logiques qui s'éloignent du type primitif, font, dès lors qu'ils recrutent un certain nombre d'adhérents sincères, une œuvre utile, à une seule condition : c'est que leur conception sera capable de faire comprendre la loi du progrès indéfini par l'évolution, et la nécéssité pour être plus heureux de devenir meilleur, et de travailler sans cesse à saper en soi l'égoïsme pour lui substituer des sentiments fraternels et solidaires.

Si cette condition est remplie, et elle l'est pour tous les systèmes spirites que je connais, qu'importe que nous ayons le spiritisme des libres penseurs religieux, matérialistes, et même athées ; celui des républicains, des socialistes, des monarchistes ; celui même des catholiques ? Chacune de ces écoles donnera asile à des adhérents qui se tiendront à l'écart des autres et se livreront à des études qu'ils ne feraient pas autrement ; grâce à elles ils développeront leurs facultés, et s'ouvriront des horizons nouveaux favorables à leur progrès.

En outre ils auront un fonds commun : la croyance aux deux seuls points établis par des preuves positives, la survivance de l'âme et la communication entre les deux mondes ; la croyance aussi, pour la plupart, à la réincarnation. Ces croyances-là leur inspireront forcément à tous, plus ou moins vite, des sentiments de fraternité et de solidarité. Ils finiront par en comprendre la puissace pour le bonheur de l'humanité, et peu à peu les systèmes les plus près de la vérité absorberont les autres, au fur et à mesure des progrès de chacun.

Je résume ainsi qu'il suit cette longue étude :

En considérant le grand nombre de degrés divers d'avancement intellectuel et moral existant dans notre monde, je comprends que les mêmes doctrines ne peuvent pas être acceptées par tous. Dès lors il me paraît utile qu'il y ait plusieurs écoles, afin qu'il n'y ait pas de déshérités. Si je suis dans le vrai, elles se multiplieront encore, pour offrir à chacun, suivant sa tendance, la nourriture intellectuelle qui lui convient. Mais après ce mouvement de dispersion, de nouveaux progrès amèneront un mouvement de concentration, et l'on se rapprochera peu à peu de l'unité de doctrine, en même temps que de la vérité.

Si les choses doivent se passer ainsi, nous devons souhaiter que cette

évolution nécessaire soit acceptée par tous avec un esprit philosophique, et que les plus avancés donnent l'exemple d'une large tolérance, sentiment dont ne doivent jamais se départir des frères en marche vers le même idéal, bien que par des chemins différents. *Le congrès spirite de* 1889 *n'aura toute sa valeur qu'à ce prix.*

A. CARON.

DÉSINCARNATION DE SPIRITES ÉMINENTS

Nous recevons cette lettre de faire part : D. JOSE, M. FERNANDEZ CALAVIDA, fondateur, directeur et propriétaire de la *Revista de Estudios psicologicos* ; fondateur et président de la Société des amis de los pobres, de Barcelona ; fondateur de la Société de secours mutuels sur l'invocation de Jésus de Nazareth ; membre honoraire de diverses académies scientifiques espagnoles et étrangères ; Président honoraire du premier Congrès spirite international et de sa commission exécutive permanente ; infatigable propagateur du spiritisme en Espagne ; né le 19 mars 1879, est revenu à la vie spirituelle le 1er décembre 1888 ; l'enterrement de son corps matériel s'est fait le 2 décembre au cimetière civil de Barcelone, Espagne — au nom de sa famille — de la rédaction de la Revista de estudios psicologicos, — du vicomte de Torres Solanot — du centre spirite Barcelonais et de tous les spirites de langue espagnole qui avaient appris à l'aimer et à l'estimer.

Une bonne pensée à ce rude défenseur de la cause, considéré comme l'Allan Kardec de toutes les Espagnes.

Notre ami, le professeur *José Nicolau* de l'académie de peinture à Barcelone, nous parle en termes émus de son ami et maître, Don José de Fernandez.

Un autre professeur distingué de Barcelone, un savant, l'un des grands poètes de l'Espagne, auteur du célèbre ouvrage en deux volumes *Mallorca Catalana*, poëme épique, historique et spirite, M. *Damaso Calvet* écrit ce qui suit sur son ami et maître José de Fernandez :

« Messager de tristes nouvelles, je vous annonce la désincarnation de notre ami et cher maître M. Joseph Marie Fernandez Calavida ; au cimetière civil on a découvert la bière ; les neveux de M. Fernandez et M. Torres Solanot présidaient la triste cérémonie, il y avait une suite nombreuse. Mme *Amalia Domingo y Soler* a lu une poésie touchante, pleine de sentiments ; MM. *Casanovas* et *Torres Salanot* ont, avec elle, rappelé les qualités morales et intellectuelles de ce vaillant et modeste propagateur du spiritisme, toute sa vie de travail, d'abnégation, de charité, ses qualités d'apôtre, les connaissances spirites si élevées et si rationnelles du Kardec espagnol.

« On a émis cette idée de lui ériger un panthéon,en attendant qu'on puisse élever un monument public à sa mémoire.

« J'ai rappelé à Mme Amalia,de ne pas omettre,en écrivant sa biographie, dans son journal *La luz de porvenir*, que, grâce à son amitié et à ses conseils, le général *Cabrera* ne prit aucune part à la dernière guerre des Carlistes, et que ses partisans et ses amis restèrent à leur logis, pour ne pas apporter leur contingent si important à la lutte fratricide.

« Les journaux libéraux de Barcelone ont consacré de pieux souvenirs à sa mémoire, car il était loyal et fut un beau caractère.

« Le cadavre de notre ami et maître avait la tranquillité sereine d'un homme de bien, preuve que son dégagement s'est fait sans efforts et sans lutte.

« J'espère et je crois que M. Torres Salanot, dirigera la revue fondée par Fernandez et que les conseils de ce dernier et ceux d'Allan Kardec ne lui feront pas défaut. » DÁMASO CALVET.

Dernièrement, à Barcelone, Jose Fernandez, courbé par le mal, presque haletant, nous embrassait et disait : « Cher Leymarie, je ne vous reverrai plus ! le Congrès, réussi au-delà de mes vœux, a terminé ma carrière de vieux lutteur libéral et spirite, il l'a couronnée ; grâces en soient rendues à la raison éternelle. Bon souvenir à nos amis de France, les fidèles serviteurs de la Cause, et salut affectueux à M. Delanne qui est venu m'embrasser ici. Dites bien que les spirites doivent être unis comme les cinq doigts de la même main, et toujours se respecter et s'aimer ; celui qui oublie la charité n'est pas spirite, ni élève d'Allan Kardec, notre Maître à tous. »

Nous ne reverrons pas le visage matériel de ce si honnête homme, mais nous nous rappellerons toujours le rayonnement de ses yeux paternels, son accueil, celui de Mme sa belle-sœur et de sa gracieuse nièce que nous saluons fraternellement. Avec le bon docteur Jean Durand, comme elles vont trouver la maison vide ! !. Dans l'erraticité nous nous retrouverons tous pour nous préparer au bon et utile travail de l'avenir.

Et maintenant : *Laboremus.*

M. JULES-NESTOR-ANATOLE LEVENT s'est dégagé de la matière le 28 novembre 1888, dans sa 65e année ; les spirites de la première heure se rappellent tous l'ancien vice-président de la *Société parisienne des études spirites* fondée par Allan Kardec, rue Sainte-Anne, son énergie, sa droiture remarquable, l'ardeur rationnelle de ses convictions spirites, sa rude et honnête franchise.

Allan Kardec le considérait comme un ami des plus sérieux, comme un homme de bon conseil ; il y eut entre eux l'intimité la plus grande et la

plus vraie, car elle reposait sur l'estime réciproque. A l'inauguration du Dolmen, M. Levent prononça un discours dont voici un passage : « La présence, en ces lieux funèbres, de vos amis sincères et fidèles, réunis par votre courageuse compagne et groupés autour de ce tombeau, vous prouve, cher maître et ami, que votre souvenir est vivant dans nos cœurs, que nous nous efforcerons, dans la mesure de nos forces, de continuer l'œuvre à laquelle vous avez consacré votre dernière existence ; non seulement nous chercherons à répandre la lumière, mais nous propagerons la doctrine spirite par la parole et par nos actes. »

En effet, M. Levent a toujours affirmé ses croyances partout où il s'est trouvé, et il le faisait avec cette conviction inébranlable qui impose le silence à l'adversaire ; Mme Levent partage ses croyances, et, nous l'espérons, son fidèle compagnon viendra la consoler, l'encourager en lui prouvant sa présence.

Nous avons perdu un ami fidèle, qui était la loyauté même, qui pratiquait la charité sans ostentation, comme les cœurs bienfaisants le savent faire, qui nous encourageait lorsque l'injustice s'acharnait après nous.

Homme de bien, réveille-toi et avec les spirites qui t'ont précédé, viens revivre pour continuer l'œuvre commencée ; elle a besoin de travailleurs tels que toi, pleins de franchise et de haute loyauté, d'esprit de sagesse et de justice.

Oui M. Levent fut le fils de ses œuvres ; il était devenu l'un des notables négociants de Paris après un labeur continu, et chacun reconnaissait en lui une intelligence remarquable, lucide et saine.

Il a laissé la plus noble des traditions à ses deux fils, et l'amitié qui les a toujours liés ensemble, de cœur et d'âme, pendant la vie de leur père bien-aimé, se continuera pour le bien de leur excellente mère, pour sa quiétude sur laquelle notre ami regretté a tant veillé.

M. LOUIS-HENRI-ETIENNE-ERNEST PELON, avocat, est décédé à Pont-de-Montvert, âgé de 80 ans ; spirite éclairé, lutteur dévoué et sage, il a répandu autour de lui de bonnes semences, indiquant à tous que le spiritisme était la seule voie pour aller au bien et pour se régénérer en compagnie de tous les éprouvés.

Souvenir fraternel à Mme Pelon, si respectable, et à sa famille. Ce sont tous des gens de bien.

LETTRE DE M. VICTORIEN SARDOU

Tiré du journal le *Gaulois* du 4 décembre.

Nous devons à l'obligeance de M. Baschet, directeur de la *Revue illustrée*, qui s'est fait une place si importante dans la presse littéraire et artistique, communication d'une lettre de M. Victorien Sardou de l'Académie française à M. Yveling Ram-Baud, qui paraîtra dans le numéro de Noël de cette revue. M. Ram-Baud a publié, dans la *Revue illustrée*, des études sur « la force psychique ».

« *Mon cher Ram-Bauld* : Il y a quarante ans que j'observe, en curieux, les phénomènes qui, sous les noms de magnétisme, somnambulisme, extase, seconde vue, etc., étaient, dans ma jeunesse, la risée des savants. Quand je me hasardais à leur faire part de quelque expérience, où mon scepticisme avait dû se rendre à l'évidence : quel accueil, et quelle gaieté ! — j'entends encore le rire d'un vieux docteur de mes amis, à qui je parlais de certaine fille que des passes magnétiques mettaient en état de catalepsie. Un coup de feu partait subitement à son oreille; un fer rouge effleurait sa nuque. — Elle ne bronchait pas ! « Bast ! me répondait le bonhomme, les femmes sont si trompeuses !... »

« Or, voici que tous les faits niés alors de parti pris sont aujourd'hui acceptés, affirmés par les mêmes gens qui les traitaient de jongleries. Il n'est pas de jour où quelque jeune savant ne me révèle des nouveautés que je connaissais avant qu'il fût né. Je n'y vois rien de changé que le nom : ce n'est plus le *magnétisme* — vous pensez bien que ce mot sonnait mal aux oreilles de ceux qui l'avaient tant ridiculisé — c'est l'*hypnotisme*, la *suggestion* : désignations qui ont meilleure grâce. En les adoptant, on donne à entendre que le *magnétisme* n'était réellement qu'une duperie, dont on a fait bonne justice, et que la science officielle mérite doublement notre reconnaissance. Elle nous en a délivrés, et nous a dotés, en échange, d'une vérité scientifique : l'*hypnotisme*, — qui, d'ailleurs, est exactement la même chose.

« Je citais, un jour — je parle de loin — à un fort habile chirurgien ce fait, aujourd'hui bien connu, de l'insensibilité produite chez certains sujets, en les obligeant à regarder fixement un petit miroir ou quelque objet brillant, de façon à provoquer le strabisme. Cette révélation fut accueillie comme elle le méritait, par de bons éclats de rire et quelques fines plaisanteries sur mon « miroir magique ». — Des années se passent : le même homme vient un matin déjeuner chez moi, et s'excuse d'être en retard. Il a dû arracher une dent à une jeune fille très nerveuse et très craintive. « Et j'ai, dit-il, tenté sur elle une expérience nouvelle et fort curieuse. A l'aide d'un petit miroir métallique, je l'ai si bien endormie, que j'ai pu extraire la

dent sans qu'elle s'en doutât. » — Ici je me récrie : Pardon ! mais c'est moi qui, le premier, vous ai signalé le fait, et vous vous en êtes bien moqué ! » — Désarçonné tout d'abord, mon homme a vite fait de se remettre en selle. « Bon ! me dit-il, vous me parliez magie ; mais ceci est de l'hypnotisme ! »

« Toute la science officielle a traité nos pauvres vérités méconnues de cette façon-là. — Après les avoir bien bafouées, elle se les est appropriées ; mais elle a eu soin de changer les étiquettes.

« Enfin, quel que soit leur nom, les voilà dans la place. Et puisque nos savants ont fini par découvrir à la Salpêtrière ce que tout Paris a pu voir, sous Louis XV, au cimetière Saint-Médard, il y a lieu d'espérer qu'elle daignera s'occuper un jour de ce spiritisme qu'elle croit mort de ses dédains et qui n'a *jamais eté plus vivace.* Elle n'aura plus, ensuite, qu'à lui imposer un autre nom, pour s'attribuer le mérite de l'avoir découvert, après tout le monde.

« Seulement, ce sera long ! — Le spiritisme a d'autres ennemis à combattre que ce mauvais vouloir.

« Il a d'abord contre lui les expériences de salon, détestable moyen d'investigation, bon tout au plus à confirmer les sceptiques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mystifications, et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises.

« Il a, de plus, à lutter contre les charlatans qui font du spiritisme à la Robert-Houdin, et contre les demi-charlatans, qui, doués de facultés médianimiques véritables, ne savent pas s'en contenter et, par vanité ou par intérêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.

« Mais il a surtout à vaincre deux grands obstacles : l'indifférence d'une génération tout à ses plaisirs et à ses intérêts matériels, et cette défaillance des caractères, chaque jour plus manifeste, dans un pays où personne n'a plus le courage de son opinion, mais se préoccupe surtout de celle dn voisin, et ne se permet d'en adopter une que lorsqu'il lui est bien prouvé qu'elle est celle de tout le monde.

« En toute matière, art, lettres, politique, sciences, etc., ce que l'on redoute le plus, c'est de passer pour un naïf, qui croit à quelque chose, ou pour un enthousiaste, qui ne s'y connaît pas, puisqu'il admire ! — L'homme le plus sincèrement ému par une belle parole, une belle œuvre, une belle action, s'il voit quelque sceptique esquisser un sourire, n'a rien de plus pressé que de railler ce qu'il allait applaudir ; pour établir qu'il n'est pas plus « gobeur » qu'un autre, et qu'il est un juge très éclairé, puisqu'il n'y a pas moyen de le satisfaire.

« Comment des gens si soucieux de l'opinion d'autrui — fussent-ils d'ailleurs convaincus de la réalité des manifestations spirites, par les preuves

les plus décisives, comment oseraient-ils l'avouer en public, confesser leur foi, et dans ce siècle de lumières, après Voltaire!... ô Prudhomme!... braver ton indignation et la terrible apostrophe que tu me cornes aux oreilles depuis si longtemps : « Alors, monsieur, vous admettez donc le surnaturel? »

« Non, Prudhomme, non! je n'admets pas le surnaturel. — Dès qu'un fait se produit; ce n'est que par l'effet d'une loi de la nature. — Il est donc naturel! — Et le nier *à priori*, sans examen, sous prétexte que la loi productrice n'existe pas, parce qu'elle est inconnue; contester la réalité du fait, parce qu'il ne rentre pas dans l'ordre des faits établis et des lois constatées, c'est l'erreur d'un esprit mal équilibré qui croit connaître toutes les lois de la nature. — Si quelque savant a cette prétention-là, c'est un pauvre homme!

« Mais où je l'attends, c'est à l'examen sérieux des faits, quand il sera forcé d'y venir. Je lui promets quelques surprises. »

Mille amitiés, V. SARDOU.

CROYANCES NOUVELLES

Tiré du journal le *Soir*, 27 novembre 1888, à Bruxelles.

A notre époque sceptique où les choses jadis vénérées se délabrent parmi l'indifférence augmentante, où l'attention se tourne, de plus en plus rebelle à l'idée pure, vers les redoutables problèmes matériels de l'existence, il est certainement curieux de constater l'avènement d'un culte né d'hier. Sans être le schisme d'aucune Eglise établie, il n'en constitue pas moins une véritable religion ayant sa foi, ses dogmes, ses prophètes, ses thaumaturges, ses miracles, ses rites, sa propagande. Cette religion n'a pas quarante ans d'existence, et ses adeptes se comptent par millions, principalement en Angleterre et en Amérique, et des conversions ont lieu chaque jour à l'édification des fidèles et à l'étonnement de l'observateur. Chacun entend que l'on veut ici désigner le *modern spiritualism*, c'est-à-dire le spiritisme de notre continent. Il n'est personne qui n'ait ouï parler des spirites, mais très peu savent à quel point le *modern spiritualism* a fait tache d'huile. La statistique actuelle des cultes le compte au quatrième ou cinquième rang, selon les pays. Beaucoup de cerveaux, séduits par ce mysticisme simple à portée de tous, s'abandonnent à sa révélation. En Belgique les spirites abondent déjà, leur nombre grandit sans que pourtant le gros public connaisse bien exactement ce qu'ils prêchent.

Ces réflexions sont suggérées par une publication spirite paraissant à longs intervalles, et bizarre à plus d'un point de vue. C'est un journal, grand format, imprimé à Lyon et portant en chef :



LA COMMUNICATION ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS

NEUVIÈME ANNÉE

Journal distribué gratuitement le 1er novembre aux portes des cimetières de : Alger, Marseille, Grenoble. St-Etienne, Tours, Reims, Troyes, Lyon, Paris, Bruxelles, Châlons, Sedan, le Mans, Lille, Gand, Tournai, Charleroi.

L'épilogue est d'Allan Kardec, le Mahomet du spiritisme :

Les âmes de ceux qui sont morts peuvent elles se communiquer (?) aux vivants? — Le spiritisme prouve l'affirmative par des faits matériels.

Le corps du journal se compose de théories sur les tables tournantes et les tables parlantes, les médiums écrivains, les apparitions, de réfutations dédiées « aux négateurs de la réincarnation des âmes », d'anecdotes diverses, et d'une chronique de Hugues-le-Roux... prise dans la collection du *Temps*. Parmi les passages intéressants, une tirade à propos de la correspondance de Flaubert. Celui-ci, à neuf ans, en 1831, parle des romans « qu'il a dans la tête ». Et le spirite en infère que c'est « un souvenir qui lui vient de la vocation qu'il a choisie à l'état d'esprit avant de se réincarner (*sic*) ».

Lorsqu'on recherche, au cours des années, les faits sur lesquels s'est établie la religion spirite, on trouve que sa phase d'incubation est comprise entre 1847 et 1850. La croyance nouvelle a d'ailleurs ses historiens spéciaux, très consciencieux dans le détail. Il faut citer l'*History of modern americain spiritualism*. Son auteur, Mme Emma Harding, parle souvent en qualité de témoin oculaire. Des montagnes de volumes ont été d'ailleurs entassées sur le sujet, depuis Agénor de Gasparin et Allan Kardec jusqu'à Zoellner et William Crookes. Mais, pour donner un aperçu quelque peu général, il faut remonter aux *Knockings* (esprits frappeurs) et aux tables tournantes, avant de parler des médiums, des apparitions et du spiritisme proprement dit. (Ici vient l'histoire du spiritisme, trop connue pour la donner ici).

Beaucoup d'hypothèses ont été émises, parmi lesquelles la plus simple est celle qui attribue la rotation des tables à des mouvements musculaires réflexes des opérateurs, c'est-à-dire à une pousséeinconsciente. Ce qu'il y a d'indubitable — l'épreuve en est facile à tous — c'est que les tables tournent sans cause apparente. L'hypothèse des mouvements réflexes est du reste difficile à justifier dans certains détails.

Parmi les choses dites par les tables, au moyen de coups frappés en nombre conventionnel, il en est de fort singulières. Pour citer un seul exemple, on peut mentionner un groupe d'expérimentateurs qui demandaient à leur table des définitions en douze mots. Le résultat qu'ils obtinrent fut extraordinaire. « Je défie, écrit M. Eugène Nus, toutes les académies itteraires et savantes réunies de formuler brusquement, sans préparation,

des définitions circonscrites en douze mots, aussi nettes, aussi complètes que celles que nous donne la table. » La définition du *bonheur* fut : *Union de l'être avec la cause, de l'homme avec sa destinée actuelle.* Et celle de l'*esprit*, vraiment fort juste : *Luxe de la pensée, coquetterie harmonieuse des rapports des comparaisons des analogies.* On alla même jusqu'à faire dicter aux tables de la musique, et elles donnèrent des thèmes fort simples, qui ne manquent point de qualités d'harmonie, et dont s'occupèrent Delphine Gay de Girardin et Félicien David.

Mais les spirites abandonnèrent bientôt les tables, qu'ils estimaient un moyen de communication trop lent avec l'outre-tombe. Alors s'inaugura le règne des médiums. Les médiums sont, comme le dit leur revue, des personnes privilégiées qui servent *d'intermédiaire* entre l'humanité et les « âmes désincarnées ». Les médiums obtiennent toutes sortes de manifestations contraires aux lois physiques, et absolument stupéfiantes pour le profane, d'autres faits récents plus curieux encore semblent mieux contrôlés. Ce sont les recherches de William Crookes, membre de l'Académie de Londres, « découvreur » du thallium et auteur de la théorie physique du quatrième état de la matière. Lorsqu'on parcourt l'ouvrage où cet incontestable savant narre ses expériences (*Recherches sur le spiritualisme*), on croit entrer dans le songe, ou bien l'on se demande si l'auteur n'a pas voulu voir « jusqu'où pourrait aller, sur la foi d'un homme de science et d'un nom respecté, la crédulité des badauds du dix-neuvième siècle ». M. Crookes a travaillé pendant quatre ans avec Home, Kate Fox, miss Florence Cook. Il a constaté « l'altération du poids du corps, les mouvements de corps pesants sans contact, des apparitions lumineuses, des formes de mains et de fantômes ».

« Une main lumineuse, écrit-il très sérieusement, descendit du plafond de la chambre, et, après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement, rejeta le crayon et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes.

« Sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai vu un corps solide, lumineux par lui-même, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever par moments jusqu'au plafond et descendre doucement sur le parquet. Cet objet fut visible pendant plus de dix minutes, etc., etc. — M'étant assuré de ces faits, conclut M. Crookes, ce serait une lâcheté morale de leur refuser mon témoignage... »

Il y a mille récits pareils dans le livre de M. Crookes, mais rien ne vaut en ce genre l'histoire invraisemblable de Katie King. Katie King est une ombre, un esprit, un fantôme, comme on voudra. Evoquée par le médium Florence Cook, elle apparaît pendant trois années presque quotidiennement à M. Crookes, à ses collègues, à ses amis, raconte sa vie — son incarnation

précédente, dirait un spirite — et M. Crookes *se photographie côte à côte avec le médium*, afin qu'on ne puisse soupçonner une hallucination. Ceci, n'est-ce pas, laisse loin en arrière toutes les histoires de revenants du vieux temps. Des exemplaires de cette photographie ont circulé. Nous en avons trouvé une reproduction dans l'ouvrage de M. Gibier, où les recherches de William Crookes sont longuement discutées.

Le spiritisme comme on voit a fait du chemin depuis les *Knockings* d'Hydesville et de Rochester. Et quelle que soit la valeur de tous ces faits, il faut les connaître pour ne pas ignorer son temps, et pour bien comprendre cette tendance de la substance humaine vers l'absolu, qui a deux mobiles : l'attrait du mystère, la haine et la douleur du réel. ALCESTE.

Note de L. R. : Bravo Alceste, vous êtes sur la voie véritable des grandes vérités; cherchez et vous trouverez.

Sous ce titre : BAVARDAGE. *Le Mot d'ordre* du 25 octobre, dit :

Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète, à moins que ce ne soit Jésus ou que, dans les temps passés, ç'ait été Confucius ou un autre. Eh bien, il faut changer tout cela, Voici venir ou plutôt revenir une religion vieille de cinquante mille ans et qui fait son apparition dans notre bonne ville. Il s'agit tout simplement du bouddhisme qui pousse sa pointe chez nous. Arrière Christ, Mahomet ou les autres. Place à Parabrahm, le Dieu vrai, qui est à la fois Un et Tout, qui est et qui n'est pas, qui agit et qui n'agit pas, fini et infini, présent et absent, en un mot, Parabrahm dont les prêtres — des Mahatmas — vivent, pas en garni, sur les cimes de l'Himalaya.

Je ris, et au fond c'est très sérieux. J'ai sous les yeux le moniteur de Parabrahm, qui a pour titre l'*Initiation*, une très jolie brochure de cent pages et dans laquelle sont agités les plus gros problèmes qui aient jamais troublé la curiosité humaine. Un groupe nombreux s'est constitué à Paris pour réaliser ce que j'ai bien souvent demandé ici-même, l'étude sérieuse, approfondie de l'invisible, en dehors de toute coterie de secte ou d'Académie. Et ce groupe est composé de jeunes, ardents aux recherches, ayant cet immense mérite de ne reculer devant aucune des barrières élevées par l'ignorance ou les superstitions. C'est toute une innovation des études psychologiques, la destinée de l'homme, et dans son principe et dans sa fin — dans son retour au grand Tout — analysé au criterium de la science seule. On reste stupéfait de l'ignorance crasse dans laquelle nous ont plongés les exploiteurs de religions occidentales. On sent poindre quelque chose d'inconnu, on voit se dérouler des horizons sans fin où la pensée trouve des aliments nouveaux, on a la compréhension d'une

morale vraie, profonde, embrassant non point l'humanité seule, mais tous les mondes, formant le sublime concert de l'harmonie universelle.

Je ne suis ni bouddhiste, ni parabrahmiste, mais je n'admets aucune limite à la conception intellectuelle, et je recommande à ceux de mes lecteurs que préoccupent les grandes questions du passé et de l'avenir de l'humanité de lire l'*Initiation*. Ils y trouveront la vraie révélation, celle qui n'exige pas la foi aveugle, mais qui appelle à son aide toutes les facultés et toutes les bonnes volontés. Dire : je crois! est niais. Dire : je sais! est superbe. Que les curieux d'en savoir plus long s'adressent à maître Papus, le magicien de ces merveilles, qui demeure non sur l'Himalaya, mais à la librairie Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts. Et que Parabrahm vous protège!

Un Parisien.

LES SPIRITES

Un vieux cliché des officines catholiques, a été réédité le 21 novembre 1888 par un journal religieux de Reims, avec le titre ci-dessus ; l'*Union spirite de Reims* a causé cette agitation malsaine pour les partisans de la *Croix*.

La bile un peu âcre des bonnes et saintes gens a dû être secouée, semble-t-il !

Le spiritisme définitivement enterré par l'église sortirait de son suaire à l'âge de 40 ans et causerait ce déluge d'encre ! Pourquoi donc vous occuper des morts, Messieurs les sacristains, si vous nous refusez le droit de nous mettre en rapport avec eux ?

Il est vrai, votre religion du Dieu personnel, du Dieu de la grâce et de la foi absolue et sans contrôle, s'est tellement modifiée avec le célibat du prêtre, l'infaillibilité, l'immaculée conception, le sacré-cœur de Jésus et Notre-Dame de Lourdes, que les premiers chrétiens, s'ils revivaient (et ils revivent le spiritisme le prouve par A plus B), renieraient l'œuvre catholique actuelle, hybride et fantasque.

Si vous êtes les partisans de la vérité, au lieu de conspuer les spirites à l'aide de banalités misérables, désignez les œuvres d'Allan Kardec à vos lecteurs. Celles de E. Nus, de E. Bonnemère, de W. Crookes, de Tournier, de Gibier, etc., devront suivre cette première lecture et laissez-les maîtres de juger de quel côté se trouve cette vérité.

Donnerez-vous cette indication, ou plutôt ce sage conseil à vos lecteurs? Nous vous attendons là pour vous prendre au sérieux.

Les bigots, les béats qui ont la foi sans contrôle, sauraient enfin ce que

c'est que la justice divine, le libre arbitre, la vie de l'âme, son immortalité et ses progrès successifs à l'aide des réincarnations ; ils seraient convaincus que le bien et le mal sont le fait de l'homme, et que, lui seul, prépare librement son présent et son devenir.

Allons, un bon mouvement Messieurs de la *Croix* ; en même temps ne soyons point juge et partie, selon votre antique et déplorable habitude.

VOICI L'ARTICLE : « On s'étonne que la *Croix* ait gardé le silence sur l'*Union spirite* de Reims qui, en ces derniers temps, a « fait feu des quatre pieds » pour recruter de nouveaux adhérents.

« Nous savions en effet que le 1er novembre dernier, non seulement à Reims, mais à Châlons, Sedan, etc., on avait distribué à la porte des cimetières de nombreux journaux de propagande publiés sous le patronage de cette société. Plusieurs de nos abonnés avaient même pris soin de nous les envoyer pour attirer notre attention sur ces — fort peu intéressantes — publications.

« Nous n'avons rien dit jusqu'ici parce que cette question, pour être sérieusement traitée, exigerait une série d'articles que ne comporte pas notre journal. Nous ne refusons pas cependant de répondre aux questions qu'on nous adresse à ce sujet.

« Le *spiritisme*, qui s'appelle orgueilleusement *la religion de l'avenir* (!), est une doctrine éclose sous l'influence de ces phénomènes étranges (renouvelés de la magie ancienne), qui ont pris dans notre siècle les noms de *magnétisme*, *tables tournantes et parlantes*, *esprits frappeurs*, *évocation des morts*, etc., etc.

« Les *spirites* enseignent qu'il existe entre les vivants et les morts une communicatlon constante qui nous permet de les interroger et de connaître ainsi les choses de l'autre monde.

« C'est avec des révélations de ce genre qu'on a fondé cette religion qu'on nous donne comme fraîchement tombée du ciel.

« Pour les spirites, il n'y a ni ciel ni enfer, mais ils croient à Dieu et à l'immortalité de l'âme. D'après eux, l'âme après la mort erre un certain temps dans l'espace, jusqu'au jour où elle mérite de recommencer son existence ; alors, l'âme entre dans un corps où elle est plus ou moins bien selon qu'elle a bien ou mal vécu, etc.

« Est-il besoin de dire que le *spiritisme* a pour but principal, comme toutes les sectes, de combattre le catholicisme.

« La *religion de l'avenir* est en effet une *religion* (!) fort commode et qui ne s'accommoderait guère de l'Evangile. Elle ne veut ni prêtre, ni pape, ni confession, ni dogme ; et la morale qu'elle admet, n'ayant aucune sanction sérieuse, laisse l'homme à la merci des passions les plus honteuses.



« Avec cette *religion*, la famille est détruite par le seul fait de la renaissance perpétuelle des mêmes âmes. C'est peut-être l'âme de Judas ou de Robespierre que vous embrassez dans votre frère ! Quelle affreuse pensée ! et cependant, d'après les spirites, c'est possible.

« Enfin, on saura ce que vaut cette *religion de l'avenir*, lorsque nous aurons dit que souvent elle fait perdre la raison.

« On constate aux Etats-Unis que le spiritisme est pour *un sixième* dans les cas de suicide et de folie :

« Est-il vrai, nous demande-t-on encore, que les vivants puissent interroger les morts et en obtenir des réponses ? »

« Il est incontestable que, de tout temps, les vivants, préoccupés de savoir ce qui se passait au-delà de la tombe, ont eu recours à *l'évocation des morts*. Chez les Juifs, il y avait des *médiums* que l'on consultait et des hommes qui demandaient aux morts de les instruire des mystères d'outre-tombe. Le législateur hébreu dut interdire ces pratiques superstitieuses, déclarant que toutes ces choses étaient en abomination devant Dieu et passibles des peines les plus sévères.

« De nos jours, il y a quarante ans surtout, les Américains, et après eux les Parisiens, initiés à ces consultations mystérieuses, se passionnèrent pour ces phénomènes merveilleux qui eurent alors un grand retentissement.

« L'Eglise intervint pour condamner ces pratiques qu'elle déclara dangereuses et illicites.

« A partir de ce moment, l'engouement pour les tables tournantes diminua et les catholiques cessèrent d'y recourir. Avant que l'Eglise eût porté cette défense, nous avons pu assister à plusieurs séances, car alors elles étaient fort communes, même dans les plus humbles villages. Eh bien ! les réponses obtenues par les *médiums* ont été exactes en quelques points, mais presque toujours *absurdes*, *contradictoires*, *ridicules*, souvent *grossières*.

« Aussi ne sommes-nous pas surpris d'entendre Allan Kardec, le grand pontife du spiritisme, avouer que « *la rouerie des esprits mystificateurs* dépasse quelquefois tout ce qu'on peut imaginer » (Livre des *Médiums*, p. 427).

« Or, qu'est-ce que ces *esprits mystificateurs*, sinon, comme l'enseigne l'Eglise, les démons, ces esprits mauvais et intelligents qui se jouent de la crédulité humaine en se substituant aux morts qu'on prétend évoquer ?

« On pourrait donc appeler le spiritisme *la religion des mystifiés*.

« *Les mystifiés !* c'est bien le nom que méritent ces hommes qui, hier, refusaient d'ajouter foi aux enseignements du catholicisme et qui aujourd'hui croient à toutes les « roueries » des esprits !

« *Mystifiés*, oui vraiment, vous l'êtes, Messieurs les spirites, qui repous-

sez la doctrine de Jésus-Christ pour croire à la parole d'une table qui danse ou d'un *médium* qui sommeille.

« *Mystifiés*, oui, et bien mystifiés, ces pauvres ouvriers qui chaque mois s'en vont porter 25 centimes à la caisse de l'Union, pour avoir l'honneur d'être enterres *spiritement !* et « *gratuitement !* »

« Le bon sens populaire fera justice des absurdités de l'*Union spirite*, qui ne se recrutera jamais que parmi les *naïfs* ; et quant à nous, fidèles à la religion de nos pères, nous continuerons à la pratiquer, et nous resterons catholiques. » X. Y. Z.

« PICKMAN EST FOU : Les Rémois et les Sparnaciens n'ont pas oublié Pickman, le célèbre *liseur de pensées*, qui, il y a quelques semaines, a donné dans ces deux villes plusieurs séances d'hypnotisme.

« Nous avons blâmé à ce moment ces exhibitions malsaines auxquelles on invite la foule, parce que, disions-nous, « l'hypnotisme entraîne après lui les plus graves désordres. »

« Les faits viennent malheureusement de justifier nos prévisions.

« On assure que l'illustre magnétiseur est devenu fou et vient d'être enfermé dans une maison de santé.

« Avis aux spirites. » *Tiré de la Croix.*

Il en est de *Pickman* comme des spiritualistes des Etats-Unis devenus fous, 1 sur 6 ! Pures inventions de ces Messieurs de *la Croix*. Pickman est à Nantes, on ne peut mieux portant, plus sain d'esprit que M. X. Y. Z., le folliculaire du journal rémois. Si M. X. Y. Z. le veut, nous lui donnerons un document authentique, publié par un docteur anglais ami de la vérité, lequel ayant été, il y a quelques années, aux Etats-Unis pour faire une enquête sur les soi-disant cas de folie spiritualiste, put, à l'aide des directeurs de maisons d'aliénés, établir que, sur *mille aliénés*, la plupart l'étaient par folie religieuse, protestante et catholique ; un cas seulement était attribué au spiritualisme, et fallait-il encore le prouver.

Cela ne peut être autrement; tout spiritualiste ou spirite est libre chercheur, ami du contrôle continuel et ne croit qu'à ce qui est saisissable à l'aide des sens et de la raison.

M. X. Y. Z., veut-il publier ce document in-extenso?

Vous n'aimez pas l'hypnotisme, cela se conçoit, car il conduit au spiritisme ; un livre qui est sous presse, avec ce titre : *Quelques essais de mediumnité hypnotique*, par les docteurs *F. Rossi-Pagnoni et L. Moroni*, le prouve surabondamment ; les expériences suivies de ces Messieurs, l'ont été dans cette intention, de prouver au célèbre docteur *Lombrosio* que l'hypnotisme au lieu d'être *la fin du spiritisme* en était la *consécration absolue*. Les jésuites de tous les pays obéissant au mot d'ordre

parti de Rome, déclarent fous, à priori, les hypnotiseurs et les spirites et d'après un seul, X. Y. Z. jugez de tous les autres.

Ab uno disce omnes.

Spirites de Reims, agents de propagation loyale et libre, l'avenir vous appartient. (*Union spirite de Reims.*)

LE MAGNÉTISME ET LE SPIRITISME SONT UN

Monsieur l'administrateur, 3 *décembre* 1888 : En voulant faire des expériences magnétiques, me voilà tombé en plein spiritisme, à ce que je crois du moins. Du reste, à mes yeux, magnétisme et spiritisme c'est tout un, c'est-à-dire une seule et même chose sous deux noms différents.

Vous avez bien voulu relater mes expériences sur de l'eau contenue dans une cuvette que des sensitifs font rider et bouillonner, soit en tenant leurs mains au-dessus de la surface, soit en se tenant tout simplement autour d'un guéridon sur le plateau duquel la cuvette est posée. Vous avez relaté également le déplacement d'un porte-plume et d'un fort bouchon de liège que la présence de mes sensitifs suffit à faire mouvoir à distance et sans contact. Ces phénomènes pouvaient à la rigueur être considérés comme ne dépassant pas les frontières du magnétisme, maintenant je crois que la frontière est franchie et que j'ai fait irruption sur le domaine du spiritisme. L'eau, le porte-plume et le bouchon de liège obéissent au commandement. Quand l'eau bouillonne je lui dis : « Plus fort ! » Le bouillonnement s'accentue vigoureusement. Je lui dis encore : « Vite, vite ! » Les flots, cela peut s'appeler des flots, se précipitent. J'ordonne à l'eau d'arrêter son mouvement. Le bouillonnement diminue très sensiblement et s'arrête. L'eau est en plein calme, je lui commande d'entrer en agitation : Elle s'agite et bouillonne. Je lui répète : « Plus fort. » Le bouillonnement augmente. Je dis « doucement, doucement ! » Le bouillonnement diminue ; pendant toute la durée de l'expérience. *l'eau obéit à mon commandement.*

Quant au porte-plume, voici comment il se comporte. Il est placé au milieu du plateau. Je lui dis impérativement ! « Tourne ! » Il fait un tour sur lui-même. Je lui commande de courir, il court d'un bout à l'autre du guéridon. Quand je lui ordonne de s'arrêter, il s'arrête soudain. Le bouchon de liège agit de même ou plutôt il surpasse encore en vitalité et en mouvement le porte-plume qui, cependant, montre une très grande activité. Le bouchon court à droite, à gauche, comme un insensé et très souvent saute par-dessus le bord du plateau qui est en saillie. Le porte-plume et le bouchon qui servent tous les jours à mes expériences sont imprégnés par le fluide vital qui se dégage du corps des sensitifs où il est en excès, et

lorsqu'ils sont saturés de fluide ils sont comme si on leur avait insufflé la vie, obéissent à la parole.

Voici une autre expérience toute nouvelle que j'ai faite et qui est, celle-là, du ressort de la pure physique. Je place sur mon guéridon une pendule électrique. Je dis à un de mes sensitifs d'approcher sa main de la balle de sureau suspendue par un fil de soie, et cette balle est attirée, absolument comme si on approchait d'elle un bâton de gomme-laque préalablement frotté avec une peau de chat. J'ai ordonné à tous mes sensitifs d'approcher à tour de rôle une de leurs mains de la balle de sureau et l'attraction a toujours été en raison directe du degré de sensitivité de chacun d'eux. Cette expérience tendrait à prouver que le fluide magnétique, et ce qu'on appelle suivant l'ancienne théorie, fluide électrique, ne seraient produits que par une seule et même cause. Quelle que soit la cause qui attire la balle de sureau en approchant la main, le fait m'a paru assez curieux pour vous en faire part.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'académie.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CATHOLICISME (*Suite*)

NOUVELLE ÉDITION.

Par AUGUSTE NICOLAS, ancien magistrat de Bordeaux (1853).

Voir la *Revue Spirite* du 1er octobre 1888.

Le Tyran apprenant l'accouchement et la fuite de Devanægny, résolut la mort de Christna, car il avait été prévenu en rêve de la future puissance de l'enfant. Alors il ordonna dans ses états la mort de tous les enfants mâles nés la même nuit que Christna. Mais celui-ci que sa mère allaitait, atteignit subitement la taille d'un enfant de dix ans ; alors les soldats venus pour l'assassiner le méconnurent. Mais Nanda jugea prudent d'emmener Christna et sa mère sur les bords du Gange, hors du territoire de Madura. L'imagination des poètes Indous s'est donné libre cours sur l'enfance de Christna qu'elle a remplie d'événements merveilleux. A 16 ans il quitta sa mère et se mit à parcourir l'Inde en prêchant sa doctrine. M. Wahu dit : La poésie indoue représente Christna luttant sans cesse contre l'esprit malveillant des princes et des populations ; il surmonte de grands dangers, sème les miracles sur ses pas, ressuscitant les morts, guérissant les lépreux, rendant l'ouie aux sourds et la vue aux aveugles, soutenant le faible contre le fort... déclarant hautement qu'il est Vischnou, la 2me personne de la Trimourti, venu sur la terre pour racheter l'humanité de sa faute originelle, chasser

l'esprit mauvais et ramener le règne du bien. Ces faits sont exactement les mêmes que ceux attribués à Jésus-Christ par les évangélistes, avec la différence que Jésus-Christ n'a jamais dit qu'il était l'incarnation de la 2me personne divine, mais qu'il a déclaré qu'il apportait une nouvelle doctrine religieuse.

Les populations accouraient en foule sur son passage... en disant : Celui-ci est bien le rédempteur promis à nos pères. Christna ne paraît pas être venu fonder une religion nouvelle, mais rétablir les croyances primitives altérées par les Brahmanes, purifier et moraliser l'humanité. Sa mission ne doit pas remonter à plus de 15 siècles avant Jésus-Christ, époque où les Indous avaient achevé la conquête de l'Inde entière.

M. Jacolliot cite quelques maximes familières de Christna. « Les hommes qui n'ont pas d'empire sur leurs passions ne sont pas capables de remplir leurs devoirs. Il faut renoncer à la richesse et aux plaisirs quand ils ne sont pas approuvés par la conscience... Les œuvres qui ont pour base l'amour de ses semblables, doivent être ambitionnées par le juste, parce-que ce sont elles qui pèseront le plus dans la balance céleste... De même que le corps est fortifié par les muscles, l'âme est fortifiée par la vertu... L'homme qui n'apprécie les moyens que d'après son envie de parvenir à ses fins, perd bientôt la notion du juste et des saines doctrines, (adage trop souvent méconnu en politique et partout.....) Le respect de soi-même et l'amour du prochain doivent être les qualités les plus recherchées par ceux qui veulent faire le bien... Il faut avoir constamment la main droite ouverte pour les malheureux et ne jamais se vanter de ses bienfaits... »

« Ne jamais nuire à autrui, aimer son semblable, le protéger et l'assister, c'est de là que découlent les vertus les plus agréables à Dieu... Quand nous mourons, nos richesses restent à la maison, nos amis nous accompagnent jusqu'au bûcher (preuve de la crémation à cette époque) ; mais nos vertus et nos vices nous suivent dans l'autre vie (doctrine spirite). » On remarquera l'analogie de cette doctrine avec celle de Jésus-Christ, tous deux préconisent la charité et l'amour du prochain, et ne mentionnent ni les longues prières, ni la vie contemplative; le langage de Christna a quelque chose de plus doux et de plus précis que celui de Jésus-Christ.

M. Jacolliot cite, d'après la Bagavedagita et autres ouvrages postérieurs à Christna, quelques-uns de ses sublimes entretiens avec Ardjouna son disciple bien-aimé, ou avec ses autres disciples : L'âme est le principe de vie dont la souveraine sagesse s'est servie pour animer le corps... La matière est inerte et périssable ; l'âme pense et agit d'elle-même, elle est immortelle ; de sa pensée naît la volonté, et de la volonté naît l'action... C'est par là que l'homme est la plus parfaite des créatures terrestres ; car sachant

discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, il est libre dans sa nature intellectuelle... »

« Cette connaissance intérieure, cette volonté libre rendent l'âme responsable de son choix et de ses actions ; c'est pour cela que Dieu a établi la récompense et le chatiment... Quand l'âme suit la lumière éternelle et pure qui la guide elle est naturellement portée vers le bien, mais quand elle oublie son origine et se laisse dominer par de mauvaises influences le mal arrive vite. »

L'âme se purifie par un stage plus ou moins long, suivant ses fautes, dans les cieux inférieurs ; (cela indique que l'âme est susceptible de progresser dans la vie d'outre-tombe, ce que le Christianisme n'admet pas.) ...La privation qui lui est imposée de ne pas pouvoir se réunir au Grand-Tout, est la plus grande souffrance qu'elle puisse ressentir ; car son plus grand désir est de retourner à la source primitive, et de s'absorber (dans l'âme de l'univers. »

Christna est venu prêcher la même doctrine que Jésus-Christ : l'immortalité de l'âme, le mérite et le démérite, la charité, l'amour du prochain ; il a condamné la vengeance, ordonné de rendre le bien pour le mal, consolé les faibles,soutenu les malheureux et les opprimés, et combattu la tyrannie, il a vécu pauvre et aimé les pauvres, il a vécu chaste et a prescrit la chasteté.

La doctrine de Christna est moins hyperbolique plus pratique et plus précise que celle de Jésus-Christ, elle n'est pas aussi rigoureusement imposée, elle a une certaine analogie avec le spiritisme. Celle de Jésus-Christ plus sévèrement imposée, est un idéal de perfection que bien peu de mortels peuvent atteindre ; ainsi Jésus-Christ prescrit la chasteté jusqu'à incriminer un regard, la charité jusqu'à embrasser un ennemi, la douceur jusqu'à tendre la joue à la main qui la frappe, le détachement jusqu'à s'arracher l'œil qui scandalise, l'humilité de manière à étouffer tout sentiment d'orgueil et d'amour-propre. Comme punitions, il voue aux flammes éternelles celui qui traite son frère de fou, il ne pardonne pas à celui qui pèche contre le Saint-Esprit.

Comme hyperboles il affirme que la foi transporte les montagnes, il veut que ses disciples soient parfaits comme le Père céleste, il dit que celui qui voit la paille qui est dans l'œil de son prochain ne voit pas la poutre qui est dans le sien, etc., il exige sans ménagement l'abandon de sa famille et de sa fortune pour le suivre etc. La plupart de ses prescriptions prises à la lettre sont inapplicables. On peut se demander s'il les a bien formulées ainsi; sa doctrine n'a pas eu un corps sacerdotal pour la recevoir ; elle est tombée dans un milieu très divisé d'opinions où elle a été reçue de différentes manières ; elle a été recueillie par des disciples de diverses écoles qui ne l'ont

pas interprétée de même ; elle a été combattue par le judaïsme et le paganisme ; elle a été commentée par beaucoup de philosophes plus ou moins imbus des idées orientales ; elle paraît avoir été modifiée et surchargée par le zèle des premiers chrétiens.

L'imprimerie n'existant pas à cette époque, les manuscrits évangéliques étaient rares; ils ont pu être altérés de diverses manières sans que le public chrétien s'en soit aperçu. Dans certains passages des évangiles un ton sévère et autoritaire remplace la douceur naturelle de Jésus-Christ. Cela peut tenir à ce que le caractère autoritaire du régime romain a dû influencer la rédaction ou la compilation des documents évangéliques primordiaux. On remarquera dans notre paragraphe sur les protestants le peu de cas que l'Eglise fait des évangiles pris à la lettre. Ce ton d'autorité inauguré par Saint-Paul a été toujours en augmentant dans le Christianisme des premiers siècles sous l'influence romaine ; de plus en plus autoritaire et exclusive, l'Eglise a rejeté de son sein des apologistes distingués, Montan, Tertullien, Origène, les Gnostiques et tous ceux qui avaient des croyances orientales, lesquelles par leur esprit libéral pouvaient nuire à l'absolutisme catholique qu'elle voulait établir. Origène était un vrai spirite ; il croyait à la préexistence des âmes, lesquelles, ayant primitivement péché, étaient venues animer des corps terrestres, pour se purifier et s'élever par leurs mérites à la félicité suprême ; il croyait que les flammes de l'enfer ne sont pas éternelles et que Jésus-Christ n'est fils de Dieu que par adoption. Ils furent tous définitivement condamnés en 325 au concile de Nicée qui établit l'absolutisme catholique.

Les maximes de Christna exprimées avec plus de précision, s'adaptent mieux aux instincts humains ; sa métaphysique est plus claire et plus élevée. On sent qu'il parle à des disciples plus éclairés que ceux de Jésus-Christ qui n'étaient nullement préparés à l'Évangile. La doctrine de Christna pleine de mansuétude paraît avoir été primitivement acceptée sans modification importante par des Brahmanes qui y étaient déjà préparés par leurs croyances primitives, et s'ils ne l'ont pas communiquée au vulgaire trop peu éclairé pour la comprendre ils l'ont soigneusement conservée sans l'altérer, car elle semble avoir subi moins de retouches que celle de Jésus-Christ. Tous les corps sacerdotaux de l'antiquité avaient une doctrine élevée qu'ils ne communiquaient pas à leurs populations ignorantes ; quelques savants et rabbins supposent que les prêtres juifs avaient aussi leur doctrine élevée, qu'ils ne divulguaient pas au peuple trop peu éclairé pour en profiter. On remarquera que les théocraties n'ont jamais cherché à éclairer leurs populations.

« MORT DE CHRISTNA ».

La Bagaveda-Gita raconte ainsi la transfiguration de Christna : Un jour le tyran de Madura envoya ses séides contre Christna et ses disciples; ces derniers effrayés voulaient fuir, ne connaissant pas la toute-puissance de leur maître; Christna leur dit qu'il saurait bien les défendre; et pour leur donner une preuve de sa puissance, il abandonna la forme corporelle et parut à leurs yeux dans tout l'éclat de la majesté divine et le front environné d'une telle lumière que tous ses disciples n'en pouvant supporter l'éclat se jetèrent la face contre terre. Christna ayant repris sa forme corporelle leur dit : ayez foi en moi, de près ou de loin vous serez toujours sous ma protection. Alors ses disciples le nommèrent Jésus, (c'est-à-dire issu de la puissance divine.)

La Bagaveda-Gita raconte que Christna étant allé faire ses ablutions au Gange, y fut percé de flèches par des sbires envoyés par des prêtres dont il avait dévoilé les vices..., la nouvelle de sa mort s'étant répandue, le peuple vint en foule recueillir ses restes, mais son corps avait disparu. (Doctrine Christnéenne).

Les Brahmanes instruits et leurs initiés se sont rangés sous la bannière de Christna, et ils n'admettent pas qu'il se soit incarné depuis lors. Les Christnéens, ses disciples, s'appliquèrent à adoucir la barbarie des pénalités brahmaniques, (les théocraties étant généralement tyranniques). Ils firent adopter par la société indoue une législation qui fait supposer qu'elle était très docile et très morale; cette législation remarquable par sa douceur interdisait toute atteinte à la vie et à la libre pensée; en conséquence, ils repoussèrent la peine de mort et la prison, affirmant que l'homme n'avait pas le droit de les appliquer. L'expiation d'une faute doit permettre qu'une erreur puisse se réparer et que la réhabilitation du coupable soit toujours possible.

NARADA *un des commentateurs de Christna dit* :

« L'homme qui ne peut donner la vie, n'a pas le droit de la retirer à son semblable; Zeus (Dieu) seul a ce terrible pouvoir. La justice ne doit pas punir les crimes par un nouveau crime; l'atrocité des peines ne doit pas mettre le coupable dans l'impossibilité de réparer sa faute. La justice qui ne tient pas compte du repentir ou qui le rend impossible, devient une vengeance inutile et blâmable. (Ce qui infirme bien le dogme des peines éternelles). On ne doit pas séparer le coupable de sa famille qui a besoin de son travail et de son affection. On ne doit pas le ruiner par des amendes, car ce serait le forcer à vivre par des moyens coupables. Le corps est une machine obéissante, toutes les actions volontaires viennent de l'intelligence; or toute peine qui s'adresse au corps qui obéit et non à l'âme qui commande, comme les mutilations, les tortures, est une preuve de l'ignorance et de

l'erreur de celui qui l'applique. » Ces principes de mansuétude amenèrent la dégradation civique qui fut la base du code pénal indou, jusqu'à l'époque où les Brahmanes parvinrent à étouffer la réforme religieuse et sociale de l'école Christnéenne qui menaçait de ruiner leur despotisme. Les gouvernements et l'Église romaine auraient bien dû s'inspirer de maximes si pleines de bon sens et de douceur, dont ils se sont trop peu souciés. Les personnes qui voudront bien connaître la religion et la société indoues devront lire les ouvrages de MM. Jacolliot, Burnouf et autres orientalistes.

AMY. (*A suivre.*)

FORCE INTÉRATOMIQUE

L'article intitulé « force nouvelle » inséré dans la Revue spirite du 1er novembre, m'a suggéré les idées suivantes :

Cette force interatomique, ou force motrice empruntée au son, si elle était réelle et puissante comme on le dit, donnerait un démenti à la science officielle.

En effet, le moteur Keeley, emmagasinant le son et développant ainsi une force prodigieuse, pourrait être muni d'un marteau ou d'un archet qu'il actionnerait lui-même automatiquement une fois l'impulsion donnée, ce qui lui procurerait une force permanente sans le secours périodique ou constant d'une autre force étrangère et extérieure ; ce moteur conserverait ainsi indéfiniment le mouvement, sauf l'usure des pièces, ce qui ne rentre pas en considération dans la définition du mouvement perpétuel qui peut être ainsi conçu :

Un travail moteur qui surpasse le travail résistant de tout l'effet dû aux résistances passives ; or, dans notre hypothèse, le travail moteur se régénérerait ou se multiplierait suffisamment, sans autre force extérieure, par le son emmagasiné et produit par le moteur lui-même, pour produire un travail appréciable.

Ce serait donc le mouvement perpétuel.

Maintenant, s'il est vrai que la pensée rayonnante d'un médium puisse, même avec la coopération des esprits, faire vibrer un instrument de musique dont les vibrations seraient utilisées par le dit moteur, ne pourrait-on pas, au moyen d'un fil de platine, transmettre au loin la force accumulée et la faire agir pour donner le mouvement à d'autres appareils placés à de grandes distances du moteur ?

Le médium remplirait l'office d'un chauffeur d'un nouveau genre, et l'on supprimerait la vapeur d'eau, et l'électricité elle-même serait détrônée avant d'avoir donné toute la mesure de sa puissance.

Ce serait tout bonnement stupéfiant.

Qu'en pensez-vous ?

Je vous autorise à insérer ces lignes si vous le trouvez bon.

AUGUSTE VERRIEUX

N. D. L. R : Dans le champ des hypothèses que ne peut-on chercher ? il est vrai, W. Crookes a affirmé, expérimentalement, que la force psychique émanée de la main de certains médiums, pèse parfois 30 et 40 k. Le tout est de fixer cette force et de pouvoir s'en servir à volonté.

Au prochain numéro nous parlerons des livres nouveaux qui viennent de paraître : *L'écriture et le caractère*, par *J. Crépieux Jamin*, 5 fr. — *Herculanum*, en 2 vol. par *l'Esprit Rochester*, 6 fr. — *Histoire de la princesse Violette*, par *Paul Grendel*, 1 fr. 50. — *Olla podrida*, poésies de O. Henrion, 2 fr.

POUR LES ENFANTS

Monsieur P. G. Leymarie, à Paris.

Plaimpalais, Genève, 19 novembre 1888 : Monsieur et F. E. S.

Je viens de terminer la lecture du nouvel ouvrage de *Mme Antoinette Bourdin*, dont le titre : POUR LES ENFANTS, indique les tendances et le but. Comment parler de spiritisme aux enfants ? comment leur enseigner nos principes sans les rebuter ? comment au contraire les leur faire aimer ?

Ce problème assez complexe, l'auteur a su le résoudre dans ce livre qui tient constamment la pensée en éveil, par l'intérêt des récits.

En quelques mois se déroule une action aux péripéties émouvantes, tantôt tendres comme l'amour d'une mère peut les concevoir, parfois dramatiques, tantôt familières ou sérieuses et instructives, etc.

Nous ne craignons pas de le dire, ce livre est une bonne action ; mis entre les mains des enfants pour qui il est écrit, il aura pour effet d'élever leur intelligence, de grandir leur moralité, de les préparer à recevoir les grandes vérités qui forment la base du spiritisme.

La scène se passe en *Suisse*, dans les environs de *Genève*, sur les bords du lac Léman ; dans ce cadre pittoresque, se meuvent des personnages dont plusieurs représentent les types accomplis des anciennes familles françaises chassées par la révocation de l'édit de Nantes, et qui constituent, aujourd'hui, une bonne partie de l'aristocratie genevoise.

L'auteur a voulu prouver qu'il existe des moyens d'adoucir les souffrances sociales.

Rien de plus doux, de plus insinuant, de plus imitatif, pourrait-on dire, que cette morale qui repose entièrement sur ces maximes : « Aimez votre

prochain comme vous-mêmes, et faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. »

Ajoutez à cela, un style coulant, animé par de nombreuses et courtes conférences sur les points primordiaux du spiritisme ; et c'est assez, nous le pensons, pour nous permettre de recommander l'œuvre nouvelle, non seulement à tous nos frères, mais surtout à ceux qui ont des enfants et cherchent à les initier aux grandes questions qui nous sont si chères.

Je vous serais bien obligé, Monsieur, d'insérer ces quelques réflexions dans la *Revue spirite.*

Avec mes salutations fraternelles : A. BADEL.

NOTE DE LA RÉDACTION : M. A. Badel a raison, Mme A. Bourdin a réalisé un petit chef-d'œuvre plein d'intérêt, où tout est vécu, moral, élevé ; on est réconforté après avoir lu ces pages dans lesquelles notre sœur a placé tout son cœur de grand'mère.

Depuis longtemps nos amis nous demandent un volume spirite à la portée des enfants de 5 à 12 ans ; l'œuvre de Mme Bourdin répond précisément à ce vœu si souvent formulé. Allons, charmant volume, soyez dans toutes les mains et qu'un bon génie, celui du *bon sens* qui l'a dicté, vous conduise au succès que vous avez doublement mérité.

Déposé à la librairie spirite, 1, rue Chabanais. 2 fr. 25.

ERRATA de : *Dégagement et ascension de l'esprit*, *Revue* du 15 novembre 1888 : A la 6e *strophe* 1er vers lire : *amis* au lieu de *ami.* — 14e *strophe* 2e et 3e vers lire : pour éviter la redite du mot *éternel* :

Chants de mondes errants, rythme des univers,
Aux ravissants accords ; suaves mélodies.

— 16e *strophe* 2e vers lire : Autour de chaque *sphère*, au lieu de sphères à l'hémistiche, à cause de l'*élision* de deux voyelles. — 21e *strophe* lire : En *déposant* sa chaîne, au lieu de *dépouillant.*

DANS LA JUSTICE IMMANENTE. *Revue spirite*, page 734. 1re strophe, lire *règne* au lieu de *régime.* — Dernière strophe, lire *constamment* au lieu de *publiquement.*

REMARQUE : La bonne foi de notre secrétaire avait été surprise, lorsqu'un *médium* lui présentait comme ayant été obtenues médianimiquement, les poésies insérées dans les *Revues* des 1er octobre et novembre 1888 ; ces poésies ont simplement été prises dans les *Dogmes nouveaux* de *Eugène Nus.*

Ces subterfuges sont indignes, il faut être dépourvu de bon sens pour les employer.

TABLE GENERALE DES MATIÈRES

DU XXXIe VOLUME

ANNEE 1888

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.